

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

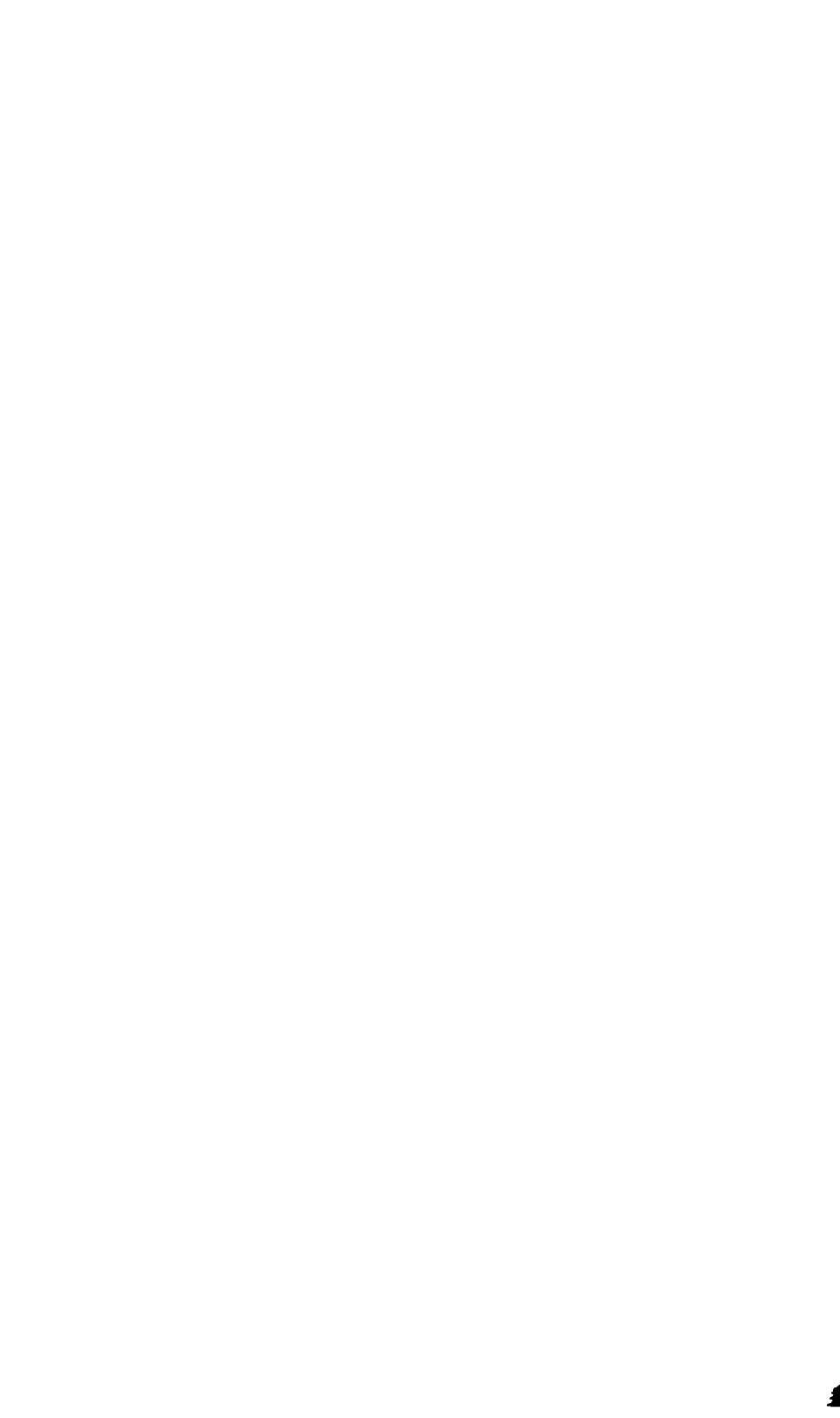
- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



TA THE STATE OF TH









Franz Bopp.

sein Leben und seine Wissenschaft

3 011

Dr. S. Lefmann

Lades - he ifer University, tradelises

1. Haifte.

An dem Rijani. Franc floppes and einem Anhang: in Brinfon and anderen Schriften.

Berlin.

Druck and Verlag von Georg Reimer.

1891



Franz Bopp,

sein Leben und seine Wissenschaft,

von

Dr. S. Lefmann
Professor an der Universität Heidelberg.

1. Hälfte.

Mit dem Bildnis Franz Bopps und einem Anhang: Aus Briefen und anderen Schriften.

Berlin.

Druck und Verlag von Georg Reimer.
1891.

800.9 B72 L48 V.1

Alle Rechte vorbehalten.

Ref. Stacks Harr. 12-4-50 72210

"... und ich brauche Ihnen für jetzt nichts zu sagen, als fahren Sie fort immer tiefer einzudringen: ein jeder Schritt, den Sie da hineinthun, hängt mit den wichtigsten Entwickelungen zusammen, die der Menschheit annoch bevorstehen, und Ihr Name wird daneben dankbar genannt werden von der Nachwelt." — So schrieb K. J. Windischmann an Franz Bopp anfangs 1815, und wenn jener alte treue Freund und Prophete eines wahr gesagt, so war es dieses. Die Gelehrtenwelt feiert dankbar heute den hundertjährigen Geburtstag des Begründers der Vergleichenden Grammatik.

Nur bis zum Erscheinen seines Hauptwerks darüber geht dieser Halbband. Wie ich dieß begonnen, vor zwanzig Jahren, da trieb von meinem Beginnen mich der Staub hinweg, den meine Schleicher-Skizze aufgewirbelt. Sollte es doch eine Biographie, sollte es auch Sanskrit sein: so war mir das Leben und die Lehre des Buddha Çâkya-Muni vorzunehmen, und wie dieses im Texte kaum vollendet, da packte mich die Versuchung zu einer Altindischen Geschichte. Und diese hielt mich fünfzehn Jahre lang fest, unaufhaltsam und gewaltsam, bis ich abschloß, abbrach, und wieder dann zu diesem, zum Bopp zurück kam.

Unterdessen waren hingegangen, die mein Werk als Sonderband zur Internation. Zeitschrift für Sprachwissenschaft begehrt hatten. Auch Freund Techmer sah nicht mehr was er eifrig betrieben und zuvor angekündigt. Und von seinen Verlegern war keiner mehr, als es galt, den Druck zu beginnen. — Bis es wieder dahin kam, waren Wochen, Monate verstrichen, und das ganze ließ sich nicht mehr fertig stellen. Aber unausgesetzt wird weiter

gearbeitet und gedruckt, und so Gott nur Leben, Gesundheit und Kraft gibt, soll auch das ganze in kurzer Frist vollendet sein.

Einen mächtigen Anhang bildet das "Aus Briefen und anderen Schriften", was mir aus dem Nachlaß des Meisters zugestellt und was ich mir anders erworben. Auf einiges wohl ließ sichs, auf vieles konnte und durfte die Geschichte der Wissenschaft nicht verzichten. Solches in den Text bringen, einsetzen oder einweben, verbot sich aus innern und äußern Gründen. Wer alles übersieht wird mir recht geben. Bis dahin möge mir keiner tadeln, auch keiner loben wies gemacht worden.

Allen aber, allen Freunden und Jüngern seiner Wissenschaft zur Centenarfeier Franz Bopps meinen herzlichsten Glückwunsch!

Wiesbaden, Sept. 1891.

S. L.

Erstes Buch.

Jugend, Lehr- und Wanderjahre.



Erstes Kapitel.

Mainz und Aschaffenburg. (1791–1812.)

Franz Bopp ist am 14. September 1791 geboren. Sein Vater, Andreas Bopp, war aus Stockstadt in Bayern, einem zur Zeit kurmainzischen Landflecken. In den siebziger Jahren nach Mainz gekommen, war er in die Dienste des Kurfürsten getreten und hatte sich mit Regina Linck, einer Mainzer Bürgertochter verehelicht. Aus ihrer Ehe entsproßten sechs Kinder, die drei älteren Mädchen. Und von den andern drei war nach dem ältesten, Friedrich, 1788, und dem zweiten, Jakob, 1789, der jüngste, Franz, zur Welt gekommen.

Die Familie des "Futter- und Wagenschreibers" — so wird der alte Bopp in dem kurmainzischen Hof- und Staatskalender dieser Jahre aufgeführt — wohnte in der kurfürstlichen Remise, dem jetzigen Artilleriebauhof auf der mittleren Bleiche, gegenüber dem alten Kurfüstenschloß, jetzt Museum und Stadtbibliothek. Ein weiter Hof- und Gartenraum, die Parade, wie der Platz früher hieß, trennte die bescheidenen Dienstwohnungen der niedern Beamten von den Prunkgemächern der herrschaftlichen Residenz. Denn Kurfürst Friedrich Karl von Erthal liebte Pracht und Aufwand, und sein Hofhalt durfte dem der größten Reichsfürsten in nichts nachstehen. — Doch kaum ein Jahr nach der Geburt des jüngsten Kindes seines Marstallbeamten waren die Soldaten der französischen Revolution gekommen und hatten den Freiheitsbaum

in Mainz aufgepflanzt. Der alte Kurfürst war mit seinen Domherren geflohen. Er war dann wieder gekehrt, um einige Jahre später nochmals zu fliehen und Mainz auf immer zu verlassen.

Sechs Jahre zählte Franz Bopp, als die französischen Truppen zum andern mal siegreich in die kapitulierte Festung einzogen, zehn Jahre, als im Frieden von Luneville das erste Stück vom heiligen deutschen Reich, seine Geburtsstadt Mainz und das linke Rheinufer unter die Fremdherrschaft kamen, und wie die der meisten niedern Beamten auch seine Familie ihrem Kurfürsten und Herrn nach Aschaffenburg nachfolgte. Das ist aber auch alles was aus dem ersten Jahrzehnt seines Lebens zu erzählen. Wie bald er gehen und sprechen, lesen, schreiben und rechnen gelernt, wußte uns niemand mehr zu sagen. Aber einige dunkle Erinnerungen an jene Ereignisse seiner ersten Jugend blieben der Seele des Knaben auf immer eingeprägt.

Aschaffenburg ist eine alte Stadt am Einfluß der Aschaff in den Main. Die hohen Türme des Kurfürstenschlosses und der alten höher gelegenen Stiftskirche sehen weit hinaus ins Tal und in die Ebene, daraus in großen Windungen der Strom kommt, der seine Wasser hart an den Wällen der Stadt und des Schlosses vorbeitreibt. Gegenüber auf der andern Seite erheben sich sanft ansteigend die Höhen des Spessart, ihrem Besucher lohnenden Ausblick gewährend, ein anmutiges Bild von Stadt und Landschaft.

Hier hatten die alten Kurfürsten von Mainz ihre zweite Residenz, und hierher war der letzte dieses Namens geflüchtet, ihm nach, einer um den andern, seine Diener und Getreuen. Denn bei aller Schwäche, die ihn zum Spielball für ehrgeizige Politiker, für herrschsüchtige Geistliche und habsüchtige Verwandte, für Höflinge und dergleichen machte, bei aller seiner Prunk- und Prachtliebe, bei aller Eitelkeit war der alte Erthal doch immer ein frommer und gütiger Herr, auch gegen den geringsten seiner Untertanen gewesen. Und als Erzbischof und Fürst von Regensburg, von Aschaffenburg, von Erfurt, dem ganzen Eichsfeld und anderem war er auch nach dem Verlust seiner linksrheinischen Gebiete noch immer groß und reich genug, um eine Anzahl hoher und höchster,

geschweige denn niederer Beamten mit Haus und Familie zu versorgen.

Er war übrigens ein achtziger, und sein Statthalter in Erfurt, sein Coadjutor und erwählter Nachfolger - er hatte sich während der französischen Occupation nur wenig, beim letzten Ueberfall in Mainz gar nicht blicken lassen — Karl Theodor von Dalberg, wusste man, war Freund des weimarschen Hofes und Dichterpaars, war nicht nur selber geistreicher Schriftsteller, sondern auch ein Mann von gutmütiger Gesinnung, der sich mit hohen Ideeen trug zur Einigung von Fürsten und Reichsständen und die besten Absichten hegte, seine zukünftigen Untertanen zu beglücken. Dass er sich hierbei weniger auf eigene Kraft und Selbstvermögen, weniger auf die eifersüchtigen und ohnmächtigen Reichsfürsten als auf den fremden Despoten und Kriegsherrn stützte, in dessen eiserner Hand damals die Geschicke unsers zerrissenen Vaterlandes lagen, das wusste ebenfalls alle Welt, und Dalberg selbst machte kein Hehl daraus, nachdem er das einzige was ihm anders übrig blieb, männlichen Rücktritt verschmähet. Bekannt ist seine glänzend traurige Rolle, welche er nach dem Tode Erthals, 1802, als Vorsitzender in der Versammlung der Rheinbundfürsten, als Kurfürst, Metropolitanbischof und Reichserzkanzler, als Fürstprimas von Deutschland und nachmaliger Großherzog von Frankfurt zu spielen begann?.

Das altmainzische Aschaffenburg war ihm auch nach dem Reichsdeputationshauptschluß von 1803 verblieben, auch nach dem Wiener Frieden von 1809, da er Regensburg genommen, aber als neugeschaffener Großherzog von Frankfurt die Fürstenabtei Fulda und die hanauischen Lande zugeteilt bekam. Nur waren gerade diese einzigen weltlichen Besitztümer eines geistlichen Fürsten, inmitten älterer Gebietsteile, dem Wechsel und der Willkür des französischen Gewaltherrn am meisten ausgesetzt, und am wenigsten gesichert war die Herrschaft eines Mannes, der ein willenloses Werkzeug in der Hand jenes mächtigen und ein begünstigter Vasall seines Kriegsglücks geworden. Gab es noch patriotischen Sinn im Lande, so mußte der auf ein geringes hinabsinken bei dem Bürger, der sich heute kurmainzisch, morgen frankfurtisch, übermorgen vielleicht bayerisch wußte, um zuletzt doch noch franzö-

sisch zu werden. Indessen versöhnen konnte er sich mit einem Herrn, dem er manche Erleichterung, manche gute Einrichtung verdankte, der selbst möglichst einfach und sparsam haus hielt, aber ein Herz hatte für die Armut und für die Not und Leiden seiner Untergebenen. Vollends war der kleine Beamte mit aller Liebe und Hingebung einem Fürsten zugetan, bei dem er auch für seine kleinsten Angelegenheiten geneigtes Ohr fand.

Im Hause des alten Bopp herrschte eben diese Gesinnung. Mit treuer Anhänglichkeit und Ehrerbietung für den Herrn, in dessen Diensten er stand, vereinigten sich altfränkische Sitte und Biederkeit, rühriger Fleiß und Sparsamkeit, schlichte altkatholische Frömmigkeit und ausnehmende Familieneintracht. Wenn des Mannes Wunsch und Streben dahin gieng, dereinst ein kleines Ackeroder Weingut zu besitzen, darauf mit seinem Weibe den Rest ihrer Tage friedlich zu verleben, so war doch der Leute höchster Ehrgeiz das künftige Glück ihrer Kinder. Die Söhne sollten ihm anderes und besseres werden als Futterschreiber und "Kapaunenstopfer", wie sich der alte Andreas wohl scherzend nannte. Nicht jeder, meinte er, heiße Fesch und sei des Kaisers leiblicher Ohm, um so leicht vom Magazinausseher zum Erzbischof und Kardinal aufzusteigen, zum Coadjutor und Nachfolger eines Dalberg ernannt zu werden. Andre gewöhnliche Menschenkinder müßten arbeiten und lernen, wenn sie höher hinaus wollten. So meinte der, aber fürs Lernen war auch nirgend besser gesorgt, ja wohl nirgend so gut als in kurmainzischen Landen.

Schon unter dem Vorgänger Erthals, dem braven Kurfürsten Emmerich Joseph von Breidbach, 1763/74, waren überall Landschulen mit einem Lehrer auf je hundert Kinder eingerichtet worden. Mainz selbst hatte eine Normalschule, Trivial- und Realschulen und eine Schullehrer-Akademie erhalten. Die Gymnasien hatten neue Instruktionen und einen neuen Schulplan erhalten. An die Universität waren statt der verabschiedeten Jesuiten gebildete und tüchtige Männer von auswärts gekommen. Wir können die Einrichtungen hier nicht durchsprechen, die wie andere viele im Geiste der "Aufklärung" gemacht und trotz heftigen Widerstandes auch durchgeführt worden.

Nach des Emmerich Joseph frühem Tode — er starb plötzlich, die gleiche Zeit wie Pabst Clemens XIV., der den Jesuitenorden aufgehoben, und beide, wie die böse Welt gesagt, an Gift - hatte sein Nachfolger die "freidenkenden" Lehrer bald entfernt und sich der vertrauten Räte seines Vorgängers, der Schüler des Grafen Stadion entledigt. Doch dauerte dieß nicht länger als bis der Einfluss des katholischen Oestreichs dem des protestantischen Preußens gewichen, wenige Jahre. Da wurde alles wieder anders. Anschauung und Zeitrichtung waren den "Finsterlingen" nicht günstig, und der Kurfürst zu eitel, um nicht auch ein etwas den Aufgeklärten und Freidenker zu machen. Die Normalschule wurde aufs neue gegründet, die vertriebenen Lehrer und Leiter des Unterrichtswesens zurück gerufen und neu bestallt. Der früher so fromme Kirchenfürst war jetzt stolz darauf, in seinem Lande jeden was er wollte lehren, glauben und denken und seiner Hochschule Glanz vor aller Welt leuchten zu lassen. Die Herrlichkeit dauerte bis das Geld ausgieng und mit dem Gelde die Lust, Hochschule zu Dann kamen die französische Revolution und die Franzosen, und die Mainzer Universität hatte ausgelebt. Wer von den Lehrern und Gelehrten nicht zu den Republikanern hielt, wie die Wedekind, Blau und Metternich, wen sein trostloser Mut nicht ins feindliche Lager trieb, wie den unglücklichen Georg Forster, wer nicht auf anderm und besserm Wege sich zurückzog, wie Sömmering und Johannes von Müller, der folgte früher oder später dem alten Herrn nach Aschaffenburg. So taten die Ignatz Hofmann, Joh. Mich. Engel, Konrad Ladrone, Seb. Rau, Franz Asmut, Phil. Frank, die da weiter lehrten und Vorlesungen hielten. Mit dem Gymnasium verband sich ein Lyceum, "Mittelschulen" mit philosophischen Klassen, ein Stück Universität, noch vor dem Namen. Wie dermalen in Mainz wurden Klöster aufgehoben, Kanonikate frei gemacht, geistliche Pfründen dazu verwandt, die Lehrer der Anstalt zu besolden, zuerst die Theologen, dann die Juristen, zuletzt die Philosophen bedacht. Und zu dem allem, bekräftigte ein Zeitgenosse, kam auch die päbstliche Einwilligung.

Wie begreiflich erhielten diese Unterrichtsanstalten an dem Aufklärungsfreund und Untertanenbeglücker Dalberg ihren eifrig-

sten Förderer und Beschützer. Der Mann, welcher überall Arbeitshäuser, Armen- und Kinderschulen gründete und wo nötig auch aus eigenen Mitteln freigebig unterstützte, sah mit Freuden in seiner Residenz ein anderes Erfurt entstehen. Aschaffenburg wurde ein Platz regen geistigen Lebens, und wer wollte konnte da lernen und sich ausbilden.

Die drei Söhne des Bopp kamen einer nach dem andern aufs Gymnasium. Sie waren alle drei strebsam wie ihr Vater und gutmütig wie ihre Mutter. Ihre Neigungen waren aber verschieden. Der älteste, dreizehn Jahr alt bei der Uebersiedelung mainaufwärts, wollte Maler werden, später Philologe; er war unglücklich und ist im frühen Mannesalter gestorben. Der zweite hatte weniger an Kunst und Wissenschaft als an Garten- und Feldbau seine Freude bekommen; er wurde Gärtner und Bauer. Auch dem Franz war von kind auf eine stille Freude eigen an Wald, Feld und Blumen. Noch als Greis konnte er vor einem wogenden Kornfeld gerührt stehen bleiben und entzückt, wenn er nach Hause kam, davon er-Aber nicht kurfürstliche Gartenanlagen noch Bildergallerie hatten es dem Knaben angetan und seine Neigungen bestimmt eher die Mathematik, daran er besondere Lust und Gefallen fand. Willig aber folgte er den Einwirkungen, die Schule und Lehrer auf ihn machten.

Wenn die Leute in Aschaffenburg — so erzählte man da vor etlichen Jahren noch — von guten Kindern sprachen, so nannten sie zuerst wohl die Lotte Windischmann, die älteste Tochter des Professors, ein wunderliebliches und gescheites Mädchenbild, und gleich hinterher des Boppen Franz, den jüngsten Sohn des Futterschreibers³. Das war eine fein sauber und zart angelegte Natur, hieß es, immer heiter und lebensfrisch, aber still und anspruchslos, aber offnen Sinnes und tiefen Gemüts. Seinen Geschwistern tat es der Knabe zuvor an Fleiß und froher Lernlust; er hatte seine Freude an den Büchern.

Schade, dass wir aus seiner Schulzeit so wenig oder gar nichts mehr wissen, dass uns seine Lehrer, der Direktor Reising, ein Professor Braun, der klassische Sprache und Literatur gab, Brand, der Geschichtslehrer, der nachmalige Bischof von Limburg, und wie sie sonst hießen, so gar nichts von sich oder ihm aufbewahrt, bis auf den einzigen Windischmann und sein bekanntes "ausgezeichnet durch alle Klassen". Und bis auf das was uns ein Jugendgenosse dort erzählt. "Es war ein wackrer Junge, der Franz Bopp, gar kein Wunderkind, aber fleißig und äußerst eifrig. Was er sollte tat er gut, mitunter auch weniger gut, aber meist besser als die andern. Da ich aufs Gymnasium gieng, erzählte unser Gewährsmann, war er bereits Student. Seines gleichen sahen wohl stolz und hochmütig auf uns herab. Das tat der Franz Bopp gar nie; er war gar nicht stolz und gar nie hochmütig, sondern im Gegenteil immer freundlich und bescheiden."

Wirklich war Aschaffenburg einige Jahre lang Universitätsstadt, 1808/14. Nur waren nicht alle Fakultäten am Orte, sondern wie in Fulda die theologische, in Frankfurt später die medizinische, so dort, neben einem Priesterseminar ohne Promotionsrecht, die juristische, eine École de Droit, wie sie hieß; denn französische Namen und französische Normen waren in allem bezeichnend. Jede École oder Fakultät hatte ihre philosophischen Kurse, so wie jeder Student die Verpflichtung, allgemein bildende, d. h. philosophische Lectionen zu haben. Auf Fachstudium sich beschränken war nicht üblich, noch auch möglich. — So hörte Franz Bopp nicht bloß Natur- und Völkerrecht bei Asmut, nicht bloß Kirchenrecht bei Frank, sondern auch Logik bei Engel, auch Aesthetik oder was man darunter verstand bei Ladrone, wie Geschichte und Philosophie bei Windischmann.

Es ist nicht selten einer, der auf das Leben und den Bildungsgang eines Jünglings entscheidend einwirkt. Auch bei Franz Bopp war es vor allen einer. Und dieser eine war Karl Joseph Windischmann.

Wie Franz Bopp geborner Mainzer hatte Windischmann in Würzburg Philosophie mit Medizin vertauscht. Dann war er, einundzwanzig Jahr alt, nach Wien gegangen, aber nach Jahresfrist
zurückgekehrt, um wieder in Mainz Geschichte und Philosophie zu
treiben. Das war 1797, da eben Schellings "Ideen zu einer Philosophie der Natur" erschienen. Den jungen Arzt, Philosophen

und Altertumsforscher packte diese Schrift mächtig genug. Wie viele andre wurde auch Windischmann ein eifriger und begeisterter Anhänger dieser Richtung. — 1801 folgte er einem Rufe seines Landesherrn als kurfürstlicher Hofmedikus nach Aschaffenburg, wurde 1803 Professor und 1811, im dritten Jahre der Universität zum Ordinarius für Philosophie und Universalgeschichte und zum Oberbibliothekar der großherzoglichen Bibliothek ernannt, eine Stellung, darin er bis zu seinem Abgange nach Bonn, bis 1817 verblieb.

Doch Windischmann war damals, als er seine "Darstellung des Begriffs der Physik", 1802, seine "Ideen zur Physik", 1805, und die "Selbstvernichtung der Zeit", 1807, herausgab, noch keineswegs der fromme, gottselige und wundergläubige Mann, der er später geworden, und den wir im Verfasser der "Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte", 1827/34, voll erkennen. Im Gegenteil, er war Freimaurer, war Illuminat. Man will auch wissen, wie und wann die Umkehr bei ihm statt gefunden. — Windischmann hatte, wie bemerkt, eine wunderbar anmutige, geistvolle Tochter, um einige Jahre jünger als Franz Bopp. Sie wurde krank und starb in der Blüte ihrer Jugend. "Eine so schöne Seele kann nicht verloren gehen," rief der gebeugte Vater, und seitdem, sagte man, wurde er gläubig und fromm. — Der Uebertritt vom "absoluten Erkennen" zum Glauben und mystischen Schauen ist aber auch sonst nicht schwer und nicht selten gemacht.

Die Zeit liegt hinter uns, da man kurzweg den Stab gebrochen über Anhänger und Parteigänger der Schellingschen Naturphilosophie, über die Baader, Oken und Troxler, die Görres und Creuzer, die Steffen und Windischmann. Ihren Gefühlsanschauungen und Schwärmereien, ihren theosophischen Träumen und Gesichten, ihrer geistreichen Aesthetik und Mystik mag wohl niemand mehr das Wort reden. Aber gewiß ist, daß unvergleichliche Tiefe des Gemüts, eine Wärme der Empfindung uns bei ihnen anweht, wie wir sie sonst gar selten finden. Gewiß ist auch, daß dieß manchem guten und schönen in Wissenschaft und Kunst, auch der Sprachwissenschaft sehr zu gute gekommen. Denn es liegt in den Anfängen aller Geschichte und Erkenntnis, liegt auch in den Anfängen aller Sprache und Sprachforschung etwas nicht eben mystisches

aber mythisches, etwas was sich eher herausfühlen als heraussagen läßt.

Genug, Windischmann hatte es dem jungen Franz Bopp angetan. Der Mann, der auch nachmals immer den geheimsten Geheimnissen im "Grundwesen der menschlichen Natur" nachhieng, hatte seinem Zögling in die innerste Seele geschaut und da seine Freude gesehen. Mit seltener Zuneigung liebte er den begabten und strebsamen Jüngling. Er lenkte dessen Fleiß und Aufmerksamkeit auf das was ihm selbst vor allem am Herzen lag und machte ihn zum Vertrauten seines Hauses und seines Umgangs. Franz Bopp war dagegen voll "sympathischer" Verehrung für den Lehrer, überließ sich willig dessen Leitung und folgte eifrigst dessen "philosophischen Lehrkursen".

Diese waren im grunde ähnliches wie die Vorlesungen eines Creuzer in Heidelberg und verhältnismäßig eben so zahlreich besucht. — In den Vorträgen dieser Männer war etwas was den Hörer ergriff, ihn fesselte, man möchte sagen, bestrickte, was viel mehr bewundern als begreifen ließ. Junge, empfängliche Gemüter wurden darin voll und voller begeistert. — Während Fürsten und Völker dazumal den Ereignissen der Gegenwart ängstlich folgend ihre Augen nach Frankreich richteten, wo ein gewaltiger Kriegsherr die Erbschaft der Revolution angetreten, woher er seine Macht über Deutschland und Europa geworfen, hafteten die Blicke jener Philosophen und Gelehrten an einem fernen Osten und einer weit ferneren Vergangenheit. Alle Weisheit und alle Wissenschaft, alle Kunst und Bildung waren dort aufgegangen, dort, im Orient, wo die Wiege der Menschheit gestanden. Man musste Orientalia treiben, orientalisches Altertum studieren, orientalische Philosophie, orientalische Sprachen — Hebräisch, Arabisch, Persisch, und was konnte man nicht? - die Kultur Aegyptens, die Sprache und Literatur des alten Indiens.

Neben dem Wunderland Aegypten, durch Napoleons Zug dahin näher gebracht, seiner geheimnisvollen Priesterweisheit und Bilderschrift, ja mehr als dieses und als irgend ein anderes Land der Welt hielt Indien die Phantasie beschäftigt. Wenig war was man wußte, desto mehr was man glaubte, beides aber genug, um den frommen Enthusiasmus jener Zeit und Leute aufs höchste zu steigern. Mit dem Dämmerlicht, das dort eben erst angebrochen, war jenen bereits ein froher Morgen leuchtend, der die Erfüllung ihrer schönsten Träume und Ahnungen verhieß.

Seit kaum zwei Jahrzehnten hatten die Engländer die Herrschaft in Indien erlangt, hatten deren Pionierarbeiten dort begonnen. Mit wahrhafter Begeisterung waren die ersten Berichte der Kalkuttaer Gesellschaft, mit gläubiger Verehrung alles von daher hingenommen worden, und mit Sehnsucht erharrte man neue Offenbarungen über eine "älteste" Sprache und Weisheit des Menschengeschlechts. Eine Sprache, "vollendeter als die griechische, reicher als die lateinische, feiner gebildet als beide", hatte Sir William Jones gesagt, und "doch mit beiden in nächster Verwandtschaft"; eine Literatur, die solch herrliches Kleinod, eine Sakuntala besaß, deren "himmlisch paradisische Schönheit" alle Welt entzückte; eine Religionsweisheit, die selbst angesichts kampfbereiter Heere zu Betrachtungen über die tiefsten Verborgenheiten göttlicher Weisheit herausforderte; das waren Dinge, ganz wohl dazu angetan, einen Nachfahren Herders, einen Jünger Schellingscher Natur- und Religionsphilosophie aufs mächtigste zu ergreifen. Und vor allem diese göttliche Urweisheit, womit Betrüger und Betrogene dazumal einander anführten. Zu Zweifel und Kritik war der Glaube viel zu groß und stark, die Mittel und Kenntnisse viel zu gering und schwach.

Da erschien das Buch des jüngern Schlegel, und aller Zweifel war nun völlig ausgeschlossen. Auch Friedrich Schlegel hatte sie kennen gelernt — die Sprache, welche ähnlich und verwandt klang den Klängen des griechischen, römischen und germanischen Altertums, dabei so "schön und kunstreich", die Frucht eines "einfachen und seligen Wandels im Lichte der Besonnenheit" — die Literatur, worin Philosophie und Poesie unzertrennlich verschmolzen, Dichtungen, ohne jenes "wilde Feuer" einer glühenden Phantasie und dennoch an "Blumenschmuck und Bilderfülle" voll und reich — "die feinsten Begriffe von der Gottheit in den ältesten Systemen des Aberglaubens", Erzählungen von Büßer- und Betrachtungsleben, einem seligen Nichtstun, um dem Gedanken "der menschgewordenen

Gottheit", den verlornen Spuren "göttlichen Lichts", tiefsten Geheimnisses, "eines urspünglichen Aufgehens der Gefühle und misverstandener Offenbarung" nachzuhangen. Das alles und vieles dergleichen hatte er selber erfahren. Seine Erklärungen verhüllt mystisches Dunkel, sein Wissen und Nichtwissen umkleidet das kunstreiche Gewand der Romantik. Dennoch und gerade deswegen ward das Buch von der "Sprache und Weisheit der Inder", 1808, ein neues Evangelium.

Auf dieses beriefen sich die Görres und Creuzer in ihren "Mythengeschichten der alten Welt", ihrer "Symbolik und Mythologie", 1810/12, auf dieses sie und andre in ihren Vorlesungen. Je vager ihre Kenntnis, desto kühner und voller ihr Reden. Ihre eigne Begeisterung entstammte die jugendlichen Herzen. Manche, vielleicht die meisten ihrer zahlreichen Hörer haben früher oder später darüber gelächelt. Aber seiner Zeit waren alle hingerissen, auch solche die weniger reiches Gemüt und empfänglichen Sinn hatten als Franz Bopp.

Wie eine Seite aus Schlegels Buche klingt das Zeugnis, das ihm sein Lehrer später erteilt hat. — Insbesondere, heißt es darin, ließ er "in den philosophischen Kursen bedeutenden Scharfblick und vorwaltende Neigung zu ernster Wissenschaft an sich erkennen. Diese widmete er vor allem der Sprachforschung sogleich von anbeginn mit der Absicht, auf diesem Wege in das Geheimnis des menschlichen Geistes einzudringen und demselben etwas von seiner Natur und seinem Gesetz abzugewinnen. So lernte er denn — fährt Windischmann fort — minder aus einem vorhandenen Talente der bloßen Sprachfertigkeit, als aus dem lebhaften Gefühl für die im Sprachenreichtum des Menschengeschlechts verborgenen Harmonien die Sprachen des klassischen Altertums sowohl als die gebildetsten des neuen Europa und suchte dieselben seinem erforschenden Sinn gleichsam als Organ anzueignen. Dieß alles geschah in der Stille, und eben in ihr hegte er auch das Verlangen, den Sinn für die innere Natur der Sprache zu üben und zu schärfen. Er suchte sich mit dem größten Eifer den Charakter und die Denkart des morgenländischen Altertums bekannt zu machen, benutzte sowohl die Vorträge hiesiger Lehranstalt, als

den vertrauten Umgang mit seinen Lehrern, vorzüglich in bezug auf orientalischen Mythus und Philosophie und ließ endlich seinen Wunsch, sich in Paris mit der orientalischen und insbesondere mit der indischen Literatur vorerst genau bekannt zu machen und dann ferner sein ganzes Leben hindurch mit ihr sich zu beschäftigen, bestimmter hervortreten".

So Windischmann. Wieviel davon auf Rechnung des Lehrers, wieviel auf Rechnung des Schülers zu setzen ist schwer zu sagen. An der Art der Abfassung und auch Abgabe dieses Zeugnisses war Franz Bopp sicher unschuldig.

Gewiss ist nur, dass er in seiner ersten Studienzeit auch an Sprachenkenntnis soviel wie möglich erworben, dass er nicht nur sein Latein und Griechisch einigermaßen konnte, sondern auch vom Hebräischen und Arabischen einiges. Und viel mehr als Wissen hatte er in seiner Seele lauteres Wollen befestigt, das indessen sein Ziel noch keineswegs so bestimmt, so klar oder unklar kannte, als da sein Freund und Lehrer vier Jahre später angibt.

Der Wunsch nach Paris zu gehen lag freilich nahe genug. Friedrich Schlegels Vorgang, dass dieser die ersehnten Kenntnisse und Erfahrungen dorther geholt, war allein hinreichend. kam anderes und dieß. Ein studierender junger Mann, Jurist oder Orientalist, konnte in dem kleinen Aschaffenburg nicht sitzen bleiben. Und am Ende war die Hauptstadt Frankreichs gewissermaßen die Haupt- oder Hauptuniversitätsstadt des Landes. — Also war Franz Bopp entschlossen, sein Entschluß aber um nichts weniger kühn. Ein stiller deutscher Jüngling, von Heimat und Vaterhaus nie entfernt, viel mehr in der orientalischen Mährchenund Sagen- als in der wirklichen Welt erfahren, allein, unbemittelt — denn was konnte auch sein Vater ihm viel geben? — in das Getriebe der fernen fremden Weltstadt versetzt, dazu gehörte etwas, noch jetzt, geschweige damals. Dabei war Kriegszeit, des Krieges noch kein Ende abzusehen. Noch nicht hatte eine brennende Zarenstadt dem Franzosenkaiser zum Rückzug geleuchtet, aber überall schon gährte es in deutschen Herzen und rüstete man sich im stillen zur Befreiung des Vaterlandes.

Der junge Bopp dachte nur an die Worte Friedrich Schlegels.

"Auch jene für die Wissenschaften so ruhmvollen Zeiten der Medicaer - hatte Schlegel gesagt - waren unruhig, kriegerisch und gerade für Italien zum teil zerrüttend; dennoch gelang es dem Eifer einiger wenigen, alles dieß außerordentliche zu stande zu bringen, denn ihr Eifer war groß und fand in der angemessenen Größe öffentlicher Anstalten und in der edlen Ruhmbegierde einzelner Fürsten die Unterstützung und Begünstigung, deren ein solches Studium beim ersten Anfange bedarf. "5 - Schlegel knüpfte an die Wirkung des indischen Studiums keine geringere Bedeutung als die der wieder erwachten Kenntnis des klassischen Altertums im 15. und 16. Jahrhundert. Und was die "Unterstützung und Begünstigung" angieng, so waren die Worte wie besonders auf Dalberg gemünzt. Schon in Erfurt war dem Coadjutor ein Interesse für altindische Literatur, schon durch seines Bruders Teilnahme an Uebersetzungen abgewonnen worden. In Aschaffenburg sorgte Windischmann dafür, dass dem geistreichen Reichserzkanzler diese Dinge nicht fremd wurden. Der Mann, welcher übrigens die Familie unseres Schiller reichlich unterstützte, einem Jean Paul zeitlebens eine Pension gab, sonst überall so viel half und gutes tat, der ließ auch wohl den Sohn seines Unterbeamten nicht ganz leer von dannen — wir wissen es nicht, aber wir sollten meinen.

Es war im Herbst 1812. Franz Bopp hatte eben sein zwanzigstes Lebensjahr vollendet, als er Abschied nahm von seiner Heimatstadt, von Lehrern und Jugendfreunden, von Windischmann und seiner Lotte — er sollte sie nimmer wiedersehen — von seinen Geschwistern, seinen Eltern. Allein, nur ein Stück Weges begleitet, fuhr er in die Fremde. Was in der Seele des Jünglings vorgieng, wie er auf der langen Fahrt betrübt und auch froh war, wie er träumte und schwärmte — er hat uns nie davon erzählt, in keinem Briefe, den wir haben, davon gesprochen. Seine glückliche Natur half ihm über alles so bald hinweg. Diese aber und was ein Jüngling gebraucht, gesundes Herz, frischen Mut und wenig Geld, die hatte ein gütiges Geschick ihm mit auf den Weg und die Wanderschaft gegeben. Und damit kam Franz Bopp nach Paris.

Zweites Kapitel.

Paris und die orientalischen Studien. (1812-1815.)

Die Hauptstadt von Frankreich war in den ersten Zehenten unseres Jahrhunderts eine Hauptstätte orientalischer Sprachstudien. Reiche Sammlungen von Büchern und Handschriften harrten des kundigen Forschers; Lehr- und Lesesäle öffneten sich dem lernbegierigen; und Männer von Ruf und Gelehrsamkeit waren da, befähigt und bereit, den strebsamen zu unterstützen. Da waren Silvestre de Saey und seine Schüler Etienne Quatremère und Léonard de Chézy; da war Abel Rémusat, der große und seiner Zeit größte Sinolog, und Louis Langlès, der mehr um seine Liebenswürdigkeit als seine Kenntnis gerühmte Konservator der Bibliothek und der orientalischen Handschriften.

Auf dieses Mannes Betreiben hatte die Regierung im Jahre 1795 eine Spezialschule für lebende orientalische Sprachen gegründet, ihn selbst zum Präsidenten der Anstalten und zu deren erstem Lehrer den berühmten Orientalisten de Sacy ernannt. Gründliches Wissen und wissenschaftlicher Geist vereinten sich bei de Sacy mit der Fähigkeit, Schüler zu bilden und zu begeistern, während Langlès den herzlichen Willen und unter seinen Händen alle Mittel hatte, dem studierenden behilflich zu sein. Wer die Gunst und Freundschaft dieser beiden besaß, den Unterricht des einen auf der Schule genoß, die Unterstützung des andern auf der Bibliothek, dem konnte es nicht fehlen, er hätte es denn selber fehlen lassen an gutem Willen, an Geschick und an Eifer, um beides recht zu nutzen. Und das wollte und konnte keiner weniger als Franz Bopp, der frische Ankömmling in Paris.

Einzig von seinem Streben erfüllt und wie geseit vom heiligen Feuer seiner Lust, hatte er bald das Getriebe der Weltstadt außer acht, das den Fremdling da wie sinneverwirrend umrauscht. Was da drängte und trieb, das trieb und drängte ihn zur Arbeit. Denn er hatte sich bald zurecht und von allem andern unbeirrt den

engen Kreis seines Suchens und Strebens heraus gefunden, hatte bald die einigen Bekanntschaften gemacht, an die ihn seine Empfehlungen oder Absichten wiesen. Sein heiteres und jugendlich frisches Wesen gewannen ihm überall freundliches Entgegenkommen; seine schon nicht geringe Fertigkeit im Französischen kam ihm in aller Hinsicht wohl zu statten; und sein anderes, auch nicht geringes Wissen und Können, um so williger und höher geschätzt, je bescheidener er damit zurückhielt, je eifriger er es zu mehren bestrebt war, ließ ihn doppelt und dreifach die Achtung gewinnen, welche man jungen fremden Gelehrten in jenem Kreise entgegen trug. Genug, und sicher, er konnte seinen Lieben daheim alsbald beruhigende Nachrichten geben und von der überall freundlichen Aufnahme erzählen, welche ihm in Paris zu teil geworden.

Das Paris von 1812 war so wenig das von heute, wie die französische Gesellschaft von damals die von heutzutage. Noch waren die Straßen vielfach enge, auch die Häuser vielfach enge, aber die Herzen waren weit. Man freute sich, wenn ein fremder, auch ein fremder Deutscher zu sehen, zu hören, zu lernen kam, weil man sich selber groß und geehrt wußte, weil man ihn nicht scheute; die altgerühmte französische Höflichkeit war auch nicht nur Schein oder Schminke, um schlecht verhaltenes Miswollen zu verdecken.

Mit offener Herzlichkeit hatte den jungen Bopp de Sacy empfangen, ein Mann in den fünfzigern damals. Er war das Haupt der französischen Orientalisten. Seine Schriften, seine zahlreichen Schüler, einheimische und fremde, hatten seinen Ruhm längst über Kanal und Rhein hinaus getragen. — De Sacy war Franzose. Jene De Sucy Tiefe und tiefe Innerlichkeit des Gemüts, worin die deutsche Mystik und Romantik wurzelten, jenes Schaffensvermögen spekulativer Ideen, kurz, was alles einen Schelling, Fichte und Hegel, wie oft gesagt, drüben unmöglich machte, war auch ihm nicht Aber eigen war ihm eine ideale Geistesrichtung, die ihn seinerzeit und gleichzeitig mit deutschen Sprachgelehrten auch zu allgemeiner philosophischer Grammatik hingetrieben. Und eigen waren ihm echter Forschersleiß und gediegene Gründlichkeit, Klar-Lefmann, Frans Bopp.

heit des Denkens und Klarheit des Ausdrucks, neben einer Fülle von Einzelkenntnissen ein lebendiges Interesse für jedes, auch das entlegenste Wissen, für Wissenschaft überhaupt⁶. Diese Eigenheiten ließen ihn einen nachhaltigen Einfluss auf eine ganze Generation von Orientalisten üben, auf alle die seine Schüler wurden, auch auf den Zögling Windischmanns, nicht minder für die Art wie er sein Lernen trieb als für sein Lernen und Weiterlernen der semitischen Sprachen. — Franz Bopp wurde Schüler de Sacys, nahm eifrigen Anteil an dessen arabischen, später auch persischen Lehrkursen, wurde, wie er sagt, eifriger Anhänger Muhameds und Studierer seines Gesetzbuchs. — "Ich habe mich seit dem ich hier bin einzig mit dem Arabischen beschäftigt, weil man mir geraten, mir in derselben einige Fertigkeit zu erwerben, ehe ich zu andern orientalischen Sprachen schreite." So schreibt er in seinem Neujahrsbriefe 1813 an Windischmann, in dem ersten, den wir von Er ließ davon nicht ab, auch dann nicht, als er ihm haben. mittels Selbststudium sich der Erlernung einer Sprache beflis, um derentwillen er vornehmlich nach Paris gekommen.

Einen Lehrstuhl für Sanskrit gab es noch nicht. Der ihn auf de Sacys Verwendung später erhielt, Léonard de Chézy, war Professor des Persischen am Collége de France. Er hatte sich durch Uebersetzung eines persischen Gedichts, Medjnun und Leila, 1807, zuerst bekannt gemacht. Wie Claude Fauriel, der Literarhistoriker, wie Langlès, dessen Kollege an der Nationalbibliothek, war er Schüler jenes englischen Marineoffiziers und Mitgliedes der Kalkuttaer Gesellschaft, des Alexander Hamilton geworden, hatte da auch Friedrich Schlegel kennen gelernt und in dessen Hause die Enkelin der Karschin, die bekannte Helmine, die er später geheiratet.

Seit 1810 von Chézy, ihrem zweiten Manne getrennt, führte diese ihr romantisches Leben wieder in Deutschland, war auch mitunter nach Aschaffenburg gekommen, so lange nämlich Dalberg, ihr Freund und Protektor dort residierte. Daher kannte sie jenes "heimatliche Tal, vom Spessart gekrönt, vom Main durchflutet", und kannte ihn selbst, den Franz Bopp, ehe er, wie sie sagt, "in rosiger Jugend und Hoffnung, das Herz zum Springen voll von Wisbegierde und Liebe zum Schönen nach Paris gieng". — Der



führte da zuweilen ihre beiden Jungen spazieren, "die Angehörigen seines künftigen Lehrers", heißts, und mußte bei solcher Gelegenheit einmal den jüngsten, der ins Wasser gefallen, herausziehen und vom Ertrinken retten. So steht auf einem aufgefundenen Blatte von unbekannter Hand aus irgendwo ausgeschrieben. — Uebrigens rühmte sich die Helmine nachmals, ihm zuerst das persische Alphabet — nicht die Sanskritbuchstaben, wie jenes Blatt sagt — gezeigt und wie noch wenige "sein jugendliches Sein, die stilltiefe Weihe seines Gemüts" verstanden zu haben".

Dieß beiläufig. Aber wie Chézy den jungen Aschaffenburger sah, in der tat so lebensfrisch und lernlustig, wie seine Frau ihn später geschildert, da mochte er wohl an diese und seine unversorgten Kinder denken, die bei ihr waren. Er mochte an den Schlegel und die andern denken, welche sich ehedem um den sanskritkundigen Engländer zusammen gefunden, an diesen selbst, der seit Jahren nun seiner Kriegsgefangenschaft entlassen, als Professor in Hertford bei London lebte. Mit entschuldbarem Neide mochte er auf den achtzehn Jahre jüngeren Deutschen sehen, mit weniger entschuldbarem von dessen Absicht hören, Sanskrit zu lernen, denn er selbst war kränklich und leidend, eine reizbare Natur und eifersüchtig, der einzige da zu sein, der Sanskrit verstand. Bei dem allem empfieng er ihn freundlich, hat ihm auch ferner und stets seine Achtung und Anhänglichkeit bewiesen, ihn bis zuletzt seinen "treuen und lieben Freund" genannt. Aber auch nur im Persischen hat Franz Bopp bei ihm Vorträge gehört; sein Lehrer im Sanskrit ist de Chézy nie geworden 8.

Auch nicht Langlès, der doch einer der ersten in Frankreich durch Uebersetzung des Wilkinsschen Hitopadeça, 1790, sein Interesse für Altindisch an den tag gelegt, der die erste Gelegenheit wahrgenommen, die merkwürdige Sprache auch selbst zu lernen, und seinen Lehrer, eben jenen Alexander Hamilton auch bewogen, seine unfreiwillige Muße einem Katalog der Sanskrithandschriften zu widmen, die seit Jahr und Tag in der "Bibliothek des Königs" zusammen gebracht waren.

Schon seine Stellung machte diesen Mann einflussreich; seine Einsicht und Gefälligkeit erhöhten sein Verdienst und machten ihn

bei allen, besonders bei allen Orientalisten geschätzt. Wer nicht etwa die geraubten Schätze seiner Bibliothek zurückzufordern kam, wie Jacob Grimm nachmals, der lernte in Langlès weniger den kalt höflichen und gemessen zurückhaltenden Bibliothekar als vielmehr den liebenswürdigen Menschen kennen, als den er früher gegen Schlegel sich erwiesen und nun auch gegen Bopp sich zeigte. Er hat ihn nach Windischmanns Ausdruck "stets auf ausgezeichnete Weise behandelt". Er unterwies und unterstützte ihn so gut und so viel er konnte, stellte ihm nicht nur die Mittel der öffentlichen Bibliothek sondern später auch die seiner eigenen reichhaltigen Privatsammlung zu gebote. Ohne die Aufmunterung und "tätige Unterstützung" dieses Freundes — so hat es Franz Bopp dankbar anerkannt — wäre er in der Hauptsache noch schwer zurecht gekommen. In der Hauptsache, d. h. im Sanskritlernen, darin er nach seiner eignen wiederholten Aussage vom Anfang bis zu Ende Autodidakt geblieben 10.

Der Mangel an Hilfsmitteln, wie er da vor einem Jahrzehnt noch gewesen, war mittlerweile gehoben. Dank den Bemühungen englischer Gelehrter in Indien war bereits eine Anzahl Lehrbücher erschienen — H. Th. Colebrookes Grammatik, 1805, eine von William Carey, 1806, von Charles Wilkins, 1808, ein erster Teil von H. P. Forsters "Versuch über die Elemente der Sanskritgrammatik", 1810. Und außer dem ersten und besten waren die andern auch schon in Paris und für Franz Bopp zu haben.

Sein Landsmann hatte früher nur die Handschrift eines ungenannten Missionars vorgefunden, dieselbe, wovon der Pater Coeurdoux seiner Zeit dem Hellenisten Barthélemy St. Hilaire geschrieben, ein freilich schwer brauchbares Machwerk. Darum hatte Friedrich Schlegel auch sein avia . . . peragro loca, sein Wandeln auf unbetretenen Pfaden stolz verkündet. Nur daß dieser bei seinem "herkulischen" Unternehmen, wie ers hieß, "einen am Ganges einheimisch gewordenen Wegweiser" gefunden, der ihn täglich die drei Stunden an der Hand geführt, während Franz Bopp "einzig auf sich selbst beschränkt", auf "eignes sich selbst überlassenes Studium" und auf seine paar gedruckten Führer angewiesen war¹¹.

Und wie recht und verlässlich diese waren oder nicht waren, darauf können wir sie uns selber heute noch ansehen.

Jene Lehrbücher — wir müssen von Colebrookes unvollendetem Werk und Forsters unfertigem Versuch hier absehen — sind nach Mustern altindischer Grammatiker und nach Diktaten gelehrter Brahmanen zu stande gebracht, gar verschieden von der Art unsrer Sprachlehren. Sie hatten unstreitig ihr Verdienst, schon ihre Abfassung war verdienstlich. Eines, das Buch Careys hatte seinen Reichtum an Paradigmen und Beispielen, das andere und bessere von Wilkins wollte "die Algebra der indischen Sprachlehre in die gewöhnliche Arithmetik übertragen" 12. Aber es fehlte diesen Verfassern selbst noch an genügender Kenntnis der Sprache, die ihre Kompendien lehren sollten. Diese waren nicht für Anfänger. Man mußte Sanskrit können, um aus ihnen Sanskrit zu lernen. Und wer nun nichts anders hatte, der konnte eben nichts besseres tun als was Franz Bopp tat, sobald als möglich sanskritische Texte vornehmen.

Was Carey seiner Grammatik als Leseproben beigegeben, ein paar Stücke jüngerer Puranen- oder Sagenliteratur, einige Kapitel aus dem Evangelium Matthäi ins Sanskrit übersetzt, war gewißs wenig zu gebrauchen, und von sonst gedruckten Werken wußte Franz Bopp "keines geliehen zu bekommen". Also nicht was Sir William Jones zuerst ediert, was freilich auch wenig dienlich, ein Gedicht Ritusamhara, "die Jahreszeiten", 1792, auch nicht, womit Jones und Wilkins selbst zuerst gelernt und ihre Uebersetzung versucht hatten, den Hitopadeça, jenes schon erwähnte Spruchund Fabelbuch, dessen Text auch zuerst Carey, 1806, und kürzlich wieder, 1810, Hamilton für seine Schüler in Hertford herausgegeben — er mußte gleich zu handschriftlichem und zu solchem greifen, davon ihm auch Uebersetzung zur hand war. Nur ihm zusagen konnte was er da nahm und fand, wie wenig anderes zusagen einem Schüler Windischmanns.

Er nahm die Bhagavadgîtâ, "das hehre Lied", jenes religionsphilosophische Gedicht, welches eine größte Episode im großen Epos der Inder bildet und englisch als erste Probe indischer Literatur und Weisheit herausgekommen. Auch Friedrich Schlegel hatte sich daran versucht und einige Proben daraus seiner "Sprache und Weisheit" beigegeben. Was diesem an Handschriften vorgelegen, ihrer vier, das konnte auch Franz Bopp benutzen, dazu die Wilkinssche Uebersetzung, deren Mängel und Misverständnisse die Jahreszahl 1785 am besten entschuldigt. Diese mußte ihm, so recht oder schlecht, das dritte Werkzeug, das Wörterbuch ersetzen, denn außer dem was sich im Manuskripte jenes ungenannten Missionars vorfand, die Abschrift einer Wörtersammlung des Amara-Kosha und eines versifizierten Wurzelverzeichnisses, Kavikalpadruma betitelt, war ihm nichts dergleichen geboten.

Schon 1807 hatte Colebrooke eine Anzahl jener altindischen Wörterbücher, sogenannter Kosha oder Thesauren abdrucken und alsbald auch das bedeutendste darunter, das des Amara-Sinha, eben jenen Amara-Kosha mit englischer Interpretation und Erklärungen erscheinen lassen¹³. Nach dem europäischen Kontinent war aber dieses wie so manches andre Werk englischer Gelehrten jener Zeit nicht gelangt. Die Kontinentalsperre war dagegen; wie kein anderes hat diese napoleonische Gewaltmaßregel der Verbreitung indischer Kenntnis im wege gestanden und die Fortschritte der Wissenschaft aufgehalten.

Nur wäre einem Anfänger auch mit einem jener indischen Vokabularien wenig gedient gewesen. Man muß lesen, wie sie der erste Herausgeber eines Sanskritwörterbuchs, wie sie Wilson später schildert. Darnach hat der geübte Kenner wohl seine Schwierigkeit, ein fragliches Wort herauszufinden und gefunden die gegebene Bedeutung zu verstehen. Genug, was sieben Jahre später erklärt ward, da jenes Wörterbuch bevor stand, das wurde mit fug und recht erklärt. Noch immer fehlten da eine entsprechende Textsammlung, eine kurzgefaste Grammatik, ein nicht allzu dürftiges alphabetisches Glossar, "die dringendsten Erfordernisse für den ersten Unterricht". Sie wurden laut gefordert und dazu gesagt, "dass wer es unternähme, sich des Sanskrit ohne Lehrer zu bemeistern, nicht mit der Mühe abkomme, eine der schwierigsten Sprachen zu erlernen, sondern in dem Falle sei, sie größtenteils entziffern und enträtseln zu müssen"14.

Aber hierin eben lag auch der Reiz; hierin eben lag auch was

den mutigen Eifer des Anfängers spornte und gespannt hielt, was seine Kraft stärkte und stützte, wie er so gezwungen ward, sich selbst Grammatik und Wörterbuch zu schaffen. Jenes "Entziffern und Enträtseln", mit anderm Wort, jenes Analysieren schärfte seine Beobachtung und ernüchterte sein Denken. Franz Bopp verdankte ihm nicht nur sein Erlernen der Sprache, sondern auch sein weiteres Erkennen und "Entdecken", dieser Not, dürfte man sagen, seine Erfindung. Sanskrit, die beste Lehrmeisterin des Sanskrit, war ihm bei dem allem am besten behilflich.

Sie zeigte sich ihm mehr und mehr in der hellen Durchsichtigkeit ihrer Bildung, in der deutlichen Struktur ihrer Glieder und Formen, in ihrer Verbindung von Wurzeln und Stämmen mit Flexions- und Ableitungssilben, in ihrer reichen Fülle und Fähigkeit der Zusammensetzung, in ihres ganzen Baus Regelmäßigkeit und Harmonie. Sie zog ihre Schwestern heran, die griechische und lateinische, sich ihm leichter verständlich zu machen, ihn unbekanntes durch bekanntes begreifen und behalten zu machen. So hat es Franz Bopp an Windischmann und so nachher in einem Schreiben nach München über sein Lernen der altindischen Sprache berichtet, und über seine Schwierigkeit, sie ohne Lehrer lernen zu "Doch nachdem ich den Anfang mit vieler Mühe und dem Aufwande aller meiner Geduld überwunden, und nachdem ich viele Worte durch öfteres Vorkommen kennen und gehörig zu trennen gelernt hatte, so beendigte ich das übrige, indem der Stil an und für sich leicht und einfach ist, mit viel geringerer Mühe; und ich habe alles ziemlich gut verstanden." — "Wegen der großen Regelmäßigkeit aber", heißt es in letzterem, "und der strengen Analogie, welche diese Sprache auszeichnet, sowie wegen ihrer auffallenden Verwandtschaft mit dem Griechischen, Lateinischen und andern europäischen Sprachen ist es mir dennoch möglich gewesen, bald zu einer gewissen Fertigkeit in derselben zu gelangen. Ich begann meine Lektüre mit dem Bhagavadgita heißts da weiter — und las nach und nach all dasjenige was ins Englische übersetzt ist; hierdurch erwarb ich mir die Fähigkeit, das Sanskrit auch ohne Hilfe von Uebersetzungen zu verstehen 15."

Und von der Bhagavadgîtâ — es war im Frühjahr 1814, kaum

ein Jahr nach Beginn seines Sanskritlernens — kam er zum Rämäyana. Wiederum war er seinem Vorgänger gefolgt. Auch Friedrich Schlegel hatte sich an dem Gedichte versucht und den "Anfang des Ramayon" in metrischer Uebertragung seinem Buche angefügt. Er hatte dazu eine Handschrift auf Baumwollenpapier gehabt, eine beste, wie er meinte, der Pariser Bibliothek. Und Franz Bopp hatte dazu, von de Sacy wie wir lesen, den ersten Band einer gedruckten Ausgabe geliehen erhalten, welche die beiden, William Carey und Joshua Marshman, 1806, begonnen, Text mit freier englischer Uebersetzung — aber eines wo möglich noch ärger als das andere gemacht.

Wer übrigens die Bhagavadgîtâ gelesen, dem konnte der Râmâyana nicht mehr allzu schwer sein, und "der wunderbare Reiz", den diese prächtigen Gesänge des Vâlmîki ausübten, war ein frischer und andrer als welchen die religionsphilosophischen Wechselreden Arjunas und Krishnas gewähret. — Der ältere Schlegel, August Wilhelm, der spätere Herausgeber des Gedichts, hat nachmals geraten, Sanskrit mit dem Râmâyana anzufangen. Die Erzählung in diesem Heldengedicht schreite anschaulich fort wie die homerische; der epische "Urstil" sei großartig und einfach; man gewöhne sich so bald . . . Ueberdieß entfalte sich sogleich in der alten Götter- und Heroenwelt eine Fülle schöpferischer Einbildung; die halte den Leser abwechselnd unter lieblichen und hohen Bezauberungen fest und lasse ihn keine Mühseligkeit gewahr werden 16. Franz Bopp scheute keine Mühseligkeit; für seine Geduld brauchte ihn auch nichts anderes festzuhalten; er wollte lesen und lernen.

Gar nicht lange und er hatte fünfzig Kapitel durchgemacht und war zur Viçvâmitra-Episode gekommen. Das ist die bekannte Sage von Viçvâmitra und Vasishtha, dem Königshelden und dem Brahmaweisen, von ihrem Streit, dem uralten Streit zwischen geistlicher und weltlicher Macht. Groß und gewaltig, aber gewiß auch nicht ohne einen tiefen Grundzug von Ironie geht die Erzählung durch fast die ganze Hälfte des ersten Buches. Schon gegen Ende des Frühjahrs konnte Bopp seinen alten Freund und Lehrer daheim mit einem Stück möglichst treuer und metrischer

Uebersetzung dieser Episode überraschen, einer ersten Frucht seiner kaum anderthalbjährigen Sanskritstudien 17.

Eine größere Freude hätte er dem Manne nicht machen können; er hätte ihm denn gleich die ganze Episode, gleich den ganzen Ràmâyana geschickt. "Die innigsten, menschlichsten Anklänge derjenigen Empfindungen, welche am tiefsten mit uns verwachsen sind", findet Windischmann in diesen indischen Poesien. "Wollte Gott", schreibt er, "wir hätten nur einmal dieses Gedicht wenigstens ganz im Deutschen." — Er selbst hatte eben sein "Gericht des Herrn über Europa" geschrieben; den Nachhall aus den politischen Stürmen der Zeit durchtönt das grelle Weh. seines eigenen tieferschütterten Innern. Der letzte Winter hatte ihm seine geliebteste Tochter geraubt. Gern hätte er mit seinem Schmerze wie jene Weisen des Orients sich wohl selbst in die Einsamkeit und in den Büßerwald geflüchtet. Früher hatte er seinen jungen Freund um Schonung seiner Gesundheit und richtige Maßhaltung gebeten; jetzt hat er mit seinem herzlichen Danke nur den Wunsch: "aber bald, recht bald muss ich mehr haben." So sehr ergreift ihn die indische Welt und ihre Lebensanschauung. Er verkündigt dem andern das nahe Erscheinen seines größern Werkes "über die magischen Kräfte", wozu er, durch die erhaltene Râmâyana-Stelle neu veranlasst, einiger Notizen auch über das indische Wesen bedürfe; er verheißt ihm, wie schon früher, allerhand Fragen, deren Beantwortung er "die bequemste Gelegenheit und das nötige Geschick" habe, die für ihn selbst "fruchtbringende" Winke enthalten sollen. Dann verspricht er auch schon mit dem erhaltenen Fragment zunächst den königlich bayerischen Kommissarius, den Freiherrn von Aretin, und später den König selbst bekannt zu machen, will auf seines Schülers Talente und ausgezeichneten Fleiß als "etwas wirklich seltenes und kostbares" hinweisen und bewirken, dass man ihm Unterstützung gebe, vorerst nach England, dann auch wohl nach Indien zu reisen 18.

Das kurmainzische Aschaffenburg war eben bayerisch geworden, und eine Regierung ist vielleicht niemals eher oder mehr zu Vergünstigungen geneigt als bei Erwerbung neuer Landesteile an

neu erworbene Landeskinder. — Franz Bopp aber beeilte sich. Schon nach wenigen Monaten hatte er des wohlwollenden Freundes Wunsch erfüllt und ihm zur vollen Grundlage für sein beabsichtigtes Unterstützungsgesuch die ganze Episode übersandt.

Aber sich zu beeilen war ihm auch anders wohl nötig. zu begründet erscheint was Windischmann an bekannter Stelle von ihm rühmt, "in jeder Lage des Lebens seine große Mäßigung und Fügsamkeit". Was ihm sein Vater gab war wenig. Arbeit war er froh gewesen, einige spanische Dramen ins französische zu übersetzen und damit einige Beisteuer für seinen Unterhalt zu bekommen. Immer wiederkehrend ist in seinen Briefen der Wunsch, Aufsätze als Mitteilungen, Uebersetzungen und dergl. in Zeitschriften zu veröffentlichen, sich damit einiges zu verdienen. Denn unerschwinglich teuer, klagt er, seien die Bücher aus Kalkutta. — Fürs Leben mochte er sich eher einschränken. — "Indessen ist doch, soviel ich weiß, den Brahmanen der Wein nicht ganz untersagt!" schrieb ihm Windischmann einmal zwischen den Zeilen. Er selbst, Franz Bopp versicherte später einmal, es könne für das schlechte pariser Trinkwasser ein Stück gut ausgebrannter Holzkohle geradeso wie Wein die gleichen Dienste leisten. — Doch alle Einschränkung hatte ihre Grenzen, auch "die Bedürfnislosigkeit eines echten Brahmanen". Genug, Windischmann erhielt vom Könige Max Joseph von Bayern die nachgesuchte Unterstützung für seinen Schützling gewährt, eine kleine und auf zwei Jahre vorab, auf die Aschaffenburger Stiftungsfonds angewiesen 19.

Und froh war Franz Bopp und noch froher wo möglich Windischmann, sein väterlicher Freund. "Ich lebe so viel und so oft mit Ihnen — schrieb er ihm nach einiger Zeit, daß es nur Ihrer Empfänglichkeit und Ihres Zutrauens bedarf, um ebenso auch in der größten Entfernung mit mir zu leben und meiner gewiß zu sein wie ich Ihrer bin." Dieß sei, fügte er hinzu, die "Gemeinschaft der Geister", welche von keinem Raume unterbrochen, von keiner Zeit zurück gehalten oder überwältigt werde.

Das war mystisch, prophetisch, auch aufmunternd geschrieben, wie Windischmann seinem jungen Freunde schrieb; und der war jenem Berater auch von herzen dankbar, ließ sich indessen nicht stolz, aber auch nicht irre machen. Seine Briefe werden nüchtern und nüchterner, wie die des andern an Ueberschwenglichkeit zunehmen. Anfänglich, lesen wir, ist er voll Enthusiasmus für das Studium "der Sprachen des Morgenlandes". Dann — er hat Sanskrit zu lernen kaum angefangen — und sein "sehnlichster Wunsch ist, dem Studium dieser in jeder Hinsicht wichtigen Sprache nie entrissen zu werden". Wieder einige Zeit, und er denkt daran, wie seine mühsam erworbene Kenntnis fruchtbar und verbreitet zu machen.

Er sieht, das Sanskrit werde in Indien selbst auf mehr als zehnerlei Weise geschrieben. "Warum sollen wir Europäer, deren Sprachen doch auch von dem Sanskrit herkommen, nicht auch unser Alphabet jenem anpassen?" — Der Satz ist gewiß unrichtig, in mehr als einer Hinsicht unrichtig, aber bezeichnend für die praktische nüchterne Verstandesrichtung eines Jünglings. — "Ich habe mir ein Alphabet ausgedacht", schreibt Bopp in dem zuvor erwähnten Briefe, "womit man das Sanskrit-Buchstabensystem rein wiedergeben kann, ein Alphabet, worin ich jeden einzelnen Sanskritbuchstaben ersetze, worin gar keine Verwechselung noch Irrtum stattfinden kann, ein Alphabet, welches in jeder Buchdruckerei zu haben, worin ich leicht viele Werke mit dem Originaltexte herausgeben kann, die zur Erlernung der Sanskritsprache viel beitragen können." Diese Werke könnten dann um einen verhältnismäßig billigen Preis gekauft werden. Was in Kalkutta im Originaltext gedruckt werde, käme so teuer, dals kaum ein einzelner und nicht sehr reicher sich ohne große Aufopferung mehrere Bände anschaffen könne. Um sein Buchstabensystem erst bekannt zu machen, möchte er vorab die Bhagavadgità, Text mit lateinischer Uebersetzung herausgeben, dann aber sogleich eine Grammatik des Sanskrit. Die solle die Vorzüge der beiden englischen seines Gebrauchs vereinigen, hinsichtlich der Umschrift aber keineswegs so unvollkommen und ganz unbrauchbar sein wie jene des Paul von Bartholomä, der "alles untereinander geworfen", bei dem die indischen Buchstaben "bald auf diese bald auf jene Weise ausgedrückt, bald italienisch bald deutsch gelesen werden müssen." - Gemeint ist bekanntlich die "samskroudanische Grammatik" des Paulinus a

St. Bartholomaeo vom Jahre 1790, zu deutsch des Paul Wesdin, der dieß und anderes aus den hinterlassenen Papieren des Paters Hanxleden in der Propaganda zu Rom zusammen gebracht.

Nur wenige Wochen darauf, und Franz Bopp verkündigt seinem Freunde "den schon lange gehegten Plau, eine vergleichende Grammatik zu schreiben - zwischen dem Sanskrit und seinen Töchtern", wie es heißt. Er habe geglaubt, dass auch die armenische Sprache dazu gehöre, und sich vorbehalten, deren Grammatik "mit forschendem Blicke in diesem Betracht durchzugehen. Das habe er neulich getan, "und ich war - schreibt er - höchst erstaunt und erfreut. Die Aehnlichkeit geht alle Redeteile durch, zeigt sich am auffallendsten in Für- und Zeitwörtern, welche am meisten entscheiden." Man müsse aber "freilich hauptsächlich auf das wesentliche sehen und gehörig die charakteristischen Buchstaben in den Flektionen von den Endungen unterscheiden." In hinsicht der griechischen, lateinischen und deutschen Sprache könne er da außer dem was schon Schlegel bekannt gemacht, "noch vieles wesentliche sagen, welches für die Grammatiker dieser drei Sprachen von Wichtigkeit sein wird." Es werde, heißt es zum Schlusse seines Briefes, "jene vergleichende Grammatik eine Vorbereitung zu einer besondern Sanskrit-Grammatik werden und das Studium dieser sehr erleichtern." — So, im August 1814, eine erste Ankündigung.

Indessen arbeitet er weiter an seiner Râmâyana-Uebersetzung. Mit der Gewißheit, königliche Unterstützung zu erhalten, sind ihm Mut und Kraft gewachsen. Seines Freundes "wahrhaft väterliche Sorgfalt und Bemühung", wie er sagt, haben ihm die erfreuliche Sicherheit verschafft, sich sein ganzes Leben lang einem Studium zu widmen, das ihm von tag zu tag teurer wird. So wieder gegen Ende November des Jahres. Er will in nur noch wenigen Tagen die Episode fertig bringen. Dabei freuts ihn, daß er der englischen Uebersetzung nicht immer zu folgen braucht, daß er schon Fehler, die darin vorkommen, mit Sicherheit verbessern kann.

Wirklich war die Uebersetzung in kürze fertig. Aber mit dem

"noch manchmal übergehen und ändern und verbessern" war es doch wieder Neujahr geworden, bis er es wagte, sie dem Urteil und Gefallen des Freundes vorzulegen. Dann aber — nur noch einige Noten wollte er schicken - sollte gedruckt, sobald als möglich gedruckt werden. — Er rechnete sich noch ein und zwanzig Monate für Paris, und darin wollte er sich bemühen, "etwas wichtigeres zu leisten". Wichtigeres aber hieß ihm, zum großen Epos der Inder zurückkehren und daraus noch unbekanntes bekannt geben. Eine bengalische Uebersetzung des Mahâbhârata, die eben in Indien zu erscheinen begonnen, sollte ihm das Sanskrit und dieses wiederum das bengalische verständlich machen, und dieß, meinte er, solle ihm später zu dem Verkehr mit den Brahmanen Nutzen gewähren. Jugendmut und Eifer rechnen mehr mit sich als mit andern, und auch Franz Bopp rechnete damals wenig mit Napoleon und auch wenig mit seiner bayerischen Regierung.

Da war es, das ihm Windischmann von der "Gemeinschaft der Geister" schrieb, ohne welche jener "wohl nicht die hohen Gedanken von viertausend Jahren her so kräftig und treffend verdeutschen" könne, und er selbst nicht so innigen Anteil an ihm nehmen, um ihm selbst unbewusst seine Schritte zu leiten. Das dieß wirklich geschehe, sehe er an der ganzen Art seiner Arbeit, die überall gleichsam seinen besten Wünschen entgegen komme. Für jetzt, heißt es dann, brauche er ihm nichts zu sagen als "sahren Sie fort, immer tieser einzudringen: ein jeder Schritt, den Sie da hineintun, hängt mit den wichtigsten Entwickeluugen zusammen, die der Menschheit annoch bevorstehen, und Ihr Name wird daneben dankbar genannt werden von der Nachwelt. Lassen Sie sich aber auch von dem Segen Ihrer Fortschritte nicht blenden — es ist noch vieles zu tun" ²⁰.

An solche Ermunterung und Mahnung knüpft Windischmann seine Auslassungen über die empfangene Episode. Er ist "verwundert" über die Gewandtheit, mit welcher sein früherer Zögling die Sprache behandelt und meint, nur weniges ändern zu dürfen. Das Stück selbst findet er in seinem Charakter "großartig und mächtig" — eine heilige Sage vom großen Kampfe des innern

mit dem äußern Menschen in riesenhaftem Stil". - Aus dem Heiligen möchte er seinen jungen Freund nur alsbald ins "innere Heiligtum Indiens", ins allerheiligste der Veda eintreten sehen, wo er ihm "im klarsten Lichte" zu begegnen hofft. Und wäre es für jetzt nur "ein kleines merkwürdiges Stück, auch nur einzelne Stellen", bittet er. Dazu fragt er nach etwelchen "Andeutungen ältester wirklicher Geschichte und Geographie Indiens", nach etwelchen "Spuren Aegyptens, Griechenlands, Nordlands in indischen Denkmalen" und was ihm noch wichtiger, nach genauerem über die philosophischen Systeme der Inder, ob sie denn "wirklich eine so scharfsinnige Dialektik an den tag legen, wie jene des Platon und Aristoteles", denn "wirklich so scharf sich scheiden und von einander auszeichnen, wie Friedrich Schlegel sie ordnet und scheidet", den er ihm übrigens, "als in der Philosophie in die eigentliche Tiefe gehend nicht genug empfehlen kann". Endlich bittet er mit nächstem um Chézys Episode aus dem Râmâyana, das Stück, womit jener, wie ihm erzählt, seinen Lehrstuhl für Sanskrit eingenommen.

Wir mögen nun lächeln über was alles der gute Mann da schon mit einem fordert, und auch Franz Bopp mochte darüber lächeln. Aber anerkennen müssen wir doch und würdigen zumal den richtigen Blick in jenen Forderungen und nicht minder die treue Liebe und herzliche Sorgfalt, die aus dem allem herausspricht. Und, um es hier einmal zu sagen, so anmutend dieser Briefwechsel ist, so gar herzerfreuend, so ist er anders noch viel mehr bedeutend, weil er zeigt, wie ein junger, kräftiger, in wachsendem Erkennen ernüchterter Geist sich allmählich loslöset und befreit von seinem Nährboden der Romantik, weil er eine Entstehungsgeschichte seiner Wissenschaft aufweist.

Noch freilich steht der Zögling unter der Anschauung seiner Lehrmeister: es gilt die Erreichung einer ihm noch unnahbaren hohen oder tiefen, uranfänglichen Weisheit und Wissenschaft. Die Abhandlungen Colebrookes in den "Asiatischen Untersuchungen", daraus er seinem Freunde die gewünschte Auskunft gibt, sind nicht dazu angetan, den Zauber zu brechen oder das heilige Dunkel zu lichten. Jenes "alberne Vorurteil", wie es Bopp nennt, daß eine

Uebersetzung der Veda kaum das Lesen, viel weniger das Uebersetzen verlohne, wirkt vielmehr anspornend als abschreckend. "Die Vedas — erklärt er — sind mein Ziel. Sind es immer gewesen. Was ich bisher getan habe und noch tue ist bloß Vorbereitung, Einweihung in die Mysterien. Ich werde mich später von den Mythen loswinden und lautere Wahrheit schauen. Doch sind auch jene Mythen, jene ehrwürdige Poesie nicht ohne reellen, philosophischen Wert. Die Wahrheit ist darin verschleiert, damit sie den Profanen nicht blende. Der Denker weiß den Schleier zu heben." — Das ist die Sprache Friedrich Schlegels und Windischmanns wie hier Franz Bopp spricht, um dann allerdings in nüchterner, vielmehr eigener Weise von seinen gegenwärtigen Arbeiten zu erzählen.

Und das ist sein Arbeiten an einem ersten Stück vergleichender Grammatik, wie wir sagen, "an einem philologischen Aufsatz", wie Franz Bopp sagt, "der viele neue Ansichten enthält und großes Außehen machen wird". — "Wichtige Außehlüsse über lateinische, griechische und selbst indische Konjugation", meint er und teilt seinem "liebsten Freunde" da einiges im voraus mit, um sich dessen Urteil und dessen Meinung darüber zu erbitten. Und wenn der es für gut findet, so möchte er diese Abhandlung der Uebersetzung, deren beabsichtigter Ausgabe beifügen. — Hier ist klares bestimmtes Erkennen und auch die Sprache die der klaren bewußten Erkenntnis - nicht alles richtig was da als Probestück gegeben, gewiss nicht, aber die Art des Erkennens, der Auffassung, das "methodische" ist sogleich und vollkommen richtig". — Dieß, eine innere Nötigung vollen Verständnisses erstreckt sich dann über weiteres, wenn er dem Freunde verspricht, ihm alles mitteilen, aber nie täuschen, nie etwas für verstanden darlegen zu wollen, was er nur halb oder zum teil verstanden. Auch nicht betreffs philosophischer Schriften, die halb verstehen noch schlimmer sei als gar nicht verstehen, "wenn man Gebrauch davon machen" wolle.

Solcher Sprache und ihrem Eindruck — wir mögen für weiteres die Briefe selbst lesen — konnte sich auch Windischmann nicht entziehen. "Ihr Brief", antwortet er, "hat mich sehr er-

freut; er ist aufrichtig, klar und verständig; so ein festes und bestimmtes Wesen begegnet mir in diesen Zeiten selten. Ich achte Sie sehr hoch darum, und Sie dürften wohl nicht leicht ermessen können, was Sie mir gelten." Dann bittet er, ihm in aller Eile Abschriften der merkwürdigsten Stellen aus Colebrookes Aufsatz über die Vedas zu besorgen. Jene "alberne Behauptung", wie sie Bopp bezeichnet, dünkt ihn in noch höherm Grade "alberner" als albern. Doch, wie gesagt, man möge dieß und anderes in den Briefen selbst lesen.

"Freilich", erklärte auch Windischmann, "muß die philologische Arbeit zu unserm Schriftchen; es wird hierdurch positiv gutes gestiftet." — Das war alles, und Bopp mochte das verstehen. Er sendet dem andern die begehrten Auszüge aus den "Asiatischen Untersuchungen", gibt ihm ferner Auskunft über Vedisches und Philosophisches. Dazu ist jeder seiner Briefe voll von weitern neuen "Entdeckungen" in der Konjugation der verwandten und verglichenen Sprachen, mit immer weiterer Ausführung, immer weiterer Befestigung. Und es freut ihn augenscheinlich, wie er da mit anderm Verfahren auch weit und immer weiter über Friedrich Schlegel hinauskommt.

Schon anfangs Mai des Jahres (1815) hatte er alles zusammengestellt und kann drei Monate darauf — so lange war der Briefverkehr überhaupt gehemmt — die Vollendung seines "Aufsatzes" anzeigen. In einem Werke (von Lanzi) über die etruskischen Denkmäler hatte er inzwischen "manche glückliche Bestätigung" gefunden, ebenso in dem Werke von Hickes über die altgermanischen Mundarten. Die gotische Sprache ist ihm "außerordentlich merkwürdig wegen ihrer Uebereinstimmung mit dem Sanskrit". Er glaubte — so wird später einmal gesagt — Sanskrit zu lesen, wenn er die ehrwürdige Sprache des Ulfila lese. Nur hatte er bereits das ganze seiner sprachvergleichenden Abhandlung an Windischmann abgeschickt, als er Gotisch "recht zu studieren" ansieng. Manches hieraus ist daher wie ergänzend und berichtigend später hinzu gekommen. Ueberhaupt bildet die weitere Zurechtstellung und Veröffentlichung dieser Arbeit fast noch ein volles Jahr durch den Hauptgegenstand jenes Briefwechsels zwischen Paris und Aschaffenburg.

Ihrem jugendlichen Verfasser erschien diese Arbeit wichtiger alle Uebersetzung, als alle namentlich bereits englisch übertzter Texte. Doch widmete er ihr nur seine Mußestunden, das ißt die Stunden außer der Bibliotheks- und außer seiner "Schulit". In der letztern setzte er sein Arabisch und Persisch fort, zt aber vielmehr um des Gegensatzes willen, um, wie er sagt, ine scharfe Parallele zwischen den semitischen und indischen rachstämmen zu ziehen" — ein Gesichtspunkt, der einem Windischann, auch andern später wenig behagte, der ihm aber recht und twendig däuchte und daran er mit einem gewissen Eigensinn in lebelang festgehalten. Und in der andern Zeit las er Sansit, das Mahà-Bhârata, darauf sein "erstes Augenmerk gefallen".

Ein zweiter Band der Carey- und Marshmanschen Râmâyana18gabe, 1808, war in folge erlittenen Schiffbruchs nur in wenigen
1808, war in folge erlittenen Schiffbruchs nur in wenigen
1808, war in folge erlittenen Schiffbruchs nur in wenigen
1808, wender 1810 erschienen, und darnach auch den
1810 erschienen. Und damit war die Aus1809, auf zehn Quartbände berechnet, ins Stocken geraten. Des1810 und weil es ihn drängte, zu lesen und herauszugeben was
1811 chandscher übersetzt hatte, war er wieder zu dem großen
1812 von zurückgekehrt. — Auf der Pariser Bibliothek waren ihm dafür
1813 rei Handschriften zu gebote, eine vollständige auf Palmblättern,
1813 hr lesbar und genau in Bengali-Charakteren geschrieben, und eine
1814 der Papier, aber vom ganzen M. Bhârata nur ein erstes
1815 auch enthaltend.

Franz Bopp hat ein Jahrzehnt später im Vorworte zu einer usgabe von M. Bhârata-Episoden einiges über Umfang, Inhalt und edeutung des Riesenwerkes angegeben, das er damals gegen Anng des Jahres 1815 mit kühnem Mute zu lesen begonnen. "Den lan des ganzen Gedichts kennen zu lernen", heißt es da, "seinen ang getreu zu verfolgen und durch eine sorgfältige Abschrift mich den Besitz des wichtigsten zu setzen" — oder wie es in seinen riefen heißt, um historisch, geographisch oder mythologisch merk-ürdiges auszuziehen und was durch vorzügliche Schönheit sich iszeichnete treu zu übersetzen — in dieser Absicht habe er in Lesmann, Franz Bopp.

Paris das Durchlesen dieses riesenhaften Epos unternommen, "aufgemuntert durch den bedeutsamen Inhalt dessen was Wilkins in englischer und Friedrich Schlegel in deutscher Sprache davon bekannt gemacht hatten"²¹. — Außer der Bhagavadgîtâ hatte Wilkins nämlich zehn Jahre später die Geschichte vom Dushyanta und der ('akuntalâ, worauf Kâlidâsas berühmtes Drama beruht, aus dem ersten Buche des Epos mitgeteilt, und der jüngere Schlegel hatte aus dieser Episode auch einiges seinem bekannten Buche angefügt. Auch noch anderes aus dem ersten Buche wollte jener englische Gelehrte bekannt geben, wie das Bopp wußte und nachmals geschehen. Daß noch ein Othmar Frank ähnliches vorhatte, wußte Bopp nicht, und wenn, so hätte ihn das auch wenig gestört.

Seine spätern Veröffentlichungen, um das hier gleich anzubringen — eine erste erschien noch von Paris aus — sind die besten und fast einzigen, welche noch viele Jahre hindurch aus dem M. Bhàrata gemacht wurden. Abgesehen von indischen Ausgaben blieb das mächtige Sammelwerk in Europa lange wenig bearbeitet. Erst in unsrer Zeit sind wieder Auszüge und Zusammenstellungen daraus, auch Gesamtübersichten des Inhalts an der hand des Originals versucht worden.

Damals saß also Bopp tag für tag über dem unbändigen Haufen seiner Handschriftenblätter. "Während den stürmischen Ungewittern, die hier über uns vorbei zogen" — das ist wie er selbst gesagt — "war ich zu eigenen Ausarbeitungen und Uebersetzungen nicht gestimmt; aber ich las mit vollkommener Ruhe im Mahä-Bhärata." — Es ist das merkwürdige Bild eines Gelehrten, ja wohl eines indischen Weisen: der Donner deutscher Geschütze vor den Toren von Paris, und er selbst, der junge Deutsche inmitten der belagerten Feindestadt, vertieft in die Mythen und Sagen einer entlegenen Welt, davon ihm seine Palmblätter erzählen.

Gewiß genügt es, die Jahre 1813/15 nur zu nennen, um die gewaltigen welthistorischen Ereignisse dieser Zeit in aller Gedächtnisse wach zu rufen. — Wiederholt war Frankreich und seine Hauptstadt damals von aller Verbindung mit der Außenwelt abgeschnitten; und monatelang erfuhr Franz Bopp nichts von den seinen und diese nichts von ihm. Der jene dann tröstete und

beruhigte war Windischmann. Er hatte seinem jungen Freunde geraten, ruhig so lange als möglich in Paris zu bleiben, auch wenn die Wogen da einmal hoch giengen. "Weil ich mit völliger Zuversicht auf Ihre Erhaltung rechnete — schrieb ihm der fromme Mann nachher — und glaube, daß Gott Sie mit Ihrem guten Willen und Ihrer rastlosen Tätigkeit um seltene und doch zur letzten wahren Aufklärung so notwendige Güter niemals verlassen werde, daß Sie vielmehr unter seiner besondern Obhut stehen" 22.

Indessen hegte Franz Bopp bei dem allem seine deutsche Treue und echten Vaterlandssinn. "Meine Freude", schrieb er nach der ersten Einnahme von Paris durch die Verbündeten, "stimmte an jenem Tage nicht mit der allgemeinen Bestürzung, die auf allen Gesichtern zu lesen war, überein." Das war an jenem letzten Märztage 1814, da er sichs nicht hatte nehmen lassen, seines Vaterlandes Befreier die erstürmten Höhen des Montmartre herabkommen und mit klingendem Spiel in die feindliche Hauptstadt einziehen zu sehen. Und dann wieder im Sommer 1815, nach Napoleons Rückkehr, welche Windischmann in seinem "Gerichte des Herrn" vorausgesagt, nach jenen bangen hundert Tagen. Da war er abermals seine siegreichen Landsleute begrüßen gegangen, auch mehrmals ins deutsche Lager gekommen, dort einen jungen befreundeten Offizier, einen Herrn von Reden aufzusuchen.

Sonst hatte er da in den drei Jahren nur wenig Landsleute gesehen. In de Sacys Kolleg hatte er anfänglich nur drei Ausländer angetroffen, außer einem Dänen und einem Mameluken noch einen Deutschen; sein Name ist nicht genannt. Und er "hätte geglaubt, (da) mehr Deutsche als Franzosen zu finden". — Mit einem andern, dem schon mehrfach genannten Othmar Frank, dem gelehrten und geistlichen Verfasser des "Lichtes vom Orient", der 1813 auf königlich bayerische Kosten nach Paris gekommen, hatte ihn Windischmann verbinden wollen. Der Mann war eben so selbstsüchtig und verschlossen als Franz Bopp bescheiden und offenmütig. "Das wäre freilich gut", antwortete dieser nachher, als man ihm riet, mit jenem in Verkehr zu treten; "allein — meinte er — Herr Frank müßte dann freimütiger sein als da wir hier zusammen waren, da er mir sogar die Handschriften zu ver-

bergen suchte, worüber er arbeitete und nicht gerne über unser gemeinschaftliches Studium sprach. Wir waren übrigens", fügt er mildernd hinzu, "ganz gute Freunde." — Eine andre und bessere Bekanntschaft war die mit dem Philologen Friedrich Thiersch aus München, der in den Herbstferien 1813 dahin kam und dann noch zweimal nach der ersten und zweiten Restauration im Auftrage seiner Regierung. — Eine dritte oder vierte war Alexander von Humboldt im Winter 1814/15; er war nach Paris gegangen, sich für eine Reise nach Tibet und Indien vorzubereiten und hörte Persisch bei Chézy. Und eine fünfte war August Wilhelm von Schlegel.

Der ältere Schlegel hatte sich auf Anregung seines Bruders als "Kandidat" bei Chézy angemeldet, sogleich nachdem dieser Professor des Sanskrit geworden. In Paris zog er es aber vor, sich allein von Franz Bopp "die ersten Schritte erleichtern", d. h. unterrichten zu lassen. Er las dann mit diesem zusammen das Râmâyana, wogegen er sich herbeiließ, dem andern einige nützliche Bemerkungen bezüglich der Sprache und des Metrums seiner Uebersetzung zu machen. Im März, da Napoleons Rückkehr drohte, begab er sich mit Frau von Staël nach der Schweiz und richtete von einem Landsitze in Coppet bei Genf einen ersten Brief an seinen jungen "Mitarbeiter" in Paris. Darin muss er es "recht sehr beklagen", nicht noch einige Wochen länger mit ihm den Râmâyana gelesen zu haben; es würde ihm, meint er, "beträchtlich weiter geholfen haben". Er dankt wiederholt für die gütigen Bemühungen und bittet, wofern er ihm aus der Ferne oder Nähe nützlich werden könne, immer auf ihn zu rechnen²³.

In einem Briefe ließ sich das schon sagen. — Der ältere Schlegel war bei allem seinem Geiste und allen seinen Verdiensten ein eitler anmaßender Patron, damals wie später und später noch mehr wie damals. In seinem Verhalten zu Franz Bopp betritt uns von anfang an etwas herb verletzendes: die hohe Gönnerschaft, das "vornehme" Selbstgefühl des Weltmannes gegenüber dem ungeschminkten harmlosen Wesen eines jungen bescheidenen Gelehrten. Dieser empfand das noch um so weniger, bedauerte Schlegels eiliges Weggehen um so aufrichtiger, je mehr er sich gefreut, wie

N. J. S. J. V.

Denn "in der indischen Sache", schrieb er damals an Windischmann, "gibt es hier keine verständigen". Aber der andere konnte in ihm auch nur noch den unbekannten jungen Mann sehen, der es ihm wohl dank wissen durfte, ihn seines nähern Umgangs gewürdigt, ihn dann sogar der Welt zuerst öffentlich genannt zu haben.

Es war in den Heidelberger Jahrbüchern 1815, in einer Anzeige Schlegels von Chézys Uebersetzung einer kleinen Râmâyana-Episode und dessen Eröffnungsrede zum Antritt seiner Sanskrit-Professur. Die schon erwähnte Episode ist eine Kleinigkeit aus dem zweiten Buche des Heldengedichts, "Yajnadattas Tod" überschrieben, nur wenige Distichen umfassend. Windischmann, der das erbetene Stück von seinem Freunde zugesandt bekam, meinte, "daran hätte er nicht so lange vorzubereiten brauchen" 24. — Schlegels Anzeige hält sich einzig an äußerlichem, was bisher geschehn und wohl ferner zu tun sei. — Die Schrift seines Bruders heißt ihm "der Grundstein des Gebäudes". — Für jetzt, erklärt er weiter, wäre es noch zu früh, in Deutschland Lehrstellen für die indische Sprache stiften zu wollen. Bis man einen reichern gedruckten Vorrat habe, könne dieß nur da gedeihlich werden, wo eine Sammlung von Handschriften sei, und daran fehle es bei uns; wir hätten keinen Nachlass von Missionaren. Das nützlichste würde sko vor der hand sein, junge Männer von Geist und besonders von beharrlichem Eifer zu diesem behuf reisen zu lassen. nach Paris, dann nach England, und wen sein Mut und seine Mittel so weit trügen, der wallfahrte zu den geheiligten Fluten des Janges und befrage die Weisen zu Benares. "Wir freuen uns - heißts zum Schlus - hier erwähnen zu können, dass dieß wirklich durch die Freigebigkeit einer deutschen Regierung geschieht. Herr Bopp aus Aschaffenburg, ein eben so fleißiger als bescheideier Forscher, hält sich seit mehreren Jahren mit königlich bayericher Unterstützung in Paris auf, und hat neben seiner Kenntnis inderer morgenländischer Sprachen sehr beträchtliche Fortschritte m Sanskrit gemacht" 25.

Drittes Kapitel.

Konjugationssystem. (1816.)

Um dieselbe Zeit, an seinem Geburtstage 1815, schrieb Franz Bopp an Windischmann: "Endlich kann ich Ihnen doch einen Teil meiner Arbeiten schicken. Ich habe einige Punkte weiter ausgeführt als ich anfangs glaubte und konnte daher nicht sobald fertig werden. Sie werden darin lauter neue Ideen finden, die sich mit den verkehrten Ansichten unsrer Grammatiker schlecht vertragen." — Er hätte, so fügt er nach einigen Sätzen hinzu, manches noch mehr beweisen und ein großes Buch darüber schreiben können; allein die Sache sei zu klar; bloßes Aussagen sei da ohne Beweis hinreichend, wie bei der Auflösung eines Rätsels. Binnen acht Tagen sollte alles abgeschickt sein. ²⁶

Indessen hatte Windischmann, nicht den Buchhändler Weilandt in Aschaffenburg, wie Bopp anfänglich gemeint, sondern die Andreäsche, die alte kurmainzische Hofbuchhandlung in Frankfurt gewonnen. Die wollte ihm gleich nach Ostern "ein nettes Büchlein" herstellen, und sollte auch der Verfasser nicht umsonst gearbeitet haben.

Der aber freute sich wie ein Kind auf das Erscheinen seiner Erstlingsschrift und konnte die Herausgabe kaum abwarten. Jeder seiner Briefe an Windischmann ist voll davon. Dazu weitere Angaben und Anweisungen, dazu die wiederholte Aufforderung, zu ändern und zu bessern, wo ers nötig fände. Natürlich, besonders in bezug auf die Uebersetzungen. Denn diese interessierten Windischmann auch besonders, der sich übrigens mit rührender Sorgfalt um alles annahm, was seinen "lieben Indier" irgend angieng.

Was er an diesem vorab hochschätzte, was ihn sogar wunder nahm, das war, wie wir wissen, dessen "klare und verständige" Sprache, dessen, wie er sagte, "so festes und bestimmtes Wesen, wie ers da selten fände". — Franz Bopp war vielleicht sich selber unbewußt ein andrer geworden, sein Freund aber wußte ge-

wis noch weniger, woher jener jenes andre seltene Wesen genommen, wie nicht sowohl aus der Schule des Lebens als vielmehr aus der strengen und strengeren Schule des Sanskrit. Nicht dass Windischmann die sprachvergleichenden Arbeiten seines ehemaligen Zöglings für gering achtete; doch waren sie ihm auch in günstigster Beurteilung nur wie eine "Zugabe zu Fr. Schlegels herrlichem Buche" anzusehen, vielleicht in einigen Stücken als eine Weiterführung und Verbesserung, im ganzen aber ungleich weniger bedeutend und hoch anzuschlagen als die Uebertragungen aus der Sprache und Weisheit der alten Indier²⁷.

Er hatte Proben davon an Goethe geschickt und freute sich, dessen Wohlgefallen in dem Verlangen nach weiterem ausgesprochen zu erhalten. Auch den Uebersetzer freute es herzlich, daß seine Uebersetzug "dem größten unserer vaterländischen Dichter wohl gefallen". Er wünschte nur, sie ihm bald gedruckt übersenden zu können. Und der Druck war endlich im Gange, Windischmann schrieb seine Vorrede, und Franz Bopp las weiter und weiter in seinen Palmblättern. "Weil ich ihn angefangen", sagt er vom Mahâbhârata, "muß ich ihn auslesen²⁸."

Fünftausend achthundert und etliche Doppelverse, sogenannte Cloka, waren gelesen, als er an eine Erzählung, "Hidimbas Tod" oder "der Kampf mit dem Riesen", kam. Sie erzählt, wie die Riesenschwester Hidimbà in der Wildnis den gewaltigen Pandusohn Bhîma antrifft, wie sie sich in ihn verliebt, und wie dieser dann ihren grausigen Bruder, der die Schwester mitsamt Geliebten zu töten gekommen, in furchtbarem Zweikampfe nieder schlägt. — Bopp hatte, wie er sagt, das Original "recht glücklich verstanden" und in seiner Freude darüber Vers um Vers mit großer Lust übertragen. Anfangs März schickte er dieß an Windischmann, wünschend, daß es ihm und seiner lieben Familie "einige vergnügte Abendstündchen machen möge". Es kam "eben noch recht", um seinem im Druck befindlichen Werke noch eingefügt zu werden ²⁹.

So hatte er denn ein Probestück seiner gut bestandenen Lehre gegeben, hatte gezeigt, dass er Sanskrit auch ohne fremde Uebersetzung und Wörterbuch richtig verstehen gelernt. Noch zwei Monate — Windischmann hatte die Abschrift und Korrektur, sein

Kollege Professor Merkel die letzte Revision besorgt — und die, Erstlingschrift Franz Bopps ward herausgegeben.

Es war im Mai 1816 — das erste Frühjahr im Leben Franz Bopps das friedlich ohne Kriegsgetös und Revolutionsgeschrei herauf gekommen. Ueber die Brachfelder des Entscheidungs- und Freiheitskampfes hatte der Landmann wieder seine Furchen gezogen, und froh und unbedroht reifte seine Saat der gehofften Ernte entgegen. Denn der Feind und Friedensstörer war gebannt, und ob auch der Freiheiten nicht zuviel und des Herrschens und der Herrschaften nicht zu wenig, so waren doch Ruhe und Sicherheit im Lande, war jeglicher Arbeiter wieder an seine Arbeit zurück gegangen, und der deutsche Geist, welcher seine Fesseln gesprengt, fühlte sich verjüngt, neu gekräftigt und gestärkt.

Auch Werke des Geistes, welche früher unterbrochen oder unterdrückt waren, traten ans Licht. Mit dem 'frischen Wirken und Schaffen verband sich glückliches Gelingen und Entdecken, um der Wissenschaft überall neue Wege anzubahnen. Da fand Niebuhr die verlorne Gajushandschrift; da erschien Karl Lachmanns Schrift "über die ursprüngliche Gestalt des Gedichts der Nibelunge Not" und seines Freundes Benecke Ausgabe von Boners Edelstein - jenes eine neue Grundlage der historischen Rechtsforschung, dieses, worauf neben der altklassischen eine deutsche Philologie entstand — zur selben Zeit, als Jacob Grimm, der Herausgeber der "Altdeutschen Wälder" zur deutschen Grammatik übergieng, und Wilhelm von Humboldt, der Uebersetzer des Aeschylos Agamemnor zum allgemeinen Sprachstudium 30. Im selben Frühjahr, am 16. Mai 1816, unterschrieb Karl Joseph Windischmann seine Vorerinnerungen zu "Franz Bopp, über das Conjugationssystem der Sanskritsprache", zu seines Freundes Erstlingsschrift.

Was der Herausgeber in seinen Vorerinnerungen gab war eben solches wie er es dem Verfasser brieflich angezeigt — und wir wollen hier und in allem folgenden so wenig als möglich wiederholen noch überhaupt nachbeten was in Büchern gedruckt steht. Mit unverhohlner Freude erzählt Windischmann von dem jugendlichen Leben und Streben seines ehemaligen Zöglings, wie er sich

schaft hingeneigt, von seinem Leben und Lernen in Paris, von seiner Absicht, "an den Ufern des Ganges selbst der Sprache und Weisheit der Indier nachzuforschen", und zu welchen schönen Erwartungen sein Charakter, sein Talent, sein beharrlicher Fleiß und Eifer berechtigten, wenn zumal angesehene und einsichtige Männer, wie die Herren von Schlegel und Humboldt ihm ihre Teilnahme bewiesen, und großmütige Regierungen, wie die königlich bayerische, ihm ihre Unterstützung angedeihen ließen. Wenn Franz Bopp und sein erstes Buch einer Empfehlung bedurften, um in die wissenschaftliche und gelehrte Welt eingeführt zu werden, so konnte sie wahrlich wärmer und wohlwollender nicht gegeben werden.

Im übrigen wollte der Herausgeber sich darauf beschränken, was in der Schrift vorkommt, denn über anderes zu reden was jener noch alles könne oder wolle, verbiete ihm dessen Bescheidenheit. Er habe "eine erste Probe seiner Studien" geben wollen und wohl am besten daran getan, sogleich den besondern Entwickelungsgang eines so wichtigen Sprachelements, wie das Zeitwort ist, vor den Augen freundlicher Teilnehmer zu verfolgen und auf dem ganzen Wege der Untersuchung zugleich auch diejenigen Punkte klar und bestimmt anzudeuten, in welchen andere Stammsprachen mit der altindischen zusammentreffen. Hierdurch werde allem Ohngefähr ein Ende gemacht und erhielten die Uebereinstimmungen oder Verschiedenheiten allmählich etwas gesetzmäßiges und sicheres, was durch Vergleichung der Sprachelemente bloß nach dem Gleichlaut oder wenigstens der Annäherung in Ton und Charakter nie erreicht, wohl aber befördert werden könne, wenn einmal der Grundbau der Sprachen in durchgängiger Beziehung offen und treu dargelegt werde. Die Abhandlung "über das Konjugationssystem u. s. w." scheine wenigstens einen erfreulichen Anfang hierzu zu enthalten.

Das ist alles was Windischmann in der Hauptsache zu sagen hat und das alles, soviel es in der tat schon ist, nach dem Sinn und Angaben des Verfassers. Eine weitere Beurteilung wollte er den "Kennern" des Sanskrit überlassen, also namentlich einem Friedrich von Schlegel, von dem das gelehrte Publikum schon wisse,

dass seine grammatischen Bemerkungen nur ein geringer Teil derjenigen seien, die er über den indischen Sprachbau gesammelt und längst in Bereitschaft gesetzt.

Wirklich hatte der Mann ungemein großen Respekt vor den Schlegels und ihrer Gönnerschaft. Mehr als einmal hatte er seinem Freunde von der Gunst und Teilnahme auch des jüngeren geschrieben, hatte ihm bekanntlich dessen Philosophie als "in die eigentliche Tiefe gehend" nicht genug empfehlen können. Er wußte sich eines mit jener Philosophie, deren "tiefsinnige" Sprache er da selber redet. — Wie kurz aber die Abhandlung ebenso weitläufig bespricht er "den Grundcharakter des indischen Lebens, dessen Verhältnis zur Offenbarung, die Ursachen des Irrtums", das alles wozu ihm die mitgeteilten Uebersetzungen erwünschten Anlass geben. Noch einmal hören wir da von jenem "Urgefühl", von jener Weisheit welche in den indischen Urkunden die Ueberreste einer urältesten Verlassenschaft, inmitten von Nacht und Verirrung, die herrlichsten Lichtspuren erschaut, wie es heißt, eines seligen Wandels, darin die Menschheit glücklich einher gieng, ehe sie absiel vom Glauben, und der Geist, nachdem er die Einfalt göttlicher Erkenntnis verloren, immer mehr grübelnd und dichtend zu den Ausgeburten seines Irrwahns und Unglaubens hinabsank. Sie sollen uns zurückversetzen, jene heiligen Bilder und Gesänge, in eine Zeit, da "die Urstämme des Menschengeschlechts herabgezogen" kamen und hinab gezogen wurden "von den Höhen der Vorwelt". Genug; es ist der letzte Ausdruck einer frommen Mystik und Romantik, Rücken an Rücken mit dem einer nüchternen Forschung und Erkenntnis, welche einer neuen Wissenschaft die Bahn gebrochen.

Die wissenschaftliche Leistung Franz Bopps beruhte auf seiner Kenntnis des Sanskrit und einer Sprachenverwandtschaft, welche mehr oder minder allen aufgestoßen, die jener einmal näher getreten — den Missionaren und Reisenden wie den Engländern, einem Jones, Wilkins, Colebrooke u. a., wie einem Friedrich von Schlegel, mit dessen Buche "über die Sprache und Weisheit", auch sein Konjugationssystem äußerlich so ähnlich als möglich gemacht worden. Seine Kenntnis des Sanskrit war größer, freier

und selbständiger erworben als bei seinen Vorgängern, groß genug, um ihn Texte sicher und richtig verstehen zu lassen, wenngleich noch nicht so groß, um ihn die sprachliche Formenbildung überall auch ohne Fehler und Irrtum erkennen zu lassen. Und was die Sprachenverwandtschaft angeht, so war sie ihm nicht mehr wie seinen Vorgängern etwas, das er zu beweisen, sondern eine Voraussetzung, eine Tatsache, die sich zu bewähren hatte, die er in ihren Folgen aufzuspüren und aufzuhellen fand.

Hierin liegt der große Unterschied, eine Kluft, welche Franz Bopp von seinen Vorgängern, auch von dem jüngern Schlegel scheidet, weiter als sie auf den ersten Blick erscheint, so weit wie zwischen Schein und Wahrheit, wie zwischen Glauben und Wissenschaft.

Auch Friedrich Schlegel war über seine Lehrmeister nicht hinaus gekommen. Auch er war, trotz des eifrigen genialen Anlaufs, den er genommen, dabei stehen geblieben, wohin ihn eine erste Kenntnis vom Sanskrit gebracht hatte. Auch nach seinem Buche ließ sich von jener Sprachverwandtschaft nur sagen was der Fortsetzer des Adelungschen Mithridates gesagt, "daß weder Sprachnoch Geschichtsforscher einen andern Gebrauch davon machen können, als den gemeinschaftlichen Ursprung überhaupt anzuerkennen".

Demnach war Schlegel vor allem daran gelegen, die behauptete Verwandtschaft des "alten, indischen Sanskrito", wie er sagt, mit der römischen und griechischen, mit der germanischen und persischen Sprache zu beweisen und vor jedem möglichen Einwande zu sichern. Er sucht und findet Aehnlichkeiten, die nicht "bloß in einer Anzahl von Wurzeln" liegen, sondern auch "bis auf die innerste Struktur und Grammatik" sich erstrecken. Eben diese letzteren sollen zeigen, "dass die indische unter den verwandten Sprachen gerade die ältere und ihr gemeinschaftlicher Ursprung sei... die andern aber jünger und aus jener abgeleitet". Was er gesagt erscheint bedeutungsvoll. "Jener entscheidende Punkt aber, der hier alles aufhellen wird - sagte Schlegel - ist die innere Struktur der Sprachen oder die vergleichende Grammatik, welche uns ganz neue Aufschlüsse über die Genealogie der Sprache auf ähnliche Weise geben wird, wie die vergleichende Anatomie über die

 i_{i_i}

höhere Naturgeschichte Licht verbreitet hat. " 31 — Dås erscheint bedeutungsvoll. Allein was er unter "vergleichender" oder "harmonischer" Grammatik verstand, nichts anderes als was andere darunter verstanden, ein Zusammenstellen von Aehnlichkeiten oder lautlichen Gleichklängen, und worin sie ihm wesentlich bestand, in der Flexion und was er darunter begriff, dieß und jenes nahm seinem Satze die wahre, rechte, ja wohl alle Bedeutung.

In der Tat ist es die Flexion, welche wie kein anderes einen Einblick in die innerste Werkstatt des sprachschaffenden Geistes gewährt. Jene unscheinbaren Zeichen, Laute, Silben und Endungen, welche die Kasus der Nomina, welche Personen, Zeit und Ausdrucksweise der Verba bedeuten, waren dem Grammatiker von jeher vielmehr etwas "selbstverständliches" denn ein rätselhaftes gewesen, dessen Auflösung sich einmal versuchen ließe. Eben darum hatte sie auch keiner begriffen, keiner über ihre Entstehung Aufschluß zu geben gewußt oder sich angestrengt. Erst die Kenntnis andrer Sprachen, denen solche Art der Bezeichnung gänzlich fehlt oder sich anders begibt als in den bekanntern Sprachen, erst die Kenntnis des Sanskrit, die unverweigerliche Wiederkehr der gleichen Zeichen in den verwandten Sprachen ließ die Sache als Rätsel oder Aufgabe herantreten, deren Lösung nicht nur gefordert sondern auch zngleich ermöglicht schien.

So hatte in erster Hinsicht der alte Adelung nicht wohl schon ganz unrichtig gesehen, da er von den Flexionssilben oder Lauten meinte, das sie ursprünglich ihre bestimmte, obgleich dunkle Bedeutung hatten, die sie in einsilbigen Sprachen noch haben. Sein geübtes Sprachgefühl leitete ihn bei aller rohen Mechanik mitunter sicherer als andere ihr Philosophieren bei aller geistreichen Mystik. Aber weiter gelangen, sein allgemeines Bemerken auch im einzelnen, etwa an griechischen oder lateinischen Wörtern nachzuweisen, wäre ihm unmöglich gewesen. Was ihm dazu sehlte, einige Kenntnis vom Sanskrit, das hatte Schlegel. Doch merkwürdig, aus dem neuen Besitz erwuchs diesem Besitzer eine neue Unmöglichkeit. Sein getrübtes Auge oder verwöhntes Sehen ward durch den Schein vielmehr geblendet als erleuchtet; mit seinem Begriffe von Flexion ward ihm die Flexion unbegreislich.

Wenn man im Griechischen, so meinte Schlegel, noch einen Anschein von Möglichkeit fände, "als wären die Biegungssilben aus in das Wort verschmolzenen Partikeln oder Hilfswörtern ursprünglich entstanden"; wenn man diese "Hypothese" auch nicht würde durchführen können, "ohne fast alle jene etymologischen Künste und Gaukeleien" zu gebrauchen, die man alle verabschieden sollte, wollte man "die Sprache und ihre Entstehung wissenschaftlich, d. h. durchaus historisch betrachten"; wenn sichs auch dann noch kaum durchführen lasse: so verschwinde beim Indischen "vollends der letzte Schein einer solchen Möglichkeit", und man! müsse zugeben, "dass die Struktur der Sprache durchaus organisch gebildet, durch Flexionen oder innere Veränderungen und Umbiegungen des Wurzellauts in allen seinen Bedeutungen ramifiziert, nicht bloß mechanisch durch angehängte Worte und Partikeln zusammen gesetzt sei, wo denn die Wurzel selbst eigentlich unverandert und unfruchtbar bleibt". — Man fragte und fragt sich, gegen wen dieser Widerstreit gerichtet gewesen, und hat, so nicht noch der Verfasser des letzten Mithridates, nicht noch Adelung in betracht kommt, auf dessen geistreichen Zeitgenossen Horne Tooke hingewiesen und dann wohl auf die Meisterjünger der holländischen Schulen, die Lennep und Scheid und ihre Nachfolger, deren alberne Willkür, Wort- und Wurzelklaubereien, die sie in ein System gebracht und den eingeweihten als heilige Geheimlehre zum besten gaben. — Wie dem sei, also "organisch" gebildet heißt durch Flexion gebildet, und Flexion ist "innere Veränderung / des Wurzellauts".

Aus der Wurzel — das ist Schlegels Theorie — ist wie aus einem lebendigen Keim alles hervorgegangen. Da wird denn mit Herderscher Romantik ausgeführt, wie von daher alles was beweist, dass der Mensch nicht jenes beschränkte und ungebildete Geschöpf gewesen, das mit tierischer Dumpsheit angefangen, daran sich hie und da ein wenig Vernunst angesetzt, sondern — "einfach aber selig" wandelnd "im Lichte der Besonnenheit"; wie dieser klarsten und innigsten Besonnenheit "Werk und Erzeugnis" eine Sprache gewesen, "die selbst in ihren ersten und einfachsten Bestandteilen die höchsten Begriffe der reinen Gedankenwelt ... in unmittelbarer

Klarheit ausdrückt"; wie mit dem hellen Blick für die natürliche Bedeutung der Dinge, mit dem feinen Gefühl für die ursprüngliche Naturbedeutung der Buchstaben, der Wurzellaute, der Silben u.s.w. auch der feine bildende Sinn gegeben, der "Buchstaben" trennte und einte, den eigentlich geheimnisvollen und wunderbaren Teil der Sprache erfand und auffand, bestimmte und biegend veränderte, zu einem lebendigen Gewebe, das durch innere Kraft weiter fortwuchs und sich bildete, und wie so dieses schöne, einer unendlichen Entwickelung fähige, kunstvolle und noch so einfache Gebilde, die Sprache, die Wurzeln und die "Struktur" oder Grammatik, alles beides zugleich und zumal, die älteste Schrift auch zugleich und zumal — alles mit einem und aus einem und demselben tiefen Gefühl und hellen Sinn hervor gegangen 32.

Dabei ist Schlegel halten geblieben. Seine Theorie erklärt nichts und konnte nichts erklären; denn Wunder lassen sich nicht erklären. Sie begründet nichts, denn auf ihr ließ sich nicht fortbauen. Sie schließt vielmehr die wissenschaftliche Weiterforschung aus, weil sie unfruchtbar ist, und wo der Glaube anhebt das Wissen aufhört. Wer mit unbefangenem Sinn und nüchternem Verstande und ohne vorgefaßte Meinung zu werke gieng, der konnte über jene Anschauung stillschweigend hinweggehen, um die Sprache selbst über ihre Formen und Bildungen zu befragen. Und das tat Franz Bopp.

Seine Abhandlung beginnt mit einem Kapitel "Ueber Zeitwörter im Allgemeinen" und dieses mit einer allgemeinen Begriffserklärung: "Unter Zeitwort oder Verbum im engsten Sinne ist derjenige Redeteil zu verstehen, welcher die Verbindung eines Gegenstandes mit einer Eigenschaft und deren Verhältnisse zu einander ausdrückt." Wir dürfen in diesem Satze den Anfang einer neuen Aera wissenschaftlicher Sprachforschung erblicken. Denn so kühn und gewagt er erscheint, ja, so unrichtig der Ausspruch an sich sein mag, der ganz auf den Boden hergebrachter logischer Satzauffassung sich stützt, eben so fruchtbar erweist er sich unter der Hand des Forschers, welcher mit ihm zuerst seine kritische Methode in Anwendung bringt.

Nach der angeführten Bestimmung kann es nur ein einziges

solches Verbum sein, "das so genannte verbum abstractum; sein, esse", und dieses nur abgesehen vom Begriffe der Existenz, den es in sich faßt. Das ist, wies sonst heißt, die Kopula, "das grammatische Band zwischen Subjekt und Prädikat". Was Franz Bopp dazu meint, daß es wohl leicht eine Sprache geben könnte, "der es nicht an einer ganz bedeutungslosen Kopula gebräche, durch deren Umbiegung oder innere Veränderung die Verhältnisse zwischen Subjekt und Prädikat ausgedrückt würden", war freilich sein Irrtum — ein absolut logisches statt grammatisches — und zumal mit dem Schlegelschen Flexionsbegriff gleichsam der letzte Tribut, welcher einer ältern Sprachanschauung gezollt ward.

Im Sanskrit, erfahren wir, sind zwei Zeitwörter, "welche dem Verbum esse entsprechen", d. h. nach ihrer Bedeutung, "nämlich asti und bhavati", in der dritten Singular Präsens ausgedrückt. Beide werden "häufig mit einander verwechselt", das erstere wird "in den Zeiten, die ihm mangeln, durch letzteres ersetzt", und dennoch muß "unter beiden Synonymen ein feiner Unterschied obwalten, der vielleicht (!) ursprünglich schärfer mag abgegrenzt gewesen sein". Nur asti dient, "die grammatische Verbindung" auszudrücken, während bhavati auch gesetzt wird, um Existenz auszudrücken. Und während von der Wurzel der letzteren (bhû) eine Anzahl Nomina kommen, die alle auf Existenz hinweisen, ist von der Wurzel der ersteren (as) nur ein Partizipium und dessen Verneinung (sat, asat, "seiend, nicht seiend") zu sinden.

Nun, erklärt Franz Bopp weiter — denn wir müssen den Anfang seiner "historisch-philosophischen Sprachforschung" kurz ausführen — wird "die Verbindung des Subjekts mit seinem Prädikat nicht immer durch einen besondern Redeteil ausgedrückt, sondern verschwiegen" und Verhältnisse und Nebenbestimmungen der Bedeutung durch "die innere Veränderung und Umbiegung des Attributwortes selbst angezeigt". Auf solche Weise gebeugte Adjektive seien "das Gebiet der Zeitwörter im gewöhnlichen Sinne" ausmachend ²³. — Zeitwörter sind also im weitern flektierte Adjektiva, allgemeiner Nomina, mit partizipialer Bedeutung, und dieß die erste wichtigste Erklärung, ja, Entdeckung, welche Sanskritkenntnis zu wege gebracht. Nur dass ihrer vollen Geltendmachung oder Ver-

wertung ein Stück älterer Anschauung, vorweg eben jener Flexionsbegriff entgegen stand, wie er auf romantischem Boden zuletzt aufgestellt, unantastbar, inhaltlich und umfänglich geheiligt erschien.

Ungeachtet doch ihrer Fähigkeit, die verschiedenen Verhältnisse und Beziehungen "durch innere Umbiegung und Gestaltung der Stammsilbe" anzugeben — bei aller ihrer Stammformenbildung, würden wir sagen — zeigt ihm "die geheiligte Sprache der Indier" noch eine andre Art, "die grammatischen Funktionen des Zeitwortes" auszudrücken. Dieß ist die Einverleibung des verbum abstractum (as), eine mechanische Verbindung, deren Spuren oder Reste zwar verdunkelt, aber in einigen Verbalformen noch bestimmt zu erkennen sind. Mit ihrer Erkenntnis als solcher hatte Bopp eine weitere, für die Erklärung jener Formen bedeutsame Entdeckung gemacht.

Solches zu zeigen, zu zeigen, "wie in der Konjugation der altindischen Zeitwörter .. Stammsilbe und Hilfszeitwort sich in die grammatischen Funktionen des Verbum teilen", zu zeigen, "wie dasselbe in der griechischen Sprache der fall sei, wie im Lateinischen das System der Verbindung der Wurzel mit einem Hilfszeitworte herrschend geworden..dass an allen den Sprachen, die von dem Sanskrit oder mit ihm von einer gemeinschaftlichen Mutter abstammen, keine Verhältnisbestimmung durch eine Flexion ausgedrückt werde, die ihnen nicht mit jener Ursprache gemein sei" — dieß sagt der Verfasser, ist der Zweck seines Versuchs³⁴. Den zu erreichen, wird die Konjugation der altindischen und demnach die der verwandten Sprachen vergleichend aufgeführt. Schritt und Tritt wird dabei neues — die Erkenntnis der Präsensstammformen, des Augments als einzig charakteristisches Zeichen des Präteritum, der Infinitiv- und Gerundialformen als Verbalnominen u. a. — aufgewiesen, ja, "entdeckt". Das ganze, die ganze Art sprachlicher Darstellung ist ein Neues.

Dessen ist auch Bopp sich wohl bewußt und nicht minder einer überzeugungstüchtigen Wahrheit in dem ganzen seiner Auffassung. Er hat eigentlich keine Vorgänger, "indem bisher noch nichts über den Ursprung der grammatischen Formen geschrieben worden", wie er sagt. Seine Autoritäten, auf die er sich stützt, sind seine Erfahrung, die Beobachtung und Erforschung sprachlicher Erscheinungen, wofür ihm eine glückliche Begabung, Glück und Geschick zu eigen geworden. Daher stört auch kein Streit seine Freude und seinen Mut, womit er vorgeht. Und weil er auf rechtem Wege vorgeht, so hat er auch Fehltritte wenig zu scheuen, so hat seine Sprache die helle Zuversichtlichkeit auch wo er Bedenken trägt, sich für eines oder das andre zu entscheiden.

So sehr sicher ist sein Vorgehen, dass er seine Freiheit und Selbständigkeit auch gegenüber der altehrwürdigen Indierin bewahrt. "Darin", sagt Bopp, "daß die Indier den Ursprung und Grund ihrer grammatischen Formen zuweilen nicht verstanden, gleichen sie den Griechen, Römern und neuern, welche oft über die Natur und Bedeutung der wichtigsten Redeteile sich sehr unrichtige Begriffe machten, und das Wesen und den Geist ihrer Sprache oft mehr fühlten als verstanden." Jenen wie diesen, erklärt er, sei die schon vollendete oder schon über das Ziel der Vollendung hinausgeschrittene Sprache "Rätsel der Auflösung und Lehrer des Idioms" gewesen, und es sei bei jenen wie bei diesen der Lehrer oft von dem Schüler misverstanden worden. So wahr es aber sei, dass dieß bei den Indiern seltener der fall gewesen, "weil sich in ihrer Sprache die Formen gleichmäßiger und vollständiger erhalten haben", eben so wahr könne nur durch eine gründliche philosophische Vergleichung aller der verwandten Sprachen, die von gemeinschaftlicher Mutter geboren wurden, und mit Berücksichtigung selbst anderer Idiome von verschiedenem Stamme zu einer wissenschaftlichen Spracheinsicht gelangt werden", und eben so wahr dürften wir auch "in betreff der altindischen Sprache bei dem Resultat der Grammatiker der Eingeborenen nicht stehen bleiben", oder wie es anders heißt, "dass wir weiter dringen werden, wenn wir den Geist der Sprache zu fassen wissen, deren mechanische Erlernung einen Teil unserer frühesten Bildung ausmacht" 35.

Wer damals die mehrfachen Fehler gesehen, die sich Franz Bopp noch in der Angabe altindischer Formen zu schulden kommen ließ, der hätte ihn wohl ob der Kühnheit solchen Urteils bitter tadeln und zurecht weisen mögen. Nur war damals glücklicherweise keiner, wenigstens von den Deutschen keiner, der jene zu sehen vermocht. So, wer dazumal die Misgriffe oder Irrtümer erkannt, die in der historischen Erklärung sprachlicher Formen noch gemacht wurden, der hätte auch wohl tadeln, aber auch entschieden richtigeres an ihre Stelle setzen müssen. Die Größe der großen kennzeichnet, daß ihre Irrtümer, wie man einmal gesagt, keine "Dummheiten", sondert wohl nicht minder, mitunter mehr bedeutsam und förderlich als ihre Wahrheiten sind. Mit und aus jenen erkennt ein anderer wohl das rechte, sowie es Bopp selbst und seine Nachfolger später getan 36. Aber von dem einmal und hier zuerst eingeschlagenen Wege durfte auch keiner abgehen.

Dieser Weg einer "gründlichen philosophischen Vergleichung", wie er bei Bopp heißt, ist der Weg der Kritik. Vergleichung ist Kritik. Sein kritisches Verfahren, eben jenes historische philosophische Vergleichen, seine Methode hat seiner Wissenschaft ihren Namen und Charakter gegeben.

Denn der Weg, welchen wissenschaftliche Forschung einschlägt, ist auf ihr Ziel gerichtet. Ihre Methode ist also nicht von außen an die Wissenschaft herangebracht, sondern durch sie selbst ge-Sie ist ein Teil ihrer selbst. — Nicht wird, wie früher geschehen, nach zufälligen Aehnlichkeiten in Laut und Bedeutung gesucht, sondern viel eher nach Verschiedenheiten, nur auch nicht darnach gesucht. Ausgehend von dem ursprünglich einen und selben der gemeinsamen Muttersprache, werden die gleichartigen Formen der Schwestersprachen (welche jenes hinwiederum ergeben) zusammen gestellt und auf ihre Unterschiede geprüft. solche des Lautwandels, wie sie die selben Laute unter den selben Verhältnissen in erreichbar vielen Fällen zeigen. Der erfahrungsmäßige gleiche Wandel erscheint als Nötigung, als ein Gesetz. Oder aber, es hat eine Sprachform ihre Funktion geändert, hat eine andre verwandte, die in eigner Form verloren gegangen, mit oder allein übernommen. Oder endlich, es ist eine Funktion in ihrer bestehenden, lautlich gewandelten Form dem Sprachbewustsein fremd und unkenntlich geworden, und eine Hilfsform ist als formales Element oder als selbständige Wortform ein- oder hinzugetreten. Neues, eigentlich neues ist da in diesem und keinem Falle ausgebildet. Wie von anfang, so weit wir zurück gehen können, so ist auch hinfort dasselbe Prinzip herrschend, dasselbe Bildungsgesetz.

"Der Ursprung organischer Flexionen, die der Bedeutung eine besondere Nebenbeziehung einprägen, muß sowie die Entstehung der bedeutenden Stammsilben bei dem frühesten Ursprung der Sprache gesucht werden", sagt Franz Bopp, da er die lateinischen Konjugationsformen mustert. "Neue Worte können in abgeleiteten Sprachen entstehen durch neue Zusammensetzungen von bedeutenden Silben, nach dem Prinzip der Ursprache, und es entstehen neue grammatische Formen, wenn die Nebenbestimmungen der Bedeutung, die in der Ursprache durch Umbiegung der Stammsilbe selbst ausgedrückt wurden, an einem angehängten Worte angezeigt werden, dessen Bestandteile, wenn die Verbindung nicht mehr erkannt wird, für die Endbiegungen der Stammsilbe angesehen werden." So ist, wie aus dem Lateinischen als Beispiel angeführt wird, possum für pot-sum, "ein verbum abstractum mit einer attributiven Wurzel", die Bezeichnung des Imperfekts durch ba-m, -s, -t, und das Futurum bo, -is, -it, übereinstimmend mit dem angelsächsischen beo, bys, byth, von der altindischen Wurzel bhû (sein, werden) abgeleitet 31.

Wir mögen hier auf einzelnes nicht eingehen. Manches hat sich wohl im weitern Verfolg dieser Forschungen anders und richtiger erklärt. Gedenken wir nur der Erklärung des got. vas (war), vast u. s. w. aus vi-as, einem präfigiertem Substantivverbum. Dagegen hat manches andere sich von anfang klar und in aller folge als wahr erwiesen, die Erklärung der Personalkennzeichen z. B. aus den Formen der Personalfürwörter, wie sie allerdings schon hier mit vollster Bestimmtheit gegeben wird, des got. Präteritum auf -dedi, -dedun aus einem Hilfsverbum, das tun bedeutet (wie engl. do) und viel mehr desgleichen 38. — Franz Bopp hatte diese Erklärungen, deren letzte Jacob Grimm später ausgeführt, in einem Nachtrag gegeben.

Die Bedeutung seiner Erstlingsschrift beruht nicht darauf, nicht auf besonderem, sondern auf allgemeinem. Wie so meistens war auch hier die Not, wie gezeigt, Mutter der Erfindung. Sanskrit zu erlernen, wie Franz Bopp wollte, heischte eine genaue Analyse der sprachlichen Formen. Vergleichendes Heranziehen verwandter Bildungen half ihm, dem andre Hilfsmittel fehlten, zum Verständnis ihres Sinnes. Doch sogleich — das zeigen seine ersten Briefe an Windischmann — eröffnete sich ihm ein weiterer Plan der Forschung. Eines lohnte dem andern die Hilfe, die es geleistet, Und aus dem ganzen zumal, aus seinem Verfahren entwickelte und gestaltete sich die Idee einer neuen Wissenschaft.

Nun genügte es auch nicht mehr, bloß Sanskrit zu lernen zum behuf eines philologischen Verständnisses. Bopp hatte eingesehen, dass nur aus Zusammenstellung mehrer oder aller der Sprachen, welche zusammen gehören, vieles erklärt werden könne was aus jeder allein unerklärlich bleibt. Er glaubt und muß nach seiner Voraussetzung annehmen, "dass in sämtlichen europäischen Sprachen nichts (durchaus) eigentümliches ist", und möchte sich davon überzeugen. Er will darnach "überhaupt trachten, das Sprachstudium zu einem philosophischen und historischen Studium zu machen, und sich nicht damit begnügen zu verstehen, was in einer Sprache geschrieben ist"39. — Historisch ist dabei die Abfolge der Tatsachen, der sprachlichen Erscheinungen, philosophisch das Erkennen der Gründe oder Ursachen ihrer Bildung und Entwickelung. Beides zumal weist seinem Gange den Weg, den der Beobachtung und der vergleichenden Kritik. Seine kritische Methode ist die schöpferische Tat seines Geistes auf dem Gebiete der Sprachforschung.

Wohl glich sein Verfahren dem eines Philologen, welcher aus Vergleichung mehrerer Handschriften den Text einer verlorenen Urschrift herzustellen sucht, sich aber dazu von den Gründen und Entstehungsweisen seiner Varianten Rechenschaft gibt. Oder es glich dem eines Naturforschers, welcher den Urtypus einer Gattung aus der Menge verglichener Spezies, aber auch an diesen zugleich aus ihren besondern Merkmalen die Zeit und Verhältnisse ersieht, unter denen sie gelebt, sich gewandelt und gestaltet haben. Hier wie dort wie überall ein Beobachten und Vergleichen mit dem Zweck des Erkennens, kurz, wissenschaftliche Kritik.

Und Franz Bopp übte diese auf Schritt und Tritt. Seine

"Entdeckungen" waren damit nicht mehr "curiosa", merkwürdige, wie zufällige Uebereinstimmungen in den Werken früherer (in der gotischen Sprachlehre eines Hickes, in den etruskischen Denkmälern eines Lanzi, in dem Buche Friedrich Schlegels) waren. Sie erhielten jede ihre eigne Stelle, ihre feste Nötigung im Gange der Forschung.

Noch war seine Schrift über die Konjugationsformen nicht vollends gedruckt, als Bopp schon daran dachte, auch für die Nominalflexion ein gleiches zu tun, auch Slawisch und Armenisch heranzuziehen und nachzusehen, was in ihnen, wie es heißt, Indisches sei und woher Nichtindisches ihnen zugekommen. — "Schreiben Sie mir doch", bittet er seinen Freund, "was über die nordischen Mythen gutes zu lesen; ich möchte mich mit der Mythologie der altdeutschen Stämme vertraut machen. Da sie mit den Indern eine Sprache redeten, so kann ihre Mythologie doch unmöglich ganz verschieden von der indischen sein" 40. — Er erkannte den innern Zusammenhang von Sprache und Mythus: er hätte Schöpfer der vergleichenden Mythologie werden können, wie er Schöpfer der vergleichenden Grammatik geworden.

Sein Erstlingswerk, das vergleichende Konjugationssystem, war der Anfang dieser Schöpfung und — was Friedrich Schlegels Werk nicht war und nicht sein konnte — der "Grundstein" eines wissenschaftlichen Lehrgebäudes. Was es dazu machte waren auch nicht sowohl die neuen Kenntnisse und Ergebnisse als vielmehr die neue Methode seiner Forschung. Denn in der Methode allein kann der individuelle Geist seinem Streben, einer wissenschaftlichen Idee, die er sich zum Ziel gesetzt, die Bahn brechen. Ihren Namen haben ihr schon frühere gegeben, auch schon frühere sie einzeln geübt. Die Auswirkung aber ist und bleibet Franz Bopps eigenstes Werk, sein Konjugationssystem das erste Stück vergleichender Grammatik.

Viertes Kapitel.

München, Paris und London. (1816—1819.)

Die Erstlingsschrift Franz Bopps war epochemachend. Sie teilte aber auch das Schicksal solcher Schriften. Nicht, dass es ihr an Beachtung oder ihrem Verfasser an Ehre und Anerkennung gebrach. Beides nicht, das vergleichende Konjugationssystem ward sogar viel angezeigt und besprochen und seinem Autor mancherseits Lob und Dank gespendet. Nur ließen sich Philologen und Schulmeister nicht sobald ihre Kreise stören. In Worterklärung und Deutung war man gewohnt, wohl Witz und Geist aber nicht ernste Wissenschaft zu sehen. Darum währte es noch lange, bis die neue Geistesrichtung auf ihrem Gebiete zu einiger Geltung kam, und noch auf lange hin wohl waren Sanskrit und Franz Bopp in weiteren Kreisen wenig bekannte Namen.

In dem kleinen Aschaffenburg aber, da wußte im September dieses Jahres 1816 jedermann, daß des Boppen Franz aus Paris wieder zurück gekommen. Der oder jener Bekannte oder Schulfreund hatte ihn gesehen und begrüßt, der oder jener war ihm mit Windischmann und Merkel auf dem Gold- oder Judenberge begegnet. Sie waren in ihre Unterredung vertieft gewesen, in Gedanken vielleicht in Indien und altindischer Weisheit sich ergehend.

Es hatte den jungen Aschaffenburger damals nicht länger in Paris gehalten. Die Sehnsucht nach seinen Lieben und Freunden daheim hatte ihn erfaßt, und anstatt wie im Vorjahre um diese Zeit in die Normandie zu gehen war er dem heimatlichen Spessarttale zugewandert 1. — Da war im Vaterhause aus dem kurfürstlichen Futterschreiber ein königlicher geworden, und wo früher die kurmainzischen gewesen, waren jetzt die königlich bayerischen Farben und Wappenschilder. Sonst war ziemlich alles beim alten geblieben, in seinem Elternhause wie in der Stadt. Nur manche Leute, besonders Beamte waren weg- und andre zugezogen, einige

auch, wie des Windischmann vielgeliebte Lotte, dahin gegangen woher keiner wiederkehrt.

Am meisten hatte in den vier Jahren seiner Abwesenheit er selber sich geändert, äußerlich und noch mehr innerlich. Seinem freundlichen Wesen und seiner Bescheidenheit hatte die Fremde keinen Abbruch getan, aber der Jüngling war zum Manne gereift. Erfahrung hatte ihn gefestigt, und tüchtiges Wissen und Können hatten sein Urteilen und Wollen bestimmter gemacht.

Sechs Wochen ungefähr bis Mitte Oktober blieb er bei seinen Eltern, Geschwistern und Freunden, die herzlich froh über seine Wiederkehr des Hörens und Erzählens nicht genug bekamen. Dann gieng er nach München, um sein Fortkommen dort selbst zu betreiben.

Die Personalakten Franz Bopps bilden ein ansehnliches Bündel im Archiv der königlich bayerischen Akademie der Wissenschaften. Sie betreffen die Unterstützung und Anstellung des jungen Gelehrten in den Jahren 1816—21. Ausharrendes Wollen und Streben, frohes Erreichen und getäuschtes Erwarten auf der einen, Gunst und Großmut, aber auch kleinmütige Zweifel und Bedenken auf der andern Seite sind die leitenden Beweggründe in dieser Reihe von Entschließungen und Handlungen, welche sie beurkunden und darstellen.

Mit guten Empfehlungen kam Franz Bopp damals nach München. Angesehene Männer, wie von Schlichtegroll, der Direktor der königlichen Akademie, wie der Philologe Thiersch, der Philosoph Schelling u. a. waren ihm und seinem Freunde Windischmann da von herzen zugetan. Ihrer Achtung vor dem Streben und Leisten des jungen Mannes entsprach das aufrichtige Wohlwollen, womit sie seine Angelegenheit unterstützten und förderten.

Die zwei Jahre, auf welche ihm die Huld seines neuen Landesherrn eine kleine Unterstützung bewilligt, waren im August abgelaufen gewesen. Man hatte ihm geraten, seine Aufnahme als Adjunkt der Akademie nachzusuchen, wie das Othmar Frank getan, der als solcher eine namhafte Unterstützung bekommen. Auf unsers Bopp untertänigstes Gesuch beschied nun der König, daß sich der Supplikant vorab einer nähern Prüfung seiner bisher ge-

machten Fortschritte unterziehe und hatte die Akademie der Wissenschaften hierzu bereits den Auftrag erhalten 42.

Gegen Mitte Dezember wurde das Examen abgehalten. Die Akademie hatte ihre Mitglieder der philologisch-historischen Klasse, die Herren Thiersch und Scherer als Examinatoren bestellt; und leicht war die Sache der beiden in diesem Falle gewiß nicht. Man kann aber sagen, daß sie ihre Aufgaben und Fragen wohl eben so gut und geschickt gestellt haben als ihr Kandidat dieselben gelöst hat.

Die Prüfung war größtenteils schriftlich. Schriftlich sollte Franz Bopp die Folge seiner bisherigen orientalischen und allgemeinen Sprachstudien und auch den Weg angeben, den er weiter einzuschlagen gedenke. Mündlich sollte er dann an beliebigen Stellen des Ulfila die grammatische Verwandtschaft des Gotischen mit dem Sanskrit dartun, darnach einige in der königlichen Bibliothek besindliche Palmblätter lesen und erklären. Noch schriftlich waren folgende Fragen zu beantworten. Welche leitende Ansichten über Sprachverwandtschaft er kürzlich im Griechischen, Arabischen und Sanskrit erwiesen? welche oberste Grundsätze und Kautelen ihm für Etymologie und Sprachvergleichung gälten? was von Friedrich Schlegels Einteilung aller Sprachen (in flektierte und zusammengesetzte) zu halten? welche Hauptvorteile aus dem Studium des Sanskrit, verglichen mit dem des Griechischen und Römischen mit recht zu erwarten? mit welchen Gründen man habe beweisen wollen, dass der Ursprung der eleusinischen Geheimnisse im Indischen (sacris indicis) zu suchen? Die letzte Frage sollte lateinisch beantwortet werden, und ebenso sollten lateinisch (und zwar in einem akademischen Lokal) die zwei ersten Kapitel des Herodot übersetzt und mit einigen eigenen Bemerkungen begleitet

Das waren die Aufgaben, und wie sie gelöst wurden, kann man sich sogar teilweise denken. Bei der Darstellung seines Studienganges hob Bopp den Gegensatz zwischen Sanskrit und Arabisch heraus, aber im allgemeinen die Notwendigkeit, das Sprachstudium im weitesten Umfang zu betreiben, auch den Bau und innern Zusammenhang solcher Idiome zu erforschen, deren Literatur wenig

oder gar keine Ausbeute verspreche. — Die fraglichen Palmblätter in ihrer bengalischen Schrift erklärte er für zu schlecht und verstümmelt, um darüber eine befriedigende Auskunft zu erteilen. — In anbetracht der leitenden Ansichten bei der Sprachvergleichung komme es, meinte er, darauf an, der Beschaffenheit der Wurzeln nachzugehen und dann zu betrachten, wie von Wurzeln Nenn- und Zeitwörter gebildet und an solchen besondere Nebenbegriffe und Modifikationen der Bedeutung angebracht werden. Unterscheidung der Wurzeln von damit verbundenen Partikeln und Suffixen heißt auch seine Antwort auf die nächste Frage hinsichtlich der obersten Grundsätze und Bürgschaften in der Sprachvergleichung, nicht, wie er wohl später gesagt haben möchte, Gesetzmäßigkeit im Sprachwandel. — Friedrich Schlegels Einteilung der Sprachen in flektierte und zusammengesetzte wird natürlich verworfen; es gebe seines Erachtens gar keine Sprache, deren grammatische Formen sich bloß als "organische Umbiegung", Flexion im Schlegelschen Sinne erklären ließen. — Sanskritstudium, antwortet Bopp weiter, sei wichtig wegen des Aufschlusses, der damit über den Ursprung und die Entwickelung des Lateinischen, Griechischen u. a., auch über die Zusammengehörigkeit und Abstammung der Urvölker erhalten werde; auch im vergleich mit derjenigen der genannten Sprachen bleibe die Kenntnis des Sanskrit unentbehrlich in rücksicht auf die Geschichte der Menschheit und des menschlichen Geistes. — Auf die Frage endlich nach dem Ursprung der eleusinischen Mysterien finden wir gar keine Antwort, wohl die beste, die der gefragte hätte geben können 43.

So war die Prüfung gemacht und — bestanden. Das Gutachten Thierschs — es ist vom 6. Januar 1817 — bezeugt dem Kandidaten hinsichtlich seiner Ansichten über die Fragen des Sprachstudiums "richtiges Urteil und Sachkenntnis". Auch Schlegels Spracheneinteilung habe er richtig gewürdigt. Nur fehle es noch bedeutend am lateinischen Ausdruck, sowohl hinsichtlich der grammatischen Genauigkeit als der Latinität, und sei auch gegen seine etymologischen Nachweise noch einiges wenige zu erinnern. So — um doch eines dieser kleinen Bedenken anzuführen — habe er lat. alius statt auf griech. Formen (ἄλλος, ἀλλάττω) zu sehen und

in άλ den Begriff des Tausches, Wechsels zu erkennen (woher auch al-ea, der Spielwürfel), von einem gar nicht griechischen alio abgeleitet und an den arab. Artikel al, der gar nicht dahin gehöre, erinnert. — Man sieht, Prüfungen sind nicht nur für den Prüfungskandidaten ausweisend. — Indessen erklärte der wackere Thiersch, dass in allem letztern kein hinreichender Grund sei, um Franz Bopp der allerhöchsten Unterstützung mit geringerer Teilnahme zu empfehlen, da seine vorzügliche Befähigung für das Fach, dem er sich gewidmet, außer allem Zweifel sei und "sein ausgezeichnetes Talent, die Besonnenheit und Sicherheit seiner Ansichten die größten Hoffnungen rechtfertigten, die seine frühern Studien bereits erregt". — Auch berichtete die Akademie alsbald zu gunsten ihres Kandidaten und schlug vor, demselben jährlich zweitausend Gulden zu verwilligen, dessen Studien unter ihre Leitung zu setzen und ihn anzuweisen, einer zu gebenden Instruktion gemäß halbjährlich Bericht über seine Beschäftigung einzusenden.

Ein Monat nach dem andern vergieng hierauf unter Hin- und Herschreiben zwischen Akademie und Ministerium; es galt die Frage, ob die Akademie die vorgeschlagene Unterstützungssumme für Bopp nach Franks Rückkehr auf ihre Fonds werde übernehmen können. Da erhielt der Direktor Schlichtegroll ein Schreiben des ersteren, des Franz Bopp, worin dieser ihm seine Wiederankunft in Paris anzeigte. Er habe seine Studien ohne Nachteil nicht länger unterbrechen können; er werde auch ohne Unterstützung dort einige Jahre leben und die angefangene Arbeit vollenden, daran er mit zu großer Lust und Liebe hange, um nicht die schwersten Opfer sich aufzuerlegen. Ihm bliebe noch immer der Kronprinz und seine gute Empfehlung an diesen. Der Akademie werde er indessen für ihr Wohlwollen und ihre tätige Verwendung jedenfalls dankbar bleiben. Er nehme nun wieder den Mahabharata auf, wolle auch zu seinem Konjugationssystem und in gleicher Weise das Nomen behandeln, um so die ganze Grammatik zu erschöpfen 44. — Das Schreiben war vom 6. Mai 1817.

lm März hatte Bopp, des langweiligen und nutzlosen Zuwartens müde, München verlassen, hatte die Ostern noch in Aschaffenburg zugebracht und war dann wieder nach Paris gegangen. Ge-

gangen, denn die halbe Reise hatte er zu Fuß, die andre Hälfte, weils mit der Fußwanderung doch zu langsam gieng, mit der "Portage" zurückgelegt. Er erzählt unter anderm von jener Wanderung, wie er da manchmal hätte erröten mögen, wenn er an den Kaminen und Tafeln der Gasthäuser die Franzosen sich in Lobsprüchen über die Preußen hätte ergießen hören; die Preußen würden nämlich von den Franzosen meistens nicht für Deutsche gehalten. Am vorletzten Apriltag, zu mittag, saß er wieder im Faubourg St. Germain in seinem Dachstübchen, "fünf Stockwerke über der Erde". Sein zuversichtliches Hoffen, hier die Nachricht von einem günstigen Entscheid der bayerischen Regierung vorzufinden, hatte sich nicht erfüllt 45.

Sein erwähntes Schreiben wurde ihm aber sogleich beantwortet. Schlichtegroll riet ihm, sein Gesuch zu erneuern, um so mehr als Franks Rückkehr jetzt bestimmt zu erwarten sei. Bopp befolgte diesen Rat, und begleitet von einem persönlichen Briefe Windischmannns — "es wäre doch schade, wenn dieses Talent veröden sollte", heißts darin — gieng die erneuerte Vorstellung an die Akademie. Die Akademie sandte sie an den König mit dringender Empfehlung und Beifügung ihres früheren Berichts. Sie erklärte sich nun bereit, "vielleicht die Hälfte" der vorgeschlagenen Unterstützungssumme auf ihre Kasse zu übernehmen, die ganze, wiewohl "nicht übertrieben", vermöge sie unbeschadet andrer Leistungen nicht zu tragen; das Schicksal dieses "sein vorgesetztes Ziel mit so vieler Anstrengung verfolgenden jungen Gelehrten" sei indessen zu berücksichtigen. Hierauf endlich "fand sich der König (unterm 30. Sept. 1817) zu bescheiden gewogen", es sei dem Franz Bopp "eine außerordentliche Unterstützung auf zwei Jahre, jährlich von eintausend Gulden, vom 1. Oktober des laufenden Jahres an aus dem Fond seiner Akademie der Wissenschaften zu bewilligen und dessen ferneres Studium unter deren Leitung zu setzen". Der königliche Entscheid war noch kaum gegeben, als dessen Wortlaut mit einem Briefe Schlichtegrolls an Bopp und Windischmann entsandt ward 46.

Ein volles Jahr war über die Angelegenheit, bis zu ihrem halbwegs günstigen Austrage hingegangen. — Franz Bopp war in-

zwischen den Sommer über fleißig gewesen. Er hatte den andern und auch den dritten Teil des großen Epos gelesen und ausgezogen, hatte viel daraus wörtlich abgeschrieben, da er "ausgezeichnet schöne Stellen gefunden", darunter eine Episode von etwa zweitausend Versen. "Diese wollen wir uns nicht entschlüpfen lassen", schrieb er. Wenn er nach London käme, wolle er dort "etwas im Original mit treuer lateinischer Uebersetzung und den notwendigen Erklärungen heraus geben und hierzu wahrscheinlich die erwähnte Episode wählen". Mit dem Auszuge des ganzen M. Bhârata wolle er bis zu seiner Rückkehr nach Deutschland warten, ebenso mit anderm, wozu er derzeit bloß Materialen sammle und einzelne Ideen niederschreibe zu späterer Verarbeitung. Er habe ein schönes, reizendes Feld vor sich, "reich an Blumen und Früchten".

Auch über andres noch und andre schrieb Bopp an Windischmann. — Chézy, erzählt er, der ihn wohl lieber am Ganges als an der Seine sähe, übrigens bei aller Eifersucht "ein guter Kerl" sei, werde zu seiner Freude bald eine Rezension seines Konjugationssystems geben. Dann habe er den Hamilton dort kennen gelernt, der lange in Indien gewesen, unter andern auch "unsern Dichter Tieck", der sich da auf einer Durchreise befunden, und einen Doktor Krause, der zur Herausgabe eines deutschen Wurzelwörterbuchs Sanskrit benutzen wolle und sich seine Hilfe erbeten. — Wieder war auch der ältere Schlegel in Paris anwesend. Der werde in der folge vieles für das Sanskrit leisten können, meinte Bopp, indem er es zu seiner Hauptbeschäftigung mache; sie arbeiteten wieder zweimal wöchentlich miteinander. Auch habe Schlegel seinetwegen an den Kronprinzen geschrieben, und der habe jenem ebenso wie Humboldten auf eine für ihn selbst "sehr erfreuliche Weise" geantwortet. Um so auffälliger sei ihm die Verzögerung eines Entscheides. Diese Sache, müsse er gestehen, mache ihn oft sehr verdrießlich und mismutig. Weil seine Aussichten zu zuversichtlich gewesen, habe er auch noch nicht auf literarischen Erwerb gedacht und besser zu tun geglaubt, seine Zeit wichtigeren Arbeiten zu widmen 47.

Nach einer Woche empfieng Bopp die erwähnte Nachricht von dem königlichen Entscheid und richtete in seiner Herzensfreude alsbald Dankschreiben an den König und den Kronprinzen, an den Minister, Grafen von Thürheim, und — dem es vor allen gebührte — an Schlichtegroll, den Direktor der Akademie. Nicht zum wenigstens glaubte er auch dem Kronprinzen zu danken zu haben, ohne den "es vielleicht nicht gut gegangen", denn Thürheim schiene ihm "nicht sehr freigebig?" Indessen, "obwohl ein Jahr in die Brüche gefallen," fühlte er sich zufrieden und dankbar, seiner Sorgen überhoben zu sein. Zwar würde die Regierung wohl nicht denken, er solle mit tausend Gulden übers Meer gehen. "Diese zwei Jahre", erklärte er, "will ich nun gutes Muts bei den Franzosen verweilen 44."

Wie an Windischmann und Schlichtegroll so erklärte er auch in seinem Studienplan, den er seiner Instruktion gemäß nun bald nach München sandte. Er wolle vorab seine Mahâbhârata-Studien, sein Auszüge- und Materialien-Sammeln zu späterer Herausgabe und Bearbeitung fortsetzen. Nach Ablauf der bewilligten zwei Jahre gedenke er zur Vergleichung seiner Auszüge, die er da nur nach einem einzigen Manuskript gemacht, auf einige Zeit nach London zu gehen. Wenn mit dem M. Bhârata fertig, wozu er wenigstens noch ein Jahr gebrauche, wolle er andre sog. Purânas, besonders für indische Mythologie ausziehen. Dann biete ihm Langlès Bibliothek, die fast alle Sprachlehren enthalte und deren Gebrauch ihm frei stehe, gute Gelegenheit, auch die indischen Volksdialekte vergleichend zu studieren; die Engländer seien hierin größtenteils bei Wortvergleichungen stehen gebieben. Um indessen die kostbare Zeit gehörig auszunutzen, wolle er nur sammeln und möglichst reiche Ausbeute machen, alle Ausarbeitung aber bis nach seiner Rückkehr verschieben 49.

Diesem Plane entsprechend gab ihm die Akademie ihre weitern Weisungen. — Bopp hat uns eine solche Instruktion aufbewahrt. Sie ist vom Jahre 1819, im allgemeinen aber damit überein kommend was die Klasse schon im Vorjahre für ihn ausgemacht. Er solle seine Dialektforschung fortsetzen, seine Handschriften nach bestem Wissen und Einsehen nutzen und ausziehen, nebenher aber auch das Arabische nicht vernachlässigen. Da Professor Frank für das lexikalische viel vorgearbeitet, Bopp aber be-

sondere Neigung und Fähigkeit für das grammatische zeige, so sei er nach dieser Richtung vornehmlich anzuweisen. Es könne auch nicht schaden, beide über ihr gegenseitiges Tun und Lassen in Einvernehmen zu erhalten.

Darnach hatte die anbefohlene Leitung der Akademie gar nichts einschränkendes für Bopp, konnte und sollte das, wie Schelling einmal schrieb, auch nicht haben, und ließen ihm die Weisungen freien Spielraum. Fortgesetzt eifrig las er seine Palmblätter und hatte ein Stück nach dem andern abgetan und über manchen merkwürdigen Fund seinem alten Freunde berichtet, als der Winter verstrichen war und durch eine Nachricht, die er von seinem Vater erhielt, eine schleunige Veränderung in seinem Plane geschah.

Nach dieser Nachricht, die er in den ersten Tagen des März empfieng, hatte ihm der Kronprinz fünfhundert Gulden aus seiner Kasse für den Aufenthalt in London bewilligt. Das war derselbe Kronprinz und nachmalige König Ludwig von Bayern, welcher bekanntlich Kunst und Künstler, Gelehrte und Wissenschaft in reichem Maße unterstützt und gefördert hat. Mit recht durfte auch Franz Bopp dessen Gnade, wie er sagt, "für eine ausgezeichnete Gunst ansehen". Er hatte noch neunzehn Monate in Paris zu bleiben gedacht und nachher auf ein Jahr für London gerechnet. Nun war es ihm auch nicht unangenehm, früher dahin zu gehen, "wenn es dann nur nicht mit einem Jahr abgetan ist", meinte er, "denn ich habe mich noch nach sehr vielem in der indischen Literatur umzusehen".

Gleichzeitig schon sagte Bopp seinem Freunde Windischmann, er werde in London jene mehrfach erwähnte M. Bhârata-Episode im Original mit lateinischer Uebersetzung herauszugeben suchen. Diese Ausgabe wolle er dann, als das erste was ein Deutscher derart geleistet, aus Dankbarkeit dem Kronprinzen zueignen. Nur sei dabei die Schwierigkeit, daß man solche Sachen auf eigne Kosten herausgeben müsse, da Buchhändler dergleichen wegen des geringen Absatzes nicht übernähmen. — Bopp kannte auch bereits, was nach derselben Episode bearbeitet war, ein Gedicht des Kâlidâsa in vier Gesängen. Er glaubte, es dürfe sich aus dem Ab-

stand zwischen dieser spätern schmuck- und kunstreichen Dichtung und jener einfachen und großartigen Poesie der Epik vielleicht einmal annähernd auf das Alter der letztern schließen lassen.

Indessen mußte alles andre jetzt beiseite bleiben, um wo möglich noch in diesem Sommer mit dem M. Bhârata fertig zu werden. Wir wissen auch nur von einer Rezension, die Franz Bopp in dieser Zeit schrieb und an Windischmann zur Veröffentlichung sandte. Sonst hielt er sich unablässig an seinem Epos, denn gegen Ende September wollte er fertig werden ⁵⁰.

Im Mai hatte Schlegel Paris verlassen und hatte es, beiläufig bemerkt, auch wieder nicht möglich oder nötig gefunden, sich von Bopp zu verabschieden. "Ich werde ferneren Verkehr mit ihm vermeiden," schrieb dieser, den solche "Grobheit" bei dem Verhältnisse, in welchem er zu ihm gestanden, nicht wenig verdroß. Wie viel anders war dagegen Alexander von Humboldt, so selten er ihn auch zu sehen bekam. Und wie herzlich war Bopp mit dem Orientalisten Freitag befreundet geworden, der auch damals mit seiner jungen Gattin, "einem liebenswürdigen Weibchen", in Paris war; ihr Töchterchen, eine junge Pariserin, war sein Patenkind geworden. Er empfahl die ihm befreundete Familie auch dem alten Windischmann, als dieser nun bald ebenso wie Freitag einen Ruf nach Bonn erhalten, den sie beide auch angenommen.

Unter fleißigem Arbeiten verlief unserm Bopp dieser Sommer 1818. Seine Auszüge wuchsen stetig an, die Schicht der noch ungelesenen Blätter wurde immer dünner. Wie der September kam, da hatte er fertig gebracht was vor ihm unseres Wissens noch kein fremder fertig gebracht: er hatte das große Epos der Inder vom Anfang bis zum Ende durchgelesen.

Anfangs Oktober schrieb Bopp seinen letzten Brief aus Paris an Windischmann. Er denke mit ihm gleichzeitig auf der Reise zu sein, heißts in demselben, der übrigens wie vorher gehende Hymnen-Auszüge aus dem zwölften Buche des M. Bhârata enthielt. — Windischmann rüstete sich zum Abzuge nach Bonn; Franz Bopp hatte die erwarteten Gelder zur Ueberfahrt nach London erhalten ⁵¹.

In einer Sprache geschriebenes lesen und verstehen und in

einer Sprache gesprochenes hören und verstehen und sie selber verständlich sprechen, sind verschiedene Dinge, wie das gewiß schon mancher erfahren, der ins Ausland, nach Paris oder London gekommen. Auch Bopp mußte sie an sich erfahren. Da er von Paris gieng, konnte er kein Wort englisch sprechen, "denn — so erzählte er selbst — ich hatte allda nicht soviel übrig, um mir einen Sprachmeister halten zu können". In London angekommen, hielt er sich darum wochenlang zurück, ehe er die vielen Bekanntschaften machte, an die ihn seine Absichten und zahlreichen Empfehlungen wiesen. Er lebte ganz in einer englischen Familie, um nichts als englisch zu sprechen, und erreichte in kurzer Zeit was er wollte, die nötige Fertigkeit in der fremden Landessprache.

Sein Hauptabsehen gieng auf Colebrooke, dessen reiche Kenntnisse und noch reichere Handschriftensammlung. Diese war damals, was indische Literatur angieng, um vieles besser als alle öffentlichen Sammlungen sowohl in Paris als auch in London. Dazu kam im Gegensatz zu den letzteren, welche grundsätzlich weder gedrucktes noch geschriebenes aus dem Hause gaben, die ausnahmsweise Freigebigkeit ihres Besitzers. Schon bei seinem ersten Besuche erlaubte er Bopp, ein Manuskript bei ihm abholen zu lassen, und verwies ihn auch, wenn er mit seinem nächsten Vorhaben fertig sei, auf seine kostbare Sammlung aus den Veda und seine bereitwillige Hilfe mit Rat und Tat. So nach Bopps eignem Erzählen ⁵². Uebrigens war er für Colebrooke auch kein fremder mehr, denn von Hamilton war jenem aufs vorteilhafteste über Bopp und seine Leistungen geschrieben worden.

Nächst Colebrooke wiesen ihn seine Empfehlungen an G. Ch. Haughton, den gelehrten Herausgeber eines bengalischen Wörterbuchs, und nächst diesen an Ch. Wilkins. Konnte ihm jener wieder durch Entleihen von Handschriften nützen, die er aus Indien mitgebracht, so war die Freundschaft des andern in andrer Weise dienlich. Wilkins war eben der erste und einzige, welcher Sanskrittypen besaß, die er für den Druck seines Hitopadeça gebraucht. Bopp aber, durch den mislungenen Versuch Franks vor Lithographie gewarnt, bedurfte solcher Typen für seine beabsichtigte Textausgabe, und er erhielt sie von ihrem Besitzer auch aufs

freundlichste geliehen. Er hatte bis zum März alles vorbereitet, Text und Uebersetzung, sein Manuskript und seinen kühnen Mut, und der Druck konnte beginnen.

Die Episode, um welche es sich handelte, war aus dem dritten Buche des Mahâbhârata, die in Indien so bekannte und beliebte wie bei uns damals noch völlig unbekannte Erzählung vom Nâla oder von Nal und Damayantî. — Eine bessere Wahl hätte Bopp gar nicht treffen können. Die Sprache dieses Stückes ist im ganzen schlicht und einfach, der Inhalt im ganzen anziehend und gefällig. So war es dazu wie gemacht, wozu der erste Herausgeber und die Art seiner Ausgabe es bestimmten, ein Lesebuch für den Anfänger zu sein.

Durch kritische Vergleichung seiner Pariser Abschrift mit dem was er in den Handschriften seiner Londoner Freunde fand hatte Bopp einen durchweg leserlichen Text hergestellt. Seine wortgetreue Uebersetzung gegenüber sicherte dem Leser sein Verständnis. Darin mochten einige Härten, im lateinischen der Uebersetzung und der Erklärung schwieriger Stellen sogar einiges sehlerhaft geworden sein. Es war nicht möglich gewesen, wie Windischmann geraten, sein Latein vorher einem guten Lateiner zum Durchlesen zu geben. Der Brauchbarkeit und dem Nutzen seines Werkes tat dieß im wesentlichen keinen Abbruch, auch nicht dem Verdienste des Herausgebers, dem bald von allen Seiten, von Kennern und Nichtkennern des Sanskrit uneingeschränktes Lob ward. Höchstens, dass mit dergleichen Rüge sein "guter Freund" Schlegel hervor trat, der nach seiner Art dem Herausgeber abzog was er an dem Gedichte über die maßen schönes und preiswürdiges fand.

Mehrfach angeführt ist was er kurz nach dem Erscheinen des Boppschen Werkes in dieser Hinsicht gesagt hat. Schlegels Anzeige des 'Nalus, carmen sanscritum', findet sich im ersten Bande der Indischen Bibliothek, seiner neu begründeten Zeitschrift. "Hier will ich nur soviel sagen — heißt es dort — daß nach meinem Gefühl dieses Gedicht an Pathos und Ethos, an hinreißender Gewalt der Leidenschaften wie an Hoheit und Zartheit der Gesinnungen schwerlich übertroffen werden kann. Es ist ganz dazu gemacht, alt und jung anzusprechen, vornehm und gering, die

Kenner der Kunst, und die, welche sich bloß ihrem natürlichen Sinne überlassen. Auch ist das Märchen in Indien unendlich volksmäßig, und verschiedentlich in andern Formen und Mundarten behandelt worden." 53

Wer das las mochte wünschen, dass ähnliches auch bei uns geschehe, und "die heldenmütige Treue und Ergebenheit der Damayanti", einer indischen Penelope, auch bei uns in weitern Kreisen bekannt und beliebt werde. Auch Bopp dachte bald daran, seine Damayanti, wie er sagte, "in deutschem Gewande" erscheinen zu lassen, "nebst mehreren andern Blüten aus dem Mahâbhârata und Râmâyana". Seine Beweggründe waren nur zunächst andrer Art.

Sein Nalus, den er in 250 Exemplaren auf eigne Kosten hatte auslegen lassen, brachte ihn bald in sogar arge Verlegenheit. Er hatte sich verrechnet, hatte die Kosten (die sich auf 90 £ beliesen) niedriger, die Zahl seiner Abnehmer höher geschätzt. Statt der fünfzig oder hundert Exemplare, worauf ihm die Fürsprache Wilkins' Hoffnung gemacht, hatte die Kompagnie deren sechs für die Schule in Hertford genommen; ein drittel des Preises (1 £) bekamen die Buchhändler (Treuttel und Würtz), und langes Zuwarten war nicht, denn in sechs Monaten sollte alles bezahlt sein. Diese Sorge verstörte ihm den Sommer in London und ließ ihn auf Geld, auf literarischen Erwerb sinnen und darum vorab an jene Uebersetzungen denken.

Auch nicht wie beim Konjugationssystem hatte er alle Welt mit Freiexemplaren bedacht, "förmlich bombardiert", wie ers hieß, zum "Bresche legen". Nur seine besten Freunde und Gönner hatten jeder sein Exemplar bekommen, natürlich auch alle von der Münchener Akademie, welcher ihr auswärtiges Mitglied, Alexander Hamilton von der Vortrefflichkeit des Werkes berichtet, natürlich auch der Minister, und ein paar, aufs prächtigste gebundene und mit goldener Widmungsschrift versehene, der König und der Kronprinz. Aber was Bopp darauf erwartet das war ihm nicht geworden, und außer einem paar hundert Gulden, womit ihm sein Vater zu hilfe kam, blieb er allein auf den Verkauf des Buches angewiesen.

Im April hatte er die letzte Halbjahrsrate seiner Unterstützung erhalten. Nach dem Erscheinen seines Nalus, im August hatte er dann seinen Bericht an die Akademie gesandt und zugleich um seine Empfehlung beim König nachgesucht. Er möchte der Majestät dahin empfohlen sein, dass ihm eine passende Stelle zugedacht werde, und falls solche seine Gegenwart nicht allsogleich erheische, dass ihm zur Verlängerung seines Aufenthalts in London eine entsprechende Unterstützung bewilligt werde. — Das Gesuch war im Sinne der Akademie und wurde von dieser, warm befürwortet, auch dann noch eingereicht, als ein königliches Dekret bereits acht Tage zuvor (Mitte Oktober) die bisherige Unterstützung mit tausend Gulden jährlich auf noch ein Jahr, "jedoch zum letzten Male", verfügt hatte. Die Akademie beantragte, dass Bopp eine Professur der morgenländischen Sprachen au einer Landesuniversität, "vielleicht in Würzburg, wo dieses Fach unbesetzt sei", und die Erlaubnis gegeben werde, dieses Amt erst nach Jahresfrist anzutreten. Dabei solle ihm auferlegt werden, nach seiner Rückkehr nach Deutschland einige Monate in Göttingen sich aufzuhalten und durch die Lehrvorträge namentlich der beiden Orientalisten Eichhorn und Tychsen für seine Stellung sich vorzubereiten 54.

Während dieser Verhandlungen in München saß Bopp in der Bibliothek der ostindischen Kompagnie und studierte und kopierte indische Handschriften. Es war nicht ganz der rechte Ort zu solchen Arbeiten, wie er meinte; er würde zu haus mehr als noch einmal so viel tun können. Indessen hatte Colebrooke seine ganze Handschriften-Sammlung dorthin gegeben, und eben der hatte auch Franz Bopps altes Interesse an jenem Schrifttum neu geweckt, daß er sich mit Eifer auf die s. g. Upanishad (Vrhad-Aranyaka, Artharvop.) warf. Gerade hatte Rammohun Roy, ein gelehrter Brahmane einige Stücke dieser Art in Uebersetzung herausgegeben, die man bisher nur in Anquetil Duperron's "Oupnek'hat", einer bekannten lateinischen Version nach persischer Uebertragung lesen Bopp wollte diese altindische oder zu lesen versuchen konnte. Philosophie aus dem Original verstehen lernen. Er wollte nicht wie andere, wie Frank, wie Friedrich Schlegel, unverstandenes erraten oder einer alten entlegenen Weisheit mit eigener Phantasie nachhelfen. Er wollte nur "eine kleine und auserlesene Sammlung von Upanishads" sich anlegen, um sie später auszuarbeiten und zu veröffentlichen, ist aber auch dazu, glücklicher Weise möchte man sagen, niemals gekommen.

Ein Artikel im London Magazine, einer englischen Literaturzeitung, darin seines Konjugationssystems überaus rühmend gedacht ward, veranlaßte Bopp zu einer englischen Bearbeitung seines Erstlingswerkes. Sie war für die Oriental Annals, eine neu auftretende Zeitschrift bestimmt. Vier Jahre nun gerade seit dem Erscheinen der deutschen Abhandlung, und wieder am 16. Mai konnte er seinem Freunde Windischmann einen Abdruck der englischen Umarbeitung senden.

Ueber die Unterschiede zwischen dieser und seiner ersten Arbeit hat Bopp selbst später in den Göttinger Gelehrten Anzeigen (1821) berichtet. — Wie schon die Ueberschrift der Umarbeitung besagt - Analytical Comparison of the Sanskrit, Greek, Latin and Teutonic Languages, shewing the original identity of their grammatical structure — war das persische hier ausgelassen. Das sei geschehen, um die Aufmerksamkeit nicht zu zerstreuen und die Arbeit nicht zu umfänglich zu machen, dann aber weil er ein ausführliches Werk herauszugeben beabsichtige, worin alle mit dem Sanskrit verwandte Sprachen behandelt werden, neben dem Persischen auch das Armenische sowie die so merkwürdigen slawischen Mundarten. Ferner ist die Darstellung der verglichenen Sprachen und ihrer Formen nicht mehr wie früher nach- sondern neben einander gegeben, zur leichtern Uebersicht der Uebereinstimmungen. lich ist die Umarbeitung näher auf das Griechische, in manchem einzelnen freilich verbessernd, und weiter auch schon mit einiger Vergleichung auf Pronomina und Nomina eingegangen.

Wir dürsen noch einiges sagen. Je weiter im Sanskrit gekommen, desto mehr entsernt hatte sich Bopp vom Boden der Schlegelschen Romantik, von ihrer Sprachanschauung, ihrem Flexionsbegriff. Natürlich, weil sich die Sprachsormen nicht erklären ließen ohne dem Prinzip der Zusammensetzung seine weitere Herrschaft und volle Geltung zuzuerkennen. So war es schon in seiner Ant-

auf eine Münchener Prüfungsfrage gegeben. Er scheut sich nicht, ausdrücklich auf nicht verwandtes (auf arabisch) hinzun, um darzutun, was, wie gesagt, auch schon im Konjugasystem vom Jahre 1816 deutlich genug ausgesprochen und rt, dass die Personal-Endungen der Zeitwörter für wesentliche ndteile wirklicher Pronomina anzusehen oder wie er hier sagt ils unzweifelhaft hinstellt, "daß auch die Sanskritverba ihre nalformen durch Zusammensetzung der Wurzel mit den Pro-1 nen bilden". — So ist es gar nicht bloß äußerliches, nicht bloß ein ländisches Gewand, welches Bopp seinem Erstlingskinde antat. t, wenn nicht gewachsen, so doch reifer geworden, fester in n Auftreten, bestimmter in seiner Sprache. Wir hören hier t von Gesetzen im Laut- und Formenwandel. Frühere kleine rten" sind abgelegt, allerdings damit auch jenes ansprechende iche Wesen, welches erstes Werden und Erkennen aufzeigt. weil größere Werke sie bald verdrängten, weil die Zeitt bald wieder eingieng und wenige Exemplare nach Deutschkamen, so ist die englische Umarbeitung bei uns selten und inbekannt gewesen.

Aber sonderlich Geld hatte die kleine Arbeit ihm nicht einen. - Schon im März sandte Bopp Quittung über die andre der letztbewilligten tausend Gulden und bat dringend, ihm fang April noch fünfhundert zu gewähren, weil er sonst in einlichste Verlegenheit käme. Die Akademie wollte ihn nicht ich lassen, aber ihre Vorschläge wurden nicht genehmigt. hre eigne Fonds konnte sie die Summe nicht übernehmen; chlug der Regierung dafür andre vor oder wiederholt den Bopp vorläufig zum Professor zu machen und in Gehaltszu setzen, jedenfalls aber durch Gewähr seiner "beweglich egten Bitte" ihm einen Beweis der allerhöchsten Zufriedenu geben. — "Ich habe wie für meinen Sohn gesprochen", bt von Schlichtegroll an Bopp auf dessen an ihn gerichteten "und bin so dringend wie möglich geworden." Da habe err Minister (Graf von Thürheim) ihm zu schreiben erlaubt, er sich seine Ernennung zum Professor angelegen sein lassen aber mehr habe er nicht erwirken können. "O, warum bin

ich doch nicht reich," fügte er hinzu, "um Ihnen gleich aus eigenen * Mitteln helfen zu können!"

In seiner Not hatte sich Bopp an den Gesandten gewandt und von diesem zwanzig Pfund geliehen erhalten, gleichzeitig aber in einem Schreiben an den Minister seine misliche Lage geschildert und gebeten, ihm zur Erstattung jener Summe sowie, dass er mit Ruhe seine Studien dort vollenden und nach Ablauf seiner Jahresfrist zurückkehren könne, behilflich zu sein. Dazu hatte der Gesandte, Baron Pfeffel selbst günstige Zeitungsrezensionen eingeschickt und in einem Privatschreiben erklärt, dass es Franz Bopp leicht sein würde, in London sein Glück zu machen, wenn ihn nicht Vaterlandsliebe und Dankbarkeit zurücke hielten. Und die Folge davon war wieder eine Aufforderung der Akademie zu einem Gutachten und zu einer Erklärung an Bopp, dass ihm die Annahme einer Stellung in London zu eigner Versorgung frei und nichts im wege stehe, ihm bei Seiner Majestät vorbehaltlich des Indigenats und seiner angemessenen Verwendung im Vaterlande die Bewilligung zu einem unbestimmt langen Aufenthalte dort zu erwirken; er möge sich bestimmt erklären; sonst solle er auf mögliche Abkürzung seines Dortseins bedacht nehmen.

Die Akademie beharrte dagegen bei ihrem frühern Antrag. Sie verkenne nicht die Vorteile eines längern Aufenthalts und einer Anstellung in England für Bopp, besorge aber, daß er damit bald in eine Lage käme, die es dem Vaterlande schwer mache, ihm eine Entschädigung zu bieten. Dieses dürfe sich schon jetzt zweier Gelehrte für indische Sprache und Literatur rühmen. Jüngst habe A. W. Schlegel Vorlesungen in diesen Fächern an der Bonner Universität angekündigt, und da müsse Bayern gleichen Schritt halten. Nachdem für Bopp soviel getan, könne man jetzt nicht abbrechen; er würde sich, wenn er noch in Göttingen Orientalia gehört, auch vorläufig als Privatdozent mit Gehalt anstellen und nützlich verwenden lassen.

Unmittelbar auf dieses Gutachten beschied der König (mittels Reskript vom 30. Juli) nochmals "jedoch zum letztenmal" tausend Gulden auf die Kasse der Akademie, übrigens aber, den Franz Bopp im Sinne nicht der Akademie sondern des Ministeriums zu verweisen. Diesem aber hatte unterdessen der Erlös aus dem Verkauf seines Buches soviel eingebracht, daß er nach Abzug der Kosten und Rückerstattung seines Darlehens an den Gesandten sowie nach Zahlung einiger andrer Schulden noch die nötigen Mittel behielt zur Rückreise nach Deutschland. Und ehe noch jener königliche Bescheid eintraf, ehe noch vollendet was er sich vorgenommen, hatte er London bereits verlassen ⁵⁷.

Nur in einer Hinsicht, "nämlich wegen der unvergleichlich schönen Sammlung indischer Handschriften", tat es ihm leid, in vielen andern dagegen freute es ihn, die englische Hauptstadt so bald verlassen zu müssen. "Ich habe noch keinen fremden gesehen, dem es in England gefällt", schrieb er anfangs des Jahres an Windischmann. — Nicht aber ist zu verwundern, daß es auch ihm dort nicht gefallen, als daß er sein Misfallen so gar allgemein und ständig gehegt, daß er auf Land und Leute übertragen was sein besonderes Erfahren verschuldet.

Wirklich hatte Paris, wo er auf der Rückreise wieder drei Wochen verweilte, damals ein glückliches Zusammensein tüchtiger Männer, die begeistert waren für Sprachstudien und Wissenschaft. Desgleichen war nicht in London. Wilkins, schrieb Bopp einmal, habe Sinn für die indische Literatur, mehr als Colebrooke, "auf welchen der hohe Ernst, die Würde und liebliche Einfalt der Urpoesie der Indier wenig Eindruck machen; ihm gefallen die gekünstelten Verse ihrer spätern Gedichte besser". — In der tat war Colebrooke eine nüchterne Natur im vergleich zu Wilkins und noch mehr zu einem Jones u. a., welche in Indien Pionierdienste geleistet. Dieser Leistungen mochte Bopp vergessen, mochte nur an die Leute denken, da er schrieb, "den Engländern liegt das Sanskrit sehr wenig an", und er mochte auch wohl nicht eben die Chézy und Langlès im Auge haben, da er hinzufügte, dass die Engländer, "überhaupt an wissenschaftlichem Eifer den Franzosen weit nachstünden"57. — So in einem der frühern Briefe an Windischmann. Briefe aber sind eben auch nur Briefe. Sie sind der Ausdruck einer Zeit und flüchtigen Empfindung, sind Stimmungsbilder, reflektiert durch die Eigenart ihres Empfängers.

Ein trüber Himmel lag meistens über dem Getriebe der Welt-

stadt, darin Bopp allein seines Weges gieng, auch innerlich bedrückt durch Sorge und Kümmernis. Da war er nicht die heitre Jugend, die er gewesen, anspruchs- und bedürfnislos, nur von seinem Streben zu lernen erfüllt. Ihm waren auf grund seines Wissens und Könnens Aussichten eröffnet worden, die immer weiter ins ferne zu rücken, Hoffnungen gegeben worden, die sich nicht zu erfüllen schienen. — Seine bayerische Regierung kann man nicht tadeln. Sie hatte nicht wenig für ihn getan, und noch viel mehr die befreundeten Männer der Akademie. Er durfte auch noch gar nicht erwarten, daß schon alle Welt Sanskrit und Vergleichende Grammatik so hoch anschlug, wie es seiner eignen, so gut begründeten Schätzung entsprach. Das trübte nur zuweilen sein klares Gemüt und seine Briefe an den Freund sind Bilder dieser Stimmung.

Fünftes Kapitel.

Göttingen und Berlin. (1820–1821.)

Am letzten Julitage 1820 hatte Franz Bopp von Paris aus die Rückreise nach Deutschland angetreten. Sogleich am Tage nach seiner Ankunft schrieb er an Windischmann. Der Brief ist vom 8. August aus Mommenheim bei Mainz, wo der alte Bopp zuvor ein kleines Acker- und Weingut für seinen Sohn Jakob erworben. Er enthielt die Nachricht von seiner Wiederkehr, seinen letzten Erfahrungen, getäuschten Hoffnungen und zukünftigen Plänen, und schließlich waren Grüße von seinem Vater und seinen Geschwistern angefügt 58.

So war denn seine gute Mutter nicht mehr unter den lebenden. Ein Schreiben seines Bruders vom vorigen Dezember hatte ihm von deren schweren Leiden berichtet. Und auch dieß und die Nachricht von ihrem Hinscheiden hatte auf seine getrübte Stimmung in London gewiß auß schmerzlichste eingewirkt.

In demselben Briefe erzählt Franz Bopp auch von seiner

Ablehnung durch die Universität Würzburg. Die gelehrten Herren dort hätten das Sanskrit bloß für einen "literarischen Luxus" Und so ähnlich war ihr Ausspruch in der tat gewesen. Auf ein Ministerialreskript (vom 10. Nov. 1819), welches im Sinne der Münchener Akademie das "Anstellungs- und Unterstützungsgesuch Franz Bopp's" zur Gewähr empfahl, hatte die Würzburger philosophische Fakultät in ihrer Sitzung vom 19. Januar ein ablehnendes Gutachten abgegeben. Erstlich, hieß es, bedürfe die dortige Universität überhaupt und die theologische Fakultät insbesondere keines weiteren Lehrers für orientalische Sprachen, indem Hebräisch, Chaldäisch, Syrisch und Arabisch von dem sehr geschickten und hierfür eigens bestellten Professor K. J. Fischer zu allgemeiner Zufriedenheit gelehrt werde. Der Unterricht im Persischen und im Sanskrit eigne sich bloß für Hauptstädte und Akademien und werde an einer Universität gar nicht gesucht. Ein hierfür angestellter Lehrer würde ohne Zuhörer, demnach für die Universität ganz überflüssig sein. Sollten, zum andern, dortige Universitätsfonds für Unterstützung in anspruch genommen werden, so sei jede Belastung dieser ohnedieß unzulänglichen Fonds unerträglich. Endlich (wofern dieß und jenes noch nicht genüge) berufe man sich auf die Separatstimmen zweier Kollegen (Fischer und Richarz), durch deren Aeußerung ebenso wahr als gründlich nachgewiesen sei, dass Franz Bopp auch nicht einmal die zu einer Professur der orientalischen Philologie erforderlichen Kenntnisse besitze. Also sei gegen eine Belastung der Universitätsfonds entweder durch Anstellung oder Unterstützung dieses Franz Bopp zu begutachten 59.

Gegen solche Verwahrung einer Fakultät (wir lesen an zehn Namensunterschriften) konnte das Ministerium kaum noch etwas sagen, und auch Bopp selbst schien sich seine Ablehnung nicht allzusehr zu herzen zu nehmen. "Diese Herren", meinte er, "wollen bloß lehren was Brod in das Haus bringt, und was sie nicht wissen, sollen auch andere nicht zu lernen Gelegenheit finden." Er habe noch immer gute Hoffnung, heißts weiter, und würde bald nach München abreisen, um seine Angelegenheit selbst zu betreiben. Er hoffte eben, dort angestellt zu werden.

Nach drei Wochen, die er nun wieder in Mainz zubrachte,

gieng er über Heidelberg und Stuttgart nach München und wurde da, wie er schreibt, "im allgemeinen gut aufgenommen". Daran war nach seiner Meinung besonders eine nachdrückliche Empfehlung schuld, welche Alexander von Humboldt in seinem und seines Bruders Namen an den Kronprinzen und an den Staatsminister von Zentner geschickt. Letzterer sah es gern, dass Bopp dem Rate der Akademie folgend über den Winter nach Göttingen gieng. Bis zum Sommer, sagte er, würde sich dann wohl ein Platz für ihn finden. Er dachte nämlich daran, Bopp bei der Akademie anzustellen, und sprach man auch schon davon, München zur Universitätsstadt zu machen. Und Bopp selbst war es sogar lieb, für Hebräisch und Arabisch, die er seit einigen Jahren verabsäumt, Zeit zu gewinnen 60.

So gieng er nach Göttingen. Unterwegs blieb er einige Tage in Erlangen, besuchte Kanne, der ihm bei aller Wunderlichkeit seiner Ansichten den "Mann von Genie" verriet, und Schelling, der seit diesem Jahre hier Vorlesungen hielt. Es gefiel ihm in der kleinen Universitätsstadt und er hätte sich auch dort gern anstellen lassen, wie Schelling bei dieser Gelegenheit den Wunsch äußerte. Er selbst würde in diesem Falle seinen Unterricht im Sanskrit benutzen, meinte der Philosoph. Uebrigens empfahl auch er ihm, wie von Schlichtegroll getan, dazu den Besuch der altberühmten Musenstadt an der Leine.

Anfangs November kam er dahin, nachdem er auf dieser Reise zum erstenmal ein Stück Norddeutschland gesehen. Davon hatte er ohne Zweifel seinem Vater geschrieben. Denn in seiner Antwort will sich dieser noch recht wohl der Orte Meiningen, Gotha, Langensalza u. a., die er selber früher besucht, sogar einzelner Wirtshäuser und Wirte erinnern, bei denen es seinerzeit gut gewesen. Nur mit der norddeutschen Küche schien sich weder Vater noch Sohn recht befreunden zu können. "Wenn die Norddeutschen auch alles haben", meinte der alte Bopp, "so wissen sie es nicht zu bereiten." Und im weiteren fragt er den Sohn: "Sind die Göttinger Herren nicht interessant, Sanskrit zu lernen?" weil dieser ihm gesagt, er werde es diesen Winter oder da vielleicht gar nicht lehren.

Natürlich hätte der alte Bopp seinen Franz lieber gleich als Professor denn noch als Student in Göttingen gewusst, wie er nun doch war und nur sein konnte und wollte. Er besuchte ein tägliches Kolleg bei Eichhorn über die Psalmen, das einzige, welches er angenommen; und er fand Gefallen an jener Erklärung. Den Wissenschaften, wie er sagte, hätte er wohl mehr nützen können, wenn er nach Paris gegangen wäre. "In der öffentlichen Meinung" dagegen könnte ihm Göttingen mehr nutzen, weil er sich nie auf einer deutschen Universität aufgehalten; denn dass Aschaffenburg eine solche gewesen, wäre niemandem bekannt. So Franz Bopp; und sein Nützlichkeitsstandpunkt war auch nicht ungerechtfertigt, so lange man ziemlich allgemein über Sanskrit und was dazu gehörte nicht anders dachte als wie es die Würzburger ausgesprochen - ja, wie das selbst nach einem Schreiben de Sacy's galt, der ihm vor seiner Abreise von Paris dringend geraten, sein Arabisch nicht zu verlassen.

Darum blieb auch das Sanskrit in Göttingen ziemlich beiseite liegen. Von seiner Anzeige der Annals of Oriental Literature in den Göttinger Gelehrten Anzeigen ist schon Rede gewesen, von einer andern aus dem Dezember dieses Jahres sei jetzt gesprochen. Sie betraf die Othmar Frank'sche Sanskrit-Chrestomathie, welche lange erwartet und noch länger versprochen, in einer ersten Hälfte eben herausgekommen. "Ich soll eine Anzeige davon für die Göttinger Anzeigen machen", schrieb Bopp; "dabei weiß ich nicht recht, wie ich es anfangen soll, um etwas gutes zu sagen." In der tat, hier war Lob schwer. Nicht Kenntnis noch Geschick, sondern höchstens der Fleiß und Eifer des Verfassers ließ sich rühmen. Und so wurde es gemacht.

Othmar Frank hatte sich entschließen müssen, sein Werk auf eigene Kosten herauszugeben. Er hatte Lithographie und Typographie zusammen angewandt. Daher rühmt die Anzeige Bopps den Eifer des Mannes für seine Wissenschaft, der "von keiner Schwierigkeit abgehalten werden konnte, sich um deren Förderung verdient zu machen". Nacheinander bespricht sie dann den Inhalt des Buches, zuerst eine Stelle aus dem M. Bharata, Dhritarashtras Rede an seinen Wagenlenker Sanjaya, Originaltext in Ur-

schrift mit beigefügter Aussprache und lateinischer Erklärung. Glücklich gewählt konnte die Stelle nicht genannt, auch nicht die Menge grober Uebersetzungsfehler verschwiegen werden; es waren darunter, wie sie kaum einem ersten Anfänger zu verzeihen sind. Gleiches galt vom andern Stück, dem Eingang des M. Bhârata, davon der Text aber nicht in Original- sondern in Umschrift ge-Ein System solcher Umschrift aufzustellen, darin jeder Buchstabe der Urschrift seinen einfachen Stellvertreter erhielt, war bekanntlich Bopps frühestes Bestreben gewesen. Seine Anzeige bringt ein solches gegenüber dem unmethodischen Verfahren jenes Buches, darin zuweilen vier oder auch fünf Konsonanten gebraucht waren, um einen indischen Buchstaben darzustellen. Endlich war das dritte eine "Uebersetzung von Sankaras Vorrede zu seinem Kommentar über den Vrihadaranyaka, nebst Anandas Erklärungen", ein philosophisches Stück in so schwieriger Sprache, "dass — sagt die Anzeige — auch der erfahrenste Kenner zu einer vollständigen Uebersetzung ungescheut sich für unfähig erklären dürfte". Was aber schon in den beiden ersteren Stücken, das war hier erst recht der fall, dass nämlich die lateinische Version noch unverständlicher als das Original geworden. Die Anzeige will indessen mit ihrem Urteil noch zuwarten, bis auch der andre Teil mit seinen Bemerkungen dazu erschienen, lobend mittlerweile was sie loben kann, den Versuch des Verfassers und seine gute Absicht. Und mehr ließ sich auch zu gunsten eines Werkes, das von Ungeschick starrt und "von Fehlern wimmelt", nicht wohl sagen.

Wir können diese Anzeige mit einer andern vergleichen, die A. W. Schlegel in seiner Indischen Bibliothek gab. Frank, heißt es da, habe sehr häusig misverstanden und auf gar seltsame Art; was er auch richtig verstanden, besitze er nicht die Gabe, andern verständlich zu machen. Das schlimmste dabei sei, daß er nicht treu und enthaltsam übersetzen zu wollen scheine, sondern mystisch und anagogisch umdeute. Er unterschiebe einfachsten Sätzen "die Hirngespinnste einer verworrenen Metaphysik", behandle die indischen Schriften "mit einer Vorliebe für Verdüsterung". — Das ist alles wahr und wohl begründet in des Verfassers klösterlicher Erziehung und Geistesrichtung. Aber Schlegel hatte auch nicht

das Bedürfnis, nach Verdienste in dem Werke des andern zu suchen. Darum ist sein Urteil so wahr wie allgemein absprechend 61.

Und allgemein absprechend konnte der ja sein, auch absprechend ohne jede Begründung. — So hatte er um dieselbe Zeit erst und in derselben Zeitschrift gelegentlich auch über das Konjugationssystem seines "gelehrten Landsmanns", über Bopps "Versuche, einige grammatische Formen hypothetisch zu erklären", sich geäußert und gesagt, er sei "in den meisten Punkten nicht mit ihm einverstanden, verspare sich aber die Prüfung auf eine andere Zeit".

Der ältere Schlegel hatte wenig von der Milde und Gutmütigkeit, auch Gerechtigkeit eines Bopp, so wenig wie Frank von dessen andern vorzüglichen Eigenschaften, von dessen kritischem Blick und dessen Klarheit. Letzterer hatte nur geringe Kenntnis vom Sanskrit, in geringerm Maße wissenschaftlichen Sinn, im geringsten aber die Fähigkeit zu lehren. Beweis sind seine Werke, die Chrestomathie, wie zwei Jahre darauf seine Sanskritgrammatik, ein unbrauchbares Buch, auch ohne "sein unglückseliges Latein". — Aber diesen Mann berief die Universität Würzburg, berief dieselbe Fakultät, welche ein Jahr zuvor Franz Bopp für unfähig und dessen Wissenschaft für einen "Luxus" erklärt. Und fünf Jahre später, da endlich die Universität Landshut nach München verlegt ward, wurde derselbe auch hierher zurückberufen. Nur weder diese Berufungen, weder seine Lehrtätigkeit noch seine Werke haben den Mann vor seinem Schicksale bewahren können. Der Name eines Othmar Frank ist in der Wissenschaft verschollen.

Franz Bopp aber blieb bis zum Frühjahr in Göttingen. Er hatte kurz nach seiner Ankunft auch seinen alten Freund Louis Reden hier angetroffen. Der junge Offizier von 1815 war hier Student der Jurisprudenz und vielleicht Bopps einzige, jedenfalls seine beste Bekanntschaft unter Studenten.

Dieser verkehrte auch weniger in Studenten- als in Dozentenkreisen. Vor allem war ihm sein Lehrer, der alte Eichhorn verehrungswürdig und "durch längeren Umgang", wie er sagt, "recht wert geworden". Trotz seiner siebzig Jahre sah er den Mann unermüdlich tätig. Er schreibe nur zu viel und lese zu wenig; "ich fand ihn", erzählt Bopp, "so oft ich auch zu ihm kam, immer am Schreibtisch".

Ungleich weniger im Alter von ihm verschieden, sogar noch fünf Jahre jünger als er selbst war hier Professor Müller, Karl Ottfried, der bekannte Archæologe. Er war ihm, so zu sagen, geistesverwandt und gleich in ernstem, aufrichtigem, wissenschaftlichem Streben. Sie hatten darin Berührungspunkte, die sie einander näherten und beide zu einer Freundschaft verbanden, welche die Göttinger Zeit ihr lebenlang überdauerte.

Gewiss war da noch mancher — denken wir nur an Heeren, den bekannten Verfasser der Ideen über Politik u. s. w. — der an dem Studium dieses reiferen Studenten sein besonderes Gefallen fand oder ihm Anregung und Ermunterung lieh. Anders überhaupt als die Würzburger dachten die Philosophen in Göttingen über Franz Bopp und seine Wissenschaft. "Ich muß dankbar bekennen, dass man mir in Göttingen viele Teilnahme bewiesen hat", schrieb Bopp. "Auch hat mir die philosophische Fakultät die Doktorwürde honoris causa erteilt, indem sie mein kleines Verdienst um die Sanskritsprache anerkennen wollte 62". — Bescheidener konnte man von seinem Verdienste nicht wohl reden, besser aber auch die Göttinger Honoratiorensakultät dieses nicht anerkennen. Sie hat der ehrwürdigen Georgia Augusta damit den Ruhm erworben, auch Franz Bopp den ihrigen nennen zu dürsen.

Diesem aber, dem Göttinger Ehrendoktor war damit die akademische Laufbahn eröffnet. Er konnte sich habilitieren, konnte Vorlesungen über seine Wissenschaft halten und als Dozent abwarten, bis er aus oder nach München eine Berufung erhielt. Daß er dieß nicht tat, so nahe das lag, so sehr nahe das ihm auch andererseits gelegt ward, war in der Natur Bopps und in der Natur seiner Wissenschaft begründet. Er sehnte sich wieder an den Rhein und zu seinen indischen Sammlungen zurück. Das kleine Landgut seines Vaters in Mommenheim sollte ihm ein acrama, wie es heißt, eine Einsiedlerstatt sein, sich dort ungestört in seinen Studien indischer Sprache, indischer Sage und Weisheit zu ergehen.

Es war im April 1821, als er auf der Durchreise von Göttin-

gen nach Mainz zum erstenmal nach Berlin kam. — Wieder umfieng ihn da großstädtisches Leben und Getriebe, nur anders, minder fremdartig und minder überwältigend als er es in Paris und London erfahren. Was er da hörte waren heimische Sprachlaute, und was er sah nicht überwiegend Geschäft und Vergnügung, sondern überall auch im kleinen und großen Schulen und Anstalten zur Belehrung, zur Volksbildung.

Seit zehn Jahren hatte Berlin auch seine Universität. Sie war bekanntlich unter drückendsten Umständen, in einer Zeit der tiefsten Erniedrigung und Demütigung, zum Zeichen erhebenden Hoffens und kühnen Vertrauens gegründet worden. Und der sie auf seines Königs Geheiß und unter dem Beistand wackerster Männer endlich ins Leben gerufen, war ein Freund Franz Bopps, ein Freund und Förderer sprachwissenschaftlicher Studien, war selbst ein Sprachforscher ersten Ranges, Wilhelm von Humboldt.

Durch seinen Bruder Alexander auf den jungen Aschaffenburger und dessen Sanskritstudien aufmerksam gemacht, hatte er diesen zuerst aus dessen Schriften, dann in London auch persönlich näher kennen gelernt. Er hatte sich hier von ihm selbst ins Sanskrit einführen lassen, und dankbarer als sein Altersgenosse, der ältere Schlegel, war er seitdem mit ihm in brieflicher Verbindung geblieben. Erst kürzlich nach Empfang seiner Analytical Comparison hatte er ihm nach Göttingen geschrieben und dem Studenten dort mit seinem Briefe große Freude gemacht. Ausspruch darin war dazu besonders angetan. "Ich studiere, bis jetzt wenigstens, das Sanskrit bloß der Sprache, nicht der Literatur wegen", schrieb Humboldt, "aber ich bin vollommen überzeugt, dass es für jeden, der Sprachstudien treibt, ein unerläßliches Bedürfnis ist, es so tief als immer die Umstände erlauben zu kennen." — Aehnlich war, nur viel allgemeiner, wie derselbe später seine Ueberzeugung gegen Schlegel aussprach, "dass ohne möglichst gründliches Studium des Sanskrit weder in den Sprachstudien noch in derjenigen Art Geschichte, die damit zusammenhängt, das mindeste auszurichten sei". Aus dem Munde eines Wilhelm von Humboldt war solcher Ausspruch damals von doppeltem und dreifachem Wert, und in seiner Freude darüber hatte

Bopp auch einem Briefe an Schlichtegroll in München den Inhalt jenes Schreibens angefügt.

Weniger freilich für sich selbst, auch weniger für seine Freunde in München und sonst als vielmehr für andre war ihm solches Zeugnis erwünscht, für solche namentlich, die der vergleichenden und historischen Grammatik bisher wenn nicht feindlich so doch gleichgiltig gegenüber standen. Das waren die "klassischen" Philologen, wie sie sich nannten und noch nennen, "die eigentlichen Hellenisten", wie sie Bopp hieß. "Von ihnen, meinte er, ist in dieser Hinsicht wenig zu erwarten. Sie sind zu befangen in ihrem Kreise und glauben eine Sünde gegen die Kritik zu begehen, wenn sie ihren Blick anderwärts hinrichten. Aber so etwas begegnet ihnen auch nicht leicht, und sie leben in dieser Hinsicht noch in paradiesischer Unschuld."

Die Klage war damals noch neu, aber neu auch und in ihren ersten Anfängen die Bopp'sche Wissenschaft, und womit ferner stehende diese wohl übereins nahmen, Etymologie, auch wenig dazu angetan, sie in Achtung und Glauben zu bringen. Dieß mag die Philologen jener Tage entschuldigen. Uebrigens ist es ja schwer aus zünftigem, altüberliefertem Wesen etwas auszuscheiden und ungleich schwerer noch, neues hineinzubringen und vollends, wenn das neue dem ältern mit Umsturz droht. Darum mochte wohl mancher sich dagegen verschließen, dass er nicht wie ein Philipp · Buttmann "trotz aller Widerrede eine Wissenschaft erstehen sah, die den Philologen zwingen könne in manchen Stücken von vornen anzufangen, und mancher hatte wohl weniger Jahre aber auch weniger Einsehen als ein August Lobeck, um das zu tun was dieser im Greisenalter nicht mehr tun zu können bedauerte, nämlich noch Sanskrit zu lernen 63. Und darum galt es auch so viel später noch für ein Ereignis als ein Gottfried Hermann sich einmal herbeiließ, griechisch ἐστι mit sanskritisch asti (est) zu vergleichen.

Aber Wilhelm von Humboldt, der Freund Friedrich August Wolfs und Uebersetzer des Pindar und Aeschylos, war nicht zünftiger Gelehrter, und seine Sprachwissenschaft keine zünftige Gelehrsamkeit, daß er offene Augen für eine neue bedeutsame Kenntnis hatte und offene Arme für den, welcher sie vertrat. — Wie Franz Bopp nach Berlin kam, hatte er seit zwei Jahren aller politischen Tätigkeit entsagt. Er hatte das besondere Werk seiner "Ankündigung" vom Jahre 1812, seine "Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache", eine ethnographisch-linguistische Abhandlung vollendet. Und eben (am 12. April) hatte er in der Akademie "über die Aufgabe des Geschichtschreibers", die zweite der drei "grundlegenden" Abhandlungen gelesen, deren erste, "über das vergleichende Sprachstudium in beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwickelung", seine eigene Forschung mit derjenigen Franz Bopps in unmittelbarer Verbindung, deren Gegensätze wie allgemeines und besonderes in Wechselwirkung dargestellt. Ihrer Wissenschaft entsprechend ward das persönliche Verhältnis der beiden zu einander, des ältern und des jüngern Mannes.

In den drei Wochen, welche Humboldt damals noch in Berlin war, ehe er auf seine Güter zog, war Bopp fast täglicher Gast sei-Er las Sanskrit mit ihm, und dann besprachen sie sich über sprachwissenschaftliches. Er unterhielte sich mit ihm sehr gern darüber, schrieb Bopp damals; Humboldt behandle "dieß Studium mit philosophischem Geist und scharfsinniger Beobachtung". Das heißt, Humboldts Behandlung war auf das allgemeine der Ideen und zumal auf die individuelle Eigentümlichkeit der Sprachtypen gerichtet. In der tat war bisher nicht einer, der solchen Reichtum von Sprachwesen um sich versammelt und jedem einzelnen so tief auf den Grund gesehen, aber auch keiner, der so lange und bedacht nach den "Kategorien" gesucht, unter welche die Eigentümlichkeiten eines jeden sich bringen ließen, der in jeder, auch der eigensten Eigenart das individuelle Gepräge eines allgemeinen Geistes oder Charakters, die Verwirklichung eines Idealen erkannt. So war was Bopp von ihm gesagt wohl ganz zutreffend.

Es läßt sich denken, daß Humboldt mit Bopp auch von anderm, von seinem Verhältnis zur bayerischen Regierung, von seinen Aussichten für die Zukunft sprach. Der vor einem Jahrzehnt wie ein "Anwalt" aufgetreten, um bedeutende Männer als die besten Lehrer und Vertreter ihrer Wissenschaft seinem Könige zu empfehlen,

der mochte nun auch wohl an die Erwerbung Franz Bopps für die Hochschule denken, deren Glanz und Gedeihen ihm vor allem am herzen lag. Sah er doch in ihm einen ersten und besten Vertreter einer Kenntnis und Wissenschaft, über deren Bedeutung er, wie gesagt, seine Ueberzeugung ausgesprochen. Freilich galt auch hier was einst Schleiermacher gegen die Anstellung von der Hagens für deutsche Altertümer eingewandt, daß ein neues Studium nicht eher als akademischer Lehrgegenstand aufzustellen sei, als bis die allgemeine Stimme sich für diese Maßregel erklärt habe. Aber die Anstellung und Errichtung einer außerordentlichen Professur war damals gleichwohl erfolgt, und "die öffentliche Meinung" hatte sich alsbald zur Anerkennung eines tiefen Bedürfnisses bekehrt 64. — Mit Sanskrit und vergleichender Grammatik mochte es sich mindestens gleich verhalten, und Bopp sah sich alsbald in die maßgebenden Kreise Berlins eingeführt.

In seinem Schreiben an Windischmann erzählt er von vielen Bekanntschaften, die er seit den drei Wochen seines Aufenthalts in Berlin gemacht. Er sei in mehrere gelehrte Gesellschaften eingeführt worden. Auch bei dem Minister Altenstein und den Staatsräten Süvern und Nicolovius sei er gewesen, und da die Regierung sich für das Sanskrit interessiere, so habe ihm dieses eine gute Aufnahme verschafft. Mehr sagte er nicht. Natürlich stand Wilhelm von Humboldt hinter allem diesem, aber neben Humboldt sein eigenes anerkanntes Verdienst, seine ansprechende bescheidene Persönlichkeit. Es war das erstemal, daß er als selbständiger Mann und Gelehrter geehrt ward, anders als in München und anders auch als in Göttingen. — "In Göttingen", so schrieb er, "wollte mir der pedantische schwerfällige Hofratston nicht zusagen, gegen welchen der freiere und unaffektierte Verkehr, der hier unter den Gelehrten herrscht, einen starken Kontrast bildet." Davon mochte einiges in dem Beschauer selbst, in seinem veränderten Standpunkte gelegen sein. Aber gewiss war jener freie und edle Geist, welcher die Begründer und ersten Lehrer der Berliner Hochschule erfüllte und die Feuerprobe der Erhebungs- und Befreiungsjahre bestanden, auch über die folgende Zeit hinaus in Männern wie Boeckh, Savigny, Schleiermacher, Marheineke, Neander, Niebuhr u. a. gleich groß und mächtig geblieben. Das steigende Wachstum der Universität, auch wenn es in den letzten Jahren um einiges zurückgegangen, das Zusammenwirken mit andern Bildungsanstalten, die gesellschaftlichen Verhältnisse und Kreise der Hauptstadt, dieß und anderes ließen kleinliches Sinnen und Streben nicht sobald aufkommen. Genug, es gefiel Bopp was er hier sah und wie man ihn aufnahm, die Gunst, welche man seiner Wissenschaft und den Wissenschaften überhaupt entgegen trug; er fühlte sich freudig gehoben; und sein Besuch in Berlin schien einen Wendepunkt in seinem Leben zu bedeuten.

Schon hatte der Sommer begonnen — es war um Pfingsten, als Franz Bopp die Hauptstadt verließ — ein Sommer in der Natur wie in seinem Leben, und wie draußen alles voll Blüten und Sonnenschein, so schwellte froher Mut sein Herz und füllte frisches Hoffen seine Seele. Er mußte immer daran denken, wie ihm der eine und der andre zum Abschiede die Hand gedrückt, ihm "auf baldiges Wiedersehn in Berlin!" zugerufen. Auch gedachte er selbst nur auf kurze Zeit an den Rhein und Main zu gehen, um in stiller Zurückgezogenheit da seine indische Sammlung wieder vorzunehmen.

Dazu ein Anlass mehr gab das Vorgehen seines eifrigen Freundes und Genossen in Bonn. Schlegel hatte nach eigener Angabe und auf kosten der preußischen Regierung in Paris Sanskrittypen ansertigen und eine erste Druckprobe darin setzen und abziehen lassen. Das Spezimen, eine erste Seite seines Nala, hatte Bopp schon auf der Berliner Bibliothek gesehen und freudig, wohl in der stillen Hoffnung begrüßt, gleiches auch bald in Berlin zu haben. Im einzelnen, wie er Schlegel später erklärte, fand er an den Typen auch wenig auszusetzen; nur dass sie ihm im ganzen doch nicht so gut wie die Wilkinsschen gesielen; die Buchstabenformen waren zu scharf und spitz, waren ihm zu wenig eigentlich indisch erscheinend.

Mit der Zusendung jenes Spezimens nach Mainz erhielt Bopp auch eine Einladung Windischmanns zu einem Besuche in Bonn, da ihm Schlegel Tisch und Wohnung in seinem Hause anbot⁶⁵. Er folgte derselben nicht, wollte sich offenbar auch durch die Freunde dort nicht beirren lassen. Ruhig, wie er sich vorgesetzt, blieb er die zwei bis drei Monate bei den seinigen und reiste dann auf nächstem Wege nach Berlin zurück.

Hier waren andre Freunde unterdessen für ihn tätig gewesen. Dem Wunsche des Ministeriums entsprach ein Antrag der philosophischen Fakultät, den Dr. Franz Bopp für das Fach der orientalischen Literatur und der allgemeinen Sprachkunde angestellt zu Und entsprechend wieder diesem Antrage wurde ein Ministerialschreiben, eine Anfrage an Bopp gerichtet. Das Ministerium, heißt es darin, habe beschlossen, ihm eine außerordentliche Professur bei der dortigen Universität gegen ein Jahresgehalt von achthundert Thalern zu übertragen. Ueberdieß wolle ihm dasselbe, um ihn "gleich anfangs in eine sorgenfreie ökonomische Lage zu versetzen", noch jährlich zweihundert Thaler bis zu dem Zeitpunkte zusichern, wo die dasige königliche Akademie ihn, wie mit grund zu erwarten stünde, in eine angemessene Verbindung zu sich ziehen und dadurch für ihn eine an die Stelle dieser Remuneration tretende Auch dürfe Erhöhung seiner fixen Besoldung erwachsen werde. er der Beförderung in eine ordentliche Professur und zu einem höhern Gehalte bei der erfolgreichen Tätigkeit, welche sich das Ministerium von ihm versprechen könne, mit Gewissheit entgegen sehen. Er möge sich nun baldigst erklären, ob er entschlossen sei, unter den besagten Bedingungen eine außerordentliche Professur an dasiger Universität zu übernehmen und seine Entlassung aus seinem bisherigen Verhältnisse zu der königlich bayerischen Regierung zu bewirken. Bejahenden Falls würde seine förmliche Bestallung unverzüglich erfolgen, und könne er, da die höhere Genehmigung zu seiner Anstellung bereits erfolgt sei, schon zum bevorstehenden Wintersemester seine Wirksamkeit an der dasigen Universität beginnen.

Das Ministerialschreiben ist vom 9. September datiert uud wurde wenige Tage darauf, am Vorabend seines 30. Geburtstages Franz Bopp übergeben, ein Geburtstagsgeschenk, wie ers sich schöner und erfreulicher nicht hätte wünschen können.

Noch desselben Tages, am 13. September, richtete Bopp eine untertänigste Bittschrift an den König von Bayern. Er bat, ihm

für den Fall, dass noch keine günstige Gelegenheit zu seiner Verwendung im Vaterlande vorhanden sei, zur Annahme der von der königlich preußischen Regierung ihm angebotenen Professur die gnädigste Bewilligung zu erteilen. Das Anerbietungsschreiben selbst hatte er beigelegt und sich zur Unterstützung seiner Bitte auf die ihm das Jahr zuvor mittelst königlichen Reskripts gewährte Erlaubnis berufen, irgend eine Stellung in London behufs seiner Subsistenz anzunehmen. Nicht allein diese, sondern auch in wissenschaftlicher Hinsicht gewähre ihm jenes Anerbieten, wie durch Beschaffung einer Sanskritdruckerei, allen Nutzen. Wenn er im Vaterlande in einen solchen Wirkungskreis gesetzt werden solle, würde er gewiss dem allerhöchsten Befehle gehorchen und für ein Studium, welches er unter den Auspizien Sr. Majestät begonnen und gepflegt habe, auch im Vaterlande weiter zu wirken sich bestreben.

Gleich darauf richtete er auch ein Schreiben an seinen Freund, den Direktor von Schlichtegroll in München, worin er ihm ebenfalls von jenem "sehr schmeichelhaften" Angebot der preußischen Regierung Mitteilung macht. Er hätte dieß, schreibt Bopp, schon früher getan, wäre ihm nicht eine Entscheidung in der Sache abzuwarten gewesen. Denn gleich nach seiner Ankunft in Berlin, da er die erste Seite seines Nalus mit neuen Sanskrittypen gedruckt gesehen, habe er von der Absicht der Regierung gehört, dort wie in Bonn eine indische und überhaupt orientalische Druckerei anzulegen, und habe ihm auch der Minister im Vertrauen gesagt, wie er geneigt sei, ihn als Professor anzustellen. Nun, da aus der Gründung einer Universität in München nichts zu werden scheine, da man, worüber er billig staunen müsse, Frank nach Würzburg versetzt, und in Erlangen Berthold und Kanne lehrten, so zweisle er, dass die eigne Regierung ihm eine passende Stelle werde an-Er habe sich daher in seiner Supplik an den weisen können. König auf die früher erteilte Erlaubnis berufen, sich in London eine Subsistenz zu begründen, weil er nicht verhehlen könne, daß er ernstlich wünsche, in Berlin zu bleiben, wegen des praktischen Wirkungskreises, den er nur an größern Universitäten erwarten könne, und wegen der Hilfe dort, seine Sammlungen zum Druck

zu befördern. Auch habe er die Aussicht zu abermaligen Reisen nach Paris und London. In anderer als wissenschaftlicher Hinsicht würde er freilich vorziehen, in Bayern fixiert zu sein. — Schließlich bat er, seine Angelegenheit, die wohl an die Akademie zu bericht käme, möglichst zu beschleunigen ⁶⁶.

In der tat, rascher als solches früher zu geschehen pflegte, kam dießmal die königliche Entscheidung. Schon unterm 8. Oktober erschien ein Dekret, welches die Akademie von dem Boppschen Ansuchen in kenntnis setzt und derselben eröffnet, "dass es bei der bedeutenden Unterstützung, unter welcher Wir dem Franz Bopp seine Ausbildung in dem gewählten Fache in Aussicht auf den für die inländischen Bildungsanstalten daraus erwachsenden Nutzen zu erleichtern gesucht haben, Unserer Absicht nicht entsprechen könne, denselben in auswärtige Dienste treten zu lassen". Da Bopp hauptsächlich deshalb jene Bewilligung nachgesucht, um an einem Orte, wo er für die Wissenschaft tätig sein könne, zu leben, so solle ihm die bisher genossene Unterstützung von eintausend Gulden noch auf ein Jahr bewilligt und gestattet werden, zu seiner weitern Ausbildung in Berlin oder an einer andern Universität sich aufzuhalten, auch zu seiner Vervollkommnung im Lehrvortrag als Privatdozent Vorlesungen zu halten sich zu erbieten, ohne jedoch in einen förmlichen Dienstesverband mit einer auswärtigen Regierung zu treten, indem — so heißt es im Dekrete — "Wir uns vorbehalten, den Franz Bopp bei der ersten sich dazu ergebenden Gelegenheit zu einer seinen erworbenen Kenntnissen entsprechenden Verwendung in Unsern Landen mit einem angemessenen Gehalte einzuberufen". — Der Akademie wurde schließlich aufgetragen, den Dr. Franz Bopp von dieser Entschließung in kenntnis zu setzen 67.

Dieser hatte sichs freilich anders gedacht. Er vergaß, dass der hilfsbedürftige Gelehrte von ehedem ein andrer war oder galt als der berufene und gesuchte von jetzt, und ein anderes "Ausland" London als Berlin. Auch ein anderes war, auf Sanskrit und Sprachforschung als auf die Rivalität deutscher Regierungen sich verstehen. — Die Entschließung der bayerischen Regierung, schrieb Bopp darauf an Windischmann, befremde ihn sehr und befriedige ihn keineswegs. Man versage ihm die Annahme der

Berliner Professur wegen der bedeutenden Unterstützungen, die er genossen, biete ihm aber keine dagegen in Bayern an, sondern bloß Hoffnung; "bei erster sich ergebender Gelegenheit" wolle man ihn mit einem angemessenen Gehalte anstellen. Wie angemessen dieser sein werde, und wann sich wohl die erste Gelegenheit darbiete — etwa wenn ein Hebräisch lesender Professor, denen er allen ein langes Leben wünsche, mit Tod abgehe — dieses bleibe ihm zu erraten. Sein Entschluß sei nun, weil man sich doch auf die ihm verliehene Unterstützung berufe, deren Rückerstattung an die königliche Akademie der Wissenschaften anzubieten, und jetzt förmlich um seine Entlassung einzukommen, denn die Gewißheit könne er für eine ungewisse Aussicht nicht hingeben; dieß könne ihm niemand für Undankbarkeit auslegen 67.

So meinte Bopp, nicht so alle andern, und am wenigsten so seine Freunde in Bayern. Während Windischmann mit Absicht schwieg, zieh ihn Freund Merkel in Aschaffenburg offen des Undanks; er werde es noch einmal bitter bereuen, erklärte der Mann. Auch die Münchner Akademiker schwiegen gegen Bopp; sie hatten schon vor seinem Verluste gewarnt. Nur der Minister von Zentner schrieb ihm. Er habe den Wunsch gehabt, ihn für Bayern zu erhalten, und darum eine Entschließung bewirkt, welche ihm die Vorteile seines Aufenthalts in Berlin einige Zeit zu benutzen vergönnte. Seine Absicht sei, ihn künftig bei der dortigen Akademie anzustellen, wo er alle Hilfsmittel für seine Studien fände. selbst, der Minister dürse dabei erwarten, dass Bopp die großmütigen Unterstützungen, die er zu seiner Ausbildung erhalten, immer in dankbarem Andenken behalten und durch einige pekuniäre Vorteile, welche ihm das Ausland anbiete, sich nicht verleiten lassen würde, edlere Beweggründe denselben aufzuopfern. — Zentner hatte die weitere Erklärung Bopps noch nicht erhalten, als er ihm dieses schrieb, ein Brief, von höchstem Wohlwollen getragen.

Indessen war sie schon eingegangen, diese weitere Erklärung Bopps, so wie er sie zuvor seinem Freunde Windischmann und mit der Eingabe auch dem Herrn von Schlichtegroll angezeigt. — Dankbaren Sinnes, schrieb Bopp in diesem seinem Gesuch an die Akademie, müsse er den neuen Beweis allerhöchster Großmut in

88 Erstes Buch.

der bewilligten fernern Unterstützung anerkennen. Nur sei wohl unmöglich abzusehen, wie bald oder spät sich auch jene erste Gelegenheit, auf die er verwiesen, verwirklichen werde. Er erkläre sich daher bereit, die ihm aus den Fonds der Akademie zugeflossenen Unterstützungsgelder zurück zu erstatten, und bäte, ihn bei Sr. Majestät dahin zu empfehlen, daß ihm unter Berücksichtigung dieses Erbietens die allerhöchste Erlaubnis zur Annahme der angebotenen Professur erteilt werde. Hinzu fügt Bopp, daß er den König stets als den Urheber dessen ansehen werde, was er in der Wissenschaft zu leisten im stande wäre, daß es ferner "ein befreundeter Bundesstaat" sei, der ihm eine öffentliche Lehrstelle zu bekleiden antrüge, daß die Wissenschaft nicht an die Raumgrenzen eines Vaterlandes gebunden sein könne, und alle königliche Unterstützung derselben ebenso wohl dem allgemeinen Interesse als dem besonderen der vaterländischen Bildungsanstalten gälten.

Dagegen ließ sich wenig einwenden und vielleicht eben so wenig gegen anderes was er noch in einem längern Schreiben an Schlichtegroll vorbringt, das Entgegenkommen der preußischen Regierung gegen ihn als Fremdling, welches seine Dankbarkeit nicht minder heische als die Unterstützung seiner vaterländischen Regierung. So sehr, erklärte Franz Bopp, könne er sein eignes Interesse nicht hintenansetzen, dass er um eine auf Jahresfrist beschränkte Unterstützung die feste Anstellung an der ersten Universität Deutschlands aufgebe. Die angebotene Rückerstattung werde der bayerischen Regierung ihren Grund zur Verweigerung nehmen, der preu-Bischen einen Grund mehr abgeben, ihn rascher zu befördern. Er habe dort begründete Hoffnung, bald in die Akademie zu kommen, während ihn das bayerische Ministerium noch beinahe wie einen Schüler behandle, dem man zu seiner Ausbildung gestatte, Universitäten zu beziehen. Unmöglich auch könne ihm dieses so vorteilhafte Bedingungen gewähren wie dort, wo man für sein Fach ein Bedürfnis fühle. Er wolle natürkich lieber einem Staate dienen, der ihn zweckmäßig verwenden könne, als seinem teuern Bayern, wo seine Dienste überflüssig schienen. Auf Universitäten, wo den Studenten ihre Kollegia vorgeschrieben, sei auch für ein Fach, das nicht zu den so genannten Brodstudien gehöre, wenig Teilnahme zu erwarten. — Endlich bat er, eine baldige Entschließung herbeizuführen, um durch Verzögerung nicht noch ein halbes Jahr Gehalt einzubüßen.

Franz Bopp hatte Zeit und Geld schätzen, Hindernisse und Schwierigkeiten aber überwinden gelernt. Diese konnten sein Wollen befestigen, aber nicht beugen. Er sah sich da einem Widerstreite gegenüber, nicht von Gefühlen in seinem Innern, wie von Dankbarkeit und Eigennutz, von Selbst- und Vaterlandsliebe, sondern von engherzigem Sonderwesen und dem freien unabhängigen Geiste seiner Wissenschaft. Mit diesem gieng sein eigner Vorteil zusammen. Und wie als Bundesgenossen, ihm zur seite standen da die preußische Regierung und, zu ihrem Ruhme seis gesagt, die ehrenwerten Mitglieder der bayerischen Akademie.

Das Ministerium, so wurde ihm von Berlin geschrieben, habe aus seiner Vorstellung von den Schwierigkeiten Kenntnis genommen, welche seitens der bayerischen Regierung seinem beabsichtigten Eintritt in den preußischen Statsdienst entgegen gestellt würden, und zugleich ersehen, dass er seinem Wunsche, bei der dasigen Universität angestellt zu werden, getreu bleiben wolle. Hierdurch bewogen, habe es den außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Minister am bayerischen Hofe, den Generallieutenant von Zastrow ersucht, sich angelegentlich dafür zu verwenden, daß ihm die gewünschte Entlassung erteilt werde. Der Nachricht von dem Erfolge dieser Verwendung sehe es entgegen und fordere auch ihn auf anzuzeigen, sobald auf seine Eingabe an die Akademie der Beschluß der königlich bayerischen Regierung ihm zugegangen. — Diese ihrerseits berichtete aber dem König, wie ihre philologischphilosophische Klasse angesichts des erneuten Gesuches von Franz Bopp zu dem Entschlusse gekommen, dass es das beste sei, ihm die erbetene Bewilligung zu gewähren, vorbehaltlich seiner Rückkehr bei Gelegenheit seiner Verwendung im Vaterland. Was dann sein Anerbieten einer Rückzahlung angehe, so habe sie dieß Sr. Majestät Ermessen und Großmut zu überlassen für gut befunden 68.

Ein königliches Dekret vom 16. November brachte nun in diesem Sinne die Entscheidung. "Wir erteilen demselben die Bewilligung, die ihm an der Universität zu Berlin angebotene Pro-

90 Erstes Buch.

fessur annehmen zu dürfen, behalten Uns jedoch vor, den Bittsteller bei sich dazu ergebender Gelegenheit in Unsere Dienste zurück zu berufen." So der Wortlaut dieser Entschließung, welche die Akademie beauftragt ward, dem Dr. Bopp mit dem Anhange zu eröffnen, es lasse der König von einer Rückvergütung der bisher aus den akademischen Fonds genossenen Unterstützung Umgang nehmen, dagegen die ihm neuerlich angewiesenen eintausend Gulden "kassieren".

Mehr nach seinem Wunsche hätte die königliche Entschließung nicht ausfallen können. So erklärt Bopp selbst in einem Dankschreiben an Schlichtegroll, indem er meint, daß auf diese Weise dem State alle Kosten erspart und seine Rückberufung ermöglicht würde. Auch auf den Minister von Altenstein und seine Räte habe die großmütige Art, wie die dortige Regierung ihm seine Entlassung erteilt, einen angenehmen Eindruck gemacht. Gleichzeitig richtet Bopp ein Schreiben an die Akademie und bittet, den Ausdruck seiner Dankbarkeit zum Trone Sr. Majestät gelangen zu lassen. "Die süße Hoffnung zu einer einstmaligen Zurückberufung ins teure Vaterland", wisse er in vollem Maße zu würdigen ⁶⁹.

Damit schlos ein fünfjähriges Verhältnis Franz Bopps zur Akademie der Wissenschaften in München. Wie fünf Jahre darauf die Universität von Landshut dahin verlegt ward, da wurde auch nicht Bopp — er war seit drei Jahren bereits Mitglied der Akademie und seit Jahresfrist bereits Ordinarius an der Universität in Berlin — sondern Othmar Frank aus Würzburg wieder zurück berufen. Erst nach weiteren fünfundzwanzig Jahren, fast ein Menschenalter nach jenem Vorgang, besann sich die königlich bayerische Akademie darauf, dass auch Bopp einmal der ihrige gewesen, um ihn dann aus neue zugleich mit August Meineke in Berlin, Hermann Bonitz in Wien und Franz Ritschl in Bonn sich anzuschließen.



Zweites Buch.

Mannesalter und Wirksamkeit.



Erstes Kapitel.

Sanskritgrammatik, Texte und Wörterbuch. (1822—1827.)

So ähnlich ist es im Leben der Menschen wie im Leben der Wörter. Die Anfänge, Jugend und Kindheit, Wachsen und Bilden sind am meisten verhohlen, am meisten veränderlich und verwunderlich, am meisten bestimmend für das spätere Sein und Gelten. Einmal mit festem Gepräge und Gehalte — oder sagen wir Inhalte — auf entsprechenden Boden versetzt, tragen sie, die Menschen und die Wörter, ihren Wert und ihre Bedeutung in sich, indess äußerer Wandel aufhört, das Fortschreiten zu bezeichnen, ein Verlieren oder Gewinnen, Sinken oder Steigen, das was innewohnende Kraft, eigne und andre zumal erwirkt.

Der Jüngling Franz Bopp war zum Manne geworden, ein dreißiger, wie wir wissen. Er hatte seine feste und wohl gesicherte Lebensstellung erlangt. Nicht im Heimatlande, wie er gehofft, sondern im "Auslande", wie es da hieß, in dem Preußen, das tüchtige Kräfte, woher auch immer an sich heranzog. Und äußerlich sicher gestellt, innerlich zufrieden und glücklich, konnte er nach Herzenslust arbeiten, lehren und forschen.

Lehren und forschen ist aber Gelehrtenleben, wenig, selten viel anderes. So lange nicht einer seinen Hausstand begründet, dass er seinen Hochzeitstag und etwa die Geburtstage seiner Kinder zu feiern erhält, so nicht Sorgen ihm die Ruhe benehmen, da ists höchstens, was hinzu kommt, noch einiger Umgang mit Freunden

und Genossen, ein täglicher oder nicht einmal täglicher Spaziergang, ein alljährlicher oder auch nicht einmal alljährlicher Ferienausflug. Und wie in der kleinen so oder noch mehr so in der größern Universitätsstadt.

Das Berlin der zwanziger Jahre war aber nicht das von vor dreißig Jahren, viel weniger das von heutzutage. Bei weitem nicht; nicht in Häusern, Straßen und Plätzen und nicht in der Art der Leute, ihrem Sinnen und Treiben. Oeffentliches Leben hieß öffentliches belustigen, nicht politisches, weder im Reden noch im Handeln. Denn über die Freiheitskämpfer und ihre Begeisterung war ein Rückschlag und ein Erkalten gekommen, das ihr Hoffen und Vertrauen niedergeworfen, das allen kühnen Mut gebrochen und alles frische Aufstreben hatte erstarren machen, eine drückende Erniedrigung anstatt der frühern Erhebung.

Man hat sie vielfach geschildert, diese Zeit und ihren Druck, wie er damals empfunden, wie er vornehmlich in hauptstädtischen Kreisen empfunden und ertragen ward. Unser Erfahren, Geschichte und Entwickelung haben uns doch vieles anders, größer und tiefer auffassen gelehrt. Sie haben uns das "Schöne und Gute", was da in der bessern Gesellschaft, in Verbindungen und Vereinen, in Kreisen und Kränzchen, bei Männern und Frauen gepflegt ward, nicht mehr als bloßen "Ersatz und Behelf" für sonst gefährliches und verpöntes ansehen, den Goethekult und alle Romantik jener Zeit viel weniger kleinlich und gering, viel mehr innerlich begründet, heilsam und fruchtbringend erachten lassen. Die Geister, welche man gerufen, konnte und wollte man nicht bannen. Schulen war der Unterricht, das Wort der Lehre größter und namhaftester Männer unverkümmert. Und keinerlei "Beschlüsse" verlegten den aufkommenden Wissenschaften und Künsten ihren Weg zur Erziehung des Volkes, zu dem allmählich aber sicher, langsam aber stetig erstarkenden Bewußtsein seiner Einheit und Macht.

In allem diesem finden wir Sanskrit und Vergleichende Grammatik, auch Indische Sprache und Weisheit nur wenig genannt, begegnen wir auch nur ein oder ein andermal noch dem Namen Franz Bopp.

So war das Wesen dieses Mannes gediehen, dass er auch Gefühl für alles schöne und gute warm im Herzen hegte, aber dieses nicht über sich herr werden ließ. Er liebte seine Freunde und schätzte und wahrte echte Freundschaft; er liebte seine Familie, alle seine Angehörigen, und kümmerte sich um alles was sie angieng, um ihre Gesundheit und ihr Fortkommen, um was zur Zeit das Malter Korn oder Haber galt, wie sich der Weinstock anließ, wieviel sein Vater schrieb, dass sie "Wein gemacht", wie hoch der heurige verkauft ward; er liebte wie keiner mehr sein Heimatland. Auch war ihm herzlich bedacht, was er damals verschiedene mal und an verschiedene schrieb, wie er wohl um alles andern willen sein Bayern lieber gehabt, aber Preußen vorgezogen wegen dessen ungleich besserer Pflege und größerer Achtung und Förderung der Wissenschaft. Denn dieser gehörte, nachdem er seine Jugendromantik überwunden, sein nüchternes Denken, sein unermüdliches Arbeiten, sein ganzes Leben.

Das Wintersemester 1821/22 hatte bereits begonnen; es war, wie wir sahen, über Mitte November geworden, bis er sein Anstellungsdekret erhalten. Nun saß er in einem der Häuser der "Letzten Straße" — es ist die, welche mit den Linden parallel gehend, später Hinter- und jetzt Dorotheenstraße heißt — und tat was ein angehender Dozent eben zu tun hat, seine Vorlesungen zurecht bringen. Inzwischen schreibt er an seine Familie und seine Freunde.

Sein Vater hat ihm zugleich auf zwei solcher Briefe geantwortet.

"Im ersten — heißt es — hast Du noch großen Kampf zu erstehen. Du spieltest aber eine große und wichtige Rolle, wobei Du siegtest." Und auf den andern dann nach einigem: "die entlassene Rückerstattung ist sehr großmütig von Bayern; und doch noch offener Weg dahin. Jetzt, liebster Sohn, gratuliere ich Dir herzlich, daß Du einmal gewisses und sicheres Brod habest... hoffentlich wirst Du bis izt (der Brief ist vom 9. Dezember) auch dekretiert sein und Bezahlung erhalten. Gott gebe, daß Du Gunst in Deinem Dienst und bei der gelehrten Welt Achtung erhaltest, auch viel willfährige Schüler erhaltest um Deine Wissenschaft ans licht zu bringen 1". — Besser, treffender — wir huben nur das hierher gehörige heraus — hätte der ehrsame Alte nicht schreiben können.

Nach seinem Vater und seinen Geschwistern stand Freund Windischmann dem Herzen Franz Bopps am nächsten. — Wir haben das Schriftstück nicht, worin er ihm seine Anstellung anzeigt, obgleich wir wohl sonst den ganzen Briefwechsel besitzen. Die Antwort, aus dem nächsten Jahresanfang, ist ein merkwürdiges Schreiben. — Windischmann war fromm und gottselig, glaubte an Wunder- und Gnadenwirkung, die er an sich, damals durch wieder erlangte Sehkraft erfahren. Er bekennt sich dazu, "möge dieß nun", wie er sagt, "dem Geiste dieses Zeitalters gefallen oder nicht", und er will es auch öffentlich in einer Schrift bezeugen, worin er sich bestrebet, "den dämonischen Leichtsinn und die Verkehrtheit der jetzigen Philosophie und Medizin aufzudecken". Hier nur soviel, um darzutun, wie die beiden, Lehrer und Schüler bei aller Liebe und Treue doch in tiefinnerlichem und ungewollt weiter und weiter von einander entfernt geraten.

Ueber seine Anstellung in Berlin, bemerkte Windischmann, wie er sie wohl vermutet. Dass er ihm aber über die ganze Sache nicht eher als jetzt geschrieben, nachdem sie abgetan, würde Bopp wohl aus dem Verhältnis begreifen, in welchem er selbst zu seiner Verpflichtung an Bayern gestanden. Besorgt um ihn, wie er gewesen, ohne ihm raten und helfen zu können, sei er nun froh, dass man ihn von bayerischer Seite so sehr "honett" behandelt und ihm "die Türe offen" lasse, die er ja nicht sich zuzuschließen "Denn es könnten Tage kommen," sagt Windischmann, "wo es Ihnen in B. nicht mehr behagen dürfte, wie ich dergleichen ja auch hier schon in vollem Maß erlebt habe. Dann ist es gut, an einen Ort nicht gebunden zu sein. Uebrigens wünsche ich Ihnen von Herzen die Freude und Lust der Arbeit, das Gelingen guter und erfreulicher Werke und sorgfältige Bewahrung des Seelenheils, welches an einem Ort, wo die meisten vom Dünkel und von der Eitelkeit leben, und wo der religiösen Verirrungen und feinsten Irrtümer so viele sind, wohl ernstlich gefährdet werden kann." Dabei hofft er, den andern in den Ferien bei sich zu sehen, und verheißt ihm auch nächstens einen Brief von Schlegel, der - so sagt Windischmann - "einigermaßen frappiert war über Ihre Anstellung" 2.

An Schlegel hatte Franz Bopp etwa im September geschrieben. Er hatte ihm für sein "Indisches Spezimen" gedankt, die so baldige Vollendung der Typen, daran er nur weniges auszustellen gefunden. Auch freue ihn, was er von Humboldt gehört, seine Absicht, das Râmâyana herauszugeben. Endlich erzählt er ihm von dem Antrage der preußischen Regierung und wie sie vielleicht bald Landsleute würden³.

Wollte nun Schlegel lieber selbst nach dem "gefährlichen" Berlin? Oder, wenn dieß nicht, dass ihm wenigstens, wie Windischmann später meinte, die Aussicht dahin zu kommen unbenommen bleibe? Genug, er ärgerte sich; die Tatsache, dass man den jüngeren, einen "Emporkömmling" ihm, dem namhaften stolzen Patrizier vorgezogen, war ihm bitter; und dazu kam noch anderes, ihn gegen den Freund und Genossen aufzureizen. Hatte er doch auch seine Indische Bibliothek, das zweite und dritte Heft dieser Zeitschrift, noch immer nicht gebührend angezeigt. Und dann wollte er sogar bald schon einen Abguss der indischen Typen auch in Berlin haben, welche er selbst, freilich auf Regierungskosten, in Paris hatte anfertigen lassen; Bopp wollte die Typen am Ende wohl noch früher Daher sein Zorn, daher auch kein Brief als er gebrauchen. Schlegels sondern Windischmanns wieder, den er zur Vermittelung aufgerufen. "Es sei ihm leid", heißts darin, "wenn er mit Ihnen (mit Bopp) in Streit geraten sollte; aber auch diesen brauche er nicht zu scheuen" u. s. w.

Dem guten Windischmann war solches Misverhältnis herzlich unangenehm. Er bittet Bopp, als jüngerer zu bedenken, wie es schön sei, "dem ältern und manchfaltig verdienten Manne die Ehre zu geben". Was Freund Schlegel zu sagen, habe er ihm alles gesagt, auch wegen seines kavalieren Benehmens in Paris u. dergl., habe ihm auch "die Eitelkeit und Glanzsucht genugsam gerügt". Auch selbst recht wohl zu fühlen, erklärt Windischmann, was jenen "am tießten verletzt, die ihm genommene Aussicht, nach Berlin zu kommen". Dennoch bäte er, den kleinen Groll gegen Schlegel, den Bopp selbst durch Vorenthaltung seines Nalus zu erkennen gegeben, ganz sahren zu lassen, und ihm, dem Vermittler, "eine freundliche Erklärung" für jenen zu schreiben. Dass derselbe indessen für den

Lefmann, Franz Bopp.

Typenabgus nach Berlin sobald als möglich durch Einsendung der Matrizen sorgen müsse, habe er ihm schon dringend genug gemacht.

Das wars was Bopp begehrte und durch seine Regierung verlangen konnte und mußte, ob mit oder ohne Schlegels Gefallen. Wir besitzen auch einen Brief Bopps an Schlegel aus dem Juli dieses Jahres, worin er ihm auß höflichste die Absendung seiner Rezension der beiden Hefte der "Bibliothek" (nach Göttingen) anzeigt und die Hoffnung ausspricht, es würde der Typenguß in Berlin gut von statten gehen⁴. Schwerlich aber hat sich Bopp zu jener erbetenen Erklärung herbeigelassen. Wir sinden nur, daß der briefliche Verkehr zwischen den beiden ein paar Jahre lang still gestanden.

Wir haben dafür einen andern, viel mehr ansprechenden, den mit den beiden Burnouf, Vater und Sohn. — Franz Bopp verkehrte in Paris im Hause des ältern Burnouf, Jean Louis, des Lycealprofessors, eines Mannes, der wie er selbst und viel mehr als er selbst aus dürftigen Verhältnissen sich empor gerungen und ein vorzüglicher Lehrer der klassischen Philologie und Grammatik geworden. Schon ein vierziger saß er zu füßen de Chézys, um noch Sanskrit zu lernen. So begreift sichs, wie er an dem Wesen und Streben des jungen Deutschen Gefallen fand und lebhaften anteil nahm an seinen Forschungen und Entdeckungen. Die Freundschaft des Vaters gieng auf den Sohn über, den nachmals und noch immer hoch geschätzten Eugène Burnouf. Der war auch schon Jurist, als er Schüler de Chézys ward, dann aber seinen eignen Weg gieng, welcher ihn zur Mitarbeiterschaft mit Franz Bopp, zu ganz besonderem Fleiße, ganz besonderem Verdienst und Ruhm geführt⁵.

Der ältere Burnouf, der Lycealprofessor hatte Bopps Konjugationssystem ins französische zu übersetzen übernommen, und in einem Briefe von München aus (Sept. 1820) fragt dieser nach dem Erscheinen der Uebersetzung. Die Sache des Sanskrit werde ohne Zweifel in den Augen der Hellenisten durch die Bemerkungen viel gewinnen, welche jener bei seiner ausgedehnten Kenntnis des Griechischen und Lateinischen gewiß zahlreich hinzuzufügen fände. Und in einem andern Briefe von Berlin aus — die Briefe sind französisch geschrieben — fragt er ihn wieder darnach und ob er noch immer die Absicht habe, seine Sprachvergleichungen französisch

heraus zu geben und mit eigenen Anmerkungen zu begleiten. Er erzählt ihm, wie Wilhelm von Humboldt, der Bruder des Alexander, mit größtem Eifer Sanskrit treibe und bereits eine tüchtige Kenntnis darin erlangt habe; wie er selbst zuweilen Sanskrittexte mit ihm lese und daher seine raschen Fortschritte beurteilen könne; wie nun auch endlich sein Los entschieden und er zum Professor an der Universität in Berlin ernannt sei und Aussicht habe, auch bald Mitglied der Akademie dort zu werden. Das Interesse für Sanskrit wachse in Deutschland zusehends, was ihn ermuntere, seine Textauszüge weiter heraus zu geben, sobald nur auch die Typen dort seien, welche Schlegel in Paris habe anfertigen lassen. Nach Neujahr, schreibt Bopp, werde er einen Lehrkursus über Sanskritsprache und Literatur eröffnen.

Hierauf ein Schreiben Burnoufs vom August dieses Jahres—ein früheres nach München gerichtetes hatte Bopp schon in Göttingen erhalten. Langwieriges Leiden, entschuldigt sich der Schreiber, hemme seine Tätigkeit, so daß er kaum seiner Lehrpflicht am Collége de France und Louis le grand—Burnouf hatte beide seit 1817—genüge tun könne. Dennoch habe er seine Absicht, die Schriften Bopps über Sanskrit, die deutsche und englische, mit eignen Anmerkungen ins französische zu bringen, nicht aufgegeben. Sein Sohn, der schon erkleckliche Fortschritte im Sanskrit gemacht, solle ihm bald wirksam dabei helfen. Nur möge jener ihm seine weitern Beobachtungen nicht vorenthalten, auch nicht die Lässigkeit nachtragen; er wolle künftig pünktlicher antworten.

Die noch wiederholt versprochene Uebersetzung ist unseres Wissens nie zu stande gekommen. Ueberholende Fortschritte einer-, überhäufte Arbeiten andrerseits machten das Vorhaben zurücktreten. Aber ein reger wissenschaftlicher und freundschaftlicher Verkehr zwischen den Burnouf und Bopp blieb dauernd bestehen.

Wir sind mit diesem Briefwechsel der Zeit und Wirksamkeit Franz Bopps voraus gegangen. Nach Neujahr, so sahen wir aus seinem Briefe an Burnouf, wollte er seine erste Vorlesung über Sprache und Literatur des Sanskrit beginnen. Das heißt, er wollte seine Zuhörer in eine erste Kenntnis von der Sprache und von

der Literatur der alten Inder einführen, soweit er sie durch eigne und andrer Forschung erlangt, soweit solches in den paar übrigen Monaten des Wintersemesters tunlich erschien.

"Du meldest in Deinem Briefe nicht, ob Du viel Zuhörer in Deinem Kolleg habest und nichts von weiterer Zufriedenheit", schrieb ihm sein Vater nach Ablauf dieses ersten Semesters. Auch wir haben nichts gewisses mehr darüber. Nur annehmen dürfen wir, daß mit etlichen Studenten auch Leute "reifern Alters" kamen, den neuen Professor und seine neue Wissenschaft zu hören. Und annehmen läßt sichs, daß Franz Bopp seinen eigentlichen Lehrkursus des Sanskrit erst mit anfang des Sommersemesters begonnen.

In dieser Hinsicht mußte er dann auch für seine Schüler den gleichen Mangel empsinden, den er selbst als Anfänger schwer erfahren. Die nötigen Hilfsmittel sehlten, die nötigen drei, eine Grammatik, Texte und Wörterbuch. Und diesem Mangel abzuhelsen war die Aufgabe des berusenen Lehrers, und wie er sie erfüllt und sortdauernd besser zu erfüllen bestrebt war, das ist schon früher einmal wie eine Periodensolge im Leben und Leisten Franz Bopps angesehen worden?

Seit drei Jahren, wissen wir, war ein größeres Wörterbuch vorhanden, das erste "auf europäischen Fuß" gestellte, alphabetische Wörterbuch der Sanskritsprache: H. H. Wilson, A Dictionary, Sanscrit and English, Calcutta 1819. Das war hergestellt, "übersetzt, verbessert und erweitert", wie es heißt, nach einer Zusammentragung, welche einheimische Gelehrte im Auftrag der englischen Regierung für die Schule von Fort William gemacht und 1809 bereits vollendet hatten. Wilsons Umarbeitung war dagegen ein bedeutender Fortschritt. Wie einen solchen, wie "ein entscheidendes Ereignis" im Sanskritstudium hatte es denn auch A. W. Schlegel und ebenso Franz Bopp begrüßt und anerkannt. Aber auch seine Mängel blieben nicht verhohlen, nicht sowohl nur an Wörtern, die da bei aller Fülle fehlten, als vielmehr in der Art, wie Wortformen und Bedeutungen unwissenschaftlich gegeben waren. war keine Gruppierung des zusammen gehörigen, des einfachen zu dem abgeleiteten und zusammengesetzten in den Formen, keine

Abfolge in den verschiedensten Bedeutungsangaben eines und desselben Wortes von einer Grundbedeutung; da waren keine Belege und anderes sonst. Aber der größte Fehler war die geringe Auflage des Werkes, sein daher überaus hoher Preis, daß es kaum die Bibliotheken alle haben und anschaffen konnten, geschweige denn ein nicht sehr reicher oder gar armer Student.

Auch Texte, mus man sagen, waren nun schon vorhanden, abgesehen von älteren Hitopadeça- und Râmâyana-Ausgaben, eine von jenem selben Wilson, Meghadûta, der "Wolkenbote" des Kâlidâsa, Kalkutta 1813, und abgesehen von allem diesen Bopps Nalus vom Jahre 1819. Erklärtermaßen war diese Ausgabe mit ihrer wörtlichen lateinischen Uebersetzung auch besonders für den Selbstunterricht berechnet. Und eben jetzt, wie wir aus einem Briefe wissen, war der Herausgeber auch mit einer deutschen Uebersetzung beschäftigt, mit Anmerkungen, die Schlegelsche Rezension möglichst berücksichtigend. — "Der Mahabharat — so schreibt er in eben dem Briefe an Windischmann - hält mich noch immer zu fest umschlungen. So lange ich nicht meine beträchtlichen Sammlungen dieses gigantischen Epos herausgegeben habe, bin ich zu etwas anderem nicht wohl zu brauchen". - Sicherlich, Franz Bopp dachte an seine Schüler, die es waren und es werden wollten. Nachmals hatte er diesen wohl in Umschrift gedruckte Blätter in die Hand gegeben. Damals aber ruhte er nicht, bis er auch in Berlin seine Sanskrittypen hatte, um seine Texte in der Urschrift heraus zu geben.

Und noch viel mehr dieß um des dritten, um der Grammatik willen. Denn was hatte man hier, abgesehen von jenen ältesten nach indischem Diktat abgefaßten englischen Lehrbüchern, abgesehen von Othmar Franks schon "abgetaner" Chrestomathie mit ihren grammatischen Tabellen, von eines Yates neuerem aber sogar "zurück gewichenem", so ganz "verfehltem" Versuche, und was mit allem diesem, um es einem Sanskritschüler lehr- und hilfreich in die Hand zu geben? — Vielleicht noch Forsters "Versuch", in lauter Tabellen abgefaßt, um den Schüler "die über siebentausend Regeln mit je über vierzig Ausnahmen" zu ersparen? Man kann diese unglückliche Art und Auffassung aus einer Anzeige in den Heidel-

berger Jahrbüchern vom Jahre 1818 kennen lernen, kann, was wohl noch mehr reizt, daraus den damaligen Standpunkt Franz Bopps selbst kennen lernen, der diese Anzeige als seine zweite Publikation geschrieben. Genug, diesem Mangel galt es abzuhelfen, so bald und so gut als möglich. — "Nach den Ferien — so lesen wir zum dritten in jenem Briefe an Windischmann vom Juli 1823 — nach den Ferien wird auch der Druck meiner Sanskrit-Grammatik beginnen. Ich habe sie deutsch geschrieben, um den möglichsten Grad der Deutlichkeit und Leichtigkeit erreichen zu können. Diese Arbeit, wovon das wichtigste bereits vollendet, war mir ein wahres Vergnügen, weil nach dem was die Engländer geleistet, noch ungemein viel an einer natürlichen, klaren und vollständigen Entfaltung des Baues der Sprache zu tun übrig blieb. Ich konnte mich also überall frei und selbständig bewegen, ohne etwa nur mit weniger Veränderung und Umgestaltung das vorhandene wieder zu geben 104.

So wissen wir nun, was Bopp in diesen Jahren getan. Er arbeitete für seine Schüler, für solche, die es bei ihm unmittelbar waren, und für solche, wie gesagt, die es bei ihm oder andern, unmittelbar oder mittelbar, wurden. Und dieses Arbeiten war ihm selbst eine Freude und warb ihm Schüler und Freunde, auch fern draußen. Das wars was ihm auch der ältere Burnouf damals sagte. Bopp hatte nämlich auch ihm schon anfang Winters 1822 von seiner eifrigen Beschäftigung mit einer Sanskrit-Grammatik gesprochen, die er bald zu vollenden und heraus zu geben gedenke, sobald die nötigen Typen fertig seien. "Wir erwarten Ihre Grammatik", antwortete jener, "mit der lebhaftesten Ungeduld, um so mehr als seine schlechte Gesundheit es dem Chézy bisher nicht gestattet, eine solche heraus zu geben. Unzweifelhaft wird das Erscheinen der Ihrigen hier größte Freude machen und die Anzahl der Liebhaber vermehren, deren leider in Frankreich nicht so viele sind als in Deutschland." — Letzteres, weil Bopp ihm wiederholt geschrieben, dass man in Deutschland schon das Sanskritstudium sehr zu würdigen und seine Bedeutung für die Metaphysik der Sprachen anzuerkennen wisse. Der Minister von Humboldt, war hinzu bemerkt, betreibe dieß mit größtem Eifer und dürfe schon als Kenner angesehen werden 11.

Der war auch, nächst Schlegel, sein erster und vornehmster Schüler geworden, sein aufrichtiger Verehrer und Freund. In seinen Briefen an Bopp aus diesen Jahren — und wir haben leider fast ausschließlich nur noch solche, Briefe Humboldts an Bopp — ist ein ständiges Fragen und Erkundigen bei dem Meister, ein ständiges Einholen von Erklärungen schwieriger Stellen, ein Vorlegen von Ansichten und Gegenansichten über grammatische Formen und Verbindungen. Und die Briefe kommen öfter und werden länger, je mehr und länger der Schreiber von Berlin abwesend, auf seinem Gute Burgörner weilte und da täglich seine Stücke Hitopadeça, Rämäyana, seine Seiten Nalus oder wie nachmals aus Schlegels Bhagavadgîtâ durchnahm 12.

In seinen Kollegien waren die Zuhörer, wie sich denken läßt, nicht gerade zahlreich. Bopp las Sanskrit, auch Gotisch, das andere Sanskrit, in den ersten Jahren, als Professor der orientalischen Sprachen, auch arabische und persische Grammatik. — Gewißs waren da manche, die nur zu versuchen, zu naschen kamen — etwa wie Heinrich Heine, dessen bekanntes Distichon vom König Viçvâmitra hier vielleicht sein ganzes Lernen umfaßt — andere dagegen, die auch treu mit Fleiß und Eifer aushielten. Und unter diesen waren, die sich auszeichneten, die bald als Mitarbeiter oder Gesellen des Meisters auftraten, daß wir sie mit Namen dann nennen und ehren müssen.

Solchen aber, seinen Schülern überhaupt, war Bopp nicht nur Lehrer, sondern auch Berater, auch Freund. Für sie hatte er immer Zeit, bei allem Arbeitsdrange immer sein lehr- und liebreiches Wort. Das war so sein Wesen, nicht sowohl ein höfliches als vielmehr ein "höfisches", wie man es bei den Humboldt, bei einem August Boeckh, in der "guten alten Zeit" wohl noch mehrfach gesehen.

Um seiner Schüler und der Förderung des Sanskritstudiums willen hatte Bopp die Fortführung seiner analytischen Sprachvergleichungen etwas ruhen lassen, wie er sagt, und nur gelegentlich (in seinen Artikeln für die Göttingische Gelehrte Anzeigen) einiges weiter angemerkt. Da hatte er (1822) bei Gelegenheit seiner Anzeige von Aufsätzen der Indischen Bibliothek, besonders des vom

Herausgeber angekündigten Etymologicum novum, zuerst auch das Altpreußische, Lettische und Litauische vergleichend herangezogen. Er macht auf Pronominalformen aufmerksam, welche sich in diesen Sprachen in merkwürdiger Uebereinstimmung mit der asiatischen Schwestersprache, dem Sanskrit, befinden, auf ein gleiches hinsichtlich erster Dual- und Pluralendungen bei Verben u. a. 13 — Auch in seinem freundschaftlichen Verkehr mit Humboldt, in ihrem Briefwechsel ist sprachvergleichendes oder historisch grammatisches vielfach weiter behandelt worden. So die Frage über die Verbalformen (auf -två und -ya) im Sanskrit, welche auch nicht nur die Grammatik dieser einen sondern die der verwandten Sprachen überhaupt angeht, welche in den Briefen im allgemeinen und besonderen viel erörtert, und welche von Humboldt endlich in einem Aufsatze der Indischen Bibliothek (1822/23) gegen die Ansicht des Herausgebers und die älteren Grammatiker, aber im Einklang mit der Boppschen Anschauung endgiltig zu gunsten nicht von Partizipial - · sondern von Gerundialbedeutung entschieden ward 14.

Da lesen wir nun in einem dieser Briefe Humboldts an Bopp (anf. Juli 1822) was folgt. "Zuerst freut es mich ungemein, daß die Wahl zum ordentlichen Mitgliede der Akademie Ew. Wohlgeboren angenehm gewesen ist. Der Vorschlag und die Klassenwahl wurden noch bei meiner Anwesenheit in Berlin gemacht, und insofern wünsche ich mir Glück, dass ich noch habe mit dazu beitragen können. Indess war die Ueberzeugung, dass die Akademie damit sich selbst den größten Gewinn verschaffte, so allgemein, dass es darum meiner Stimme nicht bedurft haben würde. Vorzüglich lieb ist mir, dass wir nun dadurch noch gewisser sind, Sie in Berlin bei uns zu behalten 15. " — Wir wissen was Franz Bopp nach Jahresfrist an Windischmann schrieb, nachdem er im Herbst zuvor in seiner rheinischen Heimat und auch bei dem alten Freunde in Bonn gewesen. "In Berlin gefällt es mir immer mehr und mehr; ich fühle wenig Verlangen, es je wieder zu verlassen, glaube auch nicht, daß es dazu kommen wird." -Der außerordentliche Professor war früher als es ihn seine Regierung hatte hoffen lassen, ordentliches Mitglied der Akademie geworden. Seine Wissenschaft durfte sich der höchsten Achtung und Anerkennung freuen.

Schon im nächsten Jahre las Bopp in der Akademie eine Abhandlung über die "Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen". Er hatte neben den früher verglichenen Sprachen auch die vorhin genannten, das Lettische, Litauische und Alt-Preußische, auch das Slawische aufgenommen. Und seine Abhandlung, erzählt er, "hat Teilnahme gefunden und ist zur öffentlichen Vorlesung in der Leibnitzischen Sitzung gewählt worden" ¹⁶. Jahr für Jahr brachte unter jenem allgemeinen Titel eine weitere Abteilung, die Rüst- und Baustücke seines spätern größten Werkes. — Wir wollen davon noch absehen, um in diesen Jahren weniger dem Gelehrten als dem Lehrer des Sanskrit unsre Beachtung zuzuwenden.

Der Sanskrittypengus dauerte länger als erwartet und wäre vielleicht in Paris, wie Bopp meinte, eher zu stande gekommen. Endlich, im Herbst 1823, war er sertig, drucksertig aber auch ein Teil der Grammatik und der Textsammlung, und beides konnte gleichzeitig unter die Presse gelangen. — Bemerkt sei nur, wie zuerst allein eine größere Gattung Typen und später dann auch eine kleinere für Notensatz hergestellt ward, welche für einen Teil der Grammatik noch benutzt werden konnte. Von beiden wurde nachher auch ein entsprechendes Quantum für die Asiatische Gesellschaft in Paris angesertigt. Die Regierung hatte dieß bereitwillig zugestanden, und Franz Bopp hatte nach allem die Besorgung übernommen, und wie einzelnes über den Schnitt der Charaktere in spätern Briesen A. W. Schlegels, so ist ein gehöriges über diese Uebermachung in denen Abel de Rémusats zu lesen 17.

Sei es nun, daß er daran festhielt, vor allem mit seiner "Sammlung" aufzuräumen; sei es, daß ihm dieß dienlicher oder für den ersten Satz leichter erschien, sei es endlich, daß ihm besonders daran lag, für seine Grammatik, zum teil wenigstens, auch noch den kleinern Typendruck oder Notensatz zu haben; Bopp brachte zuerst wieder eine Textausgabe — Indralokägamanam, Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel, nebst andern Episoden des

Mahà-Bhàrata (Berlin. Gedruckt in der Druckerei der Königl. Akademie der Wissenschaften) — 1824.

Das war, wie es auch auf dem Titel heißt, "in der Ursprache zum erstenmal herausgegeben, metrisch übersetzt und mit kritischen Anmerkungen versehen" — das erste was in der Druckerei der königl. Akademie, das erste in dieser Art, aber sonst auch nicht das erste, was nach dem Nalus erschienen. zuvor war ein Stück Hitopadeça, die Einleitung mit zwei Fabeln, heraus gekommen. Und Bopp hatte die kleine Ausgabe als "zur Förderung eines erst auflebenden und noch mancher Hilfsmittel bedürfenden Studiums" freundlich begrüßt¹⁸. — Er selbst hatte früher, 1821, einige Blätter aus dem Fabelbuche an Humboldt geschickt, bei welchem uns damals auch der Name jenes Herausgebers zuerst genannt wird. Wir lesen da von einem Wilken, "der Sanskrit getrieben", und "lange wieder davon abgekommen", von einem Link, der davon "nicht eigentlich fait (gebrauch) mache", und von einem Bernstein, "und außer diesen dreien und mir", heißts im Briefe, "mag niemand hier nur lesen können". Der zuletzt genannte war im selben Jahre Professor der orientalischen Sprachen in Breslau geworden, und dieser, D. G. H. Bernstein, hatte den Hitopadeça-Auszug nach einer Londoner Ausgabe für seine Schüler zunächst abdrucken, d. h. lithographieren lassen. — Humboldt meinte, "das äußere könnte nicht angenehmer sein; es dürfte selbst Schlegels Neid erwecken" 19.

Schlegel hatte auch die "Sauberkeit und Eleganz" dieser Blätter anerkannt, aber doch wohl recht, wenn er die Lithographie "immer nur einen mühseligen Notbehelf" hieß. Er sollte aber auch darin recht behalten, daß er mit seinem gedruckten zuerst kam. Noch im Jahre 1823 erschien seine Bhagavad-Gîtâ, "das göttliche Lied", wie er sie hieß, das bekannte theosophische Gedicht aus dem Mahâ-Bhârata. — Wir wissen, daß dieses Stück das erste aller Sanskrit-Editionen, das erste Sanskrit-Studium auch unsers Bopp gewesen, und daß dieser schon damals eine Textund Uebersetzungsausgabe geplant hatte. Er gab nun bald in den Göttingischen Anzeigen eine Rezension des Schlegelschen Werkes, lobte "den rastlosen Eifer" des Herausgebers, seine Wohlüberlegt-

heit, "auch die typographische Korrektheit" in der Textwiedergabe, seine möglichst treue, "in vielfacher Ilinsicht das Gepräge der Vollkommenheit" tragende lateinische Uebersetzung, hatte in beidem auch nur weniges auszusetzen, kurz, er zollte dem Verdienste des Kollegen seine neid- und rückhaltloseste Anerkennung. — "Ich dächte, Schlegel müßte sehr zufrieden damit sein", schrieb Humboldt²⁰. — Am Schlusse seiner Anzeige erwähnte dann Bopp, daß "bereits eine Sammlung auserlesener Episoden des Mahâbhârata in Berlin gedruckt und auch eine Grammatik der Sanskrita-Sprache unter der Presse" sei.

Wie Schlegel mit seiner Bhagavadgîtà so tat Bopp mit seiner Ausgabe von M. Bhârata-Episoden. Dankbar widmete er dieses erste Erzeugnis der neuen Sanskritdruckerei dem willfährigen Begünstiger ihrer Herstellung, dem Staatsminister Freiherrn Stein von Altenstein, "dem großmütigen Beförderer der Wissenschaften". — Dann erzählt er uns in seiner Vorrede von dem Mahabharata, dem größten Gedicht, "welches irgend ein Volk aufzuweisen", von seinem Namen und Inhalt, und wie er, was schon früher gesagt, das Durchlesen dieses Epos unternommen, und seine Auszüge daraus "nun nach und nach an das Licht treten sollen". Er gibt uns die Stellen an, wo sich die mitgeteilten Episoden finden, und ihren Zusammenhang mit dem ganzen des Epos. Zuerst die drei letzten Stücke dieser Ausgabe, "Hidimbas Tod, des Brahmanen Wehklage, Sundas und Upasundas", wie die Ueberschriften einzeln lauten, und dann das erste, wonach das Buch kurz genannt ist, "Ardschunas Himmelsreise". — Auf Einzelheiten dieser Darlegung brauchen wir hier nicht einzugehen. Nur bemerkt sei, dass der deutschen metrischen Uebersetzung jener Stücke auch solche eines Bruchstücks aus Nalas und Damayanti, der neunte bis dreizehnte Gesang angefügt war. Ueber das Metrum aber, dem sich bei seiner Freiheit auch unser Deutsch leidlich fügt, über seine Schreibung indischer Namen und indischer Wörter überhaupt, über die Handschriften endlich, die er beim Abschreiben und Vergleichen des Textes benutzt, war ebenfalls in der Vorrede Auskunft gegeben. — Man hatte in Bopps Ausgabe, und dieß zum Unterschiede von der vorausgehenden Schlegelschen, etwas neues, bisher unbekanntes der altindischen Sagenliteratur und, das gab sich auch in äußerem durch die Worttrennung zu erkennen, ein treffliches Lesebuch für angehende Sanskritschüler²¹.

Nun war es an Schlegel das Werk seines Kollegen anzuzeigen und gebührend zu würdigen. - Er schrieb ihm einen Brief, worin er ihm für die Uebersendung der Episoden bestens dankt und Glück wünscht zu der gelungenen Unternehmung. Auch der Berliner Typengus sei "vollkommen gelungen", nur das einige Einzelheiten vielleicht nicht beobachtet worden; er habe überhaupt Lust, "noch einiges an dieser Schrift zu verbessern und zu vervollständigen". Und darüber, über Schrift, Satz, Druck, verbreitet sich seine Zuschrift. Um über anderes, die "viele schwierige und dunkle Stellen", wovon Bopp bei seiner Zusendung gesprochen, um, wie Schlegel sagt, "über Ihre Auslegungen und den Inhalt Ihrer Anmerkungen etwas bedeutendes sagen zu können", müßte ich mehr gelesen haben. Nur die allgemeine Bemerkung solle ihm jener erlauben, "das Sie — heißt es — zu schüchtern in der Konjektural-Kritik und dadurch mit der Auslegung ins Gedränge kommen" - ein wunderlicher Vorwurf, fürwahr, und so gar allgemein gehalten. - Das Schreiben ist höflich, vornehm, aber wie der Schreiber selbst sagt "geringen Inhalts". Er hatte anderes zu tun, "dringende Geschäfte", wie er erklärt, hatte, wie wir uns dazu erklären, auch noch immer mit seiner Bhagavadgîtà zu schaffen, denn er musste für seinen Teil den Zurechtweisungen eines Hrn. Langlois im (Pariser Asiatischen Journal), einem freilich billig zu überkommenden Gegner begegnen 22.

Anders, wie der ältere Burnouf die Gabe verdankt. "Das ist ein neuer Dienst, den Sie den Indischen Studien leisten, um welche Sie sich schon so wohl verdient gemacht haben." Dieß Werk, sagt Burnouf, würde ihm selbst, aber noch viel mehr seinem Sohne nützlich sein, der für das Sanskrit mehr Zeit habe, der auch für einige besondere Belehrung (die Beantwortung einiger beigelegter Fragen) sehr dankbar sein würde. Derselbe wolle auch die lang versprochene Uebersetzung vollenden, wozu er selbst zu seinem Leidwesen noch immer nicht gekommen. So geht das Schreiben fort, mit weiterm Dank, weiterer Anerkennung u. ä. 23

Und noch anders, wie Wilhelm von Humboldt in einem Briefe aus Ottmachau seinen Dank sagt. "Ich habe mit dem größesten Interesse und Vergnügen — schreibt er — die sämtlichen nun von Ihnen herausgegebenen Episoden gelesen und wieder gelesen, und was mir, bei der ersten, noch irgend zweifelhaft geblieben ist auf den inliegenden Bogen genau angemerkt." — Der Brief sollte ihm voraus eilen, der eben im begriff war, von jenem Landsitz mit einigem Aufenthalt unterwegs nach Berlin oder Tegel zurück zu reisen, sollte Bopp wo möglich noch antreffen und zu einer Unterredung einladen, ehe dieser in die Ferien gieng. — So gar eifrig war Humboldt, aber so gar eifrig auch Bopp, dass er in diesem Sommer erst spät und nur auf kurze Zeit seine Rheinfahrt antrat. Denn er wollte zuerst das erste Stück seiner Grammatik noch heraus bringen, davon jener schon anfangs Mai den ersten Bogen gesehen und sechs Wochen später schon sechs Bogen gedruckt waren 24. — Dieß letztere hatte Bopp dem Schlegel angezeigt, und eine Bemerkung von diesem anlässlich der Episoden-Textausgaben war noch in dem Briefe Humboldts wiedergegeben. "Das ist nun also — hatte Schlegel gesagt — der zweite Sanskrittext, den wir Deutsche binnen Jahresfrist ans Licht senden. In England sind zwischen dem Hitopadeça und dem zur Erscheinung bald fertigen Gesetzbuch des Manus vierzehn Jahre verflossen." — Mit dem letzteren gemeint war die Ausgabe von G. Ch. Haughton, — Mânava = Dhermasastra; or the Institutes of Menu. London 1825. —

Anfangs November 1824 schrieb Bopp an Schlegel: "In diesen Tagen werde ich auch die Ehre haben, Ihnen ein Exemplar des ersten Heftes meiner Grammatik zu überschicken. Ich bitte Sie, mir Ihr belehrendes Urteil darüber nicht vorzuenthalten und auch auf alle Mängel und Irrtümer, die Ihr bewährter Scharfblick darin wahrnimmt, aufmerksam zu machen". — Das Heft umfaßte zwölf Bogen, darin "Schrift und Aussprache, Wohllautsregeln", die Lehre "von den Wurzeln und Präfixen" und noch teilweise "Nomen" und Kasusbildung behandelt waren. Und das ganze des Werkes, davon so das erste Stück gegeben, hieß Ausführliches Lehrgebäude der Sanskrita-Sprache.

Was sagte nun Schlegel zu diesem neuen Geschenke des Freundes? was, um nach andern nicht noch zu fragen, Wilhelm von Humboldt? Diesem, seinem getreuesten Schüler, Freund und Berater hatte doch Bopp, wenigstens schon in Gedanken sein ganzes Lehrgebäude zugeeignet. Er wußte auch, wie ihm dieser geschrieben, "schon der erste Bogen hat mir ausnehmend gefallen. Obgleich nur von den ersten Elementen darin die Rede ist, zeichnet sich der Vortrag gleich durch Klarheit aus, und geht, wo es nur die Gelegenheit erlaubt, auch tief und erschöpfend ein. Ich wünsche Ihnen daher — hatte Humboldt gesagt — mit aller Wahrheit der Anerkennung des Verdienstes, welches Sie sich dadurch erwarben, Glück zu einem so schönen Beginnen" 26. Und jetzt? Humboldt machte Bemerkungen, Vorschläge u. dergl. zu einzelnen Seiten und Regeln dieses Heftes.

Gegen Ende Dezember schrieb auch Schlegel seinen Danksagungsbrif: "Ich habe.. das erste Heft Ihrer Grammatik.. mit großer Befriedigung gelesen. Sie haben die Buchstabenlehre auf originale Weise behandelt. Ich bin darüber ganz mit Ihnen einverstanden, dass sie in den bisherigen Grammatiken unvollständig ist, und daher manche Vertauschungen der Buchstaben bei der Flexion und Wortbildung als willkürlich erscheinen. Doch - nun folgen wohl die erbetenen Ausstellungen - doch sollte ich fast meinen", sagt Schlegel, "Sie hätten etwas zu viel hinein gezogen, wenigstens dürfte es für den Anfänger verwirrend sein. ist Ihr Buch überhaupt nicht sowohl für Anfänger als für Kenner bestimmt. Um so mehr mus ich es beklagen, das Sie nicht die lateinische Sprache gewählt haben, die für scharfe Bestimmtheit und Kürze im Ausdruck grammatischer Regeln so einzig geeignet Sie haben dadurch dem vortrefflichen Werke den Zutritt im Auslande erschwert." Engländer und Franzosen könnten das, meinte Schlegel, könnten über diese Gegenstände in ihrer Muttersprache schreiben, aber wir Deutsche nicht - ein wahrlich beschämendes Geständnis, doppelt beschämend gegenüber jenem frühern so gar stolzen Doch das war auch alles was er zu sagen hatte, alles übrige des langen Schreibens betraf, was den Schreiber selbst mit angieng, Typenanfertigung und was dazu gehört.

Darauf hat Bopp sechs Wochen später geantwortet, einigermaßen zugestanden (auch schon früher an Burnouf), was jener unliebsam vorausgesetzt, dass er allerdings die Absicht habe, später eine kurze Grammatik, lateinisch, für den Universitätsgebrauch herzustellen, darin Wohllautsregeln und Beispiele einzuschränken und anderes, wie gleich nachher in einer Selbstanzeige zu lesen stand²⁷. — "Der Verfasser — so wird hier eingangs berichtet hat es sich zur Aufgabe gemacht, den grammatischen Bau der Sanskritasprache systematisch und mit möglichster Vollständigkeit zu entwickeln, auf eine Weise, dass dieses Lehrgebäude geeignet sei, ohne Beihilfe mündlicher Anleitung zu einer gründlichen Kenntnis des Sanskrits zu führen. Er hat sich daher bemüht, die Regeln mit dem Grade der Deutlichkeit vorzutragen, den er nur irgend zu erreichen im stande war, und alles durch Beispiele genugsam zu erläutern." Seine Vorarbeiten, die ihm vorzüglich dienlich gewesen, seien die Grammatiken von Wilkins und Forster, erstere durch besondere Klarheit, letztere durch merkwürdige Vollständigkeit, ja Uebervollständigkeit sich auszeichnend. Diese sei durch ihr blosses Tabellenwesen für den Anfänger gar nicht, eher wohl für den Forscher zu gebrauchen, um "daraus die Gesetze der Entwickelung zu entnehmen"; jene habe eben manche Gesetze, daraus sich grammatische Erscheinungen erklären, gar nicht oder (wie frühere) nur unvollkommen angegeben. Und so folge, dass sich die beiden gewissermaßen ergänzen. Solle in der Formenlehre - so meint Bopp — alles aus dem Grunde verstanden werden, und "was die grammatische Analogie gebildet" nicht als Folge "willkürlicher Laune des Sprachgebrauchs erscheinen", so müßten eben "die Wohllautsgesetze mit möglichster Sorgfalt und Vollständigkeit entwickelt werden". Um ein einzelnes nur anzuführen, er habe die Theorie des Anusvâra, des s. g. nasalen Nachlauts (für auslautend m oder dessen euphonische Vertretung) eingehend beleuchtet - ein Punkt, über dessen Stand und Stellung neuere Herausgeber mit den älteren Handschriften, jene unter einander, ja wohl mit sich selbst vielfach in Widerspruch gerieten. -Schließlich verspricht die Anzeige für künftigen Sommer das zweite Heft, und dieses solle die Deklinationen nach ihrer Verschiedenheit weiter bringen, "außerdem die ganze Lehre des Verbums enthalten und somit den wesentlichsten und unentbehrlichsten Teil der Grammatik erschöpfen".

Unser Grammatiker ist Sprachforscher. Man muß jene Vorarbeiten, muß älteres vergleichen, um das Boppsche Lehrbuch augemessen zu würdigen. Wer in diesem Stücke auch schon Fehler oder Misgriffe aufweist — denn es sind ja darin und hätte kaum anders sein können — der möge sein Urteil noch einhalten oder aber, so ers kann, den Spuren dieser Irrtümer nachgehen, sachlich und im Geiste des Forschers. — Wir aber wollen hier, so viel als möglich vom Gelehrten und Forscher wie vom Lehrer absehen, um einiges andere von dem Manne Bopp zu erzählen.

Er war nun drei Jahre Extraordinarius gewesen und hatte wohl erfüllt was man von ihm erwartet. Da wurde denn auch ihm erfüllt was ihm in Aussicht gestellt worden, und das Jahr 1825 sah Franz Bopp zum Ordinarius ernannt, zum ordentlichen öffentlichen Professor seiner Universität. Gewiß bedurfte es nicht mehr, um ihn denken oder sagen zu machen, wie Oliver Goldsmith seinen Landpfarrer von Wakefield sagen läßt, in dem ersten Ausspruch seiner bekannten Erzählung.

Denn wie ausnehmend gut es ihm auch in Berlin gefiel, so konnte der nun dreiunddreißigjährige sich doch nicht ganz behaglich fühlen. Wir sehen, wie er seine Wohnung mehrere mal gewechselt. Ihm fehlte die gemütliche Häuslichkeit. Solcher war er überall nachgegangen, auch in Paris, da er seine angenehmsten Mußestunden im Zusammensein mit Freund Freytag und dessen "gutem, liebenswürdigem Weibchen" verlebt. Denn er war von kind auf an inniges Familienleben gewöhnt, wie er es bei den Windischmanns gesehen und im Hause seiner Eltern. — Seine Geschwister waren auch schon alle verheiratet, bis auf den ältesten Bruder, der kränklich war und mit seinem Berufe noch nicht ins Da hieß die eine Schwester Magdalene Meyer, reine gekommen. die andre Louise Edelmann, und die dritte war leider schon Wittwe. Auch sein Bruder Jakob durfte nicht mehr "klagen". Er hatte sich aus seiner Geburtsstadt Mainz eine Bürgertochter heimgeführt, eine geborene Schmitz, "ein braves Weib, geschickt und fleißig, wovon ich mir gutes hoffe", wie der Vater damals schrieb, da er nur noch seinen ältesten, den Friedrich versorgt zu sehen wünschte²⁸. Sein jüngster, der Franz schien ihm keine Sorge mehr zu machen.

In jenem Winter, das war nach drei Jahren, verkehrte dieser viel im Hause des Theologen Marheineke. Der war, wie August Boeckh, im Jahre 1811 einem Rufe von Heidelberg nach Berlin gefolgt, war hier Prediger an der Dreifaltigkeitskirche und Professor an der neu gegründeten Universität geworden. Ein tüchtiger Theologe war Marheineke, Philipp Konrad, der Kirchenhistoriker, ein biederer Protestant wie Bopp bei allem ein biederer Katholik. Aber gar nicht wohl um theologischer Dinge willen kam der jüngere zum älteren Freunde und Kollegen, nicht von wegen der Wissenschaft sondern von wegen einer Nichte, einer Schwestertochter im Hause des Theologen und Konsistorialrats. Denn dieses Mädchen, das ihm gut gesiel, das er da kennen und lieben gelernt, Luise Matthies war ihm, trotz des Unterschieds in Kirche und Bekenntnis, wie eine andre Lotte Windischmann. Und kurz, die Eltern des Mädchens, der Vater war wohlbestallter Ratsherr in Hildesheim, gaben ihren Segen zu dem Herzensbunde, welchen die beiden geschlossen.

Wir finden keinen Brief vom alten Bopp aus dieser Zeit, aber mehrere von den Schwestern des Franz, und diese sind so überaus lieb und herzlich in ihrer Weise, daß es eine Lust ist, sie noch zu lesen. Die eine freut sich auf das Glück, ihn mit ihr in die Arme zu schließen; die Tage des Zusammenseins würden lauter Festtage in der Familie werden. Und die andre freut sich, nun wieder eine liebe Schwester mehr zu haben; sie will auch am Hochzeitstage den lieben Gott recht von herzen um Glück und Zufriedenheit für die beiden bitten; das wolle auch die Frau Aebtissin, die sich ihm empfehlen lasse, wolle mit dem ganzen Konvent für das junge Brautpaar beten.

Auch von Windischmann sehen wir keinen Brief oder Glückwunsch aus dieser Zeit, nicht aus mehreren Jahren, auch nicht umgekehrt von Bopp an Windischmann. Vielleicht hat bloßer Zufall die Lücke verschuldet, vielleicht auch anderes. Schwerlich wird man dem Ereignis schuld geben, daß es die alte Freundschaft zeitweilig erkalten gemacht.

Dagegen haben wir einen Brief Humboldts an Bopp, einen Glückwunsch der Familie auf die erhaltene Verlobungskarte. Das Schreiben ist vom 8. Mai 1825. "Da Sie gewiß nicht an dem freundschaftlichen Anteil zweifeln", schreibt Humboldt, "den ich an allem nehme, was Ihnen begegnet, so darf ich mir schmeicheln, daß Sie von der Aufrichtigkeit meiner Wünsche überzeugt sein werden." — Natürlich kommt anderes in dem Briefe hinzu. Es ist die Langlois'sche Unkenntnis und Flüchtigkeit betreffs der Schlegelschen Gîtâ, die er dem Freunde vorlegt²⁹.

So sind wir allzumal wieder auf wissenschaftliches hingewiesen, auch hier wo Franz Bopp für sich selbst endlich aus seinem leidigen Singular zum Dual gekommen. Er möge doch nicht so sehr nach London eilen, schrieb eine Schwester dem Bruder, ob etwas früher oder später dort, werde nicht soviel zu sagen haben. Also beabsichtigte der glückliche Bräutigam wohl wieder nach London zu reisen. — Er hatte nach dem Erscheinen des ersten Heftes seiner Grammatik, darüber ihm von Humboldt, Burnouf — der jüngere lieferte eine Anzeige des Werkes im Journal Asiatique — von diesen und andern auch öffentlich viel preisendes gesagt worden, rüstig weiter gearbeitet. Nur mit weiterer Textausgabe hatte er gezögert, um zuvor noch Colebrooke'sche Handschriften anzusehen, deren Vergleichung ihm bei seinem ersten Besuche in London nicht mehr möglich gewesen.

Darum war Bopp während des Sommers 1825 in Berlin so gar viel beschäftigt. Er hatte wieder eine andre Wohnung zu suchen, sie einzurichten, dießmal eine Familienwohnung — sie fand sich in der Kurstraße — hatte für seine bevorstehende Hochzeit, für seine Reise, auch für die nötigen Pfunde vorzusorgen. Denn es betraf einen Urlaub den Winter über — und "praktisch" war der Bopp, Sohn wie Vater, das haben wir mehrfach gesehen.

Indessen kam das Ende des Sommersemesters, es kam der August und der Hochzeitstag — und dann reiste Franz Bopp mit seiner jungen Gattin zunächst dahin, wohin er immer und dießmal besonders gern gieng, an den Rhein, zu seinem Vater, seinen Ge-

schwistern und Freunden. Da zeigte er seiner Luise die Tummelplätze seiner Jugend, seine frühere und früheste Heimat. Und lauter Festtage waren in der tat die etlichen Wochen, die sie da von einem Familienhause zum andern ziehend ihrer jungen Liebe lebten, ehe dann Franz Bopp wieder allein nach London gieng.

Das war gegen Ende Oktober. Wir lassen ihn da bei seinen Mahâbhârata-Blättern im Hause der Ostindischen Kompagnie. Seine Briefe und die seiner Freunde sollen uns inzwischen erzählen was ihn noch sonst angeht.

Er war dort glücklich angekommen, wie er seiner Frau und Familie, auch an Humboldt geschrieben. Dieser tat die vorbereitenden Schritte und unterrichtete ihn brieflich, wie und wann er um die nötigen Mittel für seinen Aufenthalt dort einzukommen habe. Und wie diesem das Wohl und die Zufriedenheit des Freundes nahe gieng, sehen wir hier aus mehreren Briefen dieser und aus anderen andrer Zeit ²⁰.

Dann ist der Briefwechsel mit den Burnouf. — Bopp hatte auf den Wunsch Burnoufs, des Vaters, einige Mahâbhârata-Episoden angegeben, die der Sohn herausgeben könne, hatte sich auch bereit erklärt, den strebsamen Anfänger mit Erklärungen und Lesarten aus eigener Aufnahme zu unterstützen. Vater und Sohn hatten das dankbar angenommen, und Bopp als Urheber aller Frucht bezeichnet, welche aus solchem Wirken einst reifen möchte. Nur, schreibt Eugène Burnouf nach London — es ist, soweit wir die Briefe haben, der erste, welchen dieser selbst an Bopp richtet — nur könne er unter den angegebenen nicht wohl sogleich die ('akuntalâ-Episode übernehmen. Denn, wie er höre, beabsichtige Chézy deren Herausgabe und Uebersetzung. Und seinem Lehrer, der zwar im Vertrauen gesagt in dieser Hinsicht viel oder alles verspräche und wenig oder nichts ausführe, dürfe er nicht wohl vorgreifen. Aber um anderes bittet er, das hier Erwähnung verdient. —

Auf Veranlassung A. de Rémusat's hatten der jüngere Burnouf und Christian Lassen, welcher damals in Paris war, es übernommen, in die indischen Handschriften der Königs-Bibliothek einigermaßen wenigstens äußerliche Ordnung zu bringen. Dabei

A

waren sie auf ein kleines (siamesisches) Manuskript gestoßen, das seinem Titel nach in Pâli, dem buddhistischen (vielmehr südbuddhistischen) Idiom abgefast erschien. Ueber die Entzisserung desselben entstand eine Abhandlung, darin Lassen seinesteils die Vergleichung des Pâli mit dem Sanskrit und Prâkrit, nach der Grammatik des Vararuci gab, Burnouf andernteils das lithographische besorgte, die Darstellung der Alphabete und Schriftproben (nach einem Laloubère, der das zuerst versucht). Damit nun aber, wie Burnouf sagte, das neugeborne kein todtgebornes sei, sollte Bopp in seiner Liebe und seinem Eifer zu hilfe sein, nach einem vermutlich gleichen Manuskript auf der Bibliothek der As. Gesellschaft in London und einem Vokabular aus der Verlassenschaft eines Dr. Leyden im Hause der Kompagnie dort forschen und günstigen falls Facsimile, bezieh. Kopie davon besorgen. Wie sein Antwortschreiben zeigt, tat Bopp alles was er konnte, suchte und fand auch die ähnliche, aber dem äußern Anschein nach doch nicht gleiche Handschrift (des "Kamuva", wie es hieß), auch das fragliche Vokabular des Dr. Leyden, ein vergleichendes, und ein anderes besseres, das gedruckt worden (Seramp. 1810) und, wie er gehört, im Besitze des Herrn Langlès gewesen. Aus diesen Gründen ließ er auch nicht sogleich Facsimile und Abschrift ansertigen, und wie Burnouf dann schrieb, wollte dieser ihm auch nicht aufladen was er unter andern selbst einmal in London früher oder später besorgen könne 31. — Immerhin aber bleibt Bopps Name mit diesen ersten Anfängen der Pâliforschung dauernd verbunden.

Endlich ist eines Briefes hier zu erwähnen, den ihm ein Schüler nach London schrieb, Friedrich Rosen. — Wir haben einen Namen hier genannt, den von Sanskritkennern noch keiner nennt, ohne das Gefühl der Achtung und tiefer Wehmut. Doch wir wollen nicht vorgreifen. — Friedrich August Rosen, aus Hannover gebürtig und in Detmold heimisch, hatte zuerst in Leipzig studiert und dann unter Bopp in Berlin Sanskrit getrieben. Wie weit ers darin schon gebracht, geht aus dem Briefe hervor, zuerst, daß ihn Bopp seinem Freunde Humboldt warm empfohlen und ihm die Korrektur vom zweiten Heft seines Lehrgebäudes übertragen. Dann daraus was Rosen von seiner eignen Arbeit, einer Erstlingsarbeit

schreibt, dem Probestück "eines sanskritischen Wurzelbuches", womit er das andre Jahr promovieren wollte. Und drittens daraus was wir zuletzt in dem Briefe lesen, wie der Lehrling in Abwesenheit des Meisters mit dessen Zuhörern die Sanskritstudien gemeinsam fortsetzt, auch ein paar Neulinge unter seinen "unsichern Auspizien", wie er sagt, "die Küsten des indischen Wunderlandes" betreten läßt. — Es ist, als ob auch die Bescheidenheit des Lehrers auf seine Schüler übergegangen. Da vergienge keine Stunde, sagt Rosen, in der er nicht etwas fester sich eingeprägt oder klarer erkannt hätte. "Aber das gewisseste was ich in jeder lerne", heißts dazu, "ist die niederschlagende Wahrheit, daß ich noch sehr wenig weiß 42." — Dieser Brief, aus Berlin nach London geschrieben, ist der erste einer Reihe von Briefen, die nachmals den umgekehrten Weg giengen.

In demselben Schreiben wurde auch Bopp der Tod seines alten Freundes Eichhorn in Göttingen angezeigt; er war anfangs Dezember gestorben. Auch herzliche Grüße von Mitscherlich, Hegel und Zeune waren dem Schüler an seinen Lehrer aufgetragen. Wie ihm diese und andre Kollegen und Freunde in Berlin wohlwollend gesinnt waren, zeigt auch — worüber sich Bopp mit Humboldt zuvor beraten — deren mit der Regierung einmütige Bewilligung einer namhaften Unterstützung (sicher 300 Thlr.) für seinen Aufenthalt in London.

Mit April, zu Ostern, war Bopp in Berlin zurück. Da war das zweite Heft seiner Grammatik schon herausgegeben. — Auch sein Schüler Friedrich Rosen hatte mit seinem "Probestück" schon promoviert; er hatte, wie Humboldt erzählt, sein Examen sehr gut gemacht 33. — Für Bopp aber galts nun, das Lehrgebäude zu Ende führen, seine Textsammlung, um derentwillen er in London gewesen, weiter und sein begonnenes Sanskritglossar herausgeben. Und noch anderes bedeutendes, wovon auch die Humboldtbriefe sprechen, sollte ihn dieß Jahr beschäftigen.

Noch im selben Frühjahr gieng er mit seiner jungen Frau zu deren Eltern nach Hildesheim, und wie er dort im Hause des Ratsherrn bei seinen Schwiegereltern und Verwandten ein paar angenehme Wochen zugebracht, das hat Bopp nachher auch seiner Familie nach Mommenheim berichtet. Nur hierher, nach Mommen-

heim ist er im folgenden Herbst nicht gekommen, trotz des heißen Sommers und der angestrengten Arbeit — wegen "der guten Hoffnung häuslicher Freuden", wie der alte Bopp sich vertröstet.

Im folgenden Winter, bald nach Neujahr 1827, bekam unser Bopp sein erstes Kind, ein Mädchen, nach dessen Ankunft aber auch einige schwere bange Tage, darin der Gatte und Vater um das Leben seiner jungen Frau ängstlich zu zittern hatte. Sie giengen glücklich vorüber, und Mutter und Tochter blieben ihm erhalten. — "Gott sei Dank", schrieb dann sein Vater, "daß dieses nun glücklich überstanden", und "Dank dem gütigen Schöpfer für Ihre Genesung und dass Sie sich so bald wieder von Ihrer schweren Krankheit erholt haben", schrieb Therese Bopp an ihre "geliebte Schwester", die Gattin ihres Bruders. "Wir warteten schon so lang auf Brief in Mommenheim (dahin waren die Anzeigen geschrieben) und waren diesetwegen in großer Furcht. Doch diese große Gefahr, in der Sie schwebten, dachten wir nicht. Franz gelitten, da er jeden Augenblick fürchten musste, sein ganzes Glück, sein liebstes zu verlieren! O, ich darf ihn nicht denken diesen Gedanken"34. — Und doch lag er nahe, der Gedanke, denn um diese selbe Frist und unter gleichen Umständen hatte die Familie eine liebe Tochter und Schwester, ihre andere Luise, die Frau des Edelmann verloren. — So fällt auch einmal andres, gutes oder schlimmes, ins Gelehrtenleben, damit wir es auch sonst nicht vergessen, dass auch die Gelehrten Menschen sind.

Zweites Kapitel.

Akademische Abhandlungen. Streit und Widerstreit. (1827—1830.)

Im Jahre 1819 war zuerst Jacob Grimms Deutsche Grammatik erschienen. Das war ähnliches wie das Konjugationssystem und die Analytical Comparison, aber doch anderes und mehr als beides.

ļ

Denn in den beiden waren einige Häupter einer großen Sprachgemeinschaft in einigen Hauptzügen ihres Wandels verglichen und historisch zusammengestellt, während dort alle Glieder einer besondern Sprachfamilie in allen Zügen jenes Wandels verglichen und zu einer Geschichte ihrer Gesamtentwickelung aufgeführt waren.

So war Deutsche Grammatik noch nicht behandelt worden. Auch Franz Bopp konnte daraus lernen, konnte und mußte die Arbeit hoch schätzen, "wegen der rein historischen Behandlung und des unendlichen Fleißes im einzelnen bei einer durchgeführten Idee im ganzen", wie der ältere Schlegel an Wilhelm von Humboldt schrieb.

Aber ein anderes war doch auch wieder die andere Ausgabe vom Jahre 1822 an, auch für Bopp. Das war zuerst eine Geschichte der deutschen Laut- und dann der deutschen Wortbildung, davon der zweite Teil erst 1826 erschien, weil er "sehr langsam gedruckt" ward, wie Grimm schrieb 35. — War nun der da, was man ihm nachgesagt, wirklich wie einer, der in seinem Hause "zuweilen über die Bodentreppe läuft, um durch die Luken zwischen die Nachbarsdächer zu schauen", der "jedoch immer gern wieder hinabsteigt und unten wohnt, wo geringere Aussicht ist?" Und wenn, musste er da nicht auch gelegentlich wohl in die Nachbarhäuser haben hineinblicken können, sogar in entlegenere Werkstätten, sogar in die der indischen Grammatiker? Weil er doch Werkzeug von daher auch für sich brauchbar ersehen und Kunstformen für passend, sie im eignen Hause anzubringen? Wer aber diese anders nach ihrem eigentümlichen Wert und Gebrauch kannte, der durfte auch wohl nachsehen, ob deren Gebrauch und Anwendung im Deutschen zu fug und recht geschehen, ob sie überall passend und wo passend überall geschehen. Das tat Bopp mit zwei Artikeln im ersten Bande der "Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik", 1827.

"Wer sind denn die mir ganz unbekannten Berliner Jahrbücher?" fragt Humboldt am Rande eines Briefes, darin er eingangs seine große Freude darüber ausspricht, seinen lieben Freund "mit einer Arbeit über Grimm beschäftigt" zu wissen. Und einige Monate später, da er den ihm vorgelegten Aufsatz zurück schickt, lautet wie folgt seine Erklärung. "Es ist unstreitig das wichtigste, was Sie bis jetzt über Sprachvergleichung geschrieben haben, und was man überhaupt über dieselbe zu untersuchen vermag." Dazu gibt er, ohne sich "genug Kenntnis des Sanskrits noch der germanischen Sprachen" zuzutrauen, seine Einwendungen, Zweifel und Bedenken zu erkennen — ein Aufsatz zum "Aufsatz" 36.

Die Hauptfrage, um dieß nur kurz hervorzukehren, betraf das Verhalten von Laut zu Ablaut im Deutschen, jenen Vokalwechsel, der mit entschiedenem Flexionswirken auf die Grundbildung der Sprache hinabführt. Jacob Grimm hatte diesen dem Guna der indischen Grammatiker gleich erachtet, mit gleichem Wesen und Walten im Formenschaffen. — Dem muß Bopp widersprechen, weil Guna, wie er besonders aus der Konjugation (einer ersten oder zweiten Hauptkonjugation) dartut, nicht Vokaltausch oder Wechsel sondern Vokalsteigerung ist, eine "Diphthongierung", wie er sagt, durch das Schwergewicht der Endungen sichtlich bewirkt - etwa, mögen wir sagen, wie der eine Wagebalken niedersinkt, wenn das Gewicht am andern Erleichterung erfährt, und umgekehrt. Also, erklärt er, ist Guna eine durchaus "euphonische" Erscheinung, Ablaut dagegen, obzwar in einigen Fällen von gleich kommendem Erfolg, ob sogar wohl von ursprünglich gleicher Entstehung, ein wesentlich anderes und auch wirksam ein anderes, als von offenbar "grammatischer" Bedeutung. Und dann muß er dem Verfasser der deutschen Grammatik auch darin widersprechen, daß der Ablaut, welchen er mit recht "die Seele der deutschen starken Konjugation" genannt, in die früheste Bildungsperiode unsrer Sprache reiche, während er vielmehr in die Periode gehöre, "wo die Beugungsendungen schon anfangen, Herrschaft über den nicht mehr in seiner ganzen Bedeutung aufgefassten Wurzelvokal zu gewinnen".

So wie zuletzt versteht Wilhelm von Humboldt die Ansicht Bopps, an dessen Sätze er mit scharfer Dialektik herangeht. Darin habe Grimm offenbar unrecht, Ablaut und Guna "immer in eine Klasse zu stellen", und rühre das wohl von mangelhafter Kenntnis des Indischen her. Aber, fragt Humboldt erstlich, "ist das indische Guna wirklich der (von Ihnen) angegebenen Ursache zuzuschreiben?"

und zweitens, "ist nicht, wenn dieß auch der fall wäre, der deutsche Ablaut von demselben wesentlich (d. h. ursächlich) verschieden?" Der Erweis, den Bopp für seine Erklärung bringt, scheint nicht hinreichend. Humboldt ist gewohnt, aus allem und jedem besondern der Erscheinung das allgemeine der Begründung zu begreifen. "Muß eine Erklärung des Guna", fragt er, "nicht auf alle Fälle passen, wo es eintritt?" Also bei der ganzen Konjugation (der zweiten und ersten), der ganzen Deklination, bei der Stammformenbildung, überall, auch wo immer "der Strom der Analogie" die Erscheinung zu wege bringt?. — "Absichtlich grammatisch — heißts bezüglich des Ablauts — ist gewiß kein Vokalwechsel". Der rühre, dünkt ihn, "immer entweder von der Natur der Buchstaben (Laute) und ihrem Einflus auf andere oder vom Accent her". Warum auch noch "entweder — oder?" Es ist hier nicht wohl zuerst, aber zuerst voll bedeutsam die Erkenntnis, das Accent in die Wagschale des Lautwandels fällt. "Aus einem wirklichen grammatischen Instinkt", sagt Humboldt, "formten die germanischen Nationen das Präteritum anders als das Präsens. Sie gaben ihm bald durch Einsilbigkeit, bald durch den Accent mehr Nachdruck."

Genug. Wir können hier nicht das ganze der Humboldtschen Briefe und Einwürfe vorgebracht haben, wir können und dürfen noch weniger aus Grimm und der Bopp'schen Kritik hier des weitern anführen. Wer immer über Guna, Ablaut und Umlaut weiter geforscht oder noch forschen mag, der mußte und muß auch ferner auf diesen Grundlagen fußen.

Nur das eine noch mag hier in kurzem angesagt sein, wie wir wohl wissen, woran die Schwierigkeit recht eigentlich lag, welche Humboldt und Bopp im fernern Gegeneinanderhalten ihrer Meinungen über starke und schwache Konjugationsformen, über Guna und Ablaut im Germanischen und Indischen fanden, daran nämlich, daß sie nach hergebrachter Weise verbale Wurzel- und nicht Stammformen, nicht Nominalformen zum Ausgang nahmen. — Uebrigens hat der eine in seiner Kritik wie der andere in seinen Briefen mit höchster Anerkennung von der großen Leistung des Freundes und Mitarbeiters auf deutschem Sprachgebiet gesprochen. Auch

da wo er seinen Widerspruch einlegt, mit recht einlegt, ist Bopp voller Achtung und Anerkennung. — Und Grimm anderseits ist voller Dank "für die ausführliche und reichhaltige Beurteilung". Er schreibt: "es liegt schon Lohn und Lob genug für mich in der bloßen Tatsache, dass ein Orientalist eine deutsche Sprachlehre rezensierbar sindet und dass es mir gelungen ist, unsere Muttersprache wenigstens in gute Gesellschaft zu sühren, wenn sie sich auch bescheiden in der Ecke hält. Ihre Zustimmung ersreut mich so sehr als mich Ihre Einwürse belehren und ich brauche kaum hinzuzusetzen, in manchen Punkten überzeugen". . Er weiß es ja, Bopp hat vor ihm voraus, was er nicht mehr einholen, weshalb er nur "nachhinken" zu können glaubt, lieber "auf treu und glauben nehmen" will, was jener mit voller Hand bietet. "Mit Ihnen zu streiten wird schwer fallen, da ich mich Ihrer Hauptwasse, der Kenntnis des Sanskrits, nicht bedienen kann 37.

Es ist das erste mal, dass wir die drei sich begegnen sehen, den "Universalist", den Germanist und den Orientalist. Ihr Begegnen ist in solchem, was das ist und woher es kommt, dass man ehedem, gotisch, "fara, fôr, farans" oder "giba, gâb (gebum), gibans" gesagt, wie wir noch heute "fahre, fuhr, (ge)fahren" sagen. Und wenn sie nicht mehr getan, als solchem und dem gleichen aus dem grunde nachgeforscht, wir müßten sie schon darum die Begründer unsrer Sprachwissenschaft nennen:

Das war freilich ein guter Vorsprung, die Kenntnis des Sanskrit. Das wußte, auch wer wie Jacob Grimm in den Anfängen stehen geblieben. Das wußten auch die Schüler Franz Bopps, wie sie kamen und nicht abließen zum Unterricht des verehrten Meisters zu kommen.

Schon im April des Jahres war aus seiner Schule das erste Werk hervorgegangen, Friedrich Rosens Wurzelsammlung. Dankbar hatte der Schüler erklärt, sein Werk auf Bopps Ermunterung begonnen und mit dessen ständiger Beratung und Belehrung ausgeführt zu haben. Er hatte es Wilhelm von Humboldt gewidmet, seinem "edlen Gönner", auf Bopps Empfehlung. Und schon im nächsten Monat finden wir den jungen Sanskritforscher als Pro-

fessor der Universität in London und mit nicht geringerem als mit dem ältesten und heiligsten der altindischen Literatur beschäftigt, mit den Handschriften des Rigveda, daraus er "bemerkenswertes" zur Grammatik an seinen Lehrer nach Berlin schickt.

Nach noch einem halben Jahr hatte dieser das dritte Heft und damit zuerst das ganze seines "Lehrgebäudes" fertig gestellt um es jenem selben "Freunde und Gönner", Wilhelm von Humboldt zuzueignen. Inzwischen beschäftigten ihn seine Texte und sein Wörterbuch. Inzwischen beschäftigte ihn ein anderes, das nicht unmittelbar Unterricht und Lehre, aber das Leben angieng.

Eine harte Zeit hatte Bopp in den ersten Monaten dieses Jahres durchgemacht. Er hatte eine Schwester verloren, wissen wir, hatte um das Leben vom Weib und Kind gezittert. Er hatte dazu erfahren, dass nicht wie der einzelne auch der Familienvater sich einschränken, und sogar nötiges sich versagen könne. Da fand er sein Auskommen schwer; denn im vergleich zu andern, um hier gar nicht an Freund Hegel, sondern nur an Boeckh oder Buttmann zu denken, war es wenig, sogar sehr wenig, was ihm seine Vorlesungen zum Gehalte eintrugen. Die privaten natürlich, denn die öffentlichen, die über allgemeine Sprachengeschichte, welche er in den ersten Jahren abwechselnd hielt, waren verhältnismäßig zahlreich besucht.

Dem gegenüber schienen anderswo sich ihm andere bessere Aussichten zu eröffnen. Noch war ihm München unverschlossen. Auch in London war eine Stelle frei geworden, und die den Schüler angestellt, durfte er sich sagen, würden auch den Lehrer anstellen, und in England zahlte man mit Pfunden. So ward der Gedanke, Berlin zu verlassen, doch näher gelegt, wenn auch ihm selbst nicht leicht zu denken und schwer, ja wohl schmerzlich einem Humboldt, welchen Bopp wegen seiner Lage zuerst ins Vertrauen gezogen.

"Allein an Weggehen müssen Sie nicht denken", antwortet ihm jener. "Dieß könnte man unmöglich zugeben." Er wolle einmal mündlich mit ihm darüber recht ausführlich reden. Dann nach einigen Wochen — er hatte schon die ersten Schritte getan und die Sache, wie er sagt, "keinen Augenblick aus den Augen verloren" — schreibt er ihm wieder. "Die Besorgnis, einen Mann

wie Sie zu verlieren, wird, wie ich mir gewiß schmeichle, bewirken, daß man wenigstens das mögliche für Sie versuchen wird." Er begreife, daß, wenn sich die Aussicht auf Verbesserung da zu sehr verzögere, Bopp werde Schritte tun müssen und tun. Und wieder nach einigen Wochen: es sei ihm lieb zu hören, daß sein Vorgehen gewirkt habe; er habe eben, wie er hoffe, auch einen übrigen Teil der Schwierigkeit gehoben.

Man wird zugeben, Humboldts "wahrhafte Freundschaft und Hochachtung" äußerte sich nicht nur in Worten. Ein Brief aus Mommenheim zeigt, dass Bopp eine jährliche Zulage von dreihundert Thalern erhalten. "Gibt Gott lange und gute Gesundheit", schreibt der Vater, "so läst sich hiermit gut haus halten." So mochte auch der Sohn meinen und an Weggehen kaum noch einmal ernstlich denken.

Ein paar Jahre zuvor hatte die bekannte Helmine (von Chézy) wieder einmal an Bopp geschrieben und unter manchem andern auch von einer Unterredung Hammers (von Purgstall) mit dem Könige von Bayern erzählt. Hammer habe mit dem König nach seiner Weise frisch von der Leber weg gesprochen, Othmar Frank einen Charlatan geheißen und dem Könige gesagt, er hätte Bopp "unter keiner Bedingung aus den Händen lassen sollen. Sie wären herrlich und echt, und Bayern verlöre durch Ihre Entfernung in dieser Hinsicht unersetzlich" ²⁸. — Nun wohl, wenn Bayern wirklich verloren, so hatte Preußen gewonnen und damit nach allem wohl auch Deutschland und die Wissenschaft.

"Die Zueignung Ihrer Grammatik wird mir gleich ehrenvoll und angenehm sein", schrieb Humboldt in einem jener Briefe an Bopp. Es ist meiner innigsten Ueberzeugung nach ein vortreffliches Werk, nicht bloß als Grammatik dieser besondern Sprache, sondern als Muster der Behandlung einer Sprache überhaupt. Ich kenne keine Grammatik, welche so wie die Ihrige jeden Teil des Sprachbaus einen durch den andern erklärt, und daher so unablässig auf die Darstellung des Gesamtorganismus hinarbeitet 39".

Am 20. November unterschrieb Franz Bopp die Vorrede seines Buches. Sie sprach gleich anfangsseine Ueberzeugung aus, "daß, nach

dem was besonders von Wilkins und Forster verdienstliches geleistet worden, eine weitere Förderung des Gegenstandes nicht etwa von einer ausgedehnteren Benutzung der eingebornen Grammatiker ausgehen könne, sondern nur von einer unabhängigen Kritik der Sprache selbst, welche den Weg auszumitteln strebt, auf welchem diese zu ihren Bildungen gelangt ist, oder die Gesetze zu bestimmen, nach welchen dieselben sich entwickelt haben."

Freilich wohl, andre mochten andre Ueberzeugung hegen, auch andre als sie zuvor Humoldt ausgesprochen. Schon bald nach der ersten Aufrichtung des Lehrgebäudes rüsteten sich die Bonner Sanskritgelehrten, Christian Lassen namentlich, als Vorkämpfer, eine Lanze einzulegen für die kurz beiseite gesetzten altindischen Grammatiker und gegen den kühnen Baumeister, der ohne die Bauberechtigung zu werke gegangen, welche einzig die Vollherrschaft oder der Vollbesitz des "Stoffes" für die grammatische Darstellung gewähre, d. i. "der ganzen Masse von Erscheinungen, die lebendig oder literarisch in einer Sprache vorhanden sind".

Nicht doch so bald erschien der Gegner auf dem Kampfplatz, und wir haben noch Zeit, dem Kampfe näher zu treten. — Bopp konnte unterdessen noch einige Episoden fertig stellen — er legt deren eine, Text und Uebersetzung, schon nach wenigen Tagen Freund Humboldt vor — konnte sein Wörterbuch fertig stellen, konnte auch die Grammatik schon teilweise in mehr hoffähiges Gewand kleiden. Er konnte unterdessen auf einem größeren umfänglicheren Gebiete der Grammatik weiter forschen und zurecht stellen.

Das ist das Gebiet, auf dem wir ihn zuletzt als Kritiker der Grimmschen Grammatik gesehen. Das ist, wo er bei einzelnem gezeigt, "daß man auf historischem Wege so gut wie auf philosophischem zu wahren commentis (zu Erdichtungen) in der Sprache kommen kann". Humboldt hatte so gesagt, und eigentlich nichts neues, wie er gesagt. Unser Kritiker sollte das gelegentlich an sich selbst erfahren, wenn er einmal die Grenze des sicher gewußten überschritt und Vermutung für Geschichte ausgab. Aber in solchem und ähnlichem auch, triumphierte, wie jenem schien, die Bopp'sche Methode. — Wir müssen auf früher verlassenes hier zurück kommen.

In drei akademischen Abhandlungen der Jahre 1820/24 hatte Wilhelm von Humboldt seine grundlegenden Anschauungen über Erforschung, über Wesen und Entwickelung der Sprache dargelegt 41. — "Das vergleichende Sprachstudium, hatte er in der ersten gesagt, muß zu einem eignen, seinen Nutzen und Zweck in sich selbst tragenden Studium" gemacht werden. Der Teil fordere das ganze. Denn das ganze ist ein organischer Bau, dessen erste, aber vollständige Bildung keinerlei Veränderung als durch ihre innere und feinere Ausbildung erfährt. Jene, die Organisation, hat ihren Ursprung in Naturnotwendigkeit, "gehört zur Physiologie des intellectuellen Menschen", diese, "die Ausbildung zur Reihe der geschichtlichen Entwickelungen". Und vergleichende Forschung, die in beiden die Verschiedenheit menschlichen Sprachbaus zu erkennen strebt, hat fortgesetzt dem gleichen in allen Sprachen, unterschiedlichem in einer Sprache nachzugehen, dort in die Breite gerichtet, hier in die Tiefe dringend.

"Die Aufgabe des Geschichtsschreibers", erklärt Humboldts zweite Abhandlung, "ist die Darstellung des geschehenen". Geschehenes aber.. doch wir können hier auch die ersten Grundzüge nicht aufführen, sondern nur ansagen, wie nach diesen erkannt wird. Wahre Wirklichkeit ist Notwendigkeit und folgt deren Gesetzen, den "Ideen". Und darum ist nun das Geschäft eines Geschichtsschreibers, ähnlich einigermaßen dem des Künstlers, in allen Teilen die Darstellung sich auswirkender, in der Erscheinung sich offenbarender Ideen — als welche "jede menschliche Individualität", als deren eigentümliche Form in "Erzeugung und Mitteilung" jede "bedeutende" Sprache erscheint. Auch der Sprachforscher ist Geschichtsforscher.

"Ueber das Entstehen der grammatischen Form und ihren Einfluß auf die Ideenentwickelung" handelt endlich die dritte Abhandlung Humboldts. — "Was in einer Sprache ein grammatisches Verhältnis charakteristisch bezeichnet ist für sie grammatische Form." Stufenmäßigen Fortschritts, so wird dargetan, ist solche Bezeichnung innerhalb der Sprachen vom bloßen "Hinzudenken" und dessen Erleichterung durch Wortstellung, Redensarten, bis zur begrifflich oder wesentlich wahren Form durch "Modifikation der Sachen bezeichnenden Wörter". Das geeinte Wort, und dessen

vorwaltende Herrschaft "über die ihm beigegebenen Nebenlaute" läßt diese ihrer eigenen (stofflichen) Bedeutung verlustig gehen und sich im Gebrauch abschleifen, daß sie aus ursprünglicher Anfügung nur als Beugung gelten bleiben, worin (abgesehen von "rein grammatischen Wörtern") wahre Form sich erweist. — "Einheit des Wortes wird durch den Accent gebildet"; der Accent "ist an sich geistiger Natur" (mehr als die betonten Laute selbst), und die Prägung der Wörter "durch Einheit zu grammatischen Formen" ist der energische Akt "einer starken, nach formaler Abgrenzung strebenden Denkkraft". Und in Rückwirkung der Sprache auf den Geist ist wahre Form formale Verstandes- oder Geistesbildung hervorbringend.

Sie geben noch wohl einigen Bedenken Raum, diese Humboldt'schen Sätze oder Abhandlungen. Doch nicht einer Kritik wegen sind sie hier angeführt.

Im Jahre darnach wurde Franz Bopp Akademiker, und seine Vorträge als solcher sind wie unmittelbar an jene des ihm befreundeten universalen Geistes sich anschließend.

Seine akademischen Vorträge eröffnete Franz Bopp im April 1823, und eine erste Reihe hat, wie schon erwähnt, den Gesamtnamen: "Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen". Im Eingang des ersten wird an einigen besonderen Eigenheiten das verwandtschaftliche Uebereinkommen der betreffenden Sprachen aufgewiesen und darnach die Aufgabe bestimmt. Es soll "die vergleichende Zergliederung grammatischer Formen nicht nur das nähere oder entferntere Verhältnis der genannten Sprachen zu dem Sanskrit entwickeln, sondern auch zeigen, in wiefern mehrere unter ihnen neben der allgemeinen Verwandtschaft noch durch ein näheres mehr spezielles Band an einander geknüpft werden". - Ausdrücklich wird dabei an einen Satz Humboldts aus der ersten jener drei Abhandlungen erinnert. Die Wörter, so wird gesagt, sind es, die von Nation zu Nation überwandern; den grammatischen Formen wird dieß schwerer, da sie "von feinerer, intellektueller Natur, mehr in dem Verstande ihren Sitz haben, als materiell und sich selbst erklärend an den Lauten haften" 42.

Wir wollen hier übrigens im einzelnen nicht nachsehen, wie diese erste akademische Abhandlung ihrem besondern Titel — "von den Wurzeln und Pronominen erster und zweiter Person" — gerecht geworden, und nicht wie je dem ihren die andern. Nur was den Forscher selbst angeht soll uns hier angehen und im besondern die Art und der Standpunkt seiner Forschung.

Da ist zuerst seine Wurzeltheorie und seine Entgegenstellung von sanskritischen und semitischen Sprachwurzeln. Unser Einverständnis dürfte hier vor allem fehlen. — Sind denn das überall Wurzeln, was nach Abzug alles grammatisch nebenbedeutenden übrig bleibt? und sind dann auch Wurzeln, was in semitischen Sprachen so erhalten und genannt wird? und können diese Reste hier, in der tat Wortformen, wie gleichstusig entgegen gestellt werden jenen Abstraktionen der indischen Grammatiker? — Ist es wahr, dass dort notwendig Zwei- oder Mehrsilbigkeit bedingt wird, oder was auch dieser zu grunde liegt, so viel weniger sprechbar, weniger wirklich erscheint, als was auf dem andern Gebiete überall als einsilbige Wurzel herauskommt? Und was sind endlich jene auf beiden Gebieten überein stimmenden Wurzelwerte, lautlich und bedeutsam übereinstimmende, die sogar am tage liegen, sich aufdringen, davon auch der Gegner aller Vergleichung hier, auch Bopp hier nicht absehen kann, indem er daneben hebräisches anführt? Auch Bopp kann sich diesen oder ähnlichen Fragen nicht entziehen. Er steht in seiner Wurzelanschauung aber auf einem hergebrachten Standpunkt, hält, wie schon bemerkt, vor allem fest an dem früher der verbalen Formen; er will semitisches und sanskritisches von der Wurzel auf streng geschieden haben. — Er hat auch recht, wenn nicht theoretisch, so doch praktisch. Praktisch — und daran hat Bopp sein lebelang sest gehalten — ist solche Scheidung vorteilhaft. Und weil es sich bei dem allem wohl um ein jenseits des historischen handelt, so ist mit seiner Anschauung im weiteren auch kein Nachteil zu fürchten.

So will auch Bopp nicht versuchen, "den Benennungsgrund der Pronomina aufzudecken". Wir sollen uns mit ihm begnügen, ihre älteste letzterreichbare Form gefunden und ihre Wurzelteile erkannt zu haben. Und von da ab kann er uns zeigen, was sie

Vor allem wird erklärt, dass die Wurzelsormen hier nicht, wie man früher annahm und auch die indischen Grammatiker annahmen, verbale sind, "woraus Verba und andere Redeteile entstehen". Weiter erfahren wir, dass die Pronomina "wohl treuer als andre Wörter die ältesten Formen der Sprache aufbewahren" und darum "die meisten und auffallendsten Uebereinstimmungen darbieten", dass sie auch im Semitischen "auf einen Urzustand der Sprache" hinweisen, in welchem sich "das Gesetz" der radikalen Dreikonsonanz oder der Zweisilbigkeit der Wurzeln noch nicht ausgebildet hatte, dass sie wenigstens "sich diesem Gesetze nicht unterworsen".

Bopp hatte da seinen akademischen Zuhörern sehr viel neues, im wesentlichen lauter neues zu erzählen. Und das von Dingen, die jedem, wie er glauben mochte, von der Schulbank her bekannt waren. Aber wer hatte da zuvor von einer Geschichte solcher Pronomina, eines Wörtchens "ich", wie er sie nun in ihren Hauptzügen erzählt bekam, auch schon gehört? wer von einem und demselben in verschiedenen Formen und in verschiedenen Sprachen? wer auch nur gedacht, dass die sprachverwandten alten Inder einmal aham gesagt, was mit ego, ik, ich eines ist? Jetzt hörte man solches von jenem und von andern Pronominen. Und der das vortrug, verstand klar und bestimmt und überzeugend vorzutragen; die alte Liebe zum Mathematischen war noch in seiner Darstellungsweise.

Gewiss hatte Bopp später manches einzelne wohl anders und richtiger zu erklären. Aber, wie da noch, mit einem Valckenaer, einem Lennep und Scheidius und ihren Wurzelgrabungen hatte er sich nicht mehr auseinander zu setzen.

Eine zweite Abhandlung "über das Reflexiv", hat Bopp im März 1824 gelesen. Er hätte ihr ebensowohl den besondern Titel "über das Pronomen dritter Person" geben können. Denn sie handelt von einer pronominalen Wurzel- oder solchen Stammform (sva), welche die jüngern Schwestern des Sanskrit im ganzen treuer als die ältere gehütet haben. Letztere hat aus diesem Stamme nur ein Adjektivpronomen, ein s. g. Possessivum, und ein Wort, das "sich" bedeutet, unveränderlich in Zahl und Geschlecht. Da-

gegen hat das Griechisch in seinen Dialekten, haben auch Litauisch und Altslawisch noch mehrere Formen des alten Personalpronomens aufbewahrt. — Auch hier, da wir in einzelnes doch nicht eingehen, ist noch einiges "Tasten" bei allem sichern und festen, darf man sagen, noch einiges versuchsweise Auftreten. Aber da warnt unser Führer wohl selbst, und seine Sprache ist überall Zuversicht erweckend.

Wir kommen zur dritten Abhandlung, "über das Demonstrativum und den Ursprung der Kasuszeichen", aus dem April 1825 und aus dem Mai und Dezember 1826; denn sie wurde in drei Abteilungen gelesen. — Da berichtet Bopp vom Stamme eines Pronomens (ta), der im altindischen die Bedeutungen "er, dieser und jener" hat, im griechischen als sogenannter Artikel und ähnlich, als Demonstrativum im gotischen und litauischen auftritt. Seine singulare Nominativform, männlich und weiblich, erscheint altindisch (zu sa, sa) erweicht, und die gleiche Erscheinung zeigen in ihren entsprechenden Formen die verwandten Sprachen. Und ein anderes noch, was sich so ebenfalls als uralte gemeinsame Stammeseigentümlichkeit erweist, ist trotz aller Analogie das Fehlen des Nominativzeichens (s) in jenen Formen, altindisch, mit Ausnahme einiger besondern Stellungen der Wortform, aber auch griechisch, aber auch germanisch und litauisch. — Was ist der Grund dieser gemeinsamen Eigentümlichkeit? Bopp sagt, es sei kein anderer als "dass in dem Nominativzeichen (s) der wurzelhafte Konsonant des hier behandelten Pronomens sich kund gibt". Mit andern Worten. "Das schließende s sanskritischer, griechischer, lateinischer, gotischer und litauischer Nominative ist nichts anderes als ein personisizierendes lebensreiches Element, gleichsam ein nachgesetzter Artikel, und daher erklärt sich seine Scheu, sich mit dem Artikel selbst zu verbinden, in Sprachen, wo dieser seinen Nominativ vor den obliquen Kasus schon durch den Stamm auszeichnet." Dem gegenüber hat das Neutrum, "das weniger persönliche, weniger subjektive" Charakterzeichen, gar keines oder das des Objektskasus, des Accusativs, d. i. der Stammkonsonant, welcher in andern (obliquen) Kasus dem Nominativ- oder Subjektscharakter (s) gegenüber steht, nämlich t in jenem, m in einem andern Demonstrativpronomen. Ersteres ist in der Pronominaldeklination (skr. ta-t, ahd. da-z, altnord. tha-t; lat. i-d, illu-d u. a.), letzteres (m, griech. ν) in der nominalen und wo deren Analogie herrscht (skr. punya-m, lat. bonu-m, gr. ἀγαθό-ν) gebräuchlich.

Auch die andern Kasuszeichen versucht Bopp in ihrem Ursprung aus Pronominalstämmen (Präpositionsformen) aufzuhellen. — Das Gebiet ist ein dunkles, und mit dem Verluste der ursprünglichen Bedeutung ist auch die ursprüngliche Form dieser Endungen überall mehr oder minder abgeschliffen und verändert worden. Weniger als dort, beim Subjekts- und Objektskasus, mag darum hier die versuchte Erklärung als glückliche für sicher oder nur wahrscheinlich gelten. Nur auf offenbar richtiger Fährte erscheint der Forscher und seine Forschung überall geistvoll. Da ist denn auch sein Suchen oder Irren, sein am Wege finden sogar anziehend und belehrend.

So kommen wir wieder zum Jahr 1827, darin nach Rosens Wurzelwörterbuch zuerst Ph. Buttmanns "Ausführliche Griechische Grammatik" und Franz Bopps "Ausführliches Lehrgebäude der Sanskrita-Sprache" fertig geworden. Bopp schrieb damals an Schlegel: "Da mir der junge Burnouf angezeigt hat, daß er eine französische Uebersetzung (der Sanskritgrammatik) heraus geben wolle, so muß ich eilen, dieser mir unwillkommenen Ehre durch eine lateinische Ausgabe zuvor zu kommen." Sie solle nächsten Sommer schon gedruckt werden. Auch seine Nalusausgabe, höre er, sei vergriffen, und müsse er, wenn dieß so sei, zu einer neuen schreiten ⁴³. — Bopp war eifrig tätig, aber auch andere waren rührig, auch seine Schüler, und noch andere, die da und dort nun sich emsig zu regen begannen.

Friedrich Rosen, wissen wir, war in London mit dem ersten und ältesten, dem Rigveda beschäftigt. Ein anderer, Dr. Tullberg hatte ebenda auf Rosens Vorschlag den Samaveda zu bearbeiten begonnen. Und ein dritter, von Bohlen, der als kranker Mann nach England gekommen, schrieb an seinem "Alten Indien mit besonderer Rücksicht auf Aegypten", einem historischen Versuch. Der aber nahm auch bald an einem andern teil, das eben

jetzt erst zu seiner Bedeutung und Geltung kam – das heilige Schrifttum des Zarathustra oder Zoroaster, der Zend-Avesta, dessen Sprache man später "altbaktrisch", im gewöhnlichen immer Zend geheißen.

Davon hatte man bekanntlich schon anfangs der vorigen sechsziger Jahre Kunde erhalten, durch Anquetil Duperron, der sie aus dem Orient mitgebracht. Aber seiner Kunde — denn sie war danach — fehlte der Glaube. Namentlich wollte der Engländer Sir William Jones eine Zendsprache und Literatur nach Anquetils Vorstellung nicht anerkennen, und andre, Engländer und Deutsche teilten seinen Unglauben. Erst nachdem die Kenntnis des Sanskrit weiter gediehen, nachdem endlich Rask, ein dänischer Sprachgelehrter "über das Alter und die Echtheit der Zendsprache", 1826, entscheidend gesprochen, und dann alsbald der junge Burnouf und der deutsche Orientalist Justus Olshausen zu Wissen und Erkennen vorgiengen, da kam auch das Zend, die nächstjüngere Sanskritschwester zu Ehren und gebührendem Ansehen.

Am Zend und seiner sprachlichen Bedeutung für die historische Grammatik war aber keiner mehr und keiner eifriger beteiligt als Franz Bopp. Und wenn er noch fürchtete, der jüngere Burnouf möchte ihm zuvorkommen, so war es bald weniger für Sanskritals für Zend-Grammatik. — Er war im Herbst auf einige Wochen nach Paris gegangen, hatte sich vom Stande der Zendstudien unterrichtet und sah nun mit nicht geringem Verlangen den Textund Erklärungsausgaben entgegen, welche Burnoufs Briefe ihm in Aussicht stellten; mit kaum geringerem auch Humboldt.

Der hatte im Jahr zuvor an Abel-Rémusat ein längeres Schreiben gerichtet "über die Natur der grammatischen Formen im allgemeinen und über den Geist der chinesischen Sprache im besonderen", und der Empfänger hatte das Schreiben, diese Abhandlung mit einigen eignen Bemerkungen an die Oeffentlichkeit gebracht. Sie war dadurch bekannt und berühmt geworden, diese "Lettre à M. Abel-Rémusat"; man hat sie "epochemachend" genannt, hat darin wohl mehr Klarheit finden wollen als in manchem andern Humboldts, das er deutsch geschrieben. Wie man auch anders, im Punkte der Klarheit namentlich auch anders meinen kann, das dürfen wir hier nicht weiter verfolgen.

Auch noch 1827 erschien Humboldts akademische Abhandlung "über den Dualis", eine geistvolle Monographie und voll fruchtbarer Ideen, der es auch im wesentlichen nicht abbruch tat, daß die Vedasprache später bekannt geworden.

Um deren Bekanntschaft bemühten sich, wie gesagt, Schüler Bopps in den Handschriftensammlungen der Ostindischen Gesellschaft, während andere unter seinen Augen oder zu seinen Füßen für ihre Mitarbeiterschaft sich anschickten oder ausrüsteten. So ward noch im selben Jahre die Ausgabe eines lyrischen Gedichts vollendet, Ghataparkaram, nach dem Namen des Dichters, zu deutsch "das zerbrochene Gefäß" genannt. Dursch hieß der Herausgeber. Und so die andern, die Benary, Agathon und Ferdinand, die Pott, Robert Lenz, Stenzler — Namen, die in bälde Taten bedeuten.

Diese waren damals in der Schule Bopps. Andere, wie bemerkt, waren außerhalb und waren oder taten wie Mitarbeiter. So namentlich in der allgemeinen und vergleichenden Sprachforschung, da die Frage nach der einen Ursprache wieder aufkam. "Ich will nur einen nennen, Schmitthenner, ein rechter Pfuscher" — sagt Jacob Grimm in einem Briefe an Bopp, einem schon angeführten, und dazu, es werde einem auch die Lust gedämpft durch (solche) schreibfertige Mitarbeiter⁴⁴. Bei Bopp war das weniger schlimm, denn bei ihm gehörte Sanskrit dazu oder anderes fremdsprachliches. Der damals, auch 1827, "über die Verwandtschaft des persischen, germanischen, und griechisch-lateinischen Sprachstamms" schrieb, Joh. Alb. Bernh. Dorn, hat sich nachher als tüchtiger Arbeiter auf eranischem Gebiete erwiesen. Doch genug hiervon.

Auch Chézy hatte sich in diesem Jahre wieder etwas aufgerafft. Er sandte Bopp mit Gelegenheit die lithographierte Textausgabe seiner kleinen Râmâyana-Episode, Yajnadatta-Badha, auch eine kleine Abhandlung über den epischen Vers oder die Theorie des Cloka, beides aus 1827. Dazu hoffte er seinem Kranksein, seiner traurigen "Mattigkeit" noch immer so viel abzugewinnen, um endlich die beabsichtigte Cakuntalà-Ausgabe ans Licht zu bringen. Bopp sollte ihm dazu seine entsprechende M. Bhàrata-Episode zukommen lassen. "Bitten Sie Brahma, lieber Bopp", heißts übersetzt am Schlusse seines Briefes, "daß er mich am Leben erhalte,

meinen Freunden und besonders Ihnen, die Sie mir zu den geschätztesten und geliebtesten gehören" 45.

Und dann wars endlich im selben Jahre, dass Friedrich Rückert mit Franz Bopp in Verbindung trat. Der war vom Arabischen, daraus er im Jahr zuvor die Makamen des Hariri deutsch bearbeitet, zum Persischen gekommen, zu einem Diwan des Chakani, und wartete, wie er schrieb, nur auf die fertige Sanskritgrammatik, um wieder zum Indischen überzugehen, sich dem andern, wie er sagt, auf dessen "eigenstem Felde" zu zeigen, "auf dessen äußerste Grenze er auch durch seine Hilfe den Fuß gesetzt". Mit dem Nala nämlich, wie wir lesen. Dem Dichter und sprachgewandten Uebersetzer sollte Bopp seine orientalischen Kenntnisse an den Mann bringen helfen. Dafür versprach er ihm, "fernerhin sein guter Sanskritschüler zu bleiben", auch alsbald an seiner Hand "mit Ardschuna in Indras Himmel zu reisen" u. and. desgleichen. Längere Zeit dann ist er wegen einer Rezension seines "unglücklichen" Hariri ungehalten, die er irrtümlich dem Bopp zugeschrieben. Rosen hatte sie verbrochen, den Rückert dagegen an seinem Wurzelwörterbuch straft. Davon betrifft einiges auch Bopps Grammatik, vor deren "philsosophischem Geist, bündiger, klarer Darstellung und gedrängter Vollständigkeit" er übrigens allen Respekt hat. — Offenbar hatte ihm Bopp die Rezensionen, wie er sie gewünscht, verschafft, denn davon handeln seine Briefe. — Es gieng dem guten Rückert, wie so manchem; er hatte kein Geld. Um ein Handwerkszeug, Wilson's Sanskritwörterbuch zu haben, mußte sichs der Universitätsprofessor abschreiben. Er hatte seine Familie, hatte vier Knaben, wie er Bopp erzählt 46.

Es war das gegen Ende des Jahres. Wir dürfen und können uns in den nächstfolgenden beiden kürzer fassen. Denn das Haupttun Bopps in diesen beiden war, für die Schule fertig zu stellen was er begonnen, sein Glossar, ein neues Textbuch und eine lateinische Ausgabe seiner Grammatik. Davon ließ sich immer nur ein Stück nach dem andern herstellen. Denn um mehreres gleichzeitig zu drucken fehlte es noch an Typen, an Einrichtung und geübter Setzerkraft.

Wir sehen übrigens Gang und Folge dieser Ausgaben am besten aus den Briefen, besonders aus den Humboldt-Briefen. Seinem Freunde Humboldt wurde ja alles gleich mitgeteilt, ihm Freude zu machen, sein Urteil zu hören und wo recht und tunlich auch noch zu ändern.

Der Briefwechsel Bopps war, um das hier gelegentlich anzusagen, damals wie immer kein geringer. Wer in sprachlichem etwas wissen oder etwas leisten wollte, der wandte sich an Bopp. Der mußte eben alles wissen und können. Dazu war er freundlich und hatte der Freunde gar viel. Und nehmen wir nun hinzu, wie er in der Zeit auch anderes, auch Anzeigen und Beurteilungen schrieb, manches, wovon in den Briefen schon viel eher als gedruckt zu lesen; nehmen wir seine zwei oder drei Vorlesungen hinzu und was in dieser Zeit, 1828/29, noch besonders hinzu kam, die Dekanatsgeschäfte, welche er selbst für ziemlich bedeutend erklärt, so werden wir immer wieder zugeben, der Mann mußte fleißig, sogar ausnehmend fleißig sein.

Solch ein anderes ist wie zum Beispiel und um das hier vorweg zu nehmen, wovon Bopp nachher an Burnouf schrieb: "Ich sehe mit Vergnügen, dass Sie meinen Artikel über die Wurzeln aus den Wiener Jahrbüchern kennen." Das ist eine Anzeige des Rosenschen Wurzelbuches vom Jahre 1828 und ein Aufsatz, der in mancher Hinsicht einen Fortschritt bedeutet gegenüber der Wurzeltheorie in der akademischen Abhandlung. - Erklärt wird, wie die indischen Grammatiker zum Erkennen und Aufstellen von Wurzeln gekommen, durch Abstraktion, wie Bopp meint. Sie haben darin nicht Einsilbigkeit für wesentlich gehalten, noch auf eine bestimmte Zahl von Konsonanten gesehen. Dagegen haben sie auf ihre Wurzeln auch solche Wörter zurückgeführt, die nach ihrer Natur oder Bedeutung solcher Herleitung widerstrebten. Um den Unterschied von sanskritischen und semitischen Wurzeln wieder aufzuweisen, vergleicht Bopp eine Anzahl von beiden, dem Arabischen und Altindischen, wie er meint, gemeinschaftlichen Wurzeln. Im Sanskritischen die bekannten vorausgesetzten Eigenheiten. sieht er die "anziehende und befriedigende" Möglichkeit eine Fülle von Wörtern (aus Zusammensetzung) "auf eine kleine Anzahl von

Urstoffen zurück zu führen", während es ihm im Semitischen "abstoßend" erscheint, in der ganzen Menge von Zeitwörtern, einem unangemessenen Reichtum, nur "die positive Entscheidung des Sprachgebrauchs" zu haben. Dort werde Verstand und Phantasie, hier nur das Gedächtnis in anspruch genommen. — Wir wollen hier nicht weiter nachsprechen, auch keine Einsprache versuchen.

Mit recht aber erhebt Bopp den Vorzug des Rosenschen Werkes gegen die Aufstellungen seiner Vorgänger, eines Carey und Wilkins nach indischen Vorlagen. Nicht zwar überall kann er die aufgestellten Bedeutungen und deren Ordnung billigen, doch meistens für gut uud recht und zuverlässig anerkennen. Auch hebt er rühmend hervor, dass Rosen in der Worttrennung weiter gegangen als bisher üblich gewesen. Das war nämlich ein Gegenstand vielen Zauderns und Haderns bei den ersten Sanskritjüngern und Schreibern. Und Bopp erklärt bei dieser Gelegenheit, wieviel weiter und warum wir hierin so viel weiter gehen sollen als die indischen Handschriften. Nur nicht so weit wie Wilh. von Humboldt, der im Jahr zuvor einer unbedingten Worttrennung und Einführung der Interpunktion das Wort geredet, der um des willen in einer Anzeige auch den Herausgeber des Ghataparkaram getadelt und in einem seiner Briefe an Bopp sich ebendahin ausgesprochen. "Dursch", schrieb Humboldt, "hätte sein schon löcheriges Gefäß immer noch mehr zerschlagen können" 47.

In seiner Ausgabe von Sanskrittexten — Diluvium cum tribus aliis Mahâbhârati praestantissimis episodiis — hat Bopp nun in dieser Hinsicht soviel und mehr getan als früher und mehr als er wohl selbst und andre später für gut hielten. Doch wollen wir uns diese Ausgabe kurz nach ihrem Inhalte ansehen.

Da war zuerst das Diluvium, die Sintslut- oder "Fisch-Erzählung", weil Brahma dem Manu, wie erzählt wird, in Fischgestalt erschienen, ihm den Eintritt einer großen Flut, den Untergang aller Wesen und seine Rettung auf einem großen Schisse verkündet. Es ist die epische Form der Sage, welche älter und einfacher schon im Vedischen auftritt. — Ein anderes Stück bildet die Sâvitrî-Episode, auch eine hübsche Erzählung von Gattentreue, die später noch mehrfach übersetzt ward. Sâvitrî, eine einzige, wunderbar schöne

Königstochter hatte sich einem Prinzen verlobt, dem nur ein Jahr zu leben beschieden. Doch sie verläßt ihn nicht, ihre seste Anhänglichkeit besreit den geliebten sogar endlich aus der Fessel Yamas, des Todesgottes. — Das dritte Stück erzählt den "Raub der Draupadi" oder Drupadatochter oder Krishna, der schönen Pandavagattin. Sie wurde während der Abwesenheit ihrer Gatten von Jagadratha, einem Sindhukönig gewaltsam entsührt. Und dieß und ihre Wiedergewinnung bildet eines der vielen Abenteuer, welche die Pandusöhne in ihrer Waldeinsamkeit zu bestehen hatten. — Endlich das vierte und letzte Stück, die Rückkehr Arjunas aus Indras Himmel. Das ist die Erzählung von wunderbaren Erlebnissen und Abenteuern des Helden, wie sie das Epos diesen selbst seinen Brüdern berichten läst.

Sämtliche Stücke sind aus dem dritten Buche des M. Bhàrata und durch Bopps Text und deutsche Uebersetzung zuerst bekannt gegeben. Letztere, "die Sündflut nebst drei andern Episoden", erschien in kleiner gesonderter Ausgabe noch vor dem vollendeten Textdruck, beide unter der Jahreszahl 1829. Eine lateinische Uebersetzung und Erklärung blieb versprochen.

Nun mochte Schlegel immerhin sagen, wie er es in einem Briefe an Bopp später getan 48. Die Wahl des Nalus hielte er für die glücklichste von der Welt; seine übrigen Episoden aber seien ihm zu fragmentarisch, zu sehr aus dem Zusammenhang gerissen. Warum Bopp nicht lieber etwas ganzes, etwa das erste Buch gäbe, um den Gang und Charakter des Gedichts besser kennen zu lehren, mit andern Worten, warum er nicht lieber ihn selbst sich zum Muster nähme, der nun den ersten Band seines Râmâyana ihm zum Gegengeschenk machte, auch den fertigen Druck seines Hitopadeça anzeigen konnte, den er mit Lassen zusammen herausgegeben. Doch es war dieß ein geringster von den Vorwürfen dieses Schlegel'schen Briefes — so echt "schlegelisch", mit Humboldt zu sprechen.

In seiner Vorrede zum Râmâyana, 1829, hatte Schlegel eine stattliche Reihe von Namen aufgeführt, solcher, die ihn bei der Herausgabe mit Rat und Hilfe unterstützt, auf deren Freundschaft er sich dankend berief. Franz Bopp ist nicht darunter. Den Ber-

liner Professor hat er zuvor gelegentlich als Herausgeber des Nalus genannt, dem er eine Menge Bemerkungen betreffs verdächtiger Verse gemacht, der "gelehrt und gewissenhaft", doch, wie schon gesagt, ihm viel zu schüchtern zu werke gegangen. Daß er diesem schüchternen Gelehrten seine Sanskritkenntnis zu verdanken, ein tagtägliches Lesen und Ueben im Ramayana, das zu sagen konnte Schlegel nicht über sich gewinnen. — "Schlegelischer gibt es nichts auf Erden", schreibt Humboldt.

Er mochte übrigens im Prinzip nicht unrecht haben, der Schlegel. - Rosen, welcher im Frühsommer längere Zeit in Paris war und dort mit deutschen und französischen Gelehrten angenehm verkehrte, erzählt von Burnouf, dass er damit beschäftigt sei, den Agni-Purana herauszugeben. Derselbe sei für die Herausgabe ganzer Werke, da "jede Art von Excerpten von der eigentümlichen wissenschaftlichen Richtung des excerpierenden abhange", die späterhin mit dem Bedürfnis einer Gesamtausgabe, "unbrauchbar" werde. glaube wohl, dass dieß "dem Princip nach" richtig sein möge. — So mochte es richtig oder richtiger sein, sogleich den ganzen Mahà-Bharata herauszugeben, richtig oder richtiger vielleicht auch mit Sprachlehre auf eine umfassende Kenntnis der gesamten Literatur, der allerhand Sprachdenkmäler zu warten, mit Sanskritgrammatik auf die des altvedischen und der altindischen Grammatiker. Nur, dass man in Wissenschaft wie im Leben nicht immer am besten "nach dem Prinzip" fährt, dass ein besseres sogar oft und bestimmt als ein Feind des guten sich erweist. Wie es nach solchem Prinzip überall geworden wäre, mit unserer Kenntnis vom Sanskrit, mit unserer Wissenschaft von der Sprache, mit anderem ferner, das ist glücklicherweise nun ein müßiges Fragen.

Anfangs September schrieb Rosen wieder an seinen Lehrer nach Mommenheim. Der hatte jene Ausgaben, die ihm andere als Schlegel, die ihm ein Humboldt, Rückert, auch Windischmann herzlichst verdankten, schon fertig, auch schon eine Hälfte seines Glossars, auch schon die lateinische Bearbeitung eines Stücks seiner Grammatik, als er in die Ferien und wie meistens später allein zu seiner Familie an den Rhein gegangen. Hier konnte er unbehelligt und zwanglos wie er wollte mit klein und groß verkehren.

Oder auch gar nicht verkehren. Da kannte doch jedes Kind, wie man ihn hieß, den berühmten und freundlichen Sprachmeister aus Berlin.

Was ihm Rosen schrieb war wenig erfreulich. Er war damals zurück gewichen vor der Schwierigkeit seiner Rigvedastudien. Er war vorerst, wie ihm geraten, zu anderem übergegangen, das ihm gewissere Resultate versprach; er hatte auch mit dem Pali begonnen. Dabei lag ihm Rückerts Misfallen auf der Seele und dessen Aeußerungen über seine Hariri-Anzeige. Er meldete seinen Austritt aus der Gesellschaft der Berliner Jahrbücher und wollte seine Anzeige des Boppschen Lehrgebäudes lieber ungedruckt lassen 49.

So schlimm hatte es Rückert nicht gemeint. Er war kein Schlegel, war eine harmlose Dichternatur, harmlos wie seine Reime, darein er Bopps Nala umgedichtet. Und Bopp hatte es sich auch nicht nehmen lassen dieses Fr. Rückertsche Nal und Damajanti, auch noch im Jahre 1828 in den Jahrbüchern anzuzeigen. lobte "die schönen Rhythmen des Bearbeiters, die leichte und freie Bewegung seiner Verse", vermerkte "einen schönen Wettstreit zwischen der antiken großartigen Einfachheit des indischen Originals und seiner lebensvollen deutschen Inkarnation" u. m. dergl., dessen sich der Erlanger Freund und Kollege kaum versehen. In seinem Briese darauf bittet der wieder, ihm unter andern ein Gedicht zu besorgen, das dem Kâlidàsa zugeschrieben und wie er gehört noch künstlicher sei als jenes, um dessen Herausgabe sich Dursch so unverdient rühmt - Nalodaya, "Nalas Ausgang" geheißen. Das kleine Kunstepos wurde bald darnach von Ferd. Benary, dem andern Schüler Bopps ediert, 1830, und die Ausgabe wie die des Diluvium und der andern Episoden in einem selben Bande der Jahrbücher durch Rückert besprochen 50.

"Vor allem meinen herzlichsten Wunsch, dass Gott Ihnen und Ihrer lieben guten Frau und Ihrem Kindlein Seinen heiligen Segen im neuen Jahr geben .. möge", schreibt Windischmann an Bopp und dankt von herzen für dessen "schönes Neujahrsgeschenk". Dieß (die Episoden offenbar) sei "gerade an der rechten Stelle gekommen. Solche kleine schöne Fügungen Gottes gehen seit dem Anfang der Arbeit (über indische Philosophie) mit mir, und ich kann nicht genug danken."

Damit begann für das Jahr 1829 wieder ein lebhafter Briefverkehr, d. h. lebhaft von seiten Windischmanns, denn von Bopp haben wir aus diesem Jahre und überhaupt nur noch einen Brief an den guten alten. Er hatte eben seine "Sinica" herausgegeben, ein Buch über chinesische Weisheit, und nur bedauert, dabei nicht einen Rémusat in der nähe gehabt zu haben, wie für seine "Indica" nun die hilfreiche Hand eines Lassen. Lassen hatte ihm auch von einem Fragment indischer Naturphilosophie im zwölften Buche des M. Bhârata gesprochen, das ihm Bopp mitteilen soll, aber bald, schreibt er, "da der Druck schon beim fünften Bogen ist". Wir wollen hoffen, das ihm Bopp bestmöglichst seinen Willen getan. Leicht wars gerade nicht.

Uebrigens hat Windischmann im Laufe des Jahres noch mancherlei über Personen und Sachen. Er hats mit dem Hegel wie der andere mit dem Schlegel, hat auch nichts mehr dagegen, das Bopp diesem einmal etwas "abgegeben". Das könne dem "eitlen Freund" gar nicht schaden. Er hat dann Fragen und Anliegen betreffs seiner Indica, hat am Ende auch Bopps Versprechen das fertige Werk anzuzeigen, dem sich dieser nun zu entziehen wünscht und darum seinen Brief schreibt. Er sei "zu voreilig gewesen mit dem Versprechen", habe die spekulative Philosophie um sein "selbständiges Feld von Untersuchungen", das er an der Sprachwissenschaft gewonnen, ganz verlassen, und wer sich der Philosophie nicht ganz hingeben könne, der müsse darauf verzichten, fühle er, "über ein so gediegenes philosophisches Werk öffentlich zu reden". Der Spruch war nicht der rechte; die Erklärung half nicht. "Aber so leicht", antwortet Windischmann, "so leicht, mein alter Freund, wie Sie mir entschlüpfen wollen, lasse ich Sie nicht los" 54

Indessen haben diese und die folgenden Schreiben Windischmanns noch etwas besonderes für Bopp, etwas was gewöhnlich am Rande oder Schlusse kurz bemerkt den Empfänger vielleicht eben so sehr oder mehr berührte als der ganze übrige Inhalt. Das betraf seinen Bruder Friedrich, der damals in Bonn studierte oder als Prüfungskandidat sich aufhielt.

Wir begreifen, warum der alte Bopp um diesen seinen ältesten recht bekümmert gewesen. In einem Alter, darin andere längst mit sich und ihrem Beruf und Leben im reinen sind, sieng der noch einmal zu studieren an, griechische Grammatik und griechische Syntax zu lernen, alsbald den Plato zu lesen, den Epiktet, den Anakreon, der ihm wenig Vergnügen macht, den Thukydides und anderes nötiges und unnötiges. Gewiss wohl aus innerem Trieb und Wissensdrang, aber möglich auch, dass ihm die Lorbeeren seines Bruders Franz reizender vorkamen als die Weinstöcke und Kohlstrünke des Jakob. Das war 1825. Später möchte er in Heidelberg studieren, sofern dieß seiner Anstellung in Preußen nicht nachteilig sei; er möchte da, so schreibt er wieder im Juni 1827, "außer den Klassikern, Geschichte und philosophische Kollegia hören und zuletzt promovieren". Er hat auch schon ein Elaborat unter händen, das ihm gedruckt statt Dissertation gelten müßte, einen andern "Schrevelius", ein Buch, soviel wir verstehen, das alle griechischen Wortformen nach vokalischen Ausgängen bringt, finden oder suchen läst. Und über das alles soll der Franz sich aussprechen, seine Absichten beim Vater unterstützen. Er habe, sagte der Friedrich, fünfhundert Gulden verstudiert: "was soll ich denn mit meinem Vermögen machen? ein Zimmer damit möblieren? wenn ich gehörig studiert und promoviert habe, kann ich in der Welt mein Glück suchen wo ich will 52".

Das war 1829 der Lehramtskandidat in Bonn, über den Windischmann nebenher berichtet: "Ihr Bruder ist ein treuer guter Mann, ist sehr fleißig; ich hoffe, er wird ein gutes Examen machen." Aber er war kein gesunder Mann, dieser Friedrich Bopp, häufig augen- und magenleidend, war bei allem immer so, wie wir denken können, daß ein Student von seinem Alter, von so unfester Körper- und Geistesverfassung eben sein kann. — Und dieß mag hier vorerst genügen.

Wie aber Franz Bopp nach den Ferien weiter vor- und rüstig arbeitend ins Jahr 1829 eingieng, das zeigen uns wieder am besten die Briefe Humboldts. Dem wurde auch von der lateinischen Bearbeitung der Grammatik Stück für Stück vorgelegt. Im ganzen

fand er die Uebertragung gut und treffend, die einzelnen Regeln klar und deutlich gefaßt und sich selbst mit ihrem Inhalt in Uebereinstimmung. Geziemend und höflich, aber unverholen äußerte er anders auch seine Zweisel und Bedenken. So wollte ihm die Einteilung der Kasus selbst in starke und schwache nicht zusagen, da es vorkomme, daß ein und derselbe Kasus beiderlei Natur zeige; so war er abhold jeder unnötigen Einführung einer neuen Terminologie; so widerrät er zu einem besondern Fall überhaupt mutmaßliches ohne vorbehalt in ein Lehrbuch aufzunehmen, gar tief in Dinge einzugehen, die ihm, wie er sagt, "in ein Raisonnement über Grammatik, nicht in eine Grammatik zu gehören scheinen", 53 und so gewiß mit recht.

Man sieht da, die beiden, der Philosoph und der Grammatiker, erwogen alles sorgfältig, jeden Ausdruck, auch Bopp seinerseits in dem was ihm von Humboldt zukam. Der Verkehr war ein treulicher, auf gegenseitige Förderung bedachter und auf gegenseitiger Schätzung beruhender Austausch geistiger Erzeugnisse, und dabei wahrte jeder die natürlichen Grenzen seines Gebiets.

Und in dieser Zeit, den ersten Monaten des Jahres 1829, da Bopp fleißig an seiner Grammatik arbeitete und Humboldt dazu seine Bemerkungen gab, und sie sich außerdem noch in einem besondern Stück der allgemeinen und vergleichenden Sprachlehre begegneten, in derselben Zeit beschwerte Bangen und Hoffen die befreundeten Herzen der beiden Männer. Humboldt zitterte damals aufs ängstlichste um das zarte Leben seiner Gattin; ein kurzes, sein Hoffen erweckendes Aufflackern, und dann gegen Ende des März ihr Tod, der ihn vereinsamt ließ in seiner Einsamkeit. Innigsten Anteil nahm Bopp an diesem Leide, und er hatte nun immer an die Gefahr zu denken, welche sein eigenes häusliches Glück schon einmal bedroht. — Dann kam der Mai und gegen Ende, nach mehrmonatlichem Schweigen, wieder der erste Brief Darin war zuerst von wissenschaftlichem gesprochen Humboldts. - von Bopps "ungemein gut gefallender" und wohl getroffener Uebersetzung und von der ersehnten Fortsetzung seiner Grammatik, von Schlegel und dem einen und andern "schlegelschen", von Burnoufs wichtiger Zendforschung und dessen schon vermeintlichem

Verstehen, von Colebrookes "ungenießbarer" Grammatik und seinem Amara-Kosha, und zuletzt — wie sie beide, Humboldt und seine Tochter, sich über die glückliche Entbindung herzlich gefreut. Das war der erfüllte Neujahrssegen Windischmanns, wozu auch dieser jetzt die gesegnete Familie beglückwünschte ⁵⁴. Franz Bopp hatte von seiner Frau einen Sohn erhalten, den er Alexander hieß nach dem Namen des jüngern Humboldt, der ihm von den beiden zuerst begegnet.

Das war um Pfingsten, und um Pfingsten schrieb auch Rückert wieder an Bopp und verdankte die ihm geschenkten Episoden. An der Fischerzählung sei nicht viel, weil darin vom Fisch so viel sei und von der Flut so wenig. Aber die anfangs langweilige Savitri werde später hübsch, "ein würdiges Gegenstück zur Damayanti". Und, vom dritten hier abgesehen, zeige numero vier, "daß Indra seinen Herrn Sohn nicht zum Spaß in seinen Himmel hat holen lassen". Beide Stücke, das von der Auffahrt und dieses hier, ergänzten einander, schlössen aber in künstlerischer Beziehung einander aus und könnten schwerlich mit einander entstanden sein. Wie wunderlich erschiene doch die Komposition des Mahäbhärata!

— "Wäre doch nur Ihr Glossar fertig!" seufzt Rückert; er möchte die Episoden nochmals und so vieles andere noch lesen ⁴⁵.

Man hatte sich damals auf die so gen. Puräna-Literatur viel geworfen. Schon der Name übte Anziehung. Und viel leichter erschien diesem "älteren" oder "vormaligen" als jenem älteston, den Veda beizukommen. Wie bei Burnouf und Rosen so wars jetzt bei Stenzler. Er war von Berlin nach Bonn und von da nach Paris gegangen und gab dann mit einem Spezimen vom Brahma-Vaivartä-Puräna, 1829, auch eine erste Probe seiner Sanskritkenntnis.

Und der und die anderen hatten ihr Sanskrit bei Bopp geholt, aus seiner Schule, seinem "Lehrgebäude", woher es auch holten, die nach ihnen kamen, die sieben, zwölf oder vierzehn, die für gewöhnlich an seinen Vorlesungen über Sanskritgrammatik, die drei bis sechs, welche durchschnittlich an seinen "auserlesenen Episoden" des M. Bhârata teil nahmen. Sie kamen auch alle aus mit diesem Unterricht. Und wo sie nicht auskamen, weil noch

unbekanntes ihnen außtieß, älteres, vedisches, da war doch immer Raum im Gebäude, eine Stelle im Fachwerk, um später erkanntes passend anzubringen. Sie hatten das verhältnismäßig leicht und gut gelernt, unvergleichlich leichter und besser als das früher möglich gewesen. Die Werke der Jünger lobten das Werk ihres Meisters. — Was wollten denn nun die Bonner Sanskritgelehrten, was wollte Schlegel, was Chr. Lassen, da er "über Herrn Professor Bopps grammatisches System der Sanskritsprache" schrieb, nicht sowohl eine Anzeige als vielmehr eine Gegenschrift? Denn das war dieß letzte große Stück der "Indischen Bibliothek" zu großem Teil, in Ton und Haltung. Doch zuerst was Schlegel schrieb.

"In Ihrer Grammatik", schreibt Schlegel, "habe ich manche feine Bemerkungen, auch einige mir neue gefunden; aber ich habe auch, wie es zu gehen pflegt, gegen Methode und Inhalt allerlei Einwendungen zu machen. Zuvörderst gegen den Titel." — Und damit rückt Schlegel vor, wie die Grammatik zwar weit mehr enthielte als "für den nächsten praktischen Zweck" unentbehrlich sei, aber doch nicht leiste was "ein ausführliches System des Sanskrit" da leisten sollte, "den kritischen Herausgeber alter Texte in den stand setzen, in allen Fällen über die grammatische und orthographische Richtigkeit der Lescarten zu entscheiden". Ein Beispiel wird angeführt, wirklich nur eines (die Lingualisierung des Nasals) - und dann wird der Panini vorgeschoben, "die Autorität der alten Grammatiker". Das sei ja vortrefflich, meint der Schreiber, "die Bildung des Sanskrit genetisch zu begreifen", und ein Hauptmittel, das den Indischen Grammatikern fehle, die Sprachvergleichung. Aber darüber hinaus bleibe "doch alles konjektural, ohne historische Grundlage". Solche sei vorhanden: "der abweichende Sprachgebrauch der Vedas". Er könne sich nicht genug verwundern, dass Bopp sich um diesen gar nicht bekümmert. "Im Panini und dem (!) Siddhânta-Kaumudî stehen hunderte von Bemerkungen Z. B." — Nun wieder eines (dhi, als ursprüngl. Imperativendung), eine Vermutung Bopps, die dort als Tatsache gegeben. Den indischen Grammatikern sollte dergleichen entgangen sein? "Schwerlich — versichert Schlegel — falls Ihre Lesearten und Ihre Erklärungen die richtigen sind. Es sind nicht Leute

darnach, sich irgend etwas entgehen zu lassen" 56. — Doch schon genug der Schlegeleien.

Schlegel weiß hier was Lassen weiß, der gleichzeitig mit Rosen den Pânini studiert, ja, wir dürsen kühn behaupten, er hat hier seine ganze Weisheit von Lassen, und dieser, der jüngere tüchtigere, der ihm die Waffen zubringt, muß sie später auch für ihn gebrauchen. — Und Franz Bopp? — Wir haben sein Antwortschreiben an Aug. Wilh. von Schlegel, davon Lassen dann Kenntnis erhielt, aber auch andere, Freunde Bopps, denen es wohl ausnehmend gefallen.

Der Anfang des Schreibens ist herzliche Danksagung. Bopp verdankt des "Freundes" — "treffliche Ausgabe eines Teils des Rämäyana", dessen Erscheinen er "längst mit der gespanntesten Erwartung entgegen gesehen". — Das ist natürlich ernst gemeint, auch weiter. "Sie leisten dadurch der Indischen Philologie einen ungemeinen Dienst — schreibt er — da Sie durch Lassens dankbar anzuerkennende Bemühungen alles Material zu einer guten Ausgabe in händen und ein weites Feld vor sich hatten, Ihre bewährte Kritik zu üben." Er habe den ganzen Band, wenn auch nur flüchtig gelesen, und "nur wenige Fehler" wahrgenommen, darauf er sich erlaube, ihn aufmerksam zu machen. Und das ist wohl nur höflich gesagt, denn die "wenigen" sind doch eine ganze Anzahl und darunter eben Versündigungen gegen jene Regel, welche Schlegel (als Beispiel) in seinem Briefe "so hart mitgenommen" — ein ernster, wohlangebrachter, verdienter Schlag auf die Eitelkeit.

Nun zur Grammatik. — Das Prädikat "ausführlich" sei ihm so anstößig? warum doch? er habe es gewählt, weil er sich "durch keine äußern Rücksichten in engere Grenzen wollte einschließen lassen, als der wissenschaftliche, nicht praktische Standpunkt verstattet", von dem er ausgegangen. Sei er gleichwohl "weniger voluminös" als seine Vorgänger geworden, so sei das begründet "in der systematischen Sprachentwickelung", die er verfolge, und "in der Weglassung von allem was ins Wörterbuch gehört". Er hätte vielleicht "kritisch" oder "organisch" wählen können. Aber kritisch müsse natürlich jede Grammatik sein, die "nicht bloß ohne eigenes freies Urteil auf die Autorität der National-

Grammatiker sich stütze", die nicht "den ganz unwissenschaftlichen Gesichtspunkt verfolge, zum mechanischen Verständnis der Schriftsteller eine praktische Anleitung zu geben". Solche praktische Tendenz sei "ganz entgegen der höheren wissenschaftlichen Richtung". — Die indischen Grammatiker "stellen bloß todte Massen zusammen und vergessen den organischen Zusammenhang hinein zu bringen". Aus dieser Schule seien seine Vorgänger alle hervor gegangen, die "ohne selbständige Forschung und Zuziehung der Sprache selbst bloß nachsprechen". Er verkenne nicht die Verdienste dieser Leute, eines Wilkins, Forster, Colebrooke u. a.; aber sein Ziel sei ein anderes. Auch halte er das Studium der indischen Grammatiker gar nicht für fruchtlos; er habe seinen geschicktesten Schülern das Kommentieren ihres Systems als Desideratum dargestellt. Nur er selbst möge diese Arbeit nicht unternehmen, so lange nicht, als ihn noch "ein selbständiges Forschen und das Streben, die Sprache durch sich selbst zu begreifen und die Gesetze zu erkennen, nach denen sie sich entfalte, zu neuen Resultaten" führe.

Schon im ersten Hefte seiner Indischen Bibliothek habe jener, Schlegel, "den Scharfsinn der indischen Grammatiker" gerühmt. Resultate daraus habe er aber seit jener Zeit noch keine geliefert. Nicht doch genug sei es, zu sagen: "es sind nicht Leute darnach". "Da Sie Panini so sehr rühmen und auf ihn verweisen, so muß ich voraussetzen, dass Sie ihn ganz gelesen haben, und somit werden Sie auch wissen, was ihm von den Ansichten, die ich in meinem Konjugationssystem oder Lehrgebäude entwickelt habe, entgangen ist oder nicht." Folgen Beispiele. — "Dass die indischen Grammatiken die Vedas nicht ganz unerwähnt lassen", mußte man wohl erwarten. Er aber möchte die Sprache der Veda lieber aus ihnen selbst als "kümmerlich und zerstreut" aus den Grammatiken lernen. Das sei "ein wahrer Triumph" für die Richtung, die er verfolge und von der jener abmahne, dass was er aus theoretischen Gründen und mit hilfe der Vergleichung als älteste Formen ansetze, sich nun auch factisch bestätigt. (Was Lassen im Panini gefunden und darüber an Humboldt geschrieben — dhi, als primitive Endung — das habe er, Lassen nämlich, schon in seiner lat. Grammatik lesen können, die er in händen gehabt. Auch Rosen habe in den Veda manches grammatisch wichtige gefunden.) Wenn es an der Zeit und Material genug vorhanden sei, wolle er einen Anhang über die Vedasprache geben.

Seine Grammatik, erklärt Bopp, sei nicht entstanden, wie Schlegel sie herabwürdigend sage, dadurch, dass er Wilkins durch Forster widerlege, dass er die beiden vergleiche, sondern dadurch, dass er "über beide nach durchgreifenden Sprachgesetzen richte". Nicht doch geringschätzig, nicht herabsetzend (so wie jener seine Vorgänger in der Herausgabe des Râmâyana) habe er des Wilkins zuweilen, seiner Versehen erwähnt, sondern "notgedrungen", um die autoritätsgläubigen sich bei ihrem Glauben nicht beruhigen, nicht seine eigenen Abweichungen für "Fehler oder Druckfehler" halten zu lassen. Die "hartnäckigen" aber, deren Schlegel in seinem Briefe gedenke, "die kein sprachwissenschaftliches Urteil habend zwischen Autoritäten schwanken — die lieber an einer altenglischen festhielten als eine deutsche, wohl begründete anerkennten — solche hartnäckigen Leser achte er keiner Berücksichtigung wert; er werde sie "auch nie zur wissenschaftlichen Sprachforschung bilden können" 57.

Dieß, sollten wir meinen, dürfte auch genügen. — Franz Bopp war doch nicht umsonst Göttinger Student gewesen, dort oder wo sonst immer auch schlagfertig und geübt geworden, den Hieben eines Gegners zu begegnen, dessen Blößen sogar gewandt und fest wahrzunehmen. — Schlegel war damit gründlich abgeführt. "Sie werden mir verzeihen, wenn ich künstig briefliche Erörterungen über diese Gegenstände vermeide", schrieb er nach einiger Zeit und dieß in einem letzten Briefe, den wir von ihm haben.

Er hatte noch seinen Waffenträger, Christian Lassen. Der konnte und sollte den Kampf aufnehmen.

Sie war gewiß nicht unbedeutend, Lassens Schrift, enthielt auch, "von manchen gewiß unhaltbaren Vermutungen abgesehen, manches schätzbare", wie Rosen einmal gesagt, war im allgemeinen wohl tüchtig und lehrreich, nur im besonderen eben feindlich. Auch die Waffenschmiedekunst ist eine Kunst, und Waffen können ein Kunstwerk sein, und Waffenhandwerk gilt eines edeln Mannes

würdig. Nur daß ein edler Kämpe zu rechter Frist und in gerechter Sache kämpfend erscheint.

Im allgemeinen und an der Spitze waren die Forderungen aufgestellt an denjenigen, der es unternimmt, die Grammatik einer Sprache zu lehren. Gefordert wird "eine vollständige Kenntnis seines Stoffs" — Kenntnis der Sprachdenkmäler in ihrem ganzen Umfang, von jedweder Art und in jeder Richtung, mit kritischer Behandlung aller Ueberlieferung. Wo einheimische Grammatik dem vorgearbeitet, ist das Geschäft kein leichteres, jene Forderung nicht zu erlassen: es müssen vielmehr die Texte dieser Grammatiker kritisch geprüft, hergestellt und voll verstanden, ihre Theorie prüfend erfaßt, ihre Lehren im einzelnen erwogen werden. Dieß, diese Forderungen, wie weit ihnen Bopp in seinem deutschen und, soweit erschienen, in seinem lateinischen Werke einer Sanskrit-Grammatik gerecht geworden, dieß eben bildet die Grundlage der Beurteilung.

Wir wollen uns dieses über hundert Seiten füllende Tentamen nun freilich nicht im einzelnen vorführen. Anhebend von dem Namen des Buches, "ausführliches Lehrgebäude", wozu einerseits in betracht gegeben wird, "das das Sanskrit vollständig auf uns herabgekommen", und anderseits, wie weit bis dahin Sanskritliteratur bekannt geworden - von da an, können wir sehen, fallen die Streiche auf den Gegner, geschickt. kunstgerecht geführt und doch nicht haftend. und doch wie spurlos abgleitend. — Da, so behauptet Lassen, "wir bei dem Sanskrit noch in dem falle sind, eine einigermaßen vollständige und sichere Kenntnis nicht aus den Texten allein nach ihrer Kritik und Exegese schöpfen zu können", so werden wir "genötigt, zu den eingebornen Lehrern der Sprache unsere Zuflucht zu nehmen". Wie ist das geschehen? sind die Originaltexte der ältesten Meister — der Frager kannte sie wohl selbst noch lange nicht oder sind die nach ihnen berichtenden Engländer und welche zu rate gezogen? und was ist im ganzen, im einzelnen als Folge dieses Versahrens anzusehen? — Das Werk selbst, ließ sich antworten, so gut und glänzend es da ist, daran die Makel, die du suchst, wirklich oder vermeintlich siehst, keinen abbruch tun. um so weniger als es eben schon so gut und glänzend da hergestellt ist. -

Wir wollen nicht auf einzelnes eingehen. Diese Schrift oder Streitschrift Lassens ist gedruckt. Nur noch erwähnt sei, was sich wohl wie "Seitenhiebe" anläßt. So der bekannte Vorwurf zu großen Vertrauens auf den geschriebenen Buchstaben oder zu großer Scheu, "etwas in Belegstellen zu ändern"; so der beiläuße Vermerk, später einmal bei mehr Muße "der edeln altrömischen Sprache eine größere Aufmerksamkeit zu widmen" u. a. dergl. Und auch nur noch auf den Schluß sei kurz verwiesen.

Am Schlusse pflegen die Gegner einander die Hand zu reichen, sich wenigstens äußerlich zu versöhnen. — Bopp, sagt Lassen, hat mit dem Stoffe, den er aus Wilkins und Forster gewonnen, "getan was seines Amtes war"; er hat "ihn anders geordnet, anders aufgefast". Dass er "seine beiden Vorgänger hierin übertroffen", sei unzweifelhaft; "er ist — erklärt Lassen — weit genauer als Wilkins, klarer als Forster, kürzer als beide". Und nichts sonst? Die Aufzählung der "einzelnen neuen Ansichten" des Verfassers, ihm eigentümlicher und, wie zugegeben, auch richtiger, "würde - nach Lassen — eine kleinliche Sucht des Lobens verraten", womit Bopp selbst "wenig zufrieden sein dürfte". Und es wäre auch "solche Aufzählung unbillig", meint Lassen, ohne "eine Abrechnung zwischen Hrn. Bopp und seinen indischen Vorgängern". Denn "den algebraischen Formeln der indischen Grammatiker ihre begriffsmäßige Geltung" unterlegend würden wir finden, "das sie häusig dieselben Ansichten vorgetragen haben, nur auf andere Weise". — Ein "offenes Bekenntnis" — einen "Durchzieher" in Paukantensprache - "dass wir noch lange nicht zu der Stufe der Indischen Sprachkenntnis gekommen sein würden, auf welcher wir gegenwärtig sind", sagt Lassen, "wenn die Indischen Grammatiker nicht ein so vorzügliches und scharfsinnniges System ihrer Sprache aufgestellt hätten". — Das heißt: was Bopp geleistet, gut und richtig gegeben, ist (mittelbar) Verdienst der altindischen Grammatiker, und Schuld seiner Nichtachtung oder Nichtberatung der altindischen Grammatiker ist was er versehen, was er noch nicht oder unrichtig gegeben. — Fürwahr, das ist alles weniger als versöhnlich, ist nur auch weniger Lassen als — Schlegel.

Im grunde waren die Angriffe beider die gleichen geblieben,

und das Antwortschreiben, das Bopp an den einen gerichtet, konnte im wesentlichen auch dem andern dienen. Bei Lassen — er stritt für die Ehre der Schlegel, indem er für die Ehre der indischen Grammatiker eintrat — das wußte jeder, war es "der fremde Einfluß" gewesen, und dieser, der fremde Einfluß "war wohl immer zu fürchten". So sagt Humboldt später, da er mitteilt, er habe dem andern sein Unrecht, nämlich die "Schärfe" seiner Aeußerungen vorgestellt "und ihn zur Friedfertigkeit ermahnt". Denn wiederholt hatte ihm Lassen nachmals geschrieben, er habe mit seiner Abhandlung "durchaus nichts feindseliges" gegen Bopp im Sinne gehabt 58. — Man kennt das Sprichwort von Entschuldigung und Selbstanklage, auf französisch so kurz und geläufig ausgedrückt. Andrerseits war niemand für Belehrungen und nachgewiesene Irrtümer zugänglicher, auch niemand dankbarer als es Bopp gewesen.

Nur auf kurze Zeit war er im Herbst 1829 in die Ferien gegangen. Unbeirrt hatte er seine rheinische Heim- und Erholungsstätten aufgesucht, und ebenso unbekümmert um noch drohende Angriffe war er nach Berlin zurückgekehrt, und hatte vor allem und neben allem die Weiterführung seiner lateinischen Sanskritgrammatik wieder aufgenommen. Ein Brief an den "Freund und Kollegen" in Bonn — auch der letzte, den wir von Bopp an Schlegel besitzen — verdankt diesem und Dr. Lassen einen übersandten Teil ihrer gemeinschaftlichen Hitopadeça-Ausgabe, bittet "um geneigte Aufnahme" des seinerseits überreichten ersten Teils seiner lateinischen Umarbeitung der Grammatik und verheißt nach Vollendung des eben im Druck befindlichen F. Benaryschen Nalodaya die volle Herstellung seines Sanskrit-Glossars ⁵⁹. — Das Jahr 1830 sollte den Sanskritschülern dieß und anderes bringen.

Drittes Kapitel.

Im Weiterwirken. Abschließen und Vorarbeiten. (1830–1832.)

"Sie läßt sich doch nicht weg raisonnieren", hatte Wilhelm von Humboldt kürzlich an Bopp geschrieben, "die Autorität der Grammatiker" nämlich. Auch Bopp sah das ein und lehrte, daßs der Anfangsnasal einer Wurzel nach demselben Präfix (pra) in einigen Fällen "lingualisiert" oder "cerebralisiert" (n zu n) werde, in anderen nicht, ohne einen Grund für diesen Unterschied herauszusinden. — Wichtigeres aber als dergleichen, darum die Bonner Sanskritgelehrten mit dem Berliner Sprachmeister haderten, wichtigeres als die berufene Autorität der indischen Grammatiker, erregte und bewegte bald die Gemüter der Zeitgenossen.

An fünfzehn Jahre hatte man Ruhe und Frieden genossen, hatte an Ruhe und Frieden sich gewöhnt. Da kamen die letzten Wochen von 1829, die Januar- und Märztage von 1830, die Vorboten der Julirevolution, und vor die Seele Bopps und anderer traten die Kriegs- und Schreckensbilder ihrer Jugend.

Damals, in den letzten Monaten von 1829 und in den ersten von 1830, saß Humboldt auf seinem Landgute in Tegel, "friedlich", so sehr er das war, einsam, zurückgezogen, innerlich ruhig, so sehr er das wollte und konnte. Er arbeitete an seinem großen sprachwissenschaftlichem Werk. Selten kam er zur Stadt, eben so selten sah er Freunde bei sich, auch Franz Bopp nur wenig und selten; "und diese Entfernung gerade von Ihnen, liebster Freund, tut mir unendlich leid", schrieb er. "Aber ich begreife, daß niemand in diesem Wetter auf das Land kommen kann, und mit meinem Entschluß, ganz an einem Orte und gerade hier zu leben, gibt mir doch jeder Tag mehr Ursach zufrieden zu sein" 60.

Weniger zufrieden, auch weniger ruhig, innerlich und äußerlich, waren damals die Brüder Grimm. — "Ich sitze jetzt nur noch mit halbem Fuß in Cassel und ziehe Neujahr als Professor und Bibliothekar ins nahe Göttingen, welche Neuigkeit Sie hoffentlich mit freundschaftlicher Teilnahme vernehmen werden", schreibt Jacob, mitte November 1829, und bittet auch Humboldt davon zu unterrichten. Dazu verspricht er nun bald einen Abschnitt seines dritten Teils (Deutscher Grammatik) zu übersenden, "worin vom Pronomen und Adverb gehandelt ist und allerhand kleine Entdeckungen vorgetragen werden", erzählt von einem Besuche des Professor Rosen bei ihm, von einem neuen specimen ulphilanum, das er in den Wiener Jahrbüchern beurteilt, auch von einem Dr. Schmidt, einem andern Schüler, der Bopp Ehre mache, der ihm "eine sehr gelehrte Abhandlung über die Präpositionen" geschickt und damit "wahres Vergnügen gemacht", ob sie gleich "etwas schwer und künstlich geschrieben" 61.

Und Bopp konnte man sehen, wie er den Druck seines Glossars und seines andern Nalus förderte, da weiter an seiner Sanskrit-Grammatik schrieb und weiter an den Vorbereitungen seines Hauptwerks, an seinen akademischen Abhandlungen. Mußte man da nicht wünschen, wie jener schon in den Tagen der ersten französischen Revolution gewünscht, daß doch die Fürsten ihren Völkern wahre Freiheit gewährten, daß Fürsten und Völker sich nicht sowohl des Friedens als vielmehr der "Friedlichkeit" erfreuen könnten 62. Denn Krieg und Umsturz und mehr noch der innere Sturm im Herzen sind geschworene Feinde fruchtbringender Arbeit und Wissenschaft.

Am 7. Januar 1830 las Bopp in der Akademie der Wissenschaften seine vierte Abhandlung zur "Vergleichenden Zergliederung des Sanskrits" u. s. w., die sich mit ihrem besondern Titel — "Ueber einige Demonstrativ-Stämme und ihren Zusammenhang mit verschiedenen Präpositionen und Konjunktionen" — in der Zeit und Reihenfolge, aber auch im Inhalte wieder wie unmittelbar an eine vorauf gehende Humboldt'sche anschließt. Humboldt hatte um mitte Dezember "über die Verwandtschft der Ortsadverbien mit dem Pronomen in einigen Sprachen" gelesen. Allgemeine und besondere Sprachforschung trafen da zusammen.

Hier war es nun zuerst, das Bopp der Zendsprache in seinen Darstellungen erwähnte, dass er die Erforschung, welche sie seit seinem letzten Vortrag erfahren, und seine Teilnahme daran erkennen läßt, daß er ihre Zeugenschaft für seine Formenentwickelung aufruft. — Merkwürdig, eben in dem Punkte, worin er nachträglich ihr Zeugnis fordert — in der Nominativform des Demonstrativpronomens ta — bekundet sie entgegengesetztes Verhalten. Aber weit entfernt, seine Annahme zu entkräften, bewies dieß nur, daß "das Zend in mancher Beziehung den Urzustand der Sprache weniger treu als das Sanskrit und Griechische aufbewahrt hat". Vollkommen richtig in diesem Fall. Wir können auch sagen, es beweise dieß, daß Analogie in Sprachformen sehr bald über Etymologie mächtig wird. — Uebrigens veranlaßt dieß auch gelegentlich zu zeigen, wie verschieden ein s (oder a-s) sich am Ende von Nominen verhalte, je nachdem es als der Kasus (Nominativ)-Bildung oder dem Stamme angehörig erscheint.

Nach dieser "Abschweifung" kehrt Bopp zu den Pronominen zurück, zu Demonstrativstämmen, den vier verschiedenen — i, a, ana und ima — die unter eine Deklination sich vereinigt finden. Der Hinweis hierauf soll an "die Uebereinstimmung der verwandten Sprachen" erinnern, um weiterhin den Zusammenhang dieser Pronomina "mit verschiedenen Präpositionen und Konjunktionen" aufzuzeigen. Wie und mit welchen, das ist in der Abhandlung selbst nachzulesen.

Auch Bopp kommt da auf die erwähnte "treffliche Schrift" seines Schülers Schmidt zu sprechen, welche seine schon früher in dieser Hinsicht dargelegte Ansicht "weiter verfolgt und durch scharfsinnige Beobachtungen unterstützt". Er tritt ihm in einigem bei, macht aber darauf aufmerksam, wie es zur genügenden Beweisführung hier darauf ankomme, zu zeigen, daß eine Präposition "auch in ihrer weitern Umgebung" in ihren Bildungsansätzen sich gewissermaßen notwendig als Ausfluß aus einer bestimmten Pronominalwurzel erweise; die Ableitungssilbe müsse auch in andern Pronominal-Erzeugnissen in der einen oder andern stammverwandten Sprache vorkommen. Aus den betreffenden Listen der indischen Grammatiker seien solche "Bildungsstoffe" nicht zu suchen. Die grammatische Literatur der Inder sei größer, werde gesagt, als die Gesamtliteratur der Griechen. Was alles darin gelehrt werde oder

nicht, lasse sich mit Sicherheit noch nicht bestimmen. Aber soviel aus diesen Quellen und besonders durch grammatische und lexikalische Arbeiten von Engländern gezogen, das zeuge nicht dafür, "daß die indischen Grammatiker in Gegenstände einer höhern Sprachwissenschaft sich eingelassen haben", was sie von ihrem Standpunkte aus auch nicht wohl konnten.

So Bopp. Er ist sich voll bewußt, daß er hier so zu sagen in den dunkelsten Schichten der Sprachbildung die Grundsteine seiner Forschung außucht. "Die Pronomina gehören gleichsam zu den vorsündstutlichen Zeiten der Sprache." Er mochte darum auch schwerlich annehmen, daß seine ersten Ansätze hier, geschweige seine vorsichtig aufgestellten Vermutungen auf die Dauer fest und sicher lagen. Nur wieder, daß Gang und Spuren seines Eindringens die richtigen seien, das war bei ihm und auderen nach ihm unzweifelhaft.

Im Februar erhielt Bopp wieder ein Schreiben Rosens aus London. — Der hatte mit frischem und größtem Eifer seine Haupttätigkeit wieder auf die Veda, "zunächst auf den Rigveda" geworfen. Unbeirrt durch das Fehlschlagen mehrerer Versuche, zur Einsicht in Sinn und Formen der Lieder zu gelangen, war er endlich dem Colebrookeschen Winke gefolgt und hatte seine Zuflucht zu den indischen Grammatikern genommen. "Dankbar", schreibt er, "muß ich anerkennen, dass ich diesen treuen, wenn auch in dem Ausdruck ihrer Lehre wunderlichen Priestern der Sarasvati einen beträchtlichen Teil von dem wenigen verdanke, was mir nun nach und nach an meinem Rigveda deutlicher wird. Es muss, denke ich, hier gehen, wie in so vielen Zweigen des Wissens, wo eine traditionelle Lehre dem Wunsche des Anfängers entgegen kommt und seine Fortschritte leitet, bis er sich selbst stark genug fühlt, der Vormundschaft aufzukündigen, und etwas eigenes, selbst erkanntes an die Stelle des bloß überlieferten zu setzen 63. " Nun wohl, vergleichende Grammatiker waren jene "Priester der Sarasvati" nicht; aber dass man bei ihnen und sicher bei ihnen die Sprache ihrer ältesten Lieder lernte, das konnte niemand bezweifeln. Es kam nur darauf an, sie selbst, ihre Unterrichtsweise auch zu verstehen.

Rosen berichtet noch in seinem Briefe, dass eben auch seine arabische Algebra — die des Mohamed ben Musa — eine erste, wie es heißt, gedruckt werde. Dabei erzählt er unter anderm von einem Vullers, dass der "ein ziemlich umfassendes persisches Glossar" herauszugeben beabsichtige. Es ist das beiläusig derselbe Joh. Aug. Vullers, welcher eben aus Paris zurückgekehrt, wohin er nach seinem Studium in Bonn gegangen, und welchen Windischmann in seinen Briefen an Bopp diesem mehrfach und dringend zur Unterstützung empfohlen. — De Sacy hatte recht gehabt; Sanskrit war und konnte damals noch nicht alleiniges Studium sein; auch eine deutsche Sanskrit-Professur war damals noch nicht für sich bestehend, sondern gemeiniglich eine Professur für orientalische Sprachen. So hatte auch Bopp in diesem Winter "persische Grammatik" gelesen, das letztemal so viel wir sehen, so bisher auch immer "arabische Grammatik" oder arabische Texterklärung - Moallakat des Soheir, Hareth u. a. - die wir aber auch nur noch einmal angekündigt finden.

Selben Frühjahrs trat ihm zuerst ein junger Dozent zur seite, August Friedrich Pott, aus dem hannoverschen gebürtig. Er war wohl auch einige Zeit sein Schüler gewesen, hatte übrigens in Göttingen studiert, und sich nun nach etlichen Jahren, die er als Lehrer in Celle zugebracht, zu Berlin habilitiert. Der war gleichfalls zuerst mit einer Dissertation über Präpositionalbeziehungen aufgetreten, 1827, hatte dann aber, tüchtig und strebsam begonnen, was sein Hauptwerk und Wirken blieb: "Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen". - Er wurde im echten Sinne des Wortes Mitarbeiter des Meisters. Wenn er beispielsweise später die Rosensche Wurzelsammlung zur hand nimmt und damit zu einer "Vergleichung der Verbalwurzeln im Sanskrit mit denen verwandter Sprachen" heranschreitet, ihre Formen gruppenweise nach dem Lautwandel mustert, so ist diese Musterung eben so wohl eine ausdrückliche Warnung gegen den blinden Glauben an die Autorität der eingeborenen Grammatiker als nicht weniger ein kräftiger Widerspruch gegen Professor Lassens "mehr karphologischen als karpologischen", d. h. mehr Spreu als Frucht auftreibenden Aufsatz im dritten

Bande der Indischen Bibliothek 64. Doch wir wollen nicht vorgreifen.

Wieder war es Frühjahr geworden, und der Winter auch in Bopps Familienkreise glücklich überstanden. Seine Gattin, die Mutter und das Söhnchen waren gesund, seine kleine "Damayanti" gedieh vortrefflich, und er selbst hatte bei gutem Mute ein gutes Stück Arbeit vor-, auch schon den Nala teilweis in Druck gebracht. Bekümmert machte ihn nur das Geschick seines ältesten Bruders. Und sorgenvoll sah er und alle Welt mit ihm die drohenden Wetterwolken im Westen sich auftürmen, hörte deren dumpfes Grollen, ihren Wiederhall schon an den Ostgrenzen Deutschlands.

Ein eigenes Zusammentreffen. Was hatte auch die Çakuntalâ, die erste Lenzesblüte indischer Literatur mit Revolution zu tun? Sie war im Jahre der französischen Revolution, 1789, zuerst erschienen; der Text des Dramas wurde zuerst im Anfang der andern, der Julirevolution 1830 herausgegeben. Ende April schrieb der Herausgeber, de Chézy, an seinen alten Freund Bopp, empfahl ihm den Orientalisten Ch. Johannsen, einen seiner Schüler, äußerte sich mit besonderer Wertschätzung über Stenzler, und verkündete dazu die Ankunft seiner "Sacountalâ". Er schätze sich glücklich, so schrieb er, ihm endlich wenigstens einen Teil seiner schuldigen Erkenntlichkeit abtragen zu können 65.

Humboldt hatte vor einiger Zeit an Bopp geschrieben: "Ich habe unterwegs Chézys Yajńadattabadha gelesen... Ich habe aber, unter uns gesagt, einen recht kleinen Begriff von dem Verfasser durch diese Schrift bekommen." — Rosen schrieb in seinem nächsten Briefe: "Chézys Sakontala habe ich bei Haughton gesehen. Wenn die innere Sorgfalt der kritischen Behandlung dem äußern entspricht, so muß es ein treffliches Werk sein." — Wir können dazu nur sagen was ein späterer Herausgeber der Ring-Çakuntalâ, auch ein Schüler Bopps, zu einem Worte seines Vorgängers in dessen Vorrede gesagt. "Es war die Frucht eines lange anhaltenden Fleißes", hieß es. "Nur ungern sagen wir", erklärt Otto Boehtlingk, "daß die Bemühungen nicht ganz durch den Erfolg belohnt worden sind" 66.

Gleich darauf, im Mai wieder konnte Franz Bopp sein Sanskritglossar versenden. Da waren nun alle die einfachen Wörter, wie sie einschließlich der Bhagavadgîtâ in seinen Mahâbhârata-Episoden vorkommen, dazu eine Wurzel-Uebersicht mit Angabe einiger verwandter und nominaler Ableitungsformen, und das alles nicht viel mehr als zweihundert Seiten umfassend. Und doch wurde dieß Buch von allen Lehrern und Schülern des Sanskrit mit Freude begrüßt.

Das Buch war ein Schulbuch, "für den Schülergebrauch" — ad tironum usum — allein bestimmt, mehr, viel mehr als seine Grammatik, auf deren Regeln es gelegentlich verwies, und mehr auch als die epischen Texte, auf deren Verständnis es allein abgesehen, aus deren Inhalt die gegebenen Bedeutungen der Wörter allein belegt waren. So hatte und so erfüllte es seinen Zweck, besser, ungleich besser als seine allumfassende Aufgabe das große Wilsonsche Wörterbuch erfüllte, auch besser, viel mehr wissenschaftlich — dieß lag in der Natur der Sprache und in der Natur und Richtung des Sprachmeisters — als bis dahin überhaupt ein Wörterbuch seinen Zweck erfüllet. Und dabei erfüllte es endlich das dreifache Verlangen nach Texten, Grammatik und Wörterbuch, das sogar selbstverständlich vor mehr als einem Jahrzehnt gestellt war, als man zuerst in Deutschland Sanskrit zu lesen und zu lernen ansieng.

So ward diese Ausgabe des Sanskritglossars im Mai des Jahres 1830 eine Art erster Abschluß in der Tätigkeit Franz Bopps. Er hat seine Schulbücher wohl teilweise nochmals und abermals herausgegeben, ein Beweis ihres fortdauernden und gesteigerten Begehrens; er hat die neuen Ausgaben verbessert, zum Beweis, daß sie dessen fähig und im einzelnen wohl gewiß bedürftig waren; er hat sie, und dieß betrifft vornehmlich das Glossar, auch bedeutend erweitert, ein Beweis für die Teilnahme an der fortschreitenden Kenntnis vom Sanskrit zur Gemeinschaft der Sanskritsprachen: aber er hat kein neues mehr gemacht. Auch an der neuen Entfaltung der Sanskritphilologie, wie sie durch das Vedastudium seiner Schüler nun bald eintrat, hat er keinen selbsttätigen Anteil mehr genommen. Nicht mehr und nicht anders als es seine vergleichende Sprachforschung angieng.

In diese Richtung fällt nun der Zeit nach zunächst die Fortsetzung seiner akademischen Vorlesungen. — Humboldt hatte ihn dazu veranlaßt. Der Einsiedler von Tegel, ständig mit seinem großen Sprachwerk beschäftigt, klagte damals, daß die Masse des Stoffes bei der Arbeit in keinem Verhältnis wäre zu dem Produkte seiner Darstellung. Er wollte den Juni und Juli auf Reisen sein und bat seinen Freund in der Akademie für ihn einzutreten. So kam dort schon am 20. Juni des Jahres ein erstes Stück der fünften Abhandlung Bopps zur Verlesung.

Die Abhandlung hat den besonderen Titel "Ueber den Einfluss der Pronomina auf die Wortbildung" und behandelt vorweg noch einige Pronominalstämme und abgeleitete Pronomina, die in den früheren Abhandlungen noch "gar nicht oder nur flüchtig" berührt waren. Bei dieser Erörterung (von Stämmen, wie ma, ka, ya und andern verwandten) erhalten wir gelegentlich eine Erklärung für seine vorhin ausgesprochene Enthaltung. Bopp sagt und hebt hervor: "Um das größere oder geringere Alter einer Form darzutun, ist es (daher) nicht hinreichend, das Alter des Denkmals anzugeben, worauf sie vorkommt; sondern die ältesten Formen einer Sprache sind immer diejenigen, welche am besten zu ihrer folgerechten Entwickelung und zu ihrem Verhältnis zu alten Schwestersprachen stimmen." Sollte man nicht meinen, das müsse sich von selbst verstehen? Antwort: Beim Sprachforscher oder Linguisten, aber nicht immer beim Philologen.

Seine Bemerkung hatte Bopp hier an den Interrogativstamm geknüpft (altind. ka, lat. quo, got. hva u. a.). An Beispielen fehlts nicht, am wenigsten in den Pronominalbildungen, da ältestes Sprachgut nicht nur frühen Lautwandel erfahren, sondern teilweise auch bis in spätere Zeiten hinaus seinen Lautwert erhalten. Wir dürfen einzelnes hier wieder nicht nacherzählen, so merkwürdig auch einzelnes, besonders damals noch, dem Zuhörer erschien. — Oder, um doch noch ein Beispiel anzuführen, wie mochte da einer wohl aufhorchen, wenn ihm die ursprüngliche Form und Bedeutung unserer gewöhnlichen Ableitungssilbe -lich erklärt ward? wenn er hörte, daß dieses -lich, ahd. lih, got. leik-s (ähnlich, engl. like), so griech. und lat. verwandt, in ältest erreichbarer Form skr. drea

gelautet (d. i. dṛk-a aus der Wurzelf. dark, griech. δέρχ-, sehen, zusammengezogen)? daß unser "welcher" und "solcher", mit Einbuße ihres mittleren i-lautes, eigentlich ein "wie" und "so aussehender" bedeuten? Da knüpfte sich ja ein Stück Geschichte an jedes dieser geläufigen Wörter, eine eigene Geschichte auch an jede Wortform, wenn sie einer nur zu erzählen weiß. Bopp versuchte das im einzelnen, vorsichtig, bedächtig, gar nicht leichtfertig, dem Zuhörer die Spuren und Gründe seines Suchens und Findens zeigend, auch seine Zweifel und Bedenken nicht verhehlend.

Andere Geschichten freilich als solche von Sprachen und Wörter beschäftigten damals die Teilnahme der meisten Menschen auch der Gelehrten. — Wieder einmal war ja der Königstron in Paris ins Wanken geraten und gegen Ende Juli vor dem Volksansturme auch jäh zusammen gebrochen. Da war der entfesselte Geist des Umsturzes wieder nachhaltig und in die Ferne wirksam geworden, mächtig da und mächtiger dort, nur bekanntlich viel geringer als man befürchtet in Deutschland und Preußen. Denn man war hier so klug gewesen, den Dingen draußen bedächtig zuzusehen und das gewordene anzuerkennen, daheim aber Ruhe und Frieden zu wahren, so strenge als nötig und so "freigebig" als möglich schien. Und wie ein Zugeständnis in dieser Richtung war und wurde aufgefaßt die Zurückberufung Wilhelms von Humboldt, des verjagten von 1819.

Das war in der andern Woche des September, als Bopp noch oder schon — wir sehens nicht genau — in seiner Ferienheimat sich befand, als sein Schüler Rosen von London nach Detmold fuhr und auf seiner Fahrt rheinaufwärts anderthalb Tage in Bonn und dann einen Tag in Koblenz sich aufhielt. — Doch wir wollen von einem andern und von anderen hier zuerst einiges sagen, weil von einem Abschlusse die Rede gewesen.

Ein anderer war der auch schon genannte Schüler Bopps, Peter von Bohlen, damals Professor in Königsberg, und das andere dessen Buch, "das alte Indien, mit besonderer Rücksicht auf Aegypten". Das Buch erschien in zwei Teilen, 1830, gewidmet den beiden Lehrern des Verfassers, August Wilhelm von Schlegel und Franz Bopp, wie sie da heißen, "den Begründern der Sanskritliteratur in Deutschland". Und dieses Buch war auch ein Abschluß, weil es abschloß mit dem was man von früher über Indien wußte oder zu wissen meinte, zusammen mit dem was man "in den letzten vier Dezennien" neu oder anders gelernt hatte.

Aus dreifachem Antriebe hatte Bohlen, wie er sagt, "die Religion, Verfassung, Kunst und Wissenschaft des alten Indiens" zum Gegenstande seiner, "wo möglich aus den besten Quellen geschöpften", Forschung gemacht. Er wollte zuerst, "die unübertroffene Darstellung von Heeren", das bekannte Ideenbuch von 1824, aus seinem eigenen Studium des Sanskrit mit vielem "ergänzen". Dann wollte er, eine gleich mächtige Anregung, "dem Widerspruche gegen das Studium des Indischen Altertums von seiten geachteter Philologen und Historiker" begegnen, "die zu zeiten mit großer Bitterkeit wider dasselbe sich ausließen". Endlich wollte er nach allen Seiten hin "das im vorigen Jahrhundert fast allgemein angenommene Vorgeben" beleuchten, "als habe das alte Aegypten seine Kultur und Weisheit bis nach Indien hin ausgedehnt", und anfänglich sei es sein Hauptaugenmerk gewesen, "nach kräften auf dasselbe einzugehen". Diese Tendenz, sehen wir, ist dem Werke doch geblieben, obwohl der Verfasser seiner Aussage nach manches dahin gehörige nachmals zurück behalten und sich im allgemeinen begnügt, "nur, wie der Titel besagt, einige Rücksicht auf das Niltal zu nehmen".

Seine "Archaeologie" — so nennt Bohlen selbst sein Buch — ist die Vorläuferin einer andern, eines größeren Werkes, das ein Menschenalter später zuerst fertig geworden. Unzweifelhaft hat sie auch früheres der Art, so weit eigene Quellenkenntnis und Forschung darauf möglichst und recht verwandt ward, überwunden. Nur, daß sie selbst dann sogleich nach ihrem ersten sieghaften Auftreten auf den Standpunkt des überwundenen zurück wich. Die fortschreitende Wissenschaft ließ sie ihr Schicksal rasch ereilen, das mehr oder minder allgemein, im besondern aber vorzeitig abschließenden Werken zukommt. Und ein erster Schritt dahin war die Tat jenes Mitschülers und Freundes Rosen.

Aus Koblenz schrieb Friedrich Rosen damals einen Brief an seinen verehrten Lehrer Bopp. - "Ich nehme mir die Freiheit", heißts darin, "Ihnen hierbei eine Probe der Hymnen des Rigveda vorzulegen, von deren beabsichtigter Herausgabe ich schon früher Meldung getan. Niemand, das weiß ich, wird diesen ersten schwachen Versuch auf einem noch unbekannten Gebiete mit der Nachsicht aufnehmen, mit welcher Sie ihn, als die Arbeit eines alten Schülers betrachten werden. So weit meine Zeit es fernerhin gestattet, will ich die angefangenen Untersuchungen fortsetzen. Vielleicht bin ich dann einst im stande, die mir selbst wohl bewußten Mängel dieses Spezimen durch eine gründlichere und umfassendere Arbeit in dem Andenken der beurteilenden auszulöschen." — Dazu bemerkt Rosen, dass das Büchlein bis dahin "nicht publiziert" sei; es seien ihm "einige Fehler gegen die Latinität" entschlüpst, und "die dadurch entstellten Blätter" sollten erst umgedruckt werden. Er könne darum auch noch nicht Exemplare an manche ihrer gemeinsamen "sanskritischen Freunde und Gönner" entsenden 67.

Wie wir später sehen, betraf letzteres nur das erste Blatt der Vorrede, "wegen einiger Versehen", davon allerdings zu fürchten, dass man sie nicht als Drucksehler würde passieren lassen. — "Betrachten Sie in dieser Rücksicht das Buch nur immerhin als erschienen", schrieb er wieder. Denn nicht nur sehr bald hatte ihm Bopp mit Uebersendung eines Stückes der neuen Nala-Ausgabe sein Vedisches verdankt, ihm nicht nur warmen und herzlichen Beisall geschenkt, sondern auch Hoffnung auf eine öffentliche Beurteilung gemacht. — Auch Humboldt muß wohl bald ein Exemplar des neuen "Vedaversuchs" erhalten und trotz Politik und Statsrat die Zeit gefunden haben, dem wackern Herausgeber dafür zu danken. Wir sehen aus einem dritten Briefe Rosens, wie sehr er sich damit gefreut.

Das "Rigvedae Specimen" enthielt sieben Hymnen: eine erste an die Ushas, die altindische Aurora, eine oder vielmehr einige Strophen an die Sonnengottheit des Püshan und Savitar, eine an Parjanya (Perkunas), den alten Regengott, und dazu verteilt noch vier an Agni, den alten Feuergott. Sie erschienen im

Urtext mit lateinischer Uebersetzung gegenüber und einer Noten-Erklärung darunter, die über Wortformen und Flexionen, über Eigentümlichkeiten des Vedadialekts gelegentlichen Aufschluß gab. Und mit Ausnahme der paar Strophen an Püshan und Savitar, deren Inhalt schon Colebrooke in seiner Abhandlung über die Veda, 1805, englisch mitgeteilt, waren die Stücke alle neu und unbekannt und aus dem ältesten des indischen Altertums glücklich ausgewählt⁶⁸.

Bopp hielt wort. Schon im Dezemberhefte der Berliner Jahrbücher stand seine Besprechung des Rosenschen Versuchs. sehe, heißt es darin, "ein gründliches Verständnis des Originals". Dass in einigen Stellen noch Lücken und Dunkelheit verspürt würden, könne nicht befremden. Auch nur wenige Stellen forderten entschiedenen Widerspruch. - Dabei lässt sichs der Beurteiler nicht entgehen, auf mehreres aus seinen Forschungen hinzuweisen, das hier aus ältester Vedasprachform seine Bestätigung Jener gerühmte "wissenschaftliche Geist der indischen Grammatiker" sei ihm noch von niemandem aufgezeigt worden; es müsse denn das Wort "Wissenschaft" bei Schlegel nicht in wissenschaftlichem Sinne gebraucht werden. - Man kann es dem viel gekränkten Gelehrten nicht verargen, wenn er gerade hier die erste und beste Gelegenheit ergreift, den Bonner "Freunden" sogar in etwas scharfem. Tone einige nunmehr altbeglaubigte Wahrheiten entgegen zu halten.

Darüber aber freute sich Bopp von herzen, dass es ein junger Deutscher, dass es sein Schüler war, der zuerst in das älteste verschlossene Heiligtum der Inder eingedrungen. Was ihm auch immer erst die Schule eines Pânini ermöglicht haben mochte: es hatte Friedrich Rosen doch bei ihm sein Sanskrit gelernt. Und wohl ein anderes noch, das nicht minder zu schätzen, seine wahrhaft rührende köstliche Bescheidenheit. Unsere stolze Gelehrtenjugend könnte sich daran ein Muster nehmen. — Schüchtern, als begehe er wirklich einen "kühnen Leichtsinn", übergibt er der Oeffentlichkeit diese Probe seines tüchtigen tapferen Fleißes. Er bekennt dankbar seine Schulung durch die schwer zugänglichen altindischen Lehr- und Meisterwerke, preist den Vorgang Colebrookes

mit seiner Abhandlung als wie eines Lichtscheins, der ihn sicher zu diesem Studium geleitet, und verspricht mit der Zeit und seiner wachsenden Einsicht durch ein größeres und besseres Herausgeben des Rigveda diesen seinen ersten mangelhaften Versuch im Gedächtnis der Gelehrtenwelt "auszulöschen". — Wahrlich, eine edle Jugend, die noch entschuldigen und vergessen machen zu müssen glaubt, was ihr mit epochemachendem Glanze und zu bleibendem Gedenken in den Annalen der Wissenschaft verzeichnet wird.

In dieser Zeit hatte Rückert seine Anzeigen von F. Benarys Nalodaya und Bopps Glossar geschrieben und zu dem Werk des Schülers wie zu dem eigenen den Meister beglückwünscht. Nur noch mehr wünschte er solcher wie jenes und zu jedem auch das nötige Glossar. Oder mehr solcher wie der Nala, davon ihm Bopp später ebenfalls die neue Hälfte geschenkt. Dessen andere Geschenke, die Abhandlungen über die Pronomina behagten ihm weniger. "Ich bewundere Ihren Scharfsinn in Auffindung von Pronominalstämmen", schrieb er, "diese selbst aber sind mir ganz unerfreulich, weil man sich nichts dabei phantasieren kann. Was helfen mir eine Menge Wörtchen, die bloß Verhältnisse bezeichnen, ohne individuelle Bedeutung zu haben?" - Natürlich, da waren keine Götter, Halbgötter oder Menschen, keine Liebes- sondern nur Wörtergeschichten, und die ließen sich schwer in artige Verslein bringen. — Er hatte die Abhandlungen seinem Kollegen Döderlein gegeben, ihn damit vielleicht noch fürs Sanskrit anzuwerben.

So erzählte Rückert und auf Bopps Befragen, er sei jetzt selbst sein einziger Sanskritschüler. Einer, sein letzter, schiene sich ausgelernt zu haben. Das war der junge Feuerbach, für den sein Vater, der Statsrat Feuerbach bei Bopp um einen Gitagovinda-Text gefragt, welcher dadurch zuerst in Rückerts Hände gelangt. Dieses nun und anderes ähnliche — amaru-çatakam — studierte der Dichter, lauter erotisches, und dabei ist ihm in der einen und andern Beziehung auch mitunter die Geduld gerissen. "Es ist doch eine verwetterte Sprache", heißts, "und diese Generation wird sie noch nicht bändigen, so strenge wir auch gegen uns und gegen einander sind 69."

Strenge war auch A. W. von Schlegel, aber doch nicht so

sehr gegen sich selbst als gegen andere, nicht so sehr gegen andern alle als gegen seine deutschen Landsleute, und gegen d auch nicht sowohl strenge als vielmehr geringschätzig. Er h im "Berliner Kalender" vom Jahre 1829 und 31 zwei Abha lungen gebracht "über die Zunahme und den gegenwärtigen stand unserer Kenntnisse von Indien", die letztere also zu e dieses Jahres 1830. Was er da über den Völkerkampf um Inc und dessen endliche Besitznahme durch die Engländer erzäh kann uns hier nichts angehen, und eben so wenig soll uns angehen seine Darstellung des Streites über die ersten Kenntn von Indien. Nur das ist wohl herauszuheben was er über Bemühungen deutscher Gelehrten vorbringt, wie dieß wohl geeig war, "die dürftige Vorstellung" von der damaligen Kenntnis "n zu trüben und zu verkümmern", wie nicht nur "Gereiztheit Empfindlichkeit", sondern Voreingenommenheit und Unwille oder vermögen des Einsehens seine formgewandten Berichte beherrsch In Deutschland führe die Halbgelehrsamkeit das große Wort. Sanskritliteratur sei da kaum weiter gediehen als etwa die grie sche bei beginnender Wiederbelebung der Wissenschaft. "Ungli liche Wahl der herauszugebenden Stücke, fehlerhafte Texte mit Interpolationen überladen, geschmacklose und unverständli Uebersetzungen", das alles wirft vor der selber eigentlich ne noch gar nichts gegeben. Und was noch mehr oder wohl ein auf Bopp gemünzt erscheint, das ist nach Schlegel "eine einsei und beschränkte Sprachkenntnis", die Einbildung, "vermöge de man sich vermist die einheimischen Grammatiker — jene dre alten Stifter der Wissenschaft, deren Entscheidungen über klassischen Sprachgebrauch seit Jahrtausenden wie die Rich sprüche eines Minos, Aeakos und Rhadamanthus gälten meistern, ohne sie gelesen, gewiß, ohne sie verstanden zu habe — Dieses "Sichstützen auf Altersautorität", die man selbst ka mehr als vom Hörensagen kennt, dieses und anderes hat Schüler Bopps, Agathon, der Bruder des Ferdinand Benary de bald genügend beleuchtet 70.

Wir können heute nur sagen, Schlegel hat sich hier mit al seinem Verdienste selbst gerichtet. Sein jüngerer Bruder Friedr

war das Jahr zuvor gestorben. Von August Wilhelm und seinem Streit für die Ansichten und das Ansehen des Bruders gilt was von jenen Staaten, den pyrenäischen, gilt, die in einer fernen Welt, auch in Indien Länder gewonnen und verloren, und deren Verlust zu suchen ist, wie es Benary dem Schlegel entgegen hält — "in jener unheilbaren zehrenden Krankheit des Mutterlandes". "Denn Staaten — heißt es — die, nachdem sie einmal geblüht, nicht folgen können dem Gedanken der Geschichte, zeigen sich hierdurch eben als dieser Zeit nicht angehörig."

So wären wir mit Schlegel fertig und kommen auf Bopp zurück und was er tat, als das verhängnisvolle Jahr 1830 zu ende gieng. Weiter arbeiten an seiner neuen Nalusausgabe, wozu Rosen noch einige Seiten "Bemerkungen" geschickt, weiter an seiner lateinischen Sanskritgrammatik und weiter — und dieß dritte wars vornehmlich — weiter am Zend. Das sehen wir aus einem Briefe Humboldts, aus einem andern an Burnouf und im besondern aus den Berliner Jahrbüchern für wissenschaftliche Kritik, die darüber seine Darstellungen enthalten.

Im März 1831 erschien eine erste über Eugène Burnous Ausgabe des Vendidad-Sade, davon ihm die Hälfte des Textes in fünf Heften vorlag. Das war nun keine Kritik der Ausgabe, keine des Inhalts, sondern eine der Form, der Sprache des Zarathustrabuches. Wir wissen was solche Kritik zu bedeuten hat. Bopp erklärt an nunmehr sicher gegebenen Wortformen dieser Sprache die Gesetze ihres Lautwandels im Verhältnis zum Sanskrit, weist darnach unterschiedene Flexionsbildung auf und stellt die eine der andern gegenüber, kurz, er entwickelt an der hand jener Texte ein erstes Stück Zendgrammatik — wir können nach der Methode dieser Entwickelung auch sagen, er gibt auf grund dieser neuen Sprachkenntnis ein neues Stück vergleichender Grammatik.

Dass hier einzelnes aus dieser Abhandlung nicht anzusühren ist, versteht sich von selbst, vielleicht eben so, dass ein allgemeines gegen den Schluß der Darlegung ohne Beispiele vermerkt werde. Im ganzen, meinte Bopp, ließe sich das Verhältnis des Zend zum Sanskrit unter drei Gesichtspunkten zusammen fassen. "Erstens – heißt es — regelrechte Laut-Uebergänge, ... die oft dem Zend

den äußern Anschein einer ganz eigentümlichen Grammatik geben. Zweitens, Verkürzungen und Abschleifungen vieler Endungen, neben gänzlichem Untergang einiger anderen." Beispiele, wie gesagt, sollen hier unerwähnt bleiben. Endlich — und dieß heißt der dritte und wichtigste Punkt bei der Vergleichung des Zend mit dem Sanskrit — endlich, sagt Bopp, "steht ersteres dem letzteren in einigen Flexionen an Echtheit und Altertümlichkeit voran, und (jenes) das Zend gibt in dieser Beziehung schätzbare Resultate für wissenschaftliche Erforschung der sanskritischen Sprachentwickelung, die natürlich nicht bei den praktischen Anweisungen der einheimischen Grammatiker stehen bleiben darf".

Humboldt schrieb über diese Abhandlung an Bopp, sie habe ihm "die größte Freude verursacht", und er habe daraus "zuerst einen wahren Begriff von dem Zend geschöpft". Ich habe "zugleich Ihren Scharfsinn aufs neue bewundert, einzelne Verschiedenheiten auf allgemeine Gesetze zurückzuführen, und die Gewandtheit, jede grammatische Analogie beider Sprachen heraus zu erkennen. Aus allem, was Sie sagen, scheint mir doch hervor zu gehen, daß das Zend weit mehr als aus dem Sanskrit entsprungen anzusehen ist wie das Griechische, welches sich eher als eine Schwestersprache darstellt. Sie haben gewiß schon Bohlens kleine Schrift über denselben Gegenstand empfangen" u. s. w. 71

Bopp hatte diese empfangen — eine commentatio de origine linguae zendicae e sanscrita repetenda, wie der lateinische Titel lautet — auch gelesen und in einer Anzeige, die freilich erst im Dezemberhefte der Jahrbücher heraus kam, diese letzte und eine erste Schrift behandelt, die, wie es heißt, "seit dem Wiedererwachen, oder, man kann sagen, seit dem eigentlichen Erwachen des Zend-Studiums erschienen". Wir können diese Anzeige füglich hier anschließen.

In gedrängter Uebersicht hatte von Bohlen die früheren "Leistungen und Ansichten über die Zendsprache" gegeben und sich dabei was ihr Verhältnis zum Sauskrit angeht derjenigen Ansicht angeschlossen, "die das Zend als eine entartete Tochter des Sanskrits auffasst". — Auch Humboldt teilte, wie wir sahen, einigermaßen diese Anschauung und zwar auf grund der Darlegungen

Bopps, der selbst mit seiner Meinung noch zurück hielt. "Was Rask und Burnouf über diese merkwürdige Sprache bis jetzt mitgeteilt haben, "ist im ganzen" erklärte er, "noch viel zu dürftig, um über ihr Verhältnis zum Sanskrit ein umfassendes Urteil begründen zu können". Geschweige nun Bohlen, der seine Ansicht durch eine gedrängte Behandlung des Lautsystems, eine kurze Besprechung "aller wesentlichen Teile der Grammatik" begründet, gestützt — nicht auf die ihm noch unbekannte Abhandlung Bopps, sondern — auf Anquetils Vokabular und Noten zum Zendavesta. Damit war freilich wenig oder gar nichts rechtes auszumachen.

Fünf Jahre bereits war das schon erwähnte Werk des dänischen Gelehrten R. Rasks erschienen, das "über das Alter und die Echtheit der Zendsprache", nach v. d. Hagens Uebersetzung, und es ist wohl bezeichnend, dass es durch Bopp erst damals zusammen mit der Bohlenschen Schrift angezeigt ward. Bopp selbst war erst "durch die inzwischen erschienenen Textausgaben" in das Studium eingedrungen, welchem die Streitschrift jenes dänischen Gelehrten Ehre und Ansehen gerettet. Denn dieser hatte zuletzt siegreich (gegen Erskine) die Ansicht bekämpft, "dass das Zend eine Mundart des Sanskrits sei, aus Indien eingeführt, aber niemals in irgend einem Teile Persiens gesprochen worden". — Wie weit richtig im einzelnen nun das wenige ist, was Rask von der zendischen Formenlehre mitgeteilt, wie richtig oder welche auch die "einigen interessanten und bisher noch unbeachteten Erscheinungen" dieser Grammatik sind, die Bopp hier gelegentlich ans licht zieht, das können wir ebenso unerörtert lassen als die Beweise, welche jener damals schlagend ins Treffen geführt. Nur erwähnt sei, dass wir Rask zuerst ein zuverlässigeres Zend-Alphabet und schärfer begränzte Lautbestimmungen zu verdanken haben. Und dazu noch sei erwähnt oder wiederholt eine Boppsche Erklärung. "Wir finden aber", sagt Bopp, "weder in diesen Mitteilungen noch in den Ergebnissen unserer seitdem angestellten eignen Untersuchungen irgend etwas der Zend-Grammatik im strengen Sinne eigentümliches, sondern nur hier und da merkwürdige Ueberreste einer älteren Sprachperiode, in Formen, die auch im Sanskrit theoretisch verlangt, aber faktisch nicht mehr nachgewiesen werden können;

ferner Bildungen, wovon sich der Weg angeben läßt, wie sie aus dem im Sanskrit bestehenden hervor gegangen sind."72

Das ist der volle und untrügliche Beweis für das Alter und die Wirklichkeit der Sprache und die Echtheit der Zendbücher; das ist der Sieg und Triumph jener Kritik, der vergleichenden Sprachforschung; das ist der ganze Bopp. Auch darum — nicht eben um dem Einspruch derer zu begegnen, die ihm nicht folgen können oder wollen — kommt dieser immer wieder darauf zurück zu sagen, man dürfe bei den praktischen Anweisungen der einheimischen Grammatiker nicht stehen bleiben. Endlich ist darum auch seine Sanskritgrammatik, sein ganzes Sprache-lehren und -forschen historische oder wissenschaftliche, vergleichende Grammatik.

Unter Bopps Briefen haben sich drei Blätter von seiner Hand gefunden, eingeschlagen und auf dem Einschlag geschrieben: "Ueber Historische Sprachforschung." Sie enthalten den Entwurf eines Briefes an Wilhelm von Humboldt. Wir können auch genau sagen, auf welches Humboldtsche Schreiben damit geantwortet worden. Es ist das schon angeführte aus dem Sommer 1829, worin der Freund dem Freunde wohl mit recht bemerkt, daß Mutmaßungen nicht in ein Lehrbuch aufzunehmen und ein "Raisonnement" über Grammatik nicht in eine Grammatik zu gehören scheinen. Darauf hat Bopp seine Antwort entworfen.

In der Sache, um die es sich im besondern handelt, die Unterscheidung von "verstärkten und reinen" Formen (Themen), unter dem Einflus von "leichten und schweren" Endungen (Gr. r. 308), will Bopp zugeben, dass er da "um allen Anstoß zu vermeiden noch hätte einfügen können ex mea sententia. Allein — sagt er weiter — ich muß auch gestehen, dass ich von nichts eine sestere Ueberzeugung habe . . . und ich hielt mich darum für berechtigt, die Sache als keinem Zweisel unterworsen darzustellen". Weiter dann, allgemeiner, es "ist das was ich in meiner Grammatik von Gründen oder Gesetzen der Spracherscheinungen sage, immer so zu verstehen, dass dieß meine Ansicht sei, dass ich durch meine Beobachtung des Entwickelungsgangs der Sprache zu dieser Ueberzeugung gelangt bin, in der ich mich jedesmal irren kann, und die ich gerne anderer unbesangener Prüfung überlasse." Endlich

dann auch noch dieses. "Unter historischer Sprachforschung", schreibt Bopp, "ist doch wohl diejenige zu verstehen, die eine Sprache durch alle ihre Zustände, soweit als nur möglich verfolgt, und auch die Seitenlinien, d. h. die stammverwandten Dialekte stets im Auge (behält), die oft wichtige Aufschlüsse über das relative Alter einer Form geben, ob eine Form wohlerhalten oder verstümmelt (ist). Wo die eigentliche Erforschung der Sprache, das Streben nach Begreifung anfängt ... haben wir in Grammatiken, die das rein positive geben, keinen Haltpunkt mehr. Ob Gegenstände, die ich in meine Grammatik ziehe, in ein Lehrbuch gehören, ist eine andere Frage. Da das Sanskritstudium seine Hauptwichtigkeit in der Sprache selbst hat . . . es scheint mir notwendig, die Beschreibung einer Sprache so einzurichten, daß man daraus ersieht, dass es dem Versasser nicht darum zu tun ist, die Schriftsteller einer Nation verstehen zu lehren, sondern daß man den Organismus einer Sprache um seiner selbst willen darstellen will."

Dieß möge genügen. Es ist aus dem Entwurf und nur aus dem Entwurf eines Briefes. Aber diese Sätze kennzeichnen die wissenschaftliche Grammatik und haben — auch heute wohl nach zwei Menschenaltern noch — ihre anfängliche und bleibende Giltigkeit.

Wir müssen wieder zurück gehen, nachdem uns die Zendstudien Bopps bereits ans Ende von 1831 gebracht. — Da sind es vor allem Briefe Rosens, die uns erzählen — von seinen eignen Arbeiten und Vorhaben, wie er nur langsam in seinen Rigvedastudien vorwärts komme, von den Arbeiten und Vorhaben seines Freundes Stenzler, der zu seiner größten Freude damals mit ihm in London war, von denen ihres gemeinsamen Freundes Neumann, des Sinologen, dessen auch Humboldt in seinen Briefen erwähnt. Und wie sie von diesen und andern erzählen, so ermöglichen sie auch, aus ihnen Mitteilungen des Empfängers zu entnehmen. So, daß Bopp im April dieses Jahres wieder einen Sohn bekommen, denn seine Londoner Schüler und Freunde beglückwünschen ihn herzlich zur Geburt seines Philipp Wilhelm. — Der aber, nach dem

dieser andere Sohn Bopps genannt war, Wilhelm von Humboldt nahm nach wie vor den herzlichsten Anteil an allem was das Glück seines Freundes angieng. So hatte er im Jahre zuvor sich recht gefreut, wie er schrieb, "daß das Ministerium wieder einiges für Sie getan". Und wie er in diesem Jahre einmal längere Zeit keine Gelegenheit gefunden, sich ihm "mündlich oder schriftlich zu nähern", da bedauert er dieß und schreibt: "Sie wissen aber sicherlich, daß meine Gesinnungen der Dankbarkeit und Anhänglichkeit darum immer die nämlichen bleiben."

Im Juni des Jahres trug Humboldt in der Akademie den Schluss seiner "Abhandlung" über die Kawisprache vor — wenigstens besagt dieß ein Schreiben, darin er Bopp bat, dabei gegenwärtig zu sein ⁷³. Und im Juli dann las dieser die Fortsetzung und den Schluss seiner Abhandlung "über den Einsluss der Pronomina auf die Wortbildung", davon er einen Teil vor Jahresfrist gelesen.

Er stellt anfangs eine Reihe der einfachen Pronominalstämme auf, die sich "aus der Zergliederung der Pronomina und der mit ihnen verwandten Präpositionen" ergeben haben. Daraus müssen die zusammengesetzten Pronominalstammbildungen (aus a, i, u, e; ka u. s. w. ein a-va, i-va, e-va, a-ka u. s. w.) hervor gehen. Aber es sind auch jene einfachen Stämme, welche als bloße Wortbildungs-Elemente dienen, (wie Suffixe) an die begrifflichen Verbalwurzeln treten und Wörter, Verba oder Nomina (so gen. Stammformen, wie dam-a "bändigend, Bändiger") bilden.

Bopp geht der Reihe nach die wichtigsten dieser "Pronominal-Elemente" durch, um mit ihnen die Bildungen von Wörtern oder Stammformen im Sanskrit und in verwandten Sprachen aufzuweisen. Er findet, dass jene Elemente in diesen vielfach verloren gehen — Beispiel: got. vig(a)-s "Weg" — dass die Wörter dabei das Ansehen von reinen Wurzelwörtern erhalten — wie noch: germ. baur(i)-s, "Geburt", slah(i)s, "Schlag". — "Die Endlaute der Wortstämme", heißts, "werden aber im Lause der Zeit immer mehr von den Endlauten (der Kasus) als dem beweglichen, wie sestes Land vom Meere sortgerissen und auf die Inseln der Endungen getrieben." So ists wohl richtig, oder wie man auch sagen und in jenen Beispielen sehen kann, sie gehen verloren,

werden vor und dann auch mitsamt jenem "beweglichen" hinweg geschwemmt. Genug.

An seiner Theorie, jene Wortbildungs-Elemente oder Suffixe für Pronominalstämme zu erklären, hat Bopp auch später fest gehalten. Die einsilbigen Begriffswurzeln, wie immer natürliches oder künstliches Abstraktionsprodukt sie erscheinen, geben den festen Ausgangspunkt. Ihr Wesen ist nicht weiter zu erklären. Wohl aber zu erklären, oder auf den gleichen Stand des wurzelhaften und unerklärlichen zu bringen, ist das alles was jene zu Stamm- oder Wortformen macht. Solches was angefügt wird ist pronominalen Charakters, kann, so scheint es, nur für pronominal erklärt, wenngleich nicht wohl erwiesen werden. — Indessen war mit dieser fünften nun eine erste Gruppe von akademischen Abhandlungen gegeben, nach Namen und nach Inhalt ein erster Abschluß in den Vorarbeiten zum beginnenden Aufbau eines Gesamtwerkes.

Wir wissen nicht, ob Franz Bopp auch in diesen Herbstferien nach Mommenheim oder anderswohin gieng. Vielleicht nicht, vielleicht, wie ers früher schon und später sogar gewöhnlich tat, auch noch allein und nur auf kurze Zeit. Denn sein jüngster war doch gar zu jung, um mitzukommen — wir wissens nicht -- nur, dass er in der ersten Augustwoche noch in Berlin war, wie wir aus einem Briefe an Lorenz Diefenbach sehen, dem er dessen Werk "über die jetzigen Schriftsprachen" verdankt, und nur — dass damals ein jeder Familienvater außergewöhnlich um Leben und Gesundheit der seinigen besorgt gewesen. — Eine Gefahr war drohend im Anzuge, von der es hieß, dass sie der vorjährigen Revolutionsgefahr sich an die Fersen geheftet. "Sonder Zweifel — so lesen wir - beschleunigte der unglückselige russisch-polnische Krieg die Verbreitung der Cholera von Russland aus auf die benachbarten Länder." Gegen Ende Juli war sie bereits nach Königsberg gelangt, Schrecken und Tumulte im Gefolge, und im August lagerte sie bereits in einer schwülen drückenden Atmosphäre über der Spree. Wie die Seuche da in den ersten Wochen furchtbar wachsend gewütet, wie sie dann wechselnd ab- und zu- und dauernd abnahm und ihren Schreckenszug nach Westen verfolgte, das kann man in

unzähligen Schriften nachlesen. Man schrieb und las da wenig anderes, sprach kaum von anderem als von Cholera und dachte noch weniger an anderes. So viel wie damals hatte sich alle Welt gewiß noch niemals um orientalisches Wesen bekümmert. — Bekanntlich ist Hegel als vornehmstes Opfer der verherenden Krankheit gestorben. Ob noch andere von Bopps Freunden oder ihm näher stehenden, wissen wir nicht. Im allgemeinen blieb ja was man die bessere Gesellschaft nennt, am meisten verschont 74.

Aber in solcher Zeit allgemeiner Bedrohung und Gefahr, da Selbstliebe zu erstarken pflegt, ist freundliche Teilnahme doppelt zu schätzen. "Möchte ich bald unmittelbar oder durch Freunde erfahren, daß die Zeit der Gefahr für Sie und die Ihrigen glücklich überstanden ist", schrieb Rosen aus London um die Mitte des November. — Gar nicht weniger besorgt war Humboldt; nur daß er in seinen Briefen damals nicht davon spricht. "Ich habe nur sehr fleißig gearbeitet und bin darum gar nicht in die Stadt gekommen", heißts in dem gedachten Schreiben weiter. Er saß ruhig auf seinem Tegeler Landsitze und vertiefte sich in asiatisch-polynesische Alphabete, die er gelegentlich mit der Någarî des Sanskrit verglich. Das ist jene Lettre à Mr. Jaquet, vom 31. Dezember des Jahres, ein Aufsatz, den er einige Wochen zuvor auch an Bopp geschickt".

Der aber saß und tat eben damals was Humboldt auch wußte, auch nach einem Satze jenes selben Brieses zu schließen. "Ich denke Sie mir mit Ihrer vergleichenden Grammatik beschäftigt, und werde mich sehr freuen, bald etwas näheres davon zu hören." So heißts dort, und glauben möchte man was Rückert gegen Ende Februar an Bopp schrieb, nachdem die Seuche in Berlin für verschwunden erklärt und ein Danksest wegen ihres Aushörens geseiert worden. Nachdem jener nämlich "zur endlich überstandenen Cholera-Unbehaglichkeit" seinen Glückwunsch ausgesprochen, sagt und fragt er weiter: "Oder hatte man bei Ihnen nicht nur die Furcht (was wir endlich auch haben) sondern auch das Gefühl des Unbehagens in der Nähe der Verwüsterin überwunden?" — So mochte es wohl sein, wie bei vielen andern auch bei Bopp so, der niemals mehr und niemals sleißiger gearbeitet hat als in eben dieser Zeit.

In seinem Neujahrsbrief hatte ihm Humboldt für die Rezensionen zu danken, die schon erwähnten über die Fortschritte in der Zendforschung. Da spricht er abermals von seinem Begierigsein auf Bopps "vergleichende Grammatik". "Niemand", heißts dazu, "ist so im stande sie zu schreiben als Sie, und Sie haben jetzt so viel im einzelnen vorgearbeitet, daß es Ihnen auch nicht schwer werden muß, dieß nunmehr zusammen zu stellen."

Vergleichende Grammatik — um durch einige Bemerkungen Humboldts veranlasst dieß einmal zu sagen — ist nicht Etymologie; und sein glückliches Verbindungstalent, das Bopp in jener so wohl zu statten kommt, schlingt ihm bei dieser nicht selten sogar den Fallstrick. Lautwandel schlägt eben einen mehr natur- oder gesetzmäßigen Weg ein, als die freiere Richtung des Bedeutungswandels ihn anzuweisen scheint. Das mußte auch Bopp erfahren. - Beispielsweise kann Humboldt mit seiner Ableitung unsers Wortes "Mund", das jener mit einem mantra (zend. manthro "Wort, Rede") für "verwandt" hielt, nicht recht übereinstimmen. Humboldt würde mantra "eher in Verbindung bringen mit man (denken), da zur Rede auch der Verstand gehört". Gewiss richtig; aber woher "Mund" kommt, hat er doch auch nicht gesehen. — Ueber dieß und dergleichen sind Bemerkungen in dem Briefe, freundliches Zweiseln und freudiges Zustimmen 77 — und letzteres wohl überall, wo es sich um grammatisches, um historisch vergleichend grammatisches handelt.

Aber hatte darum Schlegel wohl recht mit seinen "literarischen Scherzen", wie er sie scheinbar harmlos nennt? Bopp kommt dabei in keine schlechte Gesellschaft. — "Was", fragt ihn Rückert in seinem Briefe — "was sagen Sie zu der albernen Anmaßung des aufgeblasenen ausgestopften alten Zierbengels von Bonn, der durchaus das geistige indische Monopol in Deutschland treiben will? Sie werden ohne Zweifel über den etymologischen Witz, womit er Sie abtut, im heurigen Musenalmanach, gelacht haben, und können das." — Freilich wohl, und es verlohnte sich eigentlich nicht, so etwas her zu setzen, wenns nicht so lächerlich wie charakteristisch wäre, was bei jenem da als "Grammatischer Unterschied" witzelnd heraus kommt. "Der Boppart ist ein Ort am

Rhein; die Bopp-Art sind Pedanterein". — Oder wie er über seines dermaligen Lehrers und Freundes Uebersetzungsweise sich lustig macht, "nach dem Indischen das Släghanîya", wie es heißt. "Im großen Heldenlied Vyäsas wortzerreißende Barbarei, wie haarsträubend sie Bopp einführt, lesen wohl die Vampire gern." Oder noch anderes gereimtes oder ungereimtes mehr über seine "Sanskritpoesienachahmungen". — Bopp konnte darüber lachen; dem armen Rückert, wie dieser klagt, hatte er es "schon schlimmer gemacht"".

In diesen Tagen war Bopps andere verbesserte Ausgabe des Nala heraus gekommen; und vor allen sagt ihm Humboldt "herzlichsten Dank" dafür. Das Buch sei ihm doppelt wert, weil er darin durch den Herausgeber selbst Sanskrit gelernt, woran er sich "immer mit wahrhaft dankbarem Vergnügen erinnern werde". — Auf die oft erwähnte Ausgabe hier nochmals einzugehen, dürfte unnötig sein. Wir wissen auch, daß ihm Schlegel früher und Fr. Rosen später ihre gelehrten Notizen zugesandt, davon nun einiges in den angefügten Anmerkungen herausgestellt. Nur eines, ein Schlegelsches, sei hier angegeben.

Schlegel hatte zur Form und Bedeutung eines Pronominal-Adverbs (tâ-vat, etâ-vat "so viel, so sehr, so lange", correl. zu yâ-vat "wie viel" u. s. w.) eine scharf und bissig widersprechende Bemerkung gemacht und dieß mit einer Sicherheit und eitlen Unfehlbarkeitsgläubigkeit, die bei wirklichem Besserwissen nicht gerechtfertigt erscheint, geschweige, wo wie hier eine völlige Unkenntnis sogar elementarer Bildungsweise an den tag kommt. In der Hitze und Gehässigkeit seines Streitens hatte er Fehler gemacht, wie man sie einem ersten Anfänger schwer verzeiht. Das zeigt ihm Bopp und an gut gewählten Beispielen auch in aller Ruhe und Klarheit die unbestreitbare Richtigkeit seiner eigenen Auffassung der Wortform, die er am Schlusse mit noch einem Beispiel aus dem Hitopadeça, dem bekannten, von jenem selbst edierten Fabel- und Spruchbuche belegt. Das Beispiel ist vom "Dummkopf" (mûrkha), der — frei übersetzt — "auch so lange (tâvat) glänzet in Hofes Zier und Kleiderpracht — so lange (tâvat) auch der Dummkopf glänzet, als (yavat) er nicht Red' und Worte macht" 79. Man sieht, auch Bopp konnte humoristisch werden.

Ende März unterschrieb er das Vorwort seiner fertigen lateinischen Sanskrit-Grammatik, die Umarbeitung seiner deutschen Ausgabe vom Jahre 1827. Wie bei dieser war eine Syntax noch nicht tunlich gewesen. Sie ließe sich, meinte der Verfasser, ohne Anführung dessen, was zu allgemeiner oder eben so wohl besonderer Grammatik einer verwandten Sprache gehört, in wenigen Kapiteln abtun. Indessen sei vom Kapitel der Ableitungen an auf die Ergebnisse der neueren Zendstudien zur Bestätigung oder Erläuterung der betreffenden Theorien Rücksicht genommen. Und hierüber sei näheres sowie über verschiedene Formen des vedischen Sprachgebrauchs, über ältere und vollkommenere, in einem Anhange Bericht gegeben.

So Bopp in seinem Vorwort. — Andern Tages empfiehlt er dem Burnouf seinen Freund und frühern Schüler Poley, der auf einige Monate nach Paris gieng. Ein früheres Schreiben hatte wieder die Besorgung von Sanskrittypen für die Asiatische Gesellschaft betroffen, eine Gefälligkeit Bopps und der Berliner Akademie. Auch da war gelegentlich nun von jenem Anhang gesprochen und wie darin versucht worden, früherem mutmaßlichem durch Vedisches und Zendisches Bestätigung zu geben. Man könne letzteres, um dem Sanskrit tiefer auf den Grund zu kommen, nicht mehr entbehren, und darum sehe er begierig Burnoufs weiteren Publikationen, seinen Uebertragungen und Erklärungen der Zendbücher entgegen. Und in dem andern Briefe wird von der nunmehrigen Fertigstellung des Nalus und der Sanskrit-Grammatik erzählt, was bis dahin an der Bearbeitung einer vergleichenden Grammatik gehindert. Mit seinem Konjugationssystem, schreibt Bopp, seinen Abhandlungen und andern Artikeln habe er aber im wesentlichen das Material, um damit ziemlich rasch vorzugehen 80.

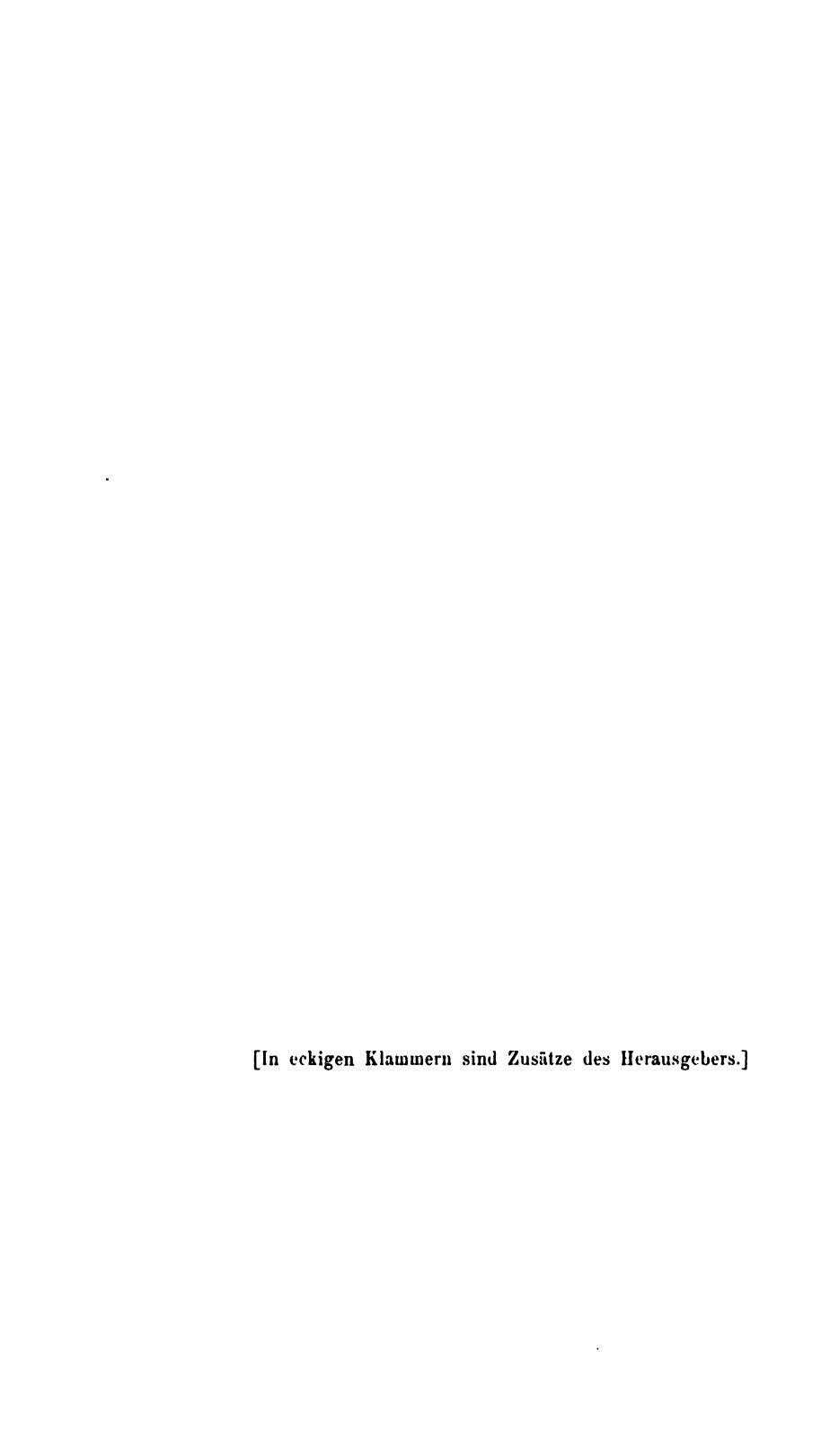
Jenes hatte schon Burnouf betont, da er in einem früheren Schreiben bedauerte, nicht auch selbst mit gewünschtem Eifer historisch-grammatischen Studien obliegen zu können. Andere Arbeiten, andere Sorgen hinderten ihn, die geringe Teilnahme, welche Studien mit "nicht unmittelbar praktischen Erfolgen" in Frankreich fänden. — In einem folgenden Briefe meint er gleichfalls, Zend sei im allgemeinen nicht sowohl mit dem klassischen

als vielmehr mit dem vedischen Sanskrit zu vergleichen. Es nähere sich in Einzelheiten den germanischen, sowie dieses mehr den gelehrten Sprachen des ältern Europa, und beide zumal giengen den beiden Zweigen europäischer Idiome voran. — Manche Beobachtungen, wie einer eigenen Art von Vokalsteigerung, habe er selbst gemacht — es werden Beispiele angeführt — auch ganz entgegen der unrichtigen Bohlenschen Darstellung. So habe er auch in Konjugationsformen merkwürdige Erscheinungen aufgefunden und setze seine Forschungen fort, obwohl der Gedanke, einen so geschickten Mitforscher (wie Bopp) hier zu haben, entmutigen könne. Auf die Gefahr hin, von diesem gesagtes zu wiederholen, wolle er sie doch veröffentlichen, nachdem er sich durch Zeugenschaft, unter andern auch die Schlegels, vor dem Vorwurf eines Plagiats geschützt. — Burnouf war also auch vorsichtig. In einer spätern Nachschrift übrigens — der Brief betrifft die Typensendung verdankt er dem Freunde dessen Zend-Artikel. Nur in einigem noch hatte er Bedenken, die Götternamen Yima, Mazdao angehend, worin aber Bopp recht behalten 81.

Und was dieser zuletzt in seinem Briefe das hatte auch früher schon Humboldt ausgesprochen. — Der dankte ihm nun herzlich für sein Geschenk und seine abermalige Widmung der Sanskrit-Grammatik. "Mein erstes Urteil über dieß wichtige Werk hat sich seit der Zeit, in der ich es so vielfältig gebraucht habe, immer aufs neue bestätigt. Es gibt keine Grammatik, in welcher die behandelte Sprache so in allen ihren Teilen durchdacht als ein zusammenhängendes System dargestellt wäre. Ich werde nicht nur die Zusätze sehr aufmerksam lesen", so wird versichert, "sondern freue mich auch, das Buch jetzt in allen Teilen so zu rate ziehen zu können, wie Sie es nun aufs neue haben dem Publikum übergeben wollen 83.4 — Bopp konnte damit zufrieden sein. Ein erster Schüler hatte sein Werk gelobt. Und einer der letzten, die bei ihm Sanskrit gelernt, Fr. Ad. Stenzler, hatte so eben den Raghu-Vamça, eines von den angeblich Kâlidâsa'schen Kunstgedichten herausgegeben.

Anhang.

Aus Briefen und anderen Schriften.



I. Briefwechsel

zwischen Franz Bopp und Karl Joseph Windischmann. (1813-1829.)

1.

Paris, den 1sten Januar [1813].

Verehrungswürdigster Freund!

Daß ich so lange gezögert habe Ihnen zu schreiben, ohngeachtet das Gefühl der wärmsten Freundschaft und Dankbarkeit meinen Geist so oft mit Ihnen beschäftigt, hat darin seinen Grund, weil ich wünschte, Sie, deren Zeit so kostbar ist, nur dann erst mit dem Leßen eines Briefes von mir zu beschäftigen, bis ich im Stande wäre, Ihnen in demselben recht viel von dem Schatze orientalischer Litteratur, der hier versammelt, schreiben zu können. Doch ich finde, daß wenigstens noch ein Jahr mit dem eifrigsten Studium erfordert wird, um denselben recht benützen und beurtheilen zu können. Und aufgemuntert durch die freundschaftliche Theilnahme, die Sie an meiner Bildung nehmen, welche Sie als ihren Vater erkennt, kann ich dem Drange nicht wiederstehen, Ihnen von dem Gange, den nun dieselbe, ihrer weißen Leitung beraubt, zu nehmen sucht, um sich einer so edlen Abstammung würdig zu machen. — Ich habe mich seit dem ich hier bin einzig mit dem Arabischen beschäftigt, weil man mir gerathen, mir in derselben einige Fertigkeit zu erwerben, eh' ich zu anderen orientalischen Sprachen schreite. Habe ich in dem Arabischen mir einige Fertigkeit erworben und fange mit dem Persischen an, so hoffe ich nach 14 Tagen einen leichten Prosaiker in dieser Sprache leßen zu können; denn so schwer und verwickelt die arabische Grammatik, so leicht und einfach soll die persische seyn. Die Hauptschwierigkeiten der arabischen Sprache habe ich nun besiegt, wenigstens die unangenehmsten derselben; denn so bald man es in irgend einer Sprache so weit gebracht hat, daß man sich mit dem Leßen eines Schriftstellers derselben beschäftigen kann, hören die Mühseligkeiten auf, und der Genuß nimmt seinen Anfang. Bey mir ist er im Begriffe zu beginnen. Ich bin nun ein eifriger Anhänger Mohamets, und studiere fleißig sein Gesetzbuch. — Die Anstalten für das Studium der orienta-

lischen Sprachen sind sehr gut hier, und alle College doppelt in der Bibliothek und in dem Collège de France. Nur die indischen Sprachen werden hier nicht geleßen, und Niemand studiert sie. Ich werde den Sommer der einzige seyn, der sich damit beschäftigt. Ich denke nämlich den Sommer das Persische und Sanskrit zugleich anzufangen. werde keine Zeit und Mühe sparen, um bald Wonne und Lust aus den reichhaltigen Quellen der Litteratur dieser Sprachen schöpfen zu können. Wie ich mich freue und meinem Genius danke, daß er mich auf den Gedanken gebracht hat, dem Studium der Sprachen des Morgenlands mich zu widmen! Wie verbunden ich Ihnen bin, daß Sie meiner Entschließung Beifall gegeben und ihn dadurch mehr befestigt, ja unerschütterlich gemacht haben! Ich wüßte nichts, was mich mehr anziehen könnte, nicht was ich mit mehr Enthusiasmus betreiben könnte, als das Studium, das ich ergriffen. Bald hoffe ich Ihnen manche Blüthe persischer und indischer Dichter in Uebersetzungen mittheilen zu können, wenn mir nur mein Schicksal so günstig ist, mich lange genug in Paris zu lassen. Chézy wird mir, wenn ich das Sanskrit anfange, gute Dienste leisten können. Er ist der einzige, wie ich höre, der diese Sprache hier betreibt. — Meine Mitkollegen sind fast lauter Franzosen, ein Deutscher, ein Däne und ein Mameluk. Ich hätte geglaubt mehr Deutsche als Franzosen zu finden.

Einige von diesen haben herrliche Kenntnisse im Arabischen und Persischen, so daß sie Professoren auf jeder Universität abgeben könnten. — Außer dem Arabischen beschäftigt mich noch das Spanische ziemlich viel. Der Calderon ist ganz in der Bibliothek, Lope de Vega, wo nicht ganz, doch wenigstens größtentheils, ich weiß nichts was noch sonst von spanischer und portugiesischer Litteratur. — Außerdem was meine Studien betrifft, weiß ich Ihnen wenig von Paris zu schreiben. Die Tage bringe ich meistens in der Bibliothek, die Abende zu Hauß zu. — Ich empfehle mich vielmal Ihrer und Ihrer mir so theuren Famillie Freundschaft, und wünsche Ihnen und Ihrer werthen Famillie ein an Freude und Wonne reiches neue Jahr, und bitte Sie inständigst bald mit einem Briefe zu erfreuen

Ihren Sie mit wärmster Freundschaft liebenden Franz Bopp.

2.

Lieber Freund!

Wie gerne hätte ich Ihnen längst geschrieben, wenn nicht mehrere kleine Excurse, dringende Arbeit u. dazwischen Unpäßlichkeit mich gehindert hätten. Glauben Sie sicher, daß Sie meinem Herzen nahe bleiben, daß ich eine wahre Freude in dem Gedanken habe, daß wir mit einander im Weinberg der Wissenschaft gearbeitet, daß ich Ihnen hie und da eine Anregung geben konnte. Behalten Sie mich lieb u. denken Sie zuweilen in Ihren morgenländischen Fluren des Freundes, der in manchem Betrachte zu tief in den Leiden u. Lasten des Occidents sich

abarbeitet. Sie Selbst aber sollen nicht vergessen, daß Sie Sich in jenen Fluren nicht allzuheftig ergehen; ich weiß was es kostet, sich zuerst ins Orientalische hinein zu arbeiten; schonen Sie Ihrer Gesundheit und sorgen Sie durch richtige Maasgebung hierin, daß Sie uns noch vieles geben können. Ich freue mich, Ihnen diesmal schon etwas angenehmes sagen zu können: Professor Othmar Frank, Verfasser des Lichts vom Orient u. der Commentatio de lingua persica — ein Mann voll tiefer Kenntnisse schrieb mir jüngst, daß er nach Paris gehe auf königl. Baierische Kosten, um dort die oriental. Schäze zu benüzen. Da durchfuhr mich wie ein Bliz der Gedanke, Euch beide zu verbinden, weil Ihr Euch u. der guten Sache vieles nuzen könnt. Ich schrieb ihm also von Ihnen u. er wird Sie auf der Bibliothek aufsuchen, wo Sie ihn auch mit Hr. v. Chezy näher bringen können.

Das nächstemal schreibe ich Ihnen allerlei Fragen, welche Sie jetzt immer mehr in Stand kommen, mir zu beantworten. Sie sollen aus der Art dieser Fragen selbst einige vieleicht fruchtbringende Winke zu weiteren Studien erhalten.

Leben Sie wohl. Wir grüßen Sie herzlich. Erinnern Sie Sich zuweilen meiner Kleinen u. fassen Sie Freude an dem Gedanken einmal auch meinen Jungen, wie der Welt recht segenbringend seyn zu können.

Stets der Ihrige

Windischmann.

Aschbg. 14. März 1813.

3.

Paris, den 29sten April [1814].

Liebster Freund!

Einer der wichtigsten Gründen meiner Freude, wieder mit meinem Vaterlande in Verbindung zu stehen, ist Ihnen schreiben zu können. Dem ersten Briefe den ich meinen Eltern seit einer langweilichen Sperrung durch die Post sende, lege ich einen an Sie bey. Möge Ihnen dieses zu einem Beweiß meiner wahrhaften Liebe und Freundschaft, die ich gegen Sie fühle dienen. Ich übergehe die großen, erstaunungswürdigen politischen Vorfälle mit Stillschweigen. Es würde zu viel Raum erfordern, Ihnen zu schreiben, was ich in diesem Betreff gehört, gesehen, gefühlt habe. Zwey Tage werden mir ewig unvergeßlich bleiben; der Tag wo ich den Donner der Kanonen und das Gewehrfeuer vor den Thoren von Paris hörte, und der, welcher ihm folgte. Meine Freude stimmte an jenem nicht mit der allgemeinen Bestürzung, die auf allen Gesichtern so deutlich zu leßen war, überein. Ich dachte nicht an die Gefahr, die wir alle gelaufen wären, wenn die Stadt mit Sturm wäre eingenommen geworden. Wer hätte diese Vorfällen zur Zeit meiner Abreiße von Aschaff. geahndet? Wenn man sich auf eine kurtze Zeit zurück versetzt, und die Gegenwart bedenkt, so glaubt man eher zu träumen als zu wachen. Ich bin immer Freuden trunken, wenn ich an den glücklichen Ausgang des Krieges denke. — Doch aller dieser wichtigen

Vorfällen ohngeachtet, habe ich diesen Winter für mein Studium nicht verloren. Es lag mir zu sehr am Herzen als daß ich mich durch die äußeren Vorfälle davon hätte abhalten lassen können. Ich habe auch nicht ohne guten Erfolg gearbeitet. Ich habe die ersten Schwierigkeiten der Sprache der indischen Weißheit besiegt. Ich sehe nun zu meinem Entzücken ein, daß ich im Stande bin der schönsten, wichtigsten, wohl auch einer der schwersten Sprachen des Orients ohne alle fremde Hülfe vollkommen mächtig zu werden. Ich habe diesen Winter den Bhagawatgita, ein Werkchen voll tiefen philosophischen Inhalts, von Wilkins ins Englische übersetzt studiert. Da ich mit einem Manuskripte mich begnügen mußte (denn der Text ist nicht gedruckt, und von den übrigen gedruckten Werken wußte ich keines geliehen zu bekommen) und da in Sanskrit-Manuskripten die Worte gar nicht von einander getrennt, sondern ein ganzer Vers in einem Zusammenhange geschrieben, oder oft Absetzungen mitten in einem Worte statt finden, so machte mir dieses im Anfange, besonders da ich auch kein Wörterbuch in alphabetischer Ordnung zu benutzen hatte, große Schwierigkeiten. Doch nachdem ich den Anfang mit vieler Mühe und dem Aufwande aller meiner Geduld überwunden, und nachdem ich viele Worte durch öfteres Vorkommen kennen, und gehörig zu trennen gelernt hatte, so beendigte ich das Uebrige, indem der Stil an und für sich leicht und einfach ist, mit weit geringerer Mühe, und ich habe alles ziemlich gut verstanden. Nun studiere ich den herrlichen und sehr interessanten Ramayana, wovon mir Herr von Sacy den gedruckten ersten Theil mitgetheilt hat, den ich abgeschrieben, und so außerordentlich viel Zeit gewinne. Denn die Manuskripten weichen oft von einander ab, und sind gut zu leßen, wenn man sie ohne Uebersetzung verstehen kann. Der Ramayana gefällt mir sehr wohl, ich verstehe ihn auch ziemlich gut, oft mehre Verse nach einander ohne Hülfe der Uebersetzung. Ich werde suchen einige schönen Stellen treu und in dem Versmaße des Originals zu übersetzen; und ich werde sie Ihnen dann schicken, vielleicht mit einer beygefügten dem Originale Wort für Wort folgenden lateinischen Uebersetzung. Ich finde die Aehnlichkeit des Sanskrits mit dem lateinischen und griechischen sehr groß. Sie ließe sich weiter durchführen als Schlegel gethan hat. Wenn man es Wort für Wort ins lateinische übersetzt, wird man oft ein ganz gutes Latein bekommen. Die Construction ist ebenso frey, oft freyer als im Mein sehnlichster Wunsch ist dem Studium dieser in jeder Lateinischen. Hinsicht äußerst wiehtigen Sprache nie entrissen zu werden. Ich würde dann manche wichtigen Werken den Gelehrten Europas bekannt machen, und aus den Quellen schöpfend für genauere Kenntniß der Mythologie und Philosophie der Indier nicht wenig leisten, und zur Verbreitung der Sprache durch Erleichterung ihrer Erlernung viel beytragen können. Wenn wir einen großen Fürsten hätten oder itzt bekämen, so könnte ich die Hoffnung hegen, wenn mir eine glückliche Uebersetzung gelänge. auf fürstliche Unterstützung Anspruch zu machen, um nach Indien zu Doch mit solchen Hoffnungen will ich mir nicht schmeicheln. Eine leichter mögliche Weiße scheint mir zu seyn, wenn ich nach einem

oder 2 Jahren gute Empfelungen nach England bekommen könnte, wenn ich da durch einige Lektionen in deutscher oder französischer Sprache, die durch gute Freunde wohl da leicht werden zu bekommen seyn, meinen Unterhalt für einige Zeit, die ich da sehr gut anwenden könnte, verdienen könnte; so würde ich von England aus wohl auch vielleicht einen Weg nach Indien finden. In jedem Falle will ich hier das Sanskrit erst vollkommen erlernen. — Haben Sie von Frank keine Nachricht. Er sagte mir, er würde suchen nach England zu kommen. Frank's Kenntnisse in den orientalischen Sprachen kann ich nicht beurtheilen, doch scheinen sie mir nicht groß zu seyn. Er ließ sich nicht gern darüber aus, und war überhaupt sehr geheimnißvoll. Das Sanskrit fing er hier ungefähr mit mir zur selben Zeit an. Er kaufte den gedruckten Ramayana für die Münchner Bibliothek, wozu ich ihn selbst verschiedenmalen aufgefordert hatte, und nachher verheimlichte er es mir. Auch yerbarg er mir, daß er aus der kais. Bibliothek Manuskripte bekam. Ueberhaupt ließ er mich eine kleinliche Eifersucht zu deutlich merken. - Leben Sie wohl, und erfreuen Sie mich recht bald mit einem erwünschtesten Briefe, und empfelen Sie mich vielmal ihrer mir theuersten Famillie.

Franz Bopp.

4.

Lieber!

Hätte ich Ihnen seit dem letzten mir insbesondre so traurigen Winter so oft geschrieben, als an Sie gedacht, Sie mögten eine schöne Sammlung von Briefen haben. Es ist aber unglaublich, wie Vielerlei mich gedrängt und mir die Zeit aus den Händen gerissen hat. Etwas, was ich in dieser Zeit hervorgebracht — genannt: das Gericht des Herrn über Europa — sollen Sie haben, so bald eine Gelegenheit sich fügt. Das größere Werk über die magischen Kräfte wird auch bald erscheinen; jedoch bedarf ich noch einiger Notizen auch über das Indische Wesen, wozu mir Ihre wackere Uebersetzung der Stelle aus dem oder der (?) Ramayana aufs neue Veranlassung gibt. In diesen Indischen Poesieen sind doch warlich für meine Seele wenigstens die innigsten menschlichsten Anklänge derjenigen Empfindungen, welche am tiefsten mit uns verwachsen sind. Wolte Gott, wir hätten nur einmal, dieses Gedicht wenigstens, ganz im Deutschen. Halten Sie dies für eine zu schwere Aufgabe für Sie Selbst? — Für das kleine aber schöne Fragment danke ich Ihnen herzlich, aber bald, recht bald muß ich mehr haben. Vor allem aber werde ich Ihnen nächstens mehrere wichtige Fragen vorlegen, zu deren Beantwortung Sie die bequemste Gelegenheit und zugleich das nöthige Geschick haben. Schaffen Sie Sich nur einsweilen den Katalog der Indischen Mscpte von Langlés u. Hamilton an — ich werde lhnen dann näher bezeichnen, was Sie insbesondere etwas näher betrachten sollen. Auch wünschte ich in Ihrem nächsten Brief eine kurze Erklärung über die Art der Einfügung des mir zugesandten Fragmentes in das Ganze des Rámayana.

Mit diesem Fragmente gedenke ich zunächst unsern königl. baier. Comissarius Fhr. von Aretin u. später den König selbst, sobald er hieher kommt, bekannt zu machen, auf Ihre Talente u. Ihren ausgezeichneten Fleiß als etwas wirklich seltnes u. Kostbares hinzuweißen u. so zu bewirken, daß man Ihnen Unterstützung gebe, vorerst nach England, dann wohl auch nach Indien zu reißen. Von Ihrem sinnigen und innigen Gemüth würde ich mir bei den Braminen viele Fortschritte versprechen. Wir grüßen Sie herzlich.

Unwandelbar Ihr Freund

Aschb. 22. Juli 1814.

Windischmann.

5.

Paris, den 27. Juli [1814].

Welche Freude hat mir ihr lieber Brief gemacht, theuerster Freund! Ich kann es nicht einen Augenblick verschieben Ihnen zu schreiben. Wie könnte ich auch etwas anderes unternehmen, ohne Ihnen vorher geschrieben zu haben. Mein Geist ist so sehr mit Ihnen beschäftigt. Der ist doch glücklich wer so einen Freund besitzt wie Sie. Ich bin so recht innig überzeugt, daß Sie ganz aus Herzens Grund mein Freund sind, und ich bin glücklich. Schicken Sie mir doch gleich jene Schrift "Gericht des Herrn" etc. Geben Sie es meinem Vater, er soll mir es auf der Post schicken. Mein Geist wird sich recht daran laben. Tittel der Schrift, die große Epoche die sie veranlaßt, und Sie, wie ich Sie kenne, lassen mich das Schönste davon erwarten. Es freut mich recht sehr, daß ihr Werk über die Magie bald erscheint. Ich habe zeither sehr oft daran gedacht und mich nach dessen Herausgebung gesehnt. — Sie haben doch endlich jene Stelle aus dem Ramayana crhalten. Ich habe sie schon lange als eine kleine Probe für Sie nach Ascha. geschickt. Hätte ich eher erfahren können, daß sie Ihnen nicht ganz mißfallen habe, so hätte ich zeither schon vieles andere übersetzt, allein es war mir nicht möglich, blos einen Vers zu übersetzen, ohne zu wissen, wie Ihnen der erste Versuch gefallen habe. Ich habe nun den 1sten Theil des Ramay, geendigt. Ich habe schon lange den Entschluß gefaßt ihn zu übersetzen, ich hielt ihn aber oft für zu kühn. mich aber nun dazu auffordern, so will, ja so werde ich ihn gewiß übersetzen. Die deutsche Sprache ist so sehr dazu geeignet, das indische Original treu wiederzugeben. Und ich will mein möglichstes dazu beitragen, daß es in deutscher Sprache geleßen werde. Den ersten, ins englische übersetzten Theil, bin ich itzt schon fähig zu übersetzen. Der 2te Theil soll auch bald erscheinen. Und wenn ich diese beyden Theile werde übersetzt haben, so werde ich im Stande seyn, die anderen wenn sie auch nicht erscheinen, zu übersetzen. Ohne eine Uebersetzung, sollte es auch eine ganz freye sein, kann ich itzt noch kein indisches Manuskript übersetzen, auch Chézy kaum, der sich doch 6 Jahre länger damit beschäftigt. Doch denke ich, wenn alles, was bis itzt schon ins Englische übersetzt ist, recht fleißig studiere, es wieder

und wieder durchleße, und es mir ganz eigen gemacht, wenn ich alles was über indische Mythologie in europäischen Sprachen geschrieben, recht durchdrungen, und wenn ich dann selbst weiter gehen und aus den Quellen schöpfen kann, wenn ich mich mit den philosophischen Systemen Indiens recht vertraut gemacht habe, sowie auch mit denen unseres Vaterlandes und der Griechen, dann lieber Freund werde ich vorbereitet seyn, indische Werke ohne Uebersetzung verstehen zu können, und wenn es seyn muß auch ohne Wörterbuch. Bis itzt haben wir noch keins, doch arbeitet in Indien ein Engländer daran und verspricht, daß es in 2 Jahren solle geendigt seyn. Dieses wäre ein außerordentlicher Vortheil, und ich bin dann gerade im Stande den besten Nutzen davon zu ziehen. Es ist in Indien eine Uebersetzung eines Gedichts von unserm lieben großen Calidas erschienen, Megaduta (die Boten-Wolke) betitelt. Hier ist sie aber noch nicht, sobald ich sie bekommen kann, werde ich das indische Original damit studieren. Es ist nur einige Bogen stark. Chézy hat sich daran gemacht, er versteht aber, wie er mir sagt, sehr wenig davon. — Ich habe mir ein Alphabet ausgedacht, womit man das Sanskrit-Buchstabensystem rein wiedergeben kann, ein Alphabet, worin ich jeden einzelnen Sanskrit-Buchstaben ersetze, worin gar keine Verwechslung noch Irrthum stattfinden kann, ein Alphabet, welches in jeder Buchdruckerey zu haben, und worin ich leicht viele Werke mit dem Originaltext herausgeben kann, die zur Erlernung und zur Verbreitung der Sanskrit-Sprache viel beytragen können. Diese Werke können dann um einen verhältnismäßig billigen Preiß gekauft werden. Was in Calcutta im Originaltext gedruckt wird, kommt so theuer, daß kaum ein Einzelner, der nicht sehr reich, ohne große Aufopferung sich mehrere Bände anschaffen kann. Der 1ste Band des Ramay, kostet hier 160 Frank, die Grammatik von Carey 280 Frank etc. Ich habe den Plan eine Sanskrit-Grammatik in dem erwähnten Alphabet zu schreiben, dabey aber das Original-Alphabet stehen zu lassen, nebst einigen Tafeln zur Leßeübung. Da ich nun die 2 Gramm. die existiren, auf der Bibliothek des Instituts zu meinem Gebrauch habe, so werde ich wohl in meiner Gramm. die Vorzüge beyder vereinigen können. Ich zähle aber dabey auf ihren freundschaftlichen Rath und Mitwirkung. Da ich meine Gram. vielleicht für eine Karolin werde geben können, die anderen 120 und 280 Fr. kosten, so wird sie wahrscheinlich, wenn man es nur in Deutschl. gehörig bekannt macht, starken Abgang finden. Ich schreibe sie, versteht sich, lateinisch, damit sie allgemeiner nütze. Man schreibt das Sanskrit auf mehr als 10 nerley Weiße. Kurz, jede verschiedene Nation in Indien hat ihr Buchstabensystem dem Dewanagari oder dem eigentlichen Sanskrit-Buchstabensystem angepaßt, und schreibt das Sanskrit darin. Warum sollen wir Europäer, deren Sprachen doch auch von dem Sanskrit herkommen, nicht auch unser Alphabet jenem anpassen, um der Indier kostbaren Schriften um so mehr zu verbreiten. Ich werde Ihnen in einem meiner Briefen das Sanskrit-Buchstabensystem ausführlich entwickeln, und ihm das meinige beyfügen, wenn ich es erst recht im reinen habe. Schließen Sie nicht auf die Unvollkommenheit einer S.

Gramm. in europäischen Charakteren durch die Unvollkommenheit und gänzliche Untauglichkeit jener von Paul von Bartholomä; denn dieser hat alles unter einander geworfen, und drückt die indischen Buchstaben bald auf diese, bald auf jene Weiße aus, bald müssen die Buchstaben italiänisch, bald deutsch geleßen werden. Ehe ich die Grammatik schreibe, werde ich wohl thun, erst mein Buchstabensystem bekannt zu machen, und hierzu will ich den Bhagawat-gita, den Sie aus einigen der schönsten Stellen von Schlegel übersetzt, kennen, mit dem Text und einer ganz wörtlichen lateinischen Uebersetzung herausgeben, und mein Bruder wird vielleicht einige Seiten in Dewanagari-Buchstaben stechen. In der Bibliothek sind 3 schöne und gute Exemplaren dieses Manusk., und ich schmeichle mir einen richtigen Text liefern zu können. Das Ganze ist nicht sehr beträchtlich, etwa wie die Hälfte des Bandes von Schl. über indisch. Phil. u. Sprache. Dieses Werk würde ein großes Intresse gewinnen, wenn Sie es mit einer schönen Vorrede über indische Philosophie oder Litteratur, und das Ganze mit einigen philosophischen Noten, wozu es an Stoff nicht fehlen wird, beehren wollten. — Ich werde itzt anfangen eine große Episode, die beynah die 2te Hälfte des 1sten Ban-Sie enthält vieles sehr schönes, viel des einnimmt zu übersetzen. Mythologie, und wenn sie mir gelingt, könnte man sie als einen Versuch einer deutschen Uebersetzung des Ramayana drucken lassen. übersetze in Versen sehr treu, fast Wort für Wort. Ich nehme mir Schlegel und Voss zum Muster. Schlegels Bruchstücke aus dem Ram., sind, wo sie richtig sind, sehr treu, sein Versmaß ist ganz das des Originals, welches ich auch beibehalten habe (4 4 silbige Füße; die Wahl derselben ist willkührlich). Ich muß nothwendigerweiße Schlegels kostbares Werkehen über die Indier eigen besitzen. Haben Sie die Güte es meinem [Vater] zu beschreiben, er soll es mir gleich nebst ihrem Werke und der Metrik von Voss schicken. — Theuerster Freund, glauben Sie nicht, daß ich in einige Litteraturzeitungen intressante Uebersetzungen aus dem indischen, persischen und arabischen für Bezahlung liefern könnte. würde vielleicht so etwas in manchen Litteraturzeitungen gerne geleßen werden, und die Verleger sich vielleicht gerne zu einem guten Honorar verstehen. Es wäre mir dieses ein sehr nützliches Mittel einiges Geld Das Uebersetzen, besonders treues Uebersetzen in Versen, zu verdienen. übt außerordentlich in 2 Sprachen. Zudem könnte ich sehr viel Geld brauchen. Die Bücher aus Kalkutta sind so theuer. Auch hat mich mein guter Vater nun 2 Jahre wacker unterstützt. Er würde es auch wenn's nöthig noch ein Jahr thun. Dieses ist aber noch nicht hin-Ich darf dann und will in keinem Falle Paris noch verlassen, wenn ich für die orientalischen Sprachen der Welt nützlich seyn soll. Es sey dann, daß ich meinen hiesigen Aufenthalt mit Rom oder England verwechsle. In Rom sind viele indischen Schätze, und es lohnte sich wohl der Mühe einmal dahin zu wandern. Dieses wenn ich königliche Unterstützung bekomme. Es diene mir dann zur Vorbereitung meiner Reiße in das heiße Indien. In Rom sind, wie sie wissen, auch manche interessanten Manusk., Werke von Missionären. In England sollen

die Manuskripte nicht so leicht mitgetheilt werden als hier. Auch ist da im Ganzen mehr, aber nicht so an einem Orte vereinigt, wie hier. Auch ist mir längerer Aufenthalt hier sehr nützlich wegen den persischen und arabischen Collegia Sacy's, worin sehr viel zu lernen, und die man sehr lange besuchen kann, indem man da immer etwas neues exponirt. Den Winter fangen wir mit ihm den Schachnahmeh (Geschichte der Könige, poetisch) von Ferdusi an. Der ganze Schachnahmeh wird in Calcutta gedruckt, welches von sehr großem Nutzen, indem die Manusk. des Sch. sehr von einander abweichen, und man da sehr viele mit einander vergleichen muß, welches außerordentlich mühsam. Das ganze wird 8 Bände stark und der 1ste ist erschienen und kostet bey 80 Frank. Eine Uebersetzung desselben ist nun eher zu hoffen. Wenn ich etwas aus dem Persischen übersetzte würde mich nichts mehr anziehen als Ferdusi. — Sie bekommen hier allerlei Nachrichten, bunt untereinander gemengt. Den Zusammenhang müssen Sie selbst hineinlegen. Itzt folgt ganz kurz was nöthig ist um jenes Fragment zu verstehen:

"Dasharatha, König von Ayodya ist kinderlos bis zu hohem Alter. Um Brahma zu bewegen ihm Kinder zu geben verrichtet er das große, verdienstvolle Opfer Aswa-medha (Pferdeopfer). Brahma und die übrigen Götter sein Opfer günstig aufnehmend foderen Wischnu auf sich, Rawana den mächtigen Riesen zu besiegen, zu verkörpern, und sich unter die 4 Söhne, die dem Dasharatha geboren werden sollen, zu vertheilen. Er thut's. Dem Da. werden 4 Söhne geboren. Rama ist der älteste und ihm der liebste, die Hälfte des verkörperten Wischnu. — Das Opfer Wiswamitra's, eines frommen Büßers und Brahma - Weißen wird beständig von Rawana und seinen Dienern unterbrochen. Selbst nicht fähig sich an ihnen zu rächen, fordert er Da. auf ihm seinen Sohn Rama mitzugeben, und versichert ihn, daß Rama jene Riesen besiegen werde. Dasharatha, der seinen Rama so zärtlich liebt wird dadurch in den schrecklichsten Gemüthskampf versetzt. Seine zärtliche Liebe zu seinem Sohn Rama erlaubt ihm nicht ihn einer so großen Gefahr auszusetzen; aber kaum wagt er auch dem Wiswamitra, der durch seine erstaunlichen Büßungen in dem größten Ruf der Heiligkeit stand, seine Bitte abzuschlagen. Sein Schmerz und Kampf mit sich selbst raubt ihm die Besinnung. — — "

Den 1sten August.

Ich habe gestern mit Chézy gesprochen. Von jenem Gedicht von Calidas, wovon er anfangs wenig verstanden, hat er nun den Plan hinlänglich verstanden, auch manche Stellen ganz. Er findet das Gedicht sehr schön. — Er hofft diese Vakanz seine Analiß des Ramayana zu Ende zu bringen und herauszugeben. Ich wünsche, daß sein Werk den Beyfall finde, den es wahrscheinlich verdienen wird, und daß ihn dies etwas erheitern und ihm mehr Muth gebe. Chézy ist seit einiger Zeit sehr melancholisch und niedergeschlagen. Kummer und Gram scheinen heftig an ihm zu nagen. Ich weiß nicht warum. Da er ein sehr zartes und gefühlvolles Gemüth hat, so wirkt alles sehr heftig auf ihn. Mir

ist er, seit ich Sansk. lerne sehr befremdet geworden. Er hat die Schwäche diese schöne Sprache gerne allein verstehen zu wollen. Von Franzosen ist er auch bisher immer der einzige gewesen, der sich damit abgibt. Auf Frank war er so lange er hier war nie gut zu sprechen. Als er ihm aber seine Abreiße bekannt machte, ward er außerordentlich freundschaftlich gegen ihn. Ich werde wohl auch wieder in vollen Besitz seiner Freundschaft kommen, wenn ich von hier abreiße. — Wissen sie nicht ob Frank nach England gegangen. — Leben Sie wohl, theuerster Freund, und empfelen Sie mich vielmal ihrer mir werthesten Familie.

Franz Bopp.

6.

[August 1814].

Schon lange habe ich den Plan eine vergleichende Grammatik zu schreiben zwischen dem Sanskrit und seinen Töchtern. Daß die armenische Sprache auch dazu gehöre, glaubte ich, und behielt mir vor diese Grammatik mit forschendem Blick in diesem Betracht durchzugehen. Vor einigen Tagen that ich es, und ich war höchst erstaunt und erfreut. Ich habe mich mit dem Alphabet schnelle bekannt gemacht, und habe die ganze Grammatik flüchtig durchgangen. Die Aehnlichkeit geht alle Redetheile durch, zeigt sich am auffallendsten in Für- und Zeitwörtern, welche am meisten entscheiden. Man muß aber freylich hauptsächlich auf das Wesentliche sehen und gehörig die charakteristischen Buchstaben in den Flektionen von den Endigungen unterscheiden. Hinsicht der griechischen, lateinischen und deutschen Sprache kann ich außerdem was Schlegel schon bekannt machte, noch vieles Wesentliche sagen, welches für die Grammatiker dieser 3 Sprachen von Wichtigkeit sein wird. Wenn sich eine Litteraturzeitung findet, in welche ich Arbeiten schicken kann, und wofür Sie die Güte haben sich zu verwenden, wie mir mein Vater schrieb: so werde ich manche Abhandlungen hierüber schreiben. —

Es ist ja nun jetzt gewiß, daß ich königliche Unterstützung be-Dieses habe ich ganz meinem theuersten Freunde zu verdanken, und es freut mich recht, daß ich es gerade ihm zu danken habe. wenig bin ich der großen Freundschaft würdig, die Sie an mich verschwenden! Bin ich im Stande mich ihrer je recht würdig zu machen? - Aber bestreben werde ich mich darnach, so viel in meinen Kräften, damit der Erfolg die große Freundschaft die Sie mir erweißen wenigstens in etwas rechtfertige. Der warme Antheil, den Sie an mir, und an meiner wissenschaftlichen Bildung nehmen, ist wirklich einzig, und knüpft mich mit den zärtlichsten Banden auf ewig an Sie an. — Die Uebersetzung jener Episode werde ich in jedem Fall diese Vakanz be-Obwohl ich heute abgehe um eine kleine Fußreiße in die Normandie zu machen. Ich bleibe aber nur 14 Tage abwesend. Wenn es nöthig, daß ich Ihnen etwas von meinen Arbeiten schicke, so haben Sie die Güte es mir zu wissen zu thun, und ich werde sogleich nach meiner Rückkehr eine kleine Abhandlung über obigen Gegenstand schreiben, die ich in kurzer Zeit beendigen kann, indem ich schon lange darüber nachgedacht habe. Wenn Sie mir einige gute Werke anzurathen haben, die mir zu Verfertigung jener vergleichenden Grammatik nützlich seyn könnten, so bitte ich Sie, es zu thun. Es wird jene vergl. Gram. eine Vorbereitung zu einer besonderen Sanskrit Gram. werden, und das Studium dieser sehr erleichtern. Leben Sie wohl, und empfelen Sie mich vielmal Ihrer werthesten Famillie.

F. Bopp.

7.

Paris, den 24. November [1814].

Es ist Ihnen nun gelungen, theuerster Freund, durch Ihre wahrhaft väterliche Sorgfalt und Bemühung mir die erfreuliche Sicherheit zu verschaffen, mich mein ganzes Leben lang einem Studium zu widmen das mir von Tag zu Tag theurer wird. Ich fühle recht sehr den Werth von allem, was ich Ihnen zu danken habe. Nur ihr edles Herz kann Sie für ihre Freundschaft belohnen. Mir aber liegt es ob, zu streben, mich derselben, so viel in meinen Kräften, würdig zu machen, und ihren Erwartungen so viel möglich zu entsprechen. Das Gefühl meiner Dankbarkeit, meiner Freundschaft und Liebe zu Ihnen kann ich nicht aussprechen. Möge es mir in dem Lauf meines Lebens gelingen, sie durch die That kund zu thun. - Mit meiner Uebersetzung an dem Ramayana fahre ich immer mit Lust und Liebe fort. Meine Episode werde ich in einigen Tagen fertig bringen. Es ist doch manches recht Schöne darin, welches ich hoffe das Ihnen gefallen wird. Ich habe gesucht in meiner Uebersetzung die schöne Einfalt und Natur des Originals so viel möglich nachzuahmen. Ich glaube die schönsten Stellen werden mir auch am besten gelungen seyn. Ich wünschte sehr ihre Meinung darüber zu leßen, was Ihnen gefällt, was nicht? Ich habe bereitz auch den Anfang des Gedichtes zu übersetzen begonnen. Den ersten Band werde ich wahrscheinlich den Sommer zu Ende bringen. Was mich freut ist, daß ich nicht immer der englischen Uebersetzung zu folgen brauchte, daß ich manche Fehler, die darin vorkommen verbessert habe, worin mir die Sprachkundigen wohl ihren Beyfall geben werden. Ich werde, wenn ich den ersten Band herausgebe, davon manche in Noten andeuten, mit den Gründen warum ich abweiche. Meine Uebersetzung wird also in dieser Hinsicht nicht ganz ohne Verdienst seyn, und wenn Sie Sprache und Ausdruck passend und dem Inhalt gemäs finden, scheue ich mich nicht meine Uebersetzung der Welt vorzulegen. Das Uebersetzen übt mich sehr in der Sprache, und obwohl ich deshalb weniger leße, mache ich doch schnellere Fortschritte in dem Sanskrit. Die Sprache wird mir Gäbe es ein Wörterb. würde ich wohl itzt schon die übrigen Theile verstehen können. Doch auch ohne dieses Hülfsmittel muß es nun bald gehen. In Indien ist der 2te und 3te Band des Ramayans schon erschienen. Auch die Gesetze des Menu im Original mit einem Commentar, nebst einigen andern Gedichten. Man ist dort sehr fleißig. In London ist aber noch nichts angekommen. Vor einigen Monaten

hat ein guter Freund von mir Frank in München gesprochen, und er sagte ihm, daß ihm die Regierung 3000 Gulden bewilligt habe, um nach England zu gehen, daß er dort so lange bleiben werde bis er des Sanskrits einigermaßen mächtig sey, daß er dann hierher kommen werde um die Bibliothek zu benutzen. Ich aber werde die 2 Jahre die mir bewilligt sind hier bleiben und suchen mir einige Verdienste zu erwerben, um Anspruch auf des Königs Versprechen, mich reißen zu lassen, machen zu können. Dann würde ich eine kurze Zeit in England zubringen, einige Zeit bey Ihnen und noch vieles von Ihnen lernen, und ihres mir so theuren Umgangs mich freuen, und dann meine Reiße nach Indien antreten. — Leben Sie wohl. Empfelen Sie mich vielmal Ihrer theuersten Famillie und beehren Sie mich ferner mit ihrer werthen Freundschaft.

Franz Bopp.

8.

Paris, den 10ten Ja[nuar 1815].

Theuerster, hochgeschätztester Freund!

Nach langer nothwendiger Zögerung kann ich Ihnen nun endlich den Beschluß meiner Episode schicken. Zwar habe ich schon lange deren Uebersetzung geendigt, allein ich mußte sie noch manchmal übergehen und ändern und verbessern, bis ich es wagen konnte sie Ihnen, und nach ihrem Gutbefinden der Welt vorzulegen. Wie manchmal habe ich mich zu Ihnen gewünscht, damit Sie sich mit mir über einige der schönsten Stellen freuen, und mir mit freundschaftlichem Rath beystehen Aber ich hoffe, Sie werden mich bald möglichst durch einen Brief schadlos halten, worin Sie mir gefälligst ihre Urtheil über diesen Versuch darlegen, und mich von dem unterrichten werden, was Ihnen etwa mißfallen, und was Sie geändert wünschen. 1ch werde Ihnen nächstens die Einfügung der Episode schicken, nebst einigen Noten zur Erklärung, und alsdann können wir, wenn Sie es für gut finden, zum Drucke schreiten. — Wird man es wohl in Aschaff. drucken lassen können? — Es ginge wenigstens am geschwindesten, und große Aufmerksamkeit des Abschreibers, welchen mein Vater für seine Mühe bezahlen wird, werden den Druckfehlern, die wegen der Menge fremder Namen, Apostrophen etc. sehr häufig seyn werden, steuern können; und wir sind alsdann über die Exemplare Herr. — Wenn ich durch diesen kleinen Versuch ihrer so freundschaftliche Theilnahme an meinen Studien und ihrer so folgreichen Verwendung einigermaßen wie wohl noch sehr wenig, werde entsprochen haben; dann werde ich mich bestreben binnen den 21 Monaten, welche mir noch übrig bleiben, etwas wichtigeres zu Langlès hat heute für mich das bengalische Wörterbuch von Forster beschrieben. 4 Bändchen der bengalischen Uebersetzung des berühmten Maha-Bharata sind gedruckt und ich werde sie vielleicht auch bekommen, widrigenfalls wird sie mir Langlès leihen. Die bengal. Uebersetzung wird mir das Sanskrit und umgekehrt dieses das bengalische zu verstehen helfen, das bengal. Wörterbuch wird mir so für beyde

Sprachen dienen, und ich werde vielleicht anfangs sehr langsam, aber in der Folge sicher gehen, und ich hoffe nach Verlauf der mir gewährten Zeit einen Band des merkwürdigen Gedichtes, wovon blos einige Bruchstücke bekannt sind, liefern zu können. Dieses würde mich außerordentlich freuen, und ich mich reichlich belohnt fühlen für meine Mühe. Auch wird das Bengalische, wenn ich nach Indien reiße, mir zu dem Verkehr mit den Brahmanen großen Nutzen gewähren. — Chézy hat seit kurzem seine Episode, die sie schon kennen herausgegeben. Sie wurde mit großem Beyfall hier aufgenommen. Auch ist er kürzlich zum Professor des Sanskrits ernannt worden, und wird den Mondtag seine Vorleßungen anfangen. Ich werde sie nicht besuchen, indem er mit den ersten Prinzipien anfangen muß. August Schlegel hat sich bey ihm als Kandidat angekündigt. Und Humbold besucht das persische Collegium um für seine Reiße nach Tibet und Indien sich vorzubereiten. — Ich werde Ihnen nächstens die Umänderung einiger in den 2 ersten Bogen enthaltener Verse schicken. — Ich bitte Sie zum Schluß, meine zärtlichsten Wünsche zum glücklichen neuen Jahr anzunehmen. kommen zwar etwas späte, aber in meinem Herzen sind sie sehr alt. Ich hätte Ihnen gerne eher geschrieben, aber es war mir unmöglich weder an Sie, noch an meinen Vater zu schreiben, ohne die versprochene Uebersetzung mitzuschicken, und so verschob es sich von Tag zu Tag. Entbieten Sie ebenfalls meine zärtlichsten Glückwünsche Ihrer theuersten Famillie. In der Hoffnung auf baldigen sehnlichst erwarteten Brief

Ihr ergebenster aufrichtiger Freund Franz Bopp.

Es sind in dieser Uebersetzung 2 Verse mangelhaft, welche ich ergänzen werde.

9.

Aschbg. 2. Febr. 1815.

Lieber theurer Freund!

Von meinem langen Schweigen lassen Sie mich schweigen u. glauben Sie fest, daß es nicht meine Schuld ist u. daß ich ein von 10 erlei Arbeiten auseinandergerissener Mensch bin. Ich lebe so viel u. oft mit Ihnen, daß es nur Ihrer Empfänglichkeit und Ihres Zutrauens bedarf, um eben so auch in der größten Entfernung mit mir zu leben und meiner gewiß zu seyn, wie ich Ihrer bin. Dies ist die Gemeinschaft der Geister, welche von keinem Raum unterbrochen, von keiner Zeit zurückgehalten oder überwältigt wird und ohne dießelbe könnten Sie wohl nicht die hohen Gedanken von 4000 Jahren her so tüchtig und treffend verdeutschen, könnte ich nicht so innigen Antheil an Ihnen nehmen und Sie im Geiste stets umschweben, um, Ihnen selbst unbewußt, Ihre Schritte zu leiten. Daß dies wirklich geschieht, sehe ich an der ganzen Art Ihrer Arbeit, die überall gleichsam meinen besten Wünschen entgegen kommt und indem sie unbefangen in das Quellenstudium eingeht u. daraus allein schöpft, so am gründlichsten meine wichtigsten

u. heiligsten Angelegenheiten fördert. Es wird eine Zeit kommen, wo ich Ihnen, was ich hiemit eigentlich meine, aufs deutlichste auseinandersezen werde und ich brauche Ihnen für jezt nichts zu sagen, als fahren Sie fort, immer tiefer einzudringen: ein jeder Schritt, den Sie da hinein thun hängt mit den wichtigsten Entwicklungen zusammen, die der Menschheit annoch bevorstehen und Ihr Name wird daneben dankbar genannt werden von der Nachwelt. Lassen Sie Sich aber auch von dem Segen Ihrer Fortschritte nicht blenden — es ist noch vieles zu thun. sind durch die Pforte der Poesie eingegangen: Sie müssen in's innere Heiligthum Indiens, in die Veda's selbst zulezt eingehen u. eben dort werden wir uns einst im klarsten Lichte begegnen und Sie werden auch mit den Augen in deutlichen Schriftzügen lesen können, was ich in meiner Seele ahnde und aus ihr in die Ihrige mittheile, zuerst nur um Sie überhaupt auf die Größe u. Wichtigkeit der Aufgabe hinzurichten, welcher Sie billig Ihr Leben widmen, ein Leben, das Gott erhalten wird, weil Sie Großes damit ausrichten können. Um dies aber so recht und ganz zu vollbringen, dazu gehört auch nebst Ihrer rastlosen Arbeitsamkeit die lebendige Umsicht u. Benuzung der Gelegenheit, selbst wenn es mit persönlichen Aufopferungen geschehen solte. Versäumen Sie dies ja nicht u. suchen Sie Sich so wohl im Reichthum der Manuscripte eine rechte Uebersicht zu verschaffen, ihrem inneren Zusammenhange nachzugehen, als auch den lebendigen Umgang mit Sachverständigen zu benuzen. Solte man Ihnen eins o. das andre erschweren, so sagen Sie es: die Regierung wird sich dann verwenden. Für Ihr Weiterkommen nach England, für Empfelungen dorthin etc. wird gesorgt werden. Lassen Sie also für jetzt alle irdischen Angelegenheiten fahren und seyn Sie immer mehr ein Brahmane, wozu Sie ohnehin so mauche Naturanlage Ihre Bedürfnißlosigkeit ist mir insbesondere sehr achtungswerth. (Indessen ist doch so viel ich weiß, den Brahmanen der Wein nicht ganz untersagt u. dem Körper darf das nöthige nicht fehlen.)

Was nun die herrliche Episode betrifft, so bin ich in der That über die Gewandheit, mit welcher Sie die Sprache behandeln, verwundert u. werde nur wenige Worte zu ändern haben. Dies thue ich zwar nur nach unbefangenem u., ich darf sagen, tiefem Gefühl der Sache u. auf keine Weiße wird in die eigne kindlich ernste u. große Struktur der Rede eine Aenderung kommen. Aber nachtragen müssen Sie durchaus die Erklärung der uns noch minder bekannten Namen z. B. Kuwera, Gandharwa, Mandra (von dem ich zwar einiges weiß) etc., die Bedeutg der eigennamigen Pfeile u. a. m. Ueber die Einleitung ins ganze können Sie Sich kurz fassen, indem Prof. Wilken in Heidelberg eine Uebersicht des 1. Bds der engl. Ausgabe des Ramayan gegeben hat. Insbesondre aber bitte ich um die Erforschg der bestimmten Bedeutung der Sanscritworte, welche Sie durch Priester u. Priesterthum übersezt haben. Der Karakter der ganzen Episode ist großartig und mächtig, eine heilige Sage vom großen Kampfe des inneren mit dem äußeren Menschen in riesenhaftestem Styl. Sie wird großes Aufsehen machen, insbesondere unter den jetzigen Zeitverhältnissen. Ich werde die kleine Episode von

Wiswamithro's Gespräch mit Dascharatha hinzufügen und bitte Sie aus besonderen Gründen in Nro. XXIV des Langles-Hamiltonschen Katalogs nachzusehen o. in etwa einem andern Mscpte der Veda's selbst, ob Sie nicht ein kleines merkwürdiges Stück, wenn es auch nur einzelne Stellen wären, mir noch baldigst in Uebersetzung nachsenden könnten. Was Colebrooke im 8 Vol. der Asiat. Research. Kosmogonisches aus den Veda's gezogen, haben wir hier, also sonst eine Stelle. Aber für meine Notiz bitte ich Sie daneben, mir im wesentlichen mitzutheilen, was Colebrooke übrigens vom Inhalte der Veda's sagt. Ich habe nur jenes einzige Excerpt.

Sie gedachten, hier bei Weilandt drucken zu lassen. Wozu? — Ich habe mit der Andreäischen Buchhandlung gesprochen, die sogleich nach Ostern ein nettes, elegantes Büchlein daraus machen will. Also bis dahin bereiten Sie alles Erbetene. Sie sollen durchaus auch nicht gratis gearbeitet haben u. die nöthigen Exemplare behalten wir uns vor. Ich werde Vorrede u. Einleitg hinzufügen o. Anmerkgn wie es bei letzter Redaction das ganze fordert; auch werden kleinere literarische Arbeiten u. Notizen in öffentlichen Blättern willkommen seyn; ich sorge für deren Unterbringung u. Honorar.

Nun noch einige Fragen, die ich bald beantwortet wünsche.

Haben Sie noch keine Andeutgn ältester wirklicher Geschichte u. Geographie Indiens u. deren Zusammenhangs mit der übrigen Asiat. Welt gefunden? Gibts deutliche Spuren Aegyptens, Griechenlands, Nordlands in Indischen Denkmalen? Was aber noch wichtiger mir ist, wäre: etwas genauer zu untersuchen, ob die Indier in den verschiedenen Systemen der Philosophie, besonders der Nijaja wirklich eine so scharfsinnige Dialektik an Tag legen, wie jene des Platon o. Aristoteles? Ferner, worin in Nro CLII des L. H. Catal. die Kapilaphilosophie bestehe? Endlich, ob denn die Indischen Systeme wirklich so scharf sich scheiden u. von einander auszeichnen, wie Fried. Schlegel sie ordnet u. scheidet, den ich Ihnen übrigens als in der Philosophie in die eigentliche Tiefe gehend nicht genug empfelen kann.

Creuzers u. Görres Bücher dagegen kann ich Ihnen blos als Anregungen enthaltend und Ihnen vielerlei Gesichtspunkte gebend bezeichnen, — doch hüten Sie Sich vor Schwindel u. Verwirrung — es ist nicht das alte, das Urgefühl in diesen Büchern, sondern Bilder u. Phantasieen. Meine Schrift bitte ich Sie vorzüglich in Hinsicht der Zähmung dieser letzteren u. der Hinweißung aufs lebendige Gefühl u. rechten Verstand zu studieren. —

Mit diesen Büchern ist nun eine besondre Fügung: sie sind von der Andreäischen Buchhandlung an Sie abgesandt u. an der Französ. Gränze ohngeachtet eines Frankf. Stadtzeugnisses zurückgewiesen worden. Die Buchhandlg sagt mir nun, Sie mögten einen Permis von Paris auswirken u. an jene einsenden u. ich seze hinzu: lassen Sie den Namen Görres, der verhaßt ist, weg u. geben Sie blos den Titel des politisch unschuldigen Buchs: Solten Sie keinen Permis erhalten, so muß die Andr. Buchhalg. Ihnen bei einem Pariser diese Bücher anweißen. Das besorgen Sie also bald.

Dünkt Ihnen nicht durch die ganze Episode u. vieleicht durch den ganzen Ramayana eine stille große Ironie gegen die Ohnmacht der Götterwelt u. eine ehrfurchtvolle Anbetg des Ewig-selbstständigen durchzugehen? —

Schicken Sie mir doch mit nächster Geleght d. h. auf dem Postwagen Chezy's Episode aus dem Ramayana für die Bibliothek. Ich zahle es Ihrem Vater. — Herzlichen, innigsten Gruß von uns allen. Ewig

Ihr

Freund

Windischmann.

10.

Paris, den 24t. Feb. [1815].

Theuerster, hochgeschätztester Freund!

Ihr lieber Brief hat mir eine außerordentliche Freude gemacht. Ich habe ihn mehrmahlen mit größtem Vergnügen durchgeleßen. werde ihn immer als ein mir theures Kleinod betrachten, weil die edelsten, freundschaftlichsten Gefühle darin ausgesprochen sind. meinen Wünschen recht zuvorgekommen, mir anzubieten, daß Sie Vorrede und Einleitung schreiben wollen. Ich hätte Sie gleich darum gebeten, wenn ich nicht hätte abwarten wollen, ob Sie meine Uebersetzung billigen. Ich habe diese Tage die asiat. researches fleißig durchgangen um zu sehen, ob ich noch sonst etwas merkwürdiges über die Veda's darin fände. Allein jene Abhandlung im 8ten Bande ist das einzige. Sie ist 120 Quartseiten stark und es befinden sich viele Auszüge darin. Es kommt darauf an ob Sie diese in ihrem Excerpte alle haben. sind größtentheils Hymnen; manches philosophischen Inhalts, welches mir von Wichtigkeit zu seyn scheint. Im 5ten u. 7ten Bande sind Abhandlungen von Colbrooke über Ceremonien, worin zwar auch Stellen aus den Veda's vorkommen, allein blos kurze Anrufungen an Götter und Elemente, wie sie deren schon aus dem 8ten Bande kennen. Ueber Chronologie und Astronomie sind mehrere Abhandlungen in den asiat. research. Doch ist man darüber noch nicht im klaren. Doch scheint es mir, daß man zur Klarheit gelangen könne, und daß man dazu gelange. Die großen Zahlen sind nicht blos Uebertreibungen, sondern sie beruhen auf bestimmten Gesetzen, und wenn man diese vollkommen aufgefunden, so werden die wichtigsten Aufschlüsse über die älteste Geschichte daraus hervorgehen. Ueber Philosophie und das Wesen der Religion der Indier haben die Engländer noch nicht viel gethan. Colbrooke sagt am Ende seiner Abhandlung, daß durch eine Uebersetzung der Veda's der Leßer kaum für seine Mühe belohnt werde, und um so weniger der Uebersetzer. — Bey so einem albernen Vorurtheil kann er freylich in sich wenig Anregung zu der freylich mit großer Mühe verbundenen Arbeit fühlen. Ein großer Theil und vielleicht die Hälfte der Veda's ist vielleicht ceremonial und für uns von minderem Intresse. Doch die andere Hälfte umfaßt die höchste Philosophie. Die Veda's sind mein Ziel. Sind es immer gewesen. Was ich bisher gethan habe

und noch thue, ist blos Vorbereitung, Einweihung in die Mysterien. Ich werde mich später von den Mythen los winden und lautere Wahrheit schauen. Doch sind auch jene Mythen, jene ehrwürdige Poesie nicht ohne reellen, philosophischen Werth. Die Wahrheit ist darin verschleyert, damit sie den Profanen nicht blende. Der Denker weiß den Schleyer zu heben. — Es ist den Brahmanen vorgeschrieben die Veda's zu leßen, zu beten, zu singen, ohne daß es ihnen zur Pflicht gemacht werde über den Sinn nachzuforschen. Dieses ist sehr weiße. Denn wer das hohe Wort der Veda's leßen kann, ohne von selbst Anregung zu fühlen, der soll, darf und kann nicht forschen. Er erfüllt das Gesetz durch seinen Willen. — Daß sie in meiner Episode, und wohl überhaupt in den mythologischen Gedichten der Indier eine stille große Ironie gegen die Ohnmacht der Götterw. und eine ehrf. Anbet. des ewig Selbst. finden, hat mir außerordentlich gefallen. Und ich bin ganz ihrer Meinung. Diese Episode schien mir deswegen von Wichtigkeit. — Nächster Tage werden Sie die Episode von Ch. nebst seiner Einl. Rede, worin sich eine andere Stelle aus dem Ramayana befindet, erhalten. Ich gebe sie heute auf das bureau des journaux, welches der einzige Weg ist einzelne Bücher zu verschicken, da die diligence so kleine Paketchen nicht annimmt. Sie werden sie postfrey erhalten, denn es muß voraus bezahlt werden. - Ich arbeite gegenwärtig an einem philologischen Aufsatze, welcher viele neue Ansichten enthält und großes Aufsehen machen wird. tige Aufschlüsse über lateinische, griech. und selbst indische Conjugation. Ich theile meinem liebsten Freunde hier einiges im voraus [mit], und ich bitte um ihr Urtheil und ihre Meinung darüber. Zwar hier nur Behauptungen ohne Beweiße, woran es mir nicht fehlt. Schlegel konnte das lat. imperf. in bam, das Fut. in bo nicht aus dem ind. herleiten. Es sind diese die Zusammensetzungen der Wurzel mit dem ind. Hülfzeitwort bu seyn. Bu hat im praes.

plur. imperf. plur. bavami bavamah o. as $abava\overline{a}m$ abavama bavasi bavatha abavah o. as ta bavati bavanti abavat abavan

Das imperf. würde also so: amabavam, ich liebte,

... bavas

... bavat etc. die Zus. der Wurzel mit

dem imperf. des bu.

Das Futur würde sein:

plur.

amabavami amabavamas
... bavasi ... bavatha
bavati ... bavanti

amabo hat das Kennzeichen der erst. Pers. das m verloren. ava hat sich in einen einzigen Vokal aufgelößt, wie sich im griech. v oft in einen Diphtong auflößt. — Scripsit, per-spek-sit, trak-sit (trah-sit = traxit) und ähnliche in x. Zusammens. der Wurz. mit sum oder dem ind. as seyn entspricht ganz einem ähnlichen ind. praeteritum, welches man auch

für einfach gehalten. Dasselbe gilt für den griech. aurist in sa. Im griech. Futu. ist s nicht Kennzeichen des Futur sondern δω-σω ist Zusammensetzung der Wu. mit dem Hülfszeitw. seyn. Dasselbe gilt fürs indische. In èσomai ist das σ radikal, das latein ero und eram für εσω u. εσαν. r u. σ ist eins und dasselbe; schon im indischen geht das eine in das andere best. über. In eram wie in ero ist das r o. σ radikal, kann also nicht Kennzeichen des Fu. seyn. Das lat. possum für pot-sum ist in seiner ganz. Abwandl. Verbind. der Wurz. mit sum. etc. etc. All dies kann ich gründlich auseinandersetzen. Das deutsche imperf. in t, z. B. ich sagte, ist nichts anderst als die Verbindung des part. in t mit dem Zeitwort seyn, das sich nur noch in der zweiten Person erhalten hat.

Das indisch. part. in t hat vergangene activ. Bedeutung und man kann dort sagen gato 'smi, ich bin gegangen, von ga gehen, gatah gegangen. Nur diejenigen deutschen Zeitw., deren part. in t, haben das imperf. in t. Man sagt z. B. schlang im imp., weil das part. geschlungen, und nicht geschlingt etc.

Wenn Sie es für gut finden, so fügen wir diese Abhaudlung der Uebersetzung bey. Ich glaube, daß das Verdienst hievon größer ist, als das einer Uebersetzung, die schon englisch erschienen. Ich möchte gern etwas wichtiges noch unübersetztes liefern, allein ich weiß nicht ob es gehen wird. Man muß bey den Manuskripten gerade vorn anfangen, damit man den Faden nicht verliert. Wenn man so in die Mitte hinein sieht, da versteht man nichts. Wenigstens würde eine ganz vollständige und bis itzt sehr seltene Sprachkenntniß dazu erfordert, um mit einem flüchtigen Ueberblick das wesentlichste ausheben zu können. Die meisten indischen Schriften sind nur noch den Titeln nach den Europäern bekannt. Die Fragen, die Sie mir vorlegen sind wichtig und einer gründlichen Erforschung werth. Ich werde vielleicht mit der Zeit so glücklich seyn sie beantworten zu können. Ueberhaupt werden Sie immer der erste seyn, dem ich alles was ich wichtiges in diesen Schriften finde, sogleich mittheile. Aber täuschen werde ich einen solchen Freund nie. Ich werde Ihnen nie etwas für verstanden darlegen was ich nur halb o. zum Theil verstehe. Philosoph. Schriften halb verstehen ist noch schlimmer als sie gar nicht verstehen; wenn man Gebrauch davon machen lch glaube Ihnen, daß man, um in den Geist der philosophischen Schriften der Indier einzudringen, mit den Veda's anfangen müsse. Diese enthalten wohl den Kern aller phil. Systeme. In London werde ich mich mit den Veda's fast einzig beschäftigen. Wenn man da nur außer der schönen Copie einen guten Commentar hat, ohne den man sie nicht verstehen kann. — Ich studiere gegenwärtig den Mahabharat, wovon ich 2 Manusk. hier habe. Ich verstehe ihn so ziemlich, obwohl ich noch nicht die Hülfsmittel habe, die ich erwarte. mir vor Ostern etwas wichtiges vorkommt, so werde ich es übersetzen und Ihnen schicken. Nach Ostern wünschte ich aber in jedem Falle, daß das Bändchen gedruckt würde. Ich werde Ihnen eine bessere Umarbeitung des Gesprächs zwischen Viswamit. u. Dasa. schicken. Auch

die Episode werde ich Ihnen vielleicht umgearbeitet schicken, blos wegen dem Versmaße. Es sind mehrere Verse ganz in jambischen oder ganz in trochäi. M. Und dies darf nicht seyn. Auch sind manche Hyati darin, die ich herausbringen möchte. An dem Style aber werde ich gar nichts ändern, weil Sie ihn gut gefunden haben. Wenn Sie hie und da was andern, so wird meine Uebersetzung dadurch gewinnen. Wilhelm Schlegeln habe ich die 2 ersten Blätter meiner Epis. zu leßen gegeben. Er hat mir einige Bemerkungen über das Versmaß gemacht, die gegründet sind, und die ich befolgen werde. Ich habe ihm auch einige philolog. Bemerkungen mitgetheilt, die er gut gefunden. Ich komme oft zu ihm. Er wohnt sehr nah bey mir. Ich gebe ihm Unterricht im Sanscrit, und er besucht nicht Chézy's Collegium. Uebrigens ist er auch sehr gefällig gegen mich. Ich erwarte von ihm den sehr seltenen 2ten Theil des gedruckten Ramayanas, der weder hier noch in England zu haben ist, und der mir von großem Nutzen seyn wird. Schlegel bleibt nur noch bis zum April hier, welches mir leid ist, denn ich habe gerne einigen Verkehr mit einem deutschen Gelehrten. Die Franzosen sind so beschränkt. - Sie rathen mir Umgang mit Sachverständigen? - Lieber Freund! in der indischen Sache giebt es hier keine Verständigen. Zwar hat Langles viel Kenntniß von dem was die Engländer über alles oriental. geschrieben haben. Dies verstehen Sie auch blos unter den französ. Sachverständigen. Langles ist ein sehr humaner Mann, u. gefällig gegen mich. — Um einen permis für die Bücher zu bekommen, muß genau den Titel der Bücher angeben, wo sie gedruckt, Preiß, Format, und auf welchem Wege sie geschickt werden, ob durch Straßburg, Metz etc. Haben sie die Güte mir dies zu wissen zu thun. Ich schicke dann einen permis. — Ich wünschte recht so liebe und lehrreiche Briefe zu erhalten, doch sehe ich ein, daß wegen ihren vielseitigen Beschäftigungen mir diese Freude nicht oft werden kann. Leben Sie wohl, herzlichst und grüßen Sie mir vielmal Ihre meinem Herzen geliebter Freund, theuerste Famillie.

Ihr treuer Freund Bopp.

11.

Aschaffenburg 16. März 1815.

Ich hätte Ihnen, lieber Indier, schon vor mehreren Tagen geschrieben, wenn es meine damals sehr reizbaren Augen zugelassen hätten; auch wolte ich gerne abwarten, welche Zeit mir der Verleger zur Ablieferung des Mscpts bestimmen würde, was ich indessen noch nicht weiß. So viel ist aber gewiß, daß Sie sobald als möglich das Nothwendige einsenden sollen.

Ihr Brief hat mich sehr erfreuet; er ist aufrichtig, klar und verständig — so ein festes und bestimmtes Wesen begegnet mir in diesen Zeiten selten. Ich achte Sie sehr hoch darum und Sie dürften wohl nicht leicht ermessen können, was Sie mir gelten. Unser ferneres Verhältniß wird Ihnen dies alles noch mehr beweißen.

Ich hoffe zu Gott, daß die von mir (in dem Gericht des Herrn) vorgesagte, leider nun eingetroffene Rükkehr N. Sie nicht hindern soll. Sie bleiben natürlich so lange es rathsam ist: im Falle Sie weggehen müßten, kommen Sie hieher u. gehen dann wo möglich alsbald nach England.

Nun einige Bitten; zuvor aber meinen Dank für Chezy's Piecen. Daran hätte er allerdings nicht so lange vorzubereiten brauchen. Diese Piecen gehören der Bibliothek, ich bitte sie also zu verrechnen.

Lassen Sie mir doch in aller Eile auf Kosten der Bibl. (was ich Ihrem Vater wieder erstatte) die merkwürdigsten Stellen aus Colebrookes Aufsatz über die Veda's, so wie die darin enthaltenen Hymnen u. philosophische Stücke abschreiben, ausgenommen eine große Stelle über die Weltschöpfung aus dem Samoveda, welche sich zu deutsch anfängt:

Ursprünglich war dieses Seel' (Geist) allein etc. etc. und endet:

Und indem er alle seine Wünsche erreichte wurde er unsterblich. Ja er wurde unsterblich.

Diese Stelle wurde mir englisch von einem Freunde mitgetheilt, ich habe in dem Augenblick nur meine Uebersezung zur Hand; den 8ten Bd. selbst hatte ich nie.

Colebrooke's alberne Behauptg ist um so alberner, da es (freilich nicht für weihelose Protestanten, wohl aber für Katholiken, welche das Ganze ihres Ceremonials mit andern vergleichen wollen) insbesondre auch so sehr auf das Ceremoniale als auf das Philosophische u. Theologische ankommt.

Sie haben recht, daß Sie von den Mythen einwärts in die Veda's dringen: diese seyen Ihr schönes Ziel. Vor demselben freue ich mich ohnehin noch auf den ganzen Bhagavat-ghita. In diesem ist wohl die besprochene Ironie nicht mehr bloß stille fortgehend, sondern scharf u. klar vernichtend ausgedrückt.

Freilich muß die philolog. Arbeit zu unserm Schriftchen: es wird hiedurch positiv gutes gestiftet. Ich danke für die vorläufige Mittheilg.

Hr. Aug. W. Schlegel empfelen Sie mich bestens; ich schreibe dieser Tage auch seinem Bruder über Ihre Arbeit u. werde Ihnen seine Antwort mittheilen. Wir werden die kleine Schrift ganz in der Form einer Zugabe zu Fr. Schlegels herrlicher Arbeit erscheinen lassen.

Unter denen die Sie benüzen sollen verstehe ich vorzüglich Langlès, eben wegen seiner Umsicht u. Bekanntschaft mit England.

Noch eins: Sie sagen, "die großen Zahlen der Indier seyn nicht blos Uebertreibgn, sie beruhen auf bestimmten Gesetzen." Ich glaube dies auch, aber da mir auch die Wahrscheinlichkeit hierüber, die ich etwa selbst habe, noch durch keinerlei Indisches Document bekräftigt sind, so bitte ich Sie dringend, mir doch mit allernächstem etwas näheres hierüber zu sagen: ich brenne vor Begierde hiernach, da mir manche große Vermuthgen über die älteste Geschichte im Kopfe schweben, die ich etwas fester halten mögte.

Ich lege hier den Schein der Andreäischen Buchhandlung bei. Die Bücher sind bereit, schicken Sie nur den Permis. Solte der etwa verrufene Name Görres Anstand finden, so lassen Sie Sich durch Langlès o. Millin die Politische Unschuld dieses Mythen-Buchs bezeugen.

Herzlichen Gruß von Groß u. Klein Ewig der Ihrige Windischmann.

12.

Paris, den 5ten April [1815].

Sogleich nach Erhaltung ihres theuren Briefes eilte ich Ihnen die verlangten Auszüge zu besorgen; da ich aber keinen Abschreiber bisher habe finden können, indem die Franzosen in fremden Sprachen selten bewandert sind, und ohne Sprachkenntniß des Abschreibers die Abschrift durch Fehler verunstaltet und untauglich geworden wäre; so muste ich es selbst auf mich nehmen, und ich that es sehr gerne, da ich für meinen geliebtesten und bewährtesten Freund keine Mühe scheue, und ich Ihnen viel lieber durch Uebersendung eigener Uebersetzungen aus den Veda's wesentlichere Dienste leisten möchte. Doch ich hoffe daß, wenn mir das Glück wohl will, die von Colb. übersetzten Stellen nicht das einzige bleiben werden, was Sie aus den Veda's leßen und zu lhren wichtichen philosophischen Forschungen benutzen werden. — Ich habe meine Arbeit damit angefangen, Ihnen aus der Abhandlung v. Colb. die Uebersetzungen abzuschreiben, wovon ich Ihnen den größten und wichtigsten Theil schicke. Ein kurzen Inhalt der Abhandlung und die übrigen Stellen werde ich Ihnen später schicken, denn wegen der Zeitumständen kann ich es nun nicht länger mehr verschieben Ihnen zu schreiben, da vielleicht unser Briefwechsel baldigst gehemmt wird, und ich selbst für die glückliche Ankunft dieses Briefes fürchte. Von der Abhandlung von Col. machen Sie sich indessen keine zu große Erwartungen, das wichtigste sind die übersetzten Stellen, weswegen ich damit angefangen habe. Da Colbrooke, wie er berichtet, die Veda's nicht ganz kennt, sondern nur theilweiße geleßen, oder flüchtig durchgangen, indem ihm von dem andern entweder das Original oder die Commentare fehlen; so können wir von ihm die gehörigen Aufschlüsse nicht erwarten. Einen großen Theil seiner Abhandl. nimmt die mythische Erzählung der Ueberlieferung der Veda's ein, welche in den verschiedenen Purana's auf verschiedene Weiße erzählt wird. Beyliegende Stellen scheinen mir von großer Verschiedenheit; mehre uns bekannte philo. Systemen zeigen sich Hohes und gemeines, Geistiges und Sinnliches: die Sprache im ganzen finde ich nur anziehend, groß und die Seele ergreifend; Colbrooke giebt seine Uebersetzung für sehr treu aus. — Die 4te Stelle (das was mit II bezeichnet) scheint mir sehr wichtig, ist mir aber nicht klar. — Dieser Tage schicke ich Ihnen einen kurzen Auszug aus einem im 5ten Band der research. asia. enthaltenen Aufsatz über indische Chronologie (so ist wenigsten dessen Titel) welcher die Uebereinstimmung einiger facta, die uns aus der griech. Geschichte bekannt sind, mit den Purana's

enthält. — Mit meiner Arbeit hoffe ich in 8 Tagen fertig zu seyn, und ich werde sie dann Ihnen sogleich übersenden. Ich wäre bereits schon fertig damit, wenn nicht die Ereignisse den Studien zu ungünstig gewesen wären; die Lage war anfangs äußerst bedenklich, und man hätte sich nicht vorstellen können, daß es so leicht ablaufen, und daß Napoleon ohne die geringsten Schwierigkeiten den Trohn besteigen würde. Mit seiner Ankunft ist es hier sehr ruhig, wie es aber weiter gehen wird — werden Sie besser wissen als ich; die hiesigen Zeitungen sagen wenig von Deutschland. Schlegel und Madame Stael sind nicht mehr hier, sie haben die Ankunft N. nicht abwarten wollen. Ich schicke Ihnen gegenwärtig keinen permis für die Bücher, denn es wäre itzt unrathsam sie hierher zu schicken, wir wollen erst abwarten ob es Krieg oder Frieden giebt. — Ich warte auf Brief von meinem Vater, ich habe ihm seit kurzem 2 Briefe geschrieben, den letzten vom 20sten März. Leben Sie wohl, zärtlichst geliebter Freund! ich bitte Sie mich bestens ihrer werthesten Famillie zu empfelen, die ich herzlich grüße. Wollen Sie auch die Güte haben meine Familie mir zu grüßen, und von meinem Wohlseyn zu benachrichtigen.

Ewig Ihr getreuer Freund Bopp.

Die Hefte von Chezy kosten 2 Frank 10 Sols.

13.

Paris, den 4ten May [1815].

Mein theuerster, hochgeehrtester Freund!

Meinen Brief mit den Colbrookischen Auszügen aus den Veda's werden Sie erhalten haben; die gleich darauf eingetretene Unsicherheit der Post hat mich gehindert Ihnen das noch Fehlende nachzuschicken. Ich habe seit Ihrem Briefe keinen Brief mehr von meinem Vater erhalten, und ich vermuthe, daß seine und meine späteren Briefe aufgehalten worden sind. Es schmerzt mich, daß mein Briefwechsel mit Ihnen und meiner Familie leider nun wieder abgebrochen ist, und ich benutze mit Freude die Gelegenheit, Ihnen durch Herrn v. Stael der nach der Schweitz reißt, dieses Briefchen zuzusenden. Die gegenwärtigen Zeitumstände sind den Wissenschaften nicht günstig, doch suche ich so viel möglich mich über die öffentlichen Begebenheiten hinauszusetzen, und mit ruhigem Gemüthe meinem wissenschaftlichen Plane entgegen zu arbeiten, damit auch diese stürmische Zeit für mich nicht verlohren gehe, und damit ich mich in glücklicheren Zeiten der Kenntnisse freuen könne, die ich mir itzt zu erwerben trachte. — Den Gegenstand meiner Forschungen über die Conjugation der Zeitwörter des Indischen Sprachstammes habe ich nun so ziemlich erschöpft, und bin auf wichtige Resultate und zu manchen neuen Entdeckungen gelangt, wovon ich Ihnen hier einige Wesentliche im voraus mittheile.

Die Verhältnisse der Zeiten, welche im Indischen u. Griech. durch organische Veränderung des Wurzelwortes oder durch das Augment aus-

gedrückt werden, werden im Lateinischen weder auf die eine, noch die andere Art ausgedrückt; die Zeiten werden da blos von einander unterschieden, die Personen und Zahlen größtentheils durch die Abwandlung eines mit der Wurzel verschmolzenen Hülfzeitworts angedeutet. — Das radikale S des Hülfz. verwandelt sich größtentheils in das verwandte R, wie in eram, ero. — Fui kommt von der Ind. Wurzel $Bh\overline{u}$ seyn, welche in der 3ten Person des 2ten Praet. abhut (er war) und in der ersten Person abhuvam hat. Die ältere Form für fui ist fuoi. In dem Ind. Praet. ist es das Augment a, welches die Vergangenheit ausdrückt. Im Lateinischen ist das erforderliche Augment verlohren gegangen, und die Vergangenheit wird dafür durch die Form des Wortes nicht ausgedrückt, sondern durch den Sprachgebrauch anerkannt. Fuerunt steht für ju-esunt, die Verbindung des Perf. mit der 3ten Person des Praesens; die ältere Form für sum, sunt, sim etc. ist esum, esunt, esim. Fuerim st. fu-esim (gewesen sey ich); fueram, fu-eram, die Verbind. des Perf. mit dem Imperf., juero jene des Perf. mit dem Fut. Fuissem st. fu-essem. Die ältere Form des Infinitivs ist ese, und e nicht re der eigentliche Ausg. des Inf., entsprechend dem Griech. in ai. — Wo wir in der Conjug. der attributiven Zeitwörter ein r der Wurzel angefügt finden, müssen wir es für das radikale r des Hülfz. und nicht für charakteristisches Kennzeichen der Zeit halten. — Lawlabam ist die Verbindung der Wurzel mit dem Hülfz. bhu od. fu; lauda-rem die Vbd. der Wu. mit ese st. lauda-esem, welches die ältere Form für essem ist. Im Perf. geht das B oder F des Hülfz. in das verwandte v über. In laudaverunt, laudavissem, laudaveram, laudavero werden der Wurzel (r) verschiedenen Hülfsz., nehmlich bu o. fu und esse einverleibt, als lauda-verunt; lauda-v-esim. lauda-v-eram; lauda-v-essem; lauda-v-ero. — Scripsit ist die Verbindung der Wurzel mit esse, ähnlich dem griech. 1sten Aorist, und einem Ind. Prät, in welchem auf dieselbe Weise der Wurzel das Hülfsz. as einverleibt wird, z. B. asvapsit, er schlief, von der Wurzel Svap. — Laudare st. lauda-se (ese), laudavisse st. lauda-v-esse (fu-isse). Sollte wohl das Passivum, da es nicht mit der dem Indischen und Griechischen gemeinschaftlichen Form des Passivs übereinstimmt; da wir jedoch übrigens kaum eine dem Lateinischen allein eigene organische Flexion finden werden, nicht auch eine durchaus bestehende Verbindung der Wurzel mit dem Hülfszw. seyn, wobey jedoch eine, der lat. Spr. sehr gewöhnliche Versetzung der Buchstaben statt findet? — Es möchte also laudor für laud-ro, laud-so stehen; lauda-ris für lauda-sis, laudatur für lauda-rut oder sut etc. Laudamini ist ganz sicher nichts anders als der Nominativ plur. eines übrigens im Neulateinischen nicht mehr gebräuchlichen Particip in minus, mina, minum, abgeleitet von dem Indischen part. pass. in $m\bar{a}nah$, $m\bar{a}n\bar{a}$, $m\bar{a}nam$, und von dem Griech. Part. in usvos.

Für die Indische Conjug. habe ich einige neuen, gründlichen Ansichten, welche man schwerlich wird wiederlegen können. — In meiner Abhandlung gehe ich von einigen allgemeinen Sätzen aus; gehe dann zur Indisch. Sprache, zur Griechischen, Lateinischen, zuletzt zur Persi-

schen und Deutschen Spr. über. Das Ganze werde ich Ihnen schicken. sobald unsere Communication wieder glücklich hergestellt sein wird. — Ich grüße Sie herzlich und Ihre theure Familie.

Ewig Ihr unwandelbarer Freund Bopp.

14.

Aschaffenburg 11. Aug. 1815.

Mein lieber, wakerer Freund!

So hören wir doch endlich von Ihrem Wohlergehen, zwar muß ich sagen, daß ich nie einen Augenblick ernstlich und andauernd besorgt seyn konnte, weil ich mit völliger Zuversicht auf Ihre Erhaltung rechne und glaube, daß Gott Sie mit Ihrem guten Willen und rastloßer Thätigkeit um seltene und doch zur letzten wahren Aufklärung so nothwendige Güter niemals verlassen werde, daß Sie vielmehr unter seiner besonderen Obhut stehen. Aber gut ist es nun theils um der rechtschaffenen Ihrigen willen, daß wir Nachricht haben, theils um unsrer fürs beste der Wissenschaft u. Weisheit nicht ganz unbedeutenden Communication. Ich eile darum sogleich zu schreiben u. zu fragen, wie Sie bisher in Indien gelebt mitten unter den Stürmen und was Sie getrieben und zu Stande gebracht haben. Ich kann ja nicht mehr als fragen, denn Sie sind so karg mit Nachricht von Sich, daß ich für diesen Augenblick nichts zu beantworten habe. Doch das Vergangene und insbesondre die Sendung im May betreffend, so haben Sie damit mir große Freude gemacht, denn diese Auszüge aus den Veda's sind von größter Wichtigkeit und lassen noch wunderbare Dinge — Aufschlüsse über die ganze Vorzeit erwarten. Was Sie davon noch habhaft werden können, darum bitte ich sehr, insbesondre noch um nähere Angaben über das schon einmal besprochene Gesez in den großen Zahlen der Indischen Zeitalter.

Ihrer Arbeit über die Conjugationen sieht man auch ohne spezielles Verständniß des Sanskrit die Gründlichkeit an: Sie werden Sich dadurch Ehre und Freunde erwerben, so wie Ihnen durch vertraute Mittheilung Ihrer grundtüchtigen Uebersezungen schon einige der edelsten Männer herzlich gewogen sind. Dies ist z. B. bei Goethe der Fall, der Ihre Talente hochachtet und nur immer mehr von Ihnen zu sehen wünscht. Auch mit Fried. Schlegel werde ich nächstens über Sie sprechen können, da er wahrscheinlich zum Bundestag nach Frankfurt geht. Sobald Sie mir nun fernere Sendgen zukommen lassen, werde ich auch in München, insbesondre durch Aretin u. Schelling den nöthigen Gebrauch machen, um Ihr weiteres Fortkommen schon frühe ganz zu befördern, ehe noch Ihre Zeit in Paris verlaufen ist.

Sorgen Sie ja, daß Ihre Sendungen gesichert sind und nichts daran verloren geht; ich freue mich gar zu sehr, bald etwas von Ihnen zu sehen.

Großes und Kleines, Furchtbares und Erbärmliches ist bisher an Ihnen vorübergegangen. Wer in den großen Kämpfen der Indischen Vorwelt zu Hauß ist, kann dadurch nicht erschüttert, wohl aber geübt

werden in praktischer Erkentniß u. Behandlung menschlicher Leidenschaften. Gott sey ferner mit Ihnen!

Wir grüßen Sie alle von Herzen. Ich bin mit inniger Liebe u. Achtung der

Ihrige

Windischmann,

15.

Paris, d. 24. Au. [1815].

Mein theuerster hochgeschätztester Freund.

Ihren lieben Brief habe ich eben erhalten und mit innigem Vergnügen mehrmalen durchgeleßen. Ich hatte mir schon vorher vorgenommen Ihnen heute zu schreiben, und nun thue ich es mit noch größerer Lust. 1ch wundere mich eigentlich über mich selbst, daß ich, indem ich während der traurigen Hemmung so sehr beklagt habe nicht Briefe mit Ihnen wechseln zu können, nun bei glücklich gefundener Gelegenheit so lange gesäumt habe sie zu benutzen. Der Grund liegt aber eigentlich darin, daß ich, seit des glücklichen Einzugs der Deutschen in Paris, wieder Hand an die Umarbeitung meiner Uebersetzung gelegt. und Ihnen die Beendigung des bewußten Aufsatzes von Tag zu Tag melden zu können glaubte. Nun ist er fertig, und ich werde die nächste Woche dessen mir lästige Abschrift endigen. Er enthält 5 Kapiteln: Ueber Zeitwörter im Allgemeinen - Indische Conjugation -Griechische — Latein. — Germanische u. Persische. — Ich zeigte den Ursprung und die Bedeutung aller grammatischen Formen dieser Sprachen. Ich bin zeither das Werk von Lanzi über die Etrusk. Denkmäler durchgegangen und habe darin manche glückliche Bestätigung gefunden, sowie auch in dem Werke von Ilikes über die altgermanisch. Mundarten. Die gothische Sprache ist außerordentlich merkwürdig wegen ihrer Uebereinstimmung mit dem Sanskrit. Es ist auch in all den erwähnten Sprachen keine Form zu finden, die sich nicht aus dem Sanskrit vollständig erklären ließe. — Während den stürmischen Ungewittern, die hier über uns vorbei zogen, war ich zu eignen Ausarbeitungen und Uebersetzungen nicht gestimmt, aber ich las mit vollkommner Ruhe im Mahabharata. Ich habe den ersten Theil davon beinah durchgeleßen. Wegen der ungeheuren Ausdehnung der indischen Werke, fällt es schwer zu einiger Umsicht der indischen Litteratur zu gelangen. Die Gedichte gleichen den ägyptischen Obelisken. Der erste Theil des Mahabharat reicht nicht bis zum eigentlichen Anfang des Gedichtes, er enthält im Ganzen wenig Merkwürdiges. Das Jahr, welches ich hier noch zubringe, werde ich nun ganz der indischen Litteratur widmen, und soviel leßen als möglich, damit, wenn ich nach Indien gehe, ich voraus wisse, wozu ich die Brahmanen um Rath zu fragen habe, und ich werde so in kurzer Zeit dort sehr viel thun können. Eigene Ausarbeitungen und Uebersetzungen dürfen sie also hier nicht mehr von mir erwarten. Auf die philosophischen Werke der Indier werde ich nun meine Blicke richten, obwohl ich zweisle, daß ich hier darin etwas werde leisten können, wegen Mangel an einem Wörterbuch, und weil noch nichts dergleichen übersetzt ist, woraus man die Terminologie etwas kennen lernen könnte. Ich will mich aber mit den Schwierigkeiten bekannt machen, um zu suchen, sie in Indien aufzulößen. Wird man denn meiner Reiße keine Hindernisse in Weg legen? Wird der König sein Versprechen halten? Wie ich aus Ihrem Briefe ersehe, so werden Sie nach Herausgebung unseres Werkchens, es gleich darauf anlegen, das Zukünftige einzuleiten. Was ich für das Indische leisten kann und werde leisten können, leitet ebenso seinen ersten Ursprung von Ihnen ab, wie der europäische Sprachorganismus von den Vorfahren der Indier abstammt: weil sie mir den Sinn für das Hohe und Große geschaffen und genährt, und nähren, welche mir liebe Ueberzeugung stets meinem Geiste vorschwebt; und weil Sie für die äußern Mittel sorgen. Dafür sollen Sie aber meinen Dank nicht in Worten leßen.

Mein Unterhalt in Indien wird aber der Regierung nicht wenig kosten, denn mit Wenigem kann man da nicht auskommen, auch muß man bei so heißem Clima mit einer gewissen Bequemlichkeit leben können, sonst verliehrt man die Lust zum Arbeiten. Was halten Sie von einer Reiße durch die Türkei und Persien? — Meine Arbeiten werden Sie acht bis zehn Tage nach Erhaltung dieses Briefes erhalten. Die Revision des Ganzen empfele ich Ihnen besonders an, ich bitte Sie auch zu sorgen, daß es sobald als möglich gedruckt werde. Es freut mich herzlich, daß meine Uebersetzung dem größten unserer vaterländischen Dichter wohlgefallen. Ich wünsche, daß Sie sie ihm bald im Drucke überschicken können. Das Versmaß gleicht nun dem Original vollkommen, und die Sprache ist wohlklingender; der Ton und Styl aber ward nicht geändert.

Mit nächstem schicke ich Ihnen die noch übrigen Stellen aus den Veda's. — Ein Gesetz habe ich in den großen Zahlen der vedischen Zeitrechnung nicht aufgefunden. Was ich Ihnen schon längst darüber schrieb war blos eine Muthmaßung. Es sind zwar in den Kalkutt. Annalen einige Aufsätze über indische Chronologie, und ich habe sie seit ihrer Aufforderung abermal durchgeleßen, aber ich muß Ihnen gestehen, daß ich darnach nicht klüger gewesen als vorher, und ich weiß Ihnen daraus nichts auszuheben.

Schreiben Sie mir doch was über die nordischen Mythen Gutes zu leßen; ich möchte mich mit der Mythologie der altdeutschen Völkerstämme vertraut machen. Da sie mit den Indiern eine Sprache redeten, so kann ihre Mythologie doch unmöglich ganz verschieden von der Indischen sein. Es läßt sich vielleicht durch die Vergleichung beider auffinden, auf welchem Punkte die indische Religion kurz vor der Absonderung der deutschen Stämme gestanden. — Der gute Reden ist hier, als Offizier bei der deutschen Legion. Wir sehen uns öfters und ich gehe oft zu ihm in's Lager. — Die Franzosen sind sehr mißvergnügt, die Finanzen stehen sehr schlecht und es werden starke Contributionen gesetzt. Selbst die Royalisten fangen die fremden Truppen [an] sehr überdrüßig zu werden.



Viele herzlichen Grüße an Ihre werthe Famillie. Ich verbleibe mit zärtlichster Liebe und Hochachtung

Ihr ergebenster Freund Bopp.

16.

14. Septbr. [1815].

Liebster hochgeschätztester Freund!

Endlich kann ich Ihnen doch einen Theil meiner Arbeiten schicken. Ich habe einige Punkte weiter ausgeführt als ich anfangs glaubte und konnte dah. nicht so bald fertig werden als ich Ihnen schrieb. Sie werden darin lauter neue Ideen finden, die sich mit den verkehrten Ansichten unserer Grammatiken schlecht vertrage.

Ich überlasse das Ganze Ihrer Revision. Aendern und bessern Sie. wo Sie es nöthig finden. Nur unter dieser Bedingung wage ich es der Welt vorzulegen. Meine Ansicht über den Infinitiv wird Ihnen gefallen; ich habe alles triftig erwogen was ich ausgesagt, und meine Kenntniß des Arabischen ist mir dabei zu statten gekommen. Ich hätte manches noch mehr beweisen, und ein großes Buch darüber schreiben können, allein die Sache ist zu klar, bloßes Aussagen ist da ohne Beweis, wie bei der Auflößung eines Räthsels. Werden mir gegen eine od. die andere Behauptung Einwürfe gemacht, so bin ich sicher sie wiederlegen zu können, denn ich habe noch manches im Hinterhalte. Daß die griech. Gramm. von der Indischen gar nicht verschieden sei, wird doch klar bewiesen sein. Man muß eher Verschiedenheiten als Uebereinstimmungen mit Mühe aufsuchen. — Ueber das Sanskrit fehlt noch etwas, wenigstens was ich Ihnen mit dem Andern nachschicken werde. Binnen acht Tage werde ich alles abschicken, denn ich habe schon alles ausgearbeitet und erschöpft. Auch ist es weit weniger ausgedehnt. Die Uebersetzung ist bereit zum Abschicken, aber ich muß mir eine flüchtige Abschrift machen, im Fall es verloren ginge. Ich bitte Sie also nun in einer Litteratur-Zeitung die Ankündigung des Werkes zu machen, und zu sorgen, daß es recht bald gedruckt werden könne. Recht lieb wäre es mir, wenn Sie recht bald Ihr Urtheil über diese Ausarbeitung wissen ließen, denn ich bin sehr begierig darauf. — Die noch übrigen Stellen aus den Veda's werde ich Ihnen sehr bald zusenden.

— Vor 14 Tagen habe ich Ihnen geschrieben, ich hoffe Sie werden meinen Brief erhalten haben.

Viele herzliche Grüße an Ihre liebe Famillie

Ewig Ihr ergebenster Freund Bopp.

17.

Paris, den 25. Sept. [1815].

Theuerster hochgeschätztester Freund!

Vor 14 Tagen habe ich Ihnen einen Theil meiner Arbeiten geschickt; ich hoffe Sie werden ihn erhalten haben. Hier schicke Ihnen

meine Uebersetzung mit den nöthigen Anmerkungen. Ich hoffe Sie werden die Sprache gebessert finden. Bringen Sie es nun durch manche Umänderungen, die sie nöthig finden, zur Vollendung. —

Das Versmaß gleicht nun vollkommen dem des Originals: der erste Fuß ad libitum. der 2te ------, der 3te ad libitum, der 4te ------. Die 2 langen Sylben, die in dem 2ten Fuß auf einander folgen, verursachen einen gewissen ernsten und majestätischen Gang. Sie brauchen sich jedoch nicht so strikt an diesem metrum zu halten, wenn sich in einigen Stellen, die sie ändern wollen, das Versmaß nicht leicht fügen will. — In dem Kapitel über Indische Grammatik habe ich in der ersten Person sing. des mod. pregativ. medii vjatischijam und tanischijam gesetzt. In beiden Fällen muß -schija stehen, da das M der 1st. Person ausbleibt. —

Ich glaube bei dem Anfang des 3t. Kapit. tistati st. tischthati gesetzt zu haben von der Wurzel Sthā. Wenn ich als Beispiel eines partic. praesent. dadan, -anta gesetzt habe, so setzen Sie statt dessen patschan, acc. patschanta von Patsch. —

Das Fehlende meiner Arbeiten werde ich Ihnen diese Woche noch schicken. Leben Sie recht wohl. Viele zärtlichen Grüße an Ihre liebe Familie.

Ihr Freund

Bopp.

Hierbei eine Stelle aus den Veda's.

18.

Lieber, theurer Freund!

Ihre Sendungen haben mir viele Freude gemacht, um so mehr, da wir nun endlich im Stande sind öffentlich und mit Ehren zu erscheinen. Sie haben ein gründliches Werk unternommen und mit Scharfsinn durchgeführt, so daß man erwarten darf, eine solche Abhandlung wird dem ächten Philologen nicht blos willkommen seyn, sie wird ihm auch Wege bahnen, wo bisher wildes Dickicht war. Ich bin begierig auf den Beschluß dieser Arbeit und bitte Sie, denselben nun keinen Augenblick mehr zu verzögern, da mir nun die Andreäische Buchhandlung in Fft. ihr Wort gegeben hat, den Druck sogleich zu beginnen. Um also von meiner Seite nichts aufzuschieben, mache ich Ihnen gleich jezt einige Bemerkungen, welche ich in so fern es nöthig ist, umgehend zu beantworten bitte.

- 1) Der Gebrauch des Verb. Seyn als Verb. abstract. scheint mir sehr bedeutend u. nicht blos darum gewöhnlich, weil man kein genaueres V. abstr. hat, sondern weil nicht blos die sinnliche Existenz vielmehr jedes Verhältniß schon ein seyendes ist, in der Wahrheit, in der Einbildg., in der Lüge etc. wie es immer sey. Ich werde dies anmerkend beifügen.
- 2) heißt es im 6 ten Blatt unten auf der 1 sten Seite: "wenn im Griechischen das Futurum einfach gebildet wird, so geschieht dies durch

ein zwischen Namensylbe u. — eingeschaltetes — hier kann ich das fehlende Wort durchaus nicht lesen, also sehen Sie nach.

3) Scheint mir noch manches Wort in der Uebersezung zu erläutern zu seyn z. B. eben die Bedeutung auch der Personalsubstantiven Wishwamitra, Wasistha, Satananda, Rama etc. Die Bedeutung dieser u. andrer Namen mögte vieleicht einiges Licht auf den Mythus werfen. Auch sind nicht aller vorkommender Götter und Genien Namen erklärt.

Ich bitte Sie nochmals nun zu eilen. damit die Saehe in's Reine kommt. Der Genauigkeit wegen dictire und corrigire ich alles selbst, und es muß ein nettes Büchlein werden. Was meine Einleitung betrifft, so wird sich dieselbe insbesondere mit dem Grundcharakter des Indischen Lebens, dem Verhältniß desselben zur Offenbarung, den Ursachen des Irrthums, welcher sich durch die ganze Episode, wie durch alle Poesie der Indier zieht und endlich dem merkwürdigen Kampfe der geistlichen und weltlichen Macht nach universalhistorischer Bedeutung beschäftigen. Sie wird ferner durch mittheilbare Aeußerungen Ihrer Briefe über Ihr Bestreben einiges sagen, insbesondere u. zuerst in Bezug auf die Abhandlg. von der Conjugation u. endlich über das hohe Ziel in den Vedas selbst zu forschen u. der Sache überall auf den lezten Grund zu gehen. Hiermit mögte ich Ihnen Freude machen u. nüzen.

Auch die mitgetheilten Stücke aus den Veda's füge ich in wortgetreuer Uebersezung bei.

Unser nächstes Bändchen wäre dann wohl der ganze Bagavatgita? nicht wahr? Wenn irgend ein Buch in dieser Zeit auf die gehörige Art erläutert u. nach der Wahrheit dargestellt heilsam und zurechtweisend wirken könnte, so wäre es dieses. Sagen Sie mir doch, wie weit Sie damit sind.

Von Ihren Reißen wollen wir noch nicht sprechen. bis ich Ihnen einen sicheren und segenreichen Reißeplan angeben kann. Für gute Aufnahme in England werde ich, so Gott will, sorgen.

Goethe wird sich sehr erfreuen, Ihre Schrift bald gedruckt zu sehen. Es ist mir, so sehr ich es früher gewünscht, nun doch lieb, daß Sie jetzt erst meine Schrift "das Gericht des Herrn über Europa" lesen sollen, wofür ich bald sorgen werde. Leider war dieses u. andre Bücher schon 2 mal für Sie auf dem Wege; nun werde ich eine bessere Gelegenheit ergreifen. Meine Gründe, warum es mir lieb ist, daß Sie vor dem Abschluß Ihrer Uebersezg. jenes Buch noch nicht gelesen, werden Sie Selbst finden; wenn Sie dieses u. meine Einleitg. zu Ihrer Arbeit gelesen haben.

Ueber die nordischen Mythen gibt es außer der Edda Sämundi et Snorronis Sturleson (welche beide auf der Pariser Bibliothek seyn müssen) nichts — hier aber fließt der Felsenquell selbst, alles Spätere ist matt. Sehen Sie dabei Mallet Hist. de Danemark 1sten Band nach; auch existirt eine wackere italiänische Abhandlg., deren Titel ich nachtragen werde.

Gott befolen. Wir grüßen Sie alle von Herzen. Auch unsern

lieben Reden grüßen Sie, wenn Sie ihn noch treffen. Seine herrliche Schwester Henriette war bei uns.

Aschbg 2. Oct. 1815.

Ewig Ihr Freund Windischmann.

19.

Lieber Freund,

Nur mit einem Worte will ich Ihnen sagen, daß ich nun Ihre Arbeit schon großentheils im Reinen habe. Der Druck wird allsogleich beginnen und mit Neujahr nicht mehr viel zurück seyn. Das Versmaaß habe ich hie und da berichtigt, die lezte Revision des Manuscripts hat Prof. Merkel, unser wakerer Freund, dem Ihre Arbeiten viele Achtung abgewonnen haben. Er grüßt Sie bestens. — Ueberhaupt wird diese Sache viele Freunde u. Theilnehmer finden, u. der Bagavatgita wird das Beginnen zu schönem Fortgang bringen.

lhre Bekantschaft mit Thiersch ist mir lieb; ich werde nun alles durch ihn gehen lassen und ihn gehörig einheizen. Schelling, der mir gestern geschrieben, muß sich auch dafür interessiren und vor allem soll Ihnen Frank nicht vorkommen, was auch nicht zu besorgen ist, wenn Sie auf dem eingeschlagenen gründlichen Weg fortfahren.

Beikommendes Schreiben bitte ich Sie Selbst in's Haus zu besorgen; es ist von einem armen Teufel, der um sein wohlgegründetes Recht sucht u. nicht mögte, daß ihm die Ankunft seines Briefes verläugnet werde.

Leben Sie wohl u. von uns allen herzlich gegrüßt. Ihre gute Mutter macht schon die größten Speculationen auf Ihre Rükkunft im nächsten Jahr u. wir haben auch so einige u. freuen uns sehr darauf.

Aschbg 2. Nov. 1815.

Herzlich der Ihrige Windischmann.

20.

Paris, den 20. [Nov. 1815].

Liebster verehrungswürdigster Freund!

lch habe den Brief an Dalberg in's Haus gebracht. — Hier schicke ich Ihnen einige Nachträge, gröstentheils über die Gothische Sprache. Ich habe diese merkwürdige Sprache erst seit meinen letzten Sendungen recht studirt, mit Ulphila's mich recht vertraut gemacht, und konnte deßhalb manches berichtigen. Was ich Ihnen früher über das Gothische Passiv geschickt habe, könnte nun ganz wegbleiben, und dafür gegenwärtiges untergeschoben werden. Ich bin begierig zu wissen, was Sie von dem halten, was ich Ihnen hier über die Personskennzeichen schicke. Es mag den Beschluß des Ganzen machen.

Friedrich Schlegel wird sich in manchem widersprochen finden, was er in seinem Indien über das Sanskrit gesagt hat. Er hält darin alles für Flexion; so ist es nun eben nicht. Die Indische und die ihr verwandten Sprachen lieben so sehr Zusammensetzungen, daß es ein Wunder wäre, wenn nicht deren schon in dem Fundamente der Sprache

vorhanden wären. Schlegel hat aber über Sprache einige Grundwahrheiten, die den ächten deutschen Philosophen verrathen, und die ich immer mit innigsten Vergnügen leße. — Ich möchte gerne meine Sprach-Forschungen und Vergleichungen weiter fortsetzen und in einem 2ten Theile, die nomina umfassend, zeigen wie sie aus den Wurzeln durch Flexion entstehen, oder durch Anhängung anderer schon für sich bedeutsamer Wörter. Wir werden da wieder in den behandelten Sprachen Uebereinstimmungen finden, die sie sämtlich zu einem Ganzen machen, und es wird in der Griechischen, Lat. und Germanischen Sprachen manches erklärt werden können, was aus ihnen allein nicht geschehen kann. Wenn ich diese Vergleichungen erschöpft, werde ich untersuchen, was im Armenischen und Slavischen noch Indisches ist, und woher das sey was nicht Indisch ist, deßhalb werde ich mich mit dem bekannt machen, was von dem Tartarischen zu erlernen ist. Ich glaube, daß in sämtlichen Europäischen Sprachen nichts Eigenthümliches ist, und davon möchte ich mich überzeugen. Ich will überhaupt trachten, das Sprachstudium zu einem philosophischen und historischen Studium zu machen, und mich nicht damit begnügen zu verstehen, was in einer Sprache geschrieben ist. —

Gegenwärtig kann ich meine Vergleichungen nicht fortsetzen, denn es sehlt mir an den zwei Sanskrit-Grammatiken von Wilkins und Carey, die ich ehdem auf der Bibliothek der Akademie zu benutzen hatte, aber jetzo immer ausgeliehen sind. Sie sind zu theuer, sie mir selbst anzuschaffen, es würde bey 170 Gulden kosten. Ich muß abwarten, was mir die Regierung nur serner für Unterstützung gewähren wird. —

Ich habe selbst den gedruckten Amarasingha, ein Sanskrit-Vokabulär nach alphabetischer Ordnung, nie zu benutzen gehabt.

Reden läßt Sie sämtlich vielmal grüßen. Er liegt jetz in Passy im Winterquartier — eine halbe Stunde von mir; er war bey mir. Leben Sie wohl. Tausend Grüße an Ihre liebe Familie.

Ewig Ihr zärtlichster Freund Bopp.

Ich freue mich recht auf die baldige Erscheinung des Werkchens. Es ist mir lieb, daß Sie an Thiersch schreiben wollen.

20a. [An Prof. Merkel in Aschaff.]

Theuerster Freund!

Windischman hat mir geschrieben, daß Sie die letzte Revision meines Werkchens übernommen haben. Ich kann nicht umhin, Ihnen dafür meinen herzlichen Dank abzustatten. Es freut mich recht sehr, daß das Werkchen Ihren Beyfall gewonnen hat, und daß Sie so innigen thätigen Antheil daran nehmen wollen. Dieß setzt mich in Sicherheit, daß der Druck von Fehlern frey werden kann, welches die vielen fremden Worten etwas schwer machen mögen. — Was ich hier noch schicke

über die Gothische Sprache, überhaupt die Gothische [Sprache] wird Sie intressiren. Ich habe dieselbe außerordentlich lieb gewonnen. Ich glaube Sanskrit zu lesen, wenn ich den ehrwürdigen Ulphila lese. Seine Sprache hält so zu sagen die Mitte zwischen dem Sanskrit und dem Deutschen. Er enthält manche ächt Indische Worte, die im Deutschen nicht mehr sind. Sie werden wohl eine Ausgabe der Gothischen Bibel zu Aschburg haben; Profess. Rieß hat die neueste Ausgabe von Zahn — wenigstens steht er unter den Subskribenten.

Neues kann ich Ihnen nichts schreiben. Meine litterärischen Plane kennen Sie durch unsern lieben Freund Windischman. — Den Apollo, Laokoon und die Venus, und vieles andere treffen Sie nun nicht mehr hier an. Mir wäre es recht lieb gewesen, wenn Sie voriges Jahr mit Fertig hierher hätten kommen können. Wir würden uns Ihren Aufenthalt recht angenehm gemacht haben. Was hier alles von Kunst versammelt war, wird schwerlich je so an einem Orte vereint gefunden werden können. Die Franzosen haben mit recht blutendem Herzen ihren Raub hergegeben. Es war eine wahre Lust die traurigen Gesichter zu beobachten, als man die Meisterwerke aus dem Musäum schleppte, nicht weil sie deren Werth fühlten, sondern wegen gekränkter Eitelkeit.

Ich füge Ihnen hier einige Schreibsehler bey, welche ich Sie bitte zu verbessern: bey dem griechischen Aorist ¿δοθην hab ich das Indische participium data — es muß datta seyn, weil es etwas unregelmäßig das t verdoppelt und das lange a der Wurzel kurz macht. Bey dem lateinischen Persekt amavi, führte ich die persischen Zeitwörter ber-den und aver-den an, von erstem ber-em ich trage von letzterem aver — em, affero. — Allein letzteres ist unregelmäßig im praesens, man muß also besser das praeter. anführen — aver-dem, ich trug herbey.

Bey dem Gothischen praeteritum per reduplicat. schrieb ich taituk statt taitok, gaigrutun statt gaigrotun (3t p. plur).

Ich habe mit Unrecht dieses praet. als praet. perf. angegeben. Die Goth. Sprache hat nur ein praet., und die Zeitwörter der 2ten Hauptkonjugation, welche dasselbe nicht durch Veränderung des Stammvokals bilden, bilden es durch die Reduplikation. Als ich diesen Fehler machte, kannte ich nicht die Grammatik von Fulda, und war im Ulphila nicht so bewandert als itzt.

Beehren Sie mich bald mit einem Briefe, es wird mir viel Freude machen. Ich verbleibe mit tiefster Hochachtung

Ihr ergebenster Freund Bopp.

Paris, den 20sten November [1815].

Reden grüßt Sie vielmal.

21.

Paris, den 4ten Januar [1816].

Theuerster, hochgeehrtester Freund.

Ich eile Ihnen sogleich Ihren lieben Brief zu beantworten, dessen sehnlichst erwartete Ankunft mich gestern höchlich erfreute.

Beyliegende Stelle aus den Veda's ist die einzige die Ihnen noch sehlte, um sämtlich die in Coltrocke's Aufsatz enthaltenen Stellen zu besitzen. Ich habe sie bey meinen letzten Sendungen übersehen. Sie ist aus dem 4 ten und jüngsten Veda, dessen Sprache von der der Purata's kaum im geringsten verschieden ist, nach einem kleinen Beyspiele zu schließen, welches Jones im ersten Theile der Asiat, research., in Text und Uebersetzung giebt.

Zu meiner Uebersetzung legte ich den Text der englischen Ausgabe zum Grunde. Ich hatte ein Manuskript der Bibliothek mit bengalischer Schrift auf Palmblättern zur Hand. Wo ich dieses mit der englischen Ausgabe verglich, fand ich beyde übereinstimmend; ich verglich sie aber bei weitem nicht überall, weil ich keinen Text liefern wollte, und weil ich die englische Ausgabe korrekt und befriedigend fand. — Die Pariser Biblioth, besitzt zwei Ramajana mit bengalischer Schrift — welches das Numero desjenigen sey, den ich verglich, kann ich Ihnen heute nicht schreiben.

Ob ich den Ramajana zu übersetzen fortfahre, werde ich erst dann entscheiden können, wenn ich mehrere Theile der englischen Ausgabe zu benutzen habe, denn um nach Manuskripten zu arbeiten, wähle ich lieber solche Werke, die weder gedruckt, noch in's Englische übersetzt sind, weil dieß zur Beförderung der Kunde der Indischen Litteratur zweckmäßiger und verdienstlicher. Die Uebersetzung des Ramajana kann ich bey Benutzung der englischen Uebersetzung als überaus angenehme und mit keiner Mühe verbundene Nebenbeschäftigung betreiben. — Was den Bhagavatgita anbelangt, so weiß ich noch nicht, ob er ganz in Versen übersetzt werden könne. Glauben Sie, daß es mir zu großer Ehre gerechnet werde, ihn in Prosa zu übersetzen. da des Wilkins gute und treue Uebersetzung schon lange bekannt ist? — Ich muß, denke ich, trachten, etwas zu geben, was noch in keine europäische Sprache übersetzt ist, und wenn ich so gezeigt habe, daß ich im Stande bin das Sanskrit ohne alle Hülfsmittel zu verstehen, so kann ich auch mitunter suchen in einer guten deutschen Uebersetzung zu geben. was schon ins Englische übertragen.

Wir wollen nun abwarten, wie die Episode aufgenommen wird, und ob man sich nach ähnlichem sehnen wird. Ich erwarte allerdings Beyfall, da Sie viele Verse verbessert haben, und mir, wenn ich meinem Gefühle trauen darf, manche gelungen sind. Es freut mich. daß Ihnen das Metrum wohlgefällt: mich zieht es außerordentlich an.

Der 3te Band des gedruckten Ramajan (2te Abtheilung des 2ten Theils) ist nun in London zu haben. Schade daß ich ihn nicht kaufen kann, denn außer dem Vergnügen das er gewährt, wäre er mir in Hinsicht der Sprache sehr lehrreich. Denn da man kein Wörterbuch hat, und so zu sagen alles vom Blatte weg lesen muß, so ist vorzüglich dahin zu trachten, alles zu benutzen was mit Hülfe der Brahmanen übersetzt ist. Dieß ist der einzige Weg.

Ich habe jetzo fast den ganzen Tag die Palmblätter des Mahabharata in der Hand. Weil ich ihn angefangen habe muß ich ihn auslesen. Es ist doch einer der vorzüglichsten Purana's, und um das was er von der ältesten Geschichte Indiens enthält, merkwürdig. Ich werde wohl das Historische ausziehen, und manche der schönsten poetischen Stellen treu und metrisch übersetzen. Um zu Resultaten zu gelangen muß man viele der Purana's ganz kennen, und wissen was sie enthalten, und dann mit Verstand benutzen.

Dabey werde ich mir, Ihrem weisen Rathe gemäß, eh ich Paris verlasse, von den meisten hiesigen Manskr. einige Einsicht zu verschaffen suchen.

Ich werde suchen Ihnen bald eine scharfe Parallele zwischen den Semitischen und Indischen Sprachstämmen zu ziehen. Es ist sonderbar, daß ich einige Tage vor Erhaltung Ihres Briefes den Plan zu dem gefaßt habe, wozu Sie mich darin auffordern. Ich liebe solche Untersuchungen und Forschungen.

Ich bin begierig die Rezension A. W. Schlegels zu lesen. Es rührt mich innig die herzliche Theilnahme, die Sie an allem nehmen, was mir nützen kann. Ich gründe meine gröste Hoffnung nur auf Sie. Möchte ich Ihnen je nützen können! — Ich zweisle nicht an dem besten Erfolg, nach dem, wie Sie es sich angelegen seyn lassen.

Ich sehne mich nach der Erscheinung des Werkes. Dem Hr. Professor Wilken bitte ich Sie ein Exemplar zu schicken.

Göthe'n und Friedrich Schlegeln, der in Frankfurt sein wird, empfehlen Sie mich bestens bey Uebersendung eines Exemplars.

Dem Hr. Professor Thiersch werde ich schreiben, nachdem Sie ihm geschrieben und ein Exemplar gesendet haben. Uebrigens geben Sie Exemplare nach Ihrem Gutdünken, und betrachten Sie es ganz als Ihr Eignes. Ich brauche hier ungefähr 12 Exemplare.

Wenn es sich fügt, so gedenken Sie doch in Ihrer Vorrede der Gefälligkeit des Hr. Langles gegen mich, in Mittheilung der Manuskripten und eigner Werke. Langles wird sich darüber freuen und seine Gefälligkeit noch vergrößern.

Leben Sie wohl, herzlich gegrüßt, Sie und Ihre liebe Familie.

Ewig Ihr treuster Freund

Bopp.

am 5ten.

Die Pariser Bibliothek besitzt nur einen Ramajana mit bengalischer Schrift, Nr. 20; Nr. 22 gehört zu demselben.

22.

Paris, d. 9t. März [1816].

Liebster hochgeehrtester Freund.

Ich wünsche, daß Ihnen beyliegende Uebersetzung, nebst Ihrer lieben Familie einige vergnügte Abendstündchen machen möge, und daß Sie herzlich über den Kampf mit dem Riesen zusammen lachen möchten. Lassen wir nun Wiswamitra's Büßungen und sehen wir was in den schrecklichen Einöden Indiens vorgeht, wo die Rākschasa's hausen. — Diese Stelle wird die Indische Poesie von der romantischen Seite zeigen.

Es ist meines Erachtens noch nichts in der Art übersetzt. Ich wünschte sehr, daß die Stelle noch in unserm Werkchen mit gedruckt werden könnte, wenn es nicht all zu großen Aufenthalt macht. Denn es würde mir sehr schmeicheln sogleich etwas zu liefern, was noch in keine europäische Sprache übersetzt ist, und was vielleicht noch kein Europäer gelesen. Auch beweißt dieß weit größere Sprachkenntniß, und ich stehe dann denen nicht nach, die früher aus dem Sanskrit übersetzt haben. — Ich habe das Original dieser Stelle recht glücklich verstanden, und in meiner Freude darüber mit großer Lust Vers für Vers übersetzt. Helfen Sie, mein theuerster Freund! in der Sprache nach, wo es Ihnen nöthig scheint, doch nur insofern es die kurze Zeit, die Ihnen dazu übrig bleibt, verstattet, und sorgen Sie also ja, daß es noch in das Werk aufgenommen werden kann; wo nicht, so geben Sie es in die Heidelberger Jahrbücher.

Der arme Langlès wird gegenwärtig von den deutschen Orientalisten hart mitgenommen. Ein Brief aus Linz stellt seine persischen und arabischen Kenntnisse sehr gering dar, und dieß sehr beredsam. Klaprot beweißt, daß es mit seiner Kenntniß im Mantschu gar nichts sey, und deckt die lächerlichsten Anstöße auf. — Freylich hat Langlès in all diesen Sprachen gar kleine Kenntnisse, welches hier sehr wohl bekannt. Wer aber hier zu thun hat, hat ihn wegen seines Platzes sehr nöthig, und wenn man seine Kenntnisse nicht rühmen kann, so darf man seine Gefälligkeit loben. Er ist wirklich gegen Fremde sehr gefällig, besonders gegen die, die einen gelehrten Ruf haben. Gegen mich war er auch immer ziemlich gefällig, mit seinem eignen Schatze rückt er aber noch nicht recht heraus. Ich hoffe aber dieß wird sich bessern, wenn mein Werk erschienen und wenn Sie seine Gefälligkeit und Eifer für die Wissenschaften etwas erhoben haben. Er versteht zwar selbst nicht viel Deutsch, er will es aber verstehen, und wenn er seinen Namen in der Vorrede gewahr wird, so läßt er sich übersetzen. Er sieht gerne seinen Namen.

Sie wissen wohl, daß die asiatischen Untersuchungen in London abgedruckt werden. Der Band kommt auf 15 Frank. Es sind deren bis jetzt 11 erschienen. Es ist ein unentbehrliches Werk; ich würde es mir gerne anschaffen, wenn mir die Regierung etwas Geld bewilligte zur Anschaffung der nöthigsten Bücher. Von der Bibliothek bekommt man diese Bände nicht leicht nach Hauß, und ich kann daher nicht den rechten Gebrauch davon machen.

In meinem nächsten Briefe hoffe ich von der Vergleichung der Semitischen Sprachen mit dem Sanskrit handeln zu können. Aehnlichkeiten giebt es da wenig oder gar keine, sondern es sind die Verschiedenheiten in's Licht zu stellen.

Reden ist schon lange nicht mehr hier. Ich glaube er ist gegenwärtig bey seiner Familie.

Viele zärtlichen Grüße an Ihre liebe Familie; wie auch an Merkel. Leben Sie recht wohl

Ihr aufrichtigster Freund

Was ich Bogen 1 S. 4 mit: spitz die Ohren — übersetze heißt im Sanskrit Korn-Aehren-Ohren.

23.

Aschbg 19. März 1816.

Lieber theurer Freund,

Nur einige Worte! ich habe gar zu viel zu thun, indem die ganze Bibliothek ausgeräumt ist u. neu aufgestellt werden muß.

Der Druck ist bis zum 6 ten Bogen fortgerükt. Die lezte Episode aus dem Mahab. kommt eben noch recht; ich füge sie, wie sich versteht ein; die Philister mögen sich moquiren wie sie wollen; das ist ja ein kostbares Stück, welches ja nicht wegbleiben darf.

Ueber Ihre Hilfsmittel zum Ramajan haben Sie mir ja noch nichts gesagt — thun Sie es bald, und dann über das Hebräische. Daß hier auf den Unterschied eben die Sache ankommt, bin ich überzeugt. Aber in den wesentlichsten Haupt- u. Zeitworten (ohne grammat. Rücksicht) ist doch eine jede Nation gar sehr karakterisirende Art der Analogie, und im Gramm. wie wichtig ist schon, daß der Hebräer kein Praesens, nur Praeter. u. Fut. hat! — Hier ist also in diesem nur vorüber wandelnden Geist der Sprache keine speculative Ausbildg wie in Indien zu erwarten.

Den herzlichsten Gruß u. Dank von uns allen. Ganz der Ihrige

Windischmann.

24.

Paris, den 3t. April [1816].

Liebster, hochgeehrtester Freund!

Es freut mich daß die Stelle aus dem Mahabh. noch zu rechter Zeit angekommen ist, und daß Sie dieselbe noch einfügen wollen. Was die Hilfsmittel zum Ramajan anbelangt, so erinnere ich mich nicht was ich Ihnen hierüber geschrieben habe. Ich verstand wohl hierunter nichts anders als den zu Serampur im Druck erscheinenden Text in Uebersetzung von Carey und Marshman. Es sind bis jetzt 3 Bände erschienen, welche die 2 ersten Theile enthalten. Den 3ten Band habe ich gegenwärtig unter den Händen, und zur Hälfte geleßen. Der 2te Band ist in Europa sehr selten und in London nicht zu haben, wie Langlès sagt. Schlegel besitzt ihn, und ich habe ihn nur zur Hälfte lesen können, weil Schlegel zu plötzlich abreiste. Der 2te Theil des Ramay, enthält ganz vortrefflich schöne Stellen. Es giebt in Sanskrit geschriebene Commentaren zum Ramay, wie auch zum Mahabh., welche schwere Stellen erklären und von zweideutigen oft mehrere Auslegungen geben. Hier sind aber keine vorhanden; auch kann man sie zur Noth entbehren, indem die Sprache größentheils verständlich, wenn man die Worte kennt. — Das Versmaß trägt viel zur Erleichterung bey. — Die englische Uebersetzung des Ramay. ist etwas nachläßig und nicht fehlerfrey; ich glaube, ich habe in meiner Episode manches berichtigt.

Langlès ist gegenwärtig außerordentlich freundschaftlich und gefällig gegen mich. Er hat eine sehr vortheilhafte Meinung von mir, und rühmt sehr meine Kenntniß im Sanskrit. Ich kann nun seinen reichen Schatz über Indien bey ihm benutzen, und er giebt auch Werke mit nach Hauß. Er wünscht, daß man in Deutschland erfahre, welche reiche Sammlung er in diesem Fache hat.

Daran soll es nun nicht fehlen, wenn ich aus seinen Büchern Nutzen ziehe, so soll sein Nahmen auch häufig erwähnt werden. Langles ist auf Chézy gar nicht gut zu sprechen, und dieß ist ein Grund mehr, daß er mir behilflich seyn will. Neulich forderte er mich auf eine Sanskrit Grammatik zu schreiben, Chézy sey allzu langsam — und erbot [sich] mir all seine Hilfsmitteln hierzu mitzutheilen. Schon habe ich die Sprachlehren von Colbrooke und Forster unter den Händen, und er wird mir auch die von Carey und Wilkins leihen. Denn ich denke diese vortheilhafte Gelegenheit zu benutzen, und ich glaube es ist Zeit, in Deutschland eine Sansk. Grammatik zu geben, wenn ich mir nicht von andern will zuvor kommen lassen. In Deutschl. wird ein solches Werk gewiß großen Abgang finden, da ein Philolog beinah nicht mehr bestehen kann, ohne einige Kenntniß des Sanskrits zu haben; und es fehlt nur an einer guten Gram., die um einen geringeren Preiß als die Englischen gegeben werden kann. — Um meine Grammatik um so nützlicher und intressanter zu machen, werde ich einen zweiten Theil beifügen, worin ich ausgewählte Stücke aus dem Mahabh., wovon weder Text noch Uebersetzung erschienen, mit treuer Uebersetzung und ausführlicher Analyse gebe. An einem solchen Werke, welches die Erlernung des Sanskrits sehr erleichtern würde, fehlt es ganz und gar. Ich werde die Ihnen neulich geschickte Stelle mit aufnehmen. — Es ist Zeit, daß dieses Werk bald erscheine, weil es zu einer Zeit wo noch kein vollständiges Wörterbuch vorhanden, zu größerer Ehre gereicht, und weil ein Wörterbuch nun in Indien unter der Presse ist. Ich werde die Grammat. lateinisch schreiben und möchte sie in Frankf. drucken lassen. Aufforderung werden es die Andräer übernehmen. Hier müssen wissenschaftl. Werke gewöhnlich auf eigne Kosten verlegt werden. Da ich durch meine Sprachvergleichung schon gründlich zu einer Sansk. Gramm. vorgearbeitet habe: so wird mir das ganze Werk, sicher nicht mehr als ein Jahr erfordern.

Das Sanskrit wird mit allen indischen Alphabeten geschrieben, welche nach dem Devanagari eingerichtet wurden. Auch das Römische kann darnach eingerichtet werden, wenn man einige Convenienz zu Hilfe nimmt. Es muß jeder einzelne Ind. Buchstabe durch einen einzigen Römischen gegeben werden. Jeder Conson. hat im Sanskrit einen Aspiraten. Die Aspiration deute ich durch ein angenommenes Zeichen und nicht durch ein nebengesetztes h an. Ein gewisser Buchstabe wird im Sansk. wie ein englisch. j ausgesprochen — ich bezeichne ihn mit j; ein anderer wird wie im Englischen ch, wie im Deutschen t/ch ausgesprochen; — ich gebe ihn mit z (ts). Die Engländer bezeichnen den Semi-Conson., der wie das deutsche \mathfrak{F} ausgesprochen wird, mit y; —

ich thue dasselbe. Im Sanskrit giebt es zweyerley t und d; ich unterscheide das eine durch einen durchgezogenen Strich $= \mathcal{E} - t$. Es giebt 4 N; ich bezeichne sie: \dot{n} , \dot{n} , \dot{n} , \dot{n} , \dot{n} . Es giebt 3 Sybilanti; ich bezeichne sie s, \dot{f} , f.

Nun kann ich sämtliche Conson. geben:

	का	ख	ग	घ	ङ	Guttur.
Ausspr.	\boldsymbol{k}	kh	${m g}$	gh	ng	
Zeichen	\boldsymbol{k}	k	\boldsymbol{g}	ð	'n	
	च	5	র	क	ञ	
Ausspr.	tsch	tsh'h	dsch	dsch'h	•	Palat.
Zeichen	z	ş	j	j	\dot{u}	2 0100
		T	7	75	m	
A	ट	ठ	3	6	ण	Camaha
Ausspr.	\boldsymbol{t}	th	d	dh	n	Cerebr.
Zeichen	ŧ	ŧ	ð	ð	93	
	ก	घ	द	ध	ন	
Ausspr.	\boldsymbol{t}	th	\hat{d}	dh	\boldsymbol{n}	Dental.
Zeichen	t	ť	д	\dot{d}	n	
	-	277	=	1 T	T-T	
A	प	फ	ब	ਮ	म	T . L 1
Ausspr.	${m p}$	ph	b	bh	m	Labial.
Zeichen	\boldsymbol{p}	p	b	$\dot{m{b}}$	m	
	य	5	ल	ਕ	[Semi	voc.]
Ausspr.	\boldsymbol{j}	$\overset{\smile}{r}$	l	$oldsymbol{v}$	_	_
Zeichen	y					
	श	ख	स	₹ ·	[Sibil	.]
Ausspr.	sh	sch	8	h	•	.
Zeichen		ζ, ,	ŗ	h		
verchen	8	J	J	16		

Es bleibe hierbey dem Buchhändler überlassen, meine angenommenen Zeichen durch andere entsprechende, etwa elegantere Zeichen zu ersetzen. Schreiben Sie mir, mein theuerster Freund, was Sie von diesem Unternehmen halten? Wenn ich es ausführe, so könnte ich erst nach Vollendung des Werkes zu Ihnen kommen, um zugleich den Druck zu besorgen, wobey ich gegenwärtig seyn muß.

Es sind zu dem Werke 3 bis 4 Kupfertafeln nöthig, um den Devanagari-Charakter bekannt zu machen, damit man mit Hilfe meiner Sprachlehre Indische Schriften lesen lernen könne. — Die Verfertigung dieser Sprachlehre muß geheim bleiben, bis der Druck beginnt, damit Chézy nicht angespornt werde.

Die Grundzüge der Vergleichung des Indischen und Semitischen Sprachstammes werde ich Ihnen recht bald schicken. Auf beute ist es unmöglich.

Ich empfele mich auf's beste ihrer wohlwollenden Freundschaft, und mit tausend zärtlichen Grüßen an Ihre liebe Familie Verbleibe ich

> ihr Aufrichtigster und Ergebenster Freund Bopp.

P. S.

In meinem letzten Briefe schrieb ich Ihnen, daß Shanku Korn-Aehren hieße (in Bezug auf die Ohren des fürchterlichen Ricsen). Ich habe mich aber nun überzeugt, daß Shanku auch der Nahme eines Meer-Ungeheuers ist (wahrscheinlich mit häßlichen langen Ohren). Meine Uebersetzung mag also beybehalten werden, oder wenn Sie diesen Versändern wollen, so haben [Sie] die Güte auf dieses Rücksicht zu nehmen.

Könnte man mir nicht den Theil über die Sprachvergleichung, sobald dessen Druck vollendet, auf der Briefpost zuschicken?

25.

[Paris, Ende Mai (oder Juni) 1816].

Theoerster, verehrungswürdigster Freund!

Endlich kann ich Ihnen nun die verlangte Vergleichung der Semitischen Sprachen mit dem Sanskrit schicken. Es war mir unmöglich es früher zu thun, so sehr ich auch getrachtet habe, Ihrem Wunsche so bald als möglich zu entsprechen. Denn ich wollte alle mögliche Songfalt und Zeit darauf wenden, damit es einigermaßen Ihrer Aufmerksamkeit würdig werden möchte. Dabey mußte ich mir erst die Hebräische Grammatik eigen machen, welches mit einiger Schwierigkeit verbunden wegen der Buchstaben. Gegenwärtiges enthält so zu sagen die ganze Semitische Grammatik im Wesentlichen, und zeigt wie ich glaube, ziemlich deutlich ihren Charakter und Verschiedenheit von dem Sanskrit und den verwandten Sprachen, wie auch einige Uebereinstimmung. Möchte es thren Beifall gewinnen, so finde ich mich reichlich belohut. - Sie werden zugleich hierdurch sehen, wie sehr das Arabische, wie es itzt noch gesprochen wird, mit dem Hebräischen so zu sagen eins u. dasselbe ist. — Mein Plan geht dahin, von allen Sprachen, wovon einige Kentniß zu erwerben möglich, das eigentliche Wesen aufzufassen und ihr Verhältniß und Beziehung zu andern Sprachen. Durch meine Kentniß des Indischen und Semitischen habe ich zwei wichtige Haltpunkte und umfasse so zu sagen dadurch das ganze Sprachgebiet, von Pol zu Pol - nach F. Schlegels tiefsinniger und wahrer Eintheilung. - Wie sehr die Semitische Sprache zu seiner zweiten Klasse gehört, werden Sie sich hiedurch recht gut überzeugen können. — Von Langlès kann ich nun Grammatiken mannigfacher Indischen Dialekten bekommen, die wichtig sind



für den Sprachforscher. — 1814 ist ein Burmanisch Grammatik in Indien erschienen, die ich bey Langles durchgangen — eine merkwürdige Sprache.

Die Nachricht Ihres Rufs nach Koblenz hat mich eben so sehr erfreut als betrübt. Wenn sich Ihre Einkünfte dadurch beträchtlich bessern, so wünsche ich Ihnen dazu, wie auch Ihrer theuren Familie, von ganzem Herzen Glück. Doch was mich anbelangt, thut es mir sehr leid daß Sie unser Aschaffb. deßhalb verlassen müssen, und daß ich nun auch dort meinen innigsten Freund vermissen muß, der meinem Herzen stets so nah. Meine gute Eltern wird es gewiß auch recht schmertzen. Doch ist es nicht so weit, wir werden uns doch oft begegnen; ich werde Sie schon aufsuchen, wenn ich nach Teutschland komme, und wären Sie auch 100 Meilen weiter.

Was die Grammatik anbelangt, so hat Schlegel Recht. Eine andere in Original-Tracht, würde sie in der Folge leicht verdrängen. Wenn man in München dieses Studium befördern will, so müssen sie auch Mittel an Handen geben, den devanagiri gießen zu lassen. Hier wird er gegossen. — Mein Alphabet war freylich nicht sehr schön, ich schrieb es nur, um eine Idee von diesen Ausländern zu geben. Sie wissen, daß ich deutsch nicht schöner schreibe. Doch schreibe ich vielleicht noch besser Sanskrit. Wenn man nur wenige Sorgfalt darauf wendet, so lassen sich die devanagari Buchstaben nicht leicht verwechseln. Fried. Schlegel schreibt es, wie ich vernahm, recht schön. — Langles sagte mir, daß die Litographie sehr zweckmäßig wäre, um fremde Texte jeder Art zu geben. Rémusat giebt hier ein Werk heraus, worin er auf diese Weise vielen Chinesischen, Tibetanischen und Mandschu Text giebt. Es soll sehr wohlfeil kommen, besonders in Bayern; was halten Sie davon?

Die Sanskrit-Grammatik wollen wir also nun auf bessere Zeiten verschieben; doch da mir nun Langles 3 Grammatiken mitgetheilt hat — seit Beginn meines Indischen Studiums war mir noch keine Ind. Gram. unter mein Dach gekommen — so will ich nun zu meinem eignen Vortheil die wichtigsten Kapitel ausarbeiten: da mir auch dieß zu anderem nothwendig ist.

Das Werk von Taylor habe ich bisher noch nicht bekommen können, werde es aber jetzo von Langles bald bekommen können.

Um meine künftige Aussichten bin ich ganz außer Sorgen, da Sie sich derselben mit so seltener Freundschaft angelegen seyn lassen, und mir immer einige von Ihren kostbaren Augenblicken schenken. Gott gebe meinem Streben guten Erfolg, damit ich Ihrer väterlichen Sorgfalt und Freundschaft würdig werde. Sie sind mein Guru [Lehrer] in der edelsten Bedeutung des Wortes, und ich

Ihr

Ergebenster Shischya [Schüler] und Su-hrit [Freund] F. Bopp.

Viele herzlichen Grüße an Ihre liebe und theure Familie — wie auch an Merkel.

Könnten Sie von Frankfurt aus ein Exemplar meines Werkchens an

A. W. von Schlegel schicken lassen, der in Italien ist. Empfelen Sie mich bestens dem H. Frd. Schlegel.

26.

[Paris, Juli 1816].

Theuerster, hochzuverehrender Freund!

Nur einige Zeilen, um Ihnen vor allem meinen zärtlichsten Dank abzustatten, über die schöne Vorrede, womit sie meine Schrift begleitet; und Ihnen das Entzücken zu melden, welches mir deren Durchlesen ge-Ich hätte Ihnen sogleich die lebhaften Gefühle meiner Erkäntlichkeit hierüber ausgedrückt, wenn ich mich nicht zuvor von den hohen und wichtigen Ideen, die ihre Vorrede enthält, hätte recht durchdringen wollen; und dieß konnte nur nach mehrmaligem Durchlesen und Durchstudiren geschehen. Zudem laß ich sie das erste mal in einer Art von Rausch, der mich hinderte, den gantzen Sinn, wie erforderlich zu fassen. Sie wird mir in vielem Betracht ewig theuer bleiben diese schätzbare Vorrede, die mir sowohl von ihrer zärtlichen Freundschaft, als von Ihrem tiefen Wissen und gründlicher Forschung der unzweydeutigste Bürge ist. — Die Episode von Wiswamitra erhält wirklich großen Werth und Intresse durch die Art wie Sie dießelbe zu erklären und an das ganze System Indischer Denkart so trefflich anzuknüpfen gewußt. Wenn diese Episode Beyfall erlangt, so werde ich Ihnen denselben größtentheils zuschreiben. Ausnehmend hat mir Ihre Darstellung des Einflusses gefallen, den die Natur des Landes und das Klima auf Geist und Charakter der Indier hervorbringen muste; — die Vergleichung mit der Pflanzen und Thierwelt; — der Contrast mit Afrika — — Doch wenn ich die wichtigen Punkte all anführen wollte, so würden aus meinen wenigen Zeilen viele Bogen werden. — Zudem werden Sie mir auch bald mündlich hierüber Ihre Ideen mittheilen. - Ich denke nämlich, wenn unsere Plane gehen, zu Ende Augusts auf einige Zeit zu Ihnen zu kommen; jedoch wieder den Winter hier zuzubringen, und das Frühjahr nach London zu reisen.

Langles ist von einem meiner Freunde, dem ich Ihre Vorrede zu lesen gab, gesagt worden, wie Sie seiner darin erwähnen. Er sprach hierauf mit mir davon, und schien sich sehr darüber zu freuen, worauf ich ihm ihre Vorrede selbst mittheilte. Er scheint geneigt von dem Werke in dem magasin encycl. zu reden. Schade daß mir nicht gleich ein ganzes Exemplar zu Gebote stand, oder wenigstens nebst Ihrer Einleitung mein Conjugationssystem. Er würde sich bey voller Lust gleich an's Werk gemacht haben.

Leben Sie wohl. Tausend Grüße an Ihre liebe Familie, wie auch an unsern Freund Merkel, dem ich herzlich danke für den Antheil den er an unserm Werke genommen. Ewig

Ihr getreuer Freund Bopp.

27.

München, am 29. Oktb. [1816].

Liebster, verehrungswürdigster Freund!

Vor 14 Tagen habe ich Ihnen geschrieben, und Ihnen die freundliche Aufnahme, die mir hier geworden, und meine Aussichten bekannt gemacht. Weiter kann ich Ihnen bis itzt auch nichts schreiben, denn es steht mit meiner Sache noch so ziemlich beym Alten, nur so viel weiß ich, daß sie nicht an den Herrn von Ringel zum Berichte gekommen, sondern durch die Studien-Commission geht, wie das erste mal.

Was mich aber vor allem bewegt, meinem theuersten und zärtlichst geliebten Freunde zu schreiben, ist, Ihm zu seinem Namensfeste aus Herzens Grunde Glück und Heil zu wünschen, und Ihm bey dieser Gelegenheit zu versichern, wie sehr ich dem Himmel danke, daß mir ein Freund geworden, wie er wenigen zu Theil wird. Den Lohn für Ihre freundschaftlichen und väterliche Gefühle können Sie nur in Ihrem edlen Gemüthe finden; mir möchte es jedoch vergönnt seyn, Ihnen fortan zu bewähren, wie sehr ich Ihrer großmüthigen Freundschaft zu entsprechen weiß, und wie die unzertrennbaren Bande der Liebe, die mich an Sie knüpfen, weder Zeit noch Raum zu lößen vermag.

Auch Ihre liebenswürdige Gattin erlaube mir, Ihr zu Ihrem Geburtsfeste meine zärtlichsten Wünsche abzustatten. Sie möge die Jahren-Reihe einer Indischen Yuga an Ihrer Seite in ungestörtem Glücke durchwandeln, und immer ein unversiegbarer Quell reiner häußlicher Freude und Heiterkeit seyn! —

Ihren lieben Brief mit dem F. Schlegels habe ich auf der Post vorgefunden, allein zur Ablieferung an H. v. Freyberg zu spät, weil dieser nach Wien gereißt; er wird aber, wie er mir den Tag vor seiner Abreiße sagte, nur 3 Wochen abwesend seyn, mich also bey seiner Rückkehr wohl noch hier treffen.

Was mich außerordentlich gefreut, ist, daß mich Hofrath Martin hier überrascht hat. Es ist ein gar trefflicher und lieber Mann, wie es wenige giebt, man muß ihn wegen seiner Herzlichkeit lieb gewinnen. Wir sind neulich mit einander bey dem Fürsten Wallerstein gewesen, der ein recht achtungswerther und liebenswürdiger Mann. Bey Aretin bin ich auch gewesen, der mich gnädig aufgenommen; er freut sich, wie er mir sagte, daß Sie bey uns bleiben.

Schlichtegroll, der es sehr gut mit mir meint, hat mir gerathen, bey Hr. von Ringel anzusuchen daß ich zum Adjunkten der Akademie ernannt werde. — Dieß wäre allerdings gut, weil ich alsdann mehr Anspruch auf eine Unterstützung der Akademie machen könnte.

Jakobi findet die Auszüge aus den Veda's, die er aus dem Englischen noch nicht kannte, sehr interessant. — Sie kennen wahrscheinlich die Anzeige unserer Schrift in dem Göttinger journal? Auch in der Wiener Litteratur-Zeitung soll eine Rezension erschienen seyn, die mir aber noch nicht bekannt.

Zu dem Minister habe ich immer noch nicht gelangen können, ich hoffe nun auf die nächste Woche, der Aufenthalt hier wird mir langweilig; ich sehne mich sehr nach Entscheidung.

Leben Sie wohl! — Viele herzliche Grüße an Ihre theure Familie. Mit innigster Hochachtung

Ihr

Ergebenster Freund Bopp.

28.

Paris, den 30ten April [1817].

Theuerster, hochgeehrtester Freund!

Ich habe das Vergnügen Ihnen zu melden, daß ich gestern um 1 Uhr in den Mauern von Paris eingetroffen bin und bereits wieder meinen Sitz in meinem Dachstübchen, 5 Stockwercke über der Erde, aufgeschlagen habe. Ich kann sagen, daß ich noch im Winter hier angekommen bin, indem ich am verflossenen Sonntage zu Verdun die Felder mit Schnee bedeckt gefunden habe. Diesen Tag haben Sie wohl auch nicht zu Groß-Ostheim im Grünen zu gebracht? Die Hälfte meiner Reise habe ich zu Fuß, die Hälfte mit der Portage zurückgelegt, denn die Fußwanderung ging mir zu langsam. Ich habe gar manchmal an den Kaminen in den Gasthäusern u. an den Tafel d'hoten die Franzosen sich in Lobsprüchen über die Preußen ergießen hören müssen, so daß ich aus Bescheidenheit hätte erröthen mögen. Doch halten meistentheils die Franzosen die Preußen nicht für Deutschen.

Ich schmeichelte mir auf meiner Reise mit der Hoffnung, daß ich hier einen Brief von meinem Vater antreffen würde, der mir die Entschließung der Regierung meldete; allein ich ward in meiner Erwartung getäuscht. Glauben Sie, daß dieselbe noch im Laufe dieses Jahres erfolgen werde? oder wird man sie auf künftiges Jahr, oder auf ewig verschieben? Ich werde übrigens bey Zeit bedacht sein, mir durch Arbeiten in Litteratur-Zeitungen, durch Uebersetzungen etc., wie wir verabredet haben, einigen Erwerb zu verschaffen.

Uebrigens kann ich Ihnen von hier gegenwärtig noch nichts schreiben, indem ich noch Niemanden gesprochen und auch, weil meine Sachen noch nicht angekommen, noch keine Besuche machen kann. Ich werde sogleich einige Briefe nach München expediren, um zu versuchen ob ich etwas erfahren kann.

Ich habe Wilkens Ramajana in den Heidelberger Jhb. und Kanne's Vergleichung der Griechischen mit der Deutschen Sprache mit genommen, und sie in der Tasche hier hergetragen. Ich habe Sie darum bitten wollen, vergaß aber darauf. Zu dem war ich überzeugt, daß Sie mir diese Bitte gewähren würden; früh oder spät werde ich Ihnen diese Bücher wieder zustellen.

Leben Sie recht wohl, mein theuerster Freund!

Viele herzliche Grüße an Ihre liebenswürdige Familie und unsern Freund Merkel

lhr

Ergebenster Freund Bopp.

29.

Paris, Pfingst Mondtag [1817].

Theuerster, hochgeehrtester Freund!

Direktor Schlichtegroll, welchem ich von hier aus geschrieben, hat die Güte gehabt mir sogleich zu antworten; so eben erhielt ich seinen Brief. Er schreibt mir, daß wirklich, wie mir Freyberg geschrieben, der Akademie abermals ein Gutachten abgefodert worden sei, nämlich in wiefern es ihre Fonds erlaubten, die beantragte Unterstützung auf mein Studium zu wenden. — Nun sei die Akademie seit 4 Jahren ohne Kenntniß ihrer Fonds, sie habe also berichtet: "daß sie solches zu bemessen nicht im Stande wäre, daß aber wie auch der Fonds der Akademie beschaffen sein möge, hier ein dringender Fall sei einen hoffnungsvollen Gelehrten auf seinem Wege nicht aufzuhalten, und da die akademische Kasse zeither Prf. Franks Unterstützung zu tragen gehabt habe, die nun bei seiner Zurückkunft aufhöre, so werde sie doch auch einige für mich tragen können." — Hierauf hat die Akademie weiter nichts gehört. Schlichtegroll räth mir hierbei meine Bitte zu erneuern mit Anzeige, daß ich, um keine Zeit zu versäumen nach Paris gegangen wäre, und daß ich, da ja Frank nun zurück sey, mir die Hoffnung machte, jetz werde meine Bitte um Unterstützung gewährt werden. — Wie mir mein Vater am 17ten geschrieben, hatten Sie übernommen eine Erinnerung in Ihrem Namen einzugeben, wofür ich Ihnen sehr dankbar verbunden. Wir haben hierdurch Zeit gewonnen, und es ist nun weiter nichts mehr zu thun.

A. W. Schlegel ist noch hier; er war über meine Ankunft sehr erfreut; wir arbeiten nun wieder wöchentlich 2 mal mit einander, er hat seither bedeutende Fortschritte im Sanskrit gemacht und hält sich noch immer wacker dran.

Er hat in meinen Angelegenheiten an den Kronprinzen geschrieben, bey dem er gut stehen soll. Der Brief den er mir vorlas ist sehr zu meinen Gunsten — "Er habe sich seit 2 Jahren mit Eifer auf das Sanskrit verlegt und könne also um so eher über meine Kenntnisse urtheilen"; auch fällt er ein vortheilhaftes Urtheil über meine Schrift. — Schlegel hat mir früher nach Aschaffb. geschrieben und seinen Brief seinem Bruder geschickt; dieser hat mir ihn aber nicht gesandt.

Frank wird zu Ende Mai's von London zurückkommen.

Chézy, der mich lieber am Ganges als an der Seine sähe, aber übrigens bey seiner Eifersucht ein guter Kerl ist, wird bald eine Rezension meiner Schrift in dem journal des savants geben, welches mich sehr freut. — Seit kurzem ist erschienen von Colbrooke aus dem Sanskrit übersetzt eine Algebra und Geometrie der Indier, in 4to, es kommt

auf 80 Frank. Schon früher war erschienen Bija Ganita or Algebra of the Hindus by Edward Strachey, 4 to, Preiß 15 Schilling. Diese Nachricht für Dir. Hofmann.

Ich hoffe, Sie werden zur Stunde 5 Uhr, wo ich dies schreibe froh und vergnügt den Goldsberg. Büsch- oder Judenberg durchstreifen, wo ich mich jetzt (leider nur in Gedanken) an Ihre Seite versetze. — Mit Ihren Augen geht es hoffentlich besser?

Leben Sie wohl, herzlich grüße ich auch Ihre liebe Familie und Freund Merkel.

lhr

Bopp.

30.

Liebster verehrungswürdigster Freund!

Schon lange habe ich mich nicht schriftlich mit Ihnen unterhalten, um so öfter aber ist mein Geist mit Ihnen beschäftigt gewesen. herrlichen Tage, deren wir uns jetzt erfreuen, errinnern mich mit Wehmuth an die schönsten meiner Spaziergänge, die ich mit Ihnen gemacht. und die vergnügten Abende, die ich in Ihrer liebenswürdigen Familie zugebracht habe. Leider fangen die Bäume schon an ihre Zierde zu verliehren; dies errinnert mich, daß ich schon beynah ein halbes Jahr wieder hier bin. Recht glücklich bin ich seither mit meinem Sanskrit-Studium fortgeschritten, ich habe den 2ten Theil des Mahá Bhárat gelesen und ausgezogen, den 3ten Theil auch bereits durchlesen, aber aus demselben habe ich vieles wörtlich abzuschreiben, denn ich habe ausgezeichnet schöne Stellen gefunden, wovon die eine eine für sich bestehende Episode von ungefähr 2000 Versen. Diese Stelle wollen wir uns nicht entschlüpfen lassen. — Wenn ich nach London komme, so werde ich dort etwas im Original mit treuer lateinischer Uebersetzung und nothwendigen Erläuterungen geben, und hierzu wahrscheinlich die erwähnte Episode wählen. Ich hoffe, daß dort ein Buchhändler der Compagnie eine solche Arbeit übernehmen wird, wenn ich sie umsonst gebe. — Den Auszug des ganzen Maha Bharat werde ich erst nach meiner Rückkehr nach Deutschland herausgeben, bis dahin werde ich auch noch andere wichtigen Werke ausgezogen haben; mit dem Mah. werde ich vielleicht mit Ende des Winters fertig werden und dann den Bhagavatam Purana anfangen, welcher mir für die Mythologie wichtig. Ich habe ein schönes reizendes Feld vor mir, reich an Blumen und Früchten. Es wird mir schwer ankommen, mich je von demselben zu scheiden. — Was meine Sprachuntersuchungen anbelangt, so steht mir ebenfalls ein großes Feld offen; ich sammle aber hierüber gegenwärtig blos Materialen, und schreibe einzelne Ideen nieder, die ich später verarbeiten werde. Mein System, welches dahinaus geht, die verschiedenartigen Elemente, welche in der Sprache zu einem Ganzen zusammengewachsen, zu unterscheiden, findet hier großen Beyfall. Chézy wird in einem der nächsten Nummern des journal des savants eine vollständige Recens. meiner Schrift geben, die um so besser werden wird, als ihm



ein gelehrter Hellenist einen ausführlichen Auszug davon gegeben, und seine eigenen Bemerkungen mitgetheilt hat. Chezy hat in dem letzten Numero auf eine sehr schmeichelhafte Weise die Recension angekündigt, welche Note ich Ihnen hier beyfüge. — Ich habe vor einigen Monaten Hamilton (und andere Orientalisten), der lange in Indien gewesen hier kennen gelernt, auch habe ich hier unsern wackeren Dichter Tieck kennen gelernt, welcher hier durchgereist. Doctor Krause, welcher ein deutsches Wurzelwörterbuch herausgeben will, ist kurze Zeit hier gewesen; er will das Sanskrit zu seinem Werke benutzen und hat mich gebeten, ihm behülflich zu sein.

A. W. Schlegel scheint sich nun auf immer hier zu fixiren, er wohnt bei dem Herzog v. Broglio; Frau v. Stael scheint ihn wohl in ihrem Testamente bedacht zu haben. Schlegel wird für das Sanskrit in der Folge vieles leisten können, indem er es zu seiner Hauptbeschäftigung macht; wir arbeiten wöchentlich 2 mal mit einander. — Der Kronprinz hat an ihn wie an Humboldt auf eine für mich sehr erfreuliche Weise geschrieben. — Wie kommt es, mein theuerster Freund! daß auf eine so ausgezeichnete Empfehlung des Kronpr. meine Sache nicht in 2 Monaten nicht entschieden werden konnte. — Meine Geduld wird wirklich auf das äußerste geprüft. Ich muß gestehen, diese Sache macht mich oft sehr verdrüßlich und mißmuthig. - Auf litterarischen Erwerb habe ich noch nicht gedacht, denn meine Aussichten waren zu zuversichtlich, und ich glaubte so besser zu thun, meine Zeit wichtigeren Arbeiten zu widmen. - Es bleibt mir jetz nichts mehr zu thun übrig, um das Unbewegliche in Bewegung zu setzen. — Ich bin begierig was jetzt Frank hervorbringen wird.

Wie geht es mit Ihrem Auge? Darf ich bald auf einen Brief von Ihnen hoffen? Sie würden mich sehr erfreuen.

Adieu. Seyen Sie mir mit Ihrer liebenswürdigen Familie tausendmal herzlich gegrüßt.

Ihr

treuster Freund Bopp.

Empfehlen Sie mich bestens Hofrath Kreutzer u. Lichtenthaler. Auch Freund Merkel meinen Gruß. Ich lade sie sämmtlich zu einem Spaziergang in die Gallerie ein, wohin mich jetzt aufmache, man findet da eine sehr genußreiche Zerstreung.

Paris am Sonntage 10 Uhr, 25. September laufenden Jahres 1817.

31.

Liebster und hochgeehrtester Freund!

Nach langem und langem Warten haben wir nun doch etwas erlangt. Ich danke Ihnen nun noch einmal herzlich für den warmen Antheil und den thätigsten Beistand, womit Sie mich in dieser Sache erfreut. Dem Kronprinz haben wir viel zu danken, ohne ihn wäre es vielleicht nicht gut gegangen. Thürheim scheint mir nicht sehr freygebig. Ich bin zufrieden, obwohl ein Jahr in die Brüche gefallen;

allein die Regierung wird wohl nicht denken, daß ich mit 1000 Gulden übers Meer gehn solle; denkt sie es, so thue ich als merke ich es nicht. Diese 2 Jahre will ich nun guten Muths bey den Franzosen verweilen. — Ich habe an Graf Thürheim ein Danksagungs Schreiben gerichtet und ihm, wie Sie mir weislich gerathen, die Hoffnung geäußert, daß er mir nach diesen 2 Jahren zu einem kurzen Aufenthalte in London eine mit der dortigen Theuerung im Verhältniß stehende Unterstützung bewilligen würde, und habe ihn im voraus um Nachsicht gebeten, wenn ich mich in der Folge abermals mit Bitten an ihn wenden würde. — Der hiesige Gesandte hat mir gerathen, nebst dem Könige an den Minister zu schreiben; an den Kronprinzen habe ich ebenfalls geschrieben.

Es wird nothwendig seyn, daß ich in diesen 2 Jahren etwas herausgebe, um von neuem die Aufmerksamkeit zu erregen, ich möchte gern etwas im Original geben. — Dieses springt mehr in die Augen. — Ich sehe, daß diesesmal die Regierung meine Schrift nicht der geringsten Aufmerksamkeit gewürdigt hat, ohngeachtet der vielen Exemplare, womit wir sie bombardirt haben. — Das Rescript an die Akademie ist sonderb. recht bayerisch abgefaßt: ich soll meine Berichte an die Akd. mit Zeugnissen belegen. — Wer soll mir denn Zeugnisse geben? — Ich werde in dem ersten halbjährigen Berichte der Akademie erklären, daß, da ich schon lange her keinen Cours mehr besuche und nur selbständig arbeite, ich außer den Zeugnissen in öffentlichen Blättern keine aufweisen könne.

Langlès hat mir eine brochure für Sie gegeben, die ich Ihnen überschickt habe. Sie werden also nun demselben recht bald einige Zeilen schreiben? Es freut mich recht sehr, daß es mit Ihrem Auge gut geht. Schreiben Sie mir welche Bände Sie von den Asiatischen researches wünschen, und ob ich sie Ihnen kommen lassen soll? — Ich habe mir eine andere Sanscrit Grammatik als die von Wilkins bestellt, ich bin Ihnen für Ihren Wunsch mir letztere zum Geschenke zu machen recht dankbar verbunden; ich weiß, wie sehr Sie mein Studium auf alle mögliche Weise zu befördern suchen, und mir stets neue Beweise Ihrer so schätzbaren aufrichtigen Freundschaft geben. Möchten Sie von der meinigen so überzeugt seyn, wie ich von der Ihrigen!

Leben Sie recht wohl. Tausend herzliche Grüße an Ihre liebe Familie.

Ihr

Paris am 25t Oktob. [1817].

Aufrichtiger Freund Bopp.

32.

Theuerster, verehrungswürdigster Freund!

Die Ursachen, warum Sie lange keinen Brief von mir erhalten haben, Sie, mit denen ich immer in freundschaftlicher und wissenschaftlicher Hinsicht in nächster und innigster Beziehung stehe, sind vielfach. Ihre Briefe durch Hr. Körber habe ich spät erhalten, indem sich der-

selbe erst nach meiner Wohnung erkundigen mußte. Sogleich nach erfreulicher Erhaltung überbrachte ich Hr. Langlés seinen Brief, der darüber erfreut mir bald Antwort zuzusenden versprach. Darauf warte ich nun zeither vergebens, obwohl ich ihn mehrmalen seitdem wieder gesehen habe. — Unterdessen rückte die Rezension, die ich Ihnen hiermit für die Heidelb. Jhb. überschicke, zu ihrer Vollendung heran, jedoch später als ich anfangs geglaubt hatte. Ich empfehle sie ihrer freundschaftlichen Theilnahme und Nachsicht. Ich habe sie nicht unmittelbar durch Schlegel nach Heidelberg wollen schicken lassen, indem ich die Besorgung lieber meinem liebsten Freunde Windischman verdanke. in dieser Rez. Gelegenheit gehabt einige interessante Uebereinstimmungspunkte zu zeigen, besonders wird es Ihnen vielleicht nicht ganz unrichtig scheinen, daß, wie ich darin dargethan zu haben glaube, auch die Lateinische Sprache auf die Indische Licht verbreiten kann, und nicht blos letztere auf die verwandten europäischen Sprachen aufklärend wirkt. — In dem Mahabharat bin ich seither weit vorgerückt, ich habe nun den 5ten Theil unter den Händen; mein Plan ist nun das Ganze schnell durchzulesen, um dann nur das wichtigste auszuziehen. Im 3ten Theil sind mehre beträchtlichen Stellen, die ich ganz abschreiben muß; auch habe ich schön eine schöne Episode wovon ich Ihnen früher geschrieben, kopirt u. bereits 1/4 ins deutsche übersetzt. Im dritten Theile traf ich auch die wichtige Üebereinstimmung mit der Sage von Noe. Brahma erscheint dem Manu in Gestalt eines Fisches, giebt ihm den Rath, er solle sich in ein Schiff begeben und Samen aller Art mit sich nehmen, denn das Menschengeschlecht, bei dem Sünde überhand genommen, würde mit Untergang bestraft werden.

Gemäß der Nachricht, die ich gestern von meinem Vater erhalten habe, ist nun eine schleunige Veränderung in meinem Plane vorgegangen. Ich glaubte noch 19 Monate hier zu bleiben und zählte nachher auf ein Jahr für London. Indessen ist es mir auch nicht unangenehm früher dahin zu gehen, wenn es jedoch nur nicht mit einem Jahre dann abgethan ist; denn ich habe mich noch nach sehr vielem in der Indischen Litteratur umzusehen. — Die Gnade, die mir der Kronprinz bewiesen, indem er mir 500 fl. aus seiner Kasse bewilligt, freut mich recht sehr, um so mehr als ich es für eine ausgezeichnete Gunst ansehen darf. Ich werde suchen in London oben erwähnte Episoden im Original mit Latein. Uebersetzung, die ich bereit halten werde, herauszugeben, und ich denke diese Schrift, da es das erste ist, was ein Deutscher von der Art leistet, dem Kronprinzen aus Dankbarkeit zuzueignen. meinen Sie hierzu? theuerster Freund! Die Schwierigkeit ist nur, daß man solche Sachen auf eigene Kosten herausgeben muß, denn Buchhändler übernehmen es nicht, wegen des geringen Abgangs. Was mich sehr überrascht hat, war, zu sehen, daß Kalidasa meine Episode nach dem Mahabh. behandelt hat, in einem Gedicht von 4 Gesängen. Gedicht ist in Calcutta mit einem Commentar im Druck erschienen, von einem Pandit herausgegeben, und ich besitze es eigenthümlich, finde aber die Behandlung im Mahbh. schöner und reitzender, weil die des

Kalidasa zu künstlich und ganz in Wortspielen. Ich werde vielleicht in den Heidelb. Jhb. ein Wort hierüber sagen, wenn ich hierzu die Zeit finden kann. Es würde ganz in meinen Plan eingehen, wenn ich meiner Episode einen Gesang von Kalidasa beyfügte, um den überaus großen Unterschied zu zeigen zwischen der einfachen und großartigen Poesie im Ramayana und Mahabh. und der schmuckreichen und kunstvollen Kalidasa's. Es kann dieser Abstand zur Grundlage dienen, um etwas sicheres für das Alter jener Gedichte sagen zu können, denn das Alter von Kalidasa ist fast entschieden.

Heute habe ich einen Theil des Skandha Purana, über Benares, nach Hauß gebracht, um denselben zu durchgehen, ich hatte beschlossen von einem philosophischen Werke, chintamani betittelt, von Gangesvara, einen Theil abzuschreiben, in der Absicht mich in Deutschland damit zu beschäftigen und dabey auch Ihre Beihülfe in Anspruch zu nehmen, ich fand aber die Handschriften des Textes allzu schlecht; ich hoffe in London bessere zu finden.

Ich bedaure recht sehr, daß ich jenes Frauenzimmer aus Ffurt, wovon mir mein Vater schreibt, nicht gesehen und nicht so glücklich gewesen den Brief, womit mich Frau Professor beehrt, zu erhalten.

Hr. Körber ist ein recht wackerer und achtungswerther junger Mann, der mir um so lieber ist, weil er recht sehr für Sie eingenommen ist. Ich wünschte, er hätte längere Zeit bei Ihnen zugebracht, um mir recht viel von Ihnen und Ihrer lieben Familie erzählen zu können.

Er grüßt Sie vielmal.

Leben Sie recht wohl. Viele herzlichen Grüße an Ihre liebe Familie, wie auch an Freund Merkel; ich hoffe daß letzterer eine Gehalts-Vergrößerung wird erhalten haben?

Ihr

Paris am 7ten März 1818.

treulichst ergebenster Freund Bopp.

33.

Liebster, hochgeehrtester Freund!

Durch meinen Vater werden Sie bereits erfahren haben, daß ich die asiatischen Untersuchungen sogleich für Sie bestellt habe; ich hoffe, sie werden bald ankommen, Treuttel glaubt sie auf dem Wege. Es ist bis jetzt erst der 12te Band in Calcutta erschienen, ob aber derselbe schon in London nachgedruckt ist, weiß ich nicht. Ich habe zugleich den moon of intellect, jenes wichtige philosophische Drama für Sie bestellt, indem Sie früher den Wunsch geäußert es zu besitzen und ich daher glaubte, daß es Ihnen nicht unwillkommen seyn werde.

Es erscheinen in Calcutta immer mehr und mehr Indische Werke im Original, von gelehrten Brahmanen selbst herausgegeben, Menus Gesetzbuch, der Bhagavatgita und Gitagovind sind gedruckt, kamen aber in so geringer Anzahl nach London, daß sie nicht mehr zu haben sind.

Schlegel giebt sich viele Mühe um den Bhagavatgita zu erhalten, den er wahrscheinlich in Deutschland bearbeiten würde. Wir haben davon vieles zusammen gelesen. Die englische Uebersetzung ist nicht immer sehr richtig, und das Werk, noch immer das wichtigste was von Indischer Litteratur bekannt, verdiente wohl eine neue kritische Bearbeitung. Der Mahabharat hat leider nichts mehr von gleicher Wichtigkeit aufzuweisen. Dem ohngeachtet hoffe ich, daß meine Arbeiten darüber ihre Theilnehmer finden werden, es kommt doch vieles mythologisch wichtige darin vor, und Mythologie ist doch die älteste Tochter philosophischer Betrachtung und als solche dem Denker nicht unwerth. — Uebereinstimmungen mit mosaischen Sagen habe ich außer der jüngst erwähnten keine gefunden, es sey denn der große Kampf zwischen den Göttern und Titanen, dessen im Mahabh. oft gedacht, der aber nicht ausführlich darin erzählt wird. Es ist mir gegenwärtig unmöglich etwas auszuarbeiten, indem ich mich zu sehr eilen muß, den Mahabh. zu vollenden. Zu Ende Septembers werde ich in jedem Falle nach London abgehen. Dorten werde ich mich vorzüglich an den Veda's halten, im besonderen an den Upanischat's und hoffe Ihnen von da manches schicken zu können. Wissen Sie nicht, ob Frank wichtige Ausbeute in London gemacht hat? Es ist zufälliger Weise zu meiner Kenntniß gekommen, daß in diesem Monate eine Chrestomathie von ihm erscheinen soll. Lassen Sie mich doch sobald möglich deren Erscheinung wissen. Gestern erhielt ich Brief von Schlichtegroll, der sich sehr freut über die Unterstützung, die mir der Kronprinz bewilligt. Mein letzter Brief soll die Akademie sehr befriedigt haben; auch erhielt ich gestern meine Instruktion von derselben, die im Ganzen auf meinen Plan den ich eingeschickt habe gegründet ist.

Ich wünsche, daß meine Rezension bald gedruckt würde, bedaure aber recht sehr, daß die Einsendung für Sie nun umständlicher ist als ich glaubte. Konnten Sie sie nicht leichter nach Jena geben? Mir war es einerley, wo Sie für gut gefunden hätten, sie einrücken zu lassen.

Schlegel wird bald nach Frankfurt abreisen, wenn es nicht schon geschehen, welches ich jedoch nicht glaube, denn er versprach mir mich zu besuchen.

Ihren Gruß habe ich noch nicht ausrichten können, denn das letzte mal sah ich ihn nur en passant und er war in der letzten Zeit außerordentlich beschäftigt, wegen Herausgabe eines Werkes v. M^{de} Stael, welches in dieser Woche erscheinen wird. — Humboldten bekommt man sehr selten zu sehen, man muß ihm schreiben, wenn man ihn zu treffen wünscht, sonst geht man in jedem Falle fehl. Herzlich grüßt Sie und Ihre liebe Familie

Ihr

Paris am 14ten May 1818.

ergebenster Freund Bopp.

34.

Theuerster, verehrungswürdigster Freund!

Gestern erfuhr ich bei Treuttel und Würtz, daß die asiat. resear. angekommen seyen, jedoch ohne den rise of the moon, den ich mit be-

stellt hatte. Da diese Bücher über meine Erwartung theuer kamen (310 franc. 50 cent.) so konnte ich die Bezahlung nicht hier erstatten. Um aber die Absendung nicht zu verzögern und Ihnen die Ueberschickung des Geldes zu erleichtern, so beauftrage ich Hr. Treuttel die Bücher sogleich nach Strasburg abzuschicken, ihm bemerkend, daß Sie die Bezahlung an seine dortige Niederlage senden würden, (Treuttel und Würtz haben nämlich auch eine Buchhandlung in Strasburg).

Die Bücher werden ungefähr in 20 Tagen in Strasburg ankommen, bis wann dann auch die Bezahlung allda eingetroffen seyn kann, und also die Sendung nicht aufgehalten werden wird. Sie erhalten 3 Bände von der Original Ausgabe, weil dießelben von dem Londoner Nachdruck nicht mehr vorhanden waren. Der Londoner Verleger that dies ohne anzufragen, wodurch denn der Preiß bedeutend erhöht ward; es wird Ihnen indessen dennoch Freude machen, nun diese schätzbare Sammlung bald ganz zu besitzen.

A. W. Schlegel hat Paris verlassen ohne mich mit einer Zeile von seiner Abreise zu benachrichtigen; bey den Verhältnissen, in denen ich mit ihm stand, finde ich dies überaus grob. Ich werde ferneren Verkehr mit ihm vermeiden.

Ich habe erfahren, daß Rosenmüller in Leipzig eine Sansk. Grammatik mit latein. Lettern angekündigt habe. Hierbey ist mir in den Sinn gekommen, daß, wenn die Herausgeber der Heidelberg. Jahrb. Schwierigkeiten machen sollten, meine Arbeit aufzunehmen, ich sie durch diesen in die Leipz. Zeitung könnte einrücken lassen. Rosenmüller, der so viel ich weiß Mitarbeiter der Leipz. Lttr. Zeitung ist, und welcher dahin eine recht günstige Rezension meiner Schrift geliefert hat, wird sich gewiß für meine Arbeit am meisten interessiren und mir gerne eine Gefälligkeit erweisen, indem ich ihm auch von meiner Seite vielleicht nützlich seyn kann. Wenn es also in Betreff der Heidelb. Jhrb. Schwierigkeiten hat, und Sie es für gut halten, so schreibe ich an Rosenmüller.

Es ist mir nun lieb, daß ich mich deshalb nicht an Schlegel gewendet habe, weil man solchen anmaßenden Leuten zeigen muß, daß man sie entbehren kann.

Chézy hat nun die Umarbeitung seiner Rezension über meine Schrift vollendet, die nun bald erscheinen wird, welches mir sehr lieb, weil sie mir zur guten Empfehlung nach London dienen kann, wo das Deutsche sehr wenig gekannt ist.

Ich hoffe, daß Ihr Auge nun ganz hergestellt ist, und daß Sie jetzt bey diesen schönen Tagen recht angenehme Spaziergänge machen, die ich gerne mit Ihnen theilen möchte.

Leben Sie recht wohl, werthester Freund! ich grüße Sie nebst Ihrer liebenswürdigen Familie herzlich

Ihr

Paris am 27. May 1818.

Ergebenster Freund Bopp.

35.

Liebster, hochgeehrtester Freund!

Wegen des Manuskriptes, das Pahlin herausgegeben haben soll, habe ich mich erkundigt, allein es will Niemand etwas davon wissen.

Langles sagte mir bestimmt, er habe keines herausgegeben. — Pahlin hat blos einige Werke über die Hieroglyphen geschrieben. —

Meine Abreise nach London habe ich auf das Ende Septembers oder den Anfang Oktobers festgesetzt, im Falle ich bis dahin mein Geld von München werde erhalten haben, ohne welches ich nicht abreisen kann. Meine Auszüge aus dem Mahbh. wachsen sehr heran, ich habe reichhaltigen Stoff zu einem interessanten Werke.

Ich werde wichtige Aufschlüsse über die Religion und Denkart der Indier geben können. Ohngeachtet vieler sehr sinnlichen und rohen Mythen und Märchen, die für den Schudra erfunden zu seyn scheinen, spricht sich nicht selten aufs deutlichste eine tiefe und volle Erkenntniß von einem ewigen und einzigen Gotte, der bald Schiwa, bald Brahma genannt wird, aus; in ersterem Falle hat Schiwa den Brahma, in letzterem dieser den Schiwa geschaffen. Aus dem 12ten Theile des Mhbh. habe ich einige sehr wichtigen Hymnen abgeschrieben, wo Schiwa als der ewige Gott und Schöpfer des Alls angebetet wird, und wo er genannt wird "das Seyende und das nicht Seyende (sadasat) das Sichtbare und Unsichtbare, der ewig eine und mannigfaltige, der weder Anfang, Mitte noch Ende hat, der Saame geworden aus Nicht-Saame, der alles kennt, alles giebt, allenthalben ist, der von den Banden der Ursachen frey ist, der Herr aller Wesen, der Gott, der den Gott Brahma schuf vormals, der Feuer, Wasser, Wind, Erde, Luft, Verstand und Geist geschaffen, dessen Zeugungskraft Brahma, Vischnu, Indra mit den unteren Göttern vermehren etc. — Anderwärts heißt es: Du (Schiwa) bist Brahma, Rudra, Varuna (Gott des Wassers), Feuer, Wind, Luft, der Erhalter, der Erhabene, der nach allen Seiten schaut, aus Dir sind die Wesen geboren, was steht und sich bewegt, von Dir ward dieses All geschaffen, die Drey-Welt, was geht und steht, Du bist das Herz aller Wesen, die Seele, die von den Rischis gepriesen. — Du bist das Seyn und das Nicht-Seyn — Du bist das erhabene Brahma (die Gottheit, das Urprinzip) — Ach wir sind sinnlose Thoren all diese lange Zeit, wo wir nicht kennen den erhabenen Gott, den die Weisen als den Ewigen kennen. — Er ist das ewige Geheimniß der Götter, Asura's (der Titanen) und der Muni's, das in Geheimniß gehüllte Brahma, schwer zu erkennen selbst von den Muni's. Er ist die Seele von allem, der Alles sehende, der allerwärs hingehende, der Alles wissende. — Aus ihm kommt Alles hervor, in ihm verharrt alles, in ihm geht die Verlöschung vor (pralayam, das Verschmelzen, das Auflößen, Zerfließen in Gott); er ist der Eine, der Ewige, er ist die Welt der Wahrheit derjenigen, die da Wahrheit begehren, er ist das Einzige der Seelenkundigen — Wer in ihm seine Zuflucht sucht in Andacht und Forschung, dem offenbart er sich selbst durch sich selbst; wenn er erkannt ist, giebt es weder Geburt noch Tod; wenn er erkannt ist, der

erhabene, zu erkennende, dann bleibt nichts mehr zu erkennen übrig — etc. etc.

Diese Stellen sind gewiß für die Kenntniß der Indischen Religion sehr wichtig und aus ihnen und vielen anderen im Mhb. geht klar hervor, daß die Indier zu den wenigen Völkern gehören, die einen einzigen Gott erkennen, der unter verschiedenen Namen verehrt wird; wahrer Polytheismus ist eigentlich den Indiern fremd, die untern Götter und Geister, womit sie ihren Himmel bevölkern, spielen kaum eine so wichtige Rolle als die Engel und Heiligen der Christen, auch übersetzen die Engländer das Wort deva, wenn von den untern Göttern die Rede ist, häufig mit angel, vielleicht, weil sie glauben, daß beyde so ziemlich einerley Rang einnehmen.

Ich habe in dem Mahbh. eine Stelle gefunden, welcher eine Ansicht rechtfertigt, welche Sie in der Einleitung zu meinem Werk ausgesprochen haben, diese heißt: "Alles wird durch menschliche That erlangt; die Sterne, die dreyzehn Götter (die untern Götter) die Yakscha's, Sonne und Mond, die Winde, all diese sind durch menschliche That aus Menschheit zur Göttlichkeit übergegangen."

Meine Rezension habe ich noch nicht erhalten, es freut mich, daß sie gedruckt, und ich bin Ihnen deshalb sehr verbunden.

Wann die Sache wegen der Bücher im Reinen ist, so bitte ich Sie es mich wissen zu lassen, weil ich bei Treuttel und Würtz 60 Frank deponirt habe, die ich wieder erhalte, wenn die Bücher bezahlt sind; diese bräuchte ich zu Anfang Septembers. — Treuttel und Würtz sind nicht sehr zutraulich und pflegen sich, wenn man theure Bücher kommen läßt, ein depot geben zu lassen, damit sie nicht zu befürchten haben, daß ihnen die Bücher anheim fallen und sie dadurch Schaden erleiden möchten.

Tausend herzlichen Grüße an Sie und Ihre theure Familie Paris am 28t. Juli 1818. Ihr

treuster Freund Bopp.

36.

Liebster, verehrtester Freund!

Meinen innigsten Dank für die zugesandten Empfehlungs-Schreiben und für Ihre übrigen freundschaftlichen Bemühungen in Betreff meiner Reise nach London; eben so meine herzlichsten Glückwünsche zu Ihrem Rufe nach Bonn.

Sie werden gewiß allda einen schöneren Wirkungskreiß haben, als in Aschaffenburg, denn Bonn wird sich allem Anscheine nach vor vielen Deutschen Universitäten auszeichnen, und die tüchtigsten Professoren die man da anstellt, werden, nebst der reitzenden Gegend, viele fremden Studenten dahin ziehen. — Mir thut es nur leid, daß ich nun mehr die Zeit, die mir bey meiner Familie zuzubringen vergönnt ist, nicht auch zugleich mit Ihnen theilen kann.

lch eile, Ihren Wünschen zu entsprechen und Ihnen einige Auszüge aus dem Mhbh. mitzutheilen. Ueber Schicksal oder Vorherbestimmung und Kraft der menschlichen Handlungen. (Schicksal heißt im Sansk. daivam, ein von deva Gott, abgeleitetes Wort). Ohne Saamen entsteht nichts, ohne Saamen wird keine Frucht; aus Samen wird Same, aus Samen wird auch die Frucht erzeugt. Wie der Landmann auf dem Felde den Samen ausstreut, guten oder schlechten, so erlangt er die Frucht hierauf. Wie ohne Samen das Erdreich fruchtloß bleibt, so geht Schicksal ohne Menschenthun nicht in Erfüllung. Menschen-Thun ist das Erdreich und Schicksal ist der darauf gestreute Same.

Wie durch Ermanglung des Oels eine Lampe erlischt, so durch Ermanglung der That das Schicksal. —

N. B. Es finden sich Stellen im Mahbh., wo dem Schicksal weit größere Macht beygelegt wird. —

Stelle auf die Verschiedenheit der Indischen Systeme und Ansichten hindeutend. — "Ueber dem Körper (ist es) sagen die einen; es ist nicht, sagen andere; die einen preisen alles (vielleicht das All), andere preisen es nicht; nicht ewig, ewig, sagen einige; es ist nicht, es ist (sagen) andere; einen einige, besonderes andere, Vielheit wieder andere; Ort und Zeit, die beyden (sagen) einige; dieses ist nicht, sagen andere. Reinigung (oder Baden) wünschen einige, Nichtreinigung andere; That preisen einige, andere preisen Ruhe; Ort und Zeit, die beyden, einige; dieses ist nicht, so (sagen) andere; Erhebung über das Sinnliche preisen einige, verschiedenartige Genüsse andere; Opfer preisen einige, Gabe andere, Buße andere, Forschung (contemplativ) andere; das All preisen einige, nicht das All andere (dieses könnte auch alles und nicht alles übersetzt werden).

Ueber die Elemente.

"Erde, Wind, Luft, Wasser und Licht das fünfte. Dieses sind die Grund-Wesen aller Wesen, Seyn und nicht Seyn; aus diesen hervorgebracht gehen sie über in diese wieder und wieder; dies sind die Ur-Wesen in den Dingen wie die Wogen des Meeres. Wie eine Schildkröte ihre Glieder ausstreckt und wieder einzieht, so zieht die Weltseele $(bh\hat{u}-t\hat{a}tm\hat{a})$ die Seele dessen was ist, der Dinge, der Geschöpfe) die Wesen, nachdem sie sie geschaffen hat, wieder ein.

. An einer anderen Stelle wird gesagt:

"Aus der Ichheit sind 5 Ur-Wesen gezeugt worden, Erde, Wind, Luft, Wasser und Licht, das fünfte."

Von der Weltseele wird gesagt:

"Nicht mit dem Auge wird sie gefaßt, nicht mit allen Sinnen, durch das Licht des Geistes wird die Weltseele (mahân âtmâ, die große Seele) gesehen. Nach allen Seiten Hände und Füße, nach allen Seiten Auge, Kopf, Antlitz; nach allen Seiten hörend steht sie (die Weltseele) alles umfassend (einschließend) in der Welt." — Anderswo heißt es:

"Aus dem Unsichtbaren ist vordem die Weltseele entstanden, der Anfang aller Eigenschaften wird sie die erste Schöpfung genannt."

An einer andern Stelle wird von der Seele gesagt:

"Wie ein mit Frucht und Blüthe begabter, mit vielen Aesten ver-

sehener Baum von sich selber nicht weiß: "woher meine Blüthe, woher meine Frucht?" so weiß die Seele nicht: wohin werde ich gehen und woher bin ich? Eine andere Seele ist hier innen, welche alles überschaut, durch die mit dem Lichte der Weisheit erleuchtete Seele sieht sie sich selber." —

Diese Stellen befinden sich in dem Mahbh. zerstreut, ohne daß das was vorhergeht oder folgt, näheren Aufschluß und Entwickelung dieser Ideen gäbe, daher ich Ihnen auch weniger über diese Gegenstände mittheilen kann als Sie vielleicht erwarten könnten. Der 5 Elemente wird im Mahabh. an unzähligen Stellen gedacht, aber immer auf dießelbe Weise wie oben. — Es ist zu wundern, daß die Indier Luft und Wind als zwey verschiedene Elemente betrachten.

Ich habe vor kurzem eine Rezension über meine Schrift, die von einem Kenner des Sanskrits und gelehrten Sprachforscher in ein hiesiges journal eingerückt worden, an meinen Vater geschickt. Sie werden vielleicht einen Blick darauf geworfen haben. Das günstige Urtheil welches darin über meine Schrift gefällt, übertrifft alle meine Erwartung und ist das höchste was ich mir wünschen konnte; es wäre mir lieb, wenn diese Rezension dem Kronprinzen zu Gesicht käme. Es wird auch des Werkes von F. Schlegel darin gedacht.

Ich reise Donnerstag von hier ab, werde also vielleicht mit Ihnen zu gleicher Zeit auf der Reise seyn.

Leben Sie recht wohl mein theuerster Freund! und seyen Sie mir nebst Ihrer lieben Familie recht herzlich gegrüßt. Ich wünsche Ihnen allen eine recht angenehme und glückliche Reise. Sie lassen also Freund Merkel, den ich vielmal grüße, allein in Aschaffb.? Wird er Ihnen nicht bald folgen?

Ewig

Paris am 4 Octob. 1818.

Ihr

treuster Freund Bopp.

37.

Liebster, verehrtester Freund!

Indem Sie durch meinen Vater meine glückliche Ankunft auf diesem Eilande erfahren haben, so habe ich deshalb weniger geeilt Ihnen selbst Nachricht von mir zu geben; weil ich, um Ihnen mehr schreiben zu können, mich erst ein wenig besser hier bekannt machen wollte. Als ich Paris verließ konnte ich kein Wort Englisch sprechen, denn ich hatte allda nicht so viel übrig, um mir einen Sprachmeister halten zu können. Ich verschob daher absichtlich einige mir wichtige Bekanntschaften zu machen, bis ich mich im Englischen so ziemlich ausdrücken konnte, welches ich bald lernte, weil ich ganz in einer Englischen Familie lebe und jetzo fast nichts als die hiesige Landessprache spreche.

Vor kurzem habe ich Colbrooke's Bekanntschaft gemacht, der mich unter den hiesigen Orientalisten am meisten interessirt, sowohl wegen seiner Kenntnisse, als vorzüglich wegen seiner vortrefflichen Sammlung

Indischer Handschriften, ohnstreitig um vieles besser als alle öffentlichen, sowohl hier als in Paris. Aus den öffentlichen Bibliotheken kann man hier auf keine Weise weder etwas gedrucktes, noch Handschriften nach Haus bekommen, selbst Personen von größtem Ansehen nicht, denn es besteht ein allgemeines und strenges Gesetz gegen das Ausleihen. Auch sind hier Privatleute keine Freunde vom Ausleihen ihrer Bücher. Glücklicher Weise macht Colbrooke hiergegen eine Ausnahme und ganz gegen meine Erwartung hat er mir bey meinem ersten Besuche erlaubt, ein Manuskript bey ihm abholen zu lassen. Auch gab er mir zu verstehen, daß er mir, wann mein Werk vollendet, welches ich jetzo drucken lasse und wovon ihm Hamilton, wie auch von meinem Conj. Syst. vortheilhaft geschrieben, — auch mit seiner kostbaren Sammlung über die Veda's aushelfen und mir gerne mit Rath und That beystehen werde. Ich habe es in vielfacher Hinsicht für sehr nützlich und meinem eigenen Interesse sehr zuträglich gehalten, hier die Gelegenheit zu benutzen um etwas in Sanskrit-Sprache heraus zu geben, um so mehr da der Versuch, den Frank mit der Lithographie gegeben, der äußeren Form nach nicht sehr gelungen ist. In künftiger Woche werde ich mit dem Drucke eines schönen Gedichtes aus dem Mahabharat, von 2 tausend Versen beginnen, mit einer ganz wörtlichen lateinischen Uebersetzung gegenüber, und erläuternden Noten. Der Gegenstand dieses Gedichtes ist in Indien sehr beliebt und nach dem Mah. von vielen andern Dichtern, auch von Calidasa behandelt. Meine Uebersetzung ist jetzt vollendet. Ein Werk von dieser Art ist zur Erleichterung und Verbreitung des Sanskrit-Studiums unentbehrlich, und obwohl ich es wahrscheinlich auf meine Kosten muß drucken lassen, so glaube ich hierbey nichts zu verlieren; die Ostindische Comp. wird mir wahrscheinlich eine gewisse Anzahl von Exemplaren abnehmen. Wenn dieses Werk erschienen, so denke ich den guten Eindruck, den es vielleicht bey der Regierung machen wird, zu benutzen und um eine Anstellung anzuhalten. Ist mir eine Anstellung und ein Gehalt gesichert, so wird es dann nicht unmöglich seyn einen Zusatz zur Verlängerung meines hiesigen Aufenthaltes zu erlangen, vielleicht auf mehrere Jahre. Zeit ist nothwendig um die Veda's zu bearbeiten, denn es ist eine große und schwere Arbeit. ist zu vermuthen, daß sich die Münchner Akademie dafür interessiren werde, und in diesem Falle wird sich auch die Regierung bereitwillig finden. Ich glaube nicht, daß die Stelle, die man mir etwa geben kann, eine schleunige Gegenwart erfordern, und somit wird mir von dieser Seite kein Hinderniß entgegen stehen.

Wissen Sie nicht, wann etwa Frank's längst angekündigtes Werk erscheinen wird? Es wäre mir lieb, wenn ihm das meinige zuvor käme. In der ersten Hälfte May's wird es erscheinen; ich wünsche aber jetzt das ganze noch geheim zu halten, um Frank keinen Ansporn zur Eile zu geben. Hier und in Paris hat man keine hohe Meinung von Frank.

Mein Freund Freytag, mit dem ich in gleichem Zwecke lange Zeit in Paris zugebracht und manchen vergnügten Spaziergang gemacht habe, kommt nun als Prf. nach Bonn. Er freut sich, Ihre Bekanntschaft zu machen, und ich empfehle ihn Ihrer Freundschaft. Seine Frau, eine Königsbergerin, ist ein gutes liebenswürdiges Weibchen und wird Ihrer theuren Familie gefallen; sein Töchterchen, eine Pariserin, ist meine Taufpathe.

Haben Sie die Rezension in dem Archive phil. dem Kronprinzen geschickt, wie Sie Willens waren, nach dem was mir mein Vater schrieb? Dieses würde mich sehr freuen, und ich würde Ihnen dafür herzlichst danken.

Wie gefällt es Ihnen in Bonn? Sehen Sie öfters A. W. Schlegel? Ich sehe mit großer Erwartung einem Briefe von Ihnen entgegen; schreiben Sie mir recht bald.

Leben Sie alle recht gesund. Meine herzlichsten Grüße Ihnen und Ihrer lieben Familie

Ihr

London den 1ten März [1819]. No. 8 Northampton Square Clerkenwell at Mr. Smart. ergebenster Freund F. Bopp.

Die 60 Fr. habe ich von Treuttel und Würtz zurück erhalten.

38.

London am 25ten August 1818 [1819].

Liebster, verehrtester Freund!

Sie werden wahrscheinlich vor diesem Briefe ein Exemplar meines Werkes erhalten, welches ich nebst einem für meinen Freund Freytag über Aschaffenburg an Sie abgeschickt habe. Ich schmeichle mir, daß es bey Ihnen eine freundliche Aufnahme und Theilnahme finden werde. Ich habe so lange gezögert Ihnen zu schreiben, weil ich Ihnen etwas über den hiesigen Erfolg meiner Schrift melden und vor allem eine Antwort von der Ostindischen Comp., welcher ich meine Schrift presentirt, abwarten wollte. Von den Orientalisten ist mein Werk mit sehr erfreulichem Beyfall aufgenommen worden; Hamilton, welcher auswärtiges Mitglied der Akademie zu München ist, hat darüber überaus vortheilhaft an dießelbe berichtet; Wilkins hat es der Ostind. Comp. bestens empfohlen und gerathen, sie solle 50 oder 100 Exemplare nehmen, letzteres, wenn man auf der Orientalischen Schule davon Gebrauch machen wollte; dieses wünschte Professor Hamilton besonders, der mein Werk für die Schule sehr passend findet. Bey diesen Aussichten durfte ich also auf einen bedeutenden Absatz rechnen und erwarten meine Kosten gedeckt zu bekommen, allein gegen alle Vermuthung habe ich heute erfahren, daß die Comp. 6 Exemplare nehmen wolle, um sie nach Hertford zu schicken; Wilkins war darüber sehr befremdet und will nochmals für die Sache Die Kosten meines Werkes kommen viel höher als ich berechnete, nämlich auf 90 Pfund; ein Exemplar wird für einen Guinee verkauft, wovon ich von Treuttel und Würtz 13¹/₂ Schilling erhalte. Indem Wilkins Hitopadesa, das einzige in Europa gedruckte Sanskrit-Buch, jetzo nicht mehr im Verkauf ist, so habe ich gute Aussicht, meine Kosten

nach und nach zu gewinnen. Da aber das Ganze in 6 Monaten bezahlt werden muß, so sehe ich mich in dringender Noth auf einen litterarischen Gewinn recht ernsthaft zu denken. Meine Damayanti muß nun in deutschem Gewande erscheinen, nebst mehreren anderen Blüthen aus dem Mahabharat und Ramayana. Eine seit kurzem begonnene sehr mühsame Arbeit über die Veda's muß ich wenigstens so lange aussetzen, bis ich auf mein Gesuch um eine Anstellung und verlängerten hiesigen Aufenthalt eine günstige Entscheidung erhalten habe. — Es ist im Jahre 1817 ein sehr interessantes Heft hier erschienen, enthaltend eine englische Uebersetzung des Cèna-Upanishad und eines Auszugs des Vedanta, die Einheit Gottes beweisend. Ist diese Schrift noch nicht übersetzt, so werde ich sie meinem Werke beyfügen, ich habe sie heute zum ersten male auf der Bibliothek der Ostind. Comp. gesehen und glaube nicht, daß sie sehr bekannt ist. Ich bitte Sie mich hierüber zu benachrichtigen. Die Uebersetzungen sind von dem gelehrten Brahmanen Rammohun Roy. — Ich habe Exemplare für den König und Kronprinzen sehr prachtvoll hier einbinden und alle Kunst des Buchbinders daran verschwenden lassen; sie enthalten auf der inneren Seite des Bandes eine Zueignungsschrift mit goldnen Lettern; auch habe ich ein Exemplar für den Minister Thürheim und Hr. von Ringel schön einbinden lassen. Ich hoffe, daß sie einen guten Erfolg haben werden; wo nicht, so komme ich in eine sehr mißliche Lage. Wenn Sie Gelegenheit haben an den Kronprinzen zu schreiben, so bitte ich Sie meiner zu gedenken, auch bitte ich Sie den Hrn. Lichtenthaler und Kreuzer meine Sache anzuempfehlen; ich habe für beyde Exemplare nach Aschaffenburg geschickt, und werde an letzteren jetzo schreiben, so wie auch wahrscheinlich an den Kronprinzen. Jene französische Rezension, wenn Sie sie noch nicht abgeschickt haben, wird jetzo zu einer sehr gelegenen Zeit kommen.

W. Schlegel bitte ich Sie mir vielmal zu grüßen; ich habe ihm keine Exemplare meiner Schrift geschickt, weil er mir von einer Brochure über die romanische Sprache, welches während unseres Aufenthaltes in Paris erschienen und mit deren Verschickung er übrigens sehr freygebig war, keines gegeben. Von meinem Werke sind nur 250 Exemplare gedruckt, wovon ich mich wegen erwähnten Grundes nicht entschließen kann eines für Schlegel zu bestimmen. — Wollen Sie die Güte haben mein beabsichtigtes Werk einem Verleger zu empfehlen? Glauben Sie, daß ich 2 Karolin für den Bogen erhalten könne? denn es muß hierbey nicht das kleine Verdienst des Uebersetzers sondern das des Indischen Originals berücksichtigt werden. Jene Episode des Mahabharat ist im Oriente sehr beliebt, es existirt außer den in meiner Vorrede erwähnten Gedichten auch eine persische Bearbeitung derselben, welches ich erst kürzlich erfahren habe.

In Paris habe ich schon einen großen Theil davon ins Deutsche übersetzt, und ich denke sie bald vollenden zu können. Wenn ich erwähntes englische Heft übersetze so werde ich vielleicht einige Stellen aus dem Padma-Purana und andere über denselben Gegenstand beyfügen. Ich bitte Sie recht sehr mich so bald als möglich Ihre Meinung

hierüber wissen zu lassen, denn indem mein Werk vor 3 Wochen erschienen, so bleiben mir nur noch 5 Monate zur Bezahlung übrig. 10 Pfund sind mir bis jetzt durch den Verkauf gesichert, und mein Vater hat mir 200 Gulden für die Kosten geschickt, mehr kann ich von ihm nicht erlangen.

Ich habe den Vrihadaranyaka (aus den Veda's) abzuschreiben angefangen, es geht aber sehr langsam, weil sowohl Text als Commentar sehr schlecht geschrieben und schwer zu verstehen sind, doch glaube ich, daß durch Zeit und Geduld etwas zu Stande kommen wird. Colebrooke hat seine ganze Bibliothek der Ostind. Comp. geschenkt, von ihm haben wir also nichts mehr zu erwarten. Den Engländern liegt das Sanskrit sehr wenig an, überhaupt stehen sie an wissenschaftlichem Eifer den Franzosen weit nach. Wilkins hat mehr Sinn für die Indische Litteratur als Colebrooke, auf welchen der hohe Ernst, die Würde und liebliche Einfalt der Urpoesie der Indier wenig Eindruck machen; ihm gefallen die gekünstelten Verse ihrer späteren Gedichte besser.

Leben Sie recht wohl, theuerster Freund, tausend herzliche Grüße an die Frau Professor und Ihre ganze liebe Familie. Wenn meine Damajanti deutsch sprechen gelernt, so werde ich sie mit vielem Vergnügen bey Ihren liebenswürdigen Frauenzimmern einführen. Empfehlen Sie sie Ihnen einstweilen im voraus und verdollmetschen Sie sie ein wenig. Ich habe Ihren Rath, meine Uebersetzung jemanden zum Durchlesen zu geben nicht befolgen können, so sehr ich es gewünscht hätte. Gute Lateiner sind hier selten, und ich hätte es zu theuer bezahlen müssen. Ich habe große Sorgfalt angewandt, doch mögen mir vielleicht einige Sprachfehler entschlüpft seyn.

Meine Adresse:

Stets Ihr ergebenster Freund Bopp.

Mr. Bopp

N. 38 Chiswell Street.

Diese Adresse bitte ich Sie Freytag bekannt zu machen; viele Grüße an ihn und seine Frau. Schreiben Sie mir doch ja recht bald, ich bitte Sie sehr.

39.

London den 9ten Jan. 1820.

Liebster hochgeehrtester Freund!

Es scheint nun ziemlich gewiß zu seyn, daß ich zu Ende künftigen Sommers London verlassen werde. Obwohl mir dieses in einer Beziehung leid thut, nämlich wegen der unvergleichlich schönen Sammlung Indischer Handschriften, so freut es mich doch auch in mancher anderen Rücksicht recht sehr. Ich habe noch keinen Fremden gesehen, dem es in England gefällt. —

Ich bedaure nur, daß es mit meiner jetzigen Arbeit (über die Veda's) so langsam von Statten geht und daß sich diese Schriften nicht so leicht übersehen lassen als die epischen Gedichte. An eine gute Uebersicht der unermeßlichen Indischen Litteratur ist bis jetzt noch nicht zu denken, mein lieber Freund, man muß sich mit eiserner Standhaftigkeit an

dem einzelnen halten um etwas gutes zu liesern. Es geschieht nur leider zu oft, daß manche den Inhalt der Schriftsteller errathen und durch ihre eigene Schöpfungskraft dem Original nachhelsen; so macht es z. B. Hr. Frank, auch ist Friedrich Schlegel nicht ganz davon frey. — Ich muß mich in diesem Jahre damit begnügen, mir eine kleine und auserlesene Sammlung von Upanischad's aus den 4 Veda's zu machen. Es ist mir schon manches Interessantes vorgekommen, was denen die dafür empfänglich sind, besonders Ihnen, Freude machen wird. Ich arbeite indessen jetzo nichts aus, sondern studiere blos so viel als nothwendig ist um mich von der Wichtigkeit der Sache, die mich zum Abschreiben bestimmt, zu überzeugen.

Ich kann Ihnen daher im voraus nichts mittheilen. Der erste und 2te Upanischad des Atharva-veda, worauf Colebrooke einen hohen Werth setzt, sind wirklich höchst wichtig; ich habe sie ganz abgeschrieben. Schade, daß das Durchforschen und Ausziehen der Commentare mit so vieler Mühe und Zeitaufwand verbunden ist, auch ist die Ostindische Biblioth. nicht der rechte Ort zu solchen beschwerlichen Arbeiten; denn man ist da vieler Störung ausgesetzt. Ich würde zu Haus mehr als noch einmal so viel thun können. Wilkins beweißt mir viele Theilnahme, und ich glaube seine ganze Gunst gewonnen zu haben (dieses geht bey den Engländern nicht so leicht); er hat mir versprochen, mich einen Abguß seiner Sanskrit-Lettern haben zu lassen. — Es wird dann mit dem Drucke in Deutschland wohl vorangehen; denn man scheint sich da viel für das Sanskrit zu interessiren; mein Werk hat auf mehreren Universitäten eine gute Aufnahme gefunden, wie ich aus kürzlich erhaltenen Briefen ersehen. Auch hat mir Schelling, welches mich besonders freut, in einem sehr schmeichelhaften Briefe eine vorzügliche Theilnahme an meiner Schrift bezeigt. Ich glaube überzeugt seyn zu dürfen, daß einige Stellen derselben auch Sie angesprochen haben, obwohl ich wohl einsehe, daß Ihnen ein Fragment aus den Veda's willkommener gewesen wäre. Allein ich muß trachten verschiedenseitige Zwecke zugleich zu erreichen und ich bin gesonnen zur Beförderung des Sanskritstudiums, in Deutschland mehreres der Art im Urtexte heraus zu geben, besonders da ich auf Absatz nach England und Ostindien rechnen darf. Mit dem Verkauf meines Nalus geht es hier ziemlich gut; es sind auch mehrere Exemplare nach Indien geschickt worden. Wenn die Kosten nicht so groß wären, so dürfte ich hoffen dießelben bald gedeckt zu sehen. — Es ist Ihnen wohl bekannt, wie man Hr. Wolf, den ich hier kennen lernte, aus Rom nach Wien transportirt hat. Wolf hat sich nun an die Englische Missions Gesellschaft angeschlossen, wozu ich ihm herzlich Glück wünsche, denn ich muß gestehen, ich möchte es auch lieber mit dieser Gesellschaft zu thun haben als mit der Propaganda in Rom. Hierin wird mir nun freylich nicht jeder Katholik beystimmen. Allein, ich muß aufrichtig gestehen, ich hasse das Pabstthum wegen seiner abscheulichen und frechen Aumaßung und seiner groben Gebrechen, die sich immer gleich bleiben. Deßhalb habe ich oft bedauert, daß nicht ganz Deutschland dieses schändliche Joch abgeschüttelt hat, oder daß sich nicht noch jetzt die Katholiken in Deutschland von Rom scheiden, von wo aus der wackere und aufrichtige Mann verfolgt wird und wo nur der niedrige Heuchler sein Glück macht. Wolf ist hier mit offenen Armen aufgenommen worden und zieht wegen seiner kindlichen Unbefangenheit und Naivität alle Gemüther an sich. Er hat aber sehr wenig Welt und Menschenkenntniß und ist daher bis jetzt noch sehr untauglich zu einem Missionar.

Es hat mich gefreut von ihm zu hören, daß Sie auch sein Freund sind, er spricht, wie es natürlich ist, mit vieler Wärme von Ihnen. Jetzo ist er in Cambridge, um fleißig Orientalische Sprachen zu studieren; man wird ihn wahrscheinlich nicht so bald abschicken.

Meine herzlichsten Glückwünsche zum neuen Jahre, Ihnen und Ihrer lieben Familie, nebst tausend freundlichen Grüßen.

Auch bitte ich Sie mir Hrn. Schlegel vielmal zu grüßen.

Schreiben Sie doch recht bald

Meine Adresse:

Ilirem

37 Windsor Terraee City Road.

stets ergebensten Freunde Bopp.

Ich bitte Sie auch Hn. Professor Freytag meine jetzige Adresse wissen zu lassen und mir ihn nebst seiner Frau vielmal zu grüßen.

40.

Bonn, den 5ten Februar 1820.

[Nach Abschrift, in dem Besitze W.'s befindl.]

Fahren Sie nur fort, eifrig in den Veda's zu arbeiten, und so viel als möglich davon habhaft zu werden. Ich bin gewiß, dieses Studium wird Sie, wenn Sie es mit aufrichtiger Critik betreiben, und mit gründlicher Philosophie, über die Steine des Anstoßes, welche alle und jede heidnische Philosophie dem Forscher in den Weg wirft, zu Ihrem Heil hinüberbringen, und Sie werden mehr und mehr erkennen lernen, daß auch die unaussprechlichste Zartheit, die unwiderstehlichste Kraft und Stärke der Phantasie eben so wenig wie aller Scharfsinn und Tiefsinn der Speculation nicht zu beschreiben und zu fassen vermögen die einfache Größe und Herrlichkeit des göttlichen Wortes, das uns verliehen ist in der Kirche, und daß unser Herz zwar gewaltigen Aufschwung dort erhalten mag, und seine Nahrung - aber nicht den Frieden; und es wird sich eben durch das Indische Studium aufs höchste und vollkommenste bestätigen, daß der Herr nicht im Brausen des Windes wogt, und nicht im Gewitter, sondern im leisen Wehen der Gnade; die erste und größte Gnade aber ist: daß Er uns eine Kirche hinterlassen hat, rein in der Lehre, und reich an Gnadenmitteln. Wollten wir diese wohl unter den Entstellungen, welche Menschen zu ihrem eignen Verderben daran wagen, übersehen? — Lieber Freund, Ihre Aeußerungen über den sichtbaren Mittelpunkt dieser Kirche, welcher sein muß, und von allen Zeiten von den Gründlichen als mit zur Stiftung der Kirche gehörig angesehen wurde, und bis an's Ende der Zeiten angesehen sein

wird, und worüber nur Ungründliche oder Ketzer, die von irgend einer Leidenschaft getrieben sind, den Stab brechen — Ihre Aeußerungen, sage ich, sind von solcher Art, daß Sie das tiefste und gründlichste Studium der Kirchen-Geschichte gemacht haben müßten, um auch nur den hundertsten Theil derselben zu wagen. In der That aber haben Sie doch alle Ihre Notizen vom Hören Sagen, theils von Protestanten her, theils von solchen Verirrten, wie Wolf, dem Sie Selbst Welt- und Menschen-Kenntniß absprechen, und dennoch gebrauchen Sie die grimmigen Ausdrücke: "abscheuliche, freche Anmaßung, — grobe Gebrechen etc. etc. — Auf welcher Seite ist die Anmaßung und das Gebrechen, wenn solche Urtheile ohne Basis und in's Blaue hinein ge-Nennen Sie einstweilen es Vorurtheil, daß Rom für sprochen werden? so viele Millionen noch ein väterliches Ansehen hat: so fordert doch eben die Achtung vor so vielen gläubigen Herzen, und die Furcht, ihnen etwas zu rauben, an dessen Stelle man doch gewissenlos genug nichts Besseres setzt, und zu setzen versteht, daß ein so tief begründetes Ansehen auch ehrfurchtsvoll untersucht und beurtheilt werde, und Sie würden es z. B. mit Ihren leichtsinnigen Aufwallungen doch nicht wagen, unserem heiligen Vater Ihre Frevel-Reden vorzubringen, und, wenn Sie es wagten es wenigstens mit bangem Herzen thun, um jede Verletzung So thun Sie es auch gegen jeden gründlich-Katholischen, zu vermeiden. und lassen Sie Sich, wenn Sie es nicht ein Mal wagen, in einem Fürstlichen Vorzimmer Sich ungebürlich auszudrücken, sondern von der Menschen Furcht ganz überwältigt sind, auch hier so lange wenigstens von der Furcht, Menschen zu verletzen, und in ihrem Glauben zu betrüben, leiten — bis Ihnen Gott Selbst den Glauben schenkt, was nicht ausbleiben wird, so fern Sie ernstlich nach der Wahrheit ringen, und nicht vor dem Gewichte falscher Lehren und Einflüsse, denen Sie in's besondere in Paris ausgesetzt waren, Sich fortdauernd niederziehen lassen. Ich begreife wohl, daß Sie von Ihren Indischen Studien seit Jahren eingenommen sind, und wenig nachdenken konnten über andre uns weit näher liegende Gegenstände. Ich hoffte stets, und hoffe noch, daß Sie früh oder spät auch dazu gelangen. Darum verwundere ich mich auch weniger über Ihre thörichten Wünsche, das katholische Deutschland von Rom abzureißen, was ja ohnehin jetzt von deutschen Hof-Theologen ganz plausibel vorgestellt wird. Wenn Sie aber diese Leute näher zu erkennen im Stande wären, so würden Sie wohl einsehen, welche unlautere Triebfedern die Meisten bewegen, und die Andern in die Verstrickung ziehen. Sie wissen nicht, was Sie reden, wenn Sie von Ab trennung Deutschlands von Rom sprechen — wir sind ohnehin schon auf dem gradesten Wege, Deutschland in ein soldatisches Zucht- und Stock-Haus einer Seits, und in eine Mörder- und Räuber-Höle ander Seits Solche Insinuation des Teufels würde die Sache verwandelt zu sehen. nur desto eher vollenden. Und vielleicht wird sie vollendet! - Roma habeat sibi, wenn und in sofern es Züchtigung verdient, und ihrer bedarf; aber es ist das Centrum Unitatis, und auch die Fehler und Laster der Mutter, welche noch dazu die heilsamsten Schätze der Lehre und der Mittel zur Seligkeit treu bewahrt, und noch nichts Wesentliches hingegeben hat, seit 1800 Jahren — berechtigen niemals die Kinder, von ihr abtrünnig zu werden oder sie zu verstoßen. Reformation muß auf ganz andren still häuslichen Wegen betrieben werden, nicht dadurch, daß man aus dem Hause läuft, und Zeter schreit, statt daß man auch an sich gedenken, und über sich weinen sollte.

Was nun den verirrten Joh. Wolf betrifft, so mag ihm wohl manches begegnet sein, was ihm bitter aufstieß, auch mancher Fehlgriff mag geschehen sein in seiner Behandlung — aber ich kenne ihn allzubestimmt als einen zwar eifrigen und wohl meinenden, jedoch gänzlich ungeschickten und unerfahrenen Menschen, dazu vielfach vereitelt, dünkelhaft und hartnäckig — als daß ich nicht seinem mit allen diesen Eigenschaften verbundenen Leichtsinne und seiner Unbesonnenheit den Schritt zutrauen sollte, den er gethan, und — denken Sie an mich — den er noch bitter bereuen wird. Wenn er mich, wie Sie sagen, noch für seinen Freund hält, so geben Sie ihm mit einem gleichgültigen Siegel einliegendes Briefchen. Ich bin vor Gott gewiß, daß man im Wesentlichen gegen ihn Recht hatte; man hat aber vielleicht in der Form gefehlt. Das sage ich — ohne ein näheres Wort von seiner Geschichte zu wissen, aber ich sage es aus dem Blick, den ich in sein Herz gethan.

Und nun — wenn Sie mich — nach dieser Expectoration, welche ich schon seit Ihrem vorigen Brief, der mir ihre Gesinnungen nur noch nicht deutlich genug aussprach — zurückgehalten — noch für Ihren Freund halten, wenn Sie glauben, daß ich durch dieselbe meine Pflicht mehr erfüllt habe dadurch, daß ich Ihnen Wahrheit sage, als verletzt dadurch, daß ich Ihnen etwa schmeicheln, und um den heißen Brei gehn, und Ihnen verhelen sollte meine wahre Gesinnung — wenn Sie also diese meine Erwicderung aus ehrlichem Herzen hinnehmen, und zu Herzen gehen lassen: — so schreiben sie bald wieder.

41.

Liebster, verehrtester Freund.

Es bietet sich mir jetzo eine Gelegenheit dar Ihnen ein Exemplar jener Abhandlung zu schicken, wovon ich Ihnen in meinem letzten Briefe Erwähnung gethan habe. Gern würde ich Ihnen auch eines für A. W. v. Schlegel schicken, allein indem die Erscheinung der Oriental Annals vom ersten May auf den ersten Juny verschoben worden, so kann ich gegenwärtig nicht so viel Exemplare erhalten als ich wünschte. Ich bitte Sie indessen Hr. v. Schlegel mit jener Arbeit bekannt zu machen und mich Ihre und seine Meinung darüber wissen zu lassen. Ich habe Ihnen in meinem letzten Briefe geschrieben, daß ich bey der Regierung um 500 fl. angehalten habe, im Falle meine Anstellung noch nicht entschieden sey. Diese 500 fl., deren ich äußerst nöthig bedurfte, sind mir ganz gegen meine Erwartung verweigert worden, obwohl sich die Akademie ganz zu meinem Vortheile darüber ausgesprochen. Hr. v. Schlichte-

groll hat selbst mündlich dem Minister des Innern meine Lage auf das dringendste vorgestellt, und dieser hat sich endlich dazu bewegen lassen, das Versprechen zu geben für meine Ernennung als Professor zu sorgen. Allein dieses Versprechen konnte mir freylich nicht statt baaren Geldes dienen, und wenn mir unser Gesandter Baron Pfeffel nicht zwanzig Pfunde geliehen hätte, so würde es schlimm mit mir ausgesehen haben. Ich habe nun an den Minister des Innern geschrieben und ihm meine Lage kurz aber mit starken Zügen vorgestellt.

Ich kann zwar vernünftiger Weise nicht daran zweiseln, daß mir Hülse werde, weil es der Regierung Schande machen würde mich hier zu verlassen, allein die Ungewißheit macht mich doch manchmal mißmuthig und verdrüßlich. Meinen Vater werde ich um keinen Beystand mehr ansprechen, er hat bereits schon mehr für mich gethan als ich erwarten konnte.

Vielleicht wird der Kronprinz, der jetzo wahrscheinlich in Aschaffenburg ist, mich nochmals dem Minister empfehlen. Ich schicke zu diesem Zwecke eine Englische Litteratur Zeitung nach Aschaffenburg, worin eine überaus schmeichelhafte Erwähnung meines Conjugat. Systems enthalten ist, in einem Artikel über Analogie der Indischen Sprache mit Europäischen, worin Friedr. Schlegels Werk rühmlichst erwähnt wird und worin den Engländern Vorwürfe gemacht werden, daß sie, obwohl an den Quellen, diesen Gegenstand kaum berührt haben. Dieser Artikel (in der ersten Nummer des London Magazin's) hat nicht wenig dazu beygetragen, daß ich es übernahm eine Englische Umarbeitung meiner Schrift zu verfertigen; auch hatte ich früher schon die Begierde, manches, besonders das Griechische betreffend, zu verbessern, und das Ganze in einem helleren Lichte zu zeigen.

Ich habe von dieser Abhandlung ein Exemplar für den Kronprinzen nach Aschaffenburg geschickt.

Wenn Sie an Hr. Hofr. Kreutzer schreiben, [so bitte] ich Sie demselben die Betreibung meiner A[nstellung] bey dem Kronprinzen anzuempfehlen.

Leben Sie recht wohl, mein theuerster Freund, und [erfreuen] Sie mich bald mit einem Briefe. Viele herzliche Grüße an Ihre liebe Familie.

London den 16. May 1820. 37 Windsor Terrace City Road. Stets
Ihr treuster Freund
Bopp.

42.

Mommenheim d. 8ten Aug. 1820.

Liebster, verehrtester Freund!

Indem sich die Bayerische Regierung nicht dazu verstehen wollte, mir das Nothwendigste zu meinem Unterhalte in London zu bewilligen, so sah ich mich gezwungen London vor der bestimmten Zeit zu verlassen, obwohl ich noch nicht vollendet habe was ich mir vorgenommen hatte. Ich bin gestern hier eingetroffen, nachdem ich mich 3 Wochen in Paris aufgehalten und 8 Tage auf der Reise zugebracht habe. Die Universität Würzburg hat sich gegen meine dortige Ernennung zum Professor der orientalischen Spr. erklärt und sie behauptet, daß das Sanskrit blos ein litterarischer Luxus sey. Ich habe indessen noch immer gute Hoffnung und werde bald nach München abreisen um meine Angelegenheit selbst zu betreiben. Alex. Humboldt hat mich abermals dem Kronprinzen auf das nachdrücklichste in seinem und seines Bruders Namen empfehlen, sowie auch dem Staatsminister v. Zentner. — Ich werde es also auf eine spätere Zeit verschieben müssen Sie in Bonn zu besuchen, welches ich bey weniger dringenden Verhältnissen sehr gerne sogleich thun würde.

Vor einigen Monaten habe ich in London einem Reisenden ein Exemplar meiner Englischen Schrift für Sie mitgegeben, nebst einigen Zeitschriften für meinen Vater; diese Sachen sind aber nicht angekommen, deßhalb überschicke ich Ihnen das ganze Heft, nebst einem Exemplar meines Nalus, welches ich gerne in ein schönes Englisches Gewand hätte kleiden lassen, wäre ich vor meiner Abreise nicht zu sehr in Geldes Noth gewesen. Hr. Baron von Pfeffel hat mir das Nothwendigste vorgeschossen gegen einen Wechsel von Treuttel und Würtz, welchen ich nun mein Werk verkauft habe. Nach Abzug der Kosten habe ich im Ganzen einen Gewinn von 33 Pfunden, welche mir zu meiner Reise und Bezahlung einiger Schulden zu Statten kamen.

Ich beschäftige mich jetzo sehr fleißig mit dem Hebräischen um, wenn es darauf ankommt, als Lehrer dieser Sprache Genüge leisten zu können. Durch die Verwendung Humboldts wird jetzo meine Analytical Comparison in das Französische übersetzt, nämlich von Professor Burnouf, dem Verfasser einer in Frankreich sehr geschätzten griechischen Grammatik. Wahrscheinlich wird diese Uebersetzung in einigen Monaten erscheinen.

Leben Sie recht wohl und seyen Sie mir nebst Ihrer theuren Familie herzlichst gegrüßt! — Auch mein Vater und meine Geschwister grüßen Sie alle recht vielmal. Stets

Meine Adresse:

Ihr

— bey Hr. Kaufmann Marx Augustiner Gasse, Mainz.

aufrichtigster Freund Bopp.

(Lesen Sie, wenn es Ihnen beliebt, meinen Brief an Schlegel, und haben Sie dann die Güte ihm das Packet versiegelt zu übergeben.)

43.

Göttingen den 14ten Novemb. [1820].

Liebster, verehrtester Freund!

Sie werden bereits durch meinen Vater den Erfolg meiner Reise nach München erfahren haben. Ich bin dort im Allgemeinen sehr gut

aufgenommen worden. Zentner scheint auf Humboldts Empfehlung einen sehr großen Werth zu legen, und ich habe mich nicht getäuscht, wenn ich glaubte, daß es ihm schmeicheln würde. Auch der Kronprinz hat mich demselben empfohlen, weßhalb ich nun mit Vertrauen auf Zentner zählen kann, wie er mir denn auch die besten Zusicherungen gegeben Ebenso Graf Thürheim. Ich glaube, daß das Ministerium geneigt ist mich in München anzustellen, im Falle die Universität dahin kömmt; dieses ist wohl auch der Grund, warum ich nicht in München meine Anstellung abwarten konnte. Zentner hat es gern gesehen, daß ich mich entschloß den Winter hier zuzubringen und sagte mir, daß sich bis zum Sommerhalbjahr ein Platz für mich finden würde. Mir ist es gewissermaßen lieb, daß ich Zeit gewonnen habe mich im Hebräischen zu bestärken. Dieses, sowie das Arabische, welches ich seit einigen Jahren etwas vernachläßigt, ist jetz meine Hauptbeschäftigung. Ich höre täglich ein Collegium bey Eichhorn, worin er die Psalmen erklärt, welches mich sehr interessirt. Außerdem höre ich kein Collegium.

Sie wissen wahrscheinlich, daß Frank eine Sanskrit-Chrestomathie herausgegeben hat; sie giebt mir keine vortheilhafte Meinung von seinen Kenntnissen, denn es wimmelt darin von Fehlern. Ich soll eine Anzeige davon für die Göttinger Anzeigen machen; dabey weiß ich nicht recht wie ich es anfangen soll um etwas gutes davon zu sagen. —

An Schelling habe ich im allgemeinen gar keine Veränderung wahrgenommen; auch hat er sich gegen mich ganz freundschaftlich erwiesen. Er wünschte, daß ich in Erlangen angestellt würde, in welchem Falle, wie er mir sagte, er selbst meinen Unterricht im Sanskrit benutzen Schelling hat mir, nebst Schlichtegroll vorzüglich gerathen Göttingen zu besuchen. Den Wissenschaften hätte ich wohl mehr nützen können, wenn ich statt dessen nach Paris gegangen wäre, allein ersteres kann mir in der öffentlichen Meinung mehr nützen, besonders weil ich mich nie auf einer deutschen Universität aufgehalten, denn daß Aschaffenburg eine Universität gewesen ist Niemanden bekannt. — In Erlangen habe ich mich einige Tage aufgehalten, es gefällt mir da wohl. Ich habe Kanne besucht, an dem man, so sehr man auch von seinen Ansichten abweichen mag, den Mann von Genie nicht verkennen kann. ich erst seit 8 Tagen; zu meinem großen Vergnügen habe ich meinen alten Freund Louis Reden hier getroffen, er studirt Jurisprudenz und wird noch dieses ganze Jahr hier bleiben; er läßt Sie vielmal grüßen. In München habe ich mit Dr. Lippert manche angenehme Stunde zugebracht. - Meine Sanskritischen Auszüge habe ich bis jetzt noch nicht zur Hand nehmen können, ich muß Sie deßhalb um Nachsicht bitten. — Meine Adresse ist: Markt-Straße bey Hr. Sattler Schetler No. 106.

Meine herzlichsten Grüße an Sie und Ihre liebe Familie.

Stets

Ihr Aufrichtigster Freund Bopp.

44.

Berlin den 15. May 1821.

Liebster verehrtester Freund

Ich kann es unmöglich unterlassen Ihnen auch von hier einige Zeilen zu übersenden, und wäre es nur um Ihnen zu sagen, daß ich auch hier wie überall und jetzt wie jeder Zeit recht oft an Sie denke, recht oft mich zu Ihnen hinsehne. Von Göttingen aus werden Sie meinen Brief von mir erhalten haben; hier gefällt es mir weit besser. tingen wollte mir der pedantische schwerfällige Hofrathston nicht zu sagen, gegen welchen der freyere und unaffektirte Verkehr, der hier unter den Gelehrten herrscht, einen starken Contrast bildet. Ich muß indessen dankbar bekennen, daß man mir in Göttingen viele Theilnahme bewiesen hat; auch hat mir die Philos. Facultät die Doktorwürde honoris causa ertheilt, indem sie mein kleines Verdienst um die Sanskritsprache anerkennen wollte. An Prof. Müller habe ich einen lieben und schätzbaren Freund mir erworben, von dessen Talenten und wissenschaftlichem Eifer ich viel erwarte. Eichhorn ist mir durch längeren Umgang recht werth geworden; er ist mir ehrwürdig wegen seines unermüdlichen Eifers in so hohem Alter, er schreibt aber zu viel und liest zu wenig; ich fand ihn, so oft ich zu ihm kam, immer am Schreibtische.

Ich habe hier seit 3 Wochen schon viele Bekanntschaften gemacht, und wurde in mehrere gelehrte Gesellschaften eingeführt. Ich war auch bey Minister Altenstein, bey den Staatsräthen Süvern und Nicolovius; da sich die Regierung für das Sanskrit interessirt, so verschafft mir dieses eine gute Aufnahme. Süvern sprach mir mit vieler Wärme von Ihnen, was mir natürlich sehr erfreulich war. Ich habe eine Probe von Schlegels Sanskrit-Typen gesehen; sie sind im Ganzen gut, einige Charaktere aber vielleicht deswegen mislungen, weil er zu viel daran Dem schönen Charakter von Wilkins steht er noch künsteln wollte. weit nach, obwohl Schlegel glaubt ihn übertroffen zu haben. In der neuen Berliner Monatschrift steht ein sehr feindlicher Aufsatz gegen Schlegel, den ich aber noch nicht gelesen habe. Der Verfasser soll ein Schüler von Hegel seyn, Namens Förster, der, wie viele andere, seine oder seines Lehres Feindschaft gegen Schlegel auch auf die Indische Litteratur übertragen zu müssen glaubt.

Bey Wilh. von Humboldt habe ich eine recht freundliche Aufnahme gefunden, jetzt ist er auf seine Güter gereist; ich sah ihn oft während seines Hierseyns, und las mitunter Sanskrit mit ihm, worin er schon ziemlich bedeutende Fortschritte gemacht hat. Ich unterhalte mich sehr gern mit ihm über sprachwissenschaftliche Gegenstände; er behandelt dies Studium mit philosophischem Geist und scharfsinniger Beobachtung.

Von den eigentlichen Hellenisten ist wenig zu erwarten in dieser Hinsicht; sie sind zu befangen in ihrem Kreise und glauben eine Sünde zu begehen gegen die Kritik, wenn sie ihren Blick anderwärts hinrichten. Aber so etwas begegnet ihnen auch nicht leicht, und sie leben in dieser Hinsicht noch in paradisischer Unschuld. Dank Ihnen, mein vortrefflicher

Freund, daß Sie höhere Ansichten in Ihren Schülern geweckt habe; ohne Sie würde ich es vielleicht für etwas Unwürdiges gehalten haben mich gegen den Orient hin zu wenden.

Gegen den 8ten Juni hin gehe ich an den Rhein zurück, um in Mommenheim in stiller Zurückgezogenheit zu arbeiten; dort werde ich meine Indischen Schriften durchgehen und sehen, ob ich etwas Würdiges Ihnen mitzutheilen finde. Ich sehne mich sehr nach einem Briefe von Ihnen, wenn Sie mir nicht hierher schreiben wollen, so addressiren Sie später Ihren Brief nach Mainz, Augustiner Str. bey Kaufmann Marx. Sie befinden sich doch sämmtlich recht wohl? Wie geht es mit Ihren Augen?

Herzlich grüße ich Sie und Ihre liebe Familie und verbleibe

Ihr

Meine hiesige Adresse: Letzte Straße No. 52. treuster aufrichtigster Freund Bopp.

Wenn Schlegel zurückgekehrt ist, grüßen Sie mir Ihn doch recht vielmal.

45.

Bonn 4. Jul. 1821.

Lieber Freund!

Ich bin Ihnen so lange Antwort schuldig, daß Sie mit Recht zweifeln können, ob ich lebe. Indessen ist dies ohne meine Schuld, denn mein Wille war zu schreiben nach Göttingen, wo ich Ihnen sogar eine interessante Bekantschaft zu machen wünschte, dann nach Berlin. Es scheint fast unglaublich, u. Sie müßten Selbst sehen, wie mir die Zeit dahingenommen wird, so daß ich zu nichts komme, was ich außer der Vorbereitung zu Collegien thun könnte. Darum dann nur einige Worte.

Ich bin stets derselbige in meinem Herzen gegen Sie u. wünschte auch zu Ihrer Förderung in der Welt etwas beitragen zu können. Sagen Sie mir, ob u. wie ich das kann? — Schlegel ist wieder hier u. sähe gar gerne, daß Sie eine zeitlang mit ihm arbeiteten. Wenn es ohne Beeinträchtigung Ihrer Aussichten geschehen könnte, so begreifen Sie wohl, daß mir dies lieb wäre. Tisch u. Wohnung bietet Ihnen Schl. freundlich an. Hier dann auch seine indische Probe.

Haben Sie etwas für mich, so schicken Sie es mir. Ich grüße nebst den meinigen Sie u. die Ihrigen herzlich u. hätte viel, viel mit Ihnen zu reden. Kommen Sie doch wenigstens auf kurze Zeit.

Ganz der Ihrige

Windischmann.

Mit den Augen gehts Gottlob! immer besser.

46.

Liebster, verehrtester Freund!

Sie erhalten diese Zeilen durch die Güte meines Freundes Scholz, der sich recht darauf freut Sie kennen zu lernen und der sich Ihnen

am besten selber empfehlen wird. Daß der Antrag der Preuß. Regierung, wovon ich Ihnen früher geschrieben habe, in Erfüllung gegangen, werden Sie wahrscheinlich durch Schlegel erfahren haben, an welchen ich vor einigen Wochen geschrieben. Gestern erhielt ich eine Entschließung der bayr. Regierung, die mich sehr befremdete und mich keineswegs befriedigt. Man versagt mir die Annahme der Berliner Professur, wegen der bedeutend. Unterstützung, die ich genossen habe; man bietet mir aber keine Professur in Bayern dagegen an, sondern blos Hoffnung; bey erster sich ergebenden Gelegenheit will man mich mit einem angemessenen Gehalte in Bayern anstellen. Wie angemessen der Gehalt seyn wird, und wann sich wohl die erste Gelegenheit darbieten könnte (etwa wenn ein Hebräisch lesender Prof., denen ich allen ein langes Leben wünsche, mit Tode abgeht) dieses bleibt mir zu errathen übrig. Um mich jedoch nicht ganz trostlos zu lassen bietet man mir auf ein Jahr eine Unterstützung von 1000 Gulden und verstattet mir dieses Jahr zuzubringen, auf welcher Universität ich für gut fände, ja sogar als Privatdozent Vorlesungen zu halten mich zu erbieten (so heißhungrig bin ich nicht nach Vorlesungen). Mein Entschluß ist nun, weil man sich auf die mir verliehene Unterstützung beruft, deren Rückerstattung an die Kön. Ak. der Wissensch. anzubieten, und jetzo förmlich um meine Entlassung einzukommen, weil sich noch keine Stelle in Bayern für mich vorfindet, denn die Gewißheit kann ich für eine zu ungewisse Aussicht nicht hingeben, dies kann mir Niemand für Undankbarkeit auslegen. Mich verlangt endlich einmal selbständig zu werden und nicht von Jahr zu Jahr suppliziren zu müssen, oder fortwährend eigene Aufopferungen zu machen, was mir unmöglich. Somit ist die größte Wahrscheinlichkeit, mein vortrefflichster Freund, daß wir bald wieder Landsleute werden, ich will mich mit Dank der Preußischen Regierung hingeben, die mich viel artiger behandelt als die Bayrische, und den Wissenschaften lebend will ich versuchen, ob ich unserem schönen Süddeutschland entsagen kann, wo ich übrigens 2 Monate des Jahres zuzubringen gedenke.

Es war mir recht erfreulich Hr. Prof. Sack hier kennen zu lernen und mit ihm recht viel von Ihnen zu sprechen.

Leben Sie recht wohl, mit den herzlichsten Grüßen an Ihre liebe Familie

Berlin den 16ten Oktober 1821

meine Adresse:

Letzte Straße No. 28.

Viele Grüße an Schlegel.

stets

Ihr treuer Freund Bopp.

47.

Bonn 5. Jan. 1822.

Lieber Freund!

Hundert Dinge haben mich gehindert, eher zu schreiben, nur einzig nicht Verminderung meiner Liebe zu Ihnen, die ich Ihnen bis ans Ende unserer Tage widmen werde. Gott gebe Ihnen alles Heil im neuen

Jahr, fortdauernde und wachsende Zufriedenheit u. Wohlgefallen an Ihrer jezigen Stelle. Mir u. uns allen hat Er durch Seine Gnade vieles gegeben — vor allem den freien u. gesunden Gebrauch meines Gesichts seit dem 30. Aug., da der edle, so vielfach schändlich mishandelte, fromme Fürst Hohenlohe nach einer zwischen uns getroffenen Verabredung für mich betete u. das hl. Meßopfer hielt u. viele andre Priester u. Layen in derselben Stunde sich mit ihm vereinigten. Von dem Augenblick an ist die große Lichtscheue, Reizbarkeit u. Wundht der Augen verschwunden u. die Sehkraft so gestärkt, daß bis jezt auch die lezten Reste der neblichten Sehhindernisse im Abziehen begriffen sind u. die Augen, Gottlob, Licht in Masse, Rauch, Schnee u. was Sie wollen, ertragen; nur, so Gott will, mögte ich keine Würfe u. Stöße mehr daran aushalten. Mag dies nun dem Geist dieses Zeitalters gefallen o. nicht, es ist wahr, u. ich werde es auch öffentlich bezeugen, in einer Schrift, worin ich den dämonischen Leichtsinn u. die Verkehrtheit der jezigen Philos. u. Medizin aufzudecken mich bestrebe, indem ich zugleich meine dem wahren Arzt höchst merkwürdige Krankengeschichte von 5 vollen Jahren einfach erzähle. Danken Sie Gott mit mir für diese Gnade, deren Erfolg Sie wohl auch an dieser meiner Schrift bemerken. anderes erfreuliches Ereigniß ist, daß meine älteste Tochter Wilhelmine den Prof. Juris Walter, einen sehr wackeren, fleißigen und talentvollen jungen Mann von bester Gesinnung am 27. Dec. geehelicht hat, woran Sie gewiß auch freundlichen Antheil nehmen.

Ihre Anstellung in B. vermuthete ich, so wie Sie mir schrieben, daß Sie dahin gingen. Man liebt dort die Ostentation. Daß ich Ihnen über diese ganze Sache nicht eher schrieb, als jezt, nachdem sie abgethan ist, werden Sie wohl begreifen, wenn Sie bedenken, in welchem Verhältniß ich zu Ihrem Engagement an Bayern stand. Ich war besorgt um Sie, ohne Ihnen weiter rathen u. helfen zu können, da Ihre Schritte bereits geschehen waren u. bin nun froh, daß man Sie von Bayer. Seite so sehr honett behandelt u. Ihnen die Thür offen läßt, die ich Sie ja nicht Sich zuzuschließen bitte; denn es könnten Tage kommen, wo es Ihnen in B. nicht mehr behagen dürfte, wie ich dergleichen ja auch hier in vollem Maas erlebt habe. Dann ist es gut an einen Ort nicht gebunden zu seyn. Uebrigens wünsche ich Ihnen von Herzen die Freude u. Lust der Arbeit, das Gelingen guter u. ersprieslicher Werke u. sorgfältige Bewahrung des Seelenheils, welches an einem Ort, wo die Meisten vom Dünkel u. von der Eitelkeit leben (u. wo der religiösen Verwirrungen u. feinster Irrthümer so viele sind), wohl ernstlich gefährdet werden kann. Ich freue mich gar sehr Sie in den Ferien bei uns zu Schlegel wird Ihnen auch nächstens schreiben. Einigermaßen war er frappirt über Ihre Anstellung.

Wir grüßen Sie von Herzen. Wie oft möchte ich bei Ihnen [sein] o. Sie bei mir, denn in B. könnte mir nicht leicht wohl werden — ich hätte Vieles mit Ihnen zu sprechen. Für Sie als einen jungen Mann ist es gut, sich eine Periode seines Lebens an einem solchen Hauptorte herum zu treiben. Gott laß es Ihnen wohl gehen, wie es mir täglich besser

geht in innerer Zufriedenheit u. besonders mit meinen Augen. Ganz der Ihrige

Windischmann.

(Scholz, den ich aufrichtig liebe, läßt Sie grüßen u. wird Ihnen bald schreiben.)

48.

Liebster Freund!

Dieser Brief solte schon vor 14 tagen abgegangen seyn; aber ich konnte nicht und jetzt muß ich Sie bitten, mir desto schleuniger in einem ostensiblen Schreiben darauf zu antworten.

Schlegel ist in einigem Zorn über Sie und ruft mich zur Vermittlung auf. Er klagt, Sie wolten, wie er von Berlin gehört, seine mühsam erworbenen Sanscritlettern sogleich nach Berlin haben, und es sey doch billig, daß er zuerst Gebrauch davon mache, um so mehr, da Sie doch mancherlei an denselben auszusetzen hätten u. ihm dadurch sein Verdienst beim Minist. offenbar schmälerten, da dieses doch kein Urtheil über die Sache haben könnte. Er klagt ferner, daß Sie über seine Indische Bibliothek so ganz stille schwiegen, die doch nun schon lange in der Welt sey, indeß er doch Ihren Nalus ins deutsche Publikum eingeführt habe. Es sey doch wohl schön gewesen, wenn Sie ihm gleiche Ehre erwiesen u. ein öffentliches Wort gesprochen hätten, denn mit Privatworten sey ihm in solchen Dingen nicht gedient. Es sey ihm leid, wenn er mit Ihnen in Streit gerathen solte, aber auch diesen brauche er nicht zu scheuen u. s. w.

Alle diese Misverhältnisse sind mir unangenehm, besonders da sie zwischen Männern herein zu brechen drohen, welche sich in so wichtigen Aufgaben eher vereinigen, als von einander scheiden solten. Und bei diesen Misstimmungen hat doch der jüngere immer zu bedenken, daß es schön ist, dem älteren und manchfaltig verdienten Mann, dem jezigen Genossen auf einer gleichen Laufbahn, Ehre zu geben. Was Freund Schl. zu sagen ist, habe ich ihm alles gesagt, besonders auch wegen seines cavalieren Benehmens gegen Sie in Paris u. dgl. m. Auch habe ich ihm die Eitelkeit u. Glanzsucht genugsam gerügt. Indessen fühle ich wohl, daß, was ihn am tiefsten verlezt die ihm genommene Aussicht nach Bl. zu kommen ist, welche er, wenn er vielleicht nie hingegangen wäre, doch gerne offen gewußt hätte. - Ich bitte Sie nun recht dringend, den kleinen Groll, den Sie gegen ihn haben und den Sie schon früher durch die gewiß nicht passende und löbliche Vorenthaltung des Nalus gegen ihn wenigstens mir zu erkennen gaben, ganz fahren zu lassen und mir eine freundliche Erklärung für ihn zu schreiben. Das habe ich ihm indessen schon dringend genug gemacht, daß er sobald als möglich für den Typenabguß für Berlin sorgen müßte durch Einsendung der Matrizen.

Wir hoffen, daß Sie wohl sind. Uns geht es, Gottlob, gut und mir täglich noch immer besser, wofür ich nie genug danken kann.

Schicken Sie mir doch etwas Merkwürdiges aus den Veda's,

Purana's etc. etc., wie Sie mir schon in Wiesbaden versprachen. Ich verlange sehr.

Herzlichen Gruß von uns allen. Unveränderlich der Ihrige Bonn 28 Febr. 1822. Windischmann.

49.

Mein verehrtester Freund.

Da ich schwerlich in bevorstehenden Ferien die Freude haben werde Sie zu sehen, so kann ich mir das Vergnügen nicht versagen Sie einstweilen mit einigen Zeilen heimzusuchen. Ich mache mir darüber Vorwürfe, daß ich dieses nicht schon längst gethan, allein die vielfältigsten Litterarischen Beschäftigungen haben mich genöthigt in diesem Jahre mit Briefen außerordentlich sparsam zu seyn. Ich war indessen im Geiste recht oft bey Ihnen und denke immer mit dem größten Vergnügen an die angenehmen und schätzbaren Stunden, die ich in verflossenem Herbste mit Ihnen zugebracht, und freue mich der neuen Beweise der herzlichen und aufrichtigen Freundschaft, welche Sie mir gegeben haben. Durch unseren Freund Scholz hatte ich das Vergnügen zuweilen von Ihrem und Ihrer theuren Familie Wohlbefinden Nachricht zu erhalten. Hr. v. Schlegel hat die Güte gehabt mir das 4te Heft seiner Ind. Bibl. zuzuschicken. Ich bitte Sie ihm einstweilen meinen verbindlichsten Dank abzustatten; ich werde ihm bald schreiben. Wenn er nicht die Gewohnheit hätte, meine Briefe unbeantwortet zu lassen. oder gar etwas ganz aufrichtig gemeintes übel zu denken und mir zum Vorwurfe zu machen, so würde ich ihm vielleicht schon geschrieben haben. Allein ich bin so saumselig im Briefschreiben, daß es nicht vielerlei Gründe bedarf es ganz zu unterlassen. Nächstens denke ich mit dem Drucke einer deutschen Uebersetzung des Nalus anzufangen, woran ich mir viele Mühe gegeben habe und die nun ganz vollendet ist. In den Anmerkungen werde ich auf Schlegels Recension Rücksicht nehmen und ihm aufrichtig entweder beistimmen oder ihn zu widerlegen suchen, sowie es meiner Ueberzeugung gemäß ist. Ich hoffe aber ihm keinen Anlaß zum Mißfallen zu geben. Es sollte mich freuen, wenn meine deutsche Nachbildung ihm einigen Beyfall abgewinnen könnte. Ferien wird auch der Druck meiner Sanskrit-Grammatik beginner. Ich habe sie deutsch geschrieben um den möglichsten Grad der Deutlichkeit und Leichtigkeit erreichen zu können. Diese Arbeit, wovon das Wichtigste bereits vollendet, war mir ein wahres Vergnügen, weil nach dem was die Engländer geleistet noch ungemein viel an einer natürlichen, klaren und vollständigen Entfaltung des Baues der Sprache zu thun übrig blieb. Ich konnte mich also überall frey und selbständig bewegen, ohne etwa nur mit weniger Veränderung und Umgestaltung das Vorhandene wieder zu geben. -

Ich habe in diesem Sommer in der Akademie eine Abhandlung über vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der verwandten Sprachen gelesen und habe darin besonders von den Wurzeln und den Pronominen der 1ten und 2ten Person gehandelt, welche mir reichhaltigen Stoff zu

Bemerkungen und Vergleichungen darboten. Ich habe neben den früher verglichenen Sprachen auch das Lettische, Littauische, Alt-Preußische und Slawische aufgenommen. Meine Abhandlung hat Theilnahme gefunden und ist zur öffentlichen Vorlesung in der Leibnitzischen Sitzung gewählt worden. Bey den Wurzeln habe ich zugleich die Semitischen Sprachen berücksichtigt und bin in dieser Beziehung etwas tiefer eingegangen als in meiner Englischen Abhandlung. Wenn es Sie interessirt, will ich Ihnen diese Stelle schicken, oder wenn Sie es wünschen die ganze Abhandlung.

Zu einer vollständigen Vergleichung des Sanskrits mit den Semitischen Sprachen habe ich noch nicht kommen können. Ich halte es für besser nach und nach einzelne Punkte der Grammatik einander entgegen zu stellen; man geht auf diesem Wege tiefer ein.

Ihnen etwas Oberflächliches zu schicken kann ich mich nicht entschließen; ich achte Sie hiezu viel zu hoch. Darum habe ich Ihnen auch noch nichts über die Veda's geschickt; ich hoffe, mein theuerster Freund, Sie erkennen hierbey keinen bösen Willen. Der Mahâ Bhârat hielt mich noch immer zu fest umschlungen. So lange ich nicht meine beträchtlichen Sammlungen dieses gigantischen Epos herausgegeben habe, bin ich zu etwas anderem nicht wohl zu brauchen.

Mit Hegel hatte ich das Vergnügen über Sie zu sprechen; es war mir recht erfreulich wahrzunehmen, daß er sehr viel Achtung und Liebe für Sie gewonnen hat.

In Berlin gefällt es mir immer mehr und mehr, ich fühle wenig Verlangen es je wieder zu verlassen, glaube auch nicht, daß es dazu kommen wird. So sehr ich Baiern in anderer Beziehung liebe, so ziehe ich als Gelehrter bei weitem Preußen vor. Die Preußische Regierung weiß die Wissenschaften ohne alle Vergleichung besser zu würdigen und zu befördern. Darum ist es angenehm ihr anzugehören.

Leben Sie recht wohl und erhalten Sie mir stets Ihre mir überaus schätzbare Freundschaft, und wenn Sie mir eine große Freude machen wollen, so können Sie dies nicht besser als durch eine schriftliche Nachricht von Ihnen und Ihrer werthen Familie Wohlbefinden.

Derselben bitte ich Sie mich freundlichst zu empfehlen.

Auch bey Hr. v. Schlegel bitte ich mich in geneigtem Andenken zurückzurufen. Wird seine Ausgabe des Bhagavadgita bald erscheinen? Man kann die Calcuttaische neben der seinen nicht mehr ansehen, obwohl die vielen Fehler der Calcutter Ausgabe von der Art sind, daß sie dem Kenner keine Schwierigkeit machen. — Meinen Freund Scholz bitte ich Sie mir vielmal zu grüßen.

Mit unwandelbarer Freundschaft und Hochachtung Berlin den 16t. Juli 1823. Ihr treuer

Bopp.

50.

Bonn, 3 Maerz 1824.

Liebster Freund!

Mein langes Schweigen kann ich nur durch einen anhaltenden

Drang von Arbeit entschuldigen; denn obgleich mich Ihre ebenfalls 3 Vierteljahre dauernde Sprachlosigkeit gegen mich einigermaßen kränkte, da ich doch erfuhr, daß Sie andern indessen mehremal geschrieben hatten, so war doch jenes durchaus nicht Wiedervergeltung, sondern allein das angegebene lag zum Grunde. Lassen Sie uns also ohne weiteres wie vor Zeiten mit einander sprechen.

Ich weiß zwar nicht, wie es Ihnen jetzt geht, aber ich hoffe, daß Sie fortdauernd zufrieden sind und ebenso auch unsrer fortdaurend in Liebe gedenken. Schöner wäre freilich, wenn wir an einem Orte zusammen lebten, ich hätte Sie gar oft etwas zu fragen, und wir wollten freundliche Gespräche zusammen führen, die auch dem Geiste förderlich seyn sollten — indessen muß man sich ergeben.

Was Sie nur immer Sonderbares über das Hebräische in Beziehung auf das Indische haben, theilen Sie mir doch bald mit. Ich bin jetzt mit Eifer über der Geschichte der Philosophie, um deren endliche Herausgabe zu bereiten. Ich bitte Sie also dringend.

Nach Ihrer Abreiße von hier (im 7 ber 1822) hatte ich noch einige Erklärungen mit A. W. Schl., mit dem ich zwar immer noch in freundlichem Verhältnisse stehe, der aber doch seit jener Zeit bei weitem nicht mehr so vertraulich gegen mich ist als früher. Indessen hat er doch manchmal Gelegenheit gehabt, sich zu überzeugen, daß ich es ehrlich mit ihm meinen kann, wenn ich auch andern Freunden Gerechtigkeit wiederfahren lasse und daß ich troz unsern anderweitigen Differenzen in politischen Principien dennoch das persönliche Verhältniß mir nicht trüben lasse. Ich sehe daher seine Lauigkeit ruhig an und halte ihm stets ein dienstbereites Herz offen.

Die persönliche Zusammenkunft mit Hrn. Prof. Hegel (kurz nach Ihrer Abreiße) hat mich zu meiner Freude in den Stand gesetzt, über wichtige Punkte mit ihm zu näherem Verständniß zu kommen, mehr als es durch Bücher geschieht oder gar durch das, was man von einander hört. Obgleich wir noch eine wesentliche Differenz untereinander haben, so hoffe ich doch, daß wir selbst von dieser noch manches beseitigen werden, so weit es unsere Verschiedenheit im religiösen Standpunkte zuläßt. Ich hatte mir eine ganz andere Persönlichkeit nach den Bildern, welche seine Feinde mir vorhielten, mir vorgestellt u. dagegen seine wirkliche Persönlichkeit sehr lieb gewonnen, und sehe es als eine recht erfreuliche Fügung an, daß wir zusammen gekommen sind.

Eine neue Schrift werden Sie von mir erhalten haben. Ihr Interesse daran kann dem Gegenstande gemäß nicht sehr groß seyn. Aber ich wolte Ihnen doch zeigen, daß ich an Sie denke. Gott erhalte Sie heiter und fleißig. Viele Grüße von den meinigen.

NB. Ich habe, um jeden Aufenthalt zu vermeiden, den Brief an Hegel geradezu gehen lassen. Von Herzen der Ihrige Windischmann.

51.

Camberg 30 Sept. 1826.

Erst jezt, mein theurer Freund, komme ich nach einem schweren Sommer, worin auch meine geliebte Frau ernstlich krank war (doch jetzt Gottlob! wieder wohl ist) u. worin sich Arbeit auf Arbeit häufte und dann nach einer Badecur in Wiesbaden dazu, Ihnen einige Worte zu sagen. Ihr freundliches Schreiben hat mir große Freude gemacht und ich nehme fortdauernd den herzlichsten Antheil an Ihrem Wohlergehen u. an Ihrem häuslichen Glück. Möge Sie Gott stets geleiten u. stärken, daß Sie nur zu seiner Ehre wirken und in Ihm Ihren wahren Frieden suchen. Ihre wissenschaftlichen Fortschritte u. Ihre mühsamen Arbeiten werden dann um so besser gedeihen u. um so größeren Nutzen stiften.

Was Sie mir von Freund Hegel sagten, hat mich sehr erfreut; ich wünschte nur, daß ich endlich ein Wort von seiner Hand sähe u. mich seiner Bestimmung im Wesentlichsten erfreuen dürfte. Grüßen Sie ihn herzlich.

Solte es Ihnen möglich seyn, mir einiges wichtige u. noch unbekannte Metaphysische u. auch anderes aus den Veda's mitzutheilen, so bitte ich Sie dringend darum, da der Druck meiner kritischen Gesch. d. Philosophie wahrscheinlich mit December beginnt.

In Bonn ist ein fleißiger junger Theologe, (Vullers mit Namen) der sich gründlich mit dem Arabischen u. Hebr. beschäftigt. Er gibt jetzt auf Freytags Anrathen einen Gesang des — heraus, den ich Ihnen, so bald er fertig ist, zuschicken werde. Dazu aber gehört die baldige Uebersendung der arabischen Lettern, die Sie Fr. zugesagt haben. Ich bitte Sie daher, dies zu beschleunigen u. empfehle diesen in jeder Hinsicht wackeren jungen Mann u. seine Angelegenheit Ihrem gütigen Andenken. Grüßen Sie Ihre liebe Frau recht herzlich u. gedenken Sie freundlich Ihres

(Mein Sohn Moriz Lieber etc.)

väterlichen Freundes Windischmann.

52.

Bonn 5 April 1827.

Dank, mein geliebter Freund, für Ihre neuliche Zuschrift; aber wie schmerzlich habe ich es vernommen, daß Sie so trauriges erfahren haben. Ihre liebe Frau, die wir freundlich grüßen, ist nun hoffentlich wieder ganz hergestellt u. Ihr Töchterchen möge Gott gedeihen lassen. Der Tod der guten Luise ist mir nahe gegangen, ich will in diesen Tagen einige Zeilen an Edelmann schreiben.

Der Ueberbringer dieses ist Herr Ampère, ein junger franz. Gelehrter aus Paris, der sich ernstlich mit der deutschen Litteratur bekannt machen will. Auch mit der orientalischen ist er viel umgegangen u. wird sich darum Ihres belehrenden Umgangs sehr erfreuen u. Sie hinwiederum werden einen talentvollen in jeder Hinsicht sehr schätzbaren Mann an ihm finden, den ich Ihnen bestens empfehle. Die Sache des guten Vullers lassen Sie Sich doch ja recht angelegen seyn. Er geht jetzt, vor-

erst auf Kosten seiner Eltern, nach Paris, und es ist sehr zu wünschen, daß er bald unterstüzt werde.

Der 8te Bogen meines Buchs ist im Saz. Ich hoffe, das Orientalische insbesondere soll Ihnen Freude machen; aber auch das Griechische ist, so wie ich es darstelle, noch nicht aufgefaßt worden in den Büchern über Gesch. der Philos., u. diese Darstellung dürfte vielleicht nicht ohne Interesse seyn, da sie nichts aus der Luft greift, sondern auf der Basis vieljähriger Studien ruht.

Wir grüßen Sie mit Ihrer lieben Frau recht herzlich. Mit unveränderlicher Liebe der

Ihrige

Windischmann.

53.

[2. Jan. 1829.]

Geliebter Freund!

Vor allem meinen herzlichsten Wunsch, daß Gott Ihnen und Ihrer lieben, guten Frau und theuren Kindlein Seinen heiligen Segen im neuen Jahre geben und letzteres insbesondere vom lieben Christkinde auf der Bahn des Heils geführt werden möge.

Ihre freundliche Aufnahme meines Buchs hat mich sehr erfreuet. Das Indische, hoffe ich, soll Sie noch mehr befriedigen, denn da hatte ich die schöne Gelegenheit, den gründlichen Dr. Lassen um jedes Wort zu fragen und alles recht sicher zu stellen, wozu er denn wirklich aufs hülfreichste mir die Hand geboten hat. Hätte ich beim Sinesischen Remusat so in der Nähe gehabt, so hätte ich ihn ebenso, wie Lassen, bis auf's Blut ausgefragt und mit ihm geforscht und philosophirt. So wird nun manches zu berichtigen seyn und insbesondere bitte ich, Hrn. v. Humboldt gelegentlich nebst verehrungsvollem Gruß zu sagen, daß er es nicht zu scharf mit mir nehme. Die philosophische Kritik war mir die Hauptsache; im Philologischen lasse ich mich gern belehren.

Welche Freude war mir Ihre gütige Sendung — ein schönes Neujahrsgeschenk! wofür ich Ihnen von Herzen danke. Und gerade an der rechten Stelle ist es gekommen. Solche kleine, schöne Fügungen Gottes gehen seit dem Anfang der Arbeit mit mir, und ich kann nicht genug danken.

Schon längst wollte ich Sie um Unterstützung aus dem Mahab. bitten, da Lassen mich versicherte, daß viel dort zu schöpfen wäre, besonders für die alte Geschichte, weit mehr und fabelloser als im Ramaj. Aber ich kam vor Arbeit nicht zum Schreiben. Jetzt kommen Sie mir so schön entgegen. Tausend Dank! — aber auch noch eine Bitte. L. sagt mir, im XII Buch des Mahab., in dem Mokscha Dharma überschriebenen Abschnitt sey ein Fragment indischer Naturphilosophie. Wollten Sie mir dies nun wörtlich mittheilen? Auf rhytmische Uebertragung verwenden Sie ja keine Zeit. denn es eilt, da der Druck schon beim 5 ten Bogen ist. Ueberhaupt soll in dem Abschnitte mit der Aufschrift Dharma noch manches stecken.

Und nun noch eine Bitte, die ich gerne in diesen Brief einschließe,

weil ich jetzt keinen zweiten schreiben kann. Wollen Sie doch meinem Freund Schulze, den ich auf's herzlichste grüße, gelegentlich (etwa, wenn Sie ihn in Gesellschaft sehen) sagen, ich empfehle seiner gütigen Aufmerksamkeit einen Dr. Deyks, der jezt am Gymnasium in Düsseldorf ist. Dieser hat schöne Geschichtsstudien gemacht u. wünscht als Privatdozent im historischen Fache hier aufzutreten, was sehr wünschenswerth wäre, da wir [für] mittlere u. neuere Geschichte außer Hüllmann niemand haben, Hüllmann selbst wünscht seine Anstellung.

Leben Sie wohl und seyn Sie mit Ihrer Frau, die uns allen sehr lieb geworden, herzlichst gegrüßt. Auch Hegel gelegentlich meinen Gruß. Meine Darstellungen der wahren Lage des indischen Alterthums werden ihn hoffentlich etwas mehr damit versöhnen. Ich verwerfe mit ihm die Uebertreibungen in Schäzung dessen, was bei den Indiern wirklich ist, aber ich wünsche eben so sehr, daß jedem sein Recht eingeräumt werde. Mit unwandelbarer Liebe der

Ihrige

Windischmann.

Mein Friz dankt sehr, er hat die Buchstaben schon großentheils gelernt und wird den Sommer bei Lassen hören. (Ihr Bruder ist ein treuer, guter Mann, dem es auch behaglich wird unter uns.)

54.

Am 29. März 1829.

Lieber Freund!

Vor allem meine herzlichsten Glückwünsche zu dem Segen Ihrer Ich hätte schon längst geschrieben, glaubte aber immer mit meinen Indicis eher fertig zu seyn u. so Ihnen auch etwas schicken zu können. Indessen hat sich dies durch vielfache quälende Folgen meines vorjährigen schweren Leidens, durch Krankheit meiner lieben Frau, durch ungeheure Arbeitslast u. Schwierigkeit der Untersuchungen verzögert. In 4 Wochen ist endlich, so Gott will, die erste Lieferung von Indien in Ihren Händen u. ich bitte dann baldmöglichst eine kleine Anzeige etwa nach Göttingen o. in die Jahrbücher zu machen, wenn Ihnen die Sache zusagt. Ob man freilich in den Jahrb. etwas mich betreffendes aufnehmen wird, weiß ich nicht. Mein Freund Hegel soll so wohlwollend gewesen seyn, in seinen Vorlesungen öffentlich zu sagen: ich müßte die chines. Arbeit aus seinen Heften über Philos. d. Gesch. genommen haben. Es ist mir freilich eine ganz gleichgültige Sache, wenn ich dergleichen höre, aber um seinetwillen thuts mir leid, denn es waren gleich einige Zuhörer dabei, die mich arbeiten gesehen und den andern sagten, das sey unverschämt. Ich habe 18 Jahre lang die Universalgeschichte vorgetragen, ehe H. daran dachte, sich um die Gesch. zu bekümmern, habe schon als Knabe mir Sammlungen über chines. u. oriental. Alterthümer gemacht, die Principien des chines. Reichs u. Alterthums schon mehrmal z. B. im J. 1807 u. 1813 öffentlich u. gedruckt ausgesprochen, so daß ich mit gleichem Recht sagen könnte, er habe sie von mir. Und was die Ausführung des Einzelnen betrifft, so haben wir wohl aus

denselben Quellen geschöpft u. Uebereinstimmungen mußten sich finden, wenn wir beide die Wahrheit ins Auge gefaßt haben. Ich habe vielmehr vermieden, von Heften, die mir zu Gebote gestanden hätten, Gebrauch zu machen u. jeder wird erkennen, daß doch seine Darstellungen, so weit sie mir bekannt geworden die Quellen nicht ganz verdauet in sich haben. Wenn also jene Aeußerung im Collegio factisch ist, so ist sie mir zugleich ein Beweiß, wie leicht sein freundliches Verhältniß zu mir zu trüben war u. wie wenig mein Vertrauen auf seine aufrichtige Gesinnung gegen mich sich rechtfertigt. (Vom Indischen wird er nicht sagen, es sey aus seinen Heften, denn sein Zusammenwerfen aller indischen Principien in eine Masse und Brey wiederlegt sich durch die Darstellung der Sache von selbst). Auch Hrn. v. Humboldt scheint aus mancherlei Gründen mein erster Band nicht anzumunden; ich werde ihm jedoch, ohngeachtet er mir nicht einmal in einer höflichen Form geantwortet und mich gar keiner Erwiederung werth gehalten hat, den 2 t. Band zuschicken; aber ohne weiteres Schreiben.

Dies sind die Dinge, aus denen ich mir im wesentlichen gar keinen Kummer mache. Sie gehören mit zu den übrigen Schnödigkeiten u. Misgünsten, die mich überall verfolgen u. die ich gewöhnt bin. Ich wünsche, daß Ihnen meine Arbeit so einleuchten möge, daß Sie wenigstens sie einiger Anerkennung werth halten, was mir als von einem Sachkenner kommend erfreulich und erheiternd seyn würde, dessen ich doch auch bedarf, so lange ich noch ein Mensch bin.

Grüßen Sie Ihre liebe Frau aufs beste von uns allen u. segnen Sie Ihre lieben Kinder in meinem Namen. Gott mit Ihnen. Von Herzen der

Ihr H. Bruder ist sehr fleißig; ich hoffe, er wird ein gutes Examen machen.

Ihrige Windischmann.

55.

Bonn 30 Jul. 1829.

Geliebter Freund!

Vor allem den herzlichsten Dank für Ihre freundliche Gabe, die mir viele Freude gemacht hat. Die Einleitung zu Ihren Uebersetzungen hat mir um so mehr zugesprochen, da sie mich in vielem bestättigt hat, worin ich mir allein nicht ganz zu vertrauen wagte. Besonders aufmerksam hat mich Ihre Bemerkung über das gekünstelte der Ableitung des Wortes Brahma von vrih gemacht, die man überall wiederholt, weil man über jenes Wort nichts besseres weiß. Haben Sie eine gegründete Vermuthung über die Etymologie desselben, so theilen Sie mir dieselbe doch ja recht bald mit. Sollte vrih damit zusammenhängen, so wäre es wohl zunächst in der Bedeutung des deutschen: Brechen, aufbrechen, auseinanderbrechen, eine Ausdehnung des untheilbar Einen in das gränzenlos Weite, und dies könnte dann mit einer Vorstellungsweiße zusammenhängen, von welcher im Verlauf meiner Arbeit die Rede seyn wird. . . .

Ich höre von Ihrem Bruder, daß Sie die Güte haben wollen, eine Anzeige meines Buchs zu machen und danke Ihnen im voraus. Behalten Sie mich lieb, was mir um so wünschenswerther ist, da ich mehr und mehr erfahren muß, wie vielfach ich mich in Personen, denen ich jederzeit Liebe erwiesen, geirrt habe und wie wenigen die Wahrheit theurer ist, als ihr Vorurtheil und ihre subjective Meinung. Mein Leben ist durch solche und viele andere schwere Prüfungen, doch so mürbe geworden und würde der Last, die es drückt, unterliegen, wenn mein innerstes Vertrauen nicht auf Gott gesezt wäre.

Darf ich hoffen Sie in Maynz oder Wiesbaden zu sehen, wohin ich gegen den 20sten August gehe? Ich hätte gar vieles mit Ihnen zu reden: Daß Sie unserm eitlen Freund v. Schl. etwas abgegeben, schadet ihm gar nichts. Er läßt sich schwer zurechtweißen und ich habe, seitdem ich ihm vor Jahren über sein Benehmen gegen Sie den Text gelesen, kein Einfluß mehr auf ihn.

Wir grüßen Sie mit Ihrer lieben Frau aufs beste. Gott segne Sie und Ihre Kinder.

Ihrem Bruder werde ich in Bezug auf sein Examen so behülflich seyn, als ich es vermag.

Von Herzen der Ihrige

Windischmann.

56.

Berlin den 21 Nov. 1829.

Entschuldigen Sie, verehrtester Freund, meinen späten aber innigsten Dank für das mir höchst erfreuliche Geschenk, welches Sie mir durch Ueberschickung Ihres vortrefflichen Werkes über Indien gemacht haben. Ich habe dasselbe mit Bedacht und dem lebhaftesten Interesse gelesen und die Tiefe der Gedanken bewundert, so wie den meisterhaften, hinreißenden Vortrag, den man selten mit so ernsten und schwierigen Untersuchungen vereinigt findet. Zugleich habe ich aber auch bei jeder Seite meine eigne Schwäche gefühlt und erkannt, daß ich zu voreilig gewesen mit dem Versprechen von Ihrem Werke eine Anzeige zu machen. In der That kann ich aus einem solchen Werke nur Belehrung schöpfen, aber zu einem öffentlichen Urtheile darüber fühle ich mich nicht com-Ich habe die speculative Philosophie, in die ich unter Ihrer trefflichen Leitung eingeführt worden, seitdem ich ein selbständiges Feld von Untersuchungen an der Sprachwissenschaft gewonnen habe, ganz verlassen. Ich fühle zu sehr, daß wer sich der Philosophie nicht ganz hingeben kann, darauf verzichten muß über ein so gediegenes philosophisches Werk öffentlich zu reden; die gehörige wissenschaftliche Würdigung kann nur dem Philosophen von Fach anheim fallen. Mir ist von allem was Indien anbelangt, die Sprache das wichtigste, und nur in Zergliederung ihres Organismus, in Untersuchungen über ihr Verhältniß zu den verwandten Dialekten und ihre Bedeutung in der allgemeinen Sprachenwelt trete ich mit wahrer Lust und innigem Vertrauen als Schriftsteller auf. Sie erhalten auch beiliegend wieder einen Beweis

II. Briefwechsel zwischen A. W. Schlegel und Fr. Bopp.

(1815 - 1829.)

1.

Coppet 16 Avril 1815.

Mein theuerster Herr und Freund,

Ich bin so plötzlich von Paris abgereist, daß ich zu meinem großen Leidwesen nicht von Ihnen habe Abschied nehmen können. Ich hatte Auftrag ertheilt, Ihnen Fr. Schlegels Indien wieder zuzustellen, es ist aber versäumt und das Buch unter den meinigen mit eingepackt worden. Die Liste ist noch nicht hier, ich erwarte sie aber nächstens u. werde Sorge tragen, Ihnen mit erster Gelegenheit dieses Buch ohne Unkosten wieder zustellen zu lassen.

Ich habe an Hr. Langlès geschrieben, und ihn gebeten, die für mich angekommnen Indischen Bücher Hr. Baron von Stael zuzusenden, der Ihnen beyden seine Adresse wissen lassen wird. Hr. Langlès könnte es aber vergessen, ich bitte Sie daher selbst zu ihm zu gehen und meine Angelegenheit zu betreiben.

Wollten Sie auch gefälligst die Einlage an Treuttel u. Würtz bestellen, u. sich zugleich erkundigen, ob sie sich den Amarasinha für mich haben verschaffen können oder nicht? Im letzteren Falle bestellen Sie solchen entschieden ab, und bitten Sie Langlès, das nächstemal wann er Bücher kommen läßt, ihn für mich mit zu verschreiben.

Ich werde mich demnächst wieder mit allem Eifer an die Indischen Studien begeben, und hoffe dabey hier weniger Zerstreuungen ausgesetzt zu seyn als in Paris. Wahrscheinlich bringe ich den ganzen Sommer auf diesem angenehmen Landsitze zu, wenn wir nicht durch die öffentlichen Begebenheiten in unsrer ländlichen Ruhe gestört werden.

Recht sehr muß ich es aber beklagen, daß es mir nicht wenigstens noch einige Wochen länger vergönnt gewesen, den Rámáyana mit Ihnen zu lesen; es würde mir beträchtlich weiter geholfen haben, und ich wiederhohle Ihnen meinen lebhaftesten Dank für Ihre gütigen Bemühungen.

Ich werde verabredeter Maßen an den Kronprinzen von Baiern

streiben, aber ich halte den gegenwärtigen Augenblick nicht für günstig zu: die Fürsten haben jetzt ganz andre Dinge im Kopfe als die Betelerung der Wissenschaften. Man muß erst sehen, ob sich die Dinge zu Kriege oder zum Frieden neigen.

Wollen Sie, daß ich den Herausgebern der Heidelberger Jahrbücher votchlage, Sie zu Recensionen im Fache der Indischen Litteratur einzuladt? Ich sehe, daß Görres, der nichts von der Sprache versteht, sich angwinßt hat, den Rämäyana anzuzeigen. Gelesen habe ieh es noch nichtaweil mir solche Salbaderey nur Ekel verursacht.

And Sie mit Hrn. von Humboldt bekannt? Sie sollten ein Verhältniß mit ihm anzuknüpfen suchen. Ohne Zweifel würden Sie gegenseitig sich anziehende Mittheilungen zu machen haben, da er nach Asien, zwar intbesondere nach Thibet zu reisen gesonnen ist.

Setzen Sie sich doch mit mir in Briefwechsel, theilen Sir mir Ihre neuen Entdeckungen, Bemerkungen, Zweifel u. s. w. mit; ich werde es bestens zu erwiedern suchen. Ueberhaupt bitte ich Sie, wenn ich Ihnen auf irgend eine Weise, aus der Ferne oder Nähe, nützlich werden kann, immer auf mich zu rechnen.

Mit ausgezeichneter Hochachtung Meine Adresse:

Coppet Canton de Vaud Suisse.

(Verschaffen Sie sich doch etc.)

Ihr ergebenster

A. W. von Schlegel.

2.

Bonn d. 5ten März 20.

Schon längst habe ich Ihnen, mein theuerster Herr und Freund, schreiben wollen, um Ihnen zur Herausgabe Ihres Nalus Glück zu wünschen, und Ihnen an meinem Theil für diese Förderung der Brahmanischen Studien den herzlichsten Dank zu sagen. Die Richtigkeit des Textes ist musterhaft, und ich darf sagen beyspielles: ich habe alles zwey bis dreymal gelesen, und kaum drey bis vier Druckfehler entdeckt. Die Wahl ist vortrefflich: diese Episode macht ein Ganzes aus; die Geschichte ist unendlich interessant; die Darstellung ist zugleich erhaben und allgemein faßlich, und alles, Sitten, Leidenschaft, Verwickelung, und das mäßig eingemischte Wunderbare, ist geeignet den vortheilhaftesten Begriff von der Indischen Poesie zu geben.

Das Buch ist weit angemeßner für den ersten Unterricht als der Hitopadesa, den man ja ohnehin, wie ich höre, nicht mehr haben kann, u. es bedarf nun weiter keiner Chrestomathie. Auch haben Sie durch Vergleichung der Handschriften, durch die wörtliche lateinische Uebersetzung und die Anmerkungen gerade das geleistet, was ich von einem wahrhaft philologischen Herausgeber neulich foderte, in einem Aufsatze über den gegenwärtigen Zustand der Indischen Philologie, den Sie französisch, freylich fehlerhaft übersetzt, in der Genfer Bibliotheque Universelle finden werden. Ich benutze meine nächste Muße, um das Buch nach Verdienst anzuzeigen, ich denke in den Wiener Jahrbüchern.

Die einzige Seite Ihrer Arbeit, die ich nicht unbedingt loben kas, ist die Lateinische. Ich will darauf keinen sonderlichen Nachdruck lege, daß die Uebersetzung häufig in classischerem Latein und doch wörtlicht hätte abgefaßt werden können. Bey den zusammengesetzten Beywörten wäre der Sprachgebrauch der älteren Lateinischen Dichter, incurvicervicum pecus, zu benutzen gewesen. Scaliger hat davon in some Uebersetzung der Orphischen Hymnen ein schönes Beyspiel gegen, und neuerdings Hermann bey Uebertragung der mythologischen Namen aus dem Griechischen, wiewohl seine Deutungen oft nicht zu beitigen sind. Ein wesentlicher Mangel scheint es mir aber, daß Ihre Debersetzung für den, welcher das Original nicht vergleichen kann, in vielen Stellen ganz unverständlich bleiben muß. Auch sind Ihnen etentlich grammațische Fehler entschlüpft, selbst in den Noten, wo S durch nichts gebunden waren. ZB. p. 211 steht interpretantur als Passivum, p. 216 ebenfalls. Ebenso p. 205 usitatur. p. 179. mirissimula: unerhört! Doch dieß sind Einzelheiten; weit wichtiger ist es. daßfdie Ausdrücke u. Wendungen dem Geiste ächter Latinität im ganzen nicht gemäß sind. Befragen Sie darüber einen Kenner, wenn Sie neinem Urtheile nicht trauen. Ich habe jetzt vor, auch etwas Lateinisches drucken zu lassen, aber ich lege mein Manuscript mehreren philologischen Freunden zur Prüfung vor, um meiner Sache gewiß zu seyn, A. dieß rathe ich Ihnen auch für die Zukunft. Verzeihen Sie meine Affenherzigkeit der freundschaftlichen Gesinnung.

Was mir unser gemeinschaftlicher verehrter Freund von Ihren Arbeiten und ferneren Unternehmungen aus Ihren Briefen mitgetheilt, hat mir lebhafte Freude gemacht. Wenn Sie nach Deutschland zurückkommen, so wollen wir, denke ich, einander in die Hände arbeiten.

Erlauben Sie mir, Ihnen einige Fragen vorzulegen, und Sie um Nachrichten von den neuesten Erscheinungen im Fache der Indischen Litteratur zu bitten.

Ich sehe, Sie haben das Wörterbuch von Wilson noch nicht gehabt? Ist gar keine Hoffnung da, daß dieß lange angekündigte Werk endlich erscheinen wird?

Wäre es Ihnen nicht möglich, mir das Wurzel-Lexicon von Wilkins zu verschaffen? Hat es in der That Vorzüge vor dem Careyschen? — Ist Wilkins wirklich stark in der Auslegung schwieriger Texte? Sie haben natürlich seine Uebersetzung des Bhagavad-Gita loben müssen, von der wir doch wissen, wie es damit beschaffen ist. Seine Uebersetzung des Hitopadesa ist ein einziges großes Mißverständniß, u. noch in seiner Grammatik hat er hier und da ganz einfache Zeilen falsch gedeutet. — Wilkins hat sich gegen mich sehr grob betragen; ich habe ihm zweymal geschrieben, ein Mitglied des Parlaments hat die Briefe an ihn gefördert u. er hat mit keiner Sylbe geantwortet. — Ist von Colebrooke noch etwas zu erwarten?

Mir fehlen noch folgende Originale: die Gesetze des Manu — Bhagavad-Gita — Gita Govinda. Wenn Sie Gelegenheit haben, diese Bücher zu kaufen, beym Buchhändler, in Auctionen oder sonst aus der Hand,

so werde ich Ihnen unendlich verbunden seyn, und Sorge tragen, die Auslage schleunigst zu erstatten. Auch den Kirat-Arjuni ya habe ich noch nicht. Mit diesen Ausnahmen ist meine Sammlung der in Devanagari gedruckten Texte ziemlich vollständig.

lege

thel

ürte

÷ 6.

C

T,

C

ב

ì

Muße auf dieses Eine Studium verwenden. Mir bleiben bey meinem Akademischen Lehramt nur Nebenstunden dazu übrig. Ich hatte eine Dissertation angekündigt: De usu linguae Brachmanum sacrae in caussis linguae Latinae et Graecae indagandis, als Probe eines größeren Werkes. Ich werde aber wohl gleich zur Ausführung dieses letzteren schreiten, welches heißen soll Etymologicum novum s. Synopsis linguarum, Indicae, Graecae, Latinae, Etruscae, Gothicae, Anglosaxonicae, Francicae, Alemannicae. Aber dieß werde ich freylich durchaus nicht anders drucken als mit Indischen Typen.

Leben Sie recht wohl, lassen Sie mich bald erfreuliche Nachrichten hören, bewahren Sie mir Ihre freundschaftlichen Gesinnungen, und seyn Sie der meinigen gewiß.

Ganz der Ihrige A. W. von Schlegel.

3.

Mommenheim bey Mainz den 8. August 1820.

Hochwohlgeborner Herr, Hochgeehrtester Freund!

Ich erfülle mit großer Freude den Auftrag der Herausgeber der "Oriental Annals", indem ich Ihnen beyliegendes Exemplar überschicke. Für mich würde es sehr schmeichelhaft seyn, wenn Ihnen mein Antheil daran einigen Beyfall abgewinnen könnte. Ich habe mich bestrebt die Verwandtschaft der verglichenen Sprachen in ein helleres Licht zu stellen als in meinem deutschen Werke geschehen und meine Ansichten über den Ursprung der Sprachformen deutlicher auszusprechen. Indessen betrachte ich diese Englische Umarbeitung und die Fortsetzung davon, welche ich bald einsenden werde, nur als eine Vorbereitung zu einem größeren Werke, worin ich trachten werde meinen Lieblingsgegenstand mit der mir möglichen Vollständigkeit auseinander zu setzen. — Je öfter ich diesen Gegenstand behandle, desto mehr finde ich mich in meinen Ansichten bestättigt und desto mehr finde ich Mittel, sie mit neuen Beweisgründen zu belegen.

In Paris ward ich auf eine sehr angenehme Weise durch Ihre Indische Bibliothek überrascht, die mir Hr. v. Humboldt zu leihen die Güte hatte. Ich sage Ihnen für die gründliche Recension meines Nalus meinen aufrichtigsten Dank; es läßt sich nicht verkennen, daß durch diese Arbeit den Freunden der Sanskrit Sprache und vor allem mir ein wichtiger Dienst geschehen. Ich werde Ihren scharfsinnigen Einwänden, wo sie mich überzeugt haben, in einer zweyten Auflage öffentlich beystimmen, und meine Gegengründe aufstellen, wo ich Ihre Meinung nicht

theilen kann. Nur auf dem Wege gerechter Aufrichtigkeit und Unverzagtheit glaube ich mich der Achtung und Freundschaft eines Gelehrten von Ihrem schätzbaren Charakter würdig machen zu können.

Besonders glücklich und unzweydeutig scheint mir Ihre Erklärung von mithuna; es bezieht sich allerdings auf die beyden Kinder, wovon in der Folge gesprochen wird. Diese Stelle kann auch nur verstanden werden, wenn man, nachdem man das Ganze gelesen, wieder zurückkehrt. Mir ist indessen die richtige Auslegung nicht in den Sinn gekommen, und ich glaube beynahe, Sie sind der einzige von den Kennern, welcher diese Stelle richtig verstanden hat. Auch gibt Ihre Erklärung von châyadvitiya einen bessern Sinn als die meinige, allein das Negativ advitiya ist mir oft in der Bedeutung, gleichenlos, einer der keinen zweyten hat, vorgekommen.

Am wenigsten kann ich Ihrer Erklärung von uttamagandhādyāh beystimmen; ich fühle mich fest überzeugt, daß sich ādi hier, wie immer, blos auf das Adjectiv bezieht und daß das ganze Wort Kränze beschreibt, von deren Eigenschaften der beste Geruch als die erste erwähnt wird.

Ihre vortreffliche Uebersetzung aus dem Ramayana habe ich mit dem größten Vergnügen mehrmalen gelesen. Wem Hexameter so meisterhaft gelingen der thut allerdings nicht übel sie dem Originalversmaß unterzuschieben, besonders in einer freyen Uebersetzung. Obwohl ich fortfahren werde in dem metrum des Originals zu übersetzen, so kann mir doch Ihre musterhafte Vorschrift die trefflichsten Dienste leisten.

Aber was sagen Sie von Kosegartens entstelltem Machwerk, von seinen Gänsen und Gänsevögeln, von seinen Bauernherrn und Fürsten-Stieren? und von seinem lächerlichen Streben sich das Ansehen eines Kenners der Sanskritsprache zu geben, indem er die Englischen Uebersetzungen der Asiat. Untersuchungen verdeutscht und nur des gestochenen Textes erwähnt. Ich habe selbst schon längst den größten Theil des Nala ins Deutsche übersetzt, und Kosegartens Uebersetzung wird mich nicht abhalten sie herauszugeben.

Ich habe London vor 4 Wochen verlassen müssen, weil mich die Bayrische Regierung ganz im Stiche ließ; gestern bin ich hier auf dem Landgute meines Vaters angekommen, in ungefähr 3 Wochen gehe ich nach München. Ich war als Professor in Würzburg vorgeschlagen; die hochgelehrten Professoren daselbst erklärten sich aber gegen die Errichtung einer Professur der Orientalischen Sprachen; das Sanskrit, sagen sie, sey ein litterarischer Luxus. Diese Herren wollen blos lehren was Brod in das Haus bringt, und was sie nicht wissen sollen auch andere nicht zu lernen Gelegenheit finden. Vielleicht werde ich in München angestellt. Bleibe ich kommenden Winter in München, so gebe ich eine kurze, doch möglichst vollständige, Sanskrit-Grammatik heraus, mit lythographischen Tafeln; denn es ist mir daran gelegen, daß die Mittel diese Sprache zu erlernen so schnell als möglich dargeboten werden. Indem Sie nun Lettern schneiden lassen, so wird sich dann das Sans-

krit-Studium sehr schnelle heben und verbreiten. Ihre Indische Bibliothek wird mächtig dazu beytragen den Ansichten der Universität Würzburg entgegen zu wirken.

Es ist Ihnen wahrscheinlich bekannt, daß Wilson's Wörterbuch in London angekommen; wenn Sie es noch nicht verschrieben, so werden Sie wohlthun auf das schnellste Sich deßhalb zu verwenden, denn es ist bis jetzt nur eine kleine Anzahl von Exemplaren angekommen. Wenn Sie mich mit einem Briefe beehren wollten, so würden Sie mir eine sehr große Freude machen. Meine Adresse ist: — bey Hr. Kaufmann Marx, Augustiner Gasse in Mainz.

Ich verharre mit vollkommenster Hochachtung Ew. Hochwohlgeb. Ergebenster

F. Bopp.

4.

Bonn, d. 20sten Aug. 1820.

Erst gestern, mein theuerster Herr und Freund, habe ich durch Ihren Brief vom 8ten d. M. Ihre Zurückkunft aus England erfahren. Seyn Sie schönstens im Deutschen Vaterlande bewillkommt, und empfangen Sie meinen herzlichsten Dank für Ihr freundschaftliches Andenken. Nur zum Beweise, daß ich wenigstens mit meinem guten Willen Ihnen zuvorgekommen war, lege ich einen veralteten Brief an Sie bey, den ich immer versäumt habe, nach London zu fördern. Ihr Exemplar des ersten Heftes meiner Indischen Bibliothek liegt auch längst bereit; ich will Sorge tragen, daß Sie es unverzüglich bekommen. Es ist mir nun lieb, daß ich es bis jetzt aufgeschoben, dem Kronprinzen von Baiern ein Exemplar zu schicken. Jetzt will ich es thun, und mich dabei bemühen ihn für Ihre Angelegenheiten günstig zu stimmen. Er hat immer etwas auf mein Wort gegeben.

Es thut mir leid, daß es mit Ihren Aussichten noch nicht ganz so steht, wie Sie es wünschen, und wie Sie es auch mit Recht erwarten konnten. Indessen weiß ich nicht, ob Sie sich das mit Würzburg allzu sehr sollten verdrießen lassen. Ihre eigentliche Stelle ist doch in München bey der Akademie.

Sie erfreuen mich, indem Sie meine Anzeige des Nalas grade so genommen haben, wie sie gemeynt war. Man muß das Studium ohne alle Nebenrücksichten zu fördern suchen. Bey dem jetzigen Zustande der Hülfsmittel ist es wohl nicht zu erwarten, daß irgend wer in schwierigen Fällen immer die richtige Auslegung treffen wird. Ich werde mir sehr gern die gleiche Offenheit der Gegenbemerkungen gefallen lassen. Ich bin überzeugt, daß hald eine neue Auflage Ihres Nalas nöthig sein wird, aber dann, hoffe ich, soll sie in Deutschland mit meinen Typen gedruckt werden, die, wie ich mir schmeichle, schöner als die Wilkinsschen ausfallen sollen. Ich habe Musterzeichnungen nach Berlin geschickt, und erwarte eben noch die Entscheidung des Ministers, ob er die Arbeit einem Berlinischen Künstler, versteht sich unter meiner Aufsicht anver-

tranen will, oder ob die Stempel in Paris geschnitten werden sollen, wie ich aus verschiedenen Gründen vorgeschlagen hatte.

Lassen Sie sich nicht mit der Lithographie ein: es ist ein kläglicher Nothbehelf. Warten Sie lieber bis meine Typen fertig sind, ich denke die Kosten des Drucks werden dann auch geringer seyn.

Wenn mir nicht alle wissenschaftliche Eifersucht fremd wäre, so könnte ich wohl wegen des Aufsatzes in der Engl. Zeitschrift eifersüchtig sein, den ich nur noch habe durchblättern können. Sie haben mir da in manchen Punkten vorgegriffen. Aber es ist uns beyden um die Sache zu thun. Meine Schrift wird lateinisch, und zwar so wissenschaftlich und selbst so tabellarisch als möglich abgefaßt seyn. Einige Kapitel sind schon fertig geschrieben.

Ich bin jetzt eifrig mit dem zweyten Heste meiner Indischen Bibl. beschäftigt, das aber mehr historisch als philologisch aussallen wird. Es ist jetzt entschieden, daß ich den Winter in Paris zubringen werde. Ich denke gegen Ende Septembers von hier abzureisen. Melden Sie mir doch unverzüglich, ob Sie sich um diese Zeit in der Nähe von Mainz besinden werden. Der Wunsch mit Ihnen ein aussührliches Gespräch zu haben, und auch manches für die Zukunst abzureden, könnte mich bestimmen, meinen Weg über Mainz zu nehmen. Sollten Sie nächsten Sommer noch keine amtliche Bestimmung haben, so wäre es sehr schön, wenn Sie einige Monate in Bonn zubringen wollten. Sie könnten in meinem Hause wohnen, so daß Ihnen der Ausenthalt gar nichts kosten müßte. Sie würden in meiner Bibliothek Stoff genug zu Ihren Studien sinden, wir würden gemeinschaftlich arbeiten, und uns gegenseitig über manches ausklären.

Haben Sie den Aufsatz meines Bruders über eine Schrift von Rhode in dem letzten Heft der Wiener Jahrbücher vom vorigen Jahr gelesen? Es ist ein tüchtiges Stück Arbeit.

Wer sind die Herausgeber der Annals of oriental litterature? Lassen Sie mich ihre Namen und Adresse wissen, denn es wäre wohl schicklich, daß ich ihnen so bald als möglich meine Indische Bibliothek zusendete. Ist einer darunter, der Deutsch versteht?

Ich hätte tausend Fragen an Sie zu thun — ich verspare sie aber auf die gehoffte Zusammenkunft, und sehe mit Verlangen einer Antwort von Ihnen hierüber entgegen.

Leben Sie wohl und erhalten Sie mir Ihre wohlwollenden Gesinnungen.

Ganz der Ihrige A. W. v. Schlegel.

5.

Mommenheim, den 26ten Aug. 1820.

Hochwohlgeborner, hochgeehrtester Herr und Freund!

Recht sehr hat es mich gefreut Ihre beiden Briefe zu erhalten, die mir vorgestern zugekommen. Wenn ich nicht so sehr eilte nach München zu kommen, um meine Augelegenheit persönlich zu betreiben, so würde ich sehr gerne eine Reise nach Bonn unternommen haben, um Sie und unseren wackeren Freund Windischm. zu besuchen. — Freytag ist, wenn ich nicht übel unterrichtet, jetzo in Königsberg. — Ich habe meine Reise nach München, über Heidelberg und Stuttgard, auf künftige Woche festgesetzt und kann also leider das Glück nicht haben Sie vor Ihrer Rückkunft von Paris zu sehen. — Sehr vortheilhaft würde es gewiß für mich seyn, wenn Sie Ihrem gütigen Versprechen gemäß Ihre Indische Bibl. recht bald an den Kronpr. von Bayern schickten und dabey meiner in Ihrem Briefe noch gedenken wollten. Ihre Recension meines Nalus wird mir indessen schon zur günstigsten Empfehl. dienen. Suchen Sie gefälligst den Kronprinzen zu überzeugen, daß eine Anstellung bey der Akademie für mich das zweckmäßigste sey; darauf hat auch A. Humboldt zu wirken gesucht, welcher mir einen Brief an ihn mitgegeben.

Für das mir zugedachte Exempl. Ihrer Ind. Bibl. sage ich Ihnen im voraus meinen herzlichsten Dank; ich werde stolz darauf seyn, es als ein Geschenk von dem Verfasser zu besitzen. — Der vorzüglichste Herausgeber der Oriental Annals ist Hr. Raynouard, der im Orient gewesen und gründliche Kenntnisse des Arabischen, Türkischen und Persischen besitzt. Er versteht Deutsch, und zwar, wie ich glaube, recht gut. Er ist indessen noch nicht öffentlich als der Herausgeber der Annals aufgetreten, und da er nicht in London wohnt, so bleibt die Leitung des Druckes einem gewissen Hr. Mickel überlassen, der an der Biblioth. der Ostind. Comp. angestellt ist und auch für den Herausgeber der Zeitschrift gilt. Sie können blos an den Verleger Longman adressiren, um die Sache an den Herausgeber verabfolgen zu lassen.

Treuttel u. Würtz werden Ihnen dieses am besten besorgen. Letzterem habe ich ein Exemplar der Annals für Ihren Hr. Bruder übergeben; ich bitte Sie mich demselben im Ihrem nächsten Briefe ehrerbietigst zu empfehlen. Den erwähnten Aufsatz über eine Schrift von Rhode freue ich mich in München lesen zu können; in London hatte ich keine Gelegenheit hierzu. — Wenn Sie die Güte haben wollten die Oriental Annals anzuzeigen, so würden Sie die Herausgeber hierdurch sehr verbinden. Die Nummern dieser Zeitschrift sind, wie alle Englische, einzeln zu haben.

Das Wurzel-Lexicon von Wilkins werden Sie wahrscheinlich durch Treuttel und Würtz erhalten können, im widrigen Falle werde ich es Ihnen verschaffen. Es ist angenehm zum Gebrauche, die 3te Person der Zeitwörter ist jedesmal angegeben. Wilkins ist ein großer Feind vom Briefschreiben, seine Correspondenz mit Sacy besteht auch vorzüglich nur darin, daß er Briefe von ihm empfängt, die er höchst selten beautwortet. Um die Sanskrit Sprache bleibt ihm doch immer ein unsterbliches Verdienst wegen seiner klaren, verständlichen Grammatik, die durch die Gebrechen derer von Colbrooke und Carey in einem um so vortheilhafteren Lichte erscheint. Er hat bey weitem mehr Sinn für die Größe der alten Indischen Litteratur, als Colebrooke. Dieser erscheint mir als ein

Mann von Talent und umfassenden Kenntnissen, aber ohne Geist und Genie. Er vergißt über dem Versmaß den Sinn des Verses und zieht daher die spätere Poesie der Indier ihrer älteren vor, die durch ihre liebenswürdige Einfalt verbunden mit imposanter Größe und Würde jeden der Herz und Gemüth hat so sehr ergreift. — In Auslegung schwieriger Stellen ist es mir noch nie eingefallen weder den einen noch den andern zu Rath zu ziehen.

Der Bhagavad-gita wird wahrscheinlich jetzo wieder bey Black zu haben seyn, aber nicht der Gitagovinda, und Manu schwerlieh. Im Falle Sie den Bhagavadgita nicht mehr erlangen können, so will ich Ihnen mein Exemplar gerne leihen, wenn Sie noch gesonnen sind einen litterarischen Gebrauch davon zu machen. — Sehr wird es mich freuen, wenn es mit Ihren Sanskrit-Typen vorangeht.

Erhalten Sie mir stets Ihre Freundschaft und Wohlwollen, und genehmigen Sie nebst herzlichstem Gruße die Versicherung meiner vollkommensten Hochachtung und freundschaftlichsten Gesinnung, womit ich die Ehre habe zu verharren Ihr

ergebenster F. Bopp.

6.

[Berliu, Sept. 1821.]

Verehrtester Herr und Freund!

Es war mir recht angenehm durch unsern Freund Windischmann ein Exemplar Ihres Indischen Specimen zu erhalten, welches ich oft mit Vergnügen zur Hand nehme. Genehmigen Sie meinen schönsten Dank! Ich muß Ihnen gestehen, daß es mir eine sehr erfreuliche Ueberraschung gewesen, als ich vor Ostern hier ankam, auf der Bibliothek dieses Specimen zu finden. So schnell hätte ich mir die Vollendung der Typen nicht vorgestellt, obwohl ich Ihnen nicht die Langsamkeit von Chezy zutrauen konnte. Die Form ist allerliebst, ich erfahre zwar durch Humboldt, der dieser Tage wieder hier angekommen, daß Sie noch vieles haben ändern lassen. Mir ist nur weniges aufgefallen, was ich anders gewünscht hätte z. B. Dieses ist beynahe alles was ich auszusetzen wüßte, im Ganzen finde ich die Buchstaben den schönsten Handschriften vollkommen entsprechend.

Was mir Humboldt mitgetheilt in Bezug auf die Werke, die Sie herausgeben wollen, hat mich sehr erfreut, besonders was eine von Ihnen beschlossene Ausgabe des Ramayana betrifft, wozu ich an Ihrer Stelle gleich nach Vollendung des Bhagavad-gita schreiten würde. So sehr mir der Hitopadesa immer interessanter wird je öfter ich ihn lese, wegen der ihm eigenen Fülle und Tiefe der Gedanken, so glaube ich doch, es wäre gut vor der Hand eine neue Ausgabe noch zu verschieben. Die Freunde der Sanskrit-Litteratur müssen Ihnen den größten Dank wissen, wegen des Eifers, womit Sie Sich deren Förderung angelegen seyn lassen, und ich bin stolz auf einen so tüchtigen Mitarbeiter in einem bis jetzt noch seltenen Fache. Vielleicht werden wir auch nun bald einer gemeinschaftlichen Regierung angehören, indem mir vor einigen Tagen eine

außerordenliche Professur an hiesiger Universität angeboten wurde. Es kommt nun darauf an, ob mich die Bayrische Regierung entlassen wird, was ich wünsche, denn ich finde hier einen besseren Wirkungskreis als ich auf einer Bayr. Universität erwarten kann, und es zieht mich überhaupt die Art an, wie die Preußische Regierung die Wissenschaften begünstigt. Die Bedingungen, welche man mir macht, finde ich für einen Anfang ganz annehmbar; man bietet mir nämlich 800 Rthlr. Gehalt nebst 200 jährlicher außerordentlicher Remuneration. Sehr gern hätte ich Sie diesen Sommer besucht, wenn ich es hätte möglich machen können an den Rhein zu reisen; für jetzt bleibt mir nichts anders übrig als hier den Entschluß der Bayr. Regierung abzuwarten. In jedem Falle hoffe ich das Glück zu haben, Sie in künftigen Herbstferien zu sehen.

Leben Sie recht wohl und erhalten Sie mir Ihre Freundschaft und Gewogenheit.

Mit größter Hochachtung und Freundschaft

Meine Adresse:

Ihr ergebenster

Letzte Strasse No. 28.

F. Bopp.

Windischmann und seine Familie bitte ich Sie mir vielmal zu grüßen.

7.

Berlin, den 4. Juli 1822.

Hochgeehrtester Herr und Freund,

Es war mir sehr erfreulich, daß Sie bey Erscheinung des 3. Heftes der Indischen Bibl. sich meiner freundschaftlich erinnert haben. Empfangen Sie meinen verbindlichsten Dank für dieses mir höchst schätzbare Ge-Eine Recension des 2ten und 3ten Heftes habe ich vor etwa 12 Tageu nach Göttingen abgeschickt und um baldigen Abdruck gebeten, ich will Ihnen also hier nicht mit Auseinandersetzung meiner Ansichten beschwerlich fallen. — Daß mich die beiden Hefte die so vieles Treffliche enthalten recht sehr interessiren mußten versteht sich von selbst; ich glaube nicht, daß sie jemand mit größerer Theilnahme gelesen habe. Ihre Typen gefallen mir äußerst wohl, auch habe ich meine Meinung darüber in meiner Anzeige ausgesprochen. mich nach der Erscheinung des 4ten Heftes, wo Sie uns mehr Originaltext versprechen. — Der Gießer findet die Arbeit der Stempel recht gut. Ich zweisle nicht, daß der Guß hier gut von Statten gehen werde; es wird aber geraume Zeit erfordern, da der Gießer sehr beschäftigt. Wäre ich früher in Preuß. Diensten gewesen, so würde ich das Ministerium zu bewegen gesucht haben, den Guß für Berlin ebenfalls in Paris besorgen zu lassen; es wäre hierdurch Zeit gewonnen worden, und die Uebersendung des Apparats würde dann keine Eile gehabt haben. Die Typen, welche Sie früher als Proben von Paris geschickt haben, sind dem Gießer von vortheilhaftem Gebrauch; da aber seitdem manches verändert worden, so wäre es vielleicht gut, wenn der Gießer ein Exemplar von jedem Typen wie sie jetzt sind, in Händen hätte.

Hoffentlich werden sich die Bearbeiter des Sanskrits nach und nach bedeutend vermehren, sowie sich die Hülfsmittel vermehren. Humboldt hat schon sehr große Fortschritte gemacht und ist recht eifrig damit beschäftigt.

Ich bitte Sie mir Ihre freundschaftlichen Gesinnungen zu erhalten und die Versicherung der ausgezeichnetsten Hochachtung und Freundschaft zu genehmigen, womit ich stets verharre

Ew. Hochwohlgebornen
Ergebenster
F. Bopp.

Ich bitte Sie mir unseren trefflichen Freund Windischmann und seine Familie vielmal zu grüßen.

8.

Berlin, den 16. Juni 1824.

Hochwohlgeborener, Hochgeehrtester Herr Professor!

Vor allem erstatte ich Ew. Hochwohlgeboren meinen verbindlichsten Dank für die schätzbaren Geschenke, welche Sie mir durch Ihre vortreffliche Ausgabe des Bhag. und das 4te Heft der Ind. Bibl. gemacht. Wie sehr ich die erstere achte habe ich bereits Gelegenheit gehabt öffentlich auszusprechen; zur Anzeige den 4ten Heftes wollte ich die Erscheinung des 1ten Hefts 2ten Bandes, wegen des Schlusses der Humboldtschen Abhandlung abwarten. Ihre kurzen aber lichtvollen Anmerkungen zu dessen Abhandlung haben mich sehr erfreut, sowie die schätzbaren Varianten aus der Pariser Handschrift.

Sie erhalten hierbei ein Exemplar einer kleinen Sammlung von Episoden aus dem Mah., um dessen wohlwollende Annahme ich Sie ergebenst bitte und hoffe, daß Ihnen das Durchlesen des Originals einige vergnügte Stunden machen werde. Es sind viele schwierige und dunkle Stellen darin, die ich in den Anmerkungen so viel es mir möglich gewesen zu erläutern gesucht habe. Ihre belehrenden Ansichten darüber werde ich mit vielem Danke aufnehmen. In der Schreibung des Textes werden Sie finden, daß ich in manchen Punkten Ihrem im Bhag. gegebenen Beispiele gefolgt bin; ich wünschte, daß wir uns in der Folge über eine ausgedehntere Trennung der Wörter verständigen könnten, in welcher Beziehung Sie bereits im ersten Hefte Ihrer Ind. Bibl. lobenswerthe Grundsätze ausgesprochen haben. Ich war im Begriffe in Ardschuna's Himmelr. u. s. w. die vollkommenste Worttrennung zu beobachten, und hatte bereits meine Handschrift darnach eingerichtet; ich schrieb tataç cintaº Humboldt miBrieth mir diese Art zu schreiben, und da Ew. Hochwohlgeboren ebenfalls im Allgemeinen der herrschenden Gewohnheit getreu geblieben sind, so wollte ich nicht gerne ganz allein stehen. Ich werde aber später den Versuch machen, wie eine solche Worttrennung aufgenommen werde; es sollte mich freuen, wenn es im Einverständnisse mit Ew. Hochwohlgeboren geschehen könnte. meinem Lehrgebäude der Sanskrita Spr., wovon bereits 6 Bogen gedruckt

und wovon das erste Heft, die Wohllautsregeln und Deklin. enthaltend, in einigen Monaten wird erscheinen können, habe ich nicht umhin gekonnt, eine kleine Neuerung einzuführen, indem ich bei den grammatischen Endungen an die Stelle des : ein s oder r als die primitive Form setze und z. B. râmas als Nom. und pitar als Voc. von pitr schreibe; die Wohllautsreg, geben an, in welchen Fällen diese primitiven Formen in râma: und pita: übergehen. Wenn man aber bei jedem einzelnen Worte auf die Wohllautsreg. Rücksicht nehmen, oder sich dasselbe immer als am Ende eines Satzes stehend denken wollte, so dürfte man auch nicht sagen, daß tad, das Neutrum, ein Pron. 3ter Person sei, sondern man müßte tat schreiben. Die Indischen Gramm, scheinen einen Unterschied machen zu wollen zwischen dem s der grammat. Endungen und dem der Grundformen; da aber beide ganz gleichen Veränderungen unterworfen sind, so scheint es mir unrecht der Sprache eine Unterscheidung aufdrängen zu wollen, den sie nicht anerkennt. Ich würde mich in diesen Ansichten nicht wenig bestärkt und ermuthigt fühlen, wenn ihnen der schätzbare Beifall Ew. Hochwohlgeboren zu Theil würde, was ich beinahe vermuthen möchte, da Sie z. B. das s so sehr als das Wesen des Nominativs betrachten, daß Sie es auch in den eigenen Namen, bei Uebersetzungen, beibehalten. Sie würden mich sehr erfreuen, wenn Sie mir über diesen Gegenstand Ihr belehrendes Urtheil, worauf ich den größten Wert lege, nicht vorenthalten wollten.

Durch Ihre Ausgabe des Ramayana werden Sie den Forschern der Indischen Spr. und Alterthums einen außerordentlich wichtigen Dienst leisten. Ich sehe mit Ungeduld der Erscheinung der 1ten Lieferung entgegen. Daß ich für diese rühmliche Unternehmung subscribire, wird Ihnen Hr. v. Humboldt geschrieben haben.

Ich empfehle mich Ihrem freundschaftlichen Wohlwollen und verharre mit ausgezeichneter Hochachtung

Ew. Hochwohlgeboren
Ergebenster
Bopp.

9.

Bonn d. 7ten Aug. 1824.

Hochgeehrtester Herr Professor!

E. W. haben mir durch Uebersendung Ihrer Episoden aus dem Mahâ-Bhârata eine sehr große Freude gemacht; ich sage Ihnen meinen besten Dank dafür, und wünsche Ihnen Glück zu der gelungenen Unternehmung. Sie müssen verzeihen, daß ich hiemit so lange im Rückstande geblieben bin. Ich hatte, diese Zeit her nicht einen Augenblick freie Muße, da ich neben meinen gewöhnlichen Amtsgeschäften die Lateinische Rede zur Geburtstags-Feier unsers Königs ausarbeiten mußte. Daher kommt es auch, daß ich Ihr Werk noch nicht ganz gelesen, sondern nur hier und da darin genascht habe.

Der Guß ist vollkommen gelungen, u. macht Ihrer einsichtsvollen Leitung alle Ehre. Sie werden aus dem 25sten Hefte des Journal Asiatique sehen, daß ich dieses Urtheil auch gegen die Asiat. Gesellschaft in Paris geäußert habe. Einige kleine Feinheiten sind vielleicht nicht beobachtet worden: allein dieß war auch kaum möglich. Ich habe z. B. das

Mit zwanzig bis dreißig Stempeln würde man weit reichen. u. in Paris werden sie ohne Zweisel am besten und wohlseilsten versertigt. Aber ein Sachverständiger muß die Arbeit leiten. u. ich sehe noch nicht voraus, wie bald ich wieder werde dorthin kommen können. Da Hr. Fauriel weit verreist ist, so weiß ich jetzt niemanden. dem ich es auftragen könnte. Mit Chézy ist nichts anzusangen: überdieß hat er auf eine höchst abgeschmackte Weise seine Eisersucht gegen mich an den Tag gelegt. Er liesert nichts, und ärgert sich. wenn andre thätiger sind. Nun, Ihr neues Werk ist wiederum ein Anlaß zu Lamentationen für ihn und seine Schüler. Diese scheinen auch nicht sehr stark zu seyn. Der eine hat im Eingange des Durgâ-Mâhâtmyam mrgayaryajena übersetzt: in eine Thierhant eingehüllt, statt daß es heißen sollte: unter dem Vorwande der Jagd.

Der Druck ist im Ganzen auch sehr gut ausgefallen, nur will ich Ihnen aus eigner Erfahrung den Rath geben, die Schwärze mäßig auftragen zu lassen, dagegen aber ein Papier zu wählen, das sie willig annimmt. Die Walze statt der Ballen wird mit Vortheil gebraucht, auch leiden dabei die unterschnittenen Züge weniger die Gefahr des Abbrechens.

Mit der Trennung der Wörter noch weiter zu gehen möchte ich nicht anrathen. Mich dünkt, man kann sie sich nur bei solchen Schlußconsonanten erlauben, welche am Schlusse der Verse geduldet werden, und diese sind einzig die vier tenues; (c ist ganz unerlaubt, t u. p mögen selten vorkommen, t u. k allein sind häufig) denn hieraus ergiebt sich, daß die im Laufe der Rede allerdings die Wörter schließenden mediae u. Halbvocale, wie in dem Beispiele p. XXIII, nur durch Vermittlung des folgenden sonoren Buchstaben für aussprechbar erachtet werden. Dagegen möchte ich anrathen, das t vor dem c nicht zu verwandeln, u. nicht mehr tacchrutva sondern tat crutva zu schreiben, wie es unzählig oft in den Handschriften steht, und auch in den Grammatiken frei gelassen ist.

Ich muß Ihnen die unangenehme Entdeckung einiger Druckfehler machen. Dieß darf Sie nicht wundern: man müßte Argus-Augen haben, um sie durchaus zu vermeiden. Haben Sie mir doch auch dergleichen im Bh. G. entdeckt, den ich so scharf geprüft, u. worin ich so viele Cartons eingefügt habe. Ich habe Hrn. Haughton in den ersten hundert Seiten seines Manus nicht weniger als 24 Druckfehler oder falsche Lesearten nachgewiesen.... — Um über Ihre Auslegungen und den Inhalt Ihrer Anmerkungen etwas bedeutendes sagen zu können, müßte ich erst mehr gelesen haben. Wenn Sie mir aber eine allgemeine Bemerkung erlauben wollen, so wäre es diese, daß Sie zu schüchtern in der Conjectural-Kritik sind, u. dadurch mit der Auslegung ins Gedränge kommen. Um zweifelhafte Punkte der Grammatik zu beweisen, würde ich nur ganz authentische Texte gebrauchen, die schon vor Alters durch fortlaufende Com-

mentare festgestellt sind. Vor allen Dingen aber hüten Sie sich, aus dem Seramporer Ram. in solchen Fällen etwas zu citiren. Das, worauf Sie sich nun schon zum zweitenmale (p. 71 d. Note in der Stelle 1, Cap. X, dist. 23) berufen, ist nichts als eine falsche Leseart. Ich finde in sechs Handschriften, welche drei verschiedenen Recensionen angehören, übereinstimmend den Imperativ statt des Infinitivs, u. das zweite Hemistich ganz anders, folgendermaßen: madiyam nagaram yâtu kâryam hi muhadudyatam und dieses ist ohne Zweifel die wahre Leseart.

Es hat mich sehr gefreut, daß Sie meiner Emendation am Schlusse des Bh. G. Ihren Beifall geschenkt haben. Die Corruption ist alt, da sie schon Sridharasvâmin durch eine grammatische Ausflucht, wie wohl vergeblich, zu rechtfertigen sucht; auch findet sie sich in den meisten Handschriften. Jedoch fand ich meine Emendation schon durch zwei Handschriften bestätigt; u. zwar schreibt sich die eine aus Nêpâl her, die andre mikrographische besitze ich selbst.

Mit Vergnügen erfuhr ich in London, daß Ihre Ausgabe des Nalas beinahe ganz erschöpft sei. Sollten Sie eine neue veranstalten, so biete ich Ihnen die Mittheilung meiner kritischen Bemerkungen an. Doch könnten diese, wenn ich Muße dazu finde, auch wohl in einer besondern epistola critica vorgelegt werden.

Ihren Namen werde ich sehr gern auf meiner Subscribenten-Liste sehen; daß Sie aber den Subscriptions Preis wirklich erlegen sollten, kann ich schwerlich zugeben. Wiewohl ich von einem so weitläufigen Werke, wie der Râmâyana ist, nicht so viele Exemplare verschenken kann, wie vom Bh. G., so gehören Sie doch unter die kleine Zahl Gelehrten, denen ein Frei-Exemplar gebührt. Die Menge und die gewissenhafte Benutzung der Hülfsmittel dürfte die erste Lieferung um etwas verzögern. Auch wird es gut seyn, die Subscriptionen aus Indien abzuwarten, auf die ich wohl rechnen darf.

Ich habe mit großem Intresse Ihre Abhandlung in den Schriften der Berliner Akademie gelesen, u. den Umfang Ihrer Sprachkenntnisse bewundert. Ich vermißte nur eins dabei: eine Tabelle, worin die Pronomina der sämtlichen verglichenen Sprachen zusammengestellt wären. Doch vielleicht haben Sie diese am Schlusse beigefügt.

Verzeihen Sie den geringen Inhalt dieses Briefes. Ich muß dringender Geschäfte wegen hier abbrechen, wenn der schon zu lange verzögerte Brief nicht von neuem mehrere Tage liegen bleiben soll. Ich wünsche Ihnen Gesundheit u. heitre Stimmung zur ferneren Bearbeitung unsres gemeinschaftlichen Faches, u. bin mit der ausgezeichnetsten Hochachtung

Ihr ergebenster

A. W. von Schlegel.

Wenn Sie der Deutlichkeit wegen für Anfänger noch eine stärkere Sonderung der Wörter wünschen, als sie bei der bisher befolgten Methode Statt finden kann, so würde ich die Punkte unter der Linie anrathen, die Colebrooke im A. C. gebraucht hat. Mit wenigen Stempeln ließe sich unsre Schrift dazu einrichten.

10.

Berlin d. 2. November [1824].

Hochwohlgeborener Herr Professor. Hochgeehrtester Freund!

Bei meiner Rückkehr von einer Reise nach dem Rhein. wo ich jedoch die Umgegend von Mainz nicht überschritten habe, ward mir das [un]schätzbare Vergnügen zu Theil Ihr sehr geehrtes Schreiben vom 7. August zu finden, und ich freute mich innigst über die darin ausgesprochenen freundschaftlichen Gesinnungen. Auch habe ich in voriger Woche Ihren Brief vom 11. Okt. durch Hr. v. Bohlen erhalten. dem ich suchen werde, mich nach Kräften nützlich zu erweisen. Bei seinem Eifer und Talent konnte es sich nicht fehlen, daß unter Ihrer einsichtsvollen Leitung er in kurzer Zeit verhältnißmäßig bedeutende Fortschritte machen mußte. — Daß Sie mit der Ausführung des hiesigen Gusses im Wesentlichen zufrieden sind, war mir recht angenehm zu erfahren, und ich schmeichle mir daher, daß Sie auch einer kleinen Schrift Ihre Theilnahme scheuken werden, deren Verfertigung die Akademie auf meine Vorstellung angeordnet hat. Es geschieht dieses durch einen recht geschickten Schriftschneider, der mehr Erfahrung hat und auch schneller arbeitet als Thym, welcher die Arabische Schrift verfertigt hat. Vor meiner Abreise übergab ich ihm, nachdem ich einige Proben von ihm gesehen hatte, eine Anzahl von Buchstaben, die er gerade den Ihrigen, in kleinerem Maßstabe, nachschneiden sollte, was er, nach meinem Urtheil, sehr gut ausgeführt hat. Ich nehme mir die Freiheit sie Ihnen zu Ihrer Beurtheilung zu überschicken. Sie werden wohl gütigst berücksichtigen, daß die Abdrücke von den Stempeln niemals in ihrer ganzen Schärfe ausfallen. Die unterstrichenen Buchstaben habe ich verworfen; doch wird man . . . Ein Exemplar meiner Abhandlung über die Pronomina habe ich von Mainz aus durch Kupferberg an Sie abgeschickt; ich bitte Sie diese Arbeit, die Sie schon aus den Correkturbogen kennen, mit freundschaftlichem Wohlwollen aufzu-Es freut mich um so mehr, daß ich meiner Abhandlung Tabellen beigefügt habe, da ich aus Ihrem verehrten Schreiben ersehe. daß Sie dieses für zweckmäßig erachten. In diesen Tagen werde ich auch die Ehre haben Ihnen ein Exemplar des 1sten Heftes meiner Grammatik zu überschicken. Ich bitte Sie mir Ihr bekehrendes Urtheil darüber nicht vorzuenthalten und mich auf alle Mängel und Irrthümer, die Ihr bewährter Scharfblick darin wahrnimmt aufmerksam zu machen. — In Bezug auf die Verwandlung der Vocale von grammatischen Endungen hätte ich noch den Fall nachzutragen, daß ô vor dem Participial-Suffix ya, wie vor einem Vocal in \hat{av} verwandelt wird, und \hat{au} als Vriddhi von u in ûv.

Ich wüßte nur sehr Weniges anzugeben, was ich zu der Sanskr. Textschrift noch nachgeschnitten haben möchte; ich glaube aber, daß der graveur, von dem ich Ihnen hierbei einige Probe-Arbeiten überschicke, die Vorschriften zu neuen Stempeln, so wie Sie sie anzugeben die Güte haben



Erlauben Sie mir die Möglichkeit der Schreibart tat çrutvå in Zweifel zu ziehen. Ich finde weder in Wilkins noch in Forster, dessen Tafeln außerordentlich vollständig sind, diese Schreibart zugelassen, sondern blos tacchru o und tacçru o Auch erinnere ich mich nicht in Handschriften jemals das t vor ç unverändert gefunden zu haben. Ich sehe mit größter Ungeduld der Erscheinung der 1 sten Lieferung Ihres Ram. entgegen; da Ihnen so viel Handschriften zu Gebote stehen, so kann man von der Schärfe Ihrer Kritik nichts anderes als das Vortrefflichste erwarten. Für die Mittheilung der Lesart nagare yâtu, die freilich vor der Seramporer den Vorzug verdient, bin ich Ihnen sehr verbunden.

Erhalten Sie mir Ihre freundschaftlichen Gesinnungen und genehmigen Sie die Versicherung der unbegränzten Hochachtung

Ihres ergebensten

F. Bopp.

11.

Bonu d. 22sten December 1824.

Empfangen Sie meinen aufrichtigsten Dank, hochgeehrtester Herr und Freund, für Ihre vielen u. schönen Geschenke. Ich habe Ihre Akademische Abhandlungen u. das erste Heft Ihrer Grammatik empfangen, u. jene zum zweitenmal, diese zum erstenmal mit großer Befriedigung gelesen. Sie haben die Buchstabenlehre auf originale Weise behandelt. Ich bin darüber ganz mit Ihnen einverstanden, daß sie in den bisherigen Grammatiken unvollständig ist, u. daher manche Vertauschungen der Buchstaben bei der Flexion und Wortbildung als willkührlich erscheinen. Doch sollte ich fast meynen, Sie hätten etwas zu viel hineingezogen, wenigstens dürfte es für den Anfänger verwirrend seyn. Indessen ist Ihr Buch überhaupt nicht sowohl für Anfänger als für Kenner bestimmt. Um so mehr muß ich es beklagen, daß Sie nicht die Lateinische Sprache gewählt haben, die für scharfe Bestimmtheit u. Kürze im Ausdruck grammatischer Regeln so einzig geeignet ist. Sie haben dadurch dem vortrefflichen Werke den Zutritt im Auslande erschwert. Wenn Engländer und Franzosen über diese Gegenstande in ihrer Muttersprache schreiben, so können sie sich schmeicheln, daß sie sich einer allgemeinen Mittheilungssprache bedienen; aber wir Deutsche sind nicht in diesem Falle. — In den Episoden habe ich Ihnen irrig prapasyami als Druckfehler angemerkt; ich hatte noch nicht im Zusammenhange gelesen, hatte pacyami im Sinn, u. bemerkte daher das dentale s nicht. Ich könnte Ihnen dagegen einige andre anzeigen. — Es versteht sich, daß von diesen gelehrten Arbeiten demnächst in der Indischen Bibliothek die Rede seyn wird.

Ich freue mich ungemein, daß Sie die Anfertigung einer kleineren Schrift ausgewirkt haben; ich zweisle nicht, das Ministerium wird mir für die hiesige Druckerei einen Guß bewilligen, u. diese Schrift wird bei Anmerkungen, Varianten, Commentaren etc. vortrefslich zu Statten kommen. Wenn sie anfangs auch nur auf das Nothwendigste be-

schränkt ist, so wird es uns vielleicht in der Folge gelingen. die Vervollständigung auszuwirken. Die Probe ist sehr zierlich, nur befürchte ich beinahe, daß für die Deutlichkeit ein um Einen Grad zu kleines Maaß gewählt ist. Denn nach meiner Erfahrung erscheinen die Lettern im unmittelbaren Abdruck vom Stempel mit Lampendampf deutlicher als nachher im Druck, wo die Schwärze leicht die Umrisse überschreitet u. sich manches verwischt. Wenigstens kann dieß nur durch große Sorgfalt u. Sauberkeit bei der Manipulation der Presse vermieden werden.

Nennen Sie mir doch diesen geschickten Schriftstecher, geben Sie mir seine Adresse, u. melden Sie mir, was sein Preis für jeden Stempel mit Inbegriff der Matrize ist. Ich könnte vielleicht einiges bei ihm bestellen, da ich mit einigen Buchstaben, selbst unter den einfachen des Alphabets, nicht ganz zufrieden bin. Nachdem ich in Paris sieben Monate in den Werkstätten gesessen hatte, war meine Zeit und Geduld erschöpft, und ich konnte nicht alles zu der gewünschten Vollendung bringen. Ich lege meinem Briefe eine kleine Anweisung für den Schriftstecher bei, wonach er selbst prüfen kann, ob er die dicken u. feinen Striche (plein et délié) richtig vertheilt hat Ich selbst habe dieses Mittel erst von Haughton gelernt, der verwundert war, daß ich, ohne es zu kennen, fast durchgängig das Rechte getroffen. In dieser Hinsicht ist an der Probe der kleinen Schrift noch manches zu erinnern. Freilich fällt es weniger in die Augen, je mehr die Lettern verkleinert wer-Deswegen ist es rathsam, daß der Schriftstecher sich die aufgegebene Figur nach einem großen Maaßstabe vorzeichne. Im Ganzen muß ich wünschen, daß die kleinere Schrift der meinigen so ähnlich als möglich ausfallen möge Dieß finde ich auch in der Probe so ziemlich geleistet; nur scheinen mir manche Buchstaben mehr in die Breite gezogen. Doch ist dieß vielleicht der Deutlichkeit wegen nöthig. . . .

Was man auch an meiner Devanagari-Schrift für Unvollkommenheiten rügen mag, so darf ich doch behaupten, daß sie an Deutlichkeit, Eleganz und ächtem Charakter die früheren übertrifft. Wilkins hat durchaus nur die Handschrift seines Indischen Kalligraphen nachgeahmt, der nachher bei J. W. Jones in Dienste trat, sich dem Trunke ergab u. darüber blödsinnig ward. Seine cerebralen tha u. dha taugen nichts, auch sein jha ist eine unerhörte Form. Es wird allmählich in seiner Druckerei ergänzt u. verbessert, aber noch in dem neuesten, in Haughton's Manu, sind viele unglückliche Ligaturen.

Für meinen Râmây, wird fleißig gearbeitet. Zu den Handschriften, welche ich in London selbst besichtigen konnte, ist noch eine alte und sehr merkwürdige, aus einer von den gewöhnlichen Quellen unsrer Handschriften (Benares u. Bengalen) weit entlegenen Landschaft Indiens hinzugekommen.

Ich danke Ihnen für Ihre gütige Aufnahme des Herrn von Bohlen. Bei seinem großen Fleiße wird er hauptsächlich Ihren Rath bedürfen. In einem Collegium, woran viele Schüler Antheil nehmen, können Sie diese natürlich nicht so schnell fördern, als es in einem privatissimum möglich ist.

Wenn Sie Herrn Staatsminister von Humboldt sehen, so bitte ich Sie, mich ihm ehrerbietigst zu empfehlen. Ich habe lange nicht das Glück gehabt, einen Brief von ihm zu empfangen. Indessen, wenn seine vortrefflichen wissenschaftlichen Forschungen die Ursache seines Stillschweigens sind, so will ich es mir gern gefallen lassen.

Den 26. Dec. Hierbei die Anweisung u. eine Schriftprobe lch wünsche Ihnen Gesundheit u. heitre Stimmung bei Ihrer Gelehrten Thätigkeit u. verbleibe hochachtungsvoll

Ihr ergebenster

A. W. v. Schlegel.

12.

Berlin, den 13. Februar 1825.

Hochwohlgeborener Herr Professor, Hochgeehrtester Freund!

Es hat mich sehr gefreut aus Ihrem verehrten Schreiben vom 22. Dec. zu erfahren, daß Sie mit meiner Grammatik im Wesentlichen zufrieden sind; und Sie werden mich ungemein verbinden, wenn Sie mich in der Folge auf alles Mangelhaste was Ihnen darin aufstößt aufmerksam zu machen die Güte haben. Da es meine Absicht ist, so bald diese Arbeit vollendet ist, eine kurze Gramm. für den Universitäts Gebrauch, in Lateinischer Sprache herauszugeben, so werden mir Ihre schätzbaren Rathschläge von ganz vorzüglichem Nutzen seyn. In einer kurzen Grammatik werde ich aber in Betreff der Wohllautsregeln doch nur etwas mehr zusammenziehen, und die Beispiele etwas vermindern können, ohne eine Regel auszulassen, die ich sonst bei der Formenlehre nachtragen müßte. Doch könnten die Verwandlungen der Vokale vor grammatischen Endungen wegfallen, dagegen kommen mir die der Consonanten, um mich beim Verbum und Nomen kurz fassen zu können, trefflich zu statten. (Ich werde bei Fällen wie light, vakti, drshta u. s. w. blos durch ein * auf die Wohllautsregel zu weisen haben.) Ich glaube aber, daß Anfänger von den Wohllautsregeln anfänglich nur die Grundregeln sich anzueignen brauchen, das Uebrige nach und nach nachholend, wie es das Bedürfniß der Formenlehre erheischt. Regeln 56, 58 u. 83 z. B. kann man schon ziemlich weit aus-

Es freut mich sehr, daß Sie sich für die kleine Sanskritschrift interessiren, und daß Sie so gütig sind, mich mit Ihren einsichtsvollen Bemerkungen zu unterstützen.... Es leidet keinen Zweifel, daß das Ministerium Ihnen die Kosten zu einem Gusse dieser kleinen Schrift bewilligen werde. Sie werden sie zu den Anmerkungen und Scholien Ihres Ram. nicht entbehren können. Ich habe absichtlich den kleinsten Kegel für diese Schrift gewählt, weil sie für Anmerkungen, Wörterbücher, Abhandlungen u. s. w. bestimmt ist, überhaupt um untermischt mit Deutsch oder Lateinisch zu erscheinen, damit man um einzelner Sanskritwörter willen nicht nöthig habe ein Werk mit ganz großer Lat. Schrift

drucken zu lassen. Ich glaube, daß eine kleine Schrift für das Auge nicht anstrengend ist, wenn man in einem Werke nur zerstreute einzelne Stellen darin zu lesen hat. So hätte sie sich, wie mich dünkt, für die Regeln in meiner Grammat. gut geeignet; die Beispiele hätte man durch die große Schrift mehr ins Licht stellen können. Der Deutlichkeit wegen mußte ich bei der kleinen Schrift etwas mehr in die Breite gehen; denn Deutlichkeit mußte doch vor allem berücksichtigt werden. Humboldt sagte mir, er wolle Ihnen schreiben; er ist jetzt sehr viel mit Auslegung aegyptischer Inschriften beschäftigt.

Ihre vortrefflichen Anmerkungen zu Humboldts Abhandlung erweckten in mir die Sehnsucht nach einer neuen Ausgabe der Hitopadesa. Von England aus scheint mir nicht viel zu erwarten. Ich denke die Wörter des Hitop. in mein Glossar mit aufzunehmen, um hierdurch dem Werke eine größere Verbreitung in England zu sichern, da der Hit. in den Händen eines jeden Schülers in Hertfort ist.

Es freut mich sehr aus Ihrem Briefe zu erfahren, daß es mit Ihrem Ram. gut voran geht. In warmem Interesse für das Gedeihen der Indischen Phil. nehme ich den lebhaftesten Antheil daran. — Könnten Sie sich nicht aus Indien, durch Ihre Verbindungen daselbst, eine Handschrift mit Scholien verschaffen? . . .

Der König hat genehmigt der Asiatischen Gesellschaft ein Geschenk mit dem hier bestellten Guß des Sanskritschrift zu machen, was mich recht freut, und was man in Paris gewiß gut aufnehmen wird. Von Chézy ist aber nicht viel zu erwarten; vielleicht werden seine Schüler mehr leisten.

Leben Sie recht wohl und erhalten Sie mir Ihre freundschaftlichen Gesinnungen. Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung verharre ich stets

ganz ergebenster Bopp.

13.

London, den 5ten Febr. 1826.

Hochwohlgeborner Herr Professor, Hochgeehrtester Freund!

Sehr spät erfülle ich mein Versprechen. Ihnen von hier aus zu schreiben, so oft und dringend ich es mir auch vorgenommen habe und so sehr ich wünsche, mich dadurch zu der angenehmen Hoffnung zu berechtigen mit einem Brief von Ihnen beehrt zu werden. Der Grund meiner Zögerung liegt, wie Sie mir gerne glauben werden, in meiner überhäuften Beschäftigung in Vergleichung meiner Auszüge des Mah., des bereits gedruckten wie des noch ungedruckten. Haughton hat kurz nach meiner Ankunft eine höchst wichtige Handschrift von Puna erhalten, mit einem anderen Commentar, nämlich von caturbhuja; eine ähnliche von mir früher noch nicht benutzte Handschrift befindet sich in der Colebrookischen Sammlung. Diese beiden Handschriften geben mir wichtige Lesarten, und stimmen unter sich eben so überein wie auf

der anderen Seite die Handschriften mit Nilakantha's Scholien, d. h. sie weichen nur in Schreibfehlern von einander ab. Eine andere wichtige Handschrift ist in der Bibliothek der Asiatischen Gesellschaft und diese Handschrift wird mir nun auf den Antrag des Major Tadd, der viel freundschaftlicher und gefälliger ist als Wilkins, mitgetheilt werden. Der Nalus hat durch meine neue Vergleichung nicht wenig Aufklärungen erhalten, und Sie werden mir erlauben Ihnen einige Beispiele mitzutheilen.

Ich würde Sie bitten mir Ihre ferneren kritische Beobachtungen mitzutheilen, wenn es mir nicht ein Vergnügen machte zu versuchen, wie weit ich es selber bei einer 2ten Auflage in Correktheit des Textes und der Auslegung zu bringen im Stande seyn dürfte. Ich behalte mir aber, mit Ihrer gütigen Erlaubniß vor, Ihnen den Abdruck der 2ten Auflage, ehe ich sie erscheinen lasse, zu Ihrer Prüfung zu übersenden, und ich werde mir zur Ehre rechnen, die Verbesserungen, die Ihr kritischer Scharfblick nicht ermangeln wird Ihnen einzugeben, am Schlusse des Werkes abdrucken zu lassen, wenn Sie die Güte haben wollen, mir zu diesem Zwecke Ihre Ansichten über die Stellen mitzutheilen, bei welchen Sie meine Auslegung oder den Text wie ich ihn gebe, nicht Mit großer Sehnsucht sehe ich der Erscheinung des 1sten Bandes Ihres Ram. entgegen, und hoffe auch, daß Sie uns bald mit einem anderen Hefte der Indischen Bibliothek erfreuen werden. — Mit Sir Alex. Johnston bin ich hier bekannt geworden, und finde an ihm einen der liebenswürdigsten und freundschaftlichsten Engländer. Ich werde erst im April London verlassen und bedauere, daß ich schwerlich das Glück haben werde Sie in Berlin zu sehen, wo ich nicht vor Ende April's ankommen werde, hoffe aber, daß Sie mich, zum Ersatz, bald mit einem Briefe beehren und Ihr freundschaftliches Wohlwollen erhalten werden

Meine Adresse:

Ihrem ganz ergebensten

43. Windsor Terrace City Road.

Fr. Bopp.

14.

Berlin, den 20. Juni 26.

Indem ich Sie, mein verehrtester Freund, mit wenigen Zeilen herzlischst begrüße, ersuche ich Sie ergebenst, mir aus der Bonnischen Universitäts-Druckerei Richtkegel von Ciceroschrift gütigst zu übersenden, oder sie unmittelbar der Dekkerischen Schriftgießerei zukommen zu lassen. Der Gießer wünscht sie so wenig abgenutzt als möglich. Sobald die Richtkegel angekommen, werde ich dafür sorgen, daß die vor kurzem vom Ministerium für Sie bestellte kleine Sanskrit-Schrift so schnell als möglich gegossen werde. Mich Ihrer freundschaftlichen Gewogenheit empfehlend verbleibe ich mit der vollkommensten Hochachtung

lhr ergebenster

15.

Berlin den 20. Dec. 1827.

Sie erhalten hiermit, mein verehrtester Freund, das dritte Heft meiner Grammatik, welches ich Sie freundlich aufzunehmen und mit Nachsicht zu beurtheilen bitte. Es sollte mich sehr freuen, wenn Sie in manchen Punkten, worin ich von meinen Vorgängern abweiche, mir Ihren Beifall schenken könnten. Auf die Versehen, die Sie wahrnehmen, bitte ich um so mehr, mich gütigst aufmerksam zu machen, als ich in nächstem Sommer eine lateinische Ausgabe werde drucken lassen. Die beiden ersten Hefte sind größtentheils verkauft, und da mir der junge Burnouf angezeigt hat, daß er eine französische Uebersetzung herausgeben wolle, so muß ich eilen, dieser mir unwillkommenen Ehre durch eine lateinische Ausgabe zuvorzukommen. Die Fortsetzung Ihrer scharfsinnigen Bemerkungen über meinen Nalus würde ich ebenfalls mit großem Dank aufnehmen, denn ich glaube, daß die Ausgabe vergriffen ist, und werde sobald ich darüber Gewißheit habe, zu einer neuen schreiten.

Ich glaube nun der wahren Bedeutung der Präp. ni, worüber ich früher im Ungewissen war, auf die Spur gekommen zu seyn, besonders durch den Gegensatz von ucca und nica (S. 355). Ich wünschte in dieser Beziehung mich Ihrer Beistimmung rühmen zu können. Es knüpft sich daran eine neue Auslegung von nivata was ich durch unter dem Wind erkläre, mit aller Achtung für den scharfsinnigen Ausweg, den Sie gefunden haben, um auch mit der dem ni gewöhnlich zugeschriebenen Bedeutung, bei der Erklärung von nivata auszureichen. — Der Erscheinung des ersten Bandes Ihres Ramajana sehe ich mit Ungeduld entgegen. Wenn Sie bald einen Abguß der Notenschrift wünschen, so bitte ich Sie mir doch die Richtkegel Ihrer Cicero-Schrift zu schicken; so bald ich diese habe werde ich den Gießer so viel als möglich zur Beschleunigung antreiben. Es wird jetzt die neue Sanskritschrift gegossen, womit die neue Ausgabe meiner neuen Gramm. und mein Glossar gedruckt werden soll. Dazu wird sie sich besonders gut eignen . . . Meine Grammatik wird auf diese Weise um die Hälfte kleiner und wohlfeiler

> Mit der hochachtungsvollsten Freundschaft Ihr ergebenster Bopp.

> > 16.

Berlin, den 30. März 1828.

Erlauben Sie mir, verehrtester Freund, Ihnen in dem Ueberbringer dieser Zeilen. Hr. Stenzler, einen jungen sehr talentvollen Orientalisten zu empfehlen, der sich im Sanskrit unter Ihrer einsichtsvollen Leitung weiter auszubilden wünscht und dann auf zwei Jahre nach Paris gehen wird. Er treibt das Sanskrit erst seit einem halben Jahre, hat aber außerordentlich schnelle Fortschritte gemacht. Ich habe noch nie wie

diesmal in einem Semester meine 4 Episoden, und das Bruchstück in meiner Grammatik durchnehmen können. Zuletzt ließ ich noch ein unübersetztes Stück aus meinen handschriftlichen Sammlungen übersetzen, und Hr. Stenzler nebst einem Dr. Benary, ebenfalls ein sehr talentvoller und eifriger junger Mann, bestanden zu meiner großen Befriedigung auch diese Probe. Ich schmeichle mir also, daß Sie Hr. Stenzler Ihrer Aufmunterung und Leitung würdig finden werden, und vorbereitet, in die schwierige Joga-Lehre der Bhagavad-Gita sich zu vertiefen oder den Râmas und Lakschmanas in die Wildniß zu begleiten.

Möchten Sie uns bald mit einem Theile Ihrer ersehnten Ausgabe des Ramayana zu Hülfe kommen, ich verlange sehr darnach. Einstweilen muß ich mich mit einer Episode des Mah. begnügen, die ein kleines Ramajanchen vorstellt und sich die Freiheit nimmt Ihren Helden Ramas zu besingen und darnach râmopâkhyânam zu heißen. Sie ist nicht so durchgreifend schön wie das nâlopâ°; doch enthält sie sehr anziehende Stellen. Den Raub der Sita und die Eroberung von Lanka ist der Hauptgegenstand. Nächsten Sommer lasse ich einige andere Episoden drucken mit einem Glossar und Anmerkungen, lateinisch; eine Uebersetzung gebe ich abgesondert in deutscher Prosa.

Genehmigen Sie die Versicherung der hochachtungsvollsten Freundschaft

Ihres ergebensten
Bopp.

17.

Bonn d. 5ten Mai 1829.

Ich war lange stark in Ihrer Schuld, mein verehrtester Herr und Freund, sowohl mit Briefen als mit Sendungen. Endlich habe ich Gelegenheit etwas abzutragen. Ein Ex. vom 1sten Bande des Râmây. für Sie ist in dem Packet an das Ministerium abgegangen; es wird vielleicht bereits oder doch bald in Ihren Händen seyn. Der Text meiner kritischen Ausgabe des Hitôpadêśa ist auch fertig gedruckt; ich habe gebeten, das nach Berlin gesendete Ex. an Hrn. St. M. von Humboldt abzugeben; sobald die Vorrede da ist, werden Sie eines erhalten; in der 2ten u. 3ten Abtheilung werden kritische Anmerkungen u. eine Latein. Uebersetzung folgen, die erstere von Dr. Lassen, die zweite von mir ausgearbeitet. Dazu brauche ich nun die kleinen Lettern, wovon das Ministerium längst der hiesigen Universitäts-Druckerei einen Guß von einem Centner bewilligt hat. Ich sehe, daß Sie seitdem auch die Lettern von mittlerer Größe vollständiger haben anfertigen lassen. Die einfachen gefallen mir zum Theil ganz wohl, aber die unten angefügten Vocale u, \hat{u} u. ri scheinen mir misrathen zu seyn; das ri besonders habe ich erst gar nicht erkannt. Um zu sehen, was ich am besten brauchen kann, muß ich ein Probe-Exemplar von jeder Sorte in Händen haben, welches ja wohl vorläufig aus ihrem Setzkasten genommen werden kann. Die verschiedenen Arten, dieselbe Letter zu gießen, müßte mit darunter begriffen seyn. Ich wünsche dieses alles in einem kleinen Kästchen, als Universitäts-Sache an Hrn. Geh. Rath v. Rehfues adressirt u. baldmöglichst zu erhalten. Vermuthlich werde ich die kleinsten zuerst angefertigten Lettern vorziehen, u. dabei nur einige Ergänzungen u. Verbesserungen vorschlagen. Ich schreibe deswegen gleichzeitig an Hrn. Prof. . Lichtenstein.

Einer neuen Ausgabe Ihres Nalus sehe ich mit wahrer Freude entgegen. Meine kritischen Bemerkungen werden Ihnen gern dabei zu Dienste stehen, nur mit der Bedingung, bei denen, wovon Sie Gebrauch machen, meinen Namen zu nennen, wie es Haughton gemacht hat. Die nach Berlin mitgenommene Copie ist mir, ich weiß nicht wie, abhanden gekommen. Aber dieß thut nichts, ich habe den ersten Entwurf, auch fällt mir bei meinen Zeichen am Rande alles wieder ein. Ich schicke diese Bemerkungen dann Lateinisch abgefaßt; über einen Hauptpunkt, die unächten Verse, werde ich mich nach der Erklärung in der Vorrede zum Râmây. kürzer fassen können.

Die Wahl des Nalus war die glücklichste von der Welt. Ich gestehe, Ihre übrigen Episoden sind mir zu fragmentarisch, zu sehr aus dem Zusammenhange gerissen. Warum geben Sie uns nicht lieber etwas ganzes, z. B. das erste Buch. Daraus würde man den Gang u. Charakter des Gedichtes besser kennen lernen. Die Weißagung des Dhritarâshtra's ist ja etwas ganz herrliches.

In Ihrer Grammatik habe ich manche feine Bemerkungen, auch einige mir neue gefunden; aber ich habe auch, wie es zu gehen pflegt. gegen Methode u. Inhalt allerlei Einwendungen zu machen. Zuvörderst gegen den Titel: ich glaube, meine Abneigung rührt noch von einer schreckhaften Erinnerung an das weitschweifige u. geistlose Buch von Adelung her. — Ohne Zweifel enthält Ihre Grammatik weit mehr. als für den nächsten praktischen Zweck, den Schülern in der Lesung der alten Epiker u. Gnomiker fortzuhelfen unentbehrlich ist. Die Indischen Grammatiker wollten lehren, wie man die Sprache mit vollkommner Correctheit sprechen u. schreiben soll. Diesen Zweck haben wir nicht; aber ein ausführliches System des Sanskrit sollte doch, denke ich, den kritischen Herausgeber alter Texte in den Stand setzen, in allen Fällen über die grammatische u. orthographische Richtigkeit der Lesearten zu entscheiden. Glauben Sie in der That, daß Ihr Buch dieß leistet? Ich wähle zum Beispiel das $natva\tilde{m}$. — Sie handeln davon § 94 a), 94 b). - Mit dieser Belehrung gerathe ich gleich bei dem Titel meines rûmâ $yana\tilde{m}$ ins Stocken. Denn warum nicht na? — Doch hierauf wäre in Ihrer Grammatik noch eine Antwort zu finden: ayana soll ein Unadi-Affix seyn. Meines Erachtens, wenigstens für diesen Fall, ein ungegründetes Vorgeben: der Name würde seine ganze Bedeutsamkeit verlieren. Und was sollen wir mit der Riesin sûrpanakhâ anfangen? Was soll ich meinen Schülern aus Ihrem Buche antworten, wenn sie fragen: warum nicht na? Hier ist doch die Composition unläugbar. Schlagen Sie nur den Pânini nach: er handelt die Lehre in 39 Sútras ab; dazu kommen die Nebenbestimmungen der Commentatoren u. die Beispiele: es füllt 20 enggedruckte Seiten. U. doch finde ich über manche Fälle noch keine Entscheidung. Pânini's erstes, zweites u. vierzehntes sûtram erschöpft

den ganzen Inhalt Ihrer beiden Paragraphen. — Sie schreiben tysknoti; Wilkins hat es ganz richtig mit n. Es ist ein xubhnûdi, welche Ausnahmen machen. — Ihr Paragraph § 110 enthält einen großen Irrthum. Sie meynen, alle mit n anfangenden Wurzeln seyen der Verwandlung in n unterworfen. Nicht doch! Nur die in den Wurzelverzeichnissen mit n geschrieben. Es bleibt eine gute Anzahl übrig, wobei die Verwandlung nach den bekannten Präpositionen nicht Statt findet, deswegen haben ja eben die Indischen Grammatiker so weislich das natva thatva eingeführt, das dem Gedächtnisse vortreffliche Hülfe leistet.

Sie sagen nach Wilkins u. andern bei $sa\widetilde{m}skrta$, $sa\widetilde{m}skara$ u. s. w. sei das s des Wohllauts wegen eingeschoben. Es kann hier gar nicht von einer zu vermeidenden Kakophonie die Rede seyn, sonst dürfte man ja nicht $sa\widetilde{m}kara$ sagen. Das Wahre ist. daß einige mit k anfangenden Wurzeln, vornämlich kr, nach gewissen Präpositionen, in besonders modificirten Bedeutungen ein s vorsetzen. Meistens sind beide Arten der Composition, mit und ohne s vorhanden. Lesen Sie nur den Panini, Sie werden alles hierüber beisammen, u. vortreffliche Aufschlüsse finden.

Sie äußern die Ueberzeugung, daß das Studium der Indischen Sprache nicht durch Benutzung der einheimischen Grammatiker gefördert werden könne. Ich bin, wie Sie sehen, ganz entgegengesetzter Meynung.

Den guten Wilkins, dem wir doch alle von unsern Lehrjahren her vielen Dank schuldig sind, züchtigen Sie häufig pharshtradandena [?], Sie berichtigen ihn durch Forster. Es ist wahr, sogar in den Paradigmen hat er viele Druckfehler. Wenn nun aber einer Ihrer Leser sagte: "Hr. Bopp hat mehr Zutrauen zum Forster, ich aber zum Wilkins; u. ich bleibe dabei." — Wie wollten Sie einen solchen Widerspänstigen zum Gehorsam bringen? Durch Beispiele? Das dürfte schwer halten, da manche Formen so selten sind. U. dann kommt es auch auf die Richtigkeit der Lesearten an. Es bleibt nichts übrig als die Autorität der alten Grammatiker.

Sie bemühen sich, die Bildung des Sanskrit genetisch zu begreifen. Das ist vortrefflich. Wir haben hiezu ein Hülfsmittel, das den Ind. Grammatikern fehlte: die Sprachvergleichung. Sobald es aber darüber hinausgeht, bleibt doch alles conjectural, ohne eine historische Grundlage. Eine solche ist noch vorhanden: der abweichende Sprachgebrauch der Veda's. Ich kann mich nicht genug verwundern, daß Sie sich um diesen gar nicht bekümmert haben. Im Pânini u. dem Siddhânta-Kaumudi stehen Hunderte von Bemerkungen darüber. — Z. B. Sie stellen als Vermuthung auf, das hi des Imperativs sey ursprünglich dhi gewesen. Dieß ist eine Thatsache: die Verba werden aufgezählt, die es in den Veda's noch haben.

Die Abweichungen der alten Epiker u. Gnomiker sind nur ein Ueberrest aus jener früheren Epoche. Deswegen werden auch väidika u. ärsha als Synonyme gebraucht. Sie haben einiges dieser Art beigebracht, aber wie mich dünkt, an der unrechten Stelle — denn in das allgemeine Schema gehört es einmal nicht — u. allzu isolirt. Denn es ist

dessen so viel, daß es einen starken Abschnitt ausfüllen wird. Sie äußern, den Ind. Grammatikern scheine dieß gänzlich entgangen zu seyn. Schwerlich! falls Ihre Lesearten u. Ihre Erklärungen die richtigen sind. Es sind nicht Leute darnach, sich irgend etwas entgehen zu lassen. Auch ist dergleichen den Commentatoren ganz geläufig. Z. B. aclabhâva ârsha:

Nichts ist mißlicher als zu sagen: dieß oder jenes komme nicht vor. Dieser negative Beweis möchte am schwersten zu führen seyn. Das können wir dreist sagen: Es ist mir noch nicht vorgekommen. — Aber dieß bedeutet auch erstaunlich wenig. Unsre ausgebreitetste Lecture ist ja nur ein minimum gegen den unübersehlich reichen Vorrath der Ind. Litteratur. Sie äußern, die verba nominalia seyen selten. Was geben Sie uns, Hrn. Lassen u. mir, für jedes Dutzend Beispiele, das wir Ihnen schaffen?

Sie haben, wie mich dünkt, immer noch zu viel Glauben an die Handschriften. Es liegt ja am Tage, daß die Abschreiber oft nicht verstanden, was Sie schrieben. Deswegen haben einmal eingerissene Corruptionen oft weit um sich gegriffen. Ehemals haben Sie wohl aus der Seramp. Ausgabe des Râm. u. der Londoner des Hitôp. einen zweifelhaften Sprachgebrauch zu erweisen gesucht; jetzt sind Sie dieser Nothbehelfe überhoben. Der Londoner Hitôp. insbesondere ist ein wahrer Stall des Augias; ich habe mit nicht mehr als zwei Mspten eine Unzahl von Fehlern weggeräumt.

Ich schicke Ihnen hier einen slokas von meiner Fabrik. Er sollte nur zur Erklärung des Titelkupfers dienen, welches sich bei den Exemplaren auf Druckpapier nicht findet.

Leben Sie recht wohl, u. nehmen Sie sich meiner Angelegenheit mit den Drucklettern gütigst an.

Ich wünsche Ihnen von ganzen Herzen vollkommene Gesundheit u. Heiterkeit bei dem thätigen Anbau des Gebietes der Gelehrsamkeit, das wir gemeinschaftlich bearbeiten.

Mit ausgezeichneter Hochachtung

Ihr ergebenster

A. W. v. Schlegel.

N. B. Ich habe aus Versehen diese Seite leer gelassen, u. will sie nun benutzen, um die auf der nächsten angeführten Sûtrâńi [1, 2, 14; 135, 137] abzuschreiben, da Sie den Pânini vielleicht nicht sogleich zur Hand haben.

18.

Berlin d. 26 Mai 1829.

Vor allem, hochgeehrtester Herr und Freund, sage ich Ihnen meinen herzlichsten Dank für Ihre treffliche Ausgabe eines Theils des Ram., dessen Erscheinung ich längst mit der gespanntesten Erwartung entgegen gesehen habe. Sie leisten dadurch der Indischen Philologie einen ungemeinen Dienst, da Sie durch Lassens dankbar anzuerkennenden Bemühungen alles Material zu einer guten Ausgabe in Händen hatten und



Die Wohllautsregeln 60 und 88 (meiner Gr) sind in Ihrer Ausgabe beständig verletzt; Sie scheinen also noch der Meinung zu seyn, daß ch die vorhergehende Sylbe verlängere, während die Verlängerung in der That durch eine wahrhafte Position cch entsteht; wenn gleich die Handschriften das vorzusetzende c gewöhnlich vernachläßigen. Die Meinung der eingeborenen Gelehrten über diesen Punkt kann man jedoch aus den von ihnen besorgten Ausgaben, z. B. Manu kennen lernen. Was hat auch die Verdoppelung eines Buchstaben nach einem kurzen Vocal Befremdendes? Wird doch das schließende n unter gleicher Bedingung verdoppelt. Wenn aber ch wie ein zusammengesetzter Buchstabe wirken sollte, so würde auch c, j und jh so wirken müssen, denn das Sanskrit bleibt sich gerne consequent. Daß Sie nach einem schließenden n vor Anfangsvocalen trennen, scheint mir zu Ihrem System, insofern es auf die Indische Syllabirung Rücksicht nimmt, nicht zu passen, da der Anfangsvocal mit dem vorhergehenden Consonanten eine Sylbe bildet. Wenn Sie aber nach n darum trennen, weil es sich vor Vocalen nicht verändert, so müßten Sie der Consequenz wegen auch nach m trennen, wenn Vocale folgen. Ich hoffe nicht, daß Sie noch immer das m vor Vocalen für eine Verwandlung des Anuçvara halten, wie in der Vorrede zur Bhag. XV. Ich bin in diesem Punkte auf der Seite der Eingeborenen; in den Calcutter Ausgaben finden Sie am Ende der Verse standhaft m geschrieben. Durch Wilkins Regeln von Verwandlungen des Anuçvara darf man sich ebenso wenig als durch seine Schreibfehler wie gachati irre machen lassen. Im Nalus hat mich jedoch Wilkins Autorität ebenfalls verleitet.

Ich begreife nicht, warum Ihnen das Prädicat aus führlich so anstößig ist; ich wählte es, weil ich mich durch keine äußere Rücksichten in engere Gränzen wollte einschließen lassen als der wissenschaftliche, nicht praktische Standpunkt, von dem ich ausging verstattete. Wenn ich demohngeachtet weniger voluminös geworden bin als meine Vorgänger, obwohl ich von sehr vielen Punkten den organischen Zusammengang augegeben habe, die jene ganz mechanisch hinstellen, so liegt der Grund in der systematischen Sprach-Entwickelung, die ich verfolgt habe, und in der Weglassung von allem, was ins Wörterbuch gehört. Vielleicht hätte ich besser den Titel kritische oder organische Grammatik gewählt; allein kritisch muß natürlich eine jede Grammatik seyn, die nicht blos, ohne eignes, freies Urtheil, auf die Autorität der National-Grammatiker sich stützt oder den ganz unwissenschaftlichen Gesichtspunkt verfolgt zum mechanischen Verständniß der Schriftsteller eine praktische Anleitung zu geben. Eine solche praktische Tendenz ist der

höheren sprachwissenschaftlichen Richtung, die ich schon in meinem Conjugationssystem verfolgt habe, ganz entgegen. Zu meinem Zwecke konnten mir die Indischen Grammatiker wenig dienen; sie stellen blos todte Massen zusammen, und vergessen den organischen Zusammenhang hinein zu bringen. Von dieser Seite hätte ich auch meine Vorgänger nicht leicht übertreffen können, die alle aus dieser Schule hervorgegangen sind, und den eingeborenen Grammatikern ohne selbständige Forschung und Zuziehung der Sprache selbst blos nachsprechen. Ich verkenne darum nicht die Verdienste von Wilkins, Forster, Colebrooke etc., aber mein Ziel war ein anderes; ich griff meine Arbeit von der Seite an, von welcher ich glaubte am meisten neues Licht in die Entwickelung des sanskritischen Sprachbaus bringen zu können. Wird mir aber von anderen, die einen anderen Weg verfolgen aus den indischen Grammatikern eine brauchbare Zugabe zur Beschreibung der Sanskritsprache gegeben, so nehme ich sie mit Dank an. Ich halte das fortgesetzte Studium der indischen Grammatiker nicht für ganz fruchtlos, ich habe sogar mehreren meiner geschicktesten Schüler das Commentiren ihres Systems als ein Desideratum in der indischen Philologie dargestellt. Ich selbst mag diese Arbeit nicht unternehmen, so lange wenigstens nicht, als mich ein selbständiges Forschen und das Streben die Sprache durch sich selbst zu begreifen und die Gesetze zu erkennen, nach denen sie sich entfaltet, zu neuen Resultaten führt. Um die Gründe der Spracherscheinungen bekümmern sich die indischen Grammatiker und auch die englischen nicht, und doch ist in dieser Beziehung unendlich viel zu leisten. rühmen den Scharfsinn der indischen Grammatiker, schon im ersten Hefte der Indischen Bibliothek; Sie haben aber seit dieser Zeit aus indischen Quellen noch keine Resultate geliefert, wodurch die sanskritische oder allgemeine Sprachkunde erweitert würde. Es ist nicht genug, daß Sie mir sagen: "Es sind nicht Leute darnach, sich so etwas entgehen zu lassen." Da Sie Panini so sehr rühmen und auf ihn verweisen, so muß ich voraussetzen, daß Sie ihn ganz gelesen haben, und somit werden Sie auch wissen, was ihm von den Ansichten, die ich in meinem Conjugationssystem oder Lehrgebäude entwickelt habe, entgangen ist oder nicht. Stellt er die Form auf $tv\hat{a}$ als Instrumentalis, die auf tum als Accusativ dar? Zeigt er den Zusammenhang zwischen Formen wie bhavet und adyât? Erklärt er das y in bhaveyam für euphonisch, oder sieht er es wie Frank (S. 94 seiner Gr.) für indentisch an mit dem y von $ady \hat{a}m$? Man sieht aus diesem Irrthum von Frank, da β es nöthig war in dieser Beziehung genauere Bestimmung zu geben als Wilkins, Colebrooke etc.

Daß die indischen Grammatiker die Veda's nicht ganz unerwähnt lassen, mußte man wohl erwarten, ich möchte aber die Sprache der Veda's lieber aus ihnen selbst kennen lernen als so kümmerlich und zerstreut aus den Grammatikern. Es ist ein wahrer Triumph für die Richtung, welche ich verfolge und von der Sie abmahnen, daß das was ich aus theoretischen Gründen und mit Hülfe der Vergleichung als die ältesten Formen festsetze, sich nun auch praktisch bestättigt. Als Lassen

über die Endung dhi, die er in Panini fand, an Humboldt schrieb, hatte dieser schon die lateinische Ausgabe meiner Gr. in Händen, in welcher schon bei den Wohllautsreg. dhi als die primitive Endung gegeben wird. Wenn Sie mir andere Mittheilungen der Art zu machen hätten, würde ich sie sehr dankbar anerkennen. Rosen bemerkt mir ebenfalls, daß er in den Veda's manches grammatisch Wichtige gefunden habe. Wenn es an der Zeit ist und Material genug vorhanden, gebe ich einen Anhang über die Veda-Sprache.

Sie würdigen meine Grammatik sehr herab, wenn Sie sagen, ich widerlege Wilkins durch Forster. Dem ist nicht so, meine Grammatik ist nicht durch Vergleichung beider entstanden; ich richte über beide nach den durchgreifenden Sprachgesetzen, die Wilkins oft verletzt, z. B. die Lehre vom Guna. Sie nennen dies Druckfehler? Sollen denn die Setzer die Gunalehre studirt haben? Erwähnen mußte ich zuweilen die Versehen von Wilkins, denn diejenigen, welche an seine Autorität sich gewöhnt haben und dabei sich beruhigen, könnten sonst leicht meine absichtlichen Abweichungen für Fehler oder Druckfehler halten. hartnäckigen Leser aber, deren Sie in Ihrem Briefe gedenken, die kein sprachwissenschaftliches Urtheil habend zwischen nur schwanken, und lieber an einer altenglischen festhalten als eine Deutsche anerkennen, wo sie Gründe für sich hat; — solche hartnäckige Leser achte ich keiner Berücksichtigung werth, ich werde sie auch nie zur wissenschaftlichen Sprachforschung bilden können.

Ich weis nicht, wie Sie mich ungerecht gegen Wilkins finden können, den ich hoch und werth schätze und dem ich nur nothgedrungen zuweilen Versehen nachweise; nennen Sie doch selbst seine Ausgabe des Hit. einen Stall des Augias. Ich erkenne Wilkins Verdienste in meiner Vorrede an, würdige ihn nicht herab wie Sie ihre Vorgänger in der Herausgabe des Ramayana. Sind wir denn dem guten Carey und Marshman nicht auch von unserer Erlernung des Sanskrits her verpflichtet? Sie haben uns ja zuerst mit dem schönen Epos bekannt gemacht und durch ihre wenngleich nicht immer richtige Uebersetzung das Verständniß der Sprache erleichtert.

Paninis u. der Scholien 20 Seiten über das sogenannte natva sind wahrlich für meine Grammatik zu viel, und dennoch reichen Sie damit nicht aus. Ihrer Riesin cûrpanakhâ könnte ich leicht einen Platz in der lateinischen Anmerkung zu meiner R. 94 anweisen. Es ist ein ziemlich ähnlicher Fall, wie bei den Comp. pitrshvasr, mâtrshvasr. Das r sollte auf das folgende s sich keinen Einfluß erlauben, und doch thut es dies. Dafür kann man die Sprache im Wörterbuch etwas auszanken. Solche Fälle gehören wirklich besser ins Wörterbuch als in die Grammatik, wo man nicht die Richtigkeit der Schreibart aller Composita prüfen kann. Aber allen Respekt vor ihrem aubhnâdi; dies dürfte nicht in meiner Grammatik fehlen, und doch fehlt es wie vielleicht noch manches andere. Vor dem gänzlichen Uebersehen ist man in solchen Werken am wenigsten sicher. Zu meinem Trost sind trp und aubh sehr bescheidene Wurzeln, die sich bei Schriftstellern nicht leicht in der

Umgebung von nu und $n\hat{a}$ zeigen. Was ist wohl der Grund, daß diese beiden Wurzeln das n von nu und $n\hat{u}$ etc. nicht umwandeln, wenn dem wirklich so ist? Panini ist wahrscheinlich hierüber stumm; denn die indischen Grammatiker. um mich Ihres Ausdrucks zu bedienen, sind nicht Leute danach sich nach Gründen von Spracherscheinungen umzu-Wahrscheinlich wird das n unter dem unmittelbaren Schutz des vorhergehenden Labials von dem Einflusse des r oder sh befreit. es aber Luft bekommt durch einen dazwischentretenden Vocal, so geht das n in n über. Wilson schreibt tarpana, tarpanî; Sie aber schreiben S. 281 sl. 3 tarpyamana. Der große Irrthum von R. 110 ist in der lateinischen Ausgabe (S. 109) vermieden. Ich habe absichtlich keine Beispiele von revoltirenden Wurzeln gegeben; denn manches ist mir noch Wilkins und Wilson schreiben nad und doch pranatha. Der Wurzel nrt traue ich zu, daß sie das n nicht umwandele, damit nicht der Linguallaute zu viel werden. Dies würde zu dem stimmen, was ich S. 80 der lat. Ausg. von den Wurzeln mit r sage.

Was immer Panini für treffliche Aufschlüsse geben mag, wovon ich wünsche, daß Sie sie zu Tag und Ehre bringen möchten, so wird er mich doch in der Ueberzeugung nicht wankend machen, daß das s in samskrta eine euphonische Einschiebung sei, wenn man euphonisch den Gebrauch eines Buchstaben nennen will, der nur darum dasteht, weil er sehr gerne mit dem folgenden sich verbindet, wie s mit k, zwei geschworene Freunde. Auch im Lateinischen gestatten ja einige Präpositionen vor c, qu, und p und t die euphonische Einschiebung eines s. Ich nehme keine Präposition abs und obs an, sondern erkläre das s von abscondo, abs te, ostendo (für obstendo) für euphonische Einschiebung. Sie haben, wie mir scheint zu viel Vertrauen zu den indischen Grammatikern und ich vielleicht zu viel zu der innerlichen Gewalt der combinirenden Sprachforschung, die eine Sprache aus der anderen und jede wiederum aus ihrem eigenen organischen Bau zu begreifen sucht. wollen eine historische Grundlage und finden eine solche in dem abweichenden Sprachgebrauch der Veda's; allein davon wissen wir noch viel zu wenig, und wenn wir mehr davon wissen werden, wird es wieder darauf ankommen, die geeigneten Folgen daraus zu ziehen. Dazu aber müssen wir wiederum die Autorit. der indischen Grammatiker auf Seite setzen und den Weg selbständiger Forschung einschlagen.

Von den Denominativen behaupte ich, daß die Sanskritsprache keinen sehr häufigen Gebrauch mache; und diese Behauptung, glaube ich, werden Sie durch Beispiele, an denen es mir ebenfalls nicht fehlt, nicht widerlegen können. Ich halte es für zweckmäßig zuweilen zu bebemerken, daß man etwas bei Schriftstellern noch nicht gefunden habe, daß es selten sei oder sehr selten. Gewiß ist es, daß die indischen Grammatiker vieles, durch einen grammatischen Instinkt geleitet, eigenmächtig gebildet haben; der Beweis, ob etwas vorkomme oder gar nicht, kann freilich bei einer ins Unendliche gehenden Litteratur nicht geliefert werden. — Ihre Bemerkungen über den Nalus haben Sie mir hier zurückgelassen. Wenn ich von etwas Gebrauch mache werde ich nicht er-

mangeln Sie dankbar zu erwähnen; nur muß ich mir die Freiheit nehmen Sie auch zuweilen zu bekämpfen. Die Schriftproben wird Lichtenstein Ihnen schicken... Meine Sündflut nebst anderen Episoden, im Original nebst der Uebersetzung, bitte ich wohlwollend aufzunehmen. Außer den angezeigten nicht wenigen Druckfehlern sind mir noch einige Versehen gegen den richtigen Gebrauch der beiden Apostrophe und gegen die Verwandlung des schließenden m und s entgangen.

In der Hoffnung, daß Sie die übermäßige Länge des Briefes entschuldigen werden, verharre ich mit der ausgezeichnetsten Hochachtung

lhr

ergebenster Bopp

(Ich überschicke Ihnen zugleich die lateinische Ausgabe meiner Grammatik, so weit sie bis [jetzt] gedruckt ist. Sie werden mir vielleicht zugeben, daß die mittlere Schrift zu solchem Gebrauch ganz zweckmäßig ist. In der ganz kleinen möchte ich das Werk Niemanden zu lesen zumuthen.)

19.

Bonn d. 14ten Jun. 1829.

Ew. Wohlgeboren sage ich meinen verbindlichsten Dank für Ihre reichhaltige Sendung, insbesondere für die Bogen der Lateinischen Grammatik, da diese noch nicht publici juris sind; ferner für die Aufmerksamkeit, welche Sie meinem Râmâyana geschenkt. Ich bin sehr erfreut, daß Sie nicht mehr Fehler darin gefunden, oder zu finden geglaubt haben. Ihre Bemerkungen werden alle sorgfältig erwogen werden.

Was übrigens den Inhalt Ihres Schreibens betrifft, so werden Sie mir verzeihen, wenn ich künftig briefliche Erörterungen über diese Gegenstände vermeide; weil, wie ich sehe, vertrauliche Mittheilungen Ihnen unwillkommen sind, sobald eine Divergenz der Meynungen hervortritt. Was man durch den Druck dem Publicum übergeben hat, fällt ohnehin mit unsrer eignen Zustimmung der öffentlichen wissenschaftlichen Prüfung anheim.

Ich schreibe zugleich an Hrn. Lichtenstein wegen der Proben von den Lettern. Ich bin überzeugt, Sie werden die Anfertigung des mir zustehenden Gusses möglichst zu fördern bemüht seyn.

Hochachtungsvoll

Ew. Wohlgeb. ergebenster A. W. v. Schlegel.

20.

Berlin den 22. Nov. 1829.

Ew. Hochwohlgeboren haben mich recht sehr erfreut durch die gütige Uebersendung Ihrer Ausgabe des Hitopadesa, wofür ich Ihnen und Hr. Dr. Lassen meinen innigsten Dank abstatte. Soviel ich bis jetzt Gelegenheit gehabt habe dieses schätzbare Werk, welches erst seit wenigen Tagen in meinen Händen ist, kennen zu lernen, muß ich die große Sorgfalt der Recension und die Genauigkeit des Druckes bewundern.

Auch gefällt mir die äußerliche zum Citiren sehr bequeme Einrichtung sehr wohl. Mit großer Begierde sehe ich der Fortsetzung dieses wichtigen Unternehmens entgegen, wodurch eines der berühmtesten Werke der indischen Litteratur in Deutschland eine ehrenvolle Heimath findet.

Von meiner Grammatik ist inzwischen der erste Theil in der lateinischen Umarbeitung fertig geworden, und ich beehre mich Ihnen ein Exemplar derselben zu überreichen und um geneigte Aufnahme zu bitten. Ich erfahre, daß Sie von unseren beiden kleineren Schriften die kleinste gewählt haben, wovon der Guß bereits begonnen hat. Man ist auf der Gießerei in diese Schriften jetzt so gut eingeübt, daß eine Aufsicht des Gusses gar nicht mehr nöthig ist; sollte sich jedoch eine Gelegenheit ergeben, daß ich in dieser Sache etwas nützen könnte, so bitte ich auf meine Bereitwilligkeit zu zählen. Unsere Sanskrit-Presse ist jetzt mit einer Ausgabe des Nalodaya von Benary beschäftigt; nach Vollendung dieser Werke wird die Fortsetzung meines Glossars und der Nalus gedruckt werden.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung

Ew. Hochwohlgeboren ergebenster Bopp.

III. Aus den Münchener Personalakten Franz Bopps, mit betr. Briefen.

[1816—1821.]

1.

[Vita, Pers.-Akten, No. 17.]

Franz Bopp, geboren in Mainz im Jahre 1791, folgte seinen Eltern in frühester Kindheit nach Aschaffenburg, da sein Vater damals in Kur-Mainzischen, jetzt in Königlich. Bayerischen Diensten. In Aschaffenburg genoß er den öffentlichen Unterricht an dortigem Gymnasium und Lyceum und erfreute sich der besonderen Theilnahme und freundschaftlichen Leitung des Hrn. Professors Windischman, der an seiner Bildung den lebhaftesten Antheil nahm. Im Jahre 1812 ging er nach Paris und widmete sich vorzüglich der orientalischen Philologie unter der Leitung der Herren v. Sacy, Langlès u. Chézy. Zur Kenntniß des Sanskrits, wofür damals noch kein Lehrstuhl errichtet, bahnte er sich durch eignes, sich selbst überlassenes Studium den Weg und erlernte diese Sprache einzig durch Benutzung der Hilfsquellen, welche wir den Engländern verdanken. In Paris blieb er 4 Jahre, die zwey ersten auf eigene Kosten; während der letzten Hälfte seines dortigen Aufenthalts bezog er eine aufmunternde Unterstützung von Sr. Königlichen Majestät.

F. Bopp.

2.

[Aus den Prüfungsarbeiten.]

(ad 1). Das Studium der orientalischen Sprachen mit Arabisch begonnen; nach Aneignung der Elemente zur Erlernung des Persischen, in beiden Sprachen Prosaiker und Dichter gelesen, die öffentlichen Vorträge der H.H. de Sacy u. Chézy besuchend. Um Kenntniß der Altindischen Sprache u. Litt. vorzüglich nach Paris gegangen, daher darauf mein Hauptaugenmerk. "Obwohl ohne Unterricht, fand ich es möglich, durch Gebrauch der Elementarwerke und Uebersetzungen aus Hschr. mich bis zu einem gewissen Grade von Vollkommenheit damit vertraut zu machen." Strenger Gegensatz zwischen Arab. u. Skr. und den verwandten Sprachen weckte und schärfte meinen Sinn für philos. Sprachforschung und bot

mir den reichhaltigsten Stoff zu ernsthafter Untersuchung über das Wesen u. den inn. Organ. der Sprachen. Und war es anfangs die Liebe zur Orient. Litter., die mich zu anstrengender Arbeit aufmunterte, so waren mir in der Folge die Sprachen an u. für sich nicht minder werth u. wichtig, u. ich fühlte in mir das Verlangen mitzuwirken zu der Begründung einer allg. u. wissenschaftl. Sprachkunde, die sich damit beschäftigt zu erforschen, wie die Spr. zu dem Standp. gelangt, auf dem wir sie erblicken, welches der Stufeng. ihrer Entw. und Bildung u. auch ihres uns oft Vervollkommn. scheinenden Verfalls; wie die Sprachformen entstanden, und wie sie sich einfach scheiden, in verschiedenartige Elemente auflößen, welche Sprachen als verwandt betrachtet werden können und worin die Verwandtschaft bestehe, u. wie oft bei Sprachen von ganz versch. Ursprung Uebereinstimmungen stattfinden können in dem Entwicklungsgang und in der Art, aus rohem Stoffe ein harmonisches Ganze zu bilden. Um über dieß zu entscheiden ist es nothwendig, das Sprachstudium im weitesten Umfang zu ergreifen und den Bau u. inneren Zusammenhang sämtl. Spr. zu erforschen. Dieses ist das Prinzip, das ich bei meinen allg. Sprachstudien zu Grunde lege u. in welchem Endzweck ich mich bereits mit der Gramm. mehrerer Spr. bekannt zu machen gesucht habe, deren Litt. wenig oder gar keine Ausbeute verspricht.

(ad 6). Schlegel theilt die Spr. in flektierte u. zusammengesetzte. - Allerdings sind im Gebiete der Spr. Formen durch organische Umbiegung oder innere Modifikation des Stammworts entstanden, und Formen, die sich aus Zusammensetz. versch. Elemente erklären lassen. Auch Spr., worin die letztere Methode allein herrschend u. Zusammensetz. sehr leicht zu erkennen, wie beim Chines., Birm. Allein meines Erachtens keine Sprache, deren gramm. Formen sich sämmtlich als organische Umbiegung (das nach Schlegel Flexion) erklären ließen. Vieles was Schl. im Skr. u. verwandten Sprachen für Flexion gehalten, läßt sich wohl mit mehr Recht für Zusammensetzung, für Anfügung von besonderen W.W., die sich mit dem Stamm in ein Ganzes verschmelzen, betrachten. Glaube, daß die Zahl der für Flexion gehaltenen Zusammens. die der wirklichen bei weitem übersteigt. Auch die Arab. Sprache (nach Schl. zusammengesetzt) nicht ohne mannigfache Flexion. Fast alle Nomina, von sehr verschied. Charakter u. Form sind von den Wurzeln, ohne Anfügung von Suffixen oder sonst fremdart., durch bloße innere Dehnung und Veränderung der Vokale abgeleitet.

(ad 7). "Das Stud. des Skr. als Spr. an u. für sich höchst wichtig in Bezug auf den Aufschluß, den sie über den Ursprung u. Entwicklungsg. der latein., griech. etc. Spr. abgiebt, so wie auch über den Zusammenh. u. die Abstammung der Urvölker. Sollte sich die Ind. Litt. auch nicht von eben dem prakt. u. viels. Nutzen bewähren, der uns aus dem Stud. des Röm. u. Griechisch. zufloß, so bleibt deren Kenntniß doch unentbehrlich in Rücks. auf die Gesch. der Menschheit u. des menschl. Geistes. Die ind. Mythologie ist nicht ohne Zusammenhang und Berührung mit der griech. u. röm., und eine genaue Kenntniß derselben

wird über manche Geheimnisse der griech., röm. und selbst der ägypt. Religion ein helleres Licht verbreiten. Zu manchem, was auf europ. Boden zu seiner Ausbild. kam, brachten die Völkerstämme die Keime aus ihren frühesten Sitzen des Orients." Forschungen über das Wesen der Seele und der Gottheit, sowie über die Grundprinzip. der Welt haben von jeher die Weisen Indiens, jenes gesegneten Himmelstriches, mit Eifer beschäftigt, und es ist von der höchsten Wichtigkeit die Resultate ihrer Betrachtungen mit den philos. Systemen der Griechen und Neueren, besonders der Deutschen zu vergleichen.

3.

[Bericht an die Ak. d. Wissensch.]

(d. d. 17. Okt. 1820).

Aufford. gemäß versuchend summarische Uebersicht von dem (zu geben) was er während 5¹/₂ Jahren in Paris und beinahe 2 Jahren in London zu leisten sich beflissen. — "Ich reiste gegen Ende des Jahres Zwei Jahre lang, die arab. und pers. Kurse des be-1812 nach Paris. rühmten Silv. de Sacy besucht. Nebenbei befliß ich mich der Sanskr.-Spr., jedoch ohne alle mündliche Anleitung; kein Lehrstuhl war dafür vorhanden. Wegen höchst vollkommenen Baus der Spr., der anerkannten Wichtigkeit u. des wunderb. Reizes der altind. Litt. gewann ich das Stud. so lieb und konnte nicht umhin, mein vorzügl. Augenmerk darauf zu richten." — Nach zwei Jahren das Glück durch Uebersetz. einer schönen Stelle aus dem Heldengedicht Rāmāyana, welche in Aschaff. durch meinen verehrten Freund u. Lehrer Windischmann Sr. Königl. Maj. vorgelegt wurde, Allerhöchst Deren Theilnahme an meinen Stud. zu gewinnen. Beweis eine Unterstützung, zuerst auf zwei u. in der Folge auf mehrere Jahre bewilligt, u. die Leitung meiner litt. Laufbahn, der Königl. Akademie übertragen.

Das Studium des Skr. gab bedeutende Aufschl. über Sprachbildung und erweckte in mir die Begierde die Spr. als Naturerzeugnis, d. h. ohne Beziehung auf die Litt., die Werke der Menschen als ein Gegenstand philos. Wissensch. zu betreiben. — Denn, wenn es von Wichtigkeit ist, Pflanz. u. and. Naturgegenstände zu durchforschen, ihr eigentüml. Wesen zu ergründen und sie zu klassifiz., so ist es gewiß von nicht geringerem Belang die zahlreich. Spr. uns. Erdballs kennen zu lernen, ihren Charakt. aufzufassen u. ihre Bild. bis zu ihren einfachsten Elem. zu verfolgen, sie unter sich zu vergl. u. so viel als mögl. nach Stämmen zu ordnen. Ein Stud., welches dem Geschichtsforscher mit dem Philos. gleich erhebl. Aufschl. zu geben vermag. Es wird demnach die Spr., die von vielen nur als Werkz. der Erkenntn. angesehen, zu wirkl. Gegenstand der Erkenntn. erhoben. Wer diese Grunds. anerkennt, dem das Sanskr. von größter Wichtigk. — Von diesem Gesichtsp. "die Schrift über das Conjugationssystem, wobei es mir weniger darum zu thun war, die wechsels. Verwandtsch. der erwähnten Spr. zu beweisen, indem ich dieselbe für entschieden ansah, als vermittelst des Altind. über den Bildungsg. des

Griech., Latein. etc. neues Licht zu erhalten u. deren gramm. Formen in ihre verschiedenart. Elemente zu zerlegen." — Seitdem ist der Inhalt mit gedrängteren Bew. u. in vollend. Gestalt (wie ich mir schmeichle) in den Annals of Orient. Lit. gegeben.

Die Litter. betreff. beschlossen, den Mhbh. (histor. mythisches Gedicht in 18 Theilen) zu erforschen und eine Uebers. des Ganzen zu geben, von dem aus den poet. Stücken sich empfehlenden den Urtext mit den nöthigen Erklär. zu liefern, Kennern zur Lust und Anfängern zur Uebung zu dienen. "Das in Paris durch des Königs großm. Unterst., durch die Güte Langlès, der freiesten Gebrauch seiner Privatbibliothek bewilligt, gesammelte soll mich jetzt angenehm und nützlich beschäftigen. Dankbar gegen den Kronpr., wodurch in London die Vergleich. möglich. Die Güte Wilkins verstattete die Benütz. seiner Typen. — Eine Episode, so reich an nat. und ungesuchter Schönheit und Anmuth, so ausgezeichnet durch die großart. Einfachheit ihres Styles, daß ich mich glückl. preise, der erste Herausg. davon zu sein." (Berufung auf die Meinung eines ausgez. Krit., Ind. Bibl. p. 98.)

Noch manches der Art in der Folge zu geben beabsichtigend. — In L. (neben zeitraub. Vergl.) auch auf die Vedas Augenmerk gerichtet. Manches gesammelt, was über den Begr. des merkw. Volkes, der Weltschöpf., Gotth., Leben etc. wicht. Aufschl. zu geben scheint. Bei dessen Bekanntm. vorzügl. auf die Theiln. der Philos. gerechnet. Erwähne "daß ich in der Bibl. der Ostind. Comp. zu L. aus (7) Comment. über den Meghadūta od. die Botsch. bring. Wolke, eines der schönsten Gedichte von Calidâsa dasj. ausgezogen, was ich zu vollst. Verständniß des Urtextes für nöthig erachtet, u. daß ich hierd. in den Stand gesetzt, von jenem Ged. eine den Freunden Ind. Philol. willk. Ausg. zu liefern. Vor allem aber werde ich die erste Geleg. ergreifen, die sich mir darbietet, eine kurze jedoch vollst. Skr.-Grammatik, die ich vorbereitet habe, zum Druck zu fördern, damit das Stud. einer Spr., die nun in Deutschl. immer mehr und mehr Aufmerks. erregt, ohne mit allzu großen Kosten verbund. ausländ. Hilfsm. begonnen werden könne."

Genehmigen etc.

F. Bopp.

4.

À Mr. Franç. Bopp à Paris.

Münch., 16ten Okt. 1817.

Hochgeehrter Herr u. Freund!

Gestern endlich ist folgendes K. Respt., Sie betreffend, an die Akademie gelangt; ich schreibe es Ihnen ganz ab.

Es ist also nicht ganz nach unserm Antrage resolvirt, [nach] dem die Unterstützung noch einmal so groß gewesen wäre; indeß muß man sich in die Zeit schicken, und das Bessere hoffen. Die Classe wird nun bald wegen der Instruction Ihnen Eröffnung machen. — In Absicht auf die 500 fl., die die akadem. Casse Ihnen jetzt zu zahlen hat, so



will ich sogleich einleiten, daß sie bereit liegen. Senden Sie mir daher eine Quittung darüber ein und geben mir an, wie ich es mit der Uebersendung halten soll, ob ich das Geld vielleicht in Natur an Ihren IIrn. Vater in Aschaffenburg senden soll oder wollen Sie eine Anweisung auf ein hies. Haus schicken etc. etc.

Nächstens mehr. In großer Eile heute nur meinen herzlich. Gruß.
Ihr treuergebener
Schlichtegroll.

5.

To Mr. Fr. Bopp, London,

München, 7. April 1820.

Mein hochgeschätzter Freund!

Ihr Brief vom 9t. Febr. u. der Bericht an die Ak. sind von mir und meinen Collegen mit der herzlichsten Theilnahme empfangen worden. Es ist von Seite der Akad. Alles geschehen, um das Ministerium zu bewegen, Ihnen zu den 1000 fl. (deren 2te Hälfte nun an Ihren Herrn Vater abgegangen ist) noch die von Ihnen erbetenen 500 fl. zu gewähren; so streng der Akad. in dem neuen Etat Alles zugemessen ist, so haben wir doch darauf angetragen, daß, wenn Ihnen nicht jetzt schon eine Professur mit Gehalt zugetheilt werden wolle, welches unser erster und bleibender Antrag war, wir auch gern aus den Mitteln der Akad., ihrem Reservefonds, oder wie sonst beschlossen worden wäre, den Zuschuß geleistet sehen würden. Aber diese Anträge haben die Genehmigung nicht erlangt. Da habe ich denn vor 5 Tagen noch einmal mündlich und auf das dringendste Ihre Lage dem Herrn Minister Graf v. Thürheim vorgestellt und die Gründe wiederhohlt, die dafür sprechen, Sie vorläufig zu einer Professur der morgenländischen Sprachen auf einer unserer Universitäten zu ernennen mit der Erlaubniß, den Gehalt jetzt schon zu beziehen und ihn zu noch einigem Aufenthalt in London, wenn Sie diesen nöthig fänden, dann zu einem Aufenthalt in Göttingen zu verwenden, um am letzteren Orte mit unseren orientalischen Veteranen Eichhorn u. Tychsen über die beste Art, Ihre gesammelten Kenntnisse als Docent einer baier. Universität nützlich zu machen, zu conferiren. Ich habe wie für einen Sohn gesprochen und bin so dringend als möglich geworden. Da hat mir der Hr. Minister erlaubt, Ihnen zu schreiben, daß er sich Ihre Ernennung zu einer Professur angelegen seyn lassen wolle. Aber eine schnelle Hülfe, u. also die jetzt gleich gewünschten 500 fl. konnte ich nicht erwirken. O warum bin ich doch nicht reich, um Ihnen gleich aus eignen Mitteln helfen zu können! — Auch habe ich vorgestern an Hr. Präsid. v. Asbach in Würzburg geschrieben, und Ihm-Ihre jetzige Verlegenheit lebhaftest geschildert, so wie ich schon vorher mit Hr. Staatsrath v. Gruben und mit Hr. Hofr. v. Rau öfters über die Nothwendigkeit, das angefangene Werk zu vollenden, gesprochen u. Theilnahme gefunden habe. Jetzt weis ich weiter nichts zu thun u. zu Schreiben Sie bald noch an Hr. Min. Grafen v. Thürheim u. beziehen sich auf die Hoffnung, die ich Ihnen in diesem Briefe erregt

hätte, Sr. Exc. wolle sich Ihre Anstellung als Professor und Ihre vorläufige Denominirung angelegen seyn lassen.

Könnte ich Sie eine Stunde sprechen, u. Ihre Pläne u. Wünsche im Detail vernehmen, so liéße sich vielleicht ein passender Rath geben; aber so wage ich nichts Bestimmteres zu rathen. Wenn es Ihnen unmöglich ist, sich jetzt länger in London zu halten. so wäre es vielleicht am besten, die Rückreise anzutreten, hieher zu kommen u. hier selbst Ihre definitive Anstellung zu betreiben. Es bleibt ja die Hoffnung, daß Sie künftighin unter glücklichern Umständen noch einmal nach London gehen können, wenn Sie es für nöthig finden. Ich sehe Alles, was sich dafür sagen läßt, daß jetzt Ihnen Hülfe werde. um zu vollenden, was Sie rühmlich begonnen haben; ist dieß aber nicht zu bewirken, so werden Sie wenigstens nicht kleinmüthig, u. hoffen Sie, daß auch in literärischer Hinsicht Ihr Schicksal sich günstig entwickeln werde. "Aber Gott siehet auf Dein Thun" heißt eine Stelle im Koran. — Hr. Dir. v. Schelling ist vom December an einige Monate gefährlich krank gewesen an einer Brust-Entzündung; ich habe ihn daher nicht gesprochen. Ich weis aber, daß er ganz mit mir, Hr. Thiersch u. Weiller darin übereinstimmt, eine baldige Professur sey das beßte Mittel, Ihre Wünsche zu befriedigen u. Sie auf dem schön betretenen Wege fortzuleiten; sie wird Ihnen auch nicht entgehen, wenn nur Ihre jetzige Verlegenheit erst beseitigt wäre!

Gott erhalte Sie bey guter Gesundheit u. starkem Muth! Eine schöne Laufbahn liegt vor Ihnen. Was gäbe ich nicht darum, wenn ich eine Abendstunde mit Ihnen durchsprechen und Ihnen meine, auf Erfahrung gegründeten, treugemeynten Ansichten mittheilen könnte. Aber Ausdauer ist nöthig, u. Stärke, eintretende Schwierigkeiten zu überwinden! Meine Frau dankt für Ihr freundliches Andenken und erwiedert es. Mein ältester Sohn ist fleißig in seinem Fache, u. hat auch mit mancher Schwierigkeit zu kämpfen; er grüßt Sie herzlich.

Mit herzlicher Freundschaft u. väterlicher Theilnahme bin ich jetzt u. immer

Ihr treuergebener Friedr. Schlichtegroll.

6.

München 20. Oct. 1819.

Da ich aus Ew. Wohlgebohren seitdem eingekommenen Berichten schließen muß, daß ein Schreiben vom 4. April d. J. Ihnen nicht zugekommen ist: so ergreife ich das gütige Anerbieten des Herrn Ministers v. Pfeffel, Ihnen eine zweite Abschrift der von der philolog. philos. Classe für Sie aufgesetzten Instruction zu überschicken. Ew. Wohlgegebohren werden der Classe wohl zutrauen, daß es niemals ihre Meynung seyn konnte, einem Manne Ihrer Art bestimmte Vorschriften zu ertheilen; der nächste Zweck war, einem Allerhöchsten Befehl Folge zu leisten, und von dieser Seite bitte ich also auch die Instruction zunächst zu nehmen; sollte sie übrigens etwas enthalten, das auch noch jetzt Ihrer

Beachtung werth seyn könnte, so darf ich mich nicht reuen lassen. Sie zum zweyten Mal an Ew. Wohlgeb. abzusenden.

Empfangen Sie zunächst meinen herzlichsten Glückwunsch zu dem trefflichen Werk, das Ihnen gelungen ist, dem von Ihnen herausgegebenen Original-Fragment des Mahabaratha, wovon ich soeben das erste Exemplar gesehen habe. Nicht nur wir, ganz Deutschland muß sich freuen u. stolz darauf seyn, daß es einem Landsmanne gelungen ist, sich so früh zum Meister einer in Europa noch kaum gekannten Sprache zu machen, um sich mit denen, welche durch äußere Verhältnisse begünstigt sie an Ort u. Stelle aus lebendiger Ueberlieferung erlernen konnten, in Eine Linie zu stellen.

Einen Nebenvortheil hatte dieses Werk für Sie und uns noch dadurch, daß es eben noch zur rechten Zeit ankam, um die Fortsetzung der früher bewilligten Unterstützung zu bewirken.

Diese ist frevlich durchaus unzureichend um noch ein Jahr in London zu verweilen. Indeß hoffen wir soll auch bier Rath werden. Hr. v. Schlichtegroll, der von Seiten S. K. H. des Kronprinzen schon früher aufgefordert war. anzugeben, in welchem Sinne die Verwendung und Fürsprache S. K. H. Ihnen nützlich seyn könnte, war mit mir übereingekommen, daß eine Professur der orient. Sprachen an irgend einer unserer Universitäten wohl das Ihnen in jeder Hinsicht Erwünschteste seyn könnte, u. in diesem Sinne haben wir so eben auch einen gemeinschaftlichen Bericht erstattet, der, wir hoffen es, bewirken soll, theils daß Sie jetzt gleich eine feste Bestimmung, theils daß Sie auch vorläufig schon den für eine solche Stelle gehörigen Gehalt als Zulage zu den aus dem Fonde der Akademie kommenden 1000 fl. erhalten. Ich hoffe, daß dieser Vorschlag Ihren Beyfall haben werde, zumal der Antrag bestimmt auf Würzburg gerichtet worden, wo schon das ansehnliche Vermächtniß des verewigten Fürsten Primas größere Mittel, mit der Litteratur vorzuschreiten, darbietet. Uebrigens wird es auch niemals Schwierigkeiten haben, Ihnen von der hiesigen Bibliothek alle Hülfsmittel zukommen zu lassen, deren Sie bedürftig seyn könnten.

Fahren Sie nun einstweilen ruhig auf Ihrem schönen Wege fort, ich bitte Sie, in allem was sie betrifft auch auf meinen Eifer und innigste Theilnahme zu rechnen, u. der freundschaftsvollen Hochachtung versichert zu seyn, mit der ich stets seyn werde

Ew. Wohlgebohren ergebenster Schelling.

7.

Wohlgebohrner Hochzuehrender Herr!

Da ich den Wunsch hatte Euer Wohlgebohren für Baiern zu erhalten, so bewirkte ich auf Ihre Anzeige eine solche Entschließung, die Ihnen die Gelegenheit nicht benahm, die Vortheile, welche in Berlin für Ihre weitere Ausbildung sich darbieten, einige Zeit zu benüzen, dabei

Ihnen aber auch eine bestimmte Aussicht zu Ihrer künftigen Anstellung im Vaterlande eröffnete; meine Absicht ist, Sie künftig bei der hiesigen Akademie anzustellen, wo Sie alle Hülfsmittel für Ihre Studien finden; ich konnte dabei erwarten, daß Sie die großmüthige Unterstützungen, welche Sie zu Ihrer Ausbildung erhalten haben, immer in dankbarem Andenken behalten und durch einige pecuniäre Vortheile, die Ihnen das Ausland anbietet, sich nicht verleiten lassen würden, edlere Beweggründe denselben aufzuopfern, ich werde mit Vergnügen zu allem beiwirken, wodurch Ihr Vortheil mit jenem des Vaterlandes vereinigt werden kann, in diesen Gesinnungen beharre ich mit besonderer Hochachtung

Euer Wohlgeboren

München den 3. Nov. 1821.

ergebenster Diener

N. S.

F. v. Zentner.

Ihre neueste Erklärung hab' ich noch nicht erhalten; ich werde Sorge tragen, daß eine schleunige Entschließung darauf erfolge, sobald sie wird vorgelegt werden.



IV. Briefe

von A. von Humboldt, Haughton, de Chézy u. a.

[1816—1837.]

1.

[1816.]

Meinen wärmsten, innigsten Dank. Ich habe mit dem unendlichsten Interesse Ihre treffliche Schrift gelesen, d. h. es ist kein Blatt keine Zeile, die ich bereits nicht angesehen. H. Windischmann hat auch meiner darin auf eine so freundliche Weise gedacht. Leider! bin ich in meinen eigenen Plänen noch so unbestimmt und so abhängig, daß ich mir auch nicht einmal die Freude machen kann, anderen Anerbietungen zu machen, in der Besorgniß, sie hinzuhalten und irre zu leiten. Es würde mir sehr angenehm sein, wenn Ew. Wohlgeb. mir (Sonntags um 12 Uhr) ein Stündchen schenkten, um mich über manches im Grammat. Bau, nach Ihren Ansichten, zu belehren.

Freitags.

A. IIumboldt.

2.

Paris, Quai de l'Ecole, 26, ce 20 Oct. 1819.

Je m'empresse, mon respectable ami, de Vous témoigner ma vive reconnaissance de l'envoi aimable que Vous avez bien voulu me faire de Votre traduction de Nalus. C'est la première fois que j'ai eu occasion de lire une traduction du Sanscrit qui a conservé à l'original toute sa fraîcheur et ses tours originaux. Vous sentez combien je dois avoir été satisfait de ce nouveau succès que Vous Vous êtes préparé par Vos talens et Votre laborieuse assiduité. La lettre que Vous venez de m'écrire est du 2 Septembre. Je suis peiné de ce qu'elle m'arrive si tard. Je l'ai reçue aujourd'hui-même et je me hâte de Vous dire que j'accompagnerai volontiers Votre pétition d'une lettre au Prince Royal de Bavière si Vous voulez bien me l'adresser par la voye de Mr. de Bulow, le Chargé d'affaires de notre Cour. J'écrirai aussi, sans la pétition, au Prince Royal, si Vous voulez bien me dire bien nettement de quoi il s'agit. Est-ce pour rester plus longtems à Londres? Vous savez que si l'on agit sur les princes, ce n'est que par une demande directe et précise. Je Vous

demande un autre service bien urgent. Je sais imprimer mon mémoire sur les chiffres ou signes numériques des peuples. J'y prouve que l'usage de l'abacus ou Suanpan et l'habituel qu'ont les Chinois d'écrire quatre mille, non par répétition ou juxtaposition du même signe mille 🖈, mais en plaçant un multiplicateur au dessus de l'hiéroglyphe de 1000 🕏, a dú conduire à l'admirable méthode de position qui caractérise la méthode

indienne. Un Chinois écrit 4423 ainsi: en négligeant les signes

des dixaines on a de ou les chiffres dont la méthode indienne ne soit aussi que les multiplicateurs des groupes. Le zéro, sitron vide, remplit le vide, c'est la rangée qui manque dans l'écriture perpendiculaire, la rangée de l'abacus sur laquelle il n'y a pas de grains. Or je désire savoir, mon excellent ami, si: 1) Vous ne croyez pas que le signe grammatical O qui dans l'écriture devanagari indique qu'il manque quelque chose, est la source du zéro, ce qui prouverait que la méthode indienne (celle de position) est postérieure à l'écriture. 2) quel est le nom indien du zéro et que signifie ce nom? 3) le zéro en sanscrit est-il plus anciennement un rond vide O ou comme chez les arabes un point? 4) Mr. Colebrooke ou Mr. Wilkins que vous voudrez bien consulter sur tout cela, croyent-ils que la méthode indienne de position est de toute antiquité? 5) la méthode ingénieuse des Chinois de placer des multiplicateurs au dessus des signes comme si un romain écrivait CX3 pour 423, était elle inconnue dans l'Inde? 6) Avait-on commencé à placer les zéro ou points au dessus des signes numériques, comme dans l'écriture gobar (voyez Sacy, Gramm. arabe) 5, 3 (30) 5 (300) et 3 (3000) comme si les grecs avaient écrit 3 pour 2, 3 pour 20. J'arrête mes épreuves. Vous seriez bien aimable, si Vous me répondiez bientôt, même qu'on n'en sait rien. Mille amitiés Humboldt.

(Veuillez offrir mes hommages à Mr. Colebrooke pour lequel j'ai la plus vive admiration.)

3.

[1826.]

Herzlichen Dank für Ihre Sündfluth, die ich heute früh dem Kronprinzen geschickt habe, und die ihn unendlich interessiren wird. der gehörnte Fisch nicht mit dem Capricornus (makara) zusammenhängen, der (Gott Noe, Tio-Apaetti bei den Mexicanern) immer neben dem Berg Flatoe (auf den co.ccox, Ihr Manu, sich rettete) von den Mexikanern gemalt wird. Ich habe solche Zeichnungen mitgebracht und in den Monumens den Capricorn-Fisch bald mit einem Horn bald als Gazelle mit Fischschwanz, als ein mythisches Wesen betrachtet, welches den Uebergang aus dem Wasser auf das Berg-Trockene andeutet. Ein Fisch der auf den Berg klettert. Nach Germanicus Caesar (coment. in Aratum) wird Deucalion wie Noe der Mexicaner, in den Capricorni des Thierkreises od. daneben versetzt.

Ihr Sie Verehrender
A. Humboldt.

Dienstags.

4.

Ich glaube, mein Verehrter Freund, daß niemand würdiger ist diesen Brief zu lesen (wenn Sie ihn anders entziffern können) als Sie. Welch ein trauriger Zustand des Sanscrit in England, welch ein Ruhm, daß wir Sie besitzen, der Gelehrsamkeit und Scharfsinn so herrlich verbindet.

Im Carstens kommt ferrum album vor, das ich glaube nordische Seefahrer dem Alexander bringen. Hirt fragte mich, ob es Platina (vom Ural) sein könne. Das wußte man gewiß nicht damals zu schmelzen. Sollte es nicht Indischer Gußstahl sein, (der herrliche Gußstahl, sehr weißlich) der noch später aus Indien nach England kommt und den man im Handel unter dem Namen Wootz [kennt]. So heißt er in Ramborg. Was ist das für ein Sanskrit-Wort?

Ihr freundschaftlichst ergebenster A. Humboldt.

Noch eine Bitte, die aber gar nicht eilt: Ich bereichere meine Schriften gern mit einigen Sprachbemerkungen, wenn sie auf Ideen leiten.

- 1) Physik (φυσις) von φυω, natura von nasci (das Wachsende, sich ewig bildende) sind schöne Namen. Giebt es für Natur solche treffende Ausdrücke im Sanskrit? Natur ist es wohl selbst.
- 2) giebt es im Sanskrit Worte für organisch und unorganisch, um irgend Leben als Kraft gebraucht, z. B. dem bek. Nordstern, Weltkörpern zugeschrieben?
- 3) Giebt es deutliche Unterschiede zwischen Erde (unser Planet) und der ganzen Welt, wie wir unterscheiden Erd- und Weltkunde?
- 4) Giebt es Untersch. zwischen Planet und Fixstern, der wohl gekannt ist? Und unser Wort Planet im Sanskrit bedeutend.

Es ist leichter zu fragen, als auf solche Dinge zu antworten. Das fühle ich selbst.

A. Hb.

[Vgl. Kosmos, III, 468ff.]

5.

[1837].

Es ist mir eine große Freude, mein vieljähriger, hochverehrter Freund, Ihnen den innigsten Dank für den hohen Genuß zu sagen, den mir die erst diese Nacht vollendete Lectüre Ihrer schönen Uebertragung des Nalus verschafft hat. Bei Ihnen erst glaubt man sich in das alte Gedicht versetzt. Rückert ließ mir immer den Eindruck der Tünche und der Vergleichung; die Sie haben wagen können in der Stille des Baumes Kummerlos zeugt ganz für Ihre Art der Behandlung. Das Großartige des ungeheuren Gedichts gewinnt bei der schmucklosen Einfachheit, in der Sie immer gestrebt haben, es erscheinen zu lassen.

Neben den großen Naturbildern der Waldbeschreibung und des Elephanteneinbruchs zu 122, welche Fülle edler Gesinnungen, "der auch heimlich nicht übt niederes" p. 205, die Aufforderung zu politischen Restaurationen, p. 250; wie treffend die Wolken, die von selbst glänzen p. 41, od. das oft wiederholte schöne Bild der schmalen Randstreifen der ersten Sichel. Ramohun behauptet in der Urküche, der beste Koch werde aus einem Kutscher, da dieser ohne alle Vorurtheile an die chemische Kunst trete. So Ihr Dichter p. 215. Es ist eine ganze Welt darin. Haben Sie den unsinnigen Herrn gesehen, der mitten in Indien behauptet, alles sei von den Griechen und der Bibel den Indern überkommen, und die Weda's und Puranas seien im siebenten Jahrh. post Christum geschmiedet. Ich soll die Ehre haben dies auch zu beweisen, p. 69 f. Sie sollten den Mann in den krit. Blättern züchtigen, wie Lassen zu meiner Freude den sonst von mir sehr geliebten Otfr. Müller gezüchtigt hat, der aus baktr. Münzen beweiset, die Inder hätten nach Alexander von Griechen schreiben gelernt. In Lassens baktr. Buche ist es mir auffallend gewesen, daß er so stark gegen Ritter und buddhist. Ursprung der Stupas eifert, da doch die von meinem Bruder erklärten javanischen Pyramiden auf solche buddh. symbolisirende Architektur zu deuten scheinen. Auch wüthet Lassen gegen innerasiatische Geten (Jutschi) und germanisirende Qaser von Klaproth. Gewiß ist aber doch, daß in allen chinesischen uralten Büchern dieses Verzieren von besonderen Physiognomien mit blauen und grünen Augen geschildert worden, auch blond und rothhaarig.

Mittwoch.

Mit aller Verehrung
Ihr
Al. Humboldt.

6.

East India College, Hertf., 9th April 1819.

My dear Sir, I have the pleasure to acknowledge the receipt of the portion of your work, which I here return, and your obliging letter. You do me too much honor to suppose that my approbation can in any way be of consequence to what contains so much intrinsic merit of its own.

I think the work will be extremely useful to all engaged in the study of sanscrit whether in Europe or in India, and that by having adopted the latin at the medium of communication of the sense of the original to the learner and reader in general, you have been able to follow more closely the collocation of the original, without offending the ear, which must have been the case, had any modern language been adopted.

I expect to see Dr. Wilkins in about a week, when I will make a point of speaking to him, to recommend to the Company to take a certain number of copies. It appears to me, that from the manner in which the translation is executed, it cannot fail to raise your reputation as a Sanscrit Scholar very high. The little german works you were so

good as to mention in your letter, you have omitted sending by accilent, but they can be sent at some other opportunity, or I can take hem, when I call to see you next.

Mr. Kean desires to be kindly remembered to you, and I remain, ny dear Sir,

Yours very sincerely

G. C. Haughton.

7.

Paris le 18. 7bre 1819.

Mon cher Monsieur Bopp, j'ai reçu avec bien du plaisir votre savant suvrage que j'ai lu avec beaucoup d'attention. Déjà Mr. Hamilton m'en tvoit parlé, mais je ne croyois pas que vous y eussiez ajouté le texte ce qui lui donne un prix infini d'autant plus que vous y avez apporté un soin d'une correction bien extraordinaire. je n'ose vous dire que je me propose d'en donner un extrait, vous ne pourriez le croire, cependant je e ferai certainement et je veux vous rendre toute la justice qui est lue à un talent aussi distingué que le vôtre et qui donne au monde savant l'espoir que l'Allemagne lui produira en vous un rival digne des lones et des Colebrooke.

Quant-à-moi je me consume de langueur et ne laisserai bientôt de noi qu'une trace fort légère que le tems aura bientôt effacée.

Adieu, mon cher Bopp, recevez les sinceres complimens de celui qui fut peut-être un peu jaloux de votre heureuse organisation, mais qui n'a jamais cessé de vous rendre justice et qui ne craint pas de se lire votre ami

Chézy.

8.

Paris 15 août 1827.

Mon très savant et très sincère ami, je proffite du passage par Berlin de mon ami M^r. Duchêsne, sous-garde du cabinet des estampes à a bibliotheque du roi et très distingué dans cette partie, pour vous renettre un exemplaire d'Yadjna-datta que vous auriez eu depuis longtems ans un grand abattement d'esprit qui s'est emparé de moi, suite d'une naladie de langueur qui me mine et ne me laisse que bien peu d'esperance. Cet ouvrage qui n'est rien comparé à vos grands travaux pourra rependant être utile aux jeunes éleves auxquels il servira comme de passage entre votre savante grammaire et votre édition du Nalus. j'y oins un petit traité du Sloka pour le quel je désire votre approbation, et dont je vous prie de remettre un double ainsi que du Yadjnadatta votre interessant élève M^r. D^r. Rosen auquel je fais mes complîmens.

Peu de tems après votre départ, l'année dernière, le vilain Behrend n'a quitté malgré mes offres après avoir achevé seulement la compoition du 3me acte de Sakountalâ. heureusement j'ai retrouvé un jeune somme plein d'intelligence et de bonne volonté que j'ai mis au fait en noins de quinze jours et qui en quatre mois m'a composé les quatre lerniers actes de cette pièce, en sorte que dans l'espace de huit mois

malgré les nombreux degouts que j'ai eus à éprouver d'abord le texte de ce charmant ouvrage a été complètement terminé. Si ma santé me l'eut permis les notes et la traduction devroient être également terminées aujourd'hui. mais que la nature me rende seulement un peu de force et je vais m'y remettre avec un nouveau courage. quel plaisir j'éprouverai quand je pourrai l'envoyer à un juge aussi habile et aussi indulgent que vous! mais pour que cet ouvrage soit complet il faut nécessairement l'accompagner de l'Episode du Mahâbhârata dont vous avez eu la bonté de me promettre les variantes. il me serait pénible dans ce moment de relever les passages trouqués ou fautifs de ma copie. auriez vous donc l'extreme bonté de m'envoyer la vôtre par une voie sure. j'en aurois le plus grand soin, je vous en témoignerois publiquement ma reconnoissance et vous la renverrois par Mr. Dr. Rosen qui à ce que j'ai entendu dire doit bientôt se rendre à Paris. Dites moi aussi où en sont vos travaux, votre grammaire, vos morceaux choisis, votre léxique des auteurs imprimés etc. etc.

Adieu, mon cher Bopp, priez Brahmâ qu'il me rende à la vie, à mes amis, à vous surtout qui êtes au nombre de ceux que j'estime et aime le plus.

Chézy.

9.

Paris, 26. avril 1830.

Mon excellent ami!

Permettez moi de vous recommander le porteur de cette lettre M. Ch. Johannsen orientaliste fort distingué qui déjà s'est fait connoître avantageusement par ses travaux dans la littérature arabe et qui est également assez fort en Sanscrit ainsi que j'ai pu en juger par la manière dont il a expliqué cette année à mon cours le Bhagavad-Guîtâ et le Code de Manou. Devant séjourner quelquetems à Berlin il regardera comme un très grand bonheur de profiter de vos doctes leçons et il m'a prié de lui donner pour vous une lettre de recommandation ce que je fais de bon coeur, parceque je l'en crois digne.

J'e m'estime heureux, mon digne ami, de pouvoir vous envoyer très incessamment ma Sacountalâ qui vient enfin de voir le jour et qui m'acquittera, en partie du moins, de la reconnaissance que je vous dois pour les dons réitérés que vous m'avez faits de vos excellents ouvrages que j'ai lus avec autant d'interêt que de plaisir.

Vous verrez dans mon introduction que je vous cherche querelle pour votre manière de séparer les mots sanscrits; mais ce sera j'espère la seule guerre qui existera jamais entre nous.

Je destine également un exemplaire de Sacountalâ à Mr. le Baron G. de Humboldt, mais je suis dans l'embarras pour vous les faire passer, daignez donc m'indiquer au plus tôt un moyen pour cela; par l'ambassadeur Prussien peut-être? et je l'emploierai sur le champ.

Je suis enchanté de M. Stenzler et j'aurois étê bien etonné qu'après vous avoir eu pour maître il ne se fût pas distingué tout-à-la fois et par les qualités du coeur et par celles de l'esprit.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon coeur. ma santé va toujours de mal en pis et je craignais bien de ne pouvoir jamais vous envoyer ma Sacountalâ que je vous prie de recevoir comme une bonne et simple fille qui a besoin de toute votre indulgence.

Vale et ama

Chézy.

10.

Mon cher ami

Paris ce 18 août 1832.

Si je ne connaissais votre inépuisable complaisance je craindrois d'en abuser en vous recommandant encore le jeune littérateur, Monsieur Victor Lobstein qui vous présentera cette lettre de ma part. Désirant séjourner quelquetems à Berlin et sachant que vous avez beaucoup de bontés pour moi il m'a prié de lui fournir le moyen de s'introduire auprès de vous. il désire que vous lui procuriez pendant son séjour dans votre ville les facilités de continuer ses études dans la langue sanscrite avec laquelle il a commencé à faire connaissance dans votre excellente édition de Nalus et j'espère qu'à ma prière vous voudrez bien lui donner de bons et excellents avis.

Mais à propos de Nalus je vois par votre lettre du 3 mai que vous m'avez adressé la 1 lière livraison de votre seconde édition de ce bel ouvrage qui vous a pour jamais assuré la reconnaissance des amis des lettres indiennes. je ne l'ai point reçue à mon grand regrèt, je la connais cependant, car Mr. de Hyéronimi m'a communiqué son exemplaire et j'ai vu avec la plus grande satisfaction que dans ce nouveau travail vous avez fait un grand nombre d'améliorations qui y ajoutent un prix infini.

Moi aussi je m'occupe en ce moment à retoucher mon travail sur Sacountalâ dont vous me parlez dans des termes si flatteurs; mais comme ma santé qui dépérit de jour en jour ne me laisse pas entrevoir la possibilité d'en donner une seconde édition, je me bornerai si toute-fois j'en ai le tems à donner simplement un petit supplément qui renfermera quelques corrections et un petit nombre de remarques sur des beautés de style qui m'étaient d'abord échappées et que j'ai reconnues durant l'explication que je viens de terminer, à mon cours, de cette délicieuse composition. Vous serez n'en doutez pas un des premiers à qui je me ferai un plaisir d'envoyer le supplément que je compte mettre incessamment sous presse.

P. S. Mon élève Loiseleur me charge de vous présenter ses respects et de vous dire combien il est flatté que son travail sur Manou ait reçu votre approbation.

Recevez de nouveau, mon savant et très cher ami, l'assurance de mon amitié inaltérable. Chézy.

11.

Hochwohlgeborener, Hochzuverehrender Herr, Hochgeschätzter Gönner u. Freund!

Die besondere Aufmerksamkeit, mit welcher Sie mich beehren indem ich 28ten October d. J. von Strasburg her Ihr treffliches Car-

men Sanscritum aus dem Mahabharat, und vor Kurzem auch Ihren angenehmen Brief v. 15 Sept. d. J. erhielt. der 14 Nov. in Aschaffenburg zur Post gegeben worden, hat mich zu großer Freude überrascht, da ich Ihren wissenschaftlichen Eifer und Ihre gelehrten Bemühungen vorlängst aus Ihrer gründlichen Abhandlung über das Conjugations-System der Sanskritsprache sehr hochschätze. Ich statte Ihnen den wärmsten Dank ab. Einem besonderen Freunde und Liebhaber der ehrwürdigen alten Litteratur des Sanskrit ist mir Ihr Geschenk mit einem der vorzüglichsten Stücke daraus äußerst angenehm u. willkommen. dasselbe studiren und zu meinem Zwecke benutzen. So weit ich mich vorläufig nur flüchtig damit vertraut zu machen im Stande gewesen bin. bekenne ich Ihnen aufrichtig meinen vollkommenen Beyfall und wünsche nichts mehr. . . . Um dieser schönen Sanskritlitteratur und der Sprachkenntniß dieses Zweigs der Orientalistik auf dem vesten Lande mehr Eingang zu verschaffen, wird Ihr Nalus gewiß, als ein sehr brauchbares Hülfsbuch, für Lehrer und Schüler großen Nutzen und Vortheil gewähren. Es fehlt noch zur Zeit freylich für das Studium des Sanskrit auf dem Continent, wo es dem Gelehrten und dem Lehrlinge der Wissenschaft gewöhnlich an Mitteln gebricht, die überspannt theuren Bücher der Britten zu kaufen, an den beyden ersten Hülfsmitteln, einer faßlich und bündig verfaßten Sanskritgrammatik, und einem kleinen Wörterbuche dieser Stammsprache. Die erstere erhalten wir, laut des Meßkatalogs, vielleicht bald von Rosenmüller in Leipzig.

Sie haben wohl gethan, und werden's auch künftig in ferneren gelehrten Arbeiten dieser Art, den bey den Britten üblichen Sanskrit-Schrift-Charakter, die Devanagari, zum Abdruck der Sanskritstücke zu wählen; ob wohl ich die Bemerkung gemacht habe, daß der malabarische Schriftcharakter den Anfängern das Lesen viel leichter zu machen scheint, vermuthlich weil die Buchstaben sich in diesem mehr isoliren, auch einander weniger ähnlich sind, daher sich in einzelnen Zügen etwas mehr unterscheiden. Dagegen ist das Devanagari auch ungezweifelt schöner und dem Auge gefälliger. — Erlaubt es ferner Ihre Muße, mit dann u. wann

Halle 26 Nov. 1819.

Ew. Hochwohlgeboren gehorsamster Diener S. Fr. Günther Wahl.

12.

Commission de l'Instruction publique.

Paris, 22 juillet 1820.

Monsieur,

Je ne veux point que vous quittiez Paris, sans que je vous assure de l'intérêt avec lequel j'ai lu votre travail sur les rapports analogiques du Sanscrit avec les langues grecque et latine, la gothique et d'autres idiomes Européens. Il y a dans ce travail beaucoup de connoissances positives, et une grande sagacité, et je crois que plus on le lira avec attention, plus on sera porté à adopter des combinaisons et des rapproche-

mens qui, au premier abord, semblent un peu forcés ou arbitraires. est fâcheux que vous ne puissiez pas vous livrer exclusivement à cette branche de littérature; mais jusqu'à ce jour la langue Sanscrite ne peut être un objet d'enseignement ordinaire, que dans les plus grandes universités. D'ailleurs, elle n'offre pas des rapports assez immédiats avec les études classiques ou théologiques, pour entrer jamais dans les cours obligés des facultés. Vous devez donc absolument, en continuant à cultiver le Sanscrit pour votre satisfaction et celle du monde savant, rendre vos talens utiles d'une manière plus immédiate à la jeunesse de votre patrie, en vous appliquant à l'enseignement de la langue arabe dans laquelle vous avez fait assez de progrès pour vous y perfectionner vous-même, et faire des élèves solidement instruits. Je dis à dessein solidement instruits, parce que j'ai souvent remarqué qu'on avait assez généralement dans les universités d'Allemagne, une légère teinture de l'arabe, mais que, fante d'une étude solide et systématique de cette langue, beaucoup de philologues en faisoient de fausses applications à l'exégèse biblique, et que ce qui auroit du être un moyen de critique et une source de lumière pour l'intelligence des livres saints, se changeoit en une cause de méprises et d'erreurs, quelquefois ridicules, toujours fâcheuses. Il est donc bien à souhaiter que les jeunes candidats des études théologiques ne se contentent pas d'une connoissance superficielle de la langue arabe. Avec votre talent, Monsieur, votre zèle et vos connoissances acquises, vous pouvez vous rendre très-utile dans cette partie, et je m'éstimerai heureux d'avoir contribué à vous faciliter cette J'apprendrai avec beaucoup de plaisir vos succès, et je ne serai jamais indifférent à rien de ce qui vous arrivera. Je vous prie d'en recevoir l'assurance, ainsi que le témoignage de l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur

Votre très-humble et très-obéissant serviteur le Bor Silvestre de Sacy.

13.

Société Asiatique.

Le Secrétaire de la Société à Monsieur le Professeur Bopp à Berlin.

Paris le 3 février 1824.

Monsieur,

J'ai reçu dans son tems la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai fait part au Conseil des propositions que vous lui faisiez dans l'intérêt de nos travaux. Nous avions remis à Vous en remercier jusqu'au moment assez prochain où il se présenterait une occasion d'en profiter. Cette occasion est venue aujourd'hui. Nous avons été informé d'une manière positive que Mr. le Baron d'Altenstein étoit disposé à céder à la Société Asiatique, au prix de 165 écus le quintal, une fonte du caractère dévanagari que Vous possédez,

et nous avons appris de plus que Vous voudriez bien prendre la peine de diriger les travaux nécessaires à l'achèvement de cette opération. Le Conseil, peu satisfait des lenteurs qu'on a mises à graver les poinçons qu'il a commandés, travail qui depuis deux ans est le seul de ceux qu'il a ordonnés qui n'ait fait aucun progrès, a accueilli avec empressement cette proprosition, et en me chargeant de Vous en remercier, il a voulu que je Vous exprimasse d'avance la satisfaction qu'il auroit de voir que l'un de ses associés étrangers, qui se sont plus illustrés dans la littérature Sanskrite, se prêtat à nous procurer le secours qui manque encore aux Français pour y faire des progrès. Nous Vous demandons en conséquence. Enfin, notre intention est toujours de donner suite à la gravure nouvelle pour laquelle nous avons des fonds tout faits et toutes sortes de facilités préparées depuis l'institution de la Société, et quand les commissaires délégués pour cette opération voudront bien y mettre quelque activité, on pourra exécuter le nouveau caractère sur un module plus petit, de manière à pouvoir servir de caractère de notes à l'égard du Vôtre. seroit alors pour nous une occasion de Vous rendre le même bon office que Vous nous offrez en cette circonstance, et Vous ne devez pas douter du zèle et de l'empressement avec lequel nous Vous y em-Noyerions.

Les personnes qui n'ont en vue que l'avancement des lettres, sans aucun sentiment de rivalité nationale ou privée, n'ont pas appris sans un vif plaisir qu'une persone aussi profondément versée que Vous dans la connoissance de la langue, nous faisoit espérer une Grammaire Sanskrite, et nous aimerions à apprendre de Vous les progrès que fait cet important travail. Généralement, si vous aviez quelque annonce relative à Vos ouvrages, dont il vous fut agréable de donner connoissance au public, je Vous prie de vouloir bien me l'adresser. La Commission du Journal s'empresseroit de les faire insérer dans les cahiers de ce recueil.

Mille pardons, Monsieur, de tous les détails, dont je viens Vous fatiguer. On doit mettre du scrupule à déranger une persone aussi utilement occupée que Vous. Mais Votre secours, si obligeamment offert, n'est pas de ceux que l'on refuse, et l'objet même pour lequel nous la réclamons n'est pas sans intérêt pour Vous.

Veuillez agréer l'expression des sentimens de haute estime et de parfaite considération avec lesquels je suis

Monsieur.

Votre très humble et très obéissant Serviteur J. P. Abel-Rémusat.

14.

Paris le 8 8bre 1824.

Monsieur,

Je Vous dois de sincères remercimens pour m'avoir procuré la connoissance personelle de Mr. Ritter. On aime à voir les personnes dont les ouvrages ont inspiré de l'estime, mais je dois dire qu'en voyant ce



savant géographe mon attente a été surpassée, et que l'aménité et la profondeur de sa conversation ne m'ont laissé que le regret de profiter si peu du séjour trop court qu'il a fait à Paris. Si, comme je l'espère, une connoissance commencée sous Vos auspices, produit pour moi les effets que j'aimerois à en recueillir, c'est à Vous, Monsieur, que j'aimerai à en reporter l'avantage, et à Vous en exprimer la gratitude.

J'en ai bien d'autres motifs, pour les précieux ouvrages que Vous m'avez envoyés, et que je suis heureux de devoir à Votre bienveillance. Les services éminens que Vous avez rendus à la litterature Indienne, ceux que Vous êtes sur le point de lui rendre encore, Vous ont déjà valu toute la reconnoissance des Savans, et il s'y mêle un peu d'étonnement quand on songe à la rapidité avec laquelle vous avez exécuté de si grands travaux. Vos deux grammaires, surtout celle qui sera écrite en latin, achèveront d'ouvrir la route aux étudians, rendront bien superflus les ouvrages du même genre que l'on annonce depuis si longtems en d'autres pays. J'ai prié un de mes auditeurs, qui avait commencé ici l'etude du Sanskrit, de nous faire un petit extrait du Voyage d'Ardjoun, que de crainte de commettre quelque bévue, je n'ai pas osé me charger d'analyser moi-même. Vous trouverez son article dans le 27e cahier du Journal Asiatique, où l'on sera de même fort empressé d'insérer tout ce qui pourra avoir rapport à Vos doctes et importantes publications.

J'ai fait part au Conseil de la Société Asiatique des parties de Votre lettre, qui m'ont paru propres à exciter son interêt, l'annonce de vos grammaires, celle de la gravure d'un nouveau corps de caractère dévanagari plus petit, l'espoir que Vous nous donnez, qu'il serait possible d'en acquérir aussi une fonte, enfin le détail des soins que Vous voulez bien prendre pour celle du premier caractère. On a reçu avec plaisir et reconnoissance ces obligeantes communications, et l'on m'a expressément chargé de Vous le témoigner. C'est donc d'un devoir officiel que je m'acquitte dans cette partie de ma lettre; mais je Vous prie d'être bien persuadé que c'est avec un sentiment tout particulier, d'estime, de dévouement et de considération distinguée que je suis,

Monsieur.

Votre très humble et très obéissant Serviteur J. P. Abel Rémusat.

P. S. Je vais prier M. Ritter de vouloir bien se charger de Vous remettre un Mémoire que je viens de faire imprimer, et qui n'aura de mérite à vos yeux que le sujet qui y est traité: Armes de fer contre armes d'or.

15.

Bibliothèque du Roi.

Paris, le 25 Janvier 1829.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, la première livraison de Votre belle grammaire Sanskrite et je ne saurois trop me hâter de Vous en remer-

cier. Un ouvrage qui promet d'être si complet, et par conséquent si etendu, ne me cause que de la confiance au lieu de l'effroi, que m'inspirent habituellement les longues Grammaires. C'est qu'on sent partout cette profondeur de connoissances, cette méthode, cet ordre qui contribuent si puissamment à la clarté. J'ai vu que sans ma mauvaise vue qui m'empêche de suivre les minutieuses modifications des lettres dévanagari, je pourrais sous Votre conduite, apprendre la Grammaire Sanskrite, et c'est ce que je n'avois jamais senti en parcourant celles qui ont précédé la Vôtre.

Je ne vous transmets ici que mes remercimens particuliers pour l'exemplaire dont je suis redevable à Votre extrême bonté. Celui que Vous destinez à la Société Asiatique lui sera remis à la prochaine Séance, le premier lundi de février, et j'aurai alors à Vous exprimer officiellement le plaisir que ne peut manquer à faire naître, dans une réunion de philologues, l'apparition d'une production aussi remarquable à tous egards.

Je dois profiter de cette occasion, pour vous rappeler, Monsieur, le désir du Conseil, de pouvoir posséder et mettre en usage, avant l'époque de la Séance générale annuelle, au mois d'avril, la fonte du caractère dévanagari.

Mr. Ritter, qui avait bien voulu se charger de Vous remettre de ma part une première lettre de remercimens et quelques opuscules ne m'a pas donné de ses nouvelles depuis son retour. J'espère qu'il est rentré chez lui en bonne santé et qu'il est plus que jamais livré à ces importans travaux dont nous profitons tous.

Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle expression des sentimens de haute estime et de considération très distinguée avec lesquels je suis

> Votre très humble et très obéissant serviteur J. P. Abel-Rémusat.

V. Briefwechsel

zwischen Fr. Bopp und Burnouf, Vater und Sohn.

[1820 - 1845.]

1.

Munich le 25 Sept. 1820.

Je vous aurais écrit plus tôt, mon cher Monsieur Burnouf, si je n'avais pas resté longtemps à la campagne où j'étais sans communication avec la poste. Je ne suis arrivé ici qu'il y a quinze jours, et je me suis empressé à mettre à la diligence les livres dont vous m'avez chargé. Il me tarde beaucoup de savoir de vos nouvelles et d'apprendre si votre traduction va bientôt voir le jour. Je ne doute pas que la cause du Sanscrit gagnera beaucoup dans les yeux des Hellenistes par les remarques que votre vaste erudition, Grecque et Latine, ne manquera pas à vous fournir en grand nombre. Je me ferai un grand plaisir à mettre votre ouvrage sous les yeux des Hellenistes les plus distingués de l'Allemagne, aussitôt que j'en serai à même. Il vous plaira peut-être d'ajouter quelques mots sur la declinaison, seulement pour faire voir que dans cette partie les langues comparées ne sont pas moins analogues. Les mots carman et sermo, que j'ai comparés dans la preface de mon Nalus, pourront, je crois, servir à ce propos. Aussi serai-je bien aise si vous vouliez bien jeter un coup d'oeil sur mes remarques sur les pronoms, dont vous possedez un exemplaire. J'ai aussi touché cette matière dans la note 27 de mon Nalus.

Je suis très occupé à present avec l'Hebreu, parceque je serai probablement obligé à l'enseigner dans une de nos universités, aussi bien que l'Arabe; par cette raison je ne peux pas m'occuper autant que je voudrais avec le Sanscrit, dans ce moment. Vous me ferez un grand plaisir, Monsieur, si vous vouliez bientot m'honorer d'une réponse. Je vous prie de vouloir bien me rappeler dans la mémoire de M^{dme} Burnouf, ainsi que de Mr. votre fils.

Daignez recevoir l'assurance des sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'être Monsieur

Mon adresse:

Votre

chez Mr. Seitz, jardin botanique.

tres humble et tres obéissant F. Bopp.

(J'ai chargé mon libraire à vous envoyer un exemplaire de mon "Conjugations System".)

2.

Paris, 23 Novembre 1820.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai des excuses à vous faire de ne pas vous avoir répondu plus tôt; vous voudrez peut-être bien les agréer en vous rappelant les nombreuses occupations dont je suis chargé. Vous savez qu'au moment de votre départ j'avais encore quelques trauvaux à finir pour mon commentaire héxégétique et philosophique de Salluste. Cela m'a pris une partie des vacances. Enfin j'ai à peu près terminé et le volume paraîtra, dès que l'index dont j'ai chargé sous ma direction une personne intelligente, sera prêt. Je n'ai pas oublié qu'un des premiers exemplaires vous est destiné. Depuis longtemps je me sentais un peu fatigué. Un ordre de mon hippocrate m'a forcé d'aller achever les vacances en Normandie pour prendre du repos. Depuis le peu de temps que je suis de retour, j'ai consacré une partie de mes moments à revoir une traduction de quelques discours de Cicéron que j'ai en portefeuille, et dont j'ai permis l'insertion dans une édition complete latine-française de Cicéron, que va donner un de nos premiers libraires. Tout cela ne m'a pourtant pas fait perdre de vue votre ouvrage sur le Sanskrit.

La traduction en est achevée, et mon système de lettres est fini. Cependant je ne puis encore vous dire aujuste quand l'ouvrage pourra paraître. Nos cours du collège de France recommencent. Par conséquent me voilà replongé dans ma traduction de Tacite, travail long et pénible. Je me promets bien cependant de donner au Sanskrit tous les moments dont je pourrai disposer. J'ai quelques développements à joindre à la traduction de votre livre, afin de mettre la chose plus à la portée de nos amateurs français; et je me suis toujours proposé, comme vous me le conseillez, de dire quelque chose des noms. J'ai déjà examiné dans cette vue toutes les notes de votre Nalus, ainsi que vos observations sur les pronoms. Je crois mon système de lettres complet, et à l'abri dè toute objection. Au moyen de ce système on pourra écrire le Sanskrit en caractères romains, et traduire ceux-ci en caractère deva-nagarí, sans aucune erreur ni aucune difficulté, il y aura quelques poinçons à graver. Mr. Firmin Didot m'a promis de s'en charger. Si la publication de l'ouvrage éprouve quelques retards, je vous prie de croire, Monsieur, qu'il n'y a aucunement de ma faute. Je désire que votre travail ne perde pas de son prix entre [mes] mains, et que les observations que je pourrai y joindre soient dignes de vous être Ce n'est pas que votre sagacité me laisse grand-chose à Vous moissonnez si bien qu'on ne fait pas fortune à glaner découvrir. C'est ce qui m'engage à vous prier, si vous faisiez encore après vous. quelque découverte intéressante, de m'en faire part, afin que je puisse vous en faire honneur, et que l'ouvrage s'enrichisse d'autant.

J'ai reçu le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je

vous en remercie beaucoup. Je vous remercie également d'avoir acheminé vers leur destination ceux dont vous aviez bien voulu vous charger de ma part. Si je puis vous être utile à quelque chose en ce pays, veuillez ne pas m'épargner. Ma femme et mon fils sont très-sensibles à votre bon souvenir. J'ai l'honneur d'être avec une estime et une amitié sincèree Votre très hble serviteur

Burnouf.

3.

Monsieur,

L'hiver passé, quand j'étais à Goettingue, j'ai eu le plaisir de recevoir une lettre de vous, qui me fut envoyée de Munich. Si depuis si longtemps je me suis refusé le plaisir de vous écrire, c'était parce que je n'avais pas de séjour fixe que j'aurais pu vous indiquer pour y recevoir de vos chères nouvelles. Mais enfin mon sort est decidé, et je suis nommé professeur à l'université de Berlin, aussi me donne-t-on l'espoir de devenir bientot membre de l'Academie. En Bavière il ne se presenta pas d'occasion favorable pour me placer, quoique le ministre me favorisât beaucoup. J'ai donc obtenu de mon gouvernement la permission d'entrer en service étranger. Berlin est sans doute la meilleure université de l'Allemagne et pour la branche de literature que je cultive, je ne pourrais me souhaiter un séjour plus convenable. Vous savez combien le gouvernement Prussien encourage les sciences; mais sous tout autre rapport je donnerais certainement la preference à la Bavière.

Je desirerais bien à savoir, mon cher Monsieur Burnouf, si vous entretenez encore l'intention de publier en français ma comparaison de langues, en y ajoutant vos remarques lumineuses, qui ne pourront pas manquer a ètre très intéressantes pour les philologues?

Le frère d'Alex. de Humboldt, qui était autrefois ambassadeur à Paris, s'applique maintenant avec le plus grand zèle au Sanscrit et il en a déja acquis une connaissance assez profonde; je lis souvent avec lui des auteurs sanscrits, ce qui me met en état de juger de ses progres rapides. En général je vois que l'interêt, qu'on prend à cette langue, s'augmente visiblement en Allemagne, ce qui m'encourage à publier mes collections quand les types, que Mr. Schlegel a fait faire à Paris seront arrivés ici. Vous pourriez peut-être m'informer s'ils ne sont pas encore bientot achevés?

Après la nouvelle année je ferai un cours sur la langue et la literature sanscrite.

Je vous prie, Monsieur, à me rejouir bientot de vos nouvelles, ainsi que de me rappeler dans le souvenir de M^{dme} votre épouse. Vous m'obligerez aussi, en disant de ma part bien des choses honnêtes à Mr. Chézy.

Daignez agréer l'assurance de mes sentiments d'estime et d'amitié, avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Berlin le 29 Decembre 1821.

Mon adresse est: Letzte Str. No. 28.

Votre tres humble

F. Bopp.

4.

Monsieur,

Je me reproche beaucoup de n'avoir pas donné plus d'activité à notre correspondance. J'ai reçu en son temps la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 Xbre 1821. J'ai différé de jour en jour d'y répondre tant à cause de mes nombreuses occupations, qu' à cause d'une indisposition habituelle qui me tient depuis plus d'un an et qui rallentit beaucoup mes travaux. J'ai beaucoup de peine à suffire à l'enseignement dont je suis chargé au collège de France et au collège de Louis le Grand. Cette indisposition m'a empêché jusqu'ici de m'occuper sérieusement de la traduction de vos ouvrages, allemand et anglais, sur le Sanskrit, que je me proposais de fondre ensemble pour les faire paraître en français avec des annotations. D'un autre côté j'éprouvais trop de peine à vous dire que ce travail n'avançait pas et j'espérais toujours pouvoir vous annoncer quelque chose de plus agréable. Enfin je n'y ai pas renoncé, et sitôt que nous serons revenus, mon fils et moi, d'un voyage que nous allons faire pendant les vacances, mon fils se mettra à l'oeuvre, sous ma direction. il a fait beaucoup de progrès dans le Sanskrit, et à présent il peut me seconder très-efficacement. vous aviez publié depuis ce temps quelques nouvelles observations, je vous prierais instamment de me les envoyer, afin de les insérer avec les autres. Je pourrais même en rendre compte dans le journal Asiatique, rédigé par la Société, qui s'honore de vous avoir pour membre correspondant. Vous devez avoir reçu dans les premiers mois de cette année par l'entremise de Mrs. Treuttel et Würtz mon édition de Salluste avec commentaire exégétique et critique. Je désire que cet ouvrage ne vous ait pas paru trop indigne de vous être offert.

Vous me ferez le plus grand plaisir, si vous voulez bien me faire réponse le plus tôt que vous le pourrez, sans imiter ma négligence: c'est la meilleure manière de me prouver que vous me la pardonnez.

J'ai fait dans le temps vos compliments à Mr. Chézy qui les a reçus avec plaisir. Ma femme a aussi été très flattée de votre bon souvenir; elle vous en fait ses remerciments. En attendant l'honneur de recevoir de vos lettres auxquelles je prends l'engagement de répondre désormais avec exactitude, permettez que je vous offre mes salutations les plus sincères, et que je me dise avec un entier et affectueux dévoûment.

Paris, 20 août 1822.

Votre très hble. Serv'.

Burnouf.

5.

Monsieur,

ll n'y a que quelques semaines que je suis de retour d'un voyage que j'ai fait aux bords du Rhin pendant les vacances, et de retour à Berlin j'ai eu le plaisir à trouver la lettre, dont vous m'avez honoré. Je vous aurois fait réponse de suite, si des occupations tres pressées ne m'en avoient empeché, car j'etois obligé à faire les préparations necessaires pour les cours Sanscrit et Arabe que je donne cet hiver.



Aussi je suis bien occupé d'une grammaire Sanscrite, qui, j'espère, sera bientôt achevée, et mise sous presse aussitôt que la fonte des caractères originaux sera finie.

Je vous prie avant tout, à agréer mes remerciments sincères pour le beau present que vous avez daigné me faire, en m'envoyant votre savante édition de Salluste. Cela m'a engagé a relire en grande partie un auteur que j'aime de préférence et que votre excellent commentaire a eclairci d'une manière qui ne laisse rien à desirer. Je suis fier de posséder de la part de l'auteur un ouvrage rempli de tant d'intelligence et d'erudition. — Il m'a fait beaucoup de plaisir d'apprendre par votre lettre que vous n'avez pas renoncé au plan, si honorable pour moi, de publier en français mes recherches sur le Sanscrit. Les observations que votre sagacité vous suggerera à cette occasion, ne pourront manquer à eclaircir beaucoup cette matière et à rendre mon ouvrage infiniment plus interessant. (En Allemagne on apprécie beaucoup l'étude du Sanscrit et l'on reconnoit son importance pour la metaphysique des langues. Le Ministre de Humboldt s'y livre avec ardeur et peut deja être considéré comme un connaisseur.) L'academie royale de Berlin m'a donné une preuve fort flattante de l'interet qu'elle prend à mes études, en me choisissant pour membre. —

Avant que j'aie fini ma grammaire Sanscrite je ne peux songer à finir ma comparaison analytique des langues; depuis mon retour de Londres je n'ai rien publié que quelques articles dans le journal litteraire de Goetting, dans lesquels j'ai rendu compte de la Chrestomathie de Mr. Franc, des Annales orientales, du dictionaire de Wilson et de la Bibliotheque Indienne. Je vous envoye un exemplaire du dernier, où j'ai parlé en passant des rapports de l'ancien Prussien, des langues Lettique et Litthawique avec le Sanscrit. Quant aux autres articles, qui sont de l'année 1821, je n'en ai pas d'exemplaires. Si vous pouviez les avoir de la bibliotheque, je vous prierais seulement à jeter un coup d'oeil sur mon article sur le dictionnaire de Wilson. — J'ai été bien flatté de l'honneur que la Société Asiatique ma temoigné en m'inscrivant au nombre de ses membres correspondants.

Je vous prie à vouloir bien offrir mes respects à M^{dme} voter épouse, et d'agréer l'assurance des sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre

Berlin le 7 Novembre 1822.

trés humble Serv. F. Bopp.

6.

Monsieur,

Je suis bien en retard de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 novembre dernier. J'attendais toujours, dans l'éspérance de pouvoir vous annoncer l'impression de votre ouvrage mis en français, il y a longtemps que mon fils en a achevé la traduction, et vous savez que j'avais fait moi-même dans le temps la traduction de votre ouvrage allemand. Mais le mauvais état de ma santé

et le nombre infini de mes occupations est cause que je n'ai pas encore pu mettre la dernière main à ce travail et rédiger quelques observations accessoires que j'avais recueillies. Plus le temps va, plus il y aurait à faire, si on voulait faire paraître quelque chose qui ne fût pas trop incomplet, car les travaux se sont bien multipliés en Allemagne depuis 3 ou 4 ans, et les connaissances ont avancé d'autant. Ce sont toutes ces raisons qui font qu'en voulant trop bien faire, je finis par ne rien faire du tout ou au moins par différer bien longtemps. Malheureusement je n'ai pas moi-même poussé l'étude du Sanskrit autant que j'aurais dû le faire, si j'avais suivi mon goût. Mais j'ai tant de devoirs indispensables à remplir que je suis forcé de différer ou de négliger ce qui ne tient pas essentiellement à mes fonctions. Je n'ai cependant renoncé ni au projet de mettre à la portée du public français vos savantes remarques, ni à celui de reprendre avec une nouvelle ardeur l'étude du Sanskrit. J'aspire au moment où j'aurai fini la nouvelle traduction française de Tacite, dont je crois vous avoir déjà dit que je m'occupais. Cet ouvrage est d'une importance secondaire pour les savants, principalement pour les étrangers, il est destiné seulement à la grande masse des lecteurs français, et sous ce rapport il a son utilité. D'ailleurs ce travail tient à mes fonctions de professeur au Collège de France, et sert de matière à mes cours. Je vous remercie, Monsieur, de ce que vous me dites de flatteur relativement à mon édition de Salluste. Elle n'est pas ce qu'elle serait si j'avais eu plus de temps à y donner, et fût-elle cent fois meilleure, je l'estimerais bien moins que vos excellents travaux sur une langue aussi importante que le Sanskrit, et les rapprochements que vous en faites avec toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Voilà la véritable érudition éclairée par l'esprit philosophique, et soutenue d'une sagacité à laquelle rien n'échappe. (Aussi, Monsieur, nous attendons votre Grammaire avec la plus vive impatience. Elle est d'autant plus nécessaire, que la mauvaise santé de Mr. Chézy ne lui a pas permis jusqu'ici d'en publier une. Je ne doute pas que l'apparition de la vôtre ne fasse le plus grand plaisir en ce pays et n'y augmente le nombre des amateurs, qui malheureusement n'est pas aussi grand en France qu'en Allemagne.) J'ai lu avec le plus vif interêt le petit article imprimé que vous m'avez envoyé. Quant aux numéros du Journal de Goetting que vous avez la bonté de m'indiquer, je n'ai encore pu me les procurer; il n'y en a en tout qu'un exemplaire aux bibliothèques; les plus pressés s'en emparent dès l'arrivée, puis on le prête à d'autres, et il est assez difficile d'avoir Je vous prie toujours de vouloir bien me tenir au courant de ce que vous publierez, ainsi que les autres savants en Sanskrit. Mon fils continue cette étude avec beaucoup de zèle; votre Nalus surtout lui est fort utile, tant par la traduction latine que par les notes qui sont à la fin. il voit quelquefois des Allemands, qui ont l'honneur de vous connaître, au moins de réputation, et qui lui disent combien vos savantes veilles sont appreciées en Allemagne. Je n'en suis point surpris, et il faut faire compliment à l'académie royale de Berlin de vous avoir choisi pour un de ses membres; elle ne pouvait rien faire qui l'honorât davantage. — J'ai bien envie de voir votre article sur le dictionnaire de Wilson et j'espère qu'on me le prêtera sous peu. Un travail utile serait de faire paraître un supplément à ce dictionnaire à mesure qu'on aurait assez de mots ou de significations nouvelles pour emplir un cahier de quelques feuilles. Vous en avez probablement déjà beaucoup recueilli. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression du dévouement et de l'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être Votre très humble et très obéissant Serviteur Paris 30 septembre 1823.

Burnouf.

P. S. Ma femme est extrêmement sensible à votre bon souvenir et vous assure de sa reconnaissance.

7

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire en date du mois de septembre 1823, et quoique depuis cette époque j'aie été privé de votre correspondance, je vois avec reconnaissance que vous ne m'avez cependant pas oublié. Je vous dois au contraire mille remercîments pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre Indralokâyamanam. C'est un nouveau service que vous rendrez aux études de l'Inde dont vous avez déjà si bien mérité. Cet ouvrage me sera très utile, et plus encore, à mon fils, qui a bien plus de temps à donner que moi au sanskrit. Car mes cours de littérature latine et la traduction de Tacite, avec notes, dont je vous ai déjà parlé, m'occupent prodigieusement, et je ne suis pas encore à la fin. Je joins à cette lettre quelques questions que mon fils prend la liberté de vous adresser pour son instruction. Il vous sera très reconnaissant ainsi que moi, si vous avez la bonté de l'éclairer de vos lumières. On attend avec impatience votre grammaire sanskrite, qui manque encore aux études, malgré les travaux déjà faits en ce genre. Vous avez eu aussi une idée éminemment utile en préparant un vocabulaire raisonné des mots qui se trouvent dans les ouvrages que vous avez déjà publiés. Je n'ose vous parler pour la dixième fois de votre comparaison des conjugaisons sanskrite, grecque, latine etc. Je suis si coupable à cet régard, que je n'y pense qu'avec honte. D'une part ma santé, d'une autre l'excès de mes occupations m'ont toujours empêché de terminer et de publier un ouvrage auquel j'attache le plus grand intérêt. La tradon française de l'allemand est achevée; celle de l'anglais l'est presque en entier. Il ne reste donc qu'a combiner les deux ensemble et ajouter quelques observations. C'est ce que je n'ai pu encore faire; et pendant ce temps notre pays reste privé des excellentes recherches que vous avez consignées dans ces estimables travaux. Cela me fait tant de peine que mon fils est décidé, s'il peut trouver un moment après les vacances, à terminer tout cela sous ma direction. Mais lui même est très occupé aussi, étant obligé à faire son droit. Il vient d'être reçu licencié, il va travailler à se faire recevoir docteur. Sa prédilection est pour les études orientales; mais malheureusement en

ce pays la science n'est point une carrière, et il faut absolument faire autre chose. Je prends la liberté de vous adresser par l'entremise du libraire Dondey Dupré de Paris un exemplaire de la thèse, qu'il vient de soutenir sur le droit romain, avec un exemplaire d'un petit article de moi et un de lui, extraits du journal asiatique, où peut-être vous les aurez déjà vus. J'ai fait quelques légers changements dans le tableau relatif à la conjugaison. Veuillez bien recevoir, Monsieur, ces différents morceaux avec indulgence, et comme un très faible hommage à peine digne de vous être offert. Sous le même couvert j'ai joint un exemplaire des mêmes opuscules pour Mr. Gme de Humboldt, auquel je vous prie d'avoir la bonté de le remettre. C'est sans doute à vous. que je dois l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son excellent discours Je vous remercie beaucoup sur l'origine des formes grammaticales. d'avoir parlé de moi à un homme aussi illustre. Je vous prie de vouloir lui remettre le petit mot ci-joint où je lui adresse mes remercîments. En attendant l'honneur de votre réponse, j'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

Monsieur,

Votre très humble Serviteur Burnouf.

Paris 18 août 1824.

8.

Berlin le Ier Nov. 1823. [1824.]

Monsieur,

Depuis quinze jours je suis de retour d'un voyage que j'ai fait pour visiter ma famille dans les environs de Mayence, où j'ai passé A mon retour j'ai eu le plaisir à trouver votre lettre et celle de Mr. votre fils et je profite du premier moment de loisir pour y faire J'ai reçu aussi la lettre du mois de Sept. 1823, dont vous m'avez honoré. Je ne dissimulerai pas que je suis bien coupable d'être la cause d'une si longue interruption d'une correspondance qui est du plus grand interêt pour moi. Il est bien vrai que j'etois et que je suis encore extrèmement occupé, mais cela n'excuse pas tout a fait la negligence dont je me rends coupable par rapport à toutes mes correspondances. Il était mon intention à prendre la liberté à vous adresser une lettre en vous envoyant un exemplaire d'un mémoire que j'ai lu à l'Academie, mais comme le temps où le Ier cahier de ma grammaire paraitra s'approche, je me suis decidé à vous envoyer deux petits ouvrages ensemble. Peut être que vous ou Mr. votre fils avez déjà vu le premier, contenant une analyse des pronoms de la Ire et 2de personnes, car Mr. Ritter s'est chargé de quelques exemplaires, et Mr. Chézy vous en aura peut-être fait part. Il serait bien instructive pour moi si vous vouliez bien m'en dire votre opinion, ainsi que de ma grammaire que je soumets également à votre censure judicieuse. Je me suis donné beaucoup de peine à epuiser les règles sur la permutation des lettres, une matière sur laquelle je mets une grande importance, et qui me parait bien mal traitée dans la grammaire de Wilkins. En general il donne, à ce qui me

semble, trop peu de regles, et il ne les presente pas dans toute leur extension, et quelquesois il explique comme des irregularités des choses qui sont tout à fait conforme a une regle génerale. C'est ainsi que p. 88 il dit de budh que par une singularité il change en certains cas son bu en bhu et cependant c'est d'après une regle qui n'admet aucune exception et que j'ai exposée dans le N. 56c et 83c, que l'aspiration que le dh finale perd, se transporte sur le b. Vous avez montré avec beaucoup de sagacité l'analogie que presente sur ce point la langue grecque, formant de τριχ le nom. θριξ, et de la racine τρεφ le futur θρεψω etc. L'observation que vous avez fait à ce sujet est d'autant plus heureuse, qu'il n'y a en grec que très peu d'exemples de ce genre. Outre les exemples que vous donnez j'ai trouvé encore τυφ qui forme θυψω et ταχυς formant le comparatif θασσων. S'il y a encore d'autres exemples, il n'y a personne qui les connaitra mieux que J'ai lu avec le plus grand interet toutes vos observations judicieuses contenues dans l'article sur la grammaire de Thiersch. J'oserai seulement, si vous voulez bien me le permettre, vous contester l'explication que vous donnez (p. 712) du pl. 3 p dad-atî. La terminaison entière de la 3 pers. pl. du pres. est, si je ne me trompe, anti et non pas nti, c'est ainsi que vid forme vid-anti. Tous les verbes qui ont un redoublement rejetent le n ainsi: dad-ati, bibr-ati etc. pour dadanti, bibranti. Il est vrai que nayati devrait former nayanti pour naya-anti, mais l'a et l'à sont elidé très souvent devant les voyelles des terminaisons, et j'ai parlé de ces elisions dans la regle 47 de ma grammaire. Les grammaires anglaises ne font mention de ces elisions qui ont le resultat que cankadhmâ forme le datif odhme pour dhmâi que pû forme apus pour apôs (apâ-us), que pata forme apat-am pour apat-âm, de apat-a-am. La 1^{re} personne du preterit a toujours un a devant l'm, sans cela vid formerait avêt (avêd) pour avêt-am, car la forme avêdm seroit aussi peu possible que avett (avedt), car le Sanscr. ne souffre pas deux consonnes à la fin d'un mot, regle qui a beaucoup d'influence sur les formes grammaticales, et dont Wilkins ne fait pas mention, à ce que je crois. Excusez, je vous en prie, ces details minutieux et de peu d'importance.

Je voudrais bien savoir comment vous trouvez la théorie generale sur la formation des cas que je donne dans ma grammaire, et dans laquelle je n'avais pas de predecesseurs. Je vous prie de vouloir bien me faire connaître tous les defauts que vous ou Mr. votre fils, y decouvrez; cela me sera d'autant plus utile, que je compte à publier par la suite un abrégé de ma grammaire en Latin.

J'ai lu avec beaucoup d'interêt un article de Mr. votre fils sur l'infinit. Sanscr., inseré dans le Jour. asiat. Je suis tout à fait d'accord avec votre heureuse explication de ul cisci ne quitur. C'est vraiment une analogie fort frappante avec la construction Sanscrite, et je vous demande la permission à inserer votre note sur ce passage dans l'edition Latine de mes episodes. J'aurai aussi occasion a en faire mention dans ma grammaire, quoique en general je m'abstienne dans cet

ouvrage de toute comparaison avec d'autres langues. Je n'ai pas encore reçu les ouvrages dont vous faites mention dans votre lettre, et pour lesquelles je vous fais mes remerciments sincères ainsi qu'â Mr. votre fils. Ce qui est inseré dans le journal asiat. est déjà dans ma possession, mon libraire m'ayant fait venir les 24 premiers cahiers. Mr. de Humboldt a reçu par son frère votre article sur Thiersch, dans le temps qu'il paraissait; et il a eu la bonté de m'en faire part de suite. lui ai remis votre lettre. Je prendrai plus tard la liberté à ecrire à Mr. votre fils, dont j'admire la connaissance profonde qu'il s'est acquise en peu de temps du Sanscrit. Permettez moi de remarquer seulement ici Ch. 1 sl. 5 il faut lire yukta: pour yukto qui est une faute d'ecriture. Chant. V sl. 33a il faut lire cucismite. Ch. V sl. 26 châyâdvitîya signifie, je crois, ce dont l'ombre est le second, c'est a dire accompagné de l'ombre. L'ombre de Nalus était, pour ainsi dire, un second Nalus, mais les corps surnaturels des dieux ne jetaient d'ombre du tout. C'est par cela qu'on pouvait voir que Nalus etait homme, et les autres des dieux. — Daignez agréer l'assurance de la haute consideration et de l'amitié sincère avec laquelle j'ai l'honneur d'etre Monsieur

> Votre très humble serviteur Bopp

La fonte de caractères Sanscrits pour la Societé Asiatique sera finie . . .

9.

Monsieur,

Paris 5 Janvier 1825.

La lettre que vous m'adressez en réponse à la mienne d'août m'est d'autant plus agréable, qu'elle prouve l'intention si flatteuse pour moi de ne pas laisser s'éteindre entre nous une correspondance où j'ai tant à J'adopte entièrement les observations philologiques extrèmement ingénieuses qui y sont contenues. Le phénomène de τετύφαται pour τέτυπνται m'avait fait illusion sur ce qui paraît être la véritable nature de la 3e personne plurielle en sanskrit, c'est à dire anti, au lieu de nti. Vos reflexions sur l'a supprimé dans nayanti me semblent concluantes. En grec aussi, dans le dialecte primitif des Doriens, il y a une voyelle modale avant nti dans les verbes ordinaires; si bien que la terminaison est réellement οντι (λύοντι, τυπτοντι); dans les verbes en μι, qui répondent aux verbes sanskrits à redoublement, il n'y en a pas (τίθεντι, δίδοντι, c. à dire τί-θεντι, δί-δοντι); il n'y en a pas non plus aux parfaits passifs quels qu'ils soient (λέλυνται, et au lieu de τέτυπ-νται τετύφαται). Voilà des analogies qui me paraissent vraies et j'aurais dû me borner à ces remarques, au lieu de donner de dadati une explication qui n'est pas satisfaisante. Il faut pourtant bien quil y ait une raison de cette suppression du n. Peut-être la trouverez-vous un jour. Je suis charmé de me rencontrer avec vous pour l'aspiration du radical qui ne se perd pas. J'ai cité § 196 et 213 de ma grammaire les mots que je connais pour être dans ce cas en Grec; ce sont les mêmes que

vous citez dans votre lettre; plus τρέχω, θρέξω; s'il y en a d'autres, ce n'est guère que θρύπτω dont le radical τρυφ se trouve dans τρυφή délices et dans ε-τρύφ-ην. Il semblerait que άφή tactus dût avoir l'esprit doux à cause de l'aspirée χ . Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'on dit ἐπ-αφή, ἐπ-αφάομαι. Si cela était, il faudrait joindre ἄπτω à la liste précédente. Du reste le grec admet quelques exceptions, car έλαχύς devrait faire έλάσσων pour έλαχίων; mais ici la raison de l'exception est qu'il y a une syllabe intermédiaire. Si l'on peut considérer ήσσων pour contraction d'έλάσσων, alors la loi reparaît. s'observe même quelquefois dans le passage d'une langue à une autre, Καρχηδόνιος, Carthagéniensis, où l'on voit la dentale et gutturale changer de place et l'aspiration que l'une perd en latin se reporter sur l'autre. Je recevrai avec la plus grande reconnaissance votre ouvrage sur les radicaux et sur les pronoms ainsi que le 1er cahier de votre grammaire. Je n'ai pas eu l'avantage de voir Mr. Ritter; mais quand même ce savant célèbre m'aurait honoré d'une visite, il se serait déplacé en vain; car j'étais en vacances, je veux dire en voyage de vacances, quand il était à Paris. Mr. Chézy qui doit avoir reçu votre mémoire ne m'en a pas parlé. santé languissante ne lui permet pas d'apporter au Sanskr. le zèle que cette étude intéressante exige. Cependant je me suis procuré votre ouvrage à la Société asiatique et même je l'ai traduit en entier, je puis le dire, avec un vif plaisir et avec la satisfaction que cause la réunion de la finesse, de la justesse et de la profondeur. Mon fils, qui ne peut pas donner au Sanskrit tout le temps qu'il désirerait, parcequ'en France la science seule ne fait pas vivre et n'offre pas en fait de chaires de professeurs les ressources de l'Allemagne, a pu cependant trouver le loisir de faire deux articles qui donnent le résultat de vos belles recherches; ils seront probablement insérés dans les numéros de février et de mars du journal asiatique. Il est infiniment touché de la mention que vous faites de lui, et de ce que vous voulez bien faire attention à ses observations, bien peu importantes, comme celles d'un écolier. Votre bienvéillance l'enhardit à oser se recommander à vous; car dans l'abandon où se trouve l'étude du Sanscrit en France, il est excusable lorsque aliena circumspicit auxilia, comme dit Tite-Live. Vos explications lui paraissent de la plus grande vérité et l'admiration qu'il a pour votre science, n'est pas, je vous assure, refroidie par le beau travail de l'Ardschuna's Himmel-Reise; il commence à le lire autant que le lui permettent ses autres travaux. A cette occasion, il me prie de vous soumettre une petite remarque sur le mot

Les caractères sanskrits vont bientôt arriver, mais de longtemps en France nous ne serons capables de rien imprimer. Mr. Chézy seul a les connaissances positives dans la langue, nécéssaires pour entreprendre un travail de cette difficulté. Mais la position où il se trouve pourrait peut-être l'éloigner longtemps de ces opérations pénibles de l'impression; ceci au reste soit dit entre nous. Si vos grandes lectures vous avaient fait découvrir dans le Mahâbhârat ou ailleurs quelque morceau que pût faire le coup d'essai d'un commencement, je vous serais très reconnaissant

de voulair bien nous l'indiquer. J'aurais quelque intérêt à ce que mon fils pût livrer bientôt à l'impression quelquechose de sanscrit et qu'il pût prendre les devants sur le petit nombre de ceux, qui dans notre pays se livrent à cette étude. Excusez cependant ma liberté et prenez-la pour l'expression d'un interêt paternel bien naturel et d'une haute estime pour vos connaissances.

Croyez, Monsieur, au plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous de ces études que mes travaux m'interdisent, et à l'honneur que me font les lettres que vous voulez bien m'adresser. Je suis avec un profond respect et amitié

Votre très humble et très obéissant Serv. Burnouf.

Lorsque mon fils aura lu tout l'Ardschunas etc. il prendra la liberté de vous exposer ses observations sur ce qui l'aura embarrassé; et sur votre réponse il fera un ou deux articles dans le jal asiatique. Il est trop heureux que vous ayez remarqué sa petite notice sur l'infinitif et tur ulcisci nequitur. Faites-en l'usage qui vous somblera bon, Votre approbation étant le meilleur de tous les suffrages.

C'est Mr. Klaproth qui avait bien voulu se charger de vous faire passer les deux petites brochures que vous me dites n'avoir pas reçues; il m'assura il y a déja un mois, que vous deviez les avoir à présent. Elles seraient perdues, que ce serait peu de chose. Nous voulions surtout, mon fils et moi, vous offrir un hommage de respect et de reconnaissance.

(A l'instant viennent d'arriver vous deux ouvrages dont nous vous remercions, moi et mon fils, avec les sentiments les plus reconnaissants.)

10.

Berlin, le 30. janv. 1825.

Monsieur.

J'ai reçu la lettre du 5. janv., que vous m'avez adressée et j'ai lu avec le plus grand interet les savantes remarques dont elle est remplie. Je suis bien flatté du bon acceuil que vos avez fait, ainsi que Mr. votre fils, aux petits ouvrages que je vous ai envoyés, et c'est un honneur que je sais bien apprecier que Vous avez traduit mon mémoire sur les racines et les pronoms sancrits, et que Mr. votre fils daignera à publier à ce sujet quelques articles dans le Journal Asiatique. On peut justement attendre de son talent distingué et de sa grande activité, que, quand les caractères sancrits seront arrivés à Paris, il publiera bientot un ouvrage, renfermant des textes originaux avec une traduction ou d'autres eclaircissements.

Alors cela sera pour moi un grand plaisir, si je peux contribuer en quelque chose par un article dans le journal littéraire de Goettingue, à attirer l'attention des connoisseurs à ses merites littéraires. L'etendue immense du Mahâ-Bhârata que j'ai lu en entier, en prenant une copie de ce que j'ai trouvé le plus interessant, ne m'a pas laissé le temps à lire d'autres manuscripts à Paris. Mais si Mr. votre fils veut publier



un morceau de ce grand et interessant poeme, je veux lui en indiquer un, que peut-être il jugera digne à être publié. Il se trouve dans la première partie. Dans le manuscrit sur feuilles de palmier, cette partie est divisée en 2 boites. Dans la seconde, feuille 269 etc., il est raconté comme les fils de Pandou quittent la ville d'Ekatschakra pour se rendre à la cour du roi Droupada (cela se r'attache à l'episode brâhmanavilapa) dont la fille leur était destinée pour épouse. Arrivés au bord du Gange, un Gandharva se leur oppose. Ce Gandharva cependant est vaincu par Ardschouna, qui lui fait grace de la vie sur la recommendation de Youdhishthira, à qui l'épouse du Gandharva s'était adressée en suppliant. Il suit un dialogue entre Ardschuna et le Gandharva. Celui-ci donne à A. des regles de prudence et des instructions sur la conduite que doit tenir un prince. Ensuite il lui raconte une mythe intéressante, savoir comment Tâpitî, la fille de Sourya, est devenue l'épouse de Samvarana, un ancêtre de Kourou. Cette mythe renferme les feuilles 272-277. — Après cela le Gandharva raconte ce qui s'est passé entre Visvamitra et Vasishtha, ce qui est raconté aussi dans le Ramayana (1re partie), dans une épisode que j'ai traduite (dans mon système de conjugation), — Peut-être Mr. votre fils sera-t-il bien à ajouter à ce morceau l'episode de Sakuntalâ. Elle est traduite en anglais, il est vrai, mais le texte de cette episode charmante meriterait bien à voir le jour. Vous trouverez facilement cette episode vers la fin de la 1 re division de la 1 re partie du Mah. (la fin des chapitres est marquée par) et je vous communiquerai fort volontiers les variantes du manuscrit de Mr. Hamilton, ainsi que les explications du commentateur, que j'ai transcrites à Londres.

Il me fera beaucoup de plaisir si Mr. votre fils veut bien me communiquer, comme vous me le faites esperer, ses autres remarques sur ces episodes. Je vous prie à vouloir bien lui offrir mon respect, et agréer l'expression de la haute estime, et d'amitié sincere, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur

Votre

très humble et très obeissant serviteur

Bopp

(J'ai reçu votre ouvrage et ceux de Mr. votre fils et je vous en fais mes remerciments sincêres.)

11.

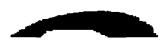
Paris, 15 Février 1825.

Monsieur,

Je ne puis m'empêcher d'admirer la promptitude avec laquelle vous avez bien voulu répondre à ma lettre. J'y vois une preuve d'amitié à laquelle je suis trés sensible. Mais en même temps je crains que votre obligeance ne vous ait fait interrompre des travaux importants pour répondre à ma lettre dont l'interêt n'était pas tel qu'elle ne pût attendre. C'est moi, Monsieur, qui devrais me presser; car la rapidité et tout ensemble l'importance de vos productions exposent celui qui veut

se tenir au courant avec vous à rester quelquefois en arrière. Le dernier présent dont vous m'avez honoré m'a paru très beau: je n'ai pu encore, à cause de mes occupations, y donner une attention suivie. Mais mon fils, qui a lu votre grammaire d'un bout à l'autre, ne put se lasser d'admirer la science et la sagacité profonde, que vous avez déployée dans cet ouvrage. Il vous assigne, selon moi, le premier rang parmi les indianistes du continent, rang du reste que vous assignaient déjà votre Nala, votre Ardjouna et vos recherches grammaticales. Mon fils, qui après une première lecture l'a de nouveau examiné avec tout le soin qu'il peut y mettre, a déjà préparé un article qu'il se propose de faire insérer dans le journal asiatique. La tâche est bien agréable quand on a à parler d'ouvrages pareils. Au reste c'est de notre part un devoir que nous remplissons avec un vrai plaisir. L'intérêt et l'amitié que vous n'avez cessé de me témoigner depuis votre voyage à Paris m'en rend l'accomplissement facile. Mon fils à cet égard n'est nullement en arrière et c'est avec une profonde reconnaissance qu'il vous remercie, et moi avec lui, des indications que vous voulez bien lui donner. Aussitôt qu'il le pourra il extraira l'épisode en question et se mettra à le travailler. Le stile, l'âge et la manière homérique du Mahâbhârata me font espérer qu'il pourra l'entendre, au moins en grande partie. Mais je crains que vous ne présumiez un peu trop favorablement de ces forces, en le croyant en état de donner un texte dans un délai assez rapproché. C'est une entreprise de haute importance et d'un rude travail et ce n'est qu'avec vos connaissances à la fois littéraires et grammaticales en sanskrit qu'on peut se charger hardîment de cette Toutefois il cherche une occasion de travail et comme le temps est devant lui il peut mettre à la traduction de l'épisode du Gandharva plus ou moins de temps, sauf plus tard à retirer un fruit quelconque de Ce fruit, au reste, il vous le devra tout entier, et si votre extrême complaisance veut bien dans les endroits où il sera embarrassé lui donner les explications des scholiastes et vos remarques fécondes, on peut dire d'avance que c'est vous qui aurez été l'auteur de l'ouvrage. Permettez-moi de vous occuper encore un instant de nous. 1^r article de mon fils sur vos recherches il a été commis des fautes d'impression absurdes, qui dénaturent complètement le sens de quelques phrases, cela ne peut pas être autrement ici. Les membres de la société peuvent, il est vrai, faire insérer des articles dans le journal, mais ils n'ont pas le droit d'en revoir les épreuves et ils se trouvent abandonnés à la discrétion d'un prote ignorant. Un membre très savant est bien chargé de surveiller l'impression. Mais au milieu de mille autres occupations il serait surprenant qu'il sût prévenir ou réparer toutes les bévues de l'imprimeur. Aussi l'article de mon fils a-t-il été pitoyablement maltraité.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous entretenir de choses si légères, mais cela n'est pas tout-à-fait sans intérêt à mes yeux, puisque cela me donne occasion de penser de nouveau à vos excellents travaux. Recevez cependant nos remerciments de votre bonne attention à notre égard et



avec la vive expression de la reconnaissance de mon fils le sincère témoignage de l'amitié avec laquelle je m'honore d'être

Monsieur

Votre très humble et très obéissant Serviteur Burnouf

Monsieur de Humboldt m'a honoré d'une lettre à laquelle je compte répondre très prochainement.

12.

Londres le 6 Novembre 1825.

Monsieur,

J'espère que vous avez reçu et accepté avec bienveillance la seconde livraison de ma grammaire, que j'ai chargée mon libraire à vous envoyer avant de quitter Berlin, dans le mois d'Août. Il y avait encore, à mon depart, deux tableaux à imprimer, dont la correcture a été soignée par mon élève Mr. Rosen. Vous aurez aperçu dans cette livraison l'emploi d'un petit caractère sanscrit que j'ai fait graver à Berlin pour l'Academie royale. Je serai bien content si Vous et Mr. votre fils ne trouvez pas cette entreprise mal réussie; Vous en conviendrez, je me flatte, que ce petit caractère pourra être d'une grande utilité pour publier des dictionnaires et des recherches grammaticales. pose à publier bientôt en Latin un vocabulaire, qui doit contenir tous les mots des lois de Manou, du Hitopadesa, du Nalus et des autres extraits du Mahâbhârata. C'est pour cette raison, en grande partie, que je passe cet hiver à Londres, pour revoir les manuscrits du Mahâbhârata et pour collationer soigneusement ceux de mes extraits que je n'ai pu achever à mon premier sejour ici.

Je publierai plus tard, en plusieurs volumes, un choix de fragmens intéressants du Mahâbhârata, avec une traduction latine sur le bord. Il ne tardera pas, j'espére, que par les soins de Mr. votre fils, les presses de Paris nous fourniront des textes Sanscrits avec de bons eclaircissements, car je vois par les savants articles dans le journal Asiatique, qu'il possède une connaissance profonde du Sanscrit. Il est donc à desirer qu'il mette bientôt en oeuvre le compositeur que j'ai envoyé à Paris, et dont je peux garantir la plus grande exactitude. Si pendant mon sejour à Londres, je peux être de quelque service à Mr. votre fils, je le prie à être bien persuadé de l'empressement que j'y mettrai. Je voudrais bien savoir aussi si Mr. votre fils se decide à publier le texte de Sakuntala, car dans ce cas je lui enverrai, aussitôt qu'il le voudra, les variantes et les gloses que j'ai trouvées ici. Je trouve que pour publier un bon texte la collation des manuscrits de Londres est d'une necessité urgente.

J'ai lu avec un très grand interet le savant article de Mr. votre fils sur la premiere livraison de ma grammaire Sanscrite, et je lui dois des remerciments sincères d'avoir attiré d'une manière si avantageuse pour moi, l'attention des philologues, sur cette petite production litteraire.

Je vous prie. Monsieur, de vouloir bien agreer l'assurance de la haute estime et de l'amitie sincere, avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Mon adresse est:

Monsieur.

43 Windsor Terrace City Road

London.

Votre très humble et très obeissant serviteur Bopp.

13.

Monsieur.

Mon père qui avait le plus vif désir de vous répondre de suite. ne le pouvant en ce moment, me charge de remplir auprès de vous ce devoir qui lui est si agréable, et se reserve le plaisir de l'accomplir dans un temps assez prochain. Mais il n'a pas voulu que l'expression de son amitié et de sa reconnaissance pour votre aimable lettre, tardât davantage et il m'a chargé de vous la communiquer en attendant qu'il le puisse faire lui-même. Il n'a pas encore reçu la seconde livraison de votre admirable grammaire, travail excellent, que l'on ne peut assez louer et auquel on devra de pouvoir pénétrer profondement dans l'étude de la grammaire et de la langue sanskrite. Vous avez été bien indulgent pour moi. Monsieur, de faire mention dans votre lettre de l'article où je n'ai pu que très légèrement et d'après le peu que je sais apprécier un ouvrage conçu et exécuté sur un plan aussi vaste. Quant au vocabulaire latin que vous préparez, c'est une idée excellente: il devra beaucoup aider les amateurs de la littérature sanskrite et il sera surtout utile pour les lois de Manou, qui manquent encore malgré le travail de Mr. Haughton d'une édition critique. Vous êtes encore beaucoup trop bon de me croire capable de publier bientôt quelque texte sanskrit. Je n'ai pu faire dans cette langue de grands progrès cette année. D'une part parceque ma santé qui n'a pas été bonne m'a fait perdre beaucoup de temps, et d'autre parceque mes études de droit m'ont beaucoup occupé. J'ose cependant accepter avec une reconnaissance bien sincère. l'offre que vous voulez bien me faire de m'envoyer quelques variantes et gloses des manuscrits de Londres. Mais je désire avant tout que cela vous donne le moins d'embarras possible. Je serais désolé d'abuser le moins du monde de votre complaisance. Quant au Sakountala je dois vous parler franchement. Quelque temps après que vous avez eu la bonté de m'indiquer ce morceau comme bon à publier il est venu dans l'idée à M. Chezy, qui devrait s'occuper de choses plus dignes de sa science, de traduire cet épisode et de le lire à la société et même de témoigner l'intention de le publier. Par respect pour un maître, j'ai dû renoncer à mon projet, dont je n'avais d'ailleurs parlé à personne. Mais M. Chézy comme vous devez savoir, dit qu'il publiera tout et ne publie rien. L'extrême amitié qu'il a pour M. Langlois fait même croire a quelques personnes que M. Chezy ne fera rien par lui-même et communiquera ses travaux à ce dernier. Je confie ce détail à votre discrète bienveillance pour moi. Mais vous devez comprendre que le scrupule qui m'arrête à l'égard de mon maître ne m'arrêtera pas s'il se



substitue M. Langlois, et c'est pour cela que je ne refuse pas le secours que vous voulez bien me promettre, pour m'en servir en temps convenable.

Mais si j'ai pu avancer relativement à l'Inde j'ai tiré de ma faible connaissance du sanskrit un résultat qui pourra devenir important. Voici le fait. M. Rémusat qui a pour moi autant de bonté que s'il était mon professeur, m'avait prié de mettre, conjointement avec M. Lassen, qui est ici maintenant, un ordre au moins extérieur dans les mss. sanskrits. En faisant ce travail purement mécanique nous avons trouvé des mss. qui d'après leur titre paraissent être en langue palie, idiome du bouddhisme, dans la presqu'île au delà du Gange. Nous avons aussitôt conçu le projet de les déchiffrer, et ce travail, fait en commun a produit une dissertation ou essai sur le pali, accompagné de planches contenant trois alphabets inédits, et de facsimile de 3 Sortes de Mss. J'ai personellement redigé la partie des alphabets, et ce qu'il y a d'historique sur le pali, le bouddhisme etc. Mr. Lassen de l'amitié et de la coopération duquel je me félicite tous les jours, a redigé une partie de la comparaison du pali avec le sanskrit, et exclusivement la comparaison du pali et du prâkrit, travail que seul il pouvait faire, car je n'ai pu prendre nulle part de notions sur cet idiome, tandis qu'il a consulté à Londres la grammaire de Vararoutchi. Je me suis chargé en outre de lithographier les planches, travail que je n'ai pas voulu confier à la négligence d'ouvriers ignorants. J'ai l'honneur de vous envoyer avec cette lettre une épreuve des planches avec l'alphabet pali de Laloubère qui a servi de base à notre déchiffrement, et un tableau comparatif des alph. Palis et de quelques alph. de l'Inde etc., dont je suis actuellement occupé à rédiger les conclusions. Je réclame pour les lithographies toute votre indulgence, vous y verrez quelques inexactitudes, mais ce n'est qu'une epreuve encore, et les fautes, au moins celles que je verrai, disparaitront au tirage définitif. Quant à notre dissertation elle va être livrée bientôt à l'impression sous les auspices de la société Asiatique; nous aurons occasion d'y faire usage du beau caractère sanskrit que la générosité de votre gouvernement nous a envoyé. Lorsqu'elle aura paru, j'aurai l'honneur de réclamer plus particulièrement votre indulgence pour ce premier essai dans une étude encore aussi neuve. Il faut même avouer que la nouveauté de cette étude et le peu de secours que nous avons en France, l'exposent à mourir aussitôt qu'elle est née, si votre bonté et votre zèle pour les études orientales ne vient à son secours. Je m'explique; il y a à la bibliothèque de l'honorable société Asiatique à Londres un manuscrit semblable à celui dont j'ai l'honneur de vous envoyer un facsimile No. 2 de ma planche 6 sous le titre de facsimile du Kammouva. Nous avons cet ouvrage à la bibliothèque du roi, mais malheureusement nous n'en possédons pas la dernière page, dans laquelle j'espérais de pouvoir trouver le titre. Si vous pouviez découvrir une personne qui pût prendre un facsimile de ce ms. qui est très court, les frais ne m'épouvanteraient pas et je vous en aurais une reconnaissance extrême, comme au bienfaiteur de l'étude du pali. Ce facsimile me serait très indispensable, dans le dessein où je

suis de publier ce petit ouvrage dont Buchanan a donné une paraphrase dans le T. VI des Asiatic Researches. De plus la Bibliothèque de la Compagnie des Indes doit posséder les papiers de Feu le Dr. Leyden qui avait à ce qu'il paraît acquis certaine connaissance du pali; ces papiers doivent contenir aussi un travail sur la grammaire Siamoise et surtout un vocabulaire de cette langue, manuscrit à ce que je crois, car il m'a été impossible de me procurer l'imprimé. aviez le bonté de vous munir d'un copiste pour ces morceaux qui doivent être très courts, moi et la société Asiatique toute entière, et surtout Mr. Rémusat vous en seraient reconnaissants plus qu'on ne peut dire. C'est en effet Mr. Rémusat qui désire que je tente une excursion dans le domaine de la langue de Siam, 1º pour publier une grammaire fort incomplette, de 6 pages seulement, que possède la Bibliothèque du Roi, 2º pour pouvoir lire plus facilement quelques manuscrits palis, qui viennent de Siam, et sont entremêlés de commentaires dans la langue de ce pays. La réunion de ces deux langues pourrait donc conduire à des résultats fort intéressants surtout pour la connaissance du Bouddhisme dans la presqu'île au-delà du Gange. — Mais je vois, Mons., que je me laisse entraîner bien loin, j'abuse de votre offre obligeante. Mais si ce que je prends la liberté de vous demander vous donne le moins du monde, de ce que les Anglais appellent trouble, considérez que cette lettre ne vous a pas été écrite, ou au moins n'y voyez que le témoigne du respect et de l'admiration profonde qui m'anime. Ce sera toujours un assez grand honneur pour moi d'avoir attiré l'attention de celui qui prend dans la science du Sanscrit le haut rang, qu'occupent, dans le chinois et l'arabe, les Rémusat et les de Sacy.

Croyez donc, Monsieur, à mon respect et à ma reconnaissance sincère, et surtout excusez-moi.

14. Novembre 1825.

E. Burnouf avocat, rue St. Jaques No. 115.

14.

Londres le 18 Decembre 1825.

Monsieur,

Si j'ai tardé à faire réponse à la lettre dont vous m'avez honoré je n'ai pas été negligeant pour cela à m'acquerir les renseignements necessaires sur les matieres contennes dans votre estimable lettre. Le bibliothecaire de la Societé Asiatique, Mr. Hutmann n'avait pas connaissance d'un manuscrit en caractère Kammouva, qui, selon votre lettre, devait etre deposé dans la bibliotheque, qui est sous ses soins. Mais en examinant toutes les donations, il est tombé sous nos yeux un manuscrit splendide, dans lequel j'ai reconnu, à l'aide des planches que je dois à votre bonté, le caractère kammauva. Alors il restait à determiner si ce manuscrit était le même que celui dont vous parlez dans votre lettre et dont vous avez lithographié la 1re page. Sur ce point mes recherches n'ont pas repondu à mon desir, au moins le manuscrit en

question ne commence pas par la page que vous m'avez envoyée, et que j'ai tâchée à lire, au moyen de votre alphabet. Le manuscrit de la bibliothèque Asiatique parait contenir 2 ouvrages, au moins il y a vers le milieu une feuille qui par sa marge dorée a l'air d'être initiale. Comme les feuilles de ce manuscript ne sont pas numerotées et n'étant pas sûr de quelle côté il commence, j'ai examiné les deux feuilles extrêmes, et aussi celle du milieu paroissant initiale, mais aucune correspond à la page que vous avez lithographiée, et dont je lis les premiers mots peutêtre avec quelques meprises nahetasma gagavatho (namo tasmai bhagavate). Le manuscrit de Londres a 11 feuilles, chacune, excepté une des extrêmes, étant écrite sur les deux cotés, et chaque page contient 5 lignes. Sur ce dernier point il paroit d'accord avec le manuscrit de Paris. Mais à moins que le manuscrit de Londres manque de la premiere feuille (ce qui n'est pas probable parce que les 2 feuilles extrèmes sont distinguées du reste par leurs ornements) les 2 manuscripts ne contiennent pas le même ouvrage. C'est au moins ainsi que doit juger quelqu'un, qui, comme moi ne sait rien de la langue, et qui n'a pour guide que les formes exterieures. Si vous étiez ici vous tireriez peut-être avec autant de facilité qu'avec justice une autre conclusion. J'ai hesité à vous faire faire un facsimilé de ce manuscrit sans vous exprimer mes doutes. Si néanmoins vous en desirez un facsimilé, je vous le ferai faire avec la permission de la societé Asiatique, aussitôt que j'aurai reçu votre lettre. Mr. Hutmann pense qu'un facsimilé de l'entier pourrait couter tout au plus 4 livres de sterlings. — La compagnie des Indes possede en effet les papiers du Dr. Leyden sur lesquels il y a un manuscript contenant un vocabulaire comparatif des langues Birmane, Pejouane et Siamoise, chaque langue en son propre caractère, mais sans explication européenne, seulement avec des titres Italiens. Ce manuscript est de 89 pages, chaque page a 11 lignes, et la ligne ne contient qu'un mot des trois langues mentionnées. L'ecriture est en blanc, sur un fond noir fort lisible; mais comme elle s'efface, on n'en pourroit prendre qu'une copie et non pas un facsimilé. Quelqu'un qui connaitroit les caractères viendrait bientôt au bout, mais sans cet aide un copiste ordinaire y mettrait beaucoup de temps, et on ne pourrait pas assez s'y fier. Dr. Leyden a aussi publié un vocabulaire, sous le titre: Comparative vocabulary of the Barma, Malaya and Thai (c'est le Siamois) languages, Serampore 1810 (sans nom d'auteur). Cet ouvrage que j'ai vu, contient un bien plus grand nombre de mots que le manuscrit mentionné, dont Leyden a probablement fait usage. Le Siamois est imprimé en caracteres Latins, l'auteur ayant fait usage en cela du Systeme d'orthographe de Sir W. Jones. Les explications sont, cela s'entend, en Anglais. On m'a dit que Mr. Langles a eu dans le temps un exemplaire de cet ouvrage, qui est à present hors de vente. Vous voyez, Monsieur, qu'il y a assez de raisons, qui devaient me faire hesiter à faire copier le manuscrit mentionné. Peutêtre on reussirait à se procurer un exemplaire de l'ouvrage imprimé. Je n'ai pas pu trouver un ouvrage grammatical sur le Siamois. — Quant à Sakuntala je regrette qu'à cause de Mr. Chézy vous ne pouvez pas à present publier cette charmante episode. J'en ai copié le commencement et une partie du milieu, à Londres, comme ces feuilles se sont egarées de ma copie de Paris; et pour vous envoyer les variantes, il serait bon que vous m'envoyassiez votre copie, que je vous renverrais bientot avec les variantes sur la marge, et avec mes extraits du commentaire. Je vous enverrais mon manuscript, si par les corrections et les variantes il n'était pas devenu presque in-lisible pour tout autre que moi.

En attendant que Mr. Chézy prenne une resolution à publier ou à ne pas publier Sakuntala, vous vous deciderez certainement avec plus de rapidité que Mr. Chezy, à publier avec une traduction Latine quelques fragments choisis des Pourâna's dans lesquels vous êtes bien versé, comme je vois par vos savants et interessants articles du journal Asiatique. L'amour pour la langue et la litterature Sanscrite et l'amitié envers vous ainsi que la confiance, que j'entretiens avec raison, en votre erudition, me font desirer à voir bientôt, par vos soins, sortir des ouvrages Sanscrits des presses de Paris.

Je vous prie de vouloir bien offrir mon respect à Mr. votre père et agréer les sentiments de la haute estime et de l'amitié sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre tres humble serviteur Bopp.

43 Windsor Terrace City Road.

15.

Monsieur,

[3. mars 1828.]

Si jeusse bien réfléchi aux embarras qu'entraînaient pour vous les demandes que j'avais pris la liberté de vous faire, jamais je ne vous les eusse adressées, mais je vous ai écrit sous l'inspiration d'une étude que j'aime parce qu'elle est nouvelle, et qu'elle doit par la suite conduire à des résultats historiques d'un assez grand intérêt. Je vous prie donc de nouveau de m'excuser et de vous venger de mon trop de liberté en me chargeant de pareilles commissions pour Paris. Je suis désolé entre autre, de toutes les peines que vous vous êtes données pour déterminer quel était le beau manuscrit de la société Asiatique. L'imperfection de mes planches a seule suffi pour causer tout l'embarras. Le manuscrit que vous avez bien voulu me décrire si soigneusement dans votre lettre me semble devoir être le Kammouva, et voici les raisons de cette opinion, qui ne peut cependant être regardée que comme une hypothèse. Il a 11 feuilles comme celui de Paris et 5 lignes à la feuille. Les deux feuilles initiale et finale sont ces pages dorées, déplacées par erreur sans doute et mises au milieu du manuscrit. L'une d'elle doit porter les mots namo tasma bhagavato altération palie du sanskrit namas tasmai bhagavate adoratio huic Bhagavat (Bouddha). Ce sont ces mots qui ouvrent notre planche VI n. 2. lieu de ma il y a en effet he, sauf que j'ai mis au crayon la petite barre qui est nécessaire pour distinguer le m du p. Comme ce que je vous ai



envoyé n'est qu'une épreuve, cela disparaîtra sur la bonne planche, que j'aurai l'honneur de vous prier d'accepter avec l'ouvrage. Je regrette sincèrement que les inexactitudes de ma planche vous aient causé tout cet embarras. J'espère vous en offrir une autre exempte de reproche sous le rapport du matériel. Je ne pense pas au reste qu'il soit bien urgent pour moi d'en faire faire un facsimile du ms. de Londres. Il se pourrait que d'ici à un an ou deux j'allasse à Londres et alors je collationnerai la copie que j'en ai faite avec le manuscrit de la société asiatique. Je vous suis donc infiniment reconnaissant de toutes vos peines, et vous prie de ne pas en prendre davantage relativement à cet objet, sans toute fois annoncer la cause que je vous en allègue, car mon voyage est encore fort incertain, et Mr. Rémusat qui me procura cet avantage, exige absolument qu'il soit tenu secret.

Quant au Thay jai trouvé un Exemplaire du Vocabulaire de Leyden, que Mr. Klaproth a bien voulu me prêter. J'ai aussi trois vocabulaires manuscrits qui font partie de la collection des langues étrangères faite avec un grand soin à la Chine, le premier est un vocabulaire du dialecte de Si-yout-tho yû (c'est le nom siamois de Juthia), le 2° est Pa-pé et le 3^{me} Pe-y. Ce sont des dialectes du Thay très rapprochés entre eux. Avec ce secours, et la petite grammaire de 6 pages de la bibliothèque royale, j'avance dans le travail que j'ai entrepris sur cette langue curieuse, et il aura pour titre: Recherches sur l'ecriture et la langue siamoise. Je donnerai des planches qui montreront l'identité de cette écriture, quant à l'ordre et à la forme des caractères avec les écritures palies, et je déterminerai l'influence qu'a eue cette langue sur le Thay. Ce travail qui m'interesse, m'empêche avec mes autres occupations, de m'occuper exclusivement de faire paraître quelquechose en sanscrit; mais je tiens à le finir promptement, parce qu'il est à craindre pour moi que sa nouveauté seule fasse tout son mérite. m'occupe cependant du Prabodhatchandrodaya que je désirerais donner, surtout si je puis comme je l'espère consulter les précieux commentaires de Londres. Car la Bibliothèque du Roi quoique riche ne possède pas un assez grand nombre d'exemplaires d'un même ouvrage, et surtout de cette composition philosophique curieuse, pour qu'on puisse sûrement donner un texte. Je rassemble aussi les passages des Pourânas sur le système géographique des Indiens pour en faire une dissertation avec les textes à l'appui. Mais ce travail est encore subordonné à mon voyage de Londres, car nous n'avons pas tous les Pourânas à Paris. Enfin le Meghadoûta me paraîtrait curieux à donner avec quelques passages des commentataires qui se trouvent à Londres, avec les fragments des Pourânas, cela complettrait ce qu'on a de plus authentique sur la géographie de l'Inde. — Voilà quels sont mes pro-Mais je suis si occupé que je ne puis répondre quand je les remplirai. Je vous suis cependant reconnaissant des Bontés que vous avez pour moi, et quant au Sakountala je prends la liberté d'attendre, toujours pour les causes que je vous ai dites plus haut. Je serais au désespoir de vous faire faire ce que je puis accomplir moi-même en allant à Londres. Je vous annoncerai comme une grande nouvelle, que Mr. Chézy, sortant de son repos, va donner le texte du drame de Shakountala, et (mirum!) finir le Yadjnadattabaddha. Vous saurez tout cela avec plus de détails dans un des prochains nos du Journal asiatique. Il me reste Monsieur, à vous prier d'excuser la longueur de mes lettres, à vous remercier de nouveau et à vous prier d'accepter l'hommage de ma vive reconnaissance et de mon entier dévouement. (Mon père me charge de vous adresser ses respects, et attend toujours avec une vive impatience l'arrivée de votre excellente grammaire que vous avez bien voulu lui annoncer)

Votre très humble Serviteur

E. Burnouf.

16.

[Fragment.]

[1827.]

attendant j'ai eu occasion d'exprimer la haute estime que j'ai pour ce savant ouvrage dans la préface de ma grammaire sanscrite, qui est sur le point a paraître avec la troisieme partie et dont je m'honorerai à vous envoyer aussitôt un exemplaire. Par la lettre que vous m'avez envoyée par Mr. Bonar, dont la connaissance m'interesse beaucoup, j'ai appris avec un vif plaisir, que nous avons l'espoir à recevoir par vos savants efforts, des informations sur le contenu de differents Pouranas. Puissiez vous bientôt executer votre voyage pour Londres, pour rendre par cela possible aussi la públication du texte sanscrit. En cas qu'il serait de votre intéret a publier, avec une traduction, quelque texte avant votre depart pour Londres je vous enverrais avec beaucoup de plaisir un morceau du Mahabh. tiré de la partie qui decrit le combat entre les Pandavas et Kurouvas, comparé avec les manuscrits de Londres, et qui, à ce que j'espère, ne serait pas lu sans interêt . . .

17. [1828.]

Il est temps que je vienne à faire reponse à votre dernière lettre, que j'ai eu le plaisir à recevoir il y a quelques jours. Vous pourrez avoir sans difficulté une fonte de notre petit caractère, qui a été fait aux frais de l'Académie royale qui permet fort volontiers au fondeur l'usage des matrices; vous aurez la fonte au même prix que l'Académie a payé pour la sienne, parce que celle-ci ne prend pas de bénefice pour préter les matrices à Mr. Dekker fondeur-imprimeur, mais en general les frais de fonte sont plus grands ici qu'en France. Tout ce que je pourrai faire pour déterminer Mr. Dekker au prix le plus moderé, je le ferai avec le plus grand plaisir et j'aurai soin pour l'exactitude. Je ne peux vous dire combien je suis charmé du jugement favorable que vous portez sur ma grammaire, de manière que vous la trouvez digne d'être traduit en français par vous même.

Je suis bien est principalement destiné pour des grammaires et des dictionnaires, tenant le milieu entre nos gros et notre petit caractère, sans exiger pour l'impression le moindre espace de plus que le dernier. Vous voudrez bien me permettre de vous informer du plan que j'ai poursuivi dans la construction de ce nouveau caractère. J'ai donné

grand nombre est passé dans l'étranger, savoir dans France, dans l'Angleterre et dans la Hollande. L'edition latine sera d'un prix tres moderé.

Je m'interesse infiniment de vos recherches curieuses sur le Zend, par rapport auquel j'attends des eclaircissements bien profonds de votre sagacité. Si vous vouliez me rejouir bientôt d'une lettre, j'oserais vous prier de m'informer, si mon Nalus ne se trouve plus chez Treuttel et Wurtz, car depuis longtems on a demandé ici en vain un exemplaire de cet ouvrage.

Je vous prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de Mr. votre père et de Mdme votre mère, et d'agréer l'assurance des sentiments de la haute estime et de l'amitié sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Kur Str. N. 12.

Votre tres humble et tres devoué Bopp.

18.

Berlin le 20 Mars 1829. Kur Str. 39.

Monsieur,

Vous recevrez cette lettre par Mr. le docteur Petermann, un jeune Orientaliste très distingué que je prends la liberté à recommander à Votre bonté. Il vous remettra deux memoires, dont l'une traite sur l'origine des cas, objet qui peut être n'est pas indigne à attirer votre attention, et vous me ferez un vif plaisir, si vous voulez bien m'en dire votre opinion. Vous aurez reçu, j'espere, la 1^{re} livraison de mon Glossaire Sanscrit; je ne pourrai mettre sous presse la seconde que quand les deux premières livraisons de ma grammaire Sanscrite en latin seront achevées. La 1^{re} est déjà imprimée, mais elle ne paraîtra qu'avec la seconde vers la fin de l'été; alors je ne manquerai pas à la soumettre à votre jugement. J'ai fait tous mes efforts à rendre le latin aussi simple et clair que possible. En quelques semaines j'espère à pouvoir vous rendre hommage d'une collection de 4 episodes du Mahâ-Bhârata. La première qui me semble très remarquable donne l'histoire du deluge d'une manière beaucoup plus simple et avec un caractère bien plus antique que l'episode traduite par W. Jones. Dans l'impression de ces episodes j'ai commencé a séparer complètement les mots et je ne m'ecarterai plus de cette methode que j'observe aussi dans ma grammaire. Je n'ecris cependant pas comme Mr. de Humboldt le propose cacâr 'âtra, mais cacârâ 'tra. Comme vous avez aussi parlé tres eloquemment en faveur de la separation des mots, ainsi que Mr. vote père, j'ose me flatter qu'elle predominera, si toutefois vous la mettez aussi en execution dans les textes que vous faites imprimer, et dont j'ai entendu parler

avec le plus vif interet. Comme je vous ai rendu compte, mon cher Monsieur Burnouf, de tant d'occupations qui ont pris mon temps depuis ma dernière lettre, et qui sont encore augmentées par les affaires du Decanat de la faculté philosophique, dont je suis chargé pour cett' année. j'espère que vous excuserez bien le long retard que j'ai fait à vous repondre à votre lettre du 3. Mars 28. Je n'ai pu commander une fonte de notre petit caractère sanscrit, parceque le prix vient beaucoup plus haut que ce que Mr. Schubarth y veut mettre savoir 12/2 ecu prussien la livre, et comme vous ne pourrez à peine prendre moins que 3 quintaux, le tout montera a 2000 francs (l'ecu prussien à 4 fr.). Si cependant Mr. Schubarth se décide à faire cette depense, il n'a qu'à en faire guère la commande auprès de M. Dekker par une maison de commerce de cette ville. Je me chargerai volontiers a veiller sur l'accuratesse de l'execution de la fonte. Je vous prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de M. votre père et Mdme votre mère et agréer les sentiments d'estime et d'amitié

> de Votre très humble Bopp.

19.

Berlin le 18 Juin 1829.

Monsieur,

C'est avec un extrême plaisir que j'ai appris par votre lettre du 10 Mai, que nous serons bientot en possession d'une partie des resultats de vos recherches sur le Zend. A juger d'après les decouvertes importantes que vous aviez deja faites à mon dernier sejour à Paris, je ne peux qu'être convaincu d'avance du secours eminent que la science linguistique tirera de vos efforts ingenieux. C'est en effet une lacune tres sensible dans nos connaissances philologiques qu'une langue si remarquable par ses rapports avec le Sanscrit etait jusqu'àpresent si peu examinée. Je desire vivement que votre commentaire perpetuel suive de près votre édition du Vendidad; aussi j'attends avec la plus grande impatience votre ouvrage comparative qui sera sans doute extremement instructif pour moi.

Il y a quelques jours je vous ai adressé par Mr. Dümmler un exemplaire de ma derniere publication "Diluvium cum tribus aliis Mahâbharati episodiis, fasc. 1, quo continetur textus sanscritus". — J'espère que vous le recevrez bientot et que la lecture de ces episodes, qui me paroissent d'un grand interet, vous occupe pour quelques heures d'une manière agreable. Je desirerais bien à apprendre quell' impression aura fait sur vous un texte dont les mots sont completement separés. Je regrette bien que Mr. Dümmler n'a plus un seul exemplaire complet de ma grammaire; c'est la 1^{re} livraison qui nous manque. L'impression de l'edition latine, qui contient bien des additions et des changements est deja bien avancé et en deux ou trois mois la 1^{re} partie pourra paraître, contenant les deux premières livraisons de l'edition allemande. Rien ne pourrait être plus honorable pour moi que l'execution du plan que vous m'avez annoncé de publier, avec Mr. votre père, une edition française



de mes ouvrages sur l'affinité des langues sanscrites etc. Je ne crois pas que je traiterai de nouveau le verbe dans les mémoires de l'Academie et ce que j'en ai dit dans mon Conjugations System est encore mon opinion actuelle autant qu'elle n'a été modifié dans l'article anglais dans les Annals. Je vois avec plaisir que vous connaissez mon article dans les Annales de Vienne sur les racines. Auriez vous vu peut être aussi mes deux articles sur la grammaire allemande dans les Annales de Berlin (Febr. et Mai 1827). Le 1^{er} contient mes dernieres remarques sur le verbe, l'autre ceux sur la declinaison, principalement par rapport au Sanscrit et au Gothique? Je vous prie à offrir mon respect à Mr. votre père et à vouloir bien agréer l'expression des sentiments d'estime et d'amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'etre

Votre tres humble et tres devoué Bopp.

20.

Monsieur,

Il y a déjà longtemps que je voulais vous remercier de la manière si bienveillante avec laquelle vous avez annoncé le commencement de mes travaux, malheureusement encore peu avancés sur le Zend-avesta et sa langue. Je vous suis infiniment reconnaissant d'en avoir parlé en termes si favorables, et je ne puis trop vous exprimer mon admiration pour les vues ingénieuses et si neuves que vous avez semées dans cet article, et pour la manière dont vous appréciez l'ensemble de la langue zende comparée au sanscrit. Il est bien vrai que, si cette langue se distingue par un grand nombre de caractères qui attestent un idiôme postérieur, et, pour ainsi dire, usé, elle n'en présente pas moins un grand nombre de faits grammaticaux, qui sont antérieurs aux formes sanscrites actuellement en usage, et dont l'analogue ne se trouve plus que dans les Vedas. Plusieurs de ces faits mettent dans le plus grand jour un certain nombre de règles sur la langue sanscrite, dont une sagacité, qu'on ne peut se lasser d'admirer vous avait révélé l'existence, et entre autres le dhi de l'impératif 2me personne. On en peut dire autant de la désinence maidhé pour mahé, si toutefois les manuscrits si incorrects ne me trompent pas sur le sens qu'il faut donner à cette forme. C'est pour moi un vif chagrin de ne pouvoir conduire avec toute l'activité désirable mes travaux relatifs à cet objet si important pour l'étude de la famille des langues ariennes, comme on propose de les nommer maintenant, dans un point de vue tout à fait historique. J'en suis, à mon grand regret, empêché par la nécessité où je me trouve de me livrer à des occupations productives dans le cercle de l'éducation classique, ce qui devient de jour en jour plus difficile en France avec le discrédit où tombent les études littéraires de l'antiquité dont les résultats ne peuvent être immédiatement appliqués aux travaux du Barreau et de la médicine, seules branches, qui avec les sciences exactes, soient cultivées parmi nous avec ardeur et succès. Aussi distrait par d'autres soins, je suis loin de faire les progrès auxquels je devrais m'attendre.

Permettez-moi, en même temps, de vous renouveller l'assurance de tout mon respect, et des sentiments avec lesquels jai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et tres obéissant Serviteur

Eug. Burnouf.

Paris, 23 8bre 1831.

13 Place de l'ecole de Medicine

- P. S. Au moment où je vous écris j'entrevois la possibilité de faire imprimer à l'imprimerie royale le commencement du Bhâgavata pourâna dont jai traduit une portion très considérable; il y a dans ce poëme beaucoup à gagner pour la langue.
- P. S. Mon père vous prie bien de croire à ses sentiments les plus affectueux.

21.

Monsieur,

Vous m'avez bien réjoui par votre lettre du 23 Oct. dont vous m'avez honoré et à laquelle j'aurais fait reponse plutôt, si je n'avais pas manqué plusieurs fois le graveur, qui a fait les poinçons du caractère sanscrit dont vous desirez une frappe. Il demande Mais comme les poinçons sont la proprieté de l'Académie, il faudra en avoir l'autorisation, ce qui, je n'en doute pas se fera facilement; si la Societé asiatique s'interesse de cette affaire, et si vous voulez bien vous adresser en son nom à l'academie même. Je crois pouvoir repondre pour l'exactitude avec laquelle le graveur des poinçons executera vos ordres. — C'était avec un vif plaisir que j'ai appris par votre lettre, que mon article sur votre V. Sade aie trouvé votre approbation; permettez-moi, de profiter de cette occasion, de vous exprimer ma réconnaissance très profonde pour les 6 livraisons de cet ouvrage remarquable, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Cette production précieuse était longtemps un tresor mort pour moi jusqu'à ce que l'envie d'en dire quelque chose dans nos Annales m'a jeté dans la necessité à étudier une langue qui est devenue depuis ce temps mon occupation la plus agréable et je peux dire aussi la plus recompensante par rapport à la grammaire comparative. J'ai fini depuis peu un second article concernant le Zend, dans lequel j'ai rendu compte des ouvrages de Rask et Bohlen, et que j'aurai l'honneur, aussitot qu'il

aura paru, à soumettre à votre jugement. Il est peut-être peu digne de votre attention, mais vous y verrez au moins que j'ai fait quelques nouveaux progrès dans cette étude. J'ai été obligé, faute d'espace, à me serrer dans des limites assez étroites pour la richesse du materiel; cependant cet article est un peu plus etendu que le premier et vous y trouverez aussi un passage du Zendavesta contenant la forme en maidhê, dont vous faites mention dans votre lettre, et dont je ne doute pas qu'elle est le pluriel de la forme moyenne. Mais Anquetil traduit cette forme toujours par le singulier, comme il fait de mahî, derivé de masi dans les Vêda's. Je voudrais bien savoir si Neriosengh a mieux compris ces formes. Puissiez-vous donner tout votre temps à vos recherches importantes sur le Zendavesta pour nous livrer bientot votre commentaire et la memoire comparative, dont vous avez donné un extrait si curieux! J'apprendrai avec un grand plaisir, que l'espoir que vous avez de pouvoir publier le texte d'une partie du Bhâgavata P. se soit accompli.

Je vous prie de vouloir bien offrir mes respects à Mr. votre père et agréer l'expression des sentiments de la haute estime et de l'amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre très humble et tres obéissant serviteur F. Bopp. Berlin, le 20 Nov. 1831.

22.

Paris 6 Xbre 1831.

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant des détails que vous avez bien voulu me donner sur le caractère devanagari; j'ai la certitude qu'on en fera l'acquisition à Paris; Il s'agit seulement de savoir si c'est la société asiatique ou bien l'Imprimerie royale qui en feront les frais. La société asiatique est arrêtée par les dépenses qu'elle fait en ce moment pour le caractère zend qui réussit très bien, et dont je vous enverrai un Spécimen dans la lettre où j'aurai l'honneur de vous faire connaître nos arrangements définitifs pour les matrices du petit caractère.

J'apprends avec un grand intérêt que vous travaillez activement à la langue zende; Mr. Hirzel qui est en ce moment à Paris m'a dit que c'était votre unique occupation en ce moment. Cette étude si intéressante ne peut que gagner beaucoup à vos ingénieuses recherches. Il n'y a que mon lourd travail d'explications, de collations de manuscrits, et d'édition de la glose si barbare de Nériosengh, qui puisse y perdre. Je crains bien que mes trois volumes in 4º ne paraissent contenir que bien peu de découvertes grammaticales, lorsque vous aurez fait goûter aux lecteurs allemands vos précieux articles. Quant à moi l'étendue et la minutie de la tâche que je me suis imposée, m'empêche de communiquer aussi fréquemment au public les résultats de mes recherches. serai même obligé d'aller à Londres au mois de Septembre 1832 pour y voir de très anciens mscts zends que possède la Compagnie.

Relativement à mahî que je savais être la desinence masi que Mr. Lassen a le premier fait connaître, le traducteur indien ne la comprend pas. En géneral sa version est fort inexacte, et faite dans un temps où le texte zend n'était déjà plus compris. Il y a bien d'autres identités avec le sanscrit des Vedas que j'ai découvertes en lisant de longs fragmens de ces anciens livres dans l'horrible copie telougou que possède la Bibliothèque du Roi. C'est en général le sanscrit ancien qu'il faut comparer avec le zend, plus tôt que le sanscrit classique. Vous avez sans doute pu vous convaincre de l'exactitude d'un fait que je n'ai pu qu'indiquer incidemment dans un extrait que j'ai donné au Journal asiatique. C'est que plusieurs particularités remarquables rapprochent le zend des dialectes germaniques, et le sanscrit des langues savantes de l'Europe ancienne; de sorte que ces deux langues de l'Asie, le zend et le sanscrit, sont à la tête des deux systèmes d'idiomes européens. Je m'attends à trouver aussi dans votre article des renseignements bien précieux sur les fusions de deux lettres, les gounas et les vridhis de la langue zende, sur lesquels j'ai fait des observations que je désirerais bien voir confirmées par vos recherches. Comme la place me manque, je ne vous indiquerai que aya qui devient à peu près universellement en zend $a\dot{e}$ d'où on explique le génitif (aem = ayam)zend ahé du sansc. asya etc. etc.; puis l'allongement d'une voyelle i et u suivie d'un a, tv-a-m, z. $t\hat{u}m$; par où encore on explique cette forme curieuse en $\hat{i}m$ (y-a-m) des neutres, formés du suffixe ya, forme qui se confond ainsi avec les fém. en î. Il y a aussi sur l'a avant e, o une remarque fort intéressante, c'est en quelque sorte un gouna surabondant. D'ailleurs il ne faut pas confondre ces a devant ces voyelles avec celui qui précède (\hat{o} ?) \hat{u} et i, dans ces derniers cas il est radical, c'est l'autre voyelle qui est adventice; ga-i-ri (gen. gar-ûis) vâ-i-ri etc. ta-u-runa.

La forme des génitifs des noms en i et u est également digne de remarque; l'i et l'u de la forme absolue au lieu d'être fondue comme en sanscrit avec une autre voyelle (a en sansc. et en zend \hat{o} è) en reste détachée, mais toujours séparée du radical comme en sanscrit, angè-us (sanscr. os = o + u), $pat-\hat{o}-is$ (es = a + i). C'est le sanscrit, mais à un état primitif de formation: au reste ce caractère primitif est celui qui distingue la langue zende. M. Bohlen s'est bien trompé en avançant le contraire. Sa courte thèse fourmille de tant de fautes que je n'ai pas eu le courage d'en rendre compte. J'aurais bien d'autres remarques à vous proposer entre autres sur la conjugaison, dont le Vendidad proprement dit donne des formes très curieuses, et souvent plusieurs formes pour exprimer une seule et même personne. ne pourrais rien vous indiquer que vous ne connaissiez déjà mieux que J'ai seulement voulu vous faire connaître que je ne discontinuais pas mes recherches, quoique l'idée de savoir qu'un aussi habile philologue que vous s'occupe du même sujet, soit bien faite pour décourager. Mais au risque de répéter ce que vous aurez déjà dit, je publierai toujours mon travail. Les parties très considérables que j'en ai soumises

à plusieurs personnes et entre autres à M. Schlegel me mettront à l'abri du reproche du plagiat. (Je ferai à ce sujet une déclaration dans la préface par laquelle ces personnes elles-mêmes seront invoquées en témoignage.) — Veuillez, Monsieur, croire à tous mes sentiments de respect et agréer les compliments de mon père.

Eug. Burnouf.

23.

Berlin le 22 Mars 1832.

Monsieur

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 20 Fevr. et je n'ai pas tardé a presenter a l'Académie celle que vous lui avez adressée. L'Academie a, comme je pouvais le prévoir, saisi avec plaisir cette occasion a pouvoir se rendre utile aux poursuites litteraires de l'illustre Société Asiatique..... Au reste je vous prie, de vouloir bien excuser le retard que j'ai mis a repondre à votre lettre; l'impression de la 2de partie de ma grammaire sanscrite touchant à sa fin, j'ai été obligé ces dernières semaines à mettre tout mon temps pour achever un supplément, dans lequel j'ai cherché à confirmer quelques conjectures par le dialect des Vedas et le Zend; car, comme personne ne sait mieux que vous, on ne peut plus se passer maintenant de la langue Zende, pour approfondir l'état primitif du Sanscrit. C'est pour cela que j'attends avec la plus grande impatience la publication de vos vastes recherches sur cet objet important. Quoique par l'étude des textes, que vous avez rendus accessibles, j'aie pu satisfaire sur beaucoup de points ma curiosité en fait de grammaire, il me reste encore bien des doutes que j'espère a voir dissipés, par le commentaire et la traduction du V. S. que vous êtes sur le point de publier.

Vous aurez peut être reçu à present un exemplaire complet de la nouvelle édition de mon Nalus, avec un autre exemplaire que je vous prie de vouloir bien presenter en mon nom à la Société asiatique. En peu de semaines j'espère à pouvoir vous envoyer un exemplaire de la 2^{de} partie de ma grammaire, que je vous prie de vouloir bien accueillir favorablement et juger avec indulgence.

Daignez agréer l'expression de la plus haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur.

Votre tres humble et tres obéissant serviteur Fr. Bopp.

24.

SOCIÉTE ASIATIQUE.

Paris, le 20 février 1832.

Monsieur,

L'empressement que vous avez bien voulu mettre à donner à la Société les renseignements qu'elle desirerait relativement aux matrices du caractère que vous avez fait graver avec tant de succès à Berlin, a enhardi le conseil jusqu'à vous demander de vouloir bien être notre inter-

prète auprès de l'Académie dont vous faites partie dans l'acquisition que nous désirons faire des matrices des deux caractères devanâgaris que vous possédez. 1º celui de Mr. de Schlegel avec lequel vous avez imprimé votre seconde édition de Nalus et vos épisodes du Mahâbhârata, 2º le plus petit de tous, celui qui figure dans les tableaux de votre grammaire sanscrite en allemand, et dont on a fait usage dans la nouvelle édition de l'Hitopadesha. Vous verrez par la lettre ci-jointe que c'est là le double objet dont le conseil de la Société souhaite vivement la prompte réussite. J'ai été chargé de vous prier d'y prendre cet intérêt bienveillant que vous mettez à tout ce qui est scientifique; et le conseil a esperé que vous voudriez bien présenter notre lettre à l'Académie des Sciences et l'appuyer de votre crédit. Je ne vous laisserai pas ignorer (et cela entre nous) qu'un homme fort distingué qui n'a pas besoin de déprécier les autres pour avoir un vrai mérite, a témoigné le désir que cette négociation, où l'on ne doit chercher à satis-faire qu'un seul intérêt, celui de la science, fût conduite par une autre personne de Berlin, qui vous a été désignée. Mais je dois vous affirmer en même temps qu'en cédant à une insinuation de cette nature, le conseil aurait cru manquer à ce qu'il vous doit comme au représentant si illustre de la littérature sanscrite à Berlin. Le conseil a voulu reconnaître l'empressement bienveillant avec lequel vous vous êtes prêté à seconder notre demande, en vous priant de le continuer à la Société asiatique. Vous pouvez avoir l'assurance qu'il en gardera une reconnaissance durable.

En résumé nous osons espérer que vous voudrez bien présenter au nom de la Société asiatique à l'Académie de Berlin, la lettre cicontre qui contient la demande d'achat des matrices des deux caractères, dont le premier, celui que nous possédons déjà, est à peu près complettement détruit, et dont le second sera une addition fort précieuse à notre typographie orientale. Dans l'espoir que vous ne nous refuserez pas votre puissant secours, veuillez agréer l'assurance de tous les sentiments respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et très obéissant

Serviteur

Eug. Burnouf Secrétaire de la Société.

P. S. Personnellement en dehors des affaires officielles je vous remercie mille fois de l'excellent article que vouz m'avez adressé tout récemment. Il est plein des plus ingénieuses remarques, dont plusieurs s'étaient déjà présentée à moi, mais il en est d'autres qui vous appartiennent en propre, et dont je profiterai en vous rendant hommage. De ce nombre est yima = yama, dont cependant je doute encore, quoique je sois de mon côté convaincu de l'identité de vivasvat avec vivenghân, que j'avais trouvée, mais sans pousser jusqu'à yimo. Je crois que vous serez satisfait de plusieurs rapprochements de ce genre, que j'ai faits dans le cours de mon travail. J'oserai aussi différer de sentiment avec vous relativement à mazdâo: conf. duj-dâo; hu-dâo; maz-daô;

c'est maz-qui est le sanscrit mah-at, $d\grave{a}o$ est un mot qu'il ne faut pas confondre avec son semblable pour le son (et qui dérive de $d\^{a}$ donner). Dans duj- $da\^{o}$, hu-dao, $da\^{o}$ signifie connaissance, science; mais ces mots auraient besoin de long développements; ils sont très curieux, mais très obscurement traduits par Anquetil et par Nériosengh.

25.

Berlin ce 31 Mars 1832.

Monsieur,

Permettez moi de vous recommander un ancien élève, Monsieur Poley, qui vous presentera cette lettre et qui vous est connu sans doute d'une manière favorable par sa savante edition du Devimahatmya. Il est sur le point d'aller a Constantinople, ou il sera attaché à notre ambassade, mais auparavant il veut passer quelques mois a Paris, et sachant que vous avez beaucoup de bonté pour mol, il m'a prié de lui fournir l'occasion de s'introduire auprès de vous. Je regrette que son depart est si proche, car en huit a dix jours j'aurais pu profiter de cette occasion pour vous presenter la seconde livraison de ma grammaire sanscrite, dont l'impression est finie jusqu'à la préface. Je recommencerai maintenant une grammaire comparative, écrite en allemand et qui était deja assez avancée quand j'ai été obligé de l'interrompre pour achever l'edition de Nalus et de la grammaire speciale du Sanscrit. mon système de conjugaison, ainsi que mes memoires et divers articles de critique me fournisent à l'ouvrage mentionné les materiaux les plus essentiels, je peux aller assez vite, ei je n'ai souvent qu'à mettre en ordre mes observations éparses. Cependant je ne crois pas, que je puisse en publier une partie avant l'année prochaine. J'espère que vous aurez reçu une lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser il y a quelques semaines, pour vous rendre compte des matrices en question, destinées pour la Société asiatique.

Je vous prie de vouloir bien offrir mon respect à Monsieur votre père et agréer la nouvelle assurance de la haute estime et de l'amitié sincère de votre

très devoué

Bopp.

26.

SOCIÉTE ASIATIQUE.

Paris, le 9 juin 1832.

Monsieur,

J'ai bien des excuses à vous adresser pour le retard que j'ai mis à répondre à vos deux dernières lettres, ainsi qu'à l'envoi de la seconde édition de votre Nalus, pour laquelle je vous suis très reconnaissant. J'ai été vivement inquiet sur la santé d'une partie de ma famille et notamment sur celle de ma mère. J'ai été fort grièvement malade moi-même, et enfin je viens éprouver une vive douleur de la perte que vient de faire le monde savant dans la personne de M. Abel-Rémusat, qui vient de nous être enlevé à la force de l'âge, et au milieu de ses

plus beaux travaux. Je perds en Mr. Abel-Rémusat un ami sincère, et auquel je devais déjà beaucoup. Je vous prie. Monsieur, de vouloir bien présenter à L'académie Royale des Sciences de Berlin, dont vous faites partie, les remerciments sincères de la Société asiatique pour l'empressement avec lequel l'Academie a bien voulu ordonner la double frappe de matrices sanscrites, au profit de la Société. C'est une liberalité bien louable, et pour laquelle la Société est heureuse de témoigner à l'Académie l'expression de sa vive reconnaissance. J'aurai l'honneur de la lui transmettre au nom de la Société lorsque les matrices seront parvenues ici. En attendant la Société compte assez sur l'empressement que vous avez bien voulu mettre dans toute cette affaire, pour vous charger d'en faire agréer d'avance l'expression à votre savante compagnie. Quant au transport

Je vous prie de nouveau, Monsieur, d'agréer les remerciments de la Société pour toutes les peines que avez vous bien voulu vous donner dans sons intérêt, et en même temps de recevoir l'expression des sentiments respectueux avec lesquels

j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur Eug. Burnouf Secrétaire de la Soc. as.

27.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, la première livraison de votre Glossarium sanscritum, et j'ai été bien sensible à cette marque de votre Je suis heureux d'avoir une occasion de vous en exprimer bon souvenir. tous mes remerciments. Cette occasion m'est offerte par l'administration de l'Imprimerie Royale, dont le Directeur, Mr. Lebrun, veut bien m'autoriser à vous informer que sur sa proposition le Garde des Sceaux, dans le département duquel a été publié le Bhagavata, vous en a destiné un exemplaire. Je n'ai pas eu besoin de prononcer votre nom si Européen, et j'ai été heureux de ma rencontre avec le ministre. comme je n'ai pas à ma disposition un nombre assez considérable d'exemplaires pour en adresser à tous ceux auxquels j'aime à reconnaitre que j'en dois, ç'a été pour moi une vive satisfaction de voir que vous ne pouviez manquer de recevoir l'hommage que je suis heureux de vous Agréez, Monsieur et savant professeur, l'hommage de tous les sentiments avec lesquels je suis, votre bien dévoué

22 8tbre 1840.

Eugène Burnouf.

28.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien accepter avec bienveillance un ouvrage, dans lequel je crois avoir prouvé un rapport intime entre les langues océaniennes et le Sanscrit. Mes recherches sont fondées principalement sur les mots numéraux et les pronoms et j'ose affirmer, que, si deux langues ou deux familles de langues conviennent ensemble dans ces



classes de mots, elles sont unies par une affinité primitive. Puissiez vous trouver dans ces investigations quelque chose digne de votre approbation! J'ose encore vous prier de vouloir bien faire parvenir les exemplaires ci-joints à leur adresse.

J'ai reçu a son temps votre excellente edition du Bhâgavata et je n'ai pas manqué d'exprimer à Mr. Lebrun mes remerciments sincères, que vous voudrez bien me permettre de renouveller à cette occasion au savant éditeur de cet important monument de la litterature sanscrite.

Agréez, Monsieur, les sentiments de la consideration parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre

Berlin, le 22 Fevrier 1842.

Bien dévoué

Bopp.

29.

Monsieur et savant professeur,

J'ai reçu il y a quelque temps la dernière livraison de votre grammaire comparative, que vous avez été assez bon pour m'adresser. Les voies commerciales sont encore si lentes entre l'Allemagne et la France, que ce volume ne m'est parvenu que bien longtemps après l'époque, où Mr. Goldstücker m'en annonçait l'arrivée, d'après votre bienveillante indication. Je ne vous dirai pas, combien j'ai été frappé de la richesse des formes comparées, et de la sagacité si heureuse des rapprochements et des explications; je ne vous apprendrais rien sur ce point que ne vous ai déjà dit l'Allemagne savante tout entière. Mais je ne puis m'empêcher de vous exprimer tout ce que m'a fait de plaisir l'ordre excellent de votre travail et la clarté parfaite avec laquelle il est exposé. C'est sans doute un mérite secondaire, puisqu'il ne touche qu'à la forme; mais c'est un de ceux qui nous touchent le plus en France, et que l'on trouve le plus rarement dans les ouvrages de philologie. Le présent fascicule l'offre à un très haut degré et tel de vos articles peut, grâce à la précision et à la fermeté de la rédaction, passer pour un véritable modèle du genre. Au reste, vous savez que l'empressement j'ai mis en plus d'une occasion à exprimer ce que m'inspiraient vos beaux travaux, et je ne fais ici que vous répéter ce que j'en ai dit plusieurs fois en public, avec non moins de plaisir et autant de sincérité.

Puissiez vous, Monsieur, faire jouir bientôt le public de la suite de cet ouvrage et conserver assez de santé pour en achever encore d'autres que vous saurez bien rendre dignes de leurs aînés.

Votre très dévoué Serviteur

25 mars 1843.

Eugène Burnouf.

30.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien accepter un exemplaire d'une nouvelle édition de ma grammaire sanscrite et agréer mes remerciments sincères des ourvages tres importants que j'ai eu l'honneur de recevoir par votre

bonté, savoir la dernière livraison du texte du Vendidad Sadé ainsi que le tome second de votre excellente edition et traduction du Bhagavat Purana et votre Introduction à l'histoire du Budhisme indien. J'ai lu aussi avec un vif plaisir le savant article que vous avez publié dernièrement dans le journal asiatique _études sur la langue et sur les textes zendes." Puissiez vous, Monsieur, bientôt faire jouir le public de la continuation de votre commentaire sur le Yaçna. Pour le cas que vous y reviendrez au passage où se trouve l'imperatif huncanuha, j'oserais vous prier de ne vouloir pas croire que je rattache la racine zende hu à celle du hu sanscrit. Si j'ai traduit le verbe en question aux endroits que vous citez par celebrare, je n'ai pas voulu appuyer cette version qui s'approche à celle d'Anquetil, par la signification que hu a en sanscrit. Au moins cela ne s'accorderait pas avec ce que j'ai dit dans ma grammaire comparative p. 50 (§ 53). Aussi ai-je comparé le ku zend avec le grec 5-uvo; sans admettre que le c grec puisse jamais repondre au h sanscrit, aussi est-ce le grec 8500 qui repond à la racine hu. et 5-4295 si 5 en est la racine ne pourrait conduire qu'à su. n'insiste cependant pas sur la signification qu' Anquetil donne au verbe zend hu en le rendant par invoquer, car il s'agit dans ma grammaire comp. bien plus de reconnaitre la valeur grammaticale des formes zendes que d'en rectifier ou justifier le sens lexical qu'Anquetil leur attribue. Je ne défendrai pas non plus ma traduction de yuta má paracita contre la vôtre que je trouve très-exacte dans tous les points: seulement je ne peux pas encore me convaincre tout-à-fait, malgré votre conjecture ingenieuse, sur le sens et l'origine de saosyantà.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la haute estime de Votre très dévoué serviteur

Berlin, 14 Avril 1845.

Bopp.







Franz Bopp,

sein Leben und seine Wissenschaft,

ron

Dr. S. Lefmann

Professor an der Universität Heldelberg.

2. Hälfte.

Mit einem Anhang: Aus Briefen und anderen Schriften.

Berlin.

Druck und Verlag von Georg Reimer.

1895.







Franz Bopp,

sein Leben und seine Wissenschaft,

von

Dr. S. Lefmann
Professor an der Universität Heidelberg.

2. Hälfte.

Mit einem Anhang: Aus Briefen und anderen Schriften.

Berlin.

Druck und Verlag von Georg Reimer.

1895.

800.9 E72 L25 V.2

Alle Rechte vorbehalten.

Harr. 12-4-50 72219

"Das müssen Sie durch Bopp zu erfahren suchen, der weiß alles!" - Mit dieser Anführung beginnt Al. v. Humboldt eine seiner vielen Zuschriften, worin er den befreundeten Sprachmeister um Erklärung angeht. — "Sie sehen", heißts da weiter, "dass ich also an der Pelargischen Zudringlichkeit nicht schuld bin. Es herrscht an des Königs Tische ein großer, etwas wilder und mich oft ermüdender Hang zum etymologisieren nach Klangähnlichkeiten. So soll Minister Manteuffel (ipse ille) einmal in meiner Abwesenheit aufgebracht haben, das deutsche Wort Storch sei deutlichst griechischer Ueberkunft; es komme von στέργειν, Kinder lieben. Storch sei also ein beschreibender Vogelname!!! Das wurde allgemein bewundert trotz meines Lächelns; dazu seien (was richtig ist, und wir gewiss bald in den Kammern hören werden) die Störche Preußen, πελαργοί, schwarzweiße (πελός wie πελλός, statt Mein Absehen gegen στέργειν hat dann zu der Frage geμέλας). führt, ob Sie, theurer Freund, etwas über die Herkunft von Storch..; gibt Sanskrit oder das Litthauische etwas?" - Was Bopp darauf erwiedert, wissen wir nicht; aber dazu gelächelt oder gelacht wird er auch wohl haben, vielleicht auch sich gefragt, ob es denn mit dem Etymologisieren noch immer so sei, wie dermalen, da es einem selten genüget, "daß er ein Ding kenne und wisse, wie dieses Ding heißt," vielmehr "sehr oft auch gern wissen mocht, warum dieses Ding so

und nicht anders heißt", einem, wie er sich nennt, "von den entschlossensten Wortgrüblern", der "sich für eine gemächliche Neugierde keine wollüstigere Arbeit denken konnt. Man schmeichle sich mit dem Suchen, ohne an den Werth des Dinges zu denken, das man sucht; man freue sich über das Finden, ohne sich darüber zu ärgern, daß es ein nichts sei, was man nun endlich nach vieler Mühe gefunden." — So war es doch nicht mehr, seit er selbst seine wissenschaftliche "Zergliederungskunst" aufgebracht, seit er selbst, Franz Bopp und andere mit und nach ihm Leben und Wirken daran gesetzt. Wer das aber darzustellen hat, der hat wohl eine wissenschaftliche Biographie darzustellen, ein Stück Geschichte der Wissenschaft.

Nun noch etwas von einem Spaziergang mit Theodor Benfey. — Es war hier in Wiesbaden, zur Zeit der Philologen-Versammlung, 1877. Professor Benfey kam auf Wilh. v. Humboldt zu sprechen, den er noch persönlich gekannt habe, auf dessen Ideen in Sprachund Geschichtsforschung. In seiner Geschichte der Sprachwissenschaft habe er vorzüglich auf Vollständigkeit gesehen, und das, erklärte er, sei wohl besser als - Ideen. Darüber ließe sich streiten, wagte ich einzuwenden. Wohl, meinte Benfey wieder, aber man habe ihm eben da einen Mangel an Ideen gerügt, wer, wisse er nicht, möchte es aber wissen. "Der fraglichen Anzeige in der Beil. zur Augsb. Allg. Zeitung", entgegnete ich weiter, "erinnere ich mich; Sie konnten auch wohl damit zufrieden sein; der Verfasser des Aufsatzes aber war — ich selbst". — Benfey stutzte; "wenn Sie einmal Ihren Franz Bopp schreiben," . . . dann, vollendete ich, wolle ich möglichst versuchen, dem Manne und der Entwickelungsgeschichte seiner Ideen gerecht zu werden. — Die Ausführung dieses Versuches hat Freund Benfey nicht mehr gesehen, auch noch mancher nicht, der darum gewußt oder auch nicht gewusst; ich habe eben gar lange auf die kleine Arbeit und gar lange auf ihre Vollendung warten lassen.

Meinen Dank darum allen, die des Wartens nicht müde geworden, vor allen den Kindern und Angehörigen unsers Bopp, die mir Briefe und Schriften aus seinem Nachlasse anvertraut und so lange Geduld und Nachsicht gehabt haben. Auch den andern Dank, die mich, wie früher schon gesagt, mit anderm dergleichen versehen, darunter wieder mancher, für den mein Danken zu spät kommt. Darum auch denen Dank, die mich zur endlichen Fertigstellung tüchtig gedrängt haben, denen, welche die erste Hälfte des Werkes einer Anzeige und Besprechung gewürdigt, und denen, welche es wohl auf meinen Wunsch unterlassen haben. Eigentlich, ich weiß es, war ja solches Verlangen kühn und unberechtigt.

Dankbar an sich, wenn nicht durch die Freude, welche die Arbeit selbst macht, sind solche Geschichtsarbeiten am wenigsten. Weil man nur darauf sieht, wie geschehenes und gewirktes dargestellt worden, nicht auch oder zum mindesten auch darauf, was der Bearbeiter aus seinem eigenen, an Urteil und Gedanken hinein gewirkt. - Nicht, dass dieses mein Wirken keine Anerkennung gefunden; solche ist ihm geworden, wohl mehr als verdient, jedenfalls viel mehr als Rüge oder Tadel. Und diese wären sicher verdient, wenn nur eines wahr wäre, was man gesagt, dass besonders dem jugendgeschichtlichen nicht genug Hintergrund gegeben, dass größeres und kleines nicht genug unterschiedlich, nicht genug durchsichtlich gezeichnet. Das scheint mir nicht; oder es hat der Beschauer einen ungünstigen Standpunkt eingenommen. — Es ist anderes; es ist immer ein gutes Stück, wie soll ich sagen, von Selbstverleugnung in solcher Arbeit, und die, dächte ich, solle man billigerweise anerkennen, dass es mitunter wohl leichter ist, da oder dort etwas für sich selbständiges, neues zu bringen. -Darum sind auch wohl die Briefe u. dgl. im Anhange zum teil mehr als der Text gewürdigt worden. Freilich, sie enthalten neues, noch zuvor unbekanntes, für den Lebens- und Entwickelungsgang des Begründers sogar viel merkwürdiges. Und das meiste und beste, die Briefe Wilh. von Humboldts an Fr. Bopp sind noch nicht einmal mitgegeben.

Aus Uebereinkommen mit meinem Hrn. Verleger, dem ich hier auch gebührend Dank sage, sollen die Humboldtbriefe nachträglich erscheinen. Deren Hinzunahme hätte diese andere Hälfte unverhältnismäßig stark gemacht. Und dann ist inzwischen vielleicht noch möglich, den ganzen Briefwechsel zu erhalten, wenn

auch die bisher vergeblich gesuchten, doch schwerlich vernichteten oder verlornen Briefe Bopps dazu sich auffinden ließen — eine Hoffnung, die zu einem kleinen Teil, wie ich noch dankbar hinzu fügen kann, sich ganz kürzlich erfüllt hat. — Genug. Mit diesem Nachtrag, der auch ein vollständiges Namen- und Sachregister enthalten soll, werde ich, wills Gott, nun bald kommen.

Wiesbaden, 14. Sept. 1895.

S. L.

Viertes Kapitel.

Die ersten Lieferungen der Vergleichenden Grammatik.
(1833-1837.)

Wenn doch die jüngeren Geschlechter nur überall die edelsten und besten ihres Volkes sich zum Muster nehmen wollten, auf deren Schultern sie stehen! Es würde viel weniger Stolz und viel mehr Bescheidenheit sein, viel weniger Geringschätzung und viel mehr Hochschätzung, und im Hinblicke allein auf die Fortschritte der Wissenschaft würde auch kein Gefühl persönlicher oder nationaler Eifersucht aufkommen. So etwa meinte Abel Rémusat, der Sinologe, da er in einem seiner Briefe an Franz Bopp über dessen Fleiß und Leistungen sein Bewundern aussprach.

Auch Eugène Burnouf, der anfangs Juni 1832 in einem Briefe an Bopp den Tod jenes treuen Freundes angezeigt, war ein überaus fleißiger und gar nicht unbescheidener Gelehrter. Er stand keinem, auch einem Bopp nicht nach an Emsigkeit, an Ausdauer und Selbstlosigkeit im Forschen, wenn er gleich "bei recht vielen und gründlichen Kenntnissen doch eigentlich den wahren Sprachsinn" nicht besaß. Das meinte nämlich Humboldt, der es zugleich "sonderbar aber nicht zu leugnen" fand, "wie doch jenem und allen Ausländern" abgehe, "was sie aus deutschen Schriften schöpfen könnten". Wahrer Sprachsinn bedeutet da wohl das Gefühl oder Empfindungsvermögen für ein Leben und Wandeln der Lautformen, einen feinen Spürsinn, der sich nicht geben aber ausbilden und entwickeln lässt; sicherlich haben auch wohl wenig Engländer und Franzosen, was da namentlich genannt wird, Jacob Grimms Deutsche Grammatik gelesen; und eben so gewiss endlich sind solche Urteile in Briefen, denn in einem Briefe war jenes gesagt, viel mehr leicht gegeben und viel weniger streng zu nehmen.

Indessen war Humboldt doch "auch ganz der Meinung", man müsse Burnouf auf eine sehr schonende Weise behandeln, indem man ihm das irrige seiner angeblichen Entdeckung (im Verhältnis von Zend- und Sanskritformen) auseinander setzte. "Er hat wirk-

12

lich — heißt es — großes Verdienst um die Zendsprache und ist übrigens gar kein streitsüchtiger Mensch"83.

Auf andere, daran hierbei wohl gedacht ward, zielt Ag. Benarys Anzeige der Boppschen Sanskritlehrbücher in den Berl. Jahrbüchern für wissenschaftliche Kritik. Der Aufsatz ist noch immer merkwürdig. Er hebt vor allem die Verdienste Bopps hervor um die Kenntnis der altindischen Sprache und deren Bedeutung für die Wissenschaft, bestimmt dessen Standpunkt in der Grammatik als einen wesentlich "vergleichenden", und sucht den Charakter desselben aus der herrschenden philosophischen Anschauung zu erklären. Derselbe entspricht, so wird erklärt, "dem wissenschaftlichen Geiste der Zeit", wie man auch immer dagegen ankämpfen möge. Benary aber billigt das Verfahren seines Lehrers, "der ohne eben um jene alten Heiligen (oder "Höllenrichter", wozu man sie neuerdings gemacht) sich viel zu kümmern, seinen Stoff aus der Sprache selbst geschöpft"... und es dabei jedem überlassen, seine "Lust an den Formeln jener Alten... nach Gefallen zu befriedigen".

So billigte wohl mancher die Methode Franz Bopps, wenn auch keiner noch, wie heutzutage wohl mancher, wünschen mochte, er hätte seinen Weg sogar noch freier und höher angelegt. Zum Beispiel in seiner Guna- und Vriddhitheorie. Da faste er jene erste und diese andere Vokalsteigerung rein mechanisch (als durch vorgesetztes α , bezieh. $\hat{\alpha}$ bewirkt) auf, abgesehen von den früher erörterten Gründen dieser Erscheinung. Lassen erhub nicht gegen die anerkannte Ursache sondern gegen die Auffassungsweise derselben seine Einwände und wollte, kurz gesagt, die höheren Vokalpotenzen nicht als Summe einer Addition sondern vielmehr als Produkt einer Multiplikation angesehen wissen. Nun kam Benary und verteidigte jene Erklärung seines Lehrmeisters, indem er sie gegen die Angriffe ihres Gegners noch dadurch zu schützen suchte, dass er einen Unterschied von "reinen und flüssigen" Vokalen aufstellte, die in ihrer Verbindung unterschiedenes Verhalten zeigen. - Anders würde heute einer sagen - nicht eine petitio principii da oder dort - nicht dieß was man sich da vorwarf, sondern ein drittes ist im Spiel gewesen und dauernd einwirkend geblieben auf die Erkenntnis dieses merkwürdigen Wandels im Vokalismus. Das

ist die Forderung, von Wurzeln auszugehen, als den letzten Elementen grammatischer Abstraktion. — Doch es sollte hier nur erzählt werden.

Wie gesagt, Benary hatte in seiner Anzeige die Verdienste Franz Bopps gebührend gewürdigt, im allgemeinen und im beson-Im besonderen hatte er wie in der Guna- und Vriddhi- so in der Lautlehre — die Wortbestimmungen namentlich von Anusvâra und Visarga — so in der Agglutinationstheorie, wie sie heißt, kurz, überall die aus dem einzelnen gewonnenen Erkenntnisse hervor gekehrt. Nach ihm bestand "der größte Vorzug dieser Grammatik offenbar in den allgemeinen voran gesandten Theorien, z. B. der Wohllautsgesetze, der Kasuslehre und der Tempuslehre". Da fand er überall anzuerkennen, auch einiges anzuzweifeln, auch einiges, wie er meinte, zu ergänzen. Aber was die Einwände der Bonner angeht, wie da Lassen über "die merkwürdige Logik" in der Ableitung des Augments (vom a privativum) spottet, so ists nach Benary gar keine, ists unechte und schlechte Logik. Und wenn jener am Ende sagt, es würden auch von den indischen Grammatikern schon manche von Bopps Lehren gegeben, nur "in einer andern Weise", so macht dieser dagegen geltend, dass "auf der Weise der Entwickelung ein System ganz beruhe", jene andere Weise also eben das entscheidende sei, und dass, so lange es Lassen nicht für geraten halte, diese andere Weise mitzuteilen, ihm hierbei nur einfallen könne wie Gretchen zum Faust gesagt: "Das ist alles recht schön und gut; ungefähr u. s. w., nur mit ein bischen andern Worten."

Das war richtig, vollkommen richtig. Was man Bopp entgegen hielt war Negation und nur Negation, nicht andere Theorien
auf die gleiche Weise, noch gleiche Theorien auf andre Weise
erbracht. Nicht auch dass unser Sprachmeister gern und viel auf
allgemeines eingegangen, wie nach jenem wohl anzunehmen: sein
Versahren hieß ihn überall einzelnes erkennen und erklären. Auf
diesem Versahren beruht sein Lernen und sein Lehren, das ganze
seiner grammatischen Darstellung. Und wenn es ein erstes großes
Verdienst Bopps gewesen, dass er das indische Studium bei uns
(im Kontinent, wie es heißt) eingeführt, so war es das andere

größere, wie Agathon Benary gesagt, "diesem Studium eine Richtung angewiesen zu haben, durch welche es allein kräftig in unsere gelehrte Bildung einzugreifen und sich eines dauernden Lebens unter uns zu erfreuen vermag".

Im Juli 1833 erschien die besprochene Anzeige, und im März dieses Jahres schrieb Franz Bopp die Vorrede zur ersten Abteilung seiner "Vergleichenden Grammatik". — Wir müssen aber noch auf ein paar Vorarbeiten zurück sehen.

Die Abhandlungen der Berliner Akademie der Wissenschaften aus dem Jahre 1833 enthalten zwei kurze Vorträge Bopps, die zusammen gehören. "Ueber die Zahlwörter im Sanskrit, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gotischen und Altslawischen" ist der eine, "über die Zahlwörter der Zendsprache" ist der andere überschrieben. Ersterer ist gegen Ende Oktober 1830 gelesen, letzterer um Mitte Januar 1833. Inzwischen liegen Bopps Zendstudien. Hieraus soll der eine den andern ergänzen.

"Eine Betrachtung der Zahlbenennungen ist nicht nur ihres eigenen Gegenstandes wegen wichtig, sondern führt auch zu interessanten etymologischen Bemerkungen." Damit begann Bopp und begründete letzteres durch Hinweis auf "gesetzlich wiederkehrende Lautverwechselungen", die, wie er meinte, "oft sehr groß und entstellend", bei den Zahlwörtern aber nicht hindernd sind, "die ursprüngliche Identität zweier, in verschiedenen der verwandten Sprachen dieselbe Zahl bezeichnender Wörter zu erkennen". Und wo am meisten Verschiedenheit sich zeigte, "in der Bezeichnung der Zahl eins", da wurde der Grund hierfür darin gesehen, "dass dieser Begriff mehr als ein Pronomen der dritten Person denn als Zahl aufzufassen". Das bedeutet, dass die verschiedenen Bezeichnungen der Zahl eins (skr. eka, zend. aeva, pers. jek, griech. eis, lat. unus, got. aina, lit. wiena, slaw. jedin) mit verschiedenen Pronominen gebildet erscheinen. — So erklärte Bopp, und wohl ließ sich solche Verschiedenheit nach seiner Erklärung verstehen, nicht als eigentlich begründet oder notwendig bewirkt, aber doch als veranlasst oder "verschuldet" durch die pronominale Natur des Zahlwortes. — Im einzelnen konnte dabei immer so oder anders etymologisiert werden.

Was in der Abhandlung weiter für die Zahlwörter versucht worden, das ist nicht zu erörtern. Genug ist hier das Angeben dieses Versuchs, darein nachher auch die Zend-Zahlwörter gezogen und damit Sätze von allgemeiner oder für vergleichende Grammatik grundlegender Bedeutung aufgestellt wurden. So die Bemerkung, wie man von fünf, lateinisch schon von vier an zu deklinieren aufgehört, wie man in der einen Sprache früher, in der andern später aufgehört, mit Kasus- auch Geschlechtsbezeichnung in den Grundzahlen zu haben, wie "das sprachliche Leben — so sagt Bopp in den höhern Zahlen nach und nach gelähmt und erstickt wird". Und dann auch wieder der Satz, dass "wahrhaft eigentümliches in der Grammatik keiner der verwandten Sprachen zuzugestehen", sondern alles was beim ersten Anblick den Anschein von solchem hat, bei genauerer Prüfung als größere oder geringere Abweichung von einer Urform sich erweise oder gar als treuere Bewahrung einer Urform. "Im ganzen Umfang der Grammatik", heißts, "steht keine der verwandten Sprachen im Nachteil gegen irgend ein anderes Glied des verwandten Stammes", besser gesagt, der Stammesverwandtschaft. Wie das Zend namentlich so sind auch wohl andere "in vielfacher Beziehung tiefer stehend als das Sanskrit" und dennoch in manchen ihrer Formen "über den erhaltenen Zustand hinaus gehend". Das waren bleibende und für die Sprachbetrachtung bedeutsame Ergebnisse des Erkennens.

Ueber einzelnes ließ sich streiten — darüber, ob der blinde lateinisch (caecus) als "einäugiger" oder der lahme gotisch (ha-lta) als "einfüßiger" anzusehen u. and. desgl. — Namen und Wörter unterliegen im Munde der sprechenden oft wunderlicher Wandelung und Verstümmelung, die bei aller Gesetzlichkeit wie willkürliches Spiel heraus kommen. Man höre unsere heutigen Menschen auf dem Markte sprechen und sehe ihre Ausdrucksweise bestmöglichst schriftbar gemacht. — Sprachkenntnis und Fertigkeit sind beim Nachspüren hilfreich und unentbehrlich. Auf etymologisches wird ausgegangen, grammatisches wird gefunden. Nur so lange Gesetzlichkeit darin unerkannt bleibt, ist Etymologie in der tat bloßes Spiel. Aber allerwege ernste Wissenschaft ist die Grammatik. — Den Benennungsgrund der Zahlwörter konnte der Etymologe verschieden,

wie weit schon in einer Grundsprache gezählt wird — Zählen selbst ist ein Vergleichen — und wie die Sprachen gezähltes mit Namen und Zahlen angeben, lehrt die Grammatik. — Seine Abhandlung über die Zahlwörter der Zendsprache" war aber die letzte von den Vorarbeiten Franz Bopps, vor dem Austau seines Hauptwerkes.

Das war ein liebevolles Neujahrsschreiben. was Wilhelm von Humboldt im Januar 1833 an Bopp gerichtet, darin er ihm sagt. wie er schon sehr fleißig mit dem Lesen seiner vergleichenden Grammatik beschäftigt sei — darin er ihn bittet. "an die unaufhörliche Hochschätzung seiner gütigen Freundschaft zu glauben" darin er .recht von herzen wünscht, daß es ihm und den seinigen "auch in diesem Jahre recht wohl gehen möge. Es ist auch für die Wissenschaft wichtig, daß Sie in dem Laufe Ihrer schönen Studien nicht gestört werden mögen." schreibt Humboldt. "Ich kann Ihnen nicht genug sagen, wie Ihre neue Arbeit mich mit wahrer Freude und Bewunderung erfüllt. Man sieht auf jeder Seite, dass Sie den Gegenstand, so ungeheuer auch sein Umfang ist, vollkommen in Ihrer Gewalt haben. und ich glaube nicht, daß irgend jemand jetzt in demselben Grade als Sie das Talent besitzt, gerade immer die Punkte herauszuheben, aus welchen das Verfahren der Sprachbildung schlagend hervorleuchtet, und die andern beiseite zu lassen. Man stößt daher bei Ihnen nur auf fruchtbare Bemerkungen, und es gelingt Ihnen, eine ungemeine Fülle von Stoff dennoch auf einem sehr mäßigen Raume zu verarbeiten." - Noch manches enthält der Brief, was hier anzuführen nicht so am platze erscheint wie dieses Urteil Humboldts über das erste Stück der vergleichenden Grammatik.

Nach drei Monaten erschien dieses erste Stück, eine erste Abteilung, enthaltend, was in entsprechender Einschränkung das erste Stück der Sanskritgrammatik enthalten — "die Lautlehre, Wurzel-Vergleichung und Kasus-Bildung" bis zum Locativ Pluralis. Eine zweite Abteilung sollte "mit der Zusammenstellung der germanischen Deklination beginnen und dann zu den Adjektiven. übergehen, von da zu den Pronominen". So war es in der Vorrede

gesagt und in dieser auch gleich zu anfang, was der Verfasser mit seinem Werke überhaupt gewollt, und was er nicht gewollt hat.

"Ich beabsichtige in diesem Buche", sagt Franz Bopp, "eine vergleichende, alles verwandte zusammen stellende Beschreibung des Organismus der auf dem Titel genannten Sprachen — des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gotischen und Deutschen — eine Erforschung ihrer physischen und mechanischen Gesetze und des Ursprungs der die grammatischen Verhältnisse bezeichnenden Formen." — Sprachen sind Organismen, so haben wir gelernt; ihre Teile sind Glieder eines Organismus. Deren Funktionen erkennen heißt deren ursprüngliche Bedeutung erkennen. Und diese ist zumal mit einer letzterreichbaren Lautform gegeben. — So erwies sich für alle Formation der Grammatik oder vielmehr für alle Bildungen der Sprache als notwendig, was schon zuerst bei den verwandten Konjugationsformen "notwendig" erschien, sie, wie es heißt, "vergleichend zu durchgehen, wodurch wir deren Identität einsehen, zugleich aber die allmähliche und stufenweise Zerstörung des einfachen Sprachorganismus erkennen und das Streben beobachten werden, denselben durch mechanische Verbindungen zu ersetzen"84. — Im Vergleichen von verschiedenem den Wandel von ursprünglich gleichem einsehen, in solchem Wandel Gesetze erkennen, wie sie durch die Natur der Laute, physisch, und durch Verbindung von Lautcomplexen (in Wörtern) mechanisch, bewirkt und nach Analogie befolgt erscheinen, oder dem gesetzmäßigen Wandel der sprachlichen Formenbildung nachgehen, ist wesentlich eines. Mit jenem ist wohl die (induktive) Art, mit diesem wohl der (demonstrative) Charakter des Erkennens bedeutet; beides ist Weg und Gang der Untersuchung, die wissenschaftliche Methode, die zur Wissenschaft gehört; Ziel oder Ausgang des Weges, des Erkennens, ein drittes ist der Ursprung oder das ursprüngliche der grammatischen Formen.

Man hat hiernach die Aufgabe, welche sich Bopp gestellt, als eine dreifache oder dreiteilige ansehen können, indem man zuerst die "Beschreibung" oder vergleichende Beschreibung der genannten Sprachen und dann die Erforschung ihrer physischen und mechanischen Gesetze" als besonderes heraus gehoben. — Die letztere Unterscheidung hat Bopp selbst einmal auf Befragen erklärt. Unter mechanischen Gesetzen verstehe er vornehmlich die des Schwergewichtes und insonderheit die Einwirkung der Personalendungen auf die vorauf gehende Silbe, während er als physische die andern (Laut-) Regeln der Grammatik bezeichne, vorzüglich die phonetischen. Nun hat jedoch Bopp selbst auch jene Einwirkung und ihre Folge als rein phonetische hingestellt, gegen Grimm, wissen wir, nach welchem der wesentlich gleich erachtete Ablaut der germanischen Konjugation einer dynamischen Kraft zuzuschreiben war. Mögen wir nun jene Einwirkung auf "Gravität" oder, was im grunde auf eines heraus kommt, auf Accent zurückführen: wir sind auch schon nach Bopp angewiesen, hier wie dort, überall lautgesetzliches wirksam zu sehen. - In dem zwiefachen, dem ersten und andern der Aufgabestellung ist also wohl wirklich keine Son-Denn auch beides, vergleichendes und gesetzliches ist in der Darstellung ungetrennt, indem eines das andere begründet und bewahrheitet.

Aber ein drittes, wie zuvor bemerkt ward, ein anderes, können wir nunmehr sagen, ist das Ziel, unstreitig das Hauptabsehen der Forschung. Das ist was sich nach Bopps Meinung durch seine Methode "von selbst ergibt", wie es heißt, "durch die Erweiterung unsers sprachlichen Gesichtskreises und durch die Konfrontierung der seit jahrtausenden von einander getrennten, aber noch unverkennbare Familienzüge an sich tragenden Stammesschwestern". Ein rechter Weg muß allerdings auch zum rechten vorgesetzten Ziele, zum "ursprünglichen" führen. Doch soll das ursprüngliche hier ein letzterreichbares in der sprachgeschichtlichen Abfolge sein. soll dieses nicht überschreiten und über historisch gegebenes nicht hinaus gehen. — "Nur das Geheimnis der Wurzeln oder des Benennungsgrundes der Urbegriffe lassen wir unangetastet", erklärt Bopp; warum eine Wurzel J gehen und nicht stehen, eine Lautgruppe STHA oder STA stehen und nicht gehen bedeute, solle nicht untersucht werden; die, "welche das von ihnen für unerklärbar gehaltene nicht erklärt wissen wollen", sollen mit ihm zufrieden sein.

So wie der Naturforscher, wie der Chemiker, kann man sagen, über seine einfachen Elemente nicht hinaus geht. — Sprachwissenschaftliches, um das hier anzuknüpfen, hat von jeher gern seine Bezeichnungen aus natürlichem Wesen genommen. Namen, wie Wurzel, Stamm, Zweige sind derart, wie Stamm- und Sproßformen, die in bildlichem oder figürlichem Sinne bei älteren Grammatikern aufkamen und weiter übermacht wurden. Auch Bopp hegt und wählt mit Vorliebe solche Bezeichnungen, in seinen Briefen sogar noch mehr als in seinen Büchern, Bezeichnungen, wie "organisch", wie "physisch und mechanisch", welche gleiche oder gleich scheinende Beziehungen mit gleichem Ausdruck bedeuten sollen. Nicht mehr, nicht mehr wirkliches soll damit bedeutet und zugestanden werden, auch nicht mit ganzen Sätzen, die im gegebenen Bilde bleibend sprachliche Verhältnisse näher bringen. Genug vorab und auch genugsam kennen wir seine Ansicht über andere, namentlich semitische Spracheigenheit, ihre "Natur und Einrichtung", seine Annahmen über deren Wurzelwesen, um zu verstehen, wie Bopp an der Grenze seiner Sprachengemeinschaft halt macht, an ihren gegebenen oder angenommenen Grundbildungen sein auflösendes oder zersetzendes Verfahren einstellt, um im einzelnen nicht weiter zu vergleichen.

Indessen sind es auch nicht alle Glieder oder Zweige des indogermanischen oder, wie Bopp lieber sagt, indisch-europäischen Sprachstammes, die auf dem Titel genannt und gleichmäßig sogleich zur Vergleichung herangezogen werden. — Keltisch kam noch gar nicht und auch des weitern so gut wie gar nicht in betracht, als ein damals noch wenig bekanntes Glied der Gemeinschaft. Armenisch, das ebenso wie Slawisch schon viel früher als verwandt und vergleichbar erkannt war, kam auch erst gegen Ende des Werkes hinzu, erst zur Wortbildung. Und Slawisch oder Altslawisch blieb noch für diese erste Abteilung unberücksichtigt. — Anderseits sind wieder andere, auch wohl namhafte, aber auf dem Titel nicht namhaft gemachte Sprachformen verglichen worden. So gelegentlich schon altvedische, neben sanskritischen auch prakritische Formen, so, von anderen abgesehen, das hochdeutsche, "besonders in seiner ältesten Periode, wo es besonders wichtiges beizubringen hat". --

Wie die Vorarbeiten für Zend oder Altbaktrisch, so werden auch diejenigen gerühmt, die mit "Grimms vortrefflichem Werke" für das germanische oder deutsche gewährt sind, um endlich für künftige Forschungen auf die bevor stehende "Ausfüllung" eines Mangels, einer störenden Lücke hinzuweisen, auf "Graffs von allen Freunden deutscher und allgemeiner Sprachkunde sehnlichst erwarteten althochdeutschen Sprachschatz".

Solchen Inhalts war die Vorrede Franz Bopps zur Vergleichenden Grammatik und solcher Bedeutung - eine Art Einführungsbrief. Er sollte dem Werke bei seinem Auftreten in der Gelehrtenwelt gleichsam als Empfehlung, als Berufs- und Berechtigungszeugnis mitgegeben sein, zu den "klassischen" Philologen namentlich, welche fürchten mochten, "dass die praktische Gründlichkeit in der utraque lingua (im Latein und Griechisch) durch Verbreitung über zu vielerlei Sprachen beeinträchtigt werde". Das vielartige verschwinde, beruhigt er sie, wenn es als einartig erkannt und dargestellt, und - fügt er hinzu - das falsche Licht, welches ihm die Farbe des vielartigen auftrug, beseitigt sei. Ein anderes auch sei es, eine Sprache lernen, ein anderes sie lehren, "d. h. ihren Organismus und Mechanismus beschreiben", was in der Sprache von innen sich heraus- und von außen angefügt sich heranbildet. Der lernende möge sich "in der engsten Grenze halten".. des lehrenden Blick aber müsse "über die engen Schranken eines oder zweier Individuen einer Sprachfamilie hinaus reichen"; er müsse die Zeugnisse der sämtlichen Stammgenossen um sich versammeln, um dadurch Leben, Ordnung und organischen Zusammenhang in das auszubreitende Sprachmaterial der zunächst vorliegenden Sprache zu bringen". - Es ist, was Wilh. von Humboldt gesagt, auch nicht nur den Philologen gesagt, was auch von solchen oder andern wohl vereinzelt einmal für eine einzelne Sprachgruppe - man nennt uns ein sprachvergleichendes "Wurzelbuch der semitischen Sprache" aus dem zehnten Jahrhundert, einen grammatischen Vorweis ungarischer und finnischer Sprachverwandtschaft vom Jahre 1799 was also wohl vereinzelt einmal für einzelne Sprachformen, ja, für eine einzelne Sprachgruppe versucht worden 85, was aber vollinhaltlich und umfänglich, was vollbewusst wissenschaftlich zuerst in dieser ersten Abteilung vergleichender Grammatik gezeigt worden.

Wir mögen uns nun diese erste Abteilung des näheren ansehen. Nicht daß wir daraus erzählen und wieder erzählen, nicht eine bloße Inhaltsangabe machen. Aber kurz zusehen wollen wir, wie die Teile zum ganzen gefügt, und das ganze nach Art einer Spezialgrammatik eingerichtet worden.

Da behandelt zuerst das Stück "Schrift- und Lautsystem" die einzelnen Laute und Lautordnungen im Sanskrit, indem es den Lautwert der einzelnen Schriftzeichen und den entsprechenden in verwandten Sprachen aufweist. Nach der Reihe werden Sanskrit mit Vergleichung vornehmlich lat. und griech. Wörter, Zend und dann Gotisch und Hochdeutsch mit Vergleichung vornehmlich des Sanskrit u. a. durchgenommen. Und darnach sind noch besondere Lautgesetze, die als solche durch die eigene Natur und Stellung der Laute (z. B. von Konsonanten am Wortende) und ihre Folge und Verbindung mit andern gegeben erscheinen.

"Von den Wurzeln", wie das zweite kurze Hauptstück überschrieben ist, werden zwei Klassen unterschieden, je nachdem ihnen Nomina und Verba oder Pronomina entwachsen, ein Unterschied, den die indischen Grammatiker nicht kennen. Dann wird die "Natur und Eigentümlichkeit" sanskritischer Verbalwurzeln durch Vergleichung mit Wurzeln der semitischen Sprachen in bekannter Weise zu verdeutlichen gesucht. Wie man diesen Gegensatz anders nehmen, wohl praktisch festhalten und doch theoretisch, wissenschaftlich anders nehmen oder aufgeben kann, das ist schon einmal gesagt und soll hier auch nicht in andrer Weise wieder gesagt werden ⁸⁶. — Uebrigens erhalten wir hier auf grund dieser Wurzelvergleichung eine allgemeine Spracheneinteilung im Einklang nicht mit derjenigen des jüngern sondern mit der des ältern Schlegel. Da sind zuerst "Sprachen mit einsilbigen Wurzeln", wie es heißt, "ohne Fähigkeit zur Zusammensetzung und daher ohne Organismus, ohne Grammatik". Gegenüber diesen, wozu namentlich das Chinesische gehört, stehen die semitischen Sprachen "mit zweisilbigen Verbalwurzeln und drei notwendigen Konsonanten als einzigen Trägern der Grundbedeutung". Inzwischen sind dann "Spra-

chen mit einsilbiger Wurzel, die der Zusammensetzung fähig sind und fast einzig auf diesem Wege ihren Organismus, ihre Grammatik gewinnen", die Sanskritsprachen, überhaupt alle, welche nicht zur ersten oder dritten Gattung gehören. — Bopp hat sich selbst später verbessert, im Ausdruck zum wenigsten, und ist diese Verteilung auch bis heute, bis auf den Ausdruck und die Namen, im Brauch geblieben. — Aber eine andere, welche dieses Hauptstück vorbringt, ist hier noch anzusagen, die von den indischen Grammatikern eingeführte Klasseneinteilung der Verbalwurzeln. Den Grund dafür geben "Eigenheiten" oder Konjugationsmerkmale, die sich auf die Bildung einiger Tempus- und Modusformen erstrecken, der "Spezialtempora", wie sie Bopp nennt, des Präsensstammes, wie wir nun sagen. Und diese Eigenheiten oder Stammbildungsweisen — als mit der reinen Wurzel (as-ti, έσ-τι, is-t), durch deren Reduplikation (da-dâ-mi, δί-δω-μι), Verstärkung mittels Nasals (yu-n-j, ju-ng-), deren Erweiterung mittels angefügter u, nu (tan-u-mas) oder mittels a, ya, aya — kurz, diese Bildungsweisen, die jedem Sanskritschüler geläufig sind, begegnen wie im Sanskrit so im Zend, so im Griechischen und den andern verwandten Sprachen, und sie zeigen Analogie und Ordnung, wo man früher nur die Menge von Anomalie oder Unregelmäßigkeit gefunden. - Solches ist was lehrenden und lernenden von Bopp vorgehalten und was ihm durch Wilh. von Humboldt sogar trefflich zugebilligt ward. "Gar nicht", heißt es, "damit die Zöglinge mehrere Sprachen, sondern damit sie Griechisch und Lateinisch besser und leichter lernen, ist ein vergleichendes Sprachstudium notwendig... Der Zögling mus (also) lange den Stoff bloß als Stoff behandeln. Er kann ihm aber schon besser zugerichtet gegeben werden, und darin liegt eben die Kunst, die man auf den bisher eingeschlagenen Wegen nicht erlernt⁴⁸⁷.

Am Schlusse dieses zweiten Hauptstücks von den Wurzeln war füglich angebracht, wie Nomina aus Wurzeln gebildet erscheinen. Das geschieht, wie wir schon aus den früheren Abhandlungen wissen, mit Suffixen als Wortbildungselementen und auch ohne Suffix, genug — "die indischen Grammatiker", erklärt Bopp zu anfang eines dritten Hauptstückes, "fassen das deklinierbare Wort

in seiner Grundform, d. h. in seinem von jeder Kasusendung entblößten Zustande auf". Sie erhielten solche Grundform, "die nackte Wortgestalt" auch nicht durch ihre Forschung, "durch eine anatomische Zerlegung oder chemische Zersetzung", sondern durch die Sprache selbst, welche am Anfang von Kompositen "die reine Grundform" verlangt. — Einiges allgemeine hierzu über Geschlechts-, Zahl- und Kasusverhältnis und deren Bezeichnung; einiges mehr zur Gruppierung der nominalen Grundformen nach ihren Lautausgängen (woher beiläufig die verschiedenen Deklinationen); einiges, wovon wir auch schon früher gelesen, über starke und schwache Kasusformen — und die einzelnen Kasusbildungen werden der Reihe nach vorgeführt, wie im bisherigen so im folgenden wird verwandtes und gleiches zusammen, griechisches, lateinisches, deutsches zum Sanskrit und Zend prüfend heran gebracht.

Da lernen wir nun, wie bestimmte charakteristische Lautzeichen — auch pronominalen Ursprungs, meint Bopp — sich als Kasusendungen den nominalen Grundformen anschließen. Unter der Herrschaft von Laut- oder Wohllautsgesetzen geschieht der Anschluß und damit werden Kasus-Exponenten ergriffen, bald wohl besonders gestützt, bald auch verdunkelt, bald auch abgestoßen. In jüngern Sprachen sind sie teilweise fest mit der Grundform verwachsen, einander aufhebend u. a. dgl. Solchem Vorgange nachspürend läßt uns der vergleichende Forscher an seinem Suchen und Finden, an seinem Erkennen, auch an seinen Zweifeln und Bedenken teil nehmen. Aber am Schlusse jeder einzelnen Kasuserörterung erhalten wir die verglichenen oder vergleichbaren Formen übersichtlich zusammengestellt.

So ist in kürze dargetan, was die erste Abteilung der vergleichenden Grammatik ausmacht, und — "was des Hrn. Prof. B. Lehrmethode auszeichnet", wie einer seiner Schüler sagt, "das findet sich auch hier: was er sagt, ist nicht bloß scharfsinnig und gelehrt, sondern auch sehr geeignet, in hohem Grade zu eigener Geistestätigkeit anzuregen". — Die Worte stehen gegen den Schluß einer Anzeige in den Berl. Jahrb., C. Schmidt in Bielefeld unterschrieben. Eine andere Rezension oder Anzeige, H. E. unterzeichnet, war schon früher in den Gött. Gel. Anz., im Novemberhefte 1833 erschienen.

Darin war auch recht, wie man meinte, es sei vom ersten Hervordringen einer neuen Wahrheit — "dass alle die vielen in Asien und Europa weit verbreiteten Zweige des indo-germanischen Sprachstamms nur durch gegenseitige Vergleichung und Erklärung in ihren wahren Gründen, ihrem Entstehen und Leben vollkommen deutlich werden" — bis zu ihrem Erweise durch alle Einzelheiten ein weiter Weg. Auch dass dieser Weg "durch so viele noch sehr unbekannte und unbewanderte Gegenden" führe, dass er gar nicht leicht, dass auf ihm "vielfaches Irren und Straucheln möglich" sei, war (dazumal wenigstens) ganz recht. Aber auch recht war endlich "das beharrliche Streben" anzuerkennen, "uns jenem Ziele näher zu rücken" und darauf von ansang an ein Sanskritstudium angelegt zu haben.

In der tat, es waren damals zwanzig Jahre, seit Franz Bopp zuerst von seinem Plane einer vergleichenden Grammatik gesprochen, seit er sich seine Sanskritgrammatik, wie früher gezeigt, nach art der Grammatik verwandter Sprachen zurecht gelegt, die eine nach und mit der andern in angriff genommen.

Das war also alles recht; aber was Heinrich Ewald — wir dürfen den Schreiber jener Anzeige wohl mit vollem Namen nennen — weiter vorbringt, das war nur halb recht oder ganz unrecht. Er weiß, worauf "das ganze Streben der ersten Epoche dieser Wissenschaft mit so scharf spürendem Eifer und Fleiß" ausgeht, auf die Entdeckung, wie es heißt, "der ursprünglich identischen Laute, Wurzeln und Formen der verwandten Sprachen". Aber ihm scheint zu wenig darauf hingewiesen zu sein, "bis wie weit die Vergleichung und Gleichstellung nicht gehen könne", dass diese daher versucht werde, ihrem eigenen verführerischen Triebe und Reize nachzugeben. Und er meint auch, das "die wahren Lautregeln", ihrer umfangreichere und strengere, mehr vom Lexikon zls von der Grammatik ausgehen würden. Kurz, er weiß andere und bessere Etymologien an stelle einzelner, von Bopp aufgestellter zu setzen, denn - die neue Wissenschaft ist doch nichts anderes als eine neue, mehr oder minder methodisch aufgestellte Etymologie.

Dieß war eben die gemeine Anschauung, auch bei allen von "der systematischen Opposition", deren einer für alle damals seine

Stimme in der Allgem. Schulzeitung erhub, im Juliheft 1833. Ein Anruf ist da gerichtet, an die Redaktion der Berl. Jahrb. für wissenschaftliche Kritik, ein Not- oder Warnungsruf gegen die junge Konkurrenz, die in ihren Anzeigen so viel von sich reden und sich so gar breit mache auf kosten einer alten, auf "soliden klassischen Boden" gegründeten Gesellschaft. Man sei für jetzt noch nicht geneigt, "jedem kritischen Irrlichte in seine Verschlingungen und Sumpfgegenden zu folgen", zumal da selten der Meister, sondern meist die Jünger aufträten, "die durch ihre weitläufigen Explikationen auch zeigten, dass sie im Sanskrit selbst nicht weit über die Buchstaben hinaus gekommen". Sie locken "in die schwülen Regionen des Sanskrit — heißt es — oder in die Irrgärten allgemeiner Sprachforschung", durch welche erst sichere und feste Pfade gefunden werden müssen. — Was kann aber hohler und inhaltloser sein, ruft der Schüler Bopps dagegen, als diese sonst wohl sehr geistreichen und schwunghaften Phrasen von den schwülen Regionen, den Irrgärten u. s. w.? Und woher weiß der, welcher den Teich oder auch "Sumpf" nicht versucht, ob er bodenlos oder nicht? - So richtig; aber auch jener Anruf war, wenn nicht voll berechtigt, so doch voll begreiflich. Nicht weil man dort, sondern weil man bei sich den Boden unterwühlt und unsicher werden sah, den eignen Grund und Boden, auf dem man sich bisher so gar unbekümmert und sorglos bewegt hatte. Und weil man sich aus den Händen winden und in den Ernst der Forschung ziehen sah, was man bisher als reizend Spielwerk betrieben.

Nun habe doch "der Meister sein ohne Zweifel nicht absichtloses Schweigen gebrochen", sagte jener Bielefelder Schmidt; er habe
"sehr zur rechten Zeit den Gegenstand des Kampfes erörtert". Die
Gegnerschaft sollte nun lernen, erst kennen lernen, das sie nicht
wähnte, es gebe nichts als Buchstaben und nichts als "den ewigen
Lokativus", wie sie spottete. Auch schon die Alten, die Dionys
von Halikarnas, die Herodian und Apollonius seien auf dergleichen
"Quersprünge" gekommen, da sie lange Vokale länger, kurze kürzer
als andere bezeichneten. — Solches aber nicht wie diese für Metrik, sondern für Grammatik bedeutet zu haben, solches und vieles
anderes neues, was die Anzeige heraus hebt, sei der Tat Bopps vor-

behalten geblieben. — So sein Schüler, und wo er dabei noch Lücken oder Mängel findet, da ist es in seiner Anzeige auch weitere grammatische Formen- und nicht, wie in der Anzeige des Göttingers, andere lexikalische Wortvergleichung.

Diese letztere freilich ist Etymologie, im eigentlichen und engeren Sinne, wenn anders auf etymologisches, wie gesagt, auch die Formenvergleichung ausgeht, und wenn anders nicht nur bescheiden sondern auch wahr gesagt ist, was wir bei Aug. Friedr. Pott lesen. "Ich werde mich glücklich schätzen", heißt es, "wenn meinen geringen Bemühungen um vergleichende Sprachwissenschaft neben solchen Werken, wie Bopp's, Grimm's, W. v. Humboldt's, das Lob zu teil wird, das dieselben nicht bloß solches wiedergeben, was ich von diesen Männern, denen ich nacheiserte, erlernte, sondern auch einiges durch sie erlernte ans Licht gefördert haben!" — So am Schlusse seiner Vorrede zur ersten Ausgabe seiner "Etymologischen Forschungen auf dem Gebiete der Indo-Germanischen Sprachen", die auch in diesem Frühjahr, Ende April 1833 erschienen.

Man nennt Aug. Friedr. Pott den Begründer der wissenschaftlichen Etymologie, und man tut recht daran. Sein Werk stellt sich zuerst ganz und voll auf den Boden der vergleichenden Sprachforschung, und was er von den Begründern derselben gelernt und aus ihrer Lehre ihm geltend und bestimmend geworden, das ist bestens nach ihm selbst ausgesprochen. Aus Jacob Grimms "geschichtlicher Darlegung der Lautumwandlungen in den germanischen Sprachen" gehe zur genüge hervor, "dass der Buchstabe... ein sicherer Faden im dunkelen Labyrinthe der Etymologie ist als die oft kühn umherspringende Wortbedeutung; dass die Sprachforschung .. ohne genaue geschichtliche Kenntnis vom Buchstaben des festen Halts entbehrt; dass nirgends in der Sprache.. die Gesetzlosigkeit frecher Willkür herrscht, sondern vernünftige Freiheit, d. h. Einschränkung durch selbsteigne, in der Natur der Laute begründete Gesetze". Ferner ist die Nötigung, solche Untersuchung über den engern Kreis der deutschen Sprachlehre hinaus fortzusetzen und allmählich "auf die sämtliche Sanskritfamilie" auszudehnen, von Männern, wie Bopp, Grimm selber, W. von Humboldt, nicht nur erkannt, sondern es ist — lesen wir — "diese Untersuchung selbst, wenn auch vielleicht nur durch zahlreiche und gediegene, gelegentliche Bemerkungen eingeleitet worden". Wir lesen auch von früheren, wie mit deren Namen und Leistungen, besonders von Leibnitz an, Vorahnungen und Vorarbeiten in dieser Richtung sich anschließen. Doch nach allem wird behauptet, ausdrücklich ohne einen Widerspruch zu fürchten, daß "Franz Bopps Konjugationssystem der Sanskritsprache in der Sprachwissenschaft den Anfang einer neuen Epoche bezeichne", und daß diese, die Sprachwissenschaft nämlich, durch die unermüdlich fortgesetzten Untersuchungen jenes ihres ersten und die kräftige Förderung ihrer andern Begründer und deren Mitarbeiter "die Befugnis, ja die Pflicht" erhalten, "sich nunmehr als mündig und für eine selbständige Wissenschaft zu erklären".

Solches und ähnliches steht in der Einleitung in dem ersten historischen Teil des Pottschen Werkes zu lesen und macht dieses Stück merkwürdig und wenn nicht wichtiger, so doch im ganzen und einzelnen richtiger als vieles was nachfolgt, auch im übrigen des eng gedruckten Buches — "Etymologischer Lautwechsel" (in Vokalen, Ablaut und Umlaut, und in Konsonanten durch Vergleichung derselben in Nominen und Suffixen und durch Vergleichung der Verbalwurzeln) und ein "Wurzelverzeichnis" zum Abschlus. Damit hat sich der Herausgeber der Forschungen an der Seite Franz Bopps seine Stellung in der Wissenschaft begründet, und noch oft und viel können wir sein geniales Wesen und seine umfassende Sprachenkenntnis betätigt sehen, mit der er auch über die Grenzen seines engern Forschungsgebiets ständig hinaus greift. — Auch seine Darstellungsweise ist bezeichnend. Während die Sprache Bopps stets klar, gemessen und gehalten fortgeht, ist die des jüngern Genossen ungehalten und unbändig, in weiten Sätzen mit vielen, mitunter neckischen Quersprüngen häufig verworren, gleich Quellwasser, das unfassbar von da und dort über und unter Gerölle einher sprudelt. — "Wirklich tut es mir leid," schreibt W. v. Humboldt, "dass Pott bei so vielem vortrefflichen in den Gedanken und in der Materie zu wenig Gewandtheit im Stil besitzt.

Perioden der Rezension habe ich wohl dreimal lesen müssen, ehe ich sie verstanden habe. Er hat viel zu viel Lebhaftigkeit gegen sein Maß von Geschick im Ausdruck. Besonders sollte er sich des scherzhaften Tons enthalten und ernst und einfach bei der Sache bleiben" ***.

Es betraf dieß eine Rezension, worauf Bopp seinen Freund aufmerksam gemacht, wie desgleichen auf einen Artikel Eug. Burnoufs im Journal des Savants, im selben Jahrgang 1833, in welchem auch dessen Angaben zur "Vergleichenden Grammatik" sich finden. — Der Burnoufsche Artikel galt einer ersten Uebersetzungs-Ausgabe des Mahâvanso, einer Art Geschichtswerk, in Päli abgefaßt, sowie zweier singhalesischer Königschroniken, welche deren Uebersetzer, Edward Upham, nach Handschriften gemacht, die dem Sir Alex. Johnston, dem englischen Kronresidenten auf Ceylon übergeben worden. Begreiflich, daß sich ein hohes Interesse an dieses, wie es hieß, "heilige und historische Schrifttum" knüpfte, nicht allein seines Inhalts und seiner Sprache, sondern auch der Art wegen, wie man dazu gekommen. Und Burnouf, der dieß alles eingehend erörtert, zeigt auch die Fehler und Misgriffe an, deren sich der Herausgeber versehen.

So bedeutend dieß, ebenso merkwürdig war das Werk, welches die Pottsche Rezension anzeigte: Karl Ferd. Becker, Das Wort in seiner organischen Verwandlung. Auch dieses wollte oder sollte ein neues Licht über ein noch dunkles Gebiet verbreiten, wobei freilich zu besorgen war, es könne das wirklich ein Irrlicht sein, es könne der ihm vertrauensselig folgt in das Lennepsche Fahrwasser oder, wie es heißt, "in die alte chaotische Nacht der Etymologie" zurück sinken. Denn das war nicht, wie es die Begründer der Sprachwissenschaft gelehrt, nach gesetzmäßigem Lautwandel, dass sich "die organische Entwickelung in Laut und Begriff" vollzog, sondern nach einer "stets vom allgemeinen zum besondern ebenmäßig fortschreitenden Umbildung", nach dem Prinzip der "Individualisierung". So nennt sich nämlich der geoffenbarte Geist oder sein Wirken, womit alle Wortbildung und Bedeutung vor unsern Augen ersteht, in einem systematischen Aufbau, dem nur einzig eines fehlt, der historische Untergrund, die wirkliche gegebene, aber nicht eingebildete Wahrheit. Indessen hinderte dieser Fehler nicht, das Werk des geistvollen Verfassers in der Allgem. Schulzeitung und auch sonst aufs höchste zu verherrlichen, hinderte auch Pott nicht, dessen "philosophischem" Denken und glänzendem Systematisieren sogar "übertriebenes" Lob zu spenden, aber nur um das scharfe und beißende seiner Kritik, seinen Tadel, wie Humboldt sagt, damit zu "umwickeln".

Er habe sich sogar sehr gewundert, sagt Humboldt noch, daß Hartung, den er so sehr schätze — derselbe hatte bekanntlich auf grund der vergleichenden Sprachforschung "die Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache," 1832/33, geschrieben — daß auch dieser so unbedingt dem Beckerschen System zu folgen scheine. Becker müsse schon aus einem Briefe von ihm gesehen haben, daß ihn sein "Wort" nicht anspreche. "Sein Bemühen, die Wörter nach Begriffs-Etymologien zu ordnen", sei eigentlich ein Bestreben, sich außerhalb aller Sprache zu stellen, und dieß sei noch unmöglicher als mit Archimedes einen Punkt außerhalb der Erde zu fordern. "Es gibt ohne Wort gar keinen vollendeten Begriff. Dieß hätte Pott noch mehr ausführen können" 89.

Wir sind am Ende des Jahres 1833, und das erste was uns im beginnenden neuen begegnet, ist wieder eine Rezension, aber von Bopp selbst, seine Anzeige von Potts Etymologischen Forschungen. — Es versteht sich, dass Bopp dem Verdienste und der Fähigkeit des jüngern Genossen und Forschers alle Anerkennung zollt, alles Lob seinem Streben, "eine feste Grundlage für gesetzliche Etymologie zu gewinnen"; es versteht sich auch, dass er seinen Ansätzen nahe tritt und deren einzelne auf ihre Haltbarkeit prüft, scheinbar gewagte nötigenfalls kräftig unterstützt, wirklich gewagte dagegen als schwach oder unbegründet aufweist; und es versteht sich endlich, dass auch diese Rezension ist was seine andern alle sind — nach Humboldts Ausdruck — eine wahre Bereicherung des durch ihn zuerst geschaffenen Studiums. "Sie besitzen die Kunst," schreibt Humboldt, "Ihre Anzeigen, ohne daß die Beurteilung der rezensierten Schriften dadurch leidet, immer zugleich mit neuen eigenen Ausführungen zu bereichern." - In der tat,

was beispielsweise zu Potts Darstellung vom Ablaut dort vorgebracht wird, das ist ein solches, auch immer noch wohl beachtenswertes Lehrstück. Hierzu kommt auch des "unterhaltenden" einiges, des launigen, wie es bei Bopp selten und nur in Beurteilungen gelegentlich begegnet — über einen Städler, Verfasser einer "Wissenschaft der Grammatik", 1833, und sein e als "Vokal der Vermittelung", über Jäkel, welcher allen Ernstes einmal wieder "den germanischen Ursprung der lateinischen Sprache und des römischen Volkes", 1830, zu lehren unternommen. — Die Lehre erinnert an den wunderlichen Patrioten Peter Franz Joseph Müller und seine noch wunderlichere "Ursprache" vom Jahre 1815. — Von jener Entdeckung, der etymologischen Abstammung "der römischen Bären (ursi) von einer germanischen Ur-Sau" hatte schon Pott unter anderem berichtet; von nicht minder "hellem" (der Ableitung des Nominativ-s in Wörtern wie sanu-s, molli-s, leni-s aus dem d unsers gesund, mild, gelind) hat Bopp seine Leser unterhalten. "Wenn Hr. Jäkel sich in dieser Beziehung bessert, in seinen Herleitungen gesunder, milder, gelinder und geistiger wird, dann mag er immerhin die ""geistige indische Cholera"", wie er das Sanskrit zu nennen beliebt, sich vom Halse wünschen." Solcher "Jäkel und Jäkeleien" hats damals wie jetzt, allezeit und überall, vielleicht in sprachlichen Dingen zumeist gegeben, und es bleibt, wie Humboldt sagt, "eine traurige Erscheinung, wie man die Zeit lieber mit dem eigensinnigen Beharren auf unsinnigen Meinungen verderbt, als sie der Erlernung des unbekannten zuwendet" 90.

Unbekümmert um derlei "Un- oder Eigensinn" gieng Franz Bopp seines Weges fürbaß. — Freilich, Planken um sein Gebiet herum schlagen und, wie es andere, der besten einige taten, über die Planken selbst nicht hinaus sehen, das lag nicht in seiner Art und nicht in der Art seiner Forschung. Er unterwies seine Schüler, darunter wir mehr und mehr uns wohl bekannte, gut klingende Namen finden, und auf seinem Arbeitstische wuchs die Menge groß beschriebener Blätter für sein Hauptwerk. — Seine Regierung hatte ihm auch wieder eine kleine Gehaltszulage bewilligt. Er konnte in dieser Hinsicht ziemlich sorgenlos "schaffen".

Da traf ihn im März eine Trauernachricht aus der Heimat.

Sein Bruder Friedrich war gestorben. — Wir erinnern uns des Lehramtskandidaten vom Jahre 1829, und wie Windischmann damals über dessen bevorstehende Prüfung geschrieben. Noch ein paar solcher Zuschriften über den Gegenstand haben wir vom Anfang April 1830, deren eine den Verlauf der Prüfung erzählt und wie es darin beim Lateinischen zwischen dem Examinator und dem Examinanden zu unerquicklichen Auftritten gekommen. Unmittelbar vor der darauf abzuhaltenden Probelektion sei letzterer krank geworden, und habe die Prüfungskommission ihm die bisherige Prüfung dann als ungeschehen betrachten wollen. Gleich nachher, so besagen die wenigen Zeilen einer andern und letzten Zuschrift, sollte die Probelektion dennoch stattfinden⁹¹. — Das ist was wir erfahren, bis ein Familienbrief nach vier Jahren die erwähnte Todesanzeige bringt. — Friedrich hatte bei seinem verheirateten Bruder Jakob in Mommenheim gewohnt, sich bald schlimmer bald anscheinend besser befunden, bis er eines Abends von seiner Beschäftigung auf dortigem Bürgermeisteramte hinfällig und klagend heimkehrte, sich niederlegte und andern Morgens in den Armen der seinen verschied. — "Er hat überhaupt kein angenehmes Leben auf dieser Welt gehabt", schrieb seine Schwester; "dieses tut mir auch jetzt so leid".

Auf den Franz Bopp machte die Nachricht vom Tode seines Bruders einen tiefen Eindruck, und wir dürfen schon glauben, daß er sich darnach etwas mehr als sonst den seinigen anschloß, noch etwas mehr freute, daß ihm die Gattin und Kinder gesund waren. Er hatte sonst so gar wenig Zeit, sich ihnen hinzugeben.

Die Arbeiten und die Arbeiter auf seinem Gebiete mehrten sich, sowie die Zahl seiner Schüler und der Freunde seiner Wissenschaft sich mehrte, und wenn nicht auch um seiner selbst, so war es um derentwillen nötig, sich mit ihren Leistungen bekannt und vertraut zu machen. — Chézy hatte seine Ausgabe des Çakuntalâ-Textes kaum zwei Jahre überlebt. — An die erste Textausgabe der Çakuntalâ, davon Bernh. Hirzel eine neue Uebersetzung versucht, schloß Robert Lenz die der Urvasî, eines andern Dramas von Kâlidâsa; auf Stenzlers Purâna-Spezimen folgte ein anderes derselben Literatur, von L. Poley ediert, darauf v. Bohlens Bhar-

trihari-Sentenzen u. a. Und 'die genannten, wissen wir, waren Schüler Bopps, denen andere nacheiferten.

Noch mehr war des Arbeitens und des Nacheiferns in der Sprachforschung, von Schülern und Nichtschülern, von berufenen und von unberufenen. — "Sie haben gewiss auch Lepsius Paläographie u. s. w. erhalten", schreibt W. von Humboldt im April dieses Jahres an Bopp und wünscht sein Urteil über diese Schrift zu erfahren. Man könne derselben "eine vorzügliche Wichtigkeit nicht absprechen"; er gestehe aber, dass ihm "sowohl in den ersten Gründen derselben als in den einzelnen Ausführungen große Zweifel geblieben"92. — Humboldt hat wiederholt um diese Beurteilung gebeten, wir wissen aber nicht, wie sie gegeben, wissen ebenso wenig, was Bopp zu andern, eines Calmberg, Haughton und sonstigen Schriften gesagt, welche damals für Sprachvergleichung auf-Nur einen Briefentwurf seiner Hand aus Anfang Juni haben wir über die ersten Bogen des Graffschen Sprachschatzes. Damals handelte es sich um Unterstützung dieses weithin angelegten Werkes, dessen Wichtigkeit und Bedeutung für das gesamte Sprachstudium er bekanntlich schon in der Vorrede zur Vergl. Grammatik öffentlich ausgesprochen.

Um dieser willen mußte Bopp freilich wohl alle einschlägigen Erscheinungen berücksichtigen, die Weiterarbeiten eines Dobrowsky, die neuen Forschungen eines Schaffarik, und wie diese hier auf slawischem so andere auf anderm Gebiet. Auch entlegenes entgieng ihm nicht — wenn anders hier entlegen heißen mag, was seinen grammatischen Studien ferner lag, sie nicht unmittelbar berührte — entgieng ihm am wenigsten, wenn es von einem Freunde oder Schüler kam. Des Sinologen K. Fr. Neumann Uebersetzungen aus dem Chinesischen, "Pilgerfahrten buddhist. Priester von China nach Indien", 1833, wurden in ihrer Bedeutung von niemandem mehr als von Bopp gewürdigt.

Im Juni erschien zuerst seine vollendete "Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache in kürzerer Fassung", sowie er sie seiner Zeit dem A. W. Schlegel angesagt. "Dieses Buch ist eine Verkürzung der größeren Ausgabe meiner Sanskrit-Grammatik", erklärt die Vorrede, "und hauptsächlich in der Absicht unternommen, um

dem Bedürfnisse nach einem wohlfeileren Lehrbuche, besonders zum Gebrauche bei Vorlesungen entgegen zu kommen". Er sei jedoch darauf bedacht gewesen, fügt der Verfasser hinzu, Schmälerungen nur an solchen Stellen eintreten zu lassen, wo es "ohne Nachteil gegen die theoretische Vollständigkeit und ohne Störung für das Begreifen des Gesamtorganismus der Sprache" habe ge-So habe er geglaubt - doch wozu hier einzelschehen können. nes herholen? auch was ihn veranlasst, sein Verhalten zu den indischen Grammatikern wieder hervor zu kehren, und zu sagen, dass er in diesem wie in seinen größeren Lehrbüchern nicht bestrebt gewesen, "eine Kritik des grammatischen Systems der Eingeborenen", sondern "eine Kritik und Naturbeschreibung der Sprache selbst zu liefern". Wie auf wichtigeres als die Buchstabenrätsel jener alten kommt er auf seine Guna- und Vriddhitheorie zu sprechen, auf sein "Prinzip des Gravitätsgesetzes" im vokalischen Lautwandel u. s. w. — Der vergleichende Grammatiker verleugnet sich nirgends. "Vergleichungen mit verwandten Sprachen" sind in dieser kürzeren Fassung nur gelegentlich angewandt, nur als Mittel, lesen wir, "fremd scheinendes durch bekanntes" rascher aufzuklären. Uebrigens, wird uns gesagt, habe er "die Sanskrit-Grammatik in ihrer eigenen Begrenzung als eine vergleichende zu behandeln, und so z. B. eine Vermittelung des Verbums mit dem Nomen zu geben versucht". Genug.

Um die Bedeutung dieser Sprachlehre zu begreifen, müßte man in jener Zeit Sanskritschüler gewesen sein, müßte die Erleichterung erfahren haben, welche das Buch lehrenden und lernenden damals und später auch gewährt hat. — Große und tüchtige Gelehrte sind gar nicht immer auch beste und tüchtigste Schulmeister. Denselben gefällt das Schulmeistern wenig, oft noch weniger als manchem Studenten das stete Fragen und Abfragen. Und doch ist das Sprachelehren und lernen und ist Sanskrit lehren und lernen auch auf der Hochschule nicht mit bloßen Vorlesungen getan. — Ihr Lehrmeister habe das wenig oder gar nicht in acht genommen, hören wir auch frühere Schüler Bopps sagen, und daß sie darum aus seinen Vorlesungen wenig gelernt. Aber die das beklagen, fügen auch sogleich und immer hinzu, wie sie dagegen vieles und alles

seinen Lehrbüchern verdanken. — Noch dreimal wurde diese Sanskrit-Grammatik neu aufgelegt, noch zweimal aus der Hand des Verfassers selbst, der darin zuletzt besonders die Accentuation umfassend berücksichtigte. Wie diese mit der Zeit besser erkannt so wurde, von einzelnem abgesehen, auch anderes von anderen, Verteilung, Benennung u. dergl. wohl besser und zutreffender gegeben. Auch nicht sowohl die Kenntnis der einheimischen Grammatiker als vielmehr die fortgeschrittene Kenntnis der Sprache, namentlich der Vedasprache hat unser Wissen und Besserwissen gefördert. Aber in Klarheit und fasslicher Bestimmtheit ist Bopps Lehrbuch auch von keinem der jüngeren Lehrmeister übertroffen.

So hat es einer dieser jüngeren bestens anerkannt und "die kleine Grammatik von Bopp" bezeichnet als "ein Wunder von Gelehrsamkeit und Methode für die Zeit, in der sie entstand"". — Beweis dafür ist schon allein jenes Beispiel innerer vergleichender Behandlung. Was sich da ergibt, das ist von der größten Tragweite, für die Klärung dieser und aller verwandten Sprachlehre von durchgreifender Bedeutung. Nominale Stammformen, würden wir sagen, für alle Flexion, für die Deklination und Konjugation. "Der Gegensatz zwischen Nomen und Verbum wird demnach sprachlich gewissermaßen aufgehoben", sagte Bopp.

Er las auch in diesem Sommer Sanskrit-Grammatik, erklärte den Nala und die Urvasî, und unter seinen Zuhörern dieses und des vorigen Semesters finden wir einen Ad. Kuhn, G. Guhrauer, H. Düntzer, C. A. F. Mahn, Jul. Flügel, um einmal Namen zu nennen. Seine Lehrbücher warben ihm Schüler überall, fern von seinem Lehrsaal. Und so war der junge Windischmann in Bonn nicht der erste noch einzige, der ihm für solche "Belehrung und Förderung" (schon 1832) brieflich Dank gesagt und dabei über dieß und jenes zweifelhafte, eigens oder anders gedachte um Aufschluß gebeten.

Auf etymologisches, über den Ursprung einiger Präfixe und Präpositionen, hatte der in diesem Sommer eine Schrift über indische Philosophie gesandt, in offenbarem Anschluß an den "Gymnosophista", eine kleine Urkundensammlung ähnlichen Inhalts von Prof. Lassen, und von diesem auch durch einiges handschriftliche unterstützt. — Da konnte Bopp unmöglich versagen, um was der

Einsender in aller Bescheidenheit bat, er möchte diese seine Erstlingsschrift einer kurzen Anzeige wert halten. Der Gegenstand derselben hatte ihn selbst einst mächtig angezogen, und wenn seitdem auch "alle spekulative Philosophie", so hatte er doch nicht alle ihre Sprache verlassen. Dazu war der ihn bat "der talentvolle Sohn" seines alten treuen Freundes, "eines im Gebiete der orientalischen, besonders indischen Philosophie seit mehreren Dezennien ebenso unermüdlich als geistreich und eigentümlich forschenden Mannes".

So, wie hier angeführt, Vater und Sohn rühmend beginnt Bopp seine Anzeige dieser Schrift des jungen Windischmann — Sancara, sive de theologumenis Vedanticorum — im Septemberheft der Berl. Jahrb. für wissensch. Kritik. Er rühmt an dem Sohn des weitern "das philologische Verständnis", welches er zuerst in Textausgabe und Uebersetzung "einer dem berühmten Vedantisten Sankara zugeschriebenen Schrift" an den tag gelegt. Dann bietet ein anderes Kapitel des Buches "über die Lebenszeit des Sankara und das Alter der Vedanta" ihm wieder Gelegenheit, den rühmlichen Eifer des Vaters zu preisen, der schon in seiner "Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte" ein merkwürdiges Bruchstück aus den s.g. Brahmasûtra, d. i. aus Aphorismen gegeben, wozu derselbe Sankara (richtiger Çankara oder Çankara Acârya) einen Kommentar gelie-Endlich zum dritten und letzten Kapitel, einer kurzen Darstellung der Vedantalehre, nur die Bemerkung, dass auch die welche Colebrookes treffliche Abhandlung über diesen Gegenstand gelesen, "noch neue Belehrungen und wertvolle Auszüge aus wenig zugänglichen Quellen darin finden werden". So hat Bopp mit dieser Anzeige einmal einen schuldigen und wohl verdienten Freundschaftstribut gezahlt.

Aber von seiner Eigenheit in solchen Anzeigen hat er auch bei dieser nicht gelassen. Er erörtert sogleich zwei Punkte gegen die Meinung des Verfassers, einmal, daß nackte Grundformen der Wörter nur in Kompositen begegnen, und zum andern die Bedeutung des Modus, "welcher den griech. Konjunktiv und Optativ vertritt und mit letzterem auch formell identisch ist", des s. g. Potentialis. Das "Können", was im Namen liegt, solle "nur in sei-

nem Gsgensatze zur Wirklichkeit des Indikativs" genommen, die genannte Ausdrucksweise vornehmlich in Fällen gebraucht werden, "die von aller Zeitbestimmung unabhängig sind" — und diese Bemerkung, schreibt Humboldt später, sei ihm schon aus mündlichen Mitteilungen, aus einer Zeit bekannt gewesen, deren er sich so gern und so dankbar erinnere, da Bopp ihm Unterricht erteilt und mit ihm zusammen den Hitopadeça gelesen⁹⁴. Aber "die Rezension über Windischmann", heißts zuvor, "hat mir während Ihrer Abwesenheit große Freude gemacht."

In einem vorher gehenden Briefe aus der letzten Augustwoche hatte Humboldt den Freund zu einer abermaligen Vermehrung seiner Familie beglückwünscht. Franz Bopp hatte eine zweite Tochter erhalten, sein viertes Kind, eine Franziska, wie sie genannt ward. Er war erst spät in die Ferien gereist und daher spät zurück gekommen, und das erste nach seiner Rückkehr war sich nach dem Befinden des Freundes zu erkundigen, denn die Zeitungen hatten von Humboldts Kranksein berichtet. — Er fühle sich von seinem Unwohlsein wieder frei, antwortet dieser und mahnt, dankend, wie gesagt, für jene Rezension Windischmanns, nun auch des Lepsius Paläographie und — nicht ausdrücklich, aber zwischen den Zeilen deutlich — auch das erste Heft von Graffs Sprachschatz anzuzeigen. "Ich kann mich", sagt Humboldt, "dieser Unterbrechung meiner eignen Arbeiten nicht unterziehen".

In der tat, er war fleißig, der Einsiedler von Tegel, war eifrigst bestrebt, sein großes Sprachwerk, seine "Einleitung" fertig und ins reine zu bringen. Und der Freund sollte auch dazu helfen, sollte so "unumwunden wie freundschaftlich" seine Ansichten und Meinungen kund geben.

Bopp hatte in diesem Wintersemester 1834/35 neben seinen andern, wie die zuvor genannten, noch ein drittes Kolleg über arabische Grammatik, dieß aber zum letztenmal, soviel wir sehen. — Sanskrit und vergleichende Grammatik waren bedeutend genug geworden, um eine volle Lehrkraft für sich zu haben. Auch schon in Halle sollte das so sein, und neben dem Lehrstuhl für Orientalia sollte da ein besonderer für Sanskrit und Sprachwissenschaft errichtet werden. — Bopp und Humboldt haben hierfür zuerst an

Rosen gedacht; und wie der dann in London glücklich versorgt schien, wollten sie für Pott neben Rödiger eintreten. Sie waren zusammen herzlich bemüht, jüngeren Kräften auf- und fortzuhelfen.

Das sehen wir alles aus den Briefen, deren Schreiber wohl Grund hatte, sich recht ernstlich gemahnt zu halten, wie er einmal sagt, "der Dauer der Folgezeit nicht zu viel zu vertrauen, sondern die Gegenwart zu benutzen". Einer unter den Briefen, vom 8. Januar, ist noch einmal ganz eigenhändig von ihm selbst geschrieben, wenige Zeilen, darin er sich eines griech. Formfehlers zeiht. Die wenigen Zeilen, ihre winzigen, kaum leserlichen Zeichen sind augenscheinlich mit zitternder Hand zu Papier gebracht. — Nach sechs Wochen, darin Bopp die erste Lieferung des Graffschen Sprachschatzes angezeigt, kann ihm Humboldt auch den Anfang seiner Einleitung in Abschrift schicken und dann ein Stück nach dem andern, immer mit der Bitte, solches nach geschehener Durchsicht an ihren gemeinsamen Freund Dr. Parthey (den Inhaber der Nikolaischen Buchhandlung) zu senden. Der sandte das Manuskript — es sollte nicht die letzte Redaktion sein — zurück, indess Bopp seine Bemerkungen gab, seine erbetene Meinung "über das ganze wie über einzelnes".

Wir kennen diese nicht und mögen sie ohne ihren Wortlaut auch nicht wohl zu erraten versuchen. Aber wir erinnern uns eines und des andern Ausspruches von Humboldt, der uns doch im allgemeinen sagt was er selbst gewollt, und was der Freund gesollt. So eines und eines andern in seinen Briefen an Goethe. Da schreibt Humboldt 1812, im Anfang seiner allgemeinen Sprachstudien: "Ihr Anteil an meinen Sprachuntersuchungen hat mich zugleich gehoben und innig gefreut. Man bedarf dessen nirgend so sehr, als auf diesen dornigen Pfaden, wo man immer zwischen der doppelten Klippe herum irrt, an trockenen Wörtern zu kleben, oder in apriorischen Ideen chimärisch sich zu verlieren." Und dann zwanzig Jahre später, kurz vor Goethes Tode, da er auch die angeführte Mahnung ausspricht. "Man besitzt in Ideen nur ganz", schreibt da Humboldt, "was man außer sich dargestellt in andere übergehen lassen kann, und wie dunkel auch alles jenseitige ist,

so kann ich es nicht für gleichgültig halten, ob man vor dem Dahingehen zur wahren Klarheit des im langen Leben in Ideen erstrebten gelangt oder nicht?.. Die Klarheit vor mir selbst bleibt mir daher, wenn ich nicht glaube, viel zu versäumen zu haben, das dringendste Motiv zur unausgesetzten Arbeit." Also Klarheit vor sich selbst durch das Bewußtsein der Klarheit vor andern. — Humboldt hat, wie bekannt, sein lebenlang mit dem Ausdruck seiner Ideen gerungen; von dem Momente an, dass er etwas als wahr wohl "gefühlt", dass es aber "noch unentwickelt und zum teil unerwiesen" in ihm lag, bis dahin, dass er es voll entwickelt und ganz erwiesen "dargestellt und ausgeführt", ein ständiges Ringen zwischen dem Gedanken und seinem erreichten Austrag. Das ist, sagt man uns, auch nicht sowohl was nach seinem Wort in aller geistvollen Prosa sich zeichnet, ist nicht sowohl "das Ringen des Geistes mit seinem Gegenstande überhaupt, als vielmehr und ganz vornehmlich sein eigenes, seine starke Individualität. Ihr gegenüber, gegenständlich, die Individualitäten seiner Ideen". -Immer, wie er nicht anders kann als "das individuelle für die Hauptsache anzusehen", hat er dieses im einzelnen und besonderen gesucht und im allgemeinen der Ideen nicht zu verlieren getrachtet. Das wieder ist die Arbeit seines Geistes, ein (künstlerisches) Schaffen und Bilden aus einem Stoffe grammatischer Natur, wie ihn die Sprachen geben. — Franz Bopp aber war Meister der Grammatik, sein Darstellen ein Muster von Klarheit, und wie keiner mehr kannte er die Eigenart des Freundes. Sein Urteil konnte diesen "vor Unrichtigkeiten bewahren", ihm so weit als möglich ein richtiges Erkennen und Behandeln des Materials verbürgen sowie ein hinreichendes Verständnis der dargestellten Ideen bekunden, also in beider Hinsicht gewähren, wessen er bedurfte und was ihn "zugleich hob und innig erfreute" — wieder so weit als möglich das Bewusstsein ganzen Besitzes oder eigenen Genügens. Und das war, dürfen wir annehmen, was der eine gewollt und was der andere gesollt 95.

Noch einen Brief haben wir, W. von Humboldts an Franz Bopp, einen letzten. Der beginnt damit, "die Rezension des Sprachschatzes" als eine der gelungensten Arbeiten Bopps zu bezeichnen,

und wie Graff "sich sehr glücklich" schätzen könne, daß sein Werk durch eine solche, die Beweise der Kennerschaft so sichtbar an sich tragende Anzeige eingeführt worden. — Es ist der Brief vom 16. März 1835, und die schon erwähnte Rezension findet sich im vorauf gehenden Februarhefte der Berl. Jahrb. für wissenschaftliche Kritik.

Wirklich ist diese Anzeige derart, dass sich dazu wohl wieder und auch heute noch mit dem alten Ausspruch sagen ließe, "so etwas begegnet einem selten". Sie ist nicht gemacht, um eben gemacht zu sein, nicht lobend oder tadelnd, um gelobt oder getadelt zu haben, nicht wohl ersichtliches nicht sehend, weil die eigne Person oder die anderer im Lichte stand. Das alles nicht, aber mit Liebe und gutem Bedacht ist sie eingehend auf den ganzen, möglichst genau durchgeprüften Inhalt der Arbeit, um ihren Wert erkennen zu lassen und ihre Bedeutung für die Wissenschaft. - Graff, lesen wir, hatte schon vor zehn Jahren diesem Werke durch seine "Althochdeutsche Präpositionen" einen "Vorläufer" voran geschickt, und Jacob Grimm hatte diese Arbeit als "Muster lexikalischer Behandlung" begrüßt, und ein Lisch und Schmidt, Schüler Bopps, waren dadurch zu ähnlichen Forschungen angeregt worden. Bezeichnete "Althochdeutsch" in jener Vorarbeit nur ihr gesondertes, auf sich allein beschränktes Forschungsgebiet, so bezeichnete es dasselbe im Sprachschatz, aber unter der Beleuchtung aus angrenzenden, näher oder ferner gelegenen Gebieten einer großen Sprachengemeinschaft. Daher hat der Verfasser, wie Bopp sagt, "mit dem Verdienste eines gewissenhaften und gelehrten Sammlers das eines besonnenen und umsichtigen Forschers zu vereinigen gewußt". - Uebrigens ist diese Anzeige gedruckt zu lesen, aber nicht, wie ihr Schreiber schon früher in einem Briefe oder Briefentwurfe über die ersten Bogen von Graffs Sprachschatz sich ausgesprochen.

"Der Verfasser", heißt es hier, "begnügt sich nicht, die ganzen geformten Wörter in seine Arbeit aufzunehmen; er zieht zugleich alle ablösbare Laute, wie sich dieselben aus einer richtigen und genauen Sprachzergliederung ergeben, in seinen Kreis. Dadurch verbindet er mit seinem Werke die ganze Grammatik oder stellt

vielmehr Grammatik und Lexikon auf einen richtigeren Standpunkt, als den beide der gewöhnlichen Ansicht nach finden. Er geht nämlich von dem inneren Bau der gesamten Sprache aus und entwickelt denselben von der einfachsten Wurzel bis zu dem durch Hilfslaute individualisierten Worte nach allen in der Sprache gegebenen Lauten. Auf diese Weise wird die Sprache nicht zwischen Grammatik und Wörterbuch auf eine zum teil willkürliche Weise zerschnitten, sondern einmal grammatisch nach den Begriffen der Wort- und Redeformen, das anderemal lexikalisch nach den Lauten zergliedernd entwickelt." — Wir haben hier einiges herausgestellt, das uns nicht nur sagt, was Bopp an dem Graffschen Werke zu loben findet, sondern auch wie er wohl selbst meint, dass Grammatik und Wörterbuch recht und unterschieden behandelt werden sollen. Im wesentlichen das gleiche ist in der Anzeige ausgeführt, von der Humboldt gesagt, dass in ihr alle Seiten, von welchen uns jenes Wörterbuch wichtig erscheinen müsse, vortrefflich herausgehoben worden, und von der er im nächsten Satze ein weiteres sagt. "Dabei haben Sie Ihren Aufsatz", heißt es, "so reich mit den scharfsinnigsten und aus der tiefsten Sprachkenntnis geschöpften Bemerkungen ausgestattet, dass er dadurch allein zu einer eignen gleich anziehenden und belehrenden Abhandlung wird". -Es betrifft eine merkwürdige Wortbildung - ein angesetztes Verwachsen von Pronominen mit Adjektivstämmen - und im Zusammenhange damit J. Grimms "willkürliches Abscheiden von Wurzel- oder Stammsilben und Suffixen", dessen "dynamische" Bedeutung des Ablauts im Germanischen, Bemerkungen, zu denen Bopp, wie er sagt, vorzüglich auch durch Lepsius "interessante Schrift, Paläographie als Mittel zur Sprachforschung", sich veranlast gesehen.

Graffs Althochdeutscher Sprachschatz war fertig geworden, 1842, ehe die hier erörterten Fragen auf grund der Boppschen Erklärungen zu einem ersten Abschluß kamen. Oder vielmehr auf grund der weitern Sanskrit- und vergleichenden Sprachforschung. Auch Richard Lepsius dankte Bopp seine Anregung und hatte seine paläographischen und lautgeschichtlichen Ansichten "zunächst am Sanskrit" nachgewiesen. — In der Sanskritforschung, der wei-

tern Aufdeckung von Sprache und Literatur hatten den älteren Schülern Bopps, den schon namhaften und genannten jüngere sich angeschlossen - Poley, Karl Schütz, Bernh. Hirzel u.a. - auch solche, die ihre Kenntnis von andersher geholt. "Ich habe einen sanskritischen von einem Herrn Brockhaus herausgegebenen Text erhalten", schrieb Humboldt einige Wochen zuvor an Bopp und bat, ihm sagen zu wollen, "wer er ist, und wo er sich aufhält" 96. — So hätte jener auch andern nachfragen können — Theodor Benfey war ihm noch persönlich bekannt geworden — aber andern, die da zuerst auftraten und wenn auch nicht mit Sanskrittexten, so doch mit anderm auf Sanskritkenntnis gegründeten Erkennen. Merkwürdig, wie man da überall neu zu forschen ansieng, nicht nur in altem mehr oder minder bekanntem, sondern auch in anderem mehr oder minder unbekanntem aber verwandtem, in italischem, albanesischem, keltischem, auch zigeunerischem Sprachwesen. Noch merkwürdiger, wie Schüler Bopps mit dem Sanskrit auch schon über die Grenzen dieser Sprachverwandtschaft sich hinaus wagten.

Am Schlusse seines letzten Briefes an Bopp schreibt Humboldt, er habe in diesen Tagen ein Lehrgebäude der aramäischen Idiome von Julius Fürst in Leipzig erhalten, das er ihm doch, wenn er es noch nicht kenne, anzusehen riete. Der Zweck des Verfassers sei, "die Uebereinstimmung des semitischen Sprachstammes mit dem sanskritischen zu zeigen". Er, der Verfasser, halte beide für einen und denselben, nur daß sie vor Einführung des Stammbaus in die semitischen Sprachen auseinander gegangen seien. "So viel ich das Buch durchblättert habe," fügte Humboldt hinzu, "scheint es mir von richtigen Ideen auszugehen und gelehrte Forschung damit zu verbinden. . . Haben Sie doch die Güte, wenn Ihnen die Schrift zu gesicht kommt, mir Ihr Urteil darüber zu sagen."

Was Bopp dazu gesagt, in einem Briefe oder mündlich bei einem Besuche des Freundes in Tegel, vielleicht seinem letzten, das wissen wir nicht. — Vierzehn Tage später berichteten die Zeitungen abermals von Humboldts Erkrankung, nach noch acht Tagen von seinem Tod. Franz Bopp hatte seinen besten Freund verloren, der auch ein Freund der besten und edelsten seiner Zeit gewesen, ein Freund und Förderer aller idealen Bestrebungen. —

Am 8. April 1835 war Humboldt gestorben, und im folgenden Monat Mai unterschrieb Bopp die Vorrede zur zweiten Abteilung seiner vergleichenden Grammatik. Darin spricht er gegen Ende derselben von der s. g. starken oder, wie er sie nunmehr nennen wollte, definiten Adjektivdeklination im Deutschen und seiner vorhin erwähnten, auch durch das Altslawische und Litauische ihm bestätigten Annahme einer Pronomen-Anfügung, und schließt dann wie folgt. "Ich habe das Glück gehabt, über diese schon anderwärts berührte Wahrnehmung noch das mir überaus schätzbare beifällige Urteil meines verewigten Gönners W. v. Humboldt zu erfahren, in welchem vor kurzem die Sprachwissenschaft ihre schönste Zierde verloren hat. Vom Schmerz über diesen harten Verlust noch ganz ergriffen, kann ich es nicht unterlassen, hier dem ruhmvollen Andenken jenes großen Mannes den Ausdruck der innigsten Verehrung und Bewunderung zu zollen, womit seine geistreichen Schriften im Gebiete philosophischer und historischer Sprachforschung, so wie sein lehr- und liebreicher persönlicher und brieflicher Umgang mich durchdrungen haben."

Diese zweite Abteilung der vergleichenden Grammatik vollendet zunächst (mit dem Lokativ Plur.) die Darlegung der Bildungsweise der einzelnen Kasus, um darnach durch "Beispiele der wichtigsten Wortklassen in ihrer zusammen hängenden Deklination" einen Ueberblick über die Kasusbildung überhaupt zu geben.

Hier tritt nun zuerst das Slawische mit seinem erreichbar ältesten Dialekte, dem Alt- oder Kirchenslawischen, in den Kreis der vergleichenden Behandlung. Seiner Deklination wird, so viel wie nötig, "eine Geschichte der slawischen Laute" vorausgeschickt, für deren Geltung der Darsteller aber, wie er sagt, "nichts neues vorzubringen" hat, sondern "nur der Belehrung einheimischer Grammatiker" zu folgen. Das waren, neben der größeren Sprachlehre des Russischen von Gretsch und deren Uebersetzung durch Reiff vornehmlich die Arbeiten eines Jos. Dobrowsky, welche bis dahin noch benutzt werden konnten. Wie aber doch manches anders herauskommt als bei jenen, wie anders namentlich durch Erkennen des ursprünglichen Werts der Laute und ihrer historischen Abfolge, das bedarf keiner nähern Erörterung.

So auch gleich in der Kasusbildung. Natürlich nicht wie Silben oder Laute nach jenen Sprachlehren oder nach dem Gefühl des sprechenden dafür gelten, sind sie wirklich ein grammatisches Verhältnis bezeichnend, sondern nur wie sie dem vergleichenden Sprachforscher sich als solche "urkundlich" oder sprachgeschichtlich ausweisen.

Wir sahen, dass Bopp im Altslawischen (wie auch im Altlitauischen) einen neuen und kräftigen Beweis dafür gefunden, was ihm als eine wichtige Entdeckung galt, für die Anfügung eines Pronominalstammes (ya) zur Bildung der "definiten" Deklination. Dieß bildet den Hauptgegenstand seiner Darstellung im folgenden Kapitel über die Adjektive und deren Deklination, welche sonst, als ununterschieden von derjenigen der Substantiva oder Nomina überhaupt, keiner besondern Behandlung bedurft. Im Germanischen, wie wir wissen, schon im Gotischen ist dieser Gegensatz von desiniter und indefiniter Deklination hervor tretend, und die Tatsache, dass ein voranstehender Artikel (der, die, das gute) oder ein anderes "definierendes Pronomen" (jener, dieser gute) die erstere ausschließt, bestätigt wohl die Boppsche Erklärung. Sie ist später gegenüber einer erneuten Darlegung Jac. Grimms und durch fernere Vergleichung solcher Doppeldeklination im Slawischen und Litauischen auch wohl eingehender und genauer, im wesentlichen aber in der gleichen Weise gegeben worden.

Im weitern über die Vergleichungsstufen zeigt sich aufs neue der Scharfsinn unsers Grammatikers. Hier sind es wiederum Suffixe, welche aus ursprachlicher Bildung an Adjektiv- oder andere, ihrem Begriffe nach steigerungsfähige Wortstämme heran treten und solche auf Komparativ- oder mit ein- oder mehrfachem Ansatze auf Superlativbedeutung erheben. Und nicht wenig anziehend ist, da überall dem Walten des Sprachgeistes nachzugehen und Vergleichungs- oder Steigerungsbegriffe mit gleichem Ansatze auch in pronominalen und adverbialen Bezeichnungen (lat. alter, uter, inter; got. andar; hd. ander, sonder u. a.) kennen zu lernen.

Manches, was Bopp hier und im vorher gehenden gezeigt hat, ist durch altvedisches nachmals als richtig bestätigt worden. In manchem auch hat ihn anscheinend gleiche Form- und Begriffsbil-

dung zu unhaltbaren Etymologien verleitet. Seine Benennungsgründe für unser Osten, Westen u. s. w. hat er später selbst fallen lassen.

Auch schon früher sahen wir, wie besonders die Zahlwörter, namentlich die Grundzahlen für ihre Erklärung nicht sowohl auf "grammatische" als vielmehr "lexikalische" Etymologie bringen und damit auf ein etwas unsicheres Gebiet. Unser Forscher scheint auch hier wohl mehr als sonst ungebürliche Nachgiebigkeit von seiten der Lautgesetze und ihrer strengen Geltung in anspruch zu nehmen. Fraglich nur bleibt dem gegenüber unsere volle Kenntnis jener Gesetzlichkeit, in allen ihren unerbittlichen Forderungen, in aller Beziehung und in aller Tragweite unter der Herrschaft jeder besondern Spracheigenheit.

Im zweiten Teil seiner "Etymologischen Forschungen", davon eine erste Hälfte, "Grammatische Lautlehre", noch in diesem Jahre 1835 fertig geworden, hat A. F. Pott einen merkwürdigen Schlußabsatz. Er hebt mit den Worten an: "Hiermit ist die Lautlehre zwar beendigt, aber nicht vollendet, auch nicht in irgend einer derjenigen Sprachen, welche unsere Aufmerksamkeit vorzüglich gefesselt haben." — Alle spätere Lautlehre zeugt für die Wahrheit dieses Satzes, zeugt nach allem auch noch dafür.

Dass aber gerade die Zahlwörter in jener Hinsicht "verführerisch" sind, kann uns hier auch eine andere Schrift von Richard Lepsius bezeugen, die er bald nach seiner Ankunst in Paris abgefast, da er zuerst ein Jünger Champollions geworden. Lepsius Schrift "über den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der indogermanischen, semitischen und koptischen Sprache" vom Jahre 1836 war schon wenige Tage nach Humboldts Tode an dessen Adresse nach Tegel abgegangen. So sehen wir aus einem Briefe, welchen der Bruder des verewigten darüber an Bopp gerichtet.

Bopp aber, um auf seine Vergleichende Grammatik zurück zu kommen, behandelt darin noch die Ordnungszahlwörter, die ihrer Bildung nach als lauter Superlative auftreten, dann noch die Zahladverbia, um demnach mit einer Betrachtung der "geschlechtslosen" Pronomina erster und zweiter Person und dem Anfange einer solchen des dritten Personalpronomens diese zweite Abteilung oder Lieferung seines Hauptwerkes abzuschließen.

Die Briefe von Jüngern und Freunden, die er im Laufe dieses Sommers erhielt, verdankten ihm sein neues Geschenk und seine neue Belehrung. Wenn sie besonderes daraus hervor hoben, so war es was auch in unserer Erörterung hervor gekehrt ward, wie bei Rosen, merkwürdige Bestätigungen durch altvedische Dialektformen, oder wie bei Rückert und in hübscher Andeutung auch bei Varnhagen, der Aufschlus über die starke und schwache Adjektivdeklination der deutschen und verwandten Grammatik.

"Die weitere Entfaltung meines auf durchgreifende Vergleichung mit den verwandten Sprachen sich stützenden Systems der deutschen Grammatik behalte ich mir in einem besonderen Werke vor", hatte Bopp in seiner Vorrede gesagt. Wir dürfen für diesen "Vorbehalt" wohl ansprechen, was im Juni des nächsten Jahres von ihm heraus kam — "Vocalismus oder sprachvergleichende Kritiken über J. Grimms deutsche Grammatik und Graffs althochdeutschen Sprachschatz mit Begründung einer neuen Theorie des Ablauts" (Berl. 1836). Das ist der volle Titel des besonderen Buches, als wie es Bopp für zweckmäßig hielt, jene Rezension "mit den seit ihrer Abfassung (1827) gewonnenen Berichtigungen, Ergänzungen und tieferen Begründungen" seiner Ablaut-Theorie, verbunden mit der (vom Jahre 1835) "über ein anderes hochwichtiges deutsches Sprachwerk" erscheinen zu lassen. Die angefügten "Anmerkungen" füllen kleiner gedruckt an die Hälfte des ganzen Buches. Aber wir wollen hier auf einzelnes nicht eingehen.

Auch Graff gab im Jahre 1836 eine "Theorie der schwachen Deklination", als B. Kopitar zuerst eine Probe der s. g. glagolitischen Schrift des Kirchenslawischen brachte, und mit dem andern Bande von Potts "Forschungen" auch im Griechischen und Lateinischen, auch in andern verwandten Sprachzweigen etymologische und grammatische Einzelarbeiten hervor traten. Nur Bopp ließ in diesen zwei Jahren, so viel wir sehen, nichts anderes als das genannte Buch erscheinen. Sein Arbeiten und Weiterarbeiten unterbrachen aber auch nur seine Vorlesungen — Sanskrit, Grammatik und Texterklärung, und abwechselnd im Sommer Griechische Etymologie und im Winter Gotische und Deutsche Grammatik, beide natürlich mit Vergleichung u. s. w. Auch seine Herbstferien, die

er in diesen Jahren 1835 und 36 wieder teils in Aschaffenburg und teils in Mommenheim zubrachte, waren gar nicht nur der Erholung oder der Sorge gewidmet, davon ihm sein Vater schrieb, sich den ausgeronnenen Wein dort wieder ersetzen zu lassen. — Genug, im August 1837 unterschrieb Franz Bopp ein kurzes Vorwort zur dritten Abteilung seiner Vergleichenden Grammatik.

Fünftes Kapitel.

Nach Humboldt. Auf alten und neuen Fährten. (1837—1842.)

Der Tod Wilhelm von Humboldts hatte im Leben Franz Bopps eine Lücke gerissen, die sich wohl endlich verschmerzen ließ, aber nimmer ausfüllen oder ausgleichen. — Bopp hatte noch Freunde, sogar ihrer viele, ältere und jüngere. Nur eine Freundschaft, wie sie mit jenem gewesen, war ihm nirgend, keine solche Wechselwirkung im Geben und Empfangen. Seine ältern Freunde waren ihm teils mehr fern, räumlich oder anders, teils mehr fremd geblieben oder entfremdet geworden. Und die jüngeren waren seine Schüler, mittelbar oder unmittelbar, die zu ihm als zu ihrem Meister aufsahen.

Man hat der Einwirkung nachgefragt, welche Humboldt auf Bopp ausgeübt, dem Unterrichte, welchen auch der ältere dem jüngern erteilt, um dessen willen dieser, wie Pott u. a. ihn als ihren Lehrmeister verehrten. Das war, sagt man uns, mit der ganzen Macht seines geistigen Wesens, womit jener eingewirkt, mit seiner Liebe zur Wahrheit, mit seinem Streben, über dem einzelnen nicht das ganze und über dem ganzen nicht das einzelne außer acht zu lassen. Und es ist das gewiß so wahr und recht gesagt, wie es

in der tat schwer ist, hier besonderes und anderes als allgemeines bestimmt anzugeben ⁹⁷. Indessen, sollte man meinen, ließe sich doch wohl aus einem mehr als fünfzehnjährigen, sich immer inniger und herzlicher gestaltenden, persönlichen Verkehr, aus dem schriftlichen namentlich, dessen Zeugnisse uns vorliegen, noch einiges mit anderer Bestimmtheit heraus stellen.

Wir lesen die ersten Briefe Humboldts an Bopp und sehen darin und in den folgenden immer wieder, was jener dem andern zuerst gewährt, das volle Bewusstsein der Anerkennung seiner Wissenschaft, sowohl von deren Bedeutung und Wichtigkeit als von der Richtigkeit des Weges, den er eingeschlagen. Das befestigte seinen Mut und sein Vertrauen. Und dessen, meinen wir, könne ein Anfänger, könne bei aller Ueberzeugung und Sicherheit auch der beste nicht leicht entraten. — Dann sehen wir, was schon mehrfach bemerkt, ein Fragen, ein Um- und Nachfragen im einzelnen, in dem was der eine gewußt und der andere erkannt haben wollte, in sprachlichen Erscheinungen ein Prüfen nach ihrem Wesen und ihrer Darstellung. Solches erweckte Zweifel, womit alles Forschen aufs neue ansetzt, und schärfte die Dialektik. Wohl nämlich hat jenes Unterreden oder "Durchsprechen", jenes Reiben oder Wetzen, so zu sagen, einer jüngern Kraft an der älteren und überlegeneren zur Förderung dessen beigetragen was man "Akribie" zu nennen pflegt, der Schärfe und abwägenden Genauigkeit in der Auffassung des einzelnen. — Endlich ist dann auch in den Briefen das obwaltende Streben, einzelnes und besonderes in dem allgemeinen der Ideen zu begründen und zu befestigen. Das ist Humboldts Art, und Bopps dagegen und hierin ähnlich einem Jacob Grimm, an Einzelforschung sich zu halten und allgemeine Erörterung im ganzen wenig anzustellen. Aber wo es dann geschieht, wo wie in den Briefen - über Agglutination und deren Verhältnis zur Flexion, über Wortaccent, Umlaut und Ablaut u. a. — allgemeine Sätze zur Geltung kommen, da ist, scheint es, unbeschadet aller Selbständigkeit des Darstellers, auch Geist von jenem Geiste zu erkennen. Genug.

Solches hat andere Freundschaft ihm nimmer gewährt. — Bopp verdankte dem alten Windischmann seine jugendliche Begeisterung

und noch vieles dessen väterlicher Sorgfalt und getreuer Anhänglichkeit; aber in ihrem Geistesleben entstand eine Kluft, weiter als die räumliche Entfernung zwischen ihnen; und jener sah den Sohn seines alten Freundes sich bald näher stehen als diesen. — Auch A. W. Schlegel war ihm Freund gewesen und hatte belehrend oder zurecht weisend auf ihn gewirkt, aber beides auch nicht länger als sich der Freund für den Patron des andern ansehen und ausgeben konnte. "Schlegel — schrieb Bopp einmal, da er einige Heinesche Auslassungen über diesen gelesen — Schlegel wird aber in seiner grenzenlosen Eitelkeit sich zu trösten wissen und nach wie vor sich für einen der größten Männer unserer Zeit halten." — Auf die Dauer konnte diesem niemand freund bleiben, auch Lassen nicht, von dem der junge Windischmann schrieb, daß er sich von Schlegel getrennt; "der Grund", heißts dazu, "mag in der zunehmenden Wunderlichkeit und Altersschwäche des letzteren liegen" **.

Gewiß konnte auch Bopp von sich sagen, daß er von allen, die ihn belehrt, an Einsicht gewonnen, oder, um einen bekannten Ausspruch in andrer und bessrer Version hier anzuwenden, daß er mehr denn alle seine Lehrer Geschick und Einsicht da erlangt, wo höhere "Zeugnisse" sein Erkennen fortwährend übten. So konnte er ohne jede Ueberhebung sagen; und wie dieß seiner Lehre zu gute kam, seiner Beherrschung des Lehrstoffes und dessen klarer Darlegung, das haben seine Schüler doch wohl erfahren.

Freilich war da kein Entfalten von glänzender oder nur sonderlich gewandter Beredsamkeit. Dazu, scheint es, war der Lehrer wenig angetan und auch wenig sein Lehrgegenstand. Wenn irgend eine Wissenschaft auf der Hochschule nicht bloßen Vortrag, nicht bloßes Hören und Empfangen der lernenden, sondern auch deren selbsttätige Teilnahme, deren Schulung fordert, so ist es Grammatik, Sanskrit- oder andere Sprachlehre. — Wir haben schon davon gesprochen, und wie es Bopp früher und auch später an letzterem hat fehlen lassen, wie Schüler von ihm erklären, aus seinen mündlichen Vorträgen auch nur wenig gelernt zu haben. Wir meinen hier ein anderes, nämlich seine eigene Schulung an sich selbst durch seinen Unterricht, seinen mündlichen und schriftlichen. Und dann meinen wir noch ein anderes.



Wie Bopp schon bald unmittelbar von seinen Schülern und deren Arbeiten und Leistungen wieder gelernt hat, davon zeugt zunächst die angeführte dritte Lieferung seiner Vergleichenden Grammatik, die vom Jahre 1837.

Diese Abteilung behandelt zuerst weiter die Lehre von den Pronominen, von Demonstrativ-, von Relativ- und Interrogativpronominen, ein ebenso merkwürdiges als ungemein fragwürdiges Gebiet. So viel schon die akademischen Abhandlungen aus den Jahren 1824/26 zur Aufhellung einzelner Formen, ihrer Verbindungen und Ableitungen, zugehöriger Adverbien und Partikeln gegeben, ebenso viel und noch viel mehr blieb bei weiterer Vergleichung und Forschung aufzuhellen übrig. Mit einiger Vorliebe, scheints, hatten sich jüngere Kräfte hierauf geworfen, ihren Scharfblick gelegentlich an einem einzelnen versuchend, wie Rosen in seinen Veda- und Burnouf in seinen Zendstudien, oder an einem größern ganzen, wie Hartung, Max Schmidt u. a. Bei Bopp haben wir ein Begegnen mit allen diesen, wie auf deutschem Boden mit Jac. Grimm und Graff, ein Begegnen oder Zusammentreffen aus Uebereinstimmung und aus dem Gegenteil. Wir müssen solches dort selbst aufsuchen, denn hier dergleichen vorführen hieße ein näheres und mehr als zulässiges Eingehen auf die Geschichte der Grundformen (der skr. tad, yad, kad), auf ihre versteckten Wegund Wandelspuren, und ob sie richtig oder unrichtig erkannt sind oder noch zweifelhaft geblieben.

Ein folgendes Stück, "Abgeleitete Pronominal-Adjektive", behandelt Formen, welche in Bedeutung und verschiedentlich auch in Bildung unseren "mein, dein, sein", unseren "wieviel und soviel, welche und solche" u. dergl. entsprechen, Formen, die durch Suffixe (ka, ya, vant u. a.) aus Personal-, Demonstrativ- und andern Pronominalstämmen hervor gegangen. Hierbei zeigt sich wieder, wie die verwandten Sprachen aus gleichen und wenigen Grundformen, mit gleichen Mitteln und nach gleichem Verfahren sich ihren nötigen Vorrat, sogar besonderen Reichtum an bedeutsamen und leicht kenntlichen Bezeichnungsweisen schaffen. Aber es zeigt sich auch, wie sie im Wandeln und Nachbilden des ursprünglich gleichen

ihre Eigenart haben und festhalten, woher die Erklärungen oder Vergleichungen hier häufig zweifelhaft, mit einem "vielleicht" oder "vermutlich" u. dergl., mit dazu wohl möglichem Andersverhalten vorgebracht werden.

Auch in dem folgenden und letzten Stücke bei den "pronominalen Adverbien" ist solches zu sehen, obwohl Bildung und Bedeutung im ganzen klarer und die Vergleichungen sicherer auftreten. Unzweifelhaft erscheint die Erklärung, wo die formalen Bildungselemente oder Suffixe (wie tra, dha, gr. ϑa) in älterer und jüngerer Sprache die gleichen sind; zweifelhaft wird die Deutung von Elementen, welche (wie gr. $\mathring{\eta}$ -, $\tau \eta$ -, $\pi \eta \nu \acute{\nu} \nu a$) nur einer oder der andern jüngern Sprachbildung angehören.

Nach seiner Behandlung von Nominen und Pronominen kommt Franz Bopp wieder zum Verbum. Er folgt auch hier wieder dem Gange der Einzelgrammatik, zeigt eine "Fremd-" und eine "Selbstform", wie er die betreffenden Kunstausdrücke der indischen Grammatik für transitive und intransitive oder reflexive Form überträgt, auch in den verwandten Sprachen auf und bestimmt deren Verhalten zum s. g. Passivum. Dann werden die Modi durchgenommen, dann die Zahlen, worin ganz besonders die fortschreitende Einbuße oder vielmehr die vereinzelte Erhaltung des Dualis merkwürdig erscheint. Und nicht minder merkwürdig erscheint, was Bopp hier zuerst (nach Dobrowsky und Kopitar) aus den altslaw. Dualendungen ansetzt, was er nachmals jedoch auf die zweite und dritte Person einzuschränken findet, eine formale Geschlechtsunterscheidung — eine freilich auch nicht auf ursprüngliches, sondern auf spätere Einführung zurück gehende Erscheinung. — Merkwürdig ist dieß, weil es in der tat nur auf einem "Gefühl der grammatischen Identität des Verbums und Nomens" beruhen kann und zugleich auf ein lebendiges Bewußtsein hinweist "von dem engen Zusammenhang," wie es heißt, "der von jeher zwischen den einfachen Pronominen und den mit Verbalstämmen verbundenen — den Personalendungen — bestanden".

Die Betrachtung dieser Personalbezeichnungen lehrt zuerst die Unterscheidung einer volleren und einer stumpferen Form derselben, wie sie vorab im Griechischen, auch im Sanskrit und Zend ersicht-



lich hervor treten. Wir lernen, wie Zeiten und Weisen sich in diese Doppelart von Endungen teilen, wie die volleren oder primären im allgemeinen an die Stammformen der Hauptzeiten (Präsens, Futurum, Perfect) sich anschließen. Dazu lernen wir, wie weit auch schon diese in den genannten Sprachen Verstümmelung erfahren, und wie weit die unterschiedenen Endungen sich anderseits auch im Lateinischen, Gotischen und Slawischen erhalten haben. Und das lehrt hier die vergleichende Grammatik, bevor sie der Form und dem Ursprung der Personalendungen näher tritt. Sie bleibt in ersterer, in formaler Hinsicht auf historischem Boden, während sie in der andern Hinsicht, was den Ursprung betrifft, dessen Grenzen überschreitet.

Keines, auch nicht das älteste und vollkommenste unter den verschiedenen Gliedern der großen Sprachfamilie hat sich in allen Stücken unversehrt erhalten. Aber alle zumal sich wechselseitig einander aufklärend und ergänzend, zeigen sie, was ihnen gemeinsam, was hier ihren Personalkennzeichen zu grunde und dem ursprünglichen zunächst gelegen. Mit seiner Nachfrage nach diesem, dem ursprünglichen in seinem Wesen begibt sich der Forscher auf unsicheres Gebiet. Er kann nicht mehr vergleichen. Nur wie er den Bildungsgang der Sprachformen kennt und die letzterreichbare Gestalt der Personalendungen hier sieht, die -ma, -mas der ersten Person u. s. w., kann er auch nur die Personalpronomina dafür ansprechen. Wie aber im einzelnen der Wandel geschehen, der vom selbständigen Pronomen zum Suffix, darüber ließ sich mehr oder minder wahrscheinliches eben nur vermuten.

Wir erhalten auf diese Weise die Personalendungen nach ihrer Reihe einzeln vorgeführt und zum erstenmal in einem Lehrbuche Unterricht darüber, wie die Flexionsformen der Zeitwörter in den älteren Sprachen entstanden. Dem Inhalte dieses Unterrichts dürfen wir hier nicht weiter nachsehen. Noch weniger ist hier darauf einzugehen, wie von anderen später einzelnes oder nach andrer Auffassung auch alles anders zu erklären versucht ward, auf Versuche, die Versuche geblieben.

Nun behandelte Franz Bopp in seiner Grammatik den "Einfluß des Gewichts der Personal-Endungen". Auch dieß ist ein

ganz neues Lehrstück in der Sprachlehre, und unser Sprachlehrer ist zuerst in seiner Untersuchung über den Ursprung des germanischen Ablauts "zur Wahrnehmung dieser interessanten Erscheinung geführt worden". So bemerkt er selbst und verweist dazu auf seinen frühern Artikel in den Berl. Jahrb. (1827) und auf seine Sonderausgabe des "Vocalismus", woher wir auch zuerst das Wesen dieser Gewichtsunterscheidung kennen gelernt. Sie besteht nach seiner Auffassung nämlich darin, dass eine "Wurzel- oder Klassensilbe", wie er sagt, d. h. eine Stammform vor einigen, den s. g. "leichten" Endungen häufig eine Erweiterung hat oder erfährt, welche vor den andern, den schweren oder "gewichtvolleren" Endungen wieder verschwindet, "zurück genommen" wird. Oder aber, dass vor jenen der ganze Wurzelkörper steht, welcher vor diesen verstümmelt erscheint. Man vergleiche skr. as-mi, a-si (für as-si), as-ti (ich bin etc.) im Präs. Sgl. von as sein, gegen s-vas, s-thas, s-tas in der Dual- und s-mas, s-tha, s-anti in der Pluralform, wie ähnlich gegen skr. dadā-mi, dadā-si, dadā-ti (gr. δίδω-μι etc.) die Formen dad-vas etc., dad-mas etc. als die entsprechenden des reduplizierten Präsensstammes von dâ, geben. — Solcher Unterschied, wie er da an Präsens- und noch sonst an Aorist- und Perfektstämmen sich zeigt, ist kein der gesamten Sprachverwandtschaft gemeinsamer und überall gleichmäßiger, war daher, wie Bopp sagt, "zur Zeit der Sprach-Einheit noch nicht eingetreten" oder durchgeführt. Er ist nächst dem Sanskrit und Zend besonders im Griechischen auftretend und dann im Deutschen, namentlich im Gotischen, wo das starke Präteritum seine Singularformen gleichmäßig von Dual- und Pluralformen im Stammvokal unterschieden bildet. Gegenüber einem baug (von bug, biegen) im Sgl. steht ein bug-um · im Plur., gegenüber band im Sgl. ein bund-um im Plural, mit einer Ablautung an erster Stelle, die einer Vokalsteigerung gleich kommt. In unseren (ich) "weiß" und (wir) "wissen" hat sich bekanntlich erhalten, was skr. vêd-a, gr. οίδα, got. vait etc. gegen die plur. vid-i-ma, ιδ-μεν, vit-um etc. in den älteren Sprachformen aufweisen. - Bopp kommt hier darauf zurück, wovon er zu anfang ausgegangen; er unterscheidet nach seinen Gravitätsgesetzen die "leichten" Personalendungen des Sgl. Aktiv von den übrigen als "schwe-

ren", bemerkt, dass auch von diesen manche mit der Zeit "sich verstümmelt" und aus ihrem frühern Zustande nur die Wirkung zurück behalten haben. — Wir wissen, diese "Gravitätstheorie" ist wohl im ganzen unzutreffend, im einzelnen, eines gegen das andere was erklärt wird, nicht ohne Widerspruch. Dass eine Sprache "die Reduplikation (im Perfekt) lieber von einer stärkeren als von einer schwächeren Wurzelsilbe tragen" läst, scheint ebenso entgegen dem früher erklärten, wie dass ein (sinaler) Stammvokal bei vorher gehender einfacher Konsonanz "unfähig geworden, die Endung (hi) zu tragen". Und das alles ist, weil das Wesen dieser Sprach-Erscheinung nicht im Grunde erkannt worden, weil, wie wir wissen, dieser "Mechanismus" in den Sprachen — die Gravitätsgesetze gelten als die "mechanischen" — der fragliche Wandel der Stammformbildung nicht auf dem unterschiedlichen Gewicht der Endungen, sondern auf dem unterschiedlichen Tonfall des Wortes beruht. -Auch Bopp hat den Accentunterschied hier in Konjugations- wie in Deklinationsformen noch gesehen, aber nicht zum Prinzip erhoben und damit, wie er überhaupt nur von dem Einflusse spricht, welchen das Gewicht der Silben auf die "Verrückung des Accents" hat, gewissermaßen Ursache und Folge verwechselt. Dennoch bleibt seiner "Entdeckung" das unbestreitbare Verdienst, für den bedeutsamen, namentlich vokalischen Lautwechsel in der Formenbildung den Boden im ganzen Umfange angelegt zu haben.

Mit dem Anfange seiner "Konjugations-Einteilung", welcher er die beiden "Hauptkonjugationen" des Sanskrit mit je ihren "Klassenformen", d. h. die verschiedenen Präsensstammbildungen zu grunde legt, schließt diese dritte Abteilung seiner Vergleichenden Grammatik.

So lange man im Stadium der "Eroberung" sich befand — bekanntlich hat Georg Curtius einmal diese Periode der Sprachwissenschaft so genannt — so lange waren und werden in ähnlichem Falle immer einige sein, welche das Vornehmen und Vordringen des Führers anders und besser gemacht haben wollen. Die Kritik ist eben leicht und im einzelnen auch wohl gerechtfertigt. Nachmals, wenn die Erwerbung im großen ganzen geschehen, wenn

auch gar nicht sicher und vollständig, ist man doch eher geneigt, sich ihrer anerkennend zu freuen und auf dem Boden des errungenen den Besitz anzubauen, zu pflegen, zu erweitern und zu befestigen.

"Man hüte sich — schrieb Alb. Höfer das Jahr darauf über die Vergleichende Grammatik — man hüte sich ja, bei einem solchen Unternehmen, welches um es recht zu würdigen, versucht sein will, Forderungen zu machen, die am wenigsten jetzt schon befriedigt werden können; insbesondere sei man, was den Umfang betrifft, nicht voreilig mit Ansprüchen auf vollständige Genauigkeit und Unfehlbarkeit im einzelnen, noch verlange man, dass jede Erscheinung..auch sogleich in ihrem letzten Grunde erklärt und begriffen werde. Eine Wissenschaft, die wie diese noch in ihren Anfängen . . , sich erst setzen und niederschlagen muß, wird das alte Wort, nur über Irrthum gehts zur gewissen Wahrheit, in und mit ihrem Operieren oftmals betätigen müssen." Und gegen Ende der Anzeige heißts von der Meisterschaft Prof. Bopps, sie beruhe "und in gleicher Weise die Trefflichkeit" seines Werkes in der Sicherheit und Schärfe des Blickes, womit dieser die ursprünglichen, durch Jahrtausende hindurch oft nicht wenig gestörten und verwirrten Verhältnisse auf ihre anfängliche Wahrheit zurück zu führen wisse, in dem feinen Takte . . "den Gang der Entwickelung und Lautveränderung zu verfolgen und aufzudecken, nicht wie Eigensinn und Subjektivität es rätlich finden, sondern wie die Gesetze es verlangen, die sich seinem Forschergeiste erschlossen haben, mit einem Worte, die Geschichte der Sprachen heraus zu stellen. wie sie selber sich im Laufe der Zeit mit Notwendigkeit gestaltet haben"99. — Was der Schüler, der dieß von seinem Lehrer und dessen Werke schrieb, weniger in acht nahm, das waren die Gesetze, die Notwendigkeit selber, ob sie so galten und überall und ausnahmslos so galten, und wo nicht, ob diese so zu geben, oder andere, die auch zur Geltung kamen. Das hieß freilich, nach- und weiter forschen.

Im August 1837, nachdem diese neue Lieferung seines Hauptwerkes herausgekommen, hatte Bopp seine Vorlesungen spät geschlossen, und dann waren seine Schüler, die Gustav Freytag, Lud-

wig Lemcke u. a., und dann war er selbst in die Ferien gegangen. — Er sollte doch die Ferien nicht auch an seinen Büchern sitzen, hieß es wieder von Aschaffenburg und Mommenheim her, und er wollte das auch nicht, wenigstens nicht soweit es die Grammatik betraf. "Der möglichst baldigen Vollendung dieses vergleichenden Sprachwerkes", hatte er gesagt, werde er nach kräften entgegen streben; nur unterbreche ihn für die nächste Zeit die Notwendigkeit, für eine neue Ausgabe seines Sanskrit-Glossars sorgen zu müssen, die "hoffentlich im Laufe des künftigen Jahres" werde an das Licht treten können.

Mit menschlichem Hoffen und Planen hats sein ungewisses und bekanntlich nirgend mehr als in der Bücherei. Ein anderer Gedanke, anderes Ueberlegen tritt dazwischen, wenn nicht schlimmeres, nicht Sorge und Leid, oder noch schlimmeres, der unerbittliche "Endemacher", der mit dem Leben alles Wollen und Wirken abschneidet. — Bei Bopp war glücklicherweise keins von diesen; er stand in der Kraft seines Mannesalters, und durfte nach menschlicher Voraussicht noch auf ein Menschenalter von Jahren rechnen. Aber — ein Wörterbuch, auch wie es hier nur wieder heraus kommen sollte, bildet immer eine Art von Abschluß, und so weit war die betreffende Sprachkenntnis, so weit war die vom Sanskrit, so weit die Sprachvergleichung, auf welche darin angemessen Rücksicht genommen werden sollte, noch nicht gediehen. Da war ein Zweig oder waren Zweige seiner Sprachverwandtschaft, die er noch wenig oder gar nicht zur Vergleichung heran gezogen.

Indessen war auch nicht unrichtig, wie Heinrich Ewald in dem ersten Aufsatz seiner "Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes" gesagt, in dem "Plan dieser Zeitschrift", die er zusammen mit den andern — C. v. d. Gabelentz, J. G. L. Kosegarten, Ch. Lassen, C. F. Neumann, E. Rödiger und F. Rückert — in diesem Jahre zuerst auftat. Jetzt, sagte er, hätten "manche Teile dieser (morgenländischen) Studien einen festern Grund unter uns erreicht", und der ruhe "weder auf dem wankenden Boden der Vermutung und Einbildung, noch auf dem hinfälligen Leben eines einselnen Gelehrten oder den Schicksalen eines besondern Landes". Nun seien "zwar sehr viele Gebiete entweder noch äußerst dunkel und schlüpfrig, oder auch

noch gar nicht betreten ... allein schon wegen der errungenen Sicherheit in andern" könne "in den übrigen, welche erst eine festere Begründung erwarten, künftig nicht mehr ein so unsicheres Versuchen und Herumtappen herrschen .. die Gewalt des Irrtums — heißts hierzu — nimmt mächtig in diesen Studien ab; und während sie äußerlich sich rasch verbreiten, gewinnen sie innerlich an Begründung und Gewißheit". — Das mußte auch Bopp für richtig annehmen; und wie es dabei nichts war mit einem Verschieben und nichts mit allem Verlassen auf die Zukunft, das sollte er eben erst auß schmerzlichste erfahren.

Der ihm sonst wohl um diese Zeit von seinen Arbeiten und Fortschritten im Vedastudium schrieb, seinen ersten und besten Schüler, Friedrich Rosen, den hatte in der Blüte seines Alters und inmitten seines ruhmwürdigen Strebens der Tod ereilt; es war am 22. September, zehn Tage nach seinem 32. Geburtstag. Was seine Freunde und die Freunde seiner Forschung an ihm verloren, das ist aus ehrenvollen Nachreden im Vorwort einer ersten Ausgabe vom ersten Buche der Rigveda-Sanhitâ, der Hymnensammlung angeführt, welche das Jahr darauf, 1838, unter seinem Namen erschienen. "Seiner umfassenden Gelehrsamkeit", heißts da unter anderm, "kam einzig seine Bescheidenheit gleich, seine schlichte und gerade Wahrheitsliebe, seine Vorsicht im Urteil und die Vorzüglichkeit seiner Anlage. Außerordentlich fleißig — heißts ferner — übertraf er darin, selbst ein Deutscher, sogar die Deutschen." Dazu lesen wir zum Schluss den Ausdruck der Verehrung und der Bewunderung von dem Gedenkstein, den seine englischen Freunde ihm aufs Grab gesetzt, dazu das wohl passende Dichterwort: "Wer den besten seiner Zeit genug getan . . " — Tief erschüttert von dieser Todesnachricht, die er damals empfieng, hat Franz Bopp um Friedrich Rosen wie um einen Sohn getrauert und ihm zeitlebens, um was jener in einer letzten Zeile gebeten, ein treues Andenken bewahrt.

Im selben Jahre 1837, in seinem Vertreibungsjahr aus Göttingen, hat bekanntlich Jac. Grimm die zweite Ausgabe seiner Deutschen Grammatik abgeschlossen, das Werk, das kaum seines gleichen hat an Fleiß und an Forschung. Auch keine Sprache und

kein Sprachzweig hatte bis dahin gleich gründliche historische Behandlung erfahren. Und seine Bedeutung, seine Einwirkung auf andere Sprach-, auf Laut- und Dialektforschung hatte das Werk durch die fünfzehn Jahre seines Erscheinens gleichweise geltend gemacht, auch wie neben denen Bopps kein anderes. — Nicht in Lehrbüchern, wie in dem des ältern Heyse, das dessen Sohn später (1838) bearbeitet, und auch nicht in einer Deutschen Grammatik des K. Fr. Becker (1836/37); beide sind, das letztere namentlich, vielmehr Ausläufer, sogar glänzende, einer früheren, unhistorischen, logischen oder philosophischen Sprachbehandlung. Aber in J. Andr. Schmeller's deutscher Dialektbehandlung (Bayr. Wörterb. 1827/37), und abgesehen hier von Pott und Graff, in eines Rud. von Raumer "die Aspiration und Lautverschiebung", eines Alb. Giese "über den äolischen Dialekt", dem bald das bessere eines H. L. Ahrens über die griech. Dialekte (Aeolisch und Dorisch) nachfolgte (1839/43), eines Ag. Benary "Römische Lautlehre" — in diesen vom Jahre 1837 und andern, die gleichzeitig oder kurz zuvor oder bald nachher erschienen.

Wenn ferner schon damals eine "Anatomische Vorhalle zur Stimm- und Lautlehre" sich auftat, so ist auch dafür vielleicht eher Grimm als Bopp anzusprechen oder doch beide oder doch die Art, wie beide zuerst Sprachen- und Sprachlautwandel aufwiesen. Anders, was mehr eigentlich zur Sprachwissenschaft, zu ihrer Gebietserweiterung und weitern Erforschung gehört — Chr. Lassens Präkrit-Aufstellungen, welche Alb. Höfers vorhergehende Behandlung des indischen Dramen-Dialekts überholen, eine Anzahl Einzeldarstellungen über Wort- und Formenbildung von Schülern und Nichtschülern Bopps, welche dem Meister vor- und nach- und auch in einigem entgegen eifern. Und auch diese alle — Schriften von Ad. Kuhn und H. L. Ahrens, einem Fr. Wüllner und B. Schmidt, Chr. Gräfe u. a. — auch diese alle sind ebenso gleichzeitig, sind auch zumeist, wie die eines Ad. Pictet über die Verwandtschaft der keltischen Sprachen mit dem Sanskrit, aus dem Jahre 1837 100.

Da ist denn kein Zweifel; dieß alles hat Bopp bewogen, mit dem Abschließen im Vergleichen nur zögernd und mit dem Heranziehen desto eher vorzugehen. Er warf sich auf das Studium des Keltischen, wie er früher sich auf das Studium des Zend verlegt, und konnte nach etwas mehr als Jahresfrist die Ergebnisse seiner Forschung vor der Akademie darlegen.

Seine Abhandlung "über die celtischen Sprachen vom Gesichtspunkte der vergleichenden Sprachforschung" ist am 13. Dezember 1838 gelesen. — Wir mögen nun mit Helm. von Chézy, so wie diese drei Monate zuvor ihm zum Geburtstage schrieb, unsern "Sprachmeister" hier "auf dem Kulminationspunkte edlen Ruhmes und kräftiger Menschenwürde" uns denken; wir mögen richtiger vielleicht und gar wohl aus besserem Anlass als jene zu ihrem Lobliede hatte — sie ersuchte Bopp nämlich sowie andere noch, für den schriftlichen Nachlass ihres Mannes, eine Chrestomathie u. dgl. einzutreten — uns seines Anfangens hier erinnern, mögen ebenso daran denken, wie er nun eine Strecke von fünfundzwanzig Jahren selbständigen Strebens, Ringens und Schaffens zurück gelegt — aber damit denn auch ohne weitern Rückblick unsere Darstellung fortsetzen.

Bopp selbst erinnert zu anfang seiner Abhandlung daran, wie er schon in einer vom Jahre 1823 die keltischen Sprachen zu denen gerechnet, "die noch Spuren der Verwandtschaft zum Sanskrit tragen", und wie er sich vorbehalten, von diesen "und einigen andern dem Sanskrit in entfernterm Grade verwandten Sprachen" bei anderer Gelegenheit besonders zu handeln. — Seine Ansicht über die Art der keltischen Sprachverwandtschaft war auch die Potts und von diesem noch 1836 behauptet, trotzdem fünf Jahre zuvor der Engländer J. C. Prichard "die östliche Herkunft der keltischen Völker durch eine Vergleichung ihrer Dialekte mit dem Sanskrit u. a. darzutun versucht. In dieser Schrift — sie war Jac. Grimm gewidmet, wie zum Beweis, beiläufig, dass dessen Name doch auch wohl schon bei den Engländern bekannt geworden — in dieser Schrift, meinte Pott, ist vieles "stammgemeinschaftliche" mit großer Besonnenheit und unwiderleglich nachgewiesen, aber die "Kehrseite" stillschweigend übergangen, d. h. was die keltischen Sprachen doch als "Sprachen eines ganz besonderen Stammes" ansehen ließe, dessen "Grundlage" bei allem "völlig verschieden" sei u. s. w., darum auch "der sanskritische Bestandteil" jener Sprachen nur "aus einer Volksvermischung der älteren Kelten mit einer Minderzahl sanskritischer Stammgenossen zu erklären". Nur war damit doch auch wenig, am wenigsten etwas "genügend" erklärt. Und was dann noch im selben Jahr französisch heraus kam, was auch Keltisch in seine "Vergleichung" zog, F. G. Eichhoffs Parallele etc., das brachte wohl Ergebnisse aber nicht weitere Forschung¹⁰¹.

So war es, ehe jener Genfer Gelehrte Ad. Pictet unserm Bopp, wie dieser sagt, "hinsichtlich des Keltischen zuvor gekommen" und die genannte Schrift heraus gegeben, welche vom Institute zu Paris preisgekrönt ward. Darin war der Beweis geführt, dass Keltische zum Sanskrit — auch mit Bopp zu reden — "in einem sehr innigen, über alle Teile der Grammatik sich erstreckenden Verhältnisse stehe", aber doch nicht das erörtert, "was dem Keltischen, besonders im Deklinationssystem, in sehr hohem Grade das Gepräge einer fremdartigen Eigentümlichkeit gibt," was, sagt Bopp, ihn auch früher veranlasst habe, "diese Sprachklasse.. aus dem engeren Kreise der mit dem Sanskrit verwandten Idiome auszuschließen". Also doch wieder nicht, worauf es ankam und immer ankommt, hier wie überall bei angenommener oder behaupteter Stammesgemeinschaft - nicht sowohl das offenbar gleiche aufzuweisen, als vielmehr das wirklich oder scheinbar unterschiedliche zu erklären und wo möglich aus besonderer individueller Gestaltung auf jenen Stand des ursprünglich gemeinsamen zurück zu führen.

Wie dieß nun darauf von Bopp geschehen, wie mit meisterhaftem Geschick und mit ausgezeichnetem Scharfsinne, das muß uns die Abhandlung selbst zeigen, die zu seinen bedeutendsten, nach allem zu seinen grundlegenden Arbeiten gehört. Hier nur was ihren Gang betrifft, soweit sich der in kürze angeben läßt.

Die keltischen Sprachen, wie sie da heißen, hatten innerhalb der beiden Gruppen ihres Bestandes, hatten in deren Dialekten und in dem, welcher als der "vollkommenste" unter ihnen gilt, im Irländischen oder Irischen (Erse) sowohl längst einige grammatische als besonders auch lexikalische Behandlung erfahren. — Ausgehend von dieser letzteren lehrt Bopp zuerst, daß der Wortschatz des keltischen Sprachzweiges nicht nur keinem andern europäischen und verwandten an alterhaltenem Reichtum nachstehe, sondern

auch ursprüngliches und wurzelhaftes bewahre, was in diesen fremd oder unkenntlich geworden, im Sanskrit vereinzelt und unbelegt und darum wohl wie zweifelhaft erscheint. So war dieß in der tat sehr merkwürdig, was gegen frühere Ansicht vorab stutzig machte, eine bestmögliche Einleitung, wofür die Abhandlung dann eine Menge von Belegen bringt, damit zugleich das Material für die Eigentümlichkeit des betreffenden Lautwandels.

Solche ferner aufzuweisen bietet das folgende grammatische, zunächst die Deklination fortwährend Gelegenheit. — Allgemein wird erklärt, dass nur erlittene "Verluste und Verstümmelungen" den keltischen Dialekten hier den Anschein dürftigerer Berührungspunkte mit dem Sanskrit gegeben als dessen übrigen europäischen Stammschwestern. Und wie auch jene "für die Bezeichnung grammatischer Verhältnisse" gar keine wirklich neu erfundene oder anderweitig entlehnte Formen haben, das wird nun im einzelnen, eben in der Kasusbildung zu zeigen versucht. — Ein Beispiel. Die Pluralgenitivformen irischer Nomina erhalten nach vorauf gehendem Artikel (na), wenn sie vokalisch beginnen, ein n vorgeschoben (iasg, Fisch, Gen. pl. na niasg) auch bei initialem d und g (daif, Trank, Gen. pl. na ndaif), desgleichen m vor b, desgleichen die gleiche Tenuis oder entsprechende Media vor initialer Tenuis (cluas, Ohr — na gcluas oder na ccluas), indess initiale Liquida und s frei bleiben. Woher diese absonderliche Eigenheit, welche die einheimischen Grammatiker Eklipse heißen? Euphonisch (etwa zur Hiatusvermeidung) kann sie nicht sein, weil sie anders bei gleicher Stellung nicht eintritt. Also, schließt Bopp, muß sie in ursprünglichem Wesen ihren Grund haben. Er sieht, dass dieselbe Eklipse nach einigen Zahlwörtern auftritt, auch nach substantivischen Pluralgenitiven an nachstehenden Adjektiven. Jene Zahlwörter sind aber solche (wie seacht, sieben, skr. saptan), welche ursprünglich auf n ausgehen; daher, wird erklärt, muß wohl der finale Nasal, worauf die pl. Kasusform des Artikels wie jener Substantiva ehedem ausgieng $(-\hat{a}m, -\hat{a}n, \text{ gr. } -\omega v)$ die s. g. Eklipse bewirkt haben, indem "das n der Aussprache oder Schreibart noch in das folgende Wort hinüber gezogen worden". - Die Erklärung ist einfach, klar und einleuchtend. Man konnte später kurz (dogmatisch)

sagen, "der Anlaut des folgenden Wortes zeigt noch den ursprünglich auslautenden Nasal" 103. Aber die Ein- und Umsicht des geübten Forschers gehörte dazu, das heraus zu finden und damit den
rechten Weg, auf welchem auch sonst der dem Keltischen eigentümliche Lautzusatz oder Wandel am Anfang der Wörter auf seine
Entstehung zurück geht, wodurch, wie eine Anzeige sagt, "die Verwandtschaft, je verborgener sie in diesen Punkten lag, sich um so
glänzender geltend macht". — So bietet nämlich das Deklinationssystem, wie uns weiter gesagt und gezeigt wird, "noch andere Erscheinungen" dar, die im Keltischen ganz absonderliche Eigenheiten
aufweisen und zu deren Erklärung man über den erhaltenen Sprachzustand hinaus und zu Vergleichung verwandter Idiome übergehen
muß. Uns möge von vielem merkwürdigen jenes eine Beispiel
hier genügen.

Nach Nominaldeklination und Adjektivsteigerung kommt die Abhandlung zu den Pronominen. Da ist wieder alles eigenartig und einiges, wie die Pluralformen des Personalpronomens so sehr, daß jede Erklärung bedenklich erscheint. Sicher ist da der Lautgehalt noch nicht überall fest und bei Verschmelzung mit anderem bestimmt heraus gestellt was zur alten Stammform gehört.

In der Konjugation, erfahren wir, hat sich die Uebereinstimmung mit der Biegungsweise verwandter Sprachformen viel unverkennbarer erhalten als in der Deklination. Dieß wird im einzelnen gezeigt und in gar nicht wenigem viel richtiger und überzeugender als das zuvor versucht ward. Auch ist da für den Sprachforscher, oder wer immer auf sprachliche Bildung gern acht hat, viel merkwürdiges, wie wenn an die dritte Singularform eines Verbs selbständige Personalpronomina (me, tu, se, ich, du, er) heran treten— is me, ich bin, wie engl. it is I, so irisch sgriobhaidh me, tu, neben sgriobhaim, -bhair, ich schreibe, du etc.— und also, ähnlich wie mit einer Stammform, nebenher eine Andersbildung heraus stellen. So ist manches, auch hinsichtlich der Infinitiv- und Partizipialbildungen, was merkwürdig und lehrreich ist, worin sich der Scharfblick des Erklärers bewährt; er mag nun einmal recht oder nicht recht gesehen haben.

Wir sollen zum Schlusse einen Rückblick auf die gewonnenen

Resultate werfen. Da müsse jedem unbefangenen sich die Ueberzeugung aufdrängen, meinte Bopp, "dass die Sprachen, die wir die keltischen nennen, nämlich die galischen Dialekte Irlands und des schottischen Hochlandes," wie er sagt — der goidelischen oder gaelischen Gruppe, wie wir sagen, mit Irisch, Gaelisch und Manks (der Insel Man) — "so wie die kymrisch genannten Mundarten von Wallis, Kornwallis und der Niederbretagne - Wallisisch, Kornisch und Bretonisch oder Armorikanisch — dass diese "zu dem Sanskrit in einem eben so engen Verwandtschaftsverhältnisse stehen als jedes andere Glied der großen, auf mannigfaltige Weise individualisierten Sprachfamilie, die wir die indisch-europäische nennen". Er glaubt gezeigt zu haben, dass in dem selbständig originalen, dem eigen- oder anscheinend fremdartigen dieser Mundarten "gerade die echtesten und merkwürdigsten indisch-europäischen Familienzüge zu finden sind". — Die Selbständigkeit der Entwickelung ist dabei fest zu halten. Und wenn dieser Sprachzweig mit einem andern verwandten sich in einigem besonderen begegnet (wie mit dem lateinischen in der Verwendung von as und $bh\hat{u}$, sein und werden) so soll dieses Begegnen, wie doch wohl später geschehen, "nicht aus einer spezielleren Verwandtschaft" erklärt werden.

Das sind die "Celtica" Bopps von Ende 1838, und daran schlossen sich alsbald die des Lor. Diefenbach an, dessen "sprachliche Dokumente zur Geschichte der Kelten" u. s. w. Auch dieser hatte sich in seinem Leben schon viel mit Sprachen beschäftigt, zuerst wohl mit den romanischen, und er darf daher als ein Vorläufer von Fr. Diez gelten, dessen Grammatik in diesen Jahren, 1836/44, die historische Forschung auf diesem Gebiete begründete. Uebrigens waren Bopp und Diefenbach alte Freunde, die, wie bemerkt, schon lange schriftlich und gelegentlich auch mündlich mit einander verkehrten.

Wir sehen aus diesem Briefverkehr, was wir auch aus anderem, auch aus den ferneren Anzeigen und Abhandlungen Bopps sehen: das entschiedene Streben des Forschers, Sprachen und Sprachgruppen heran zu ziehen, alle, welche sein "Vergleichen" mit den bisher verglichenen irgendwie verwandt erscheinen läßt. Er arbeitet weiter an seiner vergleichenden Grammatik und weiter an seinem "zeitraubenden" Glossar. Aber er geht daneben von den Kelten

zu den Malayen, von diesen im fernsten Osten zu den Basken im Westen, dann zu den Albanesen, dann weiter zu Georgiern, Lazen u. a. und bedauert dabei, sich nicht "ebenfalls etwas länger unter den Zigeunern herumgetummelt" zu haben. Sein Wandern und Forschen war durchaus verdienstlich, war unzweifelhaft ersprießlich, doch nicht minder auch gefährlich. Denn seine Kunst des Vergleichens, seine Methode und ihr Gegenstand decken sich nicht im Umfang; es ist etwas anderes, eine Sprachverwandtschaft, erwiesene, durch Vergleichung erhellen als umgekehrt durch Vergleichung eine Sprachverwandtschaft erweisen.

So war es, dass Franz Bopp im anschluß an Humboldts "Ueber die Kawisprache" ähnliches versuchte wie was ihm bei der Keltensprache so wohl gelungen, dass einige seinem Vorgehen folgten, indess andere vielmehr in der Nähe und auf begrenztem Einzelgebiete oder noch weiter auf altindischem Boden tätig blieben. Da waren Sprachen und war Literatur aufzuhellen. Eben hatte Schlegel seinen dritten Band Ràmâyana heraus gegeben, den letzten seiner Bruchstückausgabe, als Lassen mit einer Sanskrit-Anthologie und dann die Stenzler, Brockhaus, v. Bohlen — er starb im Jahre seiner Ritusamhara-Ausgabe, 1840 — und andere mit anderem Sanskritphilologie fieng an selbständig aufzutreten. Schon konnte, auch für Geschichtsversuche schon vor Uebereifer und Eilfertigkeit gewarnt werden. Es erschien Lassens "Zur Geschichte der griech. und indoskythischen Könige" 1838, und darnach Benfeys Indien, 1840. — Je weiter, je entlegener oder umfangreicher die Versuche waren, um so mehr durften sie gewagt oder verfrüht erscheinen. Und ähnliches gilt für Sprachwissenschaft.

Ueber die "Einleitung", sagt Bopp, "über dieses Staunen erregende Denkmal des umfassendsten sprachlichen Wissens", habe er sich schwer entschließen können, öffentlich Bericht zu erstatten, so sehr er sich auch innerlich dazu gedrungen gefühlt, dem großen Denker seinen "Tribut der innigsten Verehrung und Dankbarkeit" für das uns hinterlassene "wahrhaft klassische Meisterwerk" darzubringen. — Wir begreifen dieses Gefühl und verstehen nach allem jene Zurückhaltung.

Nach zwei Jahren waren die andern beiden Bände ans licht getreten, 1838/39, und das Geschäft war in sofern erleichtert, als "durch dieselben eine tiefere Einsicht in den großen Sprachstamm gewonnen" worden, den Humboldt "zuerst in seinem ganzen Umfange durchschaut und entwickelungsmäßig anschaulich gemacht". Es stand nunmehr fest und war, meinte Bopp, "mit siegender Beweiskraft" dargetan, dass die Sprachen der Südsee-Inseln eines und desselben Ursprungs sind mit den auf der Halbinsel Malakka, auf Sumatra, Java, den Philippinen gesprochenen Idiomen, auch mit dem auf der entlegenen Insel Madagaskar. Aus gelegentlichen Bemerkungen seines Freundes über die "aus uralter Zeit herstammende Verwandtschaft — es sollte diesem Gegenstande noch ein besonderes Kapitel gewidmet werden — und aus eigenen Wahrnehmungen" hatte er die Ueberzeugung gewonnen, "dass der malayisch-polynesische Sprachzweig ein Abkömmling des Sanskrit-Stammes" sei, dass er zu diesem nicht wie die meisten europäischen Sprachklassen in einem schwesterlichen, sondern "in einem töchterlichen Verhältnisse stehe". So "wie aus dem Material der unter ihrer Last zusammen gesunkenen Römersprache die romanischen Idiome sich gebildet haben, so glaube ich", sagt Bopp — die Frage, "aber wo bleiben dann die neuindischen Sanskritsprachen?" wurde noch nicht gestellt 103 — "so sind die mal.-polynesischen aus den Trümmern des Sanskrit erstanden, oder — sie enthalten zum teil nur Trümmer eines verfallenen Sprachorganismus". Sie haben "ihre Grammatik abgelegt", und darnach "kommt es einzig auf Wortvergleichung an", um ihr Abstammungsverhältnis nachzuweisen.

Solcher Nachweis ist aber nicht mit der Sicherheit zu führen wie aus grammatischer Uebereinstimmung. Das weiß Bopp, und wenn er darauf einige Wortformen vergleichend aufstellt, wie tahit. rug, Nacht, gegenüber skr. râtri (prakr. rai), so möchte er in keinem Falle noch die Wirklichkeit des Zusammenhangs entschieden behaupten. Anderseits ist ihm "doch unglaublich, daß bei jenen und vielen Wörtern, deren er weiter eine ganze Menge aufführt, daß da überall der Zufall sein Spiel getrieben, zumal ihm auch bei Zahlwörtern, wie er sogleich, und bei Pronominen,

wie er nachher zeigt, "die Verwandtschaft fast durchgreifend erscheint". — Man muß nun sehen, wie einzelnes verglichen, einzelnes (z. B. mal. lima, fünf, dalápan, acht, sapûluh zehn) dann aus dem Sanskrit künstlich hergeleitet wird, wie das wohl geschickt, wohl scharfsinnig angestellt, nur auch im günstigsten Falle nicht beweiskräftig, denn es kann auch anders erklärt werden. Und diese Möglichkeit — abgesehen nämlich von einem wirklichen Eindringen fremdsprachlicher Elemente aus Indien — diese Möglichkeit bringt den ganzen künstlichen (etymologischen) Bau ins Wanken, weil er nicht auf sicherm grammatischem Grunde aufgerichtet, sondern durch sich allein steht und fällt.

Uebergehend zur eigentlichen Anzeige des Humboldtschen Werkes führt Bopp eine Stelle an (S. 125 des dritten Bandes), darin nach ihm so klar wie treffend bezeichnet steht, was da "das wichtige und viel umfassende Geschäft der allgemeinen Sprachkunde" heißt. Hierzu weiter: "Es bedurfte der Zeit und mannigfaltiger Zurüstungen, ehe nur der Begriff dieser Wissenschaft vollständig aufgefast werden konnte, von welcher die Alten noch keine Ahnung besaßen." Und darzustellen, wie Humboldt jenem "vielumfassenden" Geschäft genüge getan, muss sein Beurteiler nun doch auf die "Einleitung", auf dieses "in seiner Art einzig da stehende Denkmal philosophischer und historischer Sprachforschung" zurück gehen, aus angemerkten "inhaltschweren" Stellen die gewichtigsten vorführen, die ihm "gleichsam als die Brennpunkte des ganzen erschienen sind" u. s. w. Diese kennen zu lernen, diese Auswahl aus der Auswahl, zu erfahren, was einem mit dem hingeschiedenen Verfasser und seinen Ideen vertrautesten Freunde dafür gegolten, das ist noch immer ratsam. Wir lernen dessen Auffassung, aus seiner Beurteilung den Beurteiler kennen. dürfen wir hierauf nicht näher eingehen, noch auf den Bericht (in den letzten zehn Spalten der Anzeige) von dem Inhalte der beiden andern Bände des Humboldtschen Werkes — der "Beschreibung und Kritik" der Kawi- oder Dichtersprache auf Java und, wie es heißt, aller bis dahin bekannten Idiome, welche mit ihr zu dem (im engern Sinne s. g.) malay. Sprachstamme gehören.

Die Anzeige ist in den Berl. Jahrb. für wissensch. Kritik, im

Novemberheft 1840. Sie ist natürlich älter als die beiden akademischen Abhandlungen "über die Verwandtschaft der malayischpolynesischen Sprachen mit den indisch-europäischen", davon die eine schon am 10. August und die andere mit besonderm Titel am 20. Dezember gelesen ward. Das war also vor und nach den Herbstferien dieses Jahres, welche Bopp wieder "mit seinen Malayen" in der alten Heimat zubrachte, in Aschaffenburg und in Mainz und in dem nahe gelegenen Mommenheim.

Hier, auf dem Acker- und Weingute seines andern Sohnes, war damals auch der alte Bopp, ein nun nahezu 85 jähriger Greis. Der trieb noch selber Weinbau und sah mit gutem Bedacht auf die Jahreserzeugnisse seines Jakob wie, so zu sagen, auf die seines Einmal, schrieb er diesem, sei ein Student, ein Theolog Franz. zu ihm gekommen, der gesagt, "die geistlichen könnten bald nicht mehr bestehen ohne die Sanskritsprache; man stoße überall an"; und wenn dem so sei, fügte er hinzu, so müsse auch "der Besuch von ihnen sich immer vermehren". Er las wohl selbst mitunter in den gelehrten Büchern seines jüngsten; wenigstens durfte ihm keines davon fehlen. Er erbittet sich eines zurück, das ihm der Sohn einmal unwissentlich wieder mitgenommen; ein anderes, "auch über sechs Sprachen", möchte er noch erhalten; und weil er wieder böse Augen habe, so solle ihm der Franz wo möglich auch "ein gutes Rezept dafür" mitbringen. So und dergleichen in einem Briefe aus dem Sommer 1836, einem letzten, der sich vorfindet.

In diesen Herbstferien, am 5. Oktober 1840, umstanden Franz Bopp und seine Geschwister das Sterbebette ihres Vaters, tief und schmerzlich ergriffen, wiewohl sich bewußt, daß der hinscheidende ein langes, bei allem beglücktes Leben gelebt. Er hatte sich vom kurmainzischen Wagen- und Futterschreiber zum unabhängigen begüterten Mann empor gearbeitet, und seine Kinder, so viel ihm ihrer geblieben, waren alle bestmöglichst versorgt. Sein Alter hatte sich gesonnt im Ruhmesglanz seines jüngsten, für dessen Weiterkommen er einst nach kräften das seinige getan.

Das Jahr zuvor, am 23. April 1839, war auch K. J. Windischmann gestorben, Franz Bopps alter getreuer Lehrer und Freund,

sein anderer Vater. Nach dessen Tode war die übrige Familie zum Sohne nach München übergesiedelt. Immer lichter wurde die Reihe, immer kleiner die Zahl der alten guten Freunde am Rhein und Main. Und mit dem Gefühl seiner Trauer, wehmütige Liebe und Dankbarkeit im Herzen war unser Bopp dießmal aus seiner alten Heimat wieder nach Berlin in sein Haus, in seine Arbeitsstätte zurück gekommen.

Seine akademischen Abhandlungen über die mal.-polyn. Sprachen waren eine Art Ueber- und Umarbeitung der besprochenen Anzeige. Anknüpfend wie diese an das Humboldtsche Werk, ist in Gang und Folge und auch im Ausdruck möglichst volle Uebereinstimmung. Nur ist natürlich was Bericht und Beurteilung angeht weg gelassen; die Darstellung ist im ganzen gehaltreicher, auch weiter ausgeführt; die Gegensätze sind schärfer, die Gleichungen bestimmter gefaßt, und mehr stützende Zeugnisse sind gesammelt, um dem Einwurf des zufälligen zu begegnen.

In dieser Absicht führt die erste Abhandlung auch vorab wieder die Reihe der Zahlwörter ins Treffen, in größerer Menge und, so zu sagen, in schwererer Ausrüstung. — Humboldt hatte die Vergleichung nur bis zu drei verfolgen mögen; Bopp glaubt, "auch die Ausdrücke für vier, fünf, sechs und sieben auf die indische Muttersprache zurück führen zu können". Er geht noch weiter, bis zu zehn und darüber, und sucht und findet auch für diese, auch für hundert und tausend die Vermittelung. Er legt eben "bei Entscheidung über sprachliche Verwandtschaft" großes Gewicht auf die Zahlbenennungen, vorzüglich der Einer, "ein größeres Gewicht als auf die Pronomina". Denn obwohl auch diese an ihrem Erbgute fest hielten, und unverwandte Sprachen noch nach jahrtausenden ihrer Trennung in den Pronominen sich glichen und keine fremden Eindringlinge in diese Wortklasse aufnähmen, so sei dennoch, meint Bopp, ein gewisser unberechenbarer "Naturtrieb" oder, wie er sagt, "der innerliche unerklärliche Zusammenhang zwischen Laut und Bedeutung", der für die Unterscheidung der Personen auch in nichtverwandten Sprachen gleiche Laute hervor gebracht haben könne. Beispielsweise fänden sich solche Uebereinstimmungen in amerikanischen Sprachen einer- und in indisch-europäischen und semitischen Sprachen anderseits, ohne daß man hieraus auf historische Verwandtschaft schließen könne, "ohne daß zu diesen Pronominal-Begegnungen — auch die mindeste Uebereinstimmung in den Zahlwörtern sich geselle". Nur wo er in zwei zu vergleichenden Sprachen oder Sprachklassen sowohl die Pronomina wie die Zahlwörter derart antreffe, daß ihre Uebereinstimmungen "in die Augen springen", ihre Verschiedenheiten mit Annahme von Lautverwandtschaft oder Lautverstümmelung "sich in Gleichheiten auflösen lassen", da hege er "von einer wirklichen historischen Verwandtschaft" die Ueberzeugung und die Erwartung, dergleichen "auch in dem übrigen Wortschatze" zu finden. Dieß sei hier in den mal.-polyn. Idiomen in beziehung zum Sanskritstamme der fall, und so müssen wir nun im weitern der Abhandlung sehen, wie zu seiner Ueberzeugung auch seine Erwartung sich erfüllt oder erfüllt machen läßt.

Er bringt noch eine Menge verschiedener Wortformen, namentlich aus den westlichen Gliedern des entlegenen Sprachgebiets, den
malayischen im engern Sinne, bringt darunter ganze Gruppen von
Bezeichnungen eines Gegenstandes (wie des Wassers), die ihm ähnlich wie ganze Wortklassen Anlass zu Vergleichungen mit dem
Sanskrit geben, und — es ist immer Bopp, der da etymologisiert.
Einmal eingetreten in seine Kreise, in den Bann seiner Kunst und
seines meisterlichen Geschicks, ist es sogar schwer, sich dem Zauber zu entziehen und nicht auch mehr als Bewunderung zu zollen.

Wie gesagt, gerade vier Monate nach der ersten hat Bopp die andere Abhandlung gelesen: "Ueber die Uebereinstimmung der Pronomina des mal.-polyn. und indisch-europ. Sprachstamms." Auch diese ist die ausführliche Weiterbearbeitung eines Teils der Anzeige. Denn auch schon die Anzeige hatte darzutun versucht, daß sich bei den Pronominen "nicht nur im Kawi, sondern in dem ganzen malayischen Sprachstamme die merkwürdigsten Ueberreste aus der sprachlichen Urperiode" finden, solche, heißt es, "die sich durch ihr vom Alter erblaßtes Kolorit und durch manche eigentümliche Gestaltungen sehr wesentlich von den Eindringlingen aus späterer Zeit unterscheiden".

Das ist es was die Abhandlung durch die Reihen persönlicher,

demonstrativer u. a. Pronominalbildungen und schließlich auch in Präpositionen oder Präfixen zu erweisen sucht. Mit mehr oder weniger Zwang ließ sich in mal. aho, ako, aku, akau, in den ahau, kau, ku, ko, au, u polyn. Dialektbildung, in diesen sgl. Nennformen des ersten Personalpronomens ein skr. aham wieder sehen. gewaltsam ist die Zumutung, welche für anderes einen ständigen Wechsel von Gutturalen und Labialen, Ab- und Umsturz von Vokalen u. dergl. fordert, wenn es z. B. gilt, tagal. sgl. iyo und pl. inyo mit mal. an-kau (du und ich oder ihr und uns) und dieses, als aus dem Artikel an und kau für tau, mit skr. entsprechendem zu vermitteln. Und bei dem allem wollten wir die Kunst loben, die Art der Zurückführung anerkennen, wenn die angenommene Verwandtschaft anders begründet erschienen. Wenn hingegen jene Kunst, "erblaste" und verstümmelte Formen auf ihre ursprüngliche Gestalt zurück zu bringen, die Herkunft und Verwandtschaft erst zu erweisen hat, dann mögen wir freilich eher jenes "unerklärliche" annehmen, was unser Forscher auch für die Aehnlichkeit von Pronominen amerikanischer und indo-europ. oder semitischer Sprachbildung in anspruch genommen, jenen allgemeinen "Naturtrieb", aus welchem beispielsweise "Vater und Mutter" mit gleichem (på und må) in übrigens ganz verschiedenen Sprachen angerusen werden.

Wissenschaftlich hat diese Darlegung aber kaum noch andere Bedeutung als zu zeigen, wohin die vergleichende Methode wohl kommen kann, wenn sie ihre Befugnis und die Grenzen ihrer Macht überschreitet. Ihre Eroberung erwirbt keinen Besitz, weil andere Selbständigkeit ihrer Gewalt und Fremdherrschaft widerstreitet. Aber was Bopp veranlast hat, die mal.-polyn. Sprachen vergleichend heran zu ziehen und als sanskritverwandt anzusprechen, was ihn dann vermocht, sein Verfahren umzukehren und aus der Möglichkeit einer Erklärung oder "Vermittelung" von anscheinend oder wirklich verschiedenem auf etymologisch gemeinsamen Ursprung zu schließen, das war nicht sowohl sein gelungenes Versuchen von früher als vielmehr die Aufgabe, welche ihm gewissermaßen sein verstorbener Freund hinterlassen, als vielmehr auch W. v. Humboldts bedeutsame Weisung. Und mit dem was diese "im ganzen Pronomen" angegeben — "eine aus viel älteren Zeiten als die

Uebertragung ganz geformter Sanskritwörter in die malayischen Sprachen herstammende, tief liegende Verwandtschaft beider Sprachen" — hatte ihn die Bestätigung veranlaßt und vermocht, welche er innerhalb und außerhalb der wirklichen Menge von "fremden Elementen" und "Eindringlingen" dafür gefunden 104.

Aus Mommenheim hatte Bopp an seinen Freund Diefenbach geschrieben, er werde, bis seine Malayen und die vierte Abteilung seiner Vergl. Grammatik ans licht getreten, "nichts anderes mit der Feder berühren". Auch wirklich nichts neues, nur ein Stück seines Glossars erschien im Jahre 1841, in dem auch das Sanskrit-Wurzelbuch des dänischen Gelehrten Westergaard heraus kam und sonst sanskritisches von Gildemeister, Ad. Holtzmann u. a. Und gegen Ende des Jahres wurde sein "Buch von den Malayen", d. h. die eine und andere akad. Abhandlung heraus gegeben.

Ehe davon die versprochene Anzeige Diefenbachs kam, hatte Bopp in einer Art Selbstanzeige dem Herausgeber des Humboldtschen Werkes, dem Prof. Buschmann zu begegnen — ein Begegnen, so scharf und schneidig, so kräftig und gewandt, wie man es dem fünfzigjährigen gesetzten Mann wohl kaum zugetraut. Doch hatte ihn der andere, der sich sein Schüler hieß, auch allzu unbescheiden und allzu kühn angegriffen, öffentlich und brieflich.

Den gesuchten Anlass zum Angriff hatte diesem ein Artikel des Berliner "Magazin für die Literatur des Auslandes" gegeben. Buschmann verwahrt sich zunächst dagegen, wie der Verfasser jenes Artikels, der bekannte Direktor und Professor Zeune dort, den Namen Humboldts und den seines Herausgebers, seinen eigenen, in Verbindung gebracht "mit der H. Prof. Bopp eigentümlichen Idee einer allgemeinen Verwandtschaft zwischen dem mal. Sprachstamm und dem sanskritischen". Wohl sei ein Teil jenes Sprachstammes aus historischer Zeit "reich mit Sanskritwörtern ausgestattet", ein totes Material, davon Bopp für seinen Zweck benutzt soviel als er jedesmal habe gebrauchen können. Ein andrer mehr entlegener Teil der mal. Völkerschaften gebe Wortähnlichkeiten, wie sie in jeden zwei Sprachen der Welt sich fänden, arithmetisch nachweisbar. Solches für Bopp so sehr verführerische Material ließe sich

besonders im semitischen haben, und diese Erscheinung, mit andern zusammen, verspreche der Wissenschaft der Sprache und Ethnographie einen noch unbekannten Satz zu liefern. Aber sein dahin gerichtetes Streben könne er nicht "einer alles nivellierenden Sanskrit-Liebhaberei aufopfern", nicht der Willkür Bopps in seiner Ausübung des Richteramts über Sprachen, die er nur nach Forschungen anderer oder nur oberflächlich kenne, wie die slawischen und noch mehr die keltischen. Er wolle, sagt Buschmann, mit einer Schrift gegen den "Pansanskritismus" auftreten und damit eine Hand, die seinen Arbeiten zerstörend zu folgen und seine Mühe mit ihrem berühmten Namen zu decken drohe, für die Zukunft von sich fern halten.

So war beides, der Zornmut des Kämpfers und die Ursache des Kampfes erklärt. — Bopp hatte in seiner Anzeige des Humboldt-Werkes "nur oberflächlich lobend" des Herausgebers gedacht und, wie dieser ihm brieflich vorgeworfen, seinem schwachen Lobe sogar leisen Tadel beigemischt. Das konnte der nicht verwinden, der, ein anderer Mezzofanti, sich der Erforschung so vieler Sprachen rühmte, ihrer "einer reichen Anzahl rings um die Erde" und dazu deren praktischer Kenntnis. Er begann daher den Kampf und gewann anscheinend auch verbündete oder einen verbündeten in diesem Kampfe; denn anscheinend rührt nicht von ihm her, was wir noch (aus der Liter. Zeit.) angeführt lesen. "Es wird ein wichtiges Blatt in der Geschichte der Wissenschaft einnehmen, zu sagen, wie so etwas (eine linguistische Richtung, die so zerstörende Prinzipe in sich schloss) in unserm Jahrhundert möglich war. Und es ist zu hoffen — heißts weiter — dass nach diesem von Buschmann allein, aber in vollem Gefühle seiner gerechten Sache begonnenen Kampfe der Sprachwissenschaft eine bessere Zeit aufblühe."

Nach Bopp war es Buschmann selbst, der auch dieses geschrieben; weil es viel mehr unbegreiflich sei, daß ein anderer auf diesen so viel Vertrauen setzt, um solches durch ihn zu verkünden; weil er ihm, seiner maßlosen Eitelkeit das unbegreiflichste zutraut. Sein ihm ungenügendes Lob, die "hingeworfenen", die weiter entwickelten "Gedanken über Urverwandtschaft mit dem Sanskrit" haben ihn "so sehr in Feuer und Flammen versetzt, daß er ganz

allein einen Vertilgungskrieg gegen den jetzigen Zustand der vergleichenden Sprachkunde zu beginnen droht". — Und wenn wir nun sehen, wie der ihm schmählich ausgeht, dieser Kampf um seines Selbstruhms willen, wie des Meisters wuchtige Schläge auf den ruhmsüchtigen Schüler nieder fallen, wie er seiner Zornglut mit aller Kälte und mit allem Hohn seinen Kraftausfällen begegnet, wie er ihm dazu in einer Hinsicht unwahres und in der andern entschieden falsches nachweist: so können wir nur bedauern, nicht daß eine eitle Ruhmsucht, sondern daß mit ihr auch ein gutes Stück Wahrheit unterlegen.

Dagegen ist Franz Diefenbachs Anzeige aus dem Mai dieses Jahres ruhig und gehalten, durch Analogien aus sicherer Sanskrit-Verwandtschaft zuerst den Satz vorbereitend, für dessen Geltung die Abhandlungen Bopps eingetreten, "daß die große grammatische und lexikalische Abweichung der malay. Sprachen aus ursprünglicher Identität erwachsen sein kann". Hinzu kommen Fragen und Aufgaben, welche in diesen Bereich der Untersuchung fallen, und zu einzelnen Mitteilungen aus dem besprochenen Buche angeknüpfte Zusätze und Bemerkungen. Abbrechend steht der fromme Wunsch, "der hochverdiente Verfasser möge fortfahren, ein neuer Columbus, uns kühn und voll Geistes zu neuen Weltentdeckungen zu führen". — Und Franz Bopp hat diesen Wunsch seines Freundes erfüllt, hat solche Entdeckungsfahrten in entlegene Gebiete auch ferner gewagt, aus eigenem Antrieb, so "kühn wie geistvoll". Aber mit auch eben so weiser als glücklicher Vorsicht hat er vermieden, die Erzeugnisse solcher gewagter Unternehmungen mit der bewährten Frucht früherer und anderer Forschung zusammen zu mengen und auf dem gleichen gemeinsamen Boden anzubauen.

.

Sechstes Kapitel.

Weitere Vergleichung und weitere Vermittelung. (1842—1847.)

Im August 1842 schrieb Franz Bopp die Vorrede zur vierten Abteilung, zu einem Abschnitt der Vergl. Grammatik, "der in seinen wesentlichen Grundlagen bereits vor 26 Jahren" in seinem Konjugationssystem etc. "dem Publikum übergeben worden" . . Niemand, erklärt der Vorredner hierzu, zweifele vielleicht jetzt noch an der ursprünglichen Identität der genannten Sprachen -Sanskrit, Griechisch, Lateinisch, Persisch und Germanisch — wozu sich im vorliegenden Buche noch Litauisch und Slawisch gesellten, während er seit Erscheinen der dritten Abteilung den keltischen Sprachen eine besondere Abhandlung gewidmet und unlängst "auch den malay-polynes. Idiomen eine Urverwandtschaft mit dem Sanskrit nachzuweisen versucht" habe. "Schon in meinem Konjugationssystem", heißts weiter, "galt mir aber die Ergründung sprachlicher Verwandtschaften nicht bloß als Zweck sondern auch als Mittel zur Eindringung in die Geheimnisse der Sprach-Entwickelung, indem sich Sprachen, die ursprünglich Eins waren, aber seit jahrtausenden ihrem eigenen Schicksale folgen, dadurch wechselseitig einander aufklären und ergänzen, dass die eine an dieser, die andere an jener Stelle den ursprünglichen Organismus in einem gesunderen vollkommeneren Zustande bewahrt hat".

Dieß seine Worte, womit Bopp die bisherigen Errungenschaften seiner Sprachvergleichung und deren gemeinsames Absehen und Bedeuten im großen ganzen darlegt. — Nur seine Heranziehung der mal.-polyn. Idiome heißt ihm Versuch. Aber er glaubt an die Güte dieses seines "Versuchs", an die Sicherheit des Bodens, worauf er steht, und an die Rechtmäßigkeit der darauf gewonnenen Ergebnisse, und er kommt wiederholt, auch in dieser Vorrede wiederholt darauf zurück, offenbar, um sich zu rechtfertigen gegen andere, die Zweifel hatten, oder gar gegen sich selbst. Sein Irr-

tum, sagen wir uns, gibt diesem Versuche seine Bedeutung, und darum, weil er die Macht und die Befugnis der vergleichenden Methode abgrenzend bestimmt, eine seinen andern Forschungen gleich große Bedeutung.

Nun mögen wir selbst vergleichen, sein Konjugationssystem vom Jahre 1816 mit diesem Hefte seiner Vergleichenden Grammatik. Beider Gegenstand ist, wie gesagt, der gleiche. Dort der 25 jährige Anfänger und Begründer, hier der fünfzigjährige namhafte Förderer und Meister der historischen Sprachforschung.

Da ist zuerst, wovon seine Forschung ihren Ausgang genommen, die Kenntnis des Sanskrit. — Eben in diesem Jahre war eine neue kritische Ausgabe der Ring-Çakuntala erschiener, und ihr Herausgeber, Otto Böhtlingk, hatte kurz zuvor auch die Sütren, das sind die grammatischen Regelbücher des Panini, veröffentlicht. An solchen und ähnlichen Erscheinungen, an Burnoufs Bhagavata-Purana, an dergleichen Ausgaben Stenzlers und andern seiner Schüler und Freunde war Bopp nichts weniger als teilnahmslos vorbei gegangen. Selbst hatte er für seinen Unterricht die trefflichsten Lehrbücher, Sanskrit-Ausgaben und Grammatiken gegeben. Und solche Formfehler und Versehen, wie sie dem Anfänger hingehen konnten und mußten, waren ihm jetzt nicht nachzusehen noch nachzuweisen.

Und zu seiner viel erweiterten und befestigten Kenntnis des Sanskrit, wozu er von älteren indischen und jüngeren Dialektformen manches gelernt, kam seine viel erweiterte und befestigte Kenntnis von früher bekannten und nicht bekannten Familiengliedern. Wir kennen seine Erlernung der zuvor nicht gekannten und bekannten Zendsprache. Wir wissen, wie er an der Entzifferung der altpersischen Keilschrift, wie sie durch Grotefend 1837 begonnen und durch Burnouf u. a. fortgesetzt ward, den regsten Anteil genommen. Wir wissen auch, daß er bei Buttmann, Aug. Boeckh, Ahrens u. a. für Griechisch und griechische Dialekte, bei andern Freunden und Schülern, bei Benary, Lepsius u. a. für Lateinisch, Umbrisch und Oskisch mit- und nachlernend noch in die Schule gegangen. Abhandlungen bezeugen uns sein kritisches Nachforschen nach Grimm und Graff auf germanischem Sprachge-

biet, und von seinen Studien der slawischen und keltischen Sprachen haben wir uns gleiches vorzuführen.

Man hat ihm vorgeworfen, sogar mehrfach vorgeworfen, die Sprachen, über welche er richtend geurteilt, meist nur aus zweiter Hand nach den Forschungen anderer gekannt zu haben, so namentlich die slawischen und keltischen Mundarten. Nun freilich, wie jener Buschmann, solcher Herrschaft über zahlreiche Sprachen und der Fähigkeit dazu, sie praktisch zu gebrauchen, dessen konnte und mochte Bopp sich nicht rühmen. Der Sprachforscher ist nicht Sprachkünstler, so wenig wie der, welcher die Natur und gesetzmäßige Abfolge der Töne kennt, auch notwendig Musiker oder Sänger. Aber wie dieser wohl weiß, was in einem fertigen Musikoder Sangstück möglich und recht, was zur Harmonie gehörig ist, so ähnlich verstand sich Bopp auf seine Sprachen. Und dieses Verständnis und die Kunst, es jeweils zu gewinnen und anzuwenden hatte sich ihm durch die jahrelange Uebung ungemein verschärft und befestigt.

Das ist die kritische Methode seiner Vergleichung, wie wir wissen. Sie ward auch hier nicht als von Bopp zuerst und allein geübt, als von ihm erfunden angesetzt. Aber ihre wissenschaftliche Anwendung war ihm hier zuerst zuzuschreiben. — Schon im Konjugationssystem erschien der gleichmäßige Lautwandel als "Nötigung", wie gesagt, als "Gesetz"; und in der gotischen Formenbildung heißt es von der "Sprachanalogie", daß wir sie "mit strenger Gesetzmäßigkeit" befolgt finden. In der vergleichenden Grammatik nun, vorab in der Lautlehre begegnen wir dem gesetzlichen auf Schritt und Tritt, als solches genannt und als solches angewandt. Gesetze, namentlich "euphonische" Gesetze kommen in der Formenlehre überall zur Geltung.

Nun wird wohl nicht mit unrecht gesagt, Bopp habe den gesetzmäßigen Lautwandel im besondern wenig zum Gegenstand seiner Forschung gemacht, und die Strenge widersprechender Lautgesetzlichkeit habe ihn nicht gehindert, gegebenen falls in Lautbildung und Bedeutung anscheinend gleiches als gleich zu erklären.

— Die Sache wurde hier schon früher berührt. Wahr ist, wie aus einer angeführten Anmerkung hervor geht, dass es nach ihm

"zwei Arten von euphonischen Veränderungen in allen Sprachen" gibt; "die eine, zum allgemeinen Gesetz erhoben", so lesen wir, "kommt bei jeder gleichen Veranlassung in gleicher Gestalt zum Vorschein, während andere, nicht zum Gesetz gewordene nur gelegentlich hervor tauchen". Ausnahmslose Geltung der ersten Art, des wirklichen Lautgesetzes wird ebenfalls ausgesprochen. Sprachgeist, heißt es, kann nicht anders als seinem einmal gefasten "Hasse" gegen eine Lautstellung überall Raum geben. 105 — Keine Regel ist ohne Ausnahme, besagt und beweist nur allzuviel die gewöhnliche Sprachlehre. Solche Regel ist kein Gesetz, lehrt dagegen die wissenschaftliche Sprachforschung. Aber, ließe sich fragen, macht nicht die Ausnahme das Gesetz? D. h., wird das Gesetz als solches nicht durch Ausnahmen von der Regel zu seiner bestimmten, bestimmt begrenzten Norm und Geltung gebracht? Man könnte hiergegen die folgerichtige Möglichkeit einer Einschränkung einwenden, die bis auf den einzelnen Fall zurück geht; und auf den einzelnen Fall wird doch kein Gesetz gemünzt. Freilich ihrer mehrere, ob viel oder wenig, aber alle müssen darin zutreffen, dass sie in einer Sprache und einer Bildungsperiode derselben die gleichen Bedingungen erfüllen, um ein Gesetz zu erstellen. — Bopp war kein Dogmatiker und hat theoretische Erörterung bekanntlich gern vermieden. Aber wie vom Anfang so galt bei seiner Vergleichung auch später trotz allem die lautgesetzliche Nötigung. Und wenn er für sein Sprachgefühl wohl deren Nachgiebigkeit in anspruch nimmt, deren Widerstand nicht für stärker hält, als welchen die Dämme der Flüsse und Meere leisten, so durfte ihn selbst wie viele nach ihm dabei beruhigen die noch mangelhafte Kenntnis und Erfahrung aller zutreffenden und einschlägigen Gesetzlichkeit.

Inhaltlich nun aber sehen wir eine reiche Fülle und eine wohl gediehene Reife von Erkenntnissen in dieser Abteilung der vergleichenden Grammatik, so entsprechend einer fleißigsten Forschung seit der ersten Behandlung desselben Gegenstandes. Wir wollen auf einzelnes wieder nicht eingehen. Die vergleichende Behandlung der Tempusbildung durch die einzelnen Sprachen und die der Modusbildung, welche in diesem Teil gegeben, wird bestens aus dem Werke selbst ersehen. — Doch wir können hier aus vergleichsweiser Anschauung des äußerlichen Umfangs auf den Reichtum des Inhalts einigermaßen schließen, um so eher als wir bekanntlich eine klare, aber gedrungene Kürze der Darstellung haben. Ein letzter Abschnitt, an dem der Schlussabsatz in dieser Abteilung auch noch fehlt, möge dazu dienen, der von der Modusbildung, "Potentialis, Optativ, Konjunktiv" überschrieben.

Auf einer Seite der Erstlingsschrift Franz Bopps finden wir die "Bildung des modus potentialis", der Möglichkeitsweise im Sanskrit dargestellt, auf einer andern weiter die Bedeutungs- und Formähnlichkeit dieses Modus mit dem Futurum, darnach in noch einigen Zeilen das gleiche und unterschiedliche in der Bildung des s. g. modus precativi. Dazu ist angegeben, wie auf dieselbe Art, "nach indischem Prinzip", durch eingeschalteten Vokal (i) das Futurum im Gotischen und "einfach" das Futurum im Griechischen gebildet wird. Noch einmal eine kurze Erwähnung dieser Einfügung, womit "im Griechischen wie im Indischen Optativ und Futurum durch dieselbe Flexion angezeigt" werden; noch einmal beim Lateinischen, wie auch da dasselbe Kennzeichen (i) das Futurum (erit) und den Potentialis, das ist den Konjunktiv (sim, alt siem) bildet — und das ist alles. Freilich kein anderer hätte damals auch nur soviel, geschweige mehr hierüber zu sagen gewußt.

Sehen wir nun auf die Vergl. Grammatik, auf den Abschnitt, darin nach der Vorrede da "einer der Glanzpunkte der gemeinschaftlichen Grammatik der indisch-europäischen Sprachglieder" behandelt wird. Er umfaßt umfänglich nicht weniger, aber wohl mehr als das ganze vergl. Konjugationssystem vom Jahre 1816. Und dabei betrifft es wirklich oder doch vornehmlich nur den einen Modus, die eine verbale Ausdrucksweise, obgleich die Ueberschrift ein dreifaches nennt und noch ein paar Namen, wie Prekativ und altind. Let hätte hinzu nennen können. Denn was im Sanskrit und Zend der Potentialis ist und heißt, das ist im Griechischen der Optativ, im Lateinischen zum teil und auch im Deutschen der Konjunktiv. Wie Konjunktiv- so werden auch lat. Futurformen wieder als dem skr. Potentialis gleich befunden, desgleichen lit. und lett. u. a. Imperativformen; und der skr. und zend.

Prekativ erscheint auch wie "nichts anders als eine Modifikation des Potentialis", sich zu diesem im wesentlichen, heißt es, "wie der griech. Optativ des Aorist zu dessen Präsens" verhaltend. Und was nun endlich den Konjunktiv angeht, der vereinzelt als s.g. Letmodus im Altvedischen und dann besonders im Griechischen auftritt, so sind nicht nur die Bedeutungen beider, des griech. Konjunktiv und Optativ im skr. Potentialis vereinigt, sondern nach Bopp auch das formale Bildungsprinzip beider Modus in Zusammenhang stehend.

Wer an sprachlicher Forschung sein Gefallen hat, der wird mit wachsender Anteilnahme den nachgewiesenen Spuren folgen, diesen vielfach verschlungenen und versteckten einer Formenbildung zum Ausdruck modaler Funktionen in den verwandten Sprachen. Er wird die Oekonomie der Sprachen bewundern, welche mit einer gleichen und gleich wirksamen Lautverbindung oder Färbung im Worte sich das Mittel bewahrten, um hier in reicherem dort in dürftigerem Maße einfache gerade Redeweise in bedingte, abhängige, fragliche u. a. umzusetzen. Aber er wird auch den Spürgeist bewundern, der das Suchen und Finden gezeigt, wie durch Vergleichung ihrer Sprachformen und Weisen die eigentümliche Geistesbildung der Völker, deren Vermögen, Kraft, Gewandtheit u. ä. sich unterschieden kund gibt, in bedeutsamen Zügen gegen einander sich abwägen und abschätzen läßt.

Mit dieser vierten Lieferung war die Vergleichende Grammatik nun wieder um ein gutes Stück vorgerückt, und mit noch einer hoffte ihr Verfasser sie bald zu Ende zu bringen. — Er gieng in die Ferien, wie alljährlich, seine Malayen und Polynesier dießmal daheim lassend. Dafür war er aber schon wieder an andere heran getreten, auch entferntere sprachverwandte, die aber näher wohnten. Indessen lag ihm doch zunächst daran, mit seinem "zeitraubenden" Glossar vorwärts zu kommen.

Er hatte auch einiges erkleckliche darin zu wege gebracht, als er mit beginnendem Wintersemester zurück gekehrt seine Vorlesungen über "griechische und lateinische Etymologie mit Vergleichung des Sanskrit", seine auserlesene Episoden des Mahâ-

bhârata" und als Privatkolleg seine "Sanskrit-Grammatik" ansieng. Gerade in jenem ersten, seinem verhältnismäßig best besuchten Kolleg über griech. und lat. Etymologie hatte er immerfort Gelegenheit, die Bedeutung und die Fortschritte seiner vergleichenden Forschung zu zeigen und auch angehende Philologen damit Wenn auch irgendwo, so war es ja auf vertraut zu machen. diesem Gebiete, dass sich "klassische" Philologen mit den "argen" Indianisten oder Sanskritisten begegneten. Aber wie wenig, wie noch viel weniger erfreulich oder erquicklich das geschah, hatten wir mehrfach zu bemerken. Berechtigtes und unberechtigtes Mistrauen, Unkenntnis und Vorurteil weit mehr als Urteil hatten die böse Feindseligkeit erzeugt. Und wenn man später wohl oft bedauert, dass Männer wie Ph. Buttmann u. a. nicht schon oder auch noch bei Grimm und Bopp in die Schule giengen, so war es damals noch mehr bedauerlich, worüber sich der letztere so viel beklagt, dass auch eine jüngere Generation seinem Unterricht teilnahmslos vorüber gieng.

Man darf sie wohl entschuldigen. Die Jugend folgt den Weisungen der Alten, geht gemeiniglich auf angeratenen, ausgetretenen Pfaden. Wenn nicht Lehre und Unterricht ermunternd und erwärmend einwirken, nicht das lebendige, zu frischem Streben, Wagen und Forschen ermutigende Meisterwort, so bleibt eine alte, altersgraue Ueberlieferung überwiegend mächtig und angesehen. Bücher, schweren Gewichts und schweren Inhalts, zumal von schwerer Sprache, bewirken keinen Umschwung. — Man scheute Etymologie. Die etymologischen Forschungen Aug. Fr. Potts, ihre wissenschaftliche Bedeutung schätzte wer drinnen stand; die außen stehenden lockten sie nicht zum Eintritt. Und was in diesem Jahre 1842 in zwei Bänden fertig ward, Th. Benfeys "Griechisches Wurzellexikon", das war gewiß ein verdienstvolles aber auch gewiß ein verfrühtes Werk, eher dazu angetan, ein beginnendes Vertrauen zu zerstören als zu beleben.

In diesem Jahre schrieb ein junger Philologe, Georg Curtius, seine Erstlingsschrift "über die griech. Nomenbildung" vom sprachvergleichenden Standpunkt. Er war ein Schüler der Bonner und Berliner Schule, auch Franz Bopps; die Schrift war seine Doctor-

dissertation; dazu die dritte seiner Thesen — grammatica comparativa non est a studiis antiquitatis excludenda — "die vergleichende Grammatik ist von den Altertumsstudien (der klassischen Philologie) nicht auszuschließen". Was der angehende Doctor damals zuerst behauptet und verteidigt und wie er sie später dargestellt, "die Sprachvergleichung in ihrem Verhältnis zur klassischen Philologie", 1846, daran hielt er unentwegt fest, um die beiden zu versöhnen, zu gegenseitigem Nutz und Frommen einander zu verbinden, und so hat er das nachmals selbst auf dem Gebiete der griechischen Etymologie und Grammatik fördersamst betätigt.

Nicht hier zuerst werden die Namen Aug. Friedr. Pott, Theod. Benfey und Georg Curtius zusammen genannt. Sie sind viel früher schon als dreier Meister auf dem Gebiete der Etymologie zusammen geseiert worden; und noch viel früher hat schon Bopp die beiden letzteren als die gerühmt, welche zuerst "auf einzelne Uebereinstimmungen zwischen der sanskritischen und griechischen Accentuation" aufmerksam gemacht 106, Curtius in der erwähnten Schrift vom Jahre 1846 und Benfey in einer Anzeige von O. Böhtlingks Abhandlung: "Erster Versuch über den Accent im Sanskrit", 1843. - Die Lehre vom Accent, Wortaccent und Wortbildung sind innigst verbunden. Und neue Forschungen, welche hierüber von Schülern und Genossen Bopps ausgiengen, und seine eigenen, welche er selbst anstellte, haben es mit anderem bewirkt, daß die Vollendung seiner Vergl. Grammatik bei weitem nicht so kurz, wie er gedacht, und nicht so bald zu stande gekommen. — Anderes aber waren außer dem Glossar seine akad. Abhandlungen, seine weitern Entdeckungsfahrten nach entlegenen Sanskritverwandten.

In der letzten Februarwoche 1843 las Bopp eine akademische Abhandlung über die Zahl- und Fürwörter des Albanesischen, überzeugt, daß diese Sprache "zwar entschieden der indo-europäischen Familie angehört, aber in ihren Grundbestandteilen mit keiner der übrigen Sanskritschwestern unsers Erdteils in einem engeren oder gar in einem Abstammungsverhältnisse steht". Schon durch seine damaligen Untersuchungen, wie er sagt, war er zu dieser Ueberzeugung geführt worden.

Die Albanesen, Arnauten oder Schkipetaren, wie sie sich auch nennen, waren den Sprachforschern schon gar lange eine offene Frage gewesen. In Albanien, dem Gebirgsland des alten Epirus und weithin nach Nord und Süd zerstreut wohnend, schieden sie sich auch dialektisch vornehmlich nach diesen beiden Richtungen. Aber das war und ist nicht griechisch noch türkisch, wie sie sprechen, und wenn auch von beidem darin etwas, so doch im ganzen keines von beiden noch beides zusammen. Indessen mußte oder wollte man sie verstehen, auch über ihre Abstammung gern zuverlässiges kennen lernen. Und so hatten namentlich Missionare, Reisende u. a., wie zuletzt damals der bayerische Ritter und Hauptmann von Xylander, einiges in Wörtersammlungen, in Formenlehre, auch sonst allgemeines über ihre Sprache mitgeteilt.

Nach seinen "Andeutungen", welche Xylander anhangsweise gab, hatte zuerst schon Leibniz die albanesische Sprache in letzterer Hinsicht untersucht und sie für keltischen Ursprungs erklärt, hatte also schon damals was sonst unerklärlich schien für keltisch genommen. Ein anderer später, Thumann, will aus Geschichte und Sprache der Albanesen die alten Illyrier erkennen, ähnlich Herder in seinen "Ideen", ähnlich ein Italiener in den Reiseannalen des Malte-Brun und dieser selbst, wonach Adelung im Mithridates meint, sie seien vielleicht "ein vermischtes Ueberbleibsel eines tatarischen Volksstammes" oder aber identisch mit den Alanen im südlichen Russland, die ihrerseits nach Klaproth wieder eines sind mit den Osseten im Kaukasus u. s. w. So suchte und fabelte man hin und her, oder wagte wie jener Ritter vor seinem Anhang zum "Anhang" gar kein sicheres Urteil, bis Franz Bopp in besagter Vorlesung seine entschiedene Ueberzeugung aussprach, wissenschaftlich zuerst erweisend was Xylander zuletzt nachbemerkt, "dass eine solche Sprache mit recht fordern dürfe, als ein Glied des indisch-germanischen Sprachgeschlechts betrachtet zu werden". — Er schrieb nach einigen Monaten darüber an Diefenbach. "Pott - heißts in dem Briefe - hat diese Sprache mit unrecht aus dem indisch-europäischen Sprachgebiete ausgeschlossen; ich ziehe sie mit Haut und Haar in dasselbe hinein; natürlich abstrahiere ich in meiner Beweisführung von den späteren Einmischungen aus

urverwandten europäischen Idiomen." — Gewiß und anerkanntermaßen war damit das richtige getroffen. Bopp gedachte seine Abhandlung im nächsten Winter zu vollenden. Aber es hat noch zehn Jahre gedauert, bis er auf die Albanesen wieder zurück und zur Veröffentlichung seiner ganzen Darstellung kam.

Indessen dauerte es nicht so gar lange, bis er wieder von entfernteren verwandten zu berichten hatte, die jenen anderen Alanen oder Osseten, nach Klaproths Ansicht, näher standen, oder den Armeniern, über deren Sprache und Literatur jüngst wieder von H. Petermann ein kürzeres Lehrbuch gegeben, und mit denen auch Fr. Windischmann sich so lange beschäftigte, daß die Arbeit in dessen Händen "schon etwas altersgrau geworden". Das sagte Bopp so damals in einem Briese aus Mommenheim. 107 Er hatte den Sommer über sleißig am Glossar weiter und weiter für die Vergleichende Grammatik gearbeitet, der unter H. Wilsons Auspizien auch bereits eine englische Uebersetzung bevor stand, um nun ebenso wie zuvor ins Gebiet der Albanesen seine neue Forschungsoder Entdeckungssahrt in den sprachenreichen Kaukasus anzutreten.

Der solche wirklich angetreten, d. h. nicht nur im Geiste, wie Bopp, war auch sein Schüler gewesen, Georg Rosen, ein jüngerer Bruder des verstorbenen Friedrich Rosen. Er war im Mai dieses Jahres aufgebrochen, zusammen mit dem Botaniker Karl Heinr. Koch, beide auch dabei durch den König und die k. Akademie der Wissenschaften unterstützt. Anfangs Oktober sandten sie der letzteren ihre Reiseberichte, von Erzerum aus, wohin sie nach einer anfänglichen Küstenfahrt von Trebisond bis Risa und dann nach mehrfacher, in weiten Windungen ausgeführter Durchquerung des unwegsamen Gebirgslandes zurück gelangt waren. Aus den Mitteilungen des einen, des Prof. Koch, gab Karl Ritter mit eigenen Erklärungen einen Auszug zur Erläuterung des beigesandten Kartenentwurfs, und über die sprachlichen Ermittelungen des Dr. Rosen übernahm Franz Bopp die Berichterstattung.

Am 11. November 1843 war die Abhandlung G. Rosens "über die Sprache der Lazen" in der Akademie vorgelegt worden; und unterm 21. Dezember erfolgte die Berichterstattung. Schon aber

am 11. Dezember las Bopp seinen ersten Vortrag "über das Georgische in sprachverwandtschaftlicher Beziehung". 108 Und Georgisch, wie anfangs erklärt wird, "bildet mit dem Mingrelischen, Suanischen und Lasischen einen engeren Sprachkreis, den iberischen oder grusischen", ist dabei das einzige uns davon bisher grammatisch bekannt gewordene, während das Lasische, besser Lazische, die Sprache derer von Lazistan, bis dahin, d. h. bis zu dem Aufschluß, welchen Rosen erbracht, fast gänzlich unbekannt geblieben.

Hiermit beginnen die Untersuchungen Bopps über die kaukasischen Sprachen, jene Entdeckungsfahrten, wie wir sie nannten, die bis in das Jahr 1847 hinein reichen. Wir wollen sie in kürze hier schildern.

Wie ehedem Sir Will. Jones, einen kundigen Brahmanen zur seite durch Indien reiste, so ähnlich hatten unsere deutschen Forschungsreisenden mit einem gebornen Lazen das ganze Lazistan durchwandert. Ihr Ibr. Effendi, eine Mitgift des Paschas von Trebisond, verstand nur noch türkisch, und damit waren lazische Wörter und Sprachformen aus ihm heraus zu bringen. Auf diese Weise, erzählt Rosen, gewann er das Material für seine grammatische Darstellung und Wörtersammlung der Lazensprache, wie sie in den Abh. der Berl. Ak. 1843 gegeben. — Nur etwa 70 Wörter noch waren ihm zur hand, alles was zuvor bekannt und was durch Klaproth aus der Sprache des alten Kolchis, wofür dieser das Lazische hielt, in seiner Asia polyglotta mitgeteilt worden. keine Grammatik "des nahe verwandten Georgischen" hatte er benutzt, überhaupt verwandte Dialekte nur zu den Formen der Zahlwörter und denen des angefügten Wörterverzeichnisses heran gezogen.

Dagegen hatte M. F. Brosset, der Verfasser einer letzten Grammatik des Georgischen, 1837, diese alte Literatursprache schon durch Vermittelung des Armenischen in die indo-europ. Sprachfamilie einzuführen gesucht. Er hatte Uebereinstimmungen der beiden genannten Idiome aufgewiesen und nach dem bekannten Grundsatz von zweien, die einem dritten gleich sind — quae sunt eadem uni tertio sunt eadem inter se — das Sanskrit als anderes

oder drittes angenommen. Solche Axiomsübertragung, gewiß schon an sich unangemessen und bedenklich, war beides noch mehr und geradezu unmöglich, wenn die Gleichung einerseits (a=b) nur scheinbar und willkürlich, anderseits (b=c) mit völliger Unkenntnis der einen oder andern Größe angesetzt worden. Mit andern Worten. Brosset hatte die Verwandtschaft oder ursprüngliche Gleichheit des Georgischen und Armenischen nach bloßen Lautähnlichkeiten, unkritisch behauptet und wußte vom Sanskrit höchstens ein paar Wörter, die er von seinem Landsmann Burnouf erfahren.

So konnte Bopp von Klaproth u. a., welche das Georgische trotz allem für "eine besondere Stammsprache" erklärten, ebenso wie von Brosset absehen und dessen zahlreiche Wortvergleichungen bestmöglichst als "an und für sich sehr beachtenswert" bezeichnen. Weil, heißt es, "die beiden Idiome — Armenisch und Georgisch — keine leicht ins Auge fallenden Berührungspunkte darbieten". Solle aber eine Urverwandtschaft zwischen dem Georgischen und dem Sanskrit nachgewiesen werden, so wende man sich am besten an das Sanskrit selber, "mit welchem das Georgische und Lasische (so schreibt Bopp) recht merkwürdige Uebereinstimmungen zeigen und zwar in allen Teilen des sprachlichen Organismus, in den Flexionen der Nomina, in den Steigerungen der Adjektiva, in den Pronominalstämmen u. s. w. Und diese ins licht zu setzen sei der Zweck seiner Abhandlung.

Wir lassen es nun, hier zu erörtern, wie in anbetracht der Deklination da zuerst der Mangel einer Geschlechts-Unterscheidung in den iberischen oder (sagen wir nach ihrem Hauptvertreter) georgischen Sprachen erklärt wird, wie darnach die einzelnen Kasusbildungen, georg. und laz., auf entsprechende Sanskritformen zurück geführt werden, wie auch ossetische Bildung (vorab die Pluralendung des Nom. und Acc., te) auf grund nicht einer "speziellen oder kaukasischen" sondern einer "bestehenden Urverwandtschaft" u. s. w. vergleichend heran gezogen wird. Das alles, das eine und das andere "merkwürdige" lassen wir und gehen zu den Pronominen, die unserm Forscher, wie er sagt, "einen reichen Schatz von Beweisen" jener Urverwandtschaft der iber. Sprachklasse mit

dem Sanskrit darbieten. Hier ist, wie es scheint, ein erstes und bestes die Form des ersten Personalpronomens Nom. und Acc. sgl. laz. ma, georg. me, was sich mit osset. man und allerdings unschwer mit dem skr. Acc. (mâm), dem pers. (men), auch griech. und lat. (me) u. s. w. vergleicht, indem der Acc. dort zugleich Nominativstelle vertritt. So leicht dieß, ebenso schwer ließen die obliquen Kasus — die georg. ce-mi (laz. ski-mi, wie Bopp schreibt), die ce-msa, cems und cemda, ce-mith sich ins gleiche bringen, und noch schwieriger die Pluralformen, wie sie georg. (cwen) und laz. (sku) im Nom.-Acc. und weiter (georg. cweni, cwenda, cwenith, cwengan) lauten, auch abgesehen von dem was als präfigiert gesetzt (ce-, ski-) und dann durch Uebergang ("Erweichung" bez. Vokalisierung von urspr. m in w, w in u) vermittelt wird. Solches ists was unser Forscher glaubte "fast mit mathematischer Sicherheit bewiesen zu haben", aber das ganze Aussehen dieser Formen hat nicht im allgemeinen und (was hier wohl eher in betracht kommt) auch nicht im besonderen das charakteristische Gepräge indogerm. Familienangehörigkeit. Und die Formen der andern persönlichen und übrigen Pronomina haben dieß eben so wenig, sind teilweise noch mehr befremdlich lautend, und ihre Erklärung oder Vermittelung ist darum nicht minder bedenklich erscheinend. Wenden wir uns also gleich zur folgenden Betrachtung der Zahlwörter.

Aber "so wie die Stämme der Substantiva, welche die iberischen Idiome . . mit dem Sanskrit gemein haben, größtenteils in einem mehr oder weniger zerrütteten oder entstellten Zustande sich befinden", so lesen wir, sei es auch mit den Zahlbenennungen. Sie würden ihn ohne die Analogie, die er in allen Teilen des grammatischen Organismus erkennt . . und ohne die überraschenden Begegnungen in den Pronominalstämmen" nicht veranlaßt haben, sagt Bopp, "eine Urverwandtschaft dieses Sprachzweiges mit dem Sanskrit anzuerkennen oder aufzusuchen". Und doch, wissen wir, haben jene Benennungen schon öfters geradezu den Ausschlag gegeben, und doch "wäre es unnatürlich", meint auch unser Sprachforscher, "wenn eine Wortklasse . . die sonst schon überall so wesentliche Dienste zur Enthüllung sprachlicher Verwandtschaftsverhältnisse geleistet hat, sich hier für unsern Zweck

vollkommen unfruchtbar erweisen und allen Versuchen, sie mit dem Sanskrit zu vermitteln, widerstehen sollte". Daß dieß auch nicht der fall sei, daß sich vielmehr "die zehn Grundzahlen (mit Ausnahme der Zahl neun) bei näherer Betrachtung entweder in einer entschiedenen Aehnlichkeit mit den entsprechenden Ausdrücken anderer Sprachen" zeigen "oder doch in einem solchen Zustande, der daraus auf dem Wege vielfach bewährter und anerkannter Lautveränderungen hervor gegangen sein kann", das und mehr als das soll uns im folgenden der Abhandlung bewiesen werden.

Mathematische Beweise könne die Sprachwissenschaft nicht liefern, erklärt Bopp. Möge man es daher leugnen, dass georg. ori, zwei, mit skr. dva, dvi verwandt sei, so könne doch niemand Uebergänge leugnen, wie eines r aus d, woher mit o als Hilfsvokal hier ori für odi, dieses für o-dwi = dvi steht, oder, wenn man lieber will, eine Umstellung — ori aus roi für doi, wie (madag.) rui für dui = dvi - also Uebergänge u. dgl., welche die beiden Zahlausdrücke recht wohl vermitteln. Wohl oder übel mögen wir auch sagen, wenn da für weitere "Vermittelung" von georg. erthi (laz. ar, mingrel. arti), eins, die skr. Ordinalzahl, für georg. sami (laz. jumi, suan. semi), drei, das Ordinalsuffix und solcher Lautwandel (wie zu pers. sih, t in s) zu hilfe gerufen wird, welcher anzudeuten scheint, wogegen der Forscher sich hier verwahren muß, daß nämlich "der Iberer vom Perser geborgt". 109 — Genug, die Kunst ist unzweifelhaft, ist durchweg bewunderns- und auch dann nicht tadelnswert, wenn sie in einzelnem versagt oder gar — die Annahme überhaupt nicht beweist. Sie ist eben nicht wissenschaftlich; denn (künstliche) Vermittelung ist nicht wissenschaftliche Vergleichung.

Wer nun diesen Teil seiner Abhandlung kennt, der hat damit im wesentlichen auch Franz Bopps nachfolgende Berichterstattung, denn abgesehen von noch einigem über die Konjugation war wenig besonderes hier hinzu gegeben. Und ähnlich ists mit seiner Anzeige von Rosens Lazensprache im Oktoberheft der Jahrb. für wiss. Kritik, 1844.

Einen Abdruck dieser seiner Anzeige hatte Bopp an Alex.

v. Humboldt geschickt und darin einfach oder doppelt die Stellen angestrichen, auf welche er die besondere Aufmerksamkeit des Empfängers richten wollte. Das sind Stellen — wir haben nämlich diesen Abdruck — welche einesteils vornehmlich Ossetisches angehen, die Sprache der Iron (Eran), wie sie sich heißen, dieses Völkerstammes im mittlern Kaukasus. 1814 hatte Jul. v. Klaproth eine grammatische Skizze davon gegeben, gerade dreißig Jahre, bevor G. Rosen deren südliches Gebiet bereist und eine bei weitem gründlichere und zuverlässigere Darstellung an die Berl. Akademie gesandt. Wie seine Anzeige, wie uns Briefe beweisen, war diese unserm Bopp schon zuvor bekannt gegeben. — Andernteils sind Stellen angestrichen, die in merkwürdigen oder nach Bopp besonders wesentlichen Punkten — in der Kasusbildung, in den Personalpronominen, in Zahlwörtern und Konjugationsformen — Analogien oder Uebereinstimmungen der iber. und indo-europ. Sprachen aufweisen. Hinsichtlich der iber. Zahlwörter wird nun behauptet, "dass unter den zehn Grundzahlen keine einzige sei, die nicht auf irgend einem Wege zu der fernen Heimat des Sanskrit oder Zend zurück geführt werden könnte", da nach Rosens scharfsinniger Vermutung auch osset. farasi, neun (8 + 1), sich aus far (skr. param, über, hinaus) und asi, acht, erklären lasse. Und die Konjugation angehend sehen wir zu vorzüglicher Beachtung empfohlen, worin zu osset. auch skr. und got. Bildungen sich vergleichen ließen, und wie endlich im georg. Futurum der skr. Potentialis, der griech. Optativ u.s. w. erkannt wird.

"Meine Neugierde ist jetzt völlig befriedigt", schrieb Al. v. Humboldt, als er die Blätter in die Lindenstraße zurück sandte. "Nichts ist überzeugender, als was Sie von dem Konjugations-Systeme und von dem Flexionsschema im Sanskrit, im Ossetischen und im Gotischen mit so vielem, Ihnen ganz eigentümlichem Scharfsinne entwickeln."

In einer Stelle seiner Anzeige hatte Bopp das s im georg. Plusquamperf. dem in griech. Aorist- und lat. Perfektformen gegenüber gestellt, als einen neuen Beweis für die Urverwandtschaft der betreffenden Sprachen. Diese Stelle ist in dem an Humboldt geschickten Abdruck durchgestrichen, wohl in folge einer Bemerkung

M. Brosset's in einem an ihn gerichteten offenen Sendschreiben. Dasselbe war eine Art Gegenschrift auf Bopps Bericht über Rosens Lazensprache, worin Brosset seine früheren Behauptungen zu rechtfertigen, einzelne angesetzte Sprachformen zu berichtigen und noch einiges zu befestigen suchte, was man ihm billig zugestehen mag. Er kann sich mit einigen Lautüberführungen oder Vermittelungen Bopps nicht befreunden, will der georg. Schriftsprache vor dem Lazischen den Vorrang für die Entscheidung der Verwandtschaftsfrage eingeräumt und für sich selbst das Verdienst haben, das was nunmehr, wie er meint, allgemein anerkannt werde schon 1834 zuerst ausgesprochen zu haben, das das Georgische nämlich "mit einem großen Teil seiner Wörter und Formen" seine Zugehörigkeit zur indo-europ. Sprachenklasse beweise. — Noch mehr beweist aber auch sein Sendschreiben, dass Brosset in den Jahren nichts neues und notwendiges zur wirklichen Entscheidung der Frage hinzu gelernt.

Die Lettre à M. Bopp etc. par M. Brosset ist vom 22. Okt. 1844 und im Bulletin der hist.-philol. Klasse der Petersb. Akademie erschienen. Am 1. Okt. 1844 wurde Rosens Abhandlung "über die Ossetische Sprache" in der Berl. Ak. d. Wissensch. vorgelegt und vier Monate darauf, am 31. Jan., dessen Abhandlung "über das Mingrelische, Suanische und Abchasische". Beide, was nicht unwichtig anzumerken, sind Bopp also lange bekannt gewesen, als er die andere Hälfte seiner Abhandlung "über das Georgische" gab. 110 Er wußte, wie Rosen vom Ossetischen als von einem "vereinzelten Gliede der indo-europ. Sprachkette" gesprochen und wie von den übrigen Sprachen west- und mittelkaukasischer Völker, von deren Uebereinstimmung einerseits im Lautsystem und in sonst gewissen Eigentümlichkeiten und von deren Gleichmäßigkeit anderseits in einer Stufenfolge grammatischer Entwickelung, wie er sich doch nicht für berechtigt gehalten, von solcher Gleichartigkeit auf Autochthonie oder anderes zu schließen.

Da begann Bopp am 23. Okt. 1845 seine weitere Lesung, wie folgt. "Die iberischen Zeitwörter beurkunden zunächst durch das, was sie von den uralten Personal-Endungen gerettet haben, ihre Analogie mit dem Sanskrit und seinen anerkannten Schwester-



sprachen." Sie ist aber vielfach "verhüllt", diese Analogie, wie durch "Versetzung von Personalendungen an Stellen, wohin sie nicht gehören", durch eigentümlichen Lautwandel u. a., was unser Forscher dadurch aufzudecken sucht, dass er ähnliches in andern Sprachen nachweist. So glaubt er auch in der Tempus- und Modusbildung der iber. Sprachen "merkwürdige Analogien mit anerkannten Gliedern des indo-europ. Stammes entdeckt zu haben". Es sind gar eigenartige Sprach- und Wortformen, die uns da vorgeführt werden (wie das georg. Imperf. se-wi-qwareb-di, ich liebte u. s. w.), und gar kühn ist die aufgewandte Kunst und nicht minder groß die Zumutung an unser gläubiges Vertrauen, dergleichen mit Formen "anerkannter Stammesglieder" zu vermitteln. In jenen Imperfekt- wie in andern Präteritalbildungen soll der "Mittel- und Ausgangspunkt" ein Perfekt-Partizipium sein (wie skr. gato, gegangen), das seine Bedeutung im Sprachbewußtsein verloren (aber ein urspr. d oder dessen Stellvertreter, allerdings so verführerisch, aber auch so wenig beweisend, wie jenes m des ersten Personalpronomens, gerettet) hat. 111 Für das georg. Perfekt (wa-cuke, acuke etc.) wird es zweifelhaft, auf welche Art von Präteritum es seiner Bildung nach sich stützt, ob in der tat auf die reduplizierte Form, wie Bopp zu erklären versucht. Georg. Futurformen (atbos, wie skr. tapet) sollen, wie schon bemerkt, als Pot. u. s. w. aufgefast werden. Besonders merkwürdig noch, um anderes zu übergehen, sind die unpersönlichen, (nach Brosset) "indirekten" Verba der iber. Sprachen, welche immer in der dritten Sgl. stehen sollen ("von mir, von uns wird u. s. w."), aber doch auch Zeichen andrer Personen, auch der Mehrzahl dem Verbalausdruck anfügen - eine Verirrung, ein "Fehlgriff des Sprachgeistes", wie Bopp sagt, ähnlich ahd. sint oder alts. sind-un, agls. sind-on, als mit dem Charakter der dritten für die erste Pluralform. wir auf das verb. subst. einen Blick werfen, das seine Konjugation auch in diesen Sprachen aus verschiedenen Wurzeln bildet, und zwar heißt es, "aus denselben, die überall bei diesem Verbum hervor tauchen" — die Wurzeln ar (georg. w-ar, χ-ar, ar-s im Präs.) und qu (georg. wi-qaw, i-qaw, iqo etc. im Perf.), die skr. as und bhû entsprechen sollen. Was aber endlich die Bedeutung dieser

und anderer Verbalwurzeln der iber. Idiome häufig modifiziert, das sind die s. g. Präfixe (se-, ga-, da u. a.), welche eben so leicht veränderlich als schwer zu erklären erscheinen, d. h. auf wirklich oder vermeintlich verwandtes zurück zu führen.

Eine lange Reihe von Anmerkungen ist dem Abdruck der beiden Vorlesungen "über das Georgische" u. s. w. angeschlossen. - In den Monatsberichten der Akademie wird aber ein Vortrag, "sprachvergleichende Bemerkungen über das Ossetische" genaunt, den Bopp am 12. Oktober des andern Jahres gehalten. So schreibt er auch an Diefenbach (anf. Dez. 1846), wie er geeilt, nach Berlin zurück zu kommen, weil er schon am 12. Okt. eine Abhandlung zn lesen gehabt, die er größtenteils in Mommenheim ausgearbeitet. Sie handle von dem Ossetischen, einer Sprache, die ihm "durch ihren grammatischen Bau und ihre klaren Beziehungen zum Sanskrit recht wert geworden". Er habe das Rosensche Werk (eine Osset. Sprachlehre) benutzt, das so eben erschienen und wovon er die Korrekturbogen bei sich gehabt. - Diese Abhandlung fehlt in denen der Berl. Akademie, auch in der besondern Ausgabe, welche unter dem Titel "Die kaukasischen Glieder des Indo-europ. Sprachstamms", 1847, erschienen. Schade, dass auch in dem Schriften-Nachlasse Bopps sich nichts davon vorgefunden, doppelt schade, weil wir damit ihrer Kenntnis und einer merkwürdigen Vergleichung verlustig gehen.

Denn das Ossetische, wissen wir, gehört zu den Sanskritsprachen; es ist wie diese aus einem Holze geschnitzt und nach dem selben, genauer nach eranischem Typus gebildet, Stoff und Form sind aus gleichem entwickelt. Hätte uns Bopp in seinen Vorlesungen über das Georgische u. s. w. solches auch von diesem und den iber. Idiomen überhaupt nachgewiesen, so müßten wir ihm zustimmen, und niemand könnte die behauptete Sprachverwandtschaft bezweifeln, trotz aller Kunst. Solches ist aber nicht geschehen, bei allem grammatischen, bei aller scheinbaren Uebereinkunft in einzelnem, sehr wenigem freilich, und aller künstlichen Vermittelung im ganzen. Und das auch nicht wegen Mangels an "mathematischen" Beweisen — die kann Sprachwissenschaft, kann historische Wissenschaft allerdings nicht liefern — sondern wegen

Mangels an sprachwissenschaftlichen Beweisen, d. h. solchen, welche die Kunst rechtfertigen. Wo diese nicht aus den Sprachen selbst hervor gehen, da kann keine Kunst sie geben, und umgekehrt keine Kunst sie nehmen, wo die Sprache selbst, ihre kritische Betrachtung sie gewährt. Das haben wir einerseits an der versuchten Heranziehung der mal.-polyn. Sprachen und anderseits an dem Zugehörigkeitserweise der keltischen Sprachen gesehen. Aber es würde viel zu weit gehen und auch nicht für zugehörig gelten, dieß des nähern hier darzulegen — anders, aus jenem beiden die Kriterien zu erstellen, nach welchen die kaukasische Sprachengruppe, Georgisch, Lazisch u. s. w. nicht als sanskritverwandt, wie Bopp dafür gehalten, nicht als eranisch, wie man eher anzunehmen versucht sein könnte, sondern als für sich bestehend, als wie noch andere von unbekannter Abkunft anzusehen geblieben.

Nur sollen wir auch hier nicht sagen, dass Bopp die Lautgesetze wenig oder beliebig in acht genommen. "Auf dem Wege bewährter und anerkannter Lautveränderung" sind ihm die georg., laz. u. a. Grundzahlformen hervor gegangen. Aber diese Gesetzlichkeit ist nicht zu recht bestehend; sie ist in keinem naturgemäßen, keinem eigenen, sondern in einem allgemeinen begründet, das sich als gesetzkräftig hier erst zu erweisen hat, in dem weiten Umfang kaum erweisen kann, und darum mag die Freiheit des besonderen individuellen hier wie Willkür, seine Gesetzlichkeit wie Gesetzlosigkeit aussehen.

Und eben so wenig oder noch weniger sollen wir diesen Abhandlungen aus den Jahren 1843/47 ihr Verdienst und ihre Bedeutung absprechen. Sie haben der Forschung ihr Problem gestellt und es zu lösen versucht und sind damit, auch mit der unrechten Lösung ein rechter Gewinn. Mögen sie daher "Irrfahrten" sein oder heißen, diese akademischen Fahrten Franz Bopps in den sprachereichen Kaukasus: sie sind und bleiben an sich beachtenswert, als geistvolle Versuche von maßgebender Bedeutung, in methodischer Hinsicht sicherlich vom Werte einer Entdeckung für die Wissenschaft.

Die akademischen Vorlesungen und Berichte, die welche wir Lefmann, Franz Bopp.

hier besprochen und andere, sind gewissermaßen Streifzüge des Forschers zur Eroberung eines neuen Gebiets. Sie werden zumeist in den Ferien unternommen und auch größtenteils, wie er von der letzten Abhandlung erzählt, in den Ferien ausgeführt. Er muß damit fertig werden, hieß es auch bei seinen "Malayen", um wieder zu anderem, um nicht zu sagen besserem, um zu seinen Hauptarbeiten zurück zu kommen.

Seine Hauptarbeiten aber waren und blieben die es immer gewesen, Sanskrit und die vergleichende Grammatik. In dieser, in der Vergleichung war die Hauptprobe auf Sanskrit gestellt, und zu aller Sanskritlehre gehörte ihm Vergleichung. — Wenn einer ihm nachmals sagte, daß er die Sanskrit-Vorlesung seines Kollegen besuche, so pflegte Bopp gemeiniglich zu fragen, ob darin auch wohl "verglichen" werde. Und wenn er die Frage dann bejahet erhielt, so war er zufrieden und sichtlich erfreut.

Im Jahre 1844 erschien eine zweite Lieferung seines Sanskrit-Glossars, und im folgenden, Febr. 1845, eine andere Ausgabe seiner "Kritischen Grammatik der Sanskrita-Sprache in kürzerer Fassung". — Er schrieb über die erstere an Diefenbach: "Ich wünsche, daß der Inhalt Ihren Beifall möge gefunden haben; doch bitte ich in der Wortvergleichung keine Vollständigkeit zu verlangen; dieß ist, wie Sie wissen, ein unerschöpflicher Gegenstand." — Und für die letztere, für die Grammatik genügt es, auf seine Vorrede zu verweisen. Darnach war der Plan und der Umfang der ersten Ausgabe möglichst unverändert geblieben, "obwohl manches zuzusetzen, auch manches zu berichtigen oder anders zu fassen" gewesen. hatte bessere Einsicht in gewisse Präteritalformen, wie beispielsweise angegeben, ihn bewogen, solche als zusammen gezogen zu erklären; so hatte die fortgeschrittene Kenntnis des Vedadialekts ihn in anderem zu festeren oder weiteren Bestimmungen vermocht. In "theoretisch wichtigen Punkten" werden wir auf seine vergleichende Grammatik hingewiesen. Nur auf die Accentlehre wollte er noch nicht mehr eingehen, da deren Untersuchung, von Böhtlingk u. a. eben begonnen, noch nicht so weit abgeschlossen, um sichere Regeln oder bestimmte Tonsilben anzugeben. 112 Endlich wird uns die Nachlieferung eines Anhanges mit Beiträgen zur

Syntax versprochen, sobald er, wie es heißt, nach Vollendung der dritten Lieferung seines reichhaltigeren Glossars und der fünften seiner vergleichenden Grammatik hierzu die nötige Zeit gewonnen.

Dieß also war das Gewähren und Vornehmen Franz Bopps in diesen Jahren, in denen auch andere wieder mit namhaften Leistungen auftraten, welche ihn mittelbar oder unmittelbar an-So vor allen sein Freund Eug. Burnouf, dessen Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien, 1844, den Anfang einer wissenschaftlichen Erkenntnis des Buddhatums überhaupt, namentlich des nördlichen Buddhatums bedeutet. — Th. Benfey veröffentlichte damals eine Schrift "über das Verhältnis der aegypt. Sprache zum semitischen Sprachstamm", während A. F. Pott "die Zigeuner in Europa und Asien" vornahm, eine "ethnogr.-linguistische Untersuchung vornehmlich ihrer Herkunft und Sprache, nach gedruckten und ungedruckten Quellen" (2 Th., 1844/45). war vorzüglich eingehend behandelt, womit sich lange vorher schon L. Diefenbach viel befasst, auch davon in Briefen an Bopp vorlegt, ehe er gesehen, dass damit auch jener, dass, wie er schreibt, Pott nicht bloß sich bedeutend mit der Zigeunersprache beschäftigt . . sondern auch handschr. Hilfsmittel (vielleicht ursprünglich aus Sev. Vaters reichem Nachlasse stammend) "dafür besitze . . "Vielleicht — meinte Diesenbach — übernimmt er die Arbeit mit mir gemeinsam."

Das tat nun Bopp einigermaßen, indem er dem Freunde antwortete und dabei vorlegte was ihm bei dessen angestellten Vergleichungen "beigefallen". 113 — In einer Festrede hatte Fr. Windischmann damals den "Fortschritt der Sprachenkunde und ihre gegenwärtige Aufgabe" geschildert; und wie der Fortschritt darin doch (viel weniger auf gemeinsamem Arbeiten als wohl) auf einem "gemeinsamen" der Arbeiten beruht, so konnte man die Aufgabe nur in immer weiterem Erforschen der Einzelsprachen und ihrer vorhandenen Schriftdenkmäler erblicken. — Auf altindischem Gebiet hattte Böhtlingk demgemäß nach dem Accentwesen die Deklination, dann eine besondere Art Wortbildung (Unadi-Affixe) untersucht (1844), hatte darnach auch Bopps Grammatik eingehend beurteilt, endlich in einer Sanskrit-Chrestomathie (1845) Proben aus verschiedenen

Zweigen der Literatur dem lernenden an die hand gegeben. Hier, wo auch damals zuerst der junge Max Müller mit deutschen Uebersetzungen des Hitopadeça (1844) u. a. aufgetreten, war freilich wieder manches neu und manches besser heraus gekommen: aber das meiste und noch fast alles blieb für die Veda zu tun und namentlich da anzusetzen, wo die erkaltete Hand Fr. Rosens abgehauen.

Sout berrschte in diesen Jahren rühriger Fleiß, wie nie zuver bewerders in der deutschen Dialektforschung, in dieser und auch in anderer. Da waren allen voran immerfort die beiden Grimum tätig: sie hatten einer um den andern in ihren Abhandhungen über grammatisches und literarisches neues erbracht. Eine zweite Angebe von Jacob Grimms Deutscher Mythologie trug die Jahrwarahl 1544. Im selben Jahre vollendete Fr. Diez bekanntlich seine Grammatik der romanischen Sprachen. Dann begann nach Chr. Lamen, nach den Lepsius und Grotesend auch Th. Mommsen wine Studien der italischen Dialekte, des Oskischen (1845) und des Umbrischen. Und dann hatte nach Kurschats "Beiträgen zur Kunde der littauischen Sprache" ein G. Nesselmann "die Sprache der alten Preußen an ihren Ueberresten erläutert-, während Fr. Miklosich gleichzeitig "die Wurzeln des Altslovenischen" aufgestellt, 1845. — Genug, um mit einigem namhasten das Sammeln und Sichten aufzuweisen, das auch abgesehen vom Lateinischen und Griechischen damals in allen Einzelzweigen der großen Sprachsamilie den Forschungen Franz Bopps nach oder nebenher gieng.

Im Mai 1845 war auch A. W. Schlegel gestorben, von manchem guten und großen, das er gewollt, einiges geplant anderes begonnen zurück lassend. — Eigene "Wunderlichkeit", eigene eitle Zurückhaltung, nicht Zurücksetzung, wie er gemeint, hatte ihn zuletzt fast von allen geschieden, in seinem Alter fast vergessen gemacht. Doch blieb sein Verdienst in aller Gedächtnis; und um es recht zu würdigen, braucht man auch nicht für noch gegen ihn, noch gegen andere eingenommen zu sein. Wie ehedem sein jüngerer Bruder so hatte auch A. W. Schlegel für das Sanskrit, das er spät gelernt, zu begeisterter Teilnahme aufgerufen und wie in anderem zichenen hier, in Erklärungen und Uebersetzungen wie in Text-

ausgaben durch seine Sprachgewandtheit und seine vorzüglich gut geübte Kunstkritik hervor getan. Er war nicht dem Range, aber er war der Zeit nach ein erster Sanskritphilolog.

Wie aber das ganze Wesen dieses Schlegel, so war auch dessen bewegtes Leben das Gegenstück gewesen von dem eines Bopp. Bei diesem war es ein Ereignis, wenn er einmal in den Herbstferien "statt wie gewöhnlich nach Süden eine Reise in nördlicher Richtung zu machen" unternahm. — Im April 1844 hatte sich seine Tochter Mathilde mit dem Kammergerichtsassessor E. Wendt verlobt, und in einer Mitteilung davon an L. Diefenbach schrieb Bopp: "ich habe alle Ursache mit der Wahl, die sie getroffen, recht zufrieden zu sein." — Sein künftiger Schwiegersohn hatte eine Stelle in Bergen auf Rügen, und nach der Hochzeit, Ende Mai 1845, wollte derselbe seine junge Gattin dahin führen. Daher jene in dem erwähnten Schreiben ausgesprochene Absicht, "um zu sehen, wie es dem jungen Ehepaar auf Rügen gehen wird und dieses reizende Eiland . . einmal kennen zu lernen."

Andern Herbstes war er auch wieder im lieben Mommenheim; denn wie wir ebenfalls aus einem solchen und nächsten Briefe schon erfahren, hat er dort seine Vorlesung über das Ossetische größtenteils ausgearbeitet. Das ist die, welche unsers Wissens unveröffentlicht blieb, indeß seine einzige Ausgabe dieses Jahres, die beiden voraufgehenden und zugehörigen Abhandlungen waren — die des Jahres 1846, da sein Freund Diefenbach zuerst ein "Mittellateinisch-Hochdeutsch-Böhmisches Wörterbuch" nach einer Handschrift des 15. Jhdts. erscheinen ließ, und Rudolf von Roth, um noch eines zu nennen, seine kleine Schrift "Zur Literatur und Geschichte des Veda". Letztere nämlich, womit ein junger Orientalist wieder als Vedaforscher auftrat, ist eben darum so bedeutend und, wie man sagt, "epochemachend" gewesen, weil sie zuerst volksgeschichtliches aus jenen ältesten Liederquellen hervor gezogen.

Unser Bopp ist aber niemals fleißiger gewesen als in Jahren, in denen kein neues Buch von ihm erschienen. Er hatte seinen Freunden "für das erste Viertel des künftigen Jahres" die dritte Abteilung seines Glossars versprochen, hatte sodann auch wort ge-

halten und damit ein Werk vollendet, das allen denen trefflich zu statten kam, welche ein größeres (Wilsons) Wörterbuch nicht haben oder nicht gebrauchen konnten. — Dieß, sein Glossarium Sanscritum vom Jahre 1847, war ein anderes geworden als was es in erster Ausgabe gewesen, als das vom Jahre 1819. Schon der Zusatz zum Titel — verdeutscht: "darin alle Wurzeln und gebräuchlichsten Wörter erklärt und mit griechischen, lateinischen, deutschen, litauischen, slawischen und keltischen verglichen werden" — läßt auf eine bedeutend größere Menge von Wörtern und Erklärungen, auf eine große Menge von Vergleichungen schließen, welche Umfang und Inhalt entsprechend vermehrt haben. 114 Es ist das Werk in seiner Art bezeichnend für den Fortschritt, welchen Bopp und seine Wissenschaft in den nahezu dreißig Jahren gemacht haben.

Siebentes Kapitel.

Die beiden letzten Lieferungen der Vergleichenden Grammatik.

(1847 - 1852.)

Ein Glossar hat an Wörter und Namen die Kenntnis angeschlossen, welche einem Sammler nach gewisser Richtung aus eignem oder anderm Erwerbe zu gebote gestanden. Aus einer ersten dürftigen Anlage im Glossarium Sanscritum des Franz Bopp war nach kaum dreißig Jahren ein reiches unberechenbares Vermögen geworden. Und dieses ruhete im Grunde auf einem uralten gemeinsamen Familien-Erbgute, womit die einzelnen getrennten Glieder im Wandel der Zeiten, ihrer Wohnsitze und Geschlechter gewirtschaftet, jedes in seiner Art und Weise geschaltet und gewaltet hatten.

Dreißig Jahre sind aber durchschnittlich ein Menschenalter, darin einem Werkmeister nicht nur Gesellen oder Genossen seines Schaffens sondern beiden zumal auch Jünger zu neuen Meistern heran wachsen. Wenn die einen noch in der Gründungszeit stehen und am Gründungswerke teil haben, so finden die andern weniger sich selbst als viel mehr den Boden unter sich noch nicht so weit und genug befestigt, um allsogleich neue Bauten oder neue Bahnen darauf anzulegen. Solche Jahre sind eine Uebergangszeit, so im Leben und so in der Wissenschaft.

In diesen Jahren verfertigte Bopp die beiden letzten Lieferungen seiner Vergleichenden Grammatik.

Werfen wir nun einen Blick auf einige andere sprachwissenschaftliche Erscheinungen des Jahres 1847, auf solche, die uns hier angehen. Eine "Ausführl. Sanskrit-Grammatik" von Anton Boller eröffnete die Reihe der größeren und kleineren Sprachlehrbücher, welche nach denen unsers Franz Bopp erschienen. — Auf seine Ausgabe und Erklärung der Pânini-Bücher ließ O. Böhtlingk ein gleiches von der Vopadeva-Grammatik folgen, die Mugdha-Bodha genannt wird, und an seine erste grundlegende Accentforschung des Sanskrit schlossen sich damals L. Benloew an mit einer allgemeinen und Th. Aufrecht mit einer besonderen Darstellung. Diese beiden hatten auch Franz Bopp gehört wie Albr. Fr. Weber, der mit einem Spezimen der s. g. Vâjasaneya-Samhitâ, d. i. der Opferspruchsammlung des weißen Yajus (1846/47) seine nachfolgende große Ausgabe dieses dritten Veda und sich selbst damals als Sanskritphilolog eingeführt. Er kam aus der Schule Stenzlers in Breslau und hatte auch in Bonn bei Lassen gelernt, von dem im selben Jahre der erste Band einer "Indischen Altertumskunde" erschienen. — "Das Studium des Sanskrit", sagte da Chr. Lassen in seiner Vorrede, "wird von den meisten nur zum Zwecke der Sprachvergleichung betrieben; . . Im Sanskrit ist uns jedoch eine der ältesten und reichhaltigsten Literaturen erhalten, die uns das Mittel darbietet, die geschichtliche Entwickelung eines der größten, am frühesten zivilisierten und eigentümlichsten Völker der alten Welt zu erforschen und seinen Geist in seiner Bestimmtheit zu

begreifen. Dieses zu leisten, muß das höchste Ziel der Altindischen Philologie sein." So war mit richtigem ein Gegensatz ausgesprochen, wie um Sanskritphilologen und Sanskritgrammatiker in zwei Heerlager zu scheiden, und mit dem Anfang eines großen Unternehmens, mit keinem ersten aber mit einem tüchtigsten Beginnen war ein anderes der Sprachvergleichung gegenüber gesetztes Streben betätigt. — Im folgenden Jahre war der junge Sanskritphilologe Albr. Weber Privatdozent für altindische Sprache und Literatur und Kollege Franz Bopps an der Berliner Universität.

Bekanntlich hatte des letzteren "Wissenschaft" schon einmal einen Gegensatz oder Widerstreit ähnlicher Art von seiten Lassens erfahren, als dieser unter W. Schlegels Auspizien die indischen Grammatiker gegen ihn aufgeboten. Aber einen Gegensatz wie den von sprachvergleichendem und philologischem Absehen, von also "zweckmäßig" geschiedenen Wissenschaften mochte und konnte Bopp nicht wohl als allgemein und innerlich begründet aner-Er war froh der wachsenden und immer besseren Teilnahme, freute sich einer natürlichen Arbeitsteilung, nicht aber, so zu sagen, einer grundsätzlichen Arbeitstrennung. Denn nach ihm war auch in der Sprache an sich Geist und Entwickelung eines Volkes zu begreifen, auch noch vor aller Literatur, durch kritische Erforschung, das ist durch Vergleichung mit andern, sogar innerhalb einer und derselben, der eignen Volkssprache, wenn anders auch s. g. Volksetymologie auf Vergleichung beruht. Um aber die erhaltenen Sprachdenkmäler eines Volkes, um Sanskritliteratur, deren Geist zu verstehen, muste man die Sprache, muste man Sanskrit aus dem grunde verstehen. Selbst hatte er Sanskrit durch Vergleichung erlernt und war zur Vergleichung aus dem Sanskrit gekommen. Darum konnte er in Sprachvergleichung oder historischer Grammatik und Philologie nur geteilte Arbeit, in denen, welche die eine oder andre vorab betrieben, nicht getrennte, einander ausweichende oder gar widerstrebende Parteien erblicken.

Wir haben das längere Schreiben eines Engländers J. R. Logan, aus Singapore auf Malakka, im März d. J. an Bopp gerichtet. Der Schreiber war seit acht Jahren als Anwalt am dortigen Gerichtshofe tätig gewesen und hatte alle freie Zeit und Muße darauf ver-



wandt, die Sprach-, Lebens- und Hantierungsweise der Halbinselund benachbarten Inselbevölkerung kennen zu lernen, wie er etwa sagt, die noch unaufgehellten Strömungen, Gegen- und Ueberströmungen in der Geschichte der malayischen und polynesischen Menschengruppen zu erforschen. Er beobachtet und vergleicht in solcher Hinsicht die großenteils noch nomadisierenden Horden der Wälder und auf den Höhen mit den in den Tälern und auf der Ebene ansässigen, vermerkt die Einflüsse auf diese letzteren namentlich durch Einwanderungen, Sprache und Sitten vom indischen Festlande her, bis wohin und wie weit von eben daher früher Brahmanen- und Buddhatum, Mauren und Islam später vorgedrungen, kurz, er sieht das ursprüngliche Malayenwesen am reinsten und treuesten wohl bei jenen erhalten, ist aber für sein nächstes Absehen, ein vergleichendes Wörterbuch der dort herrschenden Dialekte aufzustellen, nicht allein auf Sprachvergleichung sich beschränkend geblieben. -- Aus Wilsons Vorwort zur englischen Uebersetzung von Bopps Vergl. Grammatik hatte Logan auch von den Abhandlungen über die mal.-polyn. Sprachen erfahren, und diese werden ihm dann auf seinen Brief und seine Bitte um Angabe einiger Hilfsmittel außer den bekannten und ungenügenden (eines Marsden, van Eysinga u. a.) von ihrem Verfasser übersandt. Uebrigens hat jener eifrige Forscher, der auch Bopp mit besserer Auskunft zu dienen hofft, seit Juli 1847 bis 57 ein schon in seinem Briefe angezeigtes eigenes "Journal" für die Gegenstände seines Studiums, dazu in ein paar besonderen Bänden eine "Ethnologie" der Südsee-Inselwelt (1854) mit manchem gewiß lehrreichen Material heraus gegeben. 115 — Sein merkwürdiges Schreiben an Bopp kann aber denen entgegen gehalten werden, welche in den notwendig beschränkten Einzelforschungen auf historischem Gebiete, in Ethnographie oder Sprachwissenschaft einander ausschließende Gegensätze, wohl gar mit den eigenen, enger oder weiter gezogenen Forschungsgrenzen den Umfang einer Wissenschaft überhaupt beschrieben sehen.

Das Kapitel von den Modalformen, worin die letzte Lieferung seiner vergleichenden Grammatik abgebrochen, und ein folgendes

von den Formen der abgeleiteten Verba waren bereits fertig gestellt, als Bopp wieder in seine Herbstferien gieng und zu anfang des Wintersemesters 1847/48 nach Berlin zurück kam. sich auch dießmal mit einem besonderen beschäftigt, nicht mit Malayen- und nicht mit Georgiersprache, aber mit der altpersischen, wie sie aus den Keilinschriften der Achämenidenfürsten, denen von Behistun u. a. zu lesen. Denn das Lesen, d. h. die Erklärung und Entzifferung derselben, welche wie gesagt erst mit Grotefend eigentlich begonnen, durch Rask, durch Burnouf und Lassen, dann durch Rawlinson, Holtzmann, Benfey u. a. fortgesetzt worden, war noch immer nicht übereinstimmend klar und sicher festgestellt. In diesem Jahre war von Th. Benfey eine erste Zusammenstellung, "die persischen Keilinschriften, mit Uebers.", und von J. Oppert zuerst "das Lautsystem des Altpersischen" erschienen, das eine wie ein Abschluß, das andere wie eine Eröffnung des Studiums. War es nun dieß was ihn veranlasste oder war es vielmehr die Ueberzeugung, dass Sanskrit, dass Veda und Avesta oder überhaupt Sprachvergleichung auch hier berufen sei, zu sicherer Erkenntnis von Laut- und Schriftform zu führen, genug, Bopp hielt es für geraten, auf diesem Wege einiges entscheidende zur Sichtung und Klärung beizubringen.

Auch im folgenden Winter, da er wieder "auserlesene M. Bhârata-Episoden" mit seinen Schülern las und Sanskrit- und Vergl. Grammatik des Griech., Lat. und Deutschen lehrte, war er damit beschäftigt, neben seinem Haupttun, neben dem Kapitel von der indo-europ. Wortbildung. — Da kam das Jahr 1848 und wieder von jenseit der Westgrenze her immer drohender und mächtiger das Aufsteigen des Sturmes, der den Umsturz brachte und sich fortpflanzend Volkserhebung, Erschütterung und Umsturz auch über die deutschen Städte und Länder trug. Und Bopp saß damals über altpersischen Keilinschriften, wie er einst in dem belagerten Paris über den Handschriften des M. Bhârata gesessen. Das ist die Würde der ernsten Wissenschaft, das der Vorrang eines ruhigen, tief und arbeitsam angelegten Forschergeistes. Ihre mühesam, von woher auch immer zusammen gelesenen Bausteine fördern und festigen besser und sicherer den Bau der Volksbildung und Be-

freiung als alle Pflastersteine, welche eine entflammte Menge und wild erregte Jugend von der Straße aufreißt und auf Barrikaden und Dächer trägt.

In einer Gesamtsitzung der Akademie vom 16. März 1848 am Vorabend jener Revolutionstage — las Franz Bopp "über das altpersische Schrift- und Lautsystem". Diese Vorlesung ist in dem betreff. Jahresberichte abgedruckt. Sie begann damit, aus einer sehr gewöhnlichen Erscheinung in der Sprachgeschichte, "dass die Endlaute eines Wortes abgelöst oder geschwächt werden", eine altpersische Wortform zu erklären. Wie nämlich im Zend das lange å am Ende mehrsilbiger Wörter fast regelmäßig gekürzt erscheint, wie man â am Ende lat. Wörter fast nur unter dem Schutze eines abgefallenen ursprünglich nachfolgenden Konsonanten erhalten sieht und ebenso \hat{e} und \hat{o} als etymol. Vertreter des \hat{a} am Schlusse mehrsilbiger gotischer Wörter, so ist es auch im Altpers. bei Formen (msc. und ntr. Stämme auf a), die ursprünglich auf ât ausgehen. Sie haben das t eingebüßt und sind (wie die des Eigennamens in dem Ausdruck hacâ kabuj'iyâ) nicht, wie Benfey gewollt, als Instrumental sondern als Ablativ anzusetzen.

Anderseits, zeigte Bopp, sind nicht nur die finalen â im Altpersischen nicht gekürzt, wie in den genannten andern Sprachen, sondern vielmehr ursprünglich kurze a am Wortende verlängert, wenn nicht ein besonderer Grund dagegen vorhanden. Solcher ist beispielsweise in der Verbindung eines Monatsnamens mit der folgenden allgemeinen Bezeichnung für Monat gegeben (viyak'nahyamâhyâ, des Viyakhna-Monats), da die beiden Wörter (Genitivformen) gleichsam wie ein Kompositum auftreten. Aehnliches wurde bei andern Vokalen in gleicher Stellung nachgewiesen, ähnliches des weitern auch bei ursprünglicher Vokallänge (â) und im Verfolg der Bedingungen für Einzelerscheinungen wurden Schriftund Lautwerte auf gesetzliche Bestimmtheit gebracht. Doch es sollte hier nur mit einem anfänglichen der bedeutsame Inhalt dieses Beitrags zur Kenntnis der altpers. Keilschriftsprache vermerkt werden.

Noch vor diesem war ein anderer Beitrag erschienen, der "zur vergleichenden Sprachengeschichte" von August Schleicher.

Schleicher war seit etwas über Jahresfrist Privatdozent in Bonn geworden, nachdem er aus der Schule H. Ewalds in die Lassens und Ritschls, von der Theologie zur Philologie übergetreten. Seine Schrift behandelt eine Spracherscheinung, die er nach dem Griechischen als Zetacismus bezeichnet, eine Art Assibilation oder Palatalisierung, wie sie der Wandel und Einfluss eines ursprünglichen I-lautes bewirkt. Eine allgemeine Erörterung über Sprachengeschichte, die vorausgeht, ist ganz im Geiste Hegelscher Philosophie gehalten, deren Geschichtsanschauung, Denk- und Redeweise sich der Darsteller zu eigen gemacht. Das ist "so sehr Hegel", wie einmal gesagt worden, "dass man später kaum begreift, wie es auch Schleicher gewesen". 116 Und das ist, ließe sich dazu sagen, noch so sehr menschliches, geistiges, nach allem "Anderssein", was die Sprache da in vorhistorischer Zeit gewesen, im übrigen noch für eine historische Zeit oder die Zeit ihres Verfalls so sehr "vergeistigtes, zu sich selbst gekommenes", dass man auch schwer begreift, wie es dann einmal nur natürliches geworden. — Vielleicht gibt uns auch hierfür die Schrift einige Auskunft, welche ebenso wie die Schleichers im Jahre 1848 erschienen und ebenso wie diese, abgesehen von einer Doktordissertation, Erstlingsschrift ihres Verfassers gewesen, die Schrift H. Steinthals, "die Sprachwissenschaft Wilh. v. Humboldts und die Hegelsche Philosophie".

Da hatte zuvor ein Dr. Max Schasler, "die Elemente der philosoph. Sprachwissenschaft W. v. Humboldts aus seinem Werke: über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues" etc. darzustellen und kritisch zu erläutern versucht. Aber dieser Versuch, "Plan und Ausführung zeigte sich verkehrt", wie Steinthal meinte. "Man tut den Ideen W. v. Humboldts die äußerste Gewalt an, wenn man sie in die hegelisch-dialektische Form zwängen will." Das war geschehen, dabei eine durchgehends falsche Auffassung zu tage gekommen, kurz, es war keine Rezension sondern "eine andere Darstellung der Grundlagen der Humboldtschen Sprachwissenschaft zu geben und deren Verhältnis zur Philosophie zu bestimmen". Und die Schrift Steinthals, welche dieß bezweckte, verdient darum noch immer aufmerksames Studium. — Wir lernen da, wie die Hegelsche Philosophie als auf einen Gegensatz sich gegenüber, auf

wahre Wissenschaft hinweist, lernen gegenüber dem reinen Denken, einem Denken und Nachdenken des schöpferischen Gedankens, das doch nimmer zum geschaffenen, gegenüber der absoluten logischen Notwendigkeit des spekulativen Geistes, der doch nimmer zur wirklichen Wirklichkeit der Erfahrungswelt, nimmer aus sich heraus kommt — den Standpunkt einer "denkenden Anschauung" als den des Verfassers, aber auch als den kennen, welchen er für Wilh. v. Humboldt geltend macht. Da sind denn Humboldts Ideen nicht leere, leblose Abstraktionen, nicht "Schattenwesen", sondern allgemeines im besonderen erschaut. Seine Methode ist keine dialektische, keine mit gewissen Denkkategorien auf gewisse Weise an die Dinge äußerlich heran getragene, sondern eine wahre genetische, welche dem Werden der Erscheinungen denkend zusieht, ihrer "Besonderung und Zusammenfassung". — Wie aber mit dieser wohl auch das Verfahren Bopps überein kommt, so mit jenem andern die systematische Auffassung, welche wir bei Schleicher haben. In dessen Anwendung oder Anbringung Hegelscher Kategorien auf die Perioden der Sprachbildung fällt ein erstes bewußtloses vorhistorisches Sprachebilden unter naturwissenschaftliches Erkennen. Aus einer anfänglichen "Aehnlichkeit" ist später eine volle Gleichsetzung, aus anfänglich gewissermaßen spielender Auffassung ist später, durch Neigung und Können vermittelt, folgerechter Ernst und Sprachwissenschaft überhaupt zu Naturwissenschaft geworden. Seine Auffassung ist, wenn nicht im Ausgang, so doch im Grunde, so doch im Resultat die gleiche geblieben. Denn ob geschichtliches, ob eine freie Entwickelung des Menschengeistes durch den Glauben an die Vernunft und deren Nötigung oder durch den Glauben an blinde Naturnotwendigkeit aufgehoben wird, ob Geist und Freiheit, ob Geistesfreiheit auf dem Altar der Dialektik geopfert wird oder durch Naturfessel gebannt und gebunden, das ist im Ergebnis das gleiche, beides gleich dogmatisch. Und mit Dogmatik, wissen wir, ist kein lebendiger Anfang sondern vielmehr starrer Abschluss der Forschung gesetzt. — Doch wir müssen zu Bopp zurück kehren.

Wenn dessen Zuhörerschaft niemals, auch verhältnismäßig niemals sehr zahlreich gewesen, so war sie in diesem Sommer- und

im darauf folgenden Wintersemester sogar sehr gering; es hatten sich für einzelne Vorlesungen zwei, einer oder gar keiner gemeldet.

— Die studierende Jugend hatte da andern Eifer als für Studium und Wissenschaft, andern als für Sanskrit und vergleichende Grammatik; sie war wie alle Welt von politischer Leidenschaft erfüllt, und nur was dieser diente durfte auf Teilnahme rechnen. So wie Jacob Grimm damals schrieb in der bekannten Widmung seiner Geschichte der Deutschen Sprache an Gervinus: "Jetzt haben wir das politische im Ueberschwank" u. s. w. Und wie er dann meint, es sei auch sein Buch "in wie ungelegener Zeit nun" erschienen, "doch . . durch und durch politisch".

Dieses andere Hauptwwerk Jac. Grimms, das zu anfang des Sommers 1848 heraus kam, war freilich weniger wie es hieß und wofür es sich ausgab, als vielmehr, wie man gesagt, eine Art "geschichtlicher Einleitung" in seine Deutsche Grammatik. Aber wenn da wirklich, wie gesagt wird, der Grundsatz endlich durchzudringen schien, "der sich zunächst dem Forscher in der Sprache enthüllende Grundsatz, dass zwischen großen und waltenden Völkern. auf die Dauer allein sie (die Sprache) scheide" u. s. w., so war der Verfasser dieser Geschichte der berufenste und sein Buch bei allem das erste und beste, um das zu lehren und von der engern und weitern Zusammengehörigkeit deutscher Stämme nachhaltige Kunde zu geben. Und wenn hierin der hervor ragend politische Charakter seines Buches bestand, so waren auch die Forschungen Franz Bopps in ähnlicher Art, nur in weiterm Umfange von politischer Bedeutung.

Ein Jahr darauf, im Juni 1849, unterschrieb Franz Bopp die Vorrede zur fünften Abteilung seines Hauptwerks. Da lesen wir von dem neuen Forschungsgebiet, welches "durch die früher fast ganz unbekannt gebliebene sanskritische Accentuation gewonnen", und wer die ersten und vorzüglichsten Forscher hier gewesen — auch Schüler unsers Bopp, wie wir wissen. Wie der selbst aber dem Grundprinzip der Betonung nach gegangen, wie er dasselbe nach dem Sanskrit vornehmlich nur im Griechischen fest gehalten, den Wortaccent "einen wesentlichen Teil der Grammatik" ausmachen und dazu beitragen sah, "die grammatischen Kategorien

zu unterscheiden", das ist des weitern in seiner Vorrede gesagt. Er hat daher manches nachzutragen, weil er wohl einiges "grundsätzliche" zur Wortbildung anmerken wollte, aber doch nicht auf alle früheren Theile der Grammatik zurück gehen.

So werden uns denn zur nächsten und letzten Lieferung des Werkes Nachträge in Aussicht gestellt, auch solche über einige Punkte der Laut- und Formenlehre, wie "auch bereits — so heißt es — in dem vorliegenden Hefte einige Aenderungen früherer Ansichten angedeutet" wurden. Merkwürdig wäre, wenn es sich anders verhielte, wenn Bopp nach siebzehnjährigem Bearbeiten nichts zu ändern gefunden. Man kann Bücher, aber nicht wohl die Wissenschaft "stereotyp" machen.

Mit noch einigen Sätzen über Bildungsmittel des Letmodus oder Konjunktiv beginnen nun die fortlaufend gezählten Seiten dieser fünften Lieferung. Darauf folgt die vergleichende Darstellung des Imperativs, eines Modus, der nicht sowohl nach seiner Form als vielmehr seiner Bedeutung nach vorab präsentisch erscheint. So werden allgemeine, so einzelne Erkenntnisse an der hand der verglichenen Lautformen heraus gestellt, solche welche früher nicht so leicht und klar oder gar nicht erbracht wurden. Wenn wir beispielsweise sehen, wie von den europ. Schwestersprachen des Sanskrit nur das Gotische und nur im Plural eine erste Person des Imperativs aufweist, so verstehen wir damit die besondere Funktion oder Gebrauchsweise dieses Modus in diesen Sprachen, wie wir anderseits einsehen, dass die ersten Personalformen ihrer Bildung nach, ebenso wie der slaw. und lit. Imperativ, gar nicht eigentlich zum Imperativ gehören. An der Lautform erhellt die Bedeutung, und umgekehrt wird jene durch diese erklärt. — Seiner Form nach erscheint so auch der skr. Conditionalis als eine Art Imperfekt zum Futurum, doch gleich dem lat. Imperf. Konj. als eine verhältnismäßig späte, nur auf eigenem Boden erwachsene Bildung. Damit schließt in Bopps Werke das Kapitel, welches die "Bildung der Modi" behandelt, und es folgt ein anderes, das sich "Abgeleitete Verba" nennt.

Abgeleitete Verba, verba derivativa sind auch in der Spezialgrammatik die Passiva, Causalia oder Causativa, Desiderativa und Intensiva oder Frequentativa und als fünfte Unterabteilung die Denominativa genannt. Formell stimmen die ersteren beiden mit der 4. und 10. Klasse oder Präsensstammbildung der einfachen Verba überein, und so ließen auch die beiden folgenden sich ihrer Bildung nach als 11. und 12. Klasse aufstellen. Streng genommen, sagt daher Bopp, passt die Benennung nur für die letzteren, welche auch mit ihrem besonderen Namen als von Nominen abgeleitet erscheinen. Nachgebend jedoch einer überlieferungsmäßigen Auffassung, welche dem einfachen Verbum den einfachen Wurzelbegriff zu grunde legt, sollen abgeleitete aus einfachen Verben derart hervor gehen, dass diesen "alle Zutaten, die nicht zum Ausdruck des Wurzelbegriffs gehören, abgenommen werden". — Es ist die alte Wurzeltheorie, ein mehr logisches als grammatisches Verfahren, das seine Schwierigkeiten und Bedenklichkeiten namentlich da heraus kehrt, wo verwandte und entsprechende Verbalbildungen verglichen und gleichartig erklärt werden sollen. 118

Beginnend mit dem ersten, mit dem Passivum, zeigt Bopp dessen genaue formale Uebereinstimmung mit dem Medium einer vierten Präsensordnung. Verba oder Wurzeln anderer Präsensstammbildung folgen derselben Analogie, d. h. sie werden mit Hinzunahme desselben Charakterzeichens ya zu Passivbildungen. Und eben weil beides dasselbe, weil "das Medium der skr. Verba der 4. Klasse in der Form und - meint Bopp - auch im Ursprung identisch ist mit dem Passiv", so kann beispielsweise skr. mriye (morior), mriyate (moritur) auch, heißt es, "als Passivum gelten". Dazu aus verglichenen zend. Konjunkt. mairyâiti die Bemerkung, dass auch im Sanskrit wohl "bei anerkannten Passiven" Aktiv- für Medialendungen eintreten; "dazu einige andre Wortformen, lat. und lit., die uns in sich "einen schönen Ueberrest des skr. Passivcharakter ya" darbieten sollen, dazu drittens was sich auf einzelne mit einer eigentümlichen passiven Verbalform der 3. Sgl. Aorist. im Sanskrit zusammen hängende Aorist- und Futurstammbildungen stützt, die Ansicht, dass "sich wohl der skr. Passivcharakter ya auch auf die allgemeinen Tempora erstreckt", auf Aorist-, Perfekt- und Futurbildungen. Das ist sehr zweifelhaft, viel mehr als was (nach Haughton und unter anderm aus Vergleichung des lat. Inf. Fut. Pass.) endlich erklärt wird, dass das Passivzeichen ya ursprünglich $(y\hat{a})$ gehen, gehend bedeute. — Bopp hält sich an die äußere Form der Sprachbildung. Wie sich durch einfache Umkehr (des ersten Satzes) sagen läst, die Medialformen einer vierten Präsensklasse haben (im Skr. und Zend) bei betontem Klassencharakter $(y\hat{a})$ passive Bedeutung, so wird diese Art der abgeleiteten Verba ausgehoben, aber freilich auch notwendig, die besondern Präsensstämme dieser Klasse aus ihre eigentümliche (etymologische) Grundbedeutung anzusehen.

Was Bopp hiernach zur Erklärung des Bildungscharakters des skr. und zend. Kausale wie "der Verba der zehnten Klasse" vorbringt, das ist ebenso bezeichnend für seine Sprachbetrachtung. "Zur Erklärung des Zusatzes ay, in den Spezialtempp. aya", heißt es, "bietet das Skr. die Wurzeln i gehen und î wünschen, verlangen, bitten dar"; daraus entstehe lautlich durch (Guna-) Steigerung ay, bez. aya, begrifflich damit wohl die Bedeutung des "Machens". So sehr bedenklich diese Erklärung sein mag, so berührt sie doch wenig die behauptete Identität des Bildungscharakters beider, des skr. und zend. Kausale und der zehnten Präsensstammbildung. Das Verhältnis erscheint ähnlich dem zwischen Passiv und vierter Klassenbildung, ist aber anders, hinsichtlich der Form und Bedeutung, und auch anders ist, viel mehr wirklich und allgemein die Art der Ableitung. Wir sehen der Kausalstammbildung überall eine vorhandene oder anzusetzende primitive (nominale) Stammform zu grunde liegen und haben gleiche Bildungen in den verschiedenen Zweigen der Sprachengemeinschaft.

Doch nicht so, erklärt Bopp, da er zuerst germanische Bildungen vergleicht, "nicht so, dass die Sprache gleich dem Sanskrit aus jedem primitiven Verbum ein Kausale bilden könnte; sondern sie muß sich mit den Ueberlieferungen der Vorzeit begnügen". Er hatte schon früher alle germ. schwachen Verba auf die skr. zehnte Klasse (Präsensbildung) gestützt, aber nur solche, deren erste Pers. Sgl. Präs. gotisch auf ja (für skr. aya) ausgeht, als zur Bildung von Kausalformen oder von transitiven aus intransitiven Verben gebraucht gefunden. Dabei ist gleich dem Skr. die stärkste Form des Wurzelvokals, wie das Beispiel satja (ich setze)

gegen sita (ich sitze), sat (ich saß) zeigt, sowie sie im einsilbigen Perfekt des Primitivs auftritt, auch in der got. Ableitung festgehalten. Von dem Ableitungs- oder Kausalcharakter dagegen ist die Spur mehr und mehr verwischt, schon im Alt- und dann gänzlich im Neuhochdeutschen; unser setze, lege u. a., die in ihren Endungen von ihren primitiven nicht mehr verschieden sind, "liefern einen merkwürdigen Beweis", sagt Bopp, "einer allmählich bis ins unkenntliche fortschreitenden Formentstellung".

So wird nun auch im Altslawischen zuerst eine der skr. und got. Kausalbildung gleich kommende Wurzelvokalsteigerung nachgewiesen und darnach, wie der Kausalcharakter (skr. aya, got. ja) hier vorherrschend in der Form i erscheint. Wie daher slaw. sad-i-ti, so soll auch lit. sod-in-ti (setzen, pflanzen), d. h. so sollen auch die lit. Verba auf -ina erklärt, und -ina aus urspr. aya hergeleitet werden. Dergleichen bedenkliches wie dieses ist hier wohl mehreres; aber Bopp ist auch der erste, welcher uns hier in Verbalformen, auch in lat., wie moneo ("ich mache denken"), terreo, sopio, auch in griech., wie βάλλω (für βαλίω), στέλλω (für στελίω) u. a. (in solchen auf -εω, -αω, -αζω) eine der Kausalbildung lautund sinnverwandte Ableitung aufzuweisen versucht. Dadurch nur, dass derartige Kausalia "nicht mehr als solche gefühlt werden", wie es heißt, weil ihr Primitivum "ihnen abhanden gekommen oder durch die Form entstellt worden", dadurch hat die Ableitung in jüngeren Sprachformen ihre mitunter schwierige und bedenkliche Erklärung.

Die Form der altind. Desiderativbildung, welche die vergl. Gramm. hiernach behandelt, findet Bopp in griech. Verben (auf -σxω) und einigen lat. erhalten — oder, wie er später selbst einsieht, sie erscheint in diesen selbständig einigermaßen nachgebildet; die besondere Bedeutung des skr. Desiderativum (jijnâ-sâ-mi, "ich wünsche zu wissen") kann jedoch bei dem hierzu verglichenen griech. (γιγνώ-σxω) und lat. (no-sco) nicht behauptet werden. — Es ist ähnlich bei dem folgenden Intensivum, darin wir auch wohl mit der skr. und zend. Bildung, auch wohl dem Sinne nach Analogien sehen, aber schwerlich doch von einem Ueber- oder gemeinsamen Ausgange sprechen dürfen.

Mit recht erklärt nun Bopp zu anfang seiner vergleichenden



Behandlung einer fünften Gruppe abgeleiteter Verba: "Denominative sind im Sanskrit nicht in so häufigem Gebrauch als in den europ. Schwestersprachen. Denominativbildung ist nämlich ein gemeinsames ursprachliches Vermögen, das erhalten und in gesteigertem Maße in den jüngeren Sprachformen wirksam geblieben; daher sind Denominativa wohl nach der Art und Weise ihrer Bildung zu vergleichen, doch bedachtsam getrennt zu halten was nur diesen (jüngeren Sprachformen) eigens und besonders angehört."

So ist dieser Abschnitt aber ungemein lehrreich und, da er gewissermaßen die abgeleiteten Verba im allgemeinen behandelt, auch für die vorher behandelten Gruppen derselben von zurecht stellender Bedeutung. Wie dieß so im einzelnen, wie z. B. für die Kausalia (welche eine ältere Sprachform noch durch die Betonung von andern mit gleicher Bildung unterscheidet), wie für Desiderativa, da auch schon Bopp einiges aus früher angesetzter "Gemeinschaft" zurück zieht und anderes, wofür ihm "äußerliche Aehnlichkeit" sprach, auch schon hätte zurück nehmen dürfen — das ist bestens aus der Grammatik selbst zu sehen. Die herkömmliche Bildungsweise von Denominativen, so sehen wir, hat bestand, auch in jüngern, scheinbar oder wirklich neuen Arten (wie den griech. und lat. Inchoativen), und die Sprache bedient sich ihrer zum (analogen) Ausdrucke bestimmter und mannigfaltiger Beziehungen, wie sie zwischen Verbal- und diesen dazumal voraus gehenden oder zu grunde liegenden (primitiven) Nominalformen bestehen.

Ein erstes Stück der "Wortbildung", ungefähr ein fünftel des ganzen macht den Schlus dieser fünften Lieferung. — Wortbildung war auch die vorauf gehende Behandlung der Denominativa und abgeleiteten Verba überhaupt, Wortbildung, wie Bopp selbst sagt, auch seine Darstellung der "Klassen der Verbalstämme", der Präsensstammbildung, und ebenso was zuerst über den Bau der Wurzeln gebracht worden. Dieses, wie es hier heißt, "das Prinzip der Wortbildung im allgemeinen darzulegen", war vorweg genommen, dann zuvor auch "die primitiven Pronominen und Grundzahlen", die sich, wies ferner heißt, den gewöhnlichen Wortbildungsgesetzen entziehen, beides vorweg genommen, blieb nun die

Bildung der Nomina übrig, der Substantiva, Adjektiva und, können wir hinzu fügen, der Verbalia, d. i. der Partizipial- und Infinitivformen, welche zuerst zur Betrachtung kommen.

Freilich könnte man sagen, wie Bopp weiß, es hätte das alles voran gehen, auch die Beschreibung der Bildung der Nomina der ihrer Biegung voran gehen sollen, "weil die Wörter erst gebildet sein müssen, ehe sie flektiert werden können". Also wäre das in systematischer oder historischer Hinsicht auch richtiger gewesen, nur daß es unserm Grammatiker "aus praktischen Rücksichten" anders angemessener schien. Die Theorie der Tempusbildung mußte, wie er meint, der der Partizipia voran gehen, die Kenntnis der Kasusformen und der Geschlechtsunterschiede soll sich zum Verständnis der Theorie der Wortbildung als nötig erweisen. — Man kann auch hiergegen begründeten Einwand erheben, jedoch nur zugeben, daß Bopp hier wie überall der bisherigen Ordnung in den Spezial- oder gewöhnlichen Grammatiken so viel wie möglich nachgegeben.

In dieser wurde und wird immer zuerst deklinieren und konjugieren, die Satzbildung gelehrt, um die Sprache der Schriftsteller zu verstehen. Was darin von Wortbildung nicht mitgegeben war, gehörig oder ungehörig, recht oder schlecht, das blieb überhaupt weg oder es kam, und auch dieß erst seit kurzem, mit wenigem nachgehinkt, dürftig angetan und gering angesehen. Denn die Wortbildung war vornehmlich ein neues Gebiet; und übrigens war "die Wortbildung im vollen Verstande dieses Ausdrucks", mit Ph. Buttmann in seiner Griech. Grammatik zu reden, "außerhalb der Grenzen der gewöhnlichen Sprachlehre" gelegen, teils, wies dazu heißt, "auf eine sichere Art unmöglich" festzustellen, teils, um sie vollkommen aufzufassen, "ein vielseitiges und tiefes Studium" voraus setzend — so wohl, mögen wir hinzu fügen, wie es mit Bopp und der vergleichenden Grammatik zuerst angefangen.

Gewiss konnte früher keiner sagen, wie das Part. präs. act. gebildet wird, auch nicht wer gelegentlich lat. ferentis mit gr. φέροντος verglich; keiner konnte sagen, dass dazu ein Bildungssuffix — ant, Bopp setzt hier nur das charakt. nt — von einer Menge Sprachen, von jeder in ihrer Art gemeinsam gebraucht werde;



keiner endlich sagen oder verstehen was es damit auf sich hat, wie unser Sprachforscher hier zu erklären anhebt, es bilde das Part. präs. act. "einen Glanzpunkt in der Vertretung der ursprünglichen Einheit der indo-europ. Sprachen". — Desgleichen beim Partizipium des redupl. Präteritum oder des Perfekts. Wie wollte man da zu der griech. Endung -ότ- (Nom. -ώς, -ός) eine Femininbildung auf -vĩa erklären? So lange man nicht die entsprechende Sanskritbildung kannte — ein Suffix vant oder vielmehr in Mittelstufe vat (griech. For), das in weiterer Abstufung us wird und als solches den Feminincharakter, skr. î, griech. 12 (via für voia) annimmt so lange war eine Erklärung eben so schwer als hernach leicht und sicher gegeben. Und wie im Griechischen so konnte der vergleichende Grammatiker entsprechende Bildungen auch sonst, im Zend, im Litauischen und Slawischen aufweisen. — In ähnlicher Weise behandelt finden wir dann die Partizipien des Mediums (oder Passivs), die auf mana oder ana, (gr. µevo), und ähnlich weiter diejenigen, welche nach Bopp "ohne formelle Bezeichnung irgend eines Zeit- oder Gattungsverhältnisses ihre Bestimmung in dieser Beziehung bloß durch den Sprachgebrauch erhalten haben". Das sind im Sanskrit die Partizipialformen des Fut. auf tar (bei Bopp tar, tr), des Perf. Pass. auf ta und na und des Fut. Pass. auf ya, tavya, anîya, deren erstes auch schon früher bei Darstellung der umschriebenen Futurform in betracht gekommen.

Aus der Herkunft dieser Suffixe, wie sie Bopp wohl bei einzelnen von diesen und andern zu ermitteln versucht, ist für ihre Verwendung im besonderen wenig zu ersehen. Diese muß aus dem Gebrauche erkannt werden, welchen Wortformen haben, die im Sanskrit und in den verwandten Sprachen mit denselben, wie immer gewandelten Bildungselementen geformt sind. Und beachtenswert ist was uns da die vergleichende Grammatik zeigt, daß im wesentlichen gleiche Suffixe zur Bildung primärer und sekundärer Wortformen dienen, daß sie eigentliche Partizipia wie (mit verändertem Accent) andere Nomina (skr. dâ'-tar, lat. daturus; skr. dâ-târ, lat. dator) bilden. — Weitere subst. und adj. Nominalbildungen finden wir dazu mit andern Suffixen, wie skr. man (griech.-lat. mon, men, min), ma (gr. μο, lat. mu) u. a., welche

als mit jenen Participialsuffixen "in nahem Zusammenhang" stehende zugleich vorgeführt werden. Deren mehr oder minder reiche und mannigfaltige Verwendung zeigt die vergleichende Darstellung. Sie gewährt uns Einblick in das innere der Werkstatt des Formen schaffenden und nachschaffenden Sprachgeistes. Unser Erfahren ist aber nicht ungleich dem, das zum Kennen und Gebrauchen von Dingen und Werkzeugen hinzu kommt, deren Entstehungs- und Herstellungsweise wir gesehen.

In dem Sommer 1849, in welchem diese vorletzte Lieferung seiner Vergl. Grammatik heraus kam, las Bopp ein Publikum über "Alt- und Neupersisch, verglichen mit den verwandten Sprachen". Er hatte dafür drei Zuhörer, einen mehr als für seine "auserlesene M. Bhârata-Episoden" und für diese einen mehr als für seine Sanskrit-Grammatik. — Man verhandelte damals viel zur Beratung von Universitätsreformen, eiferte auch in der Jugend viel für studentische Rechte und Freiheiten, aber noch wenig für ernste Wissenschaft.

Für die Wissenschaft, welche Franz Bopp vertrat, war Sanskritlernen immer noch erste Hauptsache, und für Sanskritkenntnis die Kenntnis der Veda. Kühn hatte in diesen Jahren (1848/51) ein M. Langlois die Uebersetzung des Rigveda, des ältesten "Hymnenbuches" gewagt; sie war alles eher als was sie sein wollte, gut französisch, aber schlecht altindisch. — Da begann Max Müller im Jahre 1849 das Unternehmen auszuführen, für dessen Förderung er drei Jahre zuvor auch unsern Bopp angegangen, die Herausgabe des Rigveda-Textes mit dem Kommentar des Sâyanâcarya. In seinem Antwortschreiben hatte Bopp gesagt: "und ich würde mich glücklich schätzen, wenn ich etwas dazu beitragen könnte, daß Ihre Arbeiten weder nach London noch nach Petersburg zu wandern nötig hätten, sondern bei uns und zur Ehre Deutschlands der Oeffentlichkeit übergeben werden könnten". 119 Das war nun nicht gelungen; und auch unter den Namen der Begünstiger seines Werkes, die der Herausgeber im Vorworte preist, neben Alex. v. Humboldt, Eug. Burnouf, von Bunsen und H. H. Wilson ist Franz Bopp nicht genannt. — Indessen hatte, wie dieser noch in

seinem Briefe erzählt, auch Westergaard damals allein oder mit ihm gemeinsam den Rigvedatext heraus geben wollen; desgleichen hatte auch Ed. Röer 1849 eine Ausgabe mit Kommentar begonnen, derselbe, welcher später den s. g. schwarzen Yajus zu edieren angefangen. Ein Jahr zuvor, 1848, war Th. Benfeys Sâmaveda mit Uebersetzung, erschienen. Und auch von 1849 an datiert Albr. Webers gerühmte Ausgabe des weißen Yajus. So war es zwar nicht allein in Deutschland, aber fast allein deutscher Gelehrten Fleiß, der die vedischen Texte heraus gab und das Werk fort setzte, das der unvergessliche Fr. Rosen begonnen.

Diese eifrige Tätigkeit, welche frische Kräfte zu endlicher Hebung der ältesten altindischen Literaturschätze aufboten, hatte ihre Einwirkung auf die Erforschung auch anderer Sprachgebiete, entfernterer und näherer, namentlich auf die von Erzeugnissen eines gleichen oder verwandten Volksgeistes. So mittelbar und unmittelbar, so aus dem Vorgang oder Vorbild wie aus einem historischen Zusammenhang. Wir sehen in dem Zeitraum dreier Jahre, welcher die vorletzte und letzte Lieferung der vergleichenden Grammatik trennt, wie die ersten und besten Schüler Franz Bopps sich als beste und tüchstigste Meister hervor taten, und wie jener, da er mit und weiter arbeitet, seine helle Freude hat an dem Mit- und Weiterarbeiten seiner Jünger und Genossen.

Solches im einzelnen aufzuweisen ist hier untunlich. Auch nur Namen nennen würde zu weit führen. Denn wie es wohl genügte, für die junge Aegyptologie einen Rich. Lepsius und Heinr. Brugsch zu nennen, deren Leistungen in diesen Jahren von umfassender und grundlegender Bedeutung waren, so ist es für andere ältere Forschungsgebiete, für das ebenso entlegene oder nahe der semitischen Sprachen nicht so bald getan. Aber hinweisen läßt sich hier auf eine Deutsche Morgenl. Gesellschaft, die 1846 gegründet ward, und auf deren Zeitschrift, die 1847 ins Leben trat. Kein besseres Zeugnis ist für das gesagte als nächst den Namen ihrer Begründer die stetig wachsende Anzahl der Mitglieder dieser Gesellschaft und mehr noch, als die Menge und Bedeutung ihrer Beiträge in eben dem genannten Zeitraum.

Indessen wollen wir doch auf verwandtere Sprachzweige hier

sehen, wenn auch nur zu Namennennung. — Da waren die h. Schriften Zoroasters oder Zarathustras, ihr Inhalt und ihre Sprache. Nach den ersten Ausgaben von Justus Olshausen und Eug. Burnouf, nach des letzteren Ausgabe des Vendidad Sade (1829—43) traten die H. Brockhaus, die N. L. Westergaard und Fr. Spiegel ein, und mit ihnen auch wieder Chr. Lassen. Und deren erste, auch teilweise bedeutendste Tätigkeit auf eranischem Sprachgebiet — Textausgaben, grammatische und historisch-kritische Forschung — ist in jenen letzten 40er und ersten 50er Jahren. — Was hier aber zunächst liegt, vom Altpersischen haben wir schon früher gesprochen und können von diesem und andern auch erst später wieder reden.

Auch noch so auf griechischem Sprachgebiet, ehe Chr. Aug. Lobecks wichtige Forschungen weiter erschienen und des G. Curtius Gr. Grammatik. Dafür war in diesen Jahren die italische Dialektforschung mit Hauptwerken ans licht gekommen. — Th. Mommsens "Nachträge" zu seinen Oskischen Studien und "die unteritalischen Dialekte" (1846. 50), dazu von Th. Aufrecht und A. Kirchhoff "die umbrischen Sprachdenkmäler" (1849/51). Sie bildeten fortan die Grundlagen für ein weiteres vergl. Sprachstudium. Darnach wurde auch Lateinisch rührig weiter erforscht, Alt- und Mittellatein, und die Entwickelungsgeschichte der romanischen Töchtersprachen; einzelne namhafte Leistungen sind schon in diesen Jahren fertig, andere in derselben Zeit vorbereitet worden. Forscher auf diesem Gebiete, wie nach L. Diefenbach die C. A. F. Mahn und F. J. Mone, haben dann auch, wie mit H. Leo u. a. vor allen Joh. Caspar Zeuß sich des keltischen Sprachzweiges angenommen.

Im Germanischen, wo J. Grimm wieder rüstig forschend allen voran gieng, ist dann auch L. Diesenbach zuerst zu nennen — er hat in diesen Jahren ein gotisches, eine Art vergl. Wörterbuch heraus gegeben (1846—51) — und nach ihm können mit auch schon früher genannten Namen, mit denen eines v. Raumer, Holtzmann u. a., die eines A. Kirchhoff, Hoffmann v. Fallersleben, K. Weinhold u. a. genannt werden. Was endlich den lettischlitauischen und slawischen Sprachzweig angeht, so sind einerseits u. a. die v. Rosenberger, H. Hesselberg, die F. Kurschat und G.

F. H. Nesselmann, andererseits wieder die P. J. Schaffarik und Fr. Miklosich, auch Boehtlingk, und da und dort auch A. Schleicher zu nennen.

Was dieser betrieb, das betrieb er eifrig, und so hat er sich mit Slawisch beschäftigt in den Jahren 1848/49, welche die erste von der andern seiner "Linguistischen Untersuchungen" trennen, seinen "Zetacismus" von der Schrift: "Die Sprachen von Europa in systematischer Uebersicht", 1850. — Im selben Jahr erschien H. Steinthals: "Die Classification der Sprachen, dargestellt als die Entwickelung der Sprachidee." Wieder also Schleicher und Steinthal oder vielmehr Steinthal gegenüber Schleicher, denn es gibt wieder nichts verschiedeneres als diese beiden Bücher, welche im allgemeinen und bis zu gewisser Begrenzung auch im besonderen gleiches zum Gegenstand haben.

Ueber Sprache und Sprachen, ihrer viele oder einige "systematisch abhandeln, die "Classification der Sprachen" darstellen, das ist über Wesen und Werden von Sprache und Sprachen abhandeln, ihren Ursprung und ihre Entwickelung aufzeigen. — Schleicher steht noch auf dem Boden Hegelscher Dialektik; seine Dreiteilung der Sprachen soll ein treues oder vielmehr "das treueste Bild des geistigen Prozesses, des Denkens" sein; ihre Stufenfolge soll uns begegnen wie reines "Ansich der Beziehung", wie "Differenzierung in Beziehungs- und Bedeutungslaute", wie aufgehobene Differenz im Zusammenschluß "zu einer unendlich höheren Einheit". Dem gegenüber ist Steinthals Standpunkt, wie wir gesehen, derjenige W. von Humboldts eines "anschauenden Denkens oder denkender Anschauung". Jener, Schleicher, ordnet und klassifiziert die Sprachen wie der Botaniker die Pflanzen; seine "Glottik" ist Naturwissenschaft, und deren Gegenstand, sprachliches Wesen und Werden überall, wie es ist, blinde Naturnotwendigkeit, ohne Geist und ohne Freiheit. — Anders nach Humboldt und anders bei Steinthal. Da ist Sprache Geist in seiner "Hauptwirksamkeit, auf Spracherzeugung gerichtet", und die Verschiedenheit der Sprachen — was deren "Classification" und (dieselbe in späterer Bearbeitung) eine "Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaus" begründet — ist das Streben darstellend, "die Idee der

Sprachvollendung" zu erreichen. So wie der individuelle Geist einer Gemeinschaft seinen Inhalt zurichtet und gestaltet, daß er im Sprechen (gebrauchsmäßig) laut werde, nach beidem zumal, nach "innerer Sprach- und äußerer Lautform", wie es heißt, sind alle Unterschiede in den Sprachen zu bestimmen.

Es ist nach dieser Auffassung, dass allgemeine Grammatik nicht sowohl alles den besondern Sprachen gemeine darzustellen hat, als vielmehr das allgemeine aller besonderen Sprachen. Sie ist Grammatik der menschlichen Sprache, "als ein allgemeines gedacht", um mit Humboldt zu reden, an den einzelnen grammatischen Formen . . dann an den einzelnen Sprachen, in jeder im Zusammenhange erforscht"130 — also eine historisch-philosophische oder philosophisch-historische Forschung. Keine naturwissenschaftliche, wie immer auch Werden und Wandeln der Sprachlaute im natürlichen sich auswirkt und naturgesetzmäßig; auch keine logische, derart dass Grammatik in ihren Formen unmittelbar die Kategorien des Denkens wieder gebe, wie auch immer Sinn und Bedeutung der Sätze auf dem Denkinhalt der sprechenden beruht; beides nicht und doch mit beidem innig verbunden und in Wechselwirkung. Aber wie inmitten zwischen beiden ist die Werkstatt, von deren Verarbeiten, Bilden und Schaffen uns die Grammatik erzählt, die der einzelnen Sprachen und die allge-Und auch nur mit einem Einblick in diese können wir einiges vom Ursprung der Sprache gewahren und damit auch von den Unterschieden, welche einer Gattungs-, Arten- oder Sippeneinteilung zu grunde liegen.

Auch über jene Frage, welche seit Herder wieder aufs neue in fluß gekommen, hat Steinthal dann geschrieben, "über den Ursprung der Sprache — im Zusammenhang mit den letzten Fragen alles Wissens" — eine kritische Zurechtstellung der Frage, wie sie nach Humboldt geworden. — Im selben Jahr kam Jacob Grimms Abhandlung "über den Ursprung der Sprache", 1851. Sie ist eine schönste Blüte dieses Forschergeistes, duftig wie eines seiner Märchen und hervor gegangen zumal aus der Kraft und Fülle historischer Sprachbeobachtung und aus der Tiefe eines reichen, ahnungsreichen Gemüts. Und sie ist in mehrsacher Hinsicht auch dem gleich

kommend was W. von Humboldt über den Sprachursprung beigebracht, besonders was darin die zu lösenden Widersprüche anbetrifft, die "Antinomien", wie Steinthal bedeutet. Nur dass Humboldt das Werden aus dem Wesen der Sprache erklärt und umgekehrt, denn Sprache heißt ihm Sprechen - und Verstehen, und die Einheit, die Endlösung der Widersprüche, aller individuellen Geschiedenheit ist ihm in einem höhern jenseitigen gelegen, in der Einheit der Menschennatur, des allgemeinen Geistes. — Und Franz Bopp? Wenn "Ursprung der Sprache" bedeutet was es nach Humboldt nur bedeuten kann, das Werden, die Geschichte der menschlichen Sprache, so ist die vergleichende Grammatik ihresteils überhaupt eine Lösung oder Beantwortung der Frage. So es aber nur eine Erzeugung und Entwickelung in der Urzeit, eine Urgeschichte des Wortes bedeutet, so ist die vergleichende Grammatik ihresteils hinwiederum als eine Lösung oder Beantwortung der Frage anzusehen, insoweit als sie möglichst bis an die Grenze oder den Anfang geschichtlicher Entwickelung zurück geht, bis zu der Wurzel oder dem Etymon, als der letzterreichbaren Form der laut gewordenen Vorstellung. — Wie es von Bopp bearbeitet, wie es nach Humboldt bearbeitet werden soll, "so bearbeitet", sagt dieser, "kann das Erfahrungsstudium der Sprachvergleichung zeigen, auf welche verschiedene Weise der Mensch die Sprache zu stande brachte, und welchen Teil der Gedankenwelt es ihm gelang in sie hinüber zu führen". Und Jacob Grimm sagt in seiner Abhandlung, in einem Satze, welcher seine "drei Staffeln der Entwickelung menschlicher Sprache" angibt: "Durch Bopps scharfsinnige grammatische Zergliederung hoben sich die Wurzeln hervor, und es ward klar, dass die Flexionen größtenteils aus dem Anfang derselben Wörter und Vorstellungen zusammen gedrängt sind, welche im dritten Zeitraum gewöhnlich außen voran gehen."131

Im August 1852 war Franz Bopp wieder hinaus, wie alljährlich, dürfen wir mutmaßen, an den Rhein und Main gezogen, in seine Jugend- und Ferienheimat. Denn seit er einmal auch den "Norden" und seine Kinder auf Rügen besucht, war ihm jene alte Liebe und Gewohnheit wieder fest geworden.

Aber er war ihr auch dießmal mit besonderer Freude gefolgt. Seine Vorlesung über "Vergl. Grammatik des Lateinischen. Griechischen und Deutschen" war in diesem Sommer zahlreich besucht gewesen, wie nie zuvor. Er hatte sie nun seit zehn Jahren so angezeigt, nachdem er früher dafür ein Publikum, "Griech. und lat. Etymologie mit Vergleichung des Sanskrit", gelesen. Und dann war in diesem Sommer sein Hauptwerk fertig gedruckt; die sechste und letzte Abteilung sollte in diesen Ferien erscheinen. — Wir können sie uns sogleich hier ansehen.

Mitten in einem Paragraph über die Behandlung des pass. Perfektpartizips im Slawischen hatte die vorletzte Lieserung abgebrochen. "Das Sussix lo", beginnt unmittelbar anschließend die neue Lieserung, um uns weiter zu belehren, daß altslaw.- lo-lo, -la, -lo) für skr. ta (durch da vermittelt) solche Partizipia, wie byl', byla, bylo (skr. bhûta, geworden, gewesen) bildet, welche aus pass. in aktive Bedeutung (er, sie, es ist gewesen) übergetreten. Möglich, denn solcher Uebertritt ist auch schon aus dem Sanskrit bekannt — indessen wollten wir auf keine Einzelheiten eingehen.

Im weitern, seiner Darstellung dieser Partizipialformen (auf -ta) angeschlossen, hat Bopp auch andere Nominalbildungen heran gezogen, solche (aus Subst. abgeleitete Adjekt.), die mit dem gleichen Suffix, und solche (fem. Abstrakte), die mit ähnlichen (verwandten, wie -tâ, -tât, -tâti) gebildet erscheinen. Ebenso wird darauf die Bildung pass. Perfektpartizipia auf na behandelt, wozu besonders im Germ. die "starken" Verba (got. buy-a-na, gebogen) in betracht kommen, daran wie zuvor ableitete Adjektive (auf i-na) und fem. Subst. (Frauenbenennungen auf â-ni, gr. 21v2, ahd. inna u. ä.) sich aureihen. Auf die Partizipialsuffixe ta und na lässt Bopp die Suffix. ti und ni, dann tu und nu solgen, die, wie er meint, im Verhältnis zu jenen, (urspr. Pronominalstämmen) erstere eine stärkere, letztere eine mittlere Vokalschwächung erfahren. Damit aber ist er wieder zu Bildungen gekommen, welche schon in seinem Konjugationssystem ihre erste, offenbar gute und trotz aller Widerrede richtige Erklärung erhalten.

Es sind die Bildungen eines altind. Infinitivs auf -tum und



Gerundiums auf -tvā, welche Bopp bekanntlich als Kasus-, ersteren als Accusativ-, letzteres als Instrumentalform eines mit dem Suff. tu gebildeten Verbalnomens erkannt hat. Wir dürfen von aller Begründung seiner eigenen und aller Widerlegung anderer Ansichten hier absehen. Anfänglich war das eine, das richtige Erkennen um so verdienstvoller, das andere, der Widerspruch um so begreiflicher, je weniger noch von andern, besonders vedischen Formen bekannt gewesen.

Seitdem hatte die erweiterte Kenntnis des Sanskrit und die des Vedadialekts auch Infinitive anderer Kasusform gezeigt. Da waren Infinitiv-Lokative auf -ane, als von Verbalnom. in -ana, im Altved. daneben s. g. Dativ-, anders, verstärkte (fem.) Lokativformen auf -dhyâi, dann solche auf -se, -ase, welche Bopp schon in der engl. Bearbeitung seiner Erstlingsschrift, den griech. auf -oai, lat. auf -re verglichen. Kurz, während die skr. Infinitiva auf -tum nur dem lat. und lit.-lett. Supinum entsprachen, waren mit den andern Bildungen auch alle übrigen sprachverwandten (auch unsere deutschen auf -an, -en) ausreichend erklärt. Aus dem einzelnen und besonderen trat allgemeines Wesen und Bedeutung des Infinitivs hervor, nach Bopp als eines "Abstraktums" mit der Funktion, "ein ursächliches Verhältnis" darzustellen — anders vielleicht, das nominale Tun in seiner bezeichneten Richtung auf ein direktes (Accusativ) oder indirektes Objekt (Lokativ).

Wie beim Infinitiv der Kasus des nähern oder fernern Objekts, so ist beim Gerundium der Instrumentalkasus bezeichnend, ein Tun als Mittel oder Durchgang zu etwas anderm, in zeitlicher, in ursachlicher Folge (ity uktvå, durch, nach dem so sprechen u.s. w.). Bopp sieht auch die Gerundia auf -ya, eine besonders bei komponierten Verben beliebte Bildung, als Instrumentalformen an. Lässt sich dazu das Verbalnomen als ein Neutrum ansetzen, so sind auch andere neutrale Nomina auf -ya, griech. auf 10-v, lat. auf iu-m (auch besonders aus Kompos.) u. a. Stamm- und Ableitungsformen hier heran zu bringen, desgleichen sem. Abstrakta auf -ya, die got. auf ja (ahd. î, wie warm -î, Wärme) oder auf -ei (-î) mit angesügtem n (diup-ei-n Tiese) entsprechen. Endlich waren noch die Partizipialsormen (part. sut. pass.) auf -ya-, -tavya,

-aniya zu betrachten, davon die ersten auch wohl griech., got.
u. a. Adjektivbildungen, die auf -tarya den griech. auf - τέο
und die auf -aniya einigen andern bildungsverwandten vergleichbar erschienen.

Hiermit aber, etwa auf der Hälfte dieser Lieferung, schließt Bopp seine vergleichende Betrachtung der Partizipia, Infinitive, Supina, Gerundia u. s. w., woraus vornehmlich seine Behandlung aller Infinitivbildungen der verglichenen Sprachen "eine wahrhaft glänzende" geheißen worden. 122 Glänzend wohl darum, weil sie, an sich licht und hell, ein "unbegrenztes" Dunkel jener Sprachformen zuerst hell beleuchtet. Es zeigte sich, dass jüngere wie ältere Sprachformen die ursprünglich ungeschiedene Kraft von Nomen und Verbum in den Bildungsformen und im Gebrauche des Infinitivs bewahrt und fest gehalten, wie so manches andere, was erst mit erhelltem Einblick in ihren geschichtlichen Entwickelungsgang zu tage getreten.

Indessen kommen wir mit Bopp zu einer erneuten, gewissermaßen systematischen Darstellung der nominalen Wortbildung.

"Nackte Wurzelwörter" werden zuerst aufgeführt, d. h. Wörter, welche noch mit keinem (der voran gestellten oder andern) Suffixe angetan sind. Wie sie im Sanskrit erscheinen, einesteils selbständig als fem. Abstrakte, außer einigen früher besprochenen, die im Vedischen nur noch als Infinitive begegnen, andernteils am Ende von Kompositen, so werden uns ihrer einzelne auch im Zend, auch noch im Griech. und Latein. aufgewiesen. Da mögen nun einige mit unrecht hinzu gerechnet, andere, mehrere mit unrecht weg gelassen sein: immerhin beschränkt bleibt die Zahl der Wörter, welche in überlieferter Sprachform so nackt und bloß, gleichsam wie in ihrer Kindheit einher gehen.

Bei weitem die meisten Wörter, die wir vergleichen sollen, sind über jenen "Urzustand" hinaus gewachsen. Sie haben Suffigierung angenommen, sind ein- oder wieder einmal "mit Suffixen gebildet", und im letztern Fall, bei ihrer Weiterbildung, sind sie auch wohl eigens zugerichtet; es sind die Primitiva. wie hier zu beachten geboten, durch Abwurf von Endvokalen u. a. zur Annahme sekundärer (s. g. Taddhita-) Suffixe besonders geschickt

gemacht. Denn das Wort soll ein einheitlich geschlossenes, wohlklingendes ganzes bilden. Wir werden darum in dieser Wortbildung auch ständig auf die Betonung hingewiesen, weil im Tonfall die Einheit und lebendige Kraft des Wortes liegt, eigentümlich wirksam, sowohl zur unterschiedenen Lautform wie zu unterschiedener Bedeutung.

Dafür hat nun die Darstellung hier Belege und Beispiele aus allen verglichenen Sprachformen. Sie folgt einer vorangestellten Anordnung primärer Suffixe, deren einige, wie gesagt wird, "zugleich als sekundäre, d. h. zu Ableitungen aus Nominalstämmen gebraucht werden". — Im Wesen derselben, der a, i, u, an, in u. s. w., welche Bopp mit (demonstr.) Pronomnialstämmen, bezieh. deren Schwächungen für identisch hält, sehen wir nichts gelegen, was ihre unterschiedliche Verwendung begründet. Gleichwohl hat der Sprachgebrauch einige, wie skr. in, min, vin, vornehmlich oder durchaus der sekundären Bildung oder Ableitung vorbehalten, die doch andern, auch wenn sie ihnen (durch Analogie) lautlich gleich geworden, nicht als ursprünglich gleich anzusetzen. So verbietet sichs auch hier, was doch bei einzelnen wohl versucht worden, aus der Verwendung allein oder allein aus der Lautform auf den (gleichen) Ursprung jener Bildungselemente zu schließen.

Aus dieser seiner Darstellung hat Bopp übrigens die Suffixe ausgeschieden, welche schon zuvor bei den Verbalnominen und andern "bildungsverwandten" in betracht gekommen; er hat darauf zurückgewiesen. Was er dann ferner bemerkt, daß im Verzeichnis auch solche Suffixe unerwähnt gelassen, "welche weder in den europ. Schwestersprachen vertreten noch für das Sanskrit selber von Wichtigkeit sind", das schließt doch nicht aus, daß auch hier deren, andere in anderem Zusammenhange behandelt werden. An sich freilich mag die Bemerkung viel mehr praktisch als wissenschaftlich klingen; indessen wissen wir, wie Bopp nicht so sehr auf "systematische" Vollständigkeit, nicht so sehr auf theoretisches und allgemeines als vielmehr auf einzelnes hält, um es historisch zurecht zu stellen. Im einzelnen liegt seine Stärke und Bedeutung. Wie er sich im einzelnen wohl versieht, in der Bestimmung des Ursprungs jener Bildungselemente wohl fehl und zu

weit geht, so ist er im einzelnen auch das richtige erkennend oder zu richtigem hinweisend, und so wird seine erste Forschung und Erklärung hier im ganzen grundlegend.

Das gilt nun alles auch von einem dritten Stück der Wortbildung, "Composita" überschrieben. — Es folgt in seiner Anordnung wieder der Spezialgrammatik des Sanskrit und behandelt zuerst die Zusammensetzung von Verben mit Präpositionen, darunter mit solchen, die "abgesehen vom Vedadialakt im isolierten Zustande gar nicht vorkommen". Was wir aber im Altvedischen und auch im Zend sehen, dass Verba und Präpositionen ihre Verbindung lösen, doch getrennt gehend daraus ihre Bedeutung einhalten, das begegnet unter gewissen Einschränkungen im deutschen Satze wieder, jedoch, wie sie Bopp aufzeigt, unter solchen, womit die Verbindung oder Zusammensetzung überhaupt aufgehoben erscheint. Eben so lehrreich wie dieser große Unterschied für die Geschichte der Sprachen ist ein anderes was uns die Vergleichung hier erkennen läfst. Andere Verbindungen als mit Präpositionen, welche im Sanskrit nur Verba allgemeiner Bedeutung (sein, werden, machen) eingehen, haben Verba jüngerer Sprachform nur scheinbar zugelassen, weil sie, wie Bopp lehrt, fast durchweg sekundär entstanden, auf wirklicher oder voraus zu setzender Verbindung von Nominen beruhen.

Im Uebergang zu dieser finden wir vorab die Art und Weise verglichen, auf welche sich in den behandelten Sprachen die Glieder einer solchen Zusammensetzung verbinden oder einheitlich zusammen schließen. Als eine "Verweichlichung" wird angesehen, wo die Verbindung, wie gewöhnlich im Griechischen und noch gewöhnlicher im Lateinischen, nicht mehr unvermittelt (ohne Bindeoder leichten Uebergangsvokal) sich vollzieht. Und wirklich erscheint die Zusammensetzungsfähigkeit im ganzen Sprachstamme nach dem Sanskrit am kräftigsten im Gotischen, überhaupt im Deutschen gewahrt.

Seine Klasseneinteilung der nominalen Komposita ist nun bei Bopp auch hier die der indischen Grammatiker. Für eine erste Klasse ist solche auch vollkommen zutreffend und könnte für diese gegenüber allen andern nicht besser sein. Denn dort (bei den s. g. Kopulativen) sind die Glieder der Zusammensetzung, ihrer ein paar oder mehrere, koordiniert verbunden - dem Sinne nach wie in unserm Tag und Nacht, Speis und Trank, sonst und jetzt u. dergl. — während sie in den übrigen einander nicht neben-, sondern verschiedentlich untergeordnet sind. Bei diesen vier oder fünf Arten, welche die ind. Grammatiker aufstellen, ist indessen der Einteilungsgrund, das Verhältnis der Glieder zu einander nicht durchgängig fest gehalten. Nicht allein die Determinativ- oder nähere Bestimmung eines (zweiten) Gliedes (Subst. oder Adj.) durch ein anderes (vorderes) ist dahin berücksichtigt, daß solche entweder in kasualer Beziehung (wie in Hausherr, gastfreundlich) oder in adjektiver (appositionaler, wie in Großvater, übervoll) zu einander stehen, sondern auch die (sekund.) Anwendung eines Kompositums als Attributs- oder Appellativnomen, wie skr. bahuvrîhi, viel Reis (habend), gr. πολύχομος, deutsch Langohr (lange Ohren habend) u. dgl., ist maßgebend gewesen. Und neben diesem noch, neben der Anwendung ist die Wortart eines Vordergliedes in sofern in acht genommen, als mit einem Zahlwort s. g. Kollektiv, wie skr. trimûrti, dreigestalt-ig, oder mit einer Partikel Adverbialkomposita, wie ati-mâtram (über die maßen), unser zuletzt und ähnl., gebildet werden, die als besondere Klassen gelten.

Unzweiselhaft hat auch Bopp wohl die Mängel streng logischer oder systematischer Scheidung in dieser ind. Klasseneinteilung gesehen; wir sinden wenigstens eine dahin zielende Bemerkung. Dennoch hat er sich dieser ältern Einteilung voll angeschlossen und mit Vermeidung von weiter theoretisierender oder kritisierender Auseinandersetzung das unterschiedliche jeder einzelnen Art oder Unterart am Sanskrit dargetan, um darnach die analogen Bildungen jüngerer Sprachen zu vergleichen. Wir dürsen und müssen sein Versahren billigen. Denn auch abgesehen davon, das ihm einiges besondere von Wortkomposition aus ältester, altvedischer Sprachform noch entgangen, war ihm damit eine gewisse Vollständigkeit gesichert, und das Sanskrit blieb hier wie überall Ausgang und Grundlage seiner vergleichenden Darstellung.

So kommen wir zu einem Schlusstück, "Indeclinabilia" überschrieben, entsprechend wiederum und zuletzt einem letzten Stück Lesmann, Franz Bopp.

19

seiner Sanskritgrammatik. Daß es nicht anders, nicht systematischer" hätte eingerichtet werden können, daß ihre Undeklinierbarkeit den Adverbien, Präpositionen und Konjunktionen als solchen eine besondere Stelle in der Wortbildung zuweist, das hat wohl noch keiner, auch der Meister selbst schwerlich behaupten wollen.

Abgesehen von den "adverbialen Kompositen", auf deren vorauf gehende Betrachtung hier zurück gewiesen, wird uns eine zwiefache Bildung von Adverbien gezeigt, die eine "durch besondere Suffixe", auf deren viel frühere Behandlung in seinem Werke uns Bopp ebenfalls zurück weisen kann, die andere durch (feste) Kasusformen. Letztere, namentlich die sgl. Neutralform in Nom.-Acc. von Adjektiven, Wörter wie skr. nityam (immer), gr. xzi.óv, lat. primum, got. jilu (viel, sehr), begegnen in allen verwandten Sprachen, aber auch Instrumental-, Ablativ-, Genitiv- und Lokativ-formen werden uns wie im Sanskrit so in andern vergleichend aufgezeigt. In dieser Vergleichung besteht hier aber die ganze Darstellung, denn von andern Adverbien, die sicher weder der einen noch der andern Bildung anzuschließen, war wenig zu sagen.

Nicht so leicht wie dieses, das sich alles eben so wohl unter Kasusbildung bringen ließ, war vielleicht die entsprechende Behandlung der Partikeln, der übrigen Wortarten anderswo anzustellen. — Konjunktionen, erfahren wir, werden in den indo-europ. Sprachen allgemein aus Pronominalwurzeln gebildet, nur daß die verschiedenen Sprachen oder Sprachgruppen verschiedene Pronomina für gleichbedeutende Bindewörter wählen. Z. B. unser daß, ahd. daz, ist andern gleichwertigen, skr. yat, griech. &t., &t., lat. ut, quod, nicht ursprünglich oder wurzelhaft zu vergleichen; es ist, wie das Bopp schon in seiner ersten Schrift treffend ausführt, "der Artikel des Verbums", d. h. eines (abhängigen) Objekts- oder Subjektssatzes, und etymologisch von dem (demonstr.) Artikel das nicht unterschieden. Auf den etymolog. Ausgang aber auch der andern Konjunktionen, unsers wenn und so u. a. verwandter Sprachbildung, geht hier die vergleichende Betrachtung.

So auch bei den Präpositionen. "Die echten Präpositionen und solche Adverbia, die mit Präpositionen in Form und Bedeutung zusammen hängen, lassen sich sämtlich mit mehr oder

weniger Sicherheit von Pronominen ableiten", sagt Bopp. dieß im einzelnen darzutun, z.B. ein skr. apa (von — weg), griech. $\dot{\alpha}\pi\dot{o}$, lat. ab, got. af (engl. of), u. a. in ihrem Entstehen und Aendern vergleichend zu erklären, bildet den Inhalt dieses letzten Lehrstücks. Wie es gemacht, hier und teilweise schon früher, wie im einzelnen so richtig oder nicht, das bleibe unerörtert. Das aber zeigt schon die Abhandlung vom Jahre 1830 "über einige Demonstrativstämme und ihren Zusammenhang mit verschiedenen Präpositionen und Konjunktionen", dass die Lehre von diesen dort im ganzen ihre Stelle hätte haben können, wo sie aus jenem Zusammenhange nur zum teil behandelt ward. — "Die einzige Verbalwurzel," lesen wir endlich, "welche . . Präpositionen gezeugt hat, dürfte wohl die Wz. tar (hindurch-, hinüber setzen) sein", indem diese Wurzel, woraus auch früher das Komparativsuff. tara erklärt ward, "schon in sich selbst mit einer Verbalbedeutung die einer Präposition" vereinige, skr. tiras, zend. taro, lat. trans, kelt. (ir.) tar, tair, tri, got. thair-h (engl. through, unser durch), dem (got.) thairko, "Loch, Oehr" vergleichbar. — Mit Paragr. 1016, der dieses dartut, schließt Franz Bopps Vergleichende Grammatik.

So war sie nun abgeschlossen, wenn auch nicht "vollendet". Auch diese Kunst will verstanden und geübt sein. Manches schon ward begonnen und weiter geführt, aber nicht abgeschlossen, weil es der Werkmeister auf Vollendung abgesehen.

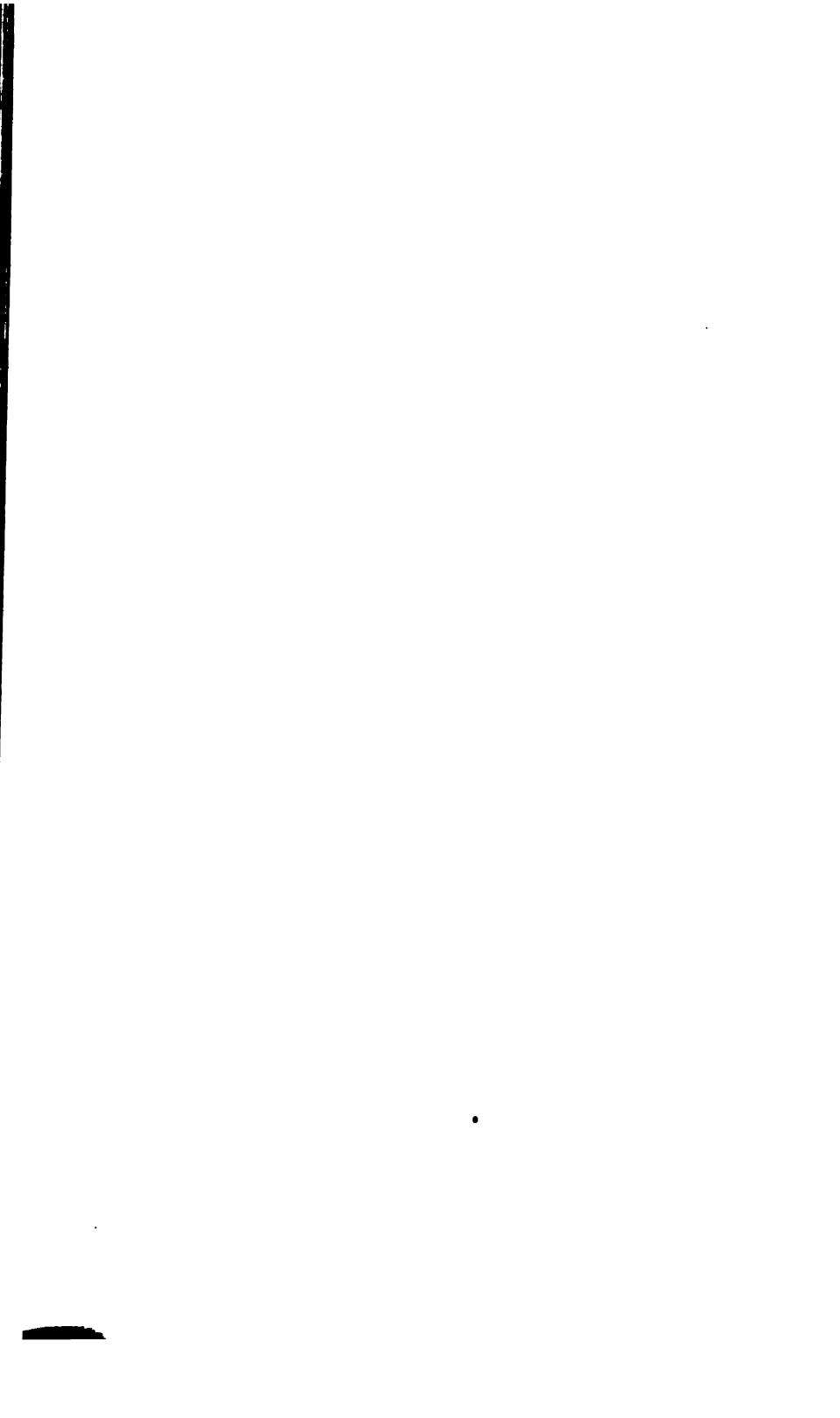
"Ueber ein Menschenalter ist verslossen, beginnt eine Beurteilung, "seitdem Franz Bopp aus dem übereinstimmenden Konjugationssystem des Sanskrit, Griechischen, Lateinischen, Persischen und Deutschen die Urverwandtschaft dieser Sprachen nachwies" — sagen wir, die Folgen solcher Verwandtschaft wissenschaftlich darzutun begann. Während sie keimte und trieb, "während die von ihm ausgestreute Sat aller orten fröhlich aufgieng", hat er "unbekümmert um Anerkennen und Absprechen .. unermüdlich fort gearbeitet ... Zwanzig Jahre — mit den Vorarbeiten an dreißig — sind bei dem Bau über den Scheitel des ehrwürdigen Meisters dahin gegangen; die vergleichende Grammatik ist das Ergebnis eines ganzen der Sprachwissenschaft gewidmeten Lebens." Mancher auch,

der Anfang und Fortsetzung gesehen, ist indessen dahin gegangen; mancher aber, der Teil um Teil schon betrachtet, dürfte sich freuen, noch einmal das ganze zu überblicken.

Der so schrieb war ein klassischer Philolog und Schulmann in Schulpforte. 123 — "Dass die klassische Philologie", meinte W. Corssen, "die Sprachvergleichung mit Mistrauen und Zweifel empfieng, war sehr natürlich; drohte doch die neugeborene jüngere Schwester der älteren den mühsam urbar gemachten Boden unter den Füßen weg zu ziehen, indem sie ihr zu verstehn gab: du bist bisher im finstern gewandelt, ich will dich erleuchten. Wenige trauten anfangs dieser Stimme, viele verklebten die Ohren dagegen wie vor Sirenengesang, und erst gegen Ende der zwanziger Jahre beginnt auf diesem Felde ein regeres und vielseitigeres Leben zu erblühn." Und nun nennt der Beurteiler zu Bopp und dem ersten Stück seiner vergleich. Grammatik — Schaffariks Gesch. der slaw. Sprache und Literatur, Potts Etym. Forschungen, Graffs Althochd. Sprachschatz, Diez Gramm. der roman. Sprachen, als reiche und gereifte Früchte des nächsten Jahrzehnts. Er nennt, die dann als "treffliche Kräfte mit dem Rüstzeug der Sprachvergleichung in der Hand auf die Erforschung einzelner Gebiete der Laut-, Wortbiegungsund Wortbildungslehre" aus giengen, Namen, wie Max Schmidt, Hartung, Ag. Benary, Düntzer, R. Lepsius, Benfey, Hoefer, Kuhn u. a. Er nennt Georg Curtius und rühmt dessen "entschiedenes Verdienst, seit den vierziger Jahren der Sprachvergleichung mehr Popularität bei dem Volk der Gelehrten verschafft zu haben". Er beruft sich auf zwiefaches, das dazumal am lautesten für die Sprachvergleichung gesprochen, die Entzifferung der altpers. Keilinschriften durch Burnouf, Lassen und Rawlinson, und die Erforschung der altital. Dialekte durch Lepsius, Klenze, Th. Mommsen, durch Aufrecht und Kirchhoffs Umbr. Sprachdenkmäler. Dann erwähnt er die "Zeitschr. für vergl. Sprachforschung", als eignes Organ, das sich die Sprachvergleichung geschaffen, - wie sie jetzt auch in andern gelehrten Zeitschriften, in Grammatiken u. s. w. "als ebenbürtig zugelassen", um schließlich anzufügen: "Zumpts Grammatik versagt dem Lokativ nicht länger seine Anerkennung."

Drittes Buch.

Im Greisenalter.



Erstes Kapitel.

Ein neues Zeitalter. Durch Ausbau zum Umbau. (1852–1857.)

Man hat das Jahr 1852 als Abschluß einer ersten und als Anfang einer andern Epoche in der neuern Sprachwissenschaft bezeichnet. Auf der einen Seite Bopps Vergleichende Grammatik, auf der andern die Begründung einer "Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung" zugleich mit der beginnenden Herausgabe eines großen Sanskrit-Wörterbuches, hatte man dort den fertigen Aufbau eines Gründer- und Meisterwerkes, hier die eröffneten Hallen für das Zusammentressen und Wirken von Jüngern und Genossen. Nur nicht wie Grenzscheiden waren sie anzusehen, nicht jenes von drüben noch dieses von hüben, sondern eher wie Malzeichen in der Zeit oder auch wie Marksteine in der fortschreitenden Entwickelung.

Natürlich, denn drüben war doch nicht volle Vollendung und hüben doch nicht ganz neues Beginnen. — Die vergleichende Grammatik, deren Abschluß allerdings schon nach Al. von Humboldt "eine große Epoche bezeichnet", hatte einigen Gliedern der Sprachfamilie noch wenig oder gar keinen Raum gewährt; mit jedem weitern Stück An- oder Aufbau war früher hergestelltes in einzelnem zu erweitern oder zu verändern gewesen; jeder weitere Fortschritt versprach auch fest stehendem noch festere Begründung oder hellere Beleuchtung zu bringen. — Eine Zeitschrift als gemeinsames Organ für seine Forschung einzurichten hatte Bopp jüngeren Kräften überlassen wollen. Wie nun Adalb. Kuhn anfänglich mit Th. Aufrecht zu-

sammen, solche heraus gab, da gieng die "für die Wissenschaft der Sprache" von Alb. Höfer nach wenigen Jahren Bestehens unter, indess jene in ihren beschränktern Kreis alles herein zog was für "vergl. Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Lateinischen und Griechischen" mitzuwirken berufen war oder sich berufen fühlte. Ein Aufsatz E. Förstemanns "über deutsche Volksetymologie" eröffnete das s. g. Stelldichein für alle ältern und jüngern Forscher, für jede größere oder kleinere Forschung. Und von wissenschaftlichem Standpunkt ließ sich auch hier wie der vedische Hymnendichter von seinen Göttern sagen: "Nicht ist einer klein unter euch, noch einer jung; ihr alle seid an Größe gleich." — Das St. Petersburger Wörterbuch aber, wie es nach seinem Ausgabeort wohl genannt wird, das Sanskrit-Wörterbuch von Otto Boehtlingk und Rudolph Roth, denen sich auch zu anfang Th. Aufrecht als Mitarbeiter angeschlossen, war nicht minder ein Ereignis. Ein Wörterbuch wie dieses war noch für keine Sprache angelegt worden. Möglich war aber solche Anlage auch erst, nachdem die Veda und Brahmana und andere altindische Literatur so weit zu tage gefördert, möglich auch nur durch die umfassende Kenntnis und das emsige Studium der Herausgeber, möglich auch nur durch die Beiträge, welche ihnen frühere tüchtige Sammler und spätere tüchtige Gehilfen zur hand trugen. Gegenüber H. H. Wilsons berühmtem und verdienstlichem Wörterbuch vom Jahre 1819 und 32 und gegenüber dessen völliger Abhängigkeit von der indischen Pandit-Ueberlieferung hat sich dieses deutsche Werk auf eigenen selbständigen Erwerb gestellt und den Standpunkt zur Geltung gebracht, für welchen zuerst Bopp eingetreten. In dem Vorworte der Herausgeber ist dieser Standpunkt und derjenige damaliger Sanskritkenntnis wie eine historische Denkschrift klar vor Augen gestellt.

So war hier in allem bleibende Verbindung und ständige Voraussetzung, ein ständiges Hinüberlangen nach hüben und von drüben, aber gewiß auch ein mächtiger Außehwung im Geiste und in der Wissenschaft, wie er auch sonst nach politischer Erhebung zu sein pflegt, wenn der außeworfene Boden sich setzt und senkt, daß es wie Rückgang erscheint. Franz Bopp aber freute sich des

Aufschwungs und sah mit so viel Bescheidenheit auf sein eigenes als mit Genugtuung auf das Leisten anderer, die seinen Spuren gefolgt waren.

Er war nun ein sechziger, hatte nun die Schwelle des Greisenalters überschritten. Aber er hatte sein heiteres Ansehen, die heitere Frische und Gemütsfarbe der Jugend mit hinüber genommen.

Das ist der Vorzug glücklicher, mit ruhigem Geiste schaffender Menschennaturen. Sie bannen gleichsam die Sonnenstrahlen, daß sie leuchtend und erwärmend auch auf dem Herbste ihres Lebens liegen.

Und so glücklich war Franz Bopp, ein glücklicher Gatte und ein glücklicher Vater. Seine älteste Tochter war ihm gut versorgt; seinen ältesten Sohn — er war Chemiker geworden — hatte ihm schon Al. von Humboldt gelegentlich gerühmt; sein anderer, Wilhelm, ein angehender Jurist, gedieh ebenfalls; und wäre sein jüngstes Kind, seine Franziska, auch ein gesundes und nicht in der Entwickelung zurück bleibendes Mädchen geworden — so wäre sein häusliches Glück vollkommen gewesen.

So konnte er nur sagen, wie Jacob Grimm einmal gesagt, dass er sich für glücklich nicht hielte, dass ihm Gott aber ein im grunde heiteres Gemüt verliehen, "das gleich wieder ausmauert, wo es Risse und Lücken setzt".1 — Und doch sind Risse, die auch ein heiteres Gemüt nicht sobald in sich ausgleicht, und Lücken, die sich nur schwer und erst nach lange wieder ausfüllen. So der Tod Eugène Burnoufs, der ein langjähriger Freund Franz Bopps gewesen, an dessen Wollen und Wirken dieser von anfang an den lebhaftesten Anteil genommen, und der da, am 28. Mai 1852, in bestem Mannesalter und inmitten voller Tätigkeit dahin gegangen. Mit ihm, sagt ein Nachruf, hatte Frankreich einem dritten seine Dankesschuld zu zahlen, nach Cuvier und Champollion dem dritten in dem Dreigestirn, das seit anfang dieses Jahrhunderts dort in der Wissenschaft aufgestiegen.2 — Dieß für sich. Wir mögen gleichwohl noch die Grimmsche Abhandlung aus dem Jahre 1852 uns hierzu wieder ansehen, die "über Frauennamen aus Blumen". Da ists wirklich, als hätte die kleine sonnige Untersuchung uns "in einen

glänzenden duftenden Hain geführt", wo "lauter Lenz und Leben lacht" und der Darstellung Geist uns anweht wie frischer warmer Jugendhauch.

Beide, Jacob Grimm wie Franz Bopp, haben durch die heitre Frische ihres Wesens und ihrer Darstellung so unmittelbar eingewirkt und auch darin, worin sich ihnen als dritter noch Aug. Boeckh anschließt, so sehr bedeutsam, daß sie ihre Jünger und Nachfolger anweisen, den Naturforschern gleich zu verfahren und zu gleich gewaltigem Erfolg das kleine wie das große gleich sorgsam zu beachten. Warum, fragt Grimm in jener Abhandlung, "warum sollte nicht in der Geschichte und in der Poesie das scheinbar auch geringste von allem, was die Menschen selbst je bewegt, gesammelt werden und betrachtet? ist der Mensch und sein Geist doch noch mehr und wertvoller als jeder andere belebte oder unbelebte Stoff".— Das heißt, Sprache ist der Mensch, überall und stets, Sprache ist Menschengeist, ist Poesie, ist Geschichte.

Aus solcher Idee oder Anschauung waren die Wilh. von Humboldt, die Jac. Grimm und Fr. Bopp zu ihrer Begründung der neuern Sprachwissenschaft gekommen. — "Diese drei Männer", lesen wir, "haben den Grund gelegt für die ganze neuere Sprachforschung, die aus Zergliederung und Vergleichung der Wörter das Leben und Weben der Sprache erkennen will, wie der Naturforscher mit dem Seziermesser in der Hand das Leben der Tierund Pflanzenwelt erforscht, die aus der sprachlichen Verkörperung des Tons zum Ausdruck des Gedankens die älteste Urkunde über die Geschichte des Menschengeschlechts ebenso sicher entziffert, wie der Geolog". . . Wohl nicht ganz so, mögen wir sagen. Indessen sind wir damit auf eine Anzeige zurück gebracht, woher dieses hier und anderes früher zum Schlusse des zweiten Buches angeführt werden

Jeder jüngern Generation, meinte Corssen zur Stelle, müsse es verstattet — wir würden sagen, geboten — sein, "auf dem Grunde weiter fort zu bauen, den die ältere gelegt, jeder Schüler müsse wenigstens darnach streben, es in einzelnen Dingen noch besser zu machen als der Lehrer". — Abweichende Ansichten geltend zu machen, wie er bei seiner Besichtigung des Boppschen Werkes

nicht umhin zu können glaubt, heiße nicht, wogegen der Beurteiler sich verwahrte, die bekannte Fabel vom Zaunkönig und Adler in Szene setzen. — Gewiß nicht, wofern einer nur von grund auf zu fliegen begonnen und sein höher fliegen nicht auf Trug und Einbildung beruht. So möge denn immer noch wer will an Corssens Rundgang hier teil nehmen und, woran für damals wohl noch einiges gelegen, seinen Vorweisungen, Erklärungen oder auch Ausstellungen durch ihre ganze Länge folgen. Wir wollen hier nur noch sein letztes Wort in acht nehmen.

"Es wird die Zeit kommen", sagte Corssen, "wo die Hauptlehren derselben (der vergleich. Sprachwissenschaft) keinem Philologen mehr ganz fremd bleiben werden, wenn die Sprachvergleichung sorgsam den Forschungen derjenigen Männer folgt, die aus Handschriften und Inschriften unter Schutt und Verderbnis neuen Wortvorrat hervor suchen oder echte Wortformen herstellen. haben"... und damit werden genannt oder wieder genannt die Henzen, Lachmann u. a., welche "für die lateinische Formenlehre eine wesentlich neue Grundlage geschaffen", und dazu bedeutet, dass ähnliche Leistungen "schon früher auf dem Gebiete der griechischen und deutschen Sprache zum teil sehr glänzend hervorgetreten". So wachse der Sprachvergleichung mannigfacher und lebendiger Stoff zu, dessen Verarbeitung der Wissenschaft mehr nütze "als das Herumtappen in der Dämmerung ursprachlicher Zustände, jenes vornehm gespreizte Grübeln nach dem Urlaute"... Spätern Generationen möge es vorbehalten sein, "semitische und indoeuropäische Sprachen zu vergleichen; vorläufig" u. s. w. Unser Beurteiler hatte ja wohl recht, von seinem Standpunkte aus, für seine Zeit, für sein Wissen und Können vollkommen recht.

Da war im Eingang der Corssenschen Anzeige von Bopps Vergl. Grammatik zu dem allem was die vergleichende Sprachforschung als der klass. Philologie "ebenbürtig" erscheinen ließ, zu ihrer Zeitschrift, zur Errichtung eigner Lehrstühle im deutschen Geburtslande, innerhalb und außerhalb Deutschlands, als letztes und offenbar höchstes — die Anerkennung hervor gehoben, welche Zumpts Grammatik auch dem Lokativ nicht länger versagt. Was ein Madvig noch stolz von sich wies, jener von den Philologen so viel ver-

höhnte und verpönte "ewige Locativus" war in der gemeinsten lateinischen Schulgrammatik zur Geltung gelangt.

Und dann war auch in eben dem Jahre 1852 von dem zuvor wieder gerühmten Georg Curtius die schon erwähnte "Griechische Schulgrammatik" erschienen, und diese hatte das Absehen, "die Forderungen der wesentlich umgestalteten Sprachwissenschaft mit denen des praktischen Unterrichts möglichst in Einklang zu setzen". Sie mochte, wie ihr Verfasser selbst gemeint, hierin dem einen zu viel, dem andern zu wenig getan haben, zu viel für den Schüler, der Griechisch zu lernen, zu wenig für den Lehrer und Forscher, der Griechisch zu lehren, in seinem Werden zu verstehen hat; und wieviel dieser dem andern davon geben soll, um ihm seine Aufgabe leichter und klarer zu machen, darüber ließ sich und läst sich noch immer streiten. Nur der Autor war nicht dafür verantwortlich, wie weit bei jedem Lehrer die wissenschaftliche Kenntnis gieng, welche bei seinem Schulbuche im Hintergrunde stand. Des Georg Curtius Vorgehen war eine Tat. Und dass sie im ganzen trefflich, zu rechter Zeit und wenn nicht durchaus so doch großenteils in rechtem Maße und aus richtigem Erkennen getan, das hat wohl abwägende Beurteilung gezeigt und eine Menge neuer Auflagen hernach bestätigt.

Im selben Jahre war Aug. Schleicher auch amtlich von der klassischen Philologie zur Linguistik oder "Glottik" übergetreten; eine Abhandlung in den Sitzungsberichten der Wiener Akademie bewies sein tüchtiges Vermögen auf slawisch-lettischem Sprachgebiet. Er hatte aus ältern und jüngern Schriften (denen eines Miklosich), besonders aus dem schriftlichen und mündlichen Unterricht eines Schaffarik gelernt, vor allem viel durch seinen Fleiß und sein vorzügliches Sprachtalent sich zu eigen gemacht. Seine "Formenlehre der kirchenslaw. Sprache", auch 1852 erschienen, verdankte der vergleich. Grammatik Fr. Bopps natürlich und ausdrücklich sehr vieles, in manchem "in Erklärung und Vergleichung", wie es heißt, "das meiste", ja wohl den Hauptanteil zu ihrem Entstehen; denn nach der Meinung ihres Verfassers war "das Kirchenslawische nicht gerade die gelungenste Seite des Boppschen Meisterwerkes". — Wie weit Bopp dagegen des anderen Buch für gelungen

hielt, hat er uns nicht gesagt, nur außer einzelnem besonders dem widersprochen was vorab Schleichers eigenes war, dessen Erklärung einer nähern Verwandtschaft und engern Verbindung vom Slawischen und Germanischen. Selbst hielt er sich in seinen weitern Forschungen hier vornehmlich an Miklosich, der auch Ergänzungen zu seinen Vergleichungen aus dem Slawischen geliefert und von dessen "Vergleich. Grammatik der slawischen Sprachen" auch eben ein erster Band, "die slawische Lautlehre", heraus gekommen.

Nur ehe wir davon sprechen, was uns über das Jahr 1852 hinaus bringt, von Bopps weiterem Forschen auf jenem Gebiet, seien ein paar andere Leistungen wenigstens genannt, die das allgemeine der Wissenschaft angehen. Weil Schleichers sei auch hier wieder Steinthals gedacht und seiner "Entwickelung der Schrift, nebst einem offenen Sendschreiben an Herrn Prof. Pott" und des K. L. Heyse, dessen "System der Sprachlaute" noch in Höfers Zeitschrift erschien, beides noch im Jahre 1852.

In drei Abschnitten, zuerst am 24. Mai 1849, dann am 25. Juli 1850 und am 24. Febr. 1853, hat Fr. Bopp in der Akademie der Wissenschaften "über die Sprache der alten Preußen" gelesen. Die Abhandlung ist unter denen des letzten Jahres. "Das Preußische — so beginnt dieselbe — bildet mit dem Littauischen und Lettischen einen engeren Sprachkreis, der zunächst an das slawische Sprachgebiet angrenzt, aber nicht als ein Bestandteil desselben angesehen werden kann, indem er sich von allen streng slawischen Dialekten in den meisten Fällen durch treuere Bewahrung der aus dem asiatischen Stammlande mitgebrachten Formen auszeichnet, aber auch an manchen Stellen der Grammatik Verluste und Entartungen erfahren hat, vor denen sich die slawischen Schwester-Idiome zu bewahren gewußt haben." Solches, Vorzüge oder auch Nachteile des behandelten Dialekts und seiner engern Verwandtschaft wurden sogleich in Einzelheiten, so einerseits in der "Erhaltung gewisser Endkonsonanten", anderseits in der "Entbehrung aller Aspirata" nachgewiesen, um die Stellung des betr. Idioms innerhalb seiner Sippe und der gesamten indoeuropäischen Sprachfamilie damit anzugeben. — "Nähere oder fernere

Verwandtschaft der Sprachen gründet sich einzig und allein auf spätere oder frühere Absonderung von einander", erklärt Bopp, und wenn die lettischen Idiome mit den slawischen in einem engeren Verwandtschaftsverhältnisse stehen als mit anderen Sprachen und Sprachgruppen unserer Sprachfamilie, so sei dieß so zu verstehen, dass sie längere Zeit mit denselben oder der damals noch einen slawischen Sprache eines geblieben, sich von derselben vielleicht erst auf europäischem Boden getrennt haben, aber "doch schon vor dem ersten Dämmerlichte der Geschichte, wie überhaupt alle Sprach-Individualisierungen in vorhistorischer Zeit eingetreten". — An der Entartung eines s zu h nimmt keines der europäischen Glieder unsers Sprachstammes in dem Maße teil, wie sie im Zend, Alt- und Neupersischen, Kurdischen etc. statt findet; die verhältnismäßig jungen Palatallaute (c, j) sind in fast allen vergleichbaren Wörtern des indischen und des medopersischen Sprachzweiges beiden gemeinsam, wenn der letztere auch hierin noch weiter gegangen und wie die slawisch-lettischen Idiome (gleich dem italischen) sich selbständig Palatale oder anderes aus ursprünglichen Gutturallauten entwickeln ließen; die ältere palatale Sibilans, s, überall aus der gutturalen Tenuis, haben weder die klassischen, noch die germanischen, noch die keltischen Sprachen, wohl aber die lettisch-slawischen und zwar derart, dass sie gerade in denselben Wörtern einen Zischlaut (s, sz) bringen, wo die indischen und medopersischen Sprachen einen solchen zeigen, der aus k hervor gegangen. Solche "auch wohl ohne Beispiele verständliche Tatsachen sind im einzelnen dargelegt und allgemein dahin aufgefast, was, wie es heißt, "jedenfalls sehr wichtig zu beachten", dass uns "in der Entstehung mancher sekundären Laute gleichsam ein chronologischer Maßstab vorliegt, wonach wir die verhältnismäßig frühere oder spätere Trennung europäischer Völker von ihrer asiatischen Urheimat ermessen können". — In dieser Hinsicht ergibt sich nach Bopp, was noch andere Erscheinungen ihm bestätigen, zuerst, daß die lettisch-litauischen und die slawischen Idiome sich vergleichsweise spät von einander getrennt haben; ferner, dass diese, die lettisch-litauischen und slawischen oder kurz die lettisch-slawischen zusammen, auch länger als die andern europäischen Zweige ihrer

Sprachfamilie mit den asiatischen Gliedern derselben vereinigt blieben; drittens endlich, was hier vorab unzweifelhaft, daß die letzteren, "der medo-persische (iranische) Sprachzweig mit dem indischen länger vereinigt geblieben als die sämtlichen europäischen Glieder unsers Sprachstammes". — Das sind Sätze, die so hier zuerst ausgesprochen und so, mit gleicher Bestimmtheit und Sicherheit auch noch von keiner andern Verzweigung innerhalb der Sprachfamilie ausgesprochen werden konnten.

Näher betrachtet Bopp nun zuerst die phonetischen Eigentümlichkeiten des Preußischen. Hervorstechend erscheint ihm bei diesem Dialekt "die Neigung zu großer Lautfülle", welche sich in Verlängerung ursprünglich kurzer und in Diphthongierung einfacher Vokale, sowie in Verdoppelung von Liquiden und Sibilanten (nur nach kurzen Vokalen, auch (graphisch) nicht gleichmäßig durchgeführt) zu erkennen gibt.

Uebergehend zur "Grammatik", d. h. zur Flexion, so weit uns deren Zustand "durch das einzig zuverlässige Sprachdenkmal, die Uebersetzung des kleinen Lutherischen Katechismus erhalten ist", wollte Bopp, nach dem von Vater und genauer und vollständiger von Nesselmann daraus gezogenen und nach dem was er selbst in seiner vergleichenden Grammatik von nahe verwandtem gegeben, nur solche Formen hauptsächlich besprechen, die litauisch-lettischen gegenüber beachtenswert sind. — So war in der Deklination der gänzliche Mangel des Duals zu vermerken, einer in jenen Dialekten sehr reich ausgestatteten Zahlform, ferner das Fehlen von Instrumental und Lokativ, während andere erhaltene Kasusformen sich gerade "durch treuere Bewahrung des ursprünglichen Gepräges" vor denen aller näher verwandten Idiome auszeichnen. Hiervon die Bestätigung im einzelnen zu geben hat die Abhandlung bei ihren Vergleichungen auch griechische und lateinische, gelegentlich auch oskische und umbrische, auch gotische und andere Formen passend heran gezogen, selbstredend auch sanskritische, ohne deren Dazwischenkunft, wie hier wieder ersichtlich, die ursprüngliche Identität mancher sogar nicht verwandter europäischer Sprachbildungen unenthüllt bliebe. sei bemerkt, wie auch wohl aus Bopps Darstellung hervor geht, dass das Fehlen des Lokativs aus der erwähnten Neigung zur Lautfülle,

zur Diphthongierung sich erklärt, womit ein sgl. Lokativ in die Endung des s. g. Dativs übergeht. Und auf eben diese Neigung ist dann auch die plurale Accusativendung ns zurückzuführen, welche im Preußischen, das im Plural keine Geschlechtsunterscheidung hat, selbst vor Sanskrit und Zend die weitaus größte Verbreitung und Bewahrung gefunden, und der vergleichenden Grammatik hiermit eine vorzügliche Gewähr für die Ursprünglichkeit dieser Endungsform bietet.

Wir übergehen hiernach was von Adjektiven und deren Steigerungsformen beigebracht und heben von Pronominen nur eines heraus, was die gemeinigliche Bewahrung altertümlicher Kasusendungen bei dieser Wortklasse angeht. Das ist, wie Bopp in der Form und Bedeutung von altpreuß. Pronominal-Adverbien die sonst hier verlorne sgl. Instrumental- und Lokativform nachzuweisen versucht.

Beim Verbum und seiner Konjugation ist vorab die vorzügliche Erhaltung des Ausdrucks der zweiten Singular-Person im Präsens merkwürdig, der Endung si, wofür litauisch-lettisch nur i geblieben; merkwürdig sind ferner, sowie im Vedadialekt, einige "verwaiste" Modus-(Potential-)Formen der Aoristbildung — verwaist, weil von den betr. Verben keine entsprechende Indikativform nachzuweisen — merkwürdig die Bewahrung des as in der Präsensform (as-mai, as-sai, ich bin, du bist) des verb. subst., denen im Plural wie im Sanskrit, Lateinisch u. a. nur im Konjunktiv oder Potent. bloßes s (s-ei-ti, lat. sitis) gegenüber steht u. a. m. was in der Abhandlung gegeben. — Weiter möge nur "die treuste Erhaltung", wie Bopp sagt, "des sanskritischen medio-passiven Suffixes mâna" (gr. µενο) hier erwähnt sein, wie es in dem altpreußischen po-klausî-mana-s (erhört werdend) vorliegt und dann eine (ntr.) Form des passiven Prät.-Partizips auf -ton (gr. τον, lat. tum), welche so lautlich einer des Infinitivs gleich kommt, einer von "den Hauptmerkwürdigkeiten der preußischen Grammatik". Außer dem lateinischen Supinum und dem lit.-slawischen auf -tu hat der sanskr. Infinitiv auf -tum eben nur in jenem altpreußischen auf -ton oder -tun (wie es hier neben andern auf -twei oder -t begegnet) seines gleichen, seinen, wie es heißt, "einzigen sichern Anhaltspunkt" im europäischen Gebiete unsers Sprachstamms; und für die späteste Scheidung der lettisch-slawischen, als europäischer Idiome vom Sanskrit kann dieß als neuer Beweis dienen. Denn haben auch andere Sprachen wie das Sanskrit ihre Abstrakte auf -tu (gr. το, lat. tu), so doch nicht die Freiheit deren Gebrauchs als Infinitive, welche den Kasus des Verbums regieren, und nicht das Vermögen, solche weiter aus jeder Verbalwurzel zu bilden. Und anderseits haben die lettisch-slawischen Supina und der altpreußische Infinitiv auf keine solche Abstrakta-Bildungen in ihrer Sprache sich zu stützen, können daher nicht erst auf eignem Boden entstanden, sondern nur aus einer frühern Gemeinschaft mit dem Sanskrit entsprungen sein.

Hiernach wollte Bopp "zur Wortbildung im allgemeinen" nur Suffixe in betracht ziehen, "die dem Preußischen seinen nächsten Stammschwestern gegenüber eigentümlich sind oder scheinen". Er erklärt als solche -sna und -senni, welche fem. Abstrakta bilden, mit sanskr. na, dem euphon. s, bezieh. ein Hilfsvokal vorgeschoben, ein -wingi (n. wing-s), wie vereinzeltes -mingi mit sanskr. van, man, endlich -ingi (n. ing-s) — nicht wie demnach zu erwarten aus an, sondern — aus ursprünglichem ka (a-ka, i-ka), wobei g aus k in folge des eingefügten (lit. auch wieder aufgegebenen) n entstanden, also wie er in der vergl. Grammatik zuletzt (§ 950) ahd. ing (kun-ing, könig), die Bildungssuffixe -inga, -unga (unser ung), desgl. engl. ing erklärt, das für älteres end (nicht mit Grimm aus älterem end) eingetreten. Bedenklich bleibt immer, solche offenbar auf ältere Anklänge sich stützende, aber nach gewissermaßen selbständiger, weit greifender Analogie sich auswirkende Bildung etymologisch fest zu stellen.

Das "Zahlwörter" nun als besonderes Stück nachfolgen, kann nicht mehr auffällig sein, und ebenso wenig, das es sich dabei vorzüglich wieder um etymologisches handelt. — In den Grundzahlwörtern ains, dwai (dwi) u. s. w. haben wir, so viel ihrer erhalten, den lit.-lettischen und slawischen nahe stehende Formen, des weitern aber auch was vergleichsweise, wie ein tüsimto-ns, altgerman. Ausdrucke nahe kommt. Die Ordnungszahlen sind, wie in der Abhandlung geschehen, sanskr. Benennungen unschwer zu

vergleichen, wobei das auch als Grundzahl (etwa wie "Zehent") gebrauchte pr. descimt-s (lit. deszint-s), wie die Grammatik hervohebt, wieder s(sz) für sanskr. ç aufweist. Verbindungen, wie aina-wyd-s oder -wyda-s (wie lit. wieno-ropas), einerlei, lasser sich auch leicht, aber auch nur aus dem Sanskrit erklären, während anderes desgleichen wohl eher Bedenken erregt. Nur sine Erklärungsversuche eben als solche und davon keiner unbedacht ohne Berücksichtigung der dürftigen Ueberlieferung vorgetragen.

Aber eben in dieser Dürftigkeit des Stoffes betätigt sich die Kunst des Forschers, welche offen vor unsern Augen geübt die ganze Eigen- und Altertümlichkeit des Dialekts vorführt. — Wimüssen nicht gläubig hin nehmen, sondern haben teil an seine Kritik, entdecken gewissermaßen unter seiner Leitung die Entste hungs- und Bildungsweise des Idioms, daß das ausgestorbene gleich sam in unserm Geiste wieder lebendig wird. Wir lernen, wie mar am besten lernt. — Darum haben wir uns so lange bei dieser Abhandlung aufgehalten, welche unzweifelhaft zu seinen besten und gereiftesten Arbeiten gehört, ja, in einer Hinsicht wie eine letzte erscheinen kann.

Sie ist nicht die letzte seiner akademischen Abhandlungen und viel weniger das letzte Zeugnis seines regen, noch manche Jahre hindurch rüstigen Forschersleißes. Aber wenn wir absehen von Aus-, Durch- und Weiterbearbeitung, von aller Erweiterung und Ergänzung früherer Schriften und Ausgaben, so ist dieser Vortrag vom Jahre 1853 allerdings als ein in seiner Art letztes anzusehen.

Eine letzte akademische Abhandlung Franz Bopps, die Reihe seiner neuen selbständig erschienenen Forschungen wirklich abschließend, war aber sein Vortrag vom 28. Mai des folgenden Jahres "über das Albanesische in seinen verwandtschaftlichen Beziehungen". — Die Zahlwörter und Pronomina dieser Sprache hatter, wie wir wissen, schon vor mehr als zehn Jahren in einer Vorlesung behandelt, die (am 23. Febr. 1843) gehalten, aber nicht veröffentlicht worden. Seine Wiederaufnahme des Gegenstandes faßte nun alles zumal in einer Darstellung zusammen, die wir uns sogleich ansehen mögen, in aller Kürze, denn eine eingehende

Erörterung würde nicht weniger aber mehr als eine Wiedergabe der ganzen, mit allen Anmerkungen sogar umfangreichen Abhandlung bedeuten.

Im ersten Teil seiner Darstellung suchte Bopp vorab zu zeigen, dass die Sprache der Arnauten oder das Albanesische in allen Fällen, wo es sich nicht um spätere Wortentlehnung handelt, "einen leichteren und ungezwungeneren Vermittelungspunkt" durch das Sanskrit als durch das örtlich nahe gelegene Griechisch findet: ein albanesisch ja-\mu (ich bin), das sich wegen seines vorgeschobenen j altslawischem jes-mj vergleicht, kann seinen Vokallaut wohl aus sanskr. as-mi, nicht aber aus griech. εἰμί (ἐμμί) erklären. Uebrigens ist dieß, wie gleich bemerkt werde, auch schon für Bopp nicht erster noch einziger Anlass, um Altslawisches hier zu näherer Vergleichung heran zu ziehen.

Was nun die Flexion und zunächst die Deklination angeht, so ist dieselbe so sehr unregelmäßig, und sind die Ueberreste der ursprünglichen Kasusendungen besonders auch durch die eigentümliche Anfügung eines Artikels an das Wortende dermaßen verdunkelt, dass es dem Forscher nicht leicht wird, eines vom andern oder jene unter einander mit einiger Sicherheit zu unterscheiden. — Deutlicher sind im ganzen die Personalkennzeichen der Verbalformen erhalten, namentlich im Plural (με, μ; τε; νε); und wenn der Singular des Präs. Ind., wie gezeigt wird, jene Zeichen fast gänzlich verloren, so sind sie dafür im Konjunktiv (μ; σ oder στ; τ) erhalten, der sich (durch sein charakteristisches z vor der Endung) auch hier als Potential erweist. — Das albanesische Imperfekt, welches sein Augment verloren, ist im verb. subst. dem Sanskrit noch ziemlich nahe, näher als selbst das griechische geblieben, hat dessen Formen auch einigen andern Verben eingefügt, indess die meisten sonst ein je oder ije vor der Personalendung haben, was nach Bopp sanskr. aya gleich kommt. Wie hierzu ein lit. Präteritum so waren hier wohl überhaupt und zu allernächst lettischslawische Formen heran zu ziehen, auch für Präterita, die als Aoriste gelten, nach ihrer Bildung jedoch nicht weniger lateinischen Imperfekten als Perfekten gleich sehen. Nur daß die v, φ und u, als charakteristischer Zusatz des albanesischen Aorists, auf das Hilfs-

verb bhû als gemeinsamen Ursprung hinweisend, die Vergleichung lateinischer Perfekta (auf -vi, -ui) vorzüglich begünstigen. -Das Futurum, desgleichen das Perfekt und Plusquamperfekt werde im Albanesischen umschrieben und zwar verschieden in den beide Hauptdialekten, dem südlichen, toskischen, und dem nördlicher gegischen; der Unterschied beim Futurum besteht in der Anwer dung verschiedener Hilfswörter, dort eines "wollen" mit Konjunktiv hier eines "haben" mit "zu", was wieder auf Altslawisches hin weist. — Beiläufig bemerkt, hat Bopp seiner Untersuchung vornehm lich für das Gegische die ältere Grammatik eines de Lecce, für da Toskische die neuere des J. G. von Hahn zu grunde gelegt. -Natürlich unterstützen die beiden Dialekte und ihre Grammatil einander gegenseitig, wie in der Erklärung eines χ in den Präsens und Imperfektformen des albanesischen Passivs oder Reflexivs Unser Sprachvergleicher hat darin sanskr. sva (zend. kha, sich) gesehen und seine gewiß richtige Ansicht hätten auch lettisch-slawische Bildungen wieder bestätigen können. Auch das den Aoristen tos kischer Passive oder Reflexive vorangestellte u wird dahin erklärt dass in diesem, welches in der zweiten sgl. Imper. dem Verbalausdruck hinten angefügt erscheint, ebenfalls das Reflexivpronomen zu erkennen. Demnach ist demselben (auch durch getrennte Voranstellung, wie ähnlich im Litauischen) eine gewisse Beweglichkeit und Selbständigkeit geblieben.

Mit dem Persektpartizip des Passivum kommt Bopp weiter zur albanesischen Wortbildung. Im Toskischen auf -pe (-u-pe), im Gegischen auf -ve oder -ue ausgehend, zeigen diese Partizipialformen in ihren Suffixen einen in den beiden Dialekten üblichen Lautwechsel. Letztere, die gegische Form auf -ve, sanskr. na vergleichbar, dient mit vorgesetztem ue (zu) als Infinitiv, wie jene Partizipialform auch sonst noch allein zum Ausdruck eines abstrakten Verbalnomens. Auch nur noch gegisch ist ein Part. praes. act. auf -s-i erhalten, überhaupt ältere Formen wohl mehr im nördlichen als im südlichen Albanesisch. — Wie da und dort aber auch die Adjektiva, gleich den romanischen und keltischen, ihre Steigerungsfähigkeit eingebüßt, wie sich die betreffenden Suffixe noch in andern Ableitungsformen finden, wie von diesen solche

auf târ, ταρ (griech. τηρ, τορ; lat. tor) der älteren Bildungsweise am nächsten geblieben, dieß u. a. dergl. zeigt die Abhandlung. Sie zeigt und vergleicht zum Kapitel der Indeklinabilia die Bildung albanesischer Numeral- und Pronominaladverbia, erinnert dabei gelegentlich an nahe liegende altpreußische, litauische oder slawische, auch an gotische Formationen — z. B. bei alban. vu-xi (nicht) an got. ni, sanskr. na, zend. nô-it u. a. — um endlich auch die Konjunktionen und Präpositionen zu betrachten. Die Betrachtung dieser letzteren ist besonders umfangreich; durch die beliebte Unterdrückung von Anfangslauten und Silben, Vorschlag von Nasalen u. a. sind die ursprünglichen Wörter entstellt und unkenntlich geworden; und um so glänzender erweist sich daher die Kunst und der geübte Scharfblick des Forschers, wenn es ihm gelingt, mit einiger Sicherheit auch solche Formen, wie µbi (sanskr. api, griech. ἐπί), νdε oder νdερ (sanskr. antar, got. undar), νγα (sanskr. sâ-kam, got. ga-) u. a., in ihrem Aufkommen zu erhellen.

Unstreitig gehört auch diese seine letzte akademische Abhandlung, wie es Benfey so schien, zu Bopps wertvollsten Arbeiten. Sie hat, worauf es ankam, die Zugehörigkeit des Albanesischen zu den indo-europäischen Sprachen bewiesen, hat eine historisch-kritische Erforschung seiner Dialekte zuerst eröffnet und wenn nicht ausdrücklich erklärt, so doch (mehr noch in den Anmerkungen als im Texte) sogar ihre enge Beziehung zu den slawisch-lettischen Idiomen hindurch blicken lassen. Diese unter allen Einwirkungen und "Einflüssen", welchen die alte "Pelasger-Sprache" durch verwandtschaftlich ferner aber räumlich näher gerückte Volksweisen ausgesetzt gewesen, mit Bestimmtheit hervor zu kehren, ist von unserm Forscher freilich nicht bewirkt noch versucht worden, wohl aber einer dahin (oder sonst wohin) gelangenden genauern Erkenntnis den einzig möglichen Weg zu erschließen.

So führen wohl die letzten Abhandlungen unsers Bopp, diese wie die vorher gehende auf eine und dieselbe engere Sprachverwandtschaft und verweisen beide auf den Nordosten von Deutschland, wo die Reste eines uralten Volkstums und uralter Sprachweise teils schon ausgestorben sind, teils wie ihre Träger noch ein

kümmerliches verlöschendes Dasein fristen. — Dorthin war Aug. Schleicher gegangen, gleich nachdem er seine kirchenslawische Formenlehre beendet, 1852, hatte aus dem Volksmunde der Litauer sich litauische Sprachformen und Weisen gesammelt und die Ergebnisse seiner Sammlung zuerst in Aufsätzen, den Lituanica, dann in einem "Handbuch der litauischen Sprache", 1854, nieder gelegt — eine bedeutende, wohl wirklich die bedeutendste Leistung dieses Forschers. So hatte Bopp freilich niemals aus dem lebendigen Leben geschöpft; ob er anders in einigem weniger in die Irre geraten und seiner Versuchung weniger unterlegen, da wo er noch lebendes entlegenes Idiom aus dem Volksmunde hätte aufnehmen können, bleibe dahin gestellt. Aber im großen und ganzen wäre ihm dieß unmöglich gewesen. Seine Sprachen gehörten einer mehr oder minder fernen Vergangenheit an. Er vergegenwärtigte dieselben, indem er sie in ihr Werden zurück versetzte, in die lebendige Strömung, mit welcher sie aus früherer hervor traten, bevor sie in spätere hinüber flossen. — Das Bild ist nicht schlechter, wenn nicht besser als das gewöhnliche vom Baum, Stamm u. s. w., weil es die bildliche Darstellung sogar mannigfaltiger Erscheinungen ermöglicht. Indessen, um bei Bopp zu bleiben, durfte oder mußte er frischen Kräften überlassen, die Quellen weiter aufzudecken, die ihm noch unzugänglich gewesen, Seitenströmungen nachzugehen, die er noch nicht genug oder gar nicht in betracht zu nehmen vermocht, seine Forschungsweise am lebendig zu tage fließenden zu erproben.

Nach diesen Richtungen hin waren die Arbeiten, wie die Schleichers so schon eines Nesselmann und Rosenberger, der eine lettische Grammatik, 1852, heraus gegeben, neben diesen auf litauisch-lettischem andere auf slawischem, andere auf germanischem und keltischem Gebiet. Man behandelte Sprachen und Sprachformen mit anderm Ansehn, mit anderer Prüfung und Wertschätzung, seitdem man sie um ihrer selbst willen behandeln gelernt. — Um ihrer selbst, um deutscher Sprache willen war Jac. Grimms Deutsche Grammatik, die Geschichte etc., und was er seit fünfzehn Jahren mit seinem Bruder Wilhelm vorbedacht und vorbereitet, das Deutsche Wörterbuch. Ein erstes Heft erschien 1853,

ein erster Band 1854. Darin sollte und konnte man den deutschen Wörtern tief auf den Grund sehen, ihrem Fließen und Wandeln durch jahrhunderte weit nachblicken, ihre Anwendung erkennen und verstehen, wo und wie sie zuerst gewesen und zuletzt ge-Und konnte es den Anfängern dieses Werkes, dieses in seiner Art einzigen, auch nimmer beschieden sein, dessen Vollendung zu erreichen, so waren auch schon groß gezogen, die das begonnene in ihrem Geiste und mit aller Liebe weiter förderten. — Das ist ihre Fortdauer und ihr Fortwirken, welches die Begründer der Wissenschaft haben, und dafür zeugen noch manche Namen, noch manche Leistungen, welche in eben diese Jahre fallen. Eines nur sei hier genannt, eine "Zeitschrift für deutsche Mundarten", von J. A. Pangkofer und K. G. Frommann begründet, 1854, weil Zeitschriften Teilnahme und Fortgang voraus setzen. Was eben so sehr oder wieder mehr auf Bopp hinweist, das ist ein "Uebergreifen" auf benachbartes, von germanischem auf keltisches Sprachgebiet, wie es an die Namen H. Leo (Ferienschr. 1852), Holmboe, Holtzmann (1854/55) und H. B. Ch. Brandes (1857) sich anschließt. Der aber zuerst, 1857, über "die Deutschen und ihre Nachbarstämme" geschrieben, Joh. C. Zeuß, wurde Herausgeber einer Grammatica celtica, 1853, eines Grundwerkes für keltische Sprachforschung.

Auf das Jahr 1857, das uns schon früher merkwürdig geworden, fällt auch H. Petermanns erste Bearbeitung des Armenischen, dessen Grammatik, dem seine andere kürzere (mit Chrestomathie und Glossar) und seine Aufsätze in den Monatsberichten der Berl. Akademie folgten, darnach die Schriften eines Fr. Windischmann und R. A. Gosche, 1847. — Keltisch und Armenisch, beides war noch fehlend in Fr. Bopps Vergl. Grammatik, jenes gänzlich, dieses fast gänzlich. Und war auch schon an eine andere Ausgabe gedacht, so doch nicht schon an eine Ergänzung von diesem oder jenem fehlenden, gewiß nicht eher als bis ein drittes erfüllt war, das die verglichenen Sprachen alle zusammen angieng.

Sein "Vergleichendes Accentuationssystem — nebst einer gedrängten Darstellung der grammatischen Uebereinstimmungen des Sanskrit und Griechischen" — brachte Fr. Bopp noch im Sep-

tember 1854. Das Buch ist nicht umfangreicher als eine seiner letzten akadem. Abhandlungen und, wie schon der volle Titel hier ansagt, in anbetracht von neuem noch weniger inhaltreich.

Wie man anfangs der 40er Jahre dazu kam, den Sanskrit-Accent zu erkennen, da war Bopps Vergleichende Grammatik schon bis zur fünften Lieferung, bis zur Wortbildung gediehen, d. h. bis zu dem Teil, bei welchem der Accent sich vornehmlich mit ganzer Kraft und Bedeutung geltend macht. Denn die Betonung, wissen wir, ist "gleichsam die Sele des Wortes". Sie gibt dem Wortganzen sein einheitliches Gepräge, ist gewissermaßen von innen heraus auf seinen Lautbestand einwirkend.

Das hat auch Bopp gar nicht verkannt. — In seiner Vorrede zur fünften Lieferung heißt ihm wirksamste oder nachdruckvollste eine "dem Wortganzen am meisten Leben einhauchende Betonung". Dafür soll "dem Sanskrit sowohl als dem Griechischen die Betonung des Wortanfangs oder die möglichst weite Zurückschiebung des Accents" gelten. Und darin glaubt er "ein gemeinschaftliches Grundprinzip in dem Betonungssystem der beiden Sprachen" zu erblicken, aber auch nur der beiden, da "außer dem Griechischen", wie er weiter behauptet, "kein anderes europäisches Glied unserer großen Sprachfamilie an dem alten Accentuationssystem fest gehalten". — Er verweist uns hierzu auf eine Stelle in dieser Lieferung, von welcher die Accentbezeichnung für Wortformen anhebt, auf eine längere "Anmerkung", darin er das angesetzte Grundprinzip sanskritischer und griechischer Betonung durch Deklinationsund Konjugations- und sonstige Wortbildung aufzuweisen, wie nachträglich zu belegen versucht. Nur "die merkwürdigsten Uebereinstimmungen" wollte er da in ihrer prinzipiellen Begründung darlegen, auf einzelne Abweichungen, die hier und dort begegnen, als durch besondere Gründe veranlasst aufmerksam machen; er würde "am Schlusse der nächsten (letzten) Lieferung noch manches über die sanskritische Accentuation nachzutragen haben". So, wie schon früher erwähnt⁶, gegen das Ende jener Vorrede, die bis dahin und fast ganz von Betonung handelt.

An stelle von Nachträgen erschien das Buch, nachträgliches und anderes zusammen in dem "Vergl. Accentuationssystem", und

an der Spitze desselben, zu anfang der Vorrede wieder ausgesprochen, wonach die Vergleichung sich hier auf Sanskrit und Griechisch beschränkt. Wohl, lesen wir, zeigen "auch das Litauische und einige slawische Idiome, besonders das Russische, insofern eine Uebereinstimmung mit der sanskritischen Betonung, daß sie bei vielsilbigen Wörtern den Ton auf jeder Silbe tragen können"; sie haben "auch in manchen Einzelheiten", wie es heißt, "beachtungswerte Begegnungen mit der sanskritischen Accentuation", so namentlich darin, "daß die genannten Sprachen wie das Sanskrit und Griechische starke und schwache Kasus durch die Betonung von einander unterscheiden"; aber "eine durchgreifende Vergleichung" nach besagtem Grundprinzip ist doch nur bei den letzteren beiden zulässig.

Die Sprachen — wir wollen doch die prinzipielle Auffassung Bopps hier vollständig sehen — haben auch in dieser Hinsicht im Laufe der Zeit eine Entartung erfahren. Unfähig, den Ton auf jeder Höhe des Wortes zu tragen, haben einige sich daran gewöhnt, eine bestimmte Silbe des vielsilbigen Wortes zu betonen, wie das Lateinische die drittletzte, sofern nicht eine vorletzte Länge durch ihr Gewicht den Ton auf sich zieht, oder wie von slawischen Sprachen die polnische, welche die Paroxytonierung, die böhmische, welche gleich dem Lettischen die erste Silbe "zur Alleinherrschaft erhoben"; ihre Betonungsart ist zur "rein rhythmischen" geworden. Im allgemeinen soll es in den vollkommneren Sprachen drei Arten oder Systeme geben: das logische, dem "in unserm Sprachstamme, wo nicht überhaupt, nur die germanischen Idiome huldigen"; das rhythmische, das verbreitetste, das nur eine Stelle (Silbe) im Wortganzen berücksichtigt; das freie oder grammatische, das im Sanskrit sich ganz unbegrenzt, im Griechischen innerhalb der drei letzten Silben sich frei bewegt und "der Unterscheidung der grammatischen Kategorien zu hilfe kommt". Darum war es zur Vergleichung der beiden Sprachen hinsichtlich ihres demnach gemeinsamen Accentuationsverfahrens wohl notwendig, "den ganzen Sprachorganismus", die ganze Grammatik in betracht zu ziehen, und wohl unvermeidlich, "gelegentlich auch andern Gliedern der indoeuropäischen Sprachsamilie einen Blick zuzuwenden".

In seinem Buche hat Bopp darum auch wieder zuerst da "Schrift- und Lautsystem" behandelt, bevor er in einem ander Stück "die sanskritischen Accente" im besondern und in einer dritten darlegt, was uns hier noch allein angehen mag, das "Prinzi der sanskritischen und griechischen Accentuation". Darnach ha denn "die weiteste Zurückschiebung des Tons für die würdigst und kraftvollste Accentuation" zu gelten. Und es herrscht diese Prinzip im einen, im Sanskrit unbeschränkt, im andern noch s weit, als es die eingetretene Verweichlichung oder Entartung zu lässt, das ist bis zur drittletzten Silbe des Wortes, indess eine lang Endsilbe den Ton auf die vorletzte herab zieht. — Einige merk würdige Uebereinstimmungen sollten sogleich "für die Würde und Tatkraft" solcher Betonung eintreten. So wieder in der Deklina tion einsilbiger Wörter die Accentuierung der Stammsilbe in der starken und der Endung in den schwachen Kasus, doch nicht se letzteres bei den einsilbigen griechischen Partizipien (θείς, θέντος) da diese "an der Energie des Verbums teil nehmen"; so, um nu noch eines, ein letztes hier anzuführen, die Betonung des Wort anfangs in Abstrakten (wie τρόχος, Lauf, gegen τροχός, Läufer sanskr. trásas, Zittern, gegen trasás, zitternd u. a.), weil "das Ab straktum.. die höchste Wortpotenz.. darstellt", dem daher "die nachdruckvollste Betonung" geziemt. Weibliche Abstrakta aus sanskr. â, griech. α, η (wie sanskr. bhidâ', Spaltung, griech. φορά φαγή u. a.) sind dagegen oxytoniert, weil, sagt Bopp, "das schwerere Gewicht des weiblichen Suffixes à ebenso die Veranlassung ist zur Herabziehung des Accents (und Vermeidung der Gunierung), wie bei gewissen Konjugationsklassen . . das Gewicht der Personalendungen einen Einflus auf Form und Betonung gewonnen hat". — Genug, denn wir sind zu dem Punkte wieder gekommen, von dem aus durch Bopp seine Lösung, die Aufstellung seines Prinzips versucht worden; und genug auch, da das Buch hiernach den Accent in der Deklination, Konjugation und Wortbildung einzelweise vergleichend darstellt und dazu in vielen und umfangreichen Anmerkungen Belege, Ausführungen und Verweisungen gegeben.

Nach der Ansicht, welche Th. Benfey in seiner Geschichte der Sprachwissenschaft ausgesprochen, muß dieses Werk Bopps "doch als eines seiner schwächeren und in der Hauptsache, der Erkenntnis des Prinzipes der sanskr. Accentuation ganz versehlten betrachtet werden". Das ist nun zuletzt wohl mangelhaft ausgedrückt. Und was den Anfang der Aussage betrifft, so ließe sich ebenso wohl oder besser das gerade Gegenteil meinen. Sein "Vergleichendes Accentuationssystem" ist der letzte und stärkste Ausdruck der Boppschen Anschauungsweise, welche im Lautwandel, wie schon Pott hervor gehoben, ihren sesten und sichern Halt sindet, im vokalischen Lautwandel — und Vokale sind doch Träger des Tons — ein "Gravitätsprinzip", ein mechanisches, das er einseitig und ungebührlich zur Herrschaft, zur Alleinherrschaft eingesetzt. Darum ist sein Betonungsprinzip allerdings ein "versehltes" oder vielmehr verkehrtes, indem es, wie auch schon früher bemerkt, "gewissermaßen Ursache und Folge verwechselt" und damit die Frage nach einem Grundgesetz zuerst stellt, anstatt sie zu lösen.

Schon Louis Benloew hat das unrichtige des Boppschen Accentuationsprinzips dargetan, und dessen Abhandlung, ein Anhang zu seiner mit Henri Weil heraus gegebenen "Théorie générale de l'Accentuation latine", 1855, verdient noch heute alle Beachtung. — In der tat können wir weder größte "Kraft und Würde" in der Betonung des Wortanfangs sehen, noch umgekehrt einen Mangel an Kraft und Würde in der Betonung einer zweiten, dritten oder letzten Silbe des Wortes. Weder läst sich nach Bopp angeben, warum einer Wortform mit betonter Ansangssilbe die größte Energie zukommt, noch auch warum minder Energie einer andern, sogar lautlich gleichen, welche eine mittlere oder Endsilbe betonen — divā, tages, adv., gegen divā', Instr. von div, Himmel, Helle, Tag, um ein Benfeysches Beispiel anzuführen. Und es gibt deren viele, wie uns gezeigt wird, auch nicht wenige Oxytona im Sanskrit. Ja, es muss die Sprache nach ihrer Bildung, wie sie uns Bopp kennen gelehrt, wohl gar vorab zur Oxytonierung hinneigen, wenn anders hinwiederum richtig ist was wir mit Benloew annehmen, das das letztbestimmende im Wortgefüge, "le dernier déterminant", wie es heißt, allgemein oder prinzipiell die Betonung fordert. Gerade die Accentuation der Endung in s. g. schwachen Deklinations- und Konjugationsformen, was Bopp als

Hauptstütze für seine Theorie angesehen, das zeugt mindestens ebenso entschieden gegen dieselbe, als es für die andere gegnerische Auffassung eintritt. — Freilich dürfen wir da nicht nur auf ein "klassisches", sondern müssen auch auf ein "altvedisches" Sanskrit sehen, auf Formen, wie sie noch im Volksmunde gebraucht, "gesungen" wurden. Da sind solche mit noch anderer Betonung, z. B. jenes Adv. divá', oxytoniert, auch solche, abgesehen von Kompositen, die zur Einheit des einfach betonten Wortes noch nicht durchgedrungen. — Im Griechischen, das seine Wortformen viel mehr abgeschliffen und fest abgerundet hat, ist das prosodische oder "rhythmische", der Einflus der Silbenquantität bereits mächtig, was im Lateinischen bekanntlich allein geltend geworden, während es im Germanischen fast gänzlich wieder gegen das logische oder begriffliche des Wortaccents zurück getreten. Und doch ist wie allgemein im Sanskrit so auch noch im Griechischen und Deutschen das Prinzip des "letztbestimmenden" wahrzunehmen.

Treffend, wenn auch nicht ganz zutreffend ist, wie Benloew am Schlusse seiner Gegenschrift sagt. Ein Mann wie Bopp, heißts da ungefähr, der sein lebenlang die Gesetze der Sprachbildung aufgesucht, aufgefunden und dargestellt, konnte sich auch hier nicht am zufälligen genügen lassen. Indem er aber wie im Vorbeigehn einen Gegenstand behandelte, der ihm mit seinen andern Leistungen verglichen wohl klein erscheinen mochte, und er sich dabei auf seine glückliche Entdeckungsgabe verließ, die ihm schon manches Dunkel früherer Menschensprache durchdringen geholfen, meinte er auch das Gewirre der Sanskrit-Accentuation mit einem Schlage aufzuheben. Er zerhieb den Knoten, anstatt ihn aufzulösen. Sein voreiliges willkürliches Gesetz ließ die Schwierigkeiten alle bestehen, allen Widerspruch hell hervor treten. Bopp war kühn, er durfte es sein u. s. w. - Allein nicht darum handelte sichs, nicht um die etwaige Kühnheit und Eilfertigkeit auf der einen, noch um die Schüchternheit und das Bedenken auf der andern Seite, nicht um das Vorgehen vom Meister und Jünger überhaupt, sondern in wiefern dieses berechtigt, vom Gegenstande ihrer Forschung gefordert erschien. Gefordert und berechtigt war allerdings nur ein solches, das der Sprache und ihrer Freiheit deren Gesetz

nicht auferlegte, sondern abfragte, ein Gesetz oder Prinzip, das über der Verschiedenheit der Tatsachen stehend, von scheinbaren Ausnahmen vielmehr bestätigt als bekämpft ward. Und ein solches war daher zu erlangen, von woher die Betonung aus gieng, nicht vom Laut-, sondern vom Bedeutungsgewicht eines Wortes.

Die Bedeutung, ihr Gewichtsunterschied und Wandel in den Wortgebilden einer Sprache und Sprachgemeinschaft, dergleichen war bis dahin und ist auch bis heute noch wenig in betracht gezogen. — Bopp hatte mit dem Accentuationssystem, so zu sagen, einen ersten Aufbau seiner vergleichenden Grammatik abgeschlossen. Seine Weiterarbeit galt einem Wiederbau, einer gänzlichen Umarbeitung.

Sonst aber galt es in diesen Jahren noch überkommenes Sprachgut ein- und sicher zu bringen, und das vor allem auf altindischem und eranischem Gebiet. — Da hatte Albr. Weber, der schon 1849 seine "Ind. Studien", eine Zeitschrift für ind. Literatur und Wissenschaft eröffnet, auch 1852, als Th. Benfey den ersten Teil seines Handbuchs, eine "Vollst. Grammatik der Sanskritsprache", und R. Roth Yaska's Nirukta, die älteste indische Wörter-Erklärung heraus gab, eine Reihe von "Akad. Vorlesungen", eine erste Ind. Literaturgeschichte erscheinen lassen. 1853 brachte er seinen Katalog einer wichtigen Sammlung von Sanskrit-Handschriften, welche die Berl. Bibliothek erworben. Und mit den genannten, wozu auch der Amerikaner W. Whitney gehörte, mit diesen und andern schon früher genannten teilte er sich in die Hebung und Herausgabe der Vedaschriften. Auch der Rigveda-Hymnentext, an dem M. Müller arbeitete, sollte alsbald und vollständig zuerst in den Ind. Studien erscheinen, durch Th. Aufrecht besorgt.

Damals erschien wieder eine, eine dritte Ausgabe der Çakuntalà, durch Monier Williams, 1853. Prâkrit-, d. i. Pâli- u. a. ältere ind. Dialektforschung schloß sich an die Sanskritforschung. Eine Kenntnis der jüngern oder neuern ind. Dialekte begann (durch Garcin de Tassy, Prochnow u. a.) sich zu mehren und auszubreiten.

Wie aber um den altind. so war man um den s. g. eranischen oder persischen Veda bemüht. Auf die Weiterarbeiten und teil-

weisen Ausgaben eines H. Brockhaus und Fr. Spiegel folgte zuerst eine Gesamtausgabe des Zend-Avesta durch N. L. Westergaard, 1852/54.

Indessen hatte Bopp die andere Ausgabe seiner Vergl. Grammatik angefangen, war damit bis zur Betrachtung des Ablativs gelangt, dessen armenische Singularform auf ê schon in einer Anmerkung der ersten Ausgabe (S. 1272) ihre Erklärung gefunden, und beim Ablativ zu dem Entschlusse, wie er eingangs seiner Vorrede ausgesprochen steht — "die genannte (armenische) Sprache nunmehr in ihrem ganzen Organismus zu durchforschen und ihre zum teil sehr verborgen liegenden Beziehungen zum Sanskrit, Zend und deren europäischen Schwestersprachen an das Licht zu ziehen, so weit dieß nicht schon durch andere geschehen".

Dieß und mehr darüber berichtet uns die Vorrede zur zweiten Ausgabe der Vergleichenden Grammatik. Sie ist im ersten Bande, ist vom August 1857.

Zweites Kapitel.

Die zweite Ausgabe der Vergleichenden Grammatik.
(1857-1861.)

Schon im Umbau begriffen, hatte Franz Bopp inne gehalten und die "erneuerte" Untersuchung eines zugehörigen begonnen, dem in der Anlage und Gliederung des ersten Aufbaus noch nicht Raum und Berücksichtigung geworden. Das konnten wir zum frühern, zum Ausbau nehmen, weil es zur Erfüllung eines Mangels und so zu sagen ein letztes neues gewesen, das der greise Forscher noch unternommen.

Aber ist denn nicht ein Umbau, nicht eine "gänzliche" Umarbeitung auch ein neues, nicht alles was dabei anders und nach der Meinung des Baumeisters trefflicher und besser geworden? Oder, ließe sich fragen, ist nicht so auch jeder Fortschritt, der auf dem Boden frühern Erfahrens und Versuchens gemacht worden? Und es kann nicht einmal wenig sein, was aus mehr denn zwanzigjähriger Forschung sich anders anzusehen, anders und besser zu erkennen und darzustellen gab.

Man muss wohl neues und neues unterscheiden, das was noch gar nicht in betracht gezogen und was auf andere Weise, nach Form oder Inhalt oder nach beidem anders zu betrachten gewesen. In erster Hinsicht hat uns der Meister selbst Bericht gegeben, in der andern müssen wir sein Werk, die Umarbeitung im ganzen und einzelnen vergleichend ansehen, das unterschiedliche so viel und so weit wie möglich vermerken und zu würdigen versuchen.

In seiner Vorrede berichtet der Autor, wann und wie er dazu gekommen, zu den in erster Ausgabe behandelten Sprachen noch die eine hinzu zu ziehen, die im Titel seines Werkes neu genannt steht, wovon er dabei ausgegangen, und wohin er dabei gelanget. Er schildert "den Charakter des Armenischen im allgemeinen", erklärt, daß dasselbe, nämlich das alte oder gelehrte Armenische zu

den "am vollständigsten erhaltenen Idiomen unsers großen Stammes" gehöre, gibt auch an, worin es im Nachteil oder im Vorteil gegen die eine und andere Schwestersprache oder aber mit einer solchen, wie mit der lateinischen auf gleicher Stufe sich befindet. Da es dem iranischen Zweige unserer Sprachfamilie angehört, so war es ihm, heißt es, "wichtig wahr zu nehmen, dass es sich, wie das Ossetische, in manchen Einzelheiten seines Lautsystems und seiner Grammatik auf ältere Sprachzustände stützt als diejenigen sind, die uns die Sprache der Achâmeniden und das Zend darbieten". Endlich wird als "merkwürdig" angeführt, "dass die iranischen Sprachen, das Armenische mitbegriffen, in manchen Laut-Entartungen, die sie erfahren haben, den slawischen und lettischen begegnen"; doch soll aus solchem Begegnen eben so wenig ein Näherstehen der beiden Sprachgruppen hergeleitet, als mit einzelnen Gleichheiten im grammatischen Bau ein näheres Verwandtschaftsverhältnis zwischen slawo-lett. und germanischen Sprachen begründet werden, wie dieß nach J. Grimm auch von Aug. Schleicher geschieht.

Was im besondern die slawischen Sprachen angeht, so wissen wir bereits was sich dort gesagt findet, daß sie für diese andere Ausgabe der Vergleichenden Grammatik auch eine Behandlung auf anderer und besserer Grundlage erhalten.

So läßt uns die Vorrede zur zweiten Ausgabe des Werkes den damaligen Stand der Forschung auf einzelnen Sprachgebieten sehen, wie es für ihre Zeit schon die zur ersten Ausgabe getan. Diese ist auch wieder abgedruckt, nur ein letztes Stück davon weg gelassen, "Das Hochdeutsche, besonders in seiner ältesten Periode" u. s. w. Es besagt, wie der Verfasser da zuerst, im März 1833, sein Werk auszuführen gemeint, wie er das Hochdeutsche neben dem Gotischen — eine, beiläufig, von Benfey gerügte Nebenordnung — darzustellen, was er davon und weiter in einer zweiten Lieferung zu bringen und wie er der Wort-Bildung und Wort-Vergleichung "ein besonderes Werk zu widmen" gedacht. Das sind Dinge und Vornahmen, welche ebenso der Zeit angehören wie der dazumal ausgesprochene Wunsch, Graffs Althochd. Sprachschatz in bälde vollendet zu erhalten. Und darum gewiß, weil es sich mit

den Vorreden zur zweiten und zu den andern Abteilungen der ersten Ausgabe ebenso verhält, dass sie vornehmlich auch nur auf die Entstehungsweise des Werkes bezug haben, sind auch diese weg gelassen.

In der andern Hinsicht ist die Vergleichung gar nicht leicht. Erleichtert, äußerlich erleichtert hat sie uns der Verfasser dadurch, dass er die alte Paragraphen-Einteilung der ersten Ausgabe möglichst beibehalten. Diese läst uns bald sehen, wo Aenderungen, wo Auslassungen oder Zusätze, wo tunlichst unter derselben Ziffer Einschaltungen ganzer Stücke angebracht schienen. — Die schöne Tugend der Ordnung und Uebersichtlichkeit hat Bopp nimmer verlernt und immer geübt; bei aller Erweiterung im ganzen ist vielfach Verkürzung im einzelnen; geänderte Ausdrucksweise ist auch nicht sowohl um geänderten Inhaltes als allein um deswillen eingetreten, um wo immer möglich mehr feste Bestimmtheit und saubere Klarheit in der Darstellung zu haben. — Ein erstes Beispiel ist der erste Paragraph. Die Darlegung, so weit sich vergleichen läst, ist kürzer, das ganze um das vierfache länger geworden. Wie es nun heißt sind "die dem Sanskrit eigentümlichen Vokale r und l^{α} , ist besonders der r-Vokal viel mehr eingehend behandelt, seine Entstehungsweise aus ar, aus ra u. a. des nähern erklärt und durch entsprechende Formen im Zend, Altpersischen, Griechischen und Lateinischen hinlänglich begründet.

Weiter im "Schrift- und Lautsystem" hat die Betrachtung der Diphthonge, der \hat{e} und \hat{o} , vornehmlich des lat. e an Ausdehnung gewonnen.

In der Lehre vom Schwergewicht der Vokale ist die frühere Auffassung prinzipiell fest gehalten, doch ebenfalls und namentlich mit bezug auf die im "Vokalismus" zusammen gestellten Beobachtungen weiter dargetan. — Arabisch ist nicht mehr angerufen, um "in Ansehung der relativen Würde der Vokale" einen Vorrang des u vor dem i zu erweisen. Ebenso wenig sind die Ansichten dermaliger Sanskritkenner, eines Wilkins, Schlegel u. a. für die Erklärung der Nachlaute von Anusvâra und Visarga noch berücksichtigt. Aus ihren Anfängen heraus gewachsen sind beide selbständig geworden, der Forscher und seine Forschung.

Wir müssen uns aber weiter durchzuführen versagen, auch wie hier beispielsweise begonnen, auch nur äußerlich zu vergleichen. Dafür sind die Ausgaben vorliegend. Anders, was da nicht überall ausdrücklich vor-, auch nicht immer auf der hand liegend erscheint, Anlaß und Grund der beliebten Aenderung.

In einigen Fällen ist solches wohl angegeben, im Text oder in besonderen, kürzeren oder längeren Anmerkungen; in manchen andern haben wir nicht lange darnach zu suchen. — Wenn Bopp wieder, nicht wie früher "vom griech., lat. und lit. Lautsystem", sondern nunmehr allein "vom Lautsystem des Griechischen und Lateinischen im besondern zu handeln" sich enthält, so ist dieß, weil auch nunmehr die nähere Betrachtung des altslawischen Schriftund Lautsystems ganz neu hinzu kommt, "mit gelegentlicher Berücksichtigung", wie es heißt, "des Litauischen, Lettischen und Altpreußischen". So ist ein Stück über slawisch-lettisches in der weiteren Lehre von Lautgesetzen hinzu gebracht, welche die unmittelbare Aufeinanderfolge von Lauten oder Buchstaben am Ende und Anfang zweier Wörter oder innerhalb eines Wortes regieren. Und beiläufig, es ist der vergleichende Grammatiker hierzu wieder für eine möglichst durchgreifende Worttrennung im Sanskrit eingetreten, nötigenfalls, wie er gemeint und des guten gar zu viel verlangt, mit Aufgeben der eigentümlichen s. g. Devanägarischrift. — Dieß also beiläufig. — Abgesehen dann von einem neu hinzu gekommenen Stück, "die sanskritischen Accente" überschrieben, das in einer Schlusbemerkung auf das "Vergl. Accentuationssystem" und dessen bekanntes Prinzip verweist, einiges im folgenden, dem "Von den Wurzeln". Wie Bopp hier wieder dazu kommt, die Klassifizierung der Sprachen nach A. W. Schlegel aufzustellen und einer ersten Klasse das Chinesische zuteilt, da hat er dem Satze, "wo alles noch nackte Wurzel ist", die Worte, "dem Anscheine nach" hinzu gefügt. Und eine längere Bemerkung begründet diese in Abweichung von seiner frühern Darstellung gemachte Hinzufügung. — In einer andern folgenden Klassen-Einteilung, in der zur sanskr. Präsensstammbildung, sind dann einzelne Klassen, namentlich eine vierte, zweite, neunte und zehnte mit einiger Aenderung und vieler Erweiterung gegeben; es sind neben griech. besonders germ. und. slaw. Stammformen mehr und mehr eingehend verglichen worden. Natürlich auf grund neuerer Forschung; und so begegnen wir hier wohl bekannten Namen von Mitforschern, deren Leistungen auf diesem Gebiete einzelner Sprachen die Aenderungen oder Weiterungen veranlaßt haben.

Wir kommen zur Kasusbildung, die noch vollends, soweit sie Nomina, vorab nom. subst. betrifft, die andere Hälfte des ersten Bandes ausmacht. — Die Umarbeitung zeigt sich zuerst auffällig bei den Stammformen, den fem. auf i, da im Griechischen als Zusatz α oder (nach Bopp auch) δ hinzu tritt. Bei diesen Bildungen, die eigentlich auf suffig. ya mit regressiver Assimilationskraft zurück gehen, war manches mehr und einzelnes anders (vielleicht noch anders) zu erklären. So ähnlich bei got. Formen (auf eî-n und jo) und bei lit., deren Vergleichung neu hinzu gegeben. Aber weg geblieben ist im weitern dann was alles früher für die ursprüngliche Identität von finalem \hat{a} und e lat. Femininstämme (1. und 5. Dekl.) hier vorgebracht worden, denn es war im wesentlichen schon in anderm Zusammenhange aufgestellt. Ferner sind im folgenden einzelne Etymologien nicht wiederholt noch andere dafür eingesetzt, wiewohl da bei der vergleichenden Erörterung konsonantisch ausgehender Stammformen die Versuchung sogar nahe gelegen. Solche Enthaltsamkeit, solche umsichtige Oekonomie lassen das Werk nun mitunter vielleicht weniger frisch und kühn, doch überall ungleich gereifter erscheinen.

Nun ist unschwer ersichtlich, wie die neuere Erforschung des Wortaccents auch die erweiterte Darstellung in der Unterscheidung starker und schwacher Kasusformen bewirkt hat, wie darum eben das Griechische viel mehr heran gezogen wurde und dann Litauisch und Gotisch. Weitere Forschung hatte weitere Darstellung zur folge, und gewiß ist das Hinzutreten neuer Lehrstücke so wohl begründet. Aber gewiß eben so wohl Abänderungen in älteren, wo solcher Zusammenhang vermerkt oder auch nicht ausdrücklich vermerkt wird.

Die verschiedenen Formen got. Adjektivstämme auf ja im Nomsgl., die Erhaltung des s als r in ahd. Pronominen und starken Adjektiven, das Kasuszeichen s von lat. Fem. auf \hat{e} (5. Dekl.),

worin die Forschung nun "nicht mehr einen Ueberrest aus der Urperiode unsers Sprachstammes" erkennen kann, sondern "eine Wiederherstellung" u. s. w. nach der Analogie anderer lat. Wortformen (auf es, is) — dieß u. a. mögen hier Beispiele sein. deres ist die ganze, durchgreifend umgeänderte oder erweiterte Erörterung der Stämme auf n im Nom. sgl., der zugehörigen griech. und got. Fem. mit "unorganischem" n, das sie angenommen; anderes was wieder in Abweichung von einer frühern Auffassung bezüglich des r im Nom. sgl. von Wörtern, wie πατήρ, μήτηρ, frater, got. fadar, ir. attair u. a. erklärt wird, dass es "ein Ueberrest der Ursprache sei", und dergl. — Weniger, wohl am wenigsten bietet dann der Acc. sgl. solche Beispiele, wie sie sogleich wieder der Instrumentalis aufweist. Namentlich hat die Beschreibung dieses Kasus nicht mehr die einer (germ.) Dativbildung sich angeschlossen, so wie das zuerst aus häufig überein kommendem Gebrauch und überein kommender (nur verkürzter) Endung passend schien. der Dativbildung, die also nun für sich allein steht, ist besonders das "Anhängepronomen" sma Gegenstand einer bedeutend erweiterten, viel mehr eingehenden und umfassenden Vergleichung. Um eine Form dieses Pronomens, in got. u-nka-ra (unser), und den Uebergang von s in k durch eine Mittelstufe von h zu erklären (pråkr. hma für sma), war dafür zuerst auf got. k von ik (ich) gegenüber sanskr. h in aham hingewiesen, wie denn weiterhin auch das k in den got. Accus. mi-k, thi-k, si-k (me, te, se) aus demselben s "durch Erhärtung eines vermittelnden h" sich entwickelt haben sollte. Alles dieß, auch jenen Hinweis hat die andere Ausgabe nicht wiederholt, stillschweigend, aber gewiss aus Gründen, die sich dem Forscher dafür ergeben und dem nachforschenden in diesem Falle auch wohl bald ersichtlich werden.

Im Ablativ sgl. erhalten wir nun zu einer Form adverb. Gebrauchs nach entsprechender dor., got., altpers. und osset. auch bekanntlich zuerst armenische Bildungsweise in betracht gezogen, und nachträglich dazu hergestellt was für diese Sprache nachzuholen war, ihr Schrift- und Lautsystem. — Das erweiterte Gebiet der Forschung ermöglicht weitere Vergleichung nach Umfang und nach Inhalt, in die Breite und in die Tiefe, und beides gibt sich

auch im folgenden zu erkennen. Man sehe die Genitivendung sya, wie sie nun im Zend, Altpers. und Armen. nachgewiesen, wie sie anders nun im Lat. und (unter Bezugnahme auf Schleichers Angaben) dann besonders im Litauischen beschrieben wird; man sehe, wie gegen früher wiederum im Litauischen das lokative e und dann je behandelt wird, sehe, welche Unterstützung nun vom Oskischen und Umbrischen für die Erklärung eines lat. Genitivs als Lokativ gewährt wird. — Den Nom.-Acc. dualis angehend sehen wir andere Auffassung einzelner Formen abermals besonders im Litauischen, deren Begegnung mit sanskr. und letto-slaw. und darin "einen neuen Beweis" erkannt "der verhältnismäßig späten Absonderung der lett. und slaw. Idiome von ihren asiat. Schwestersprachen". Noch viel mehr verändert und vermehrt zeigt sich die vergleichende Darstellung der drei Dualkasus (auf bhyam) des Instrum., Dativ und Ablativ, erweitert auch die des Gen.-Lokativ der Zweizahl. Eine Form dieses letzteren ist nun auch litauisch nachgewiesen.

Im Nom. pl. haben bekanntlich auch griech. und lat. Nomina auf a nicht das Kasuszeichen as, sondern eine "Stammeserweiterung", i, einer Bildung folgend, die nach dem Sanskr. und Zend auch im Gotischen nur den männl. Pronomina auf a eignet. "Ehre daher dem Gotischen!" meinte Bopp in der ersten Ausgabe, "daß es die alte sanskr.-zend. Grenze in dieser Beziehung nicht um ein Haar breit überschritten hat" u. s. w. Der ganze Passus fehlt in der andern Ausgabe; aber ein folgendes neues Stück erklärt nüchtern, wie auch noch im Ablat. neben Formen auf î solche auf eis, es und is als Pluralnom. der betreffenden Nomina begegnen, wie es sich mit diesen, mit entsprechenden im Osk. und Umbr., mit andern vergleichbaren im Slaw. und Ahd. verhalten mag. - Wenn zum Acc. pl. ausdrücklich neuere Forschung, wenn eine griech. Dialektforschung namentlich die frühere Erklärung der Kasusbildung bestätigend hinzu kommt, so ist es dann weiteres Hinzukommen und anderes Verteilen zu vergleichender Sprachformen, was auch hier die vollständige Umarbeitung veranlasst. - Verkürzt, weil die germ. Dativendung nicht mehr hinzu gezogen, erweitert wieder, da in einer "Anmerkung" osk. und umbr. Formen verglichen werden, ist demnach die Darstellung der folgenden Kasus, einesteils die des Instr., andernteils die des Dativ und Ablativ pl., und nach dem Genitiv, wozu wohl am wenigsten geändert, ist endlich zum Lok. ein Stück gekommen, das (gegen Schleichers Annahme) die lit. Kasusendung behandelt. — Was dann den Schluß des ersten Bandes ausmacht, "altslawische Deklination", so wissen wir bereits, was und worauf gestützt uns Bopp in einem seiner ersten Sätze hier lesen läßt: "Es werden nach Erkenntnis des wahren Stammgebiets die Kasus-Endungen in vielen Punkten sich ganz anders gestalten als Dobrowsky sie darstellt."

So hätten wir sie uns im Ueberblick nun doch angesehen, die zweite gegen die erste Ausgabe der Vergleich. Grammatik. Leicht, wie gesagt, ist es nicht überall, die Aenderungen aus ihrem Grunde zu begreifen, aber immer lehrreich. Denn wir müssen uns in den Geist des Autors versetzen, dessen was eigene und andere Weiterforschung an die hand gegeben uns überall und stets bewußt sein.

1859, nach zwei Jahren, erschien der zweite Band der andern Ausgabe seiner Vergleichenden Grammatik. — Franz Bopp, auch der greise Franz Bopp rastete wenig. Und wie wenig auch die rasteten, welche in der Aufdeckung von Sprachen und Sprachdenkmälern ihm folgten, das ist aus Zeitschriften und Büchern dieser Jahre, aus Jahrbüchern zu sehen, wie etwa aus denen für Philologie und Pädagogik, welche Joh. Chr. Jahn begründet.

Da finden wir nächst dem ersten Bande des Boppschen Hauptwerkes in zweiter Ausgabe die "Etymol. Forschungen" von A. F. Pott angezeigt, auch einen ersten Teil in zweiter Auflage und "in völlig neuer Umarbeitung" — das Werk trägt schon die Jahreszahl jenes Jahrbücherbandes, 1859. Hierauf folgen Schriften des G. Curtius aus den Jahren 1856/58, auch etymol. Fragen oder Forschungen (quaestiones etymol.), dann eine Lautverbindung angehend, über Analogie in einiger Anomalie des Griechischen und über Reste des Aorists im Lateinischen. Weiter angezeigt ist eine Schrift Leo Meyers, "der Infinitiv der homerischen Sprache", dessen Bildung und Anwendung behandelnd, und weiter eine von Alb. Dietrich über einige "Affektionen" (Assimilation und Dissimilation) von

Vokalen im Lateinischen. Eine Abhandlung W. Corssens — de Volscorum lingua commentatio — beschließt die Reihe. Sie erhellt einen der mittelital. Dialekte, auf deren Gebiete sich auch Herm. Ebel, der Verf. dieser Anzeigen mit einzelnem hervor getan.

Nun wird man zugeben, dass diese wie andere Leistungen die Sprachvergleichung, das Gründungswerk Franz Bopps zur Voraussetzung haben. — Man hat F. A. Potts Etymol. Forschungen als eine Art Ergänzung zu Bopps Vergl. Grammatik angesehen. der tat steht der erste Teil der neuen Forschungen, der "die Präpositionen" behandelt, in naher Verbindung mit der Kasusbildungslehre im ersten Bande der neuen Vergl. Grammatik. Sonst mögen jene vielleicht eher als Ausläufer erscheinen, die auch über das Wurzelgebiet hinaus in üppiger Fülle empor getrieben. — Gegensätze aber sind in ihrer Eigenart A. F. Pott und G. Curtius, mehr als Sprachforschung und Philologie je gewesen und hätten sein können, Gegensätze, fast wie der Stil, in dem sie schreiben. Auch wo sie dem einen und gleichen nachspähen können sie nicht zusammen bleiben. Bedächtige Kritik führt den einen, sein mehr kühnes, durch ungemein reiche Kenntnis geübtes Sprachgefühl den andern. Hatte dieser, hatte Pott, wie wir wissen, den Lautbestand der Sprachformen vor allem als feste Grundlage für Vergleichung und Forschung angewiesen, so wollte jener, Curtius, die Tragfähigkeit solchen Bodens in allen Fällen geprüft und gesichert haben, eine unüberschreitbare Grenze dafür bestimmt und inne gehalten wissen nach im allgemeinen oder im besondern giltiger Gesetzlichkeit. Nicht konnte der Philologe dem Sprachforscher nachgeben was der Strenge seiner Kritik widerstrebte, noch der Sprachforscher dem Philologen etwas zugestehen, um dessen Anerkennung und Teilnahme mehr zu gewinnen; beide konnten und wollten allein den Forderungen der Wissenschaft genügen. Die Anzeigen aber, wie sie, bezeichnend genug, in dem Jahrbuche für Philologie zusammen stehen, suchen auch den Verdiensten beider, jener und anderer gerecht zu werden.

Auf diese Anzeigen — denn es trifft sich wohl in dem Jahrbuche hier weiter nachzusehen — folgen andere unter "Mythol. Literatur". Sie vervollständigen die Uebersicht, welche L. Preller über eine Reihe dahin gehöriger Schriften gegeben, solcher eines F. G. Welcker, H. D. Müller, G. F. Schoemann, K. Lehrs, Ed. Gerhard u. a., ihrer vierzehn an der Zahl aus den Jahren 1854/59. Und bei dem letztgenannten zeigen "Mythol. Parallelen" auch bereits den Versuch einer vergleich. Mythologie. — Vergleichende Mythologie, d. h. Mythologie als Wissenschaft begann aber erst, mußte und konnte aber erst mit vergleichender Sprachforschung beginnen. Denn eine weckt und trägt die andre; beide haben im Grunde, ihrer innern Form nach, gleiches Entstehen und auch äußerlich in den Namen ein gleiches, darin ihre Entwickelung fort schreitet und erkannt wird.

Mit ihrer Sprache und Literatur lernte man immer mehr und besser auch die Mythen kennen und verstehen, die Götter- und Sagenwelt der "arischen" Völker. Eine nach der andern erschienen besondere Schriften, die dergleichen behandelten. So auf seine "Ursagen", 1852, und seine Abhandlung "die pers. Anahita oder Anaitis", 1856, ein drittes des Fr. Windischmann, "Mithra, ein Beitrag" u. s. w., im selben Jahre wie des H. Schweizer "Blicke in die Götterwelt der arischen Inder", 1857.

Aber den Anfang vergleichender Mythologie, wenn wir absehen hier von Fr. Bopp und seinen Briefen an den ältern Windischmann und von dem was dann noch andere dazu oder darüber geschrieben — den eigentlichen Anfang vergleichender Mythologie machte Ad. Kuhn mit seiner Schrift "von der Herabholung" u. s. w., 1858, oder "die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks", 1859. Er hatte den Mythen und Sagen derart schon früher nachgeforscht, auch in dem, was er zusammen mit W. G. Schwartz gegeben (Norddeutsche Sagen), welcher in der gleichen Richtung aufsuchte und behandelte "die altgriech. Schlangengottheiten" (Ein Beitrag etc.), 1858, u. a. m.

Schon 1852, in seinen Vorlesungen über Ind. Literaturgeschichte hatte Albr. Weber der vergl. Mythologie in bezug auf die s. g. klassische "eine ganz ähnliche Stellung" zugesagt, wie sie die vergleich. indog. Grammatik damals schon tatsächlich in bezug auf die klassische Grammatik besäße. "Und das neue Licht", hieß es dazu, "das über ihr (jener Mythologie) aufgehen wird, verdan-

ken wir den Hymnen des Rigveda, die . . . " In der tat, wie Weber dort, wie in seinen "Ind. Studien" und "Skizzen" (1857), so haben die Aufrecht, M. Müller, Roth u. a., so haben überhaupt alle, welche jenen Hymnen näher getreten, mit dem Einblick in ihre Sprache auch mehr oder minder tiefen Einblick in ihre Mythengebilde, als in deren vergleichsweise älteste "Werkstatt" gewinnen müssen. Wie in der Sprachengeschichte; "das neue Licht", das von daher aufgieng, beleuchtete bekannte und noch unbekannte, neu aufgedeckte Gebiete verwandter Mythenbildung, und seine Helle wuchs mit seiner Verbreitung. So haben hierzu auch die Stenzler, Lassen, Benfey u. a., auch die beigetragen, welche jüngerm altind. Volkstum, Sagen- und Fabelwesen nachforschten, wie die M. Haug, Fr. Spiegel u. a., welche auf dem Zend-Avesta-, dem alten Parsenoder andern verwandten Gebiete gleiches getan oder weiter getan. Ihre Forschungen brachten gesucht oder ungesucht zu wege, was der Vorgang der beiden Grimm und ihre Nachfolge auf germanischem Boden zu tage gefördert. An deutsche Mythen- und Sagengeschichte reihte sich dergleichen auf slaw.-lettischem Gebiet, auch mit Sprach- und Dialektforschung zusammen gehend. Wie — um von den vielen dort und den einigen hier nur einen zu nennen bei A. Schleicher und seinen Sammlungen und Uebersetzungen aus Und immer mehr und mehr konnte die dem Litauischen, 1857. Vergleichung zeigen, was da ursprünglich gemeinsam gewesen und was dann eigentümlich geworden. — Nur konnte es nicht fehlen, dass auch hierzu endlich W. v. Humboldt'scher Geist und seine Nachfolge zur Geltung kam, wenn anders in dem Tichten und Einbilden des Volksgeistes oder der Volkssele, wenn anders in dem allem, worin sich Sprache und Mythos begegnen, auch allgemein wissenschaftliches, philosophisches oder psychologisches Erkennen Geltung hatte. — 1859 ließ H. Steinthal mit M. Lazarus zusammen eine "Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft" ins Leben treten. 7 — Doch wir müssen auf Franz Bopp und die Vergleichende Grammatik wieder zurück kommen.

Die Behandlung der altslaw. Deklination, — so lesen wir auf der zweiten Seite des zweiten Bandes — hat Bopp "zu der Ueber-

zeugung", nach dem entsprechenden Wortlaut der ersten Ausgabe "zu der sehr wichtigen Entdeckung" geführt, dass u. s. w. In den angeführten unterschiedenen Ausdrücken gewahren wir einen ersten Unterschied bei Vergleichung der betreffenden Ausgaben von 1859 und 35. Und wenn nicht auch bescheidener, so ist der neuere Ausdruck doch ruhiger, sollten wir meinen, der gereiften Erfahrung unsers Forschers angemessener klingend.

Es handelt sich um "Grimms starke, Fuldas abstrakte Deklinationsform der Adjektiva", dass diese nur darum in so vielen Punkten von den starken Substantiven sich ab- und der Pronominaldeklination sich zuwenden, "weil sie wirklich", sagt Bopp, "wie im Slawischen und Litauischen die bestimmten Adjektiva, mit einem Pronomen komponiert sind". Mit andern Worten, es handelt sich um die Erklärung indefiniter und definiter Adjektivslexion, wie sie schon in der ersten Ausgabe, schon in dem Aufsatze, der Rezension vom Jahre 1827 gegeben, hier nur noch durch ein Eindringen pronominaler Deklination, dort vielmehr durch ein Anfügen deklinierter Pronomina. Damit handelt sichs allerdings um eine für die Agglutinationstheorie sehr wichtige Erkenntnis. 8 — Wir dürfen darauf nicht mehr und näher hier eingehen; nur sei angefügt, dass das alles, was die Deklination der Adjektiva im besondern angeht, in dieser neuern Ausgabe ohne viel Anmerkungen und Seitenblicke auf entlegenere Sprachformen, daher im ganzen kürzer und fasslicher gegeben, dass auf die gleiche Weise auch die Darstellung der Vergleichungsstufen im einzelnen, wenn auch nicht im ganzen kürzer geworden. Die Umarbeitung hat hier einzelne Partien um Sätze verkürzt oder erweitert, hat mit beidem verändert und das Lehrstück mehr geordnet und gesichtet, äußerlich wie inhaltlich wieder um so viel "gereifter" werden lassen.

Mit der hierauf erneuten und erweiterten Bearbeitung der Zahlwörter müssen wir auch neuen und weitern Etymologien zu begegnen erwarten, welche eine Erklärung der verglichenen Zahlausdrücke versuchen. Solche Versuche oder "Vermutungen" dürfen um so annehmbarer erscheinen, je mehr streng gesetzlich ihre Lautund je weniger künstlich ihre Bedeutungsübergänge auftreten, was wir z. B. von den an die lit.-lett. Zahlausdrücke für eins, an

lit. wena-s und lett. ween-s sich nun anschließenden Erklärungen doch nicht wohl sagen mögen, auch nicht von der Herleitung eines tri aus Wz. tar, im Sinne von "überschreitend, darüber (über die beiden niedrigeren Zahlen) hinaus gehend". Aber wir unterlassen es besser, noch anderes und neues in diesem Abschnitt so weiter zu mustern.

Auch in dem folgenden von den Pronominen hat die eigentliche oder "lexikalische" Etymologie, wie wir wissen, ihren weiten Spielraum. Schon gleich zu anfang des ersten Stückes, da er nach einer Anmerkung nur m, nicht mehr am als Endung der Nominativform sanskr. Personal- und einiger andrer Pronomina ansetzt, mus Bopp wieder der Bildung und Bedeutung eines letzterreichbaren Ausdrucks für ich nachgehen. "Die Silbe ha von aha-m" hielte er jetzt in Uebereinstimmung mit Benfey "für die mit dem Stamme a verwachsene sonst tonlose Partikel ha (ved. auch ha, gha und $gh\hat{a}$), welche wie das verwandte griech. γz , dor.-äol. γa , gern an Pronomina sich anschliesst", woraus er schon früher und ohne die Begegnung mit dem andern zu kennen "den Guttural der germ. Sgl.-Acc. der drei geschlechtlosen Pronomina", unserer mich, dich, sich (got. mi-k, thu-k, si-k), das h der ahd. Pl.-Acc. unsi-h, iwi-h erklärt. Was also hinsichtlich jenes Gutturals damals nur noch "in phonetischer Beziehung" verglichen, "ich, got. ik = aha-m, ἐγώ", das war damit nunmehr auch etymologisch heran gezogen. Ein prinzipielles Festhalten an Pronominalstämmen — a ist demonstr. sonst mochte diese Etymologie kaum mehr für sich haben, kaum mehr, wenn nicht weniger annehmbar erscheinen als die andere ältere, nach der aham die "sprechende" Person (von ah, aha, sprechend) bedeutet. Beide sind unsicher, weil sie beide, abgesehen von Lautunterschieden, die Grenzen der Gewissheit, einer hier, innerhalb ihres Sprachgebiets möglichen Vergleichung überschreiten.

So ist es aber vielfach auch mit anderem was folgt, mit den Zusätzen und Etymologien zur Erhaltung der Dualformen persönlicher Pronomina. Ansprechend und geschickt zurecht gelegt, bleiben sie doch immer Vermutung.

Nicht wohl ebenso was die "Pronomina dritter Person" an-

geht. Weitere Formenkenntnis hat da zu weiterem Vergleichen, auf mehr sicherem Boden zu verhältnismäßig mehr sicherem Erkennen geführt. Unter anderm und besonders so in der erneuten Behandlung eines Demonstrativstammes i (lat. i-s, i-d, got. i-s), der wohl auf ein ya (ähnlich wie die Verbalw. i, gehen, auf ein ya) zurück weist. Merkwürdig sind die Stellen, hier und früher, worin Bopp beim lit. Demonstrativ- und Reflexivpronomen den Erklärungen Schleichers begegnet; noch merkwürdiger ist, daß wir hierbei eine strengere Gesetzlichkeit auf seiten des älteren Forschers haben. Doch können wir einzelnes nicht vornehmen, können nicht mehr auf Fortschritte und Veränderungen als auf die erste Bearbeitung eingehen.

Auch aus der weiteren Darstellung der Pronomina sei nur noch einiges hervor gehoben, was unter gleiche, hier eben oder früher erwähnte Gesichtspunkte der Umarbeitung fällt. - So sind Irisch und Ossetisch neu herbei gezogen, um einen Demonstrativstamm a zu beglaubigen, und umbrische Formen, um die Ansicht vom pronominalen Ursprung einer Konjunktion (enim) zu unter-Verbalbegriffe, erklärte Bopp, und Verbalwurzeln seien überhaupt die letzten, wozu er sich zur Erklärung einer Konjunktion wenden möchte. Got. aiv (aiva) "als All der Zeit, d. h. Ewigkeit" dem zend. aêva (eins) "als logischen Gegensatz oder wie ein anderes dem dieses" gegenüber zu bringen, war ihm nicht mehr möglich. — Unwesentliche Veränderung hat die Erörterung des Relativstammes (ya), mehr und wesentlichere die der Interrogativstämme (ka, ku, ki) erfahren. Dabei sind nicht sowohl die Erweiterungen und Zusätze, nicht sowohl die neuen Gleichstellungen als vielmehr die Auslassungen früherer besonders beachtenswert. Sie beruhen wohl teilweise auf verbesserter Anordnung und möglichst vermiedener Wiederholung des einzelnen, aber nicht wenige auch auf jenem Verbessern und Vermeiden, das wie als Frucht weiteren Lernens und Forschens anzusehen. Wie u. a. jenes vorsichtige "vielleicht", womit Bopp jetzt die altsl. Partikel se (aber) mit dem skr. ca und lat. que für identisch erklärt. Das sind Einzelheiten wie die, womit die vergleichende Behandlung der Pronominal-Adjektive und Adverbia anders, besonders in den letzten Partien wieder anders und abgesehen vom "Gravitätsprinzip" auch wohl besser geworden.

Mit der Lehre vom Verbum beginnt nun die andere Hälfte dieses zweiten Bandes, auch zugleich der ganzen Umarbeitung, und wir dürfen erwarten, der wesentlichen Aenderungen immer weniger zu finden.

In der tat sehen wir wenig geändert, bis wir zu den Personalendungen kommen. Da sind die mi und mas der ersten Person vollständiger mit Rücksicht auf die verbale Stammform behandelt, und ihr Bestand oder Abfall ist besonders im Altslaw., Got. und Arm. näher dargetan. Bei den Endungen zweiter Person ist zunächst weg gelassen was früher gesagt stand, um "die vollständigste Gestalt der Pronominalform im Medium" zu begründen; und got. t ist da in betracht gezogen, wo früher lat. sti einem skr. tha verglichen wurde, offenbar, um den Widerspruch aufzuheben, worin diese Erklärung mit einer andern spätern sich be-Ein Satz, der aus der Medialendung uns beweisen soll, findet. dass wie in ἐστι so ursprünglich überall auch griech. τι in dritter Personalendung gestanden, ist weg geblieben und ebenso was nachher von der Rettung des t in jener Endung gesagt war. — Abgesehen von einzelnem erscheint völlig neu bearbeitet was zu den Aktiv- und auch zu den Medialendungen aus dem Altslawischen und seiner engern Verwandtschaft, wie was zuvor aus dem Litauischen und anderm hinzu gebracht, das inzwischen anders und besser bekannt gegeben.

Bemerkenswert ist die geringe Aenderung, welche das Lehrstück vom "Einfluß des Gewichts der Personal-Endungen" erfahren. Solche ist nur an der einen Stelle, welche die Wirkung der "Silbenvermehrung" im germ. Präteritum derjenigen gleich stellt, welche im Sanskrit "von dem zunehmenden Gewichte der (Mehrzahl-) Endungen" ausgeht. Dabei besteht diese Aenderung fast einzig im Ausdruck und in etwas weiterer Ausführung. Wir sehen daraus, mit welchem Bedacht Bopp seine "Gravitätstheorie" behandelt und wie fest er daran gehalten. Sie war ihm und blieb auch uns trotz allem eine wichtigste Errungenschaft seiner Forschung.

Anders in der folgenden "Konjugations-Einteilung". Lat. und

griech. Stammformen, namentlich Denominativstämme sind viel weniger berücksichtigt, weil sie aus früherem oder mit nachfolgendem erklärt werden. Durch Einfügung des Armenischen, durch neue und weitere Gruppierung des Litauischen und Altslawischen haben dagegen besonders die letzteren Teile dieses Abschnittes eine ganz andere Gestalt erhalten.

So kommen wir wieder zur "Bildung der Tempora" und finden zuerst die des Präsens in der zweiten Ausgabe wie in der ersten dargestellt, mit kaum nennenswerter Aenderung. Nur eine Anmerkung ist schließlich hinzu gefügt, eine altslaw. Bildungsform betreffend, davon Bopp (nach Miklosich) auch schon teilweise in einem frühern "Nachtrage" gesprochen. — In der Betrachtung des Präteritums im allgemeinen sehen wir nicht ungern eine Stelle ausgeschieden, in der das skr. Intensivum seiner Bedeutung nach "gleichsam ein Superlativ des Verbalbegriffs" genannt und seiner Form nach mit Imperativ- und Optativformen des griech. Perfekts und mit dem Konjunktiv des germ. Präteritums verglichen wird. Die versuchte Erklärung, diese Art Uebertragung von Form auf Bedeutung hatte etwas künstliches und durfte Bopp selbst später wenig gefallen.

Lehrreich ist es nun, die Darstellung des Impersekts in beiden Ausgaben zu vergleichen. Die frühere Ungewisheit bezüglich eines im Zend vorhandenen Augments ist gehoben, auch die daselbst bezüglich der zweiten Pluralform, und hierin besteht die erste Aenderung und die weitere dann in einer neuen Behandlung der arm., lit. und altslaw. Bildungsweise. Auch in der lateinischen ist die Annahme eines Augments in der Anfügung des Hilfswortes (-bam) ausdrücklich weniger entschieden sest gehalten, und das ganze hierüber ist mehr einheitlich zusammen gesast. Statt dessen ist eine frühere Anmerkung in den Text gestellt. Aber an seiner Darstellung vom "Ursprung des Augments" hat Bopp Wort sür Wort sest gehalten. Nach wie vor bedeutet ihm das Augment Verneinung der Gegenwart. Nur eine Schlusanmerkung, eine frühere Vermutung Hösers betreffend, konnte jetzt unbedenklich weg fallen.

Lateinisches betrifft auch die erste Aenderung im Aorist oder

vielförmigen Präteritum nach Bopps Benennung. Für die Vokallänge in Perfekt-, als eigentlichen Aoristformen (wie scâbi, vîdi, lêgi u. a.), wird nicht mehr eine s. g. Ersatzdehnung, sondern allein eine "versteckte" Reduplikation angerufen, sowie nachher für die auffällige Länge in dritten Pluralformen (wie dixêrunt) nicht mehr "die nötige Tragfähigkeit" der Silbe, sondern gegen früher das darin enthaltene Augment zur Erklärung dient. So ist weiterhin nicht mehr Rede davon, dass ein vi (in amâ-vi, audî-vi) das Bedürfnis fühle, "von einem langen Vokal getragen zu werden". Dass übrigens auch hier was altslawisches angeht gänzlich umgearbeitet, was litauisches bedeutend erweitert und für armenisches neue Stücke hinzu gefügt worden, bedarf kaum der Erwähnung. Wir wollen aber diesen Abschnitt hiermit verlassen und den folgenden vom Perfekt wieder ansehen.

Da fällt uns zuerst eine geänderte, knapper gehaltene Darstellung der gotischen Reduplikationsweise auf wie bald nachher eine ausdrücklich geänderte Ansicht, welche eine Vokalsteigerung in got. Präterita (ô in fôr, fuhr, vôhs, wuchs) nicht mehr mit skr. â, sondern mit früherer Reduplikation erklärt. In einer hinzu gefügten Anmerkung wird dann auch bald der Meinung (Ad. Holtzmanns "über den Ablaut") widersprochen, dass der Vokalwechsel in got. Präteriten (band, bundum) durch die Verrückung des Accents entstanden. Sein Gravitätsprinzip konnte Bopp nicht absetzen lassen. Auch sonst sind es die germ. und besonders die got. Präteritalformen, welche in der neuen Ausgabe ihre ganz erneute, wenn auch im wesentlichen wenig geänderte Behandlung erhalten. Und gleiches gilt zuletzt von den Zendformen, die aus weiterer Textkenntnis die frühere Darstellung ausdrücklich bestätigendes an die hand gaben.

Nur eine Anmerkung ist der Betrachtung des Plusquamperfekts hinzugefügt. Sie betrifft "die von Landvoigt, Pott und später auch von Curtius ausgesprochene Vermutung, daß im griech. Plusquamperf. das Imperf. des verb. subst. enthalten sei". Darnach kommen wir wieder zum Futurum, dem letzten Abschnitt dieses Bandes.

Wenig, recht wenig in allem hat die Umarbeitung hier abzu-

ändern und zu erweitern gehabt, das wenige eben nur darin, was "durch Shafarik und Miklosich ans licht gezogen", also auf slawischem Gebiet. Gotisches wurde davon gesäubert, was früher aus persischem oder auch "krainischem" Wesen hinzu gebracht war. Und in beiderlei Hinsicht hatte zuletzt einiges für die Vergleichung von Zendformen zu geschehen.

Im selben Jahre, worin Bopp diesen andern Band seiner Vergl. Grammatik heraus gab, erschien, wie bemerkt, auch ein erster Teil von Potts Etym. Forschungen in zweiter Ausgabe und von andern gleichzeitig, etwas früher oder später, anderes was weitere Arbeit, weitere Forschung und Förderung betätigte. Auf dem Gebiete des Sanskrit vor allem, dessen Wichtigkeit und Bedeutung nun immer wieder gezeigt ward. - Wie J. G. L. Kosegarten den ersten Teil einer andern Ausgabe des Pancatantra veröffentlichte, brachte Th. Benfey eine Uebersetzung des altind. Fabelbuchs, daraus der Hitopadeça genommen, und "Bemerkungen" dazu O. Boehtlingk, der damals auch einiges "zur Frage über das Alter der Schrift in Indien" gegeben. Th. Aufrecht hatte zur selben Zeit die nachved. Sanskrithandschriften der Bodleiana katalogisiert und einen Kommentartext zur unregelmäßigeren Nominalbildung (durch s. g. Unådisuffixe) heraus gegeben, A. Weber seine Ausgabe des Yajurveda vollendet, da M. Müller, seit 1849 desgleichen mit dem Hymnentext des Rigveda beschäftigt, auch eine Geschichte der älteren Sanskrit-Literatur verfasst, englisch, und ebenfalls 1859. waren die Herausgeber der Atharvaveda-Sammlung, vor allen R. Roth für das Verständnis der Vedalieder tätig, dazu die Chr. Lassen, Ad. Stenzler, H. Brockhaus u. a., die da von anderem die Kenntnis und das Verständnis förderten.

Man darf zu diesen bekannten und hier wieder genannten Namen den des Engländers J. Muir hinzu fügen, dessen Textbücher, Original Sanskrit Texts, seit 1858 die Ergebnisse und Fortschritte auf dem Gebiete der Sanskrit-Literatur aufweisen und auch verbreiten und in weitern Kreisen nutzbar machen geholfen. ¹⁰ Aehnliches gilt von deutschen Uebersetzungen ganzer Werke, unsers Fr. Rückert vor allen, eines B. Hirzel, Karl Schulz u. a. Ihre

E Briefe an Bopp lassen sie uns als dessen Schüler und Freunde erkennen.

Wie aber im Sanskrit so im Prâkrit, so namentlich im Pâli, davon W. Storck, 1859, ein erstes Stück grammatischer Darstellung lieferte, so dann in den neuern indischen Dialekten. Auch 1859 erschien Dunc. Forbes "Grammar of the Hindustani Language" in neuer Ausgabe, während wir den schon früher genannten und auf diesem Sprachgebiete immer weiter tätigen G. de Tassy eben mit K. G. Graf zusammen in einem persischen "Dichtergarten", in Sadis Bustan tressen. — So beiläusig, da uns hier vielmehr der alten Parsen Sprache und Schrifttum, Zend oder Altbaktrisch angeht.

In diesem waren nach Burnouf und Olshausen, dann nach Brockhaus und Westergaard vor allen weiter M. Haug und Fr. Spiegel tätig, und ihre eifrige Tätigkeit, die auch schon anfangs der 50er Jahre begonnen, hatte gegen Ende derselben schon größte Teile der Avesta-Literatur in Ausgaben, Uebersetzungen und Erklärungen in helles oder helleres Licht gestellt.

Auf solche und ähnliche Fortschritte in andern und verwandten Sprachgebieten stützten sich auch die Fortschritte in historischer Grammatik. Was den Spuren Bopps folgend da oder dort einsetzte und einzelnem des nähern oder weitern nachgieng, das fand wohl Raum und Beförderung wenn nicht in der "Zeitschrift für vergl. Sprachforschung", dann in den "Beiträgen", welche seit 1858 unter Kuhns und Schleichers Leitung dazu erschienen. In diesen Blättern trasen sich die einen und andern, die ihre Gesellenprobe längst bestanden hatten und die solche zu bestehen erstmals heran kamen, wie die Lottner, Legerlotz, Bühler, Budenz, Gerlach, um einige Namen zu nennen, welche da gegen Ende der 50er Jahre zuerst austraten.¹¹

Mit Anfang des Jahres 1860 hatte Bopp auch bereits den Teil seiner Vergl. Grammatik wieder fertig gestellt, welcher die Bildung der Modi und der abgeleiteten Verba behandelt, das ist, was den Schluß der vierten und die Hälfte der fünften Abteilung in der ersten Ausgabe ausmacht.

Da stoßen wir alsbald, wenn wir diesen Teil sogleich ver-Lefmann, Franz Bopp. 22 gleichend betrachten, auf ein Zurücknehmen früherer Ansichten. Bopp meint nicht mehr zu altlat. siem, sies, siet auch noch siemus, sietis zu finden, wenn sich gleich neben sint auch sient erhalten. Er glaubt auch nicht mehr, dass die zweite Pluralform des slaw. Imperativs oder eig. Potentialis für eine entschwundene dritte eintrete. Weil er dieß und anderes im Slawischen nun besser erkannt als früher (nach Dobrowsky und Kopitar), so ist dem entsprechend geändert, so wie aus mehr erfahrenem Altvedischen oder aus hinzu gelerntem Armenisch entsprechend hinzu gesetzt. Aus andern Gründen zeigt sich dann noch anderes verschieden.

So lesen wir bei Vergleichung einer lit. Imperativform nichts mehr davon, was die Sprache wohl "aus dem asiat. Stammsitze mitgebracht" oder erst später habe eintreten lassen; so wird jetzt statt "krainisch" überall "slovenisch" gesagt; so soll sich das Zend in seinem Potentialis der ersten Hauptkonjugation nicht mehr "so zu sagen in einem halbgriech., halbröm.-indischen", sondern "in einem halbgriech., halbgotischen Gewand" zeigen u. dgl. Das ist reifere Bedachtsamkeit, ist festere Bestimmtheit in der Darstellung, ist überhaupt weiteres Nachlernen und Nachforschen. Und wenn wir nun ausdrücklich nach Westergaard und Olshausen die eine und andere Auffassung von Zendformen geändert sehen, so sehen wir anderseits, wie in einer hinzu gefügten längern Anmerkung über die urspr. Identität lat. Konjunktiv- mit ved. Letformen, auch die eigene Meinung gegen die andere aufrecht gehalten, wie dort vielleicht mit unrecht gegen die eines Pott und G. Curtius.

Wir dürfen uns hiermit begnügen; denn was wir noch geändert finden ist einzelnes von der besagten Art, oder es ist, wie die gehörige Zählung und Zurechtstellung der Paragraphen, äußerliches was in einer Umarbeitung zu berichtigen.

So weit nun war das Werk gediehen bis zum Anfange des Jahres 1860, des ersten Jubeljahres der Universität, an der Franz Bopp über ein Menschenalter als ordentlicher Professor gelehrt, gelebt und gewirkt. Er hatte wohl manchen neu heran kommen, aber manchen auch, frühe oder spät für sein Alter, dahin gehen sehen. Seit dem Tode Wilh. von Humboldts, seit 1835 waren selten ein paar Jahre ins Land

t gegangen, ohne dass sich die Reihe seiner Freunde und Genossen um den einen oder andern gelichtet. - Noch in den 30er Jahren - wir nennen nur solche, die ihm mehr oder weniger nahe gestanden - starben Hirt, der Archaeologe, und Klenze, der Rechtshistoriker. Ein Jahr nach Henrich Steffens, dem Philosophen und Naturforscher, 1846, starb Bopps Schwiegeroheim, der Theologe und Konsistorialrat Marheineke, 66 Jahre alt, auch der Astronom und Chronolog L. Chr. Ideler und Puchta, der Pandektist; 1848, noch jung an Jahren, der Aegyptolog M. G. Schwartze und 1849 der bekannte Grammatiker C. G. Zumpt. Das Jahr 1850 sah einen Neander scheiden und außer andern den Mathematiker Dirksen, das folgende den Botaniker Link, den Philologen Joh. Franz und Karl Lachmann, 1853 — das Jahr nach dem Tode Eug. Burnoufs — Aug. Zeune, der auch mit besonderer Freundschaft an Bopp gehangen. In den nächsten 50er Jahren giengen nach einander dahin der Philosoph Schelling, K. W. L. Heyse, v. d. Hagen, der Kunsthistoriker Kugler und der Archaeolog Panofka. Und im letzten dieser Jahre, 1859, starben noch der Statswirtschaftslehrer Dieterici, der Geograph Carl Ritter und Wilh. Grimm und der diesen drei im Tode voran gieng und einer der ältesten und besten Freunde Bopps gewesen, Alex. von Humboldt.

Das ist eine lange Todtenliste, und sie würde noch länger sein, wenn wir auch die nennten, welche der Person oder Wissenschaft unsers Bopp etwas ferner gestanden. Er war selbst bald ein siebziger, und darum galts ihm, möglichst zu verwenden was ihm an Frische und Rüstigkeit, was ihm an Tagen oder Jahren etwa noch beschieden. — Wie das Wintersemester zu Ende gegangen, wie die Frühlingssonne wieder in sein Arbeitszimmer schien, der Mai wieder gekommen, der 16., der ihm immer ein Gedenktag gewesen, da war auch das noch übrige der zweiten Ausgabe, auch die Wortbildung zum größten Teil wieder durchgearbeitet.

Es war ein Mai in diesem Jahr, so licht und warm, wie er lange nicht gewesen. — Da traf den greisen Forscher ein Schlag, wie aus heiterm Himmel, schwer und furchtbar und seinem Vaterherzen eine Wunde schlagend, deren Schmerz er nimmer verwunden. Ihm starb sein ältester Sohn Alexander eines jähen Todes.

Der war Chemiker geworden, wie wir wissen, ein tüchtiger Mensch, wie vordem schon sein Pate Alex. von Humboldt von ihm gesagt. Er hatte 1857 mit einem Freunde und Studiengenossen Weyl und in Verbindung mit einigen Freunden seines Vaters eine Kommandit-Gesellschaft gegründet zur Errichtung einer Steinkohlenöl-Fabrik zu Ottweiler im Trierschen. Nach einem von den beiden aufgestellten Verfahren sollten da aus Steinkohlenteer vornehmlich Leuchtöle (Photogen) gewonnen werden, und die Fabrik war damals, 1860, noch mit der Ausbildung ihres Betriebs beschäftigt, als das Unglück geschah. Am Nachmittag des 24. Mai — Dr. Bopp war zur zeit bei Abwesenheit des Weyl alleiniger Leiter der Fabrik — fand man die Kleider des beliebten Fabrikherrn, von seinem Hunde gehütet, am Rande der Blies, an einem freien Badeplatze, und bald darnach auch die Leiche ihres vermissten Besitzers; er war beim Baden verunglückt. Des dritten Tags, am 27., nachdem man seine Photographie aufgenommen und auf Wunsch des herbei geeilten Vaters auch einen Gipsabdruck des Gesichtes, wurde der todte unter vieler Teilnahme der Bevölkerung zur Erde bestattet. Eine abgebrochene Säule, die seinen Namen, Geburts- und Sterbetag trägt — er war kürzlich 32 Jahre alt geworden — bezeichnet auf dem nunmehr geschlossenen Friedhofe zu Ottweiler sein Grab. 13

Voll tiefen unsäglichen Leides kehrte der gebeugte Vater von der Bestattung seines hoffnungsvollen Sohnes zurück, seine Gattin, die jammernde Mutter aufzurichten. Das Jubeljahr war ihm und den seinen zum Trauerjahr geworden.

Wohl suchte er auch ferner sein Heil in rastloser Arbeit. Er setzte seine Vorlesungen fort, ein Publikum "über Wortbildungen und Wortverwandtschaften der klassischen und germanischen Sprachen", das diesen Sommer eine ausnehmend zahlreiche Teilnahme, an die fünfzig Zuhörer gefunden, setzte daneben fort was ihm am selben und ähnlichen Gegenstande noch für die Wiedervollendung seiner Vergl. Grammatik zu tun blieb. Auch freute ihn wohl die Menge seiner Schüler und Freunde zu sehen, welche zu den Jubelfesttagen im October nach Berlin kamen. Ihn freute die hohe Auszeichnung, welche ihm mit einigen andern damals von

dem Prinzregenten, der schon an stelle des Königs, seines kranken Bruders das Zepter führte, zu teil ward. Das alles freute ihn herzlich, und dankbar für jede Aufmerksamkeit und Teilnahme, blieb er selbst hilfreich, wo er nur konnte, liebenswürdig und freundlich, wie er immer gewesen; aber Mut und Lebenskraft waren dem greisen Gelehrten gebrochen.

1861 erschien der dritte und letzte Band seiner Vergl. Grammatik in zweiter Ausgabe, über den nun im übrigen, wie sich denken läßt, hier nur wenig zu sagen bleibt; denn das ganze der Wortbildung ist gegen früher wenig verändert. Am meisten noch, wie sich ebenfalls denken läßt, betrifft das wenige die erste größere Hälfte, welche hauptsächlich die Bildung der Verbalia behandelt. Doch auch da sind, wenn wir vom Altslaw. und dessen Umarbeitung, vom Armenischen und einigem äußerlichen absehen, nur einige (etwa fünfzehn) Stellen, die besonders durch Auslassung anders geworden.

So ist bald eine längere, durch mehrere Blätter der ersten Ausgabe hindurch gehende Anmerkung ausgelassen, welche bei der Vergleichung sanskr. und griech. Partizipialformen (auf ant) das Prinzip der Accentuation aufstellt, nach Bopps bekannter Annahme eines in den beiden Sprachen vorzüglich überein stimmenden Die Auslassung ist hier selbstverständlich. Ueber die Sanskrit-Accente, auch anmerkend über jenes Prinzip war das nötige nach dem "Schrift- und Lautsystem" an gehöriger Stelle gesagt, und was in der ersten Ausgabe zuerst an jener Stelle ansieng, die Accentbezeichnung umschriebener Sanskritwörter, das war in dieser zweiten von anfang an durchgeführt. — Aehnlich so in andern Fällen, wie wenn bald darauf Sätze weg gelassen sind zur Erklärung des \hat{e} (von \hat{e} -s) in lat. Pluralnominativen, des erweiterten Suff. man in lat. moniu (monia), des ahd. unga (unseres -ung), des lit. \bar{o} als etym. Vertreters von sanskr. \hat{a} , des got. ga für urspr. ka u. a. dgl. Die Umarbeitung hatte bereits alles oder doch fast alles was in frage kam, den ganzen Forschungserwerb vorliegen; sie konnte jedes einzelne gehörigen Ortes anbringen und Wiederholungen damit bestmöglichst vermeiden.

Auch anderes noch hat einige Aenderung bewirkt, auch mehr Einschränkung als Erweiterung. Ueberflüssig durfte nun z. B. erscheinen, Wilsons Uebersetzung einer Rigvedastelle noch zur Erklärung einer ved. Infinitivform anzuführen. Genauer, richtiger war es, bei Erwähnung einer (mittleren) Vokalschwächung des a in u (lat. aucup neben praesul) die Worte, "die man sonst nur vor l findet", weg zu lassen. Ebenso, nicht "die indischen Grammatiker" sondern allein Vopadeva als den anzugeben, welcher die Komposita in sechs Klassen einteilt, da sie im einzelnen in der Ordnung betrachtet werden, "wie sie bei dem genannten Grammatiker (bei Vopadeva) auf einander folgen".

Einiges wenige ist freilich auch hinzu gefügt und zwar namentlich als Anmerkungen, wie um Aufrechts neuere Herleitung lat. Abstr. auf tio aus Partizipialstämmen anzuführen oder ein in seiner Art einziges altlat. adv. facilumed zu erklären. Im eigentlichen Text, wenn wir vom Armenischen, wie gesagt, absehen, finden wir am wenigsten hinzu gefügt. Da lesen wir: "Im Germanischen (statt früher: "Auch im G.") haben die .. Abstrakta durch wirkliche Unterdrückung des Endvokals .. das Ansehn von Wurzelwörtern gewonnen"; das Wort "wirkliche" ist hinzu gesetzt und die Auffassung wesentlich geändert. Später sehen wir mit voxθήμερον, Nacht und Tag, auch noch ein griech. Kompositum der kopulativen oder s. g. dvandva-Gattung heran gebracht und prinzipiell gleichbedeutendem sanskr. divâ-râtram und divâ-nicam verglichen. — Das sind "Zusätze", wie wir deren noch etliche mit "Berichtigungen" zusammen am Schlusse dieses Bandes haben, die als solche "nachträglich" zum ganzen Werke gegeben. natürlich nach vollendetem Druck desselben, bezieh. jedes einzelnen Bandes gemacht, und wie sie den unermüdlich weiter strebenden, sich nimmer genug tuenden Geist des Forschers bezeugen, so bekunden sie in einigem auch seine Schaffens- und Gelingensfreudigkeit, wenn eine aufgestellte Vermutung sich ihm nachmals durch älteren Sprachbefund als wahr und richtig erwiesen. Ja, ähnlich mag ein Philolog sich freuen, wenn eine kühn und sinnig vorgeschlagene Textverbesserung sich ihm hinterher durch Handschriftenbefund bestätigt, oder ein Naturforscher, wenn die Natur, wenn

Zigenschaften und Kräfte der Dinge seinen Ansätzen und Berechtungen entsprechend antworten.

Im zweiten Bande seines Werkes hatte Bopp die pronominalen Ableitungsformen kiyant und iyant, "wie viel" und "so viel", als "Verstümmelungen" vermutet aus kîvant und îvant (nach Unterdrückung des v aus lautgesetzl. Uebergang von î in iy). "Die . . ausgesprochene Vermutung hat sich durch den Vedadialekt bestätigt", lautet der betreffende Zusatz, zu welchem dann auf eine Anmerkung auf einer der letzten Seiten der ersten Hälfte seiner Kl. Sanskritgramm., 3. Ausg., verwiesen wird. — Also war auch diese Ausgabe bereits mit oder vor Vollendung der Vergl. Grammatik erschienen.

Im selben Jahre, im Sept. 1861, unterschrieb Aug. Schleicher eine (erste) Vorrede zu seinem "Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen". Das Buch, sein wiederholt überarbeitetes Kollegienheft, wie uns der Verfasser sagt, sollte "ein Leitfaden für Vorlesungen und zum Selbstunterrichte" sein, sollte den "Vorrat von Erkenntnissen", welche nach seinem Ermessen "für alle Zeiten sicher stehen", die bisher gewonnenen "Ergebnisse der Sprachforschung auf indogerm. Gebiete" kurz zusammen gestellt, "noch dunkeles und zweifelhaftes" aber, wo unvermeidlich, "eben als solches ausdrücklich bezeichnet" enthalten. Derjenige, welcher zuerst den Weg zu solchen Erkenntnissen gewiesen, aus dessen Geiste und Händen zuerst solche Ergebnisse der indogerm. Laut- und Formenlehre, der "Phono- und Morphologie", gegeben, Franz Bopp wird uns da nicht genannt. — Vielleicht, dass es sich so schickte für ein Handbuch, das dem gläubigen Hinnehmen seiner Schüler außer allem Widerstreit der Meinungen gelegenes, nur unbedingt glaubhaftes vortragen wollte; vielleicht, dass es so recht und nutzbringend war, nur die eigne Auktorität einzusetzen, wo kein Zweifel, nach keinem warum? oder woher? zu fragen blieb; vielleicht - wenn das Talent sammelt und schichtet was ein Genie zu tag und wege gebracht. - Schleichers Werk war ein brauchbares und zeitgemäßes; es hat nach fünf Jahren die zweite und nicht lange nach des Verfassers Tode

die dritte Auflage erhalten; aber die Fragen und Bedenken, ihm da gegenüber erhoben, blieben doch bestehen und in kraft, seine erschlossene indogerm. Ursprache doch lediglich ein Kunstgebild. — Nach seinem Wesen und Wollen einen Abschluß gebend, ist die Zeit über das Compendium hinweg gegangen, wie der lebendige wachsende Strom der Forschung auch über Damm und Schleuse hinweg setzt, indeß seine Wasser nach wie vor auf ihren Anfang und die Quellen zurück weisen, aus denen sie hervor gegangen, auf Franz Bopp und seine Vergl. Grammatik.

Drittes Kapitel.

Letzte Lebensjahre. Krankheit und Tod. (1862–1867.)

So war sein Werk nun wieder neu, aber er selbst, der Werkmeister war alt und älter und seine Augen trübe und schwach geworden. Er hatte am 14. September seinen siebzigsten Geburtstag gefeiert.

Langsamer giengs daher, auch mit dem Lesen und Schreiben, langsamer, doch immer noch rastlos. — Es waren die Druckbogen zur andern Hälfte seiner Sanskrit-Grammatik, für deren Umarbeitung und Vermehrung er seine festen Schriftzüge aufs Papier brachte. Und dann war es eine Episode des M. Bhàrata, die er für seine Schüler in Umschrift setzte und drucken ließ.

Dieß drucken und auf seine kosten herstellen lassen konnte Bopp auch nicht aufgeben. Wir wissen, wie er anfangs damit bei seiner ersten Nala-Ausgabe in große Verlegenheit geraten. Gleichwohl ist auch seine erste Sanskrit-Grammatik, sein erstes Sanskritglossar, ja, auch die erste Ausgabe seiner Vergl. Grammatik im Selbstverlage erschienen. Bei seiner Freigebigkeit, mit welcher er Falle Freunde mit Exemplaren beschenkte, bei dem doch immer beschränkten Kreise von Käufern, konnte ihm dabei auch günstigsten falls nicht viel heraus kommen. Doch es hegte der Greis was der Jüngling einst gelernt, aus der Not eine Tugend machen.

Aus dem Sanskritlernen hervor gegangen, war die vergleichende Sprachforschung bei jedem Schritte auf ihren Ausgang zurück weisend. Daher "die Bedeutung der indischen Studien", wie sie damals von einem Zürcher Professor, H. Schweizer, in einem akad. Vortrage geschildert wurde, 1861, und daher "die Wichtigkeit des Sanskritstudiums", wie das der Breslauer Lehrmeister, Ad. Fr. Stenzler, dann wieder in einer Rede dartat, 1863.

Inzwischen, zum August des letzten Jahres, war auch die "Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache" von Franz Bopp in ihrer andern Hälfte wieder erschienen. Sie war die dritte Ausgabe des Buches "in kürzerer Fassung", im ganzen, das "Ausführl. Lehrgebäude" von 1827 und dessen lat. Bearbeitung von 1832 mitgerechnet, die fünfte, welche nun zuletzt wieder als eine "umgearbeitete und vermehrte" heraus kam. — Der Verfasser sagt uns in seiner Vorrede, worin sich diese hauptsächlich von den früheren unterschied. Anhebend mit der Aufstellung der Präpositionen (Präfixe), mit deren Vorsetzung die Grundbedeutungen der Wurzeln "auf die mannigfaltigste Weise modifiziert werden", (mit § 111) ist eine umfassende Berücksichtigung der Accentuation eingetreten und, was die Bezeichnung der Tonsilbe leichter und anschaulicher geben läßt, der Gebrauch der lateinischen Schrift zur Darstellung der altind. Wortform, bloß für sich allein oder neben der Original-Hierbei ist die Umschreibung nach einem System durchgeführt, dessen Prinzip, wie Bopp sagt, er schon vor nahe an 40 Jahren in der Vorrede zu Ardschunas Himmelreise, 1824, in Vorschlag gebracht.

Mehr aber über diese Ausgabe der Sanskrit-Grammatik noch zu sagen, ist wohl unnötig. Nach allem was noch in kürzerer Fassung für den Anfänger gemacht und noch in ausführlicherer Darstellung für den vorgeschrittenen gegeben worden, nimmt der deutsche Sanskritschüler noch immer gern, wenn nicht am liebsten dieses Buch des Altmeisters zur hand. Denn es ist wie ein "klassisches" Werk, wohl an Kürze und an Vollständigkeit, aber nimmer an Einfachheit, an Deutlichkeit und Klarheit übertroffen.

Wie wir wissen, war unserm Bopp seiner Zeit in der vergleichenden Heranziehung des Keltischen der Genfer Ad. Pictet zuvor und Lor. Diefenbach, so zu sagen, nach gekommen. Diese beiden versuchten es in diesen Jahren, einer nach dem andern, eine Art Ur- und Vorgeschichte der indoeurop., bez. europ. Völker auf grund deren ursprünglich gemeinsamen Sprachguts zu geben, wie ein ähnliches schon viel früher durch Ad. Kuhn mit einem Aufsatze "zur Gesch. der indog. Völker" versucht worden. 15

Aus Sprachverwandtschaft wird auf Stammesverwandtschaft, auf volkseinheitliches Zusammensein, Leben und Bilden zurück geschlossen. Gleichmäßiges Nennen bedeutet gleichmäßiges Kennen, gleichmäßiges Verstehen und Bilden auch gleichmäßiges Anschauen und Denken. So ließen an der hand von Namen und Wörtern sich Angaben über Urheimat, Lebensweise und Gewohnheit, Sitte und Verfassung machen, aus fabelhafter Vergangenheit sich Bilder längst entschwundenen Daseins entrollen. Anziehend genug war das Verfahren, auch so sicher und ergiebig als anderes nach paläontologischen Funden, so anziehend, ja anziehender als Etymologie, die dazu in betracht kam, dazu alle ihre Reize entfaltete. Nur auch ebenso sehr oder mehr mit Fährlichkeit verbunden, weil Wörter doch auch vieldeutig sind, weil auch Einbildungskraft zu ergänzen und auszumalen findet, wo die Mittel zum vollen einheitlichen Bilde nicht anders ausreichen.

Dem nüchternen Forscher werden wir auf solcher Fährte schwerlich begegnen. Bopp versucht ja auch wohl, die ursprünglich selbständige Form und Bedeutung von Wortbildungselementen aufzuhellen und streift dann damit hinüber auf vorhistorisches Gebiet. Aber er bleibt sich des mutmaßlichen dabei bewußt, und sein mutmaßliches bleibt sprachlich und in sprachlichem (analogiemäßigem) Zusammenhang mit wirklich oder historisch gegebenem.

— Die Sprache ist ihm Geist, der sich in Laut und Form auswirkt, und der Geist ist fort schreitend und im Fortschreiten so

viel wie möglich, d. h. so viel wie Verständlichkeit verstattet, vom Schwergewicht der Lautformen sich zu befreien suchend. Das hat Bopp nicht so gesagt, weil er wohl dem Laut- und Formen-, aber nicht dem Bedeutungswandel nachgegangen. Aber es ist doch so, wenn anders in bedeutsamen Lautgebilden, wie er lehrt, nicht mehr wirklich neues entsteht, und anders doch der Geist im freien Gebrauche der Sprachformen ein Entarten, Verwittern, Verderben oder wie es heißt, den Schwund und Abfall vormaliger Lautfülle und Schwere zu wege bringt.

So auch wohl Aug. Schleicher, auch nach seinem offenen Sendschreiben, "die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft", vom Jahre 1863. Nur mit einem Unterschied. Wie pflanzliche und tierische so sind ihm auch sprachliche Organismen als "reale Naturwesen und materielle Existenzen" gesetzt — ohne Geist und ohne Freiheit. Und der Vorgang lautlichen Verderbens, Abfalls, Schwunds u. dgl. kennzeichnet dabei "die Entstehung der Arten durch allmähliche Differenzierung und die Erhaltung der höher entwickelten Organismen im Kampf ums Dasein". — Da mochten "die übrigen Naturforscher", an die sich der Glottiker mit dieser und folgenden Schriften zunächst gewandt hatte, den Widerspruch aufdecken, keiner von den geringsten, welcher sich hiernach gegen die Schleichersche Auffassung erhebt. Wir kehren zu Bopp zurück.

Wenn auch der wohl von "Sprach-Individualisierungen" redet, die "alle in vorhistorischer Zeit" eingetreten, und findet, sogar zuerst findet, daß einige Sprachgruppen unter sich in engerem Verwandtschaftsverhältnisse stehen als mit andern ihrer Sprachfamilie, so erscheint oder ist dieß ungesuchtes Ergebnis seiner Forschung. Seine Untersuchung ist nicht darauf angelegt, nicht darauf ausgehend. Er hat immer nur wirkliche, wie in seiner Abhandlung "über die Sprache der alten Preußen", nur nachweisliche Bildungen darstellen, nur noch gegebenes in vergleichende Betrachtung ziehen wollen.

Darum blieb er auch immer einer vergleichenden Heranziehung von semitischem abhold, auch wie ihm solche von namhafter Seite empfohlen ward. — Man hatte in dieser Zeit auch auf italischen Schulen gehörig Sanskrit- und vergleichendes Sprachstudium zu

treiben begonnen, und einer der besten Lehrer und Forscher war schon damals der Mailänder Professor G. J. Ascoli. Seine Forschungen hatten ihn bald ebenfalls auf den "Zusammenhang" von semitischem und arischem oder indo-europ. Sprachwesen gebracht, und er hatte dann Briefe darüber an Ad. Kuhn und Fr. Bopp geschrieben. Was dieser geantwortet, wissen wir so wenig als wir sein Urteil über derlei Ideen und Forschungen eines Jul. Fürst kennen, wonach ihn ehedem W. von Humboldt gefragt. wissen wir, wie er sich uns damals auf Befragen geäußert, wie so ähnlich nicht in der Form aber im wesentlichen mit dem was einmal W. Corssen gesagt, daß er dergleichen zur zeit nicht für "praktisch" hielte — eine Meinung, von welcher ihn abzubringen auch die spätern R. von Raumerschen Schriften wenig angetan waren. Ueber jenen "strengen Gegensatz zwischen Arabisch und Sanskrit und den verwandten Sprachen", welcher seinem jugendlichen Geiste, wie er einmal gesagt, "den Sinn für philosophische Sprachforschung" geweckt und geschärft hatte, konnte der greise Bopp sich nicht mehr hinweg setzen. 16

Um so lieber und dankbarer sah er auf alles was ihm Förderung verhieß, auf weiteres Verbreiten und tieferes Eindringen innerhalb der Grenzen seines Sprachgebiets. Er hatte diesem allen den Charakter, die Richtung seines Forschens gegeben, und dem folgte auch alles, ob es sich auf eine Einzelsprache oder auf Sprachgemeinschaft, auf Literatursprachen, auf Sprachen mit oder ohne Literatur bezog, alles, mehr oder weniger, ausgesprochen oder nicht ausgesprochen.

Leo Meyer, Vergl. Gramm. der griech. und lat. Sprache, 1861/63, um "die nächste Grundlage für die Entwickelungsgeschichte des Griech. sowohl als des Lat. gegeben" zu haben; Georg Curtius, Philologie und Sprachwissenschaft, 1862, zur Auseinandersetzung und Vermittelung zwischen beiden Disziplinen; Richard Lepsius, Standard alphabet for reducing unwritten languages etc. to a uniform orthography in european letters, 1863 — das sind Leistungen verschiedener Art, verschiedenen Ansehens und Absehens auf Sprachstudien. Sie sind auch hier nicht zusammen gestellt, nur weil sie in der Zeit zusammen fallen oder aus unmittelbarer Anregung des gleichen

Unterrichts hervor gegangen. Unmittelbar anregend, einnehmend oder anziehend sind die Vorträge Bopps, wie gesagt, wohl nie gewesen; auch der junge Lepsius hatte sie nicht so, sondern eher "tot und geschmacklos", ungleich weniger "reichhaltig und befriedigend" als andere gefunden, aber viel mehr überzeugend. Die Ueberzeugung, welche aus seinen Vorträgen, aus dem lehrreichen Umgange mit dem Lehrer und vornehmlich aus dessen Lehrbüchern sich stärkte und befestigte, gieng aber dahin, das Sprachen um ihrer selbst willen zu lernen seien, historisch-genealogisch, auch Literatursprachen wie solche ohne Literatur, Sprachen aus Vergangenheit und Gegenwart, und wie von einer zeitlich so von einer räumlich fern oder nahe gelegenen Menschheit.

In solcher Ueberzeugung begegnen sich die genannten Leistungen allerdings und mit diesen so viele andere, welche in den ersten 60er Jahren erschienen und grammatisches oder lexikalisches berichten oder mittels Textausgaben an die hand gaben. — Chr. Lassens Ind. Altertumskunde wurde auch zuerst 1868 vollendet, ein Anhang (Gesch. des chin. und arab. Wissens von Indien) 1862. Das Werk selbst widerspricht jenem einmal erwähnten Gegensatz, den es sich vorauf gestellt. Nicht wegen der gründlichen Sprachkenntnis, welche seine Quellenschriften zu ihrem Verständnis verlangen, auch nicht sowohl um des sprachlichen willen was darin mitgeteilt als vielmehr um dessen willen, was durch sein kulturgeschichtliches erhellt wird. — Auch weiter auf altindischem Gebiet haben wir bekannte Namen. Th. Goldstücker behandelt Pânini (his place etc.), 1862, eine für Geschichte und Geschichte der Grammatik wichtige Frage, um deren Lösung sich auch O. Boehtlingk, M. Müller und wiederholt A. Weber bemüht haben. Und A. Weber lieferte in diesen Jahren seine Abhandlungen über "ved. Astronomie (die s. g. Naxatra oder Mondhäuser) und einen Vedakalender, 1860/62, ähnliches oder gleiches auch wieder M. Müller (On the anc. Hindu astr. and chron.), 1862, während andere, wie Th. Aufrecht mit seiner Ausgabe eines ind. Wörterverzeichnisses (Halâyudha's), 1861, und W. Whitney mit der eines gramm. "Schulbuches" (práticákhya) zum Atharvaveda, 1862, mehr unmittelbar sprachliches beibringen.

So anderes von anderen in den Zeitschriften dieser Jahre, so auf dem nächst verwandten Prâkritgebiete, dem des Pâli besonders, dann auf dem Gebiete der Zendsprache, auf dem des Altpersischen, Armenischen u. a., auch Bücher. Da sind Fausböll, Jâtaka oder Legenden (Pâlitext mit Uebers.) und J. D'Alwis, "Einführung" (an introd. to Kachchayâna's gramm.); da sind M. Haug, Essays etc., Lepsius, Abhandl. (über "das urspr. Zendalphabet" und "das Lautsystem der pers. Keilschrift"), Spiegel, "die altpers. Keilinschriften" und von demselben heraus geg. Fr. Windischmann, Zoroastr. Studien; da sind Fr. Müller, Ueber die Sprache der Afghanen (Pushta) und Beiträge zur Lautl. der armen. Sprache, A. Schiefner, Ausf. Bericht über Abchas. Studien — alles aus den Jahren 1861/63. — Wir wollen kein Bücher- und Schriftenverzeichnis weiter, auch nicht solches über europ. Sprachen hier aufstellen, aber einiges noch anmerken, was vergleichend grammatisches und linguistisches, was sprachwissenschaftliches überhaupt betrifft.

Derart sind Schriften Potts aus diesen Jahren, die eine "Doppelung als eines der wichtigsten Bildungsmittel der Sprache", 1862, die andere "Anti-Kaulen oder mythische Vorstellungen vom Ursprunge der Völker und Sprachen", 1863, und die letztere so genannt, weil sie gegen Franz Kaulen gerichtet, den Theologen und Sprachenkenner und dessen linguistisch-theologische Untersuchungen (über Gen. XI, 1-9), "die Sprachverwirrung zu Babel" (1861). Wie alle andere Wissenschaft so war auch die Sprachwissenschaft ehedem in den Dienst der Theologie gestellt, und dieses Verhältnis war ebenso gut und sicher befestigt wie der Glaube, dass die ersten Menschen im Paradiese einzig hebräisch gesprochen. Solchem Dienste und frommen Glauben konnte keine Wissenschaft, auch keine Sprachwissenschaft sich noch beugen. Mit recht eiferte Pott daher gegen alles was auch nur fern den Anschein hatte von gewaltsamer Unterordnung oder Gleichmachung in dieser Richtung, und sind demgemäß in seinem Anti-Kaulen auch H. v. Ewalds "sprachwiss. Abhandlungen" (1862) beurteilt, welche zuletzt einen "Zusammenhang des nord. (türk.), mittelländ., sem. und kopt. Sprachstammes nachzuweisen versuchten. Wer wie A. F. Pott die verschiedensten Sprachen kannte und ihrer Verschiedenheit (umfänglich) immer weiter und (inhaltlich) immer tiefer nachforschte; wer bei aller Verschiedenheit, die er allein innerhalb der indo-germanischen Sprachgemeinschaft entstanden sah, doch keinen möglichen Zusammenhang derselben mit der semitischen, zwischen Sanskrit und Hebräisch annehmen konnte: der konnte solchen noch viel weniger wissenschaftlich zwischen entlegneren Sprachen, geschweige denn zwischen allen und damit die Möglichkeit einer gemeinsamen Ursprache zugeben; er konnte nur dazu raten, "wenigstens vorläufig" lieber mit A. Schleicher (D. Spr., 1860) "nicht eine Ursprache, sondern viele Ursprachen" anzunehmen. — Und doch gab es, welche diesem Rate nicht folgten, nicht mit Pott die Frage für "unbeantwortbar", noch mit Schleicher für "ungehörig" ansahen, noch auch anderm Glauben oder Wissen zu liebe, sondern allein sprachwissenschaftlich wenigstens die Möglichkeit einer Ursprache behaupteten, z. B. M. Müller.

Seine "Vorlesungen über die Wissenschaft der Sprache" erschienen zuerst 1861, englisch, wie sie gehalten waren; der ersten Reihe folgte alsbald die zweite, dem Original alsbald eine deutsche Geschickt angelegt, klar und fasslich geschrieben, Uebersetzung. haben sie ungemein viel für das Ansehen und die Verbreitung der neuern Sprachwissenschaft beigetragen. Freilich war auch gegen manches allgemeine und gegen nicht weniges einzelne darin begründeter Einwand zu erheben, nicht zu mindest gegen den Namen und Begriff von "turanischen" Sprachen, womit schon ein offenes Sendschreiben M. Müllers vom Jahre 1854 alle die Sprachen benennt und (morphologisch) zusammen bringt, welche weder als hamito-semitisch noch als arisch anzusetzen. Daran haben die Vorlesungen wohl oder übel fest gehalten und damit eine Forderung und eine Behauptung unterstützt, die gleich gut und recht sich auch ohne dieß hätten aufstellen lassen. Gefordert wird nämlich von den Gegnern, dass sie vorab die Unmöglichkeit des Gegenteils, d. h. einer gemeinsamen Ursprache zu beweisen haben, da von ihm selbst auch (allerdings ohne Rücksicht auf Bibel-Urkunde oder Darwin) nicht die Notwendigkeit, aber doch die Möglichkeit einer solchen dargetan worden. 18

Unzweifelhaft, auch die Behandlung dieser Frage geht auf den zurück, welcher zuerst für eine große Verbreitung unterschiedener

Sprachen ihre (genealogische) Abfolge aus einer Ur- oder Grundsprache an dem Wandel ihrer Laute und Formen vergleichend, historisch-kritisch aufgewiesen (der dann auch nur geirret, indem er von der Strenge seiner bewährten Methode nachließ). Bopp selbst war freilich, nachdem er sich vom Zauberbanne seiner Jugendlehre befreit, solcher Frage abhold und für deren Erörterung unzugänglich geworden. Aber dieß auch nicht aus Gründen, wie sie Schleicher und Pott oder nachmals Benfey hatte, der das entscheidende Wort hier der Naturwissenschaft in die Hand legt, mit deren Annahme oder Ablehnung eines ersten Menschenpaares auch jene Frage stehe oder falle. In seiner Wissenschaft eine Lösung von dem Urteil einer andern abhangen und sich den Weg der eigenen Forschung von einer andern verlegen lassen, hätte Bopp nicht gekonnt. Und ebenso wenig konnte und wollte er ausdrücklich seinen Jüngern für alle Zukunft den Antritt eines "Vermächtnisses" verleiden, das der sterbende W. von Humboldt ihm angetragen, da er dem Freunde riet, doch auch einmal einer Verwandtschaft des Hebräischen mit dem Sanskrit, der arischen und semitischen Sprachen nachzuforschen.

Was man ehedem von vielen oder allen Sprachen zu wissen meinte und für allgemeine, harmonische oder philosophische Grammatik ausgab, das war nirgend mehr und nirgend eifriger als in Frankreich gepflegt worden, dem Vaterlande der Est. Guichard, der de Brosses, de Gébelin, der Lancelot und Arnauld, der Beauzée und de Sacy. Das Gefallen an solcher Sprachbetrachtung und das Auftreten linguistischer Werke hatte auch nicht aufgehört, als man dort Sanskrit zu lernen und eine vergleichende Sprachforschung bei uns angefangen. Indessen möge man die Charakteristik jener Werke oder vielmehr derer Autoren bei einem ihrer Landsleute lesen, bei M. Bréal, der damals zuerst eine franz. Uebersetzung von Bopps Vergl. Grammatik unternommen, nachdem er eine kleine vergleichend mythologische "Studie" (Hercule et Cacus) heraus ge-Jene Charakteristik ist zu anfang einer Einleitung im ersten Bande dieser Uebersetzung, von der ihr Verf. hoffte, sie solle auch die dortigen grammatischen oder ling. Arbeiten auf eine der deutschen gleiche Art und einen gleichen Stand bringen.

In der tat, so wie das Arbeiten dort geschildert wird, als unter einander von grund aus immer ganz verschieden, dass jeder Arbeiter sein Absehen und Verfahren nach eignem Ermessen richte und alle, wie es heißt, nur in dem einen sich glichen oder ähnlich seien, das keiner vom andern wisse, keiner dem andern sich anschließe oder ihn berücksichtige, so war es hier, so war es nach Bopp unmöglich geworden. Da war alles Zusammenwirken vielmehr ein Weiterwirken, ein Vertiefen oder Erweitern der Kenntnis auf dem gemeinsamen Boden einer historischen Sprachforschung. Mochte da einer grammatisches im ganzen Umfang einer Zugehörigkeit oder in einzelnen Gruppen von Sprachen vergleichend behandeln oder auch eine Einzelsprache in ihrer Bildung und Weiterbildung vornehmen, in Laut- und Wortformen oder auch Texten, er konnte nicht ungestraft außer acht lassen, was vor oder neben ihm darin geleistet. Wie schon bedeutet, auf die vergleichende Grammatik, sagen wir allgemeiner, auf die Grundanlagen einer neuern Sprachforschung, liefen die Fäden samt und sonders zurück, die aus mittelbarer oder unmittelbarer Anknüpfung, wie auf ihren natürlichen oder geistigen Ausgangspunkt. Und was jene betrifft, und daß einzelne Stellen des Haupt- oder Begründungswerkes sich leicht auffinden ließen, so hatte einer der Jünger, Karl Arendt, "auf den Wunsch des Herrn Prof. Bopp", der ihm jedoch "bei der Ausarbeitung vollständig freie Hand" gelassen, ein "ausführliches Sachund Wortregister zur zweiten Auflage" angefertigt; es erschien 1863.

Nun sollten wir doch wieder ein Bücher- und Schriftenverzeichnis uns aufstellen, um diese Tätigkeit aus diesen Jahren in der angegebenen Weise uns einigermaßen zu veranschaulichen. Anzusehen, wie sie sich über alle Gebiete der indoeurop. Sprachgemeinschaft verbreitet, über alle Zweige der Grammatik, auch schon syntaktischen Brauch dazu vergleichend behandelt, wie überall mit-, neben- und nacheinander die Tätigkeit ansetzt, in Textausgabe, in Glossar und Grammatik, um die Sprachkenntnis zu fördern. Das sehen wir aber zur genüge und wohl noch besser aus Zeitschriften als aus bibliographischen Handbüchern.

Da zeigt sich, wie vor allem auf griechischem Sprachgebiet an den Namen eines Vorgängers, eines G. Curtius, eine ganze An-Lefmann, Franz Bopp. 23 zahl anderer, auch neuer mit neuen Arbeiten sich anschließen, über einzelne und besondere Teile der Sprache und ihrer Literatur, über die Sprache einzelner Schriftgattungen und Schriftsteller, über ältere und jüngere Dialektformen, der biblischen Schriften wie des s. g. Romaïschen oder Neugriechischen. Auch des Albanesischen wieder, das einige noch immer dem Griechischen für näher verwandt hielten. Nicht so noch das Verhältnis des Etruskischen u. a. zu den italischen Dialekten. Wohl aber reihen sich an altlat. Studien, an Corssens "kritische Beiträge", an die Bei- und Nachträge anderer schon genannter oder noch nicht genannter Forscher auch solche an, welche umbrisches, oskisches, sabellisches Sprachwesen weiter angehen, auch solche, welche von der älteren Latinität zu einer jüngeren, zu einer "mittleren" und "neuen" kommen. Sind ihrer noch wenige, der Nachfolger eines Fr. Diez, so sind doch der Leistungen schon viele im Bereiche seines Forschungsgebiets, in dem der lat. Volks- oder Vulgärsprache und ihrer Abkommenschaft, der romanischen Sprachen, wohl mehr in diesen 60er Jahren als früher in ebenso vielen Jahrzehnten. — Gleiches gilt vom keltischen Sprachzweige. Viel mehr gewiss als aus dem Keltischen war im Keltischen zu erklären, und nächst den Stokes, Ebel u. a. sind dafür in dieser Zeit auch mehrere (K. Meyer, C. Lottner, W. Obermüller u. a.) neu und tatkräftig eingetreten. Dann im lettisch-slawischen, da einesteils (auf die Bopp und Pott, die Nesselmann und Schleicher) vornehmlich nur A. Bielenstein zu nennen, andernteils aber auf den Fr. Miklosich, der in diesen Jahren sein vergl. Wörterbuch des Altslawischen etc. heraus gab, mit M. Hattala, v. Bambas, Schmaler u. a. wieder mehrere, die damals für die Kenntnis slaw. Mundart überhaupt oder ihrer einzelner zu verdientem Ansehen kamen.

Aber nirgend war doch das Teilnehmen größer und das Arbeiten emsiger als auf dem Gebiete der germanischen Sprachen und auch beides niemals mehr als in den selben Jahren, innerhalb derer das Haupt dieser Arbeiter- und Forschergemeinde sich zum Sterben legte. Nur ein Blick allein auf jenes Jahr, das Sterbejahr Jac. Grimms, auf die Menge neuer Erscheinungen, die nach seinem und seiner Jünger Namen genannt sind, und wir gewahren

die Fülle von Frucht und Erzeugnis und spüren den Geist, der sie thervor gebracht. So erschien 1863 noch ein erstes, von der Hand 'des Werkmeisters noch ganz bearbeitetes Heft zum vierten Bande des Deutschen Wörterbuchs; es erschienen R. v. Raumers "ge-:sammelte sprachwiss. Schriften" und an deren erste Abhandlung und eine spätere von C. Lottner (in Kuhn's Zeitschr.) sich anschließend, T. H. A. Marle, "über den Ursprung und die Entwickelung der Lautverschiebungen" u. s. w. Dann erschienen, die ganze Sprachensippe angehend, J. Kelle, Vergl. Grammatik der germ. Sprachen (I. Band), ferner C. Pauli, "über die deutschen Verba Präteritopräsentia", und Leo Meyer, "über die Flexion der Adjektiva im Deutschen", ferner E. Förstemann, über Orts-, K. G. Andresen, über Familien-, und G. Buchner, über Personennamen. Einzelne Partien betreffend und abgesehen von Fortsetzungen, wie des Frz. Dietrich Entzifferungen von Runeninschriften und des Wilh. K. H. Müller, später mit Fr. Zarncke zusammen besorgten Mittelhochd. Wörterbuchs — beide 1866 abgeschlossen - sind hier des zuletzt genannten "Beiträge zur mittelalt. Spruchpoesie" u. a. ähnl., G. Bornhak, Deutsche Grammatik, Th. Vernaleken, Deutsche Syntax, dann Mor. Heyne, Uebers. etc. des Beowulf, dann G. Schneider, Geschichte, C. Fr. Koch, histor. Grammatik, und Ch. F. Grieb, Wörterbuch der engl. Sprache, alles 1863. — Dialektisches im besondern, auch wieder abgesehen von Fortsetzungen, wie J. B. Schöpf, Tirol. Idiotikon, behandeln A. Birlinger (Augsburger Dialekt) und K. Weinhold, Alemannische Grammatik.

Gewiß, das ist zufälliges Zusammentreffen, und bedeutende Forschungsgebiete, wie Gotisch, Altdeutsch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch, und bedeutende namhafte Forscher konnten dabei zu kurz kommen und außer acht bleiben — Namen, wie K. A. Koberstein, Wilh. Wackernagel, Fr. Pfeiffer und K. Bartsch, K. Müllenhoff, D. Sanders, v. Zingerle u. a., die auf jenen Gebieten und unter den Germanisten jener 60er Jahre schon tüchtig hervor traten. Wie viele deren überhaupt sind, die einer historischen Forschung sich hier beslissen, können wir allein bei deutschen Eigennamen sehen, da zu den drei, die genannt wurden, der Namenforscher aus früheren und nächstsolgenden Jahren so viele hinzu kommen,

daß ihre bloßen Namen ganze Reihen ausfüllen.¹⁹ Freilich haben wir auch dabei nicht nur selbständig erschienenes, sondern noch viel mehr die Zeitschriften und deren Beiträge zu beachten. Uebrigens sollten hier auch nicht eben Namen, ihrer viele oder alle genannt, noch durch genannte oder nicht genannte ein Wertunterschied weiter bedeutet werden.

Aber weshalb hier dieß alles? Weil die genannten oder nicht genannten eben so viele Zeugen sind für die Einwirkung, welche beide, mit Jac. Grimm zugleich Fr. Bopp auf ihre Zeitgenossen, ein älteres und ein jüngeres Geschlecht ausgeübt haben, und für die Geistesrichtung, welche sie zumal, die Begründer, so zu sagen, einer vergl. Deutschen Grammatik und einer deutschen Vergl. Grammatik dem wissenschaftlichen Streben und Erkennen gegeben.

Im Herbst 1863, vier Jahre nach seinem Bruder Wilhelm, starb Jacob Grimm und hinterließ seinen Nachfolgern die Weiterführung des Werkes, bei dessen Bearbeitung ihm die Feder entfallen. Unter den vielen Leidtragenden, die an jenem Oktobertage seinen Sarg umstanden, unter den Jüngern, den Freunden und Kollegen war auch Franz Bopp. — Sollte er, der nun allein noch übrig war von den dreien, die wir die Begründer der neuern Sprachwissenschaft heißen, noch so viel leben und arbeiten, noch die Arbeit, welche er unter händen hatte, fertig gebracht, den Artikel "Frucht" vollendet sehen?

Letzteres war noch keinem beschieden; das andere — und um ihrer gemeinsamen historisch-kritischen Richtung willen lassen sich auch das Gloss. compar. des Franz Bopp und das Grimm'sche Wörterbuch vergleichen — sollte dem jüngeren vergönnt sein. Mit 1866 war die erste Hälfte des Werkes bereits erschienen.

Wer es noch mitdurchgelebt, in schon gereifterem Alter, bei gereifterem Verständnis mitdurchgelebt, der weiß was es bedeutete, das Jahr, sagen wir, das Frühjahr 1866. — Deutsche gegen Deutsche; die eine Sprache redeten, die bei aller dialektischen oder sonstigen Verschiedenheit eine Kultur und Bildung, ja, eine Geschichte hatten, die jahrhunderte hindurch unter eines Reiches Ge-

meinschaft gewesen, sie sahen sich, die einen gegen die andern unter die Waffen gerufen, die im Osten und Westen, und die im Norden und Süden. Und gewaltiger und bedrohlicher denn alles gieng ein Unbehagen, ein Rifs und Zwiespalt durch die Geister und Gemüter des Volkes, ein Miskennen und Misverstehen, das die besten gefangen hielt, einander entfremdete, das Volk, seine Leiter nnd seine Regierung. — Freilich, wir wissen jetzt genugsam was nachher leicht gewußt wird, daß kaum jemals ein Kriegen und Kämpfen besser und gerechter, kaum jemals zur Entwirrung und Klärung unhaltbarer Zustände notwendiger gewesen, jetzt, nachdem auch der Erfolg dem Sieger recht gegeben, und siegende und besiegte zu versöhnten, ungleich bessern Freunden gemacht. Nur zuvor und sogar ziemlich lange zuvor, da erschien mit dem Frieden alle friedliche Arbeit gefährdet, die edelsten Errungenschaften des Geistes und der Sitte, eine deutsche Forschung und Wissenschaft.

Das waren denn anscheinend wohl die Tage, vor denen einst K. J. Windischmann seinen Zögling gewarnt, da er ihn gebeten, sich die offen gelassene Tür zu gelegentlichem Entrinnen ja nicht ganz zu verschließen. — Wenn sie es waren, so waren sie spät, für den gewarnten allzu spät gekommen. So viel ist sicher, daß Franz Bopp zu keiner Frist, mindestens zu keiner des politischen Kampfes, ruhiger und gleichmütiger ausgeschaut als in dieser Zeit allgemeiner Beunruhigung. Nicht, weil er alt, schwach und hinfällig geworden, auch nicht, weil er mit vollem Glauben an den Siegesstern Preußens sich abgefunden — dazumal haben gezweifelt, die es viel eher anders und besser hätten wissen können — aber weil er mit ganzem Herzen und Vertrauen dem Regimente anhieng, das ihm und seiner Wissenschaft zuerst Boden und Heimstätte gegeben, weil er hier Glück und Gnade gesehen, weil er hier arbeiten und ausführen gekonnt was er in frischem heißen Jugendeifer vor fünfzig Jahren begonnen. — Wir müssen mit einigem noch auf vorher gehendes zurück kommen.

Eine erste Hälfte seines Sanskritglossars war, wie gesagt, wieder ausgegeben — fast gleichzeitig mit einem ersten französischen "Dictionnaire des klassischen Sanskrit" von Em. Burnouf und

L. Leupol, 1866 — und Bopp war ohne Säumen an die Weiterbearbeitung der andern Hälfte gegangen. Dabei unterstützte ihn einer seiner Schüler, Ernst Siecke mit Namen, der ihm auch in dem andern, was der greise Gelehrte noch unternommen, helfend zur seite stand, in einer dritten Ausgabe seiner Vergl. Grammatik.

Solche Hilfe war nötig geworden; seine fünf und siebenzig Jahre machten mehr und immer mehr ihre Rechte geltend. — 1863, als seine "Kl. Grammatik", d. i. seine "Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache" in dritter Ausgabe erschienen, da war Fr. Bopp noch verhältnismäßig rüstig. Er hatte den Sommer auch gelesen, die Herbstserien darauf in gewohnter Weise benutzt, und so war ihm wie das vorherige das folgende Jahr hin gegangen; seine Vorlesungen und Arbeiten hatte der Greis ungestört und unermüdet fortgesetzt. Den lästigen Beschwerden des Alters, dem sehr lästigen, aber nun ständig nötigeren Gebrauch einer Lupe hatte er Geistes- und Willenskrast genug, den liebreichen Mahnungen seiner besorgten Gattin, seiner Kinder und Freunde sein stets mildes freundliches Lächeln, sein beruhigendes Wort entgegen zu setzen. Leben war ihm immer arbeiten; aushören zu arbeiten hieß ihm aushören zu leben.

Da, an einem Spätsommer- oder Herbsttage 1864, klopfte ein anderer strengerer Mahner bei ihm an, der unerbittliche "Endemacher" hatte sich gemeldet; mit einem Schlaganfall, der eingetreten, schien alle Kraft des Mannes plötzlich wie gebrochen und ge-Nur eine Drohung war es gewesen; denn glücklicherweise gelang es ärztlicher Kunst und Hilfe zusammen mit der treuen sorgfältigsten Pflege der geängstigten Gattin, das Unheil abzuwenden, den erkrankten wieder aufzubringen und am Leben zu erhalten. Aber Vorsicht war nun geboten; der ernsten Drohung konnte eine schlimmere und schlimmste nachfolgen. konnte er doch wieder arbeiten, mit Hilfe seines Siecke die dritten Ausgaben weiter führen; nur seine Vorlesungen mußte er fortan aufgeben. "Ich habe krankheitshalber nicht gelesen", heißts da von ihm zum erstenmal in den Vollzugslisten des Wintersemesters 1864/65; "keine Vorlesungen" finden wir zu seinem Namen auch in den folgenden Semestern.

In dieser Zeit kam noch eines hinzu, was auch sein körperliches Befinden beeinträchtigte; es starb ihm gegen Ende Januar 1865 seine jüngere Tochter, seine erst 21 jährige Franziska. Sie war allerdings, wie wir wissen, niemals recht gesund gewesen; aber ihr Hinscheiden war doch schmerzlich, doppelt schmerzlich, weil ihm damit der jähe Verlust seines Alexander wieder frisch vor die Seele trat, die noch unverharschte Wunde aufs neue aufbrach. — So kam eines zum andern, kam auch Seelenleid hinzu, den greisen Gelehrten bedrückend.

Dennoch blieb er äußerlich heiter, von jener anspruchslosen Bescheidenheit und einnehmenden Freundlichkeit, die sein ruhmreiches Alter ebenso sehr oder noch mehr schmückten als sie seine Jugend einst geziert. — Eine offenbare Vornehmheit des Wesens war in der Erscheinung dieses Mannes, in allem bei ihm sich kund gebend, auch wohl zu empfinden, aber nicht wohl zu beschreiben oder mit Worten zu erklären. Was sich darin zeigte, daraus hervor leuchtete, das war nicht sein verdienter Ruhmesglanz, sondern vielmehr und trotz allem seine frohe Zufriedenheit, das frohe Bewußtsein seines Glückes, nach jenem Grimmschen Wort, eines Glückes im Leben und Gelingen.

Also kam das Jahr, das Frühjahr 1866. — Freunde, Jünger und Kollegen Franz Bopps waren darauf bedacht gewesen, den fünfzigjährigen Geburtstag der vergleichenden Sprachforschung als Jubelfeier festlich zu begehen. Das war die fünfzigste Wiederkehr des 16. Mai, des Tages, von welchem die "Vorerinnerungen" zu seinem "Conjugationssystem der Sanskritsprache etc." datiert sind, die zu seiner Erstlingsschrift vom Jahre 1816.

Es ergieng ein "Aufruf zur Gründung einer Boppstiftung". Datiert vom 16. Mai 1865, war er, seinem Wortlaute nach, an alle gerichtet, "die sich unmittelbar oder mittelbar als Bopps Schüler wissen und bekennen", und an viele, "die auch nur den Gewinn der durch ihn ins Leben gerufenen Studien oder überhaupt den Ruhm und Erfolg wissenschaftlicher Arbeit hoch halten". Von jenen war anzunehmen, dass sie den kommenden Jubeltag, wie es heißt, "nicht vorüber gehen lassen wollten, ohne dem Lehrer und

Meister ein Zeichen ihrer Verehrung und Dankbarkeit darzubringen", und von diesen, den vielen, dass sie sich jenen andern "gern hierbei anschließen" würden. In dieser Ueberzeugung, lesen wir, waren die Unterzeichner des Aufrufs dort in Berlin, dem Wohnsitze Bopps zusammen getreten, "um in weiteren Kreisen eine gemeinsame Anerkennung und Ehrenbezeugung zum 16. Mai 1866 hervor zu rufen". Und ihr Vorschlag war was ihnen "als würdigste Feier des Tages" erschien und ihr Aufruf bezweckte — "eine Stiftung, welche zur Förderung der von Bopp begründeten Wissenschaft bestimmt, zugleich das Ehrengedächtnis des hochverdienten Begründers wach erhält und jährlich erneuert". — Darnach bildeten die den Aufruf unterzeichnet hatten ein "Comité der Boppstiftung", und unter den Namen seiner Mitglieder, zehn an der Zahl in alphabetischer Reihenfolge genannt, stand an der Spitze Boeckh, der Professor der klass. Philologie, und am Schlusse als Schriftführer A. Weber, der Sanskrit-Professor.20

So selten und wenig nun deutsche Gelehrte wohl gemeiniglich in der Lage sind, solchem Aufruf gehörig zu entsprechen und ihrem Dank- und Verehrungsgefühl, wie sie wohl möchten, durch namhafte Beiträge Ausdruck zu geben, um so mehr anzuerkennen und für den einen wie für die andern um so mehr ehrend ist es, wenn es doch so geschah, dass kaum einer von den aufgerufenen ganz zurück blieb. Indessen beschränkten sich Anruf und Folge auch nicht auf Deutsche und Deutschland. Aus Ost und West, von Parsileuten in Indien wie von den "Germanen" in England kamen Beiträge für die Boppstiftung. Es war, als sollte mit der verdienten Ehrung des Mannes, der die sprachliche Zusammengehörigkeit wissenschaftlich dargetan, diese, die Zusammengehörigkeit selbst freudig und feierlich anerkannt werden.

Also kam es denn zustande. Mitten in dem Waffengeklirre, mitten unter kriegerischen Zurüstungen rüsteten sich deutsche Gelehrte zu einer stillen Jubel- und Einheitsfeier. — Schon in der Frühe jenes Maientags sah das Haus in der Behrenstraße die nächsten Freunde des Jubilars in seine festlich geschmückte Halle einziehen. Unter den ersten, die kamen, war der Staatsminister v. Mühler. Er überbrachte im Namen Sr. Majestät den

Stern zum roten Adlerorden, welchen letzteren Bopp schon vom Vater des regierenden Königs erhalten, sowie dessen königlicher Bruder ihm, als einem der ersten unter den 30 Rittern deutscher Nation den neu gestifteten Verdienstorden für Kunst und Wissenschaft verliehen. Auch überreichte er den Stern zum Stanislausorden, welchen der Kaiser von Russland verehrt. — Deputationen kamen dann von nahe und fern, von der Akademie der Wissenschaften dort wie von denen in München und Petersburg, deren Mitglied der gefeierte war, von der Universität, wie von den philos. Fakultäten in Breslau und Tübingen, von der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, von der Esthnischen, von Schülern und Studentenvereinen und — was mit am meisten erfreute — von dem Gemeinderat seiner Geburtsstadt Mainz. Alle brachten ihre Glückwünsche dar, hielten Ansprachen u. s. w. Zahlreich oder zahllos war die Menge von Gratulationsschriften, Geschenken, Widmungen, Zuschriften aller Art, die aus der Ferne, von Schülern, Freunden und Verehrern eintrafen. Und inmitten aller dieser Ehrenbezeugungen, an der Seite seiner Gattin, seiner Kinder und Enkelkinder, von Verwandten und Freunden umgeben, inmitten all des Jubels stand der Jubelgreis, edel, bescheiden, gebeugt, und der geübt war, den Worten bis in ihre letztgreifbare Bildung nachzugehen, der klar und deutlich sonst seine Worte zu stellen wußte, der fand jetzt keine, um seinem Danke Ausdruck zu geben.

Vollends seiner Rührung kaum mächtig war der geseierte Gelehrte, als jenes "Zehnerkollegium" zu ihm heran trat, die befreundeten Männer, welche das Comité der Bopp-Stiftung gebildet hatten, die Boeckh, Ad. Kirchhoff, A. Kuhn, R. Lepsius, K. Müllenhoff, H. Petermann, E. Rödiger, H. Steinthal, Trendelenburg und A. Weber. Sie übergaben dem Jubilar die durch gemeinschaftliche Beiträge beschaffte Summe, ihm, wie sie in ihrem Aufruse erklärt hatten, "die Entscheidung und nähere Bestimmung über die Verwendung des Ertrages, so wie die Vereinbarung über die zu entwersenden Statuten" überlassend.²¹ Bopp konnte nur stumm dankend dem Sprecher, seinem alten lieben Freunde Boeckh und den andern allen tief bewegt die Hand drücken, um dann seine volle Uebereinstimmung mit deren Absehen und wohl überlegtem Aus-

führungsplane zu erklären. — Wie gut und recht jene getan hatten, da sie auf solche Weise einer Wissenschaft und dem Namen und Andenken ihres Begründers die Ehre gaben, das war schon damals unzweifelhaft und sollte das zukünftig noch immer mehr werden. Denn gewiss, dürfen wir sagen, hat wohl schon mancher, dem die Ehre und Gunst einer Zuwendung aus der Boppstiftung seitdem zu teil geworden, die Begründer derselben und jene Feierstunde zu preisen allen Grund gehabt. — In seiner Jugend hätte Bopp selbst wohl eine solche Einrichtung, solche Hilfe und Förderung für sich mit freudigem Danke begrüßt. Um so mehr würdigte er darum diese Art Ehrung seines Namens und hielt sie für die schönste und beste von allen Huldigungen, die ihm, "dem Lehrer zweier Weltteile", wie es da hieß, an jenem Tage zu teil wurden. — "Gott gebe meinem Streben guten Erfolg!" hatte er vor fünfzig Jahren an seinen Lehrer und Freund Windischmann geschrieben. Wie er gebetet, wie er in Jugendmut und Vertrauen gewünscht, so sah er es dankbar nun erfüllt. Jubelnd hatten es ihm die Gratulanten alle bestätigt; sein eigenes wie immer bescheidenes Bewußtsein mußte zustimmen.

So wurde die Jubelfeier begangen. — Oeffentliche "Festlichkeiten unterblieben der Zeitverhältnisse wegen", sagte die eine und andere Zeitung in ihrem Berichte. Freilich, denn es war ein Fest in engerem Familienkreise, eines der nächsten Angehörigen, der Schüler, Kollegen und Freunde des Jubilars, angemessen nicht nur den Zeitumständen, sondern auch ebenso sehr und noch mehr der Natur und dem Sinne des gefeierten. Die daran unmittelbar teil genommen, denen blieb die Feier unvergesslich; aber mittelbar daran teil genommen hatten auch alle, welche jenen Aufruf erhalten und darauf geantwortet. Auf ihn selbst aber, dem sie gegolten, wirkte die Feier nachhaltig, der Jubel blieb in seinem Gemüte nachklingend. Was dem hinfälligen, dem altersschwachen Greise noch an Leben und an Wirksamkeit geworden, das verdankte er vielleicht nicht zum geringsten Teil der erhebenden und erfrisch enden Kraft jenes Tages.

Die Nachrichten vom Kriegsschauplatze da und dort hielten aber bald aller Herz und Sinne darauf allein gerichtet. Erst die Siegesbotschaft aus Böhmen, und was dann alles folgte, wie nach Oesterreich ein deutscher Staat und Fürst nach dem andern seinen Frieden mit Preußen machte, dieß und jenes löste allmählich die Spannung, ließ klarer sehen und Zufriedenheit oder doch Gewißsheit und Beruhigung in die Gemüter kommen. Unser Bopp sollte sie noch erleben und mit herzlichem Anteil noch die vollendeten Tatsachen begrüßen, auf deren Boden nachmals ein geeintes und einiges Deutschland wieder erstanden.

Er arbeitete weiter, so gut und viel es immer angieng, an der Herstellung seiner dritten Glossarausgabe. Und kurz, nach einem leidlich gut verbrachten Herbst und Winter, wie es wieder Mai geworden, da waren auch die letzten Druckbogen der andern Hälfte fertig gebracht, aus dem Glossar. sanscritum, von 1830, dem Gloss. sanscritum in quo...comparantur, von 1847, ein Gloss. comparativum linguae sanscritae in quo..comparantur, 1867. D.h., aus dem kleinen Sanskritwörterbuch, in erster, aus dem mit Vergleichung, in zweiter, war ein vergleichendes der Sanskritsprache, in dritter Ausgabe, und "vergleichend" nun ein wesentliches charakteristisches Merkmal geworden. Auch ihre äußeren Unterschiede sind auf dem Titelblatte dieser Editio tertia angegeben. Sanskritwörter sind mit Accent versehen und mit lat. Buchstaben umschrieben; dazu sind Indices (der verglichenen Wörter) angefügt. Jede aufgeführte Wort- oder Wurzelform, welche erklärt werden soll, erscheint nur einmal in Nagarischrift. Wie damit die Uebersicht erleichtert, so wird durch die beigefügte Umschrift und die Accentuierung auch Aussprache und Bedeutung klarer fest gestellt. Mit den Indices oder den Listen der verglichenen Wörter ist es endlich ermöglicht, jede andere heran gezogene und als verwandt angesetzte Wortform bezüglich ihrer Verwandtschaft zu erfragen und aufzufinden. - Andere Unterschiede, die einzelnes angehen, das beispielsweise Formen auf ar nicht mehr (nach alter Grammatiker-Ueberlieferung) geschwächt oder verkürzt auf r (mar, marg statt mr, mrg) angegeben, solches und ähnliches können wir hier füglich unerörtert lassen.

Im dritten Bogen einer dritten Ausgabe seiner Vergl. Grammatik ist in einer Fußnote geändert; statt, wie früher, Gloss. Scr. a. 1847 lesen wir Gloss. Comp. ling. Scrtae. ed. 3. a. 1867. Eine Seitenzahl, worauf da verwiesen, gehört zur andern Hälfte des Wörterbuches. Von der Grammatik aber sind wie jener dritte so noch sieben, im ganzen noch zehn Bogen bis zum Herbst gedruckt worden. —

Abgesehen nun von Aenderungen, wie die erwähnte, und auch von solchen ähnlicher Natur, die bereits früher in "Berichtigungen und Zusätzen" vorgesehen, (ihrer zehn), haben wir in allem nur noch wenige (ihrer noch fünf), gefunden, welche in dem gleichen Stück (der ersten zehn Bogen) früherer Ausgabe zum teil oder gänzlich unvorhergesehen erscheinen. — So ist gleich im zweiten Bogen eine Zeile ausgewonnen, um die Auslassung von "lat. latus" aus einer Vergleichung (mit gr. πλατός, skr. prthu-s etc.) anmerkend zu erklären; nach Festus sei latus aus stlatus entstanden. mal dann (den euphon. Einfluss des zend. y betreffend, und wieder einmal (wegen der Einschiebung eines zend. n) ist ein kurzer Satz dem Text neu eingefügt, neue Verweisungen auf ältere nachfolgende Angaben, und beides könnte daher auch als blos äußerliche (redaktionelle) Verbesserung angesehen werden. Ganz ebenso weiterhin ein Zusatz mit ähnlichem Hinweis auf eine andere Stelle, woraus gleiches auch schon früher zu ersehen, (dass man "auch im Althochd. gelegentlich \hat{e} für ursprüngliches \hat{a} findet"). übrigt noch eines, was in einer hinzu gefügten Anmerkung mit entsprechender Auslassung eines Textsatzes, andernteils in wenig geändertem Ausdruck einer Anmerkung besteht, das Wesen, bezieh. die Bezeichnung des Vokallautes angehend, welcher altslawisch, bezieh. litauisch in der Regel skr. ê oder âi gegenüber eintritt. Was in der dritten Ausgabe nun gleich anfänglich im Schrift- oder Lautsystem geschieht, dass der betreffende Vokal slawisch mit \hat{e} , nicht mehr wie ein anderer mit je (als mit Vorschlag) bezeichnet, dann litauisch mit e umschrieben, nicht mehr wie "sonst gewöhnlich durch ě oder ie, dessen i dann nicht gehört wird", das war in der frühern Ausgabe erst von einer Uebersicht der Kasusbildungen gegen Ende, bezieh. "von ungefähr der Mitte des ersten Bandes" so gehalten

worden. — Das sind die Aenderungen, durchgehends redaktioneller Art, mit welchen die ersten zehn Druckbogen nach allem vergleichsweise ungefähr um drei Seiten mehr abschließen.²²

Wer nun so liest wie nach der erwähnten Auslassung im Texte der Satz mit eingeschaltetem "jetzt" anhebt — "Ich betrachte jetzt dieses (slaw.) \hat{e} , ebenso wie das lateinische und ahd. \hat{e} als eine vom Sanskrit . . . " wer so oder anderes liest, der könnte sich den sprechenden wohl anders denn als schwachen Greis denken, der könnte unsern Werkmeister noch in voller Kraft zu sehen vermeinen, wie er weiter forschend, auf unwegsamem Gebiet Pfade suchend und findend noch rüstig voran geht. Und wirklich konnte der greise Gelehrte, dem Auge und Hand schon ihren Dienst versagten, der sich jetzt, wie ihn Besucher wohl wehmütig lächelnd sagen hörten, so oft schläfrig fühlte, wirklich konnte er bei der Arbeit noch einigermaßen frisch und rüstig erscheinen. Die Arbeit hielt und hob noch immer seine sinkende Lebenskraft. - Indessen waren die Einträge, die Zusätze und Besserungen in seinem Handexemplar auch schon früher gemacht. Mit diesen und den Berichtigungen, die am Schlusse jedes Bandes gedruckt standen, war die neue Ausgabe herzustellen.²² Und so blieb es doch immer Bopp, wenn etwa ein gewissenhafter und vertrauter Freund, sagen wir ein Ad. Kuhn, und ein treuer Gehilfe wie E. Siecke, dann für ihn eintraten, sollte jener unheimliche Gast sich unverhofft wieder einstellen und dann nicht nur drohend kommen sondern bittern Ernst machen.

Den Sommer über, in welchem die ersten Bogen Vergl. Grammatik wieder gedruckt wurden, weilten Bopp und seine Frau im nahen Charlottenburg. Sie hatten dort eine Sommerwohnung inne, allein, denn weder Sohn noch Tochter — Wilhelm war damals in Worbis tätig — war bei ihnen.

In dieses Stilleben kam anfangs August die Nachricht vom Tode Aug. Boeckhs. Er war um sechs Jahre älter als Fr. Bopp, um zehn Jahre früher an die Universität Berlin berufen worden, aber die beiden, Boeckh und Bopp waren nicht nur Kollegen sondern auch Freunde geworden und die vierzig Jahre hindurch immer geblieben. Auch in ihrer Wissenschaft konnten sie nimmer ein-

ander gegensätzliches oder gar feindliches sondern vielmehr zusammen gehöriges erblicken, im Erkennen und Wiedererkennen der Geschichte und Entwickelung des Menschengeistes. Wer nach Boeckh die Philologie im weitesten Sinne auffaste, der hatte auch die Sprachforschung mit inbegriffen; und wer nach Bopps Methode zur Sprachwissenschaft im ganzen Umfang kam, der hatte auch eine Philologie nicht ausgeschlossen, das alles nicht was bei Kulturund Geschichtsvölkern eine Sprache redet. Womit diese und jene über die gemeinsame Umrahmung hinaus gieng, was sie damit gegen einander selbständig machte, das konnte eine der andern nicht nur zugestehn, sondern auch anerkennen, auch als für sich wertvoll und bedeutsam anerkennen.24 — Der solches Anerkennen unserm Sprachforscher vor wenig mehr als Jahresfrist feierlich ausgesprochen, der Philologe und Freund war ihm nun auch dahin gegangen. Nicht vorzeitig, vielmehr hochbetagt, nach sechszigjähriger Lehrtätigkeit war er dahin gegangen, aber sein Dahingehen schmerzte Bopp. Er fühlte sich wie vereinsamt, wie noch ein letzter und allein übriger aus einem Kreise von Freunden, von lieben Kollegen und Altersgenossen.

Wieder kamen dann die Herbstferien. Er hatte sich auf diese Ferien sonst immer gefreut. Denn er hatte sie fast alljährlich, so lange er konnte, ganz oder teilweilse in seiner alten Heimat zugebracht und war dort gewöhnlich in ein neues Lebensjahr eingetreten. Jetzt, seit drei Jahren, seitdem er keine Vorlesungen mehr gehalten, hatte er auch keine oder aber immerfort Ferien. Und wie in den voraufgegangenen, so hieß es bei Prof. Bopp wieder in den Anzeigen für das nächste Wintersemester oder nach dem Index lectionum: "Valetudine impeditus scholas hoc semestri non habebit".

Aber auch die zehn Bogen Vergl. Grammatik waren fertig gedruckt, ehe das Wintersemester und die Vorlesungen wieder anfiengen. — "Man vergleiche" hieß es am Ende der letzten Seite, mit noch einem paar Beispielen für den Schwund des finalen s in got. gegenüber ahd. Formen. Also "man vergleiche" — und ist nicht dieß, ist nicht Vergleichen, schon da wo es noch unbewußt geschieht, der Anfang alles Erkennens und auch Nennens? und

wo es bewust und mit Absicht geübt wird, nicht der Weg, nicht das Mittel auch alles wissenschaftlichen Erkennens, allgemein, die Methode aller und jeder Wissenschaft? und endlich, nachdem so erkannt und wie zum Zeichen, das eines richtig erkannt, neue Aufgaben, neue Probleme sich aufwersen, ist nicht wieder und wieder zu vergleichen? — "Man vergleiche", sagte Franz Bopp, und das war des vergleichenden Grammatikers, des "Sprachmeisters" letztes Wort.

Es war Mitte Oktober geworden. So lange es angieng waren Bopp und seine Gattin in ihrer "Sommerfrische" geblieben und erst kürzlich daher zurückgekehrt. Da, am 20. und dann wiederholt am 21. überkam es den Gelehrten, wie wenn jener ernste Mahner sich plötzlich wieder eingestellt, der vor drei Jahren wie Aufschub und Frist gegeben. Man beschied die Kinder her; sie konnten nicht schnell genug herbei eilen, um des geliebten Vaters Segen und letzten Abschiedsgruß zu empfangen. Am 23. Oktober, morgens, um die zehnte Stunde lag der Greis im Sterben; um 10¹/₄ Uhr, nach einem tiefen letzten Atemzug, sank sein Haupt aus den Armen der Gattin in die Kissen zurück; er war gestorben. — Wie seliges Lächeln lags noch auf dem Antlitz des todten; wie verklärt haftete jener freundliche Zug um die erstarrten Lippen des entschlafenen Mannes.

Und alsbald verbreitete sich die Kunde von dem Hinscheiden Franz Bopps; und manche Zeitung hatte kaum die Nachricht gebracht, als sie seinem Andenken auch schon einen ehrenden Nachruf widmete, noch ehe seine Leiche zur Gruft bestattet.

Seinem Wunsche gemäß, sollte dieß an der Stellle sein, wo man sein jüngstes Kind, seine Franziska begraben und wo an deren Grab anstoßend die Gebeine seines Schwagers, des Professors Dr. Konr. Stephan Mathies ruhten. Das war auf dem Friedhofe der Dreifaltigkeitskirche an der Bergmannstraße, auf dem auch Friedrich Schleiermacher, der ehemalige Prediger dieser Kirchengemeinde, seine Grabstätte erhalten, auch der Konsistorialrat und Professor Marheineke, der Schwiegeroheim Bopps, und einige andre, die ihm im Leben nahe gestanden. — Bopp ist bekanntlich

katholisch, seine Gattin jedoch evangelisch gewesen, und ihre Kinder hatten die beiden auch evangelisch werden lassen. Denn das Gemüts- und Gefühlsleben der Kinder, so meinte wohl unser Sprachenforscher, richte sich am besten nach dem der Mutter. Und dann war er selbst allezeit freigesinnt, liberal gewesen in politischen wie in religiösen Dingen, als "wahrhaft wissender", um mit Schleiermacher zu reden, auch wahrhaft "andächtig und fromm", zu sehr fromm und religiös, um kirchlich oder konfessionell engherzig zu fühlen. Wie er's im Leben gehalten, so wünschte er's für sich auch im Sterben, und man ehrte sein Wünschen und Empfinden.

In der Frühe des 26., am folgenden Samstag, vormittags 9 Uhr, so wie bestimmt worden, umstand eine ungemein zahlreiche Trauerversammlung den lorberbedeckten Sarg des verblichenen, der in der sinnig geschmückten Leichenhalle des Dreifaltigkeitskirchhofs aufgebahrt worden. Da waren die Vertreter der königlichen Regierung, der Rektor und die Dekane der Universität und andere Kollegen von der Hochschule und der Akademie; da waren Deputationen der Studentenschaft und studentischer Verbindungen; da waren mit der leidtragenden Gattin und den Kindern viele andere, Verwandte, Schüler, Freunde und Verehrer des heim gegangenen Mannes. — Die Klänge eines Mendelssohnliedes eröffneten die Feier, deren Inhalte ein jüngerer Schwager des verstorbenen, der Prediger Mathies aus Rheinsberg beredten Ausdruck gab. Er sprach über das Leben Franz Bopps, von dem was er großes im Leben gewirkt, und wie sein Leben und Wirken ein von Gott begnadetes und beglücktes gewesen; er sprach von der Zuneigung dreier Könige für ihn, der selber wie ein König oder Fürst in seinem Reiche von Sprachen und Völkern geherrscht habe; und er sprach von der Liebe und Verehrung seiner Mitmenschen überhaupt, deren er in aller Bescheidenheit sich erfreut; wie er dann zuletzt auch die Beschwerden des Alters, die fast völlige Erblindung mit Ergebenheit, in heiterer Stimmung ertragen. — Kurz und kräftig sprach der redegewandte Prediger, wie aus dem Sinne und Geiste dessen, der da ein todter lag, die Trauer um ihn Unter einem erneuten Choralliede des akademischen bannend.

Gesangvereins sank der Sarg in die Tiefe. Ein stilles Gebet und der übliche Segenspruch beschloß die Feierhandlung.

So ruhte er denn an der Stätte, die er sich ausersehen, die der Familie dann zum Erbbegräbnis geworden. Neben ihm liegt der genannte Prof. Matthies, und neben diesem hat man nach zwölf Jahren, am 26. Januar 1879, dessen Schwester Luise, Bopps Gattin, zur ewigen Ruhe gebettet; zu den Füßen der drei ist das Grab des Kindes, das seinen Eltern im Tode voraus gegangen. Auf der Rückseite dieser Begräbnisstätte ist das Grab jenes Ph. K. Marheineke, der 1846 gestorben, und unweit von diesem das Fr. Schleiermachers, der 1834 vor den genannten allen aus dem Leben schied, dessen Bildnis und "wohl getroffene Züge", wie man gesagt, "dem Wanderer in dieser Todtenstadt schon so lange entgegen winken". — Freunde und Kollegen unseres Bopp haben auch diesem ein Grabdenkmal errichtet, eine Granittafel, in die Wand eingelassen, mit einem Marmor-Reliefporträt, das die Züge des Gelehrten vollkommen trefflich wieder gibt, das Angesicht so geistvoll, so mild und freundlich, wie es im Leben gewesen. — Es ist ein wohl bekanntes Wort, das ein nächster Kollege damals an den Schluß seines Nachrufs gesetzt, das schon von vielen auf viele, aber besser als auf Franz Bopp wohl auf keinen angewandt wurde, das Wort, exegit monumentum aere perennius, er selbst hat sich ein Denkmal errichtet, ein dauernderes als von Erz und Stein.25

Wenden wir unsern Blick nun nochmals zurück von jener Grabstätte an der Bergmannstraße in Berlin zu einer unscheinbaren Straßenecke im alten Mainz. — Unweit des Rheins und des ehemaligen Kurfürstenschlosses steht da einer andern gegenüber eine Platane, die ihre Aeste und Zweige über das anliegende Dach breitet. Und unter dieser hat man vor einigen Jahren nun auch eine Granittafel in das Gemäuer eingelassen, mit einer Inschrift, welche besagt, daß in diesem Hause "Franz Bopp, der Begründer der vergleichenden Sprachwissenschaft" geboren.

Unser Rückblick überspannt einen Zeitraum von sechsundsiebzig Jahren, die Lebensdauer des Franz Bopp, davon fünfundzwanzig Jahre seinem Werden und dem Werden seiner Wissenschaft aus

dem Schoße der Romantik angehören. Wie er an deren Hand hervor trat, von dieser seiner Nährmutter eingeführt, und ihr das letzte Wort lassend, da trat er ein Held hervor. Und die folgenden dreißig bis vierzig Jahre sind eine Heroenzeit deutscher Wissenschaft, der neueren Sprachwissenschaft insbesondere. Jugendfrische und Krast und Mut, begeistertes Vorgehen und kühnes Erringen kennzeichnen diese Zeit.

Auf ein erstes Erwerben kam da ein erstes Einrichten des erworbenen Herrschaftsgebiets, kamen die Jünger und Heldengenossen, die sich dem Führer anschlossen. Sie folgten seinem Vorgange, bald mit ihm weitere, noch zugehörige Gebietsteile heran bringend, bald deren einzelne oder alle nach ihrer Geschichte und eigentümlichen Gerechtsame durchforschend. Das alles war nicht, selbstredend nicht ohne Kampf und Streit.

Galt aber ein früheres Kämpfen der Sicherung des Besitzes gegen andere, welche da und dort ein älteres Anrecht behaupteten, sich darin gestört sahen und die Herrschaft der neuen Eroberer nicht anerkennen wollten, so galt es später vielmehr dem Ausgleich von Gegensätzen und der Wahrung berechtigter Forderungen unter einander im eigenen Heerlager. Das ist ein Streiten, wie es wohl ähnlich schon vor alters in ansehung menschlicher Sprache und Sprachen geführt ward, da Natur und Satzung oder was dafür gesetzt ward die widerstreitenden Ansichten bezeichneten. So war es nun wiederum, wenn einerseits alles von Natur und Notwendigkeit erwirkt, anderseits auch Geist, Geschichte und Freiheit mitgewirkt oder vorzüglich gewirkt.

Streit ist Leben, bedeutet auch Nichtwissen und Zweisel, auch damit den Anfang alles Fortschritts. Fort geschritten aber war die neuere Sprachforschung, als der vergleichende Grammatiker sein Lehrgebäude auss neue eingerichtet, als die Menge der Schüler, der neuen Meister und Gesellen stetig gewachsen, welche sich in die Arbeit teilten. Und Arbeitsteilung und Fortschritt blieb und mußte sein und bleiben, wenn anders Wahrheiten erkannt waren, welche als solche neue Ausgaben stellten, Gesetze erkannt waren, deren Unverbrüchlichkeit andere noch unerkannte suchen hieß, wenn anders innerhalb der gegebenen Grenzen noch gar vieles zu er-

forschen, und erforschtes jenseit derselben weiter zu forschen gebot; wenn anders so im Bereiche des Lautwandels und seiner Naturnotwendigkeit und des Bedeutungswandels und seiner obwaltenden Freiheit.

Dreißig Jahre sind seit dem Tode Franz Bopps dahin gegangen; ein jüngeres Geschlecht von Grammatikern, neue Helden und Herrscher sind aufgestanden, welche jenen nicht mehr gekannt haben. Sie konnten neue Gesetze aufstellen, auch solche, die sich bewährten; denn die Gesetze sind veränderlich, wenn nicht die Naturgesetze als solche, so doch die Gesetze menschlicher Anschauung, menschlicher Erfahrung und Geschichte.

Aber die Wahrheit ist unwandelbar, auch die Wahrheiten, die begründeten und richtig erkannten, auch die Wegspur und Weise oder die Methode, mittels welcher sie gefunden, erkannt und begründet werden, die vergleichende, historisch-kritische Forschung. Ein Zeichen dafür ist eben der Fortschritt, der mit ihnen erreicht, so wie der, welcher mit ihnen gefordert wird. Und ein Zeichen dafür ist auch die damit notwendige natürliche Tugend des gelehrten Forschers, seine Bescheidenheit. — So steht in der Geschichte unserer Sprachwissenschaft die Gestalt und das Wirken des ersten vergleichenden Grammatikers, so wird hier der Name Franz Bopp dauernd fort leben.



Anmerkungen.

Erstes Buch.

- ¹ Taufschein: 1791. September. Eodem 14 baptizatus fuit Franciscus filius legitimus Domini Andreae Bopp (Churfürstlicher Futter- und Wagenschreiber) et Reginae natae Linck, conjugum; levante Francisco Kuhn (Pfarrbuch der Kollegiatkirche St. Peter, Pfarrer Aloys Becker).
- ² Perthes, Polit. Zustände und Personen in Deutschland, zur Zeit der französischen Herrschaft, Gotha 1862, I. 22—26; 77—83. Schwäb. Merkur, 1797, No. 144, Augspurger Zeit., 1798, No. 1.
- ³ Aus persönl. Mitteilungen des Hofrat Kittel, Aschaffenburg. Vgl. Walter, Ferd., Aus meinem Leben. Bonn 1865, S. 310 f.
- ⁴ Windischmann, K. J., Vorerinn. zu Franz Bopp, Ueber das Conjugationssystem etc., Frankfurt a. M. 1816.
- ⁵ Schlegel, Friedr. v., Ueber die Sprache und Weisheit der Indier, Heidelberg 1808, Vorr. X.
- ⁶ Notice histor. sur la vie etc. de Mr. le baron Silvestre de Sacy par M. Daunou, Secr. perpet. (Mém. de l'Inst., Acad. des Inscr. et belles lettres, XII, 507—32).
- ⁷ Helm. von Chézy, geb. v. Klenke, an Fr. Bopp, Briefw. No. 5 (14. Sept. 1838); Vgl. Walter, a. a. O., 310 f.
- ⁸ Chézy, L. de, Br. an Fr. B., (18. Sept. 1819) Anh. IV, No. 7. (Mém. de l'Acad., Nouv. Ser. t. XII 444 ff.)
- ⁹ Schlegel, Fr., Sprache u. Weisheit, IV f.; Schlegel, A. W., Heidelb. Jahrb. 1815, VIII, 893; Windischmann, Vorerinn., XXXXV.
- ¹⁰ Fr. Bopp, Personalakten, Archiv der K. bayer. Ak. d. W. in München, 1816/25, No. 17 u. 18. (Studienplan, 22. Nov. 1817.) Vgl. Anh. III, 2; desgl. Nalus, London 1819, praef.
- Schlegel, Fr., a. a. O., IV ff.; Brouillons d'Anquetil Duperron, Mss., Bibl. Nat., No. XX; Heidelb. Jahrb., VIII, 588; Ind. Biblioth. I, 67; Helm. von Chézy, Unvergessenes I, 270.
- ¹² Wilkins, Gramm., pref. XI ff.; Heidelb. Jahrb., VIII, 892; Ind. Biblioth. I, 9 f.
- ¹³ Gildemeister, Bibl. Sanscr., Spec., 17 f.; 48 f.; Schlegel, Fr., a. a. O., V; Ind. Bibl. I, 298.

- 14 Schlegel, A. W., Ind. Bibl. I, 15.
- 15 Fr. B. an Windischm., Briefw. No. 3; Münch. Personalakten etc. No. 18 (22. Nov. 1817).
 - 16 Schlegel, Ind. Bibl. I, 16; vgl. Benfey, Gesch. d. Sprachw., 372 f.
 - 17 Fr. B., Conjugationss., 159 ff.; Vorerinn. XXVI ff.
 - 18 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw., No. 2. 4. 9.
 - 19 Münch. Personalakten etc., No. 17 u. 37.
 - ²⁰ Briefw. No. 9 (Anh. I. S. 15*f.).
 - ²¹ Ardschuna's Reise etc., 1824, Vorr.; vgl. Personalakten etc. No. 18.
 - ²² K. J. Windischm. an Fr. B., Briefw. No. 11 u. 14.
 - ²³ A. W. Schlegel an Fr. B., Briefw. No. 1 (g. E.)
 - ²⁴ Briefw. No. 11; Gildemeister, Bibl., No. 122.
 - ²⁵ Heidelb. Jahrb. VIII, 2, 881-93.
 - ²⁶ Briefw. No. 16 (Anh. I, 29*).
 - ²⁷ Das. No. 9 u. 11.
 - ²⁸ Das. No. 21; vgl. 24 f.
 - ²⁹ Das. No. 22 u. 23.
- ³⁰ Humboldt, Wilh. v., Werke III, 1—33; vgl. Haym, W. v. H., 431. (Bek. auch Raynouard, Fr. J. M., Choix de poésies u. Gramm., Par. 1816—21, der damit Vorläufer von Fr. Diez geworden.)
 - 31 Spr. u. Weish., S. 28.
 - 32 Das. S. 41 f.; 64 f.
 - ⁸³ Conjugations system, S. 5 ff.
 - ³⁴ Das., S. 8 f.
 - 35 Das., S. 56 f.
 - ³⁶ Vgl. Benfey, Gesch. d. Sprachw., 376 u. Anm.
 - 37 Conjugationssystem, S. 97 f.
 - 38 Das., Nachtrag, S. 147 ff. Vgl. dagegen Delbrück, Einleit. 86.
 - 39 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 20.
 - 40 Das., No. 15 (Anh. S. 28*).
- 41 Helm. v. Chézy an Fr. B., Briefw. No. 5; vgl. Fr. B. an Windischm., Briefw. No. 28.
 - 42 Münch. Personalakten etc. No. 1-3.
 - 43 Das. No. 4 u. 24 mit Anlage (vgl. Anh. III No. 2).
 - 44 Das. No. 5-8.
 - 45 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 28.
 - 46 Münch. Personalakten etc. No. 11 u. 12.
 - ⁴⁷ Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 30.
 - 48 Das. No. 31.
 - ⁴⁹ Münch. Personalakten etc. No. 18.
 - 50 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 32 u. 34.
 - ⁵¹ Das. No. 35 u. 36.
 - ⁵² Ebendas. No. 37 (1. Mārz 1819).
 - 53 Ind. Biblioth., I, 97-128.
 - ⁵⁴ Münch. Personalakten etc. No. 27—29.

- ⁵⁵ Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 38. 41. Die engl. Abhandl. ist neuerdings abgedruckt in Techmers Zeitschr. f. Internat. Sprachw. IV, 3 ff. mit einem Vorw. des Herausg. und einem Schreiben W. v. Humboldt's (No. 3 der Briefe an Fr. B., d. d. 4. Jan. 1821).
 - ⁵⁶ Münch. Personalakten etc. No. 33-36.
 - ⁵⁷ Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 38 u. 39.
 - ⁵⁸ Das. No. 42.
 - ⁵⁹ Würzburger Univ.-Akten, 1820. No. 4.
- 60 Münch. Personalakten etc.. No. 37 f.; vgl. Anh. III, 10; Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 42 u. 43.
- 61 Gött. Gel. Anz., 1820, No. 210. S. 2091—104. Ind. Biblioth. II, 19ff.; vgl. Benfey, a. a. O., 385.
 - 62 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 44.
- 63 Vgl. Buttmann, Lexilogus I (No. 17), 848 ff.: II, 263; dess. Gr. Gramın., Vorr., u. Lobeck, Vorr. zur 2. Aufl. II, V.
 - 64 Köpke, Rud., Gründung der K. Fr. W. Univers., S. 80 f.
 - 65 K. J. Windischm. an Fr. B., Briefw. No. 45.
 - 66 Münch. Personalakten etc. No. 42 (d. d. 15. Sept. 1821).
 - 67 Das. No. 43, mit Anlagen; Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 46.
 - 68 Münch. Personalakten etc. No. 44-46.
 - 69 Ebendas. No. 47-49. (S. Protok. v. 5. Juni 1850.)

Zweites Buch.

- ¹ Aus Familienbriefen No. 4 (9. Dez. 1821).
- ² K. J. Windischm. an Fr. B., Briefw. No. 47.
- ³ Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 6.
- ⁴ K. J. Windischm. an Fr. B., Briefw. No. 48, u. Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 7.
 - ⁵ Naudet, Notice hist. sur MM. Burnouf, père et fils etc., Paris 1886.
 - ⁶ Fr. B. u. Burnouf etc., Briefw. No. 1—4.
- ⁷ Heidelb. Jahrb. d. Lit., 1867, No. 51, (Franc. Bopp, Gloss. compar. etc.), 801—16.
- ⁸ Bopp, Gött. Gel. Anz., 1821, 345-57; vgl. Ardsch. Reise, Vorr. g. E.; Schlegel, Ind. Bibl., 1, 295-364.
- ⁹ Yates, William, A. Grammar of the Sunscrit language. On a new plan. Calcutta 1820. Forster, H. P., An essay on the principles of Sanscrit Gramm., Part. I. Vgl. Bopp, Gött. Gel. Anz. 1821, No. 54 u. 55 (S. 529—43); 1822, No. 109 u. 110 (S. 1081—1101); 1825, No. 32 u. 33 (S. 315—25); Schlegel, Ind. Bibl. II, 11—19. Heidelb. Jahrb. 1818, No. 30 (S. 465—83).
 - 10 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 49.
 - 11 Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 3 u. 5.
 - 12 W. v. Humboldt an Fr. B., Br. No. 2 (g. E.). 3 ff.
- ¹³ Gött. Gel. Anz., 1822, No. 109 f. (S. 1090 ff.); vgl. Fr. B. an Burnouf, Briefw. No. 5.
- ¹⁴ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 7 f. 11. 12; vgl. Ind. Biblioth. I, 433 ff.; II, 71—134.
 - 15 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 13,

- 16 Fr. B. an K. J. Windischm., Briefw. No. 49.
- II A. W Schlegel an Fr. B., Briefw. No. 9 u. 11; vgl. A. de Rém. (IV, 13 f.) u. Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 22 u. 24.
- ¹⁶ Gött. Gel. Anz., 1823, No. 76 (753--58); vgl. Schlegel, Ind. Bib. II, 45 f.
 - 19 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 3 (Techmer's Ztschr. 1V, 61-66) u.
- ²⁰ Gött. Gel. Anz. 1824, No. 37 f. (S. 361-72); W. v. H. an Fr. B. No. 17.
 - 21 Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 8; vgl. übr. die betr. Vorr.
- ²³ A. W. Schlegel an Fr. B., Briefw. No. 9; vgl. Ind. Bibl. II, 217 u. 328-72.
 - 23 Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 7.
- ²⁴ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 21 f. 24; vgl. Fr. B. an A. W. Schl Briefw. No. 8.
 - 25 Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 10.
 - 26 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 22.
- ²⁷ A. W. Schlegel u. Fr. B., Briefw. No. 11, 12; Fr. B. u. Burnouf, B. No. 8; Gött. Gel. Anz., 1825, No. 35 (S. 345--50).
 - 24 Aus Familienbr. No. 5 (14. März 1822).
 - 29 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 29.
- ³⁰ Aus Familienbr. No. 8 (Nov. 1825); W. v. H. an Fr. B., Br. No. 30-Fr. Rosen an Fr. B., Br. No. 1.
- ²¹ Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 9-12; 13 u. 14. Burnouf et La Essai sur le Pali ou langue sacrée de la presqu'ile au-delà du Gange (Soc. Par. 1826). Vgl. Rémusat, Rapp. (Journ As. 1825, 358ff.) u. Buchanan the Relig. and Lit. of the Burmese, As. Res. VI, 136 ff.
 - ²⁷ Fr. Rosen an Fr. B., Br. No. 1; vgl. W. v. H., w. o. (No. 31 u. 3.
- ²³ Rosen, Fr., Corp. Rad. Sanscrit. Prolusio, Berol. 1826. Vgl. Jc As., 1826, p. 374 ff.
 - 34 Aus Familienbr. No. 6 (28. März 1827).
 - 35 Jac. Grimm an Fr. B., Br. No. 1 (1824).
 - 36 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 35-37.
 - ¹⁷ Jac. Grimm an Fr. B., Br. No. 2 (1828).
- ³⁶ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 39-41; Helm. v. Chézy u. Fr. B., Br. No. 3; aus Familienbr. No. 13.
 - 29 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 41 (Juli 1827).
 - 40 Ebendas. No. 39.
- 41 Humboldt, W. v., Ges. Werke (Berl. 1841) I, 1-25; III, 241-269-306.
- ⁴² Abh. der Berl. Ak. d. W. (hist. phil. Kl.), 1824, 125; vgl. 261; nary, Ag., Beil. z. Allg. Preuss. Stantszeit., 1830, No. 132, S. 999 f.
 - 43 Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 15.
 - 44 Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 17: Jac. Grimm, das. No. 2.
 - 45 L. de Chézy an Fr. B., Anh. IV No. 8.
 - 46 Fr. Rückert an Fr. B., Br. No. 1-3 (1826/27).
- ⁴⁷ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 44; Wiener Jahrb. d. Lit., 1828, X 242-80; Berl. Jahrb. f. w. Krit. 1829, 579 ff.; Journ. As. 1829, Sept.
 - 48 A. W. Schlegel an Fr. B., Briefw. No. 17.

- 49 Fr. Rosen an Fr. B., Br. No. 3 u. 4.
- 50 Berl. Jahrb. f. w. Kr., 1829, 401 ff.; 1831, 1-27 u. 531 ff.
- ⁵¹ Fr. B. u. K. J. Windischm., Briefw. No. 53—57.
- ⁵² Aus Familienbr. No. 8. 9. 11 f. (1825—27).
- 53 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 43 f., 48-51.
- Das. No. 47; K. J. Windischm. an Fr. B., Briefw. No. 54.
- 55 Fr. Rückert an Fr. B., Br. No. 7.
- ⁵⁶ A. W. Schlegel an Fr. B., Briefw. No. 17.
- 57 Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 18.
- ⁵⁸ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 59 (Handschr. Bemerkk. B.'s zum letzten Stück der Ind. Biblioth. sind uns mit seinen Büchern unzugänglich geworden).
 - ⁵⁹ Fr. B. an A. W. Schlegel, Briefw. No. 20.
- W. v. H. an Fr. B., Br. No. 53; vgl. No. 49 u. Briefe an eine Freundin II, 89 f.
 - 61 Jac. Grimm an Fr. B., Br. No. 3 (Nov. 1829).
 - 62 Humboldt, W. v., Ueber die Sorgfalt des Staates etc., WW. I, 317.
 - 63 Fr. Rosen an Fr. B., Br. No. 5.
- ⁶⁴ Pott, F. A., de relatione quae praepositionibus in ling. denot. diss., Cell. 1827; vgl. Etym. Forsch. etc. 1833, I, 145; 177 f.
 - 65 L. de Chézy an Fr. B., Anh. IV, 9.
- 66 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 52; Fr. Rosen dsgl. No. 6; Boehtlingk, Kalidasa, Ring-Cak., Einleitung.
 - 67 Fr. Rosen an Fr. B., Br. No. 7.
- 68 Das Spezimen enthält: Rigv. VI, 64: V, 9; III, 62, 7—12; VII, 15, 1—10; 16, 1—6: 102; 14. Vgl. Colebr., On the Vedas etc., As. Res. VIII, 400 (Essays 1, 26 f.).
- 69 Fr. Rückert an Fr. B., Br. No. 6a (Feuerbach), 7 u. 8; Berl. Jahrb. f. w. Kr., 1831, I, 2 ff.; II, 84 ff.
 - ⁷⁰ Berl. Jahrb. f. w. Kr.. 1831, I, 748 ff.
 - 71 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 62.
 - ⁷² Berl. Jahrb. etc., II, 808.
 - ⁷³ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 56 u. 64.
 - 74 Richter, Gesch. d. Cholera, Berl. 1836, S. 105.
 - 75 Humboldt, W. v., WW. VII, 397-422; Br. No. 64.
 - ⁷⁶ Fr. Rückert an Fr. B., Br. No. 9.
 - ¹⁷ W. v. H. an Fr. B., Br., No. 66.
 - ⁷⁸ Wendt, A., Musenalm. f. d. J. 1832, S. 321 f.
- ⁷⁹ Nalus, Berl. 1832, Annot. 205—10; vgl. Sprüche 27. 28; Fr. Rückert an Fr. B., Br. No. 9.
 - 80 Fr. B. u. Burnouf, Briefw. No. 23 u. 25.
 - *1 Das. No. 20 u. 22.
 - 82 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 68.
 - 83 Das. No. 69 (Mai 1832).
 - ⁸⁴ Vgl. Bopp, Ueber das Conjugationss. etc. S. 10 f.
 - 85 Benfey, Th., Gesch. der Sprachwiss., 1869, 278 (Sam. Gyarmathi,

Affinitas ling. Hungar. cum ling. fennicae orig. gramm. demonstrata etc., Gött. 1799); Geiger, L., D. Urspr. d. Spr., 1869, 22 (Jehuda ben Koreish, "Risàlet", 10. Jhdt., ed. Goldberg u. Bargès, Par. 1857).

- ⁸⁶ Vgl. S. 128 u. Benfey a. a. O., 483 f.
- ⁸⁷ W. v. H. an Fr. B., Br. No. 72 u. 75.
- 88 Das. No. 81.
- 89 Ebendas. Vgl. Jahrb. f. w. Kr., 1833, No. 93—96, u. Pott, Wilh. v. H. u. d. Sprachw., 1876, Einl. CCXLV Anm.
 - 90 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 83. Vgl. Jahrb. f. w. Kr., 1834, 81—99.
- ⁹¹ K. J. Windischm. an Fr. B., Br. v. 3. u. 5. Apr. 1830. Dieselben berichten über diese Prüfung und sind (gleich den Familienbr.) nicht zum Abdruck gebracht. Mit einigen derben und wenig schmeichelhaften Ausdrücken bez. W. die Art seines Kollegen und Miteximinators (Prof. H.), welcher den in Verwirrung geratenen Fr. "nach seiner Weise ironisch und mit spöttischen Bemerkungen zu behandeln" angefangen.
- ⁹² W. v. II. an Fr. B., Br. No. 85 u. 86; 90. Vgl. Br. v. Hirzel u. Lepsius (Anh. XIII, 3 u. 5). Lepsius, R., Palaeogr. als Mittel für die Sprachf. etc., Berlin 1834.
 - 93 Whitney, W. D., Ind. Gramm. (übers. v. Zimmer, 1879), Vorw. S. VIII.
- 94 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 90. Vgl. auch Gött. Gel. Anz., 1833, 1401—16.
- 95 W. v. H. an Fr. B., Br. No. 94—96. H. an Goethe, Br. No. 86 u. 88 (Bratranek, Briefw. etc. S. 243 u. 296). Vgl. Steinthal, H., W. v. H., sprachphilos. Werke I 25 f.
- Jahrb. f. wiss. Kr., 1835, 316—34; vgl. Brief-Entwurf, Anh. XIV;
 W. v. H. an Fr. B., Br, No. 95 (Prabodha-Candrodaya, ed. H. Brockhaus. Lips. 1835, oder die Geburt des Begriffs. Ein theol.-philos. Drama etc., von K. Rosenkranz. Königsberg 1842) und No. 97.
- ⁹⁷ Vgl. Delbrück, Einleit. in das Sprachstud., 1890, S. 27. Steinthal, Gedächtnisrede auf W. v. H. 1867, Anf.; dess. D. sprachphil. Werke W. v. H., 1884, Vorw.; Benfey, Gesch. d. Sprachw. 523 f.; Pott, W. v. H. u. die Sprachw., Einl. XXX—LIV.
- 98 Fr. B. u. Varnh. v. Ense, Briefw. No. 2 (vgl. H. Heine, Die rom. Schule, WW. VII 134 f.); Fr. Windischm. an Fr. B., Br. No. 5.
 - ⁹⁹ Literat. Zeitung, Berlin 1838, No. 29 (S. 633 ff.).
- 100 Strodtmann, J. S., Anat. Vorhalle etc., Flensb. 1837; Düntzer, H., Die Lehre von d. lat. Wortbild. etc., Köln. 1836; Kuhn, A., de conjug. in-μ, 1837; Ahrens, H. L., Ueber d. Conj. auf -μ in Hom. Dial., Nordh. 1838; Pictet, A., De l'affinité des langues Celt. avec le Sanscrit, Paris 1837.
- 101 Pott, F. A., Etym. Forsch. II, 478 f.; Eichhoff, F. G., Parallèle des lang. de l'Eur. et de l'Inde ou étude etc. Paris 1836.
 - 102 Schleicher, Aug., Compendium etc. 1871, S. 547 (§ 253).
- ¹⁰³ Vgl. Müller, Fried., Reise der österr. Fregatte Novara, Ling. Th., 1867, S. 273.
- ¹⁰⁴ Das. S. 291—95; Benfey, Gesch. d. Sprachw., 511 f.; Pott, F. A., W. v. Humb., Einl., LI f.
 - 105 Vgl. Delbrück, a. a. O., S. 20 ff.
- ¹⁰⁶ Christ, Dr. W., Von der Bedeutung der Sanskritstud. für die griech. Philol., Festrede, Münch. 1860, S. 10. Bopp, Vergl. Gr., V. Abth. (1849) S. IV.
 ¹⁰⁷ Fr. B. u. Lor. Diefenbach, Briefw. No. 10.

- 108 Abh. d. Berl. Ak. d. W., 1846, S. 359, scheint in dem Datum, 11. Dec. 1842 ebenso bei Benfey, Gesch. d. Sprachw., 511 Anm. 3 die Jahresz. (1842) unrichtig. Vgl. den Eingang d. Abh. und Monatsber. 1843, S. 311.
- 109 Vgl. Müller, Friedr., Üeber die sprachwiss. Stellung der kaukas. Sprachen, Or. u. Occ., 1864, (bes. S. 528).
- Unter dem Titel "Reise des Dr. Georg Rosen im Kaukasus" s. Auszüge aus Briefen an Alex. v. Humboldt u. Prof. Bopp, Allg. Preuss. Zeitung, 1844. No. 316 (Feuilleton). Anh. XIII, No. 8. (Nach Besprechung der R.'schen Abhdl. sind diese Brief-Ausz. im Text nicht weiter berücksichtigt).
- 111 Fr. B. an Lor. Diefenbach, Briefw. No. 12. Müller, Friedr., a. a. O. 530 f.; vgl. Benfey, a. a. O.
- Boehtlingk; O., Bemerk. z. 2. Ausg. von Fr. Bopp's Krit. Gramm. der Sanskritspr., Petersb., 1845.
 - 113 Fr. B. u. L. Diefenbach, Briefw. No. 4-6 (1841).
- 114 Lat.: Gl. Sanscr. "in quo omnes sanscritae radices et vocabula usitatissima explicantur et cum vocabulis graecis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavicis, celticis comparantur". (Das vielmehr kühne als latein. "a Franc. Bopp" blieb beibehalten).
- Logan, J. R., Journal of the Ind. Archipelago and Eastern Asia, 1847—57. Supplem. to No. VI, vol. I (1847); Ethnology of the Indo-pacif. Islands. Part II, the races of S. E. Asia etc. (Supplem. for 1854), Pinang, 1855/56. Vgl. Br. an Fr. B., Anh. XIII No. 7 u. 8.
 - 116 Lefmann, S., Aug. Schleicher, Skizze, Leipzig 1870, S. 12.
 - 117 Benfey, Gesch. d. Sprachw. 452 ff.
 - 118 Vgl. Pott, Etym. Forsch. II², 1, 920 ff. 997 ff.
 - ¹¹⁹ Fr. B. an M. Müller, Br. (28. Juni 1846) Anh. XIV, No. 2.
 - 120 Humboldt, W. v., Ueber den Dualis, 1827, S. 96.
- 121 Humboldt, W. v., Ueber das vergl. Sprachstudium, WW. III, 248; Grimm, J., Urspr. etc. 38 f.; Steinthal, H., Der Ursprung etc., Berlin 1888, S. 96, 99 f.
 - ¹²² Benfey, a. a. O., 504.
- ¹²³ Corssen, W., Neue Jahrb. f. Philol. u. Pädag., 1853, Bd. 68, S. 225 (225-56; 353-76; 465-83).

Drittes Buch.

- Jac. Grimm an Fräulein Luz. A. v. H., 1822. Freundesbr. v. Wilh. u. Jac. Grimm, herausg. v. Reiffenscheid, Dr. Al., Heilbr., 1878, No. 47.
 - ² Naudet, Notice Histor. sur. MM. Burnouf, père et fils, Par. 1886, Schluss.
- ³ Lange, Ludw., N. Jahrb. f. Philol. u. Päd., 1853, Bd. 67 (516—26); Hultsch, Friedr. (zur 6. Aufl., dazu d. Verf. "Erläuterungen", 1863), das. 1864, Bd. 89 (433—48); 1866, Bd. 93 (127 ff.); vgl. Wilhelm, Eug., Ein Referat über G. Curtius Griech. Gr. v. Friedr. Reuter. Das. 1870, Bd. 102 (511 ff.)
- ⁴ Vgl. Bopp, Vergl. Gr., 2. Abth, 1835, § 318 (Die Möglichkeit, die Ersch. so auszulegen, "dass diese Spr., Lit. u. Slaw., unabhängig vom Skr. und Zend... einen alten Gutt. zu einem Zischl. umgeschaffen"); ferner Schmidt, Joh., Die Verwandtschaftsverh. d. Indog. Spr., 1872, S. 10 ff. (gegen Schleicher, Beitr. I 110, Annahme jener Möglichk., u. Ascoli, Corsi di glottol., Uebers. 1872, S. 44 f.); endlich Fick, Aug., Die ehem. Spracheinh. d. Indog. Europas,

- 1873, S. 29 ff. (gegenüber Fr. B. u. Joh. Schmidt, eine urspr. Spaltung des k-lautes, im Indog. wie Sem., zu unterschiedl. Entfaltung in den ar.-eran. u. slawo-lett., wie in den audern europ. Sprachzweigen. S. auch v. d. Gabelentz, G., Sprachwiss. 1891, S. 173 ff.
- ⁵ Bopp, Vergl. Gr. (6. Abth., 1852) § 867 u. Anm. (S. 1255 ff.); Vorr. z. 2. Ausg., XIX ff.
- ⁶ Vgl. S. 246; 270 f. Ueber B.'s Accentuationssystem (Neue Jahrb. f. Phil. u. Pädag. LXXI, 6).
- ⁷ Lazarus, M. u. Steinthal, H., Einleit. Gedanken über Völkerpsychologie als Einladung zu einer Zeitschr. für Völkerps. u. Sprachwiss., Ztschr. etc., 1860, I, 1 73. Vergl. übr. Pott, W. v. H. etc., Einl. XL ff.; Fr. Windischm., Br. an Fr. B., Anh. XI, 5. (Ueber Ad. Kuhn u. dessen bed. Wirksamk. s. noch G. Freitag, Aus meinem Leben, Leipz. 1887, S. 124).
 - ⁸ Vgl. o. S. 206; 208 u. 209.
- ⁹ Benfey hatte übr. a-ham als Verstümmelung aus ma-ham erklärt, wozu B. die mögl. Identität jenes u. des a im Pl. des Pron. (ved. noch asme = vayam) mit dem Demonstrativst. a (dieser) bringt und an eine im ind. Drama häuf. Umschreibung des "ich" durch "diese Person" (ayam janas) erinnert. Vgl. Curtius, Gr. Etym, S. 371; 477 f.; 641 (46 f.).
- Progress of the Relig. and Instit. of India, London 1858 (vgl. Vorr.). Ein 2. Teil ist 1860, ein 5. u. letzter 1870 erschienen. S. auch Weber, Ind. Lit.², 44 Anm.
- Benfey, Gesch. der Sprachw., 592 f. Das Zendstud. angeh. s. hierzu Spiegel, Bibliogr. Anz., Ztschr. d. D. M. G., 1860, Bd. 30, 545 ff. Diese Anz. war mir entgangen. Uebrigens hat der angez. Gegens. in der Forschungsmeth. Burnoufs u. Bopps auch nach Sp. nicht einander ausschliessendes. Jede, die textkrit. wie die etym. vergl., ist für sich allein unsicher umangelhaft; beide sind nicht nur berechtigt sondern zusammen notwendig, einander ergänzend u. berichtigend. Auch sind beide (bei aller "Wiederspiegelung") durchaus historisch. Vgl. S. 167 f.
 - ¹² Aschersohn, Urk. z. Gesch. etc., 1863, Lehrerverz.
- ¹³ Nach briefl. Darstellung d. Hrn. Aug. Weyl, z. Z. Buchhalter an der Fabrik, durch gef. Vermittelung (u. mit Beglaubigung) des Bürgermeisteramts zu Ottweiler.
 - 14 Vgl. L., Aug. Schleicher, Skizze etc. S. 54 ff.
- 15 Pictet, Ad., Les Origines Indo-Europ. ou les Aryas primitifs, Par. 1859/63; Diefenbach, L., Origines Europ. Die alten Völker Europas mit ihren Sippen und Nachbarn. Frankf. a./M. 1861; Kuhn, Ad., Zur ältesten Gesch. d. indog. Völker, Osterprogr. d. Berl. Realgymn. (Weber's Ind. Stud. V), 1845.
- ¹⁶ Ascoli, G. J., Del nesso Ario-Semitico, Mil. 1864; Studj Ario-Semit., Mil. 1867. Vgl. Raumer, Rud. v., Ges. Schr., 1863, S. 461—539 (wogegen Schleicher, Beitr. IV, 120; 242 ff.; 365 ff.); Joseph, Dr. P., Semitismus u. Indo-Europaeismus, Mag. f. d. Lit. d. Ausl., 1849, No. 39 u. a.
- 17 Ebers, G., Richard Lepsius, Eine biogr. Skizze. Techmer's Zeitschr. etc. II., 1. Heft, 1865, p. VII. Vgl. o. S. 264.
- Uebers. (durch R. Fick u W. Wischmann) unter d. Titel "Die Wissensch. d. Sprache, als "neue Bearb. der in den Jahren 1861 u. 1863, gehalt. Vorlesungen", 1892 erschienen. Das Vorw., S. I—XIX hat die "Aenderungen" angegeben. Uebrigens ist es des namh. Verf. altes, auch in seinem neuen Gewande durch (stereotype) Ruhe gehegtes Werk geblieben. S. u. a. Whitney, W., M. M. and the Sc. of lang., N. Haven 1891.

- ¹⁹ Vgl. Benfey, Gesch. d. Sprachw. etc. S. 636—83 (bes. 659).
- ²⁰ S. den Wortlaut des Aufrufs, Anh. XV No. 1.

Ď,

Ţ

1

- ²¹ Vgl. den Festber. N. Preuss. Zeit. v. 19. Mai 1816, No. 114. Das Statut s. Anhang XV, No. 2 u. in der Einleitung das Gründungskap. d. Stiftung.
- ²² Der Zahlenunterschied in den SS. der vorher gehenden 2. ist am Schlusse jedes Bandes dieser 3. Ausgabe angegeben.
 - ²³ S. d. Vorrede zur 3. Ausg. d. Vergl. Gr., 1868/71.
- ²⁴ Vgl. Aug. Boeckh, Encycl. u. Methodol. d. philol. Wiss., herausg. v. Ernst Bratuscheck, Lpz. 1886, S. 9 ff.; Steinthal, H., Sprachwiss., Einleit. in die Psychol. u. Sprachw., Berl. 1871, S. 36 ff.
- ²⁵ S. Preuss. Staatsanz., Beil. v. 25. Okt. 1867, No. 67, S. 4412. A. W., Nekrolog, Spenersche Zeit. v. 30. Okt. 1867; der Nekrolog aus der Beil. d. Augsb. Allg. Zeitg. ist auf Wunsch hier im Anh. wieder abgedruckt worden.



Anhang.

Aus Briefen und anderen Schriften.



[In eckigen Klammern sind Zusätze des Herausgebers.]

VI. Aus dem Briefwechsel zwischen Franz Bopp und Helmine von Chézy.

(1823 - 1838).

1.

Meine verehrte Freundin!

Da ich in meiner süßen Hoffnung Sie in Dresden zu sehen getäuscht wurde, so kann ich nicht umhin Ihnen mit einem Briefe einen Besuch in weiter Ferne zu machen, mir schmeichelnd bald ein schriftliches Andenken von Ihnen zu erhalten. Ich machte vor kurzem eine Reise durch Schlesien, bestieg die Riesenkoppe und machte sodann den Weg von Warmbrunn aus über Flinsberg und Zittau — wo ich den romantischen Oiwin besuchte — durch die sächsische Schweiz nach Dresden. Ich eilte natürlich sogleich nach meiner Ankunft zu Ihrer Wohnung, wurde aber unendlich durch die Nachricht Ihrer Abwesenheit betrübt. Wie sehr hatte ich mich darauf gefreut Sie während meines Aufenthalts in Dresden recht oft zu sehen! vielleicht hätte ich Sie überreden können mit mir hierher zu reisen, wo, wie Sie wissen, eine Wohnung für Sie bereit steht. hoffe noch immer, daß Sie den Winter hier zubringen werden, denn ich kann mir nicht denken, daß Ihnen ein längerer Aufenthalt in Wien zusagen könnte. Mir selbst wird der Aufenthalt in Berlin immer werther und so sehr ich schöne Gegenden liebe möchte ich ihn nicht mehr mit einer andern Stadt Deutschlands vertauschen. Ich halte es mit einigen wunderschönen Versen eines mir sehr theuren Gedichts einer vortrefflichen Freundin, welches ich Ihnen hiermit gerne ins Gedächtniß zurückrufen möchte:

> "Eitler Wünsche bunt Gewimmel Ist denn Erde mehr als Himmel? Leuchten hier nicht Sonn' und Mond?"

Ich habe dieses herrliche Gedicht unzähligemal mit lebhaftestem Entzücken gelesen und sage Ihnen tausendfachen Dank für die Freude, die Sie mir damit gemacht.

Sollten Sie wirklich den Entschluss haben diesen Winter hier zuzubringen (was ich Ihnen niemals verzeihen könnte) und grausam Ihren

M

hiesigen Freunden und Freundinnen den Genuss Ihrer liebenswürdigen Gesellschaft so ganz ins Unbestimmte zu entziehen, — so bitte ich Sie mir zu schreiben wie Sie es mit Ihrer Wohnung halten wollen; es wäre doch gut sie in diesem Falle so bald als möglich aufzusagen, damit Sie sich nicht durch die vergeblich angehäuftige Miethe bedeutende Kosten zuziehen. Die Wirthin ist darüber beunruhigt, daß Sie Ihre Wohnung nicht beziehen.

Die Uebersetzung meines Nalus ist nun vollendet und wird bald gedruckt werden. Sehr gerne hätte ich Ihnen den Schlus handschriftlich mitgetheilt oder vorgelesen und mir Ihre belehrenden Bemerkungen ausgebeten. — Ihre Muse ist gewiß auch seither nicht unthätig gewesen, ich freue mich im voraus Ihrer freundschaftlichen Mittheilungen. Oder soll ich gar nichts mehr von Ihnen hören, und nur bloß den Poesien des Ganges leben?

Schreiben Sie mir doch recht bald, meine liebe Freundin, oder kommen Sie bald! Doch senden Sie in jedem Falle ein längst ersehntes Briefchen

Ihrem

Berlin, den 11ten September 1823. treuen und aufrichtigen Freunde Doroth. Str. N. 8. Franz Bopp [Nagarischrift].

Da Sie Persisch lesen, darf Ihnen auch das Indische nicht ganz unbekannt seyn. Wenn Sie hierher kommen, so will ich Sie aus Dankbarkeit für Ihren persischen Unterricht Sanskrit lehren.

2.

Berlin, den 24. Juni 1824.

Ich habe gestern, meine verehrte Freundin, durch Buchhändler Logier ein Werk an Sie abgeschickt*), welches vor kurzem erschienen ist und wodurch ich mich Ihrem freundschaftlichen Andenken zurückrufen wollte. Es ist der Text mit metrischer Uebersetzung von 4 Episoden des Maha-Bharata, die Sie wahrscheinlich interessieren werden, da Sie an meiner Uebersetzung des Nalus soviel Antheil genommen. Von diesem schönen Gedicht habe ich ebenfalls mehreres als Probe in deutscher Uebersetzung abdrucken lassen. Ich bin sehr begierig Ihr Urtheil über das Ganze zu erfahren, und ich würde einen großen Werth darauf gelegt haben, wenn ich es Ihnen vor der Bekanntmachung hätte vorlesen können. Vielleicht gefällt es Ihnen in einem Wiener öffentlichen Blatte ein Wort darüber zu Niemand weis besser als Sie den Geist der Orientalischen Dichtungen in seinem wahren Wesen zu erfassen. Ich habe dieses Werk auf eigene Kosten drucken lassen und lasse zur leichteren Verbreitung die Uebersetzung auch allein ohne den Text und die Anmerkungen für 1 🛩 8 gr. verkaufen.

^{*)} Sie werden es durch Buchhändler Beutner in Wien erhalten.

Die beiden Briefe, welche ich aus Wien von Ihnen erhalten habe, haben mich sehr erfreut. Von Dresden ist mir aber noch nichts zugekommen, auch glaube ich nicht, daß mit Brühl in dieser Beziehung viel anzufangen ist. Er lässt das Gute unbenutzt liegen, und quält das gebildete Publikum mit den erbärmlichsten Sachen. Sie sind mit Unrecht in der Meinung, daß ich Ihren ersten Brief (vom 25ten Sept. 1823) nicht erhalten habe, er ist mir zugekommen, und ich habe darauf sogleich die Wohnung aufgesagt. Allein es war leider zu spät, als daß sie für das nächste Quartal hätte vermiethet werden können; sie blieb 3/ Jahr leer stehen, und da Sie die Wohnung contraktmäßig auf ein Jahr gemiethet, so hat die Wirthin diese 3/4 Jahr von Ihnen zu fordern. Ich glaube indessen, daß sie sich mit 6 monatlicher Miethe wird zufrieden stellen lassen. Und es würde sehr gut seyn, wenn Sie ihr recht bald ein Quartal auf Abschlag schicken würden, denn sonst befürchte ich sehr, daß sie zur Klage schreiten würde. Ich bedaure recht herzlich, meine verehrte Freundin, daß Sie zu dieser zwecklosen und beschwerlichen Ausgabe genöthigt sind.

Ich sehe mit großem Verlangen einem werthen Brief von Ihnen entgegen und hoffe daraus zu ersehen, daß sich Ihre Verhältnisse in Wien recht günstig gestaltet haben.

Mit unwandelbarer Hochachtung und Freundschaft Ihr

ergebenster

Franz Bopp.

Ihre lieben Söhne Wilhelm und Max bitte ich mir recht herzlich zu grüßen.

An Fr. Schlegel habe ich ein Exemplar meines Werkes abgesandt; wenn Sie ihn sehen, so bitte ich mich ihm bestens zu empfehlen.

3.

Längst schon bin ich Ihnen meinen Dank schuldig, mein lieber, wackrer Freund, daß Sie die Hauswirthin beschwichtigt haben; ich habe hier wirklich bey den steigenden Lebensbedürfnissen, so einfach ich lebe, und bey den kostspieligen Krankheiten meiner Söhne, den Badekuren u. s. w., so viel zugesetzt, zumahl da ich nur wenig arbeiten kann, daß ich schon für 250 Thaler meine Pretiosa versetzen müssen, indem ich von Niemand Geld leihe (und gleichwohl habe ich bis 1. Sept. meine Pension schon bezogen!). Zugleich habe ich nach P. geschrieben und schreiben lassen, um Hülfe zu haben. Graf Brühl hat schon im August voriges Jahr versprochen: das Honorar für die Euryanthe einzuschicken, so auch für ein kleines Lustspiel, sobald beide in die Szene kämen. Graf Brühl ist ein Mann von Ehre, wie bekannt, u. wird Wort halten. Ich kann schon bald einen Anlaß nehmen, ihn zu erinnern. So wie er mir schreibt, ich soll die Quittung einsenden, send ich sie an Sie ein, und bitte Sie die Hauswirthin davon zu befriedigen, hierauf mein Ehrenwort, das ich nie gemißbraucht, nie mißbrauchen werde. Von Ch. ist es vor Gott

nicht zu verantworten, daß er nicht als Vater für die Seinigen sorgt. Wo denkt er hin? — Wenn nichts hilft, jetzt da ich 14 Jahre und acht Monden alle Lebenskraft angestrengt um für die Meinigen zu sorgen u. müde bin, so werde ich zu einer gerichtlichen Auseinandersetzung meine Zuflucht nehmen müssen. Er handelt fühllos u. gewissenlos, ein Andres wärs, wenn er seine Söhne zu sich verlangte, er hat das nie gethan! Ich bitte Sie inständigst der Hauswirthin einige Zeilen zu schreiben u. sie noch zu beruhigen, ich habe leider nichts, als ein Talent, das seinen Mann nicht nährt, wie ein Andres. Wäre ich Sängerin oder Tänzerin, so möchte es mir besser gehn; Dichter oder Dichterinnen läßt man darben u. Niemand fragt, wie es ihnen geht, dabei müssen sie die höchste und edelste Kraft ihres Daseyns aufbieten, u. werden noch von den Journalisten obenein gemißhandelt. Genug davon, u. noch Ein mal die heilige Versicherung, daß diese Schuld, wo nöthig mit Zinsen getilgt wird u. daß dies so bald geschieht, als Graf Brühl sein Wort löst, was doch nun nicht lange mehr Anstand haben kann.

Zu angenehmern Dingen nun, hier erscheint in kurzem eine Sängerfarth, herausgegeben von 2 noch jungen Männern, Christian Wilhelm Huber u. Andreas Schumacher. Diese besteht aus Verteutschungen vieler Sprachen u. ist in ächt dichterischem Geist und mit Gediegenheit gesammelt. Von Huber sind allein Verteutschungen aus 16 Sprachen, nördlichen und südlichen darin. Huber studiert jetzt Ihre mir so theuern Geschenke, u. das mit wahrer Götterlust, er hofft Ihr Schüler im Sanskrit zu werden, u. läßt Ihnen durch mich seine Verehrung und Liebe sagen. Er übersetzt ganz herrlich, u. glüht für seine Studien. Zum 2. Teil der Sängerfarth, davon Sie den Ersten bekommen (auch von mir werden Sie Einiges finden) schmeichelt sich Huber Ihrer Mitwirkung durch einen Beitrag, u. beide wackern Freunde und Kunstgenossen — H. u. Schumacher haben mich dringend gebeten, sie Ihnen auf das hochachtungsvollste u. angelegentlichste zu empfelen. Beide sind in jeder Hinsicht Juwele, kräftig, offen, treu u. wahr, jeder Anerkennung, jeder Aufmunterung werth.

Mein Wilhelm und Max sind sehr fleißig u. brav. Wilhelm hat nun seine neunte große Originalarbeit vollendet, den Podiebrad, ein historisches Trauerspiel. Er entwickelt sich tief und großartig, ganz überraschend. Diesen Sommer nimmt er sein drittes und letztes Bad mit Gott, dann wird es besser gehen, denn unendlichen Segen haben die Bäder gehabt. Max ist gleichfalls recht vorwärts gekommen, beide machen mir innige Freude durch Bravheit, Ernst, Liebe und Fleiß.

Ich selbst bringe wenig vor mir. Meine Seele ist so todeswund, daß mich selbst die tägliche Freude an meinen guten Söhnen wohl aufrecht hält, aber nicht heilt. Sie erquickt mich nur wie eine Sterbende, u. giebt nicht Lebenskraft wie [Thau den] Blumen, oder wie Labung den Gesunden. Die Königin von Bayern hat mich beschenkt u. hoch geehrt, [als sie] hier war. Hammer hat mit dem König, seiner Weise nach, [frisch] von der Leber weg gesprochen, Othmar Frank, einen Charlatan geheißen, u. dem Könige gesagt: Er hätte Sie unter keiner Bedingung aus den Händen lassen sollen, denn Sie wären herrlich und ächt, u. Bayern ver-

löre durch Ihre Entfernung in dieser Hinsicht unersetzlich. Ich hätte Ihnen dies Alles gleich und ausführlicher geschrieben, aber der nicht gleich abgeschickte Brief ist in den Schlamm meiner Papiere versunken, ich weiß ihn nicht. Schreiben Sie mir nun recht bald; schicken Sie doch an Justizrath v. Varerasberg das Frauentaschenbuch 1822. Ich bitte sehr in darum, nähmlich das, welches ich Ihnen in B. gelassen. Meine und der Meinigen allerherzlichste Wünsche und Grüße.

Wien d. 6. Junius 1825.

v.

Unwandelbar die Ihrige Helmine.

4.

Vergönnen Sie mir, theurer Freund, Ihnen durch zwei sehr ausgezeichnete, geistvolle u. vortreffliche junge Männer... aus der Bretagne: Freunde unseres großen Philologen Goerres, einen flüchtigen Gruß der alten Treue und der guten Wünsche zu senden. — Ich hoffe und wünsche, Sie sind recht glücklich und es wird mir ein Trost seyn, es zu erfahren.

Obwohl die Anlage keine Ihrer werthe Gabe ist, so kann sie doch wohl der holden Frau gefallen, die Ihr Leben verschönert, ich wünsche Ihr empfolen zu seyn.

Die bedrängte Zeit erlaubt mir nur noch, die Bitte jener jungen Männer, die voll Liebe und tiefer Kenntniß unserer Literatur sind, recht herzlich zu empfangen und mir stets ein freundliches Andenken zu widmen.

Ihre treue Freundin Helmine v. Chézy.

München d. 12t. Feb. 1832.

5.

München d. 14. Sept. 1838.

Wenn ich auch meinem, stets liebevollen Glückwunsch durch so viel Jahre hindurch an diesem Tage nie Worte gegeben, verehrter Freund! so hat ihn dennoch stets Gott gehört, und vielleicht Ihr Herz ihn verstanden. Eine so helle, milde Herbstsonne, wie heut, spiegelte sich im still fluthenden Main, als 1812 die Weihe der Poesie und Empfindung Ihrem Lebenstage einen zarteren Glanz verlieh. — Heut, sicherlich umgeben von blondgelockten, hellaugigten Franz-chen, oder gar schon Franzen, und der liebenden, vielgeliebten Mutter, heut, freudig auf dem Culminationspunkt edlen Ruhmes u. kräftiger Menschenwürde, irrt dennoch vielleicht ein Gedanke, vielleicht eine Sehnsucht nach jenem Zeitpunkte des Werdens, des Hoffens, des Strebens, des Anbeginns vom Erringen, denn ewig schön bleibt die Jugend u. immer noch verschönert sich im Gemüthe eine schöne Lebenszeit — und das heimatliche Thal vom Spessart gekrönt, vom Mayn durchfluthet, schwebt Ihnen vor, auch ein Mühlrad rauscht durch die Gebüsche und — los empeños de un acaso erklingen — vielleicht jetzt um 4¹/₄, zu dieser Stunde, die mich mächtig zu Ihnen hinruft.

Wenige werden Ihr jugendliches Seyn, die stilltiefe Weihe Ihres Gemüthes verstanden haben, wie ich. In Ihnen u. um Sie her ists immer schöner

geworden, je tiefer Sie in die Mysterien jener hehren Wissenschaft drangen. Sie gehören auch zu den Wenigen, in welchen die Neigung für das Orientalische Studium stets ganz rein sich erhalten, wie sie es ursprünglich war. In der Reife des Erkennens u. im angemessensten Kreise des Wirkens traf ich 1822 den Braminen wieder, der vor einem Jahrzehend in rosiger Jugend u. Hoffnung, das Herz zum Springen voll von Wissbegierde und Liebe zum Schönen nach Paris gieng, nachdem ich ihm das Persische Alphabet gezeigt. Nalus u. Damayanti ließ Er nun vor mir aufblühen - o, wie oft, wie oft hab ich sie wieder gelesen! Lassen Sie sich nun Einiges von mir selbst sagen. I. K. H. unserer geliebtesten Kronprinzeß habe ich einen Brief mitgegeben, und heute einen an den König geschrieben, in dem ich meine Wünsche wegen der Manuscripte meines Mannes vortrage, u. zugleich Ihre unzubezweifelnde Liebe u. Treue für Ihn geltend mache. Ich kann Ihnen nicht in der Kürze darthun, und Sie können kaum glauben, welche höllische Umtriebe die Parthey Abel Remusats noch über dem Grabe Beider Widersacher in das Werk gesetzt, um die Bestrebungen eines 35 jährigen Fleißes, die Chézy für seinen Ruhm und unsere künftige Wolfarth im Stillen betrieb, null zu machen. Empört, und glühend vor Schmerz nach jahrelangen, unermüdlichen Schritten, u. Aufopferung von Zeit u. 6000 fr. Unkosten, (woran Betrug u. Unfälle Schuld hatten), nach einem fast hoffnungslosen Resultat über einen Schritt, den die engelherzige Königin Therese mit der größten Besonnenheit und Seelenkraft einleitete u. leitete - habe ich nunmehr wiederum durch diese himmlische Seele u. durch Ihre Vermittlung durch die Kaiserin dem Kaiser Nicolaus die, Ihm höchstwahrscheinlich willkommenen Persischen Manuscripte, eine unübertreffliche Chrestomathie u. Anthologie nebst einigen Elementar-Werken zu Untersuchung u. Ankauf angeboten.

Nun aber habe ich zwar von den Indischen Werken eine Notiz an S. Kais. Majestät beigeschlossen, zweisle indeß an Erfolg für dies Fach — da mein ich denn unser König könnte sie Ihnen zur Untersuchung anheimstellen, u. nach günstigem Erfolg kaufen u. herausgeben lassen. A. Langlois, der treffliche Indianist, S. Munk, der sich gleichfalls erfolgvoll mit dem Sanskrit beschäftigt, u. den ich auch als Mensch sehr verehre, Poley, der auch sein Fach versteht, selbst Burnouf hat für die Chrestomathie Antheil bezeigt, so wenig lhm lieb ist, wenn was erscheint, das nicht von Die Grammatik nun würde, soviel ich davon urtheilen kann, würdig der Ihrigen zur Seite stehn, so wie allen Uebrigen, die erschienen sind. Sie ist keinesweges eine Uebersetzung der von Wilkins, sondern viel reicher ausgestattet, ich besitze noch dieselbe, u. habe Beide sorgfältig Blatt für Blatt gegen einander gehalten, es sind vielmehr unzähliche Irrthümer jenes großen Vorgängers darin mit Bescheidenheit und Liebe dargethan. Eine Syntaxe ist dabei so wie eine Arbeit über die Wurzeln, die höchst interessant u. ausführlich, dann eine Conkordanz-Tabelle des Sanskrit u. Französischen, eine schöne Abhandlung über die Prosodie, interess. Auszüge aus dem Tshando Mandjari von Calidasa, und aus dessen Srouta Bodhah, dann folgt ein Diktionnair der Zeitwörter auf mehr als 2000 Carten, der Sie entzücken wird. Die Chrestomathie besteht nach aller Ausspruch aus den wichtigsten und mannichfaltigsten Materialien, die Gnomici sind eine höchst piquante Zusammenstellung. Ich bin unvermögend zu beurtheilen, in wie weit alle diese Werke, wobei auch der *- Ramayana im Auszug in diesem Moment für die Wissenschaft zweckdienich sind, nur Eins kann ich behaupten u. ausweisen: daß Chézy noch 🛎 5 Tage vor seinem beklagenswerten Ende die letzte Hand an das Drama gelegt, das er mit für seine Chrestomathie bestimmte Dhurtasamagara [dhûrtasamâgama] u. daß er festen Sinnes war, diese Werke alle zum Drucke zu befördern. Nun, theurer Freund, antworten Sie mir, lassen Sie mich erfahren, in wie fern ich auf Ihre Hülfe bauen kann; man würde mir wohl endlich in Paris Gerechtigkeit widerfahren lassen, allein, sehn Sie, mein müdes Herz sehnt sich nach dem Vaterlande; ich habe dort die Gräber meiner Lieben, auch lebt mir dort mein werther Bruder, u. manches edle, geliebte Wesen. In meinem Briefe an die gute, seelenvolle Kronprinzeß habe ich dieser, so tief begründeten Sehnsucht, wie ich glaube, die rechten Worte gegeben. Auch in dem an meinen guten, herrlichen König, dem ich verehrungsvoller u. glühender als je ergeben bin. Mein Aeltester, Wilhelm, hat mit Sorgen zu kämpfen, mein Jüngster, Max, lebt öfters bei mir u. seine Existenz ist noch nicht begründet, obwohl er ächt talentvoll, tüchtig in seiner Kunst, liebenswürdig angenehm u. fleißig ist. Wenn nun Russland u. Preußen diese Werke ankauften, so könnte ich kommen u. ruhig in der Heimat leben u. sterben, meine Pension würde mir auch dort ausgezahlt. Jetzt nachdem Sie nun Alles wissen, theurer Freund, zähle ich auf Ihr Gemüth, Ihre Weisheit, Ihre Thatkraft, lhren Beistand. Denn wahr u. treu habe ich Sie stets erfunden und dies Werk wird Ihnen Ehre u. Freude bringen.

Ihre Sie herzlich verehrende Helmine.

VII. Briefe von Jacob Grimm an Franz Bopp. (1824 - 1842.)

1.

Verehrter Herr Professor,

ich bin so frei, zur Unterhaltung unserer vor einigen Jahren persönlich gemachten Bekanntschaft, Ihnen ein Exemplar der serb. Gramm. zu senden, welche Sie wohl bisweilen nachschlagen mögen. In der Vorrede habe ich unter andern eine Erklärung des russischen — b und — b versucht; ist es wohl die richtige?

Der 2. Teil meiner deutschen Gr. wird sehr langsam gedruckt. Mit wahrer Hochachtung

Ihr ergebenster

Cassel, 15 Juni 1824.

Grimm.

2.

Cassel, 12 Jan. 1828.

Verehrtester Freund, eine sechswöchentliche brustkrankheit, von der ich noch nicht völlig genesen bin, hat mich gehindert, auf Ihren gütigen brief vom 4. December eher zu antworten. Vor allen dingen danke ich Ihnen für die ausführliche und reichhaltige beurteilung, deren Sie meine grammatik gewürdigt haben; es liegt schon lob und lohn genug für mich in der bloßen thatsache, daß ein orientalist eine deutsche sprachlehre recensierbar findet und daß es mir gelungen ist, unsere muttersprache wenigstens in gute gesellschaft zu führen, wenn sie sich auch bescheiden in der ecke hält. Ihre zustimmung erfreut mich so sehr, als mich Ihre einwürfe belehren und ich brauche kaum hinzuzusetzen, in manchen puncten überzeugen; in andern glaube ich noch meine ansicht schützen zu können, z. b. in absicht des conpositionsvocals, den Sie mir im lat. und griech. nicht genugthuend erklären. Wie Sie den indischen nehmen, d. h. wie er allerdings kann genommen werden, hatte ich in der vorrede zum zweiten theil mindestens vorausgesehen. Mit Ihnen zu streiten wird schwer fallen, da ich mich Ihrer hauptwaffe, der kenntnis des Sanskrits,

nicht bedienen kann; doch werde ich Ihnen demnächst mancherlei puncte und fragen vorlegen, heute fühle ich mich sogar leiblich ungeschickt dazu.

Für das freundliche geschenk Ihres dritten hefts sage ich vorläufig herzlichen dank, ich hoffe es bald zu erhalten.

Mit meinem studium des Sanskrits geht es sehr flau. Ihre und Ihrer nachfolger werke reizen mich zugleich und schrecken mich ab, ich würde nur nachhinken und lieber nehme ich auf treu und glauben, was Sie mit voller hand bieten; Schlegel hatte mich vorigen sommer angelegentlich eingeladen, einige monate in Bonn zuzubringen und Sanskrit von ihm und Lassen (der mir persönlich einen angenehmeu eindruck gemacht hat) zu lernen. es ist aber aus dem halben vorsatz nichts geworden. Soll ich bekennen, daß ich ein noch ärgerer sünder bin? seit einem halben Jahr habe ich selbst die fortsetzung der deutschen grammatik bei seite gelegt, um etwas über das deutsche recht, was jetzt gedruckt wird, auszuarbeiten; damit werde ich vollauf noch bis hinter ostern zn thun haben. Dann soll aber mit frischer lust der dritte theil begonnen werden. Gedämpft wird einem auch die lust durch schreibfertige mitarbeiter, ich will nur einen nennen, Schmitthenner, ein rechter pfuscher. Becker hat zwar mehr gehalt und character, aber zu lernen bei ihm ist doch am ende wenig.

Sie sehen W. Humboldt oft; empfehlen Sie mich ihm doch angelegentlichst. er hat mir seine geistreiche abhandlung über chinesische sprache gesandt und ich bin ihm noch den dank schuldig, d. h. ich schämte mich meine bewunderung und mein lob in einem briefe laut werden zu laßen. Hätte doch Adelung und Vater nur funken gehabt von solch universalem sprachtalent, so wäre der Mithridates ganz was anderes!

Ich bin mit wahrer hochachtung und freundschaft

stets der Ihrige Grimm.

3.

Verehrtester Freund!

Kaum weiß ich mich in Ihren Augen zu rechtfertigen über mein ungebührliches Stillschweigen auf Ihren Brief vom 13. Mai und auf die werthvollen Zusendungen, womit Sie mich erfreut haben. Die Wahrheit ist, ich wollte diese wenigstens einigermaßen erwiedern und Ihnen einen Abschnitt meines dritten Theils, worin vom Pronomen und Adverb gehandelt ist und worin allerhand kleine Entdeckungen vorgetragen werden, in den Aushängebogen übersenden. Der Druck sollte Johannis beginnen, ist aber doch wieder aufgeschoben worden, endlich nunmehr in vollen Gang gerathen, so daß Sie in einigen Monaten den Anfang erhalten sollen. Ich sitze jetzt nur noch mit halbem Fuß hier in Cassel und ziehe Neujahr als Professor und Bibliothecar ins nahe Göttingen, welche Neuigkeit Sie hoffentlich mit freundschaftlicher Theilnahme vernehmen werden. Vorerst ist diese Umwandlung meiner langgewohnten Lebensart den ruhigen Arbeiten, wie ich sie bisher getrieben habe, eher nachtheilig als förder-

lich; in der Folge kann sich aber auch für sie etwas heilsames daraus entwickeln.

Sein Sie so gütig mich Herrn Minister von Humboldt zu empfehlen und in meinem Namen auch ihn von dieser Veränderung zu unterrichten.

Herr Prof. Rosen besuchte mich diesen Herbst auf der Reise nach Detmold und ich freue mich seiner näheren Bekanntschaft.

Das neue specimen ulphilanum ist ohne Zweifel in Ihren Händen, ich habe in die Wiener Jahrb. eine bereits gedruckte Beurtheilung abgegeben. Dem Herausgeber manche Verstöße nachzuweisen kostete wenig Mühe, schwerer ist es viele neue und dunkle Ausdrücke zu enträthseln. Oft habe ich nur herumgetappt, wo Ihnen das Sanskrit vielleicht das erwünschteste Licht gibt.

Noch bitte ich, die Einlage gefällig weiter zu befördern. Dr. Schmidt ist Ihr Schüler und einer der Ihnen Ehre macht. Er hat mir eine sehr gelehrte Abhandlung über die Präpositionen geschickt, die mir wahres Vergnügen gemacht hat, obgleich sie etwas schwer und künstlich geschrieben ist. In mehreren Puncten kann ich ihm doch nicht beitreten, z. B. in seinem $\delta \epsilon \tilde{\nu} \rho o = \text{durch}$.

Erhalten Sie mir Ihre Freundschaft; von ganzem Herzen der Ihrige Cassel, 16 Nov. 1829.

Jac. Grimm.

4.

Verehrter Freund,

in der altnord. mythologie werden die plurale höpt und bönd, die fast gleichbedeutig vincula ausdrücken, sowol allein stehend, als auch in der zusammensetzung haptbönd (nicht aber bandhöpt) verwandt, um den begrif numina oder dii superi zu bezeichnen. Liege nun darin die vorstellung, dass die götter selbst unter einander sest verbunden sind (gleichsam dii complices, consentes), oder dass sie alle dinge der welt mächtig binden und sesthalten. Ich glaube diese benennung auch für das übrige Deutschland in anspruch nehmen zu dürsen. Sollte sich im Zend oder gar im Sanscrit etwas verwandtes darbieten, so würden Sie mich durch dessen mittheilung erfreuen.

Berlin, 11 Jan. 1842.

Ergebenst Jac. Grimm.

VIII. Briefe von Friedr. Rosen an Fr. Bopp. (1825-1835.)

1.

Berlin am 7 ten Decbr. 1825.

Hochverehrter Herr Professor!

Wie groß meine Freude über die Ankunft Ihres gütigen Briefes vom 13ten v. M. war, vermag ich ebensowenig zu beschreiben, als ich meinen Dank dafür auszusprechen weiß. — Die Nachricht von Ihrer glücklichen Ankunft in London hatte Herr Minister von Humboldt aus einem von Ihnen erhaltenen Briefe mir bereits mitgetheilt. Von Ihrer Empfehlung Gebrauch machend, besuchte ich denselben zum ersten Male bald nach meiner Rückehr nach Berlin, zu Anfang des vorigen Monats. Die Güte, mit der er mich damals empfing, und die er mir seitdem fortwährend erzeigt, lassen mich leicht errathen, daß ich ihm auf eine weit vortheilhaftere Weise empfohlen bin, als ich es verdiene. Als ich ihn vor acht Tagen zum letzten Male sah, ersuchte er mich, Ihnen in meinem Briefe an Sie, seinen Rath rücksichtlich einer Privat-Angelegenheit nochmals anzuempfehlen, worüber er, wie er sagte, schon selbst an Sie geschrieben habe.

Daß die Tabellen zu Ihrem Lehrgebäude nicht ganz fehlerfrei aus meiner Correktur hervorgegangen seyn würden, fürchtete ich wohl! Möchten nur die mir bis jetzt bekannt gewordnen Fehler die einzigen bleiben! Außer den bei den von Ihnen bereits entdeckten (avayos statt âvayos und râjańi statt râjńi) hat mich bereits theils mein Vater theils Herr von Humboldt noch auf folgende aufmerksam gemacht: 1) in der Tafel zu R. 154, civâ muß im Dativ Singul. civâyâi haben statt civayâi — 2) in derselben Tabelle, auf der andern Seite wird das Neutr. von gir nicht gîr sondern ebenfalls gir lauten müssen, oder es müßte auch z. B. supis im Neutr. supîs bilden. 3) In der Tafel zu R. 324 muß cuc in der 2. Person Dualis des Imperativs im Âtmanepadam cucyethâm statt cucyetâm bilden.

Während meines Aufenthaltes in Detmold habe ich theils mit meinem Vater zusammen den Nalus und das Bernsteinsche Fragment des Hito-

padesa mehrmals durchgelesen, theils die Ausarbeitung einer Probe meiner Wurzelsammlung angefangen, die ich bei meiner bevorstehenden Promotion als ein Specimen meiner bisherigen Studien zum Grunde zu legen wünsche. Ich habe zu dem Ende sechszehn der gangbarsten Wurzeln ausgewählt, und zur Erörterung ihrer Bedeutungen als Verba alles dasjenige benutzt, was ich theils bei Wilson, theils in meinen eigenen Collectaneen fand. Mit großer Freude bemerkte ich, daß ich nicht nur die von Wilson aufgeführten Bedeutungen — der einzelnen Wurzel wie der mit Präfixen verbundenen — fast alle bereits selbst aufgefunden hatte, sondern auch manche Artikel, durch bemerkte neue Bedeutungen und Zusammensetzuugen, zu ergänzen im Stande war. Ich habe mich nun bemüht, meinen gesammelten Stoff so gut als möglich zu ordnen. Jeder neue Artikel beginnt mit der traditionellen Auslegung und den Anubandha's der Indischen Grammatiker. Dann folgen Andeutungen über die Flection der Wurzel als Verbum, durch Angabe der wichtigsten Tempora, mit Verweisung auf Ihre Grammatik. Ich stelle sodann die Bedeutungen zuerst der einfachen Wurzel zusammen, und belege dieselben entweder durch ein Citat, oder durch ein Berufen auf Wilson. Endlich machen den Schluss die aus der Wurzel gebildeten Verba composita, ebenfalls durch citirte Stellen erläutert. — In diesem Anführen von Stellen Sanskritischer Bücher, die die Bedeutungen der Wurzeln zum Theil als Beweise sicher stellen, zum Theil als Beispiele erläutern, muß, so viel ich absehe, das einzige kleine Verdienst meiner Arbeit bestehen. In der jetzt ausgearbeiteten Probe habe ich, ohne auf Raum-Ersparniß ängstlich bedacht zu seyn, die meisten von mir gesammelten Bemerkungen ausführlich mitgetheilt, und hin und wieder eine grammatische oder sprachvergleichende Anmerkung gemacht. Bei der Bearbeitung des ganzen Werkchens für die Herausgabe werde ich mich freilich sehr der Kürze befleißigen müssen. Die jetzige Probe, die ich ohne Ihren gütigen Rath benutzen zu können, erscheinen lassen muß, wird freilich — darauf bin ich gefaßt — den Kennern als eine Schüler-Arbeit sich verrathen; aber aus ihr werden Sie auch erst recht beurtheilen können, ob es überall gerathen ist, und den Sanskritischen Studien förderlich seyn kann, mit dem Ganzen hervorzutreten.

Von diesem Geschäft durchdrungen, darf ich es freilich kaum wagen, eine Bitte an Sie zu thun, zu der mich mehrere Ihrer Herren Collegen in der philosophischen Facultät veranlassen. Man wünscht nämlich von Ihnen noch ein Zeugniß über meine Fähigkeit zum Erlangen des Doctorgrades überhaupt, und besonders über den Grad meiner Kenntnisse, insofern er zur Bearbeitung eines Sanskritischen Wurzelbuchs ausreicht. Aufrichtig gestanden, kann ich den Herren das kleine Mistrauen nicht verargen, mit dem sie eine Arbeit betrachten mögen, die ihnen vielleicht noch schwieriger erscheint, als sie ist; eben so wenig dürfte michs wundern, wenn man in den übrigen Zweigen des Wissens, in denen der Candidat examinirt zu werden pflegt, ein geschärftes Examen mit mir anstellte; und dabei dürfte ich freilich nicht zu vortheilhaft bestehen, weil mich in den letzten Jahren die Sprachstudien von sonstiger allgemeiner wissenschaftlicher Beschäftigung etwas zu sehr entfernt haben. —

•

Drei von Ihren Zuhörern im vorigen Semester setzen die Sanskritischen Studien jetzt mit mir gemeinschaftlich fort. Wir lesen fürs erste die Episode Hidimbas Tod noch einmal, weil dabei Ihre nachgeschriebene Interpretation den Herren die Vorbereitung erleichtert. Zwei andere haben es wagen wollen, unter meinen unsicheren Auspicien die Küsten des Indischen Wunderlandes zum ersten Mal zu betreten. Mit diesen gehe ich vor allen Dingen die Grammatik durch. Späterhin gedenken wir ebenfalls Hidimbas Tod mit einander zu lesen. — Keine der Stunden, die unseren gemeinschaftlichen Uebungen gewidmet sind, vergeht, ohne daß ich etwas darin fester mir eingeprägt oder klarer erkannt hätte; aber das Gewisseste, was ich in jeder lerne, ist die niederschlagende Wahrheit, daß ich noch sehr wenig weiß.

Daß Wilsons Wörterbuch nicht mehr zu haben ist, thut mir allerdings leid. Ich werde nun in diesem Winter, das mir von Ihnen geliehene Exemplar desto eifriger benutzen müssen. Zugleich aber ist es doch erfreulich, zu bemerken, welche Theilnahme die Sanskritischen Studien bei den Gebildeten, in England wie in Indien gefunden haben müssen. Ein so kostbares Werk wird doch gewiß in einer nicht ganz unbedeutenden Auflage erschienen seyn.

Ihren Auftrag rücksichtlich der anzukündigenden Vorlesungen, werde ich bei H. Prof. Tölken, welcher jetzt Dekan der Facultät ist, pünktlich ausrichten. — Ein Exemplar des zweiten Heftes von Ihrem Lehrgebäude an Eichhorn abzusenden hatte ich, Ihrem Wunsche gemäß, den Herrn Dümmler bereits vor den Ferien nachträglich erinnert. Es ist Ihnen, wenn Sie diesen Brief erhalten, vielleicht schon nicht unbekannt mehr, daß Eichhorn zu Anfang dieses Monats gestorben ist. Seine Gesundheit soll in den letzten Jahren sehr wankend gewesen seyn. Doch hatte ihn mein Vater im vorigen August noch ungemein heiter gefunden: mit der lebhaftesten Theilnahme hatte er sich nach Allem erkundigt, was mein Vater ihm (durch mich) von Ihnen mittheilen konnte; er hatte es innig bedauert, daß Ihre Reise Sie nicht habe über Göttingen führen können. — Man spricht hier davon, daß Gesenius einen Ruf nach Göttingen erhalten werde. — Daß an Knapps Stelle Tholuk von hier nach Halle gehen wird, ist Ihnen gewiß schon bekannt. Hengstenberg wird schon in diesem Winter Professor extraord. Theol. hier werden.

Ihre Freunde, die Herren Professoren Mitscherlich, Hegel und Zeune, die ich kürzlich zu sehen Gelegenheit hatte. waren erfreut, durch mich von Ihrem Wohlbefinden unterrichtet zu werden, und trugen mir die besten Empfehlungen an Sie auf.

Indem ich meinen herzlichen Dank für Ihr gütiges Schreiben wiederhole, empfehle ich mich Ihrem ferneren Wohlwollen als

Ihr

gehorsamster

Fr. Rosen.

Sollte sich die Buchhandlung von Treuttel und Würz nicht geneigt finden lassen, mein dereinstiges Wurzelbuch in Commission zu nehmen?

2.

London 16. Mai 1827. 34 Maddox Street.

Hochzuverehrender Herr Professor!

Erst heute vor acht Tagen habe ich Ihren lieben Brief vom 17ten März erhalten. Vielleicht wissen Sie schon wie es dem armen Bohlen gegangen ist. In Hamburg ist er mehrere Wochen lang ernstlich krank gewesen. Erst zu Anfang dieses Monats hat man ihm erlaubt seine Reise hieher fortzusetzen. Er ist aber hier so ermattet angekommen, daß die Familie des Lord Lansdowne ihn sogleich nach ihrem Landsitze (Bowood in Wiltshire) geschickt hat, wo er sich nun erholt. Ich habe ihn noch nicht gesehen. Während der kurzen Zeit, die er in London verweilt hat, war es ihm nicht möglich auszugehn. Er hat mir aber zu Ende der vorigen Woche geschrieben, und es scheint, daß die Landluft ihm wohlthut und in der Bibliothek zu Bowood findet er Manches, was er für die neue Auflage seines Indien benutzen will.

Nichts könnte mir erfreulicher seyn, als Ihre Aufforderung, Ihnen mitzutheilen, was mir beim Gebrauch Ihrer Sanskrit-Grammatik bemerkenswerth erschienen ist. Ich fange gleich auf diesem Blatte an, Ihnen einige meiner Bemerkungen vorzulegen. Es würde mich herzlich freuen, wenn Sie darunter etwas fänden, was der Berücksichtigung bei der neuen Auflage würdig schiene.

- S. 1. "Der Buchstabe d [t] kommt nur in Veda-Dialekt vor."
- 1. Vielleicht wäre es richtiger zu sagen, t werde in einigen Handschriften gewisser Theile der Vedas für l gesetzt, wenn dieß l der Repräsentant eines ursprünglichen d sei. So viel ich bis jetzt beobachtet habe, findet dieser Uebergang von d in l nur im Rigveda statt; und nur einige neuere Handschriften schreiben in solchen Fällen t für l
- 2. Die einheimischen Grammatiker scheinen das Zeichen **b** [t] nicht anzuerkennen. Es findet sich nicht im Alphabet, das Panini aufstellt; und wenn er und seine Scholiasten oder die Siddhânta-Kaumudi ein Vedaisches Wort anführen, worin der durch jenes Zeichen ausgedrückte Laut vorkommt, so schreiben sie es immer mit bloßem $\overline{\mathfrak{A}}$ [t].
- 3. Im Rigveda, sowohl in den Hymnen als in den prosaischen Theilen, wird wenn es zwischen zwei Vokalen steht immer durch repräsentirt: z. B. îlė ich bete, statt îdė. Folgt ein Consonnant, so bleibt das d unverändert: z. B. îdya, laudandus; vîdvanga, starke Glieder habend, von vîdu, welches einzeln vorkommend im Rigveda immer vîlu geschrieben wird, und anga.
- 4. Wie d durch l, so wird im Rigveda 5 dh durch lh repräsentirt, mit denselben Einschränkungen, wie oben: z. B. der Dativus Gerundii von vah ist võlhave für võdhave; von mih kommt midhvas durch eine ungewöhnliche Anwendung des Suffixes vas des Partic. Praet. Act. § 539. Pan. 6. 1. 12) was die schwachen Casus aus einer Gerundform midhus bildet: in Rigveda ist der Nominativ midhvân, dagegen der Dativ milhushê.

Das Wort kommt oft in der Bedeutung effusor, pluitor, (deus) pluvius vor und bringt wie ich glaube das Gothische milhma, das Griechische $\delta\mu$ i $\chi\lambda\eta$, um einen beträchtlichen Schritt näher an das Indische megha.

5. Wenn im Samaveda oder Yadschurveda Stellen des Rigveda citirt werden, was ziemlich oft der Fall ist, so findet sich in allen mir bis jetzt vorgekommenen Beispielen das (gewiß ursprüngliche) d und dh restituirt. Dagegen findet sich l statt d, und lh statt dh, auch im Nirukta, Nighantu und vielleicht auch in anderen Schriften, die als Appendices zum Rigveda betrachtet werden.

Obiges ist das Wesentliche aus einer Anmerkung, die ich über diese halb phonetische, halb orthographische Erscheinung zu einer Stelle im Anfang des Rigveda gemacht habe.

S. 2. "Weil in der Mitte im Sanskrit niemals zwei Vokale aufeinander folgen."

1

ľ

Einige Ausnahmen ließen sich gegen diese Stelle anführen. tita'u (Sieb) kommt im Amarakoscha vor, und ich erinnere mich auch es im Nirukta gefunden zu haben. In den Brahmanas des Rigveda, in den Srauta-sûtra's des Aswalâyana, und in anderen Schriften, wo von Opfergebräuchen die Rede ist, habe ich mehrmals das Wort pra'uga gefunden, welches den Scholiasten zum Rigveda zufolge irgend ein Stück an einem Wagen bezeichnet; ich weiß nicht recht welches. hiranyapräuga kommt in meinen Hymnen vor als Epitheton eines Wagens, und der Scholiast erklärt es: rathasya mukham îshayor agram yugabandhanasthanam präugam iti uchyate, tac cha atra suvarnamayam. — Ferner erinnere ich an Wörter der späteren Sprache wie manaadi, dergleichen sich in den philosophischen und andren argumentirenden Schriften gewiß noch mehrere finden. Ich habe mir für den Augenblick nur ein Citat für manaadi gemerkt: Vedantasâra pag. 86. — Auf die Formen arir und arîr in Regel 504 will ich ebenfalls aufmerksam machen, da doch der Theorie nach r als Vocal gilt.

S. 3. Der Ursprung des Worts Någarî u. Devanågarî scheint dunkel. Colebrooke (Essays II, 27) erklärt sich unbefriedigt durch die gewöhnliche Ableitung.

Ich hätte nun zunächst etwas auf dem Herzen über Virâma, Ardhamâtra, Position und dergleichen. Aber für heute muß ich abbrechen, wenn ich diesen Brief nicht noch um eine Woche verzögern will. Gewiß sende ich recht bald eine Fortsetzung. Ich bin überzeugt, daß Sie was ich mittheile freundlich aufnehmen werden. Aber es würde mir lieb seyn, Ihr Urtheil darüber mit der Zeit zu vernehmen.

Dr. Tullberg, der seit einigen Wochen hier ist, hat auf meinen Vorschlag einen Theil des Sama-Veda zu bearbeiten angefangen, und ich habe mich bemüht, ihm durch das was ich selber im Rigveda erlernt und erfahren habe, nützlich zu werden. Leider wird Tullberg wohl nicht lange genug hier verweilen können, um den ganzen Abschnitt, den ich ihm bezeichnet habe, zur Herausgabe vorbereiten zu können.

Mit dem Rigveda bin ich täglich beschäftigt. Ich habe einen Index verborum angefertigt, und schreibe nun Anmerkungen, die wie ich hoffe

den Lesern wenigstens Material geben sollen, das Richtige zu finden, wo ich es nicht getroffen habe.

Mit herzlichen Empfehlungen an Ihre Frau Gemahlin bleibe ich aufrichtig

lhr

ergebenster

F. Rosen.

N.S. Haughton ist wie gewöhnlich leidend. Er hat mich sehr oft gebeten, Ihnen zu sagen, wie gern er Ihnen schreiben möchte: aber ich weiß wie sehr ihn jede Anstrengung der Art angreift. In den letzten Tagen habe ich ihn nicht gesehen; sonst hätte er mir gewiß noch besonders die besten Grüße an Sie aufgetragen.

3.

1. Howford-Buildings, Fenchurch-Street, London 4 May 1828.

Hochverehrter Herr Professor!

Nicht ohne Absicht habe ich mit meinem ersten Brief an Sie so lange gezögert. Ich hoffte von Tage zu Tage etwas Wahrscheinlicheres über meine eigenen Aussichten, dann aber ausgedehntere wissenschaftliche Notizen mittheilen zu können. Obgleich ich nun jetzt in beiden Rücksichten noch nichts Wesentliches mitzutheilen habe, wird es mir doch schwer, meinen Brief an Sie länger zurückzuhalten.

Die vierzehn Tage, welche ich in Paris zubrachte, waren von mannichfachem Interesse für mich. Unter einer beträchtlichen Anzahl wissenschaftlicher Bekanntschaften, zu denen Ihre und A. v. Humboldts Empfehlungen mir den Weg öffneten, wird mir besonders die von Abel Remusat unvergefslich bleiben. Wenige Menschen haben wohl so wie er in ihrem ganzen Wesen das Gepräge des Genius. — Weit liebenswürdiger als ich erwartete, fand ich Chézy. Ich will ihm nächstens schreiben, (wozu er mich aufforderte) und ihm wo möglich Varianten zu dem Amaru-satakam schicken, wovon er eine neue Bearbeitung geben will. - E. Burnouf ist damit beschäftigt den Agni Purana herauszugeben. Er ist sehr für das Herausgeben ganzer Werke, indem nur solche Ausgaben dauernden Wert hätten, indess jede Art von Excerpten von der eigenthümlichen wissenschaftlichen Richtung des Excerpirenden abhinge, und späterhin doch, wenn eine Gesammtausgabe des excerpirten Werke Bedürfniß geworden sei, unbrauchbar werden müsse. Ich glaube wohl, daß dieß dem Princip nach richtig seyn mag. Aber die Ausführung dürfte in unsrer Zeit an den umfangreichen Werken der Indischen Litteratur kaum möglich seyn. alter Freund Fleischer hat es im Arabischen und Persischen zu einer Fertigkeit gebracht, die ich mir kaum möglich dachte. Ich wohnte in seinem Hause, und da haben wir oft in Freytags Hamasa und im Hariri zusammen geblättert. Ich erholte mir seinen Rath über einige schwierige Stellen: die meisten waren ihm noch im Gedächtniß gegenwärtig, und bei

der Lebendigkeit, mit der er den Geist der Arabischen Poesie aufgefaßt hat, wußte er vieles aus dem Zusammenhange oder durch Parallelstellen zu erläutern. Ich begreife wohl, daß die rauhe Größe der alten Arabischen Poesie unser modernes Gemüth erst anspricht, wenn man so alle die einzelnen sprachlichen Klippen gleichsam im Fluge üherschwebt.

Ich hatte kaum angefangen, Paris lieb zu gewinnen, als mich ein Brief des H. Horner nach London beschied. Ich kam den 19ten v. M. hier Ob man mich anstellen wird, weiß ich noch nicht. Es scheint, daß man mich zu jung zum Professor findet. Und besonders ist man nicht recht im Reinen, ob eine Professur der Orientalischen Philologie, oder der lebenden Or. Sprachen für den praktischen Gebrauch errichtet werden soll. Finanzielle Rücksichten, die für die neue Anstalt sehr wichtig seyn müssen, empfehlen offenbar das Letztere, und ich selbst habe mehrmals freimüthig erklärt, daß man in diesem Falle wohl besser thun würde einen Mann anzustellen, der in Indien gewesen ist, als einen deutschen Philologen, der die Sprachen nur aus Büchern kennt. Um indeß zu zeigen, [wie es mein] Wunsch ist, angestellt zu werden, habe ich mich bereitwillig [erklärt Hindu]stani zu lernen, dessen die nach Ostindien reisenden Engländer . . . bedürfen. — Die äußeren Bedingungen sind, wie ich er[fahre] . . sehr günstig. Als ich die Unmöglichkeit erklärte, von . . . allein bestehen zu können, erbot man sich mir statt ... jährlich zu geben. Damit kann man nun freilich nicht ... leben; Aber in dieser Rücksicht will ich mich gern zu All . . . Vielleicht wird meine . Sache dadurch schneller entschieden . . . mich vor einigen Tagen mit Lumsden bekannt machte; . . . schon zu verstehen gegeben, daß sein Gutachten viel Einfluß haben würde. Er war sehr freundlich und, wenn er mich im Gespräch etwas tentirt haben sollte, so hat er's wenigstens auf die liebenswürdigste Art gethan. ihn verließ fiel mir allerdings ein, wie er so gar mancherlei Einzelheiten der Arabischen und Persischen Grammatik ins Gespräch zu ziehen wußte. Er führte mich gleich hernach zu Haughton, den wir aber nicht trafen, und lieh mir Wilson's Theatre of the Hindoos.

Die Unternehmung der Commission zur Herausgabe Or. Werke scheint günstig fortzugehn. Alex. Johnstone interessirt sich sehr dafür. Ihn habe ich durch einen Brief von Humboldt kennen gelernt. In Paris bekam ich noch Adressen an Babington, Huttmann, H. Richter, Dr. Küper (einen alten Freund meines Vaters). Mickle hat mich mit Wilkins bekannt gemacht. Gestern habe ich angefangen, die Rigvedasanhita abzuschreiben. Ich will sehen, ob es mir gelingt die dunkle alte Sprache verstehen zu lernen und sie vielleicht auf gewisse Principien zurückzubringen. Ein paar geographische Abschnitte aus dem Vishnupurana, und einige Stellen aus einem astronomischen Werke des Varâhamihira, die einen Einfluß Griechischer Astronomie auf die Indische muthmaßen lassen, hatten mich zuerst beschäftigt. Ich kann nicht beschreiben, welch eine patriotische Erquickung es mir ist, Ihren Namen so oft und mit so inniger Anerkennung und Verehrung nennen zu hören!

Wenn Ihre Zeit es erlaubt, erfreuen Sie mich gewiß mit einer Ant-Lefmann, Franz Bopp. wort. Sobald ich etwas Gewisses über meine Aussicht weiß, oder etwas der Erwähnung Werthes gearbeitet habe, will ich Ihnen darüber berichten. Empfehlen Sie mich Ihrer verehrten Gattin, und gedenken Sie zuweilen Ihres

innig dankbaren Schülers

Fr. Rosen.

Aus Paris werden Sie IIrn. Dondey's Brief erhalten haben. — Herr Richter sagt mir, daß noch etwa 25 Exemplare des Nalus auf Velinpapier vorhanden wären.

Dr. Dorn ist jetzt hier. Er hat sehr tüchtige Kenntnisse, und hoft für die Asiatische Gesellschaft, die ihn protegirt, die Aethiopische Chronik des Aksum herauszugeben nach Bruce's Manuscript, was gewiß ein sehr wichtiges Werk sein würde. Jetzt bearbeitet er ein neueres Persisches Gedicht, Mihr u. Muschteri.

Ich erwarte in Kurzem meine Bücher aus Paris. Meine erste Arbeit soll dann die Vollendung meiner Anzeige Ihres Lehrgebäudes seyn.

4.

1. Howford-Buildings, 7 Fenchurch Str., London den 5. Sept. 1828.

Hochzuverehrender Herr Professor!.

Man hat mir geschrieben, daß Sie nach Mainz gereist sind; Sie müssen es mir verzeihen, wenn ich Sie dorthin mit einem Briefe verfolge: er wird schon in Ihre Hände gelangen, wenn ich gleich die Adresse vergessen habe, die Sie mir vor drei Jahren bei Ihrer damaligen Abreise von Berlin hinterließen.

Daß ich bei der Universität angestellt bin, ist Ihnen jetzt freilich nichts Neues mehr. Die Bedingungen sind nicht sehr günstig. Ich begreife wohl, daß von 100 Pf. Sterl., die mir garantirt worden, ein gentleman nicht bestehen kann. Aber die wissenschaftlichen Vortheile irgend einer festen Stellung in London sind zu einleuchtend; und was für Bessere als ich bin, gering gewesen wäre, das soll und wird mir schon genügen. — Die R. Asiatic Society, hat mich zum Mitglied, und hernach auch zum Deutschen Secretär ernannt. Auch diesen Umstand betrachte ich als einen begünstigenden, wenn ich gleich für die Ehre, die damit verbunden seyn soll, nicht viel Sinn habe.

Soll ich nun anfangen, Ihnen zu berichten, welche Arbeiten ich unternommen, was ich vollendet habe, so muß ich freilich beschämt mit dem Geständniß anfangen, daß bis jetzt von meinem Fleiße nicht viel zu rähmen ist. Ich fing an die Vedas zu studiren, und habe Auszüge daraus gemacht. Im Verständniß der Hymnen, die doch das Interessanteste sind, fand ich aber große, bis jetzt für mich unüberwindliche Schwierigkeiten. Man glaubt da wirklich in einer ganz neuen Welt von Worten und grammatischen Bildungen zu stehn. Colebrooke sagte mir, ich müsse erst die Grammatiker lesen. Humboldt (der auch hier meinen

Estudien die gütigste Theilnahme geschenkt hat) rieth mir, diesen Plan ganz aufzugeben, und lieber etwas Anderes zu wählen, was ein gewisseres Resultat verspräche. Diesem Rathe will ich nun allerdings insofern Folge leisten, als ich mich zunächst mit andren Sanskritischen Werken beschäftige, um größere Fertigkeit in der Sprache überhaupt zu erlangen. Ich fing an, den Pantschatantra abzuschreiben, mußte aber diese Arbeit wegen der Mangelhaftigkeit der Handschriften unvollendet lassen. Dann wendete ich mich zu den Purana's, machte Excerpte aus mehreren, und bin jetzt daran, den Väyu-Purana, wovon ich eine der Asiat. Gesellschaft gehörende Handschrift im Hause habe, genauer durchzugehn. — Meine Hauptbeschäftigung ist sonst der Anfang einer Bearbeitung des Biographen Ebn Khallikan gewesen, die ich aufgefordert von der neuen Oriental Translation Committee unternommen habe. Um die Bodleianischen Mss. des Werkes zu benutzen, war ich einige Wochen in Oxford, wo ich die freundlichste Aufnahme fand.

Von meiner Anzeige Ihres Lehrgebäudes ist der erste Artikel fertig, und der zweite in Arbeit. Aber ich weiß nicht, ob diese Anzeige für die Jahrbücher wird seyn können. Sie haben vielleicht Rückerts Aeußerung über meine Anzeige seines Hariri gelesen. Sein Misfallen ist vielleicht ein gerechtes. Aber er hat es auf eine Art ausgesprochen, die es nicht gestattet, daß ich als öffentlicher Mitarbeiter einer Gesellschaft zu erscheinen fortfahre, in deren Jahrbüchern selbst, einer von mir gelieferten Recension Ungerechtigkeit, philologische Einseitigkeit vorgeworfen, und dabei zugleich das bloß Persönliche meines jüngeren Alters angedeutet wird. - Ich habe an Herrn von Henning geschrieben, meinen Wunsch aus der Reihe der Mitarbeiter zu treten ausgesprochen, und der Gesellschaft für die Auszeichnung gedankt, die sie mir früher geschenkt, früher vielleicht, als ich derselben die erforderliche Würde zu geben gewußt. — Halten Sie mich nicht für eigensinnig, verehrtester Herr Professor! Daß es so gekommen ist, hat mich innigst bedrückt. Zu Ihrer Societät zu gehören, war mir besonders hier, in einer liebenswürdigen aber unwissenschaftlichen Umgebung, oft ein Gedanke der Beruhigung. Durch meinen Austritt bringe ich dem Anstande ein Opfer, für das ich allein den Maaßstab habe. — An Rückert muß ich demnächst im Auftrag der Asiat. Gesellschaft officiell schreiben. Ich werde ihn dann bitten, das Vergangene nun zu vergessen.

Auf einige Werke muß ich Sie aufmerksam machen. Wilson's Theatre of the Hindoos, 3 Bände, 8½, Calcutta 1827, enthält Uebersetzungen von 8 Dramen, mit guten Sachbemerkungen. Lassen besitzt Abschriften von mehreren Originaltexten dazu. Wenn Sie etwa Nachweisungen aus Handschriften dazu bedürfen, so stehen ich und das Ostindische Haus zu Ihren Diensten. — Clough's Pali Grammar, Colombo 1826, 8. ist sehr wichtig. Ich weiß nur ein Exemplar davon in London, und das gehört der Asiatischen Gesellschaft. Ich habe angefangen Pali zu studieren. Hier ist der Ort dazu. Die Grammatik ist flüchtig gearbeitet, enthält aber viel Material, auch ein Wurzelverzeichniß und eine Art von Amarakoscha. Alexander Johnston interessirt sich vorzugsweise für das Pali, und erbietet

sich, alle möglichen Hülfsmittel dazu herbeizuschaffen. Burnouf erhielt manche Mittheilungen, er scheint aber keinen Gebrauch davon zu machen.

— Die neue durch Lee besorgte Ausgabe von Jones' Persian Grammar ist sehr erweitert und wesentlich verbessert. — Nicoll ist im Begriff den zweiten Theil seines Catalogs der Bodleianischen Orr. Handschriften herauszugeben. Ein tüchtiges, fleißiges Werk. Leider hat das Arbeiten auf der nicht heizbaren Bibliothek Nicolls Gesundheit sehr angegriffen. Er leidet an einer Halsentzündung schon seit drei Monaten, und mehr als ein Mal hat man für den Ausgang gefürchtet.

Leben Sie wohl, hochverehrter Herr Professor! Wenn Sie können lassen Sie mich erfahren, wie es Ihnen geht, und Ihrer Frau Gemahlin und der kleinen Damayanti!

Mit inniger Verehrung und Dankbarkeit bin ich

Ihr Fr. Rosen.

Wie ich höre arbeitet Benary am Nalodaya. Ich will ihm sehr gern die hiesigen Handschriften vergleichen, und Varianten einsenden, wenn er es wünscht.

Jedenfalls sende ich Ihnen meine Anzeige Ihres Lehrgebäudes ein. Sollten Sie dennoch den Abdruck derselben in den Jahrbüchern wünschen, so bitte ich Sie, wenigstens dabei zu bemerken, daß eine Verspätung vorgefallen ist. Mir wäre es lieber, wenn sie nicht gedruckt würde.

Ein sprachvergleichendes Werk ist von Vans Kennedy erschienen. Es verdient von Ihnen gekannt zu werden, wenngleich Sie nichts wesentliches daraus lernen können. Humboldt bringt ein Exemplar davon mit. — Sehr wichtig ist eine von Wilson herausgegebene Geschichte des Birmanischen Kriegs wegen der vielen Erläuterungen über die Geographie des jenseitigen Indien. Doch ist auch dieß Werk noch nicht im Buchhandel. Es würde für Ritter vom größten Interesse seyn.

5.

London, den 26. Febr. 1830.

Unmöglich kann ich abermals die sich heute darbietende Gelegenheit vorübergehen lassen, ohne wenigstens Ihnen, hochgeehrter Herr Professor, mein Andenken durch einige Zeilen zurückzurufen. Oft schon hatte ich mir vorgenommen, Ihnen Nachricht von mir und meinen Studien zu geben. Aber von Woche zu Woche schob ich es auf, in der Hoffnung, Ihnen bald etwas Erfreulicheres mittheilen, Ihnen eine wenn auch nur geringe Frucht von meinem Hierseyn aufweisen zu können. Leider kann ich das noch jetzt nicht. Meine Zeit, obgleich mit eigentlichem Lehrgeschäft nur mäßig besetzt, (bei der Universität habe ich wöchentlich 16 Stunden) ist so ungünstig eingetheilt, daß ich wenig Angefangenes vollenden kann. Aber Sie werden auch dem Wenigen, was ich von meinen Arbeiten melden kann, Ihre gütige Theilnahme gewiß nicht versagen.

Seit meiner Rückkehr nach London habe ich mein Hauptaugenmerk auf die Vedas, zunächst auf den Rig Veda gerichtet. Ich suchte meine bereits früher gemachten Auszüge aus den Hymnen desselben hervor, und bemühte mich, in das Verständniß derselben einzudringen. An der Polier'schen Handschrift in dem mir benachbarten Britischen Museum hatte ich Gelegenheit, solche Versuche weiter auszudehnen. Sie dienten aber nur dazu, mich zu überzeugen, daß auf diesem Wege der bloßen Combination schwerlich ein baldiger Erfolg zu erwarten sei. Ich hoffte nun wenigstens durch aufmerksames Durchbuchstabiren einiger Abschnitte zu einer Einsicht in die Abweichungen der Flexion von der allem Anschein nach späteren Sprache der epischen Gedichte gelangen zu können. Aber auch hierin fand ich mich getäuscht. Denn freilich war es erforderlich, um die "grammatische Kategorie" einzelner Wörter bestimmen zu können, zuvor den Zusammenhang der Construction, in der sie stehen, wenn auch nur im Allgemeinen erkannt zu haben. — Ich ließ mich indeß durch solches Fehlschlagen meiner Versuche nicht gänzlich irre machen. Ich erinnere mich der von Colebrooke gegebenen Winke, daß die Indischen Grammatiker manche Aufklärungen über die Sprache der Vedas enthalten. Zu ihnen nahm ich meine Zuflucht, und ich muß dankbar anerkennen, daß · ich diesen treuen, wenn auch in dem Ausdruck ihrer Lehre zuweilen wunderlichen Priestern der Saraswati einen beträchtlichen Theil von dem Wenigen verdanke, was mir nun nach und nach an meinem Rig Veda deutlicher wird. Es muß, denke ich, hier gehen, wie in so vielen Zweigen des Wissens, wo eine traditionelle Lehre dem Wunsche des Anfängers entgegenkommt, und seine Fortschritte leitet, bis er sich selbst stark genug fühlt, der Vormundschaft aufzukündigen, und etwas Eigenes selbst Erkanntes an die Stelle des bloß Ueberlieferten zu setzen. — Solche Beschäftigungen, das Studium Indischer Originalwerke über Grammatik, und Versuche im Anwenden der daraus gewonnenen Belehrung auf excerpirte Stücke aus den Hymnen des Rigveda, haben einen Theil meiner Nebenstunden ausgefüllt. Sie begreifen leicht, daß ich noch nicht von Resultaten sprechen kann. Vielleicht thäte ich besser, auch von den Versuchen, die ich mache, stille zu schweigen. Ein Gönner Orientalischer Studien überraschte mich neulich bei dem Polier'schen Ms. auf dem Britischen Museum. Im ersten Augenblick verrieth ich ihm meine damals schon weit hinaus schwärmenden Hoffnungen. Er nahm lebhaften Antheil an meiner Arbeit, und gänzlich unbekannt mit der Schwierigkeit eines solchen Unternehmens, gab er mir schon den Rath, meine Uebersetzung ehe sie gedruckt würde, ihm oder einem anderen Freunde zur stylistischen Correktur vorzulegen. —

Mein Arabisches Algebra-Buch wird nun gedruckt. Der Arabische Text bleibt ohne die Vocale. Aber ich sehe erst jetzt, wie unendlich viel leichter es ist, eine Handschrift auch ohne diakritische Punkte zu verstehen, und zu übersetzen, als aus einem verwahrlosten Text ein sprachlich legitimes Buch zu machen. Ich fürchte, daß ich zu manchen Ausstellungen Gelegenheit geben werde.

In den Weihnachtsferien gab ich zwei Schülern aus Haileybury Privat-

unterricht im Sanskrit, im Persischen und Hindostani. Die Knaben waren nach Wilkins Grammatik unterrichtet, und ich accommodirte mich danach, zeigte ihnen aber zuweilen Ihre neue Lateinisch abgefaßte Grammatik. Diese gefiel ihnen dann, besonders der Tabellen wegen so sehr, daß ich versprechen mußte, ihnen ein Exemplar davon zu verschaffen.

Ich höre, daß Bohlen beauftragt ist, Wilson's Hindu Theatre für Ihre kritischen Jahrbücher zu recensiren. Ich nehme mir die Freiheit, Ihnen einen Brief an ihn zuzusenden, welcher einige Proben zur Vergleichung des Sanskritischen Textes, aus Mss. der Mrizzhakati enthält.

Hr. Professor Neumann ist seit einigen Tagen wieder hier. Ich kann nicht beschreiben, wie sehr es mich freut, daß er seine Reise nach China erst im April antreten wird. Er wohnt nahe bei mir, und ich hoffe, wir werden uns häufig sehen. Er sagte mir, Sie wünschten, daß ich den Sohrab drucken lasse. Jetzt, glaube ich, wäre das um so eher ausführbar, da Vullers mir schreibt, daß er ein ziemlich umfassendes Persisches Glossarium herauszugeben beabsichtigt. Nur stehen meine Gedanken noch stille bei der Textkritik, die in der That beim Firdusi desto schwieriger zu werden scheint, je mehr Handschriften man zu Rathe zieht. Ich habe deren fünf für die ganze Episode, und viele einzelne bei manchen Stellen verglichen.

Vor Kurzem habe ich einen Brief aus Weimar von Frau Professorin Leidenfrost empfangen, der mit einigen Zeilen von Prof. Zeune an mich eröffnet war. Meine Zeit hat mir noch nicht gestattet, Hrn. Prof. Zeune zu antworten. Die mir von ihm und seinen Freunden in Weimar ans Herz gelegten Wünsche werde ich treulich zu erfüllen suchen. Aber das vorgeschlagene Mittel einer Ankündigung in öffentlichen Blättern scheint mir und Freunden, die ich um Rath gefragt, unthunlich. Man hat mir versprochen, für denselben Zweck durch Privatmittheilungen in angesehenen Clubbs wirken zu wollen.

Ich breche hier ab, um meinen Brief noch zur rechten Zeit absenden zu können. Eine Zeile der Antwort von Ihnen würde mich sehr erfreuen. Doch rechne ich darauf nicht. Nach so langem Schweigen habe ich keine verdient. —

Leben Sie wohl, mein hochgeehrter und theurer Freund! Empfehlen Sie mich Ihrer lieben Gattin, und sagen Sie meinen herzlichen Gruß Allen, die sich meiner erinnern. Ich bin mit alter Liebe und Dankbarkeit

Ihr

F. Rosen.

Haughton, dessen Gesundheit sich sehr gebessert zu haben scheint, trägt mir die besten Empfehlungen an Sie auf.

6.

London, $23 \stackrel{\text{sten}}{=} \text{July. } 1830.$

Hochgeehrter Herr Professor!

Später als billig gewesen wäre, erhalten Sie den Dank für Ihren gütigen Brief. Ich gestehe, daß ich von Woche zu Woche auf die Ankunft der schönen neuen literarischen Geschenke hoffte, die Ihr Brief mir verheißt.

Bis jetzt sind dieselben noch nicht eingelaufen. Das Glossar insbesondere wird den hiesigen jungen Sanskritisten höchlich willkommen seyn.

— Auch auf Ihre neue Ausgabe des Nalus freue ich mich sehr. Ich hatte einige Bemerkungen über ein Paar wie mirs vorkam unächte Sloka's oder Halb-Sloka's aufgesetzt, die ich Ihnen zuzuschicken dachte. Doch höre ich jetzt eben, daß der Druck schon rasch vorwärts geht. Darum verschone ich Sie mit meinem Vorwitz.

Ganz kürzlich habe ich Humboldts vortreffliche Abhandlung über Ortsadverbien, und Benarys Nalodâya erhalten. Letzterem will ich ausführlich schreibeu, sobald ich das Buch werde aufmerksam durchgelesen haben. Es scheint eine verdienstliche und fleißige Arbeit zu seyn. Ich bin aber unzufrieden, nicht über das paucae und das aliquot, womit er mir in der Vorrede dankt (dieß wäre ja überhaupt gar nicht nöthig gewesen), sondern über die geringe Aufmerksamkeit, mit der er meine Mittheilungen benutzt hat. Zu der Zeit als ich seine Fragen erhielt, und den Codex consultirte, hatte ich zu viel zu thun, als daß ich mich hätte in das Gedicht hineinstudiren, und die einzelnen als corrupt oder schwierig bezeichneten Stellen im Zusammenhang untersuchen können. ich wollte meinem Versprechen treu bleiben, und raffte aus dem Manuscripte Alles zusammen, dessen ich in der Kürze der Zeit habhaft werden konnte. Daß dieß Alles nun noch einer Sichtung und kritischen Berichtigung bedürfe, hätte sich von selbst verstehen sollen. Ich machte Benary aber noch besonders darauf aufmerksam, in welch einem eigenen Falle ich mich befände, diese Scholien und Varianten in einem so unkritischen Zustande aus den Händen geben zu müssen. Hiernach hätte ich erwartet, daß Benary, der die Irrthümer, denen der Bengalische Schriftcharakter aussetzt, aus den Berliner Handschriften eben so gut kennt, als ich, und dem überdieß alle Möglichkeiten, die der Zusammenhang oder die Metrik gestatteten, klar vor Augen lagen, meine Mittheilungen schon aus Rücksicht auf mich, mit großer Vorsicht benutzen würde. Das Inepte und Prorsus corruptus, womit er viele von meinen Varianten verwirft, muß einstweilen mir zur Last fallen, bis ich einmal mir und meinen guten Freunden, den Pandits, unsere angezweifelte Reputation vindiciren kann. Ich muß Sie aber wenigstens durch ein Beispiel überzeugen, wie leicht dieß manchmal geschehen kann. Die Prorsus corrupta Cod. Londin., Lectio, IV. 15. b wird wenigstens ganz erträglich, wenn man daran denkt, daß im Bengalischen das h und der Apostroph sich sehr ähnlich sehen, und daß das o mit zwei Strichen, vor und nach dem Consonanten, geschrieben wird... çvo 'stîti tâvad dhvâna: sa maho yojanaçatam mitâvadhvâ na: zumal wenn man tâvad richtiger auffaßt, als von Benary geschehn ist: "Cras erit", (ita interea rumor est) "illud festum" u. s. w. Der Vers ist nun zwar metrisch noch nicht ganz richtig; aber metrische Schwierigkeiten bleiben auch in dem Calcutter Text noch übrig. — Aehnliche leichte Aenderungen sind mir schon jetzt beim sehr flüchtigen Durchblättern der Noten mehrere eingefallen. Wie viel leichter und schneller hätte Benary selbst sie machen und ohne Weiteres adoptiren können

statt daß er nun dem *lectori docto et sagaci* den immerhin höchst unerfreulichen Blick in ein literarisches Garderobezimmer, und zwar in das meinige, geöffnet hat.

Arbeiten andrer Art haben mich in den letzten Wochen wieder vom Ostindischen Hause sehr entfernt gehalten. Doch sind nun meine Ferien angefangen, und ich arbeite rüstig an den Vedas fort. Wie es mit meiner Stellung bei der Universität werden wird, weiß ich noch nicht. bin ich fest entschlossen nicht eher von London zu weichen, bis ich wenigstens einen beträchtlichen Theil der Vedas in meinen Besitz gebracht Eine Probe, die ich im Voraus Ihrer Nachsicht empfehle, wird eben gedruckt: Text und lateinische Uebersetzung einiger Hymnen, mit einem Beiwagen voll ziemlich verworrener Reden. - Meine Arabische Algebra ist noch immer nicht publiciert, weil ein mathematischer Freund allerlei Schwierigkeiten in der Uebersetzung des juristisch-algebraischen Anhangs findet, und ich doch nicht gerne zugeben möchte, daß mein Mohammed ben Musa, der Erfinder der Algebra, Rechnungsfehler gemacht hätte. — Ich habe die Absicht, das Bhatti-Kavyam zu übersetzen, und den Text ohne Scholien wieder abzudrucken. — So eben schreibt mir Stenzler, daß er in Kurzem [hierher] kommen wird. Ich freue mich sehr, doch nun endlich einen Sanskrit-Gesellen hier zu sehen. — Chézy's Sacuntala habe ich bei Haughton gesehen. Wenn die innere Sorgfalt der kritischen Behandlung dem Aeußeren entspricht, so muß es ein treffliches Werk seyn. — Dr. Wilkins, Haughton, Mickle tragen mir die herzlichsten Grüße an Sie auf.

Ich habe allerdings die Absicht, gegen Ende des August nach Deutschland zu gehen, aber nur auf dem nächsten Wege, vielleicht über Bonn, nach Detmold. Nach Berlin komme ich gewiß nicht. Wäre es möglich so besuchte ich Sie gerne auf ein Stündchen in Mommenheim. Doch fürchte ich, es wird nicht angehn.

Leben Sie wohl, Hochgeehrter Herr Professor, und empfehlen Sie mich dem gütigen Andenken Ihrer lieben Gemahlin!

Dankbar und treu der Ihrige

F. Rosen.

Gegenwärtig sind einige Exemplare Ihrer Grammatik hier vorräthig: doch wäre es gewiß sehr zweckmäßig, wenn Sie die vorgeschlagene kleine Niederlage Ihrer Werke bei einem hiesigen Buchhändler veranstalten könnten.

7

Coblenz, den 11. Septbr. 1830.

Hochzuverehrender Herr Professor!

Je näher mich meine Reise Ihnen zuführt, desto schmerzlicher empfinde ich die Nothwendigkeit, für dieses Jahr auf die Freude, Sie wieder persönlich zu begrüßen Verzicht leisten zu müssen. Verschiedene Umstände hielten mich bis zum letzten Sonntage in London zurück: ich bin nun den Rhein herauf bis Bonn gereist, wo ich anderthalb Tage verweilt habe, und zu dem weiteren Abflug von der mir vorgezeichneten Route zu einigen Freunden bei Coblenz hat mich nur der Umstand vermocht, daß ich jedenfalls nicht vor morgen eine Schnellpost, die mich meiner Heimat zuführt, hätte finden können. Schon gegen den 20 october werde ich wieder in London seyn müssen.

Ich nehme mir die Freiheit, Ihnen hiebei eine Probe der Hymnen des Rig-Veda vorzulegen, von deren beabsichtigter Herausgabe ich schon früher Meldung gethan. Niemand, das weiß ich, wird diesen ersten schwachen Versuch auf einem noch unbebauten Gebiete mit der Nachsicht aufnehmen, mit welcher Sie ihn, als die Arbeit eines alten Schülers betrachten werden. So weit meine Zeit es fernerhin gestattet, will ich die angefangenen Untersuchungen fortsetzen. Vielleicht bin ich dann einst im Stande, die mir selbst wohlbewußten Mängel dieses Specimen, durch eine gründlichere und umfassendere Arbeit in dem Andenken der Beurtheilenden auszulöschen. — Ich bemerke nur noch, daß das Büchlein bis jetzt nicht publicirt ist: mir sind einige Fehler gegen die Latinität entschlüpft, deren ich leider erst zu spät inne geworden bin; die dadurch entstellten Blätter sollen, sobald ich wieder in London bin, umgedruckt werden. — (Aus diesem Grunde kann ich jetzt noch nicht Exemplare an manche unserer Sanskritischen Freunde und Gönner versenden.)

Schlegel, Lassen und Freytag haben mich wieder überaus freundlich aufgenommen. Es war mir besonders interessant, mit Lassen über manche Eigenthümlichkeiten des Veda-Dialectes, den er gleichzeitig mit mir aus dem Panini kennen zu lernen gesucht hatte, zu sprechen. Er hat mir seine Recension Ihrer Grammatik gegeben; ich kann darüber noch nicht urtheilen, da ich sie bis jetzt nur flüchtig angesehen habe. —

In Detmold hoffe ich Muße zu finden, um Benarys Nalodaya aufmerksam durchzugehen. Ich will dann von dort aus meine etwaigen Bemerkungen ihm selbst brieflich mittheilen. Besonders muß ich versuchen, dem guten Pandit, der den Londoner Codex abgeschrieben hat, die Reputation zu retten. Freilich sehe ich voraus, daß nothwendigerweise die meinige in demselben Grade leiden wird, in welchem es mir gelingen dürfte, die seinige zu vindiciren.

Haughton und Mickle haben mir die herzlichsten Grüße an Sie aufgetragen.

Den zweiten Theil Ihres Glossars hatte ich bei meiner Abreise von London noch nicht erhalten.

Stenzler wird im Laufe dieses Monats nach London kommen.

Für die einstweilige Sicherung meiner Existenz in London ist gesorgt; wenn gleich auf eine etwas zeitraubende Weise. Indeß hoffe ich meine Arbeit bei der Universität etwas vereinfachen zu können.

Ich breche hier ab, mit der Bitte mich Ihrer lieben Gemahlin bestens zu empfehlen, und mir auch fernerhin ein wohlwollendes Andenken zu schenken.

Ich bleibe mit alter Dankbarkeit und Liebe

Ihr

F. Rosen.

P. S. Wollten Sie mich wohl mit wenigen Zeilen erfreuen, während ich noch in Detmold bin? Ich treffe dort wahrscheinlich schon übermorgen Abends ein. Es würde mich beruhigen, von Ihnen zu hören, ob mein vielleicht sehr übereilter Veda-Versuch, als solcher wenigstens, Ihren Beifall findet.

8.

Detmold, den 13. Octob. 1830.

Hochzuverehrender Herr Professor!

Ihren gütigen Brief vom 21. v. M. und das denselben begleitende neue schöne Geschenk habe ich empfangen, und kann Ihnen für Beides nicht genug danken. Ueber die neue Ausgabe des Nalus müssen alle diejenigen sich freuen, die aus der ersten Ausgabe, wie ich, eigentlich Sanskrit zu lernen angefangen haben. In seiner verjüngten Gestalt wird das Buch, weil es nun weit zugänglicher ist, nur noch allgemeinere Nützlichkeit bewähren. — Aber ich bin aufrichtig genug zu bekennen, daß ich mich fast noch mehr über den Beifall freuen muß, den Sie meinem Veda-Versuch schenken. Sie machen mir Hoffnung zu einer öffentlichen Beurtheilung. Betrachten Sie in dieser Rücksicht das Buch nur immerhin als erschienen. Ich werde in London nur das erste Blatt der Vorrede umdrucken lassen, wegen einiger Versehen, von denen ich fürchte, daß man sie nicht als Druckfehler passiren lassen würde. Alles übrige muß mit seinen Mängeln unverändert bleiben.

Ich werde in meinem Studium der Vedas mit allem Eifer fortfahren, und mich bemühen, bald zu einer Uebersicht der in ihnen entfalteten Sprach-Gestalt zu gelangen. Ob ich im nächsten Winter einen beträchtlichen Fortschritt werde machen können, weiß ich noch nicht, und muß es fast bezweifeln. Aber auch ohne das Ostindische Haus oft zu besuchen, werde ich schon aus meinen bereits fertigen Abschriften und Auszügen Manches lernen können, und der Panini mag noch Vieles enthalten, was mir bis jetzt entgangen ist. Ich fühle große Neigung mich zu einer vollständigen Ausgabe der Hymnensammlung des Rig-Veda vorzubereiten. Aber vor Allem will ich mich übersichtlich mit dem Ganzen aller Vedas bekannt zu machen suchen. Gewiß werden sie sich in Vielem gegenseitig erläutern. Ich werde es mir zur Pflicht machen, Ihnen von Zeit zu Zeit Anzeige von meinen Versuchen zu thun.

Hätte ich mein Londoner Exemplar des Nalus zur Hand, so würde ich sogleich Ihrer gütigen Aufforderung Folge leisten, und Ihnen meine unmaaßgeblichen Vorschläge zu einigen Stellen der zweiten Hälfte mittheilen. Jetzt bin ich aber so frei gewesen, die Bemerkungen, die mir beim Durchlesen der neuen Ausgabe von den ersten dreizehn Büchern aufstießen, niederzuschreiben, und lege sie hier bei.*) Ich wünsche herzlich, daß die Freiheit, die ich mir genommen, Ihnen nicht misfällig sein möge.

^{*) [}Die betreff. Beilage, "Bemerkungen zur zweiten Ausgabe des Nalus," haben wir in Fr. B.'s Annotationes (lib. II—XIII) entsprechend berücksichtigt.]

*Sobald ich wieder in London bin, will ich meine durch Zeichen am Rande er früheren Ausgabe angedeuteten früheren Bemerkungen aufs Neue durchmustern, und Ihnen dasjenige davon schreiben, was der Mittheilung werth Tischeint. Bis dahin will ich mich auch bemühen, über einen kritischen Scrupel ins Reine zu kommen, den ich bis jetzt nicht zu beseitigen weiß. Es ist aus einigen von Ihnen citirten Scholien des Nilakanthas nicht zu bezweifeln, daß dieser schon dreizeilige Slokas vorfand. Doch kann ich mich nicht überreden, daß dieselben in dem Gedichte in seiner ursprünglichen Gestalt vorgekommen seyn sollten. Die Stelle des Ramayana über die Entstehung des Sloka, ferner die Analogie aller andern Indischen Versmaße, welche stets zweizeilig sind, endlich das Beispiel der gelesensten Schriften, wie des Manus und der Bhagavadgita, scheint dagegen zu sprechen. Ueber die Art, wie überzählige Halbslokas in den Text gerathen seyn dürften, wo sie dann entweder einen dreizeiligen Sloks, oder eine Störung in der Anordnung der folgenden Distichen veranlassen, schwebt mir eine Vermuthung vor, die ich Ihnen vorlegen möchte, wenn sie bei mir selbst erst eine etwas bestimmtere Gestalt angenommen Dergleichen eignet sich eigentlich mehr, besprochen, als schriftlich discutirt zu werden.

Für den Fall, daß Sie sogleich mit dem Druck des Nalus fortzufahren beabsichtigen, nehme ich mir nur eine Bemerkung heraus. Im 14ten Buche muß, wie ich glaube, im 11ten Sloka svåni padåni übersetzt werden: "Deine (eignen) Schritte". Da es eine Schlange ist, welche dort spricht, so scheint es eine naturgeschichtliche Unwahrscheinlichkeit zu enthalten, padåni durch Füße zu erklären. Daß Nalus im Begriff ist zu gehen, zeigt der Zusammenhang.

Der Ton, in welchem Lassens Beurtheilung Ihrer Grammatik geschrieben ist, misfällt auch mir. Aber davon, und von manchen gewiß unhaltbaren Vermuthungen, wie über den säla-Baum oder çäla-Fisch, über klpta und über Ispahan abgesehen, scheint mir die Arbeit doch manches schätzbare zu enthalten. Bis jetzt habe ich sie nur flüchtig gelesen. In London, wo ich mehr Subsidien um mich habe, werde ich sie aufmerksamer durchgehen. In dem, was wir aus dem Panini beibringen, können Lassen und ich uns gegenseitig controlliren.

lhres Auftrags wegen des gewöhnlichen Commissions-Rabbats bei meinem Londoner Buchhändler werde ich nicht vergessen, und Ihnen bald darüber berichten. Es würde mich sehr erfreuen, bald wieder von Ihnen einen Brief zu erhalten. Vielleicht sagen Sie mir darin, ob Sie unter meinen Bemerkungen über die neue Ausgabe des Nalus irgend etwas Brauchbares finden.

Mein Vater empfiehlt sich Ihnen unbekannterweise auf das Hochachtungsvollste. Mit der Bitte mich Ihrer lieben Gemahlin bestens zu empfehlen, bin ich

treu und dankbar der Ihrige

Meine Adresse: University of London. Ich habe hier Zeit gefunden, Benarys Nalodaya aufmerkrat

zugehen, und mich dabei überzeugt, daß ich ihm in einem

F. Rosen

Briefe an Sie, kurz nach Empfang des Buches, Unrecht gethan habe. Meine Mittheilungen aus dem Codex sind wirklich nur von sehr geringem Werth. Aber ich dachte nur an meine ihrer Besorgung gewidmete Zeit, und schob ungerechterweise auf ihn die Schuld, daß der wissenschaftliche Ertrag meiner Mühe so gering ausgefallen war. — Auch an Benary habe ich einige Bemerkungen mitgetheilt, über die ich seinem Urtheil entgegensehe.

Herzlich danke ich für Ihre Theilnahme an dem Aeußerlichen meiner Lage. Wären die Vedas nicht, so würde die Universität alle in mich nicht gerade in London fesseln. Wer die Verhältnisse in Leadenhall-Street einigermaaßen kennt, wird leicht einsehen, daß an eine dortige Anstellung nicht zu denken ist. Gern vergleiche ich mich mit einem Indischen Muni, der auf einige Zeit andern Rücksichten entsagt, um in guter Ruhe die Vedas zu lesen, und den Himmel des Indras zu erobern, der in meinem Falle etwa eine Deutsche Universität seyn könnte.

9.

London, den 2ten Januar 1831. 16 Speldhurst Str. Burton Crescent.

Hochverehrter Herr Professor!

Vor einigen Tagen hat Stenzler Ihren gütigen Brief erhalten, und derselbe hat uns beide so sehr erfreut, daß ich nicht umhin kann, Ihnen auch meinerseits den herzlichsten Dank dafür zu sagen. Die verheißenen Exemplare von dem zweiten Theile Ihres Glossars sind noch immer nicht angelangt, obgleich das Buch in hiesigen Buchläden bereits vollständig zu haben ist. Ich habe mich bei dem Buchhändler unsrer Universität, Herrn John Taylor, nach den Bedingungen erkundigt, unter denen hier gewöhnlich Commissionen, wie die von Ihnen bezeichnete übernommen werden. Er sagt mir, daß zehn Procent des reinen Gewinnes gewöhnlich dem Commissionär zugestanden werden, daß aber auch beim Verkauf solcher Commissions-Artikel andern Buchhändlern ein Rabatt von 25 pro Cent gegeben zu werden pflegt. Er selbst ist gern bereit unter diesen Bedingungen Ihre Commission zu übernehmen, verlangt aber, daß Sie oder Ihr Berliner Buchhändler die Fracht und den Eingangszoll berichtigt.

Meine Zeit ist jetzt sehr beschränkt, und ich kann bei weitem nicht so rasch an dem Rig Veda fortarbeiten, als ich wünschte. Meine Ungeduld darüber ist um so größer, da ich hier kurz nach meiner Rückkehr im Ostindischen Hause noch eine von Colebrooke benutzte und lange vergeblich von mir gesuchte Handschrift von Sâyanacharya's Commentar zu den Hymnen des Rig Veda gefunden habe. Sie ist alt, sehr correct, obgleich nicht schön geschrieben, und bis auf wenige Blätter vollständig. Ich gestehe, daß durch diesen Fund mein Vertrauen zu einem endlich günstigen Erfolg meiner Veda-Studien um ein Bedeutendes gesteigert ist. Aber ich überzeuge mich immer mehr, daß ich zu einer genauen Kennt-

niß des Veda-Dialektes (und die ist doch einstweilen nicht bloß das Mittel, sondern auch der Zweck meiner Untersuchungen) nicht anders werde gelangen können, als indem ich mit dem Lesen der Texte und Scholien auch ein fortgesetztes Studium des Panini und der ihm folgenden alten Grammatiker verbinde. Es ist sogar halb und halb mein Plan die angefangene Arbeit an den Hymnen des Rig Veda noch auf einige Zeit zu unterbrechen, und erst als eine propädeutische Arbeit eine Ausgabe des Nirukta, einer alten oft in meinem Scholiasten citirten Samm-

lung von philologischen Notizen zu den Vedas, vorzubereiten.

Zu der Zeit als ich mein Specimen drucken ließ, kannte ich nur einzelne Theile von Sâyanacharya's Commentar. We ich ihn nicht benutzen konnte, da war ich bloß auf etwanige Notizen aus den Scholien zu Panini und auf den Nighantu angewiesen. Ich suchte danach herauszubringen so viel ich konnte, verfiel aber oft in Irrthümer. Ein solcher ist nun leider auch in meinen Specimen vor das Publicum gelangt. Seite 17 in der Anmerkung habe ich doshavastar durch caliginis fugator übersetzt: ich dachte mirs als den Vocativ eines Wortes doshavastr oder -str, was ich durch Nacht-Enthüllender, Dunkel-Entfernender erklären zu müssen meinte. Sâyanacharyas erklärt aber das Wort durch rätrâvahani ca "bei Nacht und bei Tage", und solcher Autorität gegenüber bleibt mir kein anderer Ausweg, als meinen Irrthum schnell zu bekennen. - Auch S. 14 habe ich geirrt. Wenn Sayanacharyas die Prapositionen abhi und vi von dem Verbum getrennt durch abhimukhyena und viceshena erläutert, so hat er dabei nicht im Sinne, sie als selbständige Adverbien zu fassen, sondern er folgt darin nur seiner gewöhnlichen Methode, alle Composita nach den einzelnen sie bildenden Elementen zu erklären. — Ich habe es um so mehr für Pflicht gehalten, diese Irrthümer hier zu erwähnen, da Sie mir zu einer Beurtheilung meines Specimen Hoffnung gaben, und ich Sie um keinen Preis verleiten mochte, durch meine Unwissenheit selbst in Irrungen zu gerathen. ---

Zu dem Erfreulichsten, was mir seit meiner Rückkehr aus Deutschland und überhaupt seit meinem Aufenthalt in England begegnet ist, gehört das Zusammentreffen mit Stenzler, an dem ich einen wissenschaftlichen Gefährten, und noch viel mehr, gewonnen habe. Wir sehen uns fast täglich. Sie, der das wissenschaftlich verarmte Treiben dieser Weltstadt aus eigener Erfahrung kennt, Sie können ermessen, wie hoch ich das Glück eines solchen Zusammenseyns anschlagen muß. Ueber seine wissenschaftlichen Unternehmungen wird Stenzler selbst Ihnen bald schrei-In Manchem, was er bisher mit dem ihm eigenen Eifer angefangen hatte, ist er getäuscht, und sonst vielfältig unterbrochen worden; aber ich habe immer dabei seinen ungeschwächten Muth, und seinen selten getrübten Frohsinn bewundern und lieben müssen. Daß sich seit gestern eine erwünschte Gelegenheit dargeboten hat, seinem Hierseyn Lingure Dauer zu sichern, kann ich nicht lassen, Ihnen zu verrathen. Stenzier gewiß bald melden.

Ich lege einige Zeilen an Benary bei. letzten Brief nicht so aufgenommen, wie ich wünsel gegenwärtigen Briefe habe ich ihn mit mir zu versöhnen gesucht. Vidleicht thun Sie noch durch ein begütigendes Wort ein Uebriges.

Gestern Abend spät habe ich noch einen Brief von Herrn Ministe v. Humboldt erhalten, über welchen ich mich unbeschreiblich gefreut habe Er ist vom 1 sten Decbr. Ich möchte Sie wohl bitten, wenn Sie I von Humboldt in der Academie sehen, ihm dafür zu danken, da nem Antwort darauf nicht sogleich erfolgen kann, und sein Brief ungewöhlich lange unterwegs gewesen ist.

Leben Sie wohl, hochverehrter Herr Professor, und erfreuen Sie und bald wieder durch einige Zeilen.

Ihr dankbarer Schüler

F. Rosen.

10.

London, 23 Mai 1831.

Hochzuverehrender Herr Professor!

Länger als billig gewesen wäre, bin ich Ihnen schon den Dank für Ihren gütigen Brief vom 28. Febr. schuldig geblieben, und doch hätte ich vielleicht, wegen der manchen meine Aufmerksamkeit jetzt in Anspruch nehmenden Arbeiten, noch mehrere Wochen mit der Beantwortung des selben warten müssen, wenn nicht ein ganz besonders erfreuliches Ereigniß mir die schleunigste Mittheilung an Sie zur Pflicht machte. Unser Freund Neumann ist wieder angelangt: zwar noch nicht auf dem Boden unseres Welttheils aber doch mit seinem Sir David Scott in den uns zunächst umspülenden Meer-Theilen. Gestern erhielt ich einige Zeilen von ihm, aus dem Britischen Canal datirt, die er mit den Depeschen direct über Falmouth an mich gelangen ließ. Er ist mit seiner Reise vortrefflich zufrieden; er hat gegen zehn tausend Bände Chinesischer Bücher, und außerdem noch Gemälde, Münzen u. dgl. mitgebracht, und befindet sich wohl. In einigen Tagen hofft er zu Gravesend zu landen, und will mich dann sogleich besuchen. Schon im Voraus trägt er mir die besten Grüße an seine Berliner Freunde auf.

Von mir selbst habe ich nur wenig zu melden. Daß ich in meinen Studien nicht viel weiter kommen würde, konnte ich schon zu Anfang des vorigen Winters ziemlich bestimmt vorhersehen. In einigen Wochen schließen die Vorlesungen unserer Universität. Ich werde dann wieder zu meinem Rig Veda zurückkehren können. — Erfreulichere Nachrichten habe ich von Stenzler zu melden. Seine Ausgabe des Raghu-Vansa rückt schnell vorwärts. Nebenbei hat er sich schon längst mit dem Vrihad-Aranyaka, einem wichtigen Upanischad des Yadschur Veda beschäftigt, und die Oriental Translation Committee hat versprochen, eine von ihm vorzubereitende Ausgabe desselben zu drucken. Bohlen schreibt mir, daß er im Laufe des Sommers auf einige Zeit nach London zu kommen hofft. Ich wünsche sehr, daß auch er einen Veda-Abschnitt bearbeiten möge;

während ich bei meinen eigenen Studien der Vedas so vielfachen Unterbrechungen entgegensehe, ist es mir sehr erwünscht, die Sache durch Andere gefördert zu sehen. — Ihre Recension meines Specimen ist mir durch einen Freund aus Berlin zugeschickt worden. Ich danke Ihnen herzlich für die Aufmerksamkeit, die Sie dieser Arbeit, die ich nie für etwas mehr als eben nur für einen ersten Versuch habe geben wollen, geschenkt haben. — Auch Rückerts Recension über Benarys Nalodaya habe ich erhalten. Die Uebersetzungen sind bewundernswürdig. In den Anmerkungen finde ich zum Theil meine eignen Anschläge wieder. Nur in einer Stelle ist Rückert, wie ich glaube, mit Unrecht der Benaryschen Uebersetzung gefolgt. (Lib. II. str. 8.)

Haughton empfiehlt sich Ihnen bestens; mit seiner Gesundheit geht es abwechselnd. Er hat die beste Aussicht zum Sanskrit Professor in Oxford gewählt zu werden, da Wilson nicht kommt. —

Im September werde ich wahrscheinlich wieder auf einige Wochen zu meinem Vater reisen. Ich gedenke meine Abschriften von Veda-Texten mit mir dorthin zu nehmen, um die grammatischen Erscheinungen etwas planmäßiger zu ordnen, und werde Ihnen dann gern mittheilen, was mir Ihrer Berücksichtigung werth scheint. — Vielleicht würde es Ihnen bequemer seyn, statt des klein gedruckten Panini die Siddhânta-Kaumudî zu lesen, in welcher (fol. 215.ff.) Alles auf die Vedas Bezügliche zusammengestellt ist, worauf ich auch in der Vorrede meines Specimen aufmerksam gemacht habe.

Die Nachricht von der Geburt Ihres Philipp Wilhelm hat uns, Stenzler und mich, sehr erfreut, und bald soll Neumann diese Freude mit uns theilen. — Ich bitte Sie mich Ihrer lieben Gemahlin recht angelegentlich zu empfehlen.

Dankbar der Ihrige

F. Rosen.

Fast hätte ich vergessen, Ihnen auch für das zweite [Stück] des Glossars und für die Abhandlung über die Demonstrativ-Stämme zu danken, die endlich zu meinen Händen gelangt sind. Letztere muß ich erst in Detmold mit gesammelter Aufmerksamkeit durchstudiren; hier in London scheint es unmöglich irgend einen wissenschaftlichen Gedanken zu fassen. Die neue Ausgabe des Nalus sowie Benarys Nalodaya habe ich mit ein Paar Worten im ersten Heft des Quarterly Journal of Education angezeigt; zu einer ausführlichen Besprechung war kein Raum vergönnt.

ŗ

Der Brief an Harrison war von meinem Collegen Long, der Sie nun ersucht, denselben zu zerstören.

Rosen erlaubt mir, meine herzlichsten Grüße an Sie hinzuzufügen. Recht bald hoffe ich im Stande zu sein, Ihnen das Raghu-Vansa zu übersenden.

Der Ihrige

A. F. Stenzler.

11.

London, den 12. Novbr. 1831.

Hochzuverehrender Herr Professor!

Es ist zunächst eine äußere Veranlassung, die mich zu dem gegenwärtigen Schreiben an Sie bestimmt. — Sie haben ohne Zweifel davon gehört, daß man in Oxford eine Sanskrit-Professur zu errichten Willens ist. Vor jetzt etwa einem Jahre wurden Candidaten aufgefordert, sich zu melden, und im März soll, der Ankündigung zu Folge, die Wahl des Professors Statt finden. Mehrere Orientalisten, theils hier theils in Indien lebende, sind als Bewerber aufgetreten. Der Professor der Hebräischen .Sprache, Herr Pusey, der, wenn ich mich nicht sehr irre, Ihnen aus der Zeit seines Aufenthalts in Berlin (im Herbst 1826) persönlich bekannt ist, hat mich aufgefordert, ihm, der selbst des Sanskrit nicht kundig ist, zu der Würdigung der wissenschaftlichen Ansprüche derjenigen Bewerber, die auf die engere Wahl kommen würden, behülflich zu sein; und ich habe ihm (ungeachtet meines persönlich freundschaftlichen Verhältnisses zu Hrn. G. C. Haugthon, der einer von den Bewerbern ist) diesen Beistand zugesagt. Er hat mir nun die beifolgende Schrift des Hrn. Mill in Calcutta, welcher sich ebenfalls als Candidat gemeldet hat, mit dem Wunsche zugeschickt, daß ich ihm darüber mein Urtheil, aber wenn es irgend möglich sei, auch das Ihrige, mittheilen wolle. — Sie nehmen gewiß hinreichendes Interesse an der Sache der es hier gilt, um mir die Freiheit zu verzeihen, mit der ich Ihnen diesen Wunsch sogleich vortrage. Entnehmen Sie aus Herrn Pusey's eignen Worten (in einem Briefe an mich vom 10. d. M.) seine Ansichten und Wünsche:

"I believe that I explained in my last letter my views with regard to the Sanscrit-Professorship, that the founder of it having expressed that he instituted it, believing that the knowledge of Sanscrit was best calculated to promote the extension of Christianity in the East" we have no right to look upon it as a mere scientific insti-The person whom we want, is not merely the best Sanscrit Scholar, but he who will best employ his knowledge of the Sanscrit, for the great objects contemplated in the will. Now, in this respect, Dr. Mill has had such great advantages, as the head of our great Mission College (Bishops College, Calcutta) that should his knowledge of Sanscrit be adequate, and really respectable in the office which he is to hold, I should not think it matter of competition between him and any other At the same time, we do not want a person, who shall merely be able to teach the elements of the language to beginners, but one who will be able to give this chair a respectable rank among the others of the same nature in the rest of Europe." — "I should be very much obliged to you for any information which may enable me to judge in this matter. I understand that Dr. Mill has published another book, the Christiad, with a translation, which shall be sent you, if this should not be sufficiently large to form your judgment upon." — "I ought perhaps

to say, that I wish for your judgment not only to assist me in forming my own, but for the sake of others also who may very probably consult me. I should therefore be glad of the permission to make use of your letter as a public document. Should you however dislike this, I should still be very much obliged to you for any private information, which you may be so kind as to send me."—

Ich habe die Schrift des Herrn Mill mit Aufmerksamkeit durchgesehen, und werde meine Meinung darüber so unpartheiisch, als ich kann, an Herrn Pusey schreiben. Wenn Sie, wie ich hoffe, Herrn Pusey gleichfalls den gewünschten Beistand zu leisten geneigt sind, so möchte ich Sie bitten, direct an ihn zu schreiben. Seine Adresse ist: Rev.^d E. B. Pusey, Regius Professor of Hebrew, Christ Church, Oxford.

Sie werden meinen Brief aus Detmold, und durch Herrn Professor Gans ein Exemplar meiner Algebra erhalten haben. Lassen Sie letztere nochmals Ihrer nachsichtigen Beurtheilung empfohlen seyn. — Ich bin jetzt etwas freier in der Eintheilung meiner Zeit, und kann mich mit mehr Plan und Ruhe dem Studium widmen. Am Rig Veda hoffe ich nun schnellere Fortschritte zu machen. — Stenzler ist, wie Sie ohne Zweifel schon wissen, zu seiner Erhohlung nach Paris gereist. Er hat gewiß schon von dort aus an Sie geschrieben. Er hat mir die abgedruckten Bogen des Textes von seinem Raghu-Vansa hinterlassen. Soweit ich dieselben bis jetzt durchgelesen habe, und darüber zu urtheilen fähig bin (denn in der That bin ich im Sanskrit ordentlich zurückgeblieben) ist der Text musterhaft sorgfältig bearbeitet und herausgegeben.

Leben Sie wohl, hochgeehrter Herr Professor! Möchte ich bald unmittelbar oder durch Freunde erfahren, daß die Gefahr für Sie und die Ihrigen glücklich überstanden ist.

Dankbar der Ihrige

F. Rosen.

0

12.

London, d. 29. Januar. 1832 16. Speldhurst Str. Burton Cresc.

Hochgeehrter Herr Professor!

Vor acht Tagen erhielt ich Ihren lieben Brief vom 11 ten d. M., für welchen ich Ihnen meinen besten Dank sage. Vielleicht hätte ich denselben jetzt noch nicht beantwortet, wenn ich nicht in einem Wunsche unsres Freundes Haughton besondere Veranlassung dazu hätte. Haughton ist, wie ich schon in meinem letzten Briefe erwähnt zu haben glaube, einer von den Bewerbern um die Oxforder Sanskrit Professur. Seine Mitbewerber haben aus Indien, wo die vornehmsten dermalen noch leben, zahlreiche zu ihren Gunsten lautende Zeugnisse eingeschickt, und man hat ihn darauf aufmerksam gemacht, daß es auch für ihn rathsam seyn dürfte, sich dergleichen, und zwar so bald als möglich, zu verschaften da der Termin der Wahl schon sehr nahe bevorsteht. Sie errathen schon seine Bitte, und den Zweck dieser Zeilen. Ein hoffen

Lefmann, Franz Bopp.

nur vorübergehendes Augen-Uebel erschwert ihm selbst das Schreibe und er hat deshalb mich ermächtigt, Ihnen seinen Wunsch vorzutzge Er wünscht, daß Sie in Lateinischer, Französischer oder Englischer Sprack und in beliebiger Form, etwa in einem an Haughton selbst gerichtet Brief, ein Zeugniß über seine Competenz überhaupt, und besonders über seine Ausgabe des Manu ablegen möchten. Es dürfte dabei vielleich der Erwähnung werth seyn, daß der Manu, wie auch seine übrigen mächst die Bengalische Sprache betreffenden Werke, sämmtlich nach seine Rückkehr nach Europa bearbeitet wurden, wo er natürlich von allem Beistande jetzt lebender Pandits ausgeschlossen, und lediglich auf seine eignen philologischen Ressourcen angewiesen war. Wie vortheilhaft auch namentlich seine Rudiments of Bengali Grammar für seine gedankervolle Auffassung des Indischen Sprachsystems zeugen, haben Sie bereits in Ihrem "Lehrgebäude" (wie ich mich zu erinnern glaube, an mehrere Stellen), anerkannt.

Wenn Sie, wie ich zuversichtlich hoffe, Haughton's Wunsch zu erfüllen geneigt sind, so geht unsere nächste Bitte dahin, uns so bald als möglich in den Besitz des gewünschten Zeugnisses zu setzen. Haughton's Addresse ist No. 28, Dorset Square, Regent's Park. —

Auf die zweite Hälfte Ihrer neuen Ausgabe des Nalus freue ich mich sehr. Sollte es nicht möglich seyn, dieselbe durch Courier-Gelegenheit schneller hieher zu befördern? Ich lese jetzt gerade mit erneuerter Freude die ersten Gesänge wieder. Ob ich das vorausgesetzte Sühnungs-Opfer für die Rakschasas werde rechtfertigen können, weiß ich in der That noch nicht. Ich habe eine dunkle Vorstellung, dass die Rakschasas ursprünglich Gottheiten der alten Ur-Einwohner von Indien waren, die vor den aus Norden einwandernden Arya's nach Süden gedrängt wurden; sie bestehen als nächtliche, umheimliche Wesen neben den lichteren Gestalten der Brahmanischen Götterwelt fort, wie etwa die alten Gottheiten der Germanen und der Skandinavischen Völker noch lange nach der Einführung des Christenthums fortbestehn und als gespenstische Mächte ihren Einfluß geltend machen. — Sollte man nicht pådadhåvana, Nalus XIII 68, wie im Ramayana, Lib. I cap. 9, sloc. 58, ed. Schl., richtiger durch "Fuß-Waschung" zu erklären haben? —

Ueber die Aufmerksamkeit die Ideler dem Mohammed ben Musa erzeigen will, freue ich mich sehr. Sobald ichs wieder wagen darf, Hrn. von Bülow um eine solche Gefälligkeit zu bitten, werde ich vor allen auch Benary ein Exemplar schicken. Sie erhalten dann zugleich von mir eine Recension von meinem ehemaligen Collegen George Long über ein Paar neue Griechisch-Englische Lexica, von welchen ich mir eigends einen Abdruck ausgebeten habe, um ihn Ihnen zu schicken. Gewiß werden Sie nicht ohne Freude daraus wahrnehmen, wie auch hier das Studium des Sanskrit zu einer sinnvolleren Behandlung der Sprache überhaupt zu wirken anfängt.

Stenzler ist wohl, und ungemein fleißig an der Lateinischen Uebersetzung des Raghu-Vansa. — Daß die Oriental Translation Committee mich kürzlich zu ihrem Honorary Foreign Secretary ernannt hat, darf ich

nicht unerwähnt lassen, da ich in dieser unverdienten Auszeichnung einen neuen Beweis des Vertrauens und Wohlwollens der Mitglieder dankbarst anerkennen muß.

Leben Sie wohl! Möchten wir, Stenzler oder ich, recht bald wieder erfreuliche Nachrichten von Ihnen erhalten.

Der Ihrige

F. Rosen.

N. S. Ich erwähne noch, dass der Zweck der Oxforder Professur ist, durch Kenntniß des Sanskrit den Lehren des Christenthums in Indien leichteren Eingang zu verschaffen, und daß dazu nicht nur ein gründliches Studium der Sprache, sondern auch ein vorurtheilsfreies Eindringen in die bestehenden, durch alte Satzungen geheiligten Vorstellungen der Inder von der größten Wichtigkeit erscheint. In Rücksicht hierauf dürften die Anmerkungen, welche Haughton theils der Uebersetzung, theils dem Texte des Manu beigefügt hat, besonderer Ausmerksamkeit würdig seyn.

Daß Haughton vor Kurzem auf den dringenden Wunsch der Royal Asiatic Society und der Oriental Translation Committee das Amt eines Honorary Secretary beider Gesellschaften, eigentlich gegen seinen Wunsch, übernommen hat, erwähne ich, als ein Zeichen der Anerkennung, die seine umfassende Vertrautheit mit Or. Litteratur hier findet.

13.

London, den 24. Aug. 1832.

Hochverehrter Her Professor!

Stenzlers Abreise von hier nach Berlin erinnert mich daran, daß ich Ihnen noch immer den Dank für das zweite Heft Ihrer Grammatik und für Ihren letzten durch Hr. Perl mitgebrachten Brief schuldig bin. Eigentlich studirt habe ich die ganze zweite Auflage Ihrer Grammatik noch nicht; aber schon beim Nachschlagen und Vergleichen einzelner Abschnitte konnte es mir nicht entgehen, wie sehr das Werk bei dieser zweiten Ueberarbeitung gewonnen hat. Mit besonderem Interesse habe ich gelesen was Sie über das Zend sagen. Wie gern möchte ich Ihnen näher in dieß neue, so viel versprechende Gebiet philologischer Forschung folgen! Aber da meine Muße für freie Studien schon ziemlich beschränkt ist, thue ich gewiß besser, mich einstweilen möglichst auf meine Untersuchung über den Rig-Veda zu beschränken. Ich hoffe im bevorstehenden Winter den Druck einer Ausgabe nebst Uebersetzung u. s. w. von einem Theile der Hymnen-Sammlung zu beginnen. Es ist mein Wunsch, die Eigenthümlichkeiten des alten Dialekts in Form von Tabellen (nach Art derer von Thiersch über den Homerischen Dialekt) zusammenzustellen; in eine Analyse derselben darf ich mich schwerlich wagen, doch könnten meine Zusammenstellungen vielleicht Ihnen als Vorarbeit dazu dienen.

Vor etwa vierzehn Tagen besuchte mich Hr. Dr. Wollheim. Si wissen vielleicht, daß er seine Studien in Paris unterbrochen hatte, der Expedition Don Pedro's nach Portugal sich anzuschließen. Bei der Einnahme von Oporto (wie ich glaube) hatte er eine Wunde erhalten, die es ihm unmöglich machte, bei der Armee zu bleiben. Er war hierher gekommen, ungewiß, ob er hier bleiben, oder erst nach Hamburg zu den Seinigen gehen, und dort seine gänzliche Herstellung erwarten sollte. Letzteres hat er vorgezogen; als ich, drei Tage nach seinem Besuche bei mir, nach seinem Logis ging, erfuhr ich, daß er schon nach Hamburg abgereist sei.

Perl hatte bald nach seiner Ankunft hier ein Unterkommen als Setzer jedoch in einer bloß Englischen Druckerei gefunden. Vor einigen Tagen war aber das mit ihm gemachte Engagement schon abgelaufen. Ich habe mich angelegentlich bei einigen angesehenen Druckereien erkundigt: leider habe ich aber wenig Hoffnung, daß er hier ein gutes Fortkommen finden sollte. Griechisch wird im Verhältniß wenig hier gedruckt und Orientalisches noch weniger.

Haughton ist seit einiger Zeit wieder sehr leidend. Erlaubte es sein Gesundheitszustand, so hätte er Ihnen gewiß schon längst geschrieben.

Leben sie herzlich wohl, und lassen Sie mich Ihrem gütigen Andenken empfohlen sein!

Stets dankbar der Ihrige

F. Rosen.

Herr Candid. Theol. Krohn aus Berlin bat mich vor etwa einem Jahre, ihm Ram Mohun Roy's Precepts of Jesu zu verschaffen; das Buch war damals durchaus nicht aufzutreiben. . . .

14.

Detmold, 13. Oct. 1835.

Hochzuverehrender Herr Professor.

Schon vor mehreren Wochen bald nach meiner Ankunft aus England, erhielt ich hier Ihren gütigen Brief sammt dem schönen Geschenke der zweiten Abtheilung Ihrer Vergleichenden Grammatik. Für beides sage ich Ihnen meinen besten Dank. Wann werde ich endlich im Stande seyn, Ihnen meinen Veda-Band überreichen zu können, als wenigstens ein Gegengeschenk gegen so Vieles was ich während der letzten Jahre von Ihnen empfangen habe! Ich bin jetzt im Begriff nach London zurückzukehren, wo ich sogleich den Druck recht eifrig wieder fortzusetzen hoffe. Ich rechne zuversichtlich darauf, im Laufe des nächsten Sommers mit dem Pensum was ich mir fürs Erste gewählt habe, fertig zu seyn. Auch während meines hiesigen Aufenthalts bin ich nicht ganz unthätig daran gewesen.

Die neue Abtheilung Ihres großen Werkes enthält wieder so unendlich viel Neues, daß jemand, der wie ich, den Fortschritten des vergleichenden Sprachstudiums nur dann und wann und gleichsam aus der Ferne zusehen kann, recht dran zu thun findet, sich dieses Reichthums

zu versichern. Eine Freude war es mir zu sehen, daß Sie meine Vermuthung, die Formen asmåkam und yushmåkam dürften als Ueberbleibsel eines possessiven Adjectivs betrachtet werden, Ihren Beifall schenken; ich sehe erst jetzt, daß ich nicht der Erste gewesen bin, der sich jene Formen so zu erklären versucht hat. Die Analogie des Hindostanischen hatte mich schon ein Adjectiv in diesen Bildungen muthmaßen lassen, ehe ich noch in den Vedas anderweitige Spuren adjectivischer Declinirbarkeit dabei wahrnahm. In dem ersten Buche der Hymnen des Rig-Veda finden sich noch etliche solche Spuren (z. B. asmåkåsa: sûraya: nostri heroës; asmâkebhir nrbhi: nostris viris), und aus der Art wie in einem Scholion zu Panini (5. 3. 72.) ähnliche Formen angeführt werden, schließe ich fast, daß dieselben nicht auf den Vedaischen Dialekt beschränkt sind. Glauben Sie wohl, daß ich Recht habe in der Art, wie ich die Länge des a von der Endung ka zu erklären versucht habe? Ich habe jetzt meinen Aufsatz im Journal of Education nicht zur Hand; so viel ich mich erinnere, habe ich dort noch einige andere Pronominalformen kurz angedeutet, in welchen meiner Vermuthung nach der lang gewordene Vocal vor gewissen Suffixen und anderweitigen Zusätzen ebenfalls durch ein ausgefallenes t od. d der vorauszusetzenden Grundform entstanden seyn dürfte. Fände meine Vermuthung Ihren Beifall, so wäre damit ein Erklärungsgrund gewonnen für die Thatsache, die bis jetzt (Grammatica Critica §. 287; Kleine Grammatik §. 263) nur als beobachtete Erscheinung feststeht. Daß die Conjunktionen yadi, yada, tada u.s. w. vielleicht als alte Locative und Instrumentale, aus den Grundformen yad, tad u. s. w. angesehen werden könnten, ist ein Einfall, den ich, wenn ich nicht irre, Ihnen einmal mündlich mittheilte, und den ich nicht weiter verfolgt habe; ich fürchte fast, daß er sich gegen die Analogie von sarvadâ, ekadâ und andern Bildungen, die sich auf kein sarvad, ekad zurückführen lassen, nicht wird halten können.

Als ich schon im Begriff war von London abzureisen, sah ich in einer Buchhandlung eine soeben erschienene Englische Uebersetzung des Nalus von Milman, wenn ich nicht irre. Ich bemerkte beim flüchtigen Aufschlagen des Buches einige Anmerkungen kritischer Art von Wilson. Vermuthlich wird Ihnen der Uebersetzer ein Exemplar zusenden. Ich werde sobald ich kann die Uebersetzung mit Ihrer Ausgabe vergleichen, und dann endlich auch meine Bemerkungen und Vorschläge zu einigen Stellen zu Papier bringen.

Hier habe ich die persönliche Bekanntschafft mit Schütz aus Bielefeld erneuert und dann auch Bohlens Ausgabe des Bhartrihari mit der Kritik
von Schütz und Stenzler näher zu prüfen gesucht. Es ist in der That
Schade, daß Bohlen sich zu der Arbeit nicht etwas mehr Zeit genommen
hat; denn bei der Leichtigkeit mit der er manche Schwierigkeiten löst,
wird ihm niemand die Kenntniß und die Fähigkeit streitig machen, eine
recht tüchtige Ausgabe zu liefern. Ich bin mit Stenzlers Emendationen
und berichtigten Erklärungen überall einverstanden; wie ich denn über
haupt dessen Recension mit rechtem Interesse gelesen habe. Einige
Bemerkungen von Schütz scheinen mir nicht ganz haltbar, und ich hau

ihm meine Bedenken darüber, sowie meine Versuche zu noch ein schadhafter Stellen, kürzlich mitgetheilt. Das Exemplar von Becension, dessen Mittheilung Schütz Ihrer Güte verdankt, wi Helwing wieder zustellen, dem ich es auf Schützens Bitte zu d gegeben habe.

Hoffentlich erhalte ich bald, mittelbar oder unmittelbar, wie Nachricht von Ihnen. Empfehlen Sie mich Ihrer lieben Gemahlisbeste, und erhalten Sie mir Ihr wohlwollendes Audenken.

Aufrichtig

der Ihrige

F. Ro

IX. Briefe von Friedr. Rückert an Franz Bopp. (1827—1835.)

1.

Coburg, den 22. Apr. 27.

Wie lange ich schon wünschte eine schriftliche Verbindung mit Ihnen anzuknüpfen, hat Ihnen vor mehreren Monaten H. v. Wangenheim gesagt. Ich bin davon zurückgehalten worden zum Theil dadurch, daß ich mich vor Ihnen gern auf Ihrem eigensten Felde gezeigt hätte, dem unermesslichen des Sanskrit nemlich, auf dessen äußerste Grenze ich inzwischen auch durch Ihre Hülfe den Fuß gesetzt. Ich habe den Nala auch durch meine eigene Erfahrung, wofür er schon allgemein anerkannt ist, als ein ganz unvergleichliches Erleichtrungsmittel erprobt. Aber einige schülerhafte Fragen über einzelne Stellen würde ich Ihnen schon längst vorgelegt haben, wenn mich nicht die noch ungemeine Ungeschicklichkeit meiner Sanskritschriftzüge abschreckte. Die der Wilkinschen Grammatik angehängten Schrifttafeln sind für mich ganz umsonst so schön gestochen; ich weiß bis jetzt keine Feder so zu schneiden oder zu halten, daß das Verhältniß der dünnen und dicken Striche einigermaßen jenen Vorbildern Doch am Ende warum sollte man sich schämen schlecht Sanskrit zu malen, da man sich nicht schämt schlecht deutsch zu So hält mich denn jetzt eigentlich was anderes zurück, schmieren? nämlich ich hoffe, durch Ihre im neusten Messkatalog angekündigte Sanskritgrammatik bald die beste Antwort auf allerley grammatische Zweifel zu erhalten, die mir das sich so ungeheuer widersprechende, und trotz seiner Ausführlichkeit noch so lückenhafte wilkinsche Werk angeregt hat. Ich will hierdurch die großen Verdienste dieses Mannes nicht verkleinern; er hat ein Ungeheures geleistet, Ihnen aber nicht weniger überlassen.

Sie kennen durch Wangenheim die Verlegenheit, in der ich bin, keinen Weg zu wissen, meine erworbenen orientalischen Kenntnisse (arabisch u. persisch) der Welt kund zu thun, und mir dadurch eine Stellung zu gewinnen, und sind freundlich genug gewesen mir dazu Ihre hülfreiche Hand anzubieten. Hören Sie denn! Fürs erste bin ich jetzt mit

einer deutschen Bearbeitung der Makamen des Hariri fertig, und da das Werk mehr ästhetischer als philologischer Art geworden, ja seine Hauptabsicht auf eine allgemeine Lesbarkeit gerichtet ist, auch einige Proben, die ich deswegen in Dresden habe circuliren lassen, dort Beifall gefunden, so hoffe ich wol dazu für nächste Michelismesse einen Verleger zu finden, ohne Sie dazu in Requisition zu setzen. Aber leider wird dieses Buch, das mir etwas Geld eintragen soll, keinen gelehrten Namen eintragen. Nun habe ich durch Hammers in Wien ungemeine Gefälligkeit gegen mich einen Diwan des persischen Dichters Chakani erhalten, samt einem andern von ihm sehr hoch angeschlagenen Manuscript, einen Commentar über einzelne Kasiden desselben Dichters, wovon er (Hammer) p. 127 der persischen Rede-Künste spricht, freilich auf eine Art, die mich mehr erwarten ließ, als ich bei eigner Ansicht nun gefunden. Doch habe ich nunmehr schon so viel Studium an diesen Dichter gewandt, daß ich die Ausbeute davon auch in einem Werkchen niederlegen möchte, das ausgewählte Stücke allerley Art, mit einradirtem Text, Uebersetzung und Noten gäbe, auch nebenbey die persische Metrik, die dieß noch wenigstens in Deutschland bedarf, kurz und bündig darstellte. Eines irrt mich dabei am meisten, daß ich nicht weiß, ob nicht etwa dieser Dichter schon vollständig in Calcutta heraus gegeben ist, und ich eine vergebliche Arbeit Denn wer kann aus einem einzigen Manuscript, wie vortrefflich es auch sey (und das des Diwans in meinen Händen ist allerdings eines der besseren von persischen Dichtern, doch höchst schlecht conservirt) hoffen etwas aufzustellen wie diejenigen können, denen eine Menge der besten Manuscripte zur Vergleichung vorliegen? Hier fehlen mir sogar Hülfsmittel, um mich nur zu unterrichten, was in der gelehrten Welt bereits vorhanden ist. Dürfte ich es Ihnen ansinnen, mir darüber Gewißheit zu verschaffen? Wissen Sie vielleicht auch, woher noch ein Manuscr. des Diwans von Chakani zur Vergleichung aufzutreiben wäre? Aber um was ich Sie mit Freundeszutrauen bitte, ist eigentlich noch was andres: Ich möchte sowohl um des kleinen mir nicht unnötligen Verdienstes willen, als auch insbesondere um mich, bis das obige oder ein ähnliches Werk in Druck erscheineu könnte, doch inzwischen einigermaßen als Orientalisten aufzuthun, gern an irgend eine Literaturzeitung Beurtheilungen und Anzeigen von den neusten Erscheinungen auf diesem Felde liefern, stehe aber mit keinem dieser Institute in der geringsten Verbindung. Möchten Sie [wohl mich] dazu irgend wo empfehlen und für mich bürgen, oder auch [wohl] mir einen Weg andeuten, wie an die gelehrten Herrn zu [kommen]? Ich verspreche Ihnen dafür, fernerhin Ihr guter Sanskritschüler zu bleiben, insbesondere, sobald ich nur noch einiges muhammedisches bei Seite geräumt, ungesäumt an Ihrer Hand mit Ardschuna in Indras Himmel zu reisen.

Wangenheim, der jetzt mir zum Trost hier wohnt, grüßt Sie schönstens mit mir; er hat Sie gar lieb gewonnen.

Mit Gruß und Hochachtung

Ihr ergebenster

Dr. Friedr. Rückert.

Erlangen, d. 14. Nov. 27.

Ich weiß nicht durch wessen Schuld unser Briefwechsel in Stocken ges rathen, aber ich freue mich, daß sich mir nunmehr eine Gelegenheit dar-👱 bietet, ihn wieder in Gang zu bringen. Vor einiger Zeit war ich etwas böse auf Sie, aus dem sehr unzureichenden Grunde, weil eine Recension meines z unglückl. Hariri, die Sie nicht gemacht haben, mir nicht gefallen wollte. Nunmehr habe ich längst meines Recensenten jugendliche Altklugheit u. überflüssige Gelehrsamkeit dessen gutem Sanskritwurzelbuche verziehn, doch diesem selbst verzeihe ich kaum die beibehaltene Anordnung nach den Endbuchstaben, wodurch den Anfängern das Aufsuchen erschwert wird, weil mans nicht jeder vorkommenden Person eines Verbs an der Nase ansieht, ob die Wurzel auf einen langen oder kurzen Vokal, einen Guttural oder Palatal ausgeht und dergl. mehr. Ein Glück ists nur, daß auf Ihren Rath (nach einer Note der Vorrede) auf die Ausgänge verschiedener Wurzeln (v. I 10.) auf a keine Rücksicht genommen worden; sonst hätte man dieses hier wirkl. gar nicht finden können. Ernstlichere Ausstellungen, die ich zu machen hätte, wären z. B. 1) daß der Verfasser, die aus Wilkins zusammengestellte Anubandhas der Verba nicht gehörig studirt und gesichtet, zum Theil sie falsch oder doch unzulängl. erklärt, zum Theil in den Wurzeln fehlerhaft vorzeichnet (oft z. B. ist i u. d (n[d]ling.) u. u verwechselt, sehr häufig o u. au u. dergl. mehr). lich aber ist bei der Abwandlung der tempora auf die anubandhas gar keine Rücksicht genommen, oder doch Mißhelligkeit zwischen beiden. 2) Ein durchs Ganze hindurchgehender Fehler der Abwandlung ist, daß in praeter. reduplic., wo statt der Reduplikation mit kurzem a die einfache Sylbe mit ê eintreten muß, beides als optionell neben einander gesetzt ist, z. B. papace seu pece, da doch meines Wissens letzteres allein 3) in der Angebung der Bedeutung ist die aus der eigenen Lektüre abstrahirte von der durch die Wurzelbücher überlieferten meist nicht gehörig geschieden. Letztere, die authentischen Erklärungen in Nominalform, hätten nach strenger Sonderung der verschiedenen Autoritäten (wonach sie im Originaltext angeführt sind) auch übersetzt werden sollen, und zwar gleichfalls in Nominalform, weil die Uebersetzung in Verbis schon z. B. die Willkühr einschließt, was in allgemeiner Abstraktion gedachtes, nun entweder als aktiv oder als neutrisch etc., auszudrücken etc. 4) das s wo die Wurzelbücher ç setzen u. das n wo sie n setzen, ist zum Theil durch * von den andern, wo sie s u. n haben, gesondert, aber zum Theil nicht, u. zum Theil ganz falsch. Ueberhaupt hätte diese wohlbedachte Sonderung der indischen Grammatiker hier gar nicht (u. ich denke auch von Ihnen in der Grammatik nicht) verlassen werden sollen. Weil ich nun Ihre Grammatik genannt habe, vor deren philos. Geist, bündiger, klarer Darstellung u. gedrängter Vollständigkeit ich allen Respekt habe, so bemerke ich auf Ihre früher einmal an mich gerichtete Frage, ob Ihr Buchhändler mir das folgende Heft überschickt habe? daß ich Heft 1 u. 2 richtig

erhalten habe. Sie haben zwar Unrecht, solche Bücher, die ein so beschränktes Publikum haben, an die, die sie kaufen müssen, zu verschenken, doch da Sie einmal hiermit angefangen haben, so mögen Sie, was dieses Werk betrifft, damit fortfahren, aber es mit allen ihren künftigen fein unterlassen. Ich habe die Freude, diesen Winter wirklich ein Sanskritcollegium hier zu Stande gebracht zu haben, u. eben verschreibt ein hiesiger Buchhändler, was er freilich früher hätte thun sollen, dazu eine Anzahl v. Exemplaren Ihrer Grammatik. Wie weit ich mein Trüppchen (7) in einem halben Jahr bringe, bin ich begierig zu sehn. Noch einen andern Erfolg für das oriental. Fach habe ich erlebt, weswegen ich eigentl. an Sie schreiben wollte. Ein hoffnungsvoller junger Mann, der bei mir seit einem Jahr allerlei Oriental. soviel zu lernen war gelernt hat, soll von unserer Regierung für mehrere Jahre unterstützt werden, um im Inund Auslande sich den Orient. Sprachen ganz zu widmen. Ich bin, samt einem meiner Collegen von der theol. Fakultät, Winer, von der Regierung aufgefordert zu begutachten, auf wie lange und wieviel jährlich er zu unterstützen sey, wohin er eigentlich zu gehen habe? etc. Auf alle Fälle schicken wir ihn, ehe er nach Paris etc. geht, Ihnen auf einige Zeit nach Berlin, zur gehörigen Vorbereitung; aber einstweilen bitte ich Sie, mir einen kleinen Ueberschlag über obige Forderungen zu machen, aus Ihren eigenen Erfahrungen, die mir ganz abgehn. Aber freilich hats Eile, es möchte die Münchener sonst ihre Großmuth gar wieder reuen, wenn wir nicht schnell es richtig machen.

Die beiden Recensionen (Jâmi's Jusuf u. Zuleicha und Hâreth Mo'allaka) habe ich nun fertig, u. werde sie senden, wenn Sie mich über arab. Lettern und Correctur beruhigen. — Können Sie mir etwa in Berlin einen Verleger verschaffen zu einer Bearbeitung (zum Theil Umarbeitung) von Malcoms Geschichte Persiens, von mir in Gemeinschaft mit einem hiesigen Freunde, Engelhardt, Prof. der Kirchengeschichte, einem guten Geschichtskenner etc. Ich habe bei mehreren Buchhändlern herumgefragt und Niemand mag. Aber auch zu einer Ausgabe einer (reichlichen) Auswahl der Gedichte des Hafis, Text, Noten u. Uebersetzung? — Hochachtungsvoll Ihr ergebenster

Fr. Rückert.

3.

Erlangen, d. 26. Dcbr. 27.

Verehrter Herr u. Freund!

Endlich kann ich die lang versprochene und nun auch lang gewordene Arbeit über Jüsuf u. Zuleicha abfertigen. Ueber deren Länge entschuldige ich mich nicht; ich habe darüber mit der Redaction meine Capitulation zuvor gemacht. Da das Werk selbst keine philologische Leistung ist, so sollte die Recension eine werden. An Sie muß ich sie schicken, weil ich wirklich nicht weiß an wen sonst? seitdem Dr. Leo sich von deren Empfang losgesagt. Die zuletzt eingetretene Verspätung haben Sie, doch sehr unschuldig, selbst verschuldet, insofern ich nämlich

- von Ihnen mit dem Sanskrit angesteckt bin. In dieses war ich, zum Behufe meiner Vorlesungen zuletzt so tief hineingerathen, daß es (wie s früher einmal das Persische) zu einem Fieber in mir ward; wirklich ein rheumatischer Fieberzustand hat mich gezwungen, für diese 14 Tage der : heiligen Zeit ganz davon abzustehen, um mit dem neuen Jahre mit neuen z Kräften daran zu gehen. Sie können sich aber auch nicht denken, wie = übel ich mich behelfen muß; weil ich nicht Geld genug habe, den Wilson zu kaufen, habe ich ihn mir abgeschrieben, wozwischen ich freilich noch andere Zwecke verfolgte, als Formensammlung, Etymologie und Vergleichung mit dem Persischen, welche letztere sehr reich ausfällt, wenn man erst das Prinzip der Vergleichung gefunden hat. Ich gedenke zu seiner Zeit Schlegels großes Etymologicon von Seite des Persischen (vielleicht auch Slavischen) gründlich zu vervollständigen. Jetzt freue ich mich besonders darauf, Ihr drittes Heft der Grammatik, für das ich schönstens danke, zu studiren. Ich kann noch nicht begreifen, wie alles Rückständige darin enthalten sey, ob ich gleich daran nicht zweifle. Lassen Sie mich bald etwas über das Schicksal meiner Recension erfahren. Ich habe, wie Sie sehen werden, alles Persische des Textes am Rande noch einmal in eigens für den Setzer berechneter lateinischer Schrift beigeschrieben, der sauerste Theil meiner Arbeit, auch habe ich mich bemüht die mir geläufige Ja'lîs ähnliche Schrift so viel möglich nach dem deutlicheren Neschi hinzuwenden. Dadurch glaube ich nun das Meinige gethan zu haben u. von der eigenen Correctur Dispensation suchen zu dürfen. H. v. Cotta mag selbst für einen sachkundigen Corrector in der Nähe sorgen. Ich empfehle dazu Herrn D. Konrad Dietrich Hassler, Professor in Ulm, der, da er selbst mit einer neuen Ausgabe des Gulistan umgeht, diese Arbeit doch einmal lesen muß, und sie also auch als Corrector wird lesen mögen.

Wir haben gegeneinander noch niemals unserer Familien erwähnt. Nur zufällig habe ich erfahren, daß Sie verheirathet sind und wahrscheinlich Kinder haben. Ich habe 4 Knaben, der älteste im fünften Jahr, der einmal ein Orientalist werden wird — der zweite ist aber ein solcher Bengel, daß er nur ein Bauer werden kann.

Mit freundschaftlicher Ergebenheit

Ihr

Rückert.

Die zweite von mir übernommene Beurtheilung, über Hârith Mo'allaka wird in kurzem u. kurz gefaßt, nachkommen.

4.

Erlangen, d. 1. Novbr. 28.

Verehrter Herr u. Freund!

H. Pr. v. Henning (an den ich den Einschluß gütigst zu befördern bitte) hat mich mit der Nachricht überrascht, daß Sie meine Umdichtung von Ihrem Nalas u. Damajanti in den Jahrbüchern anzeigen wollten,

worüber ich mich sehr freue, ob ich gleich gerade deswegen Ihnen kein Exemplar geschickt habe, weil ich glaubte, daß das Buch nichts für Sie Jetzt aber ersuche ich Sie (indem ich beiläufig melde, daß mein Sanskritcollegium, das ich immer nur im Winter lese, noch leidlich geht; ich habe dießmal 6 Jünger, worunter 2 alte, und es fehlt an nichts, als an Ihrer lateinischen Grammatik und den angekündigten Stücken aus Mahabharata, besonders aber dem Glossar, um welches alles ich Sie zu exsequiren beauftragt bin; oder ist etwa doch schon eines u. das andere, während ich verreist war und nichts von Literatur erfuhr, erschienen?) ich ersuche Sie, mir aus Ihren Bücherschätzen, wenn Sie es entbehren können, das Ghatakarparam in der frühern Ausgabe, worin es Rosen zum Wurzelbuch benutzt hat, mitzutheilen (durch Buchhändler-Gelegenheit), zum Behuf einer Anzeige, die ich von der Ausgabe durch Dursch für die Jahrbücher versprochen habe, etwas unbedachtsamer Weise, eh ich mich überzeugt hatte, daß dieses eine unbedeutende und fahrlässige Arbeit ist, das Gedicht selbst auch keinen besondern Werth hat. Vorzügl. ärgert mich die Vernachlässigung der Scholien, aus denen sich einige Verderbnisse des Textes mit vollkommener Sicherheit verbessern lassen. möchten Sie mir nicht ein Wort darüber sagen, wie weit wir überhaupt mit genauem Verständniß solcher Scholien in ihrem wie es scheint meist sehr schlechten Styl und mit ihren vielen Kunstausdrücken, wozu die Lexika nicht ausreichen, gekommen sind? ob noch Niemand sich die Mühe genommen, ein dergleichen besonders bedeutendes Scholienstück vollständig und genau zu übersetzen, als Muster zum Verständniß aller übrigen? oder wo die besten gedruckten Scholien vorhanden sind, mit denen man ein sichres Studium am zweckmäßigsten beginnen kann? Und könnten Sie mir irgend etwas derart schicken? Da ich einmal im Zuge des Bettelns bin, so bezeige ich Ihnen auch mein Verlangen nach Kalidasa's Nalodaya, was ja selbst in der Form noch viel künstlicher ist, als das Ghatakarp, dessen Verfasser sich damit so groß macht. komme hier zu nichts, bei meiner wenigen Besoldung und vielen Jungen, für die ich übrigens Gott danke. Diesen Herbst habe ich angefangen in Gotha aus den dortigen Schätzen einer arab. poet. Blumenlese zu excerpiren. Ich habe schon eine gute Menge, u. alles auch deutsch übersetzt, nicht nachgebildet, wie beim Hariri, von welchem letzteren übrigens ich Ihnen nächstens einige besonders gedruckte Makamen aus dem zweiten Theile überreichen werde. Gruß und Achtung v. Ihrem

ergebensten

Rückert.

5.

Erlangen, d. 8. März 29.

Verehrtester Herr und Freund!

Ich kann Ihnen kaum genug danken für alles was Sie mir inzwischen gethan u. gegeben haben; und eben jetzt bin ich noch von einem Theil Ihrer Gaben so lebhaft in Anspruch genommen, daß ich mich gegen den Geber

selbst ganz lakonisch äußern muß. Es ist das Amarusatakam (können Sie mir sagen was Amaru oder Amarû ist? in den Scholien ist es bald so bald so geschrieben), das ich nun, nachdem ich es philologisch, besonders auch metrisch durchgearbeitet u. erklärt, nunmehr, ohne zu wissen wie, ästhetisch wieder gebäre in deutschen Versen, die, ohne solche Willkürlichkeit und Feinheit wie bei der Damajanti, mit strenger Anschließung an alles Einzelne, doch so populär und affektvoll klingen, daß ich mich selbst wundere. Manches, was ich mit aller Sprachbemühung nicht ganz verstanden hatte, ergibt sich nun von selbst aus der innern Farbe dieser überschwänglich herrlichen Gedichtchen. Es ist die liebenwürdigste üppigste Erotik, die ich kenne. Da meine Uebersetzung ganz allgemein lesbar ist, so werde ich sie vielleicht im Morgenblatt anzubringen suchen. hätte ich freilich auch Lust, das Original selbst herauszugeben, wozu freilich diese äußerst fehlerhafte Ausgabe mit den sehr unvollkommenen Scholien (die über die maßen verkehrte mystische oder vielmehr ascetische Auslegung oder besser Wort-Umdeutung u. Verdrehung, welche ungefähr die Hälfte einnimmt, ist ganz ungenießbar, doch merkwürdig genug) kaum hinreichen würde. Sind Ihnen andere zugängliche Hülfsmittel be-Doch mehr darüber nächstens, wenn ich Ihnen Ihre beiden Bücher mit einer Recension für die Jahrbücher zurück schicke. Wenn Sie die Früchte sehen, die Ihre Lehre bei mir trägt, werden Sie sich's vielleicht nicht gereuen lassen, mir noch irgend was aus Ihren Schätzen der Art mitzutheilen. Von München weiß ich nichts zu beziehn; man muß dort für jedes Buch eine eigne Erlaubniß vom König haben, und von Ottm. Frank weiß ich gar nichts. Mir selbst aber dergl. anzuschaffen, erlauben eine knappe Besoldung und fünf Buben nicht. Ich muß mich gar wunderlich behelfen. Selbst einen Wilson hab ich nur, weil ich mir ihn abgegeschrieben. Die Wörtermasse, die sich im W. so confus ausnimmt, erscheint höchst lichtvoll und klar in Ihrem vortreffl. Glossar, für dessen Mittheilung ich schönstens danke. Daß Sie meine travestirte Damajanti Ihrer Anzeige würdigen würden, hätte ich nicht geglaubt, sonst würde ich sie Ihnen wohl mitgetheilt haben; ich bin doch begierig, welche Seite Sie ihr abgewinnen. Aber eigentlich wollte ich diesen Brief schon vor länger als acht Tagen schreiben, um Sie zu bitten, einige Versehen zu verbessern in meiner Abhandlung über den zerbrochenen Durschischen Krug, wenn diese durch Ihre Hände gehn würde. Nun hat mir zwar Henning geschrieben, daß dieses bereits geschehn; aber Sie erhalten sie vielleicht noch einmal von Humboldt zurück. Es mögen überhaupt mehrere Uebereilungen darin seyn; denn ich habe sie viel zu schnell geschrieben, in 2 Tagen statt in 8; aber was mir lebhaft vorm Geiste steht, ist, daß ich, aus Ungewohnheit Sanskrit mit latein. Buchstaben zu schreiben, einige Lingual-Buchstaben mit dentalen verwechselt haben muß, z. B. pâtha, Lesart, habe ich gewiß påda oder pådha geschrieben; u. vielleicht auch sphuta falsch sphuda oder wie sonst. sagen Sie überhaupt zu dieser meiner Erstlingsarbeit im Felde des Sanskrit? Die Metren des Ghatak. würde ich nun schon viel besser zu erklären wissen; im Amarus. sind sie mir auf einmal völlig klar und fühlbar geworden; doch habe ich auch darüber vermuthl. in meiner Abhandlug eine Unrichtigkeit gesagt, näml. daß im Amarus. 10 Metren seyen (nämlich glaube ich gesagt zu haben), es sind aber deren nur 9, und den neunte ist selbst nichts als der epische Slokas, der, weil ich ihn mitte unter den künstlichen Metren nicht vermuthet, u. weil er hier selbst min 2 Strophen gebraucht ist, wunderlich genug als zwei verschieden Metren erschieden.

Nun muß ich Sie noch bitten, mich vorläufig bei Hrn. Henning nentschuldigen (Sie dürfen ihm nur den Brief schicken), daß ich wirklich außer Stand bin, die Beurtheilung der ind. Schauspiele zu übernehmens so beredt er es auch mir abermals an's Herz gelegt hat. Ich kann durch aus nichts allgemeines philosophisch-ästhet. vorbringen; werde ihm aber meine Entschuldigungsgründe noch besonders ganz ausführlich vorlege mit nächster Uebersendung meiner Abhandlung über Kosegartens aus Chrestomathie, die ich keineswegs vergessen habe, ob sie gleich etwa durch das Sanskrit zurückgedrängt worden ist.

Hochachtungsvoll

lhr ergebenster

Rückert.

6.

Erlangen, Pfingsten 1829.

Verehrtester Herr u. Freund!

Mit großer Freude habe ich Ihre letzte gewichtige Sendung erhalten, u. Gita-Govinda sogleich an meinen hoffnungsvollen Sanskritlehrling, Hrn. Feuerbach ausgeliefert. Es war mir überraschend, daß der alte Hen in Anspach sich deswegen an Sie gewandt hatte, da ich glaubte, daß er auf meinen Vorschlag, seinen Sohn nicht bloß die Govinda sondern auch Wilson u. dergl. aus England beischaffen würde. Die Geschichte des Arjuna mit dem Kirâta Siwa habe ich wirklich, nachdem ich mich nur ein wenig über die Versmaße orientirt hatte, bei Seite gelegt, um zuerst Ihre Episoden zu lesen (für deren Geschenk ich abermals beschämt danken muß) u. trotz den üblen Gesundheitsumständen, in denen ich mich befinde, habe ich mich sehr daran erquickt. N. 1 ist zwar weit unter der Erwartung geblieben, die Sie mir davon erregt hatten. Es ist ja bloße Skizze, nichts als der schon genugsam bekannte Mythos vom Fisch; die Flut selbst ist übergangen, und wichtig nur, daß der Fisch sich als Brahmâ kund gibt, da er nach der bisherigen Lehre ein Awatâr des Vishnu u. zwar dessen erster ist. Desto mehr hat mich N. 2 die anfangs langweilige Sâwitrî überrascht. Das ist dem Gehalt nach ein würdiges Gegenstück zu Damajantî. Ihr Gang mit dem Gatten in den Wald, Jamas Erscheinung und Besiegung ist eine unübertreffliche Darstellung, so ganz traumhaft und unschuldig wirklich zugleich. Auch hat mich dieses Stück in metr. Rücksicht besonders interessirt, durch das hier ganz reine Versmaaß ___|___ (zweimal)

woraus, durch Vertauschung der Quantitäten und Abkürzung des letzten

Fußes zu ~--, das gewöhnl. lange epische Maaß (Draupadî etc.) entstanden zu seyn scheint. Aber beide Maaße bestehn nun völlig geschieden neben einander; umgekehrt ist der Fall in Draupadî. Ich habe nun erst auch die Abhandlung v. Colebrooke (on S. and Pr. Poetry) gelesen, über deren gelehrte Unverständlichkeit ich die Leute hatte klagen hören, was ich nun völlig begründet finde. Doch mag er in allem einzelnen Recht haben, wenn man ihn nur recht versteht, was ohne Praxis nicht mögl. So gibt er wirkl. das oben vorgezeichnete Maaß ganz richtig an, unter dem Namen Vansastha. N. 4 hat mich wieder ganz vorzüglich interessirt. Man sieht nun erst, daß Indra seinen Herrn Sohn nicht zum Spaß in seinen Himmel hat holen lassen, sondern um durch ihn etwas zu thun, was er selbst nicht vermag, die Daityareiche zu zerstören. Aber wie wunderlich erscheint die Composition des Mahabharata! Beide Stücke (Indralokâgama u. dieses hier) die einander ergänzen, schließen in künstlerischer Beziehung einander zugleich aus, u. können schwerlich ursprüngl. mit einander entstanden seyn.

Wäre doch nur Ihr Glossar fertig! So werde ich die Episoden nun noch einmal lesen müssen (freilich auch schon wegen des fehlenden Commentars), um nachzutragen, was Sie im zweiten Theil des Glossars v. wichtigen Glossen ausgelassen haben werden, denn dergleichen findet sich leider viel schon im ersten Theil. Ich weiß nicht, warum Sie mythol. Namen, die mir am wichtigsten sind, zumal wenn sie im Wilson fehlen, größtentheils ausgelassen haben? Aber auch andere Wörter genug, z. B. utsanga, rshi etc. Zu den vielen verzeichneten Druckfehlern möchten freilich beinahe noch eben so viel nachzutragen seyn; hin u. wieder gibt auch das Metrum eine Verbesserung an die Hand. Doch über alles dieses will ich erst Ihre Anmerkungen abwarten; die Episoden bieten reichl. Stoff für grammat. Bemerkungen, z. B. Gerundia två mit Präpos. u. ya ohne Präpos. (wie ushya im Nala), viele Beispiele zu dem bereits von Ihnen in der Grammatik bemerkten Fall, 1. pers. sing. präter. I ohne Guna; ein Guna in 2 Sing. imperativ bravîhi neben bruhi; wenn mir recht ist, gar einmal ein prät. redupl. ohne redupl. und andere Curiosa. (Das beste u. ihr Hauptvortheil vor Humboldt ist, daß man eben die 2 getrennten Wörter nur in Gedanken zusammen zu rücken braucht, um die ursprl. Form zu haben, welche hingegen durch Humboldts Trennung ganz aufgehoben wird.) An Ihre Worttrennung kann ich mich in einzelnen Fällen noch gar nicht gewöhnen, neml. überall, wo dem ersten Wort eine Vokalverlängerung zugetheilt wird, die ihm an sich nicht zukommt. Ich denke, Ihre Consequenz ist unnatürlich. So weit bin ich bei Ihnen tathå 'bhavut, balî 'ha. Soweit bei Humboldt: mama 'âdara (mam' ist überflüssig), eha 'îçvara. Für die übrigen Fälle bleibe ich für mich. der Gelegenheit will ich eine Bemerkung anzubringen suchen: die Trennung tac carati, tac chrutva scheint mir unstatthaft. Wenn mans nicht beinander lassen will, muß man, glaube ich schreiben: tat carati, tat crutva, denn der Palatal kann seiner Natur nach nicht am Ende der Sylbe stehn, so wenig als dort ausgesprochen werden. Und taccarati etc. scheint mir bloß eine Schreibregel, weil t nicht mit dem folgenden

Palatal schickl. zusammengezogen werden kann, u. durch Veränderung des Dentals in den Palatal eben deswegen, weil dieser an sich nicht am Ende der Sylbe stehen kann, keine Verwirrung entsteht. Die Schreibregel, die blos fürs Zusammenschreiben der Wörter gelten kann, kann nicht in Anwendung kommen, wo das Zusammenschreiben wegfällt. Dasselbe scheint mir der Fall mit tad dhi, wofür ich tad hi zu schreiben glaube: denn das ddh ist eben auch blos fürs Zusammenschreiben erfunden. Denn d ha gibt dha, aber durch tadhi wäre das quantitätische Verhältniß alterirt, die Position zerstört; diese herzustellen wird dh verdoppelt d. i. ddha; aber getrennt tad hi ist die Position ja eben schon da.

Verzeihen Sie das übel zusammenhängende dieser Bemerkungen; diese Zeilen sind die ersten, die ich seit vielen Wochen schreiben kann. Ein scheinbar ganz unbedeutender Catharr, den ich bei dem schändlichen Wetter nicht los werden kann, u. wozu sich zuletzt ein Fieber gesellt, hat mich ganz u. gar, fast noch mehr geistig als leibl. heruntergebracht. Jetzt bin [ich das] Fieber los, u. es geht langsam besser, doch werde ich die hiesige Sandst . . . u. ein Gebirgsbad besuchen müssen, um mich wo möglich Grüßen Sie Henning und entschuldigen Sie mich mit meinen Umständen . . noch immer unvollendeten 2 Recensionen zu dere Ab[schluß] ich aber nun endlich meine Kräfte zusammenraffen will. Ghatakarp. (u. Amarus.) u. Nalodaya sende ich durch die nächste Buchhändlergelegenheit, die ja ganz eben so sicher als die Post ist u. wohlfeiler. Um Ostern fieng ich an, Meghadûta in der Wils. Ausgabe durchzuarbeiten, blieb aber in der 40. Stanze stecken, die ich durchaus nicht in Ordnung zu bringen weiß. Wäre doch der Ihrige schon gedruckt! Wo ist denn Rtu-samhara aufzutreiben? das doch, so viel ich weiß, Rosen benutzt (d. h. ein paar mal citirt) hat? Mit Ottmar Frank hab' ich inzwischen durch meinen Collegen Pfaff, der auch einmal Sanskrit bei mir gehört hat, und jetzt eine Zeitlang in München wohnt, einen Verkehr anzuknüpfen gesucht; der seltsame Mensch hat es aber ganz von der Hand gewiesen. Daß ich aber vorm Thorschluß die Hauptsache nicht vergesse! Ich sage Ihnen meinen schönsten Dank für Ihre großmüthige Recension meiner travestirten Damajanti. Sie haben alles gute hervorgehoben u. alles schwache oder verfehlte übergangen.

Ihr ergebenster Diener

Rückert.

Zu Ghatakarp. adharasan; asat statt sat ist freilich unmöglich. Aber as, werfen, müßte doch asyat machen?

6 a.

[P. J. A. v. Feuerbach an Franz Bopp.]

Ansbach, d. 8. Mai 1829.

Wohlgebohrner Hochzuverehrender Herr Professor!

Als ich — wie Eure Wohlgebohren Sich vielleicht noch erinnern werden — vor mehreren Jahren zu München das Vergnügen hatte, mit

Ihnen über Mancherlei aus Indiens Litteratur mich zu besprechen und namentlich über Manu-Sastra: da ahnte ich nicht, daß mir ein Sohn geworden, der was sein Vater nur als Liebhaber betreiben konnte, dereinst zur Hauptaufgabe seines Lebens machen werde. Eben dieser Sohn — Friedrich F. — ein Schüler unsres Rückert, ist es, der mir Veranlassung gibt, Eure Wohlgebohren mit einer die Sanskrit-Litteratur betreffenden Bitte in seinem Namen zu belästigen. Der sonderbare zufällige Umstand, daß ich mich ehemals ganz besonders mit dem Gita-Gowinda — so weit er durch Jones Uebersetzung mir zugänglich war beschäftiget, denselben metrisch übersetzt und vieles zu dessen Erläuterung dienliches gesammelt habe, gab Rückert den Gedanken, meinem Sohn Friedrich sey hiedurch gleichsam von dem Schicksale der Wink gegeben, daß Er nun an dem Original seine ersten Kräfte versuche, um durch eine kritische mit einem Commentar begleitete Ausgabe desselben der Sanskrit-Litteratur einen Dienst zu erweisen. Mein kleiner Brahmassari hat diesen Wunsch seines lieben Guru in dessen ganzem Umfang ergriffen, und jetzt ist nur die Frage: wie man eines Exemplars von dem Original des G.G. in Erlangen habhaft werden könne? Alles ist in dieser Beziehung auf Eurer Wohlgebohren gütigen Rath und Beistand berechnet! Ist das Original bereits gedruckt? zu Calcutta oder zu London? oder sind mehrere Ausgaben bereits vorhanden und welche ist die vorzüglichste? Ferner: wenn bereits Ausgaben vorhanden sind - wo, von welcher Buchhandlung, auf welchem Weg sind sie und zwar am geschwindesten und sichersten zu erhalten? — Endlich: falls ein Exemplar zu Berlin, auf der Königlichen oder einer Privatbibliothek vorhanden seyn sollte — wäre es möglich, dasselbe gegen hinreichende Sicherheit, welche ich selbst in bester Form zu leisten erbötig bin, einstweilen nach Erlangen geliehen zu erhalten? Eure Wohlgebohren würden mich unendlich verpflichten, vielleicht auch dem Wissen, um welches Sie vor allem Sich unsterblichen Ruhm erworben, einen kleinen Dienst erweisen, wenn Sie die Güte hätten, mir nicht nur diese Fragen, wo möglich bald, zu beantworten, sondern auch überhaupt das Vorhaben meines Sohnes — über dessen Talente und Fortschritte Ihnen Rückert vielleicht mehr sagen wird - durch Ihren viel vermögenden Beistand zu unterstützen. Er selbst ist zu bescheiden, um noch als obscurus homuncio sich mit seiner Bitte an einen Bopp zu wagen, und mußte sich daher in der Person seines Vaters einen Fürsprecher wählen.

Euer Wohlgebohren gefälliges Antwortschreiben bitte ich unter der Adresse an H. Prof. Rückert einzuschließen, da ich nach einigen Tagen verreisen und einige Monate von hier entfernt seyn werde. Rückert wird die Güte haben, Ihren Brief sogleich meinem Friedrich einzuhändigen.

Genehmigen Sie die Versicherung der unbegrenzten Hochachtung, womit ich zu verharren die Ehre habe als

Eurer Wohlgebohren ganz ergebener

von Feuerbach.

Königl. Baier. wirkl. Staatsrath u. Präsident des Appellationsgerichts für den Retzat-Kreis etc.

Erlangen, d. 12. Aug. 1830.

Verehrtester Herr u. Freund!

Ich danke Ihnen für Ihr neustes Geschenk, das eben so gedrängte als für den abgesteckten Umfang vollständige Sanskritglossar. wir nur dergleichen schon mehrere, besonders auch über die späteren Kunstgedichte, deren Sprachgebrauch auch gar nicht aus Wilson zu lernen Hätte doch H. Benari sich die Mühe nehmen mögen, oder es noch thun, über seinen so fleißig durchgearbeiteten u. so gründlich verstandenen Nalodaya, sowie auch über die Scholien dazu, die er gleichfalls so vollkommen versteht, ein solches Glossar zu geben. Von dieser Arbeit Ihres Schülers, zu dem ich Ihnen Glück wünsche, bin ich höchlich erfreut u. überrascht worden; alle meine Erwartungen sind übertroffen, nur an der Kürze der Anmerkungen und an der Unverständlichkeit des Lateins habe ich hinwieder Anstoß genommen. Aber wie soll man dergl. auch in anständ. Latein übersetzen? Kaum das Deutsche kann einigermaßen nachkommen. Sie haben gewiß sehr Recht, sich der deutschen Prosa in Ihren später edirten Stücken zu bedienen. Den Nalodaya werde ich gern in den Jahrbüchern anzeigen, wenn man mir den Auftrag dazu gibt, u. einige Ausfürlichkeit erlaubt. Ich habe den zweiten Gesang, der für sich besteht, in deutsche Reime gebracht, die ich bei der Gelegenheit anbringen Ihr Glossar u. das wozu es gehört, werde ich nun auch alsbald anzeigen, u. dabei mit Ihnen über die Formen âtta, vyatta (wozu upâtta) streiten; nur muß ich vorher den Druck meiner ewiglange schon eingesandten letzten Arbeit abwarten. Ihre Sanskr. Drucke sende ich demnächst. Das Kirâtârjunîyam habe ich schon im vorigen Winter vollständig durchgearbeitet, getheilt geschrieben, übersetzt etc. Jetzt hab' ichs noch einmal mit den Schol. revidirt, u. schrecklich viel an meiner ersten Arbeit zu verbessern gefunden. Es ist so schwer, daß der Nalodaya fast nur ein Spaß dagegen ist. Ich habe so viel Kraft u. Zeit daran verwendet (was der Kern davon kaum wert ist), daß ich es nicht umsonst oder für mich allein will gethan haben. Da ich nicht sehe, wie und wo ich Sanskrit soll drucken lassen, — was sagen Sie dazu, wenn ich es lateinisch thäte? wobei ich den hier unschätzbaren Vortheil hätte, auch die Composita zu theilen, und zu interpungiren? Meines Erachtens braucht man keine Sanskritpressen in Europa, da sich die Sprache mit vollkommener Sicherheit lateinisch schreiben läßt. Sie fragen, was das Sanskr. Studium hier für Fortgang mache? seit einem Jahre keinen, wenn nicht bei mir selbst, denn seit so lange schon bin ich selbst mein einziger Schüler. Herr Feuerbach, der sich selbst ausgelernt gegeben hat, brütet über ich weiß nicht was. Ich bitte den inliegenden Brief an Ihren jungen Freund zu besorgen, u. ihn nochmals von mir zu grüßen.

Hochachtungsvoll

der Ihrige

Rückert.

An H. Prof. Bopp.

Erlangen, d. 2. Decbr. 1830.

Sie beschämen mich mit allen Ihren Geschenken, wenn ich nur erst etwas dagegen zu bieten hätte. Das neue Nala habe ich mehr als einmal in der Anzeige von der Sündflut u. dem Glossar erwähnt, auch meinem großen Aerger über die entsetzlichen n, n und n am Ende der Wörter (doch ärger ist noch das n selber) gelegentlich Luft gemacht. Besonders gefreut hat michs, das unmetrische anubhûyatâm jetzt in ein anvîyatâm verwandelt zu finden. Dagegen ist die smitapûrvâ 'bhibhâshinî leider zerstört, und ich kann weder smitapûrvâ im Sinne von "zuerst lächelnd" anerkennen, noch weniger abhibhåshini als ein selbständiges, die Stelle eines Particips vertretendes Wort. Doch belehren Sie mich eines bessern, wie Sie das eigentlich ansehn. Daß Ihnen meine Sachen im Wendtschen Musenalmanach gefallen, ist recht schön; nur leider muß ich gestehn, daß die Dingchen aus Amarusatakam großentheils falsch übersetzt sind, wie ich nunmehr einsehe, seit ich wieder um einen Ruck im Sanskrit vorwärts gekommen. Es ist eine verwetterte Sprache, und diese Generation wird sie nicht, noch nicht bändigen, so strenge wir auch gegen uns und gegen einander sind, was Noth thut, und wovon ich eben in den Beurtheilungen Ihrer Arbeiten ein hoffentlich nicht mißzuverstehendes, eintretenden Falls aber redlich zu erwiederndes Beispiel gegeben habe.

Mit unwandelbarer Verehrung

Ihr ergebenster

Rückert.

Mir fällt ein, daß ich Ihnen für die Abhandlung über die Pronomina noch gar nicht gedankt habe; ich habe ein Geschenk übers andere vergessen. Eigentl. aber ist die Schuld, daß ich die Abhandlg. meinem Collegen Döderlein mitgetheilt, den ich immer noch fürs Sanskrit anwerben möchte, u. sie mir dadurch aus den Augen gekommen. Ich bewundere Ihren Scharfsinn in Auffindung v. Pronominalstämmen; diese selbst aber sind mir ganz unerfreulich, weil man sich nichts dabei phantasiren kann. Was helfen mir eine Menge Wörtchen, die bloß Verhältnisse bezeichnen, ohne eine individuelle Bedeutung zu haben? Sie sehen, ich verstehe davon nichts, u. werde in meinem Leben keinen Pronominalstamm entdecken, wenn Ihnen noch einer entgangen seyn sollte.

Daß H. Benari schon ärnten soll, wo er kaum gesäet, freut mich. Ich wünschte, man könnte mich selbst auch in Petersburg brauchen, denn unser deutsch-griechisch-italienischer poetischer Künstlerkönig läßt einen armen abgedankten Poeten und nothgedrungenen Orientalisten mit sechs Kindern hungern wie einen indischen Büßer. Es reißt mir nun wirklich die Geduld, und ich muß endlich ein ordentliches gelehrtes Werk loslassen, um mich bei der übrigen Welt zu melden.

Erlangen, d. 23. Febr. 1832.

Verehrtester Herr u. Freund!

Zuerst meinen Glückwunsch zur endlich überstandenen Cholera-Unbehaglichkeit Ihres Aufenthaltortes! Oder hatte man bei Ihnen nicht nur die Furcht (was wir endlich auch haben) sondern auch das Gefühl des Unbehagens in der Nähe der Verwüsterin überwunden? Ist mit Hegel der Lebenstrieb der Jahrbücher ausgegangen? da ich seitdem nichts mehr davon höre. — Was sagen Sie zu der albernen Anmaßung des aufgeblasenen ausgestopften alten Zierbengels von Bonn, der durchaus das geistige indische Monopol in Deutschland treiben will? Sie werden ohne Zweifel über den etymologischen Witz, womit er Sie abthut, im heurigen Musenalmanach, gelacht haben, und können das; mir hat er es schon schlimmer gemacht, und recht eigentl. den Ton getroffen, der mir weh that, nemlich die Vergeblichkeit meiner bisherigen Bemühungen ums Publikum mit meinen Zwitterarbeiten. Desto mehr muß ich nun mit etwas ordentl. gelehrtem vorrücken. Aber wie soll ich das, wenn Sie mir nicht helfen? Können Sie mir nicht einen Verleger schaffen für eins meiner fertigen (aus den von Ihnen geliehenen Werken verfertigten) Sanskritwerken? Das schicklichste und kürzeste ist die Bearbeitung des Amaru-Satakam, mit der ich auch am meisten zufrieden bin. brauchte Sanskritlettern nur für die 100 Strophen des Textes. Die Scholien, die ich als Beleg der Uebersetzung und der Anmerkungen, auszugsweise beibringe, schreibe ich mit latein. Schrift. Die Uebersetzung ist eine doppelte, erst eine möglichst wörtliche, dann eine poetische, worin die im vorigen Musenalmanach gestandenen Proben (mit Verbesserung der vielen damals gemachten Versehen) mit enthalten sind. Zuletzt folgt eine dritte Uebersetzung, nemlich die der mystischen Auslegung, welche die Scholien mit enthalten, mit dazu gehörigen eigenen Erklärungen und Auszügen der Scholien. Machen Sie doch Dümmlern Lust, daß er es mit mir wage, auf billige Bedingungen, die ich Ihnen überlasse. Wollten Sie aber nicht selbst auch zu einem neuen Unternehmen rathen lassen? Sie sollten eine Zeitschrift für Sanskrit oder Oriental. überhaupt eröffnen, um Ihrer Schule einen fortwährenden Mittelpunkt zu geben; und auch ich wollte mich anschließen. Doch darüber künftig mehr. Ihre Bücher sende ich Ihnen nun durch die nächste Buchhändlergelegenheit. Meine Recension über Schlegels Ramay. ist in den Wiener Jahrbüchern gedruckt; ich habe darin auch einiges (unnöthiges) zu Ihrer Vertheidigung gesagt gegen einige nur nebenbei gemachte leise Angriffe. Hätte ich des Herrn Grobheit damals schon geahnt, so würde ich auch gröber gewesen seyn. Noch um eins bitte ich Sie! Wenn Sie an Rosen nach London schreiben, so grüßen Sie ihn auch schönstens von mir und melden ihm meinen herzl. Dank für die zwiefache Gabe, die er mir inzwischen hat zukommen lassen, zuletzt die übersetzten arab. Algebraisten, zuerst die Proben der Vedas, wodurch sich eine ganz neue Sprachsphäre aufthut. Wäre es nur mehr,

und auch mehr der Anmerkungen und Erklärungen! Treiben Sie ihn doch ja an, sobald als möglich mehr zu geben, und nichts anders zu geben als Vedas. Was helfen uns alle gelehrten philosoph. Berichte darüber, und seyen sie von Colebrooke selber! Hier erst erhalten wir das concrete zum Abstrakten. Schreiben Sie mir auch gelegentl. Rosens Adresse, damit ich ihm selber danken kann, für die Sachen, die mir in meiner hiesigen Abgeschiedenheit von Verkehr und Hülfsmitteln doppelt werth sind.

Haben Sie die Veda-Proben noch nicht angezeigt?

Hochachtungsvoll

Ihr

ergebenster Freund Rückert.

10.

Erlangen, d. 1. Mai 32.

Hochverehrter Herr u. Freund!

Ich danke Ihnen schönstens für alles was ich Ihnen inzwischen neu schuldig geworden bin, als: Ihren Brief mit allerley Belehrungen und der Aussicht meinen Amaru in die Welt zu bringen; ich ergebe mich auf alle Bedingungen, sollte ich auch nichts für meine Arbeit haben, als eine gute Zahl von Exemplaren. Ferner ist die letzte Hälfte des Nalas angekommen, und ich habe auf einen einzigen Blick, den ich erst darein gethan, gesehn, daß Sie überall schon vom Zend Früchte ernten, wo ich noch kein Korn gesäet. So begründen Sie nun z. B. ordentlich etwas, was bei mir schon lange eine wilde Vermuthung war, daß yama = J. u. s. w.* Auf die Grammatik bin ich noch begieriger; ich studire jetzt das Präkrit (in Chézys eleganter unphilologischer Sakuntala) u. finde, daß manche Formen desselben sich unmittelbar an die Vedischen anschließen. Ist denn Sakuntala schon in den Jahrbüchern angezeigt? Nunmehr habe ich auch Ihre sämmtl. Sanskrit-Drucke einer sichern Buchhändlergelegenheit anvertraut.

Carl Barth ist seit länger als einem Jahre in seiner Vaterstadt Hildburghausen, jetzt gerade aber hat er einen Ausflug nach Darmstadt gemacht, von wo er bis gegen Pfingsten auf mehrere Wochen zu mir hieher zu kommen versprochen hat. Er wird sich freuen, daß sein Freund Feuer, von dem er mir viel erzählt, seiner denkt.

In größter Eile

Ihr

*[Vgl. Nalus², Annot., 201 f.]

Rückert.

11.

Coburg, d. 8. Sept. 1832.

Verehrtester Herr u. Freund!

Endlich kommt es dazu, daß Sie von den mir so großmüthig auf so lange Zeit geliehenen Sanskritschätzen wenigstens die größte Anzahl

zurück erhalten, wenn auch nicht die größte Masse, denn das in jeder Rücksicht höchst gewichtige Kirâtârjunîyam muß ich Ihnen noch immer ein wenig vorenthalten, um es zum letztenmal in Bezug auf die in den Scholien enthaltenen grammatischen Formeln auszubeuten, worin es mir ein nothdürftiger Ersatz ist für die mir nicht zu Gebot stehenden Grammatika, die auch Sie jetzt so ernstlich zu benutzen angefangen haben, wie die lateinische Ausgabe Ihrer Grammatik zeigt. Die Verbesserungen, Erweiterungen etc. in dieser gegen die deutsche sind zahlreicher und bedeutender, als der äußere Umfang erwarten läßt; ich habe jetzt alles erst gefunden, da ich im verlaufenen Semester zum erstenmal nach dieser neuen Ausgabe meine Vorträge hielt. Ueber Einzelnes habe ich noch immer Wünsche und Ausstellungen, wie es denn nicht anders seyn kann. Wenn Sie, wie ich hoffe, bald zu einer neuen verbesserten Auflage kommen, biete ich Ihnen meine Bemerkungen dazu an. So habe ich z. B. gefunden, daß die gedehnten Nebenformen der Feminine, î u. û, nach den bisher vorliegenden Sprachdenkmalen von den einsylbigen Wurzelwörtern wie $bh\hat{u}$ u. $bh\hat{u}$ ganz auszuschließen sind. Oder weisen Sie mir [ein] einziges bhiyas, bhuvas nach, oder ein bhiyam u. bhuvam als Lokativ, oder gar ein schon dem Ohr sich als barbarisch darstellendes bhinam, bhûnâm als Genit. Plural! Den Wörtern der zweiten Decl. auf kurz i, scheinen diese Nebenformen nur durch Verwechslung mit ? zuzukommen, also râtryâm von râtrî, u. râtrau v. râtri. Wenn man sie aber von bhî u. bhû ganz abweist, so wird sich dann auch zeigen, daß jalapî u. khalapû nicht in der Hauptsache von bhî u. bhû verschieden sind, wie Sie annehmen. Doch von dergleichen ein andermal; ich habe einen abscheulichen Katharr kaum überstanden, und bin noch nicht im Stande Sie empfangen hier außer Amaruwas ordentliches zu schreiben. śatakam u. Nalodaya auch Gîtagovinda, das Sie eigentlich nicht mir, sondern Herrn Feuerbach geliehen hatten. Der junge Mann hat daran nicht angebissen, er ist mir inzwischen ganz außerm Gesicht gekommen (wie ich höre, ist er in Bonn) u. hat mir das Buch zurückgelassen, das ich denn hiemit an seinen Herrn zurückstelle, mit doppeltem Dank für ihn und für mich. Ich selbst habe es gründlich ausgeschöpft, und meine Ausbeute davon hoffe ich Ihnen auch einmal noch vorzulegen, wenn es einmal ernstlich ans Hervorlangen meines nach und nach gehäuften Schatzes oder Plunders kommt. Ueber Ihr freundliches Anerbieten wegen des Amarusatakams habe ich, wie ich glaube, schon früher meinen herzlichen Dank ausgesprochen. Ich entbinde Sie auch noch nicht Ihrer vorläufig gegebenen Zusage, doch will ich zuvor sehen, ob ich Ihnen die Mühe ersparen kann. Es ist mir nämlich von einer andern Seite ein ähnlicher Antrag gemacht worden, den ich nicht abzulehnen durch manche Gründe bestimmt werde, worüber ich Ihnen berichten werde, wenn es soweit kommt. Halten Sie mir also vor der Hand nur eine Zuflucht auf den Nothfall offen. Es verlangt mich recht ernstlich, endlich einmal etwas von mir gedruckt zu sehn, das wie eine ordentl. philologische orientalische Arbeit aussieht, u. dafür muß angesehn werden; denn meine bisherigen Recensionen will kein Mensch als etwas rechtes gelten lassen,

und ich gelte immer nur noch für einen Beiläufer, so sehr ich mich auch ins Zeug gelegt habe. — Auch in Ihrem Nalus habe ich mich der kritischen Zusätze und Berichtigungen mannichfaltig erfreut, so wie mancher verbesserungen in der Uebersetzung, z. B. daß das trasta-vihangamâ nun zum Adjectiv geworden, was es allein seyn kann. In der letzten Zeit habe ich weitschichtige Untersuchungen über die Composita angestellt, und bin zu einigen Resultaten gelangt, die wichtig genug sind, aber zum Theil noch nicht ganz fest stehn. Z. B. daß das obige trasta-vihangama, auch wenn das feminine \hat{a} nicht wäre, doch an und für sich selbst schon gar kein karmadhâraya seyn könnte, sondern nur ein bahuvrîhi. Aber meine Feder geht immer schlechter und erlaubt für heute nur noch meinen alten Refrain gegen Sie zu wiederholen, meinen immer erneuten Dank für Ihre immer neuen literarischen Gaben. Möchte ich Ihnen bald etwas entgegen zu geben haben! Doch jetzt kaum; da ich einen Theil Ihrer kostbaren Drucke Ihnen wieder abliefere, gelüstet michs zu fragen, ob Sie nicht noch irgend etwas dergleichen haben, das Sie jetzt eben nicht lesen, und ich verschlingen würde. Besonders, um die erotische Sprache des Amaru recht gründlich zu handhaben, möchte ich noch manches, worin ich irgend etwas dazu gehörendes vermuthe, ausbrüten, wie z. B. Kumâra-sambhava, von dem ich freilich jetzt nicht einmal weiß, ob er gedruckt ist.

Mit unwandelbarer Freundschaft u. Hochachtung

Ihr

Rückert.

H. Minister v. Wangenheim läßt Sie schönstens grüßen. —

Das Gitagovindam zeigt hin u. her am Rande Verbesserungen von mir in Bleischrift; man kann sie leicht mit einem Strich des Gummi elasticum wegwischen; ich habe es nicht thun wollen, damit Sie, wenn Sie das Buch lesen, auch von meiner Weisheit nebenbey Notiz nehmen können.

12.

Erlangen, d. 1. Aug. 1833.

Verehrtester Herr u. Freund!

In großer Eile — da ich morgen eine vom Arzte verordnete Fußreise antreten werde — sage ich Ihnen meinen verbindlichsten Dank für Ihr neustes und schönstes Geschenk, den Anfang der vergleichenden Grammatik, die alles noch weit übertrifft, was ich davon erwartete. Mögen Ihnen nun auch einigermaßen gefallen die chinesischen Lieder, die ich Ihnen dagegen schicke, womit ich solange zögerte, weil ich immer den Umdruck des lächerlich entstellten Registers erwartete, bis ich nun nicht länger warten kann, und deswegen nur bemerke: das Register sollte die Nachweisung meiner Quellen, der einzeln nach Seitenzahl angegebenen Stellen in Mohl's Buch seyn; ein Schuft v. Setzer hat alle diese Angaben weggelassen. Ich sende Ihnen aber 2 Exemplare, mit der Bitte, eines davon wo möglich durch eine Gelegenheit, die Ihnen nicht fehlen wird,

mir aber durchaus fehlt, an Rosen in London gelangen zu lassen. Geht es nicht, so behalten Sie beide, oder geben eins an Henning.

Hochachtungsvoll

Ihr

ergebenster

Rückert.

In der Eile habe ich vergessen, zu bemerken, daß ich mit größtem Dank das nunmehr ausgebeutete (ob je herauszugebende, weiß ich nicht) Kirdtdrjuniyam zurückliefere. Ueber dieses wie über viel anderes, besonders die vergleich. Gr. selbst, muß ich mir bessere Muße vorbehalten.

13.

Erlangen, d. 20. Decbr. 1835.

Verehrtester Herr u. Freund!

Statt aller gewichtigen Sprachwerke, die Sie mir bisher großmüthig geschickt haben, erhalten Sie hier nichts als ein Exemplar meiner Ihnen sehr entbehrlichen Gedichte, die Sie aber doch wohl Ihrer Frau Gemahlin schenken können. Den zweiten Theil der allgemeinen Grammatik habe ich mit immer steigender Theilnahme und Befriedigung gelesen, und unter den Einzelheiten hat mich besonders frappirt der plötzliche Aufschluß über die slavische starke u. schwache Adj. Decl., worüber ich bisher nicht ins Reine kommen konnte, da ich mir den Gesichtspunkt für die Vergleichung mit dem Germanischen von vorn herein durch die falsche Annahme verrückt hatte, daß unsere starke Adj. Decl. gleich der sanskr. Pronominaldecl. sei. Doch über dergleichen und andre Sanskrit-Angelegenheiten hoffe ich Ihnen nächstens zu schreiben, jetzt lassen mir eine Menge zu schreibender Briefe nur Zeit, Ihnen ein recht glückliches Neujahr zu wünschen, und um Fortdauer Ihrer Freundschaft zu bitten.

Hochachtungsvoll

Ihr ergebenster

Rückert.

X. Briefwechsel

zwischen Franz Bopp und Lorenz Diefenbach.

(1831 - 1852.)

1.

Berlin, den 8. August 1831.

Hochgeehrtester Herr Pfarrer!

Ew. Wohlgeboren haben mir ein sehr erfreuliches Geschenk gemacht durch die gütige Uebersendung Ihres schätzbaren Werkes über die jetzigen romanischen Schriftsprachen. Ihre gründlichen Forschungen in diesem interessanten Sprachgebiet und die planmäßigen tabellarischen Zusammenstellungen sind für mich von großem Werth, und ich werde häufig Veranlassung finden davon Gebrauch zu machen.

Ich bitte Sie den Ausdruck meines innigsten Dankes zu genehmigen, so wie die Versicherung der vollkommensten Hochachtung

Ihres

ganz ergebensten

Bopp.

2.

Hochgeehrtester Herr Pfarrer!

Ew. Wohlgeboren bitte ich meinen verspäteten aber sehr herzlichen Dank zu genehmigen für Ihre schätzbare Schrift über Leben, Geschichte und Sprache, die ich mit lebhaftem Interessen gelesen habe. Sie behandelt auf eine sehr anzichende und geistreiche Weise viele wichtige Punkte der Grammatik, und es war für mich sehr erfreulich zu sehen, daß Sie meine Untersuchungen über den germanischen Vocalwechsel Ihrer gütigen Aufmerksamkeit gewürdigt haben und in mehreren Punkten meine Ansichten unterstützt haben. Ich werde nächstens eine besondere Schrift über Vocalismus herausgeben, welcher meiner Rec. über Grimms Grammatik zur Grundlage dienen wird. Darin finde ich vielleicht Gelegenheit einen Einwand zu besprechen, der, worauf Sie S. 66 aufmerksam gemacht haben,

aus der Verbal-Composition meiner Theorie über den Sitz des Wurzel-Vocals entgegen zu treten scheint. Ich erlaube mir vorläufig zu bemerken daß ich diese Art von Composition für unorganisch halte, die daher in Gothischen noch gar nicht vorkommt und später immer mehr überhand genommen hat. Auch im Sanskrit gibt es, wie Sie wissen, keine Composition dieser Art. Doch . . .

Berlin, den 5. April 1836.

Bopp.

3.

In beifolgendem 1sten Theile meines Vergleichenden Sanskrit-Glossars, den ich als kleines Gegengeschenk anzusehen und freundlich aufzunehmen bitte, werden Sie ebenfalls celtische Elemente in ihrer Vermittelung mit dem Sanskrit finden, und es wird mich sehr freuen, wenn meine Vergleichungen, wovon freilich ein großer Theil schon bei Pictet sich findet, Ihren Beifall finden . . .

Berlin, 27. Oct. 1840.

Bopp.

4.

Wolgeborener Herr! Hochverehrtester Herr Professor!

Schon wieder nehme ich Ihre Zeit in Anspruch, und sogar noch nicht einmal so sehr, als ich gewünscht hätte. Mein Patron, der Graf von Solms-Laubach, lud mich ein, mit ihm nach Berlin zu reisen; leider aber verhindert mich Unpäßlichkeit und umsomehr zugleich die frühe Jahreszeit, diese Einladung anzunehmen. Ich will denn diese Gelegenheit soweit benutzen, daß ich dem Bedienten des Grafen (Franciscus) diese Zeilen nebst Anlage mitgebe. Letztere mögen Sie als eine kleine captatio benevolentiae betrachten, und wenn Sie in müßigen Minuten darin blättern, denken, daß meine neuen (zum Theile unter der Presse befindlichen) poetischen Productionen, gereifter sind als die vorliegenden.

Sie erinnern Sich wol, daß ich in meinem letzten Briefe, einer Zigeunischen Uebersetzung des Ev. Lucae erwähnte, die ich vergeblich von Madrid verschrieben habe. Aber kaum war der Brief an Sie abgegangen, so erhielt ich das Büchlein, und fieng sogleich mit der Ausführung eines längst gehegten Wunsches an, die Zigeunersprache wissenschaftlich zu bearbeiten. Freilich kann ich bis jetzt nur von Vorarbeiten sprechen, schon weil mir die wichtigsten Hülfsmittel fehlen. Für die Indischen Volksdialekte besitze ich nur (außer, für die alten, dem Essay sur le Pali und Höfer, Prakrit) Hadleys Werk über das sog. Moors, und da ich Wilson an diesem isolirten Orte nicht haben kann (ich habe in der Bohlen'schen Auction wol umsonst 20 Th. darauf geboten) wäre ich für das Sanskrit ganz verlaßen, wenn mich nicht Ihre Güte mit Ihrem reichhaltigen Glossare versehen hätte. Von diesem ist indessen auch erst ein Theil heraus,

in und das ältere nur für bestimmte Werke als Hülfsmittel gegeben. Demungeachtet, und bei meinen nur ganz dilettantischen Kenntnissen, bin ich selbst über die interessanten Resultate überrascht, die sich mir mit großer = Schnelligkeit darbieten. Für die Zigeunische Sprache an sich habe ich außer jenem Ev., Bischoff, Cogalnitschan (dessen fehlervolle u. aus Bischoff vermehrte Stuttgarter Uebersetzung ich dem Buchhändler zurück sandte), Graffunder (leider ist mir eben Ihre Rec. nicht zur Hand), Grellmann, Ad. Mithridates, Tetzner (wird mir nichts helfen), Nemnich, Polygl. der Naturg., den alten Megiser und einen Ihnen im letzten Briefe schon erwähnten Text. Bischoff wimmelt so von allen möglichen Fehlern, daß seine Benutzung allein schon, trotz der natürlichen Durchsichtigkeit der Sprache ein Stück Arbeit ist; dennoch ist er vielleicht die Hauptquelle. Die Spanisch-Zigeunische Uebersetzung habe ich erst angefangen zu benutzen; sonderbarerweise hat ihre Sprache fast die ganze Spanische Grammatik adoptirt, aber der lexikalische Vorrath scheint viel Interessantes zu bieten. Sie mögen dieß schon aus folgenden nur blätternd gesammelten Punkten ersehen; ich beschränke mich auf solche, über welche ich zweifelnd Ihren Rath erbitte — sei es jetzt, etwa durch den Ueberbringer, schriftlich, oder später mündlich. Die zahlreichen sicheren Vergleichungen mit Sanskrit (natürlich muß ich auch häufigst andere Sprachen zuziehen, besonders die Slavischen, die Magyarische, Dakoromanische, sogar die Türkische, die mir fast nur durch die Neugriechische — gewissermaßen meine zweite Muttersprache — bekannt ist, und diese letztere selbst zuziehen) berühre ich hier nur gelegentlich; im Ganzen ist es auffallend, daß sich im Zigeunischen (wie wol überhaupt in den Indog. Sprachen Asiens) ganz andre Sanskritwörter zeigen als in den Europ. Indog. Sprachen. Daß die Lautverhältnisse sich ganz anders stellen, als in diesen, ist natürlich. Die Palatalen erscheinen stets als solche, manchmal wol auch für Gutturale, sogar für Dentale; die Lingualen, sowie die juxtapositive Sanskr. Aspiration zeigen sich mehrfach u. dgl. m. Merkwürdig ist es, was ja auch in vielen anderen Neu-Ind. Volksmundarten meines Wissens der Fall ist, daß neben vielen Prakritformen sich auch viele scharfe Sanskritische zeigen.

Sanja, Aal: Ss. canku? — Ihre Bemerkung v. gandha:, odor, "fortasse primitive o. malus" stimmt ganz zu Zig. kant, Gestank; kandaf, stinken (ich bemerke einmal für allemal, daß Bischoff unzähligemal nach Thüring'scher Weise die tenues u. mediae verwechselt, wie mir die übrigen Quellen zeigen). Ohne Zweifel dazu gehört Zig. kandini, Schwefel — Ss. gandhika u. dgl. ähnliche Ss. Namen (u. a. auch Dakorom. pêtra puciosa (Stinkstein, Schwefel). Ob Zig. sorěli, Schwefel, unmittelbar aus Ss. culvári, oder aus den ziemlich nahen Slav. Formen, oder aus Neu-Indischen stammt, weiß ich noch nicht, da ich selbst meine vorliegenden Hülfsmittel erst noch wenig benutzt habe. — V Cang (cangue) — Furcht, Ev. Luc. Vgl. Ss. V kânx, desiderare, optare, d. h. erwarten, cf. "ich hoffe nicht, daß das . . . Unglück geschehe"; wenn die Urwurzel kam ist, so liegt allerdings der Begriff des Wunsches zu Grunde. Man kann aber auch bei Cangue an Ss. V kamp (kap), tremere, denken —?

Außer jener oft vorkommenden Wz. zeigt Luc. dal, Furcht neben darañar = daraben, (Cogaln.) = tahraf (Bschff) = fürchten; ∇dr , Ss.

Sie sehen wol, daß dieß nur flüchtig aufgelesene Fragen u. Notizen sind; ich würde nicht gewagt haben, Sie damit zu behelligen, wenn ich nicht Ihre so unendlich vielseitigen Interessen kennte! Meine sichtbare Eilfertigkeit entschuldige die drängende Zeit, da die Abreise des Grafen unvermuthet vor der Thüre ist. Jede Arbeit der Art läßt mich von Neuem wünschen, in Ihrer Nähe zu leben. Ich weiß aber noch nicht einmal, ob ich auf einer Reise diesen Sommer über Thüringen hinaus komme und bis zu Ihnen, da ich weitere Pläne vorhabe. Ich hoffe nämlich, daß mir meine Behörden meiner das hiesige Klima nicht ertragenden Gesundheit wegen wieder längeren Urlaub (auf 2 Jahre) geben, den ich dann vermuthlich zu einer Uebersiedelung nach Frankfurt a./M. benutzen werde, um dem Leben, der Wissenschaft, der Poesie und der Musik zu leben.

Geht es an, daß Sie mir durch den Ueberbringer einige Zeilen antworten, so bitte ich Sie auch um eine Notiz, welchem Europ. Laute das Ss. pal. $s(c, \dot{s})$ am Nächsten kommt: dem frz. ch (sch) oder \dot{j} oder z?

Meine Arbeit über die Zigeun. Sprache will ich möglichst einfach und nüchtern einrichten. Manche werden über den Gegenstand spotten, den ich mir gewählt habe — Sie nicht.

Vor Mai reise ich nicht. Führt Sie eine Ferienreise in der Osternvacanz südwärts, so hoffe ich von Herzen auf die Erfüllung Ihres Versprechens: Ihren Besuch. —

Mit ungeheuchelter Verehrung verharrt

Ew. Wohlgeboren gehorsamster

Dr. L. Diefenbach.

5.

Hochverehrtester Herr!

Das beifolgende Paquetchen war bereits abgegeben, als ich hörte, daß des Hrn. Grafen Abreise sich einen Tag weiter hinausschiebt; ich benütze diesen Umstand und des Kammerdieners Gefälligkeit, um noch Weniges nachzutragen.

Die Form kakong habe ich zwar nirgends gefunden, bin aber gewis, sie richtig aufgefaßt zu haben; auch finde ich anderweitig die malaiisch lautende Affection des Endvocals, z. B. stading, Hut, neben stadi; zu unterscheiden ist das ephelkystische n, das überall an die Femininendung i antreten kann. Für jene beiden Anreden (wenn Sie sich meines letzten Briefes erinnern) finde ich folgendes:

Zig.: kak, Freund, Vetter; Geschlecht, bei Bischoff u. Kogalnitschan, kako, cousin. Kog. coc, Oheim. Roberts (aus dessen Gipsies ich vorlängs Einiges exerpirte). — kàkĕpènn, Freundschaft. B. ekokak, Blutsfreund. B. (eko, Ecke; Zipfel, mag aus d. D. entlehnt sein; was es hier bedeutet, weiß ich nicht; das Zahlwort lautet überall jek, ebenso als unbest. Art. je). An das räthselhafte Ss. sakhi erinnerte ich schon zweifelnd —?

Luc. hat das mir sonst nicht bekannte: monro! Freund! monrias, Freundinnen. Auffallend stimmt Javan. mintra, Freund; ich erinnere aber zugleich an ein vermuthliches Ss. mitra, Freund (cf. mätra, Freundschaft, u. Ps. mihr, amor, auch sol = Ss. mihira) und die dem Zig. oft mit dem Moors gemeinsame Nasalisirung. Ob Zig. mål, Camerade, in den Quellen außer Luc. jenem monro entspricht?

Z. Pipi, Base, B. bibbi, Großvater. Rob. (viell. Verwechselung — cf. baro pàpo, Großvater, B.) bibi, Tante. Rob. Vgl. Hindost. bibi, Tante. Rob. beebee, lady, Hadley (was zur Anrede paßt); daneben aber laull-beebee (laull = Zig. lolo etc., roth; Hind. lauleh, prostitute) prostitute, und phoophee, fathers sister. Hadley.

Zu pên cf. Hind. bhein, buhin, sister, Hadley; Adelung gibt noch Multan. beno, Beng. bino.

Pôrin mag nicht mit Ss. putrî oder Hind. potee, sons daughter, Hadley, zusammenhangen. Auf den rechten Weg weist wol Hind. bhogh, brothers wife, das sich ähnlich zu bhauee, brother, verhält, wie das Z.W. zu der Form Z. porâl, Bruder.

Ich habe nun auch Hadley durchgelaufen u. weit mehr für meine Zwecke gefunden, als ich erwartete und die Früheren etwa benutzten.

Nochmals bittet um Verzeihung seiner Belästigungen

Ihr herzlich ergebener

Laubach, 6. März 1841.

Dr. L. Diefenbach.

So eben erhalte ich meine ausgeliehene Abh. Potts über die Indogerm. Sprachen zurück und sehe zu meiner größten Aergernis, daß ich manche unnütze Worte in meinen Briefen an Sie und ein Stück Arbeit bei meinen Zig. Studien sparen konnte, wenn ich die (mir unbegreiflicher Weise vergessenen) Vergleichungen Potts vor Augen gehabt hätte. Namentlich gilt dieß für V gandh, sunge (Blume), pên, Roma.

Gegen die Vergleichung Roma = Wlache, bemerke ich noch, daß ein Eingeborener von Bukureschti Româno, Zigeunerisch, u. Rumuneschte, Wlachisch, sprach. Luc. hat romi, Frau; romandinar, freien, romandinipenn, Ehe etc. Die Sprache aber heißt auf dem Titel sowol

Romanó-chipe (gihvā) es Zincales, als Calo-Romano, nach dem Zig. (Sskr., Hindost. etc.) kala, schwarz.

L. c. sehe ich zugleich, daß Pott nicht bloß sich bedeutend mit der Zig. Sprache beschäftigt hat, sondern auch handschr. Hülfsmittel (vielleicht ursprünglich aus Sev. Vaters reichem Nachlasse stammend) dafür besitzt. Vielleicht übernimmt er die Arbeit mit mir gemeinsam.

Demüthig

der Obige.

Werk werden Sie leicht etwas kürzer fassen können, etwa zu 3/4 oder 1 Druckbogen. Mir selber wäre natürlich das allermeiste das allerliebste. Ich bitte mich Ihrer Frau Gemahlin . . .

9.

Berlin, den 6. Juni 1843.

Das Kapitel der Malayischen Sprachen wollen wir dann mündlich besprechen. Ich habe inzwischen nicht weiter Hand daran gelegt sonden an meinem zeitraubenden Glossar gearbeitet und einen Theil einer Abhandlung über das Albanesische in der Akademie vorgelesen, die ich im nächsten Winter zu vollenden gedenke. Pott hat diese Sprache mit Unrecht aus dem Indisch-Europäischen Sprachgebiete ausgeschlossen; ich ziehe sie mit Haut und Haar in dasselbe hinein; natürlich abstrahire ich in meiner Beweisführung von den späteren Einmischungen aus urverwandten europäischen Idiomen. Zur Ausarbeitung einer deutschen Grammatik wünsche ich Ihnen Glück. Ihre Recensionen wird Ihnen Hr. v. Henning durch die Fahrpost zuschicken; auf dem preußischen Gebiete sind wir Porto-frei. Das Honorar will er Ihnen durch eine Anweisung von Besser schicken, sobald dieser abgerechnet hat. Sollte . . .

10.

Es war mir angenehm zu erfahren, daß Ihre Recension über Petermann's Arm. Gram. bereits vom Stapel gelaufen ist, doch hatte ich mir vorgenommen, Sie zu ersuchen, daß Sie auch der später erschienenen kleineren Gramm. flüchtig Erwähnung thun möchten, weil die andere in Windischmann's Händen schon etwas altersgrau geworden ist. Doch schadet es nichts, wenn es nicht geschehen ist, denn das kleinere Werkchen enthält nichts Neues, und bei Fächern, die nur von sehr wenigen betrieben werden, darf man es nicht unterlassen, in Litteraturzeitungen zuweilen auf ältere Erscheinungen, die aber noch die neuesten ihrer Art sind, zurückzukommen. Ich werde

Mommenheim, den 29. Sept. 43.

Bopp.

11.

Berlin, den 13. Jan. 1845.

Meine Tochter Mathilde hat sich mit Hrn. Kammergerichtsassessor Wendt verlobt und ich habe alle Ursache mit der Wahl, die sie getroffen, recht zufrieden zu sein. Mein künftiger Schwiegersohn hat im Nov. v. J. eine Stelle in Bergen auf der Insel Rügen angetreten und wird zu Ende Mai meine Tochter als Frau dahin abholen. Nun beabsichtige ich in künftigen Herbstferien statt, wie gewöhnlich, nach Süden, eine Reise in nördlicher Richtung zu machen um zu sehen, wie es dem

jungen Ehepaar auf Rügen gehen wird und dieses reizende Eiland, welches von hier aus im Sommer stark besucht wird, einmal kennen zu lernen.

Die 2 te Abth. meines Glossars wird Ihnen hoffentlich zugekommen sein; sie ist von Dümmler an Sauerländer adressirt worden. Ich wünsche, daß der Inhalt Ihren Beifall möge gefunden haben; doch bitte ich in der Wortvergleichung keine Vollständigkeit zu verlangen, dies ist, wie Sie wissen, ein unerschöpflicher Gegenstand. Ich beabsichtige nach Vollendung des Werkes das comparative Element besonders und etwas ausführlicher zu veröffentlichen. Wie geht es . . .

12.

Ich mußte nämlich eilen hierher zu kommen, weil ich schon am 12 ten Oktob. eine Abhandlung in der Akademie zu lesen hatte, die ich größtentheils in Mommenheim ausgearbeitet habe. Sie handelt von dem Ossetischen, eine Sprache, die mir durch ihren grammatischen Bau und ihre klaren Beziehungen zum Sanskrit recht werth geworden ist. benutzte das Rosen'sche Werk, welches soeben erschienen ist, und wovon ich die Correcturbogen bei mir hatte. Seit meiner Rückkehr hat nun auch der Druck der 3ten Abtheilung meines Glossars begonnen, womit ich hoffe in dem 1 sten Viertel des k. J. aufwarten zu können, wofür ich im Voraus um eine günstige Aufnahme bitte, so wie um Eptschuldigung, daß die Wortvergleichungen nicht so reichhaltig als in Ihrem Werke ausgesallen sind. In manchen Punkten sind wir auch abweichender Ansicht. So kann ich z. B. das goth. vulfs, gr. λύχος und lat. lupus nicht aus eigenen Wurzeln entspringen lassen, sondern reihe alles unter vrka aus varka, woran sich λύχος, wenn man eine Umstellung aus ύλχος annimmt, leicht anschließt. o gilt dann als Zusammenziehung von va wie z. B. im skr. ukta aus vakta. Sehr gerne hätte ich eine Recension Ihres Werkes für unsere auf dem Sterbebette liegenden Jahrb. unternommen, allein die Hände sind mir zu sehr gehunden durch das, was ich noch an meinem Glossar zu vollenden habe. Einen anderen Recensenten . . .

Berlin, den 2. Dec. 1846.

Bopp.

13.

Berlin, den 13. Nov. 1847.

Auf dem Wege hierher wird Ihrem Werke vielleicht eine neue Sendung von mir begegnet sein, nämlich meine Abhandlung über die kaukasischen Glieder des indo-europ. Sprachst. Ich habe darin gesucht, die iberischen Sprachen in dem großen Sanskrit-Reiche einzubürgern. Es würde mich sehr freuen, wenn meine Bemühungen Ihren Beifall finden könnten. Ihre Recension über Potts Zigeuner . . .

14.

Berlin, den 13. Oct. 1852.

Verehrter Freund!

Mit meinem verspäteten aber recht innigen Dank für den 2 ten Theil Ihres gehalt- und lehrreichen vergleichenden Wörterbuchs übersende ich Ihnen hiermit den Schluß meiner vergl. Grammatik. Wenn dieses Buch etwas spät in Ihre Hände kommt, so liegt der Grund darin, daß es während meiner Abwesenheit an das Licht getreten und daß ich darum erst jetzt nach meiner kürzlich erfolgten Rückkehr dazu gelangen kann, die für meine Freunde bestimmten Exemplare durch die Verlagshandlung versenden zu lassen. Ich denke jetzt an eine neue Ausgabe meiner Abhandlung über das Keltische, der ich vielleicht die seit einer Reihe von Jahren in tiefer Ruhe liegenden Abhandl. über das Albanesische beifügen werde, um den europäischen Antheil unseres großen Sprachstamms damit zu erschöpfen.

Mit hochachtungsvoller Freundschaft Ihr

ergebenster

F. Bopp.

XI. Briefe von Fr. Windischmann an Franz Bopp. (1832—1844).

1.

Verehrter Herr Professor!

Schon längst hatte ich mir vorgenommen, Ihnen meinen innigsten Dank für die vielfache Belehrung und Förderung abzustatten, die mir aus Ihren Schriften zu Theil geworden ist, und zugleich um Lösung einiger Zweifel zu bitten, über die wohl Niemand besseren Aufschluß zu geben im Stande wäre; aber bisher ist dieser Vorsaz noch verschoben worden, weil ich die Beendigung meiner kleinen Schrift abwarten wollte, die als erster Versuch eine nachsichtige Aufnahme in Anspruch nehmen muß. Indeß würde der Druck derselben doch noch einige Zeit dauern, länger, als ich mir das Vergnügen einer schriftlichen Unterhaltung mit Ihnen versagen möchte; besonders aber fordert mich Ihre so belehrende und scharfsinnige Abhandlung über den Einfluß der Pronominalstämme auf die Wortbildung, deren Mittheilung ich Ihrer außerordentlichen Güte zu verdanken habe, dringend dazu auf, da sie gerade einige Fragen berührt, die ich Ihnen vorzulegen wünschte. Ich habe nämlich schon seit längerer Zeit den Ursprung der Präpositionen zum Gegenstande meines Nachdenkens gemacht und glaubte dabei von dem Grundsaze ausgehen zu können, daß sie ursprünglich nomina sind, ja zum Theil Casuszeichen erhalten haben, also auch auf eine bestimmte Bedeutung zurückzuführen sind, die in die vagere, bloß ein Verhältniß bezeichnende übergegangen ist. Nach dieser Prämisse glaubte ich über einige mir Rechenschaft geben zu können; erlauben Sie, verehrter Herr Professor, daß ich Ihnen meine Erklärungsversuche kurz vorlege. Es war mir nämlich deutlich geworden, daß Sanskr. sam, das untrennb. sa, Griech. σὸν (ξὸν) u. α ἀθροιστικόν, Lat. cum, com, althd. die Partikel sam, sowie das Präfix ga, gam, Persisch hem, Zend han einerlei Wort seien, u. daß der Wechsel von s u. c durch die Formen mit h, sowie durch tov vermittelt werde; diese Vermuthung, die zum Theil schon von Grimm aufgestellt worden, ist mir um so gewisser, seit ich aus Ihrer Abhandlung ersehen, daß Sie dieselbe billigen. Es fragt sich nun, was diese vielfach umgewandelte Präposition

bedeute. Dies scheint sich mir herauszustellen, wenn wir eine andere Reihe von verwandten Wörtern der genannten Sprachen vergleichen. Sanskr. sama, gleich, eben, ganz. Griech. δμός, όμοῦ, ἄμα, ὅμοιος. Lat. sim-ilis, sim-ulo, sim-ul. Goth. sama, Altnord. samr. Althd. das adv. sama, aeque, und die Composita mit -sam, wie im Nhd., Engl. same. Also überall der Begriff der Gleichheit, Dasselbigkeit. Allein ich glaube noch weiter gehen zu dürfen; sim-ilis und sim-ul geben uns einen einfachen Stamm sim. Höchst auffallend, daß derselbe in sim-plex, singulus u. sem-el wiederkehrt, aber in der Bedeutung eins. Was ist jedoch näher verwandt, als die Begriffe der Einheit und der Gleichheit, Dasselbigkeit? So ist nun auch Skr. sa-krit zu diesem Stamme gehörig, Zend ha-kered, Griech. άπαξ, άπλοῦς (Grimm III, p. 229), und wir sind demnach zu einem alten Zahlworte sam gelangt, das durch beinahe alle Sprachen geht u. mit welchem die Präposition ursprünglich eins ist. Ein veralteter Casus dieser Präp. scheint mir in samyak erhalten, was offenbar aus sami u. anc besteht, wie pratyanc aus prati u. jener Wurzel. Sadá, saná, samprati, sem-per, sae-pe hierher zu rechnen, wird vielleicht weniger gewagt erscheinen, wenn ich später eine merkwürdige Parallele zu solcher Ideenassociation angeführt haben werde. müssen aber solche Etymologien durch den Gedanken gerechtfertigt werden, und in dieser Beziehung scheint mir wirklich der Uebergang vom Begriff der Einheit zu dem des Gleichseins, Zusammenseins höchst einfach; samkâra hieße z.B. die Einsmachung, Gleichmachung, Vermischung; eo tecum, ich gehe eins dir, d. h. mit dir, wobei an una zu erinnern ist. Ganz ähnlicher Ableitung ist eine andere Präposition, Sanskr. ni (aus ani abgekürzt, wie pi aus api) Griech. $\dot{\epsilon}v$, $\dot{\epsilon}v\dot{l}$, $\epsilon\dot{l}v\dot{l}$, Lat. in, Goth. in, was durch alle deutschen Dialekte geht. Das i am Ende deutet auf einen Locativ; mir scheint es sicher, daß die Präposition nichts anders ist, als der Locativ des Zahlworts είς, ένὶ. Die Einwendungen, die dagegen gemacht werden könnten, sind folgende: 1) das Wegfallen der Aspiration; allein diese ist im Zahlworte nicht ursprüngl. (vergl. un-us, áins), sondern eine Eigenthümlichkeit des Griechischen. 2) ist in u. ains desselben Stammes, woher die große Veränderung, besonders, da ái und i nicht in einander übergehen. Allein solche Bildungen liegen in der frühesten Periode der Sprache u. sind nicht immer nach den gewöhnlichen Gesezen zu beurtheilen; ferner tritt die Verwandtschaft im Nhd. wieder hervor; m. vergl. Goth. ingaggan u. eingehen u. die Reihe deutscher Wörter: eintreten, einfahren, hinein etc. 3) ebenso stehen Lat. in u. ûnus weit auseinander; doch dabei ist folgendes zu erwägen: das ursprüngl. Zahlwort ist εν (ενς, είς); das lat. ûnus ist eine abgeleitete Form, in welcher eine Verlängerung des Stammes un oder in (was dasselbe ist) eingetreten; ähnliches vermuthe ich auch vom Goth. ains. 4) ist von Ihnen, verehrter Herr Professor, mit sehr schlagenden Beispielen ni in der Bed. v. de belegt worden; allein Worte wie nishthita:, niveça:, niyukta:, nija:, können doch wohl kaum erklärt werden, ohne auch die Bed. in anzunehmen, die übrigens mit de höchst nahe verwandt ist. Von diesem ni aber ist nitarâm (cf. atitarâm v. ati)

always, eternally, abgeleitet; ebenso nitya (cf. apatya v. apa) u. nija, was ebenfalls ewig heißen kann; also eine ganz analoge Erscheinung zu dem oben über s $ad\hat{a}$ etc. Gesagten. Das a dieser Präposition aniist uns in antar erhalten, das von ihr gebildet ist, wie inter von in. Die griech. Sprache hat noch eine 2te Präp. von dems. Stamme ausgeprägt, welche die Bewegung nach einem Orte ausdrückt (im Lat. reicht eine Form hin): είς. Uebrigens ist es nach dieser Etymologie von σὺν u. ev einleuchtend, warum sie den Dativ regieren müssen. — Grade vom entgegengesezten Begriffe geht eine andere Präposition aus, die nur in einigen Zweigen der großen Sprachfamilie erscheint. Näml. Sanskr. vi, Lat. dis, Griech. διά. vi hat ja ursprünglich immer die Bedeutung des Spaltens, Trennens, Durchdringens, des Auseinander. Offenbar aber ist diese Präp. dem Zahladverb dvi, $\delta l\varsigma$, in comp. $\delta \iota$ identisch; im lat. dis hat sich der S-Laut erhalten, ebenso alterthümlich ist das d, während das Zahlwort selbst bis geworden. Das Abfallen des d vor dem v ist grade so, wie vimçati, εἴκοσι, vi-ginti für dvi-ginti etc. steht. den deutschen Dial. ist bloß die schwache Spur eines Goth. tvis-stan-Grimm. IV, 227. Durch Lautgeseze ganz getrennt ist Goth. dis, zar, zer. Aber ebenfalls vom Zahlwort abgeleitet d. Nhd. zwischen, Grimm, ib. 269.

Verzeihen Sie, verehrter Herr Professor, daß ich Ihre Geduld so lange in Anspruch genommen habe; es ist einzig dem Verlangen zuzuschreiben, einem competenten Richter Vermuthungen vorzulegen, die gewiß nach allen Seiten hin der Berichtigung bedürfen. — Ihre vortreffliche Abhandlung habe ich mit dem größten Interesse studirt; ich nehme mir die Freiheit einige Zweifel, die mir beim Lesen derselben gekommen, hier anzuführen, mehr um zu zeigen, wie sehr dieselbe meine Aufmerksamkeit auf so interessante Fragen gerichtet hat, als daß ich es wagte, einen bewährten Meister belehren zu wollen. p. 7 vergleichen Sie das ... vat mit dem Lat. lens, lentus u. mit dem Goth. lands. Stellen wir aber alle . . auf lens (lentus) zusammen, so drängt sich die Bemerkung auf, daß die Grundform in ihnen ganz gegen alle Analogie afficirt gedacht werden müßte, wenn man als Endung lentus annimmt; denn woher sanguino-, pulveru-, turbu-, lucu- etc., wenn nicht schon eine Ableitung auf ul oder il (pestilentia) zu Grunde liegt, was gar nichts Auffallendes hat, indem jene Ableitungssylben die lateinische Sprache gleichsam beherrschen; so wäre also z. B. violentus mit violare, lutulentus mit lutulo, luculentus mit diluculum zusammenzuhalten u. überhaupt Wörter wie petulans etc. in Betracht zu nehmen. heißt also: viol-entus. luc-ul-entus u. die Verwandlung des v in l dürfte noch einigem Bedenken unterworfen sein; ebenso scheint mir das d in lands dem t in vant nicht entsprechen zu können; auch die Verwandlung des n in u ist wenigstens durch τύπτουσι kaum erweisbar, da in diesem o in ov nach bekannten Lautgesezen übergeht, das v aber ganz ausfällt. Sollte nicht vand eher dem Griech. ávðávw entsprechen, welches das Digamma hat? laudo hingegen hängt unzweifelhaft mit ludo zusammen, wie claudo u. cludo. Doch wie gesagt: es wäre vermessen

von mir noch weiter Ihnen, verehrter Herr Professor, gewiß längst ewogene Zweisel vorzutragen. Ich habe Gelegenheit gehabt, einen inteessanten Punkt der Sprachvergleichung in meiner Abhandlung zu berühre
u. vielleicht haben die angeführten Stellen aus den Upanischaden der
Erfolg glücklicherem Scharfsinne zum Fingerzeig zu dienen; sobald dieselbe gedruckt ist, werde ich mir die Freiheit nehmen, Ihnen dieselte
zu übersenden. Nochmals bitte ich wegen dieses langen Briefes um Verzeihung und empsehle mich in Ihr gütiges Wohlwollen. Mit der größten
Hochachtung verharre ich

Ihr ergebenster

F. Windischmann Dr. Mein Vater grüßt aufs herzlichste.

Bonn, am $26\underline{\underline{ten}}$ Sept. 1832.

2.

Verehrter Herr Professor!

Länger, als ich erwartete, hat mich der Druck meiner kleinen Schrift aufgehalten, und ich kann deßhalb erst heute mir die Freude machen, sie Ihnen vorzulegen; aber zugleich muß ich Ihre gütige Nachsicht für einen ersten Versuch in Anspruch nehmen, ja eine größere Nachsicht, als vielleicht sonst der Anfänger erwarten darf. Niemand kann besser beurtheilen, als Sie, verehrter Herr Professor, mit welchen Schwierigkeiten die Behandlung der philosophischen Schriften der Indier verbunden ist bei so gänzlichem Mangel lexicalischer Hülfsmittel. sparsam sind die Erklärungen philosophischer Wörter bei Wilson, diese wenigen wie vag und unsicher! Es ist in der That ein beschämendes Gefühl, dem gründlichen Forscher mit so vielen wohlbewußten Mängeln unter die Augen zu treten; doch Sie werden wenigstens den guten Willen und das ernstliche Bestreben nicht mißbilligen. Bei der großen Thätigkeit in der Sanskritlitteratur, die täglich Neues und Wichtiges an Tag fördert, wird ohnehin dem Schriftchen kein anderes Verdienst bleiben, als den nachfolgenden Bearbeitern indischer Philosophie zu einiger Erleichterung gedient zu haben, u. ich würde mich für reichlich belohnt halten, wenn es sich dieses Verdienstes rühmen könnte. Besonders würde es mich freuen, wenn dadurch die Aufmerksamkeit auf die Upanischaden gerichtet werden könnte; ihre vollständige Bekantmachung wäre vom größten Interesse für Sprachwissenschaft und Philosophie u. wie mir scheint, sind, bei der sorgfältigen Bewahrung des Textes, bei der großen Einfachheit des Styls die Schwierigkeiten der Behandlung nicht so groß, als man wohl erwarten könnte. Freilich müßten mehrere Handschriften und Commentare zu Gebote stehn; denn wie schwer es ohne solche Hülfsmittel ist, habe ich selber an den Stellen der Chhandogya erfahren, die in meiner Abhandlung abgedruckt sind. Den Beweis für das Alter der Upanischaden aus der Sprache geführt zu haben, bereue ich beinahe; denn theils waren meine Hülfsmittel höchst beschränkt (ich kenne von 50

nur 5), theils dürfte überhaupt die Kenntniß des Sprachgebrauchs noch s. nicht so weit vorgerückt sein. Doch grade in diesen Punkten hoffe ich won Ihnen, verehrter Herr Professor, Belehrung und Zurechtweisung. Ich 2 habe hie und da gewagt, einigen von Ihnen aufgestellten Säzen Gründe entgegenzustellen, aber wahrhaftig nur in der Absicht, solche zweifelhafte E Punkte Ihrer näheren Erörterung anheimzugeben, nicht etwa um die 连 Farbe einer bestimmten Schule zu tragen, was ohnedieß einem jungen Manne und Anfänger dem hochverdienten Kenner gegenüber höchst unanständig wäre. Es handelt sich ja hier bloß um wissenschaftliche Interessen, und jede andere Denkweise würde ich für eine unwürdige und hämische halten. Dürfte ich vielleicht die Bitte wagen, daß Sie, verehrter Herr Professor, meine Schrift einer kurzen Anzeige werth halten mögen? Eine so lehrreiche Kritik würde gewiß allen Freunden des Sanskrit erwünscht sein. Leider erlaubt mir es in dem Augenblicke meine Zeit nicht, Ihnen einige etymologische Fragen, besonders über den Ursprung der Präpositionen, vorzulegen und um Ihre gütige Entscheidung zu bitten; ich habe schon vor etwa 5 bis 6 Monaten gewagt, Ihnen meine Vermuthungen darüber auseinanderzusezen und zugleich für die so höchst interessante fünfte Abhandlung über die Pronominalstämme zu danken; jedoch da ich den Brief ohne nähere Bestimmung nach Mommenheim adressirte, so ist er sicherlich verloren gegangen, und es beschämt mich in hohem Grade, daß Ihr freundliches Geschenk so lange ohne Antwort geblieben ist. Verzeihen Sie daher, verehrter Herr Professor, diesen verspäteten Dank und behalten Sie in gütigem Andenken

Ihren

hochachtungsvoll ergebenen

Dr. F. Windischmann.

Bonn am 22 ten Febr. 1833.

Die herzlichsten Grüße von meinem Vater. Ich sündige auf Ihre Güte, indem ich um gefällige Besorgung der beiliegenden Exemplare bitte.

3.

Verehrter Herr Professor!

Erlauben Sie, daß ich durch einige Zeilen mein Andenken bei Ihnen erneuere und Ihnen zugleich einen Freund Herrn de La Nourais zu gütiger Aufnahme empfehle, der, zwar nicht selbst Orientalist, doch auch dieser lebendigen Richtung des deutschen Lebens nicht fremd bleiben möchte. Ihre gütige Beurtheilung meines Versuches hat mich sehr beschämt, aber zugleich zu mancher neuen Untersuchung veranlaßt. Seit meinem hiesigen Aufenthalt habe ich mich viel mit dem Armenischen beschäftigt u. beabsichtige neben einer Uebersezung eines arm. Kirchenvaters (*Eznik*) etwas über das Verhältniß dieser merkwürdigen Sprache zu den übrigen indogermanischen zu schreiben, was ich im Voraus als kleinen Beitrag zu Ihrer vergleichenden Grammatik, die ich mit wahrem Heißhunger gelesen, anzunehmen bitte. Die Berücksichtigung des Armeni-

schen in Potts etym. Forschungen ist höchst unvollkommen, wie überhaupt jenes Buch neben vielem, recht guten, des Unhaltbaren genug enthält. Doch ich erspare eine ausführlichere Unterhaltung für eine andere Zeit und wiederhole meine Bitte für meinen Freund und mich.

Unter unveränderlicher Hochachtung und Ergebenheit

Ihr

gehorsamster

Dr. F. Windischmann.

München am 26 ten Dez. 1833.

4.

Hochverehrter Herr Professor.

Ihnen für die so wohlwollende und nachsichtige Beurtheilung meines Sankara zu danken, war schon längst meine Absicht, allein ich wartete von Tag zu Tag auf die Vollendung der 4ten Abtheilung des Werkes meines Vaters, die nun unter nicht geringer Anstrengung seiner leider sehr geschwächten Kraft zu Stande gekommen ist; die vielen mitgetheilten Originalsachen werden diesen Theil auch den Philologen interessant Ich habe seither nur in Mußestunden mich mit dem Sanskrit machen. beschäftigen können, jedoch die Sprachvergleichung nie aus den Augen Einen kleinen Versuch über das Zend (in d. Jenaer A. L. Z.) war ich so frei im Herbste nach Mommenheim zu schicken, in der Voraussezung, daß Sie sich dort befinden würden; mein Vater bedauerte sehr Sie nicht in Wiesbaden gesehen zu haben u. es wurde ihm später versichert, Sie seien gar nicht an den Rhein gekommen. Der dort aufgestellten Vermuthung über das Verhältniß von lihva, hizva u. jihva könnte ich nun noch einige andere Belege hinzufügen, die den Wechsel l u. g (u. somit auch j) beweisen. So entspricht das Armenische line werden, sein, dem Griech. γ ivoµaı — silere ist = $\sigma_i \gamma \tilde{\alpha} v$, Arm. lear-n (n ist Das Griech. λάρυγξ gehört zu Sanskr. gri u. s. w. Eine Suffix) = giri.weitläufigere Abhandlung über das Verhältniß des Armenischen zum Indogermanischen Sprachstamme habe ich fertig geschrieben, aber bisher keinen Verleger dazu finden können, und leider existirt in Deutschland keine einzige Zeitschrift für orientalische Philologie, in der solche Aufsäze Plaz fänden. — Mit großer Erwartung sehe ich der 2 ten Abtheilung der vergleichenden Grammatik entgegen, indem grade die Conjugation es ist, wo uns Ihre scharfsinnige Analyse noch am meisten aufzuhellen hat. Dürfen wir wohl bald das größere Werk von Herrn v. Humboldt hoffen, das schon im Laufe des vorigen Jahres erscheinen sollte? — Der Vater bittet nebst den schönsten Grüßen die [an]liegenden Bücher an ihre Adresse gütigst abzugeben und ich erlaube mir eine Antwort an den Generalsekretär der Societät für wissensch. Kritik beizufügen, indem ich wohl vermuthen darf, daß mir durch Ihre gütige Vermittlung von dort der Auftrag geworden ist, den Vedantasara des Sadananda anzuzeigen; ich habe schon meine Arbeit begonnen u. hoffe sie in 14 Tagen nach

Berlin absenden zu können. Zugleich wage ich aber noch eine andere Bitte: so viel ich weiß, hat ein Berliner Buchhändler (ich kann mich nicht entsinnen welcher) den Debit der zu S. Lazzaro in Venedig gedruckten armenischen Sachen übernommen. Da ich nun hier mehrere Schüler im Armenischen habe, so ist es mir sehr wünschenswerth, noch über ein Lexicon disponiren zu können. Sollte daher dieser Buchhändler ein Exemplar von Pasquale Aucher's Dictionaire français Armenien et Armenien-français, 2 Vol. 8 vo, haben u. auf den Einkaufspreis von 9 fl. 36 kr. oder 5¹/₂ Thaler nicht übermäßig viel Porto und Spesen aufschlagen, so würden Sie mich sehr verbinden, verehrter Herr Professor, wenn Sie den Buchhändler gefälligst ersuchen wollten, mir mit dem Packwagen ein Exemplar dieses Buches so bald als möglich zuzusenden u. zugleich zu bemerken, auf welche Weise ich ihm den Betrag erstatten soll; ich hoffe Sie werden meine Unbescheidenheit damit entschuldigen, daß ich Niemanden in Berlin kenne, an den ich mich in dieser Angelegenheit wenden könnte.

Hier ist wenig litterarisch Neues; die sehr schätzenswerthe Ausgabe des Prabodhachandrodaya wird Ihnen schon längst zugekommen sein. Schlegel druckt an einer neuen Auflage der Bhagavadgita u. der Uebersezung des Ramayana, aber es will nicht voran gehen; Lassen scheint grade keine besondere Arbeit vorzuhaben. Der Mangel an Hülfsmitteln und Manuscripten hindert mich an jedem Unternehmen, dazu kommt, daß meine Zeit durch theologische Studien stark in Beschlag genommen Ueber meine künftige Bestimmung kann ich noch nichts ganz Gewisses sagen; ich hatte bisher den Plan, nach Italien zu reisen, allein es scheint sich jezt anders gestalten zu wollen, und es ist nicht unwahrscheinlich, daß ich kurz vor oder nach Ostern nach Baiern gehe, um dort zu bleiben; hier in Bonn bietet sich mir weder im Fache der Philologie noch der Theologie irgend eine Aussicht u. ich liebe mein altes Vaterland genug, um es gegen mein bisheriges zu vertauschen. Mein Aufenthalt in München hat für mich den größten Reiz gehabt, weil mir das Glück zu Theil ward, daselbst die wohlwollendsten Freunde zu Ich hoffe Ihnen in einiger Zeit bestimmtere Nachricht über mein künftiges Schicksal geben zu können.

Indem ich noch einmal die herzlichsten Grüße meines Vaters wiederhole habe ich die Ehre zu verharren

mit aufrichtigster Hochachtung
Ihr ganz ergebenster
5. Dr. F. Windischmann.

Bonn am 8ten Febr. 1835.

5.

Verehrtester Herr Professor!

Schon seit geraumer Zeit befindet sich Ihr gütiges Schreiben und die 2 te Abtheilung Ihrer trefflichen vergleichenden Grammatik in meinen Händen, und ich muß mich bitter darüber anklagen, daß ich ersteres

nicht so schnell beantwortet habe, als leztere von mir verschlungen Haben mich auch in der lezten Zeit meine theologischen worden ist. Arbeiten auf ein weit entlegenes Gebiet geführt, so betrachte ich dennoch das sprachvergleichende Studium wie eine angenehme Erholung u. es wird mir, auch bei flüchtigen Blicken, manches recht überraschende Resultat offenbar; dabei fehlt es nicht an Fäden, die aus dem Reich der Sprache in das höhere des Gedankens und des Glaubens hinüberreichen, u. wenn ich oft die Grundbedeutung der wichtigsten Worte, die einen Bezug aufs religiöse Leben haben, erforsche, so erstaune ich über die Tiefe der Anschauung, welche den meisten Worten der Art in unserem Sprachstamm zu Grunde liegt, u. es kommt mir die Ueberzeugung, daß sich eine Philosophie u. Theologie der Sprache schreiben ließe, welche die wichtigsten Aufschlüsse über die Urgedanken der Menschheit geben könnte und zugleich eine gänzliche Revolution in der Psychologie hervorbrächte; während apriorische Systeme willkürlich umherschweifen, bietet sich hier eine sichere Basis dar und ein Zeugniß der Sprache selbst, welches älter und ehrwürdiger ist, als alle menschlichen Denkmale. Die Wichtigkeit der philologischen Studien für die Geschichte der Religion u. Philosophie u. für die Theologie selbst hat sich meines Erachtens noch nie so klar gezeigt, als im Sanskrit u. Zend; es ist wahrhaft erfreulich, wenn man aus der Erklärung eines Wortes ein Licht über die geist. Entwickelung eines Volkes erhält; dahin rechne ich z. B. das höchst wichtige nabanezdishta in Burnoufs zweiter Abtheilung, wodurch der evidente Beweis geliefert ist, daß die Lehre Zoroasters als eine Reformation, als eine heftige Reaction gegen den alten Brahmanismus zu betrachten sei. Burnoufs Erklärung hat mich nicht ganz befriedigt, indem die Uebersezung: die welche dem Neuen am nächsten sind, einen gezwungenen durchaus unvolksthümlichen Gedanken enthält. Mir scheint es viel wahrscheinlicher, daß $nab\hat{a}$ als alter Locativ v. nábhi aufzufassen ist u. das Compos. ursprünglich diejenigen bedeutet, welche dem Nebel am nächsten sind, was ganz ächt indisch und eine kosmogonische Darstellung ist. Die Altgläubigen betrachteten die Neuerer als outcasts; daher im Rigveda Nabhanedischta ein enterbter Sohn des Manu heißt. Die Niedrigkeit des abgefallenen u. gehaßten Stammes wurde durch jenes kosmogon. Bild bezeichnet, und der Schimpfname allgemeiner Sectenname, wie Huguenotten, Camisards u. s. w. Aus jener gewaltsamen Reaction erklärt sich dann auch die Umkehrung des indischen Olymps in eine medische Daêva'swelt, wie im Christenthum die heidnischen Götter als Teufel erscheinen. In Burnoufs Darstellung beklage ich ebenfalls die große Weitschweifigkeit, die uns noch gar zu lange auf die wichtigsten Stellen warten läßt; er könnte unendlich an Raum sparen, wenn er gewisse schon erörterte u. bewiesene Data mit algebraischen Zeichen notirte. Ihre vergleichende Grammatik sollte ihm billiger Weise zum Vorbild dienen; wohin sollte es bei dieser Masse von Einzelheiten kommen, wenn sie nicht so anschaulich, bündig und scharf von Ihnen geordnet wären? Die unbedingteste Anerkennung dieses Ihres vortrefflichen Werkes brauche ich nicht zu versichern; sein Ruhm ist so

gegründet, daß ich geglaubt habe, in einzelnen Punkten eine abweichende Meinung aussprechen zu können, ohne mich dem Verdacht auszusezen, am Ganzen mäkeln zu wollen. In der zweiten Abtheilung boten sich mir mancherlei Bemerkungen dar; ich habe leider versäumt, sie gleich zu notiren: nur Eines ist mir jezt erinnerlich: unter den Zahlwörtern steht das griech. μύριος scheinbar ganz vereinzelt und doch findet sich ein Uebergang. Im Arm. näml. heißt 10000 biur; dies ist offenbar analog mit baîvare u. für dies findet sich im Skr. bhûri in comp. und einzeln; lezteres ist eine zusammengezogene Form; der Uebergang von b in μ ist schon durch $mr\hat{u}$ u. $br\hat{u}$ erwiesen. Ueber die Casusbildung im Allgemeinen drängen sich mir Resultate auf, die in einzelnen Punkten abweichend sind. Mir scheint als ob die Sprache ursprünglich nur sehr wenige Casus gehabt u. diese in verschiedenen Abkürzungen zu getrennten Formen ausgeprägt habe; vielleicht ist es mir vergönnt einmal später dies näher zu erörtern, sowie die ganz einfache, harmonische Entwicklung der Pronomina nachzuweisen, was besonders durchs Armenische geschehen kann. Mit Ungeduld sehe ich der Fortsezung Ihrer Grammatik entgegen, welche diese wichtige Lehre behandeln wird.

Sowohl innerer Beruf als die sichtlichst äußere Führung der Vorsehung haben mich dazu bestimmt, mich dem geistlichen Stande zu widmen; ich befinde mich seit Mitte Juni hier in München u. habe bisher meine Zeit darauf verwendet, eine theologische Dissertation über die Briefe Petri auszuarbeiten u. mir den theol. Doktorgrad zu erwerben; diesen Zweck habe ich vor wenigen Tagen, am 2ten Januar erreicht u. bin somit nun im Stande mich dem geistlichen Lehrfache zuzuwenden. Eine weitere Bestimmung ist mir noch nicht zu Theil geworden; bis Ostern werde ich die lezte Weihe erhalten u. wahrscheinlich dann hier bleiben, meine Zeit in Vorlesungen an der hiesigen Universität u. einige seelsorgerische Verrichtungen theilend.

Von Hause habe ich fortwährend gute Nachrichten; meine Zwillingsschwester Antonie hat ein 2 tes Söhnchen; mein Bruder Carl erholte sich im südlichen Frankreich recht erfreulich. Bei dem guten Vater tritt doch wenigstens keine Aend[erung] zum Schlimmen ein, obwohl er Ich höre zu meinem Erstaunen, daß sich Lassen mannichfaltig leidet. von Schlegel getrennt hat; der Grund mag in der zunehmenden Wunder lichkeit und Altersschwäche des lezteren liegen. Hiesige orientalische Neuigkeiten wüßte ich kaum mitzutheilen; Franks Vedantasara ist ein unglaubliches Product; der gute Mann möchte sich u. andere überreden, daß er überseze u. verstehe; ich habe es noch nicht zu dieser Ueberzeugung bringen können. Sein Machwerk war mir noch unbekannt, als ich die Anzeige des Originals für die Jahrb. der wiss. Kritik arbeitete, für die ich hauptsächlich Ihre gütige Theilnahme gewünscht habe. — W. v. Humboldts Werke sehe ich mit größter Begierde entgegen; sollte dasselbe schon erschienen sein, so bitte ich sehr mir es mit dem Packwagen hierher zu senden u. den Betrag an eine der hiesigen Buchhandlungen gütigst anzuweisen; auf den gewöhnlichen Wegen dauert es unendlich lang bis sich etwas der Art hierher verläuft. Noch eine andere Bitte wage ich: die beiliegenden Zeilen an ihre Adresse gelegentlich zu besorgen: Stuhr hat mir seine Schrift übersandt u. dazu geschrieben; ich glaube ihm wenigstens danken zu müssen.

Erhalten Sie mir, verehrtester Herr Professor, Ihr gütiges Wohlwollen. Mit aufrichtiger Hochachtung und Ergebenheit

Ihr gehorsamster

München am 8ten Januar 1836.

Dr. Windischmann.

(Meine Adresse ist: bei Herrn Prof. Phillips Damenstiftsgasse Nr. 12/3.) Die armenischen Bücher, um deren Besorgung ich Sie im Frühjahre bat, sind wohlbehalten angekommen; ich hole dafür meinen verbindlichsten Dank nach. — Soeben erhalte ich von Bonn einen prospectus des Jacquet'schen Thesaurus Inscript. Indicarum — ein etwas voreiliges Unternehmen, aber recht bequem zum Gebrauch; ob eine Lieferung erschienen, weiß ich nicht; man ist hier in Bezug auf literarische Neuigkeiten in der That sehr abgeschnitten.

6.

Hochverehrtester Herr Professor!

Schon längst hatte ich mir vorgenommen, Ihnen ein Zeichen des Lebens zu geben, u. vor Allem für die mir übersandten vortrefflichen Werke den verbindlichsten Dank abzustatten; allein die große Überhäufung mit amtlichen Geschäften hat mich immer einen Augenblick ruhiger Muße abwarten lassen, der aber nicht kommen will, u. so sei denn der gewöhnliche Drang der Arbeiten durchbrochen, um eine mir schon um meines seligen Vaters willen theure Pflicht zu erfüllen. Vor allem also meinen herzlichsten Dank u. meine aufrichtigste Bewunderung für die mir gütigst übermachte vierte Abtheilung der vergleichenden Grammatik, den 1 ten Fascikel des Glossar's u. die Abhandlung über die celtischen Sprachen; möge Gott Ihnen Kraft u. Gesundheit schenken, diese großartigen Arbeiten durchzuführen.

Erlauben Sie mir nun, daß ich etwas von meinen äußeren Verhältnissen plaudere. Sie wissen wohl, daß der Rest meiner theuern Familie (die verheiratheten Schwestern Klara u. Nettchen ausgenommen) bei mir ist; nämlich Mutter, Tante u. Walburg. Wir führen ein zurückgezogenes, aber um so glücklicheres Leben, u. Gott der Herr hat meiner guten Mutter nach so viel Leiden u. Stürmen nun eine heitere Ruhe für den Rest ihrer Tage geschenkt. Außer den gewöhnlichen Beschwerden des Alters befinden sich Mutter u. Tante recht wohl, u. es ist für mich das größte Glück, daß Gott mir die Gnade geschenkt hat, ihnen ein Asyl bieten zu können. Ich selbst bin gesund u. kräftig, u. finde namentlich, daß meine großentheils ins Praktische eingreifenden Berufsgeschäfte eine eigenthümliche Kraft haben, die Frische des Geistes zu bewahren. Meine Hauptaufgabe ist ein bescheidener Theil an der Verwaltung einer sehr ausgedehnten Diöcese; zu wissenschaftlichen Beschäftigungen bleibt mir grade soviel

Zeit, um nichts zu vergessen u. manche begonnene Arbeit fortzusetzen. Ich werde die nächste sich mir darbietende Gelegenheit benützen, Ihnen meinen Commentar über den Galaterbrief zu überschicken. tritt in die hiesige Akademie veranlaßt mich auch, das geliebte Sanskrit wieder mit allem Ernste zu betreiben; ich habe im vorigen Jahre eine Abhandlung über das Verhältniß des Armenischen zu den Indogerm. Sprachen gelesen, die hoffentlich bald gedruckt wird. fehlt es hier an allen handschriftlichen Mitteln, so vollständig auch die Sammlung der Drucke ist; an ein Weiterarbeiten in Herausgeben von Texten ist daher nicht zu denken, u. Ferienreisen nach Paris oder London kann ich nicht machen. Namentlich schmerzt es mich, meinen Plan, die Tschhandogja-Upanischade herauszugeben, nicht durchführen zu können, da ich nur eine Abschrift des Codex besitze, den Bohlen von Rosen hatte, allein ohne Commentar. Ob Ihre Bibliothek hierzu Hülfsmittel darbietet, weiß ich nicht; es wäre mir sehr wünschenswerth zu erfahren, ob eine Hs. d. Veda's, welche sich zu Berlin befindet, die Tschh. enthält, u. ob von Sankara's Commentar darüber etwas vorhanden ist, u. wenn so, ob ich hoffen darf, diese Handschrift oder eine Copie derselben zu erlangen. Überhaupt wäre es mir interessant zu wissen, ob sich in Berlin Handschriften von philosophischen Werken befinden. Wie weit Poley's Herausgabe der Upanischaden gediehen ist, weiß ich nicht; mir scheint aber das Ganze in Stocken gerathen zu sein. Noch eine Bitte habe ich, u. zwar um einen unwillkürlich begangenen Fehler gut zu machen. Baron Alex. v. Humboldt hat die große Güte gehabt, mir den ersten Band des Werkes seines verewigten Bruders über die Kawisprache zu übersenden; es war dem Geschenke zugleich eine kleine Empfangsbescheinigung beigelegt, [die von] dem Empfänger zu unterzeichnen war, der übrigens wohl [von] selbst sich gedrungen fühlen mußte, Alex. v. H. für . . großar[tige] Weise, das Andenken seines Bruders zu ehren, [seinen] brieflichen [Dank] abzustatten. Unglücklicher Weise kam mir [das Werk] grade in einem Augenblicke zu, wo ich schwer krank u. am . . darniederlag; erst nach drei vollen Monaten wieder zum [Gebrauch] meiner Kräfte gelangt, war ich mit Arbeiten überhäuft [und die] Empfangsbestätigung kam gänzlich in Vergessenheit. Spät[er scheute] ich mich zu schreiben, besonders, weil es den Anschein [haben konnte], als ob ich nur die folgenden Bände zu haben wünschte. Doch [möchte] ich nicht gerne als ein ungezogener Mensch dastehen, u. ich bitte Sie daher gelegentlich dem Baron Alex. v. Humboldt, das [was] mich entschuldigen kann, mitzutheilen.

In der Hoffnung, daß es Ihnen u. Ihrer lieben Familie wohl geht u. mit den herzlichsten Wünschen dafür, verharre ich mit aufrichtigster Verehrung

München am 24ten Febr. 1844.

37

Ihr ganz ergebenster Dr. Windischmann. Domcapitular.

Hochverehrtester Herr Professor!

Ihren mir so sehr erfreulichen Brief vom 24ten März l. J.'s wollte ich nicht eher beantworten, als bis ich in dem Stande wäre, das wegen der Abhandlung über das Armenische gegebene Wort zu lösen. Nun ist aber in der That erst heute der Drucker u. Buchbinder fertig geworden, was als Entschuldigung meines Schweigens gelten möge. Fast ist mir die Sache leid geworden; denn ich fand bei der Vollendung der Arbeit, als ich Petermanns Grammatik in die Hand nahm, Vieles, was ich 1834 niedergeschrieben hatte, 1837 präoccupirt. Ändern u. durchweg auf Petermann Rücksicht nehmen hätte dem Gang meiner Forschung seine Unabhängigkeit geraubt; ich glaube, daß es besser war lieber die Sache von meinem Standpunkte aus durchzuführen. Die Lösung der Conjugation wird Sie überraschen; ich verdanke sie Ihren scharfsinnigen Untersuchungen. Ihrer Abhandlung über das Lasische sehe ich mit großer Begierde entgegen. Diefenbachs Recension ist mir nicht zu handen gekommen.

Ich berühre noch einmal die Frage wegen der Mscripte. Die besten der beiden Hss. der Chandogya, u. die Hs. des Vrihad-Aranyakam u. der Mandûkya Upan. mit Commentaren des Sankara würden mir unschätzbar sein. Ist es keine Unbescheidenheit, wenn ich einen Brief an Minister v. Eichhorn beilege, den ich zu lesen bitte? Wenn es Ihnen in keiner Weise lästig ist, so würde ich Sie ergebenst ersuchen, mein Schreiben dem Herrn Minister persönlich zu empfehlen; tragen Sie aber irgend ein Bedenken, so bitte ich die Sache als ungeschehen zu betrachten u. den Brief zu vernichten. Sollte eine Gewährung meines Gesuches Statt finden, so bitte ich die sicherste Gelegenheit zur Übersendung der Mspte zu wählen; am sichersten ist wohl immer die Post mit gehöriger Werthangabe. Doch ich anticipiere meine Freude zu sehr.

Anliegendes Exemplar bitte ich Herrn Petermann zuzustellen mit dem Bemerken, daß mir ein unerwartetes Zusammentreffen mit ihm in vielen Punkten sehr erwünscht war.

Die Meinigen empfehlen sich herzlichst Ihnen u. Ihrer Frau Gemahlin; mit vorzüglichster Verehrung

Ihr ganz ergebenster

M. am 18ten Juni 1844.

Dr. Windischmann.

Sollte es möglich sein alle mit Comm. vorhandenen Upanischaden zu erhalten, so wäre es noch besser. Ich bitte jedenfalls um die entbehrlichen.

XII. Briefwechsel zwischen Fr. Bopp und Varnhagen von Ense.

(1833 - 1836.)

1.

Ich erlaube mir, Hochverehrter, die beiliegenden drei Nummern der Europe littéraire mitzutheilen, die Ihnen vielleicht noch unbekannt, und dann gewiß nicht ohne Interesse sind. Der Artikel von Heine ist fürchterlich; mir war zu Muthe, als müßte ich mitten auf der eleganten Promenade unvermuthet eine wirkliche Hinrichtung mitansehen. Ein armer Sünder ist freilich da, und ohne Zweifel hat er den, der jetzt sein Scherge ist, damals in Paris noch ganz besonders gestochen und mißgeachtet, so daß ihm wohl nicht ganz unrecht geschieht; aber die Geschichte mit der Frau so vorzuführen, ist doch zu arg!

Ich bitte mir die Blätter, wenn Sie solche gelesen, ergebenst zurück.
Mit größter Hochachtung

gehorsamst

Berlin, den 28. April 1833.

Varnhagen.

2.

Meinen innigsten Dank, verehrtester Herr Geheimer Rath, für die sehr gefällige Mittheilung der hiermit zurückfolgenden Blätter. Heines geistreichen Artikel habe ich mit dem lebhaftesten Interesse gelesen. Wenn auch die Farben mitunter zu grell aufgetragen sind und manches Persönliche, so witzig es auch vorgebracht ist, füglich hätte wegbleiben müssen, so ist doch im Ganzen viel Wahrheit darin, und ein Reichthum schöner Gedanken in kurzen Raum zusammengedrängt. Schlegel hätte in seiner kräftigsten Periode der Kraft dieses Artikels schwer widerstehen können, wird aber in seiner gränzenlosen Eitelkeit sich zu trösten wissen, und nach wie vor sich für einen der größten Männer unserer Zeit halten, und

die Zusammenstellung mit Napoleon von ihm vielleicht ernsthafter als von anderen aufgenommen werden.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung

Ihr

gehorsamster

Berlin, den 29. April 1833.

Bopp.

3.

Ich freue mich unendlich des schönen Geschenkes, mit welchem Sie, hochverehrter Herr Professor, mich so gütig bedacht haben! Dasselbe traf mich im Bette, — das ich auch jetzt nur stundenweise verlasse, — und gab meiner Krankheitsstimmung die frischeste, anregendste Erheiterung. Aus der Hand des Autors ein solches Werk zu empfangen ist eine Ehrenauszeichnung, die ich mir selbst durch die Demuth, auf die ich mich hier so augenscheinlich angewiesen fühle, nicht verkümmern lasse; ich sage Ihnen dafür den innigsten, wärmsten Dank!

Mit großer Begierde habe ich schon viele Stunden bei diesen Blättern hingebracht, und ich finde doch auch Einzelnes, was ich mir aneignen kann; im Ganzen freilich hab' ich das Gefühl eines Wanderers, der vor einem herrlichen, dichtverwachsenen Walde steht, und ohne Führer sich nicht hineinwagen darf, aber doch mit schauerlicher Bewunderung das Rauschen vernimmt und die erquickenden Düfte der bewegten Vegetation genießt. Auf diesem freien, großen Schauplatze, in ihrem wahren Zusammenhange, lern' ich ja selbst mein bischen häuslichbrauchbares Deutsch und wenig errungenes Griechisch und Latein als Pflanzen neuer Gestalt und Kraft erkennen!

Mit innigster Verehrung und Dankbarkeit verharrend Ew. Hochwohlgeboren

gehorsamster

Berlin, den 11. August 1835.

Varnhagen von Ense.

4.

Ich kann nicht zögern, verehrtester Herr Geheimer Rath, Ihnen meinen innigsten Dank zu überbringen für das höchst schätzbare Geschenk, welches Ihre Güte mir hat zukommen lassen. Vor allem habe ich mich an den leben- und geistreichen tiefeindringenden Charakterzeichnungen und Lebensschilderungen ergötzt, welche Ihre Meisterhand in wahrhaft klassischer Sprache den interessanten Briefen vorangestellt hat. Mein erster Blick fiel zufällig auf Fr. Schlegel, den Sie in wenigen lichtvollen Zügen trefflich und wahr gewürdigt haben. Seine Briefe gehören mit Ausnahme des ersten, freilich nicht zu dem bedeutenderen der reich ausgestatteten Galerie. Um so mehr die von Veit, soweit ich sie bis jetzt habe lesen können.

Mit aufrichtiger Verehrung

Ew. Hochwohlgeboren gehorsamster

Berlin, den 9 mi 1836.

Bopp.

XIII. Briefe von Calmberg, Hirzel, Schütz, Lepsius u. a. (1833—1856.)

1.

Eppendorf bei Hamburg, 29. Jun. 1833.

Theuerster Herr Professor!

Was werden Sie von mir denken, daß ich Ihr freundliches Schreiben vom 26. März erst jetzt beantworte? Sie haben mich gewiß bereits des schwärzesten Undanks angeklagt, werden mich aber doch in etwas entschuldigen, wenn Sie meine Vertheidigung hören. Ich wollte das Vergnügen haben, Ihnen zugleich den Empfang des mir so werthen Geschenkes zu melden, und als es mir nun von Perthes und Besser eingehändigt worden war, fiel ich wie ein heißhungriger darüber her und wollte es ganz durchstudiren, ehe ich Ihnen schriebe; aber da wurde plötzlich ein College in Ruhestand versetzt, ein anderer mußte wegen seiner Gesundheit eine Reise unternehmen, meine Geschäfte vermehrten sich dadurch außerordentlich, ich war selbst etwas unpäßlich — und so kam es, daß ich fast in Pflichtvergessenheit gerieth. Empfangen Sie daher meinen wärmsten Dank für Ihre vergleichende Grammatik und nehmen Sie es nicht übel, daß ich ihn so spät ausspreche. Den Genuß, den Sie mir gewährt haben, kann ich nicht beschreiben. Schon längst wünschte ich mehr über das Zend zu erfahren, weil ich bisher nur Einzelnes kennen gelernt hatte, und jetzt haben Sie Alles mit einer Vollständigkeit und Klarheit gegeben, daß nichts zu wünschen übrig bleibt. Es soll mich wundern, was Olshausen und Burnouf sagen werden, welche die Zend-Sprache als ihr Monopol betrachteten. Ich erinnere mich, daß Olshausen sagte, an eine Zend-Grammatik sei noch in vielen Jahren nicht zu denken. Schon Ihre Vorrede gefällt mir sehr. Sie haben da den Standpunkt angegeben, von dem aus Sie vergleichende Grammatik angesehen wissen Möchten doch endlich die Leute, die aus Trägheit jede neue Entdeckung an sich vorüber gehen lassen, in sich gehen! Durch die Vergleichung des Zend gewinnt die Philologie sehr viel, und über lang oder kurz wird jeder Philolog sich genöthigt sehen, vom Orient auszugehen. Interessant ist mir in dieser Hinsicht das Urtheil meines alten Lehrers Eichstädt. Er schrieb mir neulich, das Studium des Sanskrit — davon habe er sich überzeugt — sei von jetzt an jedem Philologen unerläßlich, und wäre er nicht schon zu alt, so würde er es noch selbst beginnen. Eine große Freude hatte ich dies Frühjahr, als mich ein alter Schüler, D. Laurent, besuchte und mir erzählte, daß er sich unter Ihrer Leitung mit Sanskrit beschäftigt habe und von der Wichtigkeit dieses Studiums überzeugt sei. So viel es meine so sehr beschränkte Zeit erlaubt, lesen wir zusammen. Er hat mir aufgetragen, Sie vielmals von ihm zu grüßen. Nach dem, was Bertheau schreibt, muß er sich eine ziemliche Fertigkeit im Sanskrit erworben haben. Ich beneide ihn um das Glück, bei Ihnen die Erklärung der [des] Nalodaya hören zu können. Ich stand bisher hier ganz allein und mußte mir Alles mit großer Mühe erwerben, was er in Ihrer Nähe so leicht haben kann.

Für die Zusendung des Prospectus von Graff's althochd. Sprachschatz bin ich Ihnen sehr verbunden. Dürfte ich Sie wohl bitten, Herrn Regierungsrath Graff zu ersuchen, mich mit einem Exemplar unter die Subscribenten aufzunehmen? Ich gebe mir alle mögliche Mühe, noch einige Theilnehmer zu finden und vielleicht gelingt es mir. Es wäre Schade, ja Schande für Deutschland, wenn ein solches Werk nicht erscheinen könnte!

Wie geht es Ihrer lieben Familie? Sind Sie nebst den Ihrigen von der Grippe befreit geblieben? Wir haben etwas von ihr, doch nicht viel zu leiden gehabt. Meine Frau empfiehlt sich mit mir Ihnen, Ihrer lieben Frau Gemahlin, Fräulein Schwägerin und den muntren Kindern bestens. Erhalten Sie uns auch ferner Ihre freundschaftliche Gewogenheit.

Hochachtungsvoll

Ihr ergebenster

Calmberg.

2.

Hochverehrter Herr Professor!

Durch Zufall habe ich letzthin erfahren, daß ein Brief, welchen ich einem nach Berlin verreisenden Bekannten nebst meiner Sakuntala an Sie mitgab, entweder verloren ging oder durch ein Mißverständniß in die Hände des hochgeachteten H. Prof. Wilken kam. Dieser Unfall ist mir um so unangenehmer, da Sie aus meinem so langen Stillschweigen auf eben nicht gar Vortheilhaftes von mir schließen mußten. Ihnen habe ich die Richtung meines Lebens, im eigentlichsten Sinne des Wortes meinen Beruf zu verdanken, u. ich sollte undankbar gegen Sie erscheinen, dem ich so gerne meine tiefste Erkenntlichkeit erweisen möchte? — Indem ich aber jetzt hoffe, daß mein Freund Zeller, der kürzlich nach Berlin zurück gekehrt ist, die Sache wieder habe gut machen, u. jenen Brief Ihnen zukommen lassen können, so werde ich von dem Inhalte desselben für einmal nichts mehr anführen, sondern mir bloß die Freiheit nehmen, von meinem Indischen Wirken (so gering es auch ist) u. meinen Hoffnungen

u. Aussichten Sie zu unterhalten. Gewiß, Sie werden es nicht mißverstehen u. verschmähen, wenn ein dankbarer Schüler dem freundlichen, liebevollen Lehrer zu zeigen sucht, wie dieser nebst der Wissenschaft ihm ewig unvergeßlich bleibt.

Als ich noch im Auslande mich aufhielt, sah ich noch keine Möglichkeit voraus, daß ich mündlich, u. nur wenige, daß ich schriftlich mein Lieblingsstudium im Vaterlande selbst fördern könne. Seither hat mir der Himmel die Aussicht auf beydes eröffnet. Das Letztere ist mir gesichert durch eine Stelle als Inspector der hießigen Alumnen, welche mir sehr viele freye Zeit vorläßt; das Erstere fand ich durch die Gründung unserer Universität. Um zuerst hiervon zu sprechen, so finde ich schon im nächsten Semester Gelegenheit, einen gedoppelten, vielleicht dreyfachen Curs zu halten, einen grammaticalischen mit 3-4 hießigen Privat-Dozenten, alles Philologen, einen solchen, worin leichtere u. einen, worin schwerere Stücke zum Lesen vorgenommen werden. Bey dem letzten freut mich vorzüglich Hitzig, prof. ord. theol., der übrigens bekanntlich mehr Exeget das A. T. ist. Er hat schon vor mehreren Jahren das Sanskrit bey Ewald begonnen, aber bisher gegen seinen Willen noch nicht die Möglichkeit gefunden, demselben mehr Zeit zu widmen. hingegen ist er aufs festeste dazu entschlossen. Sie sehen hieraus, mein geliebter Lehrer, daß unser Sanskrit auch in der Schweiz bereits feste Wurzel gefaßt hat; u. mit Hinblick auf meine Schüler, welche alle bereits durch öffentliche Arbeiten rühmlichst bekannt sind, darf ich wohl die Hoffnung nähren, daß es auch hier zu einem schönen Fruchtbaume aufwachsen u. sich ausdehnen werde. Um so mehr wage ich es, mit einer etwas kühnen Bitte mich Ihnen zu nahen. Die Menge und Neuheit der Typen macht sonst schon die nothwendigsten Sanskrit-Bücher so theuer, daß mancher deßwegen vom Erlernen dieser Hauptsprache zurück geschreckt wird, u. da noch dazu unsere Buchhändler ganz unverschämte Forderungen machen, so kämen Ihre so dringend nothwendigen Elementar-Schriften wirklich zu enormen Preisen hier an. Ihre uneigennützige Liebe zur Wissenschaft gewährt, soviel ich mich noch dankbar erinnere, den Studirenden bedeutende Erleichterung im Ankauf: dürfte ich Sie nun wohl darum anfragen, ob Sie eine ähnliche Erleichterung auch Ihren Schülern in hier könnten zukommen lassen? In diesem Falle würde ich Sie ersuchen, 6 Grammatiken, 6 Vocabularien u. 6 Nalus durch Buchhändlergelegenheit nach Zürich zu senden. Die Bezahlung ginge wohl am besten durch meinen Zeller, an dessen Verwandte ich hier die Summe entrichten würde. Ich werde ihm darüber schreiben.

Bey der Fortsetzung meiner eigenen Studien war ich seit längerer Zeit durch den Mangel an einem Wörterbuche oft in großer Verlegenheit, welche hoffentlich nun bald wird gehoben werden, durch den endlich in Europa angelangten Wilson; auf den alten bot ich in Paris vergeblich 300 Fr. Meine Vorliebe zum Dramatischen hat sich seither immer vermehrt, u. ich würde sehr gerne die Wikramorwasi nach Art der Sakuntala übersetzen, wenn ich nicht noch die Ausgabe von Linz [Lenz] (wer ist dieser eigentlich?) abwarten müßte, um auch diese zu benutzen. Ginge

es aber zu lange, so wartete ich nicht mehr. Was halten Sie von meinem Plan, ein Kalidasisches Lexicon anzulegen? Es scheint mir sehr nothwendig, den Sprachgebrauch verschiedener Zeiten zu sondern, ein Weg, auf welchem man vielleicht zu manchen wichtigen Entdeckungen gelangen mag. — Ihre vergleichende Grammatik ist leider noch nicht in Zürich angekommen; ich freue mich darauf zum Voraus schon fast toll.

Zum Schlusse wage ich noch eine wirklich beynahe unverschämte Bitte an Sie. Durch meinen Aufenthalt in dem von aller wissenschaftlichen Welt getrennten Frankreich u. der nicht viel bessern Schweiz ist es mir leider unmöglich geworden, die kostbaren Aufsätze alle zu finden, welche Sie an verschiedenen Orten über das Sanskrit einrücken ließen. Könnten Sie vielleicht einmal ein paar Minuten erübrigen, um mir eben diese theuren Plätzchen zum Aufsuchen anzuzeigen?

In tiefster Hochachtung u. herzlichster Anhänglichkeit Ihr ergebenster

Im Abendstern bey Zürich. 1833. VII. 19.

Dr. Bernh. Hirzel.

3.

Mein liebster Herr Professor!

Vor allem nehmen Sie meinen innigsten Dank für das herrliche Geschenk Ihrer vergleichenden Grammatik. Was ich darin bis jetzt gesehen (denn ihr Studium braucht Jahre) hat mich angezogen, ergriffen, aufgeregt, wie ohne Grimms Meisterwerk noch kein Buch. Würden Sie mir wohl erlauben, einzelne Gedanken über Einzelnes, womit ich mich eben selbst beschäftige, Ihnen mitzutheilen? Ich möchte so gerne einige Zweifel von Ihnen aufgeklärt u. einige Vermuthungen von Ihnen bestätigt oder widerlegt haben. Jetzt noch sind diese Gedanken zu wenig reif. Drum lieber von etwas Anderem. Daß Sie Ihre uneigennützige, unbeschränkte Liebe zur Wissenschaft (die leider so selten sich findet!) neuerdings durch den unbegreiflich wohlfeilen Preis der übersandten Werke so schön an den Tag legten, freute mich vorzüglich auch darum, weil nun auch alle meine hießigen Freunde Sie mit mir so recht von Angesicht zu Angesicht sehen u. mitlieben können. Herzlichen Dank auch dafür. Hoffentlich werden Sie selbst noch Früchte davon sehen. Ihr gütiges Anerbieten betreffend d. vgl. Gramm. ergreife ich ebenfalls mit Vergnügen; nur wünschte ich noch etwa einen Monat oder 2 zu warten, um Sie dann hoffentlich um eine größere Anzahl von Exemplaren als es jetzt möglich wäre zu bitten.

Um nun doch ganz sicher zu seyn, übersende ich Ihnen selbst unmittelbar meine Sakuntala; desto besser wenn Sie inzwischen die andere ebenfalls erhalten haben. Möchten Sie wenigstens mein Streben anerkennen können. Pr. Ewald hat mir kürzlich geschrieben, daß er meine Arbeit, die ihm nicht mißfällt, nächstens in d. Gött. Anzeigen rezensiren werde. Fataler Weise hat er aber bloß die 2 ersten Akte ganz verglichen, in welchen ich mich natürlich erst in die Sache hinein arbeiten

Auf die Urwasi sehne ich mich sehr; gleich werde ich mich daran machen, sie der Sakuntala folgen zu lassen. — In dem wahrscheinlich in unrechte Hände gekommenen ersten Briefe mit meiner Sakuntala an Sie, habe ich Ihnen meine Pläne für die nächste Zukunft mitgetheilt. Ich wiederhole sie jetzt in der Kürze, um Ihren Rath bittend. In Paris habe ich mir 3erley abgeschrieben 1) den (oder das? die Handschr. sind verschieden) Srutabodha von Kâlidasa[?]. Ich besitze eine 3fache Collation davon, welche mein Freund Brockhaus, ein tüchtiger Sanskritaner in London besorgt hat. Er ist ein Bruder der Leipziger Brockhaus u. hat unter Lassen sich gebildet, welcher eben ein Werk von ihm, den Mondesaufgang der Erkenntniß, früher von Taylor übersetzt, zum Drucke besorgt. Diesen Srutabodha, mit welchem ich in Göttingen doctorirte, werde ich vor Allem herausgeben mit Anmerkungen u. lat. Übersetzung. Glauben Sie nicht auch, daß es nicht unnütz ist, Colebrookes Tabellen nebst d. Texte (Transact. X) mitzugeben? Die Buchstaben würde ich natürlich in uns. metrischen Zeichen auflößen. 2) Das Tschandosara oder den metrischen Abschnitt aus d. Agnipurana, wo möglich werde ich diesen dem Ersteren beyfügen. Er ist besonders interessant u. wichtig durch seine metrische Phraseologie. Da ich aber nur Einen, den Pariser Codex habe, so stoße ich auf viele Befindet sich dieses Purana nicht in Berlin? Schwierigkeiten. Harjarnawa von Dschepadiskara. Da leider das Prakrit im Par. Manusc. nicht übersetzt ist, so muß ich mit sr. Herausgabe warten, bis ich einmal entweder selbst oder durch einen Freund den Lond. Codex von Jones Der Pariser ist zu corrupt, als daß man d. Prakrit verglichen habe. herausbrächte.

Da leider meine Zeit mir eben allzu knapp zugemessen ist, so versichere ich Sie nur noch meiner tiefsten Hochachtung u. innigsten Liebe.

lhr

Im Abendstern bey Zürich. 1833. IX. 26. Dr. Bernh. Hirzel.

4.

Bremen, am 16t Febr. 1834.

Hochverehrter Herr Professor!

Mit großem Verlangen habe ich schon seit mehreren Wochen einer gütigen Antwort von Ihnen entgegengesehn; doch würde ich mich gern noch länger geduldet haben, wenn es nicht sehr wahrscheinlich wäre, daß ich zu Ostern Bremen verlasse. — Ich habe nämlich einen Ruf an das Gymnasium zu Bielefeld erhalten, der nur noch der Bestätigung der Königl. Schulkommission zu Münster bedarf, und freue mich gar sehr darüber, in Zukunft dem Staate dienen zu können, in welchem vor allen andern in Deutschland das Sanskritstudium aufgeblüht ist. — Wäre es Ihnen nun nicht möglich, theurer Herr Professor, mir recht bald, womöglich umgehend, auf meinen letzten Brief von Ende December vorigen Jahres zu antworten, u. mich besonders auch davon zu benachrichtigen, ob u. wann der eingeschlossene Brief an Herrn Dr. Lenz abgegangen ist,

u. wo derselbe sich gegenwärtig aufhält? — Die Ausgabe des Bhartrihari u. Chauri von Prof. v. Bohlen habe ich inzwischen bekommen u. über die Hälfte davon durchstudirt. — Ich gestehe, daß ich im Chauri u. der ersten Centurie des Bh. eine größere Anzahl von Mißverständnissen u. Uebersetzungsfehlern gefunden habe, als mir lieb war. — Einige meiner Bemerkungen lege ich Ihnen, verehrter Herr Professor, zur Prüfung vor. - Sie sind der einzige unter den Sanskritisten, dessen mündlichen Unterricht ich wenigstens einige Stunden genossen habe. — Sie haben mich so freundlich aufgemuntert, daß ich mich Ihnen zu der lebhaftesten Dankbarkeit verpflichtet fühle, u. von Ihnen am liebsten Bestätigung oder Widerlegung empfange. — Chauri v. 11 ist gänzlich mißverstanden. xutavati ist die richtige Lesart, wonach zu übersetzen wäre — "Noch heute schwebt es meiner Seele vor, wie die lockige Königstochter, als ich in der Nacht genieset, mir das Goldblatt ins Ohr gefügt, nachdem sie, dem Zorne entsagend, mir das Heilswort "Lebe!" verkündigt." — Das Niesen wird bei den Indiern als ein böses Vorzeichen angesehen, u. daher schreibt sich nach meiner Ueberzeugung der so weit verbreitete Gebrauch nach dem Niesen auf irgend eine Art Glück zu wünschen. — In Dapper's Asia p. 31, A. der deutschen Ausgabe, findet sich die Stelle: "wenn sie irgend in einem Hause sind und schon allerdings weegfertig, von dannen auszugehen: aber ungesehn jemand nieset, so werden sie alsobald wieder umkehren, denn dieß halten sie für ein böses Zeichen." — Vollkommen bestätigt wird diese Bemerkung durch einen Vers des Magha (Lib. IX 83) wo es heißt: "da der Geliebte ging, verstoßen von der zürnenden Rehaugigen, nieste sie verstellt (kṛtakam̄ cuxuve) — jener, obgleich er es wohl verstand, blieb bekümmert stehen, wie irre gemacht durch das unglückliche Zeichen." — In den Schol. zu dem Verse des Chauri bedeutet jimkam den Laut beim Niesen; kopat ist zu erklären "nach dem Zorne — für tyaktvå in dem Schol. lese ich uktvå als Erklärung von paridrtya, Denom., verkündigend; das Befestigen des Goldblättchens am Ohre ist wahrscheinl. ein abergläubischer Gebrauch, der verhindern soll, daß der Geliebte nicht früher sterbe als sie. Vgl. karmavedha in Wilson II ed. — v. 21. stimitavastram ivâ' ngalagnam heißt ohne Zweifel: "Sie, die wie ein nasses Gewand an meinem Körper hing" das innige Anschmiegen zu bezeichnen — ein treffliches Bild! —

Solche Bemerkungen habe ich noch eine ziemliche Menge, die ich sehr gern dem Prof. v. Bohlen mittheilen werde, wenn er etwa gesonnen ist, einen Nachtrag von Erklärungen herauszugeben; — wäre das nicht der Fall, so möchte ich lieber eine Recension dieser Ausgabe schreiben. —

Doch es ist Zeit zu schließen. — Leben Sie wohl, theurer Herr Professor, und erfreuen Sie mich sobald als irgend möglich mit einem ausführlichen Briefe.

Mit ausgezeichneter Hochachtung ganz der Ihrige C. Schütz. 5.

Verehrtester Herr Professor!

Indem ich mir die Freiheit nehme, Ihnen ein Exemplar einer kleinen, so eben in Berlin erschienenen Schrift zu übersenden, bitte ich zugleich um Ihre gütige Nachsicht, im Fall Sie die Blätter einer näheren Ansicht würdigen. Die freundliche Aufnahme, die Sie mir bei meiner Anwesenheit in Berlin persönlich haben zu Theil werden lassen, ist mir noch in zu gutem Andenken, als daß ich sie nicht auch für eine Bürgschaft Ihres ferneren Wohlwollens ansehn sollte. Sobald ich hier in Paris einige Ruhe gewonnen hatte und an die Fortsetzung meiner Studien dachte, war eine meiner ersten und angenehmsten Beschäftigungen, Ihre Vergleichende Grammatik, die ich noch so eben von Berlin hatte mitnehmen können, aufmerksam zu lesen und möglichst in mich aufzunehmen. Von den vielfachen Anregungen, die dieses reiche Buch außer dem bedeutenden reinen Zuwachse der Wissenschaft jedem empfänglichen Leser gewähren wird, ist es eine, die auch diesem Schriftchen seine Entstehung gegeben hat, so wie Sie überhaupt fast auf jeder Seite die Resultate Ihrer Vgl. Grammatik benutzt finden werden. Bei Gelegenheit Ihrer Untersuchungen über das Zend-Alphabet, in die ich etwas genauer einzugehen suchte, gerieth ich zufällig auf einige besondere Eigenheiten der Dêvanâgari-Schrift, deren weitere Verfolgung, indem sie mir eine auffallende Bestätigung für gewisse allgemeinere paläographische und sprachgeschichtliche Ansichten gewährte, die ich schon längst auf andern Wegen bis zur Ueberzeugung gewonnen hatte, mich endlich veranlaßte, diese kleine Schrift abzufassen, in welcher ich diese Ansichten an einem einzigen, aber gerade einer besonderen Consequenz fähigen Beispiele durchzuführen gesucht habe. Ich sehe wohl ein, daß das Ganze auf einer breitern Basis angelegt und in mehreren Richtungen zugleich hätte nachgewiesen werden müssen, um ihm eine allgemeinere Bedeutung, wie sie mir auch bei dieser Einzelheit vorschwebte, zu sichern; aber äußere Verhältnisse veranlaßten mich, diese wenigen Blätter, die dennoch wieder ein kleines Ganze ausmachen, auch in ihrer Vereinzelung drucken zu Um so größer würde meine Freude sein, wenn ein Mann, der wie Sie die betreffende Wissenschaft in allen ihren Theilen umfaßt und sogar leitet, trotz mancher einzelner Fehler und Schwächen, die Sie immer zu entschuldigen haben werden, dennoch in der Hauptsache einen wesentlichen Punkt erkennen würde und diesen nebst einigen untergeordneten Resultaten, die er vielleicht der Beachtung werth hielte, seine Stelle in dem jetzigen Umfange der vergleichenden Sprachwissenschaft Zu einer ganz besondern Aufmunterung würde es mir anweisen wollte. aber gereichen, und mich Ihnen zur innigsten Dankbarkeit verpflichten, wenn Sie mir ein beurtheilendes Wort zukommen lassen wollten, welches mir von höchstem Werthe sein würde, möchte es günstig oder ungünstig ausfallen.

Herr Burnouf, in dessen Forschungen ich einen durchaus deutschen

Geist und Ernst, verbunden mit der französischen Klarheit und Eleganz zu bewundern, öfters Gelegenheit habe, macht mich auch zum Interpreten seiner aufrichtigen Hochschätzung gegen Sie und legt hier noch eine kleine Broschüre über einige Formen der Zendkomparation bei, die Sie wahrscheinlich schon aus dem Journal Asiatique kennen werden, woraus sie besonders abgedruckt ist.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung und der Bitte um Ihr ferneres Wohlwollen habe ich die Ehre mich Ihnen gehorsamst zu empfehlen, Ew. Wohlgeboren

ganz ergebenster

Paris den 7. April 1834. rue Hautefeuille No. 30.

Richard Lepsius.

6.

Genève. 5 Août 1839.

Monsieur,

C'est seulement à mon retour d'un voyage à Paris que je trouve l'intéressant mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et que j'ai lu et étudié avec toute l'attention qu'il mérite. En voyant la question qui m'a occupé tomber en de si bonnes mains, je n'ai pu que m'applaudir d'avoir attiré, par mon travail, votre attention de ce côté-là, et contribué ainsi, pour ma part, à compléter vos belles recherches dans les affinités de la famille indo-européenne. Vous avez achevé avec tant de bonheur et de sagacité l'ébauche que je n'avais fait que commencer, vous en avez si bien comblé les lacunes et même rectifié les fautes, qu'il ne reste que bien peu de chose à désirer pour une complète élucidation Je me propose, monsieur, dans une analyse de du problème soulevé. votre mémoire destinée au journal asiatique, et dès que des occupations d'un autre genre me le permettront, de signaler les analogies nouvelles que vous avez mises en lumière, en accédant à quelques unes de vos rectifications, et en exposant les doutes que je conserve dans quelques autres points. Ce que j'aurois en général à objecter à votre analyse, c'est que, surtout en ce qui concerne le vocalisme des langues celtiques, elle me paroit souvent trop subtile, et trop raffinée. La matière première me semble trop brute encore pour qu'on puisse lui appliquer les procédés délicats qui sont de rigueur dans les langues classiquement fixées. Les variations de l'orthographe ont été nombreuses, surtout dans l'irlandais et le gallois, et malheureusement ces variations, ainsi que celles des formes de la langue elle-même, n'ont point encore été étudiées. En s'attachant à l'orthographe actuelle pour se rendre compte de la manière dont les voyelles, en particulier, se sont modifiées dans leur rapport avec les branches anciennes de la famille on risque de faire fausse route, puisqu'il faut tenir compte des transitions qui ont déterminé cette ortho-Mais je ne veux pas entrainer ici une question qui me mèneroit trop loin. Les langues celtiques attendent encore leur Grimm, pour

sortir des obscurités qui les tiennent ensevelies, et il est à craindre qu'elles ne l'attendent longtems. Ce n'est en effet que dans les lieux même, et à l'aide d'un travail immense, que l'on pourroit tenter l'entre-prise avec quelque chance de succès.

J'attends avec bien de l'impatience la continuation de votre beau travail sur la grammaire indo-européenne comparée. N'étendrez-vous pas vos investigations si lumineuses aux branches orientales de la famille, aux idiomes divers de l'Inde moderne, au pehlevi, au persan, à l'arménien etc. etc.? Avec les bases solides que vous avez posées, nul ne pourroit aussi bien que vous poursuivre ces intéressantes questions dans ces régions encore si peu explorées.

J'espère aussi que vous nous donnerez bientôt quelque nouveau livre de poésie sanscrite. Ce monde de l'Inde est si vaste, et ce que nous en possédons est encore si peu de chose comparativement à ce qui reste à conquérir! Il faut que le zèle des maîtres vienne à notre aide, à nous autres qui marchons de loin dans les sentiers qu'ils nous ouvrent.

Je saisis cette occasion, monsieur, pour vous assurer de l'admiration que m'ont de longtemps inspirée vos beaux travaux, et pour vous prier de vouloir bien en agréer l'expression sincère et respectueuse.

Votre dévoué serviteur

Adolphe Pictet.

7.

Reise des Dr. Georg Rosen im Kaukasus*).

(Auszüge aus Briefen an Alexander von Humboldt und Prof. Bopp.)

Tiflis, 10. Sept. [1843]

Ein längerer Aufenthalt in Kutais, der Hauptstadt Imerethi's, und später in Zugdidi, der Residenz des regierenden Fürsten von Mingrelien, David Dadian, ist von mir benutzt worden, um ein reichliches Material zur Erkennung der mingrelischen Sprache zusammenzubringen. Ich habe diese grammatisch der lazischen sehr nahe gefunden, so daß man beide Idiome als verschwisterte Dialekte, Reste einer Sprache, der alten kolchischen, nicht verkennen kann. Doch ist die mingrelische Grammatik reicher als die in ihren Formen durch Einfluß des Türkischen modifizirte lazische, und während letztere ihren Wörter-Vorrath durch Aufnahme aus den drei islamitischen Hauptsprachen verfälscht, hat erstere eine große Menge Ausdrücke aus dem Georgischen in sich aufgenommen. Von dem Dadian mit den besten Papieren dazu versehen, machte ich sodann eine Reise in das von ihm abhängige südliche Suanethi und bemühte mich während eines anderthalbwöchentlichen Aufenthaltes im Laschchet, dem höchst gelegenen Gau des Lasch-churi- oder oberen Tzchenis-Tsqali-Thales, das nöthige Material zu einer suanischen Grammatik zusammenzubringen. Die Flexionen der suanischen Sprache zeigen eine bedeutende Verschiedenheit

^{*)} Nach dem Feuilleton der Allg. Preuß. Zeitung vom 13. Nov. 1844, No. 316.

von denen der übrigen Glieder des iberischen Sprachkörpers, und selbst die Radikale lassen auf sehr frühe Trennung schließen. Doch bietet namentlich das Verbum manche Form dar, welche auf den Ursprung der Bildungen in den verwandten Idiomen ein Licht zu werfen und zugleich diese Sprachmasse mittelst einer durchgreifenden Analogie mit anderen, dem kaukasischen Gebirge eigenthümlichen Stämmen in Verbindung zu bringen wohl geeignet ist.

Was mich besonders an den Westen des Gebirges bannte, während mein Reisegefährte, Herr Professor Koch, für seine diesmaligen Untersuchungen vornehmlich den Osten gewählt, war die Hoffnung, das Volk der Alanen, von dessen Existenz in neueren Reise-Beschreibungen sich noch hier und da nach grusischen Nachrichten eine dunkle Kunde findet, entweder neu zu entdecken oder doch wenigstens mich von seiner Nichtexistenz völlig zu überzeugen. Ich habe deshalb nirgends verabsäumt, Erkundigungen anzustellen, welche aber während meines Aufenthalts in Tiflis und später in Gori nicht von dem mindesten Erfolge gekrönt wurden. Der erste Fingerzeig wurde mir bei einem Besuche Süd-Ossethi's zu Theil, wo mir einige Bewohner des hochgelegenen Thals Nara, die ich in Dschavi traf, sagten, es gebe noch ein Volk im Gebirge, das sich Alan nenne und von ihnen im Nordwest wohne. Mingrelier und der Dadian selbst versicherten mir später, Alan sei nur eine andere Benennung der karatschaischen Tataren am Nord-Abhange des Elbrus. — Bei den Suanen fand ich die Volksbenennung Alan sehr gebräuchlich, ohne daß man mir genügende Aufschlüsse darüber hätte geben können. Man wußte nur, es sei ein nördliches Volk, das sich kürzlich gegen Rußland erhoben habe, wodurch unter ihren Nachbarn, den Oßi (so nennen die Suanen die karatschaischen Tataren, die Bassiani der Georgier, welche bei den Osseten selbst Aß heißen), den Suanen des Inguri-Thals und den Ost-Abchasiern die größten Verwirrungen ausgebrochen seien. Alles stimmte übrigens dahin überein, daß man mit Sicherheit diesem Volke nur von der großen Abaza aus beikommen könne, indem der jetzige, den Russen ergebene Regent Abchasiens, Fürst Michael Scherbaschidsé, einen Stamm derselben besiegt und Geißeln von ihnen genommen habe. Da ich bereits von Tiflis aus die Papiere zu einem Besuche Abchasiens in Händen hatte, so säumte ich nun nicht, mich dahin auf den Weg zu machen und begab mich nach Redut-Kaleh, um zur See um so schneller zum Ziele zu ge-Ein lazischer Schiffer brachte mich die Küste hinauf bis nach Suchum-Kaleh, von wo ich nach dem Marktorte Bonbor eilte, in dessen Nähe Fürst Michael Scherbaschidsé residirt. Von dem Fürsten selbst, den man schon früher von meiner bevorstehenden Ankunft benachrichtigt hatte, erhielt ich zunächst genügende Auskunft über das Gerücht von seiner Besiegung der Alanen, welches sich nur auf die des abchasischen Stammes Pßchu, im oberen Thale des Flusses Bzüb ansässig, bezieht. Die eigentlichen Alanen, meinte er, wohnten weiter östlich und redeten tscherkessisch. Ich erkundigte mich nun noch bei einigen Kaufleuten vom Bazar Bonbor's, den einzigen, welche selbst Alanethi, das Alanenland, besucht, und erfuhr von ihnen, daß man vom Thale Pßchu aus über ein Gebirge in ein

zweites, mit Waldung angefülltes Thal gelange, welches sehr viel Jagd und namentlich Auerochsen, die in der Sprache der dortigen Einwohner Dombé heißen, enthielte und Apsipsche genannt werden. Der Haß der Bewohner desselben und ihr Mißtrauen gegen die pazifizirten Abchasier sei sehr groß, und Niemand könne jetzt mit Sicherheit dort reisen. Gemeinhin rechne man dies schon zu Alanethi, aber mit Unrecht, denn um dahin zu gelangen, müsse man erst ein hohes Schneegebirge, offenbar die kaukasische Hauptkette, von diesem Thale aus übersteigen, von dessen jenseitigem Abhange an eine weite Ebene, das eigentliche Alanethi, sich ausdehne. Dort wohnten die Alanen, welche aber selbst diese Benennung ihres Volkes nicht kannten und die tscherkessische Sprache mit merklich verweichlichter Aussprache redeten. Hieraus schien mir denn hervorzugehen, daß für die gemeinen Abchasier Alan heutiges Tages nur im Allgemeinen ein übergebirgisches Volk bezeichnet, weshalb sie schon die Stämme der Pßchu und Apsipsche ihnen zurechnen, daß aber die Gebildeteren dieser Nation, wie die übrigen Kaukasier, bei denen ich nachgefragt, über die Lage des Alanen-Landes ganz die Ansichten haben, welche nach den byzantinischen Schriftstellern längst die unserer Gelehrten geworden sind. Daß nun aber die Alanen ein tscherkessischer Stamm gewesen, wage ich nicht aus diesen Erkundigungen zu folgern, denn selbst wenn man nicht wüßte, daß die Kabardah in so langer Zeit ihre Bevölkerung vielfach gewechselt, so könnte schon der Umstand, daß die dortige Aussprache des Tscherkessischen für verweichlicht gilt, darauf hindeuten, daß eine Vermischung von Tscherkessen mit einem untergegangenen Urvolke hier stattgefunden, in dessen Munde die Sprache der Sieger sich verändert habe.

Während mir diese Untersuchungen nicht nach Wunsch gelangen, wurde ich einigermaßen dadurch entschädigt, daß ich Gelegenheit fand, in die abchasische Grammatik einzudringen. Dies hatte zunächst den Erfolg, daß ich die Verwandtschaft der Abchasier und Tscherkessen, welche von dem ersten großen Ethnographen des Kaukasus, Güldenstädt, schon geahnt, nachher aber von Pallas wieder geleugnet wurde, und von Klaproth sicher nicht verkannt worden wäre, wenn dieser Gelehrte nicht prinzipmäßig das Grammatische in seinen Untersuchungen nur eines sehr niedrigen Ranges gewürdigt hätte, zu beweisen in Stand gesetzt wurde, dann aber auch, daß ich eine Analogie entdeckte, welche die abchasisch-tscherkessische Sprache durch das Mittelglied des suanischen Dialekts eng mit dem iberischen Stamme verbindet, während sich die kistische oder mittelkaukasische Sprachfamilie ihr nur entfernt, und das Ossetische, als ein fremder Eindringling im Gebirge, gar nicht anschließt.

Gori, 7. Juni [1844].

Außer dem Grusischen war in Tiflis in der letzten Zeit das Ossetische meine Hauptbeschäftigung, und da mir dort die Quellen für diese Sprache spärlich zu fließen anfingen, so zog ich nach Gori herüber, um hier das Begonnene fortzusetzen. Auch habe ich bereits einen Streifzug nach Süd-Ossetien unternommen, dessen wissenschaftlich

lediglich in Bestätigung meiner Sammlungen und Ansichten besteht. Von den übergebirgischen Dialekten der Digauren u. s. w., aus denen sich vielleicht noch das Eine oder Andere von Klaproth's Arbeit erklären und nachweisen läßt, habe ich noch nichts erfahren können.

Für meine Studien suchte ich mir zunächst einen Mann, der irgend eine Schrift verstehe, und war glücklich genug, den Sprößling einer ossetischen Familie, die sich an der Gränze Grusiens und Ossetiens, in Schinwal, niedergelassen und dort die armenische Religion angenommen, für meine Zwecke zu gewinnen. Dieser in der grusischen Schriftsprache und sogar im Russischen sehr wohl bewandert, konnte mir denn allerdings die besten Aufschlüsse ertheilen, nur war es sehr schwierig, ihn zur grammatischen Genauigkeit zu bringen, von der er keinen Begriff hatte, obwohl er sich selbst für einen bedeutenden Grammatiker hielt. Da nun seiner Meinung nach das grusische Alphabet die Laute der ossetischen Sprache sämmtlich bezeichnet, so nahm ich mit ihm zunächst Klaproth's Glossar durch, die einzelnen Vokabeln vor seinen Augen mit grusischen Lettern niederschreibend, und bestimmte dadurch den Lautreichthum des Bergvolks, den Klaproth mit der Aehnlichkeit des platten Germanischen und Slavischen abfertigt. Wie ich darauf die Declination verbessert, das Pronomen, Zahlwort und Verbum vervollständigt, wird Ihnen ein Blick in die Arbeit selbst gar bald zeigen. Die Grammatik meines Vorgängers hat zwei Haupt-Bestandtheile, einen außerordentlich fehlerhaften, und einen ursprünglich richtigen, nur in der Ausführung verdorbenen. Ersteres ist Alles, was er selbst durch Fragen von russischen Offizieren und Osseten eingezogen; letzteres der Katechismus des Archimandriten Kajus, und was daraus geflossen. Diesen hat nur Klaproth sehr unvollständig verstanden und die schon durch die russische Schrift verstümmelten ossetischen Laute in der lateinischen Transcription ganz verdorben. Ich selbst arbeite deshalb langsam, weil ich mich lediglich auf meine eigenen Untersuchungen verlasse und jede Hülfe, welche die freundlichen russischen Offiziere mir oft anbieten, verschmähe. Dafür habe ich aber dann auch den Vortheil der Sicherheit und Richtigkeit, und sehe mich nie in die Verlegenheit gesetzt, etwas niederschreiben zu müssen, was ich selbst nicht verstehe.

8.

Singapore, East Indies, 5th March 1847.

Sir,

You will necessarily be surprised to be addressed by a foreigner and a stranger from the southern extremity of Asia, and I should not have ventured to do so unless I thought that my position enables me to offer some assistance, however trivial and humble, in the prosecution of those great researches in which you are engaged, and that your zeal for enlightening the dark places, where any of the streams of human history are flowing, or have flowed, is too pure and genuine to contemn

the offerings of any who are animated by a sincere love of knowledge. I have resided for nearly eight years on the Malayan Peninsula, partly at Pinang and partly at Singapore. My time has been chiefly occupied with my professional studies as a pleader of the Queen's Court of Judicature of Prince of Wales-Island, Singapore and Malacca, but I have devoted almost every leisure hour to the acquisition of information on the Indian Archipelago as well as the Peninsula. For the last two years I have been able to pursue some subjects with more effect than I could previously do, and, during that period, have restricted my inquiries principally to the geology, history, manners and languages of the Peninsula. You are probably aware, that the Dictionaries of Marsden, van Eysinga etc. exhibit only an imperfect view of the Malay language, and I entertain the intention of illustrating it more fully when I have sufficiently examined its connection with the other languages of the Archipelago. late I have visited some of the mountaneers of the interiour of the Peninsula, with the view of extending our exceedingly slight and vague knowledge of their habits and language. I have made considerable additions, and trust soon to make many more, to our stock of information respec-As far as the mere words of the languages are concerned they present great differences from the Malay, but they also present many striking coincidences and resemblances. The structure I have not yet been able sufficiently to investigate to institute a critical comparison with the Malay. I have little doubt however that in these rude retiring denizens of the forests and mountains, we have the original Malay; for the resemblance between these now long seperated portions of the race is, in physical characteristics, so strong that a Malay who has seen many of the Jakuns etc. declared to me, that if they were clothed like Malays they would not be distinguishable from them. He should have added , when at a short distance from them", for, when we approach nearer, their simple, rustic and constrained manner and expression present a very striking contrast to those of the Malay. Of the words which entirely differ from the Malay many resemble those occurring in some of the languages of the Polynesian islands. What I am very desirous to ascertain is, whether any portion of the words which neither resemble the Malay nor the Polynesian languages have any affinity to those of any of the tribes inhabiting the Table Land of Asia. — Are there any recent works in which I could find the necessary information respecting the latter? For any that you would do me the great kindness of getting any bookseller to forward to me through Mr. J. M. Richardson, Bookseller, No. 23 Cornhill London" — the latter would make the requisite remittances. I have a strong hope of being able, through the Peninsula, to prove through what channels and in what comparative condition wanderers from High Asia gave rise to the tribes of the Archipelago and Polynesia and reached Africa on the one side and America on the other. The most striking and important fact connected with the mountaineers of the Peninsula is that they have escaped the influence first of the Hindus from southern India who formed colonies in Java and on the Peninsula nearly 2000 years

ago and then of the Arabs who visited the Archipelago in very remote ages and at a more recent period introduced Islamism. What renders this fact striking is the circumstance that not only the tribes of the Archipelago, but the inhabitants of the Plains of the Peninsula itself, were universally subject to Hinduism. Malayan and Javanese history and Hindu remains found in many places (and amongst others in the plain opposite Pinang) prove this. What makes the above fact important is, that here, upon the continent of Asia, we have, at this moment, races evidently of Tatar descent, whose language is intimately related both to the Malayan and Polynesian and which has yet escaped that admixture of Sanscrit, Arabic etc. — which has rendered the languages of the Archipelago, but particularly the Malayan, amongst the most composite in the Confining our regards to the Peninsula the course of events has probably been this. Parties of rude races inhabiting the plains and . mountains of High Asia would, under the influence of the same nomadic habits which characterise the mountaineers of the Peninsula to this day, be impelled southward along the descending In the course of centuries they would reach the extremity of the Peninsula, some settling in the plains and others remaining on the mountains, and gradually adapting their habits to the gradually altered character of the region along which the stream of migration descended. Those on the plains and rivers would, as other races so situated have everywhere else done, in process of time learn to trust themselves in rude boats on the water, and the nomades, long perhaps pent up in the narrow extremity of the continent, would now overflow on the islands of the Archipelago — (other streams no doubt descended from other parts of High Asia, through the great vallies that separate the mountain ranges of Siam, CochinChina etc.). Some would remain on the plains attached to their fluviatile and maritime habits and others would be pressed back into the interiour. Hundreds of petty colonies or tribes were thus probably at one time scattered over Sumatra, Java etc. A new era would These nomades in leaving the plains of Central Asia and now arise. being gradually drawn into the forests and mountains, would become more and more isolated and lose much of the civilization of the races in which they originated. But when the Hindu civilization nurtured on the great plains and rivers of India was at last, some 2000 years ago or more, brought to the shores of the Archipelago by the tide of commerce, those who, from their residence in the plains near the coast were subjected to its influence, would be rapidly improved and modified. In extensive and fertile tracts population would increase, the new civilization would take root and expand, and the first regular kingdoms of the Archipelago be formed. As the physical history of Central Asia predetermined the earlier eras of the human history of the south eastern regions by those grand geological movements which prolonged the southern mountain arms which served to direct and conduct the nomades into the heart of the Archipelago, so it continued to attend them in the later eras by concentrating population, and, in consequence, civilization, on particular tracts. Such were the volcanic plain or table land of Menang-kabau in Sumatra and the volcanic island of Java.

The shores of the Peninsula, plutonic and metamorphic, were deficient in fertility, and the Hindu states established on them were consequently dependent on commerce and the revolutions of commerce. — Hence that of Johore or Zaba after flourishing for some centuries declined and became extinct. — Some time afterwards the emigrants from the Peninsula to Sumatra, after having been long separated from the Peninsular races and after having been transformed by Hindu influence into what is called the Malayan race, finding the table land of Menangkabau too narrow for them, sent colonies back to the Peninsula. In these all the present Malayan states have originated. It is now nearly 700 years, since the first band of those who thus retraced their steps, landed on this island and founded the earliest Malayan kingdom on the Peninsula, that of Singhapura. During those 700 years the Malays and their language have been modified by Islamism and the Arabs, but the mountaineers have been only slightly, and in some places not at all, modified by the Malays. Those who have clung to the mountains remain as they probably were 2 or 3 thousand years ago — those who are settled nearer the coast have come within Malay influence and been slightly affected.

Excuse the length to which these hasty remarks have run. — They are intended to show the peculiar position of the mountaineers and to interest you in their language and its relations. Any assistance you can afford me either by books or directions I shall most highly value, and I am not without the hope that I may be able to make myself of some use, however slight, to you. — From Professor H. Wilson's preface to the English translation of your great Comparative Grammar of the Sanscrit etc. I learn, that you have been engaged in tracing the Analogies of the Celtic and Malay-Polynesian dialects, and perhaps I could procure information for you on some points respecting which your means of knowledge in Europe may be defective — I need not remind you that this Settlement is the emporium of the trade of Eastern Asia, and that our motely population, stationary or floating, contains representatives of more tribes and languages than all Europe together.

On the 1 of July next I intend to commence the publication of a monthly work to be entitled "The Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia", and I shall have much pleasure in sending you a copy regularly should you think it worth acceptance. Its subjects will be scientific and miscellaneous. In the first number I will commence a series of the principal Malayan works (printing the Malay in Roman letters) and accompanied by a translation into English with explanatory notes.

I remain

with the highest respect your most obedient servant

J. R. Logan

To Professor F. Bopp.

9.

Singapore, 5th December 1847.

Sir,

I return my best thanks for your obliging letter dated the 29th of May last and for the valuable treatise which accompanied it. I shall derive great benefit from it in the enquiries in which I am at present engaged.

The conclusion which has forced itself upon me lately, while pursuing my investigations amongst the remnants of the original tongues of the ante-Malayan inhabitants of the Peninsula, is that it is premature to speculate on the earlier history of the Archipelago without knowing the many languages and dialects spoken in different parts of it. I have therefore commenced the compilation of a comparative vocabulary of the languages of the Archipelago. I shall, in the first instance at least, take the Malay as my basis, for without a thorough knowledge of it we cannot pronounce how much it has influenced the other languages or how much they have influenced it, and the printed dictionaries both English and Dutch are exceedingly defective. If I can succeed, by the aid of a comparative vocabulary, in working my way up to the most ancient form of the Malay, we may then be in a position to say how far it is of indigenous growth and how far it may be resolved into more northern elements. Occupying as it does the most western lands of the Archipelago, either in a pure or a mixed form, it demands the first consideration from those who would trace out the ethnological connection between the Continent and the Archipelago. I shall not fail from time to time to communicate some of the immediate results of my enquiries in the Journal, and I shall feel highly honored should any of them have the good fortune to influence your views. I will bear in mind what you say of the importance of the numerals and pronouns. In a few months I hope to be able to present specimens of the Peninsular aboriginal languages.

I have the honor to remain,

To Professor F. Bopp Berlin. Sir,
Your most obedient
J. R. Logan

10.

Lieber alter Lehrer und Freund!

Es ist so über die Maßen lange her, daß Sie Nichts mehr von mir gehört haben, daß ich mich eigentlich schäme, einen gewöhnlichen Brief an Sie zu schreiben, und deshalb, um mich mit passabel heiler Haut aus der Affäre zu ziehen, in der Verzweiflung zu dem sonderbaren Auskunftsmittel schreite. Ihnen nicht wie ein deus, wohl aber wie ein ludimagister ex machina einen kleinen Fastnachts-Schwank — der hoffentlich keine Tragikomödie werden wird — vorzuspielen.

Dramatis personae:

Der berühmte Professor Franz Bopp und ein Fremder.

Scene der Handlung: das Studirzimmer des Herrn Professors zu Berlin.

Fremder (bescheiden an der Thüre stehend einen Brief in der Hand): Entschuldigen Sie gütigst, Herr Professor, wenn ich es wage, Ihnen beschwerlich zu fallen, aber ich habe die Ehre, Ihnen hier mit den herzlichsten Grüßen einen Brief Ihres alten, Ihnen ewig dankbaren Schülers, des Gymnasialdirektors Schmidt zu Bielefeld zu überreichen.

Professor (mit seinem lieben, freundlichen Gesicht von seinem Stuhle vor einer, mit den kabbalistischen Charakteren des Griechischen, Lateinischen, Hebräischen, Sanskrit, Zend, Arabischen, Persischen, Russischen etc. etc. bedeckten Tafel auf den Fremden sehend, während ein Enkelkindchen an seiner Seite spielt): So? Nun, so geben Sie her. Was macht denn mein alter Schmidt?

Fremd.: Er wird in der That alt, weniger weise, als vielmehr weiß.

Prof.: So, schimmelt sein Haar ebenso sehr wie seine Dinte? Die scheint wirklich ganz eingeschimmelt zu sein. Oder hat er etwa so lange nicht an mich geschrieben, weil er verlegen ist wegen seines Buches, das er mir ich weiß nicht vor wie viel Jahren angekündigt hat?

Fremd.: Ja, er ist wirklich verlegen um sein Buch, das kein Buchhändler verlegen will, so daß er fürchtet, die Waare wird noch ganz verlegen werden.

Prof.: Ist er denn faul?

Fremd.: Vielleicht ist nicht sowohl er faul, als vielmehr die Geschichte mit seinem Buche.

Prof.: Er müßte mehr aktiv dahinter her sein.

Fremd.: Verzeihen Sie, Herr Professor, mit dem Aktiv ist er, glaub' ich, ziemlich fertig, und kommt nunmehr hinterher durch's Medium in's Passiv.

Prof.: medio tutissimus ibis, wie er als Lateiner von Profession wissen muß.

Fremd.: Ja, wenn nur nicht hinter dem medio der ultimo käme.

Prof.: Na, was fängt er denn sonst in Bielefeld an?

Fremd.: Er hat in Bielefeld Etwas gelernt, was er vorher nicht konnte.

Prof.: Das wäre! In Bielefeld Etwas gelernt? Das hätte ich nicht geglaubt.

Fremd.: Doch, Herr Professor, er hat dort blasen gelernt nach Noten.

Prof.: Was denn? Den alten Dessauer?

Fremd.: Ja, sauer, nämlich Trübsal!

Prof.: Trübsal? Das ist mir zu trübselig; davon höre ich nicht gern Etwas. Na, lassen Sie einmal sehen, was will er denn eigentlich von mir. (Liest den Brief.) Sieh, da bittet er mich herzlichst, ich möchte Ihnen helfen, wann, wo und wie ich könnte. Wer sind Sie denn?

Fremd.: Ich bin der Studiosus Quenstedt von Bielefeld.

Prof.: Richtig, da steht's, und haben eben Ihre Abiturientenprüfung mit Ehren in Bielefeld bestanden und wollen nun in Berlin studiren.

Fremd.: Ja wohl, Herr Professor, mit viel Lust und Eifer, aber leider! mit wenig Geld.

Prof.: Das ist ein übel Ding, lieber Freund, sehr übel; wenn's umgekehrt wäre, ginge es viel eher an. Was wollen Sie denn studiren?

Fremd.: Jus, Herr Professor.

Prof.: Was? Jus? Nun, das muß ich sagen, das ist mir eine saubere Brühe! Rappelt's denn bei dem alten Schmidt?

Fremd.: Er möchte gerne, daß ich mich Etwas aufrappeln möchte. Herr Professor.

Prof.: So, also ich soll mit Sorge tragen helfen, daß einige Fettaugen auf die Brühe kommen? Wenn ich nur wüßte, wie in aller Welt ich das anfangen soll. Sonderbarer Mensch, der Schmidt! Sie haben Recht, ich sehe auch jetzt, daß er wirklich alt wird.

Fremd.: Er meinte, vielleicht hätten Sie unter den Professoribus juris einen oder den anderen Freund, der sich vielleicht von Ihnen bewegen ließe, sich für seine collegia mit dem honor zu begnügen, den ihm in Wort und That zu machen ich mich sehr bemühen würde, und das Honorar mir zu erlassen.

Prof.: Ja, lieber Freund, das ist so Etwas.

Fremd.: Oder vielleicht, meinte der Direktor, wäre es Ihnen möglich, mich bei Ihnen befreundeten Familien zum Privatunterricht oder zur Beaufsichtigung bei der Anfertigung der Schularbeiten etc. zu empfehlen, wozu er mir genug Kenntnisse in sämmtlichen Schulwissenschaften so wie praktische Uebung und Erfahrung zutrauen zu dürfen glaubt.

Prof.. Das läßt sich schon eher hören. Aber sonderbar ist's doch! Na, wir wollen sehen, was sich thun läßt. Sie sind freilich der Erste nicht, dem Franz Bopp sich rühmen darf geholfen zu haben.

Fremd.: O, nehmen Sie meinen und des Direktors herzlichsten Dank schon im Voraus, lieber Herr Professor. So empfehle ich mich Ihnen denn gehorsamst. —

Das Enkelchen fragt: Großpapa, wer ist denn der in Bielefeld verschimmelte Schmidt? und Großpapachen antwortet: Ja, mein liebes Kind, das weiß ich selber nicht mehr rechte; der Studiosus sagte aber, er hätte nach Noten blasen gelernt, ich möchte aber eher glauben, daß er in Bielefeld Barbier geworden und andere ehrliche Leute scheeren gelernt hätte. —

Exeunt omnes. — —

Hatte ich nicht Recht, ist das nicht ein kurioser Fastnachtschwank? So toll, daß ich für meine Person gar Nichts mehr sage, als daß ich mich und die Meinen Ihnen und den lieben Ihrigen herzlichst empfehle.

Ihr alter Schmidt.

Bielefeld 12./4 56.

XIV. Briefe Fr. Bopps an einen Ungenannten, M. Müller und Schnitzler.

1.

[An einen Ungenannten. Brief-Entwurf.]*)

Sie haben mir, theuerster, durch die Uebersendung der 2 ersten gen des Graff'schen Sprachschatzes eine große Freude gemacht. gen hierbei zurück. Ich werde aber auch in der Folge mit Vergnügen n Zeit zu Zeit etwas von diesem wichtigen Werke sehen. gemein erwünscht zu erfahren, daß der Druck in bestem Gange ist. ı hatte immer schon bisher eine sehr günstige Meinung von dieser beit; ich kann aber mit Wahrheit sagen, daß die genaue Durchlesung ser 2 ersten Bogen mich erst recht überzeugt hat, von welcher großen chtigkeit sie für das gesammte Sprachstudium ist. Ich habe nämlich sucht mir aus diesem Anfange einen Begriff von der Ausführung des nzen zu machen und habe dies, obgleich mir nur 2 Bogen vorliegen, durch wie ich glaube erreichen können, daß gerade in diesen Bogen ch der vom Verf. gewählten alphabetischen Ordnung zwei Hauptvocale zehandelt sind. Zwei Dinge scheinen mir den Plan des Verf. vorzugsise vor anderen ähnlichen Arbeiten auszuzeichnen und gerade so zu n, daß sie das Sprachstudium von seinen wichtigsten und weitumsendsten Gesichtspunkten aus befördern. Der Verf. begnügt sich nicht ganzen geformten Wörter in seine Arbeit aufzunehmen, er zieht zuich alle ablösbare Laute, wie sich dieselben aus einer richtigen und nauen Sprachzergliederung ergeben, in seinen Kreis. Dadurch verbindet mit seinem Werke die ganze Grammatik oder stellt vielmehr Gramtik und Lexicon auf einen richtigeren Standpunkt, als den beide der vöhnlichen Ansicht nach finden. Er geht nämlich von dem inneren ue der gesammten Sprache aus und entwickelt denselben von der einhsten Wurzel bis zu dem durch Hülfslaute individualisirten Worte nach en in der Sprache gegebenen Lauten, indem er wieder jeden von diesen vohl einzeln als nach seinen Verhältnissen zu allen übrigen betrachtet.

^{*)} Der Name des mutmaßl. Empf. ist mit einiger Sicherheit schwer anzuen. Nach allem viell. Fr. Schmitthenner, wenn nicht doch noch L. Diefenbach.

Dasselbe thut eine gutgeordnete Grammatik wie die Ihrige und die Grimmsche, aber nach den grammatischen Formen. Auf diese Weise wird die Sprache nicht zwischen Grammatik und Wörterbuch auf eine immer zum Theil willkührliche Weise zerschnitten, sondern einmal grammatisch nach den Begriffen der Wort- und Redeformen, das anderemal lexicalisch nach den Lauten zergliedernd entwickelt. Es ist natürlich, daß sich bei der zwiefachen Zusammenstellung der Sprachelemente, in der grammatischen Vertheilung ihres Gebrauchs unter die verschiedenen Formen, und in der vollständigen Aufstellung derselben in dem Lexicon ganze andere Gleichheits- und Differenzpunkte zeigen, wie man schon in diesen Bogen sieht. Indem das Wörterbuch alle Verhältnisse eines Lautes in einen Punkt vereinigt, was in der Grammatik viel weniger thunlich ist, verbreitet sich erst eine wahre Klarheit über seine Natur und die Bedeutsamkeit, welche ihm die Sprache zutheilt. Ein so eingerichtetes Wörterbuch erweitert in der That die rationelle Einsicht in den individuellen Bau der Sprache, die es behandelt. Der zweite wichtige Vorzug der Graff'schen Arbeit scheint mir der, daß die stammverwandten Sprachen bei jedem einzelnen Punkte zugleich ins Auge gefaßt werden. Daraus ergeben sich natürlich wichtige Resultate sowohl über den gemeinschaftlichen Ausgangspunkt der Sprachen eines Stammes als über die besondere Natur der einzelnen Bei diesen inneren Vorzügen des gewählten Planes hat mir auch die Ausführung in den einzelnen Artikeln sehr zweckmäßig geschienen. Besonders hat mir die Kürze zugesagt, die nicht in Dunkelheit ausartet, und ohne die es unmöglich sein würde, eine so ungeheure Masse des Stoffs, als dieser Sprachschatz umfassen muß, zu bändigen und das Werk nicht unmäßig auszudehnen. Es ist nun nichts mehr zu wünschen, als daß Herr Graff Gesundheit und Muße behalten möge, dasselbe zu Ende zu bringen. Alles was dafür geschehen kann bringt sicherlich der Wissenschaft den reichsten Gewinn, und wie vollständig auch Herrn Graffs Vorarbeiten sein mögen, so wird die Ausarbeitung des Werkes doch noch eine ganze Reihe von Jahren hin alle seine Kräfte erfordern, und es wäre unendlich zu beklagen, wenn er demselben nicht seine ganze Zeit zuwenden könnte. Ich bitte Sie, liebster Fr., ihm dies zu sagen und hinzuzufügen, wie sehr ich ihm Glück wünsche, sein Werk nun wirklich auf eine so würdige Art begonnen zu haben. Etc.

6. Juni. 34.

2. [An Max Müller.]

Berlin, den 28. Jan. 1846.

Lieber, hochgeehrter Herr Doktor!

Es hat mich sehr gefreut, am Schlusse des verflossenen Jahres Nachricht von Ihnen und Ihren eifrigen Bemühungen um die Veda-Litteratur zu erhalten, und ich würde mich glücklich schätzen, wenn ich etwas dazu beitragen könnte, daß Ihre Arbeiten weder nach London, noch nach Petersburg zu wandern nöthig hätten, sondern bei uns und

zur Ehre Deutschlands der Oeffentlichkeit übergeben werden könnten. Sollte mein Gutachten von Seiten des Ministeriums oder der Akademie in dieser Angelegenheit verlangt werden, so seien Sie überzeugt, daß ich mich nachdrücklichst zu Gunsten Ihres Unternehmens aussprechen werde. Ob A. v. Humboldt bereits einleitende Schritte gethan hat, weiß ich nicht; er ist aber der einzige Mann, der in dieser Sache mit Erfolg sich Unsere Akademie ist leider zu Unternehmungen verwenden könnte. dieser Art nicht so günstig gestellt und auch nicht so bereitwillig dazu wie die Petersburger, die sogar alte Sachen auf ihre Kosten in Böhtlingks Chrestomathie hat drucken lassen, wodurch der Wissenschaft mehr Nachtheil als Vortheil erwächst, weil Autoren und Verleger dadurch abgeschreckt werden, auf ihre Kosten und Gefahr etwas drucken zu lassen, was dann in Petersburg bequem nachgedruckt und durch übermäßig wohlfeilen Preis im Absatze gehemmt werden kann, wie dies meinem Nalus ergangen ist, den ich zuerst in London und dann in Berlin auf eigne Kosten habe drucken lassen. Durch Förderung der Herausgabe des Rig-Vêda mit Commentar könnte sich jedoch, wenn hier keine Unterstützung zu erlangen, die Petersb. Akad. ein wirkliches Verdienst um die Sanskrit-Philologie erwerben. Vor kurzem ist auch Hr. Rieu aus Genf hierdurch nach Petersburg gereist, um die von ihm copirten Brâhmana's in Gemeinschaft mit Boehtlingk herauszugeben. Ich würde jedoch an Ihrer Stelle eine Vereinigung mit Wilson vorziehen, im Fall es nicht in Ihrem Plane liegt durch Anschließung an Boehtlingk sich den Weg zu einer Anstellung an einer russischen Universität zu bahnen. Ist dies nicht der Fall und ist es noch immer Ihre Absicht jedenfalls nach einem Jahre hierher zu kommen und Ihre gesammelten Schätze mitzubringen, so könnten Sie dann hier Ihre Angelegenheit persönlich betreiben, und vielleicht mit Humboldts Unterstützung zum Ziele kommen. Haben Sie die Güte, mir bald zu schreiben, was Sie für einen Entschluß gefaßt haben und was Humboldt Ihnen geantwortet hat, auch welchen Umfang der Commentar des Rigveda im Drucke beiläufig einnehmen wird, und ob Sie nicht glauben, daß es genügend wäre, nur soviel vom Commentar drucken zu lassen, als gerade zum Verständniße des Textes nöthig ist? Ich befürchte, daß der Druck des ganzen Commentars nebst dem Text für unsere Mittel zu kostspielig ausfallen würde. Ich muß Ihnen noch im Vertrauen melden, daß ich vor einigen Tagen einen Brief von Westergaard erhalten habe, der gerne in Gemeinschaft mit mir oder auch allein, wenn ich dazu keine Zeit oder Lust hätte, den bloßen Text des Rigv. herausgeben möchte. Er rechnet aber ebenfalls darauf, daß unsere Regierung die Kosten tragen sollte. Ich werde ihm antworten, daß ich nicht gerne Ihrem und Wilson's Unternehmen in den Weg treten möchte. Westergaard legt einen geringen Werth auf Sâyana's Commentar. Doch dies unter uns.

Leben Sie recht wohl, und erhalten Sie Ihre freundschaftlichen Gesinnungen

Ihrem

ergebensten

Bopp.

3.

[An Dr. Schnitzler in Köln.]

Berlin, 16. Jan. 1861.

Hochgeehrtester Herr Doktor.

Es ist mir nicht gelungen für das griech. ὑακινθος oder das arab. eine zuverläßige Erklärung durch das Sanskrit zu finden. Name für diese Blume oder auch für den Edelstein fehlt, wie es scheint, ganz und gar. Auch lassen sich ياقوت und ὑάκινθος schwer mit einander vermitteln. Benfe y erklärt in seinem griech. Wurzellexicon (I p. 413) den letzten Theil von ὑάκινθος aus ἄνθος und stellt das Ganze unter die sanskritische Wurzel su oder sū, gebären; dabei bleibt ax ganz unberücksichtigt. Ich würde in der Voraussetzung, daß gr. ύάκινθος von indischer Herkunft sei, am liebsten ύα-χινθος theilen und mich zu seiner Erklärung an das skr. sugand'a wenden, d. h. etymologisch "wohlriechend, guten Geruch habend" (aus su gut und gand'a Geruch), kommt aber als Adjektiv nicht vor. Als Substantiv bedeutet das Fem. sugand'à (d'=dh) nach Wilson und A. "jasmine of various sorts", das Neutrum sugand'a-m (nom.) u. a. , the blue lotus" und das Masc. sugand'a-s als Pflanzennamen nach Wilson "a sort of Morinda". Ist das gr. ύάκινverwandt oder ein altes Lehnwort, so könnte k für g keinen Anstoß geben, da nach einem griech. Lautgesetz, wovon in meiner vergl. Grammatik, 2 to Ausgabe § 104 *, die Rede ist, öfter Tenues durch den Einfluß einer folgenden Aspirata aus ursprünglichen Mediis erzeugt worden, wie z. B. in κεύθω, dessen Wurzel zur sanskritischen gud', bedecken, stimmt, indem skr. d' im Griech. regelrecht als ϑ erscheint. Das i von $-xiv\vartheta \circ \varsigma$ für ursprüngliches akönnte nicht befremden, da die Schwächung von a zu i in vielen Gliedern unserer Sprachfamilie sehr gewöhnlich ist. Schwerer ist es über das Verhältniß des griech. oa zum skr. su genügende Rechenschaft zu Dieses Präfix erscheint in echt griech. Wörtern in der Form zo. Das gäbe εὐχινθος. In einem Fremdworte könnte man aber συχινθος oder ύχινθος erwarten, mit der ganz gewöhnlichen Vertretung eines anfangenden Zischlauts durch '. Woher aber das a? Soll dieses erklärt werden und wirklich für skr. gand a-s stehen, so muß man va als Umstellung von av fassen und berücksichtigen, daß in sanskritischen abgeleiteten Wörtern sehr häufig eine Steigerung des Vocals der ersten Sylbe des Grundwortes eintritt, wodurch u zu âu wird, und so erscheint auch wirklich in sehr vielen abgeleiteten Wörtern das Präfix su in der gesteigerten Form sâu, u. a. auch in sâugand'a im Neutrum (Nom. sâugand'a-m), welches Wohlgeruch bedeutet, und zugleich der Name eines wohlriechenden Grases ist.

Mit ausgezeichneteter Hochachtung

Ew. Wohlgeboren

ergebenster

Bopp.

XV. Bopp-Stiftung.

1. Aufruf zur Gründung einer Bopp-Stiftung.

Vom 16. Mai 1816 datirt die Vorrede zu F. Bopp's "Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache", von diesem Buche aber eine neue Epoche der Sprachwissenschaft, die Begründung der vergleichenden Sprachforschung, eine der größten und glücklichsten Erwerbungen der Wissenschaft unseres Jahrhunderts, die über den Zusammenhang der Völker unseres Stammes, ja der Menschheit, und die verborgenste Seite ihrer Geschichte ein helles bis dahin kaum geahntes Licht verbreitet hat.

Es ist anzunehmen, dass Alle, die sich unmittelbar oder mittelbar als Bopp's Schüler wissen und bekennen, die funfzigste Wiederkehr dieses Tages nicht vorüber gehen lassen wollen, ohne dem Lehrer und Meister ein Zeichen ihrer Verehrung und Dankbarkeit darzubringen, und dass Viele, die auch nur den Gewinn der durch ihn ins Leben gerufenen Studien oder überhaupt den Ruhm und Erfolg wissenschaftlicher Arbeit hochhalten, sich ihnen gern hierbei anschließen werden.

In dieser Ueberzeugung sind die Unterzeichneten hier in Berlin, dem Wohnsitze Bopp's zusammengetreten, um in weiteren Kreisen eine gemeinsame Anerkennung und Ehrenbezeugung zum 16. Mai 1866 hervorzurufen. Sie erlauben sich folgenden Vorschlag zu machen.

Als würdigste Feier des Tages erscheint eine Stiftung, welche, zur Förderung der von Bopp begründeten Wissenschaft bestimmt, zugleich das Ehrengedächtnis des hochverdienten Begründers wach erhält und jährlich erneuert. Die Würde des Mannes, der Werth seiner Leistungen, die Ausdehnung der von ihm begonnenen und angeregten Forschung, die Mannichfaltigkeit ihrer Aufgaben, lassen den umfassendsten Zweck für eine solche Stiftung wünschenswerth erscheinen. Wir beschränken uns aber für jetzt darauf, zunächst nur im Allgemeinen die Gründung einer

"Bopp-Stiftung"

in dem angegebenen Sinne vorzuschlagen und stellen alles Weitere dem Erfolge dieser Einladung anheim.

Die durch gemeinschaftliche Beiträge beschaffte Summe würde dem

Jubilar am 16. Mai 1866 übergeben werden und ihm die Entscheidung nnd nähere Bestimmung über die Verwendung des Ertrages. so wie die Vereinbarung über die zu entwerfenden Statuten überlassen bleiben.

Wir bitten, die Beiträge an einen der Unterzeichneten, oder, was sich besonders während der Ferien-Monate August bis October empfehlen möchte, an Ferd. Dümmler's Verlagsbuchhandlung (Harrwitz und Gossmann) hierselbst. Wilhelmstraße 86, die sich zur Kassenführung bereitwilligst erboten hat, einzusenden.

Die Rechnungsablage, so wie die Mittheilung der Statuten der Stiftung, wird ihrer Zeit in geeigneter Weise erfolgen.

Berlin, den 16. Mai 1865.

Das Comité der Bopp-Stiftung

Böckh,
Linksstraße 40.
R. Lepsius,
Bendlerstraße 18.
E. Rödiger,
Grabenstraße 34.

Ad. Kirchhoff,
Heiligegeiststraße 5.
K. Müllenhoff,
Schellingsstraße 8.
H. Steinthal,
Seegershof 9.

A. Kuhn,
Michaeliskirchplatz 2.
H. Petermann,
Luisenstraße 41.
Trendelenburg,
Charlottenstraße 9.

A. Weber, Schriftführer, Oranienstraße 129.

2. Statut der Bopp-Stiftung.*) Einleitung.

Am 16. Mai 1866 als dem Jahrestage, von welchem vor fünfzig Jahren die Vorrede zu Franz Bopp's erster Schrift: "Conjugations-System der Sanskrit-Sprache..." datirt ist, wurde demselben zur Begründung einer Stiftung, die seinen Namen tragen soll, durch ein Comité die Summe von 7750 Thalern als der bis dahin angemeldete Betrag der für diesen Zweck eingeleiteten Sammlung übergeben. Nachdem diese Summe seitdem noch bis auf 7945 Thaler angewachsen, ist, im Einverständniss mit Professor Franz Popp und der Königlichen Akademie der Wissenschaften, nachstehendes Statut für die Stiftung sestgestellt worden.

Zweck der Stiftung.

§ 1.

Der Zins-Ertrag der Bopp-Stiftung ist bestimmt alljährlich am 16. Mai entweder

- 1) zur Unterstützung eines jungen Gelehrten, wes Landes immer, der seine Studien auf der Universität bereits vollendet hat, behufs der Fortsetzung derselben, wo es auch sei, oder
- 2) zu Preisen für vorliegende wissenschaftliche Leistungen oder zu Unterstützung wissenschaftlicher Unternehmungen verwandt zu werden, —

^{*)} Dieses u. das folg. Stück, letzteres mit einigen handschr. Ergänzungen u. Berichtigungen, sind mir erst kürzlich durch die Güte des Hrn. Prof. A. Weber zugekommen, und konnte beides noch zu dankesw. Vervollständigung hier im Anh. benutzt werden. D. Her.

beides unter Beschränkung auf das von Bopp erschlossene Gebiet der Sanskrit-Philologie sowie der vergleichenden Sprachforschung namentlich innerhalb des indo-germanischen Völkerkreises. Die Verleihung eines Preises für gedruckte Werke wird auf solche beschränkt, die im Laufe der letzten drei Jahre erschienen sind. Im Fall beschlossen wird, eine wissenschaftliche Reise oder größere Druckwerke zu unterstützen, darf zum Besten derselben über die Rate von zwei auf einander folgenden Jahren verfügt werden. Die Verlängerung auf ein drittes Jahr ist nicht ausgeschlossen. Die Verwendung des Jahresertrages wird jedesmal im Maihefte der Monatsberichte der Akademie oder an einem sonst geeigneten Orte bekannt gemacht.

Verwaltung der Stiftung.

§ 2.

Die Königliche Akademie der Wissenschaften übernimmt die Verwaltung der Stiftung nach Maßgabe dieses Statuts und vertritt die Stiftung nach außen.

§ 3.

Das Vermögen der Stiftung, das pupillarisch sicher angelegt wird, und dessen Ertrag zu keinen andern als den Stiftungszwecken verwandt werden kann, wird mit dem Vermögen der Akademie verwaltet und zwar nach den Bestimmungen, welche für dieses in den Statuten der Akademie festgesetzt sind. In den Rechnungen wird das Vermögen der Stiftung als ein in sich geschlossenes Ganzes mit Einnahme und Ausgabe für sich aufgeführt. Die Kasse versieht die Akademie bis zum 15. März jedes Jahres mit der Rechnung darüber, sowie mit der Nachricht über die am 16. Mai desselben verwendbare Summe.

§ 4·

Dieselbe Commission, welche die Akademie zur Vorberathung der Verwendung des jährlichen Ertrages (§ 6) einsetzt, sieht alljährlich die Rechnung des vergangenen Jahres ein und legt der Akademie ihre etwaigen Bemerkungen zur Erledigung vor. Sie richtet ihre Thätigkeit auch auf die Mittel, den Vermögensstand der Stiftung zu mehren. Beiträge zur Stiftung, welche ferner eingehen, werden, falls der Geber nicht eine andere Bestimmung trifft, zum Capital geschlagen.

§ 5.

Das Maximum der für ein Jahr aus dem Zinsertrage des letzten Jahres verwendbaren Summe beträgt zunächst 300 Thaler. Sollten die Zinsen die Summe von 300 Thalern noch nicht erreichen, so bilden die Einkünfte des vorhergehenden Jahres auf 10 Thaler abgerundet die für das laufende Jahr verwendbare Summe.

Ueberschüsse werden so lange zum Capital geschlagen, bis der Mehrbetrag an Zinsen die Summe von 150 Thalern erreicht. Sobald dies der Fall ist, hat die gedachte Commission darüber zu berathen, ob diese Summe zu der früheren Rate von 300 Thalern hinzutreten solle, oder ob im

Sinne der Bestimmung von § 1 andere Vorschläge, wie etwa zur Bildung einer zweiten Rate, an die Akademie zu richten seien. Die Entscheidung wird nach denselben Bestimmungen, welche für die Vorschläge zur jährlichen Verwendung (§ 9) gelten, herbeigeführt, jedoch ist dafür die Uebereinstimmung der Commission, der philosophisch-historischen Klasse und der Gesammtakademie erforderlich. Wenn auf diesem Wege kein Beschluß über eine andere Art der Verwendung zu Stande kommt, so wird der Ueberschuß weiter zum Capital geschlagen, aber der vorberathenden Commission steht in jedem Jahre das Recht zu, über die Frage neue Anträge durch die philosophisch-historische Klasse an die Gesammtakademie gelangen zu lassen.

Zusammensetzung der Commission.

§ 6.

Die philosophisch-historische Klasse der Akademie der Wissenschaften erwählt nach vorhergehender Berathung in verdeckter Abstimmung auf je vier Jahre eine vorberathende Commission der Bopp-Stiftung. Diese Commission soll aus fünf Mitgliedern bestehen, von welchen drei ordentliche Mitglieder der philosophisch-historischen Klasse sein müssen, zwei außerhalb der Akademie stehen können. Für die Wahl der Letzteren gilt die Bestimmung, daß sie wissenschaftliche Männer und in Berlin wohnhaft sind. Zur Wahl der Commission sind die Mitglieder der philosophisch-historischen Klasse durch eine Anzeige einzuladen. Die ausscheidenden Mitglieder sind wieder in die Commission wählbar. Die erste Wahl geschieht, sobald dies Statut bestätigt ist.

§ 7.

Sollte ein Mitglied der Commission vor Ablauf der Wahlperiode ausscheiden, so hat dieselbe dies der Akademie anzuzeigen, und die philosophisch-historische Klasse wählt für die noch übrige Dauer der Wahlperiode ein anderes Mitglied in derselben Weise.

§ 8.

Spätestens in der ersten Hälfte des der Wahl folgenden Monats ladet von den gewählten Mitgliedern der Akademie derjenige, welcher der Akademie am längsten angehört, die sämmtlichen Mitglieder der vorberathenden Commission zu einer Sitzung ein, in welcher dieselbe sich durch die Wahl eines Vorsitzenden, eines Stellvertreters und eines Schriftführers constituirt. Die Commission fasst ihre Beschlüsse nach Stimmenmehrheit. Zu einem gültigen Beschlusse ist die Anwesenheit von mindestens drei Mitgliedern erforderlich. Bei Stimmengleichheit giebt die Stimme des Vorsitzenden den Ausschlag.

Bestimmung über die Verwendung des Ertrages.

§ 9.

Professor Franz Bopp hat die Verfügung über die Verwendung des Ertrages nach Maaßgabe dieses Statuts (§§ 1. 5. u. 10) und giebt

von seinem Beschluss jedesmal der Akademie Kenntniss, sowohl behufs der Benachrichtigung an den Betreffenden, die von Prof. Franz Bopp und dem vorsitzenden Sekretar der Akademie zu unterzeichnen ist, als auch behufs der durch das Sekretariat auszustellenden Zahlungsanweisung an die Kasse. Im Fall seiner Behinderung, sowie nach seinem Ableben, tritt die Königliche Akademie der Wissenschaften an seine Stelle und ist dabei an die folgenden Bestimmungen gebunden. Die vorberathende Commission hat, auf dem Gange der Beschlussnahme, das Recht des ersten Vorschlags an die philosophisch-historische Klasse. Sie erstattet zur Begründung ihres Vorschlages an dieselbe einen Bericht, welchen sie in deren Sitzung durch ein von ihr bezeichnetes Mitglied der Klasse zum Vortrag bringt. Wenn die Klasse beitritt, bringt sie den Vorschlag an die Gesammtakademie: wenn sie abweicht, versucht sie eine Verständigung mit der Commission. Wird eine solche nicht erreicht, so hat sie den Vorschlag der Commission nebst dem ihrigen der Gesammtakademie zur Entscheidung vorzulegen. Diese kann nur annehmen oder ablehnen. Lehnt die Akademie den gemeinsamen Vorschlag der Klasse und der Commission, oder, im Fall diese sich nicht geeinigt haben, den Vorschlag der einen, wie der andern ab, so ruht die Verwendung des Ertrages für dies Jahr und der Betrag wird zum Capital geschlagen. Die Abstimmung in der Klasse und in der Akademie erfolgt verdeckt. Die Mitglieder der Klasse und der Akademie werden zu den betreffenden Sitzungen durch eine Anzeige eingeladen. Die Nachricht, die über die Verleihung dem Betreffenden zu geben ist, wird mit der Unterschrift "die Bopp-Stiftung" von Idem vorsitzenden Sekretar der Akademie und den Mitgliedern der vorberathenden Commission unterzeichnet. Die Zahlung erfolgt auf Anweisung des Sekretariats der Akademie.

§ 10.

Bewerbungen und Vorschläge müssen bis zum 1. Februar des Jahres zu dessen 16. Mai die Verleihung erfolgen soll, an die Königliche Akademie der Wissenschaften gerichtet werden. Die Akademie übergiebt sie der vorberathenden Commission zur Mittheilung an Professor Franz Bopp oder zu weiterer eigener Behandlung. Die Entscheidung ist an die eingegangenen Anmeldungen in keiner Weise gebunden.

Bericht über die Stiftung.

8 11.

In der öffentlichen Sitzung, welche die Königliche Akademie der Wissenschaften im Juli jedes Jahres zu Leibnizens Gedächtnis hält, wird durch den dirigirenden Sekretar der philosophisch-historischen Klasse ein von der vorberathenden Commission entworfener kurzer Bericht über die Wirksamkeit der Stiftung im verflossenen Jahre und den Vermögensstand derselben erstattet. Diejenigen Mitglieder der Commission, welche nicht zugleich Mitglieder der Akademie sind, werden zu dieser Sitzung besonders eingeladen. Der erstattete Bericht wird in den Monatsberichten der Akademie abgedruckt und ein Abdruck desselben jedem Mitgliede der Commission zugestellt.

Abänderungen des Statuts.

§ 12.

Abänderungen dieses Statuts bedürfen des übereinstimmenden Beschlusses der vorberathenden Commission, der philosophisch-historischen Klasse und der Gesammtakademie sowie der landesherrlichen Bestätigung. Jener Beschluss ist auf demselben Wege wie bei Vorschlägen über Verleihung (§ 9) herbeizuführen. Jedoch sind zu einem dem Antrage der Commission beitretenden Beschlusse in der Klasse und in der Gesammtakademie so viele bejahende Stimmen erforderlich, als zwei Drittheile der Zahl ihrer ordentlichen aktiven Mitglieder beträgt.

Bopp.

Die Königliche Akademie der Wissenschaften

Kummer.

Trendelenburg.

Haupt.

Das Comité für die Gründung der Bopp-Stiftung

A. Böckh, Geh. Rath und Prof., Mitglied d. Akademie der Wissenschaften.

Lepsius,

Akademie der Wissenschaften.

Professor, Mitglied der

Rödiger, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften.

Dr. Kirchhoff, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften.

K. Müllenhoff, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften.

> Steinthal, Professor.

A. Kuhn, Prof. am Cölnischen Real-Gymnasium.

Petermann, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften.

Trendelenburg, Professor, Sekretar der Akademie der Wissenschaften.

A. Weber, Professor, Mitglied der Akademie der Wissenschaften, Schriftführer.

Das vorstehende Statut der Bopp-Stiftung wird mit der Maßgabe zu § 12,

dass Abänderungen desselben nicht der landesherrlichen Bestätigung bedürfen, sondern mit Genehmigung des Ministers der geistlichen, Unterrichts- und Medicinalangelegenheiten zulässig sind, hierdurch von mir bestätigt.

Berlin, den 21. Juli 1866.

(L. S.)

Der Minister der geistlichen, Unterrichts- und Medicinal-Angelegenheiten.

v. Mühler.

3. Fünfundzwanzigjährige Wirksamkeit der Bopp-Stiftung. [Wissensch. Beilage der Leipz. Zeitung vom 23. Mai 1891, No. 61.]

Am 14. Sept. d. J. steht das Centenarium von Bopp's Geburt bevor. Und die seinen Namen tragende Stiftung besteht am 16. Mai bereits seit Bestimmt zur Förderung der von Bopp theils so wesentlich geförderten, theils geradezu neu ins Leben gerufenen Studien des Sanskrit und der vergleichenden Sprachforschung, theils durch Ertheilung von Preisen für bedeutende Leistungen auf diesen beiden Gebieten, theils durch Unterstützung denselben zugewendeter Studien und Unternehmungen, hat sie während ihres Bestehens die Summe von 31 500 M. insgesammt nach beiden Richtungen hin verwendet. [Die erste Verleihung des Zinsertrages fand im Jahre 1868 statt und zwar an E. Siecke, für dessen bekannte verdienstvolle Hilfsleistung.] Preise wurden ertheilt an Ebel 1869 für seine Neubearbeitung von Zeuß' grammatica Celtica, 1870 an Whitney für seine Herausgabe und Uebersetzung des Taittirîya Prâtiçâkhya und an Thomsen für seine Schrift über den Einfluss des Gothischen auf das Finnische, 1874 an Ascoli für seine rhaetisch-romanischen Forschungen, 1888 an Fausböll für seine Herausgabe der buddhistischen Vorgeburtslegenden (in Pâli). Unterstützt wurden die Arbeiten von: Pertsch 1871 über eine indische Münz-Sammlung, — Delbrück 1871 über altindische Syntax, — Pischel 1872 und 1875 über die Handschriften der Dramen Kâlidâsa's, — Cappeller 1873 und 1877 über indische Rhetorik, — Hübschmann 1875 über iranisch-armenische Sprachfragen, — Fick 1876 über indogermanische Etymologie, — Verner 1877 über Einfluss des Accentes auf die Lautgestaltung, — Zimmer 1878, über keltische Texte, — L. v. Schroeder 1878 und 1879, über die Mâitrâyanî-Schule des Yajurveda, — Bezzenberger 1879, über vergleichende Grammatik, — Oldenberg 1879, über Pâli-Texte, — Garbe 1880 und 1886, über indisches Ritual und indische Philosophie, — Geldner 1881, über Zend-Texte, — Brugmann 1882, über griechische Grammatik, — Zachariae 1882 und 1889, über indische Lexikographie, — Deussen 1883, über indische Philosophie, — Kluge 1883, über deutsche Lexikographie, - Collitz 1884, über verschiedene Themata der Sprachvergleichung, — Bartholomae 1884, über Armenisch, - Schrader 1886 und 1887, über linguistische Resultate zur Handelsgeschichte und Waarenkunde, - Franke 1887, über indische Lexikographie, — Prellwitz 1889 (1891), über sprachvergleichende Themata, — und R. Schmidt 1890, über eine indische Märchensammlung. — Zum 16. Mai als dem Jahrestage der Bopp-Stiftung [wurde] von dem zur Disposition stehenden Jahresertrage von 1890 die erste Rate (900 M.) dem Prof. Dr. E. Leumann, Straßburg i. E., als Beihilfe zu seiner beabsichtigten Bearbeitung der an den avaçyaka-Text der Jaina angeschlossenen Erzählungen, und die zweite Rate (450 M.) dem Dr. Prellwitz in Bartenstein, Ostpr., zur Fortsetzung seiner sprachvergleichenden Studien

zuerkannt.*) — Diese einfache Aufzählung zeigt, von wie großer Bedeutung und von wie ausgedehntem Umfange die Thätigkeit der Bopp-Stiftung bisher gewesen ist. Die genannten Namen gehören zum guten Theil zu den besten, die auf dem betreffenden Gebiete bekannt sind. Manchem ihrer Träger hat die Stiftung zur rechten Zeit die Vollendung oder selbst die Fortsetzung seiner Studien ermöglicht, und somit die betreffende Arbeit nicht nur, sondern auch überhaupt die ganze Thätigkeit des Mannes, der Wissenschaft erhalten. Keiner ist unter ihnen, der sich nicht der ihm zu Theil gewordenen Anerkennung und Unterstützung als würdig erwiesen.

^{*)} Der Ueberschrift entsprechend ist diese Uebersicht auch hier nur bis 1891, das Ausgabejahr der 1. Hälfte dieses Werkes, gegeben, doch sei hinzu bemerkt, dass der Zinsertrag der Stiftung aus dem Jahr 1893 sich nach dem officiellen Bericht auf M. 1679.50, aus dem von 1894 auf M. 1732 belaufen, welche jedoch durch Convertierung der 4% Consols um 216 M. auf M. 1516 zurück giengen.

XVI. Franz Bopp [Nekrolog] *).

"Dass wir von Einer Sprache, Einem Blut, Dess soll die Welt ein ew'ges Denkmal schauen" — So sprachen sie und huben an zu bauen, Gestachelt von titanischem Uebermuth.

Da blitzte des Allmächt'gen Wettergluth Den Thurm in Trümmer, und ein wildes Grauen Trieb sie hinaus nach allen Erdengauen, Und öde ward es an des Euphrat Fluth.

Du hast mit frommem Sinne neu gegründet Was jene trotzig frevelnd unternahmen, Mit leiser Hand geschichtet und geründet.

Ein ew'ges Denkmal Dir und Deinem Namen Ragt himmelan ein Bau der uns verkündet: Dass wir von Einer Sprache, Einem Samen.

A. B.

Heidelberg. :/: Es waren fünfzig Jahre geworden, dass Hr. Franz Bopp sein erstes Werk hatte erscheinen lassen. Diese Schrift hatte eine wissenschaftliche Disciplin zuerst eingeführt, und damit eine Wissenschaft begründen helfen, welche wie keine andere in gleich kurzer Zeit gewachsen und groß geworden ist und sich aller Orten Anhänger, Verehrer und Freunde erworben hatte. So kam es, dass der 16. Maientag des vergangenen Jahres, derselbe an welchem vor fünfzig Jahren die Vorerinnerungen zu jenem Erstlingswerk geschrieben worden, als ein Ehrentag des Verfassers nicht allein in Deutschland, sondern weit auch über die Grenzen unsers Vaterlands hinaus gefeiert ward. Wie unsere Nachbarn von jenseits des Rheins zur Mitfeier eines Jahrestags aufriefen, welehen "Deutschland mit Recht als einen glorreichen zu begehen sich anschicke," so erhuben sich in gleichem Sinn damals Stimmen in England, Belgien und Holland, in Schweden, Finnland und Rufsland, in Italien und in der Schweiz, in Amerika und in Indien. Denn nicht minder galt es der Ehre einer Wissenschaft als dem Ruhm des Meisters, der sie begründet; seinem

^{*)} Aus der Beilage zur (Augsb.) Allg. Zeitung, vom 30. Oktober, No. 303, 1867.

Wirken und Streben entsprach die hohe Bedeutung, zu welcher jene gelangt war. Sie hatte im Geiste unserer Zeit nicht wenig dazu beigetragen die Völker einander nahe und näher zu bringen. Sie hatte dieselben großenteils als Kinder einer Familie sich kennen gelehrt, welche in ihrer Sprache ein gemeinsames, uraltes und unveräußerliches Erbgut der Vorfahren besitzen, das durch jahrhunderte langen und beständigen Wandel und Wechsel einem jeglichen zu einem besondern, nationalen Eigentum sich verwertet und gestaltet. Sie war den Spuren dieses Wandels und Wechsels durch entlegene Zeiten und Länder gefolgt, und hatte auf ihrer Bahn für die Geschichte der Völker selbst, ihren Bildungs- und Entwicklungsgang älteste und sichere Denkmäler zutage gelegt.

So geschah es denn ferner, dass die Vertreter und Jünger dieser Wissenschaft sich, von weither und über den Ocean herüber, zur Feier solcher Verbindung und solchen Erfolgs und zur Verherrlichung des Meisters die Hände reichten, dessen Schüler sie sich alle, mittelbar oder unmittelbar, wussten und nannten. Sie hatten bereits getreulich mitgewirkt an dem Werke das jener begründet. Sie hatten ausbauen, erweitern und ergänzen geholfen. Sie hatten selbständig Teile ausgearbeitet, davon jener Plan und Gefüge im großen und ganzen entworfen. durch eines Einzelnen Kraft werden die Werke des Menschengeistes hergerichtet. Wohl kann der Einzelne aus dem was vergangene Geschlechter ihm darreichen, ein Neues ersinnen und beginnen, kann die gebotenen Mittel ergreifen und nutzen, kann in Gedanken bei sich überlegen und überschauen wie es werden, die Grundlinien ziehen, darnach alles sich richten soll; wohl kann er endlich mit schaffender Tat vorauf gehen das Werk zu fördern, Muster, Maß und Ziel zu weisen; Ausführung und Vollendung bleiben der Zeit und dem Mitwirken vieler vorbehalten. Dieß haben die Wissenschaften uns überall und stets gezeigt; sie haben es uns aufs neue wieder in diesem Jahrhundert und in Deutschland gezeigt, als nach beendeten Freiheitskämpfen auch der Geist überall zu neuem Aufschwung sich erhub, neue Wege einschlug, und neues Licht sich anfachte. Damals ist auch die Wissenschaft von der Sprache neu erstanden, damals mit dem Werke des gefeierten Mannes — ihre Methode, die vergleichende Forschung. Es währte lange bis sie überall durchgedrungen und sich durchgerungen. Darüber gieng ein volles Menschenalter hin. Nicht mit unrecht hat man diese Zeit als die "Periode der Eroberung" bezeichnet. Da musste der Begründer der vergleichenden Sprachforschung zu anfang allein auf seinem Wege vordringen. Denn auch die welche mit ihm waren, die Mitbegründer seiner Wissenschaft — die Humboldt und Grimm hatten, wie die welche gegen ihn waren - die Wolf und Lachmann ein jeglicher sein besonderes Gebiet. Doch dieß hatte sein gutes; der Fortschritt geschah allmählich, langsam und sicher. Die Einzelforschung bahnte dem kühnen Eroberer den Weg auch durch seiner Gegner Gebiet. Das unablässige und unbeirrte Vorgehen auf dem einmal eingeschlagenen Pfad, die frischen Kräfte, welche er sich dabei heran gezogen und heran gebildet, die Macht der gewonnenen Ergebnisse verhalfen endlich zum Sieg, und nötigten auch den Gegner zur Anerkennung. Mit der Anerkennung wuchs die Teilnahme, mit der Teilnahme das Vermögen. Auf die Zeit der Eroberung und des Erwerbs war eine andere der Nutzbarmachung, der Ausbeutung und Ausbreitung des Erworbenen durch Teilung der Arbeit gefolgt.

So war es endlich geschehen, dass nach kaum fünfzigjährigem Bestehen ansehnlich, groß und geachtet geworden was winzig, klein und unscheinbar begonnen. Und inmitten des Ansehens und des Glanzes, inmitten aller Teilnahme und Bewunderung stand ruhmvoll und rüstig, aber überaus bescheiden der fünfundsiebenzigjährige Greis, Franz Bopp, der das Werk begründet. Er war eben damals mit der dritten Ausgabe seines Glossars beschäftigt. Dreizehn Jahre nach seiner Erstlingsarbeit war die erste Ausgabe dieses Werks als Glossarium sanscritum erschienen, bestimmt dem Leser einer Anzahl der schönsten Episoden zu dienen, welche er anhebend mit dem wunderherrlichen Nalas — London 1819 — aus dem altindischen Epos, dem Mahâbhârata veröffentlicht. Neben trefflicher Wahl hatte ihn eine gründliche Kenntnis der Sprache und kritische Einsicht sowohl bei der Herausgabe jener als bei der eines Lehrbuchs der Sanskritsprache (1827) geleitet, des ersten — die Arbeit Othmar Franks kann füglich übersehen werden — des ersten, das in deutscher Sprache geschrieben, so klar und fasslich zugleich wie es weder vorher gleich gut noch nachher besser geschehen. Es hatte lernbegierigen Schülern die bis dahin unzugänglichen Mittel geboten sich der heiligen Sanskrita zu bemächtigen.

Zwanzig Jahre trennen jene erste von einer zweiten Ausgabe des Glossars, das 1847 wieder unter dem bezeichnenden Titel: Glossarium sanscritum, in quo omnes sanscritæ radices et vocabula usitatissima explicantur et cum vocabulis Græcis, Latinis, Germanicis, Litthuanicis, Slavicis, Celticis comparantur, erschien. Er hatte inzwischen, neben andern mehr oder minder umfangreichen Schriften, die erste Ausgabe jenes Werkes nahezu vollendet, daran sein Name ewig und immer ruhmvoll geknüpft bleibt, der vergleichenden Grammatik des Sanskrit, Zend, Lateinischen etc. — einer ersten Geschichte der indo-europäischen Sprachenwelt. Man staunte ob der gewaltigen inhaltschweren Arbeit. Unser Forscher aber forschte weiter.

Und wiederum vergiengen zwanzig Jahre des ausdauernden Fleißes und der Arbeit. Er hatte inzwischen wieder neben anderen Schriften die zweite vermehrte und verbesserte Ausgabe seiner vergleichenden Grammatik etc. in drei starken Bänden vollendet, und in vermehrter Schönheit und in noch vollendeterer Form und Fassung glänzte jenes Kleinod im Ehrenkranze des Meisters deutscher Wissenschaft. Seine Schüler jubelten ihm entgegen, Könige und Fürsten reichten Ehrenbezeugungen, und von weit und breit kamen Gaben für jene Stiftung zusammen, die nach seinem Namen benannt und zu Nutz und Förderung seiner Wissenschaft begründet worden. Der greise Jubilar aber zog sich wieder an seine Arbeit zurück, und legte Hand an das Werk, davon die eine Hälfte zu anfang dieses Jahres, die andere — man war schon besorgt darum — vor kurzem noch vollendet ward.

Es ist die dritte Ausgabe seines Glossars, das zuletzt nun unter dem abermals veränderten Titel: Glossarium comparativum linguæ sanscritæ, in quo... comparantur erschien. Die drei Ausgaben dieses Werks bezeichnen nun ebenso viele Marksteine im Leben und Wirken dieses für die Wissenschaft so bedeutenden Mannes.

Franz Bopp aber war nach langem und rastlosem Arbeiten endlich müde und altersschwach geworden. — Am 23. d. M. ist er gestorben, sanst und still, wie er gelebt, entschlasen in den Armen der seinigen. Mit ihm ist einer der letzten jener wackern deutschen Männer dahin gegangen, welche in den ersten Zehenten unsers Jahrhunderts der Wissenschaft neue Bahnen gebrochen.

[S. L.]

Inhalt.

Erstes Buch.

Jugend-, Lehr- und Wanderjahre.	8eite
 Kapitel. Mainz und Aschaffenburg. (1791—1812) Geburt und Kindesalter. Das alte Mainz. — Aschaffenburg 4. Unterrichtsanstalten 6. — Karl Jos. Windischmann 9. — Romantik. Fr. Schlegel. Sprache und Weisheit der Indier 13. — 	3—15
2. Kapitel. Paris und die orientalischen Studien (1812—1815) Lehranstalten, Gelehrte u. Lehrer. — de Sacy 17. — Chézy 18. — Langlès 19. — Selbststudium des Sanskrit 20. — Bhagavad- gîtà 21. — Râmâyana 23. — Erste Lesefrucht 24. — K. Bayer. Unterstützung 26. — Umschrift 27. — Plan einer Vergl. Grammatik 28. — M. Bhârata 29. — Briefl. Verkehr mit Win- dischmann 29. — Gotisch 32. — Othmar Frank 25. — A. W. Schlegel 36.	16—37
3. Kapitel. Konjugationssystem (1816)	38—53
4. Kapitel. München, Paris und London (1816—1819). Heimkehr. — München, die Akademie 55. — Prüfung 56. — Rückkehr nach Paris 58. — Weitere Unterstützung. Studien- plan u. Instruktion 61. — Kronprinzliche Bewilligung 62. — Ueberfahrt nach London 63. — Colebrooke, Haughton, Wil- kins 64. — Nala-Episode 65. — Bedrängnis 67. — Analy- tical Comparison (Or. Annals) 68. — Dritte und letzte Unter- stützungsgewähr 70. — Rückkehr 71.	54—72
Lafmann Franc Ronn	

Mommenheim bei Mainz. — Die Univerlichnung 73. — Göttingen 74. — Gzeigen 75. — Eichhorn und Karl O Doctorwürde hon. c. 78. — Ueber Beboldt 78. — Nach Mainz 83. — Ang in Berlin 84. — Bittschrift an den Verweigerte Entlassung 85. — Günst	ersität Würzburg, Ab- föttingische Gel. An- ttfried Müller 77. — rlin. Wilh. von Hum- ebot einer Anstellung König von Bayern.	72—90
Zweites Bu	ıch.	
Mannesalter und V	Virksamkeit.	
1. Kapitel. Sanskritgrammatik, Texte un —1827)	haft 94. — Windisch-Burnouf, Vater und 2, Anfang der Lehr-100. — Der Minister 02. — Mitglied der en über "Vergleich. mit ihm verwandten 105. — Textausgabe egels Bhagavad-Gîtâ, boldt 108. — Ausf. erstes Heft 109. — Verlobung mit Luise — Reise nach London dien 116. — Friedr.	93—118
2. Kapitel. Akademische Abhandlungen. streit (1827—1830)		118-150
Jac. Grimm, Deutsche Grammatik. — wissensch. Kritik 119. — Laut und A Fr. Rosens Wurzelsammlung 122. — gebäude" 123. — Humboldts Freund ner Sanskritschule 125. — Akad. At Rigveda 131. — Zend 132. — Schill 133. — Chézy 133. — Rückert 134. — Anzeige. Sanskritische und sem. Wtere Textausgaben, Diluvium 136. — Sanskritgrammatik 141. — A. W. Schl Lassens Gegenschrift 147.	Berl. Jahrbücher f. blaut, Guna 120. — Das fertige "Lehr- schaft 124. — Bon- bhandlungen 126. — üler und Mitarbeiter Wiener Jahrbücher, urzeln 135. — Wei- Lat. Ausgabe der	

Seite

	Qaiaa
3. Kapitel. Im Weiterwirken. Abschließen und Vorarbeiten	Seite
Demonstrativst. im Zusammenhange mit Präpos. u. Konjunkt., Akad. Abhandl. 152. — Rosen, die ind. Grammatiker 154. — A. F. Pott, Etym. Forschungen 155. — Chézy, Cakuntalâ 156. — Sanskritglossar 157. — Einfluß der Pronomina auf Wortbildung, Akad. Abhandl. 158. — Bohlen, Archäologie 159. — Rosen, Rigvedae Spec. etc. Rückert, Erotisches 163. — A. W. Schlegel u. Ag. Benary 164. — Burnouf, Vendidad-Sade 165. — Zendstudium 167. — Weiter über Pronomina. Erster Abschluß in den Vorarbeiten 171. — Vergl. Gramm. u. Etymologie 173. — Nalus, zweite Ausgabe 174. — Lat. Sanskritgramm., Vorwort 175. — Humboldts Urteil. — Fr. A. Stenzler 176.	101-176
4. Kapitel. Die ersten Lieferungen der Vergleichenden Grammatik (1833—1837)	177—212
5. Kapitel. Nach Humboldt. Auf alten und neuen Fährten (1837—1842)	212—238

krit-Glossars. — H. Ewald, Zeitschr. f. die Kunde des

Morgenlandes 221. — Rosen. — Zweite Ausg. der D. Gram-

	Seite
matik 222. — Keltisches, Ak. Abhandlung 224. — Ad. Pictet 225. — Lor. Diefenbach 228. — Sanskritphilologie 229. — Malpolyn. Sprachen 230. — Akad. Abhandlungen	
233. — Befugnis und Grenzen der vergl. Methode 235. — Buschmann und Diefenbach 236.	
6. Kapitel. Weitere Vergleichung und weitere Vermittelung	
Vierte Abtheilung, Vorrede. — Die krit. Methode, ihre Gesetzmäßigkeit 241. — Fortschritte der Erkenntnis 243. — Vorlesungen und Bücher, Urteil und Vorurteil 244. — G. Curtius 245. — Albanesisch, Ak. Abhandlung 246. — Georgisch 248. — G. Rosen, Lazensprache 249. — Ak. Abhandl., Berichterstattung und Anzeige 250. — Brosset. — Weitere Lesung 254. — Ueber das Ossetische 256. — Sanskrit-Glossar und andere Ausg. der krit. Gramm. der Sanskrita-Sprache 258. — Burnouf, Introduction. Th. Benfey, Aegyptisch und Semitisch. Pott, Zigeuner. — Wei-	239—262
tere Erforschung der Einzelsprachen u. ihrer Schriftdenkmäler 259. — A. W. Schlegel 260. — Vollendung des Sanskrit-Glossars, 2. Ausg. 261.	
7. Kapitel. Die beiden letzten Lieferungen der Verglei-	
chenden Grammatik (1847—52) Andere sprachw. Erscheinungen. Böhtlingk. Th. Aufrecht. Albr. Weber. — Lassen, Ind. Alterthumskunde. Sanskritphilologen u. Grammatiker 263. — J. R. Logan 264. — Altpers. Keilinschriften 266. — Aug. Schleicher 267. — H. Steinthal 268. — J. Grimm, Gesch. d. D. Sprache. — Fünfte Abteil. der Vergl. Grammatik, Vorr. 270. — Nachträge in Aussicht 271. — Wortbildung im besonderen 275. — Aus dem Sanskrit erklärlich 276. — Veda. M. Müller 278. — Jünger und Genossen. Deutsche Morgenl. Gesellschaft 279. — Wieder Schleicher und Steinthal, Natur- nnd Geschichtswissenschaft 281. — Ursprung der Sprache 282. — Sechste und letzte Abteilung 284. — Erneute Darstellung der nomin. Wortbildung 286. — Im einzelnen 287. — Schlusstück 289. — Beurteilung 291.	262—293
zeinen 201. — Schlaisstack 203. — Deuttenung 231.	
Drittes Buch.	
Im Greisenalter.	
1. Kapitel. Ein neues Zeitalter. Durch Ausbau zum Umbau 1852—1857)	295—31
tersb. Sanskrit-Wörterbuch Jac. Grimmsche Abhand-	

Seite

lung 297. — Nochmals W. Corssen, Beurteilung 298. — G. Curtius, Gr. Schulgramm. Schleicher, Slawisch-lettisch 300. — Die Sprache der alten Preußen 301. — Ueber das Albanesische, letzte akad. Abhandlung 306. — Auf lit.-lett., germ. und kelt. Gebiet. — Keltisch und Armenisch 309. — Vergl. Accentuationssystem 311. — Th. Benfey. Louis Benloew, Kritik 314. — Weber, Ind. Studien. Th. Aufrecht, Rigveda-Text 317. — Andere Ausg. der Vergl. Grammatik 318.

Vorrede. Stand der Forschung 320. — Umarbeitung 321. — Enthaltsamkeit und Erweiterung 323. — Der zweite Band 326. — Pott und Curtius. Vergleich. Mythologie 327. — Allg. wissensch., philol. oder psychol. Erkennen 329. — Adjektiv-Deklin., Zahlw. und Pronomina, deren geänderte Darstellung 330. — Lehre vom Verbum, wenig geändert, aber neu bearbeitet was anders und besser erkannt 333. — Pott, Etym. Forsch., 2. Ausg. — Sanskrit-Literatur, Prâkrit, Zend 336. — Weiterarbeit, geänderte Ansichten 337. — 1860, Jubeljahr der Universität 338. — Dritter und letzter Band in 2. Ausg., 341. — Aug. Schleicher, Compendium 343.

Sanskrit und Vergl. Sprachforschung. — Kleine Sanskritgramm. 345. — Ur- und Vorgeschichte der indoeurop. Völker 346. — Schleicher und die Darwinsche Theorie. Sprachen-Individualisierung. Arisch und Semitisch, Ascoli, Fürst, v. Raumer 347. — Leo Meyer, Griech. und Lat. 348. — Lassen, Ind. Altertumskunde. Th. Goldstücker, A. Weber u. a. 349. — Pott, Anti-Kaulen 350. — M. Müller, Vorlesungen 351. — Allg. und philos. Gramm. 352. — Zusammen- und Weiterwirken 353. — Auf germ. Sprachgebiet 354. — Jac. Grimm. — Frühjahr 1866, Leben und Arbeiten 356. — Jubelfeier. Boppstiftung. Der 16. Mai 359. — Gloss. comparativ. 363. — Dritte Ausg. der Vergl. Grammatik 364. — Aug. Boeckh, 1865. — Tod und Bestattung 367. — Schluswort 369.

Anhang.

Aus Briefen und anderen Schriften.

ĭ.	Briefwechsel zwischen Franz Bopp und Karl Joseph	Seite
	Windischmann (1813—1829)	3*83*
II.	Briefwechsel zwischen A. W. Schlegel und Fr. Bopp	
	(1815—1829	84*114
III.	Aus den Münch. Personalakten Franz Bopps, mit	
	betr. Briefen (1816—21)	
IV.	Briefe von Al. v. Humboldt, Haughton, de Chézy	
	u. a. (1816—1837)	123*-134
V.	Briefwechsel zwischen Fr. Bopp und Burnouf, Vater	
	und Sohn (1820—1845)	135*168
VI.	Aus dem Briefwechsel zwischen Franz Bopp und Hel-	
	mine von Chézy (1823—1838)	171*—177
VII.	Briefe von Jac. Grimm an Franz Bopp (1824—1842)	178*180
VIII.	Briefe von Friedr. Rosen an Fr. Bopp (1825—1835)	181*-208
IX.	Briefe von Friedr. Rückert an Franz Bopp (1827	· -
	-1835)	209*220
X.	Briefwechsel zwischen Franz Bopp und Lorenz Diefen-	
	bach (1831—1852)	227*-236
XI.	Briefe von Fr. Windischmann an Franz Bopp (1832	
	-1844)	237*-248
XII.	Briefwechsel zwischen Fr. Bopp und Varnhagen	
	von Ense (1833—36)	249*-250
KIII.	Briefe von Calmberg, Hirzel, Schütz, Lepsius u. a.	
	(1833-1856)	251*-268
XIV.	Briefe Franz Bopps an einen Ungenannten, an	
	M. Müller und Schnitzler (1834 – 1861)	269*-27
XV.	Bopp-Stiftung, Aufruf, Statut und Wirksamkeit	273*28
KVI.	Franz Bopp, Nekrolog	281*-28

Berichtigungen.

```
S. 69 Z. 19 v. o. gewesen. lies gewesen 55.
" 71 " 7 " " statt <sup>57</sup> l. <sup>56</sup>.
"86 "9 "u. ist 67 zu streichen.
" 90 " 2 " " Franz l. Friedrich.
"103 "17 " "Fleis l. Fleiß.
"110 "16 " brif l. brief.
, 113 , 6 , u. lasse, wolle l. lassen; sie wolle.
", 117", 11", o. weiß 42 l. weiß 32.
" 125 " 7 " u. kann". l. kann." 40.
" 138 " 19 " o. Bharata l. Bhârata.
, 140 , 7 , u. los<sup>454</sup>. l. los<sup>451</sup>.
"144 "11 " o. Haltung l. in Haltung.
"157 "19 " dabei l. damit.
, 188 , 5 , und l. und darnach.
, 238 , 11 , Franz l. Lorenz.
" 275 " 1 " u. nun l. nur.
"297 "16 " " ein im grunde l. im grunde ein.
\begin{bmatrix} 367 & 6 & 7 \\ 368 & 16 & 7 \end{bmatrix} Mathies l. Matthies.
" 378 " 13 u. 14 v. u. μ l. μι.
```

(Anhang.)

```
S. 4* Z. 12 v. o. nicht l. nichts.

" 15* " 8 " " sie l. Sie.

" 21* " 23 " " muß l. muß man.

" 29* " 12 " " vertrage l. vertragen.

" 70* " 1 " " habe l. haben.

" 77* " 15 " " Bestimmung l. Beistimmung.

" 152* " 4 " u. kammauva l. kammouva.

" 181* " 10 " " bei den l. beiden.
```

